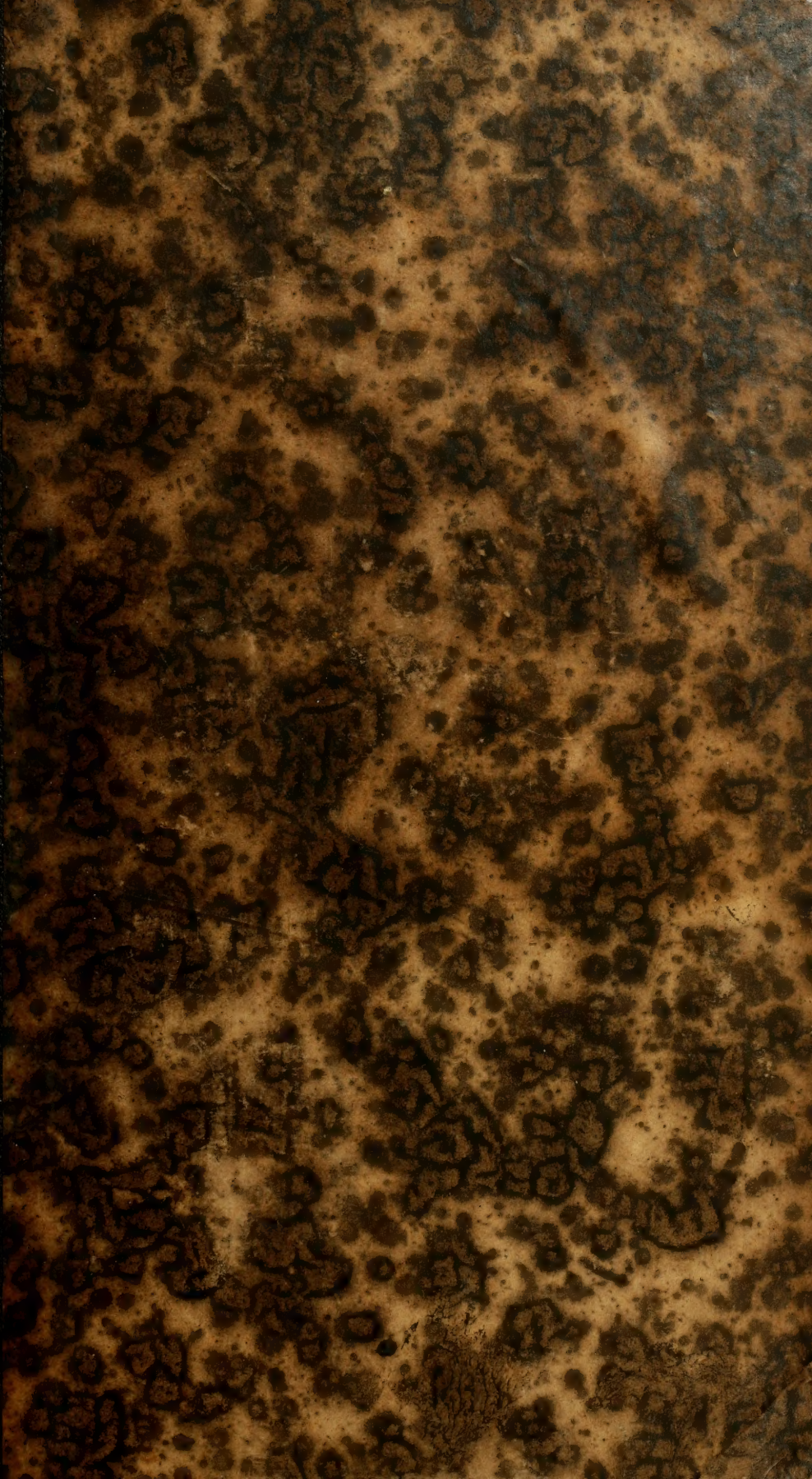

TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
41101

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME IX. — 1er MAI 1857.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

1789
3

SECONDE PÉRIODE

TOME NEUVIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOIT, 20

1857

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

41101

LE SCANDINAVISME

ET

LE DANEMARK

On appelle *scandinavisme* ce sentiment de la fraternité commune né, il y a une trentaine d'années à peine, chez les trois peuples du nord scandinave, fondé sur des souvenirs et des intérêts identiques, et qui, s'étant peu à peu transformé en idée précise et en dessein pratique, a désormais une histoire. Écrire cette histoire n'est pas un travail facile, puisqu'il s'agit de saisir à sa naissance une pensée d'abord fugitive, un sentiment d'abord vague et indécis, d'en suivre le progrès et la diffusion à l'aide de symptômes quelquefois trompeurs, de délimiter enfin avec exactitude les différentes périodes de son développement, de telle sorte que nous sachions précisément quand et de quelle manière le sentiment est devenu idée, quand et comment l'idée est devenue espérance. Aujourd'hui d'ailleurs la question du scandinavisme est introduite dans le domaine politique, et la récente circulaire de M. de Scheele, le chef du dernier cabinet danois, dénonce les tendances scandinaves en termes pleins d'amertume. Qu'importent cependant ces alarmes et ces défiances soulevées par le scandinavisme? Elles ne font que mieux comprendre la nécessité de rechercher l'histoire, d'examiner et de peser le caractère présent, les conséquences possibles d'un mouvement devenu très général et en possession désormais de fixer l'attention des politiques. Il n'est pas, après tout, d'étude plus digne de toutes les sympathies du publiciste ou même de l'homme d'état que celle qui consiste à rechercher dans la vie morale des peuples l'augure ou le commentaire

de leur vie publique, dans leur conscience l'origine ou la raison de leurs actions, dans leurs mouvemens les plus spontanés et les plus sincères les marques certaines de leurs secrets instincts et de leurs vraies destinées.

I.

Le scandinavisme a déjà une histoire, disions-nous. La première période en est toute littéraire et poétique. A sa naissance en effet il nous apparaît comme un des nombreux aspects de la rénovation littéraire et morale dont l'Europe est témoin dans le même temps. C'est assurément le caractère particulier de la première moitié du XIXe siècle que chacune des littératures nationales de l'Europe, absorbées naguère par le génie cosmopolite du siècle précédent, par l'habitude et le goût des imitations, se retire alors du grand chemin banal où toutes les traces et toutes les empreintes étaient confondues, se recueille à part, creuse son sentier, et prend une foi nouvelle dans sa propre inspiration et dans ses propres forces. En France, quand s'apaisent autour de nous le tumulte de la révolution et le fracas de la conquête, nous prêtons de nouveau l'oreille à cette voix du spiritualisme chrétien que nous avions oubliée, mais qui s'élève encore du fond de nos cœurs, et dans laquelle nous croyons reconnaître la voix même du génie français; nous lui demandons une réforme non-seulement morale, mais littéraire, et nous prétendons, dans notre zèle de néophytes, qu'une originalité plus que jamais profonde, exagérée quelquefois, marque cette nouvelle ère de notre littérature. En Allemagne, qui ne se rappelle comment la réaction littéraire jeta alors les esprits sans aucun frein sur la pente rapide où les engageait le propre génie germanique? En Angleterre enfin, lord Byron et Walter Scott n'imprimaient-ils pas à la littérature de leur pays un cachet bien autrement original que celui des Pope et des Addison? Les peuples scandinaves avaient été trop mêlés aux agitations de l'époque précédente pour ne pas ressentir, eux aussi, la réaction commune. Ils y étaient d'ailleurs plus intéressés que les grandes nations elles-mêmes, à qui leur passé avait créé des traditions en même temps salutaires et glorieuses. Ils avaient eu, disséminés çà et là dans le cours de leur civilisation moderne, des hommes de talent et de beaucoup d'esprit, un Holberg, un Bellman; ils avaient eu dans les sciences plusieurs beaux génies, un Linné, un Berzélius, un Oersted; mais ils manquaient encore de ce qu'on appelle, à proprement parler, une littérature, c'est-à-dire d'un ensemble de productions littéraires issues de cette inspiration, à certains égards commune, toujours contagieuse et féconde,

que fait dominer un génie national. Le poète danois Oehlenschlæger fut le premier qui donna ouvertement à ses compatriotes le conseil de rejeter toute imitation étrangère, et au conseil il joignit l'exemple. Jusque-là, c'était pitié de voir la scène de Copenhague, qui s'est montrée depuis fort capable d'une existence propre, et qui avait eu Holberg, ne vivre que de misérables traductions des pièces de Kotzebue, imitées elles-mêmes de nos productions les plus vulgaires.

C'était pis encore en Suède. Si l'on peut croire que l'introduction des mœurs et de l'esprit français à la cour brillante de Gustave III avait servi à répandre parmi ses sujets les habitudes et les goûts d'une société polie, il faut bien reconnaître que déjà sous son débile et malheureux successeur, le voile d'emprunt une fois écarté et le charme rompu, on apercevait l'anéantissement de tout esprit public et un vide funeste que de ridicules superstitions ou bien de misérables intrigues, marques de l'ébranlement maladif des intelligences et de la corruption des cœurs, essayaient seules de remplir. Trois jeunes poètes, Atterbom le premier, et bientôt après lui Geijer et l'évêque Tegner, excités par l'exemple du poète danois, donnèrent en Suède le signal de la réaction. Dès 1807, Atterbom, de concert avec quelques jeunes écrivains d'Upsal, fonda une société littéraire et un recueil périodique, celui-ci sous le nom de *Phosphoros* et celle-là sous le nom d'*Aurora;* c'était l'aurore en effet de la littérature nationale, et ces jeunes gens en étaient les vrais messagers. Au commencement de 1811, à l'exemple des *phosphoristes,* Geijer et Tegner, avec quelques compagnons d'étude, fondèrent aussi à Upsal la *Société gothique* et le recueil intitulé *Iduna.* C'est dans ces deux publications de *Phosphoros* et *Iduna,* organes des deux sociétés, que parurent les premières œuvres des poètes qui allaient devenir si justement célèbres, et à qui la Suède est redevable aujourd'hui d'avoir une littérature. L'une et l'autre réunion, bien entendu, n'avaient pas été fondées de propos délibéré pour opérer la réforme dont elles devaient être les instrumens : on s'était réuni pour converser et versifier ensemble; mais à leur insu peut-être, et grâce à l'heureuse et providentielle initiative éternellement réservée à la jeunesse, ces écrivains et ces poètes s'étaient trouvés les dépositaires et les interprètes d'une inspiration commune qui se traduisit bientôt dans leurs écrits comme dans leurs patriotiques entretiens. Dès qu'ils eurent la claire conscience de la mission (ce n'est pas trop peu dire) dont ils étaient chargés envers leur pays et leur temps, et dès qu'ils l'eurent annoncée à la Suède, il sembla véritablement qu'un souffle nouveau eût passé dans les esprits et dans les cœurs pour susciter un essor général.

Unique était le but, mais la poursuite en fut multiple et diverse, selon les divers penchans des esprits et selon les manifestations variées de l'idée nationale qu'on voulait dégager et mettre en lumière. La première inspiration, nous l'avons dit, avait été de demander exclusivement au sol natal la nouvelle moisson qu'on espérait recueillir. Loin de la capitale, loin des villes, foyers d'une civilisation souvent étrangère et empruntée, n'y avait-il pas les campagnes, et l'industrieuse Dalécarlie, et le pauvre Norrland, où l'on retrouverait intacte et pure la vieille sève scandinave? En remontant d'ailleurs au-delà des limites du temps présent, ne rencontrerait-on pas les souvenirs et les inspirations du génie national se développant par ses seules forces? Isolés par leur situation géographique des autres états de l'Europe, les peuples du Nord avaient pendant longtemps échappé, puis résisté aux influences venues du continent, même à l'ascendant des traditions classiques, même aux bienfaisans progrès du christianisme. Recueillir partout où ils seraient encore cachés, dans les coutumes locales, dans les chants populaires, dans les légendes des campagnes, les traits essentiels du caractère scandinave, reconstituer ensuite le passé, retrouver la verve originale et poétique du moyen âge, évoquer les ombres des anciens héros, celles des dieux du Nord et les mythes ténébreux de la religion primitive, telles furent les voies diverses dans lesquelles se répandit, chefs et disciples, la nouvelle école. Le célèbre philologue danois Rask était venu en 1812 à Stockholm et s'y était fixé pour quelque temps. Il y publia, outre ses éditions si estimées des deux *Eddas* (1), de curieux commentaires sur cette mythologie du Nord, encore à peu près inconnue. Ce fut une étincelle qui alluma une inspiration nouvelle. Odin, Thor et Frei, les trois grands dieux de l'ancien olympe, redevinrent populaires, aussi bien que les *vikings* (les anciens pirates) et les héros des vieilles *sagas*. La linguistique et l'archéologie s'appliquèrent à fouiller les tombeaux, à interpréter les inscriptions runiques, à secouer la poussière des manuscrits islandais. A côté de l'école poétique, une école historique était née, dont le patriotisme et le dévouement, voisins de l'enthousiasme, soutenaient les patientes études, aiguisaient la perspicacité et doublaient les lumières.

Il s'en fallut de peu qu'il ne se formât aussi dans le domaine de l'art une école nouvelle. Les adorateurs les plus passionnés de la mythologie du Nord prétendaient qu'elle offrait aux artistes des modèles de beauté idéale égaux à ceux de l'antiquité classique; ils affirmaient que c'était de la servitude que de rester attaché aux vieux enseignemens de la Grèce; il était temps de s'en affranchir et de révéler

(1) Les grands poèmes mythiques du Nord; on distingue la *vieille* et la *jeune Edda*.

au monde un art tout scandinave. Inutilement Geijer et quelques bons esprits essayèrent-ils de lutter contre une exagération périlleuse; inutilement l'Académie des beaux-arts de Stockholm voulut-elle prendre en mains la cause des anciennes traditions. Au mois de juin 1817, un inconnu fit donation à la Société gothique d'une somme considérable pour être distribuée, selon les décisions d'un jury spécial, à titre de récompenses ou d'encouragemens, aux artistes suédois et norvégiens qui auraient emprunté leurs sujets à la mythologie du Nord. Le concours fut institué, et au mois de janvier 1818, terme fixé pour la décision des juges, une trentaine de dessins, de tableaux et d'objets de sculpture avaient répondu à l'appel. L'exposition de ces nouveautés, faite par la Société gothique au mépris du privilége prétendu de l'Académie de gouverner seule le goût public et de le convier seule à contrôler les éloges ou le blâme distribués aux artistes, fut regardée comme un scandale par quelques esprits jaloux ou timides, mais l'opinion s'était montrée en général favorable aux novateurs; des protecteurs puissans les soutenaient et les encourageaient; la famille royale vint visiter l'exposition scandinave, et le mérite des œuvres exposées compléta le succès que la mode avait commencé. Toutefois la cause n'était gagnée qu'après bien des modifications apportées par les artistes à la théorie primitive et grâce précisément à ces réserves et à cette prudence. On avait admiré surtout les modèles envoyés par Fogelberg pour trois statues d'Odin, de Thor et de Frei; mais dans quelles sages limites ce grand artiste n'avait-il pas su contenir la liberté qu'on lui prodiguait! Ouvrez son *Œuvre* (1), et examinez avec attention son Odin, son Thor et son Balder. Quelle habile mesure Fogelberg a observée, se gardant bien d'admettre dans son idéal des traits de costume ou de caractère trop particuliers, mais modifiant le type de la beauté telle que l'humanité la conçoit pour le rapprocher cependant du type spécial imaginé et adopté par plusieurs générations humaines, tenant de la sorte un milieu difficile, également éloigné du monstrueux, ou au moins du bizarre et de l'étrange, et des vagues imitations sans caractère ni cachet! C'était par de longs et consciencieux travaux, par un profond respect des maîtres uni à un tact exquis, que Fogelberg s'était préparé à sortir ainsi, pour y rentrer bientôt, du grand chemin de la tradition antique. L'antique, il le révérait comme la source et le modèle de toute vraie beauté; il ne dédaignait pas, pour s'en approcher et le pénétrer davantage, de se fortifier lentement par l'érudition. Un artiste moins préparé par des

(1) Si consciencieusement gravé sous la direction et par les soins de M. Casimir Leconte, son admirateur et son ami. Voyez sur Fogelberg la *Revue* du 15 juin 1855.

études générales et doué d'une nature moins délicate n'aurait pas sans danger tenté l'épreuve.

La réaction littéraire et morale ne datait encore que de quelques années dans chacun des pays du nord scandinave, et déjà elle avait produit des œuvres d'une incontestable valeur, les poésies d'Atterbom, le célèbre poème de Tegner, *la Saga de Frithiof,* en 1825, la première partie de l'*Histoire de la Suède* de Geijer, et enfin, pour nous borner aux principaux monumens, les poèmes et les drames d'Oehlenschlæger. Les deux pays, Danemark et Suède, animés d'un même zèle, marchaient d'un pas à peu près égal; l'inspiration de chacun d'eux était seulement diverse, suivant le génie particulier : ici plutôt épique et dramatique, là de préférence historique et lyrique. Il y avait bien eu, comme en France pendant la période du romantisme, quelques abus excentriques d'un enthousiasme qui s'égarait, il y avait eu des amans fanatiques du moyen âge et des hallucinés; mais, comme en France, une telle crise avait été salutaire à l'esprit public, qui en était sorti régénéré.

Le développement spontané de chacun des peuples scandinaves devait nécessairement, pour premier résultat, mettre bientôt en lumière leur parenté réelle et leur confraternité primitive. A mesure qu'en Suède, en Danemark, ou bien dans la Norvége, à qui son indépendance, confirmée par la constitution de 1814, avait aussi imprimé un nouvel essor intellectuel, poètes, antiquaires et historiens scrutaient davantage les vieilles annales du moyen âge, ils s'apercevaient clairement que les souvenirs nationaux, ceux de l'origine primitive, ceux de l'ancienne religion païenne, étaient communs à tout le nord scandinave. Ces peuples, s'ils n'étaient pas les aînés de la grande famille germanique, s'étaient isolés soigneusement pendant leurs migrations d'Asie en Europe. Loin du contact des tribus qui s'étaient répandues avant eux sur le continent, et longtemps préservés même des influences de la civilisation romaine et du christianisme, ils s'étaient développés ensemble et de concert, croyant aux mêmes traditions et parlant le même idiome.

Les *Eddas* contiennent un grand nombre de légendes qui montrent les nations scandinaves groupées dans une étroite union. Il y est dit par exemple que le prédécesseur d'Odin, Gylfe, un des premiers souverains de la Suède, fit présent à la déesse Géfion de tout le territoire qu'elle pourrait en vingt-quatre heures entourer d'un sillon. Elle alla donc chercher dans le divin Jötunheim (1) quatre taureaux fils d'un géant; elle les attela furieux au joug d'une charrue dont le soc immense déchirait profondément la terre, elle les dirigea quelque

(1). Séjour des géans suivant la mythologie scandinave.

temps pour leur faire décrire un cercle, puis elle les lança au galop. Entraîné derrière eux dans leur course rapide, le sol qu'ils détachaient glissa à travers le continent de la Suède vers le rivage du sud-ouest, puis sur les vagues du Skager-Rack et du Sund, et alla s'arrêter au milieu de ce beau détroit, entre le Jutland et la Suède, où il forma l'île de Seeland, tête et cœur du Danemark. L'espace resté vide à la surface du continent suédois fut occupé aussitôt par le lac Mélar, qui reçut primitivement, suivant la tradition, une forme précisément identique à celle de Seeland, chacun de ses golfes correspondant à un promontoire de l'île récente. Le pays voisin du Mélar avait été bien évidemment le centre religieux des trois pays scandinaves. De même que les différentes tribus de la race hellénique ornaient de leurs riches offrandes le temple d'Apollon Delphien, de même les anciens Suédois, Norvégiens et Danois vénéraient et enrichissaient le temple païen d'Upsal. Les plus vieilles sagas le représentent orné de splendides présens; il était surmonté, suivant un dessin que sainte Brigitte a porté et laissé à Rome, de quatre tours inégales, entourées d'une chaîne d'or massif. L'une de ces tours dépassait de beaucoup les autres, qui étaient consacrées à Odin, Thor et Frei. Bien que le premier de ces trois dieux reçût dans tout le Nord un culte général, c'était pourtant en Danemark qu'il était particulièrement adoré. Thor était le dieu de la Norvége, et Frei celui des Suédois. Bien des témoignages actuels attestent les curieux souvenirs d'une antiquité si reculée. L'église chrétienne édifiée pour l'ancien Upsal (*Gamle Upsala*), qui n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village voisin de l'université, repose sur les fondations du temple païen, visibles encore avec quelques pans de vieux murs, et nous avons déjà nommé les trois monticules, tombeaux des grands dieux, qui sont jusque dans notre temps une sensible image de l'ancienne communauté de croyances et de culte.

Après la communauté de la religion, celle du langage, que nous indiquions tout à l'heure, est indubitablement la preuve d'une étroite parenté; elle suppose en son temps l'identité des sentimens et celle des idées. Or il est certain qu'avant la formation des idiomes modernes, tout le nord scandinave se servait d'une seule et même langue, le *norsk* ou *islandais*, langue primitive qu'on retrouve en Islande, langue des *Eddas* et des sagas, de ces curieux livres où se rencontrent mêlées les traditions mythologiques et historiques de chacun des trois peuples.

Enfin la science, apportant, elle aussi, son tribut à la nouvelle école, avait remarqué que les traits physiques ne manquaient pas eux-mêmes pour distinguer profondément la Scandinavie des contrées qui l'environnent. Sans examiner si la Finlande en est géogra-

phiquement un appendice, rien ne ressemble moins que la péninsule suédo-norvégienne, région de montagnes et de fleuves, aux grandes plaines de la Russie, qui se relient au vaste plateau européen formant les côtes méridionales de la Mer du Nord et de la Baltique, pour le continuer jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie. D'autre part, quelle différence n'y a-t-il pas entre les landes qui couvrent l'Allemagne du nord et la vive physionomie des rians paysages du Danemark!

Les traits si profondément gravés par la nature physique et morale s'étaient-ils effacés sous l'influence active de la civilisation, et par le mélange des idées et des peuples? Loin de là, ils s'étaient conservés intacts, malgré des apparences contraires, et avaient engagé ces peuples, à leur insu peut-être, dans de communes destinées. Au même temps et d'un même essor, confondus sous la dénomination commune de Northmans ou hommes du Nord, ils avaient exercé la piraterie et s'étaient dispersés en colonies lointaines; ensemble et d'une pareille ardeur ils acceptèrent le christianisme, puis, dans une semblable mesure, la réforme. Si enfin la langue *norske* s'était divisée pour former le suédois, le norvégien et le danois, ces trois idiomes n'en restaient pas moins les rameaux d'une même souche dont l'affinité était aisément visible. Il est vrai que de fréquentes guerres civiles avaient, pendant le moyen âge et une partie des temps modernes, armé les uns contre les autres les enfans de la Scandinavie. Leurs intérêts répugnaient-ils donc à l'alliance conseillée primitivement par la nature? Non, tout au contraire : on reconnut que les discordes passées avaient seulement affaibli chacun des trois peuples en substituant des haines fraternelles à un noble concours intellectuel et moral, et l'on comprit dans le Nord ce que l'on commençait à comprendre, vers la même époque, dans les autres états de l'Europe, combien la Providence cache de salutaires conseils et de ressources sous cette mystérieuse enveloppe qu'on appelle une nationalité. Ainsi naquit de l'idée de commune origine et de parenté mieux comprise le mouvement du scandinavisme. La conformité du développement littéraire avait conduit aux mêmes conclusions morales : chaque peuple scandinave avait admiré l'essor poétique du peuple voisin; il y avait rencontré une inspiration identique à la sienne; il avait retrouvé des alliés, des frères, et il était décidé à faire disparaître désormais dans une sympathique union les préjugés ou les dissentimens d'un autre âge.

Le scandinavisme, ou, comme on dit encore, l'idée scandinave, a pour la première fois conçu une vue claire de son objet et pris un corps le jour où dans la cathédrale de Lund, en 1829, Œhlenschlæger reçut de Tegner la couronne de laurier. Tous deux s'embrassèrent en présence des jeunes gens, Suédois et Danois, qu'avaient enflammés

leurs poésies, qui vivaient de leur inspiration commune, et cet embrassement apparut à ces jeunes esprits comme le premier symbole de l'amitié qui devait désormais rapprocher et unir des nations voisines et sœurs. Dès l'été de 1829, Tegner, rendant sa visite au poète danois, fut suivi au-delà du Sund par un certain nombre d'étudians suédois qui furent reçus à bras ouverts par ceux de Copenhague et fêtés au bruit des toasts scandinaves. La jeunesse des universités, qui avait déjà donné le signal de la rénovation littéraire, se chargeait de recueillir encore la seconde étincelle, et il était naturel que celle-ci s'enflammât d'abord dans cette petite ville de Lund, capitale de la province la plus méridionale de la Suède actuelle, naguère encore ville danoise et monument des guerres civiles qui avaient armé les uns contre les autres les peuples de la Scandinavie, mais aujourd'hui le premier anneau de leur réconciliation et de leur future alliance.

Pendant l'hiver de 1837 à 1838, les glaces avaient formé un pont naturel sur le Sund, entre la Suède et le Danemark. Bien que le détroit, si resserré en face d'Elseneur, soit encore d'une navigation de deux heures environ entre Copenhague et Malmoe, cependant la force du courant empêche communément que les glaces ne s'y arrêtent, et il faut un rude hiver, tel que chaque génération peut en voir un ou deux tout au plus, pour que le Sund soit entièrement pris. Il est curieux de voir alors toute l'activité de la navigation d'été se renouveler sur un sol factice, et les paysans suédois, avec leurs petites charrettes, venir s'approvisionner en Danemark. C'est par un tel hiver, en 1658, que Charles X Gustave, faisant passer sur la glace une armée entière, vint mettre le siége devant Copenhague. C'est par un tel hiver que les étudians des deux universités voisines, Lund et Copenhague, ayant eu pendant leurs communes vacances de Noël la pensée de se visiter mutuellement, se rencontrèrent au milieu de la route, sur les glaces du Sund. La surprise et l'à-propos de cette rencontre révélaient combien chez les uns et chez les autres la pensée avait été spontanée et le bon vouloir réciproque. Une fête s'improvisa aussitôt, non pas sur le sol suédois ou danois, mais au centre même et comme au cœur de la Scandinavie, sur ces eaux qui relient, par une admirable et facile communication, Norvége, Suède et Danemark, non plus, comme autrefois, pour propager les discordes et la guerre, mais pour devenir au contraire le symbole d'une indivisible union. Les représentans d'Upsal manquaient encore, il est vrai, à la fête; mais on ne les oublia pas dans les toasts, et il fut résolu d'un commun accord, qui répondait à la pensée des absens, que chacune des universités du Nord recevrait à son tour la visite des autres universités sœurs.

Ce n'était pas d'ailleurs la jeunesse des universités qui se char-

geait seule de propager l'idée scandinave; des congrès, formés exclusivement d'archéologues et de naturalistes suédois, danois et norvégiens, presque tous professeurs célèbres, voulaient contribuer à ce dessein, et des sociétés où entraient de nombreux publicistes se proposaient de concentrer, de diriger et de féconder les efforts. Les congrès des naturalistes, dont le premier eut lieu à Gothenbourg en 1839, et le septième à Christiania en 1856, avaient pour but de démontrer combien l'union entre les trois pays était fondée sur l'identité des conditions physiques; ceux des archéologues voulaient la confirmer par les preuves historiques; ceux des publicistes hâtaient de leurs vœux et de leurs efforts le jour où l'idée commune pourrait se traduire dans les faits et s'ouvrir une place dans la politique.

La première réunion générale des quatre universités du nord scandinave n'eut lieu, par suite des obstacles matériels qui s'opposaient à ces voyages simultanés, qu'en 1845, à Copenhague; encore n'y comptait-on pas d'étudians finlandais. On sait que la Finlande, la chère *Suomi*, russe depuis 1809, parle encore le suédois, et qu'elle est encore aimée comme une sœur par le peuple dont elle a partagé pendant plusieurs siècles les destinées. Lors d'une réunion particulière à Upsal en 1843, des invitations avaient été adressées à l'université d'Helsingfors, et trois étudians finlandais étaient venus témoigner par leur présence des sympathies qui subsistaient en faveur de la Suède sur l'autre rive de la Baltique. Le gouvernement russe les avait poursuivis au retour; désormais néanmoins nulle fête scandinave ne devait plus se célébrer sans qu'on y mêlât, pour la rendre complète, le souvenir de la Finlande. La réunion de 1851, à Christiania, eût été générale comme celle de 1845 sans l'absence des étudians d'Upsal, qui n'accomplirent que pendant l'année suivante leur voyage en Norvége. Celle qui a eu lieu dans l'été de 1856 a été de la sorte, à vrai dire, la seconde réunion vraiment générale.

Si quelque touriste non initié visitait au mois de juin 1856 Stockholm et Upsal, il a dû s'étonner de l'avalanche de discours et de sentimens patriotiques qui venaient fondre sur la Suède avec la belle saison. Pendant toute une semaine, ce n'a été dans Upsal et Stockholm que hurras, chants nationaux, interminables harangues, mouchoirs agités aux fenêtres et bouquets jetés par les rues, avec accompagnement de banquets et de toasts bruyans. Le programme obligé était resté le même : visite des étudians de Copenhague, de Christiania et de Lund à ceux d'Upsal; pèlerinage aux tertres du vieil Upsal, tombeaux des trois grands dieux Odin, Thor et Frei; discours et poèmes en l'honneur des ancêtres, de la gloire récente ou de la gloire passée; souhaits enfin d'une alliance conforme aux anciens souvenirs.

Un des plus intéressans épisodes de la dernière fête a été certainement l'offre aux étudians norvégiens d'une bannière brodée pour eux par les dames d'Upsal. Il faut avoir quelque connaissance de ces beaux pays pour comprendre quels charmes leur nature si originale peut mêler aux fêtes patriotiques de la jeunesse. Upsal, assise aux bords de la petite rivière du Fyris, est dominée sur la rive droite par une colline verdoyante au haut de laquelle sont situés le château et la bibliothèque, à quelque distance de la cathédrale et de la célèbre université; tout autour s'étendent d'admirables promenades, bosquets et charmilles, que les sapins encadrent et qu'embaument aux chaudes soirées d'été les parfums pénétrans du Nord. En juin, comme on sait, l'extrême Nord ne connaît pas la nuit. A la hauteur de Stockholm et d'Upsal, pendant une semaine environ, la nuit est remplacée par une lueur mystérieuse qui inspire à l'étranger l'incertitude et une sorte de terreur. Ce sont bien les *nuits d'acier* dont parle la reine Christine, c'est l'éclat métallique d'un ciel opaque et terne, où l'on sent le froid du matin toujours présent sous le pâle reflet d'un soleil caché. Par une telle nuit, à une heure du matin, les trois paquebots à vapeur amenant les étudians de Lund, ceux de Copenhague et ceux de Christiania, entrent dans les eaux du Fyris et s'arrêtent devant les quais d'Upsal. Malgré l'heure avancée, toute la petite ville est en émoi. Les étudians d'Upsal, aux casquettes blanches, sont rangés sur le rivage, chaque *nation* universitaire avec sa bannière en tête; au chant national suédois, qu'a entonné le chœur des nouveaux venus, se mêlent les fleurs jetées à leur rencontre et de cordiales embrassades; ce ne sont pas seulement les membres d'une famille commune, ce sont d'anciens hôtes qu'on reconnaît et qu'on aime. Voici le Danois, spirituel et brave; de quel cœur on eût fait avec lui la campagne des duchés contre les Allemands! Voici le Norvégien, fier et loyal; il semble porter inscrite au front la beauté majestueuse de son incomparable pays. En tête de chaque troupe s'avancent des chefs respectés, des professeurs que leur science a rendus célèbres. Ce n'est pas un Rütli où se trame quelque conspiration; l'idée de la liberté et le sentiment du patriotisme planent cependant au milieu des airs. On monte au bois d'Odin, sur la hauteur voisine, où les strophes suivantes, chantées par les étudians de Lund et d'Upsal, saluent Norvégiens et Danois :

« ... Fils de l'extrême Nord, assemblés ici au plus haut point du globe terrestre, sans autre frontière que l'Océan, sans autres voisins que les neiges éternelles, prions. Disparaissez de nos annales, sanglans souvenirs! Voici qu'approche un temps de concorde et de paix!

« L'arbre scandinave, de ses rameaux verdoyans, enveloppe Dana, Nore et Svea. Sa couronne est partagée, il est vrai, mais son tronc reste vert et

vigoureux. Nulle force ne le saura maintenant diviser, nous le jurons par Odin, Thor et Frei! »

Il est trois heures du matin; la beauté du lieu, le silence de la nature, assoupie sous une sorte de lumière magique, et que ne trouble pas le chœur harmonieux des voix humaines, enfin les nobles sentimens suscités dans les âmes ont déjà transformé les premières impressions en durables souvenirs. Le lendemain, dans le même lieu, un des professeurs d'Upsal, M. Böttiger, poète aimé du Nord, remet aux étudians norvégiens la bannière qui leur est offerte, tandis que les Suédois chantent les strophes suivantes, composées par une des donatrices :

« Le cœur du jeune homme, fortement ému, a le chant pour interprète. Le sentiment de la femme au contraire ne se trahit que par sa rougeur ou par une larme. Le soleil fond la neige, la main du printemps tisse la fleur; aussi secret et silencieux est le travail de la timide jeune fille pendant que la joie fait battre son cœur.

« Le cœur nous bat, à nous femmes suédoises, pour l'honneur de la Scandinavie. Aussi avons-nous travaillé en silence, faisant passer nos âmes dans l'œuvre de nos doigts et le secret de nos rêves dorés dans de simples images. Voyez cette bannière : voici la croix éclatante sur ce fond empourpré; au-dessous est une lyre que nous avons couronnée de lauriers; puisse-t-elle résonner toujours d'accens paisibles et purs!

« Mais s'il faut combattre les ténèbres, le mensonge ou l'injustice, portez-la, notre bannière, haut et ferme, car elle est consacrée à la lumière! Et, vous souvenant des filles de Svéa, vous souvenant de l'instant heureux de cette réunion, chantez notre chant suédois : « O jeune homme! si tu as un cœur pour suivre les traces de tes pères, vole à la défense de ta patrie; venge-la ou meurs! »

Suit la réponse des étudians, qu'un d'entre eux improvise; nouvelle invocation à la bannière, à la patrie, à l'avenir, le tout couronné de neuf hurras qui fendent les airs.

Voilà, dira-t-on, un pays où la poésie court les champs! Oui, les champs, les rochers, les lacs et les rivières. Il faut voir comme, au sortir du long hiver et dès que paraît la courte et brillante saison d'été, ces Suédois s'élancent sur les eaux, dans les campagnes, et se mêlent, comme ils disent, « dans la nature. » Et sous quelque prétexte qu'ils se trouvent réunis, dans ces fêtes d'été comme dans les solennités universitaires, sur les mille embarcations légères qui, à l'aide de la vapeur, sillonnent en courant ces belles eaux vivantes et pures, ou bien dans les marches en commun, cette jeunesse, plus naïvement joyeuse et plus sérieuse à la fois que la nôtre, cette jeunesse, qui aime encore et célèbre son Dieu et son roi, charme sans

cesse la route par les chants nationaux, dont pas un d'entre eux n'ignore paroles et musique. Pour peu que la circonstance devienne solennelle, comme à l'occasion d'une *fête scandinave,* les discours viennent s'ajouter aux chants avec une rare fécondité. Ajoutez l'intervention fréquente des mères et des sœurs, sûrs indices de l'alliance conservée chez ces peuples entre le patriotisme et le respect de la famille.

Pour certaines gens, il est vrai, les sentimens excluent les idées. « Fêtes de jeunesse, disent-ils, et loisirs d'étudians! Vaines imaginations d'un avenir impraticable! Beau sujet de toasts et de harangues, de chants et de poésies, et, s'il voulait être pris au sérieux, digne sujet de moquerie et de caricatures (1)! » Est-ce donc là tout, et le scandinavisme mérite-t-il cette justice sommaire? Est-il bien vrai que, sous le sentiment généreux d'une fraternité nouvelle, il n'y ait absolument nulle idée pratique, nul dessein salutaire et exécutable? N'y a-t-il là qu'un rêve de poètes et qu'une fantaisie de jeunes gens? Il faut reconnaître sans doute que des écrivains, des poètes ont été les premiers à raviver dans le Nord le sentiment presque effacé de la nationalité commune. Qu'importe cependant? et quel argument en saurait-on légitimement tirer contre les premiers efforts du scandinavisme, s'il est vrai que ces écrivains et ces poètes avaient de leur mission une haute idée, s'il est vrai qu'il ne s'agissait pas pour eux d'un jeu d'esprit, mais d'un patriotique dessein, et que la conscience claire d'une vérité lointaine, n'excluant pas la vue des difficultés pratiques, en donne plutôt la mesure, les domine et aide à les vaincre? Non, ce n'était pas un vain jeu d'esprit que de montrer aux Suédois, aux Danois et aux Norvégiens, — par l'histoire remontant aux sources originales, comme l'écrivait Geijer, par la poésie s'inspirant des sagas, comme Tegner la chantait, par le drame national enfin, tel qu'OEhlenschlæger l'instituait sur la scène danoise, — quelle source de nobles sentimens et de glorieux travaux la vieille Scandinavie avait su tirer du développement de ses seules forces. Ce ne pouvait être un conseil stérile que d'exhorter la jeune Scandinavie, après lui avoir révélé sa dignité, ses ressources, à ne pas demeurer au-dessous de ses premiers aïeux. Quels étaient les vœux des promoteurs du mouvement scandinave? Que chacun des trois peuples apprît seulement à mieux connaître les deux autres, et qu'à d'aveugles inimitiés succédât une mutuelle estime, base nécessaire d'une étroite alliance morale dans l'avenir;

(1) L'ancien *Corsaire* danois en avait fait une amusante à ce propos : trois bouteilles, dont chacune portait une des trois étiquettes : *Suède, Danemark, Norvége,* et d'où s'élançaient à la suite des bouchons trois étudians qui se rencontraient et sympathisaient dans les airs, au milieu des nuages, parmi les vapeurs fumeuses du champagne!

que cette future alliance, loin de rien enlever à un seul des peuples scandinaves, fortifiât chacun d'eux de tout le trésor de gloire et de force acquis à la famille commune. Voilà ce que demandaient les écrivains et les poètes scandinaves; ils ne se donnaient pas pour des politiques, ils ne prétendaient pas, comme on les en accusait, renverser ici un trône, modifier là une constitution, afin de rendre exécutables demain leurs beaux projets conçus d'hier. Les universités, il est vrai, ont adopté les premières et avec ardeur l'idée une fois émise, mais les jeunes gens sont devenus des hommes, ils ont pris place parmi les membres actifs et honorés de la patrie; ils ont siégé dans les assemblées délibérantes, tenu la plume ou manié la parole, après avoir au besoin, comme en Danemark, porté le mousquet, et leurs premières espérances ne les ont pas abandonnés, et les générations qui leur succédaient, quand elles ont voulu prendre à cœur, elles aussi, l'idée généreuse qui leur était offerte, n'ont pas été par eux détrompées ni détournées. Il n'est pas prudent de compter pour rien les vœux ou les inspirations de la jeunesse. La Providence n'a pas sans dessein mêlé aux sociétés humaines cet élément perpétuel de leur vitalité. La séve n'est pas tout l'arbre assurément, il y faut encore et les secrets conduits qui la contiennent et la dirigent, et les racines dans un sol bien préparé, et le feuillage dans un air pur; mais c'est par elle que se communiquent tout accroissement, condition inévitable de la vie, et finalement toute saine prospérité.

Le projet d'une alliance intellectuelle et morale entre trois nations d'une même famille n'offrait rien en vérité qui dût sembler chimérique, et il se montre aujourd'hui visiblement praticable. Non-seulement la classe éclairée, dans chacun des pays scandinaves, lit aisément les livres composés dans l'un ou l'autre idiome, et offre ainsi aux écrivains et aux poètes un plus nombreux auditoire, mais les journaux quotidiens commencent à insérer indifféremment des articles rédigés en suédois, en danois ou en norvégien (ces deux derniers langages sont d'ailleurs à peu près identiques); les enfans apprennent les trois langues dans les écoles; l'étude plus que jamais répandue de l'ancien islandais chasse les mots étrangers et aplanit les différences nationales; les théâtres s'unissent; les naturalistes, les archéologues, les médecins travaillent en commun... Rien n'empêchera sans doute que l'union littéraire, scientifique, morale, ne devienne aussi commerciale et industrielle. La diète suédoise élabore en ce moment un projet de navigation et de douanes communes entre la Norvége et la Suède. Le Danemark n'est pas éloigné de s'y associer. Je vois bien ce qu'un tel concert pouvait offrir d'incroyable aux contemporains de Charles XII, ou même à ceux de

Bernadotte jusqu'en 1814; mais en quelques années il s'est fait toute une révolution morale, et ce qui semblait justement impraticable autrefois, ce que les esprits sceptiques déclaraient plus imprudemment, hier encore, chimérique et puéril, s'est accompli sous leurs yeux.

Soit, dira-t-on, la commune alliance du nord scandinave, sous le triple rapport de l'idée nationale, des échanges intellectuels et même des intérêts matériels, paraît, s'il faut le reconnaître, possible aujourd'hui, nous l'accordons et ne voulons plus y contredire. N'en concluez cependant pas que le scandinavisme puisse jamais entrer dans le domaine des idées ou des faits politiques. C'est ici la pierre de touche de l'exacte et sévère réalité; ici les combinaisons sages et pratiques se condensent, prennent une figure et un corps, pour ainsi parler, et les songe-creux s'évaporent. — Voyons donc, faisons l'épreuve. Nous avons esquissé toute une période de l'histoire du scandinavisme, pendant laquelle nous l'avons vu briser sa première enveloppe, littéraire et poétique, pour aboutir à une alliance intellectuelle et morale, et même à quelque chose de plus. Cherchons s'il n'a pas aspiré plus loin encore, et s'il ne prétend pas en effet à se faire compter même par les politiques et les diplomates. Si nous le trouvions admis parmi leurs préoccupations et leurs calculs, ne fût-ce qu'au dernier rang et comme dans la réserve d'un conditionnel avenir, nous aurions donné la preuve que l'étude de cette première phase n'était pas inutile; nous aurions en outre recueilli quelques indices pour l'histoire contemporaine, quelques conseils peut-être en vue de prochaines complications, et nous aurions enfin ouvert une seconde période à l'histoire particulière du mouvement scandinave.

II.

Au préalable, et comme fin de non-recevoir, on oppose d'ordinaire au scandinavisme l'exemple de l'union de Calmar, comme si cet exemple ne rappelait pas au contraire la première protestation de la Scandinavie contre l'invasion de l'élément germanique (1). D'ailleurs

(1) En appelant Marguerite, déjà reine de Danemark et de Norvége, la Suède se débarrassait de son premier roi de race allemande, Albert de Mecklenbourg. Malheureusement le successeur de Marguerite, son petit-neveu Éric le Poméranien, fut encore un Allemand, qui s'entoura d'étrangers et gouverna en conquérant étranger, et, quand la Suède rejeta ce joug pour nommer le chef national Charles Canutson, le Danemark et la Norvége allèrent s'offrir au contraire à un Oldenbourg, à Christian Ier. Ce que fut pour la Suède, asservie de nouveau, la domination d'un Christian Ier et d'un Christian II, personne ne l'ignore; l'union de Calmar, qui avait subi d'ailleurs de très longues alternatives, ne pouvait plus lui paraître désormais une association nationale et fraternelle, mais plutôt un asservissement en commun sous des maîtres cruels et

à l'objection générale qu'on veut tirer d'un épisode du XIVe siècle il est bien permis d'opposer les vues précises d'un des génies les plus puissans des temps modernes. Au mois de juin 1810, au moment où la Suède, incertaine sur le choix d'un héritier à la couronne, suppliait Napoléon de dicter ou de laisser entrevoir sa volonté, il fut aisé de comprendre, par les observations insérées au *Journal de l'Empire*, que l'avis de l'empereur et même son secret désir étaient que la diète suédoise votât pour le roi de Danemark et de Norvége. « Une telle réunion, disait notre chargé d'affaires aux députés suédois qui venaient lui demander le mot d'ordre, affranchira votre politique de l'influence russe et votre commerce de l'influence anglaise. Faites taire les préjugés. Formez un seul état dans lequel disparaîtront ces dénominations diverses qui entretiennent parmi vous la discorde et la haine; formez une grande puissance composée de trois peuples unis par les mêmes intérêts... » Un mois après, à la vérité, le chargé d'affaires de France recevait son rappel, mais c'était seulement parce que l'empereur ne voulait pas être engagé publiquement dans un dessein qui devait blesser la Russie. Son génie politique n'en avait pas moins donné raison d'avance aux projets de réunion qui commençaient de germer dans les esprits. Son alliance avec la Russie ne l'empêchait pas d'apercevoir pour la France et l'Europe, comme pour la Scandinavie elle-même, la nécessité d'un fort boulevard contre les envahissemens de cette puissance; au lendemain de Tilsitt, qui avait livré la Finlande, Napoléon voyait sa faute et pressentait Bernadotte.

Ainsi d'une part effort des peuples scandinaves à la fin du XIVe siècle pour résister, en s'unissant, à l'étreinte de l'Allemagne, d'autre part conseil donné à ces mêmes peuples au commencement du XIXe siècle par Napoléon lui-même de s'unir pour résister à la Russie, — ce double témoignage nous autorise à chercher au fond de l'agitation scandinave des dernières années une pensée politique applicable et sérieuse.

Ne se trouvait-elle pas déjà, cette pensée politique, sous le premier vêtement, en apparence purement poétique et littéraire, de l'agitation scandinave? C'est un des caractères généraux de la rénovation intellectuelle des premières années du XIXe siècle que la littérature n'y apparaît plus comme un amusement inutile, mais comme l'expression la plus élevée du sentiment public, et ne séparant plus le poète du patriote et du citoyen. Interrogée plus attentivement ou mieux instruite de sa dignité et de ses devoirs, la con-

étrangers; le même sentiment qui avait amené l'union devait l'anéantir, et ce sentiment n'était autre que celui qui revit de nos jours, éclairé et fortifié par l'expérience, dans le scandinavisme.

science humaine a réclamé à la même date, dans les différens ordres d'idées, la part d'influence active et de respect qui lui est due; le goût des institutions libres s'est montré contemporain de l'essor intellectuel et moral; les diverses applications du juste, du vrai et du beau, solidaires en effet, n'ont point paru pouvoir s'isoler ou s'ajourner à plaisir. Chez nous, Mme de Staël et Chateaubriand, et après eux les fondateurs de l'école historique, les rénovateurs de la critique philosophique et littéraire, les poètes eux-mêmes, se sont trouvés par leurs seuls écrits mêlés au mouvement politique de leur temps et ont été entraînés à y prendre une part, quelquefois la plus active. Ce fut leur péril à quelques-uns d'entre eux, ce fut leur honneur à tous. Eh bien! il en a été de même chez les autres peuples qu'agitait comme nous le nouvel esprit. J'ouvre au hasard les œuvres de l'évêque Tegner, l'auteur de *la Saga de Frithiof*, et je lis dans un de ses discours, prononcé en 1817 à l'université de Lund, des paroles qui nous montrent là aussi la direction, toute politique et pratique, des idées nouvelles :

« ... Cet esprit de liberté qui s'est manifesté dans toute l'Europe ne sera plus étouffé, dit-il, par violence ni par ruse. Sans se troubler, il poursuit tranquillement sa route, renversant à droite et à gauche les vieilles constructions pourries et fondant sur elles les assises de ses temples. Il n'est pas question ici d'une populace en délire qui fait voler en éclats trône et autel, et qui célèbre sa victoire insensée sur les ruines de l'ordre et de tout l'état. Il n'est pas question des abus, mais du noble usage de la liberté. Il s'agit des droits éternels des peuples, tels que la conscience les révèle; il s'agit des principes les plus essentiels et les plus profonds qui soutiennent les états. Que demandent les peuples, au nord comme au midi? Rien autre chose, sinon ce que réclame la nature même des gouvernemens, destinés apparemment à aider au développement de l'humanité, et non pas à instituer le pouvoir d'un seul sur des millions d'esclaves; rien autre chose que le droit d'établir eux-mêmes les lois auxquelles ils obéiront ensuite; rien autre chose que la responsabilité partagée par les gouvernans eux-mêmes, et le droit d'exprimer librement leur pensée dans les limites de l'ordre et de la sécurité publique. Ce droit étant le souffle même de la liberté, celui qui le restreint sans nécessité fait en vérité comme s'il arrachait à son pays la langue de la bouche, et montre le dessein de se faire servir, comme les despotes de l'Orient, par des esclaves muets. Ils demandent, ces peuples, qu'on ne les vienne plus abuser par le sot fantôme d'un prétendu droit devenu par héritage la possession d'une seule famille, et dont rien ne saurait faire déchoir, ni l'incapacité ni l'abus. Ils demandent un rapport plus libéral entre les différentes classes d'une même nation, la consécration de la liberté personnelle et des droits que la nature a donnés à toute personne humaine... Mépriser de telles demandes ne serait pas bien avisé, car, à coup sûr, tôt ou tard ces peuples prendront eux-mêmes ce qu'on leur aura refusé. Il y a des gens qui se réjouissent en disant que la révolution est finie et que

l'ancien ordre est enfin rétabli. Ils se trompent; la révolution n'est pas finie; seulement elle était ivre, et son ivresse est dissipée; elle a repris possession d'elle-même, elle a recouvré l'usage de ses sens. Voyez-la, avec son regard ferme et tranquille, continuer sa route inévitable à travers notre histoire. Inutile effort que de vouloir lui faire rebrousser chemin pour ramener le vieux système avec ses formes légales! Ce qui a vieilli ne rajeunit pas; ce qui est précisément contraire à l'esprit nouveau ne se rétablit pas. Nous en avons de nos jours même un grand, un solennel exemple. Nous l'avons vu tomber, le héros des temps modernes, héritier de toutes les forces de la révolution, mais qui les avait fait servir au gigantesque édifice de sa propre grandeur. Pourquoi est-il tombé? Par quelques fautes de détail? Non. Par la supériorité de ses ennemis? Encore moins. Il est tombé parce qu'il a méprisé l'essor naturel de l'humanité, parce que le despotisme est le seul uniforme que ces âmes hautaines viennent toutes finalement revêtir; il est tombé parce qu'il a lutté contre l'esprit du temps nouveau, qui a été plus fort que lui. Les petits esprits insultent au puissant dans sa chute; mais ce qu'il n'a pu faire avec sa force de géant, les autres en vérité le pourront bien moins encore!... »

Voilà en quels termes Tegner, évêque et professeur en même temps que prêtre, parlait il y a quarante ans à la jeunesse suédoise dans une harangue universitaire. Nous n'étions pas les seuls, à ce qu'il paraît, à nous bercer de ce qu'on appelait les idées libérales : elles étaient mêlées à l'esprit public dans l'Europe tout entière; chaque peuple, dans son essor national et spontané, les avait rencontrées comme d'inévitables et sûrs pressentimens de l'avenir. Et en effet comment la Suède, le Danemark et la Norvége eussent-ils échappé à cette direction générale des esprits? Aussi bien que les peuples du continent, ces pays avaient été effrayés des excès de la révolution française et avaient ressenti ce premier ébranlement de l'Europe; bien plus, dans quelles complications pleines de péril et d'anxiété les péripéties de l'époque impériale ne les avaient-elles pas entraînés! Allié fidèle de l'empereur jusque dans son adversité, le Danemark avait été mutilé. La Suède, dépouillée par les Russes, ébranlée à l'intérieur par une révolution qui, si elle renversait l'absolutisme, devait placer un étranger sur les marches du trône, — la Suède avait failli périr. Dans sa renaissance inespérée, comment le sentiment de la nationalité tout à l'heure si menacée, comment le désir impérieux d'institutions libres n'eussent-ils pas trouvé une expression constante? Comment les poètes, s'ils voulaient entraîner les esprits et toucher les cœurs, n'eussent-ils pas été avant tout des amis ardens de la liberté, des libéraux, comme on eût dit en France, et en même temps des ennemis des Russes? Le désir de venger les insultes faites au dehors au nom suédois ne les avait pas moins inspirés que celui de conquérir un gouvernement libre. Il est aussi

de Tegner, ce beau chant à la gloire de Charles XII qui est devenu pour les Suédois un chant national : « Le roi Charles, le jeune héros, il est debout au milieu de la fumée et de la poussière. Il tire son glaive et s'élance dans la mêlée. — Voyons, s'écrie-t-il, s'il mord bien, l'acier suédois! Hors du chemin, Moscovites, et courage, mes garçons bleus! » Et les imprécations contre la Russie, l'*ennemie héréditaire*, avaient retenti dès les premières réunions scandinaves : « Finlande, tu es toujours notre sœur, et la brise d'orient nous apporte les vœux de plus d'un ami... Un jour, il faut l'espérer, nous ferons voile vers cette côte; nous aurons bientôt tranché les liens qui retiennent les mains de nos frères!... »

On conçoit que, par ce double caractère d'effervescence libérale et d'hostilité contre un voisin redoutable, le scandinavisme ait apparu dès sa naissance comme un mouvement doublement politique en même temps que littéraire et moral. C'est chose curieuse que de reprendre aujourd'hui par le souvenir les espérances que le mouvement scandinave fournissait à l'opposition libérale pendant le règne de Bernadotte, et de calculer ainsi dès-lors ses premiers progrès et sa portée. En 1843, au milieu des périls que semblaient accumuler contre l'indépendance de l'un des trois peuples du Nord, et par conséquent contre l'indépendance de toute la famille scandinave, les incertitudes de la succession danoise, puis les fiançailles de la grande-duchesse de Russie avec le jeune prince de Hesse, qui avait des droits à cette succession; à la fin d'un règne où la libre discussion avait représenté comme menacées certaines libertés constitutionnelles, d'habiles et ardens écrivains signalaient déjà à l'opinion publique le scandinavisme comme l'arme destinée à conquérir la sûreté du dehors et les garanties réputées nécessaires à la dignité intérieure. Charles-Jean mourut en 1844, après avoir lutté contre ces tendances qu'il qualifiait de révolutionnaires, et qui pouvaient compromettre son système d'alliances. Le roi Oscar lui-même, pendant la première année de son règne, témoigna le désir que les étudians suédois ne prissent point part à une fête nouvelle déjà préparée, tant la royauté voyait avec inquiétude l'action de ce mouvement général devenir vraiment politique et faire contre-poids à sa propre influence!

Aussi n'est-ce pas sans étonnement qu'on a vu, lors de la réunion universitaire de juin 1856, le roi Oscar manifester, non pas seulement envers les étudians, mais, on peut le dire, envers le scandinavisme, des dispositions beaucoup moins défavorables. Les jeunes gens de Copenhague, de Christiania et de Lund venant visiter ceux d'Upsal, le roi les invita tous (environ huit cents) à un souper dans le château d'été de Drottningholm, et là il prononça devant eux

plusieurs allocutions dont les termes avaient été à coup sûr sérieusement pesés à l'avance et qui avaient une importante signification. Les journaux français n'ont donné que deux de ces harangues : il y en a quatre, et chacune mérite d'être connue. Voici d'ailleurs toute la scène. Les étudians étaient réunis dans la grande salle du château, au premier étage; la galerie voisine avait été préparée pour les personnages de la cour, les professeurs qui avaient accompagné les élèves, et les notables des trois pays que quelque titre universitaire avait fait adjoindre à la fête. Le roi Oscar porta le premier toast au roi de Danemark, Frédéric VII, et c'est dans ce premier discours qu'il plaça tout d'abord un chaleureux souvenir de la lutte soutenue naguère par le Danemark, non sans le secours des Suédois et des Norvégiens, contre l'Allemagne : « Le roi Frédéric VII et le peuple danois, dit-il, sont inséparables dans notre hommage; ils ont traversé ensemble des épreuves difficiles, mais ils ont puisé une force irrésistible dans leur union, dans la justice de leur cause, et le drapeau danois, que leurs ennemis voulaient renverser et fouler aux pieds, mais qui pour cela *était trop vieux et trop bon,* flotte aujourd'hui aussi fièrement et aussi majestueusement que par le passé! »

Ces paroles n'étaient pas de nature à plaire à la Prusse, qui, dit-on, s'en plaignit. Après une réponse, faite au nom du peuple danois, M. C. Ploug, directeur du journal le plus important de Copenhague et l'un des chefs du parti libéral, prit la parole pour proposer un toast au roi Oscar au nom de tous les étudians. Son discours résumait avec sincérité et précision les traits principaux d'une royale figure qui fait honneur à son pays et à son temps. C'est à ces paroles que le roi Oscar répondit par un toast à la jeunesse scandinave : « Ils sont loin de nous, dit-il, ces temps où des préjugés déplorables et des intérêts mal entendus armaient les uns contre les autres les frères d'une même race! Alors des guerres malheureuses divisaient nos forces et augmentaient la puissance et l'orgueil de nos ennemis... Il ne reste plus de ces souvenirs que ce qui en est glorieux... » Voilà les deux harangues que la presse a fait connaître; mais, après les avoir prononcées, le roi se rendit à la grande salle où se trouvaient les étudians : là il voulut porter de nouveau la santé du roi de Danemark et de nouveau féliciter la jeunesse des universités. Les mêmes souvenirs auxquels il avait déjà fait allusion furent alors exprimés par lui une seconde fois en termes non moins précis ni moins significatifs. Il affirma que personne ne pouvait savoir aussi bien que lui, son allié et son ami, de quel dévouement Frédéric VII se sentait animé envers le Danemark. « Quant au peuple danois, continua-t-il, il est digne de tout notre respect. On croyait que l'in-

fluence d'une longue paix avait endormi son courage et engourdi ses forces; mais quand est venue la tempête apportée du midi, le Danois s'est levé, et il a été digne de son passé glorieux, il a été à la hauteur du péril, il a été vainqueur!... » Puis, s'adressant à ses invités, le roi dit : « Tout sincère ami de la patrie contemple avec joie la jeunesse scandinave rassemblée ici dans une fraternelle union. Jeunesse et avenir, objets d'une pensée commune, s'éclairent aujourd'hui du soleil levant de la fraternité. Son éclat illumine les montagnes de la vieille Scandinavie, ses forêts épaisses, ses lacs d'eau vive, ses champs parsemés de fleurs. La discorde s'est enfuie, la haine a disparu. Nos poètes chantent la gloire commune; pour la commune défense, nos épées sont prêtes... A partir de ce jour, plus de guerre possible entre les trois peuples frères! C'est l'inébranlable volonté inscrite au cœur des deux rois, au cœur des trois peuples du Nord! » Des tonnerres d'applaudissemens suivirent ces dernières paroles. Suédois, Norvégiens et Danois saluaient dans ce langage la première victoire gagnée par le scandinavisme, c'est-à-dire l'oubli des anciennes discordes; une bouche royale constatait et par là consacrait ce beau résultat : — plus de guerre possible entre les nations scandinaves!

Mais ce n'est pas tout : les différentes harangues du roi Oscar, outre le souvenir des défaites de l'Allemagne, outre l'assurance que les guerres fraternelles étaient finies pour jamais, contenaient quelques expressions générales et vagues derrière lesquelles on croyait apercevoir le conseil d'une alliance complète entre les trois peuples du Nord. Une telle alliance ne devait-elle pas nécessairement devenir un jour politique? A quelle distance précise l'union morale, déjà élaborée par les peuples et proclamée par leurs souverains, se trouvait-elle encore d'une telle consécration? Questions délicates qui naissent de l'épisode que nous venons de raconter, et auxquelles il nous reste à répondre en nous efforçant de ne pas dépasser les limites précises de la réalité.

Un orateur de la dernière réunion scandinave, M. C. Ploug, que nous avons déjà nommé, a résolûment abordé lui-même ces questions et les a publiquement produites. Laissant là, comme faits accomplis, le rapprochement intellectuel et moral et la réconciliation fraternelle des peuples du Nord, il a porté un toast à leur *union politique*. Son discours datera dans l'histoire du scandinavisme comme un curieux témoignage des espérances que ce mouvement a fait naître, peut-être même comme un programme de l'avenir. « Le temps est venu, a-t-il dit, de saisir le côté extérieur et pratique de l'idée scandinave, et de savoir nettement ce qu'on veut, et comment on le veut. Si elle nous préserve de l'horreur des guerres fraternelles, notre mutuelle amitié

nous assure-t-elle contre des complications politiques capables non-seulement de compromettre tous nos intérêts, non-seulement de blesser nos affections réciproques, mais, bien plus encore, de nous diviser et de briser toute notre alliance? Non. Je prends un exemple : que serait-il arrivé si le ministère danois qui, au commencement de la guerre d'Orient, a entrepris d'importantes démonstrations au plus grand profit de la Russie, était resté au pouvoir jusqu'après le traité conclu par la Suède et la Norvége avec les puissances occidentales? On aurait vu l'un des trois peuples du Nord s'allier au mortel ennemi des deux autres! — Supposez maintenant que la guerre se fût prolongée au milieu de telles circonstances, enveloppant sans aucun doute tous les petits états : nos rapports mutuels ne fussent-ils pas devenus extrêmement tendus, sinon tout à fait hostiles, et nos sentimens de confraternité n'y eussent-ils pas péri?... Est-ce là, en vérité, une sérieuse et forte union? Non, sans doute. Pour réaliser l'alliance intime, profonde et sûre que conseille et réclame l'idée qui nous anime, ce n'est pas assez d'un simple rapprochement intellectuel et moral; il y faut, n'en doutez pas, des liens politiques. »

Une alliance politique peut être de diverses sortes. M. Ploug n'essaie pas de déterminer laquelle serait la plus profitable; il laisse de tels soins au temps, qui saura bien en décider. Il signale seulement une condition tout à fait indispensable à son gré : c'est que l'alliance politique soit basée sur l'entier maintien des libertés respectives; chacun des peuples contractans doit conserver sa complète indépendance. Quelque étroitement unis en effet qu'ils puissent être par l'origine et par leurs sentimens actuels, ces peuples se sont développés pendant le cours des siècles par des voies différentes : chacun des trois est en possession d'institutions particulières qu'il ne veut à nul prix sacrifier ou laisser tomber en oubli; mais à chacun des trois une alliance politique sur la base d'une entière indépendance offre toute sûreté. La Suède est trop puissante pour craindre d'être dominée par le Danemark ou la Norvége, et la Norvége, actuellement la plus faible dans l'union péninsulaire, se sentira fortifiée par l'alliance du Danemark, dont les institutions et la nationalité sont si rapprochées des siennes.

Que faire néanmoins si les souverains devenus alliés sont un jour d'avis différens? Le Nord possède aujourd'hui deux rois qu'animent les mêmes sentimens dont leurs peuples sont animés; entre leurs mains l'alliance resterait inébranlable et féconde, mais Dieu seul peut savoir quelle sera la pensée de leurs successeurs, dans quel esprit ils gouverneront, de quels conseils ils voudront s'entourer, à quelles inspirations ils prêteront l'oreille. Dans le cas où les souverains ne seraient pas intimement et fraternellement unis eux-mêmes, que de-

viendrait l'alliance politique? Des influences étrangères, intéressées à affaiblir ou à ruiner l'union scandinave, ne sauraient-elles pas mettre à profit les premiers dissentimens, exciter de part et d'autre la jalousie et le mauvais vouloir, et persuader en dernier lieu aux souverains qu'il y a désaccord entre leurs intérêts dynastiques et les intérêts nationaux?

D'abord on peut répondre que l'union des peuples commandera infailliblement celle des rois. Cela ne suffit-il point, M. Ploug n'hésite pas à prononcer le mot qui forme le nœud de son discours et en même temps, on peut le dire, le nœud du scandinavisme : il invoque, puisqu'il le faut, « l'unité dynastique. » Il n'espère pas, en présence des obstacles que crée la légalité, que cette unité soit obtenue prochainement; mais il regrette qu'en 1745, quand les Dalécarliens marchaient sur Stockholm en demandant le roi de Danemark pour successeur à la couronne suédoise, — en 1810, quand Napoléon recommandait Frédéric VI à l'élection suédoise, — en 1848 enfin on n'ait pas saisi l'occasion de la préparer ou de la mettre en pratique sans violer aucun serment ni aucun traité. « On me dira, continue-t-il en faisant entrer de plus en plus dans son discours les réalités de la politique actuelle : Comment venez-vous parler d'une union intime entre les états du Nord, vous Danois, vous, dont le pays vient d'accepter nous ne savons quelle monstrueuse union avec un état de la confédération germanique? — Je réponds : Je ne suis pas ici pour accuser ou défendre la politique de ma patrie. Je dirai seulement, pour ceux qui ne connaissent pas notre récente histoire, que, lorsque le choix nous a été offert, nous n'étions déjà plus libres, et que, pour ma part, je regarde la condition présente du Danemark comme une épreuve envoyée par Dieu pour resserrer et affermir notre nationalité. De cette épreuve, j'en ai la ferme espérance, mon pays sortira plus fort, plus énergique, plus digne enfin qu'il n'est peut-être aujourd'hui d'entrer dans la communauté scandinave. Le *Helstat* sera pour nous ce que l'union de Calmar a été pour la Suède; seulement il ne durera pas aussi long-temps sans doute. Le *Helstat* n'est pas un obstacle sérieux à l'union du Nord. Cette union est indispensable aux trois royaumes pour protéger au dedans leur liberté, au dehors leur indépendance, pour donner aux nations du Nord la place qu'elles méritent d'occuper dans l'histoire, et elle ne sera une vérité qu'après qu'elle aura été sanctionnée par une étroite alliance politique. »

Voilà ce qui s'appelle entrer dans le vif de la question, et l'on voit que les fêtes scandinaves de l'an dernier ne sont pas restées étrangères à toute idée politique et pratique. Par la voix du publiciste et du député danois, le Danemark lui-même y a fait intervenir la pensée des dangers qui le menacent de nouveau; ces dangers, qui ne peuvent

être indifférens aux deux autres nations nées du même sang, deviennent précisément la pierre de touche du scandinavisme. Qu'il soit, comme il le prétend, capable de les conjurer, ou bien qu'il vienne s'y ajouter, ainsi que l'affirment ses adversaires, comme un nouveau péril, dans l'un et l'autre cas il prend une importance vraiment politique, et la seconde période de son histoire, dont nous n'avons vu encore que la préparation, est véritablement commencée.

III.

Sans vouloir reprendre tout au long l'histoire du Danemark pendant les dix dernières années, histoire difficile à saisir et difficile à exposer, il faut que nous insistions sur les récentes complications qui ont amené le péril où s'agite aujourd'hui ce petit royaume constitutionnel. D'abord c'est le cœur même de notre sujet, car nous toucherons ainsi du doigt la raison fondamentale et l'explication de l'importance qu'a prise en ces derniers temps le mouvement scandinave et des espérances qu'il a fait naître. Et puis on en conclura sans peine de quelle considération peuvent jouir actuellement, auprès de quelques-unes des grandes puissances de l'Europe, certaines doctrines d'équilibre européen et de droit politique; on aura, comme on dit en Allemagne, quelques-uns des *signes du temps*.

Le Danemark a vu plusieurs fois depuis dix ans et voit encore en ce moment mettre en question à la fois le triple intérêt de son intégrité territoriale, de ses libertés constitutionnelles et de son indépendance extérieure, c'est-à-dire finalement de son existence même comme nation. De plus, il est permis de croire que, dans la crise suprême qu'il subit, certaines puissances ses voisines ont engagé des espérances tenues dès longtemps en réserve. Dès 1848, l'incertitude de la succession royale d'une part, le bizarre et funeste amalgame de la monarchie danoise de l'autre, furent les sources des premières complications. On pouvait prévoir que la branche d'Oldenbourg allait s'éteindre. L'héritier le plus prochain et le plus direct devant être choisi, suivant la loi royale de 1665, dans la branche féminine de cette même famille, un parti anti-danois, qui couvait depuis longtemps en Holstein, éleva la double prétention que certaines parties de ce duché, soumises à un droit de succession particulier n'admettant pas l'hérédité suprême dans la descendance féminine, devraient se séparer du Danemark, si ce royaume tombait en quenouille, et que le Slesvig, aux termes de certaines déclarations des anciens rois, devrait rester en tout cas inséparablement uni au Holstein. Nous avons dix fois réfuté cette double et injuste réclamation, sous laquelle se cachait l'ambition du slesvig-holsteinisme. Pendant que la question de

la succession royale était ainsi devenue un prétexte à l'insurrection. la révolution de février avait éclaté. Le roi Frédéric VII, fidèle aux derniers conseils de son père, Christian VIII, avait promis dès le 28 janvier 1848, quatre jours après son avénement, des institutions libérales; il avait tenu sa promesse après la révolution, avait réuni une constituante, et le 5 juin 1849 le Danemark, délivré de l'absolutisme, avait pris sa place parmi les états constitutionnels dans le temps même où les institutions qu'il adoptait éprouvaient chez nous un subit revers. Ce progrès d'une nation intelligente vers la liberté, grâce à un noble accord entre la royauté et le peuple, ne faisait pas le compte de l'aristocratie des duchés. La crainte de voir disparaître des priviléges conservés du moyen âge jusque dans notre temps, la crainte tout au moins d'être réduits à abaisser leurs prétentions surannées devant les intérêts nouveaux de tout un peuple poussa les chefs de l'agitation slesvig-holsteinoise à chercher un asile et une protection dans la révolte même. Ils s'intitulèrent les gardiens des anciennes institutions, et ne trouvèrent que trop de sympathies dans les cabinets voisins, qui redoutaient la contagion d'une démocratie, quelque modérée qu'elle pût être. La Prusse en particulier ne se contenta pas de prêter aux insurgés son appui moral; elle leur envoya des troupes, sous le prétexte que le Holstein, état faisant partie de la confédération germanique, était menacé dans son indépendance, et elle se laissa entraîner à l'espérance de posséder un jour ces beaux ports du Slesvig et du Holstein, qui depuis longtemps excitaient sa convoitise. Les Allemands envahirent le Slesvig après le Holstein, et le Danemark eut à regagner par les armes son propre territoire. La guerre dura trois ans, de 1848 à 1851. Avec quelle énergie, avec quel succès inattendu ce petit peuple revendiqua ses droits, les noms de ses victoires, les noms d'Idstedt et de Fredericia l'attestent. Malheureusement les armes ne suffisaient pas à trancher un nœud qui allait se compliquant chaque jour. A la question d'intérêt territorial, telle que l'avaient posée l'incertitude de la succession royale et l'invasion étrangère, se trouvait étroitement unie la question constitutionnelle; le Slesvig étant occupé par l'ennemi, la constitution de 1849 n'avait pas été étendue à ce duché; il s'agissait de savoir si les négociations n'enlèveraient pas aux Danois ce qu'ils avaient reconquis sur le champ de bataille, au prix de leur sang, et si la réaction générale qui déjà s'était manifestée en Europe n'arrêterait pas l'essor de leurs nouvelles institutions.

C'est précisément ce qui arriva. Toutes les grandes puissances durent prendre part aux conférences qui s'ouvrirent en 1851 en vue de régler les questions que la guerre interrompue laissait pendantes, et qui concernaient l'équilibre général. L'Allemagne était

directement intéressée aux affaires d'un duché faisant partie de la confédération; l'Autriche était entrée dans le débat, et même, vers la fin de la guerre, son influence avait presque supplanté celle de la Prusse. La Russie, de son côté, n'avait pas vu avec indifférence la Prusse méditer un notable accroissement, l'état danois acquérir une constitution libérale, et la Suède sur le point de s'unir à ce royaume contre les envahissemens de l'Allemagne. L'empereur Nicolas avait donc envoyé quelques vaisseaux dans les eaux danoises pendant la guerre même, et son invitation formelle, équivalant à un ordre, avait fait rétrograder les Prussiens quand déjà ils avaient envahi le Jutland; mais, une fois les négociations ouvertes, la Russie s'était empressée de se mettre d'accord avec l'Autriche et la Prusse, et l'accord s'était fait sans peine. Les puissances occidentales, la France et l'Angleterre, qui avaient en 1721 garanti formellement au Danemark la possession du Slesvig, prirent aussi place aux conférences, mais sans doute avec une attention qui se détourna souvent sur leurs affaires intérieures. La paix avait été conclue en principe entre le Danemark et la Prusse le 2 juillet 1850, et le protocole de Londres (4 juillet) avait préparé la solution de la grave question de la succession au trône en décidant que les grandes puissances, afin de garantir l'intégrité de la monarchie danoise, désigneraient, d'accord avec le roi de Danemark, un héritier également acceptable pour les duchés et le royaume. C'est ce que régla définitivement le traité de Londres, signé le 8 mai 1852, et qui réservait au nom de toute l'Europe la couronne danoise au duc de Glucksbourg et à sa descendance mâle. Les deux questions territoriale et constitutionnelle venaient d'être réglées en même temps aux conférences de Vienne. Le système du *Helstat* y avait été adopté, c'est-à-dire que désormais, en vertu du principe de l'intégrité de la monarchie danoise proclamé au nom de l'Europe, les duchés de Holstein et de Lauenbourg, sans voir rompre leurs liens avec la confédération germanique, étaient cependant plus étroitement que jamais rapprochés du Danemark, puisqu'ils devaient dorénavant faire partie, au même titre que le Slesvig, de l'*ensemble de l'état* ou *Helstat*, puisqu'ils devaient être aussi bien que le Slesvig représentés dans une assemblée commune chargée des intérêts du gouvernement de toute la monarchie, puisqu'enfin une constitution commune à toutes les parties de la monarchie danoise devait relier ces parties entre elles, sans nulle différence foncière, chacune conservant ses anciennes institutions locales.

Voilà quelle solution la diplomatie européenne sut trouver à la triple question danoise, aux questions territoriale et constitutionnelle, et à celle de la succession au trône. On saisit facilement quels

changemens cette solution apportait à l'ancien état de choses. Avant 1848, la monarchie danoise ne se composait, à vrai dire, que du Danemark propre, c'est-à-dire du Jutland avec les îles, et du Slesvig; sa frontière était le fleuve Eyder, au sud de ce dernier duché, l'ancienne frontière scandinave, *Eidora romani terminus imperii.* Ces deux parties de la monarchie danoise étaient régies par l'absolutisme, mais chacune d'elles jouissait d'états provinciaux dont la constitution et les droits analogues n'instituaient aucune fâcheuse inégalité. Le roi de Danemark était en outre duc du Holstein et du Lauenbourg, états allemands régis par leurs lois locales et traditionnelles. Seulement entre ces duchés et la monarchie danoise proprement dite il n'y avait qu'union *personnelle,* c'est-à-dire que les droits particuliers du roi de Danemark étaient l'unique lien; les duchés allemands n'étaient rattachés à la monarchie danoise que comme le Hanovre l'était à l'Angleterre, comme le Luxembourg l'est à la Hollande. — Désormais cet ancien ordre était changé; la monarchie danoise, au lieu de s'étendre jusqu'à l'Eyder, c'est-à-dire jusqu'au sud du Slesvig, irait jusqu'à l'Elbe, c'est-à-dire jusqu'au sud du Holstein et du Lauenbourg, comprenant ainsi ces duchés tout aussi bien que le Slesvig, le Jutland et les îles; ces duchés cependant continueraient à être allemands, pendant que leur union avec le Danemark, de personnelle qu'elle était, deviendrait réelle. Quant aux institutions libérales que s'était données le Danemark en 1849, elles n'étaient pas étendues au Slesvig, qui restait soumis, comme les duchés allemands, à l'absolutisme, pendant que le Jutland et les îles formaient un petit état constitutionnel. C'est ainsi que la diplomatie avait compris l'unité et l'intégrité danoises; c'est ainsi que le Danemark fut alors et qu'il est aujourd'hui organisé.

Ne savait-on pas pourtant que l'antagonisme des deux nationalités germanique et scandinave avait fait de l'Allemagne l'ennemie pour ainsi dire naturelle des peuples scandinaves? L'influence germanique, toute-puissante dans le Holstein, pays allemand, n'avait-elle pas déjà envahi toute la partie méridionale du Slesvig? Rapprocher plus que jamais le Holstein de la monarchie danoise, bien plus, l'y enfermer, et cela peu de temps après que ce duché s'était révolté contre l'influence danoise, et après qu'il avait tenté d'entraîner avec lui le Slesvig, n'était-ce donc pas introduire de vive force chez les Scandinaves cet élément germanique qu'ils croyaient précisément devoir redouter et éloigner? De quel droit interdire au Slesvig la jouissance des institutions libérales que le roi de Danemark lui avait destinées en 1849, et que l'occupation allemande avait seule empêché de lui appliquer en même temps qu'on l'avait fait au Jutland et aux îles? Frédéric VII n'était-il pas maître absolu du

Slesvig, fief scandinave de sa couronne, au même titre qu'il était souverain du Danemark? A quoi bon la guerre soutenue pendant trois années par les Danois contre l'Allemagne, à quoi bon le meilleur de leur sang versé par eux, si ce n'était pas pour reconquérir ce duché de Slesvig, terre danoise? La diplomatie devait-elle le leur ravir après qu'ils l'avaient repris par les armes? Chacun croyait que le Slesvig devait être intimement rattaché au royaume et placé sous les mêmes institutions. Quand Frédéric VII déclarait que la monarchie danoise serait désormais une monarchie constitutionnelle, il n'entendait pas faire exception pour ce duché. Bien plus, négliger l'occasion offerte de faire cesser la conformité dangereuse des institutions du Slesvig et de celles du Holstein, isoler au contraire le Slesvig du Jutland et des îles danoises par le gouvernement et l'administration, qui exercent tant d'empire sur les mœurs, c'était créer un nouveau slesvig-holsteinisme, c'était semer les germes de nouvelles révoltes, c'était appeler la guerre avec l'Allemagne et le démembrement politique.

Quant au traité de Londres, qui désigne pour héritier de la couronne danoise le duc de Glucksbourg, il a fait disparaître les droits légitimes de nombreux héritiers que la descendance féminine plaçait entre la maison d'Oldenbourg, qui va s'éteindre, et celle de Holstein-Gottorp; il ne laisse plus entre elles que le duc de Glucksbourg et ses deux fils, encore enfans. Est-ce là une succession bien assurée? Joignez aux chances ordinaires de la mortalité humaine les hasards d'une épidémie subite; le duc et ses deux enfans ne peuvent-ils pas disparaître, et alors que reste-t-il? La maison de Holstein-Gottorp, dont le chef est sa majesté l'empereur de Russie, qui, dans la série de ses titres, n'a pas retranché celui d'héritier du Slesvig-Holstein, le même prince qui, hier encore, lors de la signature du traité de Londres, a formellement réservé les droits de sa maison. L'empereur de Russie, dites-vous, se trouvera réservé, dénué d'ambition, modeste, « grand et généreux. » Nous le voulons. Eh bien! le cas échéant, il ne prendra donc pas la couronne danoise; même quand le fruit lui semblerait mûr, il ne le cueillera pas de sa main. Qu'importe, s'il envoie son serviteur pour le cueillir? Non, l'Europe ne le laissera pas s'emparer du Danemark; mais l'Europe ne pourra pas annuler sans doute ses droits de famille, ses vieux droits féodaux héréditairement transmis et légués, et vous reconnaîtrez pour roi de Danemark un de ses vassaux, un des cent princes allemands qu'il aura su envelopper dans la redoutable trame de ses alliances de famille. Et dès aujourd'hui comment le duc de Glucksbourg ne serait-il pas pénétré de reconnaissance envers la Russie, et comment lui reprocheriez-vous même cette reconnaissance qui part d'un cœur non

oublieux des bienfaits? N'est-ce pas l'empereur Nicolas qui a le plus contribué à faire le duc de Glucksbourg héritier du Danemark? Demandez au prince de Hesse, qui, partant pour Varsovie, où le mandait le tsar, montant en voiture et disant adieu à quelques dévoués confidens, déclarait encore qu'il n'abandonnerait jamais ses droits à la couronne danoise, et qui revint cependant de la conférence impériale prêt à signer toutes les renonciations demandées. Ne se rappelle-t-on plus la toute-puissance qu'exerçait, il y a quelques années, en Europe l'empereur de Russie? L'histoire anecdotique de cette époque en offrirait de curieuses preuves, tout comme l'histoire générale et retentissante de la France et de l'Europe pendant les années qui suivirent montrerait cette puissance et l'ascendant de la Russie ramenés à leur juste mesure. — Double danger, de la part de la Russie et de l'Allemagne, pour l'indépendance future et présente même du Danemark, pour sa nationalité au dedans, pour sa liberté d'action au dehors, c'est tout le résultat du traité de Londres, et si la diplomatie a cru assurer l'unité et l'intégrité de la monarchie danoise, il y a bien apparence qu'elle s'est trompée; elle a rendu inévitables sa dissolution, son démembrement. Pour peu qu'on néglige d'y apporter un prompt remède, il faudra rayer le Danemark de la carte d'Europe.

Voilà ce que disaient, voilà ce que disent encore aujourd'hui ceux des citoyens danois qui redoutent pour l'avenir de leurs institutions comme pour leur indépendance et leur nationalité même l'ascendant de la Russie et l'influence de l'Allemagne. Ils auraient souhaité avant tout que la constitution libérale du 5 juin 1849 fût étendue, comme elle devait l'être en effet, au duché de Slesvig, afin que l'ancienne monarchie danoise restât unie comme par le passé. Quant au Holstein et au Lauenbourg, ils ne demandaient pas que l'antique union personnelle fût changée en union réelle : leur défiance de l'Allemagne allait jusqu'à leur faire admettre, s'il le fallait, que les duchés allemands fussent complétement détachés du Danemark et intégralement rendus à la confédération germanique. Pour eux, le Danemark allait jusqu'à l'Eyder, et non pas jusqu'à l'Elbe. Ils formaient et forment encore aujourd'hui le parti *eydériste*, le parti *constitutionnel* ou *national*. Nous ne nous trompons pas en affirmant que ce parti comptait dans ses rangs, au moment où la solution diplomatique fut imposée au Danemark, bon nombre des Danois les plus éclairés, les plus dévoués. Ils durent se résigner à subir ce qu'on appelait *la nécessité européenne*. On leur disait : « Le *Helstat* agrandit nos frontières et augmente nos richesses. Pourquoi renoncer au Holstein, à ses bons pâturages et à ses bestiaux? Nous finirons bien par mater l'esprit de révolte ou d'indépendance qui agite les duchés al-

lemands, et nous les forcerons à reconnaître la domination danoise. » Les Danois éclairés ne l'espéraient pas; ils acceptèrent tristement la légalité qu'on leur imposait, et ils attendirent que les embarras et les complications de la pratique vinssent malheureusement justifier leurs prévisions. Ces complications ne tardèrent pas à se montrer; ce sont elles qui font aujourd'hui des affaires intérieures du Danemark et de ses rapports extérieurs le plus obscur et le plus dangereux chaos. Pour un petit pays de trois millions d'habitans, c'est trop en vérité de contenir, en présence l'une de l'autre, deux nationalités ennemies, comme la scandinave et la germanique, et deux sortes de gouvernement, l'absolutisme et les institutions libres. A une machine bien faite, une seule roue maîtresse, qui contient et règle par son mouvement bien ordonné toutes les autres, suffit d'ordinaire; mais la machine du *Helstat,* au lieu d'une roue principale, en a sept, sept assemblées et sept constitutions! Parmi les ministres qui entourent le roi, il y en a qui ne s'occupent que des duchés et qui par conséquent sont irresponsables et absolus; il y en a qui gouvernent le Danemark proprement dit, et qui sont alors constitutionnels; il y en a qui sont à la fois, par leur administration quand elle pénètre dans le Danemark proprement dit, responsables envers les chambres de Copenhague, et, par une autre face de leurs attributions, représentans d'un roi absolu, n'ayant, envers leurs administrés, aucun compte à rendre.

Nous avons trop souvent dépeint la confusion administrative et permanente que le *Helstat* a imposée jusqu'à présent au Danemark pour que nous ayons besoin d'y insister encore. Les conséquences politiques de ce système nous intéressent seules aujourd'hui : elles méritent d'être signalées.

Quelle a été la conduite du cabinet danois pendant la guerre d'Orient? Après avoir proclamé de concert avec la Suède et la Norvége sa neutralité, cédant alors sans aucun doute à l'entraînement de la confraternité scandinave, nous l'avons vu, retenu par d'autres attaches, se refuser à partager l'alliance occidentale acceptée par les deux nations voisines, et s'abstenir de signer le traité du 21 novembre 1855. Bien plus, au moment où les mauvaises dispositions de l'Allemagne se faisaient le plus vivement sentir, le roi de Danemark se voyait singulièrement partagé, inclinant vers la France et l'Angleterre avec le reste des peuples scandinaves et comme souverain scandinave lui-même, mais entraîné vers la Russie avec l'Allemagne comme duc de Holstein et de Lauenbourg et comme membre de la confédération germanique. Que fût-il arrivé, si la diète eût fait alliance avec la Russie? Le roi-duc eût été obligé d'envoyer son contingent à l'armée allemande, tandis que la nation danoise se déci-

dait indubitablement pour l'alliance occidentale; les différens corps mis en campagne par Frédéric VII auraient pu se rencontrer en ennemis sur les mêmes champs de bataille.—Veut-on toucher du doigt les autres conséquences politiques du *Helstat?* Nous avons déjà dit de quel poids la Russie devait peser désormais sur les destinées du Danemark, soit par suite du rôle principal que l'empereur de Russie a rempli dans l'élection du duc de Glucksbourg, soit par la seule autorité des droits que la famille de Holstein-Gottorp, dont le tsar est chef, s'est réservés pour l'avenir. N'y insistons plus, mais montrons par un troisième exemple, celui de la crise actuelle, que ce n'était pas une prédiction fausse ou exagérée de dire que l'introduction de l'élément germanique dans la monarchie danoise serait un germe à la fois de discordes civiles et d'inextricables embarras politiques à l'extérieur; montrons les duchés se révoltant contre cette captivité légale du *Helstat* et appelant aujourd'hui à leur secours, outre les cabinets de Berlin et de Vienne, la diète de Francfort!

Pendant le courant de l'été dernier, lors de la première session complète du conseil général de la monarchie, onze membres appartenant à la députation des duchés exprimèrent tout à coup des griefs inattendus. Ils prétendirent que la constitution commune, publiée en 1855, était entachée d'illégalité pour n'avoir pas été soumise à la sanction des assemblées provinciales de Holstein et de Lauenbourg, et ils demandèrent expressément que ces assemblées fussent convoquées sans plus de retard pour être consultées sur cet acte politique. En vain leur répondit-on que la constitution commune, avec le consentement et à l'instigation des cours de Berlin et de Vienne, avait été *octroyée* par le roi de Danemark et n'avait pas même été présentée à l'approbation des chambres de Copenhague : ils persistèrent et furent abandonnés par la majorité du conseil. Derrière eux cependant étaient les cours allemandes, prêtes à ramasser l'arme tombée des mains de ces enfans perdus, et qui, y joignant une autre plainte aussi peu fondée, relative à la vente parcellaire, c'est-à-dire démocratique, de quelques domaines publics dans les duchés, vente ordonnée par le gouvernement danois sur l'avis des états provinciaux, firent de ces réclamations intempestives le sujet de notes pressantes d'abord et bientôt menaçantes, sous le poids desquelles le Danemark a véritablement sujet de trembler aujourd'hui. En effet, les cabinets de Vienne et de Berlin ont déclaré que, si la constitution commune n'était pas soumise à l'approbation des assemblées provinciales du Holstein et du Lauenbourg, ils saisiraient la diète de Francfort du soin de protéger les duchés contre ce qu'ils appellent l'oppression danoise. La réponse du Danemark aux cours allemandes

a été, sur le point principal, négative. L'affaire de la constitution commune est un fait accompli; le Danemark, qui ne l'a acceptée naguère qu'à regret, forcé qu'il y était par cette même diplomatie allemande qui lui fait un crime aujourd'hui de son ancienne obéissance, ne peut pas la remettre en question aujourd'hui et permettre aux cabinets de Vienne et de Berlin d'intervenir dans ses affaires intérieures sans reconnaître, en face de ce dernier affront, qu'il n'a plus aucune indépendance. La question n'est pas purement allemande, puisque la confédération prétend faire modifier la constitution commune à toutes les parties de la monarchie danoise, même aux parties scandinaves. La guerre la plus injuste peut donc éclater, si les grandes puissances ne sauvegardent pas l'équilibre européen en sauvant le Danemark.

Oui, le Danemark, dans l'état actuel des choses, n'a en perspective, en dehors d'un arbitrage des grandes puissances, que la guerre même. S'il eût accepté l'ultimatum allemand tel qu'il a été récemment présenté, les duchés, triomphant de son excès d'humiliation, eussent senti leur force, désapprouvé la constitution commune en vigueur depuis deux années, et résisté plus énergiquement que jamais au *Helstat*. Le Danemark a refusé, et il refuserait sans doute aussi un ultimatum de la diète de Francfort; alors quelle autre issue que les deux que nous avons indiquées? Voici en attendant (nouvelle preuve de la dislocation du *Helstat*) que le duché de Slesvig, province tout à fait danoise, mais infectée dans sa partie méridionale de l'influence allemande, et entraînée par là vers l'ancien et factieux projet d'une alliance avec le Holstein, a répondu au gouvernement danois par le refus de voter l'impôt! C'est la guerre civile en attendant la guerre étrangère. L'une et l'autre sont prêchées aux duchés, y compris le Slesvig, par les pamphlets allemands. Pour quelques livres ayant en vue la conciliation (1), il y a vingt brochures belliqueuses. Qu'on lise les *Lettres sur le Slesvig-Holstein,* de M. Moritz Busch, les articles de M. E.-M. Arndt dans la *Gazette de Cologne,* et les écrits de M. Wilhelm Beseler. « Le Danois, dit M. Arndt, pénètre au milieu des Allemands comme une dangereuse graine. Il s'attribue la force et la puissance, et prétend réussir, avec le temps, à faire disparaître la race allemande pour la faire entrer de force dans sa petite nationalité! Le cœur se soulève devant les violences hypocrites de ces Danois, qui ne s'abstiennent pas même du crime. En sera-t-il longtemps ainsi? Non, répondent les cœurs généreux. Le jour des représailles approche. Il sème une haine qui

(1) Voyez le livre intéressant de M. R. Quehl, consul-général de Prusse en Danemark, intitulé *Aus Dänemark* (1856, petit in-8°).

retombera sur sa tête, ce petit peuple, le plus vain et le plus rempli de fiel qui soit sur la terre, et qui ose ainsi opprimer et piller les belles péninsules et les belles îles de la Baltique... Nous espérons en Dieu, *dans le Dieu allemand!...* » Et M. Beseler termine une longue brochure sur la question des duchés (1), après avoir imploré leur séparation complète d'avec le Danemark, par ce cri de haine et de guerre : « Citoyens des duchés, nous n'adressons qu'une prière aux puissances de l'Allemagne. Ce sont elles qui nous ont fait tomber les armes des mains il y a six ans pour conclure des armistices et des traités de paix; nous détestons ces traités! Qu'elles nous rendent nos armes : nous saurons bien nous affranchir et nous venger nous-mêmes! »

C'est ainsi que parlent en ce moment les écrivains allemands ou slesvig-holsteinois. L'un veut courir tout de suite aux armes; l'autre, effrayé des redoutables entreprises de « ce petit peuple danois » contre la grande patrie allemande, invoque le Dieu *allemand*, et s'indigne déjà de voir les *îles* de la Baltique, Seeland et Fionie, aux mains des Danois. A qui veut-il donc qu'elles soient? L'aveu est naïf, et rappelle trop les velléités maritimes de la Prusse avec le chant national au Slesvig-Holstein *meerumschlungen.* — Beaux témoignages en faveur du *Helstat!* Le Danemark n'en voulait pas, et voilà comment les duchés allemands l'acceptent. Qui donc est satisfait à la suite d'un si malheureux arbitrage? Ni l'un ni l'autre des deux plaideurs apparemment. Serait-ce quelqu'un des juges?

On voit que les belles combinaisons du *Helstat* n'ont fait qu'attirer au Danemark cent ennemis du dehors. A l'intérieur, on a pu entendre maint craquement et maint gémissement de la machine en désarroi. Que veut-on que fasse le gouvernement danois, si d'une part la diplomatie européenne lui impose une combinaison politique hérissée de mille difficultés pratiques, et si d'un autre côté la diète de Francfort vient s'interposer entre ces difficultés et lui, pour l'empêcher de les aplanir ou de les vaincre? A quoi bon une seconde guerre? Celle qui a eu lieu de 1848 à 1851 n'a déjà servi de rien. Il faudra des négociations à la suite des nouvelles hostilités, et les grandes puissances, consultées précédemment, seront appelées de nouveau à y prendre part. Pourquoi l'arbitrage n'aurait-il pas lieu avant qu'on en vienne aux armes? Mais dans ce cas quel parti prendre?

C'est ici que le scandinavisme prétend offrir une solution. — Prenons, disent les partisans de l'idée scandinave, l'Allemagne au mot.

(1) *Zur Schleswig-Holsteinischen Sache im August* 1856, von W. Beseler, Braunschweig, 1856.

La confédération germanique remet d'elle-même en question une partie du système imposé naguère au Danemark par la nécessité européenne. Nous acceptons. La constitution commune va donc être soumise à l'approbation des diètes provinciales. Nous, majorité des chambres de Copenhague, à qui vous ne sauriez refuser le droit d'émettre à ce sujet notre avis, nous la rejetons entièrement, nous trouvant probablement en cela d'accord avec les diètes du Slesvig, du Holstein et du Lauenbourg. Voilà brisé le lien détestable qui nous attachait ensemble malgré nous, Allemands et Scandinaves. A cette union contre nature nous en substituons une autre, naturelle, depuis longtemps souhaitée, utile à l'Europe, qui, nous l'espérons, la consacrera : l'union avec la Suède et la Norvége. Plus d'attaque à redouter du dehors; nos voisins savent désormais qu'ils auraient affaire non plus au petit peuple danois, mais à trois peuples frères, aux trois nations scandinaves, dont les intérêts sont les mêmes, et qui se sont formellement obligées à se secourir mutuellement. Plus d'accusations de la part des duchés allemands contre la prétendue tyrannie des Danois : l'union *réelle*, qui les emprisonnait tout à l'heure dans la monarchie danoise, a disparu; elle a fait place à l'union *personnelle* rétablie, c'est-à-dire que le roi de Danemark, comme par le passé, reste leur duc, faisant à ce titre partie de la confédération germanique, et par conséquent incapable de modifier sans le consentement de l'Allemagne les institutions allemandes. Que souhaiteraient-ils de plus? Appartenir à la Prusse? Ils ne le veulent pas, et d'ailleurs l'Europe ne verrait pas de sang-froid la Prusse acquérir leurs magnifiques ports. Former à eux seuls un état particulier et indépendant? Ils n'y gagneraient rien en vérité. Ils n'ont donc aucun intérêt à se séparer complétement du Danemark, c'est-à-dire à rejeter l'ancienne autorité du roi-duc. Seulement ils doivent oublier le Slesvig. Par suite d'une longue indolence de la part du gouvernement danois, l'influence allemande s'est implantée dans la partie méridionale de ce duché; ce n'en est pas moins une terre primitivement et essentiellement scandinave. Il est temps enfin de couper court à toute velléité de slesvig-holsteinisme, et il faut que chacun soit maître chez lui. Le Slesvig devra reprendre peu à peu les mêmes institutions qui régissent les autres parties du Danemark. Revenu de ses erreurs et rentré dans le giron scandinave, ce beau duché sera notre don du matin à notre fiancée suédo-norvégienne. Telle est notre première solution : une alliance politique des royaumes du Nord, avec l'anéantissement du *Helstat*, de telle sorte que le Slesvig soit véritablement incorporé dans le royaume de Danemark, tandis que les duchés du Holstein et du Lauenbourg ne formeront qu'un appendice assez indépendant de ce royaume, à

l'exemple du Luxembourg annexé à la Hollande. — Cela ne suffit-il point, et l'unité dynastique est-elle absolument nécessaire pour consacrer l'alliance politique du Nord? Eh bien! la seconde solution est prête. Nous vous avons pris au mot tout à l'heure. Vous avez prétendu, quand déjà elle était incontestablement un fait accompli, réviser la constitution commune, et nous y avons consenti. Maintenant nous vous demandons, nous, la révision du traité de Londres, et vous reconnaîtrez nécessairement que constitution commune et traité étaient les deux colonnes d'un seul et même édifice. Vous avez renversé l'une; nous avons le droit, quand l'autre penche, de la pousser à terre et de déblayer le terrain. Voilà qui est convenu de concert avec toute l'Europe. Donnez toute indemnité nécessaire à l'élu du traité de Londres; il n'est plus le successeur éventuel à notre couronne. Que l'Europe, en vue de cette union scandinave qui doit élever un utile boulevard, maintienne pour y aider les renonciations des prétendans de la ligne féminine à la couronne de Danemark, et que cette couronne, redevenue libre, aille se placer sur la tête qui réunit déjà celles des autres royaumes du Nord, chacun des trois peuples alliés stipulant d'ailleurs sa complète indépendance, le maintien de ses institutions particulières et de son gouvernement intérieur.

Ainsi parlent les partisans du scandinavisme; telle est la réponse qu'ils veulent opposer à l'intervention de la diète de Francfort. Ils entendent respecter tous les droits qu'a stipulés naguère la diplomatie, mais ils souhaiteraient que la diplomatie, mieux informée aujourd'hui à leur sens, consentît à modifier son œuvre, qu'ils croient funeste et impraticable. Ils ne voient de salut que dans l'union scandinave; pour y parvenir, ils consentiraient, nous l'avons dit, à de pénibles sacrifices, au cas par exemple où la Suède et la Norvége ne voudraient pas accepter dans l'association l'élément germanique. En vue de cette union, ils voudraient voir réviser le traité de Londres. Ils savent, à la vérité, que la légalité ne se défait pas aussi aisément qu'elle se façonne, et qu'il n'y a, pour la briser d'un coup, que les révolutions. Ils ne veulent pas des révolutions, qui tourneraient contre eux tous les cabinets de l'Europe, et qui répugnent d'ailleurs à leur cause noble et juste. C'est donc la diplomatie qu'ils implorent.

La preuve qu'il y a bien dans leurs vœux quelque chose de pratique et d'utile, c'est qu'au lieu d'argumens contre le scandinavisme pendant ces graves débats, on ne voit paraître, du côté même qui semblerait devoir lui être hostile, que des expédiens ou des solutions qui lui sont en certaine mesure conformes. L'écrit publié récemment par le propre beau-frère du duc de Glucksbourg, M. le

baron de Blixen-Finecke (1), montre bien qu'on ne dédaigne plus réellement le mouvement scandinave, mais qu'on essaie de le diriger à son profit. M. de Blixen-Finecke, sujet suédois et danois en même temps par les riches domaines qu'il possède en Scanie et dans l'île de Fionie, était naguère encore en Danemark le chef de l'opposition aristocratique contre le progrès des institutions libérales; il est maintenant converti au scandinavisme. « L'union politique des trois royaumes du Nord sous un seul roi, dit-il, avec communauté de douanes, de monnaie, de poids et de mesures, est chose très désirable, et à laquelle l'assentiment de l'Europe, au cas d'une solution présente, ne saurait manquer. » L'idée du scandinavisme a fait depuis dix ans, et particulièrement depuis trois années, M. de Blixen-Finecke le reconnaît, des progrès incontestables. Ce n'est plus seulement la jeunesse des universités qui la proclame; elle est adoptée, dit l'auteur, par les esprits les plus sérieux et les plus élevés dans la nation. — Mais, continue-t-il, l'idée scandinave ne saurait prétendre à fouler aux pieds les droits reconnus par l'Europe, car alors elle ne serait plus qu'une violence révolutionnaire que les cabinets européens ne laisseraient pas triompher. Comment donc faire pour réaliser le *scandinavisme pratique?* M. de Blixen-Finecke propose « une adoption réciproque et mutuelle des deux familles royales de Suède-Norvége et de Danemark, de telle sorte que la descendance mâle survivante restera seule en possession des trois couronnes. » Or le roi Oscar a aujourd'hui trois fils, dont le premier est marié depuis quelques années seulement; le duc de Glucksbourg a lui-même deux fils. Pour peu que l'une des deux dynasties atteigne une durée semblable, par exemple, à celle de la maison d'Oldenbourg, qui s'éteint aujourd'hui en Danemark, le scandinavisme verra ses vœux réalisés dans quatre cents ans d'ici, vers l'an de grâce 2250! C'est lui laisser le temps de la réflexion. — L'auteur ne plaisante pas cependant; il n'imagine pas d'autre moyen pour réaliser l'union qu'il croit salutaire, et, comme il tient d'ailleurs à justifier le titre de son écrit, voici comment la proposition qu'il a faite devient *pratique* à son point de vue : « Si cette proposition, dit-il, est rejetée par ceux qui ont mis en avant des souhaits et des espérances pour une alliance scandinave, nous saurons bien désormais de quelle nature est véritablement leur scandinavisme, nous saurons que nous avons affaire ou bien à de purs idéalistes, ou bien aux adhérens d'une politique toute personnelle, n'ayant d'autre dessein que d'éloigner une certaine personne au profit des plans ambitieux d'une certaine autre...» Quelles sont les deux personnes que désigne M. de Blixen-Finecke?

(1) *Skandinavismen practisk,* in-12.

— Cela n'est pas difficile à deviner. Il s'agit de son royal parent, M. le duc de Glucksbourg, l'héritier désigné de la couronne danoise, et en second lieu du prince royal de Suède, déjà vice-roi de Norvége et futur héritier du trône suédois. L'apologie du duc de Glucksbourg, qui forme une bonne partie de la brochure, n'est qu'une réponse au cordial accueil fait récemment à Copenhague au fils du roi de Suède, lorsqu'il y est venu, en septembre dernier, à la suite des fêtes scandinaves de 1856, pour introduire, assura-t-on, sa majesté Frédéric VII dans les hautes régions de la franc-maçonnerie! Le journal officiel danois eut la naïveté d'annoncer que la promenade aux flambeaux préparée en l'honneur du prince suédois par les étudians de Copenhague n'aurait aucun caractère politique, comme s'il eût craint que les ardens du parti ne l'élevassent le lendemain, dans la cour du château de Christiansborg, sur le triple pavois du Nord. On s'est contenté de remercier publiquement le prince de la sympathique ardeur qu'il avait plus d'une fois chaleureusement exprimée en faveur des intérêts scandinaves. Un journal cependant a osé de plus instituer entre le duc de Glucksbourg et le prince royal de Suède un parallèle singulièrement flatteur pour ce dernier, singulièrement défavorable au prince danois, et qui a fait sensation dans tout le Nord. Nous ne nous permettrons pas de le reproduire ici, bien que M. le baron de Blixen-Finecke nous en ait donné le droit, et nous y ait presque invité même, en acceptant, lui aussi, dominé sans aucun doute par ce souvenir, que la question fût posée entre deux personnes.

Non, la question n'est pas personnelle, elle est nationale. Il s'agit pour les peuples scandinaves de s'unir pour être indépendans et forts. Il s'agit pour le Danemark en particulier d'échapper enfin à l'influence, à la pression germanique, et de conquérir à l'intérieur quelque unité. La légalité instituée par le *Helstat* et le traité de Londres s'opposent à l'union scandinave, cela est vrai; mais, puisque les grandes puissances allemandes portent aujourd'hui une première atteinte à l'édifice qu'elles ont elles-mêmes contribué à élever malgré les vœux du Danemark, il semble qu'une légalité nouvelle pourrait remplacer, grâce à la diplomatie, celle qui contient tant de périls. En tout cas, une alliance politique, un traité de commune défense conclu entre les trois peuples, dont la race et les intérêts sont communs, sauverait peut-être en ce moment celui des trois qui est si dangereusement menacé. Qu'il nous suffise à nous, — c'était notre unique dessein, — d'avoir montré l'entier développement d'une idée généreuse, depuis son berceau, tout poétique et littéraire, jusqu'à son entrée, bien constatée par la récente circulaire de M. de Scheele, dans le domaine de la politique et de la diploma-

tie. Le scandinavisme répond à un sentiment vrai des périls et des ressources que les pays du Nord rencontrent autour d'eux et au milieu d'eux. C'est assez dire que sa place est marquée parmi les idées sérieuses qui doivent préoccuper aujourd'hui l'Europe. Vouloir préciser exactement l'époque et le mode de son entier accomplissement serait dépasser les prétentions de cette étude, et, nous le croyons, les limites de la prudence. Nous ne voulions que constater ses progrès, que prévoir tout au plus son succès dans l'avenir, sans nous charger d'en rédiger le programme imaginaire. Toute une nation mise en péril y voit un refuge assuré. N'exagérons pas les sacrifices que cette nation aurait à faire : les duchés devraient lui rester; ces duchés annexés ne seraient pas pour elle, redevenue puissante à l'intérieur, un plus grand embarras que n'étaient à la Suède de 1648 ses possessions continentales; ils lui seraient au contraire un lien précieux avec le reste de l'Europe. Les peuples dont cette nation, dans son péril extrême, invoque la fraternité et l'alliance sont prêts à s'unir à elle; les anciennes haines ont été oubliées, les dissentimens se sont aplanis; la Norvége ne craint pas que l'union nuise en rien au solide édifice de sa liberté; la Suède a tout à gagner et suit son étoile. Encore une fois cependant, la diplomatie européenne tient la clé du problème; nous ne pouvons donc que faire des vœux pour qu'elle s'interpose avant le renouvellement, imminent peut-être, d'une guerre dangereuse et inutile, et pour qu'elle assure enfin, par l'alliance préparée des trois couronnes du Nord, les destinées d'une race intelligente, brave, qui nous est attachée de cœur, et nous sera, comme à tout l'Occident, un précieux boulevard. La politique de la France, celle de Henri IV, de Richelieu, de Louis XIV jeune et encore généreux, celle de Napoléon Ier n'est pas de s'allier aux forts sans nul souci des faibles. La politique française est de protéger les puissances secondaires, de les grouper en un faisceau que rendent consistant et bien cimenté non pas seulement la force du nombre, mais celle de la reconnaissance, celle de l'éternelle justice, du bon droit et de la vérité.

A. Geffroy.

DU

TRADITIONALISME

PREMIÈRE PARTIE.

M. DE BONALD.

I. *De la Valeur de la Raison humaine*, par le père Chastel; 1 vol. 1854.
II. *Philosophie et Religion*, par H.-L.-C. Maret; 1 vol. 1856.

I.

On a fait depuis quelque temps de louables efforts pour rapprocher des doctrines qui semblaient séparées par une guerre éternelle. On a essayé d'amener à s'entendre, à se ménager ou à se supporter, je ne sais lequel, ceux qui, en philosophie, en religion, en politique même, défendent le vieux et ceux qui soutiennent le nouveau. Je me sers à dessein d'expressions neutres et vagues, le vieux et le nouveau, et tout de suite, afin d'éviter les méprises et encore plus le scandale, j'avertis que par le nouveau je n'entends pas les derniers venus des caprices de l'esprit humain, ni par le vieux des préjugés croulans dont je viendrais insulter les ruines. Non; il faut prendre ces deux mots dans un sens très général, dans le sens vulgaire de nos anciennes controverses. Par exemple en politique, tout le monde sait qu'il y a les idées de l'ancien régime et les principes de 1789. Le christianisme, immuable dans son fond, peut être considéré soit à la manière du moyen âge, soit à celle de notre XVIIe siècle, encore éclairée, encore élargie par l'idée suprême des droits de la conscience

humaine. Pour la philosophie, on sait qu'elle fut un temps l'esclave de l'autorité, et qu'un autre temps est venu, l'ère de Bacon et de Descartes, où elle n'a plus voulu être que la servante de la raison. Voilà en gros le vieux, voilà le nouveau, et voilà les deux esprits qu'on s'est naguère efforcé de concilier. Il est fort douteux qu'on les puisse unir au point de les confondre, et qui sait si ce serait désirable? Les fusions sont difficiles; mais une paix est possible, du moins une trève, et beaucoup de reconnaissance est due aux hommes généreux qui prennent à tâche de remplacer par une émulation bienveillante entre les opinions sincères la lutte ardente des convictions ou des prétentions passionnées.

Il ne faut point chercher l'unité : elle est une chimère et un danger; mais on peut espérer, et il est toujours méritoire d'y travailler, que des doctrines qui diffèrent par l'origine, les procédés et le but, finiront par co-exister sans se combattre, et poursuivront sans discorde l'œuvre de bien qu'elles se proposent, en servant, chacune à sa mode, la cause de la vérité. Le temps, qui émousse les angles des métaux les plus durs, peut effacer des ressentimens, dissiper des préventions, et les hommes n'ont pas toujours besoin de penser de même pour être amenés à faire la même chose. Rien n'empêche donc de croire à un avenir plus paisible que le passé; l'histoire de l'un n'est pas nécessairement la prophétie de l'autre. Ceux à qui cette histoire n'est pas étrangère, ceux qui ont vu les luttes du commencement de ce siècle peuvent conserver quelque incertitude quant au succès complet de l'entreprise; mais ils sont tenus par leur expérience même d'y applaudir et d'y contribuer. Ils auraient bien peu de mémoire s'ils ne se rappelaient sur quels écueils la barque s'est plus d'une fois brisée, et bien peu de dévouement s'ils ne les signalaient à ceux qui s'aventurent sur les mêmes eaux. Ils doivent surtout prévenir le retour des fautes qui pourraient empêcher tout raccommodement. La moins grave ne serait pas celle de ressaisir les armes de guerre comme des instrumens de paix, et en s'obstinant dans les traditions de parti, dans les admirations de circonstance, de plaider les mêmes causes avec les mêmes argumens. Rien ne serait plus malhabile et plus funeste que de reprendre les controverses de toute sorte au point où elles ont été laissées, d'y faire figurer les mêmes thèses, les mêmes critiques, les mêmes noms; autant vaudrait en plein armistice dire aux clairons de sonner la charge.

Les hommes seraient trop heureux si la vérité, quand elle pénètre dans leur esprit, s'en emparait au point de le transformer et de se l'assimiler entièrement. Quand, par bonne fortune ou par sa rectitude naturelle, notre raison va au vrai, elle ne change pas de nature; elle reste limitée et faible. Nous entrons dans la vérité avec le cor-

tége de nos préjugés, de nos infirmités, de nos passions; nous ramenons les choses à notre mesure, nous les façonnons à notre image. Il arrive même que notre part d'erreur et d'ignorance est plus grande que la portion de vérité qui nous éclaire, comme par un phénomène inverse un esprit engagé dans l'erreur peut montrer une telle justesse et une sagacité telle que le faux reste pour ainsi dire cantonné dans les principes, et que la vérité se retrouve dans les détails et brille dans les accessoires.

C'est là ce qui rend possible la critique de toutes les écoles et de toutes les sectes. C'est ce qui permet en même temps d'admirer de grands esprits qui se trompent, et de ne ménager rien de ce qu'ils soutiennent, car le talent et la doctrine ne sont pas solidaires. La perfection est dans la vérité, elle n'est pas dans la raison humaine. Et de même qu'une bonne nature est quelquefois égarée au mal par l'abus de ses qualités, on peut embrasser le bien par de mauvais motifs, le chercher par une mauvaise voie, l'appuyer de mauvaises raisons, et dans ce cas il est permis de condamner l'avocat sans condamner la cause. Les critiques ne sont pas comme les soldats, qui ne reconnaissent l'ennemi qu'à son drapeau.

Rien n'est plus commun, par exemple, que d'entendre de détestables apologies de la liberté politique. Nous avons été condamnés à lutter non-seulement contre des passions coupables, c'est la misère de notre nature, mais (misère peut-être plus triste encore) contre des argumentations ou des théories fausses qu'on associait au sentiment louable en soi des droits de l'espèce humaine. Nous avons vu des philosophies qui, soit par leur esprit général, soit par leurs conclusions dernières, paraissaient élevées et pures tomber dans de tels écarts de méthode ou de raisonnement, qu'il y avait en elles plus à rejeter qu'à prendre, et qu'elles nuisaient par leur exemple plus qu'elles ne servaient par leur tendance. Lorsqu'à la suite des épreuves que l'anarchie inflige parfois aux nations civilisées, les imaginations, encore plus troublées que les intérêts, n'aspirent plus qu'à la sécurité, l'ordre, ce besoin constant des sociétés, peut être cherché par tous moyens, célébré par tous motifs, et les grossiers sophismes de la convoitise ou de la peur se donner pour de nobles doctrines conservatrices. Enfin, lorsque de téméraires hypothèses, des doutes raisonneurs, ou, ce qui est pire, l'incrédulité des passions, ont réussi à ébranler les bases mêmes de la religion en attaquant toutes ses formes, c'est un service à rendre à la vérité et à l'humanité que de prendre en main des intérêts sacrés, et de replacer dans leur jour, de rasseoir sur leurs fondemens les dogmes qui par la foi consacrent la morale. Mais la religion aussi peut être mal défendue, le préjugé peut s'enrôler à son service; l'ignorance ou le zèle peuvent lui prê-

ter des armes fragiles ou prohibées. Ce qui est divin en soi s'humanise dans la pensée de l'homme, et la vérité, après avoir traversé ce milieu corruptible, peut se produire sous la forme de l'erreur. Rien n'est donc plus légitime que de discuter les apologies qui, telles qu'un lierre parasite, viennent s'attacher aux doctrines qu'on voudrait trouver saintes. C'est un devoir que de séparer ce qui est du ciel et ce qui est de la terre, surtout quand la foi n'est qu'en apparence engagée dans le débat, et qu'elle se trouve accidentellement mêlée, non sans un peu d'artifice, à des opinions de ce monde, destinées à changer avec nos gouvernemens, à périr avec nos discordes. Souvent, quand on vous parle religion ou philosophie, il s'agit de politique. Écartez la religion, réfutez la philosophie, et marchez droit à la politique.

Le débat qui s'est rouvert depuis ces dernières années entre la religion et la philosophie, entre l'abus de la religion et l'abus de la philosophie, et dont on a voulu malheureusement ne faire qu'une annexe ou une forme de la querelle entre les idées de pouvoir et les idées de liberté, n'est pas fort nouveau. Dès le commencement de ce siècle, la révolution française l'avait ramené à la suite de son naufrage. On ne dit aujourd'hui des méfaits du XVIIIe siècle, des périls attachés à la liberté ou à la raison, des mérites du principe de l'autorité, rien que l'on n'ait dit aussi bien il y a cinquante ans, et si l'on n'a point alors converti le XIXe siècle, il faut qu'il soit difficile à toucher, car cette première réaction, provoquée par des souvenirs tout autrement tragiques, eut l'heureuse fortune de trouver des défenseurs dont les égaux ne sont pas communs. Le *Génie du Christianisme,* les ouvrages de M. de Bonald et du comte de Maistre, plus tard l'*Essai sur l'Indifférence,* sont assurément des plaidoyers que pour le talent ne répudierait aucune cause, et cependant le procès a été une première fois perdu. Malgré certaines apparences, ce serait marcher peut-être au même résultat que d'invoquer indistinctement les mêmes noms, et de se mettre sous la protection de tel ou tel des mêmes défenseurs, car je m'empresse d'écarter le premier et le dernier.

En dépit des origines politiques de M. de Chateaubriand, on doit se refuser à voir uniquement dans le *Génie du Christianisme* un ouvrage de parti. L'idée ingénieuse de recommander à l'imagination, au goût, au sentiment, la foi de nos pères, et de lui regagner les cœurs par la beauté plus encore que par la vérité, peut paraître à des esprits austères un peu au-dessous de la gravité du sujet. Encouragés par cette manière séduisante de persuader, les imitateurs ont pu se croire en droit de déplacer ainsi toutes les grandes questions en les faisant passer à leur tour du ressort de la raison dans

celui de l'imagination, du sentiment ou du goût. Ce qui était de mise dans un ouvrage d'art plutôt que de philosophie a pu paraître depuis lors applicable à la discussion même du fond des choses, et l'habile écrivain a donné l'exemple de justifier une opinion moins par ses preuves que par ses ornemens. A ce compte, les beaux vers de Lucrèce devraient nous décider en faveur des doctrines d'Épicure. Cette remarque même met hors du débat l'ouvrage de M. de Chateaubriand; ce n'est point un livre de controverse. Éminent par le talent, il doit être préservé de tout hostile examen, comme tout ce qui réussit à charmer sans viser à convaincre. D'ailleurs il y a deux lignes dans le dernier volume qui suffiraient, à notre avis, pour le placer en dehors de toutes les œuvres suspectes de la politique réactionnaire. C'est à la page où l'auteur loue la religion et l'église même d'avoir « produit chez les modernes le système représentatif, qu'on peut mettre au nombre de ces trois ou quatre découvertes qui ont créé un autre univers. » Non, ce n'est pas l'esprit de la contre-révolution qui a inspiré le *Génie du Christianisme*.

Le livre de M. de Lamennais est plus sérieux, et il a joué dans le monde des esprits un rôle plus philosophique. S'il fallait ne considérer dans les livres que leur influence, aucun peut-être, parmi les nouvelles apologies, ne serait supérieur ou même égal à l'*Essai sur l'Indifférence*. L'auteur n'est pas un grand inventeur d'idées; ses principes ne sont peut-être pas de lui; mais en les empruntant ici ou là, il les a reforgés en instrumens puissans de polémique, il les a fortifiés par des considérations singulièrement frappantes sur l'état moral du monde, et, marchant hardiment aux conséquences que ses devanciers ignoraient ou redoutaient, il a convaincu les esprits par l'étonnement. Même aujourd'hui il reste beaucoup de lui parmi nous, son empire n'est pas tombé avec son autorité. Détrôné, il domine encore, jusque dans les écoles qu'il a reniées et qui le maudissent. Cependant il s'est trop irrévocablement séparé, il s'est porté à des extrémités trop lointaines pour qu'on puisse, même en isolant une époque de sa vie, le traiter en représentant de la cause qu'il a désertée. Coriolan est mort loin de Rome, et, avant qu'il n'expirât, les pleurs de sa mère ne l'ont pas attendri. Ceux mêmes qui répètent ses leçons ne l'acceptent plus pour maître, et désavoueraient leur doctrine si on la personnifiait en lui. Ce n'est donc pas dans M. de Lamennais que nous chercherons ce qu'on appelle aujourd'hui le traditionalisme.

Ce dernier mot, que nous n'avons pas créé et qui est passé dans la controverse contemporaine, pourrait servir à désigner en général tout l'ensemble d'idées et d'argumens qui, dans la philosophie, la politique, la religion, tend à exclure l'intervention libre de la rai-

son, car il ne peut être pris comme un système et combattu à ce titre qu'autant qu'il est exclusif. Ce ne serait pas un système, encore moins une erreur, que de tenir en toute matière grand compte de la tradition, et de prétendre qu'elle exerce en ce monde une véritable puissance. Il s'agit de la doctrine exclusive qui refuse à l'effort de l'intelligence humaine toute part légitime dans l'œuvre de sciences, de croyances et d'institutions qui forme le patrimoine de toute société civilisée. Il s'agit de l'idée qui dément en tout et renverse dans ses termes l'aphorisme de Bacon : « La vérité est fille du temps et non de l'autorité; *veritas filia temporis, non auctoritatis.* » Rechercher dans ses deux plus absolus interprètes et dans ses nouveaux adversaires les principes et les conséquences de cette manière de raisonner, examiner surtout s'il est utile à personne d'y revenir ou de s'y attacher, c'est le sujet de cette étude.

II.

Il y a longtemps eu peu de rapports entre la célébrité des Maistre et des Bonald et l'influence de leurs doctrines. De leur vivant, on les louait plus souvent qu'on ne les citait. Leur parti même ne les admirait qu'avec défiance. A l'époque où l'opinion dont ils étaient l'honneur et la parure semblait triomphante et près de saisir le pouvoir, elle les avait encensés, grandis, mais ne suivait pas leurs conseils; bien plus, elle ne lisait pas leurs livres. On les regardait comme des hommes qui outraient le bon droit, comme des défenseurs compromettans. On les soupçonnait d'avoir fait l'utopie du passé. La métaphysique, pour être vouée à la bonne cause, ne cessait pas d'être de la métaphysique, et ce péché originel, tout l'absolutisme de M. de Bonald ne le rachetait pas. Joseph de Maistre écrivait plus en homme du monde, son style cavalier rendait ses livres plus amusans; mais il était extrême, excentrique, et l'on ne pouvait se faire à voir des idées d'ancien régime soutenues du ton du paradoxe. Il n'y avait que des gens *de trop d'esprit*, comme on disait alors, qui pouvaient s'accommoder de ce genre hasardé de littérature; cette doctrine de haut goût n'était bonne que pour ceux que les partis appellent *les pointus*. Le pouvoir était timide, la politique circonspecte, et l'on ne voulait pas donner raison à des adversaires redoutables en faisant cause commune avec des défenseurs de l'impossible. Je ne serais pas étonné que, sous la restauration, les écrits de M. de Maistre eussent été fort peu répandus; je l'affirmerais pour ceux de M. de Bonald. Il a fallu cet affaiblissement de toute confiance dans la raison qui signale notre temps, il a fallu cet impudent scepticisme qui a perdu le goût de la mesure en perdant le

sens de la vérité, il a fallu cette tolérance de l'exagération qui sied aux imaginations blasées, pour ramener sérieusement quelques esprits à ces excès de pensée et d'assertion qui semblent à certains préjugés réactionnaires l'apocalypse du génie conservateur.

La sévérité pour les doctrines ne doit pas rendre injuste pour les auteurs. M. de Bonald est un écrivain très distingué. Son goût pour l'abstraction, sa méthode prétendue géométrique, sa subtilité dans le choix et l'emploi des termes, ses redites infinies, le retour continuel des mêmes idées, des mêmes exemples, des mêmes expressions, des mêmes citations, donnent à ses ouvrages une monotonie et une aridité qui trompent sur son talent; mais ce talent a plus d'une qualité solide et brillante. Lorsque l'écrivain renonce au langage technique qu'il s'est fait et à la théorie pure, lorsqu'il condescend à éclaircir ou à justifier ses idées par des développemens de détail, par des applications aux faits ou aux opinions de l'époque, il devient intéressant, animé, souvent vrai, riche même en observations fines ou justes, et en traits heureux qui relèvent sa diction. Il a beaucoup d'esprit dans la polémique; il juge avec pénétration, il décrit avec effet les sentimens et les mœurs de son temps, et il n'est pas un médiocre moraliste. Parfois même la censure de ce qui lui paraît le mal l'inspire jusqu'à l'éloquence. On regrette qu'il ne se défasse pas plus souvent des formes didactiques. On voudrait qu'il sacrifiât ses systèmes à son talent, et l'on souhaiterait de bon cœur qu'il ne crût pas avoir rien inventé.

Des inventions en effet, il en a deux, une en politique, une autre en philosophie. Il était parti d'une pensée qui lui fait honneur : c'est que la révolution française ne serait jamais combattue ni défendue valablement, si on ne la considérait comme une pure question spéculative, et si l'on n'opposait à ses partisans une théorie complète qui embrassât à la fois le gouvernement et la religion, la société et l'esprit humain. Il a imaginé le premier de soutenir le passé, non comme un fait, mais comme une idée, et de traiter rationnellement tout ce qui ne semblait que le produit de l'empirisme des siècles. M. de Bonald pense que tout est du ressort de la raison, même ce qui la surpasse. Quand ce qu'elle avait produit a été renversé, il faut donc qu'elle l'enseigne et le démontre pour le relever. Chez un peuple qui a tout nié et tout aboli, tout doit être retrouvé, récrit et *reprouvé* avant d'être restauré. Aucune vérité ne peut se rétablir qu'à l'aide et sous la protection de la vérité universelle.

Cette idée est hardie, si elle n'est inexécutable, et elle ne serait pas fausse, quand même la raison humaine serait incapable de l'accomplir. Ce qui est moins hardi et peut-être plus piquant, c'est d'avoir employé un si grand effort d'abstraction spéculative pour re-

mettre en honneur une vieille pratique, et consacré le rationalisme le plus pur à rétablir ce qu'on a cru depuis lors désigner exactement par le nom tout opposé de traditionalisme.

Mais si la pensée générale est remarquable, l'exécution ne la vaut pas. La philosophie de M. de Bonald n'est pas meilleure que sa politique. C'est à peine même si l'on peut lui prêter une philosophie. On s'étonne aujourd'hui de voir à quel point il est étranger à la science qui porte ce nom. Sous ce rapport, il manque de tradition, c'est-à-dire de savoir. Il a entrevu quelques-uns des côtés faibles de la doctrine de Locke et de Condillac; il a clairement aperçu les vices des systèmes décidément matérialistes. Plusieurs critiques justes, exprimées avec force ou avec finesse contre Cabanis ou Volney, se rencontrent dans ses écrits, et n'ont que le tort de n'être pas assez variées; mais, lorsqu'il entreprend de philosopher pour son compte, on reconnaît un gentilhomme élevé à la fin du dernier siècle, et qui parle des philosophes sans les connaître, des questions sans se douter de leur histoire, des systèmes sans les avoir étudiés. Le sien est un *éclectisme* qui réunira, dit-il, Locke et Malebranche, en *ôtant à chacun ce qu'il a d'exclusif et de trop absolu.* Ce qu'on appelle la philosophie moderne est, selon lui, la philosophie des Grecs, *peuple enfant* dont *tout fut admiré dans le moyen âge.* La scolastique adopta les idées innées, ainsi que les théologiens de la réformation. L'école avait *pris pour la métaphysique une idéologie obscure et litigieuse.* Heureusement il s'éleva au milieu de l'autre siècle une autre méthode de philosophie. Descartes fut le réformateur de la philosophie; il *réforma Bacon et ne fut pas lui-même réformé par Leibnitz.* Dans les systèmes de Descartes, de Malebranche, de Leibnitz, *tout est vérité. L'exposé le plus sérieux* de la doctrine de Kant *ressemble un peu à de la plaisanterie.* Voilà quelques exemples des jugemens de M. de Bonald. On conviendra que c'est parler de la science philosophique au hasard, et comme nous autres simples gens de lettres nous parlons quelquefois de la physique ou de l'astronomie. Au reste, le seul but de l'auteur dans sa critique des systèmes, c'est de conclure que toute doctrine philosophique, toute doctrine sur l'origine des idées, même celle des idées innées, même ces doctrines où *tout est vérité,* sont incomplètes et presque insoutenables, faute d'être illuminées par la vraie théorie de la parole. Quelle est cette théorie? C'est que la parole est révélée à l'homme. A cette pensée M. de Bonald a attaché sa gloire philosophique, et il l'a exprimée en mille passages, sans varier sur les développemens qu'il en donne, ni sur l'importance qu'il lui attribue. Ce n'est pas qu'il explique jamais clairement si la révélation de la parole était primitive ou historique, c'est-à-dire si Dieu, en créant l'homme, lui avait inspiré avec la rai-

son la faculté ou le penchant de l'exprimer par le langage, ou si à un certain moment de l'existence de l'humanité il lui avait enseigné miraculeusement à parler une langue déterminée : deux hypothèses, dont la première n'en est pas une, car c'est à peu près la croyance de tout le monde, mais qui ne donne la solution d'aucun problème, et la seconde est un épisode à joindre au récit de la Genèse, qui n'en a pas besoin pour se comprendre en lui-même dans la mesure où la foi permet qu'il soit compris. Il est trop évident que les premières scènes bibliques appartiennent à un ordre de choses aujourd'hui surnaturel, et que, sans compter qu'il n'est permis d'y ajouter aucun détail, elles ne sauraient être transportées arbitrairement dans l'ordre qui a succédé. Personne n'a le droit d'inventer des miracles. Et puis enfin qui doute que, même non révélée, la parole ne soit un don originairement divin? Telle est pourtant cette obscure, indécise et gratuite hypothèse de l'origine de la parole que M. de Bonald a érigée en une découverte fondamentale (quoique Vico et Herder en eussent bien touché quelque chose), et faute de laquelle, selon lui, a failli toute philosophie. Puis, comme la révélation n'est que la tradition divine, il suit que la parole est essentielle à la pensée comme à la société, et que tout, pensée et société, est tradition. De là le nom de traditionalisme donné au système.

On voit comment de cette philosophie dérive la politique. La vraie politique est la tradition sociale. Il semble que M. de Bonald aurait dû montrer alors les caractères d'une invariabilité traditionnelle dans la politique qu'il soutient, et la justifier par l'histoire. Or chacun sait qu'il n'en a rien fait. Toute sa législation est au contraire établie *a priori,* en vertu d'une analogie prise soit de la nature de l'esprit humain, soit de la religion chrétienne. Comme Dieu a voulu un médiateur entre lui et l'humanité, comme dans les rapports des êtres qui composent l'univers la cause est au moyen ce que le moyen est à l'effet, comme dans l'homme la volonté agit sur les organes et les organes sur un objet, ainsi dans la société le pouvoir est au ministre ce que le ministre est au sujet. Et sous ce nom de pouvoir, expression sociale de la volonté divine, l'être qui gouverne et conserve la société est identifié sans la moindre preuve avec l'incarnation individuelle de la souveraineté absolue. Ce ministère public qui le seconde signifie une classe chargée par privilége de servir le pouvoir, c'est-à-dire une aristocratie investie par délégation de l'exercice de l'autorité politique. Remarquez que toutes ces assertions sont gratuites et fondées sur des analogies qu'on ne prend pas la peine d'approfondir, car le moyen d'établir, par exemple, une comparaison bienséante entre le divin Rédempteur et une classe de fonctionnaires publics? Enfin, pour arriver au troisième terme, le

sujet, c'est le peuple, et le peuple est en soi quelque chose de si funeste, que *populus* vient de *populare*, dévaster, philologie bien digne de la politique qu'elle justifie. L'unité du pouvoir n'est pas seulement bonne et sage, comme l'admettait Bossuet; c'est la seule bonne loi, car c'est la loi naturelle des sociétés. Le pouvoir n'est légitime qu'autant qu'il est un. Du reste, il est difficile de voir dans quel temps et dans quel pays M. de Bonald trouve cette théorie exactement réalisée. Ce n'est pas dans l'antiquité, pour laquelle il professe une vive aversion; ce n'est pas évidemment en Angleterre, en Hollande, en Suisse, contrées qu'il poursuit des sarcasmes d'une constante antipathie; ce n'est pas généralement dans l'Europe moderne depuis le traité de Westphalie, qu'il accuse d'avoir détruit profondément l'ordre conservateur des sociétés et constitué l'anarchie en reconnaissant le dogme athée de la souveraineté de l'homme. La France monarchique elle-même ne trouve pas devant lui grâce entière. De Charles VII à Louis XVI, la royauté a souvent trahi la cause sacrée du pouvoir. L'établissement des troupes soldées est une faute des rois, comme celui des ordres mendians est une faute des papes. Ainsi que les abus de l'église ont amené la réformation, les abus de la noblesse ont produit la révolution. Le gouvernement de Louis XIV n'égalait point tel gouvernement de la France postérieur au traité de Campo-Formio, si préférable au traité de Westphalie. Quant au gouvernement de la restauration, il n'avait de bon que l'antiquité de la dynastie. « Jamais, écrivait M. de Bonald à M. de Maistre en parlant de la charte de 1814, jamais la philosophie irréligieuse et impolitique n'a remporté un triomphe plus complet. » C'est qu'en effet dans ses idées, dès que le pouvoir est conditionnel, il se dégrade, il se corrompt. La souveraineté étant en Dieu, le pouvoir, qui est de Dieu, doit être comme elle. Il ne peut trouver ses limites, c'est-à-dire ses règles, hors de lui, ou le sujet deviendrait pouvoir. Si l'iniquité égare celui qui l'exerce, le pouvoir est encore de Dieu, car il devient l'instrument de sa justice. Ainsi, qu'il soit l'image ou le fléau de Dieu, il est toujours divin, et ce qui est divin est absolu. La métaphysique du droit divin est identique à celle du pouvoir absolu. Tout gouvernement légitime est au fond théocratie.

Je n'ai pas besoin de demander si un parti serait bien inspiré d'invoquer de semblables doctrines, et à qui profiterait la solidarité qu'on tenterait d'établir entre celui qui les a produites et ceux qui célèbrent encore son nom.

Je n'exagère rien, et en me bornant à quelques traits, je conserve à la doctrine sa véritable physionomie. Elle mériterait sans doute un examen plus approfondi; mais ce n'est pas le lieu, et cet examen d'ailleurs serait plus favorable à l'auteur qu'à elle. Il pourrait ajou-

ter à l'idée qu'on doit se faire de l'esprit de l'un, il ne rendrait pas l'autre plus plausible; il ne ferait que démontrer d'une manière plus saisissante l'impossibilité de concilier cette philosophie prétendue catholique avec les idées, les sentimens et les besoins des sociétés modernes, et la nécessité de délivrer de toute alliance avec une telle philosophie et la religion et la politique. Pour la religion, ce qui est plus à propos, la tentative est commencée. On ne peut exagérer, dans le système de M. de Bonald, l'importance de son hypothèse de la révélation de la parole. C'est, de son aveu, la clé de la voûte, et certaine école de théologie a paru au moment d'en faire un article de foi. Or, grâce à Dieu, la résistance est venue, et elle est venue du meilleur côté, je veux dire du côté d'où elle sera la plus efficace. C'est un écrivain de la compagnie de Jésus qui a publié la plus complète réfutation de la théorie de M. de Bonald. C'est le doyen d'une faculté de théologie qui lui a porté le dernier coup.

III.

L'ouvrage du père Chastel est intitulé : *De la Valeur de la Raison humaine, ou ce que peut la Raison par elle seule.* A ce titre, par le temps qui court, on pourrait se tromper sur l'intention de l'auteur, et le soupçonner de chercher à prouver que *par elle seule la raison ne peut rien.* Bien loin de là; le livre n'est certainement pas une défense du rationalisme, mais c'est une apologie chrétienne de la raison humaine.

C'est une attaque respectueuse, mais franche et déclarée, contre le traditionalisme, dont le principe est dans la théorie de la parole selon M. de Bonald, développée par les doctrines conformes de M. de Lamennais, et portée par des docteurs contemporains à cet excès, que tout dans l'homme, même la pensée, devient enseignement, que la raison même se transmet comme un commandement, et que, la philosophie n'étant plus rien sans la révélation, il ne reste à la société d'alternative qu'entre *un fanatisme aveugle et un irrémédiable scepticisme.* C'est le père Chastel qui s'exprime ainsi.

Nous voudrions pouvoir donner une juste idée de cet ouvrage, écrit avec beaucoup de sens, de mesure, de clarté, par un homme d'un esprit droit et pénétrant, et surtout avec une sincérité admirable que nous sommes forcé de trouver rare aujourd'hui; mais une controverse en forme lasserait plus d'un lecteur. M. Chastel réfute tout. En présence d'adversaires auxquels il veut montrer d'autant plus d'égards qu'il ménage moins leurs idées, il ne néglige rien, il croit témoigner son estime en multipliant les citations et les critiques. Il consent à trouver à M. de Bonald du génie, et, comme il

veut pourtant ruiner son seul titre au génie philosophique, il ne saurait le combattre trop soigneusement; il se fait un devoir d'avoir trop raison. L'analyse de son œuvre, pour être exacte, aurait besoin d'être trop étendue, et nous devons nous borner à quelques généralités.

Ce n'est pas d'abord chose très facile que d'établir nettement la théorie même de M. de Bonald. On voit bien qu'il a commencé par être frappé outre mesure des considérations présentées par des philosophes modernes sur l'importance des signes de la pensée. Tout habitué qu'il est à ne pas chercher là ses autorités, il a pris au pied de la lettre les idées de Condillac sur les rapports intimes de la pensée et du langage, au point de les croire inséparables. On se rappelle ce qu'a dit Rousseau, qu'il aurait grand besoin de l'existence antérieure du langage pour expliquer l'invention du langage; puis, prenant acte de cet aveu comme d'un principe, M. de Bonald propose à Rousseau, pour se tirer d'embarras, l'expédient du miracle. Il interprète la nature par le surnaturel, et substitue à l'invention la révélation de la parole. Si cette hypothèse n'avait d'autre effet que de donner une raison de plus de croire à la nécessité de communications primitives entre le créateur et la créature, ce serait une opinion encore plausible, conçue dans une intention chrétienne, et sans prétention philosophique. Malheureusement la prétention philosophique est venue. Sans s'expliquer sur le point délicat de savoir si Dieu a créé l'homme parlant, ou s'il lui a donné la parole après l'avoir créé, sans décider, chose plus obscure encore, si Dieu lui a inspiré intérieurement l'idée du langage, comme aux prophètes l'esprit de prophétie, ou enseigné par voie de révélation externe une langue primitive, M. de Bonald a soutenu résolûment que la parole, étant indispensable à la pensée, nous a été transmise d'autorité. Il se fonde pour l'affirmer sur *la métaphysique moderne* (l'idéologie du XVIIIe siècle). L'esprit, avant d'avoir entendu la parole, est *vide et nu;* il n'existe ni pour lui-même ni pour les autres. Dieu ne nous donne pas des pensées immédiatement. L'instruction est le seul moyen de connaissance, et la parole le seul moyen d'instruction. Ainsi le don primitif du langage nous découvre l'origine de toutes les idées des vérités générales, morales ou sociales, car, ces idées ne nous étant connues que par les expressions, nous les retrouvons toutes dans la société, qui nous en transmet la connaissance en nous communiquant la langue qu'elle parle; mais comme elle est composée d'hommes qui ne savent que ce qu'ils ont appris, elle-même ne sait rien que par révélation. Nous ne pensons que par autorité. C'est là le premier anneau de la chaîne de la science, c'est là ce point fixe, ce fait primitif, ce principe des connaissances hu-

maines, si longtemps cherché en vain par les philosophes dans l'homme intérieur, et c'était la dernière vérité qui restât à prouver pour la connaissance des êtres et l'affermissement de la société. Là est la question fondamentale de toutes les questions morales. Là est la base de toutes les vérités nécessaires, générales, géométriques, historiques, qui tombent, si la parole est d'invention humaine. Là est la preuve de l'existence de Dieu, le motif des devoirs de l'homme, la nécessité des lois; là est la raison du pouvoir religieux, civil et domestique, en un mot la raison du monde moral et social. Ces expressions sont textuelles, et elles prouvent que l'auteur de la découverte n'en a pas une médiocre idée. Il en est à ce point touché, qu'il oublie presque de donner à cette hypothèse, qu'il reconnaît pour nouvelle, une autre preuve que l'embarras qu'il éprouve à expliquer naturellement l'existence de la parole et des langues. On prévoit d'ailleurs les conséquences du principe. L'homme isolé ne sait rien, ne comprend rien, n'est rien. Tout lui venant de révélation ne se conserve que par tradition. La raison même résulte de la société. En vérité, cette nullité de l'homme pris en lui-même semblerait supposer qu'il n'est pas, tout aussi bien que la société, tout aussi bien que la révélation, l'ouvrage de Dieu. Si, selon le dire des athées, l'argile s'était d'elle-même animée pour devenir la statue humaine, ce rêve de certains systèmes, je concevrais la nécessité absolue d'une intervention après coup de l'esprit suprême pour donner à l'homme ce que lui refuserait son origine, et diviniser en quelque sorte cette œuvre de la matière. Il aurait fallu ce miracle réparateur pour que Dieu remît à son image l'homme qu'il n'aurait pas fait. Pour qui croit à la création, et à la création selon la Genèse, je le demande, de quoi sert tout cela? Est-ce à prouver l'existence de Dieu? Elle éclate autant dans la création de l'être capable de recevoir la révélation que dans la révélation même, et rien ne prouve Dieu, si l'être fait pour le comprendre ne le prouve pas.

Mais suivons de plus près le père Chastel. Il fait une remarque qui sera venue déjà peut-être au lecteur. Si toute vérité vient de tradition et de révélation, comment est-ce là une vérité nouvelle? Comment, *depuis trois mille ans que les hommes cherchent,* a-t-il fallu qu'enfin un heureux génie découvrît que rien ne se découvre et que tout est enseigné? M. de Bonald ne s'est-il pas aperçu qu'il y a contradiction entre le sens de son principe et son principe même, et qu'il nie en l'affirmant la vérité de ce qu'il affirme? Mais les contradictions lui coûtent peu. Il semble ne voir aucune difficulté à donner pour base à l'autorité de la religion une vérité que la religion a ignorée. Il l'appuie sur ce qu'elle n'enseigne point, et se sépare de la tradition pour fonder la tradition. Quand nous défendons la rai-

son contre ses ennemis, un de nos argumens est qu'ils raisonnent pour la nier, et qu'ils invoquent la raison contre elle-même. Personne ne s'est jeté plus bravement dans cette contradiction que M. de Bonald. Par ses conclusions, il est plus que personne du parti du fait contre le droit, de l'antiquité contre la réflexion, de la tradition contre la théorie. Dans ses procédés, nul n'est plus rationaliste que lui. Il met tout son art à rendre l'empirisme spéculatif, et c'est par une déduction artificiellement abstraite qu'il cherche à établir qu'en matière de gouvernement, de législation, de religion, il ne faut rien attendre de la déduction, de l'abstraction, et qu'on doit tout recevoir sans examen des mains de l'autorité, qui ne raisonne pas. La transmission impérative de la parole est à la fois la preuve principale, l'exemple décisif et la source originelle de l'infaillibilité de la tradition. Malheureusement son savant adversaire enlève à cette doctrine l'appui de la tradition même, et par conséquent, dans les idées de M. de Bonald, les caractères de la vérité. M. Chastel lui prouve qu'elle manque précisément du titre qu'elle invoque. Il l'accable du poids des plus grandes autorités chrétiennes, et ne lui laisse guère d'autre soutien que quelques sceptiques dangereux. Le voilà obligé, pour identifier le langage et la pensée, à réduire la science à des mots, à se placer sous le patronage des nominalistes, dont il fait les maîtres de la scolastique, sans songer ou sans savoir que les plus célèbres sont gens que l'église a condamnés ou marqués du signe de sa défiance. Ayant lu dans Condillac que Locke était l'adversaire des idées innées, il se déclare pour elles sans examiner d'abord si saint Thomas d'Aquin ne les aurait pas combattues, et surtout sans se douter que la doctrine des idées innées est, de tous les systèmes sur l'origine de nos connaissances, le moins compatible avec son hypothèse de la nécessité universelle de la tradition. Qui dit idées innées dit apparemment le contraire d'idées traditionnelles; rien ne laisse l'esprit par lui-même moins *vide* et moins *nu* que l'hypothèse de Descartes, et s'il est une philosophie qui enrichisse avec excès peut-être la raison naturelle de l'homme intérieur, c'est celle pour laquelle M. de Bonald se range contre Locke et Condillac, ignorant apparemment que Locke et encore plus Condillac ont été précisément accusés de vouloir, comme lui, que l'esprit tirât tout du dehors, et que plus ils ont eu tort, moins il a raison. Les erreurs que M. Chastel relève en passant sont si nombreuses et si singulières, qu'elles diminuent beaucoup, si elles ne la détruisent, l'autorité de celui qui les laisse échapper avec tant de sécurité et de la doctrine dont elles sont le triste accompagnement. Mais ce qui la condamne surtout aux yeux de l'habile critique, c'est la conclusion générale à laquelle elle conduit : savoir, que l'autorité forme la

raison, que la foi précède la raison, et qu'il ne faut croire que sur la parole du genre humain les vérités universelles. Il y a presque identité dans les termes entre cette doctrine et celle de M. de Lamennais, et quand on se sépare de lui, en continuant d'invoquer M. de Bonald, on oublie que ce dernier a reconnu lui-même le parfait accord de leurs opinions et de leurs desseins. L'esprit qu'ils ont tous deux propagé, les écoles que tous deux ont formées offrent le même danger pour la vérité et pour la foi. *Cette guerre faite à la raison,* dit M. Chastel, *est un outrage à son auteur.* Il y a, selon lui, deux excès à réprimer : celui des supernaturalistes, qui regardent comme antichrétienne toute philosophie qui ne prend pas pour fondement la révélation positive et veut sans elle démontrer l'origine, la nature et la certitude des vérités naturelles, et celui des traditionalistes, qui, refusant à la raison individuelle tout moyen propre de certitude, ne lui donnent pour loi que l'autorité du genre humain, devenue seule la règle et le *critère* des vérités religieuses. C'est surtout contre ces deux sortes d'adversaires que M. Chastel a pris la plume.

Les combattant par leurs propres armes, il leur oppose toute la tradition chrétienne. La foi précéder la raison ! On pourrait dire que le contraire est un article de foi. Saint Paul n'a-t-il pas dit : « Ce qui est invisible de Dieu est manifesté à l'intelligence par la création. » Ainsi du moins saint Augustin, saint Jean Chrysostôme et saint Thomas entendent ses paroles. « La pensée, écrit saint Augustin, voilà le verbe que le cœur dit, verbe qui n'est d'aucune langue, verbe antérieur à tout son, antérieur à toute pensée du son..... Les idées intellectuelles, lorsque je les ai apprises, ce n'est point par un acte de foi à l'esprit d'autrui; mais je les ai trouvées dans mon esprit, je les ai reconnues pour vraies. » — « Comment, dit saint Jean Chrysostôme, la connaissance de Dieu était-elle manifeste? Dieu a-t-il parlé aux hommes? Nullement; mais il a fait une chose plus propre à les persuader que n'importe quelle parole... Il a placé devant eux le monde, et il leur a donné l'esprit et la pensée pour comprendre et parler juste. » — « Il est deux manières, dit saint Thomas d'Aquin, d'acquérir la science, l'une quand la raison naturelle parvient par elle-même à connaître ce qu'elle ignorait, et cette découverte s'appelle *invention;* l'autre, quand la raison naturelle est aidée par une cause extérieure, c'est ce qu'on nomme *enseignement...* Mais pour l'acquisition de la science, il faut admettre comme préexistant en nous les germes, pour ainsi dire, de toutes les sciences, et ce sont les notions premières. — L'élève n'apprend pas de son maître les principes, mais seulement les conséquences. — Le verbe intérieur n'est pas autre chose que ce que l'intelli-

gence forme par son acte même. — Il faut dire que l'existence de Dieu et autres vérités de ce genre qui ont rapport à Dieu ne sont pas des articles de foi, mais des préambules aux articles de foi, car la foi présuppose la connaissance naturelle. — Avant de croire, il faut savoir pourquoi, car l'homme ne croirait point, s'il ne voyait qu'il doit croire. » Mais que sert de multiplier les citations? On les trouvera dans l'ouvrage du père Chastel. Il a, selon nous, établi victorieusement sa thèse. Il est loin de rendre les armes au rationalisme; mais il se garde de le déclarer incapable d'établir aucune vérité religieuse, morale ou intellectuelle. Il n'est point *de ceux qui disent qu'à moins de s'appuyer sur la révélation et la tradition, on aboutit nécessairement à l'erreur, au panthéisme, au scepticisme.* Il pense que ces exagérations, *aussi fausses en elles-mêmes qu'injurieuses à la raison et à Dieu,* ne peuvent qu'éloigner de plus en plus ceux qui sont encore loin du christianisme, en *révoltant gratuitement leur conscience.* Discuter ainsi, dit-il sévèrement, *ce n'est point de la loyauté.*

Nous ne saurions trop encourager ses utiles efforts. Il est trop vrai que certains défenseurs de l'église, et ce ne sont pas les moins bruyans, emportés par la polémique, se sont laissé atteindre de ce mal funeste que Platon nommait la *misologie,* et qui lui paraissait être dans l'ordre intellectuel ce qu'est la misanthropie dans l'ordre moral. La résistance que lui oppose le père Chastel est des plus honorables, et nous souhaitons qu'elle soit efficace. Elle le sera d'autant plus que, nous sommes heureux de le dire, elle n'est point isolée. L'ouvrage qui nous occupe ne se produit pas sans autorisation; il porte en tête des approbations venues de Rome même. On sait d'ailleurs que la société de Jésus répond de tout ce qu'écrivent ses membres, et l'une de ses premières autorités, le père Liberatore (que ce nom soit d'un heureux présage!) a donné un assentiment authentique. Et puis ces doctrines ne sont point des nouveautés; ce sont plutôt des antiquités oubliées. Le père Perrone, aujourd'hui le premier théologien de l'Italie, a soutenu dans ses écrits, chaque jour plus répandus, des principes que nous voudrions voir plus uniformément adoptés dans les écoles religieuses de ce côté-ci des Alpes. Il s'est trop établi parmi nous que la misologie traditionaliste était comme l'accompagnement nécessaire de l'ultramontanisme, et l'on s'est jeté avec *cette ardeur à nous porter aux extrémités les plus opposées* qui caractérise la France, dit le père Chastel, dans certains excès de doctrine que la prudence italienne est loin d'approuver. Le catéchisme du concile de Trente avait dit, il y a longtemps : « L'esprit de l'homme a pu par lui-même, avec beaucoup de soin et de travail, découvrir et connaître un grand nombre

de vérités qui concernent les choses divines. » Et ces conciles assez obscurs que nos provinces des Gaules ont tenus il y a quelques années ont répété, — l'un, celui de Rennes, qu'il fallait se garder de ce fallacieux système de philosophie venu de ces hommes qui aiment si fort l'autorité que, si elle ne leur parle, ils ne peuvent jouir d'aucune certitude, et qui, élevant la foi et abaissant la raison outre mesure, sapent du même coup les fondemens de la foi et de la raison; — l'autre, le concile d'Amiens, qu'en attaquant le rationalisme, on devait prendre garde de réduire à une sorte d'impuissance l'infirmité de la raison humaine, que l'homme peut par elle concevoir et démontrer plusieurs vérités telles que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la distinction du bien et du mal, et qu'il est faux qu'il ne puisse admettre naturellement ces vérités qu'autant qu'il croit d'abord à la révélation divine par un acte de foi. C'est la constante doctrine, dit le même concile, des écoles catholiques. Enfin le souverain pontife a tenu un semblable langage. La cour de Rome en effet, dans tout ce qui ne touche pas trop directement son autorité, incline à la modération. Elle est politique, c'est dire qu'elle est sensée. Or maintenant ses droits sont amplement reconnus. Elle a obtenu et elle obtient chaque jour des églises nationales beaucoup plus que depuis des siècles elle n'aurait osé espérer ni prétendre. Cette victoire, qui assurément n'est pas sans dangers et que nous sommes loin de célébrer, a cet avantage de porter un vainqueur naturellement doux et prudent à prouver sa supériorité par sa sagesse. Le pape n'aspire qu'à dominer dans un royaume de paix, et les doctrines violentes, les témérités d'esprit et de raisonnement qui cherchent à lui plaire, ne sont pas plus dans ses goûts que dans ses intérêts. Lisez les encycliques sur les questions qui intéressent la philosophie, écartez une phraséologie malheureuse, les gémissemens affectés, les imputations gratuites, tout le fâcheux style de la chancellerie romaine, et souvent vous trouverez au fond les droits de la raison reconnus à côté de ceux de la foi. Cela était vrai même avant les quatre propositions mémorables qui ont, l'année dernière, condamné en termes formels le traditionalisme. Le père Chastel a pu les pressentir, mais il aura l'honneur de ne les avoir pas attendues pour publier son ouvrage.

IV.

En rendant un sincère hommage à ces preuves d'un zèle éclairé pour la raison et pour la paix, notre franchise ne serait pas entière si nous paraissions tout approuver sans distinction, et souscrire à tout ce que nous ne relevons pas. Même dans ce livre, dont l'esprit est excellent, tout ne nous satisfait pas au même degré, et nous pour-

rions signaler plus d'un passage où, entraîné par les habitudes du monde qui l'entoure, l'auteur s'exprime sans exactitude et sans justice sur ce qu'il appelle le rationalisme. C'est un autre adversaire qu'il entend combattre, et quoiqu'il ne lui consacre pas la vingtième partie des pages dirigées contre ses adversaires réputés orthodoxes, il se croit dans l'obligation de ne pas toujours traiter les philosophes avec une sagacité bienveillante. Il ne daigne pas toujours les comprendre, de peur de les ménager (1); il essaie même de se fâcher quelquefois, pour n'être pas accusé d'indulgence; mais cependant quelle différence constante entre le ton de sa discussion, entre l'esprit dans lequel il écrit, et ce langage immodéré, ces excès de pensée et de diction auxquels nous avaient habitués d'autres défenseurs de l'église! Le père Chastel dit quelque part que ces exagérations ne sont faites que pour rebuter ceux à qui on les adresse. Il a raison, et ce n'est pas encore là le plus grand mal. Si ce ton de violence devenait jamais dominant dans l'église, non-seulement elle abandonnerait les voies de la persuasion, mais elle verrait bientôt décliner l'autorité de sa parole. Que dans l'ardeur d'une vive discussion il échappe des expressions irritantes, on le conçoit et on l'excuse; la passion ne dépose pas contre la sincérité. Que la chaire même se permette une certaine véhémence, on peut le comprendre encore sans l'excuser : il faut émouvoir, il faut agiter un auditoire qui ne saurait être conduit tout entier par la raison; mais si dans un ouvrage fait à tête reposée, dans un mandement, dans une lettre pastorale, se retrouvent les mêmes invectives écrites avec le plus grand sang-froid du monde, comment l'expliquer? Est-ce à dessein, est-ce par laisser-aller qu'on parlerait ainsi? Que voudrait-on inspirer, le dédain ou le ressentiment? Ce ton d'anathème ne peut être sincère, et ceux qui veulent parler dans la chaire de vérité ne doivent point s'exposer à cette question : « Parlez-vous sérieusement? » L'exemple des controverses politiques abuse. Elles admettaient une vivacité, une violence qui pouvaient avoir leurs périls, mais dont enfin personne n'était dupe; l'esprit de parti ne peut se donner pour inspiré d'en haut. Que l'éloquence religieuse prenne les mêmes licences, qu'elle se permette la même exagération dans l'invective ou dans la flatterie, et elle amènera ses auditeurs à beaucoup rabattre de leur confiance dans la vérité des sentimens qui l'inspirent. Et qu'arrivera-t-il alors, quand les mêmes bouches annonceront l'Évangile? Quelle autorité leur restera-t-il pour affirmer les mystères, les espérances, les menaces enfin de la religion? La déclamation, qui est

(1) Ainsi nous aurions bien quelque reproche à lui faire sur la manière dont il interprète un passage d'un article inséré dans la *Revue* par M. Saint-René Taillandier (15 août 1853), passage dont l'auteur ne nous paraît pas en dire beaucoup plus que n'en dit le père Chastel lui-même à la page 466 de son ouvrage.

de mauvais goût dans un livre, est de mauvaise foi dans la chaire, et l'exagération des phrases, transportée de la littérature dans la prédication, tourne à l'hypocrisie. Tout homme, mais le clergé plus que personne, ne doit strictement écrire que ce qu'il pense. Il y a sans doute des gens qu'on ne persuade que par le faux, car enfin les convictions formées par des déclamations n'en sont pas moins des convictions, ceux que l'on convertit ainsi n'en sont pas moins convertis, et s'il fallait trop éplucher les effets de ce qu'on est convenu d'appeler la réaction religieuse, et écarter tout ce qui est dû à de mauvaises raisons ou à des sentimens vulgaires, on licencierait bien des disciples, on repousserait bien des cœurs que l'habitude peut amener plus tard à une piété plus digne de son objet. Puis le vent souffle où il lui plaît, et s'il apporte la foi, comment s'en plaindre? Il ne faut pas être plus difficile que Dieu même, et s'il a permis que le mensonge ramenât à la vérité, il faut... J'aime à pousser ainsi le raisonnement, parce que j'y sais une admirable réponse. Peut-être quelques lecteurs ont-ils déjà murmuré le nom de l'école dont j'avais l'air ici d'emprunter une argumentation favorite; mais qu'ils ne se hâtent de soupçonner personne, qu'ils écoutent les nobles paroles du père Chastel, et que son exemple profite à l'institution contestée qu'il venge et qu'il honore par son courage et sa candeur.

« On dira peut-être : la foi ou le scepticisme, voilà comment on convertit aujourd'hui et comment les bons esprits reviennent de toutes parts au catholicisme. — Nous savons que Dieu est maître de ses dons et qu'il a des voies bien diverses pour attirer à lui les âmes. La lumière d'en haut peut éclairer immédiatement, et la vertu divine entraîner un cœur droit et généreux, sans aucun de ces moyens que le calcul humain puisse saisir et analyser. Nous le dirons mêm , parce que la sagesse divine n'en paraîtra que plus admirable : aujourd'hui surtout bien des cœurs et des esprits, même distingués, sont ramenés à Dieu et à la religion par des moyens qui semblent entièrement disproportionnés avec un pareil résultat. Ce ne sont point des réflexions sérieuses, fermes et suivies, un enchaînement solide de vérités dont on se soit rendu un compte sévère et qui satisfasse pleinement la raison. Hélas! ils sont peu nombreux de nos jours ceux qui sont capables ou qui se donnent la peine de saisir la force d'un raisonnement et de suivre un enchaînement de déductions rigoureuses. Qu'est-ce donc qui les a gagnés et a triomphé de leurs doutes et de leurs hésitations? Dans cette étude de la religion, qu'est-ce qui les a frappés, ébranlés, déterminés? Souvent une impression, un sentiment non raisonné, une image, une figure de style, une comparaison ingénieuse ou touchante, une analogie, laquelle peut être forcée, exagérée, fausse. Et justement parce qu'on présente à quelqu'un, non la simple vérité, mais l'exagération de la vérité, c'est cette exagération qui le frappe et qui l'y attache. Il se trouve gagné à la vérité par quelque chose qui est tout différent d'elle et qu'elle désavoue, par quelque chose qu'il sera obligé lui-même de désavouer plus tard et de rectifier. Il le rectifiera

peut-être avec le temps et avec de nouvelles lumières; mais en attendant il est et demeure converti, attaché à la vérité. Dieu est admirable de sagesse et de bonté! Mais en conclurons-nous que c'est là le moyen ordinaire, le moyen sage et prudent, en un mot le moyen à conseiller pour arriver à la foi et au christianisme? Non, assurément... D'où vient cette disposition si générale des esprits, cette mollesse de raisonnement, cette faiblesse et ce manque d'énergie pour *suivre le raisonnement jusqu'au bout,* comme le dit Fénelon? Ce vice, plus général aujourd'hui peut-être qu'à aucune autre époque, peut venir de plusieurs causes; mais à coup sûr aussi il ne pourrait être que secondé, favorisé et justifié par les doctrines que quelques écrivains cherchent à répandre depuis trente ans. Lorsqu'on entend dire chaque jour par une école nombreuse, zélée et savante, qu'il faut commencer par la foi, qu'il faut croire avant de raisonner, etc., que peut en conclure le public, sinon que, la raison ne devant avoir aucune part dans la conversion, il faut embrasser la foi sans motifs et s'y abandonner aveuglément? La croyance, n'étant plus, même dans ses motifs, une affaire de raison ou un acte raisonné, tombe dans le domaine du sentiment, des impressions, du fanatisme et de toutes les folies. »

Voilà ce que nous enseigne le père Chastel, de la compagnie de Jésus. Que pourrions-nous ajouter? Le tableau qu'il trace est d'une triste fidélité. Rien n'est plus propre à empêcher les conversions réfléchies et sérieuses que ces manières peu scrupuleuses de discuter, que ces formes hautaines de prédication qui discréditent le prédicateur, que ces doctrines qui ne laissent aucun droit à la raison et à la conscience individuelle, qui présentent la vérité comme imposée par l'enseignement ou le commandement, qui prosternent dans la poussière tout ce qui est science, méditation, effort d'esprit, pour n'attribuer les signes augustes de la sagesse qu'à l'autorité visible se rendant témoignage à elle-même et cherchant l'obéissance au lieu de la conviction.

V.

J'en étais là de mes réflexions sur les conséquences de la philosophie de M. de Bonald, si l'on peut appeler philosophie quelques idées ingénieuses et confuses exprimées avec une apparente précision, quand un nouvel ouvrage, conçu dans le même esprit que celui du père Chastel, est venu me convaincre davantage encore, s'il est possible, que le principe du traditionalisme est aussi étranger à la foi qu'à la science, et qu'en l'attaquant on est loin de faire la guerre à la religion. Aux yeux de quiconque s'intéresse aux choses de l'esprit dans leur rapport avec la vie éternelle, l'église de France n'a pas produit de nos jours un interprète plus habile et plus éclairé que M. l'abbé Maret. Supérieur aux petites passions mères des grandes erreurs, il s'est peu à peu dégagé, dans une suite de bons écrits, des nuages qui

à ses débuts obscurcissaient encore sa pensée, et jamais ce sage esprit n'avait atteint un degré aussi élevé de justesse et de vérité que dans son dernier ouvrage, ***Philosophie et Religion.*** Il est consolant de songer qu'au milieu de tant de tristes erreurs qui déparent tant d'ouvrages donnés pour utiles à la religion, un enseignement s'est établi dans la première école de théologie de la France qui remet en honneur les saines traditions du cartésianisme catholique, et que la jeunesse de nos séminaires peut, si elle est bien conduite, se presser autour de la chaire de M. Maret. Son dernier livre se compose de vingt-quatre de ses leçons rédigées avec réflexion, et il serait à souhaiter qu'elles eussent été entendues, non-seulement de tous les étudians en théologie, mais des supérieurs de bien des séminaires.

Le savant professeur se proposait d'établir à la fois la dignité de la raison et la nécessité de la révélation. Il était impossible qu'il ne rencontrât pas sur son chemin l'école qui semble absorber dans la révélation la raison même, et qui veut que Dieu ait eu besoin d'apprendre tout à l'homme après coup et par voie d'autorité extérieure, apparemment parce qu'il avait oublié en le créant d'en faire un être intelligent et raisonnable, et qu'il avait soufflé en vain sur sa face. Une fois en présence de cette école, M. Maret ne pouvait éviter de remonter jusqu'à M. de Bonald, et il a pris résolûment le parti de s'expliquer sur la fameuse hypothèse de l'origine de la parole. Avec une franchise bien louable, il s'est décidé à tempérer par de graves restrictions l'admiration qu'il avait autrefois professée pour l'auteur de la ***Législation primitive,*** et il s'est attaché à démontrer la vanité et le danger de la solution donnée par ce dernier au problème dont il s'exagérait la difficulté et l'importance. Suivant M. Maret, dont les assertions sont d'ailleurs justifiées par des preuves, Bonald a d'abord dit fort nettement et à plusieurs reprises que les idées étaient antérieures aux mots et que la pensée précédait la parole, ce qui, pour être l'opinion de tout le monde, n'en est pas moins l'opinion vraie. Puis, sans beaucoup se soucier de la concordance d'une doctrine avec l'autre, il a soutenu qu'avant la parole l'esprit était ***vide*** et ***nu,*** que le langage seul y faisait pénétrer la pensée, et pour ainsi dire y écrivait les idées comme sur un papier blanc. De là l'impossibilité de l'invention du langage, et de cette impossibilité la nécessité d'attribuer au langage une origine miraculeuse. Ceci ne peut s'entendre que de deux manières : l'homme a été créé parlant, ou la parole lui a été communiquée par une révélation extérieure et verbale. Or M. de Bonald s'est exprimé de manière à autoriser ces deux interprétations différentes et même opposées. La seconde est la seule qui prête à sa doctrine la valeur d'une découverte; la première, sainement entendue, n'aurait aucune conséquence. Il est trop clair que si l'homme est l'œuvre de Dieu, il tient de lui le don, c'est-à-dire la faculté de

la parole. Dans l'autre interprétation, il faut qu'un langage effectif ait été révélé à l'homme; en d'autres termes, c'est une langue déterminée qui lui a été divinement enseignée. Puisque chaque idée ne naît qu'avec chaque mot, l'hypothèse va jusque-là, ou elle est insignifiante, et c'est en effet ainsi que l'ont entendue ceux qu'on appelle traditionalistes. De cette double doctrine : la parole est la cause efficiente des idées et le produit d'une révélation divine, doctrine contraire à celle de toutes les grandes autorités, de Platon comme de saint Augustin, d'Aristote comme de saint Thomas, de Descartes comme de Bossuet, on a conclu que toutes nos connaissances avaient une révélation pour origine. Ainsi ce n'est plus ni l'expérience ni la raison qui est la source de la connaissance humaine. Nous ne savons les choses que grâce à leurs noms. C'est en métaphysique un nominalisme d'un nouveau genre. Le principe de toute certitude est ainsi placé en dehors de nous, et la recherche de la vérité n'est plus que la recherche du témoignage. La déférence à l'autorité du témoignage devient le seul légitime attribut de notre intelligence; la raison disparaît pour faire place à la foi, et la foi elle-même n'est plus que la soumission à la tradition, laquelle dépend pour chacun du temps, du pays et de la famille où il est né. Vainenement allègue-t-on qu'il s'agit d'une tradition dont la source est divine. S'il s'agit d'une révélation au sens orthodoxe du mot, c'est une révélation surnaturelle ou plutôt extra-naturelle, et celle-là suppose l'homme déjà pourvu de son intelligence; elle suppose ce que dans le système elle est destinée à expliquer. La révélation chrétienne, par exemple, relève ou même transforme l'humanité; mais elle reçoit de la création l'homme de la nature pour en faire l'homme de la grâce. Si au contraire on veut parler d'une révélation naturelle, originairement divine comme tout ce qui est, on rentre dans l'ordre de la raison, mais on sort de l'ordre de la foi, et pour trop étendre le christianisme, on le noie dans la philosophie, à moins de soutenir que la distinction de la grâce et de la nature est vaine, et que tout est surnaturel, ce qui est contraire en même temps à l'expérience, au sens commun et à la théologie. Il n'y a plus dans cette doctrine de milieu entre un naturalisme absolu et une théophanie perpétuelle qui conduit à l'universelle théocratie.

Telle est en substance la critique que dans un style excellent, car M. Maret est un excellent écrivain, l'auteur de *Philosophie et Religion* dirige contre une école trop longtemps puissante, et qui n'est pas encore abattue. Son ouvrage contient sur d'autres questions fondamentales de la philosophie bien d'autres vues qui mériteraient notre examen, nous y trouverions beaucoup à apprendre et beaucoup à louer : nous aurons ailleurs à nous prévaloir du jugement prononcé par le sage doyen de la faculté de théologie sur saint

Thomas d'Aquin; mais ne nous écartons pas du sujet de cette étude : il s'agit du traditionalisme, système absolu, dangereux partout, en politique comme en philosophie. C'est dans la discussion lumineuse de M. Maret qu'il faut chercher les objections dont il l'accable, en le poursuivant dans les diverses interprétations, tantôt atténuantes, tantôt aggravantes, qu'on a données de la doctrine équivoque de M. de Bonald. Parmi les conséquences qu'il impute avec raison à cette malheureuse transformation de la philosophie chrétienne, il en est deux qui nous ont singulièrement frappé. La première, c'est qu'une doctrine qui tend à *expliquer l'intelligence par la magie des mots,* en écartant tous les systèmes des idées ou acquises, ou innées, ou *participées* et vues en Dieu, conduit à quelque chose *qui se rapproche beaucoup du sensualisme.* La parole n'est qu'un fait extérieur et sensible, et si elle appelle seule l'intelligence à l'existence actuelle, si la raison dépend de la parole, elle dépend d'un fait extérieur et sensible, et, pour tout dire, de la sensation. Aussi a-t-on vu des traditionalistes s'éprendre d'une sorte de complaisance pour la philosophie dite sensualiste, et tenter au moins la restauration du péripatétisme. Si l'on veut lire non pas les sermons du père Ventura, dont l'autorité philosophique n'est pas très grande, mais la préface assez remarquable de la dernière édition latine de la *Somme contre les Gentils,* de saint Thomas d'Aquin, on y verra de savans membres du clergé se déclarer pour Aristote contre Platon, afin de pouvoir préférer le moyen âge au XVIIe siècle et la scolastique à Descartes. C'est une réaction extrême qui aurait bien surpris M. de Bonald lui-même,

Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

La seconde conséquence déjà indiquée, c'est qu'à vouloir tout suspendre à la chaîne d'or de la révélation, on affaiblit l'idée de la révélation même. Pour avoir voulu que tout fût divin, tout cesse de l'être. La pensée d'une *révélation naturelle,* comme le fait entendre M. Maret, et nous pouvons certifier qu'il est dans le vrai, est une des pensées qui peuvent le plus contribuer à ébranler la foi dogmatique. Sans doute on peut soutenir et il n'est pas hétérodoxe de supposer que tout est révélé, en ce sens que tout vient de Dieu, et qu'à le prendre ainsi, la raison naturelle elle-même est une révélation; mais ce point de vue est également celui du théisme rationaliste, et l'on peut, en s'y plaçant, diriger de fortes attaques contre la nécessité de toute religion révélée. Or il est assez remarquable qu'en ce moment une partie notable des apologistes orthodoxes tendent à se placer dans cette hypothèse particulièrement dangereuse pour l'orthodoxie. Tout le monde a lu, jusque dans certaines publications épiscopales,

que toutes les connaissances humaines, même les sciences profanes, même les systèmes philosophiques, même les religions fausses, prenaient leur source dans la révélation, et que le genre humain n'avait jamais eu qu'une seule foi. Or, en prodiguant ce nom sacré de révélation, on a fait comme un gouvernement aristocratique qui donnerait des lettres de noblesse à tous les citoyens, et l'on a compromis, en le généralisant, le privilége incommunicable de vérité et de sainteté regardé jusqu'ici comme le titre exclusif du christianisme. Quoique la religion soit, sur la terre, destinée à l'humanité entière, puisque le Christ est mort pour tous, il ne faut pas dire qu'elle ait été enseignée à tout le monde, et que la révélation soit, en tant que fait historique, universelle, ou bien il devient difficile de maintenir les dogmes particuliers qui en font la force et le caractère. Le traditionalisme absolu aboutit au naturalisme.

Tout cela n'a été inventé que pour mieux restaurer l'autorité de l'église et du saint-siége. La voyant ébranlée ou méconnue, on n'a, selon l'usage, imaginé rien de mieux que de la faire absolue. On a fermé les yeux sur les contradictions évidentes et les conséquences possibles, dans l'espoir de rencontrer une de ces doctrines extrêmes qui semblent supprimer toute erreur avec tout raisonnement, épais bandeau qui empêche de voir le danger et suffit à la peur. Telle était, pour la religion comme pour la politique, la doctrine qu'enseignait à son temps M. de Bonald; c'est là ce que, dans les jours de découragement, les esprits fatigues de mille mécomptes peuvent être quelquefois tentés d'accepter. La lassitude morale conduit à des extrémités, tout comme l'enthousiasme impatient d'agir et de vaincre. Ces extrémités sont les paradoxes de l'absolutisme théologique, ce sont ces résolutions désespérées qui entraînent l'homme à faire cession misérable de ses propres idées pour gagner un peu de repos, et à déposer tout droit de penser par lui-même pour échapper à la responsabilité d'une opinion. De telles circonstances sont favorables au succès ou à la réhabilitation de ces sophistes de bonne foi qui font spécieusement la théorie de la servitude intellectuelle, et démontrent savamment à la raison et au libre arbitre que Dieu ne les a mis en ce monde ni pour raisonner ni pour vouloir. Ce serait une vraie calamité que d'honnêtes esprits, entraînés par le mouvement actuel, se crussent obligés de revenir à des thèses vingt fois condamnées, et vissent dans les rapprochemens que le temps amène entre les partis une occasion de relever les doctrines qui les ont le plus divisés, et de reprendre tout ce qui rendrait une réconciliation humiliante et par conséquent impossible. C'est de la restauration de l'erreur qu'on peut dire qu'elle est la pire des révolutions.

CHARLES DE RÉMUSAT.

LES

VACANCES DE CAMILLE

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE.

SECONDE PARTIE. [1]

V.

La liaison de Camille avec Léon d'Alpuis datait déjà de plusieurs années. Une de ces étourderies communes à la jeune femme en avait été l'origine. Camille tenait les livres et la caisse dans un magasin d'objets de fantaisie où Léon était entré un jour pour acheter un cadeau à sa mère, dont c'était la fête. Le commis préposé à la vente étant absent, ce fut Camille qui fit le marché; mais lorsque Léon se fut éloigné, emportant un coffret d'écaille payé cent francs, elle s'aperçut, en retrouvant l'étiquette détachée de l'objet vendu, qu'elle avait commis une erreur de cinq louis au préjudice de la maison. L'acheteur était trop loin pour qu'elle pût espérer le rejoindre. Il fallait ou déclarer la perte à son patron ou remplacer de sa bourse l'argent qui allait manquer à la caisse, car elle avait inscrit le coffret sous son véritable prix. Ce fut au dernier parti qu'elle s'arrêta, bien que cette restitution dût faire une brèche à ses petites économies; mais elle préféra supporter les conséquences de son étourderie plutôt que de risquer un aveu de nature à alarmer son patron sur l'avenir. Par ce moyen, elle évitait toute une série de remontrances qui l'eussent impatientée. Malheureusement elle n'eut

(1) Voyez la livraison du 15 avril.

point le temps d'aller prendre de l'argent dans sa chambre avant la vérification des comptes de la journée, qui se faisait chaque soir. On s'aperçut de l'erreur avant qu'elle l'eût déclarée. Dans un mouvement d'humeur, le patron laissa échapper quelques mots dans lesquels la jeune fille vit autre chose qu'un reproche adressé à sa négligence. Elle monta chez elle, prit cent francs, et vint les restituer à la caisse en manifestant l'intention formelle de quitter la maison le lendemain même. On lui fit des excuses, on lui proposa de passer l'erreur à profits et pertes : Camille maintint sa décision, et le lendemain, comme elle l'avait dit, un fiacre la transportait, elle et ses effets, chez une de ses amies, la seule connaissance qu'elle eût à Paris.

Le jour même du départ de Camille, Léon d'Alpuis, accompagné d'un de ses cousins, se présentait au magasin. Le cousin, ayant regardé les étagères, indiqua un nécessaire au marchand et en demanda le prix.

— Deux cents francs, répondit celui-ci. Léon parut fort étonné.

— Eh bien! mon cher, lui dit son cousin, tu as perdu ton pari; j'étais bien sûr aussi qu'un nécessaire pareil à celui que tu m'as montré coûtait plus de cinq louis.

— C'est pourtant la somme que j'ai payée hier, ici même, à une demoiselle que je ne vois plus, fit Léon, qui regardait autour de lui. Le marchand intervint entre les deux jeunes gens, et raconta ce qui s'était passé la veille, son altercation avec Camille et le départ de celle-ci.

— Je ne puis l'entendre ainsi, dit Léon. Il est déjà fâcheux que cette jeune personne ait perdu son emploi, il ne serait pas juste que je profitasse de son erreur. Voici ma carte, faites-la-lui parvenir en la prévenant que je tiens à sa disposition la somme qu'elle a tirée de sa bourse.

— Elle est partie sans dire où elle allait, répondit le marchand; mais un homme de peine, employé du magasin, savait l'adresse de Camille et l'indiqua aux deux jeunes gens, qui se rendirent aussitôt chez la jeune fille et ne la trouvèrent pas. Ils furent reçus par l'amie qui lui donnait asile; ne voulant pas initier un tiers au motif de sa visite, Léon écrivit à Camille et lui expliqua en termes ménagés ce qu'il aurait pu lui dire à elle-même. Il laissait son adresse, et demandait qu'elle lui fît savoir quel moyen il devait employer pour lui faire parvenir la somme dont il se croyait redevable envers elle. La réponse ne se fit pas attendre. Le lendemain matin, il recevait d'elle un billet ainsi conçu : « — Vous ne me devez rien, monsieur; si j'avais brisé dans mon magasin un objet de valeur, et qu'on me l'eût fait payer, comme c'est l'usage, vous ne vous seriez pas cru

responsable de cette maladresse. Ce qui est arrivé hier à propos de votre acquisition est la même chose, et votre délicatesse n'a rien à réparer dans mon étourderie. »

Léon montra la lettre à son cousin. — Cette jeune fille est fière, dit-il.

— Hum, reprit le cousin, sa fierté m'inquiète; j'ai peur que ce ne soit de la rouerie.

Léon insista cependant pour avoir le cœur net de ce refus; il retourna chez Camille, qu'il ne trouva pas. Voulant couper court à l'aventure, il laissa les cinq louis à son amie, priant celle-ci de les lui remettre. Le même soir, en rentrant chez lui, il trouva chez son concierge une petite boîte cachetée renfermant les cinq pièces d'or enveloppées dans ce court billet : « Vous avez sans doute égaré avant de la lire, monsieur, la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier. Faites-la chercher; elle vous expliquera pourquoi je vous renvoie ce que vous êtes venu déposer chez moi et que j'espère bien n'y plus retrouver. »

— Doutes-tu encore de la fierté de cette jeune fille? demanda Léon à son sceptique cousin.

— Il n'y a qu'une chose dont je ne doute pas, répliqua celui-ci, c'est que tu seras dans un mois, ou plus tôt, en liaison réglée avec mademoiselle Camille, qui est en train de faire avec toi de la dignité à cinquante pour cent.

Pendant qu'elle était l'objet de ces petits débats entre les deux cousins, Camille avait à subir les remontrances de son amie, qui ne comprenait pas ce qu'elle pouvait trouver de blessant dans la conduite de M. d'Alpuis. — Ne devines-tu pas, lui disait-elle, que ce jeune homme est amoureux de toi, et qu'il prend ce prétexte pour venir te voir? — Camille répondait à cela que Léon, ne l'ayant vue qu'une seule fois, pendant cinq minutes à peine, ne pouvait pas être épris d'elle, à moins que cet amour ne fût une impertinence. L'amie s'efforça de lui persuader que le jeune homme l'avait sans doute remarquée depuis longtemps dans son magasin, et que l'achat du coffret d'écaille n'avait été qu'un prétexte pour se rapprocher d'elle. — Alors il a perdu l'occasion, interrompit gaiement Camille, car il était seul avec moi, et ne m'a pas dit un mot. — Mais, reprit-elle sérieusement, que ce monsieur soit amoureux de moi ou non, ses procédés me froissent, voilà qui est certain. Ne me parle plus de lui, tu m'obligeras. Ce qui est plus grave que tout ceci, c'est que le soleil de Pâques va me trouver avec une vieille robe et un vieux chapeau, moi qui rêvais une si jolie toilette d'été.

Camille faisait des démarches pour trouver de l'occupation dans un autre magasin; mais pendant qu'on la promenait de promesse en

promesse, ses petites ressources s'épuisaient peu à peu. Son amie essaya de ramener à son esprit le souvenir de Léon d'Alpuis. Camille l'arrêta net. — Je viens d'écrire dans mon pays, dit-elle, pour emprunter une petite somme à une personne de ma connaissance. Dès que j'aurai sa réponse, je me mettrai dans un hôtel en attendant que j'aie trouvé une place. Si j'avais cru te gêner aussi longtemps, je ne serais pas venue. — Son amie l'embrassa en lui jurant qu'elle ne la gênait pas; mais Camille intérieurement ne renonça pas au projet de quitter sa compagne aussitôt qu'elle le pourrait, et celle-ci, de son côté, n'abandonna pas la pensée de rendre Camille heureuse malgré elle.

Quant à Léon, bien qu'il n'eût fait aucune tentative pour revoir la jeune fille, il ne l'avait pas oubliée complètement. Cette préoccupation, d'abord un peu vague, se changeait en une sorte de curiosité. Il n'avait vu Camille qu'une seule fois et dans une circonstance où il ne l'avait pas remarquée assez pour qu'il pût se rappeler comment elle était; mais il la savait jeune et la supposait jolie. Un soir, étant au théâtre, comme il cherchait pendant un entr'acte s'il ne rencontrerait pas quelque visage de connaissance au bout de sa lorgnette, il aperçut, à la galerie, la jeune femme chez laquelle il était allé deux fois pour trouver Camille. Elle causait avec une autre femme assise auprès d'elle, et Léon eut comme un pressentiment que cette voisine pouvait bien être Camille elle-même. Il n'osait se l'affirmer cependant, ne pouvant admettre qu'il fût possible de voir une seule fois cette charmante figure sans qu'il restât dans la mémoire un souvenir au moins suffisant pour assurer une reconnaissance. Le hasard devait fixer les incertitudes de Léon; comme il quittait le théâtre à la fin du spectacle, il entendit à quelques pas de lui une voix de femme qui disait : — Prends garde, Camille, tu vas perdre ton châle.— Léon se retourna et aperçut sous le péristyle les deux spectatrices qui avaient attiré son attention durant la soirée. L'une d'elles ramenait sur ses épaules son châle, qui en avait glissé. Comme elle s'était retournée, elle se trouva sous le regard de Léon, qui la salua. Camille parut embarrassée, serra le bras de sa compagne, et, se glissant dans la foule où Léon était arrêté, disparut à ses yeux sans qu'il pût la suivre.

A compter de ce jour, le souvenir de la jeune fille prit une place qui devenait de plus en plus envahissante dans la pensée de Léon. Il eut le besoin de la revoir sans oser pourtant se présenter chez elle. L'ayant rencontrée au théâtre, il supposa qu'elle y allait habituellement et devint d'une dévotion assidue au mélodrame. Par exception à ses habitudes, il courut les bals et les lieux de plaisir parisiens, mais il ne vit Camille en aucun endroit. Chaque matin, il

prenait au contact de son cousin une belle résolution audacieuse, et se mettait en route pour aller chez Camille; mais, arrivé à la porte, il rôdait timidement et s'en revenait chez lui. Un jour il se croisa avec Camille dans la rue de celle-ci; elle allait sans doute faire quelque commission dans le voisinage, car elle avait la tête nue et portait sous son bras un petit paquet, qui paraissait contenir des étoffes. Au moment où Léon, qui marchait parallèlement avec elle de l'autre côté de la rue allait la traverser, décidé à l'aborder, elle disparut dans l'allée d'une maison où se trouvait l'enseigne d'un mont-de-piété. Résolu à l'attendre, Léon se promena quelques instans sous les fenêtres de la maison où il l'avait vue entrer. La nuit vint, et le bureau de la détresse publique alluma son feu rouge. En voyant briller au-dessus de sa tête ce phare de la misère, Léon fut tourmenté par un pressentiment révélateur, qui fut bientôt confirmé lorsqu'il vit Camille sortir de l'allée noire, allégée du paquet qu'elle avait aux mains en y entrant. Il connaissait trop la fierté de son caractère pour l'aborder en ce moment, et, s'effaçant dans l'obscurité d'un angle, il la laissa passer devant lui, la suivant seulement des yeux.

Le lendemain, Camille recevait une lettre de Léon; le jeune homme ne faisait aucune allusion à l'incident du magasin, et encore moins à celui qu'il avait surpris la veille. Il parlait seulement de l'amour qu'elle lui avait inspiré, et la suppliait de lui permettre de la voir. La lettre était simple, exprimant moins le désir qu'une sympathie réelle. Léon ne faisait aucune offre de nature à blesser cette ombrageuse dignité. La lettre ne lui fut pas renvoyée, comme il l'avait craint, mais elle resta sans réponse. Deux jours après, il en écrivit une autre qui eut le même sort, puis une troisième, à laquelle Camille répondit. Sa réponse était nette et de nature à enlever toute espérance à Léon. Elle le priait de ne plus écrire. Le jeune homme lui obéit, mais il continua ses stations hasardeuses dans la rue où elle demeurait. Ce qu'il éprouvait pour elle, il ne pouvait clairement le définir. Tantôt il adoptait à son égard les opinions de son cousin, et la jugeait comme une femme habile aux manœuvres de la coquetterie; d'autres fois, il se passionnait jusqu'à l'emportement. Au milieu de ces alternatives, il reçut un soir une lettre d'une écriture inconnue, mais féminine. On lui apprenait que Camille venait de tomber malade de la fièvre typhoïde, et que, ne voulant pas rester à la charge d'une amie dont le dévouement avait épuisé les ressources, elle demandait à être conduite dans un hospice. Cette amie, instruite de l'intérêt que M. Léon d'Alpuis portait à Camille, avait cru devoir, à l'insu de celle-ci, lui faire connaître sa triste situation.

A la réception de ce billet, Léon prétexta auprès de sa famille un petit voyage de quelques jours et courut chercher un médecin qu'il emmena chez Camille. Le mal était dans toute sa force. Camille avait le délire et ne reconnut pas Léon, avec qui le médecin ne voulut pas s'engager avant une certaine crise qui ne devait pas tarder à se produire. Pendant quatre jours et quatre nuits, Léon resta auprès du lit de la jeune fille. La crise attendue avec tant d'anxiété amena une amélioration dans l'état de la malade. Le médecin commença à donner quelques espérances. Léon, qui avait épuisé le délai que ses parens lui avaient accordé pour son voyage, courut faire une apparition dans sa famille. Ce fut pendant son absence que Camille apprit de son amie tout ce qui s'était passé en dehors de sa volonté. Elle ne fit aucun reproche à celle-ci et s'endormit, brisée par une lutte de quatre jours avec la fièvre. Quand elle se réveilla, elle aperçut Léon au pied de son lit. Elle ne retira point sa main de la sienne, et le regarda longtemps sans lui parler; puis, lui faisant signe de se rapprocher, elle lui dit faiblement : — Eh bien! soit, si le bon Dieu le veut, nous nous aimerons.

Ce fut d'abord un étrange amour que cet amour déclaré et accepté dans le voisinage de la mort, car le mal, resté stationnaire pendant deux ou trois jours, offrait de nouveau des symptômes inquiétans. Léon ne songea même pas à trouver un prétexte pour vivre hors de chez lui; il passait tout son temps auprès de Camille. Un soir qu'il était seul avec elle, il sentit sa main qui l'attirait vers l'oreiller où elle reposait sa tête : — Merci, lui dit-elle tout bas; si l'on dit que dans ce monde aimer c'est vivre, grâce à vous je ne mourrai pas sans avoir vécu. — Comme s'il lui eût semblé qu'elle n'avait plus que quelques mots à dire, elle répétait toujours le même : — Je t'aime, oui, je t'aime! Et quand sa voix affaiblie manquait de force, elle exprimait son unique pensée par les gestes, par les yeux. On eût dit que son âme, éveillée tardivement à la passion, voulait la dépenser tout entière. Si on lui répétait que la force de la jeunesse triompherait du mal, elle accueillait cette espérance d'être sauvée moins pour se tromper elle-même sur la gravité de son état que pour empêcher les autres de croire à un danger. Le médecin déclara un soir qu'il était nécessaire qu'elle fît couper ses cheveux, dont l'épaisseur nuisait à l'action des bains glacés. Elle ne voulut y consentir que sur la permission de Léon. L'opération terminée, elle lui donna ses cheveux, et lui demanda un miroir pour se regarder. — Si je guérissais par hasard, je serais bien laide : m'aimeriez-vous encore? lui dit-elle.

Quelques jours plus tard, le médecin annonça à Léon que la science avait dit son dernier mot. Camille le comprit à la douleur de celui-ci.

Elle fit demander un prêtre. Pendant qu'on allait le chercher, elle attira Léon à son chevet. — Comme j'ai perdu du temps! lui dit-elle tout bas. Cet aveu, échappé à sa bouche, mêla une rougeur pudique à l'ombre mortelle qui planait déjà sur son front, où Léon posait le baiser du suprême adieu : première et chaste caresse que l'onction chrétienne allait sanctifier bientôt. Comme il pleurait silencieusement, elle lui passa les bras autour du cou, et, l'embrassant à son tour, elle lui murmura à l'oreille : — Ah! je crois pourtant que je vous aurais rendu bien heureux!

— Tais-toi! tais-toi! fit Léon, qui éclatait en sanglots.

— Pourquoi me taire? ajouta-t-elle. Je ne dis rien de mal, et Dieu peut m'entendre; je suis assez près de lui.

Léon sortit à l'arrivée du prêtre, qui resta seul avec la malade. Son ministère accompli, celui-ci se retira, et Léon rentra dans la chambre avec l'amie de Camille. Ils la trouvèrent fortifiée de cette sérénité que la religion donne aux mourans; elle attendait l'agonie, ce fut le sommeil qui vint. La nuit fut tranquille, et lorsque le médecin entra le lendemain matin, il parut étonné de n'être point accueilli par une mauvaise nouvelle. Il constata dans la situation de Camille un mieux qui ne lui permettait pas encore de revenir sur ses dernières paroles, mais qui jeta cependant un peu d'espérance dans le cœur de Léon. Dans la joie que trahirent les regards de son amant, Camille puisa comme une force de résistance contre la mort. L'amélioration étant devenue encore plus sensible dans la journée et dans la nuit suivante, Camille fut déclarée hors de danger.

Sa convalescence fut longue, mais entourée de soins qui ne la rendaient point impatiente d'en voir arriver le terme. Sûre d'avoir remis le pied dans la vie, elle y marchait doucement. Enfin, six semaines après le jour où elle avait trouvé Léon assis au chevet de son lit, elle sortait pour la première fois à son bras. Les circonstances qui avaient accompagné le début de leur liaison devaient lui donner un caractère sérieux qui jeta d'abord quelque crainte dans la famille de Léon lorsqu'elle en fut instruite. Le cousin, qui était revenu beaucoup sur le compte de Camille, fit entendre raison aux parens de Léon. — Si vous ne lui lâchez un peu la corde, il la brisera, leur dit-il. Il est arrivé à un âge où un jeune homme de famille doit avoir trois choses : un cheval, des dettes et une maîtresse. Léon se passe de cheval, il ne fait pas de dettes; laissez-lui sa maîtresse, c'est une bonne créature, et maintenant que je la connais, je regrette d'en avoir pensé du mal autrefois.

Léon fut laissé libre, et depuis plusieurs années Camille réalisait la promesse qu'elle lui avait faite le jour où, près de mourir, elle lui avait dit : — Il me semble que je vous rendrais bien heureux. —

Un jour cependant le père de Léon avait pris son fils à part : — Mon ami, lui avait-il dit, tu as vingt-sept ans, il faut songer à te marier. Il ne convient pas que j'entre dans tes secrets de garçon; mais si tu étais engagé dans quelque liaison de jeunesse qu'il te fût pénible de rompre brusquement, prends les ménagemens que tu croiras nécessaires à la situation. Je m'engage à n'apporter aucun empêchement à ce que cette rupture s'accomplisse d'une manière digne de toi. Je t'ai donné depuis quelques années la preuve d'une tolérance indulgente, ne m'en fais pas repentir, et prends note de ce que je t'ai dit.

En parlant ainsi à son fils, M. d'Alpuis n'avait encore aucun projet sérieusement arrêté à son égard. Le mariage dont il lui avait parlé n'existait encore dans son esprit qu'à l'état d'idée. Avant d'entamer aucune négociation, il souhaitait que Léon fut libre, et que son union avec la jeune fille qu'il lui destinait fût autre chose qu'une association de fortune. Au début de la passion de Léon pour Camille, il s'était inquiété de voir la tournure sérieuse que prenait cette amourette, et un moment il avait été sur le point de faire intervenir son autorité pour amener une séparation entre les deux jeunes gens; mais à cette époque leur liaison avait déjà un an de date, et Camille, sans s'en douter, comptait des protecteurs dans la famille de son amant. Une vieille tante, qui adorait Léon et qui était un peu encline au romanesque, s'était amusée à faire la police des amours de son neveu, et formulait son opinion à l'égard de sa maîtresse d'une manière très favorable à celle-ci. — Ce mauvais sujet a bon goût, disait-elle familièrement; sa petite conquête est charmante, et puisqu'elle sait le retenir auprès d'elle, laissons-les s'adorer tranquillement. Mieux vaut que Léon ait rencontré cette petite fille que d'aller courir et se ruiner avec des coquines à la mode.

L'esprit de famille est toujours un peu mathématicien. Après calcul fait, on s'aperçut que la liaison de Léon, au lieu d'enfler les chiffres de son budget de dépense, en avait amoindri le total annuel. A cette remarque, qui prouvait le désintéressement de Camille, s'ajoutaient d'autres observations également en sa faveur. Ainsi Léon ne témoignait aucunement, dans ses rapports avec ses parens, qu'il fût absorbé par une affection étrangère; il semblait au contraire s'efforcer de reconnaître, par des soins plus assidus, des attentions plus délicates, et une soumission absolue à tous leurs désirs, la liberté qu'ils lui abandonnaient tacitement d'être heureux en dehors de sa famille. Cependant Léon n'avait pu s'empêcher de songer quelquefois qu'un moment viendrait où il aurait à compter avec les exigences de la vie sociale; mais il n'y songeait que comme un homme qui a des engagemens pour une échéance encore éloignée, et ne veut pas troubler la quiétude du présent par le souci de l'avenir. Au pre-

mier avertissement de son père, et comme mis à l'aise par la bienveillance que celui-ci lui témoignait, Léon crut pouvoir hasarder quelques confidences sur la nature de ses relations avec Camille, qui ne lui permettaient pas de la quitter d'un jour à l'autre sans brutalité et sans ingratitude. Son père l'interrompit en lui disant que ces confidences ne lui apprenaient rien qu'il ne sût déjà. — C'est précisément parce que je prévois tout ce que cette séparation aura de pénible, lui dit-il, que j'ai pris l'avance en te laissant du temps pour l'adoucir par toutes les précautions qu'il te plaira d'employer. Il est peu convenable, à un certain point de vue, qu'un père s'immisce en ces sortes d'affaires; mais ma complaisance passée devait amener naturellement celle dont je fais preuve aujourd'hui..... Tu n'as, je l'espère, demanda-t-il à Léon avec une sorte d'inquiétude, fait à cette jeune fille aucune promesse qui engage ton avenir?

— Aucune, et elle ne m'en a jamais demandé, répondit Léon.

— Alors, reprit le père, il faut la préparer à un dénoûment qu'elle a dû prévoir, et puisque tu m'obliges à être plus précis, je t'autorise à prendre à son égard les dispositions dont tout galant homme accompagne ordinairement la rupture d'une liaison qui a été convenable.

— Oh! mon père, dit Léon, Camille n'est pas une femme que l'on a et que l'on quitte pour de l'argent. Elle acceptera notre séparation, parce qu'elle la sait nécessaire; mais toute autre chose sera refusée, j'en suis sûr.

— Ce sera à toi de vaincre, si tu les rencontres, des scrupules qui seraient exagérés, lui dit son père. Une femme qui a aimé un homme et s'est bien conduite avec lui peut accepter non l'offre vulgaire d'un paiement, mais des ressources qui deviennent un dernier témoignage d'affection pour elle, quand elles doivent la préserver d'une misère qui serait un remords pour celui qui la quitte... Je ne crois pas, acheva M. d'Alpuis en souriant, que tous les pères de famille se montrent aussi concilians, mais je ne veux pas que l'accomplissement de ma volonté soit rigoureux pour le fils que j'aime... et pour celle qui l'a aimé. Allons, mon enfant, reprit-il en voyant que Léon s'attendrissait un peu, c'est assez d'émotion. La vie est la vie.

A la suite de cette conversation avec son père, Léon lui avait demandé au moins trois mois pour préparer sa rupture avec sa maîtresse. — Prends-en six, avait répondu M. d'Alpuis; mais au bout de ce temps sois libre.

Léon contrastait singulièrement par le caractère et le langage avec les jeunes gens dont le scepticisme feint ou véritable profite de toutes les issues que l'esprit peut ouvrir pour échapper au senti-

ment. Son éducation, qui avait été faite dans la famille, et l'habitude d'y vivre, avaient perpétué en lui des traditions de respect et d'obéissance qui ne sont pas toujours intactes à vingt-cinq ans; mais l'âge n'avait émancipé que son intelligence, son cœur était resté enfant. Si, comme il en avait eu l'idée, son père, au début de sa liaison avec Camille, avait exigé qu'il y renonçât et fît un voyage, Léon sans doute aurait souffert, étant sérieusement épris, mais il serait parti. Aujourd'hui, après l'avoir imprudemment peut-être laissé libre pendant quatre ans, on le rappelait sous la dépendance du devoir : il montrait les mêmes dispositions dociles à s'y rendre. Après l'engagement pris avec son père, il était décidé à aller dire à Camille : — Nous avons encore six mois à être heureux, et après nous ne serons plus qu'un souvenir l'un pour l'autre. Au lieu d'attrister les derniers jours que nous avons à passer ensemble, veux-tu y mettre tant de bonheur que le souvenir nous en reste éternel? — Cet aveu loyal fut arrêté sur les lèvres de Léon par une confidence de sa vieille tante. — Ton père a des projets sur toi, mon enfant, lui dit-elle, et il est question de nous faire aller à la noce. Ainsi profite de la dernière année de ta vie de garçon. A propos, et ta petite? L'aimes-tu toujours?

— Toujours, ma tante.

— Allons, reprit la bonne femme, ta future te la fera oublier. Puis elle lui cita le nom de la jeune fille à laquelle on songeait pour lui dans sa famille, et commit l'étourderie d'avouer à Léon que ce mariage rencontrerait peut-être quelques difficultés, car un des parens de Mlle d'Héricy, qui devait lui laisser une fortune considérable, ne trouvait pas celle du fils de M. d'Alpuis suffisante. Mlle d'Héricy était d'ailleurs encore trop jeune, et en supposant que le mariage dût s'accomplir, il devait, dans tous les cas, se trouver reculé bien au-delà de l'époque qu'on avait fixée à Léon pour qu'il eût reconquis sa liberté. Il jugea donc inutile d'alarmer Camille aussi longtemps à l'avance, et continua à vivre avec elle comme par le passé.

Au bout de plusieurs mois, n'ayant reçu aucun avertissement nouveau et ayant appris par sa tante que des circonstances obligeaient son père à renoncer provisoirement à ses projets, il supposa qu'un nouveau délai lui était accordé tacitement; mais, au moment où il s'attendait le moins à voir troubler la tranquillité dont il jouissait, en plein hiver, à la veille de Noël, M. d'Alpuis annonça à son fils qu'ils étaient invités à de grandes chasses sur les domaines de M. d'Héricy, leur voisin de campagne, et qu'il fallait se préparer à partir. Léon alla aux nouvelles auprès de sa tante. Il trouva la bonne dame occupée à ses préparatifs de voyage. — C'est pourtant à cause de vous, beau neveu, lui dit-elle, que toute la maison va s'ensevelir

dans la neige. — Et elle lui expliqua brièvement la situation. Celui des parens de Mlle Clémentine d'Héricy qui avait fait quelques obstacles à son mariage avec Léon était mort. La famille d'Héricy profitait de ce deuil pour aller passer l'hiver à la campagne, et c'était chose convenue avec les parens de Léon que ceux-ci iraient en même temps habiter leur propriété. Les rapports de voisinage qui ne manqueraient pas de s'établir entre les deux familles amèneraient également entre les jeunes gens qu'on souhaitait unir des rapprochemens plus familiers que ceux permis à la ville. — Et si vous vous plaisez l'un à l'autre, comme on l'espère, à moins que vous ne soyez très difficiles l'un et l'autre, acheva la bonne tante, on vous mariera aux lilas. Voilà ce qui se passe, beau neveu. Aide-moi à mettre mes robes dans les malles, et ne les chiffonne pas trop, ajouta-t-elle.

— Et quand partons-nous, ma tante? demanda Léon avec inquiétude.

— Monsieur ton père, lui dit-elle, nous traite comme si nous étions des conspirateurs et qu'il fût préfet de police : il nous accorde vingt-quatre heures pour faire nos paquets.

Léon supplia sa tante de faire naître des lenteurs qui occasionnassent un retard.

— Ta mère et moi, répondit-elle, nous sommes décidées à résister même à la gendarmerie, si ton père veut nous faire partir avant que les couturières et les modistes aient achevé leurs commandes. Si tu as de ton côté quelques petites affaires à expédier, tu peux compter au moins sur deux jours.

VI.

Léon courut chez Camille sans intention arrêtée, mais disposé cependant à préparer l'aveu que la nécessité l'obligeait à lui faire. Il ne la trouva point seule chez elle, et fut presque content que la présence d'un tiers vînt fournir un prétexte à son silence. Camille était avec une jeune femme de son voisinage, une des rares connaissances féminines qui eussent été tolérées par Léon. Il devina que sa présence venait interrompre quelques confidences sentimentales, en s'apercevant que l'amie de Camille avait les yeux rouges et que son émotion avait gagné sa maîtresse. Resté seul avec celle-ci, il lui demanda ce qui s'était passé.

— C'est cette pauvre fille qui vient de me raconter ses chagrins, répondit Camille : son amant la quitte pour se marier.

— Et comment la quitte-t-il? demanda Léon, qui voyait dans ce rapprochement de situation offert par le hasard une porte ouverte à un commencement d'aveu.

— Oh! il agit fort mal, répliqua Camille; il lui a jeté brutalement cette nouvelle sur le cœur comme un pavé.

Léon se sentit mal à l'aise sous le regard de sa maîtresse, et, pour diminuer son embarras, il se mit à marcher dans la chambre en fumant.

— Mais, dit-il en observant l'impression que sa question pourrait faire naître, ce garçon a de la fortune, je crois, et en jetant ce pavé, comme tu dis, il a dû avoir soin de l'envelopper de manière à amortir le coup.

—Cela ne justifie pas sa manière d'agir, qui a été brutale et cruelle, répondit Camille. On ne met pas brusquement à la porte de sa vie, en la prévenant d'un jour à l'autre, une femme qu'on dit avoir aimée. — Ainsi, reprit-elle avec une grande vivacité, car c'était une des facultés de sa nature sensible de s'imprégner pour ainsi dire de la passion d'autrui, — ainsi voilà le premier et le dernier mot des hommes avec les femmes qui leur donnent les plus belles années de leur existence. De l'argent, et tout est dit!

Elle prit sa tête dans ses mains, et, presque accroupie au coin de son feu, resta silencieuse. Léon comprit qu'il n'avait rien à dire, à moins de tout dire.

— Eh bien! après tout, fit Camille, sortant de sa torpeur et secouant la tête comme pour faire tomber les pensées qui l'obsédaient, n'est-ce pas toujours ainsi que cela doit finir? N'ont-elles pas raison, celles-là qui ne voient dans un amant qu'un compagnon passager au bras duquel elles marchent joyeuses, en renouvelant chaque matin leur provision d'amour quotidien, celles pour qui le mot adieu n'est qu'un point qu'on pose tranquillement après une phrase achevée? Ah! bonne fée, bonne fée, toi qui donnes l'insouciance à tes filleules, pourquoi n'es-tu pas ma marraine?

— Camille! Camille! s'écria Léon en s'approchant d'elle.

Elle l'attira à ses côtés, et lui dit tout bas en lui passant les bras autour du cou : — Pardonne-moi, on m'a soufflé ce soir une bouffée de mauvais air dans l'esprit. Que veux-tu? ajouta-t-elle en mettant un baiser pour sourdine à ses paroles, comme si elle eût craint de les faire trop entendre; je sais que mon bonheur habite une maison de paille, et je m'effraie quand le voisin crie au feu. Tiens, reprit-elle en se levant et en allant décrocher un calendrier neuf que son facteur lui avait apporté dans la journée, tous les ans à cette époque-ci, quand je vois l'almanach de l'année prochaine, je ne puis m'empêcher d'être inquiète en regardant ces longues colonnes qui représentent les mois et les jours. Je me demande tout bas si nous irons ensemble jusqu'au bout...

Léon voulut l'interrompre, car en l'écoutant il était inquiet et op-

pressé comme un homme qui voit un enfant jouer avec une arme chargée. — Pourquoi nous attrister en parlant d'une chose qui est encore probablement si lointaine? dit-il.

Camille ne s'aperçut pas heureusement du démenti que le son de la voix de Léon donnait à ses paroles. — Lointaine, mais certaine, reprit-elle. Je puis parler de cette chose sans trop m'attrister, mais seulement quand tu es avec moi. Et puis ne voit-on pas tous les jours des gens qui se portent bien parler de la mort? Cela ne fait pas mourir plus vite qu'à son heure. Nous devons nous séparer un jour...

— Tais-toi, dit Léon en lui serrant la main.

Camille insista. — Nous devons nous quitter, reprit-elle; mais il ne peut y avoir entre nous qu'une séparation définitive occasionnée par ton mariage. Un garçon de ton âge ne se marie pas comme une petite demoiselle à qui sa mère vient dire un jour, en lui présentant un futur : Ma fille, voici monsieur un tel qui vous épouse après-demain, faites-lui la révérence et cachez votre poupée. Tu seras instruit à l'avance des projets de ta famille, tu pourras même les deviner, on t'obligera à aller plus fréquemment dans le monde, on te ménagera des rencontres avec une héritière bien dotée qu'on t'aura choisie. Tu entendras enfin autour de toi des chuchotemens vagues dont il te sera facile de pénétrer le sens. Eh bien! je demande à être avertie dès ce moment.

En écoutant Camille, Léon se demandait intérieurement si quelque avis anonyme ne l'avait pas prévenue du danger qui la menaçait, et si ses paroles n'avaient pas pour but d'en provoquer l'aveu. Cet aveu, vint jusqu'au bord des lèvres de Léon; mais, au moment de parler, il éprouva une impression étrange, comparable à celle que peut éprouver un chirurgien qui va pratiquer une opération difficile, et que la tranquillité du sujet effraie plus que ne le ferait sa résistance. Ce qui l'avait alarmé le plus jusque-là, il faut le dire, c'était surtout la préoccupation de la douleur que cet aveu causerait à sa maîtresse, et ce fut surtout au moment où elle lui parlait elle-même de leur rupture, dans un avenir encore lointain et indéterminé, qu'il comprit cette chose si simple, qu'une rupture l'éloignerait autant de Camille qu'elle séparerait celle-ci de lui-même. Camille s'était rapprochée de lui, accroupie sur le tapis, au pied de la chaise où Léon se tenait rêveur, cachant son visage dans l'ombre pour dissimuler son émotion. Elle reprit doucement, continuant sa pensée : — Je veux que tu me préviennes à l'avance. Sois tranquille, je ne te tourmenterai pas, d'aucune façon. Tu as déjà mis assez de bonheur dans ma vie pour que j'aie perdu le droit d'accuser la destinée quand elle se montrera sévère. En m'aimant il y a quatre ans,

tu ne m'as rien promis que de m'aimer; mais jusqu'ici tu as tenu ta promesse, et je ne crois pas t'avoir rendu la fidélité rigoureuse. Nos troubles et nos bouderies n'ont jamais eu de motif sérieux. C'étaient de petits nuages légers qui passent rapidement sans cacher le ciel et sans faire d'ombre. Je veux que les derniers instans de notre vie commune conservent la tranquillité de ses premiers jours. Aussi n'entendras-tu sortir de ma bouche aucune parole amère, au fur et à mesure que nous approcherons du terme de notre liaison. Qu'aurais-je à te reprocher d'abord? Rien. Sous mon apparence étourdie, j'ai un grand fonds de raison, et tu ne me verras tenter aucune résistance contre ce qui est inévitable. On t'a permis de m'aimer dans ta famille; je serais injuste envers elle et je manquerais de reconnaissance, si j'essayais d'apporter le moindre obstacle à ses désirs. Notre liaison aura été irrégulière, c'est le nom qu'on donne, je crois, aux affections qui naissent spontanément en dehors des conventions et des intérêts, et qui n'ont d'autre sécurité d'existence que leur franchise même; mais quand le terme en sera arrivé, au milieu de mon chagrin j'aurai la joie de savoir que tu t'éloignes de moi le cœur sain, et que l'amour de celle qui t'aimera n'aura pas de blessures à y panser.

Comme elle achevait ces mots d'une voix qu'elle s'efforçait de maintenir calme, Camille s'aperçut que la main de Léon tremblait dans la sienne. Elle se leva rapidement, observa le visage de son amant et s'aperçut qu'il était pâle. — Qu'as-tu? lui demanda-t-elle vivement.

— Rien, dit Léon, écartant une pensée douloureuse, c'est l'odeur de ton charbon de terre qui m'a fait mal à la tête.

— Menteur, qui ne veux pas dire la vérité! fit Camille, courant après lui dans la chambre et le forçant à revenir à la place qu'il venait de quitter.

— Menteur? balbutia le jeune homme, convaincu cette fois que sa maîtresse était instruite de tout.

— Oui, menteur! orgueilleux! reprit la jeune femme, qui ne veux pas convenir que ce n'est pas le feu, — il est éteint, — mais seulement l'idée de penser qu'un jour il faudra nous quitter...

— Je t'en prie, Camille,... tais-toi! s'écria Léon, qui ne cachait plus son émotion.

— Ah! que je suis contente de te voir comme cela! dit celle-ci en frappant dans ses mains. C'est tout ce que je voulais savoir. — Et revenant s'accroupir aux pieds de Léon, elle ajouta tout bas : N'est-ce pas que d'y penser, cela fait bien du mal?

Léon attira Camille auprès de lui, et pendant quelque temps la tint silencieusement embrassée. Durant cette muette étreinte, leurs

deux cœurs étaient si voisins, qu'ils se révélaient presque l'un à l'autre par la rapidité de leurs battemens les émotions diverses qui venaient de les agiter mutuellement.

Camille la première rompit ce silence. — Ne parlons plus inutilement de ces choses-là, dit-elle en se dégageant des bras de Léon, et elle ajouta : — Je ne suis pas sortie depuis plusieurs jours; le temps est beau, tu devrais me mener voir les boutiques du nouvel an. Et à propos, continua-t-elle sur un ton de curiosité enjouée, quelle surprise me ménages-tu cette année pour mes étrennes? — Il semblait qu'une étrange coïncidence dût pendant toute cette soirée ramener des allusions à la situation autour de laquelle Camille se promenait comme un aveugle autour d'un précipice. Plusieurs fois le hasard avait offert à Léon une occasion de parler, en dégageant son aveu des difficultés d'une entrée en matière. Cette fois comme les autres, il s'abstint. La question de Camille lui rappela cependant que s'il était provisoirement résolu à lui taire la vérité, il était du moins dans l'obligation de lui avouer son départ. Elle apprit cette nouvelle assez tranquillement; elle était habituée d'ailleurs à voir Léon la quitter chaque année pour aller passer quelques semaines dans la propriété de ses parens pendant la belle saison; un départ au milieu de l'hiver n'était pas même un événement nouveau. Plusieurs fois déjà, à l'époque de la fermeture de la chasse ou au moment du passage des oiseaux, Léon s'était absenté de Paris; mais ces absences étaient toujours de peu de durée. Camille s'inquiéta seulement en apprenant que toute la famille de Léon émigrait au moment où les réunions du monde, les bals, les soirées étaient dans leur plus grand éclat. — Ma mère est très fatiguée, lui dit Léon; c'est précisément pour échapper aux obligations que lui impose son séjour à Paris pendant l'époque des réceptions qu'elle désire aller passer quelque temps à la campagne. Je crois que son intention est d'y rester jusqu'au carême. — Et, ne voulant pas alarmer sa maîtresse par l'idée d'une trop longue absence, il se hâta d'ajouter : Je ne pense pas qu'elle me garde auprès d'elle tout ce temps.

La tranquillité apparente de Léon rassura Camille autant que les raisons très naturelles qu'il lui donnait pour expliquer ce que son voyage avait d'inusité. Une autre raison, ayant son origine dans l'égoïsme même de la passion, contribuait à lui faire accepter le départ de Léon et son absence momentanée. Camille faisait intérieurement cette réflexion : qu'en s'éloignant lui-même de Paris à l'époque où tous les salons étaient ouverts, Léon échapperait aux séductions dont elle les supposait peuplés, ainsi qu'aux occasions de se laisser entraîner vers quelque engagement préparé par les soins de

sa famille. Comme Léon s'étonnait qu'elle accueillît aussi facilement la nouvelle de son départ, elle lui avoua naïvement le petit calcul intéressé qu'elle venait de faire, et ne prit point d'alarme nouvelle en voyant le singulier sourire que cet aveu avait amené sur les lèvres de son amant.

Léon, devant paraître chez son père, qui donnait une soirée d'adieu, se disposait à quitter Camille, lorsqu'ils reçurent la visite de Francis Bernier. Celui-ci offrait le soir même un réveillon dans son atelier, et venait inviter les deux jeunes gens. Après le souper, on devait organiser un petit bal. Camille n'avait pas assez souvent l'occasion de se distraire pour que Léon songeât à ne point la faire profiter de celle qui se présentait. Il savait qu'elle trouverait chez Bernier une société amusante, et pensa qu'à la veille d'une séparation, le tumulte d'une nuit de plaisir pourrait utilement étourdir son esprit. — Eh bien! dit-il à Francis, si tu as le temps, attends que Camille soit habillée; tu l'emmèneras directement chez toi. J'irai vous rejoindre après avoir passé une heure chez mon père.

Et il sortit, laissant Bernier seul, pendant que Camille allait s'habiller dans sa chambre. Camille donnait d'ordinaire peu de temps à sa toilette; toute sa beauté étant sur elle, elle n'avait point besoin de la chercher pendant une heure dans des cartons, dans des tiroirs, ou dans les pots mystérieux d'un laboratoire chimique. Au bout de dix minutes, elle était prête et tendait la main à Francis en lui disant : — Partons-nous? J'espère que je suis belle, ajouta-t-elle en tournant devant lui.

— Est-ce qu'on ne me fera pas l'honneur de mettre les diamans de la couronne? demanda Bernier en riant.

— C'est vrai, j'oubliais, fit-elle, et, prenant dans un petit coffret une paire de pendans d'oreilles fort modestes, elle vint les attacher devant la glace. Comme elle était sur le point de partir, ses regards tombèrent sur un petit carton très élégant que Bernier avait déposé sur une chaise en entrant. Sa curiosité flaira quelque objet de coquetterie. Elle prit le petit carton, s'approcha de Bernier, qui riait dans sa moustache, et lui dit d'une voix caline : — Est-ce qu'il faut ouvrir?

Et, sans même attendre sa permission, elle enleva le couvercle du carton, d'où s'échappa une subtile odeur d'essence orientale. — Ah! que c'est joli! s'écria Camille en déployant un de ces burnous algériens dans lesquels les femmes s'enveloppent pour sortir du bal ou du théâtre. Elle ne put résister au désir d'essayer le burnous, et comme elle en drapait les plis sur ses épaules en se regardant avec satisfaction dans la glace, Bernier lui dit : — Ce chiffon vous plaît, gardez-le, mignonne. Je l'ai apporté pour vous; c'est mon étrenne.

Après l'avoir remercié, Camille se promena majestueusement dans la chambre, heureuse comme un enfant à qui on a donné un jouet nouveau. — Une question, dit-elle en se posant devant Francis; ai-je l'air d'une femme du monde ainsi?

— Est-ce sérieusement que vous me demandez cela?

— Sans doute.

— Eh bien! non, répliqua Bernier. Donnez-moi le bras, et allons-nous-en.

Comme il l'avait promis, Léon vint rejoindre sa maîtresse chez Francis, et la trouva fort animée au milieu d'une société de jeunes gens qui pour la plupart étaient des amis, et traitaient Camille en camarade. Ce fut dans cette soirée que celle-ci imagina de lever sur chacun d'eux un impôt de distractions pendant tout le temps que devait durer l'absence de Léon. Malgré la complicité de sa tante, celui-ci dut quitter Paris le lendemain même, M. d'Alpuis n'ayant pas consenti à différer le départ.

Les adieux de Léon et de Camille ne furent du côté de celle-ci attristés par aucune préoccupation. Quant à Léon, il avait renoncé à risquer même une demi-confidence. Sans avoir l'intention de résister aux volontés de son père, il espérait gagner du temps. Rien d'ailleurs n'était encore conclu, et ce voyage, dont le but était d'amener un rapprochement sympathique entre lui et Mlle Clémentine d'Héricy, pouvait bien ne pas avoir les résultats qu'on paraissait en attendre. Dans tous les cas, les projets de la famille restaient ouverts à l'intervention du hasard, et si Léon manquait trop d'initiative pour faire naître lui-même des obstacles, il se sentait du moins disposé à profiter de tous ceux que l'imprévu enverrait à son aide.

VII.

Cette partie de chasse à laquelle M. d'Alpuis et son fils avaient été invités n'était en réalité qu'un prétexte, une sorte de terrain neutre où l'on voulait que les deux jeunes gens se rencontrassent pour la première fois, dans une entrevue dégagée de l'embarras et de la gêne qui accompagnent toujours une présentation officielle. Tous les détails de cette rencontre avaient été convenus à l'avance. Pendant la chasse, on devait croiser la promenade équestre des dames châtelaines, qui se joindraient à M. d'Héricy pour retenir M. d'Alpuis et son fils à dîner. Ce *scenario* était l'œuvre de la tante de Léon, qui voulait, dans toutes les circonstances de la vie, ménager la part du romanesque. Suivant elle, tout dépendait de la première impression que les jeunes gens éprouveraient en face l'un de l'autre, et elle avait tout disposé pour que cette impression, mutuellement

agréable, leur inspirât le désir de se retrouver ensemble; mais le hasard devait apporter à son plan des modifications de nature à en compromettre la réussite.

Le matin de cette chasse, comme Léon achevait de s'équiper, il fut abordé par le garde de son père, espèce de Bas-de-Cuir assermenté. Ce rustique personnage, qui s'appelait Lolo, était depuis quinze ans au service de M. d'Alpuis, et avait fait l'éducation cynégétique de son fils. Comme tous les gardes, Lolo était en rivalité avec ceux des voisins, et particulièrement avec celui de M. d'Héricy. Ils passaient leur vie l'un et l'autre à guetter l'occasion de se faire des procès-verbaux, et il fallait toute l'autorité de leurs maîtres respectifs pour que leur antipathie ne sortît point des limites de l'injure quand ils se rencontraient.

— Monsieur, dit Lolo en entrant dans la chambre où se tenait Léon, Tabareau vous a *sentu* arriver hier au soir, et, sauf votre respect, il a *gueulé* après vous toute la nuit. Pour le faire taire, je lui ai promis que vous l'emmèneriez travailler aujourd'hui.

— Nous chassons avec les chiens de M. d'Héricy, répondit Léon.

— Sacrebleu! dit Lolo en tournant sa casquette; Tabareau va être bien fâché. Et il reprit : — Si monsieur voulait me le permettre, quand il sera parti, je lâcherai tout de même Tabareau; il prendra le train de monsieur et le rejoindra là-bas, comme sans le faire exprès, parce que, continua le garde, je serais humilié si monsieur, qui est mon élève, ne tuait rien aujourd'hui.

— Ah! tu as peur de ma maladresse? fit Léon.

— C'est sans intention d'offense, répondit Lolo; mais monsieur est habitué à ce lambin de Tabareau, qui vaut mieux dans un de ses poils que tous les *anglais* de Robert (c'était le nom du garde de M. d'Héricy).

— Ne sont-ils pas bons, ces chiens? demanda Léon.

— Peuh! reprit Lolo, ayant l'air de faire une concession dédaigneuse; c'est des jolies bêtes, qui vous ont le feu dans le ventre et le diable dans les jarrets; mais quand ça vous pousse un lièvre, faut que le plomb soit rudement vif à lui dire bonjour.

— Et tu veux dire que le mien ne l'est pas assez? interrompit Léon.

— Monsieur, chacun a ses habitudes, répondit respectueusement le vieux garde en se retirant.

Léon et son père partirent à pied pour aller rejoindre M. d'Héricy. Au carrefour qu'il leur avait indiqué, celui-ci les attendait avec son garde. Après les salutations d'usage, les chasseurs se dispersèrent pour aller se poster à des endroits que Robert leur indiqua comme étant le passage de l'animal, qui avait été détourné la veille à l'intention des hôtes attendus par M. d'Héricy. Ceux-ci placés avec la

recommandation de ne point s'éloigner pour éviter les accidens, le garde pénétra dans l'enceinte où se tenait un chevreuil *brocart*, et découpla deux paires de demi-briquets anglais dont il appuya la quête. Connaissant les mœurs de son animal, il savait à l'avance la route qu'il allait parcourir : après s'être fait battre pendant quelque temps, le *brocart* devait arriver sous le fusil des messieurs d'Alpuis père ou fils. Léon était à son poste depuis cinq minutes, lorsque l'aboiement des chiens lui annonça que le chevreuil était lancé; mais tout à coup, dans une direction très opposée à celle que la chasse semblait suivre, et à une assez faible distance, Léon entendit la voix d'un chien bien gorgé, dont les notes graves et les coups de gueule régulièrement alternés lui rappelèrent la basse de Tabareau. Voici ce qui était arrivé. Une demi-heure après le départ de ses maîtres, Lolo avait pris sur lui de commettre une infraction à leurs ordres. C'était d'ailleurs depuis longtemps son idée fixe de faire chasser Tabareau sur la propriété dont Robert avait la garde. Après avoir fait sortir du chenil le vieux basset, atteint d'un commencement de rhumatisme, Lolo lui frictionna les jambes avec un baume qui était également bon, disait-il, pour les maux de chrétien. La friction achevée, il lui entoura les jarrets dans des morceaux d'étoffe de laine qui s'arrêtaient au-dessus de ses pattes, et dans cet équipage singulier il l'emmena vers la chambre où l'on rangeait les ustensiles de chasse. Tabareau en fit le tour deux ou trois fois, en suivant de ses yeux intelligens les indications du doigt de Lolo, qui lui montrait le bois de cerf sur lequel Léon suspendait ordinairement son fusil. En n'y voyant plus cette arme, dont l'absence significative lui révélait le départ de son maître pour la chasse, le vieux basset commença dans son langage une série de réclamations énergiques. — Il a compris, pensa le garde. Mettant le chien en laisse, il le conduisit à mi-route du chemin que ses maîtres avaient dû parcourir, et le laissa aller à son gré dès que Tabareau eut indiqué qu'il sentait leurs traces.

Tout en cheminant tranquillement de son allure, encore un peu ralentie par les espèces de bas de laine qui entouraient ses jambes torses, le basset entra par un bris de clôture dans une sorte de parc réservé voisin d'une habitation. Une trace de fauve encore chaude vint le détourner de la route qui devait le conduire à ses maîtres. Il avait bien hésité un moment; mais son instinct de chasseur était si grand, qu'il était parti à pleine voix sur la piste, et mettait debout une chevrette (1) qui avait plutôt les allures d'un animal privé que d'un fauve. Peu défiante en effet, la chevrette se laissait pour-

(1) La femelle du chevreuil.

suivre à vingt pas, suivant les allées, se retournant pour regarder le chien, s'arrêtant comme pour l'attendre, et se laissant approcher de si près, qu'il aurait pu lui souffler au poil. Sortie par une brèche du parc réservé où elle avait été levée, ne se reconnaissant plus au milieu des grands bois qu'elle traversait, la chevrette, inquiétée instinctivement, avait quitté les allées pour se jeter dans un massif de quelques arpens qui partageait les deux chemins à l'angle desquels Léon avait été posté. Tabareau la menait doucement, débrouillant ses ruses et manœuvrant pour l'éloigner de l'enceinte. En reconnaissant la voix de son basset, Léon ne put retenir une exclamation de mauvaise humeur. Il craignait que son chien, en restant dans ce voisinage, n'en éloignât le brocart, chassé par la petite meute de M. d'Héricy, et que celle-ci commençait à ramener, suivant l'itinéraire indiqué par le garde. — A vous, monsieur! cria Robert en faisant signe de loin à Léon. Celui-ci se mit en position. En guettant l'arrivée de l'animal pour le tirer à sa sortie du bois, il aperçut à quarante pas de lui, dans le feuillage rouillé des jeunes chênes, une forme rousse qui semblait se mouvoir. Bien qu'il ne pût en distinguer le sexe, il reconnut un chevreuil, et ne doutât pas que ce ne fût celui dont l'approche lui était signalée. Il épaula rapidement et fit feu; mais à travers la fumée de son coup, et bien au-dessus de l'endroit où il venait de tirer, Léon vit le brocart franchissant la route d'un seul bond, et mené très raide par les chiens de M. d'Héricy. — Sur quoi donc monsieur a-t-il tiré? lui demanda Robert, qui était accouru.

— C'est ce que je me demande, répondit Léon, un peu étonné. Cependant il se précipita pour vérifier son tir.

— Monsieur a touché, dit Robert en ramassant une poignée de poils roux restés au pied d'un arbre que le plomb avait criblé; mais ce n'est pas le brocart, ajouta-t-il en reconnaissant des empreintes fraîches, c'est une chevrette.

— Elle est blessée, fit Léon; voici du sang sur les bruyères.

— Mais, interrompit le garde en prêtant l'oreille, Dieu me pardonne! c'est la musique de ce gueux de Tabareau que j'entends là!

— Oui, dit Léon, qui ne put s'empêcher de sourire. Je n'avais pas voulu l'emmener ce matin; il se sera échappé pour me rejoindre, et aura levé dans sa route la bête que j'ai tirée...

Il fut interrompu par un nouveau coup de feu.

— C'est à l'Épine, dit Robert, monsieur votre père y était placé.

— Dans ce cas, reprit Léon, le brocart doit être tué.

— Votre chevrette aussi a son compte, fit le garde. Elle ne peut pas emporter son coup bien loin. Je parie que votre basset lui mord les jarrets. Nous n'avons qu'à le suivre : il nous mènera dessus.

Après avoir marché sous bois pendant un quart d'heure, suivant la bête au sang, Léon et Robert arrivèrent dans une grande allée et aperçurent à une courte distance deux femmes vêtues en amazones et qui arrêtaient leurs chevaux pour causer avec M. d'Alpuis, que M. d'Héricy semblait leur présenter.

— C'est madame et mademoiselle qui font leur promenade à cheval, dit le garde à Léon.

Celui-ci pensa qu'il était convenable d'interrompre sa chasse pour rejoindre la compagnie; mais, comme il allait se diriger de ce côté, la chevrette parut sur la lisière du bois, toujours poursuivie par l'infatigable Tabareau. Elle parut vouloir traverser l'avenue; puis, arrivée au milieu, l'effort qu'elle avait fait pour prendre un dernier élan ayant épuisé le reste de ses forces, elle tomba sur ses jarrets.

— C'est singulier, dit Robert entraînant Léon. — Ah! monsieur, s'écria-t-il quand il fut auprès de la bête expirante, qui s'était retournée à son approche, voilà un coup de fusil bien malheureux! — Et il ajouta en se parlant à lui-même : C'est ce gredin de basset qui l'aura levée dans le parc.

— Qu'y a-t-il? demanda Léon, que l'exclamation de Robert avait inquiété.

— Il y a, dit celui-ci, que vous avez tué la chevrette de Mlle Clémentine, une petite bête qu'elle a élevée et qu'elle adorait...

Au même instant, Tabareau parut à son tour sur la route : ses poils étaient hérissés d'épines; ses longues oreilles, qui traînaient à terre, avaient été déchirées par les ronces, et il avait perdu un de ses bas de laine. En voyant que la bête était couchée sur le flanc, il conclut que sa besogne était terminée et cessa de donner de la voix. Seulement il s'approcha de la chevrette pour lécher le sang qui coulait de son épaule fracassée. Robert lui donna un coup de pied pour l'éloigner. Comme le garde n'était pas coutumier de politesse avec lui, Tabareau ne parut point surpris de cette brutalité. Ayant la conscience d'avoir bien fait son devoir, il passa derrière Léon, et, remuant sa queue droite avec la régularité d'un balancier de métronome, il semblait demander à son maître s'il n'était pas content de lui. Une nouvelle bourrade l'envoya rouler à trois pas; il se releva, se recula hors de portée des coups, et assis sur son train de derrière, la tête penchée entre les jambes et presque cachée entre ses oreilles, qui faisaient trois plis par terre, il médita quelque temps sur l'ingratitude humaine, s'interrompant quelquefois dans sa méditation pour éplucher ses pattes avec sa langue.

Cependant Léon venait d'être rejoint par la compagnie. Flairant l'approche de sa maîtresse, la chevrette avait fait un effort pour se

relever. Mlle d'Héricy, reconnaissant son animal favori, était descendue de cheval.

— Ah! ma mère! dit-elle tristement sans regarder Léon, dont l'attitude était fort embarrassée, on a tué Dolly!

Et la jeune fille ne put s'empêcher de mêler quelques larmes à celles qui s'échappaient, grosses et lentes, des yeux de la chevrette.

— Robert, dit M. d'Héricy à son garde, achevez cette bête, qu'elle ne souffre pas.

— Mon père, fit Clémentine, je vous en prie, pas devant moi.

M. d'Alpuis lui offrit la main pour remonter à cheval, et elle partit aussitôt, accompagnée de sa mère.

Léon ayant expliqué à son père les causes qui avaient amené la mort de Dolly, celui-ci présenta ses excuses à M. d'Héricy, qui crut devoir poliment rejeter l'accident sur le peu de soin des domestiques. — Un jour de chasse, dit-il, on aurait dû retenir la chevrette en captivité, comme on avait coutume de le faire dans ces circonstances.

— Tout autre chasseur, ajouta M. d'Héricy en se tournant vers Léon, eût fait comme vous, car tout gibier devant les chiens est gibier de tir. Allons, Robert, achevez Dolly, et que ma fille ne la voie plus à son retour. Quant au chevreuil qui est à l'Épine, vous le ferez porter chez monsieur, ajouta-t-il en désignant M. d'Alpuis.

Le programme de la tante de Léon n'en reçut pas moins son exécution; mais la mort de Dolly, si puéril que fût cet incident, était de nature à jeter une sorte de contrainte dans cette première présentation. Quoique fille bien élevée, Clémentine n'avait pu faire un souriant accueil au meurtrier involontaire de sa chevrette, et celui-ci, qui se trouvait vis-à-vis d'elle dans la situation d'un homme ayant commis une maladresse après laquelle toute excuse est banale quand elle ne peut rien réparer, garda une contenance également voisine de la froideur. Il n'était cependant point porté à trouver ridicule l'affliction de Clémentine : tout attachement, quel que soit l'être qui en est l'objet, est un indice de sensibilité, et il regretta sincèrement que la première impression qu'il lui laissât de sa présence fût un chagrin pour la jeune fille. Il ne put s'empêcher pourtant de faire cette réflexion que cet incident était une première réponse que le hasard avait faite à son appel, et que, sans fournir raisonnablement un prétexte à rupture, son entrée dans la maison d'Héricy avait commencé par un pas en arrière. Cela n'empêcha point Léon de gourmander vivement Lolo, qui, en lâchant Tabareau, s'était fait l'ouvrier de l'imprévu; mais le vieux garde fut si enchanté en apprenant que son lambin, comme il l'appelait, avait fait tuer une chevrette sur les terres de Robert, qu'il mêla à sa pâtée du soir la moitié de sa

propre soupe, et sacrifia une portion de son vieux cognac pour frictionner ses rhumatismes, après quoi il le conduisit au chenil, qu'il avait garni d'une litière fraîche.

Trois jours après la chasse, Léon apprit que la famille d'Héricy était invitée à dîner chez son père. Sa tante le prit à part dans la matinée, lui fit une fort belle morale, et le supplia de venir la trouver quand il serait habillé, pour qu'elle lui mît elle-même sa cravate. En attendant les convives, Léon s'enferma dans sa chambre, et passa deux heures avec Camille, en lui écrivant une longue lettre où l'on sentait dans chaque ligne palpiter le regret de l'absence et le désir du retour.

Cette seconde entrevue n'eut aucun résultat nouveau. Elle était trop rapprochée de l'incident qui avait embarrassé leur première rencontre pour que les deux jeunes gens ne restassent pas sous le contre-coup de cet embarras; mais cette situation ne pouvait se prolonger sans indiquer un parti-pris d'éloignement, qu'on aurait pu accuser d'affectation, puisqu'il n'était point sérieusement motivé. Les relations des deux familles étaient devenues d'ailleurs quasi-quotidiennes. Les longues soirées de l'hiver, qui paraissent encore plus longues à la campagne, où les distractions sont peu variées, se passaient alternativement chez M. d'Héricy ou chez M. d'Alpuis. Quelques tasses de thé, le jeu, la conversation, faisaient les frais de ces réunions. A vrai dire, s'il eût été libre, comme son père pouvait le supposer, Léon eût donné les mains à son projet; mais entre lui et Mlle d'Héricy, si charmante qu'elle fût, il y avait là-bas, à cinquante lieues de lui, une figure toujours présente à son souvenir.

Profitant des occasions d'intimité qui lui étaient ménagées avec Clémentine, Léon résolut de pénétrer son caractère, d'étudier ses sympathies et ses répulsions, pour se mettre ensuite lui-même, dans son langage et dans sa conduite, en contradiction avec elle. Il espérait, par cette manœuvre, accumuler contre lui dans l'esprit de la jeune fille des préventions de nature à la rendre hostile à des désirs qui n'étaient plus même dissimulés par les parens. Malheureusement le plan devait être éventé avant que les résultats eussent pu se produire. Dans la vie comme au théâtre n'est pas comédien qui veut. Léon ne pouvait se modifier d'un jour à l'autre, même en apparence. A chaque instant, il sortait du rôle qu'il s'était imposé pour rentrer dans sa propre nature, et ces contradictions ne pouvaient échapper à une jeune fille qui avait quelque intérêt à les surprendre. Alarmée dans les commencemens, Clémentine s'était naïvement trahie auprès de la tante de Léon, qu'elle n'avait pas eu besoin de prier bien longtemps pour que celle-ci devînt sa confidente. La bonne dame, selon son expression, lisait dans le jeu de son neveu;

elle rassura la jeune fille à propos des craintes que celle-ci lui avait avouées. — Léon, lui dit-elle, est un faux mauvais sujet, qui, dans une intention que je crois comprendre, s'efforce de paraître autrement qu'il n'est en réalité. Pour le bien connaître et le bien apprécier, croyez le contraire de ce qu'il vous dira, chère enfant, et n'ayez pas d'inquiétude sur l'avenir. En unissant votre jeunesse à ma vieille expérience, nous l'obligerons bien à jeter le masque. Vous devez être le bonheur de sa vie, il ne sera pas dit qu'il aura passé à côté de son bonheur sans s'arrêter.

— Mais, demanda Clémentine, il faudra donc le rendre heureux de force?

Cet audacieux aveu fit sourire la vieille tante, qui lui dit en l'embrassant: — J'ai juré que vous seriez ma nièce, et jamais je n'ai manqué à une promesse.

Aidée par une auxiliaire rusée, Mlle d'Héricy s'amusa à tendre à Léon des piéges où sa franchise le poussait tête baissée. Un soir, causant musique avec Clémentine, qui venait de recevoir de nouvelles partitions, Léon, connaissant les préférences de la jeune fille pour l'école allemande, ouvrit une parenthèse ironique contre les maîtres qui en sont la gloire. — Les Allemands, disait-il d'un ton dédaigneux, ce sont des savans et non pas des musiciens. Comment pourraient-ils l'être, des gens qui habitent un pays où le brouillard enrhume les oiseaux, et qui passent leur vie à boire de la bière à grande cruche? Selon moi, la musique est par excellence un art de spontanéité et d'inspiration. La musique, c'est la mélodie, une chose inattendue qui tombe d'un beau ciel dans une oreille humaine. Aussi le premier pâtre italien guidant ses bœufs dans la campagne romaine en sait-il plus long dans vingt-cinq mesures que tous les symphonistes d'outre-Rhin, qui font de la musique avec le traité du contre-point, comme les faux poètes, qui font leurs vers à coups de dictionnaire.

— Et Beethoven? interrompit Clémentine, ne reconnaissant point dans cette tirade les emprunts faits par Léon à un feuilletoniste paradoxal.

— Beethoven, un sourd, fit Léon.

— Et Schubert? reprit Clémentine.

— Un poitrinaire!

— Et Mozart, et Gluck, et Haydn, et Weber, tous ces grands génies, vous ne les acceptez pas? demanda la jeune fille. Pourquoi donc, en lisant le journal, regrettiez-vous hier de ne pas être à Paris pour assister aux séances du Conservatoire, où l'on n'exécute que la musique des maîtres que vous me dites ne pas aimer? Pourquoi y avez-vous un abonnement? demanda-t-elle avec une impatience mutine.

— Mademoiselle, c'est la mode à Paris de paraître aimer ce qu'on n'aime pas, répliqua Léon, que les remarques de la jeune fille avaient un peu embarrassé.

— Mais alors pourquoi donc m'avez-vous dit une fois que la mélodie des *Adieux* vous donnait envie de pleurer?

Léon se rappela cet aveu, qui lui était échappé dans un moment de franchise. Il resta indécis un instant, et répondit avec un grand sérieux : — Les oignons aussi me font pleurer. — Il espérait que ce mot vulgaire, écho d'une plaisanterie entendue dans l'atelier de Francis Bernier, donnerait à la jeune fille une très fâcheuse idée de son esprit, et que ce serait une mauvaise note qu'elle lui marquerait de plus; mais cette réponse avait fait rire Clémentine, qui étouffa l'expansion de sa gaieté dans les premières mesures du *la ci darem la mano*. Comme elle achevait sans paraître se préoccuper de Léon, celui-ci se pencha sur son épaule et lui dit : — Ayez donc l'obligeance de recommencer.

— Ah! fit Clémentine en se retournant, je vous prends cette fois en flagrant délit d'admiration pour Mozart. Si la mode est à Paris de paraître aimer ce qu'on n'aime pas, est-ce donc la mode ici de ne point paraître aimer ce qu'on aime?

Léon ne put voir la rougeur qui avait empourpré le front de la jeune fille, qui s'était aussitôt penchée sur le clavier; mais le son de sa voix lui avait bien paru donner à ces paroles le sens d'une interrogation et l'accent d'un reproche. Il était rare qu'une scène de ce genre n'eût point lieu tous les soirs, et Clémentine commençait à se convaincre que la tante de Léon avait eu raison en lui disant que son neveu jouait un rôle auprès d'elle, et qu'il ne fallait croire que le contraire de ce qu'il lui dirait. — Pourquoi est-il comme cela avec moi, demandait-elle à sa confidente intime, et quelle singulière manie de me contrarier en tout? Est-ce pour éprouver mon caractère? Mais s'il s'habitue ainsi à ne pas dire ce qu'il pense et à dire ce qu'il ne pense pas, je serai très embarrassée le jour où il me dira qu'il m'aime.

Clémentine aimait Léon. Elle savait son inclination autorisée et la trahissait avec toutes les ingénuités audacieuses d'un cœur qui n'a pas à se contraindre. Un jour, dans une promenade à cheval qu'elle faisait en compagnie de Léon, à qui elle avait demandé d'être son écuyer, comme ils s'étaient laissé entraîner un peu en avant de la voiture où se trouvaient les parens, ils se croisèrent avec le messager rural, qui venait faire sa distribution dans les habitations éloignées de la commune. Cet homme, ayant reconnu Léon, s'arrêta pour lui remettre une lettre qu'il avait à son adresse; mais comme il ouvrait son portefeuille, une charrette qui passait effraya le cheval, un peu inquiet, que montait Léon. Il se jeta de côté, et son cavalier,

sachant que lorsque l'animal avait peur, il était imprudent de le vouloir arrêter raide, lui rendit les rênes pour qu'il prît un peu de champ et eût ainsi le temps de se calmer. Le messager, qui était resté seul avec Mlle d'Héricy, tenait la lettre à la main d'un air embarrassé. Voyant que Léon filait toujours en avant, il tendit la lettre à Mlle d'Héricy. — C'est bien, dit celle-ci en la prenant, je vais la remettre à M. d'Alpuis. — Et elle partit pour rejoindre Léon, qui de son côté commençait à revenir sur ses pas. Clémentine n'avait certainement eu aucune intention indiscrète, mais, en prenant la lettre des mains du messager, ses yeux, qui s'étaient arrêtés machinalement sur l'adresse, y avaient reconnu une écriture de femme. Elle remit, en tremblant un peu, la lettre à Léon, qui la serra dans sa poche. Pendant toute la promenade, Clémentine ne put dissimuler un reste de préoccupation. Elle avait hâte que l'on fût rentré, comptant bien que Léon profiterait du premier moment de solitude qui lui serait offert pour prendre connaissance de la lettre qu'elle lui avait remise, et que la convenance l'avait sans doute empêché d'ouvrir devant elle. Aussi, lorsqu'après le dîner, qui avait eu lieu ce jour-là chez son père, Clémentine vit reparaître Léon au bout d'une absence de quelques minutes dont elle soupçonnait bien l'emploi, s'attacha-t-elle curieusement à retrouver sur le visage du jeune homme un reste de l'impression qu'avait pu lui causer sa lecture.

Cette lettre était de Camille, et celle-ci l'avait écrite dans un de ces momens où le cœur, pris d'un besoin subit d'épanchement, se met, pour ainsi dire, sous enveloppe, pour aller à travers la distance battre une heure auprès d'un cœur ami. Léon était sorti de cette lecture presque aussi heureux que s'il venait de passer un quart d'heure auprès de sa maîtresse. La joie qu'il avait éprouvée était restée sur son visage et se révélait par une bonne humeur que Clémentine attribua à la réception d'une heureuse nouvelle. En voyant Léon plus gai que de coutume, elle éprouva un dépit que la réflexion rendit presque douloureux; elle ne put même le dissimuler, et surprit le jeune homme par les taquineries qu'elle lança dans la conversation, par ses impatiences, par quelque chose enfin qui n'était pas elle, ou qu'il n'avait pas du moins jusque-là remarqué dans ses façons d'être. Comme elle travaillait à un petit ouvrage de tapisserie destiné au bureau de bienfaisance du canton, qui organisait une loterie pour les pauvres, elle cassa deux ou trois fois la soie dont elle faisait usage en tirant son aiguille trop vite.

— Cette soie est détestable, dit-elle, jetant dans la cheminée le peu qui en restait.

— Eh bien! dit Léon se précipitant, et votre bobine que vous jetez aussi.

Mais le feu était ardent, et la bobine, tombée dans des braises

incandescentes, était déjà à moitié consumée. Clémentine, ayant pris dans sa boîte à ouvrage un nouvel écheveau, demanda à Léon un morceau de papier pour dévider sa soie autour. Il se leva et chercha dans le salon s'il ne trouverait pas un vieux journal, mais, n'en voyant point : — Je vais prendre une carte dans un jeu dépareillé, dit-il à Clémentine.

— Non, dit-elle; il faudrait ouvrir la table de whist. Ne troublez pas les joueurs.

Elle chercha dans ses poches, et, ne trouvant rien : Comment, reprit-elle avec un petit geste d'impatience, vous n'avez pas grand comme la main de papier à me donner?

Léon chercha de son côté dans ses poches et ne trouva que la lettre de Camille. La petite chatte blanche de Clémentine, qui dans ses affections avait succédé à Dolly, parut alors près de la cheminée, jouant avec une petite boule de papier qu'elle roulait devant elle.

— Ne cherchez plus, dit Mlle d'Héricy, qui s'était baissée et avait ramassé le papier; mais en le dépliant pour en faire une seconde bobine, elle reconnut l'enveloppe de la lettre qu'elle avait reçue du messager, et que Léon, sans y prendre garde, avait froissée dans sa poche, puis roulée pour amuser la chatte. Clémentine jeta rapidement son écheveau de soie au bras de Léon, et commença à tourner la soie autour de l'enveloppe. Elle se remit ensuite à travailler, mais sans parler, et avec tant de distraction qu'elle ne pouvait même arriver à compter ses points et se trompait à chaque instant. Témoin de ce trouble, dont il ne pouvait s'expliquer la cause, Léon s'aperçut que la jeune fille regardait souvent la pendule, et paraissait suivre avec impatience la marche de l'aiguille. Quand sonna l'heure à laquelle on se retirait quotidiennement, il remarqua en outre avec quelle promptitude elle se levait, avec quelle vivacité elle aidait sa mère et sa tante dans leurs préparatifs de départ.

— Mademoiselle d'Héricy semblait bien pressée de nous voir partir, dit-il à sa mère.

— Elle paraissait un peu souffrante ce soir, répondit Mme d'Alpuis.

Et tout bas elle ajouta : — Comment la trouves-tu?

C'était la première fois qu'une interrogation lui était adressée au sujet de Clémentine.

— Je la trouve charmante, ma mère, répondit-il simplement.

Restée seule, Clémentine avait retiré la soie roulée autour de l'enveloppe, et un nouvel examen de l'écriture avait confirmé sa première pensée : c'était bien une lettre de femme. Et quelles relations pouvait avoir une femme avec un jeune homme comme Léon? Si pure que fût sa pensée, Mlle d'Héricy était d'un âge où l'esprit cu-

rieux d'une jeune fille est sorti des limites d'une niaise ignorance, et a commenté plus d'une fois les souvenirs du théâtre ou les révélations du roman de mœurs, dont les plus hautes murailles et la plus sévère police n'empêchent jamais l'entrée dans les grands pensionnats. La lettre contenue dans cette enveloppe était d'une maîtresse, cela n'était pas même l'objet d'un doute pour Clémentine, et ce n'était pas cette certitude qui l'alarmait, mais au contraire l'incertitude où elle était sur la nature des relations de Léon avec la femme qui lui écrivait. Était-ce une bonne fortune, interrompue brusquement par son départ de Paris, ou une liaison déjà ancienne? Était-ce une lettre *de* femme ou la lettre *d'une* femme? Nuance moins subtile qu'elle ne paraît l'être d'abord, puisqu'elle sert à distinguer la fantaisie de la passion. Quelques lignes de cette lettre tombées sous les yeux de Clémentine auraient pu l'éclairer, et lui indiquer si elle avait affaire à une femme dont sa dignité ne devait pas même connaître l'existence, ou à une rivale.

Ces lignes, elle les trouva. Sur un des angles de l'enveloppe, Camille avait tracé ces quelques mots très serrés : « Troisième *post-scriptum*. Au moment où je ferme ma lettre, je m'aperçois que j'oublie de te dire que je suis déménagée depuis trois jours. Cela m'a fait un peu de peine, va, de quitter ce petit logement : c'était le pays où mon cœur est né. Si la personne qui me remplace doit y être aussi heureuse que je l'ai été moi-même avec toi depuis quatre ans, elle n'aura pas trop cher de loyer. » Suivaient le nom de la rue et le numéro de la maison que Camille habitait. — Cette fois Clémentine savait à quoi s'en tenir. La liaison de Léon n'était point une aventure banale, sa maîtresse était une femme aimée et qui aimait, une rivale, une ennemie enfin. Les quelques lignes de ce *post-scriptum* suffisaient pour lui révéler toute la nature de cette passion. Clémentine froissa ce papier, non plus avec dépit, non pas avec colère, mais avec une douleur qui lui était restée inconnue jusque-là : c'était l'épine aiguë de la jalousie qui, en blessant son amour naissant, venait de la piquer au cœur.

Son premier dessein avait été de se confier à sa mère. Elle ne lui avait pas dit son amour pour Léon, mais elle le lui avait laissé deviner. Elle voulait que toutes relations fussent suspendues avec les d'Alpuis, elle voulait surtout ne plus revoir leur fils; mais ne l'avait-elle pas déjà trop vu? La confidence des relations de Léon avec une autre femme, surtout lorsqu'il les continuait par correspondance, devait, elle en était certaine, alarmer assez ses parens pour qu'ils fussent les premiers à vouloir l'éloigner du fils de M. d'Alpuis. L'idée de cet éloignement lui fut insupportable. Elle résolut de se taire. Dans cette insomnie, la première qui eût troublé les nuits si

calmes qui la menaient si doucement à l'heure du réveil, son esprit passa par toutes les fiévreuses douleurs de l'irrésolution. Elle brûla l'enveloppe de la lettre de Camille, comme si elle eût espéré que la destruction de la preuve amènerait l'oubli du fait. Cette phrase pourtant lui revenait sans cesse à la pensée : « Aussi heureuse que je l'ai été moi-même avec toi depuis quatre ans! »

Jusqu'alors, les sentimens que Mlle d'Héricy éprouvait pour Léon ne lui avaient causé que des émotions pacifiques. Elle s'était sentie heureuse de trouver son goût d'accord avec le choix de ses parens, et, sans que son cœur battît plus vite, elle se laissait aller vers celui qui lui était désigné par cette pente douce de la première inclination. Léon sans doute occupait une place dans sa pensée, mais n'occupait pas sa pensée tout entière. Cette affection nouvelle, en prenant rang parmi les autres, ne les avait ni amoindries ni dominées. Cependant elle se croyait déjà bien éprise, et au nombre des symptômes qui accusaient les progrès de son amour, elle comptait, par exemple, la promptitude avec laquelle elle avait oublié la mort de Dolly. Pourtant, si la veille une circonstance quelconque eût amené une rupture entre sa famille et celle de Léon, et si on lui eût dit qu'elle ne devait plus penser à lui, son cœur eût probablement accepté ce contre-ordre, non sans chagrin peut-être, mais sans ressentir une de ces douleurs qui, même guéries, laissent des traces. Éloignée de Léon un jour plus tôt, elle l'eût oublié sans doute au bout de quelque temps. Après cette douloureuse veillée, il eût été trop tard pour qu'elle l'oubliât. De même qu'un jour de soleil suffit pour amener l'éclosion d'une fleur ou la maturité d'un fruit, il suffit quelquefois d'une heure de fièvre pour amener l'entier développement d'une passion.

Le lendemain, Clémentine aimait, non plus, comme la veille, d'un amour docile éclos sous les yeux de ses parens, dans la serre de l'obéissance, mais d'un amour qui prenait place dans son cœur comme un maître impérieux et jaloux. Léon avait cessé d'être à ses yeux ce qu'il était la veille encore, c'est-à-dire un prétendu agréé par sa famille et par elle, un homme qui lui donnerait son nom et à qui elle donnerait sa main, un bon parti, comme elle avait entendu dire. Toutes les désignations légales n'avaient plus de sens pour elle : Léon n'était plus un futur, c'était un homme qu'elle aimait et dont elle voulait être aimée, non par la vertu d'un contrat, non pas après son mariage, mais avant. Cette autre qui était là-bas, il fallait qu'elle la lui fît oublier, qu'elle effaçât traits par traits son image dans son cœur, que les souvenirs de bonheur accumulés pendant quatre ans disparussent un à un jusqu'au dernier, et qu'un jour même le nom de cette femme prononcé devant Léon ne lui

causât pas plus d'émotion que le nom d'une inconnue. Cette pensée apporta quelque soulagement à la souffrance de Clémentine. Son orgueil féminin s'enivrait à l'idée de cette lutte avec l'étrangère. Elle s'endormit rêvant à un triomphe.

Comme elle descendait le lendemain au déjeuner de famille, Clémentine y trouva la tante de Léon, venue pour s'entendre avec Mme d'Héricy à propos de quelques œuvres de bienfaisance. Elle sut avant son départ se ménager un entretien avec elle, et lui raconta sa nuit d'angoisse. La vieille dame s'aperçut bientôt que la jeune fille n'avait jamais plus aimé Léon; elle était cependant un peu embarrassée pour répondre aux questions de Clémentine, qui l'interrogeait au sujet de Camille, pensant, comme cela était vrai, que Léon avait dû faire ses confidences à sa tante, et que celle-ci pourrait, en les lui répétant, lui fournir des élémens pour commencer la lutte contre sa rivale et entreprendre sur elle la conquête de celui qu'elle regardait comme son fiancé. La vieille dame se disait qu'il y avait peut-être quelque danger, et surtout peu de convenance, à initier l'esprit d'une jeune fille aux mystères de la vie d'un garçon; mais elle possédait assez de science du langage pour risquer quelques demi-aveux qui pussent être entendus. Elle était séduite d'ailleurs par la vaillante allure de cette jeune passion qui dépouillait toute timidité pour aller à son but. Éprise du romanesque, elle ne voyait pas non plus sans curiosité et sans intérêt la marche nouvelle que les choses allaient prendre, et pour y avoir un rôle, elle se fit la délatrice des amours de son neveu. Rassurant Clémentine sur cette liaison, elle essaya de la convaincre que ce n'était pas une chose sérieuse, dont elle dût se préoccuper. Elle lui fit remarquer que Léon avait quitté Paris sans opposition, sachant bien dans quelle intention on l'amenait à la campagne au milieu de l'hiver, ce qui indiquait bien dans sa pensée le projet de rompre une liaison que l'habitude seule avait prolongée sans doute, et qui dans tous les cas ne pouvait faire obstacle à son établissement.

— Quel vilain mot! interrompit Mlle d'Héricy. J'épouserai votre neveu parce que je l'aime. Hier j'aurais peut-être fait confusion entre un mariage de convenance et un mariage d'amour. Aujourd'hui je fais la différence. Je veux que ce soit non pas l'ennui, la fatigue ou la nécessité, mais mon amour qui détache M. Léon de sa liaison. Pourquoi ne m'aimerait-il pas d'ailleurs? Je suis jeune, et je crois que je serai belle quand je serai aimée.

— Et il vous aimera, mon cœur, lui dit la tante en la quittant; mais que tout ce que vous avez appris reste un secret, même pour vos parens!

— Surtout pour eux, fit Clémentine. S'ils savaient ce que je sais,

ils seraient sans doute les premiers à vouloir m'éloigner, et si je partais d'ici, M. Léon retournerait là-bas, lui!

Le soir même, M. d'Alpuis était instruit par sa belle-sœur de l'entretien que celle-ci avait eu avec Mlle d'Héricy et des dispositions qu'elle avait manifestées. Il gronda un peu la tante d'avoir fait à la jeune fille des confidences qu'elle avait pu solliciter, mais qu'il eût mieux valu lui taire, et pria la bonne dame d'être un peu plus réservée à l'avenir; puis il passa chez son fils, et le surprit occupé à écrire à Camille. En voyant entrer son père, qui s'approchait de la table où il écrivait, il avait fait un mouvement pour cacher son papier. — Je ne veux pas être indiscret, fit M. d'Alpuis en s'asseyant. Tu réponds à une lettre que tu as reçue hier de Paris. Si tu n'as pas terminé, ajoute dans ta réponse que tu vas te marier bientôt.

— Mon père! répondit Léon en se levant.

— Je suppose que tu es libre, ayant eu pour reprendre ta liberté plus de temps même que tu ne m'en avais demandé.

— Les choses sont dans le même état où elles étaient lorsque vous m'avez parlé de vos projets. J'ai cru que vous y aviez renoncé, mon père.

— Tu n'as pu le croire, au moins depuis que tu es ici, et notre intimité avec la famille d'Héricy est assez significative...

— Mais j'ignore si j'ai plu à Mlle Clémentine.

— Mlle d'Héricy t'aime, et je viens savoir quand je dois aller demander sa main pour toi à ses parens?

— Mon père, reprit Léon, décidé à s'ouvrir une issue dans la situation, ferais-je une action loyale en épousant une jeune fille que je n'aime pas?

— Non, répondit M. d'Alpuis en s'asseyant. Si tu es sérieusement convaincu que ton mariage avec Mlle d'Héricy ferait son malheur et le tien, nous n'irons pas plus avant, et tu reprendras ta liberté; mais quel usage en feras-tu? Tu vas me répondre au nom de ta passion que tu iras retrouver ta maîtresse; je te demanderai au nom de la raison quels sont tes desseins pour l'avenir? Interroge-toi, mesure cette passion, et pour savoir exactement jusqu'où elle peut aller, suppose que tu es maître de tes actions et qu'aucune considération de famille ne peut te faire obstacle : épouserais-tu ta maîtresse?

— Mon père! dit Léon, étonné de la question.

— Tu as vécu avec elle pendant quatre ans dans une intimité assez familière pour avoir pu la juger, tu es donc en état de répondre à ma question. Encore une fois, si tu n'avais d'autre volonté à consulter que la tienne, ta passion se sent-elle assez vivace pour fournir les élémens d'un bonheur durable? Maître de ton nom et de ta fortune, donnerais-tu l'un et partagerais-tu l'autre avec la femme que

tu aimes? crois-tu que le bonheur de ta vie entière soit entre ses mains?

— Je ne puis répondre sérieusement à une question qui n'est pas sérieuse, mon père, répliqua Léon. Je serais, ce qu'à Dieu ne plaise, libre comme vous l'entendez, qu'aucune passion, si vivace qu'elle fût, ne m'entraînerait au-delà de certaines limites. Camille sait aussi bien que moi que notre liaison doit avoir un terme. Vous m'aviez prévenu qu'il fallait songer à me détacher d'elle; j'ai eu tort, doublement tort de ne pas le faire, puisqu'elle-même me disait dernièrement qu'elle souhaitait être prévenue d'avance. Sachant dans quelle intention vous m'ameniez ici, je pouvais l'avertir que mon départ n'aurait pas de retour. Je ne l'ai pas fait, pourquoi? Je suis hors d'état de le dire; mais le mot adieu n'a pu sortir de ma bouche.

— J'ai bien peur, reprit M. d'Alpuis, qu'une pensée d'égoïsme n'ait été la seule cause de ton silence. Tu n'auras pas voulu jeter dans l'esprit de celle que tu aimes encore une préoccupation pénible, moins dans la crainte de l'affliger que dans la crainte de troubler par la tristesse la fin de tes amours. Tu veux épuiser ta passion, tu veux attendre que la lassitude s'y mêle pour te rendre la rupture facile à toi-même; mais le jour où tu viendras demander à ta maîtresse son dernier sourire, il te sera indifférent de lui laisser les larmes. Il eût été plus loyal peut-être de l'affliger d'abord, et d'utiliser le temps que je t'avais accordé à adoucir la rigueur de cette séparation en la partageant avec elle. Elle t'aurait su gré, je n'en doute pas, de l'avoir aidée à modifier progressivement la nature de votre liaison, et d'avoir uni ta main à la sienne pour dénouer avec précaution des liens qu'elle savait ne pas êtres durables. Peu à peu elle se serait habituée à ne plus voir en toi qu'un ami, et l'adieu que vous auriez échangé n'eût été douloureux ni pour l'un ni pour l'autre...

— Mon père, interrompit Léon, ce que j'ai eu le tort de ne pas faire il y a six mois, je puis le faire aujourd'hui. Accordez-moi un délai de quelque temps...

—Non, répondit M. d'Alpuis en reprenant l'accent d'autorité contre lequel Léon n'était pas habitué à protester, tu ne retourneras pas à Paris; mais tu peux faire d'ici par correspondance ce que tu ferais en étant là-bas, ou plutôt ce que tu n'y ferais pas sans doute. L'heure de la raison est venue, et c'est ta faute si elle doit être cruelle pour quelqu'un; mais je ne puis aller plus loin, et je ne te laisserai pas aller non plus au-delà. Je considère dès à présent ta rupture comme accomplie, et je prends les choses dans la situation où elles sont. Ton mariage avec Mlle d'Héricy concilie toutes les convenances. Il a l'assentiment de sa famille et le mien. Cette jeune fille t'aime, et ses parens attendent que j'aille lui demander sa main pour toi.

— Mon père, répondit Léon, attendez encore un peu : nous irons la demander ensemble.

VIII.

Cet entretien ne fut pas sans laisser de traces dans l'esprit de Léon. Toutes les paroles de son père l'avaient fait réfléchir sérieusement, et l'avaient frappé par leur accent de vérité. En attribuant à l'égoïsme la raison qui avait retardé sa rupture avec Camille, Léon dut s'avouer que son père avait touché juste, et reconnut encore qu'il avait eu raison de lui refuser un nouveau délai, qui n'eût sans doute amené que de nouvelles irrésolutions dans sa conduite. Il semblait à Léon que la volonté paternelle, en s'exprimant d'une manière irrévocable, lui avait fermé tout retour vers le passé, et donnait à sa faiblesse une force de parti pris qui devait lui faire accepter toutes les conséquences de la situation. Il passa la nuit à écrire, d'abord à Francis Bernier, qu'il savait être parmi tous ses amis celui pour lequel Camille avait le plus de sympathie : il le chargea d'entamer les premières négociations de rupture. On sait que celui-ci avait récusé ces fonctions. Léon répondit ensuite à la lettre de sa maîtresse, et crut faire quelque chose de significatif en ne mettant point sa réponse au diapason de la lettre qu'il avait reçue d'elle; mais en commençant par correspondance les derniers chapitres de son roman de jeunesse, le souvenir des premiers lui revint, et jeta malgré lui de l'attendrissement dans des lignes qu'il avait voulu tracer d'une plume courante et d'un style dégagé. Les expressions familières et tendres terminaient cette première lettre, qui eût réellement inquiété Camille, si la fin avait ressemblé au commencement.

— Ainsi Clémentine m'aime, se dit Léon, et il se promit d'observer Mlle d'Héricy, ce qu'il n'eut pas besoin de faire longtemps pour reconnaître que son père ne s'était pas trompé. Pendant les premiers jours qui suivirent son arrivée à la campagne, tous les soirs, après le dîner, Léon se levait machinalement de table. C'était l'heure à laquelle, étant à Paris, il quittait sa famille pour aller passer une partie de la soirée avec Camille, et bien qu'éloigné d'elle, il semblait par ce mouvement obéir à la force de l'habitude. La vieille tante savait ce que cela voulait dire, et souriait en le voyant se rasseoir d'un air pensif. Clémentine avait été imprudemment initiée par elle à tous ces petits détails qui trahissaient dans la pensée du jeune homme la préoccupation de l'étrangère. Lorsqu'elle était à dîner chez M. d'Alpuis, elle attendait avec anxiété ce mouvement instinctif qui éloignait Léon de la table aussitôt le repas achevé. — Tenez, disait-elle naïvement à sa confidente, voici qu'il s'en va *la* voir.

Presque tous les soirs, Clémentine prenait la tante de Léon à part

pour lui donner le bulletin de la journée; elle lui confiait toutes les remarques qu'elle s'appliquait à faire sur le langage de Léon et sur sa manière d'être avec elle. L'expérience de la vieille dame était appelée à juger, et, selon que ces observations étaient favorables ou hostiles à l'amour de Clémentine, elles étaient classées en bons et en mauvais points qu'on marquait à Léon. Il n'était point de choses puériles qui ne prissent des proportions aux yeux de cette jeune fille sincèrement éprise, et son ingénieuse passion, toujours en éveil, épiait les moindres gestes de celui qui en était l'objet comme pour leur demander quelle pensée muette ils exprimaient. Elle suivait ses regards, interrogeait le son de sa voix, analysait ses paroles, commentait toutes ses actions, et, sans qu'il s'en aperçût, traçait autour de lui un cercle d'attentions inquiètes dont la moindre était toute une révélation.

Lorsqu'il arrivait à Clémentine de dîner chez M. d'Alpuis, sa grande inquiétude, nous l'avons dit, commençait au moment où le repas s'achevait et où Léon se levait de table. Un soir, Clémentine remarqua que le jeune homme était resté à sa place : ce fut alors elle qui s'éloigna pour courir dans la chambre où une légère indisposition retenait la vieille tante : — Oh! madame, fit-elle en allant l'embrasser, quelle bonne nouvelle! M. Léon ne s'est pas levé ce soir; il a oublié d'aller là-bas.

— Alors il faut lui marquer un bon point, dit la tante de Léon en riant.

— Oh! fit Clémentine avec une radieuse ingénuité, cela en vaut bien deux.

Le soir, la tante de Léon résolut de tâter le terrain et de reconnaître au juste dans quelles dispositions son neveu était à l'égard de Clémentine. Quand il apprit la joie qu'il avait causée à la jeune fille en restant à sa place après le repas, Léon ne put s'empêcher de sourire, et il fit cette réflexion que la pensée de Camille n'était pas venue en effet, comme de coutume, le rappeler à ses anciennes habitudes.

— Oh ! l'habitude! pensa Léon quand il fut seul. Et il se demanda si Camille, qui ne manquait pas de se placer à sa fenêtre quand approchait l'heure où il allait chez elle, avait conservé l'habitude de l'attendre ainsi, bien qu'elle fût éloignée de lui, comme lui-même ne manquait pas de se lever de table après le dîner, bien qu'il fût éloigné d'elle. Il lui écrivit ce soir-là, et, comme la première fois, une lettre qui reflétait deux impressions différentes.

Deux jours après, Clémentine dînait encore chez M. d'Alpuis. L'habitude remua bien un peu la chaise de Léon; mais il vit la jeune fille qui l'observait avec une vive inquiétude, et il resta sur sa chaise. — Pourquoi la contrarier inutilement? pensa-t-il, et tous les soirs,

à l'heure du dîner, il attendait, non sans y trouver un certain charme, le regard inquiet qui s'arrêtait sur lui, et qui semblait le remercier de son immobilité. Il arriva, au bout de quelque temps, qu'il trouva une certaine douceur à ce remerciement, et que cette douceur devint une habitude qui lui fit oublier l'autre. Clémentine de son côté commença à remarquer que le total des bons points comptés à Léon augmentait quotidiennement; elle partageait avec la tante l'espérance que celle-ci pourrait bientôt l'appeler sa nièce.

Léon cependant commençait à éprouver les effets contagieux d'une tendresse naïve. Évoquant le souvenir de Camille, il la plaçait en face de Clémentine et lui disait : « Défends-toi! » Puis la raison lui murmurait intérieurement : « A quoi bon se défendre, puisqu'elle est vaincue d'avance? » Cette lutte, qui d'ailleurs aurait pu se prolonger longtemps si elle avait eu lieu sur un autre terrain, fut abrégée par l'absence. Éloigné de Camille, il échappait à cette influence que toute femme aimée a su conquérir sur celui qu'elle aime en découvrant toutes ses faiblesses, en pénétrant à toute heure dans sa pensée même la plus secrète. S'il se fût trouvé à Paris au lieu d'en être à cinquante lieues, Léon aurait rencontré chaque jour l'occasion de rompre, par quelque retour vers Camille, le cercle que l'amour de Clémentine rétrécissait autour de lui; mais il était loin d'elle, il était près d'une autre, et il dut s'apercevoir que son cœur, acclimaté dans un milieu nouveau, n'éprouvait plus que de rares accès nostalgiques. Les lettres qu'il écrivait à Camille, et qui devaient être une transition à un aveu, lui avaient d'abord semblé pénibles à écrire; un jour vint où il ne les trouva plus que difficiles, et le jour approchait où elles ne seraient plus que l'expression de sa pensée. Quelquefois, lorsqu'il se retirait pour répondre à Camille, au moment d'écrire il se trouvait trop fatigué par l'exercice de la journée, et remettait sa réponse au lendemain. Un jour, ayant reçu une lettre d'elle et se trouvant, à la chasse, avoir épuisé sa provision de bourres en feutre, il pensa à la lettre qu'il avait dans sa poche, et en déchira un fragment pour charger son fusil. En allant ramasser la colombe sauvage qu'il venait d'atteindre, il remarqua la bourre qui fumait à moitié consumée sur le guéret. Il la prit avec mélancolie, mais en voulant l'éteindre entre ses doigts, il n'écrasa que des cendres. — Ah! murmura Léon, jetant sa colombe dans son carnier et pensant à l'usage qu'il venait de faire de la lettre de Camille, c'est elle autant que toi que je viens de blesser!

Ainsi progressivement il sentait venir l'oubli, et d'heure en heure approcher le moment où cette passion, qui avait tenu tant de place dans sa vie, s'en effacerait pour obéir aux inflexibles lois de mobilité qui régissent les sentimens de l'homme.

Clémentine dessinait assez bien, et avait commencé à l'aquarelle

un petit sujet de nature morte d'après des oiseaux que le garde de son père avait tués sur un étang. Un soir, elle se plaignit que son chat, qu'on avait laissé entrer dans son petit atelier, eût complétement déplumé un *harle* magnifique qu'elle était en train de peindre. La destruction de son modèle l'obligeait à suspendre son petit travail, car, l'étang du voisinage venant d'être pris à la suite des grands froids, tous les oiseaux qui l'habitaient étaient allés s'abattre vers les cours d'eau, et pour retrouver des *harles* il fallait pousser jusqu'à une rivière située à quatre lieues.

— J'enverrai Robert nous tuer des canards sur l'Hyère, dit M. d'Héricy, et il te rapportera le gibier qui te manque.

— Mon ami, interrompit Mme d'Héricy, Robert vient d'être malade, et les chemins pour aller pendant la nuit à la rivière sont bien mauvais; cette chasse peut être dangereuse. Clémentine attendra bien que les oiseaux soient revenus sur notre étang.

— Ah! j'attendrai, maman, répondit tranquillement Clémentine. Seulement j'avais destiné ce dessin à l'album de chasse que je prépare pour la fête de mon père; voilà pourquoi j'aurais voulu le finir.

Le lendemain, Clémentine trouva sur la table de son petit atelier deux *harles* qui étendaient leur ventre rose sous un rayon de soleil. Elle crut d'abord que Robert, instruit de son désir, était allé à la chasse pour lui tuer ces oiseaux; mais en prenant un des harles par son long cou pour le suspendre, elle fit tomber un petit papier caché sous les ailes. Elle le ramassa et lut ces quelques mots : « J'en ai tué deux, pour qu'il y ait la part du chat. »

— Sais-tu que M. Léon est bien complaisant? lui dit sa mère en souriant. Il est parti à trois heures du matin pour être au lever du jour sur la rivière.

Et Clémentine pensa avec joie qu'il y avait bien loin de cette rivière-là à la rue de la Tour-d'Auvergne, où demeurait la maîtresse de Léon.

En revenant de la chasse, Léon avait trouvé une lettre de Camille. Elles étaient bien caressantes, ces lignes, mais elles finissaient par des chiffres : Camille rappelait l'échéance prochaine d'une lettre de change signée à un marchand qui lui avait vendu un cachemire. Au moment de cette acquisition, Léon, dont la bourse était vide, avait souscrit un billet pour une échéance prochaine. Il demanda l'argent à son père, et en expliqua laconiquement l'emploi.

— Veux-tu davantage? observa celui-ci.

— Plus tard, bientôt peut-être, répondit Léon.

Il avait envoyé les fonds de la lettre de change dans une lettre, celle à laquelle répondait Camille dans le brouillon trouvé par le peintre Théodore.

Un mois après, la tante de Léon prit Clémentine à part et lui dit :

— Mon enfant, il y a une grande nouvelle : le jour de la fête de votre père, M. d'Alpuis doit aller lui demander votre main pour mon neveu.

— Il me l'a déjà demandée à moi, répondit la jeune fille; mais, fit-elle avec un reste d'inquiétude, n'est-ce pas par obéissance aussi?

— Tenez, reprit la tante en lui montrant une lettre cachetée, voyez-vous cela?

— Ah! soupira Clémentine, elle écrit toujours?

— Mais, dit la vieille dame, il oublie de lire ses lettres. En voici une dont le timbre est vieux de cinq jours.

Le jour de la fête de M. d'Héricy, la demande fut faite, et les paroles échangées entre les deux familles. Les fiançailles de Léon et de Clémentine eurent lieu aux violettes, et, comme la tante l'avait prévu, le mariage fut fixé aux lilas. Ce fut dans cet intervalle que Camille recevait de Léon des lettres plus rares et plus courtes, dans lesquelles elle trouvait déjà certaines ambiguités et cherchait vainement les bonnes paroles.

Léon entra un jour dans le cabinet de son père, et lui demanda deux jours pour aller à Paris. — Pour être sûr que tu ne resteras pas plus longtemps, je t'accompagnerai, lui dit son père,

Léon était arrivé à Paris avec son père le jour même où Camille avait dîné au Café-Anglais, en la compagnie de Francis Bernier et de Théodore; mais le jeune homme n'avait pas voulu aller chez sa maîtresse le soir. Au moment où Théodore en sortant l'avait reconnu avec sa voisine, Léon n'était avec Camille que depuis une heure. S'étant senti devant elle repris par toutes ses irrésolutions, il s'était borné à lui dire que son retour n'était qu'un passage, et qu'il repartirait prochainement pour la campagne. Cependant il n'eut pas la force de rester seul avec elle, et l'emmena pour aller prendre Francis Bernier, avec qui on devait dîner.

Prévenu par Léon, celui-ci attendait les deux amans dans son atelier. — Nous irons dîner ensemble, lui avait dit Léon le matin. Je ne veux pas être seul avec Camille, et je ne veux pas être chez elle pour lui annoncer mon mariage. Si devant toi-même le courage me manque, je trouverai un prétexte pour m'absenter. Tu lui diras que je me marie, et je remonterai pour vous rejoindre au bout d'un quart d'heure.

— Diable! avait répondu Francis, c'est une vilaine commission; mais puisqu'il faut qu'elle soit faite, soit, je la ferai.

Léon avait promis. Lorsque Léon et Camille arrivèrent chez Bernier, ils le trouvèrent tout prêt à partir. On alla, comme la veille, dîner au Café-Anglais, et le hasard voulut que le même cabinet fût

disponible. Le commencement du dîner fut attristé par la pensée qui agitait les deux hommes; Camille, qui se sentait instinctivement gagnée par cette contrainte, fit la remarque que le dîner était moins gai que celui de la veille.

— Ah! dame! fit Francis, ce n'est pas tous les jours fête.

— Pourtant, dit Camille, c'est bien une fête pour moi! — Et elle regarda Léon avec tendresse, puis avec inquiétude, en voyant qu'il regardait sa montre et prenait son chapeau :

— Tu sors? dit-elle.

— Oui, répondit Léon. Mon père doit être aux Italiens. J'ai à lui faire part d'une nouvelle que j'ai apprise dans la journée.

— Tu vas revenir?

— Dans un quart d'heure.

— Rapporte-nous un peu de gaieté, dit Camille en lui faisant un geste amical. Nous avons l'air d'attendre un mort.

Pendant qu'il ouvrait la porte, restée seule avec Francis, elle ajouta : — Ne trouvez-vous pas que Léon a un air étrange? On dirait qu'il souffre. Aurait-il du chagrin?

— Mon enfant, dit Francis en lui prenant la main, Léon souffre en effet, parce qu'il sait que vous allez souffrir... Léon se marie!... Et maintenant, pensa Bernier, observant Camille, le coup est porté, il va retentir.

— Ah! fit Camille, et, appuyant ses deux mains sur sa chaise, elle essaya de se lever; mais il lui parut qu'elle était scellée à sa place. Elle secoua deux ou trois fois la tête, et, indiquant la fenêtre à Francis, elle lui dit, si bas qu'il la devina plutôt qu'il ne l'entendit : — Ouvrez.

Le jeune homme ouvrit la fenêtre, par laquelle entra aussitôt un air assez vif qui fit vaciller les bougies. Camille frissonna un peu, et, tirant son manteau accroché à une patère au-dessus d'elle, elle s'en couvrit les épaules.

— Et quand... ce que vous m'avez dit? demanda-t-elle.

— Bientôt, répondit Bernier.

— Bientôt, répéta Camille comme un écho. — Bientôt, murmura-t-elle en fixant les yeux sur une rosace de la nappe.

Il y eut un silence, pendant lequel on entendit les éclats de rire d'un cabinet voisin.

— Doit-il revenir? demanda Camille.

— Le voici, fit Francis, reconnaissant à l'extérieur le pas de Léon, qui resta un moment sur le seuil de la porte.

Camille s'était levée à demi, puis était retombée à sa place. Elle lui fit signe de s'approcher. — Ah! mon enfant! ma pauvre enfant! s'écria-t-il en tombant à ses genoux.

— Ton enfant! ta pauvre enfant! répéta Camille, et, lui serrant la tête contre sa poitrine, elle ajouta, moitié parole, moitié sanglots : — Fini! fini! fini! — Puis tout à coup, avec vivacité et comme mue par un souvenir : — N'est-ce pas qu'elle est blonde?

Léon ne répondit pas. Camille se leva assez résolûment et dit aux deux jeunes gens : — Allons-nous-en. — Léon demanda la carte, et comme on l'apportait, le jeune homme, ne sachant guère ce qu'il faisait, étalait machinalement des louis devant le garçon, qui le regardait d'un air étonné en voyant qu'il avait tiré de sa poche plus de cinq cents francs pour en payer trente-six.

— Tu es fou, dit Bernier en lui faisant remettre son argent dans sa poche, et il paya lui-même le garçon, qui sortit en disant : De quoi sont-ils donc ivres? Ils n'ont pas même bu.

Dans le corridor, Francis, qui avait senti Camille fléchir sous son bras, dit à Léon d'aller chercher une voiture. En descendant l'escalier, Camille répétait encore : Fini! fini! fini!...

— Achetez-moi un bouquet de violettes, ma bonne dame charitable, dit la marchande de bouquets en s'approchant de Camille, qu'elle reconnut pour la dame qui lui avait donné un louis la veille. Camille passa sans l'entendre. La marchande la suivit en ajoutant : Cela vous portera bonheur.

— Ah! ma bonne femme, répliqua Camille en l'écartant brusquement, ce n'est pas tous les jours fête.

— Reconduis-la chez elle, dit tout bas Léon à Francis, qui faisait entrer Camille dans le coupé. Il faut que j'aille rejoindre mon père, qui m'attend sur le boulevart. — Demain j'irai te voir, dit-il à Camille, et je te promets de passer la journée avec toi.

— Tout entière? demanda-t-elle.

— Tout entière, répondit-il en lui tendant la main par la portière.

— Oui, mais d'ici à demain, dit Camille comme se parlant à elle-même, il y a la nuit à passer.

Francis la ramena chez elle, et monta un instant pour lui tenir compagnie. Dans l'escalier, Camille rencontra une de ses voisines qui était en domino. — Le carnaval n'est donc pas fini? demanda-t-elle à Bernier.

— C'est aujourd'hui la mi-carême, répondit celui-ci; il y a bal à l'Opéra.

Il passa auprès d'elle une demi-heure silencieuse. Au bout de ce temps, Camille lui dit : — Le bal, c'est du bruit. Voulez-vous me mener à l'Opéra, Francis?

— Soyez raisonnable, lui répondit Bernier. Ce n'est pas le spectacle de la joie des autres qui vous consolera. Je ne puis d'ailleurs

vous conduire au bal; mais je viendrai vous voir demain, et puis les autres jours. Adieu, soyez sage.

En quittant Camille, Francis monta chez Théodore. — Venez donc demain me voir, je vous présenterai à l'ami dont je vous ai parlé.

Et il raconta en deux mots l'arrivée de Léon, que Théodore savait déjà, et la rupture décidée du jeune homme avec Camille.

— Comment ma petite voisine a-t-elle pris la chose? demanda Théodore.

— Mais, reprit Bernier, elle a le cœur brisé.

— Qui sait? pensa Théodore lorsqu'il fut seul, les morceaux sont peut-être bons.

Et, ayant entr'ouvert sa croisée, l'artiste se mit à chanter assez haut pour être entendu dans le voisinage :

Je me suis engagé
Pour l'amour d'une belle.

Il allait recommencer pour la seconde fois la *chanson du capitaine,* lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Ayant ouvert, il se trouva en face de la femme de chambre de Camille, qui lui apportait la suite tant attendue du roman; une petite lettre accompagnait cet envoi. Théodore parut surpris en lisant le billet de sa voisine, qui demandait une réponse. — Attendez, dit-il en passant dans la pièce où il couchait. Théodore ouvrit un tiroir où il avait serré une petite somme reçue le soir même, et, l'ayant comptée, il fit le calcul suivant sur un bout de papier : — Entrée, six francs; vestiaire, un franc cinquante; gants, trois francs; souper, dix francs, mais pas au Café-Anglais, pensa Théodore. J'ai tout juste vingt francs de monnaie, et encore il y a une pièce douteuse; mais je la ferai passer au vestiaire.

Comme il faisait ses comptes, il entendait ce petit dialogue qui s'engageait dans son esprit : — Et demain?... disait la raison. — Demain,... répondait le désir; demain, il fera jour.

— Que dois-je dire à madame? demanda la caméristé, lorsqu'elle vit Théodore rentrer dans son atelier.

— Vous direz : Oui, répondit l'artiste. Et quand il se trouva seul, il s'écria, troublé par une réflexion soudaine : — Et s'il pleut, comment prendre des voitures?... Bah! Il ne pleuvra pas.

HENRY MURGER.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

DU

GÉNIE FRANÇAIS

Historiens et publicistes, nous sommes tous sujets à d'étranges erreurs, fruits de nos préoccupations personnelles et des influences délétères que nos passions exercent sur notre jugement. Nous jugeons souvent des choses par mauvaise humeur politique ou sous le coup d'une déception. Nous les voyons souvent toute la vie telles qu'elles nous sont apparues un certain jour, à un moment donné et sous un rayon particulier, qui transfigurait ou décolorait leurs traits véritables. Notre jugement exagère alors un détail outre mesure, et prend un point isolé de tel ou tel caractère pour l'ensemble même de ce caractère. Cela est vrai surtout des jugemens que nous portons sur les peuples lorsque les révolutions sont venues ruiner nos espérances et mettre notre logique aux abois. Irrités des conséquences que tel ou tel défaut national a produites à une certaine minute, nous n'avons pas de peine à ne voir dans le passé qu'une longue série de conséquences fâcheuses engendrées par des défauts de même nature, comme auparavant nous ne voulions y voir qu'une longue série de conséquences heureuses que nos espérances étaient chargées de résumer et de couronner. Hélas! la déception politique est semblable à toutes les autres déceptions; elle augmente singulièrement notre clairvoyance sur certains points, et nous rend complétement aveugles sur d'autres. Bien des jugemens contradictoires ont été portés sur la France depuis quarante ans, et surtout depuis la révolution de février. Formulés *ab irato* sous le coup des événemens, ils se sont ressentis de leur origine, et en dépit des progrès de la science historique, ils expriment souvent bien plus la disposition d'âme, les es-

pérances ou les mécomptes de l'écrivain que le génie même de la nation. Ils ne tiennent compte que d'un certain ordre de faits, ils exagèrent l'importance des détails, et, nés d'un incident qui, si considérable qu'il soit, est destiné avec le temps à perdre sa couleur propre et à se fondre dans l'océan de faits que contient l'histoire générale, ils ont tous quelque chose d'exclusif, de passionné, d'intolérant. Ils partagent les passions des vivans, ils n'ont pas l'impartialité de la contemplation. C'est à ces passions que nous voudrions nous soustraire un moment pour essayer de surprendre le génie de la France dans son essence même, dans ce qu'il a de fondamental, d'indestructible, de permanent, de supérieur à ses vicissitudes changeantes, d'identique à travers ses innombrables métamorphoses.

La France est le pays le plus facile à juger en apparence, le plus difficile à juger en réalité, et tous les jugemens qu'on a portés sur elle peuvent se ranger sous deux chefs principaux : la France est un pays monarchique, la France est un pays révolutionnaire. — Peuple révolutionnaire! dit cet historien, qui fait dater la France de 1789, et qui oublie qu'elle a été la plus monarchique des nations; peuple anti-religieux! dit un autre, qui oublie que l'église a été soutenue, la papauté fondée par l'épée de la France, et la réforme arrêtée dans son développement par l'obstination de fidélité de la France aux vieilles institutions ecclésiastiques. — Peuple traditionnel, monarchique, et que les querelles malheureuses de soixante années pleines d'orages ont fait faussement juger! se croient alors en droit de répondre certains publicistes. Hélas! ce jugement n'est pas mieux fondé que les autres. La vérité est que la France, pays des contradictions, est à fois novatrice avec audace et conservatrice avec entêtement, révolutionnaire et traditionnelle, utopiste et routinière. Il n'est pas de pays où les choses meurent plus vite, il n'en est pas où leur souvenir vive plus longtemps. Oui, c'est un peuple révolutionnaire et traditionnel pour qui sait bien voir : révolutionnaire, parce que les métamorphoses y ont été plus nombreuses qu'ailleurs; traditionnel, parce que sous toutes ces métamorphoses brille le même esprit méconnaissable en apparence.

Ces évolutions et transformations des choses ont un double caractère qui les rend tout à fait énigmatiques; elles se présentent d'une manière si imprévue, si brusque, qu'elles surprennent le jugement et déconcertent la raison, et en même temps elles ont une apparence si singulière de simplicité et je dirais presque de bonhomie, que, le premier moment de surprise passé, vous vous étonnez de ne pas les avoir prévues et d'avoir pensé qu'elles pouvaient se produire autrement. Un autre fait non moins frappant, c'est la faci-

lité inouie avec laquelle la France change ses conditions d'exister et de penser; nul effort, nulle tension des caractères, nul lent recueillement de ses forces, nul calcul préalable des difficultés de l'œuvre à accomplir ou de l'énergie de résistance qu'elle rencontrera. Comme un habile artiste qui sur son instrument parcourt avec le même indifférent enthousiasme toute la gamme des sentimens humains, le génie français passe sans transition d'un ordre d'idées à un autre avec une aisance qui confond le contemplateur, le remplit d'admiration, et en même temps l'alarme et quelquefois même le révolte. On admire la souplesse d'intelligence du peuple chez lequel de telles métamorphoses peuvent s'accomplir, on tremble pour sa conscience. on s'indigne de son facile oubli et de son apparente ingratitude. Chez les autres peuples, le temps est nécessaire pour opérer les révolutions politiques et morales; on les voit poindre, se développer lentement, se greffer sur le passé ou usurper peu à peu sa place; on saisit le point de transition d'un fait ou d'une idée à un autre fait ou à une autre idée. En France, rien de semblable; on passe de Bossuet à Voltaire sans préparation et sans transition marquées; tour à tour chevaleresque, bourgeoise, monarchique, catholique, révolutionnaire, athée, industrielle, la France porte chacun de ces costumes avec une aisance telle qu'on croirait qu'elle n'a jamais porté que celui-là, et joue chacun de ces rôles avec une telle perfection de sincérité, qu'on est tenté de croire que le dernier est réellement le seul qui lui convenait. On dirait l'âme d'un sceptique supérieur indifférent à toutes choses, parce qu'il les comprend toutes également, ou d'un épicurien transcendant aimant le changement par plaisir et la variété par goût des contrastes, ou encore l'âme d'un artiste pour qui les choses sont bonnes et morales selon le parti qu'il en peut tirer et les émotions qu'elles lui procurent. Il n'en est rien cependant, et ce génie français, si propre à déconcerter ses amis et ses ennemis, s'élève bien au-dessus de telles interprétations.

Ce n'est pas en France que le génie français a été le mieux jugé; nous nous moquons très souvent des jugemens des étrangers sur notre compte, mais ils en savent sur nous plus long que nous-mêmes. Nous nous accordons des qualités et jusqu'à des défauts qui ne sont pas les nôtres. Ainsi il est généralement tenu pour certain que le peuple français est un peuple pratique et de bon sens, et cela est vrai dans une certaine mesure, mais dans quelle mesure? Nous sommes pratiques, si l'on entend par ces mots une certaine tendance à réaliser en fait nos rêves les plus fuyans ou nos pensées les plus abstraites; nous ne le sommes pas, si l'on entend par être pratiques conformer sa conduite aux faits existans, et former ses pensées d'après l'expérience extérieure. Il est également admis que

le Français est sceptique et se complaît dans le scepticisme : pure calomnie que nous propageons par esprit de fatuité; il n'est pas de nation où l'individu ait plus à cœur d'avoir une croyance précise, soit plus tourmenté lorsqu'elle lui manque, et fasse de plus sérieux efforts pour s'en forger une et se convaincre de la réalité des fantômes qu'a enfantés son esprit. Il en est de même de la proverbiale légèreté française. Nous ne sommes point légers, nous sommes téméraires et cyniques : téméraires devant les dangers et les difficultés de la vie, cyniques dans la défaite et devant le spectacle du mal. Au fond, notre prétendue légèreté, sous les deux formes qu'elle revêt, témérité et cynisme, contient la plus haute philosophie, celle de la résignation. Nous sommes donc légers si l'on veut, mais seulement dans les choses auxquelles toute la gravité du monde ne pourrait rien changer. Grâce à notre esprit militaire, à notre esprit révolutionnaire, nous passons pour un peuple aventureux, et néanmoins il n'y a pas de nation chez laquelle les habitudes aient autant de puissance. Enfin une opinion très répandue veut que le Français, être sans profondeur, n'ait aucun penchant aux spéculations abstraites, rêveries bonnes seulement pour les habitans des brouillards allemands. Or il n'y a pas de peuple chez lequel les idées abstraites aient joué un aussi grand rôle, dont l'histoire témoigne de tendances philosophiques aussi invincibles, et où les individus soient aussi insoucians des faits et possédés à un aussi haut degré de la rage des abstractions. Ce ne sont là que des détails et des nuances, et nous pourrions les multiplier. Ils nous suffiront pour justifier ce que nous avons avancé, que le Français ne se connaît pas lui-même et qu'il se calomnie sans le savoir. Lorsque les étrangers, dans leur amour ou dans leur haine de la France, prononcent leurs jugemens, souvent le Français refuse de les admettre. Ce Français qui tient surtout à se montrer par ses qualités secondaires, et qui s'ignore lui-même, s'étonne des complimens et des injures étranges qui lui sont adressés. — Peuple initiateur, peuple qui s'est chargé de faire pour les autres nations les expériences périlleuses! disent les uns; peuple ennemi des libertés d'autrui, tout prêt à sacrifier des victimes humaines à son Moloch de justice abstraite, sans souci des droits acquis! disent les autres. Emphase allemande, vieille morgue anglaise! répond le Français, qui ne comprend pas comment il a pu mériter ou cet excès d'honneur ou cette indignité. Et cependant il a tort : le génie de la nation à laquelle il appartient se retrouve bien mieux dans ces interprétations étrangères qui l'étonnent si fort que dans les opinions qu'il cherche à accréditer lui-même.

Un fait surtout est capable d'éclairer singulièrement sur les destinées de la France : ce sont les espérances qu'inspire la France à

tous les partis européens sans distinction. Tous comptent sur son initiative ou sur son concours désintéressé pour faire triompher leurs illusions ou leurs rêves. L'absolutiste espère toujours que par un miracle notre nation retrouvera la tradition du droit divin; le démocrate attend toujours de la France la parole magique qui soulèvera les peuples et les délivrera de la tyrannie; le libéral anglais voit en nous les meilleurs agens de propagande pour le *self government*. Quels que soient les mécomptes que la France leur réserve, ils ne renonceront à aucune de leurs espérances, ils s'attacheront obstinément à la pensée que d'elle viendra leur salut; ils compteront sur une de ces surprises, sur un de ces mouvemens imprévus dont la France a donné si souvent le spectacle, et lorsqu'ils sont déçus un instant dans leurs espérances, quels reproches amers, quelles paroles insultantes ils nous adressent! On l'a vu dans les années qui ont suivi 1848. On dirait qu'entre eux et nous il y a un contrat écrit que nous avons déchiré, une promesse jurée que nous avons trahie. Or que signifie cet espoir que tous les partis mettent en nous, sinon que, dans leur pensée, la France est la seule nation capable de dévouement intellectuel, la seule qui soit capable de préférer des idées à des intérêts, et de sacrifier son repos au triomphe de la justice? Mais plus significatif encore et plus propre à faire réfléchir est l'attachement du clergé catholique pour la France. Souvent repoussé, toujours surveillé avec méfiance, il ne se rebute jamais et supporte avec indifférence les contraintes qu'on lui impose et les dédains qu'on lui fait subir. C'est là, dis-je, un fait très significatif et qui porte à la méditation. Quelque jugement qu'on prononce sur le catholicisme, il n'en reste pas moins certain que le but qu'il poursuit est un but purement moral, que la cause qu'il cherche à faire triompher est purement idéale, qu'il rêve une société où tous les intérêts terrestres seraient subordonnés aux intérêts spirituels, qui n'existerait que pour la plus grande gloire de l'église, où la vie n'aurait d'autre raison d'être que Dieu même. Et pourtant cet idéal du catholicisme est tellement éloigné de notre manière de vivre et de penser, qu'il faut chercher ailleurs que dans la patience proverbiale du clergé catholique la raison de l'attachement tout particulier qu'il a conservé pour cette nation qui a tant fait pour lui, qui a tant fait contre lui, et des espérances qu'il ne cesse d'entretenir. Égarée, mais non perdue, telle est la pensée constante de l'église romaine sur la France. Un instinct secret l'avertit mystérieusement que cette France, catholique ou non, est vouée par nature au service des causes idéales, et que, même alors qu'elle s'est montrée furieusement athée, révolutionnaire, utopiste, ses excès et ses égaremens trahissaient un invincible amour de l'idéal. C'est cet instinct qui a guidé le plus hardi défen-

seur de l'église romaine qu'ait vu notre siècle, qui lui a montré dans les fureurs de la révolution le triomphe même du catholicisme, et qui lui a fait porter sur la France le jugement le plus étroit et en même temps le plus profond qui ait jamais été porté sur elle.

Nous avons maintenant trouvé le mot qui convient au génie de la France. La nation française est la nation idéaliste par excellence, celle dont les expériences et les révolutions ont eu le but le plus idéal, celle dont toute l'histoire trahit le mieux cette constante et glorieuse préoccupation. Essayons de retrouver, à l'aide de son histoire, les principaux caractères de ce peuple si mobile en apparence, si fidèle à lui-même au fond, extérieurement si sceptique, intérieurement si passionné, qu'on a toujours voulu faire passer pour épris de la réalité, et qui n'a jamais aimé que l'idéal, sous quelque forme qu'il se présentât, église, monarchie ou révolution.

Je demande pardon d'avance pour la singularité des assertions que je vais émettre, et je me résigne à subir l'accusation de paradoxe. Les Français passent pour le plus irréligieux des peuples; mais leur histoire, lue avec attention, prouve, à chacune de ses pages, qu'ils sont un peuple essentiellement théocratique et théosophique. Ils l'ont été dès l'origine, et aujourd'hui encore, en plein règne de l'athéisme de la loi, il leur reste assez de cet esprit pour donner courage et espoir aux défenseurs de l'antique religion nationale. Je ne crois pas qu'il faille attacher aux instincts celtiques et aux croyances druidiques toute l'importance que certains historiens ont cru devoir récemment leur attribuer; toutefois notre primitive histoire offre un fait très frappant : c'est le contraste que, sous le rapport de la religion, les Celtes présentent avec les autres Barbares. La religion des Germains n'est pour ainsi dire qu'une expression superstitieuse des profonds instincts de race. C'est un effort obscur et incohérent de l'esprit pour expliquer les forces naturelles, une philosophie rudimentaire. Rien n'y dépasse l'horizon de l'homme et de la nature : aucun pressentiment de ce qui constitue essentiellement la religion, c'est-à-dire la croyance à un monde surnaturel, ne s'y laisse apercevoir. Le culte de Teutatès et de Hertha est une philosophie naturelle à l'état grossier. La religion d'Odin est une divinisation de la vie de combat chère aux Scandinaves. Un principe purement humain, recouvert d'une enveloppe religieuse, domine ces vieux cultes barbares et ces vieilles légendes runiques, qui n'offrent, de quelque côté qu'on les considère, que des symboles de la matière animée, des emblèmes de la force, des apologies de la vaillance et du combat. Sous ce vieux paganisme, on distingue très nettement le germe de ce grand système, conception essentiellement propre à l'esprit germanique, qui, sous diverses formes, s'est développé et précisé de siècle en siècle,

et a fini par s'appeler du nom de panthéisme. La religion des Celtes n'est pas, comme celle des Germains ou des Scandinaves, une grossière philosophie naturelle ou un sauvage anthropomorphisme. Cette religion dépasse la nature, laisse l'homme soumis au sentiment auquel le soumet toute vraie religion, celui de la dépendance, et s'appuie sur la croyance à un monde surnaturel. Elle promet à l'homme des destinées ultérieures qui ne seront pas la continuation vulgaire de la vie actuelle, et, par ses dogmes de la métempsycose, de l'éternité et du progrès incessant de l'âme, elle semble à la fois un écho des grandes doctrines de l'Inde et une préparation du spiritualisme chrétien. Ainsi, chez nos ancêtres, le sentiment religieux, au lieu de se présenter à l'état d'instinct obscur, et d'être déterminé, comme chez tous les peuples barbares, par une admiration, une épouvante ou un étonnement de l'âme faisant effort sur elle-même pour s'expliquer le mystère de la nature, se présente à l'état de croyance, appuyé sur tout un corps de doctrines très complètes, très subtiles et très raffinées déjà; mais ils n'ont pas seulement le sentiment religieux plus épuré, ils ont aussi l'esprit plus sacerdotal, si nous pouvons nous exprimer ainsi, et attachent une plus grande importance aux fonctions religieuses. Une singulière théocratie s'élève au-dessus d'eux. Les druides sont un collége de prêtres, une hiérarchie ecclésiastique, déjà un clergé. Dans cette société primitive, les dépositaires du pouvoir spirituel ont une plus grande importance que partout ailleurs dans le monde barbare. Ce n'est donc pas à tort qu'on attache aujourd'hui plus de prix qu'autrefois à ces origines celtiques et à cette vieille religion druidique qui nous révèlent bien clairement un fait, à savoir que si nos ancêtres n'avaient pas un sentiment de la nature aussi vif que celui des Germains, ils avaient bien davantage en revanche le sentiment d'un idéal plus dégagé du monde extérieur, plus purement métaphysique et moral.

Lorsque la religion changea, cet instinct théocratique persista et grandit encore en s'épurant. Nulle part les prêtres et les évêques du christianisme n'eurent une prise plus facile sur les populations de l'empire, et lorsque les Barbares se présentèrent en Gaule, c'est plutôt avec ce pouvoir désarmé de la parole divine et du sacerdoce qu'ils eurent à se mesurer qu'avec les lieutenans du pouvoir impérial. La lutte était trop inégale, et les Barbares furent vaincus. Ils furent comme surpris et ensorcelés par des paroles magiques, et montrèrent une soumission, une obéissance, un empressement à suivre les avis et les ordres des évêques et des prêtres qui témoignent à la fois et de la noblesse native de la nature humaine, même barbare, et de l'étendue d'influence du clergé dans la Gaule ro-

maine. Sous cette tutelle religieuse, ils devinrent dès le premier instant ce qu'ils devaient être durant tout le moyen âge, les fils aînés de l'église, les soldats et les lieutenans de Dieu agissant par les armes françaises, comme disent les chroniques du temps : *Gesta Dei per Francos.* On ne vit point en France ce qu'on vit dans les autres royaumes barbares, en Angleterre et en Italie par exemple, des chefs barbares exerçant un pouvoir indépendant de l'église, résistant à la puissance ecclésiastique, ou s'obstinant avec un sauvage orgueil dans leurs anciennes habitudes de commandement et dans leur rôle de chefs de tribus. Dans les origines de la monarchie française, aussitôt après la mort de Clovis, on sent partout une action indirecte et mystérieuse autrement puissante que la hache et la framée franques, et qui de toutes parts enlace, presse dans un réseau invisible et serré le chaos de barbarie au milieu duquel agonisent les populations. On voit les chefs barbares passer comme des ombres sanglantes, s'agiter, s'égorger, jouer dans tous ses détails leur meurtrière pantomime; mais ce n'est qu'une pantomime : la pièce véritable, sérieuse, se joue ailleurs. La monarchie française se fonde dans leur personne, mais à leur insu et presque sans aucune participation de leur volonté. Ils règnent et ne gouvernent pas; des prêtres habiles, des créatures du clergé dirigent à des titres divers cette royauté débile, et malheur à tout ministre hostile au clergé ou représentant de quelque influence contraire à la sienne. Il est sûr d'être écarté, exilé, mis au secret dans un cloître, calomnié jusque dans la postérité la plus reculée, déclaré traître, ambitieux et ennemi de l'état. La France est fondée avec le concours d'une barbarie nominalement puissante, moralement sans empire, et cette barbarie s'étiole et s'énerve rapidement, comme étouffée sous les embrassemens du clergé. Lorsque la première dynastie de cette race conquérante dut céder la place à une famille nouvelle, les talens et l'énergie de ces nouveau-venus ne servirent pas moins bien les vues du clergé que les vices et la faiblesse de leurs prédécesseurs. C'est lui qui leur donna leur raison d'être et détermina la mission qu'ils devraient accomplir : établissement de la puissance temporelle des papes, conversion violente de l'Allemagne, idoles poursuivies et brisées jusque sur les bords de la Vistule et sur les rivages de la Mer du Nord. C'est au profit de l'église et sous l'inspiration de l'église que règnent et combattent les rois carlovingiens; c'est à son triomphe et à son exaltation qu'ils travaillent. L'œuvre politique de Charlemagne tombe en ruine dès sa mort; mais sur cette poussière l'église reste debout, vénérée et terrible, unique puissance, pouvant déjà à son gré faire et défaire toutes les autres, comme le prouvèrent les scènes qui accompagnèrent et sui-

virent la déposition de Louis le Débonnaire et la dissolution de l'empire carlovingien.

L'église! c'est le grand mot de la France durant tout le moyen âge: désormais leurs destinées sont indissolublement unies. La France et l'église seront souvent en querelle, jamais en guerre ouverte. On se chicanera sur des points de détail, jamais sur une question importante et capitale; même alors qu'on imposera des entraves à l'église, ce sera en l'aimant et en la conservant grande, en transportant son esprit sur le trône, comme fit saint Louis. Malgré le soufflet de Philippe le Bel à la papauté, lorsque les souverains français résisteront à Rome, ce sera bien moins en leur nom et par jalousie de leur pouvoir qu'au nom de l'église de France et par jalousie de ses franchises et de ses libertés. Ces querelles n'entraîneront point, comme en Allemagne, les graves questions des droits respectifs du pouvoir temporel et du pouvoir sacerdotal; elles n'entraîneront point, comme en Angleterre, chez le peuple une hostilité sourde qui, un jour ou l'autre, finira par se traduire en une rupture ouverte, et chez les souverains en des résolutions sanglantes, pareilles au meurtre de Thomas Beckett. Les membres de l'église seront bafoués et raillés par les jongleurs et les faiseurs de fabliaux, lorsqu'ils laisseront apercevoir quelques faiblesses humaines en désaccord avec leur caractère sacré et leurs prétentions à la sainteté, mais l'église elle-même sera respectée : inoffensives railleries d'ailleurs, dont on a souvent, je le crois, exagéré l'esprit et la portée, bien moins dangereuses pour l'église que ces interprétations politiques des doctrines chrétiennes qu'Arnaldo de Brescia a prêchées en Italie, que ces sermons mystiques avec lesquels Eckart et Tauler transportent l'âme des populations du Rhin, ou ces prédications évangéliques dans lesquelles un Wicleff attaquera l'organisation ecclésiastique. Au moyen âge, la véritable résistance à l'église en France vient de l'église même et a un caractère tout ecclésiastique. La France est plus orthodoxe que toutes les autres nations, elle est la patrie de l'orthodoxie même. Elle attaque l'église dans ses abus humains et non dans ses principes; elle lui résiste, non pour un motif impie, politique ou philosophique, mais pour un motif religieux, parce qu'elle ne trouve pas l'église assez religieuse, assez conforme à l'idéal de perfection qu'elle s'est créé. Si la papauté a besoin de secours temporels, l'épée de la France est à son service, et grâce à elle le suprême pontife est assuré de triompher de ses ennemis; mais si elle a besoin de réprimandes, elles ne lui manqueront pas. Le champion par excellence de l'orthodoxie, saint Bernard, passera sa vie à demander la réforme des abus et à les réformer lui-même; plus infaillible que la papauté, lorsque l'église sera divisée

par les prétentions de pontifes rivaux, sans embarras ni crainte, le grand docteur fera cesser le scandale qui désole le monde chrétien et désignera d'un geste d'autorité le véritable pontife. Cette prétention de la papauté à l'infaillibilité, les docteurs français la déclareront, si cela devient nécessaire, contraire aux traditions et à l'orthodoxie, et la transporteront du pape au concile, et de Rome à l'église universelle. De saint Bernard à Gerson et à Pierre d'Ailly, la France n'a cessé de s'élever contre les abus ecclésiastiques, de demander la réforme de l'église, et cela non dans une pensée hostile encore une fois, mais par intérêt pour l'église, car la France du moyen âge, si prompte à s'élever contre l'injustice et le népotisme des prêtres, est d'une ardeur sans égale quand il s'agit de repousser leurs ennemis; elle ne les persécute pas, elle les détruit entièrement. Le rationalisme naissant est écrasé dans son germe avec Abailard; l'audacieuse hérésie des Vaudois est noyée dans le sang et ensevelie sous les ruines d'une civilisation charmante. Jean Gerson et Pierre d'Ailly, de la même main dont ils viennent de signer la déchéance de Balthazar Cossa, signent la condamnation des doctrines de Wicleff et le bûcher de Jean Huss. Tel est l'esprit religieux de la France du moyen âge; dans ses persécutions comme dans ses cris de réforme, elle n'a jamais en vue que l'orthodoxie. Rien ne l'en fait dévier, ni les abus et les scandales contre lesquels elle s'élève, ni les pentes dangereuses de la rêverie monastique et les excès de la vie contemplative, ni ces sollicitations et ces inquiétudes de l'esprit humain qui remue sourdement avant de s'éveiller tout à fait et pour toujours.

C'est cette prétention permanente à l'orthodoxie qui a fait depuis son origine jusqu'à son déclin l'originalité de l'église française. S'il y a dans la chrétienté une église qui se soit attribué le droit d'infaillibilité, c'est l'église française. « Nous sommes les meilleurs juges de la vérité religieuse, » telle est la parole hardie que semblent répéter de siècle en siècle nos théologiens et nos docteurs depuis saint Bernard jusqu'à Bossuet. Cette prétention a eu deux grands résultats qui remplissent toute notre histoire : elle a donné à la France assez de liberté d'esprit pour empêcher la religion d'y dégénérer jamais en superstition, elle lui en a donné trop peu pour qu'il lui fût possible de rompre avec les vieilles habitudes et d'oublier les vieux enseignemens. Elle a empêché la France de tomber dans l'asservissement spirituel, elle lui a défendu en même temps de se délivrer jamais entièrement de la tutelle ecclésiastique. Elle lui a permis de résister à la papauté et de lui faire la leçon, elle a conservé et préservé contre les attaques les plus furieuses ou les mieux fondées, contre la renaissance, contre la réforme, contre le rationalisme et la

révolution française, le catholicisme et les institutions catholiques. Le plus hardi champion de la papauté a senti sans l'expliquer cette prétention, qui lui paraît arrogante et illogique. Dans son livre sur l'église gallicane, il s'étonne de cette tendance à vouloir former une église séparée au sein de la grande unité catholique. « Il n'y a qu'une église universelle, dont le centre est à Rome, s'écrie-t-il; ce n'est qu'en France que l'on ait entendu parler d'une église nationale. Qui a jamais entendu parler d'une église italienne, d'une église espagnole, d'une église polonaise? » Cela est très vrai; mais le raisonnement de M. de Maistre, fondé au point de vue philosophique, est bien léger au point de vue historique. Ce que M. de Maistre reproche à l'église française est précisément ce qui fait sa gloire. Si l'on n'a jamais entendu parler dans les autres pays d'une église nationale, c'est qu'il n'y a jamais eu au sein du catholicisme d'autre église que l'église gallicane qui ait eu une vie propre, qui ait tiré d'elle-même sa séve et ses doctrines, qui ait existé d'une manière indépendante et libre. Toutes ont plus ou moins dépendu de Rome, ont tiré de la ville éternelle leurs doctrines, leur règle de conduite, leur ligne politique, leur mot d'ordre; toutes ont subi son influence et ont imité son esprit, imitations ou naïves, ou ardentes, ou fanatiques, ou même scandaleuses, et ayant par conséquent une certaine originalité qu'on ne peut nier, mais imitations véritables. Il n'en a pas été de même de l'église de France. Même aux pires époques et sous les influences les plus violentes, elle s'est toujours maintenue indépendante, et s'est réservé le droit de discuter et de rejeter les doctrines qu'on cherchait à lui imposer. Elle s'est toujours attribué une autorité religieuse à côté de l'autorité suprême. En un mot, elle n'a pas été seulement un rameau de l'arbre gigantesque grandi sur les ruines de l'ancien monde; elle a été elle-même un grand arbre, possédant une vie particulière, tirant de la terre natale la séve destinée à alimenter ses rameaux et son riche feuillage, et cet arbre n'a cessé pendant de longs siècles de fleurir et de reverdir à chaque génération nouvelle avec une abondance surprenante qui témoignait des fertiles élémens du sol généreux dans lequel il plongeait ses racines. Mais sa dernière floraison a été la plus étonnante de toutes. A la veille du jour où la hache devait le frapper mortellement, montrer à nu ses fibres desséchées par la vieillesse, sa carie intérieure et ses cavernes creusées par le temps, la nature sembla réunir toutes ses forces, fit un suprême effort pour résumer dans ce dernier reverdissement d'automne tout le charme et toute la majesté des saisons expirées. On eut ce miracle si inattendu du XVIIe siècle, cette renaissance inespérée du système catholique un siècle après la réforme, et grâce à la France on put croire un instant que l'antique religion allait

comme autrefois gouverner le monde, et que le grand schisme du XVIe siècle allait passer comme un mauvais songe. Le protestantisme battit en retraite humblement et presque en baissant la tête, comme s'il eût craint d'affronter tant de majesté; le rationalisme, qui, sous le nom de système cartésien, venait de naître, fut rapidement absorbé dans les doctrines de l'église et couvert d'un manteau d'orthodoxie; aucune puissance ennemie ne tint devant elle. Tel fut, résumé fidèle de tout son passé, le dernier grand jour de cette église française, l'institution qui a laissé chez nous les traces les plus nombreuses et les plus indestructibles vestiges.

Dans nul pays, le clergé n'a été autant mêlé qu'en France aux affaires politiques; dans aucun, il n'a plus gouverné. L'église a été le principe de toutes nos institutions; elle a été ensuite leur inspiratrice et leur conseillère, elle les a teintes de ses couleurs et marquées de son blason. La seule grande institution de notre pays après l'église est la monarchie, mais elle ne vient qu'en seconde ligne, et on peut dire qu'elle a été formée sur un modèle ecclésiastique, tant son caractère diffère du caractère des autres monarchies. Le dernier grand esprit de l'Allemagne avait remarqué que la monarchie française avait un caractère théocratique, et que nos rois avaient une certaine allure cléricale. Rien n'est plus juste; quand on parcourt notre histoire, on croit apercevoir toujours étendue derrière le trône la main de ces évêques qui fondèrent et bénirent la monarchie française. Nos rois ne remplissent pas des fonctions, ils exercent un sacerdoce politique. Un roi de France ressemble plus à un pontife qu'à un chef d'état. Il se rapproche plus d'un pape que d'un roi d'Angleterre ou d'un empereur d'Allemagne. Ceux-ci sont bien de purs chefs temporels faits pour marcher à la tête de leurs armées ou pour dicter leurs volontés devant des conseils politiques; l'épée, la couronne, la main de justice, sont les seuls insignes qui les distinguent. Ils ne veulent d'autre prestige que celui que donnent la possession et l'exercice de la force. Bien différens sont les rois français. Dans leurs qualités comme dans leurs défauts, ils trahissent un caractère formé par une éducation cléricale. A quelques exceptions près, ils ne se soucient point de batailler et de combattre comme les souverains germaniques. Bons généraux et mauvais soldats, ils frappent par leur intelligence beaucoup plus que par leur héroïsme. Les vaillantes prouesses, les beaux faits d'armes, les exploits chevaleresques ne sont pas leur affaire, et le grand Philippe-Auguste pourra paraître peu brillant à côté d'un Richard au cœur de lion et d'un Frédéric Barberousse. Les rois chevaliers et hommes d'armes, les *héros* ne nous ont d'ailleurs jamais porté bonheur; nous en avons eu deux, le roi Jean et François Ier, et leurs grands coups d'épée ont failli avoir

pour tout résultat de tuer à jamais la France. Rusés, patiens, politiques, temporisateurs comme des prêtres, les rois français ont remplacé le prestige que donne la force par le prestige que donne la majesté. Ils sont imposans, et leur plus grand souci est de travailler à l'être ou à le paraître. Autre contraste, la monarchie française est la seule qui ait eu la prétention d'être une monarchie à la façon biblique. Le roi s'attribue un pouvoir patriarcal. Il n'est pas le chef de ses sujets, il en est le père, et il réclame d'eux l'obéissance et la docilité que le père réclame de ses enfans. Les théories de pouvoir paternel, protecteur, qui partout ailleurs n'ont eu qu'un sens utopique, ont toujours eu en France une quasi réalité. Les utopies de Thomas Morus et d'Harrington n'expriment que des chimères individuelles, nées du dégoût de la réalité; mais Salente exprime encore autre chose que les chimères de Fénelon, elle exprime une des tendances les plus marquées de l'esprit français, la tendance à la tyrannie débonnaire, à l'autorité facile, à la justice indulgente, toutes choses qui répondent à un idéal de gouvernement ecclésiastique, et qui ont été l'idéal du gouvernement de l'église à toutes les époques, depuis les apôtres jusqu'aux modernes jésuites et à leur république du Paraguay. Partout ailleurs enfin les doctrines du droit divin ont été considérées comme des innovations scandaleuses et se sont produites fort tard. Lorsque le chimérique Jacques Ier mit en avant ses prétentions au pouvoir divin, la politique Angleterre recula d'épouvante devant ces théories bénignes; mais moins de cinquante ans après lui, Bossuet les formulait en France, dans un livre majestueux qui ne blessa personne et qu'aujourd'hui encore, après les déclarations des droits de l'homme et cinq ou six constitutions déchirées, nous lisons sans étonnement et sans colère, tellement ces théories sont conformes à nos instincts secrets, sinon aux idées que nous avouons. Cette doctrine du droit divin, qui consacre l'alliance du pouvoir sacerdotal et du pouvoir politique, qui imprime à la royauté un caractère religieux, est pour ainsi dire une des traditions de l'esprit français, et s'y est toujours maintenue obscurément et d'une manière latente. Nous n'avons pas poussé la superstition jusqu'à faire du roi une émanation de Dieu, mais jamais nous n'avons consenti à voir en lui un pur chef d'état. Nous lui avons toujours attribué un pouvoir mystérieux, un certain don des miracles, et l'infaillibilité que nous avons refusée quelquefois au pouvoir religieux, nous l'avons accordée et nous l'accordons sans trop de peine au pouvoir politique. Telle apparaît la monarchie française, l'unique pouvoir sérieux que la France ait jamais eu en dehors de l'église. Quoique séparée de l'église, elle s'est formée à son ombre, elle en porte la marque, elle en parle la langue. Si quelque chose rappelle sous une forme mo-

derne les antiques monarchies orientales, émanations des théocraties, c'est bien la monarchie française.

Cette influence théocratique a été bien plus forte encore sur la noblesse française. Notre aristocratie semble n'avoir jamais eu de libre arbitre. Si elle songe à se rendre indépendante de la royauté, elle n'a jamais songé à se rendre indépendante de l'église, et c'est en partie à cette raison qu'elle a dû la mauvaise fortune de ne jamais devenir une classe politique. Nos rois, malgré leur titre de fils aînés de l'église, et quoique serrés de près par le subtil réseau de l'influence ecclésiastique, ont su résister à l'église et maintenir leur pouvoir séparé du sien. La royauté a su vouloir malgré l'église et contre l'église; notre noblesse n'a jamais voulu que ce que voulait l'église. Elle a vécu, agi, combattu sous l'égide sacerdotale; les actes les plus brillans de son existence et les taches les plus sanglantes de son histoire, elle les doit à l'inspiration du clergé. Elle a marché d'un élan sans égal aux croisades, elle s'est laissé mener sans répugnance au massacre des Albigeois. Nos nobles, si fiers, si brillans, si prompts à l'oppression, si détestés du peuple et des petits (ce que l'on ne rencontre dans aucun autre pays), n'ont été que les serviteurs et les exécuteurs des hautes œuvres du clergé. Vous rencontrez leur main et leur épée dans toutes les persécutions religieuses. Une fois ils ont eu l'occasion de se débarrasser de cette tutelle; ils l'ont dédaigneusement laissé passer. Lorsque la réforme éclata, ils pouvaient, en adoptant le protestantisme, cesser d'être ce qu'ils avaient toujours été, de purs soldats, inutiles partout ailleurs que sur des champs de bataille. Ils pouvaient devenir une classe politique. Tout le leur conseillait, et l'exemple des aristocraties du Nord, et leur propre turbulence, et leurs propres convoitises. Ils laissèrent passer cette occasion unique, qui ne pouvait plus se représenter; un petit nombre adopta la réforme, mais le grand nombre, après un moment d'hésitation, resta fidèle à la vieille cause. De même que leurs ancêtres n'avaient eu aucun scrupule de massacrer, pour plaire au clergé, leurs propres frères en chevalerie, les compagnons d'armes de Raymond de Toulouse et de Roger de Béziers, ils n'eurent alors aucun scrupule de massacrer les nobles protestans et d'aller se confondre dans les rangs de la ligue avec la populace des sacristies et les bourgeois des confréries, car la puissance du clergé sur la noblesse a été telle qu'elle a pu rompre le lien puissant qui réunit les aristocraties, la solidarité. Les destinées de la noblesse ont donc été enchaînées à l'église par les nœuds les plus étroits, nobles et prêtres ont partagé la même fortune bonne et mauvaise, comme le font les maîtres et les serviteurs d'une grande maison. Ils ont triomphé ensemble, périclité ensemble, et ont disparu le même jour. La

dernière grande campagne du clergé, la guerre de Vendée, a été la dernière campagne de la noblesse française. Cette alliance, ou pour mieux dire cette servitude, a été tellement forte qu'elle dure encore.

C'est sur la noblesse française que cette influence sacerdotale a eu les conséquences les plus funestes, et cependant nous n'oserions prononcer un jugement trop sévère. De même qu'elle a imprimé à la monarchie un caractère quasi pontifical, elle a donné à la noblesse féodale un plus grand désintéressement des réalités politiques et un goût plus vif des choses du pur esprit. Chez les autres peuples, le féodal est un personnage dur, égoïste, anarchiste, prompt à venger ses insultes ou à prendre les armes pour augmenter son bien du bien d'autrui, lent à se mettre en mouvement s'il s'agit d'une affaire d'intérêt général ou d'une entreprise qui ne le touche pas directement, brutal comme un soldat et processif comme un légiste, populaire cependant (et c'est par là qu'il se rachète de ses vices) en ce sens qu'il est aussi grossier que ses vassaux, qu'il les tyrannise avec cette familiarité toujours chère à la populace, et qu'il n'y a entre eux et lui d'autre différence que celle du commandement à l'obéissance. La noblesse féodale française a exactement les mêmes défauts, sauf la grossièreté et la familiarité populaires. De très bonne heure elle a eu une éducation différente de celle de la nation, de très bonne heure elle a eu une grande supériorité d'intelligence et de manières, et c'est, je crois, à ses rapports très intimes avec le clergé et à son attachement pour lui qu'elle doit ce caractère. Le clergé lui a insufflé son esprit, qui peut être dangereux parfois, mais qui n'est jamais grossier; il l'a chargé de ses causes, qui peuvent être oppressives, mais qui ne sont jamais vulgaires. De là une certaine allure réellement noble, une véritable élévation d'âme qui charment et attirent au milieu de la rude société qu'elle tyrannise. Cette supériorité réelle de la noblesse sur le reste de la nation s'est maintenue longtemps, et lui a permis à plusieurs reprises d'exprimer, aussi complétement qu'il est possible de le faire dans les conditions de la terre, les chimères idéales de son époque. Les nobles français ont eu au plus haut degré le génie de l'*impraticable* et le goût des belles choses inutiles; artistes en guerre, en amour, en politique, en mondanités, ils ont réalisé le programme romantique : faire de l'art pour l'art. Jamais un vulgaire but politique ne les préoccupe, jamais ils ne cherchent un résultat banalement pratique; ils sont héroïques pour le plaisir de l'être, et parce que l'héroïsme est une vertu qui sied bien à un gentilhomme. Point de passions amoureuses et politiques, cela est trop naturel et trop populaire, mais une galanterie raffinée, exquise, et dans l'intrigue une souplesse et une dextérité inexprimables. Ils vivent et se meuvent avec aisance dans le monde des super-

fluités élégantes, et tel est leur amour pour elles, qu'ils jugent tout exclusivement au point de vue de la grâce; les vertus humaines ne les préoccupent qu'autant qu'elles sont susceptibles d'avoir une tournure élégante, et ce sont les seuls qui aient eu le talent d'élever certains vices à la hauteur de vertus véritables.

Si l'idéal constitue, ainsi que nous l'avons dit, le génie français, notre noblesse représente bien certaines parties de ce génie. Nous lui devons une chose très noble, la chevalerie, une chose charmante, la politesse. La chevalerie, idéal poétique du moyen âge, a été en France, et en France seulement, une demi-réalité. Si nos rois brillent plus par la majesté et l'habileté politique que par l'héroïsme militaire, nos nobles féodaux en revanche éclipsent ceux de tous les autres pays par leur bravoure et leur audace. Ils rendent au loin le nom de Franc synonyme de chrétien et d'Européen; l'éclat qu'ils jettent est tel que les peuples résument en eux toute une religion, toute une moitié du monde, et la vie de vingt nations différentes. Normands et Flamands, Languedociens et Provençaux, les chevaliers d'origine française sont les seuls qui répondent à peu près à cet idéal de vie aventureuse, de vaillance, de courage désintéressé ou de sainteté militaire que réveille en nous le nom de chevalerie. En tenant compte de la distance qui sépare toujours les actes accomplis de l'idée qui leur donna naissance et le type réalisé du type idéal, on peut avancer sans crainte que nos chevaliers se sont approchés, aussi près que le permettent les conditions humaines, de la perfection chevaleresque. Ce sont eux qui ont décidé ce grand mouvement des croisades qui, pendant deux siècles, devait être la chimère idéale des nations, le rêve poursuivi par toutes les grandes âmes, et, mieux que tout cela, le moyen de satisfaction de tous les instincts élevés de l'humanité. Les autres peuples hésitèrent avant de se lancer à la poursuite de cette grande aventure; Anglais, Allemands, Hongrois, Italiens, entrèrent successivement dans le mouvement comme entraînés par l'exemple; mais l'exemple lui-même vint de la France. Là, nulle hésitation, nulle lenteur, nulle prudence, mais un grand élan spontané, unanime, désintéressé. Jamais chevalier du saint Graal ne s'est mis à la poursuite du temple mystérieux l'âme plus enivrée d'espérances infinies, l'imagination plus éprise de dangers à vaincre et de princesses captives à délivrer, que nos chevaliers de la première croisade marchant à la conquête du saint sépulcre. Dans un instant unique, ils dépassèrent tous les exploits imaginaires des poèmes chevaleresques, et éclipsèrent les noms des chevaliers fabuleux de la fabuleuse Table-Ronde ou de la cour apocryphe du Charlemagne légendaire. La piété sincère, la ferveur religieuse de Godefroy de Bouillon font paraître

bien froides les sentimentalités dévotieuses des chercheurs du saint Graal, et les exploits de Tancrède et de Bohémond sont plus poétiques dans leur réalité que ceux de Lancelot ou de Tristan. Si la chevalerie réveille en votre esprit plutôt des idées d'aventures, de surprises imprévues, de fortunes magiques, que des idées de piété religieuse ou d'héroïsme guerrier, la France du moyen âge vous offrira encore dans les personnes de Robert Guiscard et de Roger, et des ducs de Trébizonde ou d'Athènes, compagnons du comte-empereur Baudouin, des types propres à satisfaire les exigences de votre imagination. Sous quelque aspect qu'on envisage la chevalerie, c'est la France qui en a fourni l'expression la plus complète, car c'est sur son sol seulement qu'elle a été autre chose qu'un beau rêve et une brillante chimère.

Il y a mieux, cet idéal lui-même appartient à la France, qui en a fait don à l'Europe entière. Cette France si peu féodale cependant, c'est elle qui a donné la première le modèle le plus achevé des institutions féodales, et qui a fait de la chevalerie leur couronnement. C'est par la France que les autres peuples ont connu la chevalerie : nos Normands français la transportèrent en Angleterre au milieu des rudes Saxons, qui eussent été incapables de la trouver dans leurs instincts farouches, et ils en couvrirent comme d'une guirlande de myrtes les sauvages trophées de la conquête. La réalité sombre de leurs exactions et de leurs violences nous apparaît et fut en effet voilée sous les splendeurs de cet héroïsme brillant, inconnu jusqu'alors aux populations conquises. Tout ce que l'Angleterre eut de chevalerie depuis le Plantagenet au cœur de lion jusqu'au prince Noir, la France peut le revendiquer comme lui appartenant. Elle brilla aussi, cette chevalerie francaise, au milieu des pâtèrs de Sicile et sur les bords du golfe de Naples, et l'empire d'Orient la vit passer comme un éblouissant météore, comme un pittoresque tournoi. C'est en France que le code réel, la *règle* de la chevalerie, a été écrit. La langue d'oil était la langue vulgaire de la plupart des chevaliers de l'Europe, et la France fournit encore à la chevalerie européenne tout entière sa langue littéraire. C'est dans la langue d'oc que tous, sans exception, exprimèrent les soucis de leur âme, leurs préoccupations amoureuses, la partie idéale de leur vie en un mot. La France enfin a donné à la chevalerie sa littérature et les élémens mêmes de cette littérature. Les poèmes chevaleresques sont une des créations de l'esprit français; ils nous appartiennent en entier, et comme conception et comme composition. Nous avons fourni le modèle de cette littérature que l'Europe a imitée à l'envi pendant plusieurs siècles, et les poètes de tous les pays ont chanté les exploits de héros étrangers et ennemis de leur race. Les

deux sources légendaires auxquelles nos poètes nationaux et leurs rivaux des autres pays ont puisé sont françaises. La légende de Roland et des pairs de Charlemagne est la poésie d'un passé historique exclusivement français, et la légende du roi Arthur et de la Table-Ronde n'est-elle pas comme un ressouvenir obscur de nos origines? Ainsi cette fleur idéale du moyen âge, la chevalerie, est née et a grandi en France; c'est là qu'elle a répandu ses plus odorans parfums, c'est de là que sur l'aile du vent des orages et des violences féodales elle a transporté ses semences dans tous les pays, dans la brumeuse Angleterre, dans la barbare Allemagne, dans la mercantile Italie, jusque dans l'Espagne musulmane et dans le petit Portugal, création d'un chevalier français.

Cette chevalerie mourut rapidement dans tous les pays de l'Europe. Chaque peuple, arrivant tour à tour à la conscience et à la possession parfaite de son originalité, abandonna cette imitation étrangère; mais elle était tellement un produit de notre génie national, qu'elle ne mourut chez nous qu'avec une lenteur étonnante, et qu'on en peut suivre la décrépitude maladive et les infirmités à travers les âges, jusqu'au siècle de Louis XIV. Elle râle dès la fin du XIIIe siècle, mais elle a de merveilleux retours à la santé, et sa vitalité est tenace. Elle épuise toutes les formes possibles avant de quitter la vie; après avoir été une religion, elle devient une dévotion, puis une mode, puis un doux regret. Après avoir été l'idéal des vaillans et des nobles, elle devient la chimère des sots et des fous. Enfin, lorsqu'elle est bien morte, et que son nom même est oublié, elle trouve dans sa mort un nouveau principe de vie. Elle prendra une nouvelle forme, et les hommes lui donneront un autre nom, mais ce sera toujours elle qui cachera sa résurrection sous ses nouveaux déguisemens. Le même effort spontané, le même esprit d'ardeur élevée, le même idéal exalté vont se retrouver par miracle, à la fin du XVIIIe siècle, chez des fils de bourgeois et de paysans. Que disais-je donc que la chevalerie était l'œuvre de la noblesse française? Nos nobles en ont été les représentans uniques pendant de longs siècles, ils en ont été une des expressions matérielles et *de fait;* mais l'idéal lui-même de la chevalerie, dégagé de toute représentation extérieure, n'appartient à aucune caste: il est profondément populaire, il est sorti de l'âme et des instincts de la nation. Rien ne fait mieux comprendre que certaines scènes de la révolution combien la chevalerie est une création instinctive du génie national, et non l'apanage enviable d'une classe privilégiée. L'élan de la première croisade n'a rien de plus beau ni qui fasse plus d'honneur à la nature humaine que le mouvement des fédérations, les enrôlemens volontaires, la première victoire à Valmy, — scènes, dit admi-

rablement un illustre étranger, que les dieux ont pu contempler avec joie, et qui ont pu leur donner une grande idée de leur ouvrage. Un historien contemporain remarque que sur le déclin de la féodalité, au XIVe et au XVe siècles, les bourgeois que le hasard ou la fortune élevait à la noblesse se transformaient avec une rapidité singulière; mais plus étonnante encore est la facilité avec laquelle ces conscrits de 92, fils de cabaretiers, ménétriers, marchands de mules, se transformèrent en nobles et en rois. N'y a-t-il pas dans cette facilité de transformation quelque chose qui indique que *l'aptitude* chevaleresque n'est pas chez nous propre exclusivement à une classe, et qu'elle est une des aptitudes de la nation? Nos mœurs et nos préjugés constatent ce don spécial. L'égalité que nous nous flattons d'avoir fondée n'est pas encore bien passée dans nos mœurs; mais il est un point sur lequel elle est complète : nous ne reconnaissons ni supérieurs ni inférieurs devant une injure, et le droit de demander réparation des offenses est reconnu au plus humble individu. Ce détail de mœurs, auquel peu de personnes peut-être ont donné l'attention qu'il mérite, m'a toujours paru faire le plus grand honneur à notre nation; il témoigne de la présence d'un élément chevaleresque dans l'esprit français, et indique que nous ne croyons pas aux âmes roturières et incapables de jouir des priviléges de la vaillance et de l'honneur.

La chevalerie, ai-je dit, est un des élémens indestructibles de l'âme française, et à travers mille transformations elle s'est continuée et se continue encore de nos jours. Où ne la retrouverait-on pas? La politesse française, par exemple, que notre noblesse du XVIIe siècle a représentée avec un charme si puissant et si vrai qu'il nous saisit encore aujourd'hui, à deux cents ans de distance, et nous fait pardonner à cette noblesse tant de défauts trop réels, son inexcusable sécheresse de cœur, sa froide férocité, son manque absolu de pitié et de sympathie humaine, — cette politesse française est comme le dernier écho des âges chevaleresques. Les lois et les devoirs de courtoisie que les trouvères du moyen âge assignaient au chevalier sont encore, à quelques nuances près, les lois et les devoirs de ce qu'on appelle au XVIIe siècle l'honnête homme et le galant homme. La politesse française a un caractère particulier qui la distingue de la politesse des autres pays : c'est la plus impersonnelle, la plus abstraite, la plus métaphysique de toutes; elle ne tient pas à un charme individuel, elle n'est pas inséparable de telle ou telle personne; elle est une chose en soi, une sorte de type idéal extérieur à la société, et sur lequel cette société se conforme. On la contemple comme une œuvre d'art, on l'étudie comme un système. Elle a été pour nos pères une des occupations les plus importantes de l'existence. Une

émulation étrange de courtoisie, de galanterie, de raffinemens d'esprit, tel est le spectacle piquant que donne la société du XVIIe siècle. L'esprit français s'est porté pendant un moment vers ces choses légères avec l'ardeur qui le distingue, les a comme usées en les perfectionnant, et les a rapidement élevées à la plus grande beauté qu'elles puissent atteindre. Dans cet idéal (c'en est un véritable) sont entrées bien des choses charmantes. La politesse française n'a pas été autant un dégrossissement laborieux de notre nature qu'une sorte d'ouvrage aimable, un peu artificiel, composé par des âmes éprises de délicatesse, une combinaison, un miel tiré des fleurs les plus rares. L'élément principal de cet amalgame est le vieil esprit chevaleresque, non pas dans ce qu'il a eu de passionné et d'ardent, mais dans ce qu'il lui restait à son déclin de douceur sénile et de noble enfantillage. A cet esprit, la renaissance a ajouté ses chimères pastorales et mythologiques, ses mascarades de princesses bergères et de princes pasteurs, tout ce qui dans cette politesse enfin est la part de l'imagination. La galanterie a été fournie par l'Espagne; on lui a retiré tout ce qu'elle avait de trop violent, de trop excessif; on l'a faite bienséante, et on lui a assigné pour rôle d'être non plus l'expression d'un cœur passionné, mais le délassement d'un honnête homme. L'esprit de conversation est venu de l'Italie, dont on a raffiné les *concetti* et revêtu les lazzis provoquans d'un costume décent. Ainsi s'est formée la politesse française comme une sorte de bouquet arrangé par des mains artistes : c'est la perfection dans l'artificiel, c'est l'idéal de la convention; mais c'est positivement une chose idéale, et qui méritait de tenir la place qu'elle a tenue dans la vie de nos pères.

Voilà les institutions qui ont reflété la vie de la vieille France jusqu'à une époque très rapprochée de nous, car la jeune France est de date récente, et sur sa physionomie encore indécise on peut surprendre bien des traits de ressemblance avec l'antique portrait national. Je dis que ces institutions reflètent la vie de la France, et ces paroles doivent s'entendre dans un sens non métaphorique, mais strictement littéral. Mieux que les mœurs, elles expriment tous les grands instincts de l'âme française, et même elles les expriment seules. L'église, la monarchie, la noblesse, tiennent une très grande place dans l'histoire de la France; la vie du peuple en tient une très petite. Il n'y a rien de remarquable dans la manière de vivre du peuple en dehors de ces grandes manifestations du génie national. L'existence ordinaire ne dépasse pas, chez nous, une honnête moyenne de vulgarité, et ne laisse rien deviner de ces instincts brillans que nous avons essayé d'analyser. La vie pratique, obscure, de tous les jours, n'est jamais entrée, dirait-on, dans les préoccupations de l'esprit français,

et ce dédain ou cette insouciance du terre à terre a empêché l'originalité populaire de se dégager aussi vivement que dans les autres pays. Nous ne savons pas, comme les Anglais, extraire de la réalité grossière et des objets à portée de notre main la poésie qu'ils contiennent; notre vie de famille est terne, et n'a pas cette douceur intime qui prête tant de charme à la vie domestique allemande. Les objets familiers n'excitent pas notre intérêt; une cabane reste pour ses hôtes une habitation peu comfortable, le travail de chaque jour est une chaîne que la destinée nous condamne à porter. Il serait donc inutile de chercher dans nos mœurs de la vie ordinaire, comme nous le faisons pour les autres pays, une expression de notre génie. Si jamais mœurs populaires ont été plates et sans couleur, ce sont nos mœurs populaires; mais ce fait est encore une confirmation de la thèse que nous soutenons. Le Français supporte, mais n'aime pas la réalité. Il subit la vie qui lui est faite, sans réagir contre elle pour l'embellir et la parer. Il se laisse emmaillotter par elle dans les liens de la routine; il sépare son imagination des choses qui l'entourent. Il fait deux parts de sa vie, une part pour l'habitude, une part pour ce que j'appellerai l'utopie, faute d'un meilleur mot. Il étouffe et s'étiole dans la vie calme; pour qu'il se retrouve lui-même, il lui faut les émotions inattendues, les brillans spectacles, les fêtes nationales, l'agitation bruyante. Alors il respire là où d'autres étouffent, et dans cette vie d'un moment, factice, exceptionnelle, fiévreuse, il reconnaît l'image fugitive de la vie qu'il aurait voulu mener. De là l'amour du Français pour les pompes extérieures du pouvoir, pour les parades militaires, pour toutes les charges et voltiges politiques et guerrières, pour les bruyantes émeutes et les répressions non moins bruyantes de ces émeutes. La vie politique et civile n'a peut-être été si faible en France que parce qu'elle présente au premier aspect trop de ressemblance avec la vie ordinaire; elle demande la même lenteur, la même patience, le même courage uniforme et ennuyeux. Ce dédain de la vie vulgaire, cet amour des spectacles et des pompes, nous ont fait juger avec une sévérité méritée, mais qui, je crois, frappe à côté du vice réel. On l'a appelé vanité française, gloriole militaire, légèreté, étourderie de caractère; je crois qu'il faudrait l'appeler plutôt dépravation du sentiment de l'idéal et impatience fiévreuse de la vie réelle.

Le peuple tient donc dans notre histoire beaucoup moins de place que les institutions, mais il a sa place cependant, une très glorieuse et à tous égards très surprenante. Nous avons dit que la vie vulgaire était terne en France, et que la vie exceptionnelle, au contraire, y était très brillante; le même contraste se reproduit dans l'histoire politique. Le rôle politique du peuple n'a pas de marche

régulière, ou du moins cette marche régulière n'a rien qui pique l'intérêt; le peuple n'a qu'un rôle exceptionnel, mais celui-là surprend l'admiration. Ne parlez pas au peuple français d'intérêts mesquins, de petites intrigues, de luttes restreintes dans d'étroites limites; il ne se dérange pas pour si peu. La nation reste inerte et muette devant ces querelles, comme si elle n'en était pas l'enjeu même. Le peuple semble ne comprendre que les grands intérêts et les grandes questions; alors il se lève avec une spontanéité et une unanimité incomparables. Si la parole du précurseur : *vox populi, vox Dei,* a été réalisée quelque part, c'est en France. Le peuple remplit dans notre histoire une sorte de rôle providentiel, et vient mettre à néant toutes les combinaisons de ses ennemis et toutes les inductions de la sagesse humaine. Ce peuple, qui a toujours eu moins de moyens d'information que tous les autres peuples, moins de curiosité politique, qui n'a jamais eu le courage de défendre ses droits pied à pied, qui n'a jamais ressenti les salutaires terreurs que donnent à toute nation sage les empiétemens sans importance immédiate, apparaît souverain irrésistible dès que sa cause semble désespérée, et sa ruine près de se consommer. Alors il répare en un instant les maux quelquefois séculaires que sa paresse et son indifférence ont laissé grandir outre mesure. Ses apparitions ont un élan, une unanimité, une spontanéité tels qu'elles peuvent à bon droit s'appeler miraculeuses et idéales. Il en est ainsi de son apparition à la fin des guerres anglaises, lorsqu'il s'incarna et se résuma tout entier dans la personne de Jeanne d'Arc; il en est ainsi de son unanimité à la fin du XVIe siècle, lorsqu'une opinion publique longtemps partagée, si bien partagée que les meilleurs esprits avaient peine à reconnaître où elle était réellement, se prononça nettement, de manière à ne laisser aucune ressource à l'esprit de faction; il en est ainsi de ce frisson électrique qui parcourut toute la France en 1789, de cet élan avec lequel la nation s'engagea dans ses nouvelles destinées et mit fin à un passé longtemps aimé et longtemps méprisé. Jamais pareils souffles populaires n'ont passé sur aucun pays, et n'ont mieux déconcerté les projets des ambitieux et la vaine sagesse des sages. A chacun de ces mouvemens, les politiques et les puissans ont dû courber la tête, et ont senti comme le prophète passer le souffle de l'esprit.

Voilà la nation française prise en masse, telle qu'elle a toujours été : patiente, résignée, supportant la réalité sans l'aimer, et même sans songer à lui demander toutes les joies et toutes les consolations qu'elle peut offrir, paresseuse à défendre jour par jour ses droits, indifférente pour tous les intérêts mesquins, ignorante de cette maxime, qu'il n'y a pas de petit intérêt, peu curieuse des choses qui ne peuvent pas enflammer son imagination ou exciter son admira-

tion, mais toujours heureuse d'être arrachée pour un moment à sa vie ordinaire, d'assister à un beau spectacle, de participer à un acte plein d'éclat, et se réveillant aux heures de crise suprême avec une énergie, une certitude d'elle-même, une confiance quasi religieuse en ses destinées, qui surpassent les vertus des autres peuples. Ces réveils de l'esprit français sont toujours redoutables, et se sont multipliés singulièrement de nos jours, tandis qu'autrefois ils n'éclataient que lorsque le danger ou le mal avait comblé toute mesure. Il ne faut point trop médire de la fréquence de ces mouvemens, car ils indiquent que la France est plus en possession d'elle-même qu'elle ne l'était autrefois. La France n'a jamais eu d'éducation politique, et son seul talent en cette matière a toujours été de se sauver elle-même et de réparer ce que sa paresse avait laissé faire. Aujourd'hui elle est moins patiente, et on peut sans paradoxe regarder cette impatience comme une preuve du progrès de l'esprit public. La France, dans ses mouvemens périodiques, dont quelques-uns ont été si malheureux, se montre fidèle à son passé : n'ayant jamais témoigné de son existence politique que dans ces heures de surexcitation, elle continue à être ce qu'elle a toujours été. C'est une manière de faire son éducation, bizarre et dangereuse sans doute, mais tellement conforme à son génie et à son histoire passée, qu'on peut dire sans exagération que ce n'est qu'ainsi que la France prendra entière possession d'elle-même. Plus la fièvre se régularisera, moins elle sera intermittente, et plus cette éducation sera complète. Bien des années s'écouleront encore avant que cette surexcitation anormale se soit régularisée en une agitation incessante et salutaire; mais si ce phénomène peut jamais s'accomplir, jamais vie politique n'aura été plus féconde, plus variée et plus émouvante que ne le sera celle de la France de cette époque. En attendant, je conseille à tous les gouvernemens de se méfier de ces réveils de l'esprit français, car ils sont plus fréquens que par le passé, et la force de l'habitude, qui fit la longue sécurité du pouvoir monarchique, s'est beaucoup usée depuis soixante ans.

Ainsi il ne faut chercher le génie de la France ni dans l'originalité de ses mœurs populaires, qui ont été de tout temps un peu effacées, ni dans sa vie politique, qui a toujours été intermittente et fiévreuse, et cependant là encore nous avons pu retrouver quelques traits de ce génie. Si les mœurs du peuple français manquent d'originalité, son esprit est des plus remarquables, et si son expérience politique a été faible, son activité intellectuelle a été immense. C'est par là qu'il doit être jugé. Le Français peut abdiquer ses droits et se tenir à l'écart des affaires qui touchent ses intérêts, mais jamais il n'a renoncé et ne renoncera, je l'espère, à ses droits de citoyen du

royaume de l'esprit. Le droit d'initiative auquel il renonce si facilement dans la vie pratique, il l'exerce avec audace dans les choses de l'intelligence. Toujours on l'a vu, passionné pour des théories et des systèmes, raffiner sur les idées qui lui étaient familières, chercher de nouvelles combinaisons intellectuelles, découvrir de nouveaux horizons philosophiques. Les littératures de tous les autres peuples offrent des lacunes; elles jettent un moment d'éclat, et puis s'éteignent pour renaître quelques siècles plus tard, ou même pour ne plus renaître du tout; elles subissent en quelque façon le sort de tous les êtres animés qui ont une existence bornée, et dans cette existence deux ou trois courtes périodes de rayonnement; elles sont le produit de la vie nationale, qui, à un moment donné, rassemble toutes ses forces pour donner une expression complète d'elle-même. La littérature française n'offre aucun de ces caractères. C'est un phénomène particulier dans l'histoire générale des littératures : elle n'a pas de lacunes, et depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours il n'y a pas eu chez nous un instant d'interruption dans le mouvement des esprits. Il n'y a pas non plus, quoi qu'on dise, d'époque qui résume plutôt qu'une autre la vie intellectuelle de la nation. Toujours variée et toujours changeante dans ses évolutions, cette littérature procède par métamorphoses, par contrastes, et se donne à elle-même un continuel démenti. A la littérature chevaleresque succéde la littérature des fabliaux, qui en est la contre-partie. La riche littérature du XVIe siècle, hardie et tumultueuse, ne laisse en rien pressentir la littérature orthodoxe de l'époque de Louis XIV, qui elle-même a eu pour héritière l'hétérodoxe littérature du XVIIIe siècle, avec ses impiétés et sa philanthropie passionnée. Notre littérature, à toutes les époques, a été plutôt un libre produit de l'activité des esprits qu'un produit spontané et fatal des instincts nationaux, et elle participe ainsi des priviléges de l'intelligence, la liberté, le mouvement, la durée, l'incessant rajeunissement. Elle présente l'image d'une âme en travail sur elle-même, croyante à certaines heures, sceptique à certaines autres, s'épuisant en combinaisons ingénieuses qu'elle brise aussitôt qu'elle en a découvert le côté défectueux, tandis que les autres littératures présentent plutôt l'image de l'alchimie de la nature, qui procède par amalgames, affinités fatales, et qui épuise la matière et le temps pour former une création qui ne durera qu'un jour. Il y a de l'analogie entre le plaisir que font éprouver les œuvres littéraires des autres pays et le plaisir que fait éprouver la vue d'un beau paysage ou la contemplation d'un beau visage humain; mais la littérature française ne traîne après elle aucune enveloppe de chair et de sang, et le plaisir qu'elle procure ne peut être senti que par l'intelligence. C'est la littérature du pur esprit, et sa grande

préoccupation a toujours été la défense des droits de l'intelligence. De là vient qu'elle a été considérée à juste titre comme une des armes principales du progrès moderne.

C'est ici que le génie français prend sa revanche sur le génie des autres nations. Sa littérature a été un outil d'affranchissement spirituel plus puissant peut-être que ne l'aurait été l'initiative politique du citoyen. En restant dans la région des pures idées, elle n'a jamais été tenue à ces compromis auxquels oblige la vie politique. Libre dans le libre empire de l'abstraction, n'ayant aucune concession à faire, aucune réalisation immédiate à obtenir, se présentant avec innocence comme un pur délassement de l'intelligence, comme un noble amusement, elle a pu sans gêne formuler les théories les plus hardies, énoncer les principes les plus absolus, se permettre tous les excès de la logique. Aucune difficulté ne l'arrêtait dans ce domaine des abstractions sans corps si différent du domaine compliqué des réalités. Notre littérature passe pour pratique, parce qu'elle a toute l'activité du pur esprit, et surtout parce qu'elle n'est pas un produit passif de la vie nationale, un miroir aimable et poétique des mœurs populaires; en réalité, elle est extrêmement abstraite, idéale et utopique. Elle est cependant pratique en ce sens qu'au lieu d'être comme partout ailleurs une conséquence des faits antérieurs, elle a toujours été un principe des faits à venir; elle est pratique encore en ce sens que les sujets favoris sur lesquels elle a aimé à s'exercer sont ceux des constitutions politiques, des principes du gouvernement, de la discipline religieuse, des pouvoirs respectifs des sociétés laïque et ecclésiastique, des droits primitifs et inaliénables de l'homme, du mécanisme des institutions, du mensonge social. Seulement dans ces sujets de polémique elle n'a porté ni la modération ni la mesure et la circonspection qui distinguent l'esprit pratique. Les principes vrais ou faux qu'elle expose ont la rigueur géométrique. Pratique par les sujets qu'elle traite, notre littérature est essentiellement idéaliste par la manière dont elle les traite. Si la réalité ne peut s'accommoder de ses principes absolus, tant pis pour la réalité! Périssent les colonies plutôt qu'un principe et le monde plutôt que la justice! On pourrait reprocher sans doute à cet esprit bien des défauts; en somme, le bien l'emporte sur le mal. C'est par cette activité intellectuelle que la France a racheté cet abandon d'elle-même auquel elle s'est trop laissée aller dans la vie politique, c'est par là qu'elle s'est sauvée de la servitude. Sa littérature a tenu ferme et bon dans cette citadelle inaccessible de l'esprit où elle s'est logée, et où elle n'a eu à craindre ni compromis, ni concessions; elle a arboré d'une main sûre le drapeau des droits de la conscience, elle a élevé au-dessus du temps et de l'espace, au-dessus des tyrannies

passagères avec lesquelles elle a refusé de traiter, et des ignorances populaires qu'elle n'a pas voulu reconnaître, les droits éternels du genre humain.

Ce génie abstrait et idéal, qui se refuse avec tant d'obstination aux compromis, qui ne veut point reconnaître les nécessités des faits existans, aurait été très stérile dans tout autre pays, et n'aurait jamais enfanté que des utopies inutiles et inoffensives; mais il n'en a pas été ainsi, grâce à deux qualités qui lui ont permis de réaliser ses chimères les plus ardentes et qui lui ont servi d'armes redoutables. Ces deux qualités sont l'ironie et la faculté de vulgarisation, que j'appellerai l'esprit prosaïque. Avec ces deux auxiliaires, le génie français a pu triompher de tous les obstacles, se rire de toutes les tyrannies, et ces armes sont bien celles du pur esprit. L'ironie était, comme on sait, l'arme du spiritualiste Socrate; elle a été l'arme des platoniciens de tous les temps; elle est toujours l'arme de toutes les nobles intelligences contre les insultes du fort et les oppressions des populaces. Rien n'est blessant comme le sourire d'un homme bien élevé, rien n'est terrible comme le rire d'un grand esprit. Et en effet qu'est-ce au fond que l'ironie? Elle naît d'un sentiment profond de ce qu'il y a d'inharmonique, de discordant dans un caractère, dans un état social, dans une institution, d'une comparaison entre ce qui est et ce qui devrait être, entre la vérité et ce qui se donne pour la représentation de la vérité. L'ironie est de sa nature essentiellement idéaliste; elle a le sens des réalités invisibles et ne se laisse pas abuser par les symboles. L'âne vêtu de la peau du lion peut passer aux yeux des populations épouvantées pour le lion lui-même; mais l'ironie s'avance, et, par-dessous la dépouille empruntée, montre le pelage du ridicule animal. Aucune fausse représentation des choses idéales, aucun mensonge sacré ne tiennent devant elle. Elle n'a point de préjugés ni de préférences partiales pour telle institution ou pour telle doctrine, car elle sait que toutes ont leur place dans le royaume de l'esprit; mais elle veut trouver une exacte conformité entre la chose représentée et la représentation extérieure. Elle n'est point, comme on l'a tant répété, un dissolvant, une ennemie de l'ordre social et des lois divines et humaines; mais elle est, il est vrai, une ennemie irréconciliable de toutes les fausses lois divines et de tous les titres usurpés. Elle dit à la tyrannie : « Tu n'es point la royauté. » Elle dit à la simonie et à la persécution : « Vous n'êtes point la religion. » Elle dit à la famille fondée sur le droit d'aînesse : « Tu n'es point la famille patriarcale. » Habile à reconnaître les masques, elle les arrache et montre les vrais visages. Tel est l'esprit qui anime tous les grands écrivains français les plus divers, Rabelais et Montaigne, Pas-

cal et Molière, Montesquieu et Voltaire, et devant lequel aucun mensonge n'a pu longtemps tenir. L'ironie est un des traits les plus caractéristiques du peuple français, qui a été souvent dupe, mais qui ne l'a jamais été à son insu; elle a été la consolation et la vengeance du serf contre l'oppression féodale, la défense du roturier contre l'insolence des privilégiés, l'apologie de la victime contre l'iniquité des juges. Grâce aux ressources qu'elle leur offrait, nos pères ont pu se passer de beaucoup de libertés. Qui pourrait dire la part qui revient dans notre histoire à l'influence de l'ironie, le bien qu'elle a produit, le mal qu'elle a empêché par la crainte salutaire qu'elle a répandue de tout temps? Cette ironie est un don tellement noble et d'un tact si infaillible, qu'elle n'a jamais chez nous touché à rien de sacré, et attaqué aucune institution lorsqu'elle était d'accord avec son type idéal. Jamais chez aucun peuple l'église n'a reçu plus de quolibets, jamais chez aucun peuple elle n'a été autant respectée lorsqu'elle a été conforme à sa mission divine. Les railleries contre les rois n'ont pas empêché le peuple d'avoir la superstition monarchique la plus prononcée; attaquée aux XIVe et XVe siècles, la royauté a été respectée malgré toutes ses fautes dès qu'elle a repris quelque éclat, de Louis XI à la mort de François Ier; méprisée sous les derniers Valois, elle a été adorée au XVIIe siècle; honnie et détruite à la fin du XVIIIe, elle s'est relevée avec Napoléon et a vu la nation entière à ses pieds. Jamais nos pères n'ont songé à contester à notre noblesse si détestée ses qualités réelles, le courage et la politesse; au contraire on l'a tant admirée pour ces qualités, qu'au XVIIIe siècle toute la nation avait fini par modeler ses manières sur les siennes. Nos iniques parlemens eux-mêmes, toujours bafoués et méprisés, ont vu la popularité leur revenir dès qu'ils montraient une velléité d'indépendance et de justice. Si l'ironie a été redoutable chez nous, jamais elle n'a été injuste, et elle n'a attaqué avec fureur les anciennes institutions que lorsque la dernière parcelle de bien qu'elles contenaient en avait été enlevée, et qu'il n'en restait qu'un vain simulacre inutile à conserver plus longtemps.

Le second instrument d'action de cet esprit abstrait a été la faculté de vulgarisation. Le peuple français n'est point un peuple poétique et imaginatif; c'est le peuple de la prose. Au premier abord, il semble qu'il y ait là une contradiction avec son génie, et que le peuple idéaliste par excellence dût être le plus poétique; mais la contradiction n'est qu'apparente. Défiez-vous des peuples poétiques : ils ne sont rien moins que spiritualistes. La poésie est bien plus matérielle qu'on ne croit; elle est bien plus une preuve de la richesse du tempérament que de la grandeur de l'esprit. La poésie est le langage naturel des émotions charnelles élevées, des brillantes périodes sen-

suelles de la vie, des peuples naïfs aux sens jeunes et ouverts à toutes les impressions extérieures; elle n'est pas le langage des hautes vérités métaphysiques, des périodes intellectuelles de la vie, des peuples assez familiers avec les idées pour se passer de ces fausses représentations appelées images et métaphores. La poésie s'allie très bien avec toutes les choses sensibles, avec les passions, avec la vie pratique, avec la rêverie, la santé et le bonheur. Si vos croyances sont chez vous à l'état d'instinct, assez mêlées à la chair et au sang pour n'en pouvoir être séparées, vos croyances sont loin d'être intellectuelles; en revanche elles sont poétiques. Si les idées ne se présentent à vous que sous la forme d'images, vous avez un tempérament poétique, mais vous êtes l'esclave de vos sens. Enfin si la pensée se résout chez vous en rêverie, et s'il vous est plus facile d'imaginer que de *contempler*, votre esprit manquera d'énergie, mais vous êtes sacré poète par la nature. Rien de tout cela ne se retrouve et ne peut se retrouver dans le génie français. Ce n'est point la poésie, c'est la prose qui est le langage des idées. Elle seule les présente dépouillées, nues, sans aucun costume emprunté à la fantaisie individuelle ou au plaisir sensuel. Elle les présente pour ce qu'elles sont, pour des êtres purement métaphysiques, étrangers aux passions, inaccessibles aux accidens de la vie réelle, dont la beauté ne peut être connue par les sens.

Le peuple français, sous quelque point de vue qu'on le contemple, est un peuple métaphysique et abstrait. Il est idéaliste, non-seulement d'âme, mais de tempérament. Les choses sensibles ne paraissent pas avoir d'empire sur lui, et en tout cas ses œuvres ne les reflètent pas, ou n'en donnent qu'une incomplète impression. Notre sentiment de la nature est faible, et en dépit de nos modernes coloristes, le génie du pittoresque nous fait défaut. Notre poésie comme notre peinture frappe par une certaine beauté intellectuelle, quasi-abstraite, presque philosophique, plutôt que par l'éclat de l'imagination. Elle demande à être comprise plutôt qu'à être sentie. Elle crée des types généraux, parle un langage dépouillé et sévère, ne trahit l'influence d'aucun milieu ambiant et n'étonne par aucune singularité. Passions, personnages, sentimens, se meuvent dans un vide abstrait, en dehors de l'espace, en dehors du temps, séparés de la nature; leur langage, à quelques nuances près, ne porte les couleurs d'aucune époque, et convient également aux hommes de tous les temps. Un écrivain subtil et profond, M. Sainte-Beuve, remarquait que jusqu'à la fin du XVIIIe siècle il était impossible de découvrir, à la lecture d'un auteur français, la nature de son tempérament. Cette marque abstraite se retrouve dans les caractères individuels : ils n'ont pas de saillie ni de relief, ils ne sont pas accusés, et même ils

craignent de s'accuser et réfrènent autant qu'ils le peuvent leurs velléités d'indépendance. C'est en France seulement qu'un certain ridicule s'attache au mot d'original. On dirait que la nation entière a été coulée dans un moule unique. Nos passions elles-mêmes, c'est-à-dire ce qu'il y a dans l'homme de plus instinctif et de plus irrésistible, offrent la même physionomie; elles doivent moins au tempérament que dans les autres pays; ce sont des passions raffinées et métaphysiques, des passions de goût, de caprice, de tête, plutôt que des passions d'entraînement. Les vraies passions de la France sont des passions intellectuelles et morales, et c'est un spectacle instructif de voir l'ardeur, la fougue, la frénésie et la fureur que nous déployons alors. Jamais amant jaloux, dans ses noires rêveries et ses désespoirs, n'a commis plus d'actes de folie, n'a laissé briller plus de flamme sincère que le Français, lorsque quelqu'une de ses chimères abstraites était attaquée. Les guerres civiles de France dépassent en horreur celles de tous les autres peuples. Les haines de partis sont les seules qui soient irréconciliables. Rien ne semble nous coûter, ni le mensonge, ni la trahison, ni l'assassinat, lorsque nous sentons que quelqu'une des idées qui nous sont chères va nous échapper; mais ce n'est que dans les passions intellectuelles que nous portons cet entraînement.

Enfin, chose étrange, le peuple français est le seul qui n'ait pas d'instincts de race. Jamais ce sentiment n'a eu sur lui aucune influence, et l'idée de patrie, qui lui est si chère, en a toujours été distincte. Gaulois ou Romain, peu lui importe; il est homme avant tout, et imagine volontiers qu'il est semblable à tous les hommes et que tous les hommes sont semblables à lui; il n'a jamais attaché grande importance aux différences nationales, et la pensée de chercher dans les instincts de race le principe de la grandeur ou de la faiblesse des peuples l'a toujours fait sourire. Il aime mieux croire à des influences empiriques, et invoquer le hasard ou la fatalité des circonstances. Il croit que l'homme est toujours l'homme sous toutes les latitudes, et que les mêmes principes lui sont applicables. De là le caractère général de ses théories et de ses principes, dont la source ne se trouve pas dans la tradition historique, mais dans la pure raison, dégagée de toute préoccupation d'érudition; de là aussi la violence de sa propagande. Le despotisme avec lequel il cherche à imposer ses opinions, et qui a soulevé tant de fois contre lui la haine des autres peuples, n'a pas d'autre raison d'être que cette conviction, que les principes qui conviennent à une fraction de l'humanité conviennent à toute l'humanité, et qu'il n'y a d'autres différences entre les hommes que des différences d'ignorance, de mauvais vouloir, d'égoïsme ou de passions dont le temps

et l'épée peuvent faire justice. Longtemps nous avons cru que l'église catholique convenait également à tous les peuples : de là les massacres du midi, la Saint-Barthélemy et les fureurs de la ligue. Sous Louis XIV, nous avions peine à comprendre que tous les peuples refusassent d'accepter le joug de notre monarchie; de là l'injuste guerre de Hollande, le Palatinat deux fois brûlé. Sous la république et sous l'empire, étonnés que tout le monde n'acceptât pas avec reconnaissance nos principes libérateurs, nous avons essayé de briser les résistances qu'on nous opposait. On sait quel résultat a eu cette tentative.

Oui, on a eu raison de dire que le catholicisme était la religion de la France, si l'on consent toutefois à ne pas interpréter ce mot dans un sens exclusif. La France est catholique, si l'on donne à ce mot son sens étymologique : universalité, car elle ne conçoit pas de différences entre les nations, et tous les peuples ne sont pour elle que des agglomérations d'hommes semblables, réservés aux mêmes destinées, sortis d'une même origine. Il n'y a pas pour elle de séparation fondamentale, et les barrières qui divisent le genre humain n'ont pas plus de réalité que les colorations bleues ou vertes qui sur une carte géographique indiquent les frontières respectives des états. La France a épuisé sous toutes ses formes cet idéal catholique. Intérieurement, chez elle-même, par la monarchie, la centralisation, l'autorité en matière religieuse, elle a poursuivi et réalisé son rêve d'unité. Extérieurement elle a cherché à l'imposer aux autres peuples par la conquête. Une église universelle, un concile universel, une monarchie universelle, une sainte alliance universelle des peuples, une fraternité universelle, une humanité réconciliée, tels sont les mots d'ordre de la France aux différentes époques de son histoire. Cet esprit catholique, longtemps contenu dans des formules étroites, emprisonné dans des institutions monarchiques et ecclésiastiques qui lui donnaient une satisfaction relative, est allé se dégageant de siècle en siècle, corrodant ses liens, perçant les murs de sa prison, jusqu'à ce qu'un jour enfin, débarrasé de toute entrave, il se soit élancé, impatient d'une liberté longtemps désirée, à la conquête du monde. Il s'est présenté alors sans aucun des masques et des déguisemens que lui avait imposés le passé, pur esprit sans corps et d'autant plus terrible, insaisissable à des mains humaines, incompréhensible à l'expérience et à la sagesse traditionnelle, et lui-même insouciant de toute expérience et ne voulant relever que de la pure raison. La date à laquelle cet esprit fit sa tardive apparition est le XVIIIe siècle, et le nom qu'il prit alors et qu'il a gardé depuis est révolution française. Les premières paroles de ce génie enfin libre furent semblables aux bégaiemens qu'il avait arti-

culés pendant tant de siècles. Il ne parla pas de droits antiques méconnus, de coutumes violées, de priviléges confirmés par le temps, de libertés locales, ni même de tradition nationale; il parla de droits imprescriptibles, de charte du genre humain, de priviléges communs à tous les hommes. Il sembla renier son passé et se méconnaître lui-même; mais au fond c'était bien toujours le même esprit catholique, amoureux de l'unité et de l'universalité, absolu, logique, intraitable, l'œil fixé sur des abstractions idéales et se détournant dédaigneusement des réalités imparfaites. Il proclama nettement ses principes abstraits comme supérieurs à toute histoire, antérieurs à la formation de toute société, comme la raison d'être et la fin de l'homme; il déclara que tout le passé avait été un vain songe qui n'était même pas l'image prophétique de la vie véritable à laquelle l'homme était destiné, qu'il ne reconnaissait pas pour base des sociétés les faits violens sur lesquels elles étaient assises, et qu'elles devaient être fondées désormais sur son idéal de justice universelle. Mais tout en ruinant le passé de la France, la révolution n'était pas en désaccord avec lui. Quoiqu'elle semble le contredire, elle l'éclaire et le confirme. Rien ne ressemble plus en apparence à une usurpation que ce mouvement hardi et anarchique qui emporta l'ancien régime; rien ne semble plus en contradiction avec cette ancienne société où l'église et la monarchie tiennent tant de place, qu'il n'y en a pas pour d'autres institutions : rien cependant n'est plus conforme au génie national. La révolution, c'est la prise de possession de ce génie par lui-même; elle marque la date de son émancipation définitive, l'heure à laquelle il a mis fin à ses manifestations incomplètes et partielles. La date récente de cet affranchissement éblouit et trouble notre jugement. Si la vieille église et la vieille monarchie, au lieu d'expirer à la fin du siècle dernier, avaient péri il y a trois siècles par exemple, nous ne serions pas aussi embarrassés que nous le sommes pour expliquer notre histoire. Nous prendrions la monarchie et l'église françaises pour ce qu'elles furent, de belles expressions de notre génie : nous renouerions sans peine la chaîne de la tradition entre ce passé lointain et un passé plus récent; mais la longévité de ces institutions, dont nous sommes presque contemporains, gêne l'observateur : la liberté du jugement est comme écrasée sous la masse des faits historiques. L'histoire que nous lisons ne parle et ne peut parler que de la monarchie et de l'église; les livres qui forment notre littérature ont été écrits sous l'influence de la monarchie et de l'église. De quelque côté que nous tournions nos regards, nous n'apercevons que vestiges et souvenirs de l'ancienne société. Nous sommes d'hier, à proprement parler, et soixante ans à peine nous séparent de cette longue période de la vie nationale, la plus longue qu'ait parcourue

aucun peuple, et pendant laquelle le génie national a gardé, sous divers costumes, la même physionomie. Cette physionomie a changé : en conclurons-nous que ce n'est plus le même peuple, et qu'un usurpateur, se décorant d'un faux titre, est venu prendre la place du maître véritable?

La révolution est la plus récente manifestation du génie *catholique* de la France, et sera peut-être la dernière de toutes, car ce génie est apparu avec elle sous sa forme la plus absolue et la plus dégagée de toute entrave matérielle. Il s'est présenté à l'état d'idéal abstrait, n'ayant aucun souci des formes qu'il devrait revêtir, impatient de tout symbole trop étroit, immatériel comme un problème mathématique, et aussi imparfaitement exprimé par les divers gouvernemens qu'il s'est donnés qu'une vérité algébrique par les signes conventionnels qui composent sa formule. Il va donc essayant tous les costumes, brisant tous les moules, et, leur trouvant trop de ressemblance avec ceux qu'il a détruits, ou se sentant gêné par eux dans ses mouvemens, il les abandonne tour à tour. Notre moderne histoire se compose de ces essais successifs, de ces fiévreux tâtonnemens de la révolution à la recherche d'un corps, de cette lente élaboration des institutions qui devront être la nouvelle expression du génie français, comme la monarchie et l'église en ont été l'expression dans le passé. Combien de combinaisons ingénieuses n'a-t-elle pas essayées déjà, combien de tentatives téméraires, audacieuses et violentes! Un long temps encore s'écoulera avant que n'apparaisse cette expression concrète de l'idéal politique le plus abstrait qui ait jamais été conçu.

Mais la révolution, avant d'être la dernière expression du génie national, en a été le principe, l'âme invisible. Avant de s'appeler de ce nom terrible, elle a joué son rôle humblement et d'une manière anonyme. Elle seule explique toutes les contradictions si nombreuses de notre histoire. Elle explique pourquoi l'église a été tant aimée, et pourquoi en même temps nos rois les plus populaires ont été ceux qui ont résisté à l'église; pourquoi la féodalité a été tant haïe, et pourquoi la chevalerie a été toujours chère à l'imagination populaire; pourquoi nos pères ont eu la superstition de la monarchie, et puis le mépris le plus profond de cette même monarchie; pourquoi la réforme a été si vite adoptée et si vite abandonnée; pourquoi notre littérature offre tant de contrastes, et se présente tantôt sous une forme noble et chevaleresque, tantôt sous une forme ironique et bouffonne, parfois sous une forme religieuse, parfois aussi sous une forme athée et irrévérencieuse. Tous ces contrastes s'expliquent dès qu'on connaît la nature de cet esprit français, qui se désillusionne aussi facilement qu'il s'abuse, qui poursuit toutes les apparences,

mais n'est satisfait que par ce qui est absolu. Ces phénomènes indiquent la lutte de cet esprit contre son propre corps, la lutte d'un idéal abstrait, absolu, contre ses propres réalisations. Le génie français ne se reconnaît qu'imparfaitement dans ses propres créations; il s'irrite contre elles après les avoir adorées, comme le sculpteur antique adora sa statue; il les brise ou plutôt s'essaie à les briser, cherche une issue pour s'échapper, favorise tous les mouvemens qu'il croit propres à le délivrer, suit un instant tous les guides qui se présentent, et puis revient, après ces échappées et ces aventures, sous la tutelle des institutions qu'il avait voulu fuir. C'est ainsi que le peuple français a été le plus traditionnel et le plus révolutionnaire des peuples. La lutte a duré longtemps, et en vérité elle aurait duré plus longtemps encore, si les anciennes institutions n'avaient pas subi le sort de toutes les choses mortelles. Elle s'est terminée lorsque les vieilles ornières ont été effondrées et le vieil édifice détruit. L'année 1715 marque la fin de cette lutte. A partir de ce moment, l'esprit français, libre d'entraves, a dû chercher seul ses nouvelles destinées. Retenons bien ce détail important de notre caractère : le génie français, violent parce qu'il est absolu, est en même temps extrêmement timide, parce qu'il est abstrait. Il a été mécontent de ses institutions les plus populaires dès le premier jour, mais il ne s'en est jamais affranchi par lui-même; c'est le temps qui s'est chargé de ce soin. On a eu tort de dire que la révolution avait hérité de l'ancienne monarchie. La révolution n'a rien trouvé devant elle. L'ancienne société était morte avec Louis XIV, et la naissance de l'esprit nouveau date du jour même du décès de cette société.

Résumons-nous en quelques mots. La civilisation française est une civilisation purement intellectuelle. Le génie français est la représentation parfaite de l'esprit idéaliste et métaphysique. La préoccupation d'un idéal supérieur à toutes les réalités et à toutes les nécessités et fatalités de la vie pratique remplit son histoire. Les vrais représentans de cette civilisation sont eux-mêmes les représentans des intérêts moraux de l'humanité, les prêtres et les philosophes. C'est sous l'influence spiritualiste du clergé que se sont formées nos institutions, et c'est à lui qu'appartenait le gouvernement de l'ancienne France, qu'il peut revendiquer à juste titre comme sa création. La nouvelle France est l'œuvre de ce clergé laïque qui, à toutes les époques, a prétendu représenter et a représenté en effet l'esprit humain et ses ambitions éternelles. Voilà toute notre histoire : sous une double forme, elle révèle le même génie. Il a ses défauts, ce génie, tout glorieux qu'il soit. Il est violent et peureux, ambitieux et sujet au découragement, despotique sous couleur de philanthropie, entêté malgré l'évidence; mais son plus grand vice, c'est une

tendance fatale à exagérer ses propres qualités. Exagérant son grand sentiment de l'idéal, il a toujours considéré l'idéal comme étant en dehors de l'homme et devant lui être imposé; jamais il n'a cherché ni à le découvrir, ni à le placer en lui. Épris de son amour de l'unité, il n'a pas voulu admettre de dissidences, ni reconnaître de différences dans le monde. Aussi n'a-t-il jamais connu l'individu. Sa brillante civilisation, si intellectuelle, si morale, a été frappée d'une demi-stérilité par cet oubli et ce dédain. La société française, quoique fondée par les influences les plus pures, a eu en conséquence quelque chose d'artificiel; elle a été toujours extérieure à l'homme, distincte de lui, comme l'habitation l'est de l'habitant, au lieu d'être intimement unie à lui, comme la chair l'est au squelette humain et le corps à l'âme. Aussi cette société n'a pas encore connu d'une manière durable les biens qui sont l'apanage de l'individu : la liberté politique, la science de la réalité, l'expérience pratique, la religion libre de formes extérieures et ayant son temple dans des cœurs vivans. Mais récriminer sur nos défauts ne nous apprendrait rien de plus sur notre génie; nous apprendrions ce que nous ne sommes pas, et non ce que nous sommes et ce que nous avons été. Si à cette tendance invincible à l'idéal le génie français eût joint la confiance dans l'individu, ce génie serait le plus complet et le plus beau qu'aucun peuple eût possédé. C'est à l'Angleterre qu'il appartenait de faire cette découverte et de réaliser la civilisation fondée sur l'individu. Les deux nations ont eu ce privilége, et seules elles l'ont eu parmi les peuples modernes, d'arriver à donner une expression complète de leur être intime, et de réaliser en fait les deux tendances contraires qui partagent l'humanité, et dont l'union serait la perfection même.

Un dernier scrupule nous arrête. La France n'a jamais, disons-nous, connu l'individu; elle lui a préféré un idéal universel de justice applicable à l'humanité. C'est à la fois sa gloire et son malheur. Elle a proclamé des principes libérateurs de l'humanité, et cependant ce n'est qu'à de rares intervalles qu'elle a pu jouir chez elle-même de la liberté politique. Nous ne voudrions pas qu'exagérant notre pensée, on crût pouvoir en tirer cette conclusion attristante, que la France est à jamais impropre à la liberté politique. Il n'est permis que dans une certaine mesure de chercher dans le passé de la France l'explication de son avenir, car la France est le pays des métamorphoses extraordinaires. Qui aurait jamais pu penser que le génie français parviendrait à dégager son idéal de justice humaine des institutions si longtemps chéries de l'église et de la monarchie, à substituer son catholicisme rationaliste à son catholicisme orthodoxe? La métamorphose est si radicale, qu'on a de la peine à découvrir que sous ces deux formes si différentes est cachée la même

idée. La France réserve au monde bien d'autres surprises. Et d'ailleurs ne possède-t-elle pas déjà la meilleure part de la liberté, la plus difficile à acquérir, la haine des préjugés, des conventions tyranniques, de l'injustice sociale? Je ne sais si, comme le disent certaines personnes, la France est impropre à la liberté; mais ce que je sais bien, c'est qu'elle est encore moins propre à la servitude. Notre grande civilisation intellectuelle nous a préservés contre ce danger. C'est un phénomène remarquable que la grande liberté d'esprit qui a pu coexister en France avec la plus grande soumission politique, et rien n'est pourtant plus explicable. L'obéissance est d'autant plus facile qu'elle ne coûte aucun effort; il n'est dur de se soumettre que lorsqu'on reconnaît la supériorité de celui qui nous soumet. Telle est l'obéissance du Français. Il se soumet à la force, je défie qu'on le fasse croire à la force; il se soumet au préjugé et à la coutume, je défie qu'on les lui fasse trouver raisonnables; il paie ce qu'il ne doit pas, je défie qu'on le persuade de la réalité de sa dette. Cette liberté a existé chez nous de tout temps, et elle est si bien une de nos conditions d'existence, que nos monarques les plus absolus n'ont pas songé un instant à la contester et à la réfréner. La liberté d'esprit de nos pères surprend quand on considère les moyens d'oppression que le pouvoir avait à sa disposition. Et cette liberté d'esprit est une demi-liberté politique. Elle sert d'abord à consoler de bien des choses, ensuite elle pose certaines bornes infranchissables que tout gouvernement doit respecter. Aucun gouvernement ne doit compter ni sur notre crédulité, ni sur notre cécité morale, car, grâce à cette liberté, nos gouvernemens vivent dans une maison de verre. Nous voyons et nous entendons tout, et nous sommes en quelque sorte les surveillans de ce pouvoir qui se croit notre maître. Enfin, si nous ne sommes pas libres vis-à-vis de nos gouvernemens, nous le sommes à un point extrême vis-à-vis de nos concitoyens, et notre liberté sociale dépasse celle de tous les pays. Cette liberté d'esprit, qui compense déjà l'absence de tant d'autres droits, finira-t-elle par engendrer une liberté politique continue, ininterrompue, qui ne soit plus bornée à de courtes et irrégulières périodes d'affranchissement suivies de longues et régulières périodes d'abdication? C'est le problème que résoudra le temps; mais le résultat définitif de nos longues épreuves n'est pas douteux. Il serait par trop étrange que le peuple qui a conçu la pensée de l'affranchissement de l'humanité entière, qui a proposé à tous les autres peuples l'idéal de justice le plus élevé, ne pût accomplir une tâche beaucoup plus modeste, et arriver à jouir chez lui-même d'une liberté politique suffisante.

ÉMILE MONTÉGUT.

LA

JEUNESSE DE GOETHE

WETZLAR ET FRANCFORT.

I. *The Life and Works of Goethe with sketches of his age and Contemporaries from published and unpublished sources*, by G. H. Lewes; London 1856. — II. *Werther und Seine Zeit : zur Goethe-Litteratur*, von J. W. Appel; Leipzig 1855. — III. *Goethe und Werther. Briefe Goethe's meistens aus seiner Jugendzeit herausgegeben*, von A. Kestner; Stuttgart 1854. — IV. *Goethe's Wanderjahre und die wichtigsten Fragen des* 19e *Jahrhunderts*, von Alexander Jung; Mainz 1854. — V. *Goethe's Leben und Dichtungen*, von Düntzer; Braunschweig 1854. — VI. *Goethe's Leben*, von Heinrich Viehoff; Stuttgart 1853.

Cinquante ans après la première publication de *Werther*, Goethe, lançant par le monde une nouvelle édition de son roman, qu'il venait de revoir, y inscrivit, en manière de préface, quelques vers, qui commencent ainsi : « Te voilà donc hantant une fois encore la lumière du jour, spectre qui m'as déjà coûté tant de larmes! » Quand on rapproche les circonstances où fut écrit *Werther* de celles où nous nous trouvons, on se rappelle tout d'abord cette apostrophe du maître, et plus que jamais elle semble de saison. Que peut vouloir de nous cette ombre errante du passé? Qu'attend-elle d'une société réfléchie, pratique et douée d'une haute raison, comme assurément est la nôtre? Quatre-vingts ans se sont écoulés depuis l'heure où *Werther* vint au jour, enfant d'une époque enthousiaste, d'un âge d'innocence, du moins en ce qui touche l'art. Nous sommes en 1857 : Goethe dort le grand sommeil sous les marbres du mausolée, et si quelques rares contemporains du malheureux Jérusalem survivent encore, on peut croire que leurs cœurs, glacés par le temps, ne

tressailleront même pas à l'idée de revoir une connaissance de jeunesse. *Go to an nunnery*, dit le prince de Danemark à la fille de Polonius. Ainsi serait-on presque tenté de parler à Werther, en l'écartant de prime-abord d'une scène où son apparition semble désormais impuissante à provoquer les moindres sympathies.

Comment s'expliquer cependant tout le bruit qui s'est fait à propos de la correspondance de Kestner, publiée il y a deux ans, toute la discussion, qui s'est élevée chez nous, à ce sujet, de tant de points divers, chez nous, que d'ordinaire ces sortes de querelles passionnent médiocrement, on le sait, et dont le moindre tort est de nous tenir trop facilement pour informés en ce qui regarde les menus faits intéressant les littératures étrangères? C'est que Werther n'est pas seulement un personnage de roman, mais un homme, un homme de tous les pays et de tous les temps. Quand le génie crée, il procède à l'image de Dieu, et ses types vont se perpétuant d'eux-mêmes : *Crescite et multiplicamini.*

> The beings of the mind are not of clay,
> Essentialy immortal they create and multiply..... (1).

Qui oserait vouloir emprisonner dans les limites d'une génération certains êtres façonnés de la main des maîtres pour l'éternité? Est-ce que par hasard Hamlet, don Juan, Lovelace, Tartufe, ne vivraient que dans des livres? Est-ce que, tels que leurs auteurs les ont faits, ils ne participent pas de toutes les facultés de l'homme, de celle-là même qui passe pour être la plus virtuelle, et dont Dieu a voulu que les monstres seuls fussent dépourvus? Est-ce que nous ne les voyons pas se reproduire? Hamlet, don Juan, Tartufe, Lovelace, ont eu des enfans qui à leur tour ont fait souche, et je défie quiconque a l'habitude du monde intellectuel de ne pas tenir compte des êtres dont je parle comme d'autant d'individus dont l'existence, dûment et légalement prouvée, ne saurait trouver d'incrédules que dans une classe de gens qu'on ne fréquente pas. Ces noms ne reviennent-ils pas à chaque instant dans la conversation, qu'ils animent, relèvent et colorent? N'en parlez-vous pas comme si vous les connaissiez? Vous voyez au musée un portrait de Clarisse, et vous dites: « C'est cela! — ce n'est pas cela! » Comment le sauriez-vous, si miss Harlowe n'avait pas vécu? Werther est de cette famille, et je ne m'explique pas autrement l'inaliénable intérêt qu'il a le privilége d'exciter, et dont notre époque, si peu semblable à celle de sa naissance, vient de lui donner tant de marques.

Un des plus judicieux parmi les récens commentateurs du poète de Weimar, M. Düntzer, prétend que chacun des ouvrages de Goethe

(1) Byron, *Childe-Harold.*

réclame un travail particulier, et mérite en ce point d'être traité avec les soins investigateurs et la savante curiosité dont on entoure les classiques de l'antiquité. Cette idée, bien des fois d'ailleurs mise en pratique chez les Allemands à propos de *Tasse,* d'*Egmont*, d'*Iphigénie,* de *Wilhelm Meister,* qui tous, drames, tragédies, poèmes et romans, ont inspiré des volumes de gloses, ne pouvait manquer de nous valoir de nouvelles études sur *Werther.* Exposer l'état de la société au moment où parut ce fameux livre; tracer la peinture, vivante en quelque sorte, des mœurs et de la littérature du temps; dire les petits scandales, les apologies, les parodies; mettre en scène les divers personnages qui, de près ou de loin, prirent part à cette histoire; recueillir tout ce qui s'y rapporte, jusqu'aux propos de salon, jusqu'aux anecdotes, telle est la tâche que M. Appel s'est proposée dans un volume intitulé : *Werther und seine Zeit,* ouvrage plus bibliographique sans doute que critique, ayant moins affaire de prouver que de raconter, mais d'un piquant intérêt au point de vue de l'histoire littéraire, et que les mieux informés consultent avec fruit.

S'il me fallait absolument de l'esthétique, je m'adresserais à M. Rosenkrantz ou à M. Weisse, ces infatigables explorateurs d'un sol incessamment retourné, et qu'on n'épuise pas. Je demanderais à M. Düntzer ses commentaires approfondis, ses exposés philologiques excellens, bien qu'un peu touffus, et dans l'épaisseur desquels je me permettrais de promener la serpe de l'émondeur, — à M. Alexandre Jung sa pénétration du symbole, son art incroyable d'aller découvrir dans le poète qu'il étudie des réponses à toutes les grandes questions sociales que le siècle peut avoir posées. Il s'en faut, du reste, que cette réaction très caractéristique qui depuis quelques années se manifeste en l'honneur de Goethe ait été circonscrite dans les limites de l'Allemagne. De toutes parts en Europe, la vie et les écrits de l'illustre penseur sont devenus l'objet d'itératives investigations. Carlyle date de Goethe une ère nouvelle au début de laquelle nous sommes seulement, et tel est aussi le sens de l'important ouvrage que M. G.-H. Lewes vient de publier après dix ans de recherches et d'études, monument de zèle littéraire et d'enthousiasme raisonné, dédié « à l'homme qui le premier a fait connaître Goethe à l'Angleterre. » J'ai nommé Thomas Carlyle. On sait avec quel art singulier les Anglais composent, de documens qu'ils élaborent, des ouvrages que tout le monde lit, — ceux à qui spécialement on les destinait, et ceux-là aussi qui forment le gros du public, et ne demandent qu'à être amusés. Le livre de M. Lewes appartient à ce genre d'écrits; j'y retrouve cet intérêt attachant, cette saine appréciation des choses, ce *common sense* qui vous frappent dans ces admirables classifications de papiers d'état auxquelles les

écrivains politiques de son pays nous ont de tout temps habitués. Ce n'est pas que cette *Vie de Goethe* contienne rien de bien nouveau, tant sur le personnage que sur ses écrits; le principal mérite en est moins dans la découverte de faits inconnus que dans la mise en œuvre intelligente et méthodique de documens que la foule peut ignorer, mais qui, pour tous les esprits instruits de la question, appartiennent depuis longtemps au domaine de la publicité. Aussi est-on tenté de se demander où se trouvent ces sources inédites, *unpublished sources,* auxquelles l'ingénieux auteur fait allusion dans son titre. Est-ce que par hasard M. Lewes entendrait parler d'une lettre de M. Thackeray, racontant certains détails sur les impressions qu'il éprouvait en présence de Goethe (1)? Ce serait là bien peu de chose. A vrai dire, de source nouvelle en pareil sujet, de source où personne encore n'ait puisé, il n'en existe guère désormais qu'une seule, la correspondance de Goethe avec le grand-duc Charles-Auguste. Le jour où ces précieux documens verront la lumière, il y a lieu de croire que la liste des archives à consulter s'enrichira d'une pièce importante, et l'on ne peut là-dessus que s'en remettre au rare discernement du grand-duc régnant, qui sait le prix d'un pareil dépôt, et le fera servir en temps et lieu à l'histoire de son illustre aïeul. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Lewes, s'il n'apporte pas à la question des renseignemens inédits, résume du moins excellemment tous ceux que l'on connaît, et c'est ce que nous voudrions à notre tour essayer de faire pour la France, en nous établissant au milieu de cette période dans laquelle se passa la jeunesse de Goethe, période favorable entre toutes, où l'homme et le poète eurent la bonne fortune de pouvoir se développer sans aucune de ces gênes plus ou moins hypocrites que les bienséances empêcheraient aujourd'hui, et dans l'entière plénitude de leur originalité.

I.

Au printemps de l'année 1772, Goethe arrivait à Wetzlar, en proie à cette humeur sauvage, à ce ferment de jeunesse qu'il a lui-même si bien caractérisés en divers passages de ses *mémoires.* Quand on

(1) Vers 1830, M. Thackeray, se trouvant à Weimar en compagnie d'une vingtaine de jeunes compatriotes, y fut reçu par la société de la résidence avec cette grâce hospitalière bien connue, qui fait dire à M. Lewes : « De société plus simple, plus avenante, plus courtoise, plus *gentlemanlike,* je n'en ai jamais rencontré. » Admis dans le cercle intime de la belle-fille de Goethe, où son talent de *caricaturiste* plaisait beaucoup, M. Thackeray y rencontra maintes fois le vieux Wolfgang, dont il trace dans cette lettre un portrait qui se rapproche assez exactement de la statuette de Rauch, et se termine par ces termes de respectueux enthousiasme : *In truth, I can fancy nothing more serene, majestic and healthy looking than the great old Goethe.*

pense aux agitations qui l'y attendaient, à son amour pour Charlotte, à toute cette aventure romanesque qu'il *vécut* en quelque sorte avant de la traduire dans *Werther,* on a peine à comprendre comment, ayant plus tard à parler de son séjour en cette résidence, il a pu en venir à dire, dans un langage empreint de la froideur systématique du style officiel : « Ce qui m'arriva à Wetzlar est de peu d'importance et ne saurait avoir d'intérêt qu'autant que le lecteur me permettra d'y prendre occasion pour jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire de la chambre impériale, et de lui présenter les circonstances défavorables au milieu desquelles j'arrivai. » Il faut convenir que c'est là un ton médiocrement sympathique, et que ce nom de Wetzlar, aux yeux de tous les gens informés d'un certain épisode, semblerait devoir évoquer d'autres révélations que celles qui se rattachent aux annales de la chancellerie du saint-empire germanique. Cependant je suis loin de voir dans cette omission une preuve irrécusable d'indifférence, et je ne partage nullement l'opinion de M. Lewes, qui s'écrie à ce propos : « Voilà ce que c'est que de composer des *mémoires* à un âge où l'on a perdu toute sympathie pour les agitations de la jeunesse! » J'estime au contraire que le gracieux sourire de Charlotte ne s'effaça jamais du cœur de son loyal et poétique amant, et que si l'autobiographie de Goethe se tait sur certains points que notre curiosité serait bien aise de voir éclaircis, ce silence de l'auteur tient plus de la réserve que de l'oubli. Aujourd'hui, après que tant de documens intimes ont parlé, lorsque la correspondance de Kestner est venue apporter de si remarquables pièces au procès, il n'est plus guère permis d'attribuer à l'altération des souvenirs les lacunes qu'on regrette trop souvent de voir aux endroits les plus intéressans des *mémoires :* Goethe avait l'âme trop élevée, un trop exquis sentiment des convenances, pour ne point hésiter devant certaines difficultés inséparables de toute espèce de confession publique. Il savait jusqu'où l'on peut aller, mais il savait aussi où l'on doit s'arrêter, et je doute qu'il eût fort approuvé les principes de ces écrivains qui, tout en se proposant de raconter leurs propres faiblesses, se font comme un devoir de traiter épisodiquement des scandales d'autrui, et, de gré ou de force, traînent sur le tréteau où il leur plaît de monter quiconque eut jamais affaire à eux.

Dans sa première lettre, Werther, parlant de Wetzlar, dit que cette ville offre peu d'agrémens. Si le mot avait du vrai vers la fin du XVIIIe siècle, à une époque où la chancellerie impériale y tenait ses assises, je laisse à penser ce qu'il en doit être aujourd'hui, quand la noble cité, privée de toute vie, de toute animation, voit mélancoliquement l'herbe croître par ses rues désertes. Ordinairement les villes qui ont fait quelque figure dans l'histoire conservent à travers

les temps comme un indélébile caractère du passé, même en leur abandon et leur déchéance. Ici rien de pareil, et vous vous demandez comment ces maisons, de mesquine et bourgeoise apparence, qui bordent des rues tortueuses où vous ne cessez de grimper, ont jamais pu servir de résidence à ces magnifiques procureurs et assesseurs chez lesquels des princes souvent faisaient antichambre. Le fait est que les plus brillantes parmi les habitations qui datent de cette époque ne dépassent pas la mesure ordinaire, et j'en dirai autant des nombreuses villas gracieusement éparpillées sur les collines du voisinage, et qui peuplent encore l'aimable vallée de la Lahn. Peut-être ces illustres personnages, s'attendant à être rappelés par leurs gouvernemens au bout d'une période plus ou moins prolongée, ne se souciaient-ils pas de se ruiner en frais de construction dans une résidence où ils n'exerçaient après tout qu'une magistrature temporaire. Quoi qu'il en soit, on voyait alors à Wetzlar de grandes existences, des porteurs de chaises allaient et venaient du matin au soir; d'habiles cochers, emmitouflés dans la rheingrave héraldique, galonnés d'argent et d'or sur toutes les coutures, trouvaient moyen de faire manœuvrer, à travers ces labyrinthes étroits taillés dans la montagne, leurs carrosses à quatre et même à six chevaux. Les bourgeois de la bonne ville impériale avaient, il est vrai, pour dit de tenir leurs enfans sous clé crainte d'accident, et l'on ne rencontrait pas comme aujourd'hui des troupeaux de gamins s'ébattant autour des maisons.

L'hôtel où siégeait l'ancienne cour de chancellerie est maintenant une caserne. « Ce qui nous manquait, me disait, il y a tantôt quinze ans, un procureur octogénaire, dernier débris de ces temps héroïques, c'était la force exécutive; à l'heure qu'il est, vous le voyez, monsieur, nous en avons trop. » Et il me montrait en souriant les chasseurs de la garnison qui paradaient sur la place à grand renfort de clairons et de musique militaire; *cedant arma togæ.* A côté de la caserne est le palais des archives, lourde et massive construction de la fin du dernier siècle, et qui n'a jamais été terminée. C'est là qu'il faut entrer pour voir un véritable pandæmonium de protocoles. La cour impériale de justice était la cour d'appel du saint-empire, une sorte de chancellerie germanique. Imagine-t-on ce que pouvait être à cette époque une chancellerie germanique, quand aux jours où nous vivons, après l'invention des chemins de fer, ce seul mot de chancellerie éveille encore l'idée de lenteurs incalculables et de séculaires temporisations! Que de perplexités, que d'angoisses, de rancunes et de passions ensevelies dans ces parchemins qui dorment à jamais du grand sommeil des hommes et des choses! Je pris dans un casier une pièce au hasard : c'était un document sous enveloppe adressé au tribunal à l'occasion d'un procès et destiné à éclairer la

religion des membres de la haute cour. L'enveloppe portait le millésime de 1627, et le sceau de cire rouge apposé sur le pli était demeuré intact à travers les âges. Ainsi en est-il de mille autres actes enfouis dans ce chaos. La main qui les devait ouvrir se sera glacée avant d'avoir pu suffire à sa tâche, et les voilà condamnés à garder leur secret jusqu'au dernier jugement! Lorsque Goethe arriva à Wetzlar, vingt mille causes, ni plus ni moins, étaient pendantes en cour d'appel, et chacun savait que le tribunal, en faisant toute diligence, n'en pouvait dépêcher que soixante par an. Soixante, quand il s'en présentait régulièrement plus du double! Le spectacle d'une semblable confusion ne pouvait qu'inspirer une pauvre idée de la jurisprudence à l'esprit éminemment pratique et droit du jeune docteur Goethe.

J'ai dit ce qu'était la cour impériale. Un mot maintenant d'une autre institution du passé, qui jetait, vers cette période, son dernier éclat à Wetzlar, et qu'on appelait le *Teutsche Haus*. Personne n'ignore ce que fut au moyen âge l'ordre teutonique, et tous les esprits quelque peu familiers avec l'histoire d'Allemagne ont encore présens à l'idée ces terribles moines guerriers, à l'armure noire, au manteau blanc, qui, joignant à l'ardeur de prosélytisme du missionnaire l'indomptable valeur du héros, en vinrent à conquérir d'importans territoires et à se faire dans le monde une immense part d'influence. Malheureusement il en fut de cet ordre fameux comme de tant d'autres institutions. Dans son zèle pour la foi religieuse était sa principale force; vinrent les succès, et la foi s'en alla. Avec l'accroissement des richesses et l'extension de la puissance, le mobile généreux disparut, la vraie gloire s'effaça. L'inévitable loi qui régit les grandeurs humaines atteignit cette corporation illustre, si bien qu'au moment dont nous parlons, les *Teutsche Ritter* en étaient logés à la même enseigne que les chevaliers de Malte. Néanmoins l'ordre possédait encore des biens considérables en diverses parties de l'Allemagne, et dans quelques villes existait une sorte de maison centrale pour l'administration des revenus et l'expédition générale des affaires de la communauté; on l'appelait le *Teutsche Haus*. Il y avait à Wetzlar un de ces établissemens, et l'homme qui en exerçait la surintendance, le *Amstmann,* comme on disait alors, n'était autre qu'un certain M. Buff, personnage d'un attrait sans doute fort secondaire, quand on le considère en lui-même, mais qui avait pour fille l'aimable Charlotte, l'héroïne de cet épisode de la jeunesse de Goethe.

Le *Teutsche Haus* n'était cependant pas la seule église où survécussent, vers la fin du XVIIIe siècle, les anciennes pratiques de la chevalerie. Goethe, en arrivant à Wetzlar, y trouva une sorte de Table-Ronde très sérieusement constituée, et dont les principaux mem-

bres appartenaient naturellement à la noblesse. Il va sans dire que le fils du patricien de Francfort n'eut rien de plus pressé que de se faire recevoir de la société : *dignus erat intrare.* A défaut des instincts aristocratiques qu'on lui connaît, son goût, alors très prononcé, pour toute espèce de franc-maçonnerie et de romanesques aventures l'eût facilement entraîné sur cette pente. Le fondateur de ce club moitié sérieux, moitié burlesque, et que j'intitulerais volontiers une *consciencieuse parodie,* se nommait Frédéric de Goué : physionomie étrange que relève un éclair de génie, bizarre individualité dont je voudrais en passant pouvoir donner un crayon! Né en 1743 à Hildesheim, Auguste-Frédéric de Goué, après avoir été attaché à la personne d'un comte de Bentheim-Steinfurt, occupait à Wetzlar l'emploi de secrétaire de la légation de Brunswick, lorsqu'il fit la connaissance de Goethe, qui parle de lui dans ses mémoires et dans sa correspondance avec Kestner. C'était un singulier compagnon, incapable d'entreprendre quoi que ce soit de sérieux, et qui finit par achever dans l'ivrognerie et la débauche une existence entremêlée d'occupations littéraires et de niaiseries héraldiques. Le bon Kestner l'appelle un *génie,* et un autre contemporain, Dietfurth, assesseur près la cour impériale, le caractérise comme un esprit ingénieux, mais foncièrement dissolu, et ne sachant que se dépenser en charges, drôleries et billevesées de toute sorte (1). Tel était ce grand-maître du temple, et les divers affiliés de l'ordre s'intitulaient, celui-ci : Lubomirski le Guerroyeur, celui-là : Saint-Amand le Têtu. Il y avait aussi Eustache le Circonspect, Wenzel le Magnanime, Jérusalem le Taciturne. Quant à Goethe, on l'avait tout naturellement et tout simplement baptisé Goetz. Parmi les enfantemens de cette étrange muse (nous parlons de Frédéric de Goué), on cite deux drames, aujourd'hui oubliés (2), et que les critiques du temps mentionnent avec éloge; mais celle de ses productions qui le mit surtout en évidence fut une sorte de parodie qu'il écrivit plus tard du célèbre roman de Goethe : *Masure ou le jeune Werther, tragédie traduite de l'illyrien.* L'action se passe à Varsovie, où Werther est secrétaire de la légation de Crimée et s'appelle Masure; Lotte a nom Francisca, et Albert joue le rôle d'un référendaire impérial. Tout cela est d'un comique assez médiocre, et le cède beaucoup, en verve originale et en spirituelle raillerie, à diverses autres imitations qu'inspira le chef-

(1) Voyez Dietfurth, *Aufzeichnung vom Jahre* 1786. — Je trouve aussi à son sujet, dans la collection de Nicolovius, une pièce de vers assez amusante et que termine ce quatrain :

Tu passes comme Diogène
Enveloppé dans ton manteau,
Buvant l'absinthe à coupe pleine,
Et cynique jusqu'au tombeau.

(2) *Dona Diana* et *Iwanette et Stormond.*

d'œuvre. Aussi n'en parlé-je qu'à cause des allusions fréquentes à la période de Wetzlar qui s'y trouvent naturellement intercalées, et qui donnent au livre un certain piquant comme tableau de mœurs. Nous y voyons aller et venir, faire l'amour et la débauche, rire, boire, chanter et se démener, cette chevalerie de taverne au milieu de laquelle parade le jeune Wolfgang sous le nom du paladin Goetz. Un des preux de cette Table-Ronde entonne après boire une chanson française. «Eh quoi! s'écrie Goetz, tu te prétends un chevalier teuton, et tu chantes des refrains étrangers? » Un autre, interrogeant Goetz, lui demande où il en est du monument qu'il érige à son aïeul : « J'avance, mais tout doucement, lui répond celui-ci, car il s'agit cette fois d'un chef-d'œuvre à confondre le présent et l'avenir. » C'était alors le temps en Allemagne des sociétés littéraires politiques et mystiques, et tandis que Frédéric de Goué et ses paladins faisaient revivre à Wetzlar les pratiques du fameux héros de Cervantes (1), une corporation de hardis poètes s'agitait à Goettingue dans une exaltation lyrique qui ne laissait pas d'avoir, elle aussi, son côté bouffon. Liberté, patriotisme, amitié, religion, vertu, nobles devises qu'on invoquait à tout moment et à grosse voix, au risque d'abuser de la paraphrase et de tomber dans le pathos et la momerie, éternel écueil de toutes les républiques de ce monde! L'auteur de *la Messiade* était, comme on sait, l'âme de cette association. Aux jours d'assemblée, les odes de Klopstock figuraient ouvertes sur un pupitre d'honneur; à table, on buvait à sa santé le vin du Rhin; puis, au banquet par lequel on fêtait périodiquement l'anniversaire de sa naissance, une sorte de trône restait vacant à son intention, et ses œuvres étaient solennellement couronnées, tandis que les poèmes de Wieland, honteusement lacérés sous la table, servaient à allumer les pipes (2). Goethe, bien qu'il fût sur plusieurs points en dissentiment

(1) Comme don Quichotte, les preux de cette Table-Ronde n'employaient entre eux que le jargon de la chevalerie et se livraient à leurs manœuvres de l'air du monde le plus sérieux. Ainsi ils avaient fait de la légende des *Quatre Fils d'Aymon* une sorte de livre canonique dont un des leurs lisait quelques pages au début de chaque séance, en ayant soin d'accompagner sa psalmodie d'un véritable rituel liturgique. Plusieurs écrivains ont prétendu, mais sans que cette opinion se soit d'ailleurs justifiée, qu'un but philosophique et mystique se cachait sous les dérisoires manifestations de cet ordre anonyme dont le premier degré s'appelait *le passage*, le second *le passage du passage*, le troisième *le passage du passage au passage*, et enfin le quatrième *le passage du passage au passage du passage*. — Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est que Goethe s'y adonna avec une ardeur voisine de l'emphase, révisant le texte des *Quatre Fils d'Aymon* et s'occupant du dispositif des cérémonies. Faut-il voir dans cette étrange école buissonnière une réaction qu'avaient amenée chez Goethe le séjour à Francfort et la discipline trop tendue du foyer paternel? M. Viehoff y pencherait assez, et nous ne demandons pas mieux que de nous laisser guider là-dessus par les vues de l'excellent biographe.

(2) Voyez la lettre de Voss citée dans l'intéressant ouvrage du docteur Prutz, *der*

avec les membres du cénacle de Goettingue, entra cependant en rapport avec eux, et consentit même à leur envoyer diverses pièces que publia l'*Almanach des Muses*, organe alors fort répandu de la société, et qui depuis a marqué sa place dans l'histoire de la poésie allemande. Sans aucun doute, la nature judicieuse et sensée de Goethe était peu faite pour sympathiser avec cette école du clair de lune et de la sentimentalité; mais à Wetzlar on n'avait que l'écho affaibli de ces extravagances, auxquelles on n'assistait point, et puis l'écervelé compagnon des fredaines chevaleresques du sire de Goué, le templier postiche du *Teutsche Haus*, avait-il bien alors qualité pour revendiquer en poésie les droits de la saine raison? Goethe était loin d'être, à cette époque, même à l'endroit du caractère, ce qu'il devint plus tard : il se cherchait dans le trouble et la confusion, et sa pensée, pour prendre forme, avait besoin d'être sollicitée par un appel extérieur; en un mot, il ne savait encore travailler que sous le coup d'une émotion immédiate. « Je m'efforçais intérieurement, écrit-il lui-même, de me débarrasser de tout élément étranger; je m'adonnais avec transport à la contemplation du monde extérieur, à l'étude des êtres (à commencer par l'être humain), aussi approfondie qu'on la puisse mener, les laissant chacun à sa manière agir sur moi. Il en résulta une incroyable affinité avec tous les objets, une sorte de consonnance intérieure, de vibration simultanée, tellement que le moindre changement de lieu, la moindre variation atmosphérique, me tenaient sous leur influence. Bientôt au regard du poète vint se joindre le regard du peintre, et cet aimable paysage, qu'anime si gracieusement son fleuve pittoresque, favorisant mes contemplations silencieuses et jalouses de s'exercer de toutes parts, je sentis s'accroître irrésistiblement mon amour de la solitude. »

Néanmoins, en fait de compositions poétiques, le séjour à Wetzlar n'eut point des résultats proportionnés à cette continuelle et excessive surexcitation. Goethe produisit peu dans cette période, et

Goettinger Dichterbund (p. 246) : « Je m'étais fait faire un habit neuf tout exprès pour la cérémonie. On se rassembla au coup de midi autour d'une vaste table toute couverte de fleurs; à la place d'honneur était le siége de Klopstock chargé de fleurs et de guirlandes couronnant les œuvres complètes du grand homme; au-dessous de ce trône gisait ignominieusement l'*Idris* de Wieland. Cramer nous lut alors diverses odes de Klopstock ayant rapport à l'Allemagne, puis on prit le café en se faisant des allumettes pour les pipes avec les œuvres de Wieland. Boïe, qui ne fume pas, se contenta de fouler aux pieds le livre lacéré. On servit le vin du Rhin, et nous bûmes crânement à la santé de Klopstock, à la mémoire de Luther et du grand Hermann. C'était le moment de réciter l'ode de Klopstock *au vin du Rhin*. Les têtes s'échauffaient. On parla liberté, Allemagne, vertu, et vous pouvez vous imaginer avec quel enthousiasme! Ensuite on se mit à manger et à boire du punch, et la séance finit joyeusement par un auto-da-fé du buste et des écrits de ce *polisson* de Wieland. » — Voyez aussi Viehoff, t. IV.

son âme, comme les harpes éoliennes, dont elle avait la mélodieuse impressionnabilité, laissa ses soupirs innotés se disperser aux folles brises. Il excuse ce long silence par les occupations de la vie de palais : visites à rendre et à recevoir, informations, procédures, enfin tout le détail du métier de jurisconsulte. Puisqu'il le dit, nous ne le contredirons pas; mais, sans nier ces occupations, peut-être serait-il permis d'ajouter qu'il y eut alors incontestablement dans ses facultés productives un de ces temps d'arrêt assez fréquens chez lui, et qui se signalent par une sainte recrudescence de fureur esthétique. La recherche de lois générales, d'imprescriptibles règles à s'imposer dans l'art, formait son unique spéculation. Oubliant ce qu'il avait écrit lui-même sur l'inutilité des principes et des maximes pour l'homme de génie (1), il se consumait à creuser de laborieuses théories, et s'épuisait à les discuter avec son entourage. Cette crise d'esthétique était comme un repos momentané de l'élément créateur, *génial,* et semblait, ainsi que divers autres symptômes faciles à noter chez Goethe vers cette époque, indiquer déjà toute une période lointaine de développement et de transformation. Pour cette fois, à vrai dire, tout ce criticisme, si l'on me passe l'expression, fut à peu près peine perdue. Goethe, depuis quelques années, avait beaucoup lu les anciens; il entretenait un commerce assidu avec Aristote, Cicéron, Quintilien, Longin, et ces graves études ne faisaient que le confirmer davantage dans une opinion dès longtemps conçue, à savoir qu'il importe d'avoir devant soi une grande abondance de sujets avant d'entreprendre d'y réfléchir, et qu'il faut avoir produit soi-même, je dirai presque avoir *raté* quelque chose, pour être en état de connaître ses propres facultés et d'apprécier celles des autres. Bientôt ces spéculations théoriques se compliquèrent de perplexités morales. Jusque-là, le jeune Wolfgang n'avait encore entrevu que le beau comme but suprême de l'art. L'ouvrage d'un contemporain, en ouvrant d'autres perspectives, irrita ses contradictions, éveilla ses doutes. Fallait-il, ainsi que le prétendait Sulzer, dont le livre l'avait pourtant fortement impressionné, faire à l'action morale de l'œuvre une si large part? Une telle doctrine rompait trop ouvertement en visière avec tous ses sentimens pour qu'il hésitât à la combattre, et ce fut au milieu de cet état de trouble et de stérile activité que l'amour le surprit.

Selon toute vraisemblance, l'été de 1772 vit naître l'aventure. Parmi les jeunes gens venus à Wetzlar pour y suivre leur carrière, Goethe avait fait la connaissance d'un M. Kestner, « homme de mœurs

(1) Voyez *Goetz de Berlichingen,* et l'énergique expression de Frantz à ce sujet : « Un cœur qu'emplit un sentiment, voilà tout ce qui fait le poète! » Voyez aussi le *Traité sur l'Architecture allemande,* où la même pensée est *théoriquement* développée.

bourgeoises et débonnaires, d'un certain fonds d'érudition, et médiocrement préoccupé du train dont va le monde (1). » Ainsi nous le dépeignent les mémoires du temps, avec lesquels Goethe se trouve en parfait accord lorsqu'il nous le donne pour un personnage « calme et circonspect, d'esprit judicieux et ne déviant jamais dans ses actes comme dans ses discours de la règle qu'il s'était posée. » Son zèle intelligent, son aptitude imperturbable, lui avaient acquis l'intérêt de ses supérieurs, et pour compléter la situation qu'un avenir prochain lui promettait, il venait de se fiancer avec la seconde fille de l'intendant Buff.

Charlotte avait alors quinze ans à peine, et l'auteur de l'écrit contemporain que je citais tout à l'heure nous la montre comme une personne svelte, blonde, avec des yeux bleus, d'un naturel ingénu et de tout point aimable. Elle était de celles qui semblent moins faites pour allumer dans quelques cœurs le feu des passions que pour se concilier, leur vie durant, la sympathie et la bienveillance de tous les honnêtes gens. A la mort de sa mère, elle avait pris d'une main ferme la direction de la maison, et la manière dont elle avait consolé et soutenu son père, élevé ses jeunes sœurs, ne pouvait que mettre devant les yeux de l'époux qu'elle choisirait la perspective des plus douces félicités domestiques. Élégante sans recherche, gracieuse sans coquetterie, elle était, pour ainsi dire, détachée d'elle-même et passait à observer le monde le temps que les autres perdent dans le culte et l'adoration de leur petite personne, ce qui faisait que, tout en n'ayant pas lu beaucoup de livres, elle possédait un grand fonds de sagesse et d'instruction.

Kestner avait l'âme simple et confiante : dès que vous lui plaisiez, il vous prenait par la main et vous conduisait à sa fiancée, et comme ses paperasses le clouaient incessamment à son bureau, il ne voyait aucun mal à ce que Charlotte, pour se récréer des soins du ménage, entreprît de longues promenades et fît des parties de campagne avec des jeunes gens et des jeunes filles. Ce fut ainsi que Goethe s'introduisit dans l'intimité de cette aimable enfant, dont l'influence ne tarda pas à le charmer. Diverses poésies renferment le secret de ces suaves émotions, de cette heure ineffable où le cœur parle au cœur pour la première fois. Un soir, on s'était égaré du côté des ruines de Karlsmund : en arrivant au pied de la tour croulante, nos deux promeneurs s'assirent et causèrent longtemps au clair de la lune. Nulle oreille indiscrète n'épiait leurs confidences, mais de ce qu'ils se dirent, si vous voulez savoir quelque chose, lisez l'adorable pièce intitulée *Elysium* et dédiée à Uranie, pseudonyme sous lequel se dérobe une amie de Charlotte. Parmi les fugitives poésies

(1) Voyez la *Justification du jeune Werther*, Francfort 1775.

dues à cette amoureuse inspiration, il en est une sur laquelle j'insisterai surtout, parce qu'elle me semble rendre à merveille l'état moral de Goethe vers cette période. Son ennui profond, son insurmontable découragement l'accablaient, et comme, il l'a dit lui-même, il désespérait d'avance de tout ce que le présent lui pouvait donner. Aussi quel retour inattendu en découvrant ce cœur aimable et tendre, capable des émotions les plus élevées, les plus nobles, et se vouant pourtant de préférence aux modestes pratiques de la vie ordinaire! Ce fut Charlotte qui réconcilia Goethe avec le train journalier des choses de ce monde; ce fut par la bienfaisante opération de ce gracieux intermédiaire que le goût de la sociabilité lui revint. « Déplaisir, trouble, égarement! ainsi se perd la plus belle partie de l'existence, incessamment ballottée dans un je ne sais quoi qui n'est ni la tempête ni le calme. Ce qui hier m'attirait aujourd'hui me repousse. Quelle sympathie aurais-je pour un monde qui tant de fois m'a déçu, et dont l'impassible indifférence n'a jamais tenu compte ni de mes douleurs, ni de mes félicités? Oui, je l'avoue, il est de ces momens où l'esprit se replie sur lui-même, où le cœur se ferme. Ainsi je me sentis quand je te rencontrai sur mon chemin et m'élançai au-devant de toi. »

Au bout de quelque temps, on était devenu l'un pour l'autre une compagnie inséparable. Autour de la table à thé, sous les vertes charmilles du jardin, on devisait ensemble de longues heures; puis, bras dessus, bras dessous, on s'en allait continuer l'entretien à travers champs, à travers bois, buvant du lait à la ferme prochaine, cueillant au bord du ruisseau la blanche marguerite qu'on interrogeait avec émoi : « Il m'aime, il ne m'aime pas. » Ainsi bégayait l'amour par les lèvres roses de Charlotte, tandis que Wolfgang courait dans l'herbe à la poursuite des papillons et des scarabées qu'il chassait avec le grand chapeau de paille de sa blonde amie. Quelquefois, lorsque les affaires chômaient, Kestner se mettait de la partie, et la présence du fiancé, j'allais presque ajouter du mari, n'apportait aucun embarras, aucune gêne dans ces gaietés champêtres. Sans le vouloir et sans le savoir, on en était venu à une sorte de communauté d'émotions et d'idées, on vivait pour ainsi dire à trois : idylle charmante qui de son pied léger foulait, sitôt la nouvelle aube, les prés humides de rosée! Le cri de l'alouette perdue dans l'azur du ciel, le chant de la caille dans les blés mûrs, leur faisaient d'attrayans concerts, et lorsque sur le soir d'une chaude journée d'été l'orage éclatait, avec quelle bonne humeur on bravait la pluie et la foudre, avec quelle bruyante allégresse on rentrait au logis mouillés jusqu'aux os, mais le cœur plein de saines aspirations et comme plus étroitement unis par les mésaventures de cette escapade! Les jours se succédaient calmes, prospères, occupés, et

pour marquer toutes les fêtes de l'année, il eût fallu imprimer en lettres d'or tout le calendrier.

Cette existence en pleine nature, ce continuel enchantement du paysage, que Goethe contemplait avec les yeux magiques de l'amour, devaient assez naturellement l'amener à ne rêver qu'églogues et bucoliques. Un de ses amis, Merck, à ce que je crois, d'autres disent Jérusalem, lui apporta *le Village abandonné* (*the Deserted Village*) de Goldsmith. C'était une occasion toute trouvée de faire passer dans la poésie tant de tableaux rustiques qui le charmaient si vivement : fêtes villageoises, kermesses carillonnées, marchés forains, vaillantes rondes, lorsque fillettes et garçons s'en donnent à cœur-joie, tandis que les sages du pays, fumant et buvant, tiennent conseil sous le vieil orme de la paroisse. Saisi d'un soudain enthousiasme pour l'œuvre de Goldsmith, Goethe entreprit de la traduire, sans réfléchir qu'il était trop plein de son sujet pour mener à bonne fin pareille tâche. Quelle idée aussi de se vouloir faire traducteur quand on a en soi de quoi substanter vingt poèmes ! Heureusement rien ne se perd, et de l'élaboration secrète des germes conçus à cette époque se dégagea plus tard *Hermann et Dorothée*.

Ainsi s'écoulait ce rêve de jeunesse entre les joies de l'amour et ses peines, entre le culte de l'art et la contemplation de la nature. En général les mémoires de Goethe ne renferment que très peu de détails sur cette période, et c'est aux écrits du temps et surtout aux nombreuses correspondances récemment mises en lumière qu'il faut s'adresser pour reconstruire en son ensemble la simple histoire de son commerce avec Charlotte. Sur ce sujet, lui-même renvoyait à *Werther,* seul document spécial et dans lequel, « aux jours de la verte jeunesse, il s'est complu à décrire, encore sous le charme de la première impression, les circonstances fortunées qui ajoutèrent tant de délices à son séjour dans la vallée de la Lahn. » Mais *Werther,* après tout, est un roman, où la vérité, si fort qu'elle abonde, se mêle (comme du reste c'est son droit) à beaucoup de fictions, et qu'à la distance où nous sommes, on doit nécessairement consulter avec une certaine réserve, quoi qu'en dise l'auteur que j'ai cité plus haut (1), lequel déclare que la première partie du livre peut passer pour l'histoire même du poète.

Pour mieux jouir du tableau de famille et voir en ses naïfs épanchemens le spectacle inoui de cette passion *à trois* que la dignité morale des deux jeunes gens et de la jeune fille sauvegarde à la fois du scandale et du ridicule, entrons dans la petite maison de Wetzlar, dans ce sanctuaire domestique « où le calme respire, où le plus agréable entretien vous attend, où l'hospitalité la plus prévenante

(1) Voyez *Berichtigung der Geschichte des Jungen Werthers.*

se met en frais pour chasser de vos cœurs jusqu'à l'ombre d'un souci. » Huit heures sonnent, l'instant des réceptions du soir : amis et visiteurs entrent sans être annoncés. Le père interrompt sa lecture, « vieillard avenant, ouvert, que sa bonne nature et la simplicité des mœurs ont maintenu dans la plénitude de ses facultés; généreux, sensible, et, bien qu'un peu rude quand on le compare au reste de son entourage, ne manquant point cependant de bonhomie. » Les filles (les deux aînées), tout en continuant leur broderie, vous accueillent d'un sourire discret et grave, car le deuil d'une mère tendrement chérie et qu'on a perdue il y a quelques mois attriste encore cette atmosphère. Tout à coup les cris d'une nichée d'enfans annoncent un nouvel hôte : c'est Goethe; il entre assailli par une douzaine de bambins tapageurs plus beaux les uns que les autres, qui lui sautent au cou et l'assourdissent en l'appelant *mon oncle* et *mon cousin*. Vainement les sœurs cherchent à rétablir l'ordre, le vacarme augmente toujours jusqu'à ce que le bon ami Wolfgang soit allé s'établir à l'autre bout du salon, loin de sa maîtresse, pour débiter des contes à tout ce petit monde qui l'écoute en ouvrant de grands yeux. Heureux encore notre jurisconsulte lorsqu'on ne le force pas à marcher à quatre pattes et à faire l'âne ou le cheval! Très souvent c'est dans cette attitude à la Henri IV recevant M. l'ambassadeur d'Espagne que le surprend Kestner, lequel, en sa qualité de bureaucrate accompli, arrive toujours le dernier partout (1). L'heureux fiancé s'installe auprès de Charlotte, qu'il n'a pas vue depuis la veille, et les voilà souriant et causant de ces mille riens qu'on se dit à voix basse. Vous croyez peut-être que Goethe en va, dans son coin, concevoir quelque ombrage? Nullement; il continue à se laisser enfourcher de l'air le plus patient et songe que tout à l'heure Kestner viendra le relayer et que ce sera son tour à lui de *fleuretter*.

Ces deux hommes amoureux de la même personne, dans l'intime confidence du secret l'un de l'autre, et ne se laissant pas une minute entamer par la jalousie, offrent à la réflexion un objet assez rare pour qu'elle s'y arrête. Une amitié capable de sortir victorieuse d'une telle épreuve n'a évidemment après cela plus rien à redouter dans l'avenir. Il n'y a ici ni trompeur ni dupe : tout se passe ouvertement, galamment, comme il convient entre gens de

(1) « J'arrive d'ordinaire entre neuf et onze heures. Ce sont là mes heures les plus belles, les plus calmes aussi. Mes affaires sont terminées, mes devoirs accomplis, car j'estime que plus nous tenons à voir se perpétuer l'attachement que nous avons avec une femme digne de notre hommage, plus nous devons être exacts à remplir scrupuleusement nos devoirs afin d'avoir la conscience sans reproche. C'est par-là surtout que je sens que je possède fermement le cœur de ma bien-aimée. Le ciel me le conserve! » (Lettre de Kestner à son ami de Hennings, Wetzlar, 2 novembre 1768, page 291 de la *Correspondance*.

cœur qui s'estiment ce qu'ils valent. On dirait une sœur entre ses deux frères, et cependant il s'agit d'amour, d'un sentiment qui d'ordinaire n'accepte guère les partages. Charlotte également les aime-t-elle tous les deux? Elle n'en aime aucun. S'il était simplement question de la Charlotte de *Werther*, j'inclinerais à croire que c'est du côté de Wolfgang que sont ses préférences; mais qu'on y pense, la personne dont il s'agit n'est pas à ce point sentimentale, et ce n'est pas à son image que sont empruntés divers traits romantiques sous lesquels le poète nous a représenté son héroïne. Avec beaucoup d'enjouement dans le caractère, la Charlotte de Wetzlar a plus de gravité; l'idée austère du devoir s'allie chez elle aux grâces juvéniles, à la familiarité du maintien. Je ne jurerais point qu'il n'y ait pas eu, en tout ceci, quelque prédilection, quoique bien légèrement nuancée, et que son cœur, tout en croyant tenir la balance égale entre les deux, n'ait, peut-être à son propre insu, penché pour le beau, l'intelligent, le radieux Wolfgang : les femmes ont l'instinct des prédestinations. Toutefois ce sentiment, de quelque nom qu'on le nomme, s'il fut plus que de l'amitié, s'il fut même de l'amour, n'alla point jusqu'à la passion, et quand elle épousa Kestner, la flamme s'en confondit sans les altérer dans les pures et chastes émotions du bonheur conjugal. En de pareilles conditions, la jalousie, on le voit, n'avait que faire, non plus que la vanité, la basse rancune ou la coquetterie. Étaient-ce des rivaux? Y eut-il un vainqueur, un vaincu? Celle qu'on adorait songeait-elle à s'enorgueillir de son triomphe? Pas une pensée, pas un sentiment qui ne fût en commun. « Une harmonie d'abord à deux, puis à trois, — un commerce dont on n'a peut-être pas vu d'autre exemple dans l'histoire des êtres! » je cite les propres paroles de Goethe, qui compare cette existence « à une vraie idylle allemande dont l'heureuse contrée qui nous environnait était comme la prose, tandis que la pureté de nos affections en fournissait la poésie. »

Vers le milieu de l'été, Wolfgang dut se séparer momentanément du cercle affectionné de Wetzlar pour faire une excursion à Giessen, petite ville universitaire du voisinage, où se trouvaient rassemblés en une sorte de congrès littéraire les trois principaux rédacteurs du *Journal des Savans* de Francfort : Schlosser, qui venait de se fiancer à sa sœur Cornélie, Merck, et le professeur Hoepfner. Goethe et Hoepfner, bien que correspondant l'un avec l'autre depuis plusieurs mois, ne se connaissaient pas personnellement, et ce fut pour notre joyeux pèlerin une occasion de lui jouer un tour de son métier. On sait quel goût avait notre héros dans sa jeunesse pour les mascarades et les scènes de comédie jouées au naturel. Il se déguise en étudiant voyageur (le futur étudiant de *Faust*, si vous voulez), et vient s'asseoir, moitié vantard, moitié lourdaud, à la table où

le célèbre professeur de droit prend ses repas. Goethe, dans son autobiographie (1), a donné de cette anecdote un récit assez plaisant, mais qui serait bien loin, au dire de certains auteurs, de valoir le récit même de Hoepfner. « Si spirituellement, écrit l'un d'eux (2), que Goethe ait peint cette étrange rencontre, son tableau n'est qu'un témoignage de plus de l'impuissance de la plume à rendre la verve, l'originalité d'une plaisanterie fugitive. C'était de la bouche de Hoepfner qu'il fallait entendre cette scène. Avec quel entrain comique il vous mettait devant les yeux ce jeune homme au front élevé, au regard de feu, séduisant et beau jusque dans la gaucherie de son maintien! Comme il vous faisait rire de ses discours embarrassés, et à quelle péripétie, à quelle explosion dramatique vous assistiez, lorsque le prétendu nigaud, dépouillant sa défroque de fantaisie, s'écriait en sautant au cou de Hoepfner : Je suis Goethe, cher maître, pardonnez-moi cette plaisanterie! Mais que voulez-vous? Je me défiais de ces présentations régulières faites par un tiers et qui vous laissent pour des années froid et cérémonieux l'un vis-à-vis de l'autre; j'ai voulu entrer à pieds joints et d'un seul bond dans votre amitié. »

Avec Hoepfner, le *Journal des Savans* comptait, nous l'avons dit, à Giessen, deux autres représentans, Schlosser et Merck. Schlosser devait épouser Cornélie, la sœur tendrement aimée de Wolfgang. Ce mariage désormais arrêté n'était plus différé que par l'absence du fils de la maison, et l'on conçoit que le fiancé, impatient de voir enfin réussir ses projets, redoubla d'efforts pour arracher de ces lieux son futur beau-frère, sur la présence duquel il n'y avait pas à compter tant que les beaux yeux de Charlotte le retiendraient aux bords enchantés de la Lahn. Quant à Merck, des idées d'un ordre moins personnel le préoccupaient, et persuadé avant toute chose qu'il y avait là une grande vocation à sauvegarder, il s'apprêtait, quel que fût d'ailleurs l'odieux d'une pareille intervention, à jouer dans cette affaire le rôle équivoque et fâcheux qu'il avait, deux ans plus tôt, joué à Sesenheim vis-à-vis de Frédérique Brion.

Fils d'un apothicaire de Darmstadt, Jean-Henri Merck s'était de bonne heure, par son esprit et ses talens, fait adopter du meilleur monde. Il était à cette époque en correspondance avec la plupart des princes et des beaux-esprits de l'Allemagne, nommément avec Herder, qui professait à son endroit la plus haute estime et mettait à conserver son amitié une certaine coquetterie, craignant (ce qui du reste ne manqua pas d'arriver) que ce goût de plus en plus prononcé pour Goethe n'y vînt à la longue porter quelque atteinte. « Personne,

(1) *Wahrheit und Dichtung*, p. 115 du XXIIe volume des *Œuvres complètes*.

(2) Karl Wagner, l'éditeur des *Lettres et Correspondances* de Goethe, Herder, Höpfner et Merck avec leurs amis. Leipzig 1847.

a dit Goethe, n'a exercé sur ma vie une plus grande influence que cet homme. » Merck en effet a sa place marquée dans l'histoire littéraire de son temps, et sa correspondance témoigne à chaque page de l'action salutaire qu'il eut par sa critique sur des esprits de beaucoup supérieurs au sien quant aux facultés productives. Un coup d'œil prompt et sûr, un jugement imperturbable, telles étaient ses principales qualités. « Vous aviez beau lui vouloir donner le change, il ne s'y trompait pas, et rien ne pouvait vous défendre contre sa damnée pénétration (1). » Critique sans peur et sans reproche, il remplissait son office avec un zèle impitoyable, amer, et ses conseils, il faut le dire, se ressentirent toujours plus ou moins de cette bile qui le dévorait et le poussa lui-même au suicide. Cependant, comme ses vues étaient justes, ses intentions honnêtes et loyales, il arrivait que cette âpre causticité, cette rude sécheresse qu'il affectait dans la forme, ne nuisaient en somme qu'à lui en le faisant cordialement exécrer de ses meilleurs amis, et cela au moment même où il leur rendait service. C'est ce qui par deux fois lui arriva avec Goethe, dont la mauvaise humeur survécut, et qui, dans un portrait évidemment entaché de malveillance, le surnomma plus tard : Méphistophélès-Merck.

A tout prendre néanmoins, la conduite de cet atrabilaire personnage fut ici, comme à Strasbourg, sincèrement amicale, et l'idée que Merck se formait des conditions particulières auxquelles *génie oblige* ne lui permettait pas d'en tenir une autre; il s'en fallait d'ailleurs que les circonstances fussent les mêmes, et Goethe n'était nullement vis-à-vis de Charlotte dans la position où deux ans plus tôt il s'était trouvé vis-à-vis de Frédérique. Si à Strasbourg, en présence d'une jeune fille amoureuse et parfaitement libre de se marier à qui lui plaît, la question de génie était seule en jeu, à Wetzlar les choses devenaient plus graves, et l'honneur allait se trouver compromis. En s'engageant de parti pris dans cette incroyable aventure avec une personne qui, tout en pouvant laisser parler son cœur, n'était plus en état de disposer de sa main, Goethe, cela va sans dire, n'avait aucunement songé aux conséquences. A vingt ans, qui songe aux conséquences? D'ailleurs *l'impossibilité* même de ces amours n'est-elle point la meilleure des sauvegardes? On jouait avec le feu, quitte à l'éteindre dès que le danger commencerait, et le danger était déjà là qu'on n'en soupçonnait même pas l'existence; puis, lorsque la vérité avait éclaté dans tout son jour, lorsqu'on voyait ce qu'il était advenu de ce feu de paille, au lieu de s'enfuir tout effarés, l'un par ici, l'autre par là, on continuait paisiblement la promenade au clair de lune, la jeune fille se disant : « Il m'aver-

(1) Goethe, *Aus meinem Leben*, p. 165, t. Ier.

tira quand il sera temps, » et le damoiseau remettant toujours au lendemain.

Les choses touchaient à ce point lorsque Merck jugea à propos d'intervenir dans le roman de Wetzlar. Il était temps et grandement. Merck se rendit sans peine compte du péril et arrêta aussitôt le dessein de trancher dans le vif d'une situation qui menaçait d'un moment à l'autre de tourner à l'irréparable. « J'ai trouvé ici l'amie de Goethe, cette fille dont il parle avec tant d'enthousiasme dans toutes ses lettres; elle mérite réellement tout ce qu'il pourra dire *du* bien sur son compte. » Ce passage d'une lettre de Merck prouverait au besoin que le froid et sévère censeur ne demeura pas insensible aux séductions de l'aimable Charlotte; mais plus il fut agréablement captivé, plus il affecta de cacher à Goethe sa véritable impression, s'efforçant au contraire de lui représenter sa maîtresse comme une personne très ordinaire et de la déprécier au profit d'une de ses compagnes, grande et belle jeune fille au port de reine, aux yeux de Junon, laquelle du moins avait le cœur libre d'engagemens. On sait ce qu'il en coûte parfois de rendre aux amoureux cette espèce de service: Merck en porta la peine, et cela, à vrai dire, plus rudement qu'il ne convient, car s'il était dans l'ordre naturel des choses que Goethe sur le moment lui en voulût du procédé, on a quelque peine à s'expliquer cet esprit d'aigreur rétrospective qui perce dans son autobiographie au souvenir de cette période déjà lointaine. Goethe se méprit sur les vrais sentimens de Merck en cette affaire, et ce prétendu Méphistophélès, qui partout où il va sème le désespoir, n'est en dernière analyse qu'un honnête homme d'ami, qui remplissait loyalement son office et brusquait le dénoûment, la position n'étant, comme on dit, plus tenable.

Après bien des alternatives douloureuses, bien des révoltes et des défaillances, il fut décidé que Goethe accompagnerait Merck dans un voyage sur les bords du Rhin, et qu'on partirait sans différer. Il n'y avait en effet pas une minute à perdre. Malgré tout ce que cette crise étrange pouvait avoir en soi d'élémens factices, l'état qu'elle avait amené offrait plus d'un danger, et persister davantage, c'était aller au-devant d'une passion réelle et désespérée. Il n'y avait donc de salut que dans la fuite. Merck quitta Wetzlar après s'être assuré que Wolfgang viendrait le rejoindre à Coblentz, et le 11 septembre 1772 l'amant de Charlotte s'éloigna résolûment du centre d'une affection avec laquelle il fallait rompre. Il n'y eut point d'entrevue dernière, point d'adieux : Goethe détestait ce genre *de scènes,* et ne faillit pas cette fois à la conduite qu'il avait tenue dans ses liaisons précédentes, à Leipzig par exemple, lorsque peu de temps auparavant il s'était séparé de

l'aimable Catherine Schoenkopf, dont on se rappelle malgré soi le roman en feuilletant les extraits du journal de Kestner à cette date du 10 septembre 1772. « Goethe et moi, nous dînâmes ensemble au jardin, et j'étais certes loin de me douter que ce fût pour la dernière fois. Le soir, il vint au *Teutsche Haus;* nous eûmes, Charlotte, lui et moi, un entretien des plus singuliers au sujet de l'autre vie, de la séparation, du retour, etc., entretien qui fut provoqué par Charlotte, et non point par Goethe, et à la suite duquel nous convînmes que le premier d'entre nous qui mourrait viendrait, autant qu'il le pourrait, donner aux survivans des nouvelles de ce qui se passe au-delà de cette vie. Goethe était très abattu, car il savait qu'il devait partir le lendemain au matin. »

Écoutons maintenant le récit de ce départ et des pénibles émotions qui en résultèrent pour les deux fiancés, pour toute la maison. « 11 septembre. Goethe est parti ce matin à sept heures sans prendre congé et laissant pour moi quelques livres avec un billet. Il nous avait parlé déjà plusieurs fois d'un voyage vers cette époque à Coblentz, où il devait rejoindre M. Merck, ajoutant que son intention était de ne point faire d'adieux et de déloger subitement. Aussi m'y attendais-je, et cependant j'ai senti au fond du cœur que je n'y étais pas préparé. Je revenais de mon bureau, lorsqu'on me dit : Voilà ce que le docteur Goethe a laissé pour vous ce matin. Je vis des livres avec un billet, et devinant ce qu'il en était, je me dis : Il est parti, puis demeurai confondu. La conseillère Langen n'y voulait pas croire, et nous envoya sa femme de chambre pour nous dire qu'il était impossible que le docteur Goethe fût assez mal appris pour quitter ainsi les gens sans les prévenir, à quoi Charlotte répondit qu'en ce cas c'était à elle, sa tante, de se reprocher de n'avoir pas mieux élevé son cher neveu. »

Pour en avoir enfin le cœur net, Charlotte fit porter chez Goethe un nécessaire qu'elle avait à lui. Personne! La conseillère Langen n'en revenait pas; à midi, elle voulait à toute force écrire à la mère de Goethe comment son indigne fils s'était comporté. « Tous les enfans pleuraient en s'écriant : Le docteur Goethe est parti!... Plus tard, je rencontrai M. de Born qui l'avait accompagné à cheval jusqu'à Braunfels. Goethe lui avait conté notre entretien d'hier au soir, puis s'était éloigné fort abattu et découragé. Enfin je remis à Charlotte le billet de Goethe, je la trouvai tout affligée de ce départ; en le lisant, les larmes lui vinrent aux yeux, et néanmoins ce départ avait son bon côté, *puisqu'elle ne pouvait pas lui donner ce qu'il souhaitait.* Nous ne parlâmes que de lui, et je ne pouvais me détacher de sa pensée. Comme on cherchait à dénigrer la manière dont il nous avait quittés, je pris sa défense avec chaleur contre une

femme incapable d'y rien comprendre, en suite de quoi je me mis à lui écrire ce qui s'était passé depuis son départ. »

Quelle peinture touchante et naïve de la situation offrent ces simples lignes, comme elles font revivre sous nos yeux la douleur de ces deux nobles âmes! et la consternation de ces beaux enfans s'écriant dans leur première angoisse : Le docteur Goethe est parti! Sans compter que cette scène d'intérieur, d'un accent si honnête et si vrai, vient admirablement à propos pour nous renseigner au sujet de l'épisode en son ensemble. Tout étrange que soit l'histoire, on voit qu'elle n'est point le produit oiseux et fantasque d'une sentimentalité maladive, et qu'il y avait un fond réel à ces dangers auxquels on a, de part et d'autre, heureusement échappé. Si Goethe a mis dans son roman une certaine partie de la vérité, s'il a même dans le personnage de Werther reproduit divers traits de sa propre physionomie, il a gardé pour lui cette force de volonté qui l'aide à se tirer d'affaire au dernier moment, et dont l'absence réduit son héros à ne savoir, en pareil cas, que se brûler la cervelle. Toutes les rêveries, toutes les faiblesses, toutes les misères sentimentales de Werther, Goethe les a ou les a eues, mais avec moins de conséquence et d'une façon à la fois plus *vraie* et plus *invraisemblable,* car il n'y a en somme que les héros de théâtre et les personnages de roman qui soient conséquens avec eux-mêmes. D'autre part, quelle noble et digne figure que ce Kestner, comparé au froid Albert du roman! Une nature moins généreuse n'eût pas manqué de triompher de cette absence d'un rival, oubliant dans sa joie la perte de l'ami; mais Kestner a le désintéressement des cœurs magnanimes, car il sait que cet ami dont il pleure l'absence est son rival, et bien plus il va jusqu'à se demander, en la candeur et la loyauté de son âme, si ce noble et valeureux jeune homme, tout resplendissant de génie et de beauté, n'était pas plus capable que lui de faire le bonheur de sa Charlotte bien-aimée. Transcrivons ici la lettre de Goethe à laquelle il est fait allusion dans le journal que nous avons cité plus haut : « Il est parti, Kestner; lorsque vous recevrez ces lignes, il sera déjà loin de vous. J'étais en paix avec moi-même, mais votre conversation a réveillé tous mes déchiremens... Je ne puis en ce moment vous dire autre chose : si ce n'est : Soyez heureux. Un instant de plus passé entre vous, et je succombais! A présent, me voilà seul, et demain je pars! Oh! ma pauvre tête! » Lisons maintenant le billet à l'adresse de Charlotte. « Certainement j'espère encore revenir, mais Dieu sait quand? Lotte, chère Lotte, que n'ai-je pas souffert pendant que vous parliez, en songeant que c'était la dernière fois que je vous voyais! Quelle inspiration vous avait donc portée à cet entretien? Hélas! vous attendiez le fond de ma pensée, et ma pensée, au lieu de planer avec

la vôtre, était restée ici-bas attachée à cette main que mes lèvres pressaient pour la dernière fois, à cette chambre où je ne dois plus rentrer, à ce cher, à ce digne père qui m'accompagnait pour la dernière fois! Je suis seul maintenant et puis pleurer; je vous laisse heureux et ne m'en vais point de vos cœurs. Oui, je vous reverrai, mais ne pas vous revoir demain, c'est ne vous revoir jamais. Dites à mes chers bambins, dites-leur : Il est parti! Je m'arrête, car je sens que je suis à bout. »

II.

Goethe a pris soin de faire expédier ses bagages à Francfort à l'adresse de Mme de La Roche, chez qui Merck doit le rejoindre, et le voilà suivant à pied les bords pittoresques de la Lahn, le cœur et l'esprit fort éprouvés sans doute, mais, Dieu merci, point assez malades pour rester insensibles aux splendeurs du paysage. Il s'oublie à contempler ces collines boisées, ces hautes cimes que le soleil inonde de ses rayons tandis qu'une brume flottante obscurcit les vallées, ces vieux *Burgs*, si fièrement campés sur leurs pics séculaires, et son âme, irrésistiblement émancipée, noie dans l'azur et la lumière les souvenirs du cher roman auquel il a fallu dire adieu. On connaît le singulier penchant que Goethe avait pour la peinture, les fantasques désirs de manier la brosse qui, sa vie durant, hantèrent cette grande intelligence. A l'enthousiasme que ce spectacle éveille en lui, à l'émotion qui s'empare de tout son être, il croit surprendre le secret de sa vocation, et, pour en finir désormais avec cette incertitude qui le tourmente, il se décide à faire parler le sort, bien résolu, quel que soit le décret, à s'y soumettre irrévocablement. Qui ne se souvient de ce bizarre passage des *Confessions* où Rousseau lance une pierre contre un arbre et voit un signe de son salut éternel dans le fait d'avoir touché ce but : « ce qui véritablement n'était pas difficile, car j'avais eu le soin de le choisir fort gros et tout près? Depuis lors, je n'ai plus douté de mon salut. » L'épreuve que Goethe imagina de tenter à cette occasion, aussi extravagante, a l'irrévérence de moins (1). Tirant donc de sa poche un couteau, il le lance à la rivière de toute sa force. S'il voit le couteau tomber dans l'eau, il sera peintre; le sort en est jeté! mais si au contraire les saules plantés sur le bord lui en dérobent la chute, il renonce à tout jamais à ses idées. L'oracle eut le bon esprit de ne pas se compromettre, il ne donna qu'une réponse ambiguë, car d'une part Goethe ne vit pas le couteau plonger, mais de l'autre il aperçut

(1) Les *Confessions* ayant paru en 1768, c'est-à-dire quatre années avant l'époque où nous sommes, tout porte à croire qu'il y eut de la part de Goethe, sinon plagiat, du moins réminiscence.

clairement le bouillonnement de l'eau dont sa chute fut cause, ce qui fit qu'il continua de douter et de s'abstenir. Cette aimable pérégrination se prolongea ainsi quelques jours, au bout desquels Goethe atteignit Ems. Là il jugea convenable et salutaire de faire une petite halte hygiénique, et, après avoir complaisamment retrempé ses forces aux sources de l'endroit, il se remit en route et descendit le vieux Rhin en bateau, jouissant avec délices des magnifiques points de vue d'Oberlahnstein et d'Ehrenbreitstein.

Dès sa venue, la famille La Roche, à qui Merck l'avait annoncé, l'accueillit à bras ouverts, et presque aussitôt il put se considérer comme étant de la maison. Tout le monde le recherchait, le choyait, l'accaparait, — la mère pour ses talens littéraires, le père pour sa joyeuse humeur et son parfait bon sens, les jeunes filles pour le poétique rayonnement dont il marchait environné. Mme de La Roche, jadis les premières amours de Wieland, venait de composer une nouvelle dans le style de Richardson, l'*Histoire de madame de Sternheim*, et peut-être y avait-il quelque petit calcul de femme auteur dans cette manière d'attirer des gens dont il importait de se rendre l'opinion favorable. Quoi qu'il en soit, la chose lui réussit avec Goethe, qui écrivit sur ses livres un bel article que le *Journal des Savans* de Francfort s'empressa de publier. Il est vrai que les méchantes langues de l'époque racontent qu'elle dut cette complaisance beaucoup moins à ses propres mérites qu'aux charmes de sa fille Maximiliane, dont les yeux irrésistibles avaient dès l'abord fasciné le jeune *reviewer*. C'est elle qui figure dans *Werther* sous le nom de Mlle B..., et qui fut depuis la mère de Bettina. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne tarda pas à se prendre de belle flamme, que les regards parlèrent, et que l'amoureuse fleurette alla son train ni plus ni moins que si Charlotte n'eût jamais existé : conduite impardonnable, qu'on a quelque peine à s'expliquer, même quand on connaît la prodigieuse mobilité de cette nature de poète ! On se tromperait fort, du reste, à voir dans une évolution de ce genre ce que nous appelons vulgairement de l'inconstance. A Dieu ne plaise que Goethe oublie l'idole d'hier aux pieds de la maîtresse d'aujourd'hui ! Pour les perdre un instant de vue, il ne renonce ni à ses souvenirs ni à ses souffrances, qui se réveilleront en temps et lieu sous la moisson de fleurs dont il les couvre. Seulement il y a en lui une telle exubérance de vie, tant de force jointe à une impressionnabilité si extraordinaire, que jamais un sentiment, quel qu'il soit, ne saurait enchaîner son indépendance et l'absorber, comme Werther, jusqu'au suicide. Son cœur ressemble à ces grands arbres des forêts qui portent des chiffres mystérieux gravés au vif de leur écorce, et qui, chaque année, au printemps voient leurs rameaux, où la séve bouillonne, se couronner de feuillages nouveaux et s'emplir de joyeux

concerts, associant ainsi la fête de l'heure présente à l'indélébile mélancolie des souvenirs!

Que Charlotte après tant de rêves, de soupirs, de désirs et de langueurs, que Charlotte appartienne finalement à un autre, Goethe, à coup sûr, n'en mourra pas. Et pourtant, de ce qu'il porte galamment sa douleur, il ne faudrait point se trop hâter de conclure que cette douleur n'ait point existé, et que rien d'humain n'ait battu sous sa mamelle gauche. Le sentiment qui l'affecte, quel qu'il soit, ne saurait l'empêcher d'être ouvert à l'impression du moment, sereine ou gaie, riante ou morose. « Poésie est délivrance, » s'écrie Goethe. A ce compte, le roman de *Werther* fut la réalisation poétique d'un état ressenti en prose. Et combien dure cette incubation morale, cet état aigu dont une fiction immortelle amène la délivrance? Deux ans, ni plus ni moins. C'est en septembre 1772 que Goethe quitta Wetzlar; le roman ne fut écrit qu'en 1774, et pendant ce temps, que devenait ce grand et loyal amour délibérément relégué dans les profondeurs de la conscience du poète? Il se taisait, laissant les joyeux feux-follets tourbillonner à la surface, et préparant, comme la chrysalide, sa radieuse transformation.

Je citerai à ce point de vue deux productions de Goethe, d'une valeur littéraire sans doute assez médiocre, mais curieuses en ce qu'elles se rapportent à cette période de *Werther*, et, par leur caractère humoristique et dégagé, contrastent singulièrement avec l'attitude et la *pose* que la situation semble indiquer. Fiez-vous donc aux apparences, et cherchez à reconnaître le désespéré de la veille, l'amant tendre et passionné de Charlotte, dans ce jeune fou violemment épris des beaux yeux de Maximiliane de La Roche, dans cet égrillard convive, plein de boutades et de sarcasmes qu'il vous décoche à tout propos, dans cet aimable et spirituel libertin, entraînant et entraîné, qui s'en va de Saint-Goar à Bacharach, de Bingen à Nassau, en vaillante compagnie de belles filles et de beaux-esprits, buvant, aimant, chantant, et descendant le cours du Rhin comme nos pères *descendaient le fleuve de la vie*. Et cependant, sous toutes ces joies qu'on ne saurait nier, sous toutes ces ivresses, sous toutes ces écoles buissonnières, il y avait une vraie souffrance : le souvenir de Charlotte. Il y avait *Werther* qui s'élaborait lentement et par infiltrations mystérieuses, comme on dit que dans le roc s'élaborent les diamans.

A Francfort, il se reprit à son goût pour la peinture; c'était le tour des maîtres flamands de passionner cette jeune imagination curieuse surtout de saisir la vie dans l'art. Il se mit à fréquenter assidûment leurs chefs-d'œuvre, que du reste les musées et les collections particulières de la ville impériale comptent en grand nombre. Il peignit même à l'huile, d'après l'original, divers sujets de nature

morte, entre autres un couteau à manche d'écaille et d'argent qu'il réussit très agréablement : succès qui lui procura la plus vive et la plus légitime des satisfactions. Avoir *Goetz de Berlichingen* dans son portefeuille, *Werther* et *Faust* dans sa tête, et mettre son orgueil à copier fidèlement un manche de couteau, il faut, pour comprendre de pareils enfantillages, avoir vu Rossini jouer du basson! Ce beau zèle toutefois dura peu, et son dilettantisme, rebuté par certaines difficultés d'exécution, ne tarda point à passer à des sujets d'un ordre plus relevé. Des colporteurs italiens étant venus tenir boutique à la foire de Francfort, Goethe s'arrêta devant leurs étalages, où figuraient en quantité des plâtres et des moulures d'après l'antique, et ne s'éloigna qu'après avoir acheté diverses reproductions de chefs-d'œuvre. C'est là que se laisse saisir le premier germe de ce grand amour des arts plastiques, qui plus tard donna de si beaux fruits, et à dater de ce moment l'école flamande cessa d'absorber sa rêverie, que l'idéal sollicitait déjà. Dans une existence bien ordonnée, il y a temps pour tout, et Goethe, qui connaissait les formelles intentions de son père, n'avait garde de négliger la jurisprudence.

Ajoutons que ses études n'étaient point si arides qu'on le pourrait croire, et que si le jurisconsulte en profitait, l'écrivain à son tour y trouvait son compte. C'était l'époque des réformes; un souffle plus clément pénétrait dans les vieux codes, dont on sentait la rigueur draconienne se détendre sous l'influence des idées de tolérance et d'humanité. De cet esprit nouveau devait sortir une langue nouvelle, émue, sympathique, remplaçant par la persuasion le pathos juridique des anciens jours et digne enfin d'intéresser, d'attacher une âme éprise en tout du style. Néanmoins, ses travaux n'occupant qu'une partie de ses journées, il lui restait encore assez de temps pour vaquer à ses élucubrations poétiques sans avoir à craindre désormais les instinctives rancunes de son père. En effet, du moment que la littérature et le droit pouvaient faire ensemble bon ménage sous le crâne du jeune Wolfgang, M. Goethe n'avait plus aucune raison de s'opposer à une *manie* qui après tout ne messeyait point trop chez un fils de famille bien et dûment pourvu d'une profession sérieuse.

Ce fut dans ces conditions que vit le jour *Goetz de Berlichingen,* dont l'idée le tenait depuis sa sortie de l'université. L'étude des XVe et XVIe siècles l'avait beaucoup absorbé vers cette époque, et parmi les graves objets de ses méditations, je citerai l'ouvrage de Philipp Dats, *de Pace publica. Goetz de Berlichingen* fut le résultat de ses recherches historiques, fécondées par la lecture de Shakspeare et, comment dirai-je? par la fréquentation de la cathédrale de Strasbourg. Conçu presque sur les bancs du collége, le drame mit des années à paraître, et, selon une habitude dont on ne le vit guère se

départir, il prolongea tant qu'il put la gestation, tournant et retournant son sujet en lui-même, et possédant son œuvre non-seulement dans son ensemble, mais jusqu'en ses moindres détails, avant d'avoir écrit la première syllabe. Qui sait même ce qui serait advenu de cette première création sans l'influence de sa sœur Cornélie, qui lui mit en quelque sorte la plume à la main? Il commença donc à écrire un matin, et dès le soir sa sœur eut la confidence des premières scènes. C'était une femme d'un grand sens et d'un esprit très supérieur que Mlle Cornélie Goethe. Elle comprit dès le début que la chose était grave et qu'il s'agissait tout simplement pour son frère de prouver qu'il avait du génie. Aussi se donna-t-elle garde de prodiguer l'admiration : tout en reconnaissant que l'ouvrage s'annonçait d'une façon convenable, elle émit certains doutes sur la persévérance de l'auteur. Goethe, que les louanges eussent endormi, se piqua d'émulation devant le sourire d'incrédulité de son intime conseillère, et en six mois l'ouvrage fut terminé.

Goetz parut au printemps de 1773, et c'était pendant l'automne de 1772 que Goethe avait quitté Wetzlar pour s'en retourner à Francfort, d'où il ne cessa d'écrire à Kestner et à Charlotte des lettres plus remplies de sentimens tendres et passionnées que d'orthographe. Étrange chose que cet oubli affecté des plus simples lois de la grammaire que les gens comme il faut croyaient devoir professer à cette époque dans leurs correspondances! Écrire correctement sa langue eût été d'un homme du commun, et Goethe, on doit lui rendre cette justice, en use sur ce point en véritable grand seigneur. Heureusement ce n'était là qu'un travers de son temps, qui d'ailleurs ne portait obstacle ni à l'inspiration ni à la chaleureuse éloquence du discours, de telle sorte que ses lettres seraient, en dernière analyse, un terrible argument contre Vaugelas, car elles prouvent que les plus belles choses se peuvent passer d'orthographe. « Dieu vous ait en sa sainte garde, cher Kestner, et dites à Charlotte qu'il m'arrive parfois de croire que j'ai réussi à l'oublier; mais, bah! survient une rechute, et me voilà plus malade que jamais! » Il rêve aux beaux jours écoulés, aux heures délicieuses qu'il perdait *à ses pieds*, entouré de joyeux garnemens qui lui grimpaient sur les épaules. Retours mélancoliques vers le passé, désespoirs complaisans où se mêle autant de poésie que de vraie souffrance! Le suicide est à la mode, à peu près comme les fautes d'orthographe; pourquoi des idées de suicide ne lui viendraient-elles point à l'esprit? On connaît ce passage de l'autobiographie de Goethe : « Je possédais quelques armes de choix, et parmi ces armes un poignard bien affilé. Chaque soir, en me couchant, je le posais près de mon lit, et avant d'éteindre ma lumière j'essayais de me l'enfoncer dans la poitrine. Ce manége tenté diverses fois n'ayant pas réussi, je finis par me prendre en

dérision, et, plantant là toutes ces chimères d'hypocondriaque, je résolus de vivre. » On voit que ces projets de suicide n'avaient rien de bien sérieux, et en admettant même qu'il les eût agités à cette période, lorsqu'il écrivit *Werther*, le goût lui en avait complétement passé. En octobre 1772, on lui mande qu'un de ses amis de Wetzlar, Frédéric de Goué, vient de se brûler la cervelle; du moins c'est le bruit qui court. « Dites-moi sur-le-champ, écrit Goethe à Kestner, si cette nouvelle touchant Goué se confirme. J'honore de tels actes, je plains l'humanité et laisse les philistins débiter leurs commentaires de fumée de tabac et s'exclamer : Voilà! Quant à moi, j'espère ne jamais importuner mes amis d'une pareille nouvelle. » La vie affluait en lui trop abondante pour qu'il pût faire autre chose que coqueter avec cette idée de la mort. Que vous semble de cette confession? « Je suis allé à Hombourg, et me suis repris d'un nouvel amour pour l'existence en voyant quel plaisir peut cependant procurer à ces excellentes gens l'aspect de ce pauvre *moi* que vous connaissez. »

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère!

Le récit de la mort de Goué se trouva faux; mais, hélas! il n'en fut pas de même du suicide de Jérusalem, une triste et mélancolique histoire, celle-là. « Infortuné Jérusalem! la nouvelle m'a été un coup de foudre. Pauvre garçon, lorsque je m'en revenais de la promenade et que je l'apercevais errant au clair de lune, je me disais : Il est amoureux. Charlotte se souviendra des plaisanteries que je faisais là-dessus. Dieu le sait, la solitude a consumé son cœur. »

On s'accorde généralement à croire que ce fut sous l'impression immédiate de cette nouvelle de la mort de Jérusalem que Goethe écrivit *Werther*. Et comment oserait-on douter de cette assertion, qui se trouve consignée dans les propres mémoires de l'auteur? « A dater de ce moment, dit-il lui-même, le plan de *Werther* fut arrêté : les divers élémens qui abondaient de toutes parts se formèrent en masse compacte comme on voit dans le vase une eau déjà presque figée se congeler subitement à la moindre secousse. » Or rien de moins exact que ce témoignage sur la foi duquel la plupart des historiens du grand poète se sont engagés, et nommément M. Henri Viehoff, le plus récent et d'ailleurs l'un des mieux informés des biographes de Goethe en Allemagne. Qu'on se fie ensuite à un poète rédigeant ses mémoires. Ce livre que Goethe composait à distance, et qui contient les faits plutôt tels qu'ils devraient être que tels qu'ils sont, ne saurait être consulté que comme un répertoire de souvenirs. Il s'en faut naturellement que tout y soit, et dans ce qu'on y retrouve, il y a bien souvent plus de *poésie* que de *vérité*, non toutefois que l'auteur cherche à donner le change, les hommes de cette trempe ne

connaissent point le mensonge, et quand ils donnent une indication erronée, c'est qu'eux-mêmes sont les dupes de leurs propres impressions, semblables à ces peintres qui voient *rouge* ou qui voient *violet*. Ainsi, pour m'en tenir à cette seule date, Jérusalem se tue en octobre 1772; Goethe, informé sur-le-champ de la nouvelle, reçoit dans le courant de novembre les pages de Kestner contenant l'histoire détaillée des derniers jours de leur infortuné compagnon, et ce n'est qu'en 1774 que *Werther* prend naissance.

Il s'en faut d'ailleurs que l'état de Goethe durant cette période soit si lamentable et si découragé qu'il nous le montre. Au tableau mélancolique et douloureux de l'autobiographie, donnons pour pendant cette lettre qu'il écrivait en décembre, et qu'on juge : « Dites à Charlotte que j'ai fait ici rencontre d'une fillette que je chéris du fond de l'âme, et qui, si j'avais à me marier, serait celle que je choisirais de préférence à toutes. Quels deux charmans couples nous ferions! Elle aussi est née le 11 janvier! Qui sait ce que la volonté de Dieu nous prépare? » On a dit que la personne à laquelle il est fait allusion était cette bonne Sybille Münch que le poète avait rencontrée dans le cercle intime de sa sœur, et dont il s'occupait vers cette époque; mais ici le doute est permis, attendu que l'aimable Anna Sybille avait vu le jour en juillet, et non point en janvier comme Charlotte. Ne serait-ce point plutôt Antoinette Gerock, qui s'éprit pour lui d'une tendresse passionnée, et dont il emprunta divers traits dans la suite pour le caractère de Mignon? Mais cette supposition se trouve réfutée elle-même par une lettre dans laquelle il raconte qu'attendant que sa bien-aimée fût rentrée d'un bal où il ne la pouvait accompagner, il avait passé la soirée à se promener au clair de lune avec Antoinette. Tout cela, on le voit, n'est point d'un homme qui s'en va mourant de l'amoureux martyre, et montre une fois de plus le besoin constant qu'il avait du commerce des femmes, ce platonisme excessif qui faisait le fond de sa nature. « Hier, j'ai patiné du matin au soir, et plus d'un sujet de joie m'est advenu que je ne puis vous raconter. Tenez-moi pour aussi heureux que ceux qui aiment. Comme vous, je suis plein d'espérances, et j'ai senti sourdre en mon sein divers poèmes. Ma sœur vous envoie mille tendresses, ma *bien-aimée aussi*, et tous mes dieux vous complimentent. » Cela nous amène à conclure qu'on peut avoir le portrait d'une aimable femme au chevet de son lit, penser à elle nuit et jour, se reporter incessamment par l'imagination dans le centre où elle vit, et, somme toute, n'en point maigrir. *Goetz de Berlichingen* est achevé, déjà même il commence à tracer l'ébauche d'un grand drame, de *Mahomet*. Voilà pour le poète; quant à l'homme, les galantes compagnies se l'arrachent, et c'est bien cette fois le tour d'Anna Sybille d'ensorceler le damoiseau. « Au premier jour,

vous recevrez quelque chose de nouveau. Ma princesse salue Charlotte. Pour le caractère, elle a beaucoup de finesse. Ma sœur prétend qu'elle ressemble beaucoup à son portrait. Si nous allions nous aimer, comme on dit que tous deux là-bas vous vous aimez! Je l'appelle ma chère petite femme, et l'autre soir je l'ai gagnée dans une loterie. » Anna Sybille avait alors à peine quinze ans, et rien ne donne à penser que cette liaison ait été autre chose qu'une simple distraction.

Cependant le jour approchait où Charlotte allait se marier et quitter Weztlar. Goethe écrit aussitôt au frère de Charlotte pour le prier de lui donner de ses nouvelles au moins une fois par semaine, afin que ce triste départ ne rompe pas à tout jamais les relations formées au *Teutsche Haus,* puis il s'adresse à Kestner et lui demande à offrir l'anneau de mariage. « Je suis toujours à vous, mais, à dater de ce jour, je ne désire plus vous revoir, ni vous ni Charlotte. Son portrait disparaîtra de ma chambre pour n'y être réintégré qu'après ses premières couches, car alors d'autres temps commenceront, et si ce n'est pas elle que j'aimerai, ce sera ses enfans, toujours, à la vérité, un peu à cause d'elle. Libre donc à vous de me choisir pour parrain, et croyez, si c'est un fils, que mon esprit sera deux fois sur lui, et que les femmes qui ressembleront à sa mère seront capables de le rendre fou! » Puis, dans sa lettre, il enferme ce billet pour Charlotte : « Que mon souvenir comme cet anneau soient constamment témoins de vos prospérités, chère Lotte! Un jour, mais d'ici à bien longtemps, nous nous reverrons : vous, cette bague au doigt, et moi, comme toujours, votre... De quel prénom signer? Je ne sais, mais vous me connaissez, et cela suffit. » Puis, le mariage une fois accompli : « Dieu vous garde, cher Kestner, pour m'avoir épargné cette épreuve! J'avais choisi le vendredi saint pour faire un sépulcre où j'aurais mis la silhouette de Charlotte; mais, hélas! je ne puis m'en séparer : elle est là, elle y restera jusqu'à ce que je meure. Adieu! Mes tendresses à votre cher ange et à Lenette aussi, qui est une autre Charlotte, et cela, pour votre plus grand bonheur à tous. Quant à moi, je m'avance dans le désert sans autre ombre que mes cheveux, sans autre source vive que mon propre sang. Je monte et vois au loin, comme dans un mirage, votre nef tranquille qui se balance au port, et dont les joyeuses banderoles me mettent la joie au cœur. » Ce n'était point tout : sa sœur Cornélie dut le quitter, elle aussi, pour se marier. On sait combien Goethe affectionnait cette grave personne, dont l'esprit ferme et pratique, le solide attachement ne lui firent jamais défaut dans les momens difficiles. Ce fut donc une épreuve de plus, à laquelle bientôt allait se joindre le départ de Merck, ce confident bourru, cet humoriste acariâtre dont on devait plus tard médire, et qu'en attendant, on aimait à voir inter-

venir en toute chose. Solitude, isolement, désespérance, l'heure n'avait-elle pas encore sonné de recourir aux grands moyens? Déjà Wolfgang invoquait la muse et se reprenait à cet immense dithyrambe dramatique de *Mahomet,* quand son heureuse étoile ramena vers lui, pour le distraire et le consoler de tant de maux et d'afflictions, la tout aimable Maximiliane de La Roche, qu'il avait connue, on s'en souvient, quelques mois auparavant sur les bords du Rhin. C'était l'année des mariages que cette année 1773. Maximiliane, pour ne point être en reste avec les autres, s'était à son tour mariée avec un riche commerçant de Francfort, M. Brentano. Triste établissement que celui-là, et dont Merck, dans une lettre à sa femme (29 janvier 1774), trace un mélancolique tableau ! « La semaine passée, j'allai à Francfort voir notre amie de La Roche. C'est un assez singulier mariage que celui qu'elle a fait faire à sa fille. L'homme est encore jeune, mais chargé de cinq enfans, d'ailleurs assez riche, mais c'est un négociant qui a fort peu d'esprit au-delà de celui de son état. C'était un triste *phénomène* pour moi d'aller chercher notre amie à travers des tonneaux de harengs et de pruneaux. Il paraît qu'elle s'est laissé induire par un de ses amis, M. Dumeiz, qui n'a consulté que la fortune et l'avantage particulier pour lui d'avoir une maison agréable à fréquenter. Tu aurais dû voir Mme de La Roche tenir tête à tous les propos et badinages de ces gros marchands, supporter leurs dîners magnifiques et amuser leurs lourds personnages. *Il s'est passé des scènes terribles, et je ne sais si elle ne sera pas accablée sous le fardeau de ses regrets* (1). » A une personne de cette distinction et de cet esprit si cruellement fourvoyée, les consolations ne pouvaient manquer. « Goethe est déjà l'ami de la maison, il joue avec les enfans et accompagne le clavecin de madame avec la basse. M. Brentano, quoique assez jaloux pour un Italien, l'aime et veut absolument qu'il fréquente la maison ! »

Mais ce métier d'officieux voisin n'était pas tous les jours commode. Placé entre deux époux qui avaient l'habitude de se quereller et le prenaient imperturbablement pour confident et pour arbitre, Goethe finit par ne plus savoir auquel entendre. Passe encore pour consoler la femme des *manières* de son mari (2); mais écouter de sang-froid les griefs souvent trop justes du pauvre homme, c'était là une de ces situations fausses que pour mille raisons on n'aime pas voir se prolonger. Les choses durèrent ainsi pourtant tout un automne et tout un hiver, et, s'il faut en croire ce que dit Goethe (3), cette tendre

(1) Merck, *Correspondance des Amis de Goethe,* première partie, p. 132. La lettre est écrite en français.

(2) « Il a la petite Brentano à consoler de l'odeur de l'huile et des manières de son mari. » (Merck, *ibid.*)

(3) *Dichtung und Wahrheit.*

relation ne dépassa jamais les bornes de la plus stricte bienséance. Nous voudrions ici pouvoir l'en croire sur parole; mais la chose nous semble assez difficile, et même en admettant ses réserves, on ne saurait disconvenir que c'était là pour le moins une sentimentalité bien dangereuse. Qu'on en juge par cette lettre qu'il adressait à cette époque à Mme Jacobi : « Ces trois semaines viennent de s'écouler dans les plaisirs et les bombances, et nous sommes, à l'heure où je vous écris, aussi contens, aussi parfaitement heureux qu'on peut l'être; je dis *nous,* car depuis le 15 janvier la solitude a cessé pour moi. Cet affreux destin, auquel j'ai si peu ménagé les gourmades, mérite aujourd'hui de ma part plus de courtoisie, et je ne fais aucune difficulté pour l'appeler l'*aimable* et le *sage* destin! Depuis qu'il m'a ravi ma sœur, voici de lui le premier don qui ait l'air d'un dédommagement. Maximiliane est toujours cet ange adorable né pour se concilier tous les cœurs par les qualités les plus simples et les plus méritoires. Le sentiment que j'ai pour elle, — bien qu'en somme la jalousie d'un époux eût quelque raison d'en prendre ombrage, — fait le charme et le bonheur de ma vie. Du reste, ce Brentano est un digne homme, d'un caractère ferme et loyal, et plein d'aptitude pour son négoce. Quant aux enfans, on n'en saurait voir de plus jolis ni de meilleurs. »

A cette époque d'ivresse et d'exubérance juvéniles se rapporte une anecdote que Bettina Brentano, la célèbre fille de cette Maximiliane de La Roche, tenait de la propre mère de Goethe, et qui nous montre assez plaisamment ce nouveau Cid paradant devant sa Chimène. Par une belle matinée d'hiver, Wolfgang entre dans le salon de sa mère, où se trouvent quelques personnes. « Mère, s'écrie-t-il, tu ne m'as jamais vu patiner, et il fait aujourd'hui si beau! — Un moment après (c'est Mme Goethe qui parle), je sonne ma femme de chambre, je demande ma pelisse de velours rouge à agrafes d'or, et nous montons en voiture. Arrivée sur le Mein, j'aperçois mon fils lancé comme une flèche et se frayant un passage à travers les nombreux groupes. La froidure colorait ses joues d'une teinte pourprée, et la poudre que semaient ses beaux cheveux bruns entourait sa tête d'un nuage. Dès qu'il aperçoit ma pelisse rouge, il fond de notre côté, et le voilà devant la portière, me souriant de son air le plus câlin. — Eh bien! qu'est-ce encore, dis-je, et que me veut-on? — Mère, vous avez chaud dans la voiture, si vous me prêtiez votre mante! — Et tu aurais le front de t'en affubler? — Pourquoi pas? Essayez! — J'ôte ma pelisse, il l'endosse, ramène sous son bras les plis flottans, et repart tel qu'un demi-dieu. Ah! Bettina, que ne l'as-tu vu? Qu'il était beau ainsi! Je me sentais ravie d'aise, et battais des mains comme une folle. Je le vois encore tournant les arches du pont avec une grâce flexible, une élégance, tandis

que le vent fouettait derrière lui ses draperies! *Ta mère était là sur la glace, et c'était à elle qu'il voulait plaire!* »

Tout ceci évidemment n'indique pas une conscience fort en proie à des idées de suicide, et, comme une autre preuve de cet état moral, je citerai la boutade intitulée : *les Dieux, les Héros et Wieland* (*Gœtter, Helden und Wieland*), production satirique de la même période. Infortuné Wieland! il semble que sa destinée soit d'être assailli de tous côtés. En même temps que Goethe, son ami pourtant, le harcèle d'un impitoyable sarcasme, pour avoir, en affublant les dieux immortels de perruques poudrées et de culottes de satin, commis le plus horrible crime dont, aux yeux de ce dernier païen, on se puisse rendre coupable, les chrétiens lui jettent la pierre comme au plus immoral des écrivains; Lavater le déclare *athée* en fulminant l'anathème, et, soulevée par un de ces antagonismes littéraires qui ne le cèdent en rien aux discordes religieuses et politiques, toute l'école de Gœttingue choisit, en 1773, l'anniversaire de la naissance de Klopstock pour faire de ses œuvres un solennel auto-da-fé. Lui cependant, Wieland, honnête et débonnaire, philosophe comme il a été irréligieux, sans le savoir, c'est à peine s'il s'émeut de tout ce bruit, de tout ce scandale qu'on évoque autour de son nom, et quand il parle de ces virulentes satires qu'on lui décoche, c'est pour les recommander aux lecteurs du journal qu'il rédige (le *Mercure allemand*) comme d'*excellentes pasquinades;* semblable au divin Socrate, qui se levait au milieu d'une représentation théâtrale afin de mettre l'assemblée entière à même de contempler l'original du sophiste que bafouait sur la scène Aristophane!

D'après tout ce qu'on vient de lire, il est clair que jusqu'ici *Werther* ne donne pas signe de vie, et remarquez que nous sommes en décembre 1773, c'est-à-dire à quinze mois de distance de ce jour *à jamais déplorable* où l'on quittait Wetzlar. A Noël, Kestner, ayant à se rendre à Hanovre, où l'appellent les devoirs de son emploi, annonce sa nouvelle installation à Goethe, qui lui répond par ces paroles, que bientôt d'ailleurs démentiront les actes : « Mon père n'aurait aucune répugnance à me voir prendre du service au dehors; mais, songez-y, cher Kestner, ces talens et ces forces dont je dispose, j'en ai trop besoin moi-même pour les pouvoir employer ailleurs. Et puis, accoutumé comme je suis à n'agir que sur mon instinct, comment croire que je réussirais jamais à servir un prince? » Résolution bien aventurée, quand on pense que notre philosophe s'engageait deux ans plus tard, et pour ne le plus quitter jusqu'à sa mort, au service d'un souverain. Il est vrai que ce prince était Charles-Auguste, l'homme le mieux fait pour comprendre Goethe, car il lui ressemble par les divers points cardinaux, et cet air de fa-

mille qui vous saisit dans l'étude de leurs caractères, vous le retrouvez avec étonnement dans leurs physionomies. C'étaient plus que deux amis, c'étaient deux frères dont vous proclameriez la consanguinité rien qu'à voir leurs deux bustes côte à côte au palais de Weimar. C'est une vertu souvent facile pour un souverain d'appeler à lui les hommes de talent: ce qui l'est moins, c'est de les retenir, de les grouper et de les diriger dans des conditions normales, dans le développement calme et sensé de leurs facultés respectives. Je me réserve de dire un jour toute ma pensée sur Charles-Auguste, l'un des plus grands princes que l'Allemagne ait produits, celui qui, avec des ressources modiques et restreintes, sut obtenir les plus vastes résultats. Qu'il me suffise ici de reconnaître que Goethe, en se liant avec le grand-duc de Saxe, se tint en quelque sorte parole à lui-même, ayant jugé du premier coup le parfait accord qu'il y aurait entre ce qui lui serait demandé et ce qu'il se sentait en mesure d'apporter.

Le 11 février 1774, Knebel arriva chez Goethe et l'informa que les deux royaux frères Charles-Auguste et Constantin désiraient le voir. Wolfgang se rendit à cette invitation, et fut reçu de la manière la plus flatteuse, surtout par Charles-Auguste, qui justement venait de lire *Goetz*. Le poète et ses hôtes royaux dînèrent ensemble fort gaiement, puis on se quitta après avoir reçu et donné de part et d'autre les meilleures impressions. Les princes partaient pour Mayence, où Goethe leur promit d'aller les rejoindre, visite dont les approches ne laissaient pas de mettre en défiance le père de Wolfgang, lequel, en sa qualité de vieux bourgeois de la ville libre de Francfort, se permettait de professer un certain scepticisme à l'endroit des altesses royales. Le voyage eut lieu néanmoins, et Goethe à cette occasion passa avec les jeunes princes quelques jours de plaisir et d'intimité qui peut-être décidèrent de son avenir. Comme c'était la première fois de sa vie qu'il se trouvait en contact avec les grands, l'expérience semblait faite pour l'encourager.

Au mois de mai suivant, il apprend que Charlotte a mis au monde un fils qu'on a nommé Wolfgang, et quelques jours plus tard, il écrit à l'épouse de Kestner ce billet où l'existence de *Werther* se trouve mentionnée pour la première fois : « Je vous enverrai avant peu un ami qui n'est point sans quelque ressemblance avec moi, et j'espère que vous lui ferez bon accueil. Il s'appelle Werther et il est,... mais j'aime mieux le laisser se présenter lui-même. »

Maintenant quiconque aura suivi cette simple histoire, que nous avons essayé de raconter d'après les pièces authentiques et les documens contemporains, verra combien il se faut défier de toutes les choses que raconte Goethe à ce sujet dans son autobiographie, qui, pour cette période, n'offre qu'un tissu des renseignemens les plus

vagues et souvent les plus erronés. L'ouvrage fut écrit en quelque sorte au courant de la plume. « Je m'isolai entièrement, dit-il, je fermai ma porte à mes amis, et dépouillai momentanément tout ce qui en moi pouvait être sans rapports immédiats avec le sujet qui devait m'absorber. » Quatre semaines suffirent à l'enfantement de cette œuvre élaborée dans une gestation si longue et si mystérieuse, et dont le manuscrit, quand il sortit des mains de l'auteur, ne portait pas une rature. C'est à cette séquestration de Goethe que Merck fait allusion, lorsqu'il dit : « Le grand succès de son drame lui a tourné un peu la tête, il se détache de tous ses amis et n'existe que dans les compositions qu'il prépare pour le public. » Enfin c'est en septembre 1774 qu'il envoie à Charlotte le premier exemplaire de *Werther*, — un exemplaire précurseur, car le livre ne doit paraître que plus tard, — et qu'il accompagne de ces mots : « Lotte, combien il faut que ce petit livre me soit cher, tu vas le sentir en le lisant! Il n'y a pas jusqu'à cet exemplaire auquel je tienne comme s'il était l'unique au monde : accepte-le, Charlotte; je l'ai baisé des millions de fois et mis en réserve pour que personne n'y touchât. L'ouvrage ne sera publié qu'à la prochaine foire de Leipzig. Je voudrais que chacun de vous le lût, toi de ton côté, Kestner du sien, et que chacun m'en écrivît un mot à part, un seul! Adieu, Charlotte, adieu! »

Nous avons étudié dans ses moindres phases et ses diverses péripéties cette histoire des amours de Wolfgang et de Charlotte empreinte d'un *réalisme* si romanesque, pour employer deux mots qui jurent sans doute un peu de se trouver ensemble. Nous y avons vu les origines du célèbre roman de Goethe, et nous savons maintenant que ce n'est ni dans l'impression produite par la mort de Jérusalem, ni dans les conséquences d'un désespoir amoureux, ni dans un prétendu penchant au suicide, qu'il faut aller chercher la raison d'être immédiate de *Werther*. De toutes ces causes, qui sans doute agirent simultanément, aucune, à vrai dire, ne fut déterminante, et les dates sont là pour constater d'une façon irrécusable que si le roman de *Werther* fut le résultat des années d'épreuves que nous venons de parcourir, *Werther* ne vit le jour qu'après l'entière et définitive clôture de cette période. L'artiste est maître et non esclave; il possède et n'est pas possédé : Goethe fit *Werther*, mais après avoir surmonté le *werthérisme*, et comme on fait une confession générale, en reconnaissant ses erreurs et en s'en repentant. Or, pour reconnaître ses erreurs et s'en repentir, il faut d'abord les avoir dominées.

HENRI BLAZE DE BURY.

LA RUSSIE

ET

SES CHEMINS DE FER

I.

Une opération sans exemple sur notre continent va s'accomplir. Il s'agit de construire en Russie un réseau ferré de plus de 4,000 kilomètres de développement et d'y affecter 1,100 millions. Cette opération a été décidée au lendemain de la guerre, comme si une pareille collision ne devait pas laisser de trace. Rarement peut-être le génie financier a montré dans l'avenir une confiance plus résolue, et l'œuvre qu'il se propose l'oblige à réaliser dans des proportions imposantes une première association internationale de capitaux. Cet ensemble de faits ne manque ni de nouveauté ni de grandeur; mais au-delà de l'opération même on découvre une perspective plus saisissante encore, celle de l'Europe orientale s'incorporant à l'Europe occidentale, devenant un corps d'autant plus robuste que ses membres seront mieux liés. Les chemins de fer russes ne se présentent donc pas comme une affaire purement industrielle; avant tout, ils ont un caractère politique.

A bien voir en effet, on continue ainsi le tsar Pierre, qui transférait sa capitale aux bords de la Baltique, tournant l'empire vers l'Occident : trait admirable, parce que cela était conforme à la destinée du pays et à ses traditions. Quoi qu'on en ait dit, malgré l'occupation des Mongols et des Tatars, la Russie n'était asiatique ni par sa

croyance ni par sa race, pas plus que l'Espagne n'est africaine pour avoir été une dépendance des Maures. Ses commencemens appartiennent à l'Europe. La royauté lui vint des Normands, la foi religieuse des Grecs; ses métropoles furent alternativement Novgorod, à demi hanséatique, et Kiev, à demi byzantine. Ce n'est qu'après avoir été subjuguée par les hordes de l'Asie qu'elle pencha de ce côté et ne regarda plus de l'autre. Facilement vainqueurs d'un pays morcelé entre les descendans de Ruric, pour le mieux assujétir, les khans assignèrent la prééminence, parmi leurs vassaux, aux princes d'une cité nouvelle que sa situation centrale rapprochait d'eux, aux princes de Moscou, et Moscou se fit un titre de sa suprématie dans la servitude pour fonder la monarchie et revendiquer l'indépendance nationale. Cela fait, les traditions primitives devaient se renouer. Si les Tatars avaient entraîné la Russie vers l'Orient, la rivalité agressive de la Pologne la provoquait à une volte-face. Le tsar Pierre ne fit donc pas violence au cours des choses; ce qui fut alors réputé extraordinaire fut un retour à l'ordre ancien, déjà tenté par les précurseurs du grand homme; l'entrée de la Russie dans la famille européenne n'était qu'une réintégration. C'est ce mouvement qui se développera par les chemins de fer. Pourtant quelles en seront les conséquences?

Les pronostics sont divers. Selon beaucoup d'esprits pénétrans et graves, il y a lieu de tenir en suspicion perpétuelle un état qui surpasse en étendue le reste de l'Europe, dont le peuplement est prompt, dont l'ambition est notoire, et l'imminence de cette incorporation définitive suscite des craintes et des regrets. — Sans doute, dit-on, ce peuple a préservé l'Occident du dernier débordement de la barbarie, qui s'est amorti dans ses plaines immenses; mais lui-même est resté barbare, et s'il est héroïquement sorti, à l'état de nation, des mains étrangères entre lesquelles il était tombé, ce n'est pas impunément que durant trois siècles il a été retranché de l'Europe. De sa première éducation gréco-normande il n'a retenu que le culte chrétien, et de sa longue éducation tatare il a gardé le régime de la force. Servage sans patronage, féodalité sans chevalerie, despotisme sans tempérament, église plus biblique qu'évangélique et vassale muette du pouvoir impérial, tout en lui a un caractère matériel au-dessus duquel il a peine à s'élever; le sentiment du juste semble ne lui avoir pas été révélé; il met sa passion dans l'utile et son adoration dans la puissance. Son type est Pierre Ier, ce prince qui alliait l'imitation des procédés de la politique moderne à la violence superbe d'un empereur allemand du moyen âge, tout à la fois Colbert, Louvois et Frédéric Barberousse, ne faisant d'emprunts aux nations policées qu'afin de les mieux asservir. Tout dans ce peuple tend à une domination gigantesque. Placé entre l'Europe et l'Asie, il se croit

appelé par le ciel à les maîtriser. Enfin c'est par le prestige de l'autorité et par les ressorts administratifs tout ensemble qu'il se gouverne, de façon qu'à un moment donné il peut tout oser. Que lui manque-t-il pour accomplir ses desseins? La faculté de se mouvoir avec rapidité, et on lui fait des chemins de fer! On ne l'armera de tous les arts de la civilisation qu'au péril de la civilisation elle-même, dont il se porte pour l'héritier, parce qu'il est né d'hier.

Cette thèse a un côté vrai, on ne saurait le nier, et l'imprévoyance serait folie vis-à-vis d'une puissance qui ne sait pas bien encore elle-même jusqu'où elle doit aller, qui n'a pas épuisé sa crise de croissance. Pourtant l'Occident constitue un faisceau dont la vigueur ira grandissant aussi vite que celle de la Russie; là est l'obstacle à tous les plans de monarchie universelle, l'obstacle et la leçon; c'est pour s'être désabusé de l'iniquité et de la vanité de cette chimère qu'on s'est résolu à former une confédération qui ne doit plus tolérer de nouveaux essais de conquête. Tour à tour chaque grande nation européenne s'est proposé de refaire l'empire romain, empire d'Occident d'abord, puis empire d'Orient; la Russie a passé par le même rêve, avec cette nuance géographique qu'elle commençait en Orient pour achever en Occident. Ç'a été une sorte de péché originel, péché légué aux sociétés modernes par les sociétés anciennes, mais toujours puni par l'impuissance. L'unité d'une seule des parties du globe n'est plus possible par la conquête d'un peuple et la prépotence d'un césar; l'unité ne saurait plus procéder que de l'union. Le testament de Charles-Quint est lettre morte en Autriche; il en est ainsi des testamens de Philippe II en Espagne, de Napoléon en France, de Pitt en Angleterre; tôt ou tard, bon gré, mal gré, il n'en sera pas autrement du testament de Pierre en Russie. Union sans servitude, reconnaissance du droit de chaque état, limitation de toute prépondérance abusive, voilà, sous le nom d'équilibre européen, la charte de justice, de paix et de modération que l'esprit moderne s'est octroyée. Il a inauguré le principe moral dans la politique : c'est sa gloire, c'est son salut. Cette charte fût-elle accidentellement violée, elle subsiste, règle désormais consacrée par les congrès auxquels elle préside, les arrêts qu'elle a inspirés, les victoires qu'elle a remportées, les réparations qu'elle promet. Il n'y a pas de droit contre ce droit, il n'y a pas de force contre cette force. Et ce n'est pas tout. L'esprit moderne a fondé la prospérité publique et privée sur le travail; il augmente la fécondité et la dignité de l'industrie par un accord plus intime avec la science; il excite les nations à abaisser les frontières devant les voies nouvelles qu'anime la vapeur, à supprimer les entraves de leur négoce. De même que la doctrine de l'équilibre européen a nivelé les aspirations à la monarchie universelle, la doctrine

du libre échange oppose à la compétition du monopole une charte de pondération économique, et tout prépare l'union industrielle et commerciale de ces nations, que leurs relations financières enlacent de plus en plus, si bien que leur confédération est sous la sauvegarde d'une complication d'intérêts matériels et moraux. En vérité, personne n'y fera brèche. Dès-lors faut-il attribuer à la Russie le rôle inintelligent d'un antagonisme perpétuel? Ne serait-ce pas la calomnier? Si elle voit dans ses chemins de fer de commodes instrumens de guerre et d'immixtion, elle y voit aussi les instrumens de ce qu'on a nommé sa conquête intérieure : fertilisation de son sol, multiplication de ses produits, peuplement de ses solitudes. C'est l'une de ses ambitions, c'est peut-être le programme du règne qui commence. Soit! Plus elle voudra ressembler aux nations européennes, plus elle inclinera vers leur pacte. Étant la dernière venue, elle sera la dernière à y adhérer; mais un jour elle se ralliera à leur système, le temps aidant, le temps et les chemins de fer. Il n'y a donc aucun sujet de redouter le triomphe de sa domination, à moins que les nations dans lesquelles la civilisation se personnifie à cette heure n'aient leur déclin, et ne doivent céder la place à des nations plus jeunes, telles que l'Amérique du Nord et la Russie elle-même.

Que de fois n'avons-nous pas entendu prédire à la vieille Europe le sort de la Grèce perdant sa liberté et sa gloire! Nous en demandons pardon aux prophètes de la ruine, nous ne saurions partager leurs pressentimens mélancoliques; nous n'acceptons pas pour l'histoire contemporaine les dénoûmens tragiques de l'histoire ancienne. Il y a un fait plus concluant que quelques analogies : c'est que l'abolition de l'esclavage, la réprobation de la guerre, l'ennoblissement du travail, le respect du droit dans les individus et dans les nations, les dispositions sympathiques des peuples marquent une différence profonde entre la société antique et la société présente. Pourquoi celle-ci aurait-elle la même fin, lorsqu'elle n'a pas les mêmes causes de caducité? Ne l'a-t-on pas remarqué? Plus cette société a dépouillé le passé, plus elle est devenue vivace; elle est immortelle parce qu'elle se régénère. Notre Europe se défend de la vieillesse en se rajeunissant, et de la juvénilité en conservant les solides acquisitions de l'expérience. Voilà ce qui fait sa supériorité vis-à-vis de l'Amérique et de la Russie, « ces deux Hercules au berceau, » comme on les a ingénieusement nommées. Leur fièvre d'agrandissemens est en effet la même, l'énergie extérieure est pareille; mais chez ces deux états, qui représentent les deux extrêmes du régime social, la démocratie et l'autocratie, les mêmes défaillances se font remarquer, et de tous les deux on peut dire que, s'ils s'approprient mer-

veilleusement le réel de la civilisation, ils n'en ont pas encore atteint l'idéal. C'est pourquoi ils auront une belle part de l'avenir sans avoir l'honneur d'ensevelir leurs aînés et de continuer exclusivement l'œuvre civilisatrice. Cette œuvre réclame le concours de tous; personne n'y est de trop, ni la jeunesse ni la maturité; le drame serait mutilé, il cesserait d'exister, si une partie des personnages venait à être supprimée. Par cela même que ces deux jeunes puissances ont une mission militante, une Europe vaillante et circonspecte à la fois est nécessaire pour tempérer leurs excès, pour réprimer leurs écarts, pour intervenir à propos là où elles se seront trop avancées. Seule elle porte en elle, seule elle a la tâche de défendre les principes régulateurs et tutélaires de la société. Et n'est-ce pas cette tâche qu'hier encore il était donné à l'Europe d'accomplir? La Russie, en frappant la Turquie à coups redoublés, l'a contrainte à abjurer un fanatisme intraitable, à se placer sous la tutelle de la chrétienté. L'ascendant a été ainsi ôté à la force qui outrage pour être donné à la force qui protége, les acheminemens de la Russie vers Constantinople ont été coupés, et l'Europe a stipulé la neutralité de la Mer-Noire, la liberté du Danube, l'annexion de l'empire ottoman; elle a recueilli dans l'intérêt général le fruit des travaux séculaires que la Russie avait intrépidement accomplis dans un intérêt égoïste; elle a dénoué au profit de tous cette question d'Orient qui devait être tranchée au profit d'un seul.

Une telle puissance, qui s'est si longtemps posée en épouvantail et n'a guère été jugée que sur le masque, ne peut toucher à rien sans éveiller les légitimes ombrages de l'Europe; nous devions donc affirmer l'ordre européen assez explicitement pour qu'on fût autorisé à ne plus voir désormais dans les progrès de la nation russe qu'une extension du monde civilisé et non du monde barbare. Ce point établi, nous étudierons librement l'influence des chemins de fer sur le régime économique de la Russie. Ses actes politiques sont bien connus; on connaît moins généralement sa situation agricole, industrielle, commerciale; on se détourne trop volontiers d'une terre qu'on se figure recouverte d'un linceul éternel de neige, d'une population qu'on suppose vouée à l'abrutissement, parce qu'elle est encore partagée en castes au XIXe siècle. En y regardant mieux, on se convaincra que les ressources du pays sont d'un prix immense, que la population, intéressante par sa condition même et par ses qualités éminentes, est en voie d'émancipation, et que l'empire des tsars s'assimile de plus en plus à l'Europe. Du reste, l'entreprise des chemins de fer russes se rapproche, par les bases adoptées, des autres entreprises du même genre. La jouissance du réseau est concédée à la compagnie pour quatre-vingt-cinq ans, à dater de l'ex-

piration de la période de construction, fixée à dix années; le rachat ne peut être effectué que vingt ans après cette période, moyennant une annuité équivalente au revenu; la garantie d'intérêt à 5 pour 100 a la même durée que la concession, elle s'appliquera même sans délai à toute section du réseau mis en exploitation. Enfin le capital de 1,100 millions, dont la moitié peut être réalisée sous forme d'obligations, ne sera formé que par des émissions successives de titres, dont la première sera de 600,000 actions représentant 300 millions. Tel est le mécanisme financier de l'opération; mais c'est sous un autre aspect, on le comprend, que nous voulons étudier l'entreprise des chemins de fer russes : ce sont les conséquences économiques et politiques d'une telle œuvre qui doivent surtout nous préoccuper.

II.

Les routes de la Russie, à part quelques chaussées, méritent à peine ce nom. Rien n'eût été plus facile que d'en sillonner ce plateau, où, des monts Karpathes aux monts Ourals, aucune ondulation de terrain ne se prononce à hauteur de montagne; mais l'énormité des distances en eût rendu l'établissement et l'entretien onéreux. On utilise les dons du climat et du pays, la neige pour le traînage, les eaux courantes pour la navigation. Seulement le traînage n'est praticable qu'en hiver, la navigation ne l'est qu'en été. D'ailleurs le tarif du transport par traîneau est de 20 à 25 centimes par tonne et par kilomètre; s'il y a presse, il devient exorbitant, et les communications fluviales affectent les transactions par la lenteur du trajet ou par une interruption forcée durant la saison froide. En outre, il n'en existe que deux systèmes. Pierre est l'auteur du premier. Afin d'assurer l'approvisionnement de sa capitale et la prospérité de cette héritière de Novgorod, il songea à la jonction de la Néva, qui coule entre les quais de granit de Saint-Pétersbourg avant de se jeter dans la Baltique, et du Volga, voie commerciale qui unit le centre de l'empire à la Caspienne. Ces deux fleuves sont reliés par des canaux; c'est une ligne navigable de plus de 4,000 kilomètres de long. Le Volga, rattaché dans son cours supérieur aux canaux du nord, reçoit dans son cours moyen l'Oka, qui vient du sud-ouest, et c'est à leur confluent qu'est située Nijni-Novgorod, célèbre par sa foire; dans son cours inférieur, il reçoit la Kama, qui arrive du nord-est, où les établissemens métallurgiques sont groupés. Plus bas, la marchandise expédiée aux ports de la mer d'Azof peut débarquer, et, par un chemin de fer à chevaux de 63 kilomètres, aller se transborder sur le Don, qui la conduit à cette mer. Le fleuve et ses deux affluens ont un service de bateaux à vapeur dont la

force varie de 24 à 250 chevaux. Le système que nous venons de décrire embrasse la partie orientale du territoire, qui confine à la chaîne asiatique de l'Oural. Le second système dessert la partie occidentale; lorsque l'art aura fait disparaître — ou donné le moyen de tourner — les treize cataractes qui, en aval de Kiev, gênent la navigation du Dniéper et la suspendent près de dix mois, ce fleuve, tributaire de la Mer-Noire, et la Dvina, le Niémen, la Vistule, tributaires de la Baltique, formeront une ligne sans solution de continuité d'une mer à l'autre, en regard des Karpathes et de l'Europe. Ces deux systèmes étant connus, on mesure l'espace qui demeure frustré des bénéfices de cette viabilité. Le réseau des chemins de fer russes comble la lacune en offrant un mode de transport permanent, accéléré, économique. Dans son expression la plus simple, il se réduit à deux traits, l'un du nord au sud, l'autre de l'est à l'ouest, et il se décompose en deux parties.

La première partie du réseau a déjà un élément: c'est le chemin de fer de Pétersbourg à Moscou, construit aux frais de l'état, ouvert depuis 1851, rapprochant la vieille capitale et la nouvelle, la première place commerciale maritime et la première place commerciale de l'intérieur. Ce chemin doit se prolonger de Moscou à Théodosie, l'un des ports de la Crimée, et voilà le trait du nord au sud. C'est peu : de l'un des points importans du parcours entre Moscou et Théodosie, de Koursk, une ligne remontera, par Dunabourg sur la Dvina, jusqu'à Liebau, l'un des ports de la Courlande; le trait du nord au sud se double. Ainsi deux rameaux baignent dans la Baltique; ils pénètrent dans la zone centrale avec un écart moyen de 100 lieues, l'un commençant à Liebau et passant par Dunabourg, l'autre commençant à Pétersbourg et passant par Moscou; ils se rejoignent au point de bifurcation, à Koursk, ce nœud du centre et du sud où, dès le mois d'août, les grains sont récoltés et les fruits mûrs. Puis le tronc descend entre le Don et le Dniéper; il détache un embranchement de 30 kilomètres qui atteint la partie maritime de ce fleuve à un point peu distant d'Odessa; il plonge dans la Mer-Noire à Théodosie. Cependant de Moscou partira dans la direction de l'est un embranchement passant par Vladimir, se terminant à Nijni-Novgorod sur le Volga, destiné peut-être, dans un âge futur, à s'allonger jusqu'en Sibérie, et de là jusqu'en Chine... Revenons. On voit que cette partie du réseau russe se place entre les deux systèmes de voies navigables; elle occupe une portion de l'intervalle déshérité, elle suppléera à l'insuffisance de ces communications, elle les met en rapport dans le sud. Parmi les aboutissans de cette combinaison de routes ferrées et fluviales, Liebau est une place obscure, Théodosie a été autrefois célèbre. Théodosie, au sud-est de la Crimée, se recommande par l'excellence de ses avantages nautiques et de sa situa-

tion, qui décida les Grecs dans l'antiquité et les Génois dans les temps modernes à y établir un port commercial. Selon Strabon, 400 ans avant l'ère chrétienne, Théodosie était assez florissante pour que l'un des rois du Bosphore cimmérien en tirât 2,100,000 mesures de grains, qu'il envoya à Athènes, désolée par la famine. Vers la fin du XIe siècle, le premier siècle des croisades, les Génois y avaient déjà fondé leur comptoir fameux de Caffa, que la naïve admiration des Tatars surnomma le petit Constantinople, et d'où ils ne furent expulsés qu'après la ruine de l'empire grec. Deux cents ans plus tard, le voyageur Chardin y retrouva un reste de prospérité; il raconte y avoir vu entrer 400 bâtimens en un mois. Durant cette période, le nom de Caffa prévalut; dès que Catherine II eut conquis la Crimée, en future libératrice de la Grèce, elle rendit à la presqu'île la dénomination hellénique de Tauride; Caffa redevint Théodosie. Comme Odessa à l'ouest et Taganrog à l'est, Théodosie correspond aux provinces fertiles de la région centrale de la Russie. Odessa ne peut desservir toutes ces provinces; elle n'en dessert que quelques-unes, et elle est devenue en cinquante ans le second port marchand de l'empire; Théodosie sera son heureuse rivale en desservant les autres. Outre sa part de relations directes dans l'intérieur, elle attirera une partie des relations de Taganrog et des autres ports de la mer d'Azof, parce qu'elle leur offrira un écoulement plus aisé en les dispensant des circuits du Volga et du Don à cette mer fermée; elle y ajoutera ses relations avec le littoral oriental de la Mer-Noire et du Caucase, auxquels elle touche; enfin elle sera liée à Moscou; peut-être la vieille cité des Grecs et des Génois ressuscitera-t-elle avec éclat. Quant à Liebau, de nos jours comme au beau temps des villes hanséatiques, ce port a été éclipsé par Riga, que le voisinage de l'embouchure de la Dvina désignait pour le débouché du pays; il n'a même en moyenne qu'un mouvement de 20,000 tonneaux par an : c'est un parvenu sans antécédens. Le chemin de fer lui tient compte d'être le port russe de la Baltique à la fois le plus occidental et le plus méridional; il est le plus à portée des arrivages de l'Europe; il ne gèle que par les hivers les plus rigoureux, et encore la navigation n'y est-elle suspendue que six semaines au plus, tandis que les ports de Riga et de Pétersbourg sont régulièrement bloqués par les glaces durant cinq mois de l'année. Abordable par presque tous les vents, Liebau contiendra 1,600 bâtimens au lieu de 400, lorsque les travaux entrepris par l'état en auront élargi l'enceinte (1).

L'autre partie du réseau consiste dans une ligne unique de Saint-

(1) Les négocians de Riga viennent d'acheter les quais de Liebau; la valeur des terrains à Théodosie et aux environs a déjà triplé.

Pétersbourg à Varsovie par Wilna. L'état y a fait pour 72 millions de travaux qu'il abandonne à la compagnie moyennant la moitié des bénéfices au-delà de l'intérêt à 5 pour 100. Voilà le trait de l'est à l'ouest. Il se complétera par un embranchement qu'il doit projeter des environs de Wilna vers la frontière prussienne et Kœnigsberg, et par son raccordement, à Varsovie, avec le chemin de fer de Granitza en Autriche. Cette ligne est le lien du réseau russe avec le réseau européen; au dedans, par son contact avec la Dvina, le Niémen et la Vistule, elle relie dans le nord les deux systèmes fluviaux.

Enfin les deux pièces du réseau se soudent à Pétersbourg, puis à Dunabourg, où la ligne de Varsovie rencontre la ligne de Koursk à Liebau. Par là, les importations de Liebau et les expéditions de Koursk pourront se répartir de Dunabourg à Varsovie et à Pétersbourg, dans les provinces voisines du *railway* de l'ouest; Pétersbourg entretiendra son activité en toute saison par ses relations avec Liebau (qui sera son port d'hiver), Kœnigsberg et Varsovie. Le réseau associe donc trois capitales : Varsovie, Pétersbourg, Moscou; trois mers, la Baltique, la Caspienne, la Mer-Noire; les trois zones septentrionale, centrale et méridionale du pays; les deux systèmes de communications fluviales. En même temps qu'il donne de la cohésion à la Russie, il en consomme la solidarité avec l'Europe par les frontières de la Prusse et de l'Autriche. La conception de ce vaste tracé ne mérite que des éloges. Les longueurs des lignes sont approximativement : de Pétersbourg à Varsovie, 1,248 kilomètres, y compris l'embranchement sur Kœnigsberg, qui en a 170; de Moscou à Théodosie, 1,159 kilomètres; de Moscou à Nijni-Novgorod, 426 kilomètres; de Koursk à Liebau, 1,217 kilomètres : ce qui fait, avec quelques fractions, un total de 4,162 kilomètres à exécuter. Si l'on ajoute les 644 kilomètres de Pétersbourg à Moscou, le développement du réseau complet sera de 4,806 kilomètres. En admettant une vitesse de 40 kilomètres par heure, Moscou sera à 11 heures du Volga, à 29 heures du sud de la Crimée; Pétersbourg, qui dès à présent donne la main à Moscou, se trouvera à 45 heures de la Mer-Noire, à 26 de Varsovie, à 36 de Berlin, à 40 de Vienne.

Certes, quoiqu'on ait déjà entrevu peut-être la valeur économique du réseau, la valeur stratégique en est encore plus évidente. Cela est peu surprenant. En tout lieu, qu'il s'agisse de passer en armes chez les nations limitrophes ou d'échanger des produits avec elles, le procédé est le même : il faut conduire aux frontières des routes partant du cœur du pays. Il serait donc difficile d'inventer du centre à la circonférence une espèce de rayons qui auraient exclusivement une propriété commerciale sans pouvoir jamais recevoir une destination militaire. Les voies rapides servent à deux fins; tous les che-

mins de fer sont innocens, mais il est permis de se défier de l'usage qui en sera fait. On peut prétendre que les tsars se serviront de leur réseau pour la conquête extérieure avec d'autant plus de succès qu'ils s'en seront d'abord servis pour la conquête intérieure. Soit, mais la Russie peut-elle se créer des moyens prompts d'aller chez ses voisins sans leur donner les mêmes moyens de la visiter? On disait naguère qu'elle était invulnérable chez elle, parce qu'elle était couverte par les distances qui lui faisaient une défense naturelle; si elle les supprime, c'est un gage de son désir d'avoir de bons rapports avec l'Europe, ou c'est le défi le plus téméraire qu'elle ait jeté au monde. Défi ou gage, nous avons prouvé que la fortune de l'Europe est impérissable; aucune éventualité, on peut l'assurer, ne la prendra en défaut. Il faut rechercher maintenant jusqu'à quel point les chemins de fer seront en Russie les agens de la transformation du pays et des habitans, et quels sont les rudimens de cette transformation.

III.

La portion du territoire russe que le réseau est appelé à vivifier peut se diviser en trois zones, — celles du nord, du centre et du sud. Les produits du sol et de l'industrie se distribuent entre ces trois zones selon les conditions spéciales de climat et de terroir, et doivent s'échanger régulièrement de l'une à l'autre; faute d'échanges réguliers, il y a souffrance par privation ou par engorgement. Pour apprécier les conséquences de l'établissement du réseau russe, nous étudierons séparément chacune des trois zones en recherchant de quel côté il peut y avoir soit des excédans à mobiliser, soit des déficits à combler.

Ce qui caractérise la zone septentrionale, ce sont les forêts. Assez rares dans la zone centrale, où d'ailleurs il y a eu de larges défrichemens, plus rares encore dans la zone méridionale, où les Tatars ont laissé derrière eux de vastes déserts, elles sont la magnificence du nord de la Russie, qui contient les deux cinquièmes de la richesse forestière du pays, évaluée en totalité à 180 millions d'hectares. Telle est la difficulté des communications, que plusieurs de ces forêts sont inexplorées; les générations d'arbres s'y succèdent à l'abri de la hache, et périssent de vétusté comme aux époques primitives. L'exploitation dépouille les bords des lacs, des rivières, des canaux, qui permettent un transport à peu de frais, soit pour la consommation intérieure, soit pour l'exportation : elle recule devant une coupe qui nécessiterait un transport par terre, et le combustible renchérit à Pétersbourg, parce que ses réserves pouvant arriver par flottai-

son sont presque épuisées. Sans doute le chemin de fer des deux capitales, moyennant des embranchemens ultérieurs, rendra, pour le transport des bois, des services à la zone septentrionale; mais il rendra d'autres services en la joignant aux deux zones dont elle ne peut se passer. Si l'on excepte les provinces dont le voisinage de la Baltique adoucit la température, dans cette zone où les hivers sont si longs et les étés si courts, le climat et le terroir ne peuvent être domptés par le travail et par les engrais; la production du bétail, de l'orge, du seigle et du froment est presque partout au-dessous des besoins de la population; la différence est tirée du centre et du sud. C'est à quelques centaines de lieues de Pétersbourg qu'est récolté le blé qui s'y mange; sur les bœufs qui y sont abattus, un septième seulement a été nourri dans les gouvernemens d'Arkhangel et d'Esthonie; les six autres septièmes arrrivent de l'Ukraine ou des bords de la Caspienne sous le nom de bœufs circassiens, après un voyage de deux ou trois mois. Une prévoyance supérieure et les canaux de la Néva tiennent l'approvisionnement de la capitale toujours au complet; sur tant d'autres points qui ne sont pas à proximité des voies fluviales, l'insuffisance est habituelle, comme l'atteste l'élévation constante du prix des céréales.

La zone du centre est la zone vitale de l'empire russe. Son ciel est moins âpre, ses terres sont fertiles, sa population est nombreuse, presque tous les développemens industriels s'y sont agglomérés, et par cela même elle est le siége de transactions commerciales étendues. Dans la région supérieure de cette zone, l'industrie domine; la région inférieure est particulièrement agricole.

Les efforts de la Russie pour s'approprier l'industrie européenne datent de Pierre le Grand; la tentative a réussi depuis 1815. Le rétablissement de la paix fut partout le signal d'une reprise ardente du travail; le continent, sous le coup d'un avertissement impopulaire, mais efficace, le blocus napoléonien, avait compris la nécessité d'apprendre à lutter contre l'Angleterre, et la Russie y fut aussi excitée par les mesures des deux empereurs Alexandre et Nicolas, et même par leurs exemples. Tout l'y conviait : la quantité de matières premières qu'elle avait sous la main, et l'assurance d'un placement garanti, soit par les besoins de 60 millions d'âmes en Europe et de 5 millions en Sibérie, soit par le trafic avec les nations de l'Asie. On sait que son territoire se prolonge dans le nord de ce continent jusqu'aux mers du Japon, en côtoyant l'Anatolie, la Perse, la Tatarie, la Mongolie, la Chine, et lui assigne une fonction commerciale à exercer par terre aussi bien que par mer. Il était légitime de vouloir préluder à cet avenir en soldant avec des objets de confection indigène les marchandises asiatiques. Ce n'était pas non plus une consi-

dération futile que celle de l'intérêt des populations rurales, à qui la longueur exceptionnelle de la saison morte permettrait de faire alterner avantageusement les travaux des champs et ceux des manufactures. Enfin il y avait l'ambition de s'élever sous tous les rapports au niveau des autres états européens. Ce furent les seigneurs qui donnèrent l'exemple, les uns entraînés par un généreux patriotisme, les autres par les bénéfices que promettait l'industrie; la main-d'œuvre était toute trouvée dans leurs serfs, et c'est pourquoi il y a tant de fabriques dans les villages du centre de la Russie. Derrière les seigneurs, la bourgeoisie s'avança avec défiance, ignorante encore, mercantile à la façon levantine, mal préparée, mais s'avançant toujours et laissant les seigneurs tenter l'expérience, jeter leur feu, se rebuter des mécomptes, puis les remplaçant en grande partie, et demeurant maîtresse du champ de bataille, d'où la noble avant-garde avait presque entièrement disparu.

Cependant des instructeurs européens concouraient au succès; le gouvernement soutenait par un tarif protecteur tous ces établissemens qui avaient à supporter les intérêts usuraires du capital de fondation, les échecs inséparables de tout début, et souvent ne trouvaient pas à vendre des produits d'un prix exorbitant. Il reste beaucoup à faire, ce qui est fait est décisif. La Russie a amélioré ses vieilles industries, telles que la préparation des peaux, la fabrication des cordages et des toiles à voiles; elle a naturalisé chez elle une foule d'industries étrangères; elle fabrique de la porcelaine, de la verrerie, des glaces, du papier, des produits chimiques, du tabac, du sucre de betterave, du savon, des chandelles; elle façonne la laine, la soie, le coton, selon les meilleurs procédés, et elle a ses usines métallurgiques. Enfin elle a fondé des écoles pour former des ouvriers, des contre-maîtres et des directeurs. Chose remarquable, la métropole industrielle du pays, aussi bien que la métropole commerciale de l'intérieur, est la vieille capitale qui n'a pas cessé d'en être la métropole religieuse : c'est Moscou. D'après les derniers renseignemens publiés, on y compte 1,485 établissemens de filature et de tissage occupant 118,000 ouvriers, et 6,387 fabriques diverses occupant 19,900 ouvriers. Voilà ce qu'est devenu le sanctuaire du vieil esprit russe, la citadelle de la noblesse incorrigible. Rien ne subsiste de l'ancienne Moscou que le Kremlin, monument indestructible de la tradition publique; le reste se renouvelle avec un cachet national. La capitale répudiée est plus russe que Pétersbourg; elle n'est pas moins moderne à cette heure, et elle doit à sa situation centrale une importance incomparable. Lorsqu'elle sera mise en rapport direct avec l'Europe par les chemins de fer, qui sait si elle ne disputera pas la prééminence à

Pétersbourg, qui fut le Versailles d'un réformateur, et qui restera un grand port? Qui sait si l'unité de l'empire n'y résidera pas une seconde fois?

Il ne nous est possible de faire apprécier l'importance de ce mouvement producteur de la Russie que par quelques détails sur les industries principales. Nous avons peu de chose à dire de l'industrie linière : elle est née si naturellement dans un pays qui produit le lin sous toutes les températures et en exporte par tonnes les graines et les filamens, qu'elle ne s'est pas encore constituée à l'état manufacturier. Presque partout cette industrie est répandue à l'état patriarchal; la quenouille, le rouet et le métier mettent un peu d'aisance dans une foule de villages. Il n'existe que trois filatures à la mécanique, dont une à Moscou; il n'y a aucun établissement de tissage. La fabrication des soieries est organisée; elle emploie moitié de soies indigènes provenant du Caucase, moitié de soies de France, d'Italie, de Turquie et de Perse. Le commerce des soies entre la Perse et la Russie est assez ancien pour que le père de Pierre le Grand, le tsar Alexis, voulant le protéger, ait fait construire par un Hollandais l'un des premiers bâtimens de guerre russes, qui, lancé sur l'Oka, devait descendre le Volga jusqu'à la Caspienne. Les produits de cette fabrication sont estimés à une somme de 60 millions pour toute la Russie, de 30 millions pour la province de Moscou. L'industrie de la laine est plus avancée : elle emploie de 34 à 35 millions de kilogrammes de matière première, dont 700,000 de laine peignée et filée sont de provenance étrangère; elle fabrique les draps grossiers des paysans, les draps de l'armée, les draps de la garde, qui, jusqu'en 1822, étaient tirés de l'Angleterre, des draps de qualité ordinaire, moyenne, supérieure, notamment en Livonie et en Pologne, des tapis, des couvertures, des châles, des camelots, des mérinos, des mousselines de laine, etc. La valeur totale de ses produits dans tout l'empire, y compris le royaume de Pologne, est d'environ 184 millions; il en faut déduire 50 millions pour la province de Moscou et les autres provinces centrales, qui font surtout la draperie grossière et moyenne. Enfin la plus développée et la plus récente des industries russes est celle du coton. L'exemple fut donné par l'empereur Alexandre, qui fonda à Pétersbourg la première filature et la plaça sous la protection de l'impératrice-mère. Le personnel de cette filature se composait de six mille ouvriers appartenant à la catégorie des enfans trouvés et traités en ouvriers libres; les enfans abandonnés ont du moins en Russie l'avantage d'être réputés de race affranchie. De 1824 à 1825, 400,000 kilogrammes de coton brut et 3 millions de kilogrammes de coton filé suffisaient à la Russie, qui met présentement en œuvre plus de 30 millions de kilogrammes de

coton, dont 2 millions seulement de coton filé. En 1834, la consommation de la France ne dépassait pas 36 millions de kilogrammes de coton brut. Sur les 224 millions de francs qui représentent la valeur des produits de l'industrie cotonnière russe, 100 millions figurent au compte des provinces centrales de Kostroma, Vladimir et Moscou, et une extension rapide est promise à cette industrie, parce qu'en outre de l'exportation chez les nations asiatiques, les étoffes de coton envahissent les classes inférieures; l'indienne pénètre dans les villages de l'empire. Le reproche commun qui pourrait être adressé aux producteurs russes, c'est qu'ils n'ont pas encore obtenu le bon marché; mais, parmi les causes de cherté de leurs tissus, il faut noter le transport dispendieux des matières premières venant de l'intérieur ou du dehors et la circulation difficile des produits manufacturés.

C'est encore à la zone centrale que se rattache l'industrie métallurgique. Sans doute les principales usines ne sont pas celles des provinces de Kalouga, d'Orel, de Penza, de Riazan, de Vladimir, mais c'est à Nijni-Novgorod que sont expédiés par la Kama, qui les transmet au Volga, les produits des usines situées le long de la chaîne de l'Oural. Cette région isolée réunit presque toutes les richesses minérales de la Russie, fer, cuivre, platine, or, etc. Ces richesses se retrouvent avec la même abondance de l'autre côté de l'Oural, dans la Sibérie, qui n'est pas moins précieuse par la fertilité d'une partie de son vaste territoire et par sa contiguité avec les nations asiatiques. On sait que la Russie est redevable de cette acquisition au génie entreprenant d'un bourgeois notable, d'un Strogonof, souche de l'illustre famille de ce nom, qui aida de ses moyens un aventurier cosaque à s'en emparer; cet autre Pizarre en fit hommage aux tsars de Moscou dans la seconde moitié du XVIe siècle, vers le temps même où les nations européennes s'établissaient sur divers points du globe, comme si de son côté la Russie n'avait dû former qu'une puissance compacte et d'une seule pièce. En attendant que la Sibérie soit exploitée, la contrée ouralienne l'est déjà. L'industrie y forme une sorte de colonie sous un code particulier. La concession de chaque mine a été pourvue d'une dotation en sol forestier et en population, à la charge par le concessionnaire de nourrir les travailleurs, de payer les taxes, d'entretenir les églises, les hôpitaux et les écoles, le salaire de l'ouvrier n'étant que de 20 centimes. Jamais industrie n'a été mieux protégée contre la concurrence étrangère. Peut-être faudrait-il reprocher aux maîtres de forges russes, sauf quelques exceptions éclatantes parmi lesquelles on compte MM. Demidof, de s'être laissé décourager par les distances ou endormir par leurs priviléges, et de n'être pas assez soucieux d'améliorer leurs

procédés, d'accroître leur production, longtemps stationnaire, toujours insuffisante. Le Russe est loin de connaître encore les mille usages du fer; il s'en passe chaque fois qu'il peut le remplacer par le bois. Cependant la production totale de la fonte et du fer en barre, qui, en 1782, n'était que de 80 millions de kilogrammes, équivaut actuellement à 320,000 tonnes; on exporte en Angleterre des fers propres à la fabrication de l'acier, et en Amérique de grosses tôles fort recherchées. C'est la province de Perm qui représente cette industrie avec le plus d'honneur. Sur les 85 usines appartenant à des particuliers, l'état en a une trentaine, la province de Perm en compte 47; elle contient en outre les mines de cuivre les plus productives. Le rendement annuel en cuivre est de 5 à 6 millions de kilogrammes, dont plus d'un cinquième s'exporte. Nous ne ferons que mentionner les manufactures d'armes, de faux, de faucilles, de coutellerie, de quincaillerie, d'ustensiles en cuivre, etc., qui font la célébrité de Koursk, d'Orel et de Toula, villes situées sur la ligne de Moscou à Théodosie, et nous ne consignerons plus qu'un fait. Vers 1824, l'importation des machines pour les ateliers russes était évaluée à 200,000 fr.; la moyenne annuelle est maintenant de 12 à 13 millions, quoiqu'on en construise en Russie même. Pétersbourg par exemple a des établissemens pour la construction des machines; à Nijni-Novgorod, les ateliers de l'une des compagnies du Volga ont ajouté sept *steamers* à la flottille du fleuve et livré en quelques années six machines à vapeur d'une force totale de 700 chevaux. Nul doute que la ligne de Moscou à Nijni-Novgorod ne hâte le développement moral et industriel de cette région de l'est, intéressante à plus d'un titre; les villes s'y créent sans bruit. Perm, récemment bâtie sur la Kama, a déjà 12,000 habitans; la population augmente sur tous les points; le sol suffit à la nourrir; les terres du gouvernement d'Orenbourg se défrichent; les émigrations de l'intérieur en prennent le chemin, et bientôt la solitude et l'inculture disparaîtront de cette lisière de l'Europe, d'où partent les caravanes de l'Asie, d'où partiront plus tard des colons volontaires pour la Sibérie.

C'est l'activité industrielle, on le voit, qui distingue surtout la région supérieure de la zone centrale; quant à la région inférieure, agricole par excellence, elle porte le nom significatif de *terre noire*. Sa surface est formée d'une couche épaisse d'humus d'une fécondité inépuisable. Elle s'étend de la Podolie, dans l'ouest, au gouvernement d'Orenbourg, dans l'est, et comprend 95 millions d'hectares. Cette région privilégiée a sa page dans l'histoire. Lorsque les Tatars dominaient sur les bords de la Mer-Noire, en Crimée, sur le cours inférieur du Volga, les cultivateurs y étaient exposés à des incursions perpétuelles; ils se retirèrent dans les provinces septentrio-

nales, plus éloignées de l'ennemi, mieux défendues par des forêts, des marais, des rivières; le sol ingrat se peupla, le riche plateau devint désert. Cependant, lorsque vers le milieu du XVIe siècle la prise de Kazan et d'Astrakan sur les Tatars y eut ramené la sécurité, seigneurs et prêtres se le partagèrent; ils attirèrent les paysans par l'appât de conditions avantageuses et d'un terroir meilleur. A cette époque, les paysans, inhabiles à posséder la moindre parcelle de terre, appartenaient aux propriétaires du sol par une aliénation de leur personne perpétuelle ou temporaire. Les uns, moyennant la concession de l'usufruit d'un lot de terrain, s'étaient obligés à demeurer attachés au domaine seigneurial à tout jamais, eux et leurs enfans; les autres ne contractaient qu'un engagement, à l'expiration duquel ils allaient offrir leurs services ailleurs. Sur l'appel des seigneurs de la *terre noire*, une foule de cultivateurs, des deux classes sans doute, descendit joyeusement du nord vers ce nouveau Canaan. Ce fut un événement. Les villages se dépeuplèrent autour de Moscou même, si l'on en croit l'ambassadeur anglais qui y résidait en 1589; mais les seigneurs du nord, voyant leurs biens abandonnés, réclamèrent auprès du tsar. Entre la noblesse et la monarchie, le conflit était plus vif que jamais. Depuis la décadence des Tatars, c'était à qui s'emparerait de la suprématie vacante, et comme le trône était occupé par un usurpateur, meurtrier du dernier descendant de Ruric, la noblesse était en veine d'arrogance. Le tsar Boris Godounof avait à se consolider. Un ukase déclara tous les paysans attachés irrévocablement au domaine où ils se trouvaient à l'heure de la promulgation; tous furent soumis à un régime uniforme. Pleine satisfaction fut donnée aux propriétaires du centre et du nord, grands et petits. Cet ukase, dont la *terre noire* fut l'occasion, dicté au tsar par l'aristocratie russe, la mit en possession directe de la population rurale. Ce n'est pas à la glèbe simplement, c'est à un maître que le serf fut lié, double lien difficile à rompre. Le serf russe est moins le frère du serf de notre moyen âge que celui de l'esclave antique ou du nègre. C'est pourquoi, sous la maison de Romanof, qui fut portée au trône après de longs troubles, la noblesse a pu perdre toute importance politique sans cesser de posséder le sol, que les paysans n'avaient pas qualité pour acheter, n'étant eux-mêmes qu'une chose, une matière à trafic, une propriété donnant un revenu. On verra bientôt où en est ce servage, qui s'est régularisé à l'heure où il finissait dans l'Europe occidentale.

Selon tous les voyageurs, quelles que soient leurs opinions, rien n'égale la fécondité de la *terre noire*. Sur une foule de points, la couche d'humus a deux mètres d'épaisseur; nulle part elle n'exige un labour profond; on ne la fume jamais, on la laisse reposer, et la coutume de plusieurs villages est de la mettre en jachère pendant cinq

années pour s'assurer quinze années d'un bon rapport. Elle produit du lin, du chanvre, du tabac, des céréales surtout. Sur les 520 millions d'hectolitres récoltés dans l'empire des tsars, sa part est des quatre cinquièmes environ. C'est le grenier de la Russie, c'est l'un des greniers de l'Europe. C'est cette *terre noire,* dans les provinces de Volhynie et de Podolie, à l'ouest, qui exporte par Odessa; c'est encore elle, dans les provinces de Simbirsk, de Penza, de Tambov et de Voronège, à l'est, qui exporte par les ports de la mer d'Azof et de la Crimée. Le milieu de cette région productive, — de Toula, qui en est la limite nord, à Orel, d'Orel à Koursk, et de Koursk à Kharkov, qui en est la limite sud, — fera ses exportations par Théodosie dans la Mer-Noire, et par Liebau dans la Baltique. On peut juger de la valeur de ce milieu par l'importance des villes qui viennent d'être nommées, et qu'on avait déjà citées pour leurs manufactures. Toula, avec son beau pont suspendu en fer sur l'Upa, compte de 50 à 60,000 habitans; Orel et Koursk en ont plus de 30,000; Kharkov n'était sous Catherine II qu'un village de Cosaques, c'est aujourd'hui une ville élégamment construite, chef-lieu de l'Ukraine, avec 30,000 habitans, 224 fabriques, 9,000 ouvriers, — dont quelques-uns sans doute descendent des compagnons de Mazeppa, — un enseignement universitaire, et de beaux champs aux alentours. Toutefois la fertilité de cette terre, qui alimente Moscou et une partie de la région industrielle, ne profite qu'imparfaitement aux provinces plus éloignées et mal servies par leurs communications. Plusieurs gouvernemens du nord sont fréquemment exposés à la pénurie, quelquefois à la disette, tandis qu'au centre il y a encombrement des magasins, avilissement des prix, avarie de la denrée. Par exemple, dans les gouvernemens de Vitebsk et de Pskov, l'hectolitre de seigle vaut habituellement 10 francs, accidentellement 20 francs, et dans les gouvernemens de Koursk et d'Orel il vaut de 2 à 3 francs. En 1843, on fut obligé d'autoriser l'importation des blés étrangers dans les provinces septentrionales, particulièrement en Esthonie, pendant que la farine de seigle se vendait 2 francs 40 c. dans les provinces centrales. Enfin on cite des localités où, malgré trois ans de cherté des céréales en Europe, la difficulté des transports a maintenu en réserve et en épi jusqu'à cinq récoltes successives, au détriment des propriétaires, tant il est vrai qu'il n'y a pas de terre promise sans bonnes routes, sans chemins de fer surtout. Les voies fluviales dont Pétersbourg est doté n'ont pas même toujours permis aux grains achetés pour l'exportation d'y arriver en temps utile, soit à cause de la longueur du trajet, soit à cause de l'interruption de la navigation par les glaces, interruption qui, sur le Volga et ses canaux, est de près de six mois.

Mais si les glaces interceptent les voies fluviales, la neige n'in-

terceptera-t-elle pas les voies ferrées? Il convient premièrement de mettre en dehors de l'objection les sections méridionales du réseau, qui ne seront pas plus sujettes à cet inconvénient que les chemins de fer de nos climats tempérés. Dans la zone du sud, la neige n'est ni assez habituelle ni assez régulièrement persistante pour que l'on y ait adopté le traînage; l'usage reçu est qu'il se fasse aux frontières mêmes de cette zone un échange de la voiture contre le traîneau ou du traîneau contre la voiture, selon qu'on va du sud au centre ou qu'on vient du centre au sud. Quant aux lignes des zones centrale et septentrionale, on peut en juger d'après ce qui s'est passé sur la ligne de Pétersbourg à Moscou : de 1851 à 1856, la circulation y a été suspendue trois jours. Il ne s'agit donc que de comprendre dans les frais d'exploitation la dépense spéciale de l'enlèvement des neiges, dépense qui est quelquefois aussi nécessitée sur les chemins de la Prusse et sur le chemin de l'est en France, et qui est évaluée en Russie à un millier de francs par kilomètre.

La zone méridionale semble, comme la zone septentrionale, tenir dans la culture russe, actuellement du moins, un rang inférieur. Ce qui la caractérise, ce sont les steppes qui partent du sud de la Bessarabie, suivent le littoral de la Mer-Noire et de la mer d'Azof, et se terminent dans les provinces de Stavropol et d'Astrakan. Ces steppes sont des plaines unies souvent à perte de vue, offrant de loin en loin des bouquets de bois et plus généralement des broussailles, çà et là coupées de ravins, présentant par intervalle de légères ondulations ou des éminences tumulaires, dont plusieurs affectent la forme conique et sont surmontées de statues grossières, monumens encore inexpliqués des peuplades qui ont visité cette terre. En outre elles sont parsemées, dans presque toute leur étendue, de marais et de lacs salans; frappées ici de stérilité en raison de la nature saline du sol, là elles se couvrent au printemps et à l'automne d'une végétation spontanée et luxuriante, d'herbes de la hauteur d'un homme, de milliers de fleurs aromatiques. Les terres arables de bonne qualité ne font pas défaut; si les steppes pénètrent dans la région de la *terre noire,* des filons de cette terre riche se prolongent aussi jusque dans les steppes et appellent la culture. Sous le règne de Catherine II, des émigrations allemandes des bords du Rhin vinrent s'établir sur le cours inférieur du Volga; des memnonites de la secte des anabaptistes abandonnèrent la Prusse, où ils étaient persécutés, pour jouir en paix de la concession de champs fertiles entre le Dniéper et la mer d'Azof. L'empereur Paul avait aussi proposé dans ces steppes un asile et une œuvre de colonisation au prince de Condé et à son armée, qui faillirent accepter. Cependant la population sédentaire et agricole s'y accroît lentement; les

habitans, Tatars ou Cosaques en majeure partie, se livrent à l'élève des chevaux et du bétail, que favorisent l'abondance des pâturages et la liberté du parcours, qui plaît à leurs vieilles habitudes nomades. Sur les 18 millions de chevaux que l'on attribue à la Russie, les steppes en nourrissent à peu près le quart. Les races en sont distinguées et pleines de feu. Les troupeaux de gros bétail sont de 5 ou 6 millions de têtes, et fournissent un contingent annuel aux deux autres zones, qui, entre elles deux pourtant, en réunissent 18 millions; avec les 2 millions de la Finlande et de la Pologne, c'est un total de 25 millions de bêtes à cornes pour l'empire. Le total des bêtes à laine est du double. Sur ces 50 millions de pièces, la zone méridionale en contient 12 millions, dont 8 millions de race ordinaire et 4 de race fine. Ainsi cette zone envoie en Russie, pour l'usage intérieur ou pour l'exportation, des troupeaux, des cuirs, du suif, des laines. Le sel est aussi un de ses principaux produits; le centre et l'ouest tirent une partie de leur approvisionnement en sel des provinces de Perm et d'Orenbourg, qui ont des mines de sel gemme; l'autre partie provient des steppes, dont les lacs et les marais défraient largement les pêcheries du Dniéper, du Don, du Volga, de la mer d'Azof et de la Caspienne. Chaque année, de mai à septembre, les seules salines de la Crimée expédient de 88 à 176,000 tonnes; c'est un chargement de retour pour les voitures qui apportent des grains aux ports de la Mer-Noire. Faute de communications avec le sud, les provinces du nord en font venir jusqu'à 130,000 tonnes de l'extérieur. Enfin, entre le Donetz, l'un des affluens du Don, et le Dniéper, sur la ligne de Moscou à Théodosie, existe une ressource bien autrement enviée de toute nation industrielle : ce sont des gisemens d'anthracite et de houille, dont il n'a encore été extrait que 40 ou 50 millions de kilogrammes. S'il est vrai qu'on ait aussi trouvé du charbon de terre dans l'Oural, et que de premières explorations aient fait reconnaître des bancs houillers aux environs de Kharkov et de Toula, dans le rayon même de Moscou, une pareille découverte vaut celle des gîtes aurifères de la Sibérie.

Nous ne suivrons pas la zone méridionale jusqu'à sa région caucasienne, où, sous l'action d'un soleil ardent, croissent l'olivier, le mûrier, le figuier, le grenadier, la canne à sucre, où le coton et les plantes tinctoriales réussiraient à merveille. Déjà quelques provinces musulmanes qui bordent la Caspienne, notamment celle de Derbent, cultivent la garance avec assez de succès pour en obtenir chaque année 1,500,000 kilogrammes; l'importation de la Russie n'a jamais dépassé 2 millions de kilogrammes, et on sait quelle est la part des soies du Caucase dans la fabrication des soieries de l'empire. Nous nous arrêterons avec le chemin de fer en Crimée. Sèche

et nue dans quelques-unes de ses parties, cette presqu'île est dans d'autres le jardin de la Russie. Ses vignobles comptent des ceps originaires de la Grèce, de l'Italie et de la France. Un autre vignoble a été planté sur les rives du Volga, près d'Astrakan, et constitué par les soins de Pierre le Grand, qui voulait que la Russie eût et fît de tout, même du vin.

IV.

Il serait superflu d'insister sur la facilité d'échanges que les chemins de fer procureront à ces trois zones. La zone centrale est aussi le centre du réseau; elle communique avec le sud par la ligne de Moscou à Théodosie et secondairement par l'embranchement sur le Dniéper, avec l'est par la ligne de Moscou à Nijni-Novgorod, avec le nord par la ligne de Moscou à Pétersbourg, avec le nord-ouest par la ligne de Koursk à Liebau, avec l'ouest indirectement par l'intersection de la ligne de Liebau et de celle de Varsovie. Les trois zones entrent ainsi les unes dans les autres pour la répartition des denrées alimentaires, des matières premières, des produits manufacturés. En même temps les frontières maritimes et les frontières de terre sont mises, par cet ensemble d'artères, à la disposition du pays tout entier pour l'écoulement au dehors et l'afflux au dedans. Si ces chemins de fer, dans la pensée du gouvernement russe, sont exclusivement stratégiques, ils servent admirablement aussi les progrès pacifiques de l'empire; on a vu quels avantages le travail agricole et industriel pourra en retirer. Le réseau n'exercera pas sans doute une action moins féconde sur le mouvement commercial intérieur et extérieur de la Russie.

Les points importans de la circulation à l'intérieur sont presque tous sur les voies fluviales. A Rybinsk, où les canaux du nord se rattachent au Volga, telle est l'affluence des arrivages et des départs durant la saison de la navigation, que le chiffre des affaires est estimé à 200 millions. Ce port, qu'on s'est plu à décorer de quais de granit, d'une bourse et de boulevards plantés d'arbres, est alors envahi par une foule extraordinaire de marchands, de mariniers, de hâleurs de bateaux, d'artisans de toutes les professions; sa population d'hiver est de 6 à 7,000 âmes; sa population d'été est de 130,000. De Rybinsk à Nijni-Novgorod et de Nijni-Novgorod à Astrakan fonctionnent plusieurs bateaux à vapeur : les uns servent au transport des marchandises et des voyageurs, les autres au remorquage. Ceux-ci font concurrence à des bateaux-machines qui, avec une ancre fixée dans le fleuve, un cabestan mû par soixante chevaux quelquefois, et un câble du cabestan à l'ancre, opèrent là

remonte ayant dix barques à la remorque. Nous ignorons le nombre des barques en service sur le Volga; mais il a été calculé que quelques provinces intéressées à cette navigation construisent chaque année 9,000 barques plates ne faisant qu'un voyage, du port de 730,000 kilogrammes chacune. A Nijni-Novgorod, la foire s'ouvre en août et dure quatre semaines. Pendant trois mois, c'est un va-et-vient continuel de voitures et de voyageurs sur la route de Moscou à ce rendez-vous des produits russes, européens, asiatiques. Avant de nous y arrêter, nous ferons observer que parmi les foires innombrables qui se tiennent dans les divers gouvernemens on en compte 128 auxquelles il se fait habituellement pour 200,000 fr. de vente (1); chaque année, il s'y porte environ pour 820 millions de marchandises; il s'en débite pour 5 ou 600 millions. Nous citerons, sur le trajet ou à proximité de la ligne de Moscou à Théodosie, les foires de Korennaïa, où il se traite pour 14 millions d'achats, de Poltava, où il s'en fait pour 34 millions, de Kharkov, où le montant de la vente des chevaux, des laines et des objets manufacturés atteint à 50 millions, et nous n'oublierons pas la foire d'Irbite, au pied de l'Oural, où il se fait pour près de 120 millions d'affaires sur les marchandises de rebut, les tissus façonnés, bariolés ou imprimés qui sont passés de mode. On y apporte aussi des fabriques de Toula 50 ou 60,000 de ces petits instrumens nommés *harmonica*, destinés à la Chine, dont ils flattent le goût musical.

Venons enfin à la foire de Nijni-Novgorod, dont nous parlerons d'après celle de 1852, qui a été l'objet des études les plus exactes. Nijni-Novgorod, peuplée de 33,000 habitans, se divise en deux villes. La ville haute, avec le Kremlin obligé, sorte de Capitole russe commun à toutes les vieilles cités, occupe un promontoire presque à pic de 120 mètres d'élévation, au pied duquel l'Oka et le Volga se rencontrent en déployant de chaque côté une nappe de 1,000 mètres de large. La ville basse occupe les deux rives de l'Oka, qui sont réunies par un pont de bateaux; sur la rive droite, elle s'abrite derrière le promontoire; sur la rive gauche, elle s'étend en plaine avec un vaste bazar bâti en pierre, des canaux faisant ceinture au bazar, et un égout d'architecture vraiment romaine. La ville basse est le quartier principal de la foire. La petite mer formée par le confluent de la rivière et du fleuve, les milliers de barques mâtées qui la couvrent, — au-delà, sur la rive gauche du Volga, une plaine immense parsemée de nombreux villages et terminée par une ligne de forêts épaisses, composent, avec la ville haute et ses tours, un de ces sites

(1) On trouvera dans l'*Annuaire des Deux Mondes* pour 1855-56 d'intéressans détails sur le mouvement des foires russes.

pittoresques assez rares en Russie; mais un spectacle encore plus curieux peut-être, c'est celui d'une multitude de 2 à 300,000 visiteurs de toutes les nations, de tous les costumes, de toutes les langues. La valeur totale des marchandises apportées en 1852 à Nijni-Novgorod est représentée par une somme de 258 millions; les marchandises russes y figuraient pour 197 millions, les provenances européennes pour 25, et celles d'Asie pour 36 millions. Parmi les marchandises russes, les tissus de coton, de laine, de lin et de chanvre comptaient pour plus de 74 millions; — le fer en barres et l'acier, le fer et l'acier ouvrés, le cuivre de première fusion, tant en planches qu'en feuilles, et les diverses fabrications métalliques, pour plus de 46 millions; — les pelleteries, cuirs bruts et ouvrés, pour près de 37 millions; — les articles alimentaires, sucre raffiné, sel, grains et farines, produits des pêcheries, vins et spiritueux, pour 24 millions; — le tabac, pour 3 millions 1/2; — le restant, en articles divers, pour 23 ou 24 millions. Parmi les marchandises européennes, les drogueries et les matières tinctoriales, dont une faible partie seulement arrivait de la Perse, comptaient pour 10 millions; — les vins, pour plus de 5 millions; — les tissus de soie, de laine et de coton, comprenant des cotonnades anglaises unies, des batistes d'Écosse, des indiennes de Mulhouse, etc., pour plus de 6 millions 1/2. Les marchandises asiatiques consistaient en fourrures, en tapis et en soies expédiés par la Perse, en pelleteries de Khiva et de Boukhara, en coton brut et filé de même origine, et en 42,000 caisses de thé, d'une valeur de 27 millions.

Ces détails donnent une idée des exigences de la consommation de la Russie; au commerce russe proprement dit il faut ajouter toutefois le commerce asiatique, encore modeste, mais favorisé par le gouvernement dans des vues politiques. Le chiffre total de ce commerce est de 80 à 100 millions : — 6 millions avec la Turquie d'Asie, 17 millions avec la Perse, 23 ou 24 millions avec Khiva, Boukhara, Khovan, Taschkend, villes tatares, et la steppe des Khirgiz. En général, la Russie exporte chez ces nations des cotonnades, des tissus en laine, des métaux ouvrés, etc., et reçoit des matières premières; pourtant la Perse fournit annuellement pour 7 millions de tissus de soie et de coton aux provinces caucasiennes, où la mode persane s'est conservée. Quant au commerce avec la Chine, il est de 50 millions environ; l'article presque unique de la Chine est le thé, qu'on porte à 25 ou 26 millions; elle prend l'équivalent en métaux ouvrés, en pelleteries et peaux préparées, en tissus de lin et de chanvre, en cotonnades et en draps qu'elle place en partie dans la Mongolie septentrionale. Ces échanges ont leur centre à Kiakta, à 6,000 kilomètres de Moscou; ils sont l'objet de la sollicitude du gouvernement. Le thé introduit par les caravanes en Russie est d'un prix plus élevé

que celui qui s'importe de Canton en Europe; or cette cherté tient moins à la longueur du trajet qu'à une compensation imposée par les marchands chinois, qui n'achètent à un prix fort les draps et les cotonnades russes, grevés par les frais de transport et surtout par ceux d'une fabrication encore coûteuse, qu'à la condition de vendre leur thé au-dessus du cours. Cependant toute importation en Russie autrement que par les caravanes est frappée de droits prohibitifs, et les partisans des boissons chaudes supportent l'indemnité chinoise à la gloire et au profit de l'industrie nationale; c'est une prime d'encouragement pour l'aider à faire en Chine un commencement de concurrence aux tissus anglais, en y envoyant chaque année pour 5 ou 6 millions de cotonnades et 11 ou 12 millions de draps. Les draps, qui entrent depuis longtemps dans ce trafic, étaient tirés autrefois de la Silésie et de la Pologne; ils sont fournis aujourd'hui par les manufactures russes, qui ont à corriger, par la modicité du prix de revient, ce que ces transactions ont de factice. Quoi qu'il en soit, tandis que la Grande-Bretagne et l'Amérique entr'ouvrent le Céleste-Empire par mer et au sud, la Russie y fait sa brèche au nord et par terre, de sorte que l'intégrité de la clôture aura peine à se maintenir. La Russie fait plus : pendant sa guerre européenne, elle vidait avec la Chine une contestation pendante à propos d'un territoire arrosé par le fleuve Amour, non moins étendu que la France, et en prenait possession. Ses regards sont tournés de ce côté depuis longtemps. On a dit que Pierre le Grand, rêvant au point sur lequel il fixerait la capitale de son empire, avait d'abord choisi l'embouchure du Don dans la mer d'Azof; ce qui est plus étrange, c'est qu'il délibéra sérieusement avec lui-même s'il ne fonderait pas Pétersbourg sur les rives lointaines de l'Amour; un mémoire rédigé par ses ordres, exhumé tout récemment des archives de l'empire, ne laisse aucun doute à cet égard. Le géant voulait tout étreindre à la fois; en tout cas, il indiquait prophétiquement la seule mission où son peuple ne fera pas fausse route, une mission civilisatrice dans la Haute-Asie.

Un mot maintenant sur le commerce de l'empire avec les nations européennes. La Russie expédie des céréales, des bois, du lin, du chanvre, des graines oléagineuses, du suif, de la laine, de la potasse, etc.; elle reçoit des objets manufacturés, des spiritueux et des vins, des denrées coloniales, du sel, du charbon de terre. En 1852, ce commerce, Finlande et Pologne non comprises, s'est élevé à 862 millions, dont 408 pour l'exportation, 454 pour l'importation; en 1853, il a atteint pour la totalité à 920 millions; en 1822, la limite était de 360 millions. Quelle en sera la progression sous l'influence du réseau?

Toutes les lignes sont placées dans la direction même des cou-

rans commerciaux du pays, que les ports de Liebau et de Théodosie tiendront ouvert en toute saison. Traversant les régions industrielles et agricoles, elles feront un appel incessant aux facultés productives de l'empire. La Russie exporte 99 millions de kilogrammes de lin et de chanvre, 120 millions de kilogrammes de graines oléagineuses, 11 ou 12 millions de kilogrammes de laine, 60 millions de kilogrammes de suif, etc. Depuis dix ans, l'exportation des céréales a été, année moyenne, de 11 millions d'hectolitres, et en 1847 de 27 millions. Si dès à présent elle a de pareils excédans disponibles, que sera-ce quand la certitude des débouchés remplacera la nonchalance par le zèle, la routine par de bons procédés? Que sera-ce quand la fertilité de la *terre noire,* comparable à celle des terres vierges du Nouveau-Monde, sera énergiquement sollicitée? L'hectare ne rend que de 5 à 6 hectolitres de grains, c'est-à-dire moitié de ce qu'il rend en France, et la proportion est la même pour les autres cultures; que le rendement augmente, il y aura une surabondance de matières premières, produites à plus bas prix que partout ailleurs, qui primera les denrées similaires de l'Amérique du Nord, et une masse de céréales qui parera à nos crises alimentaires dans les années les plus stériles, qui fera fléchir nos mercuriales dans les années les plus fructueuses. On ignore à la fois tout ce que la Russie peut fournir de grains, et à quel taux réduit elle peut les livrer. Les ports de la Mer-Noire, qui en sont le principal débouché, ne laissent pas d'être éloignés de la zone centrale; si Taganrog reçoit une partie de ses expéditions par le Volga et le Don, Odessa et les autres ports ne reçoivent les leurs que par des voitures, d'une charge de 8 à 10 hectolitres, faisant le trajet en six semaines ou deux mois; la Crimée seulement voit défiler par Pérékop jusqu'à 300,000 de ces véhicules. Le surenchérissement qui résulte de ce mode de transport ne permet pas à l'Europe de se ressentir de la faveur du prix d'origine; mais lorsque les lignes de Théodosie et de Liebau prendront les céréales sur place pour les transporter en quelques jours sur les bâtimens de la Mer-Noire et de la Baltique, il en sera tout autrement. Serait-ce donc la Russie qui faciliterait la solution de la question des subsistances? Il est admis que les céréales, chose de première nécessité, devraient être produites en quantité et à bon marché; il est reconnu que le tarif du pain fait la hausse ou la baisse du tarif des autres denrées; on essaie de toutes les améliorations dans la culture, la récolte et la mouture des grains pour maintenir le régulateur au degré le plus bas. Quoi qu'on fasse pourtant, parviendra-t-on dans nos états européens à modifier les deux élémens constitutifs du coût des grains, la main-d'œuvre et le sol? Sur nos territoires limités, le champ des céréales est encore restreint par la place que récla-

ment d'autres cultures avantageuses; on ne saurait donc jamais espérer une abondance qui avilisse le prix, et ce prix est toujours relevé par les exigences de la main-d'œuvre. Comment réussira-t-on à changer ces deux termes du problème? L'Angleterre ne l'a pas cru possible. Avertie par sa situation particulière, elle a compris que les céréales ne pouvaient être fournies à bas prix que là où se trouvent réunies comme *maximum* l'étendue du sol cultivable, et comme *minimum* la modicité de la valeur du travail; elle a établi une division de l'atelier agricole entre les peuples qui produisent la quantité à bon marché et le peuple anglais, qui ne peut produire que la qualité à haut prix; elle tire presque tous ses grains du dehors. Est-il sage aux autres nations de l'Occident de s'interdire les bénéfices d'une pareille division du travail et de ne recourir qu'accidentellement aux greniers extérieurs? Quoi qu'il en soit, la Russie est sans comparaison la plus opulente, la moins chère et la mieux située de ces *mines à grains* indispensables pour maintenir la base de l'alimentation au taux le plus déprimé; il ne lui manquait que des chemins. Si elle exporte davantage, elle prendra plus de retours; ses échanges se multiplieront avec l'Europe; son industrie aura en même temps à satisfaire une population devenue plus aisée. Tels sont les résultats de l'annexion du marché russe au marché européen, et la transformation agricole, industrielle et commerciale de cet empire est inévitable; elle est prochaine, si ses habitans ne sont point une race somnolente.

Personne assurément n'ignore que la Russie a déployé une activité surprenante dans l'équipement de ses armées et de ses flottes, dans la construction de ses arsenaux maritimes et militaires, de ses ports, de ses canaux, de ses villes; mais on fait honneur à l'autorité de l'initiative et de l'exécution de ces choses, et l'on s'est habitué à considérer la nation russe comme passive, ne pouvant et ne voulant rien que par la vertu d'en haut. On en ferait presque une agrégation d'automates, ne se mouvant que par le souffle et la main du tsar. C'est une erreur : on ne saurait méconnaître l'admirable instinct de sociabilité qui caractérise le Russe, malgré l'attitude d'intimidation où s'est trop souvent complu son gouvernement vis-à-vis de l'étranger, et il y aurait la même injustice à le supposer inerte, parce que son gouvernement fait beaucoup et a l'air de tout faire. Pour nous, nous avons constaté ce que le Russe produit, consomme, vend, achète; c'est la preuve par chiffres de ce qu'il y a en lui de spontané et de vivace. Quel que soit le régime social de ce pays, tout y est jeune, le sol et l'homme; humilié comme bourgeois, avili comme serf, l'homme obéit à une sorte d'impulsion climatérique, il cède à un tempérament généreux; il va comme si l'immensité du

territoire le provoquait à des efforts immenses; l'élan de cette Europe slave sera prodigieux dès que le stimulant y sera appliqué. Et n'y a-t-il donc pas un autre stimulant dans le désir de l'émancipation? Comment tout moyen de délivrance ne serait-il pas saisi avec un redoublement d'énergie? C'est le travail qui non-seulement a enrichi les peuples européens, mais encore qui a contribué à y relever la dignité humaine. L'industrie n'est pas coupable de la servitude, qui est plus ancienne qu'elle; tout au contraire elle a graduellement affranchi les classes moyennes et inférieures. Les choses ne se passeront pas autrement en Russie; elles y seront même accélérées par la puissance des exemples et des procédés nouveaux. D'ailleurs l'émancipation y a été préparée avec une persévérance qui honore la maison des Romanof; seulement la bonne volonté du gouvernement le plus absolu n'en fait jamais autant que ce qu'on nomme la force des choses.

La bourgeoisie russe est à l'état de caste inférieure, lorsque sa sœur d'Occident est la tête de la société. La différence s'explique. La bourgeoisie européenne a eu des ancêtres, des foyers, un patrimoine; elle a hérité des institutions municipales de Rome, de villes déjà vieilles, toutes pénétrées de l'esprit communal, dont le type s'est reproduit dans les cités ultérieurement établies. De souche plus antique que les barons, elle a défié les oppressions féodales. S'entendant de commune à commune, parce que le territoire était borné et que les communes étaient voisines, — puisant une fierté nouvelle dans son aisance accrue ou acquise par un négoce que les communications rendaient facile, par une industrie dont les produits trouvaient des consommateurs, — avec un hôtel-de-ville entre l'atelier et le comptoir, en face de l'université et du parlement, — elle a pu se faire ce qu'elle est devenue, la force de nos sociétés, le résumé de leurs progrès antérieurs, le principe de leurs progrès futurs. Rien de pareil en Russie; tout y est récent. Lors de l'invasion des Tatars, la classe intermédiaire venait de naître; dispersée sur un territoire énorme, morcelé, à peine peuplé, elle ne fit pas corps d'une ville à l'autre, elle n'eut pas même d'existence propre dans les villes dominées par les princes. Sans contact avec les peuples modernes, sans filiation directe avec les peuples anciens, elle n'eut à se prévaloir auprès de ses maîtres ni d'une fortune gagnée aux affaires, ni du reflet des lumières antiques, ni même du sentiment de ses droits, qui étaient écrasés, et dont elle n'avait retrouvé la notion nulle part. Ce fut sans sa participation, sans profit immédiat pour elle, que les tsars conquirent le pouvoir sur la noblesse, et lorsque Novgorod, république marchande modelée sur Lubeck et Brême, eut été sacrifiée par eux à la nécessité de fonder la monarchie, il ne resta rien de vif dans cette

classe, dont la nullité donna toute latitude à l'autocratie. Enfin cet élément intermédiaire ne s'accroît numériquement qu'avec lenteur: le servage, rigidement maintenu, lui a fourni trop peu d'adjonctions. Là est le secret de l'absence prolongée d'un tiers-état russe, il n'avait pas où se recruter. En conséquence, cette classe n'est encore sur aucun point à l'état de groupe organisé; des créations de villes en vertu d'un décret ont augmenté la population urbaine sans constituer une cité, et Catherine II, en l'autorisant à tenir des assemblées triennales pour la discussion de ses intérêts communs et l'élection d'un représentant, ne put faire prendre au sérieux ce simulacre d'institutions municipales. Son institution des trois *guildes,* ou corporations de marchands, à laquelle elle attacha quelques priviléges, fut mieux accueillie, et ce fut la première inauguration de l'aristocratie bourgeoise russe. Quarante années de paix depuis 1815 l'ont aidée à conquérir la richesse, l'importance sociale, et à satisfaire ainsi l'ambition légitime qu'allumait encore en elle le spectacle d'une partie de la noblesse, appauvrie par ses prodigalités et par la division des fortunes, en vertu de l'égalité des partages. Grâce à la paix, elle bénéficia de spéculations plus vastes, qui la tirèrent en même temps des vues étroites de son mercantilisme traditionnel; mais c'est l'industrie surtout, l'industrie largement pratiquée, qui fut son piédestal. On a vu comment, ayant cédé aux seigneurs l'honneur du premier pas et le danger des expériences, elle accapara ensuite le plus grand nombre des manufactures; aujourd'hui elle possède de gros capitaux, dont elle apprendra à se mieux servir en se familiarisant davantage avec le mécanisme du crédit et de l'association; elle a une clientèle innombrable dans tous les petits trafiquans et dans les ouvriers des fabriques. Enfin la plupart des beaux hôtels de Moscou, précédemment habités par la fleur des descendans des Varègues et des Tatars, sont la propriété de fabricans et de marchands fils de moujiks, ou encore moujiks eux-mêmes. Le faubourg Saint-Germain de Moscou est envahi par ces parvenus, qui jettent aussi un œil d'envie sur la propriété territoriale. Voilà les preuves de leur habileté et de leur esprit d'entreprise. D'après ce qu'ils ont fait, qu'on juge de ce qu'ils pourront faire dès qu'ils verront de nouveaux moyens de se pousser dans la voie ascendante où ils doivent s'élever encore pour être au niveau de la classe supérieure, et pour dire : « Hier nous étions des parvenus, aujourd'hui nous sommes arrivés. »

Quant au servage, il est entamé. Sur la population agricole, évaluée à 49 millions d'âmes, les cultivateurs mâles sont comptés pour 24 millions. Il y en a près de 2 millions de libres : les colonistes étrangers et israélites, les *odnodvortsy,* tenant de l'état la jouissance de quelques terres pourvues de serfs et possédant d'autres

terres en toute propriété, et les paysans affranchis. Voilà la catégorie de la liberté. La seconde catégorie comprend 9,600,000 paysans de la couronne environ, censitaires des domaines de l'état et payant une rente modique : c'est la transition entre la liberté et le servage, c'est l'objet d'envie des autres serfs, qui souhaiteraient tous appartenir à la couronne. La troisième catégorie comprend les vrais serfs, 11,500,000, appartenant à environ 110,000 propriétaires, grands ou petits. Cependant il y a aussi des degrés dans la servitude. Selon l'usage primitif, chaque serf, pourvu d'un terrain qu'il cultivait pour ses besoins, devait quelques jours de corvée par semaine pour la mise en valeur du bien seigneurial. Dans le siècle dernier, une partie de la noblesse, qui de tout temps a séjourné à la ville plutôt qu'à la campagne, préféra au revenu de ses terres gérées par des intendans un revenu déterminé par le nombre de ses serfs; en d'autres termes, elle ne fit cas du sol que pour nourrir des paysans qu'elle frappait d'un impôt de capitation. C'est de cet abus criant, blâmé par Catherine II dans l'une de ses instructions, que date la première atteinte portée au régime de la glèbe, parce qu'il impliquait le remplacement de la prestation en nature par une redevance pécuniaire, et qu'en abolissant la corvée, il rendait aux serfs l'exercice d'une certaine liberté. Pourvu que la redevance soit payée, il leur est permis de ne travailler qu'à leur profit, où bon leur semble, comme ils l'entendent. Moscou contient environ 190,000 serfs qui s'engagent dans les manufactures, ou font tout autre métier. Il y a dans toute la Russie environ 7,000 paysans munis de la permission de faire du trafic; quelques-uns sont millionnaires et toujours serfs. Il est bien entendu que la redevance payée aux maîtres est proportionnelle aux gains présumés de la profession. Enfin on prétend que dès aujourd'hui les deux tiers du sol productif sont sous le régime de la rente, et l'on doit cette justice à l'empereur Nicolas qu'il tenta, par un ukase du 2 avril 1842, de généraliser cette transformation de la servitude. Eh bien! est-ce que la prévision de nouveaux progrès et de nouveaux bénéfices pour l'agriculture, en vertu de communications nouvelles, ne conduira pas tous les propriétaires à l'adoption de ce régime? Des contrats équitables assureraient l'exploitation féconde du sol. Cet état de choses serait le fermage moins la liberté; mais la liberté suivrait l'aisance. Par l'effet seulement de la division incessante des propriétés, conformément à la loi de l'égalité des partages, le nombre des propriétaires augmente, la part de chacun se réduit, et les paysans traiteront de leur rachat avec plus de facilité. A cette heure même, d'après des statistiques avérées, les deux tiers des 11,500,000 serfs appartenant aux particuliers servent de garantie hypothécaire aux prêts que les *lombards* et la banque

ont faits à leurs seigneurs, une tête de serf répondant de 240 francs. La noblesse finira par être expropriée plus d'une fois au profit de nouveaux nobles qui se rendront acquéreurs, mais quelquefois aussi au profit des paysans eux-mêmes. Il y a quelques années, un village qui avait été engagé par un prince fut mis aux enchères, et, moyennant 516,000 francs, réunis par enchantement, les paysans se firent adjuger à eux-mêmes le village et leurs personnes. D'ailleurs, dans cette dissolution de la propriété territoriale, il faut s'attendre à voir intervenir les fabricans et les marchands, qui ne laisseront pas échapper une occasion de faire fructifier leurs capitaux dans l'agriculture, et comme il leur est interdit de posséder des serfs, parce qu'ils ne sont ni nobles ni anoblis, ils seront des auxiliaires de l'émancipation. On doutera peut-être de l'aptitude des nouveaux affranchis à s'administrer dans leurs villages; les paysans russes sont habitués depuis bien longtemps à délibérer sur leurs affaires, ils élisent librement leurs *anciens,* et ils discutent leurs intérêts selon les règles du bon sens et de l'urbanité même, de l'aveu de tous les observateurs. Tandis que l'élément municipal était étouffé dans les villes, où la noblesse avait en quelque sorte ses donjons, il prenait racine dans les villages, où il suppléait des maîtres absens; la liberté vivifiera ce germe de commune rurale, créé entre gens ne se possédant pas et sur une terre non possédée, témoignage vigoureux de l'instinct moral qui poussait les paysans russes à se faire société quand on les faisait troupeau.

Voilà donc des acheminemens à l'émancipation, auxquels s'en ajouteront d'autres provenant de l'industrie. Il y a aujourd'hui trois classes d'ouvriers : les travailleurs libres, les paysans de la couronne ou des particuliers, qui disposent de leur temps pour toute l'année ou pour l'hiver seulement; — les serfs tenus à la corvée (ce dernier cas est ordinaire dans les fabriques fondées par des propriétaires qui se sont faits manufacturiers ou par des manufacturiers qui ont pris à bail pour quatre-vingt-dix ans des terres avec leurs serfs); — enfin les serfs achetés par des fabricans avec autorisation, pour être employés chaque jour de la semaine. On en viendra à reconnaître que le travail gratuit et contraint est ingrat, que l'homme ne rend qu'autant qu'il reçoit, et la corvée disparaîtra partout comme la forme de labeur, sinon la plus odieuse, du moins la plus improductive. Déjà l'ouvrier salarié apparaît comme le compagnon indispensable du développement de l'industrie.

Ainsi la modification du sort des serfs et de la classe intermédiaire sera le complément de cette conquête intérieure, dont les voies ferrées seront l'instrument décisif. Ce n'est pas une vaine utopie; il ne peut y avoir une évolution progressive du pays sans le progrès même

de ceux qui la lui feront faire. La civilisation, au lieu de séjourner dans la couche superficielle de la nation ou de consister dans la juxtaposition d'un appareil militaire, administratif, académique, pénétrera dans la nation même, et s'infiltrera peu à peu jusque dans les masses. La barbarie disparaîtra de l'Europe; un peuple chrétien s'élèvera au rang des autres peuples chrétiens du globe. De tels changemens ne se sont guère accomplis dans le passé que par les révolutions et les guerres, qui ont eu leur rôle providentiel. L'homme a sans doute mérité que la Providence soit aujourd'hui plus douce dans le choix des moyens, et des capitaux associés, maniés dans des vues généreuses, appliqués habilement aux opérations industrielles, suffisent pour l'extension de l'ordre le plus avancé.

V.

Il ne nous resterait maintenant qu'à présenter une évaluation approximative du revenu de ces chemins de fer, si nous ne jugions convenable de tenir compte jusqu'au bout de l'esprit de défiance qui voit l'ambition de la Russie prête à tirer de la paix même des forces nouvelles. Après avoir fait sortir de l'énergie surexcitée d'une population de 65 millions d'âmes une puissance inouie de production, la Russie remplacerait, dit-on, la passion de la guerre, de l'envahissement et de la monarchie universelle par la passion de l'accaparement des marchés et du monopole! On veut qu'elle cherche une autre issue et des armes plus sûres à tant de visées ambitieuses forcées de se contenir, et qu'en renonçant à peser sur le monde du poids d'une nation militaire, elle entende se faire compter comme une nation industrielle de premier ordre, sinon d'un rang exceptionnel. Les états européens, ajoute-t-on, n'ont tous ensemble qu'un territoire limité dont la population aura bientôt rempli le cadre; pour elle, son territoire habitable, de la Vistule à l'Amour, offre au peuplement des espaces indéterminés. Tandis que l'Europe conservera ses proportions, elle acquerra celles d'un colosse plus fort que jamais par sa prospérité. Alors ne sera-t-elle pas de fait l'arbitre de l'Europe? Se soumettra-t-elle modestement à un équilibre qui sera rompu en réalité? Qui répondra de son abnégation future? Donc la question fatale de suprématie pourra se représenter après comme avant la transformation économique de la Russie; elle n'aura changé de voie que pour mieux atteindre le but.

Nous avons reproduit l'observation sans l'affaiblir, et il sera aisé de prouver ce que nous affirmions plus haut, qu'aucune éventualité ne prendra l'Europe occidentale en défaut. Sans doute la pondération des forces concourt à rendre les états réciproquement respectueux de

leur dignité, mais l'Europe ne se trouvera jamais à la merci d'une magnanimité suspecte, parce qu'il y a pour elle une série d'agrandissemens parallèles à ceux de la Russie; devant elle est une carrière où déjà elle occupe des positions; sa marche est toute tracée : elle n'a qu'à suivre sa pente.

A cette heure, la Russie gagne à se recueillir en elle-même; l'Europe se fortifiera en sortant de chez elle. Les migrations barbares sont épuisées, les migrations civilisatrices se continueront d'après une direction nouvelle, et l'espace ne fait pas défaut à l'Europe, autour d'elle ou même à ses portes, si elle tient à ne pas se disperser. Regardons la Méditerranée; l'Angleterre y a ses colonies insulaires. La France a fondé un état sur les côtes de l'Afrique. Est-ce que le reste du littoral, si heureusement exploité par les Grecs et les Romains, sera abandonné à la barbarie par l'Espagne, l'Italie, l'Autriche, puissances méditerranéennes comme la France, et qui, sans avoir à le conquérir, y peuvent implanter des colonies? Ce bassin n'offrira pas perpétuellement le fâcheux contraste du bord septentrional florissant, du bord méridional inculte et dégradé, lorsque la vapeur les rapproche pour une destinée commune. Ce n'est pas tout. Est-ce que l'Occident ne fera rien des deux Turquies? Sans doute ce n'est pas pour d'indignes morcellemens qu'il a arraché l'empire ottoman à la Russie; le partage était la solution de l'Europe divisée, l'intégrité est celle de l'Europe confédérée. Cet empire d'ailleurs mérite l'indépendance, parce qu'il est le foyer d'intelligence et de sociabilité de l'islamisme; mais l'indépendance pour lui ne doit pas consister à se tenir isolé des états qui l'ont pris sous leur sauvegarde; tels ne sont pas ses vœux. Tôt ou tard il se rattachera à l'Autriche par un chemin de fer qui de Constantinople ira sur Belgrade, au Golfe-Persique par un chemin de fer qui de Constantinople traversera l'Anatolie, et suivra la vallée de l'Euphrate jusqu'à Bassora. Le chemin de Belgrade est à l'étude, le chemin de l'Euphrate a été partiellement concédé sur l'initiative de l'Angleterre; le reste viendra. Il y aura donc une grande voie de terre s'étendant de l'Allemagne aux mers de l'Inde, restauration des routes commerciales de l'antiquité, qui partagera avec le canal de Suez le transit de l'Asie. Ainsi, tandis que la Russie se liera au réseau européen par ses voies ferrées, l'empire ottoman se reliera pareillement au même réseau. Le pendant obligé des chemins de fer russes, ce sont les chemins de fer turcs. Les uns se font, les autres se feront. En ce temps de communications rapides, les chemins de fer se croisent avec les chemins de fer, de même qu'au temps de l'immobilité les forteresses s'alignaient face à face. En effet, si jamais la Turquie avait besoin d'être protégée, cette voie de terre, du centre de l'Europe à l'Océan indien, se-

rait éminemment stratégique; mais, outre sa destination militaire et commerciale, elle servira à l'expansion, devenue probable, des populations européennes vers l'Orient. On sait que l'Europe a des oscillations alternatives vers l'Orient et l'Occident. Au moyen âge, longue période orientale qui a instruit son génie commercial et industriel; depuis la réforme, longue période occidentale qui lui a fait reconnaître toutes les terres du globe pour en prendre possession au profit de son industrie et de son commerce. Après cette marche à l'ouest, qui a eu pour résultat l'assimilation du Nouveau-Monde, la voilà qui reprend sa route vers l'est, c'est-à-dire vers l'ancien continent, qu'elle doit régénérer. Dès la dernière moitié du XVIIIe siècle, elle a assis un empire dans la péninsule indienne; durant la première moitié du XIXe siècle, elle n'a cessé d'agir sur les deux Turquies. La voie de terre que nous avons indiquée, dont les jalons commencent à se poser, permettra à son mouvement de s'opérer par une progression régulière dans toute l'Asie-Mineure, qui lui est ouverte.

Grâce à l'établissement de cette voie monumentale, de ses nombreux embranchemens et des lignes qui se coordonneront successivement avec la ligne principale, la région occidentale du continent asiatique, comprise entre la Méditerranée, la Mer-Noire, la Caspienne, les rives de l'Indus et l'Océan indien, région avec laquelle l'Europe antique ou moderne a eu tant de contacts accidentels ou suivis, sera annexée au monde civilisé, dont les frontières auront été reculées par l'application des voies ferrées. Les émigrations suivront cette extension des frontières. Le courant qui, depuis trois siècles, se dirige au-delà de l'Atlantique et verse présentement jusqu'à trois cent mille âmes par année sur le Nouveau-Monde, ce courant obéira à un souffle irrésistible, et se retournera vers l'ancien continent, où le Danube et la Méditerranée le conduiront si facilement et si vite. Les jachères immenses de l'Asie-Mineure ne sont pas moins attrayantes que les savanes de l'Amérique, et elles sont de plain-pied avec l'Europe; la bête de labour de la vallée du Rhin s'y acheminerait sans avoir d'autre mer à traverser que le détroit du Bosphore ou des Dardanelles. Ici, sans aucun dérangement des possesseurs du sol, il y aura place pour d'innombrables contingens de nos populations agricoles et industrielles, et leur implantation sera aisée dans ce pays, où toutes les nations se sont façonnées à vivre côte à côte, toutes les langues à se comprendre, tous les cultes à se tolérer. Ces territoires, dont l'opulence sommeille, seront régénérés, et avec eux ces races orientales, douées de la beauté, de l'intelligence, du soleil, n'ayant besoin que d'une lumière morale nouvelle. C'est par l'adjonction de ces provinces asiatiques que la base territoriale du monde européen sera élargie : — d'une part, une ag-

glomération de contrées et de populations, la plus vaste qui ait jamais existé; de l'autre, une confédération de nations indépendantes et autonomes, la plus équitablement unie qui se soit jamais édifiée. Ce sera la transformation de l'empire romain : l'Europe est partie de cet empire en ruines; au bout de dix-huit siècles, elle l'aura reconstitué, par un labeur commun, dans des conditions humaines et dans des proportions supérieures.

Voilà la série des agrandissemens de l'Europe occidentale, sa réponse à la Russie. Si la Russie, par son entreprise actuelle, cherche une revanche, l'Europe a une victoire dont elle profitera; comme la Russie, elle deviendra moitié européenne, moitié asiatique; en se contrebalançant, leurs accroissemens matériels garantiront le bon accord; l'équilibre ne périra pas. Et quand il plairait à certaines imaginations impatientes de se transporter à l'autre extrémité de l'Asie pour découvrir en Chine le nouveau théâtre de la question d'Orient qui vient de se vider en Turquie, théâtre sur lequel se retrouveraient à l'état d'hostilité flagrante la Russie, l'Angleterre et l'Amérique du Nord peut-être, que faudrait-il en inférer? Eh! sans doute, puisque l'Europe entière est comme emportée à la régénération de l'ancien continent, la Russie prendra sa part de cette œuvre; du jour même où elle a dû rétrograder devant Constantinople et les deux Turquies, de ce jour peut-être elle a tourné ses regards vers l'Asie reculée, vers cette masse énorme peuplée de 4 ou 500 millions d'âmes, empire des Birmans, Mongolie, Cochinchine, Chine et Japon, masse encore réfractaire à l'initiation européenne, vers laquelle elle peut se diriger sans sortir de son territoire, en trouvant l'emploi utile de sa force exubérante et en suivant encore dans sa marche l'étoile de Pierre le Grand. Déjà la Chine est en proie à l'une de ces révolutions qui, après bien des péripéties, appellent l'intervention étrangère. Tout présage qu'il y aura là une dernière lutte des civilisations de tous les âges, un choc suprême de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique. Toutefois, si l'ascendant de l'Europe doit s'y établir, la victoire demeurera encore à l'équilibre, qui doit faire le tour du monde jusqu'à conciliation entière des prétentions et des intérêts des peuples; l'Europe appliquera le principe souverain qu'elle applique depuis trois cents ans : ce n'est rien de plus, ce n'est rien de moins. Cela dit, puisqu'en étendant nos prévisions jusqu'aux bornes du probable, nous pouvons envisager l'avenir avec sérénité, laissons passer ces chemins de fer qui soulèvent tant d'ombrages et de questions, et terminons par des chiffres.

Trop d'élémens nous feraient faute, on se l'imagine bien, pour qu'il nous fût possible d'évaluer le revenu immédiat des chemins de fer russes avec une rigueur mathématique; dès-lors nous serions

réduit à faire remarquer que le réseau bénéficiera de presque toute la circulation existante, circulation considérable, on s'en souvient, si l'expérience du chemin de Pétersbourg à Moscou ne nous autorisait à présenter une appréciation moins vague.

En 1855, le rendement brut de la ligne de Pétersbourg à Moscou, pour le transport des voyageurs et des marchandises, a été de 20,957,296 francs, soit par kilomètre 32,542 francs; l'année dernière, il a été de 30,013,032 francs, soit par kilomètre 46,604 francs. Les tarifs du réseau ne seront pas moins favorables. Il n'y a donc rien de hasardé à avancer que ses 4,162 kilomètres, à 45,500 francs par kilomètre, donneront une recette brute de 189,371,000 francs. Si l'on porte les frais d'exploitation à 50 pour 100, le revenu net sera de 94,685,500 francs, ce qui représente plus de 8 1/2 pour 100 sur un capital de 1,100 millions. Peut-être est-il assez naturel de craindre, dans une opération lointaine, un surcroît de dépenses qui diminuerait le revenu présumé, qui altérerait même le taux de la garantie. Si cela arrivait, la concession du minimum d'intérêt à 5 pour 100, de la jouissance du réseau durant quatre-vingt-cinq ans, et des autres faveurs accordées par le gouvernement russe, n'aurait été qu'un leurre. Pourtant un territoire faiblement accidenté ne comporte pas des tours de force dispendieux. Le peu de relief du sol sur plusieurs parties du tracé offrira même des facilités exceptionnelles. La main-d'œuvre est à meilleur marché qu'ailleurs, les bois sont à bon compte. Quant au matériel, rails, locomotives, machines, etc., la compagnie n'aura garde de les demander aux établissemens de la métallurgie russe, qui sont reculés dans les terres et travaillent à des prix surélevés; elle s'adressera aux usines de la Belgique, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France, et l'on notera en passant que l'industrie occidentale retiendra toute la portion du capital destinée à en solder la fourniture, 300 millions peut-être, circonstance atténuante de l'expatriation des capitaux européens. Il va de soi que l'entrée en Russie est franche de tous droits de douane. Puisque la dépense ne doit être grossie par aucun incident particulier, il suffit donc qu'elle ait été fixée à une limite qui laisse de la marge. D'après le capital admis, le kilomètre reviendra à 273,000 francs pour une seule voie, les terrassemens et les ouvrages d'art devant être établis pour deux voies. Or, en France, le kilomètre de chemin de fer, dans les mêmes conditions, revient à 228,000 fr., sur lesquels plus de 30,000 francs sont imputables à l'acquisition des terrains. Ce sont des chiffres officiels. En Russie, le maximum des indemnités de cette nature ne saurait dépasser 2,000 francs, soit à cause du bon marché des terrains particuliers, soit à cause de l'abandon gratuit des terrains de la couronne, dont les lignes pro-

jetées traversent les domaines sur de très grandes longueurs. En conséquence, sur une moyenne de 273,000 francs, il y aura un reliquat assez considérable pour couvrir toutes les éventualités ou pour augmenter le trafic des lignes principales par la création de voies subsidiaires.

En résumé, sous le rapport des avantages, l'opération se place au rang des meilleures opérations de ce genre; elle ne sort des proportions ordinaires que par la puissance des moyens et la fécondité des résultats, et à tous ces résultats la civilisation ne court aucun risque, elle ne perd jamais, elle gagne toujours, quoi que la Russie puisse vouloir. Cependant, si les apparences ne sont pas décevantes, la Russie abandonne ce que la politique de Pierre et de ses successeurs jusqu'à ce jour a eu d'insociable et de farouche. Pierre voyait dans la civilisation une sorte d'héritage dont l'initié ne pouvait être bien saisi que par la servitude ou la mort de l'initiateur. Il fallait en finir avec une pareille prétention, qui n'est elle-même qu'un reste de barbarie. Aujourd'hui, n'en doutons pas, la Russie comprend qu'elle ne peut continuer ses traditions qu'en ce qu'elles ont de généreux. Nous tenons pour un acte non équivoque de ces dispositions nouvelles l'exécution de ses chemins de fer. Si, comme on l'a souvent répété, Pétersbourg a été une fenêtre ouverte pour faire pénétrer l'air de l'Europe en Russie, le réseau fera mieux encore : il placera la Russie et l'Europe dans le même milieu atmosphérique. Nous ne pourrions y voir une menace pour l'Occident sans accuser le gouvernement russe de démence et de vertige; nous aimons mieux lui accorder le mérite d'avoir profité de l'expérience, et y voir un présage de rapprochement. Certes, lorsque d'un bout à l'autre et dans tous les sens l'Europe aura un même système de circulation et que chacune de ses nations sera placée dans les meilleures conditions relatives de production et d'échange, ne sera-t-elle pas bien près d'avoir le même système économique? N'aura-t-elle pas conquis les garanties de paix les plus multipliées et les plus solides? C'est pourquoi nous regardons les grands travaux destinés à relier les états entre eux comme des signes d'intentions pacifiques, et, pour quiconque y voudra réfléchir, la Russie ne pouvait mieux prouver la sincérité de sa signature au bas du dernier traité qu'en se proposant de s'incorporer matériellement à l'Europe. Que d'autres voient dans ses chemins de fer des préparatifs d'envahissement; l'Europe, ayant conscience de sa dignité et de sa force, serait plutôt en droit d'y reconnaître un hommage rendu à son ascendant par une puissance qui l'avait longtemps défiée.

E. Barrault.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril 1857.

Dans cet ensemble des choses qui apparaît à chaque instant sous nos yeux, il est toujours un certain nombre d'épisodes distincts, d'une importance inégale, d'une nature éphémère ou durable, et qui résument la politique du moment. Aujourd'hui, si l'on procède par élimination, le dernier mot des élections anglaises a été dit, le ministère britannique garde sa situation, une sorte de halte s'est faite entre la crise électorale qui vient de finir et l'ouverture du parlement, qui va reprendre ses travaux. Il y a peu de jours encore, la rupture diplomatique qui a éclaté entre l'Autriche et le Piémont créait comme un nouveau ferment de trouble. La difficulté subsiste sans doute au nord de l'Italie, comme subsiste au sud de la péninsule le différend entre les deux puissances de l'Occident et le roi de Naples. Seulement ici le temps est un peu invoqué comme souverain médiateur. L'Autriche et la Sardaigne, après avoir publié leur querelle, ne semblent pas disposées à se départir d'une certaine modération d'attitude; l'une et l'autre surtout désavouent la pensée de ces formations de camps militaires dont on a parlé, et qui eussent été une trop visible, une trop belliqueuse attestation d'un périlleux état d'hostilité, de telle façon que la complication disparaît presque, ou du moins elle ne survit que parce qu'elle se lie à cette situation de l'Italie qui est toujours un des plus terribles problèmes de la politique européenne. Que reste-t-il donc? Il reste des difficultés diverses, l'affaire de Neuchâtel, que la conférence réunie à Paris s'efforce de conduire à un dénoûment heureux, le mouvement électoral qui agite en ce moment les principautés danubiennes, — et de tous les problèmes actuels, le moins grave peut-être n'est pas cette question chinoise qui apparaît dans le lointain de l'extrême Orient. Si lointaine que soit la question, elle n'est pas moins sérieuse, surtout pour l'Angleterre, et elle intéresse l'Europe elle-même, comme tout ce qui est de nature à influer sur la civilisation du monde.

Les faits sont assez connus. Il y a quelques mois déjà, l'Angleterre, la France et les États-Unis, par des considérations diverses, cherchaient diplo-

matiquement à combiner une démarche commune pour demander au Céleste-Empire le renouvellement des traités de commerce qui vont expirer et pour obtenir des conditions plus favorables aux intérêts européens. — Cette démarche collective se préparait, lorsque les autorités anglaises en Chine, pressées par les circonstances ou trop emportées par un zèle d'action, prenaient l'initiative de mesures d'hostilité qui ont eu un singulier retentissement en Angleterre, qui ont un moment ébranlé le cabinet de Londres, et qui ont fini par imposer au gouvernement de la Grande-Bretagne la nécessité d'une guerre qu'il eût voulu peut-être éviter. Il résulte de là plusieurs conséquences qui se déroulent aujourd'hui : la situation de tous les Européens en Chine s'est subitement aggravée, toutes les passions nationales des Chinois contre les étrangers se sont réveillées, et l'Angleterre s'est créé une position particulière; elle a marché en avant et a ouvert le feu, au lieu d'agir par la voie de la diplomatie, comme elle l'avait d'abord proposé.

Deux faits principaux, on le voit, sont en présence : il y a la politique que la France et les États-Unis auront à suivre pour sauvegarder leurs intérêts, et il y a la guerre qui est venue s'imposer à l'Angleterre. On pourrait ajouter une dernière considération, faite pour peser dans la balance : c'est la difficulté de cette guerre. Les Anglais éclairés et prévoyans ne méconnaissent pas la gravité d'une telle situation. S'ils mettent le pied sur le sol chinois, s'ils marchent sur Pékin, ils craignent de donner des forces nouvelles aux insurgés qui entretiennent depuis si longtemps la guerre civile, de faire tomber dans l'anarchie et la dissolution cet empire de trois cents millions d'hommes, et de voir se fermer pour leur commerce un immense débouché. Aussi, en envoyant un nouveau négociateur, lord Elgin, et en expédiant des soldats, en se préparant en un mot à tous les événemens, l'Angleterre ne néglige-t-elle rien pour alléger le poids et diminuer les complications d'une lutte dont elle mesure la gravité sans trop savoir encore comment elle pourra s'y soustraire. De là les efforts tentés récemment par le cabinet anglais pour amener sur son terrain les États-Unis et la France, pour provoquer ces deux gouvernemens à l'action. L'Angleterre n'a pas réussi auprès des États-Unis : le cabinet de Washington envoie des forces navales en Chine et un négociateur, M. Reed; mais il refuse de se laisser entraîner dans la guerre, et maintient l'indépendance de son action. Le cabinet de Londres ne semble pas avoir eu plus de succès dans ses tentatives auprès du gouvernement français, qui a déjà envoyé des forces maritimes avant que les dernières hostilités eussent éclaté. Lord Elgin est venu récemment à Paris avant de partir pour la Chine; ce que le ministère anglais demandait peut-être, c'était un concours effectif, l'appui de forces de terre; sans aller jusqu'à cette limite extrême, la France sera du moins représentée dans les événemens, et appuiera l'Angleterre par une sérieuse démonstration. Pour le moment donc, c'est l'Angleterre seule qui est engagée dans la guerre, à moins d'une soumission des Chinois, et elle envisage cette lutte comme toutes les entreprises proposées à sa puissance. Il est constant d'ailleurs que dans tout ce qui s'est passé à Canton il y a eu des faits dont le gouvernement anglais, sous l'empire d'une nécessité pressante, peut bien accepter la responsabilité, sans que les autres états soient obligés de s'y associer encore. Qu'on remarque bien en effet que s'il n'y a point à balancer aujourd'hui, cette guerre a eu pour

point de départ des actes jugés sévèrement, même en Angleterre. Mais tous les intérêts européens ne se trouveront-ils pas bientôt enveloppés dans une solidarité fatale? Tous les étrangers ne seront-ils pas des Anglais pour les Chinois? Déjà la haine furieuse des populations s'est manifestée, dit-on, par le massacre des Européens, par l'incendie des magasins de Hong-kong. Jusqu'à quel point alors Français et Américains pourraient-ils rester spectateurs inactifs? Ce ne serait plus une guerre particulière d'une origine douteuse, ce serait une lutte ouverte entre la civilisation et la barbarie chinoise, et c'est ce qui fait de cette question lointaine une question de politique universelle, dont nul ne peut prévoir les développemens et les suites.

La Chine est loin; pour le moment, la politique européenne se résume dans d'autres faits moins vagues et plus faciles à saisir. La question de Neuchâtel, débattue depuis deux mois dans une conférence, est toujours pendante; elle a traversé néanmoins, selon toute apparence, les phases les plus difficiles. On ne peut dire véritablement qu'elle n'ait eu ses péripéties. Il y a trois mois, la guerre semblait imminente entre la Prusse et la Suisse. Bientôt on croyait presque à une solution immédiate par cela seul qu'une conférence était réunie. Peu après, les négociations se prolongeant, on finissait par croire à l'impossibilité d'une transaction, à l'impuissance définitive de la diplomatie, et pendant ce temps la diplomatie cherchait laborieusement une issue à travers les prétentions les plus opposées. Ces prétentions étaient très opposées en effet, et il y a eu même un instant où tous les moyens de rapprochement direct entre la Suisse et la Prusse se sont trouvés réellement épuisés; il y avait trop de distance entre les conditions primitivement proposées par le cabinet de Berlin et les concessions offertes par le conseil fédéral de Berne. C'est alors justement que la diplomatie s'est mise à l'œuvre et que les autres puissances ont pris l'initiative d'un arrangement qu'elles ont dû présenter à l'acceptation de la Prusse et de la Suisse. L'arrangement devait nécessairement prendre un milieu entre les prétentions contraires, tendre à concilier tous les intérêts, toutes les susceptibilités même. Il paraît avoir été unanimement adopté par les quatre puissances désintéressées dans l'une des dernières séances de la conférence, et il a été immédiatement transmis à Berlin, tandis que l'un des plénipotentiaire suisses, le docteur Kern, se chargeait d'aller à Berne le soumettre lui-même au conseil fédéral. Quelles sont les conditions de cette transaction? Le roi de Prusse, on le sait, tenait essentiellement à conserver le titre de prince de Neuchâtel et de Valengin; la Suisse refusait au contraire de reconnaître ce titre, signe d'une souveraineté désormais abolie. Le roi Frédéric-Guillaume pourra porter encore ce titre de prince de Neuchâtel, auquel il tient; seulement ce droit ne résulte pas du traité même, où il n'en est nullement question : il est inscrit dans un des protocoles de la conférence et placé sous la sanction des quatre puissances. Autre difficulté : la Prusse réclamait deux millions comme indemnité; la Suisse refusait non-seulement la somme en elle-même, mais encore elle n'admettait pas cette qualification d'indemnité. La conférence dit que la confédération helvétique paiera un million à la Prusse, et elle supprime le mot d'indemnité. Quelques autres sacrifices sont imposés aux deux parties sur les divers points en litige. Le roi de Prusse avait demandé que la révision de la constitution de Neuchâtel fût ajournée à six mois, et que le droit de vote fût exclusivement réservé aux habitans

natifs du canton. Cette condition a disparu entièrement. De son côté, la Suisse s'engage à couvrir d'une amnistie complète tous les faits se rattachant à l'insurrection royaliste de l'an dernier, et elle se charge de tous les frais occasionnés par ces événemens. Les revenus des propriétés de l'église annexées au domaine de l'état en 1848, les biens dépendant des hospices, des fondations pieuses, ne pourront être détournés du but de la fondation ou de leur destination primitive. A ces conditions, l'article du traité de Vienne qui consacre la souveraineté du roi de Prusse est abrogé, et Neuchâtel devient exclusivement canton libre, souverain et indépendant, comme tous les autres cantons dans la confédération helvétique.

Maintenant quel sera le sort de ce projet? Il ne peut être douteux, bien que les plénipotentiaires de la Prusse et de la Suisse ne se soient pas crus autorisés à accepter les propositions des quatre puissances médiatrices sans en référer à leurs gouvernemens respectifs. La Prusse n'a évidemment nul intérêt à prolonger des difficultés qui ne seraient plus que d'inutiles subterfuges pour défendre des droits de souveraineté désormais chimériques. La Suisse a moins d'intérêt encore en ce moment à laisser les négociations se rompre et la question reprendre tout à coup la gravité périlleuse qu'elle avait cet hiver. En définitive, le résultat est là : Neuchâtel reste canton suisse, exclusivement suisse en fait et en droit, et c'est bien le moins d'acheter par quelques sacrifices, d'ailleurs secondaires, une transaction qui a le suprême mérite de placer le fait sous la sanction du droit. C'est ce qu'a déjà pensé, à ce qu'il paraît, le canton de Neuchâtel lui-même, à qui l'arrangement proposé a été communiqué; c'est sans nul doute l'opinion du conseil exécutif de Berne, dût-il avoir à soutenir quelques luttes avec l'assemblée fédérale, et c'est ce que pensera aussi la Prusse, si son adhésion n'est même déjà connue. Il y a d'ailleurs une raison plus forte qui doit assurer le succès de cette transaction, conçue et préparée avec autant de dextérité que de ménagement pour tous les intérêts : c'est que celui des deux états qui refuserait d'y souscrire se mettrait nécessairement dans une position difficile vis-à-vis des quatre puissances médiatrices; il ferait bien plus encore, il se mettrait en flagrante et directe opposition avec l'opinion publique de l'Europe, qui a suivi les péripéties de cette négociation sans les connaître toujours exactement, sans se rendre compte même parfaitement de ce que c'était que la question de Neuchâtel, mais en condamnant d'avance celui qui pousserait la résistance au point de faire sortir un trouble général d'une difficulté de cette nature. L'intervention de l'opinion publique dans ces affaires délicates a parfois ses dangers, cela est possible; elle peut déranger les combinaisons de la diplomatie en tenant en éveil les susceptibilités : l'opinion néanmoins peut souvent aussi être un appui utile. Elle a été ici l'auxiliaire la plus efficace de la diplomatie, par cela même qu'elle a toujours réclamé une transaction pour que cette question de Neuchâtel disparût enfin de la politique, et emportât avec elle ces chances de conflit pour une souveraineté si étrangement disputée.

Et quand cette affaire de Neuchâtel aura disparu de la scène, l'Europe n'aura pas tout fini : elle aura le lendemain à régler une autre question de souveraineté, ou du moins la question d'une organisation nouvelle pour les principautés danubiennes. Il y a plus d'un an déjà, les plénipotentiaires de l'Europe, réunis pour signer la paix, inscrivaient dans le traité de Paris le

principe de la reconstitution des provinces du Danube, en reconnaissant aux populations roumaines le droit de faire entendre leurs vœux. Cette promesse commence à se réaliser aujourd'hui après une année, et elle se réalise au milieu de toutes les agitations d'une crise électorale. C'est le moment en effet où vont être élus les divans appelés à être les organes des besoins et des intérêts de ces populations. Le combat est déjà commencé, et il se livre, on peut le dire, autour d'une seule idée, celle de la réunion des deux provinces. Si l'on consulte le sentiment intime des populations roumaines, cet instinct de nationalité qui ne trompe pas, il n'est point douteux que la masse du pays est favorable à la fusion des deux provinces. Un comité électoral s'est formé à Jassy; il a publié un programme, et les points les plus saillans de ce programme sont l'union des principautés, la création d'un pouvoir héréditaire, l'établissement d'une seule assemblée générale législative, représentant les intérêts de toute la nation. Partout la même pensée s'est manifestée sous des formes diverses, et il est au moins bien clair que l'opinion favorable à l'union des deux principautés est très puissante; elle a même gagné du terrain dans ces derniers temps. Or c'est justement ce progrès qui a irrité toutes les passions hostiles, intéressées à empêcher l'expression d'un vœu dans ce sens. Le gouvernement lui-même en Moldavie s'est mis à l'œuvre pour diriger les élections selon ses vues. Le dernier caïmacan de la Moldavie, M. Balche, qui est mort il y a quelque temps, était déjà entré dans cette voie; son successeur, M. Vogoridès, marche plus hardiment encore à son but. Toute manifestation favorable à l'union a été interdite; les préfets ont reçu l'ordre de disperser par la force les comités qui s'étaient organisés pour les élections. Les arrestations se sont succédé, des violences ont été exercées contre les personnes les plus paisibles; non-seulement la censure a été rétablie, mais même les journaux qui se sont faits les défenseurs des idées d'union n'ont pu continuer à paraître en se soumettant aux prescriptions de cette censure. Le gouvernement moldave a trouvé du reste le moyen de perfectionner encore ce système de liberté! En même temps qu'il réduit ses adversaires au silence, il répand de son côté des publications, accusant ceux qui ne peuvent lui répondre de ne prêcher l'union que pour introduire le socialisme en Moldavie et remplacer la religion grecque par le catholicisme. Le socialisme a été employé à bien des usages; il lui était réservé encore, à ce qu'il paraît, de se trouver mêlé à l'idée d'une reconstitution nationale des principautés. Que les violences exercées par M. Vogoridès aient pu avoir tout d'abord un certain succès, cela n'a rien de surprenant : il agissait seul dans l'omnipotence de ses caprices; mais aujourd'hui les membres de la commission européenne des principautés sont arrivés sur le Danube. L'envoyé français, M. de Talleyrand, a été reçu avec de vives acclamations à Bucharest. C'est sous les yeux des représentans de l'Europe désormais que les élections vont se faire, et, s'ils ne peuvent encore tout empêcher, ils assureront un peu mieux du moins une liberté qui jusqu'ici a été dans les firmans turcs bien plus que dans la réalité.

Est-il dans les affaires intérieures de la France des incidens de nature à rappeler les regards et à distraire l'attention de ces questions diplomatiques ou du spectacle des autres pays? Non, le corps législatif poursuit ses travaux silencieux, touchant déjà au terme d'une session qui est la dernière de

la législature actuelle, et qui aura été sans doute plus pratiquement utile qu'elle n'a été bruyante. Le grand-duc Constantin, qui débarquait récemment à Toulon et qui a visité nos établissemens maritimes de la Méditerranée, arrive aujourd'hui à Paris; le frère de l'empereur de Russie va trouver les fêtes qui ont accueilli déjà depuis quelques années la reine d'Angleterre, le roi de Sardaigne, le prince de Prusse. En même temps de nouveaux chemins de fer viennent encore d'être inaugurés : il y a quelques jours, c'était celui de Chaumont, hier c'était la voie qui pénètre jusqu'au cœur de la Bretagne, jusqu'à Rennes. Par une sorte de compensation, s'il y a peu de faits d'un caractère politique, il s'élève depuis quelque temps toute sorte de polémiques de journaux. Il y a des polémiques sur les élections prochaines, et ceux qui provoquent ce qu'ils appellent les anciens partis ne voient pas qu'ils veulent trop prouver quelquefois. Il y a aussi des discussions sur les ascensions miraculeuses de saint Cupertin; mais par-dessus tout il y a eu la grande polémique engagée par un journal anglais, le *Times*, ni plus ni moins que sur ce sujet, la décadence de la France. Le *Times* a étudié l'histoire trop réelle de nos révolutions, il a feuilleté notre code civil au chapitre des successions, il a mesuré la taille de nos conscrits, et il reste convaincu que tout s'en va dans notre pays, que la taille même des hommes diminue. Le journal anglais aura probablement oublié, il y a quelques années, de répondre à un livre écrit par un révolutionnaire français sur la décadence de l'Angleterre, et aujourd'hui, les élections le laissant libre d'ailleurs, il aura rédigé sa réponse sous la forme d'un chapitre sur la décadence de la France. Sans doute tout n'est point fait pour rehausser le cœur en certains momens de notre histoire, et il n'y a aucune raison pour nous de n'être pas modestes. Le *Times* ne voit pas cependant qu'il a en face un pays qui a trompé des yeux plus clairvoyans. La France a une merveilleuse ressource : c'est le don de traverser le feu, non sans se brûler, mais sans y rester; c'est cette faculté d'évolution et de changement qu'elle possède plus que tout autre peuple, dont elle abuse souvent, et qui fait que, si elle tombe facilement dans le mal, elle s'en relève aussi aisément. Il y a une différence notable entre l'Angleterre et la France : la première sait tirer parti de tout, même de ses fautes; elle sait se tromper, si elle y a quelque intérêt; la France se trompe avec désintéressement, et tant qu'on ne lui aura pas ôté son esprit, qui est l'explication de sa supériorité et de ses mobilités, on n'en aura pas fini avec elle.

C'est ainsi que dans le mouvement des choses publiques, en dehors de tous les faits officiels, diplomatiques, économiques, administratifs, il s'agite toujours des questions qui touchent aux côtés les plus intimes de l'existence des peuples, et qui replacent en quelque sorte la politique sous la lumière de la philosophie et de l'histoire. De toutes ces questions, qui renaissent de temps à autre, qui passent dans les polémiques, toujours agitées et jamais résolues, l'une des plus sérieuses et des plus délicates peut-être est celle que pose un écrivain consciencieux, M. Dupont-White, dans un livre sur *l'individu et l'état*. L'auteur remue de nouveau ce problème sans l'éclairer d'un jour bien inattendu il est vrai, sans le dégager peut-être assez des obscurités d'une étude abstraite, mais avec talent et avec la sincérité d'un esprit qui cherche la vérité. Sans doute les rapports de l'individu et de l'état ne

sont par eux-mêmes qu'un fait secondaire qui se rattache à des phénomènes supérieurs, qui dépendent entièrement de lois plus générales; mais ces rapports, tels qu'ils sont, tels qu'on les voit chaque jour, ont le singulier avantage de donner la mesure des idées qui règnent, de montrer les tendances d'une société. M. Dupont-White, il nous semble, incline singulièrement vers l'état, en étendant les droits et les limites de son intervention légitime. Ce n'est pas qu'il nie le droit de l'individu, mais il lui donne le rôle subordonné; il le restreint au domaine privé, le plus souvent il voit en lui plutôt un obstacle au progrès qu'un instrument nécessaire de toutes les grandes choses. M. Dupont-White se donne peut-être assez beau jeu, lorsque, traçant le programme de ce qu'il faudrait faire pour donner satisfaction à l'individu de notre temps, il indique la suppression du budget de l'instruction publique, du budget des cultes, du budget des travaux publics, la suppression de la banque, des offices ministériels, du régime protecteur, des hôpitaux, de la loi sur le travail des enfans, de la loi sur les heures de travail, etc. Il n'en faudrait pas tant. L'individu tel que nous le connaissons n'est pas si difficile, et ceux qui réclament pour lui n'ont pas de si grandes prétentions. Ils demandent simplement que l'état reste ce qu'il doit être, le protecteur et le médiateur de tous les intérêts, l'instrument toujours puissant de la défense nationale, le négociateur de toutes les transactions diplomatiques, le garant de la paix publique, en laissant à l'individualité humaine le droit d'intervenir dans toutes les affaires. Il n'y a qu'à regarder notre temps et à voir ses tendances. Quelle est sa direction? Ce ne sont point à coup sûr les droits de l'état qui sont en péril. L'état vit, et quand on le menace, quand on l'ébranle, il se relève tout à coup avec une force nouvelle et plus grande. C'est bien plutôt l'individualité humaine qui s'affaiblit et disparaît dans la confusion, et c'est le sentiment individuel qu'il faudrait réveiller en lui montrant ce qu'il peut, ce qu'il doit, et ce qui lui est permis quand l'homme, en exerçant ses droits, obéit à une loi morale supérieure, qui le stimule et le contient à la fois.

Cependant la littérature qui vit par l'imagination, par toutes les facultés créatrices et poétiques, cette littérature se remue, cherche à attester sa présence par une activité apparente et produit peu réellement. Elle souffre d'un mal invétéré et profond : elle semble s'être séparée du sentiment de la vérité morale, de l'observation fidèle et sincère de la vie humaine. Que lui reste-t-il? Elle en est à l'imitation, ou elle se réfugie dans quelque combinaison dont l'unique originalité consiste à mêler ensemble beaucoup de matérialisme et de vides abstractions qui prennent le nom d'idéal. La littérature romanesque surtout s'agite plus qu'elle ne vit, elle se démène plus qu'elle ne marche; elle reprend, en les exagérant, de vieux sophismes et de vieilles peintures qui ressemblent à des fragmens inédits d'autrefois, et c'est ainsi que dans un moment où l'on ne voit naître ni *André*, ni *Colomba*, la grande nouveauté est *Madame Bovary*, œuvre de M. Gustave Flaubert, écrivain de Rouen, puisqu'il est avéré que nous avons aujourd'hui une école de Rouen, comme nous avons eu une école de Marseille. M. Gustave Flaubert est le romancier de cette école de Rouen dont le poète est M. Bouilhet, auteur de *Melœnis* et de *Madame de Montarcy*. M. Bouilhet imite M. de Musset dans son poème, l'auteur de *Ruy Blas* dans son drame; M. Flaubert imite

M. de Balzac dans son roman, comme il imite M. Théophile Gautier dans quelques autres fragmens qui ont été récemment publiés. L'auteur de *Madame Bovary* appartient, on le voit, à une littérature qui se croit nouvelle, et qui n'a rien de nouveau, hélas! — qui n'est même pas jeune, car la jeunesse, en ne s'inspirant que d'elle-même, a moins d'expérience, moins d'habileté technique, et plus de fraîcheur d'inspiration. M. Gustave Flaubert imite M. de Balzac, disons-nous; il imite du moins tous ses procédés, ses descriptions minutieuses, ses prétentions d'analyse et de dissection, ses néologismes étranges et barbares : il ne peut parvenir à s'assimiler cet art qui a mis parfois un cachet si vigoureux dans les ébauches puissantes ou grossières de l'auteur du *Père Goriot*. Qu'est-ce donc que cette héroïne de la Normandie, *madame Bovary?* C'est encore une femme incomprise de province, qui passe des Ursulines, où elle a fait son éducation, à la ferme de son père, qui prend un petit verre de curaçao avec son prétendu, accepte pour mari un pauvre officier de santé veuf, se donne sur son chemin deux ou trois amans, fait une banqueroute de huit mille francs pour satisfaire ses goûts de luxe, et finit par s'administrer une forte dose d'arsenic qu'elle dérobe chez son ami l'apothicaire Homais, notable de Yonville-l'Abbaye, arrondissement de Neufchatel. Les perplexités d'un pauvre médecin vulgaire et obtus, la suffisance de l'apothicaire voltairien, un étudiant en notariat, un jeune fermier dégrossi homme à bonnes fortunes, les petitesses de la vie de province, c'est là le monde où l'auteur a placé la figure resplendissante de son héroïne.

Pour une personne d'un tempérament si idéal, c'est vraiment du malheur de ne rencontrer qu'un étudiant en notariat pressé d'acheter une étude et de se ranger, ou un jeune et robuste fermier gâté par ses succès auprès des Danaé du théâtre de Rouen. Pour une femme qui s'est si bien accoutumée dans la ferme de son père à goûter toutes les somptuosités de la vie la plus raffinée, il est cruel, on n'en peut disconvenir, de rester en route faute de huit mille francs. L'aventure est peu poétique; elle prouve de plus ce qu'il y a de danger pour une femme de province à faire des dettes et à poursuivre un peu trop ardemment l'idéal par la commodité de l'*Hirondelle,* voiture qui fait le service de Yonville-l'Abbaye à Rouen. On finit par l'arsenic, et c'est ce qui a fait sans doute que la justice, qui avait évoqué ce roman devant elle pour certains détails un peu libres, a fini par lui donner bien heureusement l'absolution légale pour le renvoyer devant son vrai juge, qui est le bon goût. Ce n'est pas, il faut bien le remarquer, que *Madame Bovary* soit un ouvrage où il n'y ait point de talent; seulement dans ce talent il y a jusqu'ici plus d'imitation et de recherche que d'originalité. L'auteur a un certain don d'observation vigoureuse et âcre; mais il saisit les objets pour ainsi dire par l'extérieur sans pénétrer jusqu'aux profondeurs de la vie morale. Il croit tracer des caractères, il fait des caricatures; il croit décrire des scènes vraies et passionnées, ces scènes ne sont qu'étranges ou sensuelles. Par une bizarrerie de plus qui ne saurait surprendre, ce roman contient évidemment une idée, une pensée sociale, bien que cette pensée ne soit point facile à démêler, et l'auteur, sous forme de compliment, dit à l'avocat qui l'a défendu, à M. Senart, que par sa magnifique plaidoirie il a donné à l'œuvre *une autorité imprévue.* Que la parole de M. Senart ait donné une autorité imprévue à *Madame Bovary,* il est inutile de le rechercher; il resterait à savoir si

Madame Bovary peut rendre le même service à la parole de M. Senart.

Quel est d'ailleurs aujourd'hui le roman, la nouvelle, le conte où n'apparaisse point l'idée sociale et régénératrice ? C'est le propre de cette littérature à laquelle se rattache, il nous semble, M. Gustave Flaubert. Cette littérature prend aisément le ton apocalyptique, elle fait de ses personnages des prédications vivantes de démocratie humanitaire. Dans une collection de petits récits qui s'appelle *les Six Aventures,* M. Maxime Ducamp va jusqu'en Nubie pour révéler la grande idée, et c'est à propos de l'histoire d'une Nubienne vendue à un pacha qu'il s'arrête tout à coup pour parler de l'état stupide d'infériorité où les femmes sont tenues encore en France « par une législation brutalement incomplète, qui, grâce à la puissante impulsion donnée par les apôtres d'une doctrine basée sur des principes éternels, ne tardera pas à disparaître. » L'idée, le monde nouveau, l'émancipation universelle! c'est là aussi le sujet de *la Païenne* de M. Laurent Pichat. Le vieux monde est assez maltraité dans ce conte; il est représenté par divers personnages qui parcourent toute l'échelle du ridicule, depuis le pair de France, qui est sans doute aujourd'hui sénateur, jusqu'au savant officiel, qui est toujours de l'Académie. Le monde nouveau! il a pour représentant un jeune écolier imberbe de dix-huit ans, Daniel d'Espouilly, qui parle fièrement de la démocratie à son père et à sa mère, et qui, cela dit, part pour l'Amérique, où il trouve la bien-aimée de ses rêves dans la fille d'un instituteur français que ses disgrâces ont poussé en Californie. Le monde nouveau est aussi quelque peu représenté par un certain Louis Beaudoin, un autre exilé volontaire en Amérique, qui s'est lié d'amitié avec l'héroïque Daniel, et qui, revenant en France, est chargé par son ami de préparer sa famille à son mariage. Or savez-vous ce que fait cet étrange chargé de pouvoirs? Il noue tout simplement une intrigue d'amour avec la propre mère de son ami, Mme Suzanne d'Espouilly, qui a eu, il est vrai, bien d'autres aventures, mais qui rachète son passé par une passion dégagée cette fois de tout préjugé. Il faut voir comment Louis Beaudoin prend possession en souverain de cet intérieur de Suzanne d'Espouilly, et fait maison nette de tous ces savans d'autrefois, de tous ces oisifs de salon! Il faut voir aussi comment Daniel, revenant d'Amérique plus vite que ne l'auraient voulu les deux amans, afin de faire autoriser son mariage, humilie cette vieille société en l'invitant à la cérémonie de ses noces! Ce sont de jolis personnages, qui n'ont qu'un malheur, celui de ne pas vivre, et d'être, pour tout dire, des caricatures précieuses. Hélas! le vieux monde, comme on l'appelle, a ses faiblesses, ses ridicules, ses vices, si l'on veut; le monde qui nous est promis, s'il est tel qu'on le peint, est-il donc si merveilleux? A-t-il le droit de reprocher à l'autre ses laideurs morales? Le monde qu'on nous décrit a tous les vices et même les ridicules du vieux monde, et il a les siens propres. Une chose doit frapper dans beaucoup de ces peintures, qui ont la prétention de révéler l'idéal des sociétés nouvelles. Autrefois les héros et les héroïnes de romans qui se livraient à leurs passions, à leurs sens, ne prenaient pas tant de peine pour déguiser une liaison; ils étaient licencieux souvent, ils n'étaient pas trop guindés. Depuis que le monde nouveau est annoncé, tout change. Mme Bovary a des soifs de félicité et d'ivresse; Mme Suzanne d'Espouilly s'initie aux idées de l'avenir en allant avec son amant sous les ombrages de Versailles; elle épure sa vie par cet

amour suprême qui lui fait entrevoir les destinées futures de l'humanité. Il n'y a point certainement ici moins de matérialisme; c'est un matérialisme plus âcre, plus ardent, plein d'ambition et de prétentions à l'idéal, et le plus grand malheur est de voir souvent un certain art, des dons faciles prodigués dans ces peintures puériles ou bizarres; c'est de voir des esprits croire qu'ils vont trouver la nouveauté dans les débris de toutes les vieilles inspirations, lorsqu'en suivant une direction meilleure, par un travail plus sévère, avec un sentiment plus élevé et plus juste de la vérité et de la vie, ils pourraient à leur tour contribuer à charmer, à éclairer et à épurer l'intelligence des hommes lassés de sophismes.

L'intelligence, de quelque nom particulier qu'on la nomme, qu'elle s'appelle le goût en littérature ou l'opinion en politique, joue un rôle singulièrement actif dans notre siècle. L'opinion publique en effet, ce n'est point autre chose que l'intelligence s'appliquant à suivre les intérêts contemporains et intervenant partout, comme on l'a vu déjà dans la question de Neuchâtel. C'est l'opinion allemande, ou, si l'on veut, c'est la passion allemande qui a déterminé la politique suivie dans ces derniers temps par l'Autriche et la Prusse vis-à-vis du Danemark; c'est aussi l'opinion européenne qui a peut-être fini par retenir un peu cette politique, au moment où elle semblait tout près de s'engager dans une voie scabreuse. Les affaires de Danemark touchent aujourd'hui à un point où une solution doit nécessairement sortir de la situation même qui vient de se produire. Deux faits caractérisent cette situation, ainsi que nous le disions l'autre jour : les cabinets de Vienne et de Berlin, répondant aux dernières notes du Danemark, ont renouvelé récemment leurs représentations diplomatiques, en modifiant un peu toutefois l'objet de ces représentations, et en même temps une crise ministérielle éclatait à Copenhague. On sait où en était resté ce démêlé entre les deux puissances allemandes et le gouvernement danois. Si la Prusse et l'Autriche avaient maintenu l'intégrité de leurs réclamations primitives, en menaçant, au cas d'un refus du Danemark, de faire intervenir la diète de Francfort, rien ne pouvait empêcher la question de prendre un degré nouveau d'importance, de devenir en un mot européenne. Pour qu'il en fût ainsi, la France et l'Angleterre n'avaient nullement à se livrer à des manifestations diplomatiques et à publier leur opinion; elles n'avaient, si elles ont été interrogées, qu'à constater un fait qui découlait de la nature même des choses, puisque l'indépendance et l'intégrité de la monarchie danoise ont été l'objet d'une garantie européenne. Les cabinets de Vienne et de Berlin l'ont bien senti, et la diplomatie allemande a imaginé une combinaison ingénieuse qui consiste à réclamer pour les duchés un droit de consultation, non plus sur l'organisation générale de la monarchie, mais seulement sur leur propre constitution provinciale. Ainsi on évitait de laisser la question prendre un caractère européen. Telle est la proposition que les cabinets de Berlin et de Vienne ont fait parvenir au gouvernement du Danemark, en lui laissant un délai de quelques jours pour apprécier la valeur de cette transaction. C'est dans l'intervalle que la crise ministérielle a éclaté à Copenhague.

Quel rapport y avait-il entre ces deux faits? Il y a eu coïncidence, simultanéité, plutôt que corrélation directe et intime. La vraie cause de la crise ministérielle a été la position particulière que M. de Scheele, ministre des

relations extérieures et des affaires du Holstein, s'était faite dans le cabinet danois. M. de Scheele est un homme capable, mais qui s'est créé des inimitiés nombreuses et dans le Holstein et dans le reste du Danemark par une politique acerbe, par une ambition de prépondérance personnelle. Sa force venait des appuis qu'il avait su se ménager dans l'entourage le plus intime du roi. Des divisions existaient depuis longtemps déjà entre M. de Scheele et ses collègues; elles produisaient même, il y a quelques mois, une première crise qui se terminait par une espèce de compromis. La paix cependant était peu sincère; malgré tout, les dissidences ont persisté : elles se sont réveillées plus particulièrement, dit-on, à l'occasion d'une circulaire récente sur le scandinavisme, que M. de Scheele avait cru devoir expédier sans consulter ses collègues, et qui n'a point laissé d'irriter le gouvernement suédois. Le fait a d'autant plus surpris, que l'an dernier encore le ministre des affaires étrangères de Copenhague ne négligeait rien pour se maintenir dans les bonnes grâces de la famille royale de Suède. Dans cette circonstance même, on a vu un témoignage de plus de cette politique entièrement personnelle que prétendait suivre M. de Scheele, tantôt cherchant à plaire à la Suède, tantôt se rapprochant de M. de Manteuffel au sujet des affaires du Holstein, tantôt enfin s'efforçant de gagner la faveur de la Russie, comme le laisserait croire sa dernière circulaire sur le scandinavisme. Cela a suffi pour déterminer une crise qui par elle-même n'avait rien d'imprévu.

Dès que le ministère a eu donné sa démission, M. de Scheele s'est mis à l'œuvre pour former un nouveau cabinet; il s'est adressé à des hommes anciens, à des hommes nouveaux; il n'a éprouvé que des refus. Le roi, mécontent de ne pouvoir garder son ministre de prédilection, n'a pas voulu non plus tout d'abord maintenir les autres membres du cabinet; il a fait appel à M. Bluhme, à M. de Tillisch, qui ont successivement décliné la mission qui leur était offerte. Enfin, au bout de huit jours, la démission de M. de Scheele a été acceptée, et des deux ministères qu'il exerçait, l'un, celui des affaires étrangères, a été confié provisoirement au ministre de la marine, tandis que le ministre de la guerre était chargé des affaires du Holstein. Tout n'était pas fini encore cependant. Le président du conseil ministre des finances, M. Andræ, a reçu la mission de compléter le cabinet, et sur son refus c'est au ministre des culte, M. Hall, que ce soin est échu. D'un autre côté, M. de Bulow, qui a rempli une mission diplomatique extraordinaire à Vienne et à Berlin, a été appelé à Copenhague. C'est, comme on voit, un travail qui n'est pas sans difficultés. Au reste, malgré les interpellations qui leur ont été adressées dans le Rigsraad, les ministres se sont retranchés dans un silence absolu sur la cause de cette crise. Dans tous les cas, il résultait de cet incident une première conséquence : c'est que le Danemark, faute d'un gouvernement, ne pouvait répondre, dans le délai voulu, aux propositions de l'Autriche et de la Prusse. Les deux puissances allemandes ne sauraient évidemment se refuser à attendre la reconstitution d'un cabinet à Copenhague. Maintenant, quand le ministère sera reconstitué, quelle sera sa politique? quel accueil fera-t-il aux communications de l'Autriche et de la Prusse? Tous les intérêts légitimes, toutes les opinions sensées appellent justement cette transaction, que redoute le parti aristocratique, et qui peut ôter à cette question ce qu'elle a de plus actuellement périlleux.

L'Espagne, après bien des traverses, arrive enfin au moment où sa situation redevient complètement régulière : c'est aujourd'hui même que les chambres s'ouvrent à Madrid. Avant d'arriver à cet instant de l'ouverture des cortès, l'Espagne encore une fois s'est trouvée cependant, il y a peu de jours, en présence d'une conspiration carliste dont le gouvernement a saisi tous les fils. Des arrestations ont été opérées à Madrid et dans les provinces. Il y a un an, il y avait au-delà des Pyrénées des conspirations démagogiques; il y a aujourd'hui des conspirations carlistes : ce sont les excès opposés de situations fort différentes. Ce nuage écarté, il ne reste qu'un événement d'un intérêt supérieur, l'ouverture des chambres. Ce n'est point la reine, en ce moment retenue par un état de grossesse, qui doit ouvrir personnellement les cortès; elle doit être remplacée par le président du conseil. Le discours royal ne conserve pas moins toute son importance; il est conçu, à ce qu'il paraît, de façon à résumer les traits principaux de la situation de l'Espagne. Dans les affaires extérieures, il y a plusieurs faits : la cour de Madrid a repris ses rapports avec Rome; les relations avec la Russie, interrompues depuis vingt-cinq ans, ont été renouées; des difficultés ont surgi avec le Mexique à la suite des assassinats commis sur des Espagnols, mais ces difficultés mêmes semblent approcher d'un dénoûment pacifique, et l'Espagne est la première intéressée à ce résultat, ne fût-ce que pour empêcher les États-Unis de se mêler d'une querelle dont ils profiteraient assurément. Au point de vue intérieur, le discours de la reine annonce la proposition prochaine de diverses réformes d'un ordre tout politique et constitutionnel. Or quel sera l'objet et quelles seront les limites de ces réformes? Des modifications seraient introduites dans le règlement intérieur de la chambre des députés, de façon à restreindre le droit d'interpellation et à diminuer le nombre des discussions inutiles. La principale réforme concernerait le sénat, où une part serait faite à l'élément héréditaire. Les sénateurs héréditaires seraient choisis parmi les grands d'Espagne jouissant d'un revenu territorial de cent mille francs. La dignité et le revenu, constitué en majorat, passeraient à l'aîné de la famille lors de la mort du titulaire. On a tant parlé de ces réformes au-delà des Pyrénées, qu'elles ne causent point maintenant une grande émotion. L'important est aujourd'hui dans les discussions qui s'élèveront au sein des chambres et dans les rapports qui vont s'établir entre le gouvernement et les partis.

Dans les anxiétés si nombreuses et si variées de la vie présente, l'Espagne a conservé un sentiment qui est toujours une force pour une nation : elle aime son passé. Il y a mieux, comme ses révolutions intérieures n'ont jamais eu le caractère d'une rupture violente et radicale avec tout ce qui a existé autrefois, elle se sent encore pour ainsi dire vivre dans ce passé, auquel elle se rattache par mille liens intimes. Ce n'est pas le sentiment d'un parti, c'est un sentiment universel et national. L'Espagne aime qu'on lui rappelle certains noms, certaines périodes de son existence. Un habile et sérieux écrivain, M. Antonio Ferrer del Rio, n'a fait que répondre à cet instinct profond dans une récente et remarquable *Histoire du règne de Charles III.* Ce règne, commencé vers le milieu du dernier siècle, a duré jusqu'à la veille de la révolution française. Le nom même de Charles III résume toute une époque, et il est resté populaire au-delà des Pyrénées. Dans les souvenirs

du peuple espagnol, il vient après celui d'Isabelle la Catholique, et les esprits éclairés le mettent au même rang. Cela s'explique aisément. Le nom de la première Isabelle se lie à la plus belle époque de l'histoire de l'Espagne, à cet instant merveilleux où le génie espagnol était dans son épanouissement et prenait en quelque sorte possession de lui-même. Deux siècles plus tard, Charles III préside à une renaissance dont le point de départ est la révolution dynastique qui mettait la maison de Bourbon à la place de la maison d'Autriche. C'est de là en effet, c'est du traité d'Utrecht et de l'avénement définitif de la maison de Bourbon que date l'ère nouvelle pour la Péninsule, et c'est ce que M. Ferrer del Rio met en relief en décrivant avec éloquence la détresse profonde où les derniers rois autrichiens, ces pâles héritiers de Charles-Quint, avaient laissé le pays.

Le XVIIIe siècle a eu en Espagne un caractère particulier qui ressort des récits mêmes de l'historien nouveau. Ce n'est point, comme en France, un siècle de grand mouvement philosophique, mais en même temps violent, irréligieux et dissolu; c'est un siècle de grand travail intérieur, supérieurement décrit par l'auteur de l'*Histoire du règne de Charles III*. On ne connaît guère ce XVIIIe siècle espagnol que par quelques faits saillans, comme l'expulsion des jésuites, le pacte de famille, la guerre contre l'Angleterre. Il est bien moins connu par ce côté de rénovation pratique, par ce retour graduel de la vie accompli à l'aide de tout un ensemble de réformes dans la législation civile, dans les finances, dans l'administration économique. Politiquement, l'Espagne restait la même, elle ne cessait pas d'être une monarchie absolue; matériellement, comme puissance, elle se relevait, elle se faisait compter en Europe. Dans ce mouvement de renaissance, si on l'approfondissait, on verrait figurer tout un groupe d'hommes éminens, Aranda, Campomanès, La Ensenada, Florida-Blanca, Jovellanos. Au milieu de ces hommes apparaît Charles III. Ce n'était pas un grand roi, si l'on veut, dans le sens ordinairement attaché à ce mot; c'était un roi éclairé, homme de bien, qui, en étant pieux, ne craignait pas de toucher aux abus de l'église, et qui, en tenant fort à son pouvoir, aimait les réformes. Qu'a-t-il donc manqué à ce mouvement? Il lui a manqué de durer, d'être continué par le successeur de Charles III, le faible Charles IV, et c'est ce qui donne à ce règne, dont M. Ferrer del Rio s'est fait l'historien, l'intérêt d'une œuvre trop tôt interrompue. L'Espagne souffre peut-être encore de cette interruption d'un travail qui l'eût bien plus sûrement conduite à ses transformations contemporaines, et voilà comment le présent se lie toujours au passé dans l'histoire d'un pays.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

Pendant que les concerts et les soirées plus ou moins musicales se multiplient d'une manière effrayante pour la sécurité publique, les théâtres lyriques s'endorment, ou ne donnent que de rares occasions de parler de leurs faits et gestes; mais, contrairement au proverbe qui dit que le silence de l'histoire est une marque de félicité pour les peuples dont elle ne s'occupe pas, les théâtres lyriques, pour ne pas trop faire parler d'eux, n'en sont ni

plus heureux ni plus florissans. L'Opéra surtout est dans un état fâcheux; rien ne s'y fait qui soit digne de mémoire. — Comment en un vil plomb l'or pur s'est-il changé? — Par la faute des nombreux chimistes et physiciens qu'on a consultés. Si votre fille est devenue muette, prenez-vous-en aux médecins qui l'ont soignée. Trop de gens se mêlent de guérir l'Opéra; il n'y a plus de responsabilité, partant plus d'initiative. La parole est à des discoureurs de bas étage, dont la plume n'a jamais eu d'autre valeur que celle d'intimider les honnêtes gens. C'est peut-être à des importunités plus ou moins intéressées qu'on doit la traduction du *Trouvère* sur la scène de l'Opéra, et il n'a sans doute pas dépendu de ces mêmes conseillers que le premier théâtre lyrique du monde ne devînt une sorte de nécropole de tous les ouvrages de M. Verdi. Cependant, pour dédommager un peu le public de l'ennui que lui ont fait éprouver les cloches et les enclumes du compositeur lombard, l'Opéra s'est enrichi d'un mauvais ballet de plus, *Marco Spada*. C'est le sujet de l'opéra-comique de MM. Scribe et Auber transporté tel quel d'un théâtre à l'autre avec les mêmes péripéties et le même dénoûment. L'invention n'a point paru trop heureuse, et M. Auber, qui aurait pu et qui aurait dû s'épargner la peine de broder sur ce canevas de charmans souvenirs, en a éprouvé une fatigue qui n'est que trop sensible. Le seul attrait qu'offre *Marco Spada* est la lutte inégale de deux *ballerine* italiennes, la Rosati et la Ferraris. La Rosati est surtout une mime excellente, dont la physionomie expressive et le geste plein d'élégance sont les qualités principales. Pourquoi donc l'avoir mise en présence d'une rivale qui brille par d'autres avantages, tels que la vigueur d'un jarret d'acier et la prestidigation de ses pieds incomparables, qui semblent à peine effleurer la terre qui les porte? Ce duel entre deux talens de nature différente, dont on n'a pas su ménager les propriétés respectives, n'est pas toujours agréable à voir. Pour accompagner ce malencontreux ballet de *Marco Spada*, l'Opéra a fait l'effort d'accoucher d'un petit ouvrage en un acte dont le héros est *François Villon*, qui sut le premier,

. . . . . dans les siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Rien n'est plus difficile que de concevoir une fable qui, en un si court espace de temps, puisse offrir quelque intérêt sur la scène de l'Opéra. On ne peut ni dessiner un caractère, ni développer une passion. Les plus habiles y sont ceux qui, franchissant rapidement les épisodes intermédiaires, s'arrêtent à une ou deux situations importantes auxquelles le musicien puisse se prendre et donner un relief suffisant. Le *libretto* de *François Villon*, qui est le fruit d'une muse pédestre, nous voulons dire de M. Got, de la Comédie-Française, est après tout estimable, et ce n'est pas la faute du poète si l'accueil qu'on a fait à ce lever de rideau n'a pas été plus chaleureux. La musique de *François Villon* est la première œuvre dramatique de M. Edmond Membré, compositeur peu connu du public, et dont la renommée discrète s'est épanouie doucement dans quelques salons de bonne compagnie. M. Roger, de l'Opéra, toujours empressé à venir en aide aux jeunes musiciens qui aspirent à la lumière, a pris sous sa protection plusieurs compositions légères de M. Membré, telles que *Page, écuyer et capitaine*, qu'il a chantées dans le monde et dans les concerts avec succès. Appuyé et prôné

ainsi par un virtuose de mérite, M. Membré a vu se lever devant lui bien des obstacles, et a pu pénétrer jusqu'au grand sanctuaire de l'Opéra, dont les portes ne devraient s'ouvrir qu'à des compositeurs éprouvés. On assure même que M. Membré nourrissait l'espoir de débuter sur ce grand théâtre par un ouvrage en cinq actes qu'il a composé dans la solitude, et dont il a fait entendre dans les salons les morceaux importans. Pourquoi M. Membré n'a-t-il pas tenu ferme à ses prétentions un peu ambitieuses? Puisqu'il était décidé à jouer le tout pour le tout, il eût mieux valu se présenter avec un ouvrage en cinq actes et tomber avec fracas que de venir se brûler les ailes au grand lustre de l'Opéra en bourdonnant quelques chansonnettes. M. Membré aurait mieux agi encore en refusant une faveur aussi dangereuse et en allant s'essayer la main sur une scène moins importante. M. Membré est le troisième ou quatrième exemple de la fragilité des réputations d'atelier et de l'impuissance des coteries pour constituer une réputation durable. Que j'en ai vu mourir de jeunes compositeurs... que les applaudissemens préventifs des amis ont étouffés avant l'heure de la moisson! Cependant il serait injuste de méconnaître le talent réel de M. Membré et quelques morceaux bien venus qu'on trouve dans *François Villon*. Nous avons remarqué ce passage de l'air que chante le poète amoureux :

Un bracelet, c'est tout. Pourtant, pauvre rêveur,
Je l'ai conservé là, ce mystérieux gage;

celui de la bohémienne Aïka :

Des chagrins... elle en eut, ma mère,

et plusieurs autres chœurs pleins d'allégresse. Ce n'est donc pas une certaine habileté ni d'heureuses inspirations qui manquent à M. Membré, mais un peu de variété dans les idées et l'habitude de s'entendre. M. Obin fait assez bien valoir le personnage du poète gaulois, dont il est chargé.

Le théâtre de l'Opéra-Comique, n'étant pas très heureux avec les compositeurs vivans, est obligé de s'adresser à ceux qui sont morts et enterrés depuis longtemps. Aussi a-t-on repris, il y a quelques jours, un opéra de bonne humeur, *Joconde*, que le public a revu avec d'autant plus de plaisir qu'on ne le gâte pas souvent par de telles friandises musicales. *Joconde* est l'heureux fruit d'un hymen fécond entre Étienne, de spirituelle mémoire, et Nicolo, compositeur aimable et facile. Né à l'île de Malte en 1775, Isouard, qui s'est fait connaître sous le nom de Nicolo, eut à surmonter beaucoup d'obstacles avant de pouvoir entrer dans la carrière où il s'est illustré. Il vint à Paris au commencement de ce siècle, après avoir longtemps habité l'Italie, et particulièrement la ville de Naples, où il connut le vieux Guglielmi, qui lui donna des conseils, ainsi que d'autres maîtres de l'école napolitaine, alors défaillante. Nicolo se produisit sur le théâtre de l'Opéra-Comique par un petit ouvrage, *le Tonnelier*, qui n'eut aucun succès; puis il écrivit successivement *Michel-Ange*, *le Médecin turc*, *l'Intrigue aux fenêtres*, et vingt opéras faciles, parmi lesquels nous citerons *les Rendez-vous bourgeois*, joyeuseté carnavalesque qui n'a pas quitté le répertoire, *Cendrillon*, *Jeannot et Colin*, *Joconde*, et *la Lampe merveilleuse* au Grand-Opéra. Nicolo est mort à Paris le 23 mars 1818. *Joconde* est de l'année 1814. Martin y chantait le rôle

de Joconde et Mme Boulanger celui d'Édile. La pièce, bâtie sur le conte bien connu de La Fontaine, est fort amusante, et les pointes grivoises dont le texte est parsemé s'y trouvent suffisamment gazées pour n'effaroucher que les imbéciles. La musique de Nicolo est très agréable, facile, mélodique et toujours en situation. Presque tous les morceaux de la partition de *Joconde* sont devenus populaires. Qui ne connaît le grand air descriptif du premier acte : *J'ai longtemps parcouru le monde,* où l'on remarque un léger ressouvenir de l'air de Leporello : *Madamina, il cattalogo è questo;* les jolis couplets chantés tour à tour par Joconde et la malicieuse Édile :

Dans son amoureux délire,
Un berger jeune et discret;

la charmante chansonnette du second acte : *Parmi les filles du canton;* la belle romance de Joconde : *Dans un délire extrême*, et le quatuor :

Quand on attend sa belle,
Que l'attente est cruelle?

Dans le groupe de musiciens qui appartiennent à l'école française depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à l'avénement de Rossini, Nicolo occupe un rang fort distingué entre Berton et Boïeldieu, dont il fut l'émule et le rival jaloux. Si Boïeldieu n'eût fait en 1825 *la Dame Blanche*, où l'influence du génie de Rossini est déjà visible, l'histoire pourrait hésiter entre l'auteur du *Chaperon Rouge*, de *la Fête du Village voisin,* de *Ma Tante Aurore,* du *Nouveau Seigneur de Village,* du *Calife de Bagdad,* et celui de *Joconde*, de *Jeannot et Colin*, de *Lully et Quinault*. Tous deux avaient plus d'instinct que de savoir, plus de grâce, d'esprit et de sentiment, que de force et de passion. Dans l'œuvre de Boïeldieu avant *la Dame Blanche,* comme dans celui de Nicolo, on trouve la finesse, la grâce, le bon sens dramatique, qui sont les propriétés de la nation française, mêlées à une forte dose de mélodie et d'imitation de l'école italienne. L'influence de Cimarosa, de Guglielmi et de Paesiello est aussi sensible dans les opéras de Boïeldieu, de Nicolo et de Berton, que celle de Pergolèse dans les charmans chefs-d'œuvre de Monsigny et de Grétry. La France et l'Italie, qui sont les deux filles aînées de la race latine et celles qui ressemblent le plus à l'*alma parens*, n'ont jamais cessé de s'entendre et de mêler leurs eaux comme deux fleuves qui se croisent. Si Brunetto Latini se vantait déjà au XIIIe siècle d'écrire dans la langue française, parce qu'elle était la plus répandue en Europe, si Boccace et l'Arioste ont pris aux poètes et aux conteurs de la France la substance de leur double épopée, si Palestrina enfin est sorti de l'école du contre-pointiste français Goudimel, l'Italie a bien payé depuis à la France sa dette de reconnaissance en fécondant le génie un peu timoré de la race gauloise par les chefs-d'œuvre des Raphaël, des Michel-Ange, des Léonard, des Titien, et enfin de Rossini, le dernier géant qu'ait produit cette terre de promission.

Joconde est monté avec soin. Mlle Lefebvre chante et joue avec esprit le rôle de la petite paysanne. M. Mocker est toujours un comédien charmant sous le costume du comte Robert, et M. Faure chante le rôle important et si difficile de Joconde avec un véritable talent. Qu'il y prenne garde toutefois : sa voix, d'un timbre *caverneux,* commence à *vibrotter* d'une manière dés-

agréable, et il se pourrait que M. Faure, qui est dans la fleur de ses ans, survécût au virtuose.

Le Théâtre-Lyrique fait toujours merveille. *La Reine Topaze* et *Oberon* remplissent chaque soir la salle et la caisse de la direction. Les recettes du chef-d'œuvre de Weber l'emportent même sur celles que produit l'agréable partition de M. Massé, malgré le concours et la bravoure de Mme Carvalho. On ne se lasse pas d'entendre cette musique, qui semble venir d'un monde enchanté où ne pénètrent que les artistes divinement inspirés. Mme Meillet a remplacé Mme Rossi-Caccia dans le rôle si important de Rezia. Mme Meillet s'acquitte avec zèle et souvent avec bonheur d'une tâche qui exigerait une voix et une cantatrice comme Mme Malibran.

Qu'on ne dise pas de mal du théâtre lilliputien où règne et gouverne M. Offenbach : il rend des services réels à l'art de Duni et de Gavaux, puisqu'il accueille les inconnus et qu'il leur permet de glisser sur l'herbette de ses prés, où l'on peut tomber sans risquer de se casser le cou. Aussi les petites partitions s'y succèdent-elles comme des ombres chinoises. *Le Docteur Miracle*, qui a tant fait parler de lui et qui a été couronné par des membres de l'Institut, ne méritait pas, ce nous semble, une telle apothéose. La pièce est au moins très médiocre, et des deux partitions qui ont été composées sur un texte suranné, celle de M. Bizet nous paraît la mieux venue. Si le temps, qui a ruiné tant de grands empires, emporte un jour le royaume d'Yvetot fondé par M. Offenbach, les mauvais *libretti* en seront la cause. Ce serait pourtant dommage, car nous avons distingué aux Bouffes-Parisiens une jeune personne, Mlle Aurélie Marchal, dont la grâce, la voix fraîche et les bonnes manières nous semblent dignes d'un meilleur sort.

Les anciens élèves d'Alexandre Choron se sont réunis cette année, comme les années précédentes, en un banquet fraternel où ils ont ravivé le souvenir de leur illustre maître. Une grand'messe en musique de la composition de M. Nicou-Choron, artiste d'un vrai mérite et gendre du fondateur de l'école célèbre de *musique classique et religieuse*, a été exécutée dans l'église de la Madeleine, au milieu d'une foule compacte de fidèles empressés. Cette messe, d'un très beau style, a été exécutée par deux cents instrumentistes et chanteurs sous la direction de M. Dietsch, maître de chapelle. M. Duprez a dit un motet de Cherubini avec cette profondeur de sentiment et cette phrase ample et pleine d'horizon dont il garde le secret. Sa digne fille, Mme Van den Heuvel, a chanté un *O salutaris* de M. Nicou-Choron qui a ému la nombreuse assemblée qui l'écoutait. La cérémonie a été digne de l'homme vénérable dont je m'honore d'avoir été le disciple. P. SCUDO.

ESSAIS ET NOTICES.

MATTHESON ET SON TEMPS.

Theoretiker von Zopf und Schwerdt. Mattheson und seine Zeit, von W. H. Riehl, Stuttgart.

Etant dans le Hanovre il y a quelques années, j'en visitais les musées et les bibliothèques, à la recherche des moindres traces de cette étrange famille

des Kœnigsmark, dont l'histoire, ou, si on l'aime mieux, le roman, me passionnait beaucoup à cette époque. Ce fut en paperassant dans les archives de la petite ville de Wolfenbüttel, et en quelque sorte à la cour du duc Antoine-Ulric de Brunswick, l'un des princes allemands du XVIIe siècle qui s'entendait le mieux à tourner un madrigal français, que je fis connaissance d'une grave et plaisante figure de diplomate et de musicien, — Mattheson. Si, au lieu de s'escrimer pendant quarante ans comme il l'a fait sur l'histoire et la théorie de la musique, l'auteur du *Parfait Maître de Chapelle* eût écrit sur la poésie et les beaux-arts, il aurait peut-être sa place marquée entre Winckelmann et Lessing. Il a appliqué à la musique les grandes facultés de son esprit éminemment initiateur; il a, par une admirable divination des besoins nouveaux, essayé de rattacher au mouvement général des idées un art jusque-là retenu dans les étroites bornes du métier. Et pourtant, si l'on excepte quelques rares savans, tout le monde l'ignore; l'Allemagne, si verbeuse d'ordinaire à l'endroit de ses lettrés et de ses artistes, se tait obstinément sur celui-là. Je me trompe, il existe sur Mattheson (et c'est là tout) quelques pages excellentes de M. Riehl, l'homme le plus épris de curiosités musicales qui se rencontre en ce moment de l'autre côté du Rhin.

Cependant cette individualité si profondément oubliée de nos jours exerça une influence des plus vivaces et des plus remuantes sur son temps, lequel était celui des Haendel et des Bach, celui d'où les Gluck et les Mozart allaient sortir. D'ailleurs il s'en fallait que Mattheson fût seul; les agitateurs de cette espèce ne procèdent point isolément, ils viennent quand l'heure les commande et s'appellent légion. Le croirait-on? A une époque où la production littéraire n'atteignait pas la dixième partie de ce qu'elle est à présent, il se publiait en fait de littérature musicale deux fois autant d'ouvrages que nous en voyons aujourd'hui. Dans cette fulminante polémique qui préparait les voies de l'avenir, Mattheson ne pouvait figurer qu'au premier rang. On le voit dirigeant les uns, combattant les autres, et montrant toujours par quelque endroit, dans ses plus brutales sorties, la puissance et l'élévation de sa nature. C'est ainsi que nous l'entendons, à une époque où les notions les plus frivoles avaient cours, en présence de l'école littéraire de Gottsched et du ridicule engouement où l'on vivait de notre poésie classique, prêcher l'étude de l'histoire nationale et le retour aux grandes origines de l'art. Ceux qui prétendent que la musique n'est qu'un simple amusement des sens, il les renvoie aux Grecs, à la plastique des anciens; il intitule un de ses principaux ouvrages *le Patriote musical,* et parle de la mission politique et religieuse de l'art en termes où l'homme d'état se trahit presque. N'en est-ce point assez pour inspirer le désir d'aborder de plus près cette physionomie et de voir en même temps se grouper autour d'elle diverses figures de l'époque?

Dès le berceau, Mattheson fut un enfant prodige, autant vaut dire un enfant gâté; à neuf ans, s'il faut en croire M. Riehl, il enseignait en public, et c'était à qui dans la ville prendrait des leçons du petit drôle. Ainsi, dès sa première jeunesse, se développe chez lui ce besoin de spéculer sur le paraître, cet amour de l'effet, qui caractérise entre toutes la société de ce siècle, fâcheux travers dont il ne sut jamais trop se défaire, et qui du reste ne devait lui porter qu'un assez mince préjudice en des temps où l'on passait très volontiers condamnation sur la moralité d'un homme, pourvu que

cet homme eût bonne mine et grand air, qu'il eût la jambe leste, l'œil vif, la perruque bien poudrée, et qu'il sût galamment manier une épée. Le vice en talons rouges, la corruption en habit brodé, beaucoup d'élégance, infiniment d'aplomb, de la bravoure et de l'esprit argent comptant, de la dignité même parfois, voilà Mattheson. Chez lui, le grand seigneur et l'aventurier se coudoient; il y a de l'homme de génie et de l'enfant perdu. Pour savant, il l'était autant qu'on peut l'être et versé à fond dans le répertoire universel des connaissances humaines : un véritable cerveau encyclopédique, Léonard de Vinci doublé de Cagliostro. Virtuose, maître de chapelle, diplomate, organiste, jurisconsulte, courtisan, il avait épuisé l'érudition, pratiqué tous les arts, exercé tous les métiers. Qui l'eût pris en défaut sur les langues modernes eût été bien habile, et quant à l'antiquité grecque et latine, il en possédait l'*alpha* et l'*oméga*. Parlerai-je de ses connaissances musicales lorsque chacun sait qu'il fut le théoricien le plus habile de son siècle? Remarquez toutefois que je dis théoricien, et non point compositeur, car l'imagination était sa partie faible, et ses écrits sur la musique l'emportaient de beaucoup sur sa musique même, laquelle n'avait guère que des qualités médiocres, qu'encore on n'osait pas lui reprocher tout haut, car maître Mattheson n'entendait point raillerie sur l'article, et sa rapière aimait fort à reluire.

Après avoir commencé par l'étude de la musique, nous le voyons passer d'abord à la jurisprudence, et plus tard servir en qualité de page chez le comte de Güldenlow, vice-roi de Norvége, où il apprit les manières de la cour et la pratique des affaires, tour à tour compositeur, écrivain, secrétaire d'ambassade, et se mêlant avec un égal succès de beaux-arts, de littérature et de politique. Un trait pour caractériser l'espèce d'ubiquité musicale de ce singulier personnage et montrer ce qu'était l'art dramatique à cette époque : dans les opéras écrits par lui, — mais cela seulement aux beaux jours de sa jeunesse, car plus tard, étant devenu sourd, il dut abandonner complétement la pratique pour la théorie, — dans les opéras de sa composition, Mattheson s'attribuait d'ordinaire une des premières parties, qu'il exécutait en virtuose de renom. Or, quand il lui arrivait d'avoir fini son rôle avant la chute du rideau, il n'avait garde de se tenir pour satisfait, et cherchait à se rendre utile sous une autre forme. Ainsi dans sa *Cléopâtre,* où il jouait Antoine, on le voyait héroïquement se poignarder sur la scène, puis un moment après ressusciter au pupitre du chef d'orchestre et conduire l'opéra jusqu'à la dernière mesure. Tout ce qu'avait lu cet homme, tout ce qu'il avait amassé d'érudition classique épouvanterait un philosophe. D'ailleurs, s'il faut ne rien cacher, l'érudition était alors bien autrement que de nos jours en honneur dans la littérature musicale, et ses instincts naturels ne portaient nullement notre homme à mettre sa lumière sous le boisseau. C'était le temps des hautes investigations et des savantes hypothèses, le temps des philologues et des bonnets carrés. Athanasius Kircher tenait en émoi toutes les imaginations avec sa prétendue découverte de la musique des anciens Grecs, et dans un divertissement donné à la cour de Suède, le grave professeur Meibom, qui ne se contentait point de si peu, s'évertuait à danser une gigue lydienne sur une ariette de ballet composée au siècle de Périclès.

Critique, polémiste, agitateur, polygraphe, Mattheson a produit, je ne dirai

pas des volumes, mais des montagnes d'esthétique, de gloses et de commentaires. Le grand but qu'il se proposait, c'était d'écrire autant d'ouvrages qu'il vivrait d'années : cette magnifique ambition fut encore dépassée, car n'ayant vécu que quatre-vingt-trois ans, il eut le bonheur inestimable de mettre au jour quatre-vingt-huit volumes, et quels volumes! Remarquez que je n'entends parler ici que des travaux livrés à l'impression, et me tais sur les manuscrits, dont, s'il fallait en croire M. Riehl, la somme serait encore plus copieuse. Convenons qu'auprès de ce géant, les plus illustres d'aujourd'hui ne sont que de pauvres pygmées, car alors on n'avait pas encore inventé la race des collaborateurs, et tout ce que signait un écrivain était son œuvre. Les traductions lui servaient de délassement, et la locomotive, une fois lancée à toute vapeur, s'en allait à travers des espaces incalculables : soixante-neuf feuilles d'impression en un mois, que vous semble du chiffre, surtout si vous considérez qu'il s'agissait d'un livre d'histoire, solide et compacte comme les in-octavos allemands de ce temps-là! Il va sans dire que tout ce qu'un pareil auteur pouvait produire n'était point absolument chef-d'œuvre, et qu'à l'or sorti de sa plume beaucoup de clinquant se devait mêler. Néanmoins cette verve continue, cette veine d'application intarissable, témoigne d'un certain degré de puissance, et même, en faisant la part du fatras, on ne peut s'empêcher, quand on parcourt ses principaux ouvrages, de remarquer çà et là divers passages empreints de cette profondeur d'idée et de cette coloration de style qui dénotent dans l'histoire et la critique des beaux-arts un génie vraiment original. C'est à Mattheson, on peut le dire, que l'esthétique allemande doit les procédés de discussion encore en faveur aujourd'hui. Avant lui, Printz et les littérateurs de la période précédente n'employaient que le latin, et ce fut l'auteur du *Parfait Maître de chapelle* qui le premier remplaça le jargon pédantesque par la langue de tout le monde, un allemand corsé, nerveux, parfois même un peu brutal, mais qui dit ce qu'il veut dire et carrément. Cet exemple de Mattheson fut bientôt suivi par tous les écrivains de l'époque, et l'esthétique musicale se trouva de la sorte affranchie des entraves routinières du passé. Il y eut dans le mouvement dont Mattheson donna le signal, et qui du reste ne devait point se borner à la musique, quelque chose de cet esprit de réforme et d'émancipation qui caractérise en littérature la fameuse période connue en Allemagne sous la dénomination de *Sturm und Drang Periode.* Cette réforme de la langue au point de vue technique, cet art merveilleux de *germaniser* l'expression et de remonter sans cesse au radical, ont même tellement frappé M. Riehl, qu'il n'hésite pas à prononcer le nom de Luther, nom bien grave en pareil chapitre, mais qui prouve du moins quel immense cas font certains bons esprits en Allemagne des services rendus par Mattheson à leur langue. Ainsi que nous l'observions, il faut s'attendre cependant à de terribles inégalités, et savoir séparer le bon grain de l'ivraie, car pas n'est besoin de remarquer que nous ne touchons point à Goethe. Aussi parfois, quels mélanges imprévus, quels singuliers contrastes! A côté d'un excellent morceau d'histoire, d'une suite de commentaires exposés du meilleur style, une phraséologie lourde et nauséabonde, tantôt se hérissant d'expressions pédantesques, tantôt se panachant de mots empruntés au vocabulaire des halles. Que dire en outre de ces préfaces, dont une, dédiée au landgrave Ernest-Louis de Hesse, s'ouvre

par cet impayable exorde : « Si Dieu n'était point Dieu, qui mieux que votre altesse sérénissime mériterait de l'être? »

La critique de Mattheson, aphoristique et tranchante, rappelle souvent Lessing, mais avec un ton beaucoup moins parlementaire, car c'était alors le beau temps des luttes homériques. Quand on avait épuisé la discussion, on en venait aux voies de fait, et les adversaires, las de s'apostropher, se jetaient leurs épais bouquins à la tête :

« Ma plume t'apprendra quel homme je puis être!
— Et la mienne saura te faire voir ton maître!
— Je te défie en vers, prose, grec et latin! »

C'était, au naturel, l'admirable scène des pédans de Molière, ou, si vous l'aimez mieux, ce duo grotesque des deux basses qu'on retrouve dans presque tous les vieux opéras bouffes. Un docteur de cette pléiade illustre, Sorge, passa sa vie à rédiger d'énormes volumes tout gonflés d'injures et de venin, et cela à propos de rondes et de croches, et comme il s'agissait de réfuter un de ses livres, maître Marpurg, son aristarque, n'imagina rien de mieux que de réimprimer l'ouvrage mot pour mot, en mettant sous chaque phrase une annotation destinée à la rendre ridicule. Quant à Mattheson, il ne se contentait point de si peu, et lorsqu'il s'était assez escrimé de la plume, il remettait vaillamment à son épée le soin de vider ses querelles musicales et littéraires.

A la suite d'une de ces impitoyables polémiques, Haendel et lui se rencontrèrent sur le pré. L'attaque fut chaude et vive, aussi la riposte. L'auteur du *Messie* avait, on le sait, la tête près du bonnet et ne souffrait point qu'on dédaignât sa musique. Le plus célèbre, le plus influent théoricien de l'époque aux prises avec son compositeur le plus illustre, l'affaire était de conséquence, et d'autant plus curieuse que les deux adversaires, par la masse de leur corpulence, la rougeur et la boursouflure du visage, la violence colérique du tempérament, se ressemblaient prodigieusement. L'un et l'autre firent en gentilshommes. L'assaut ayant duré vingt-cinq minutes, Haendel, qui jusque-là avait tenu ferme comme un roc, essaya de rompre; ce que voyant Mattheson, il se fendit avec vigueur et l'allait transpercer d'outre en outre, quand son épée se heurta contre un obstacle métallique. A quoi tient la destinée des chefs-d'œuvre? Un simple bouton d'acier de moins à l'habit que Haendel portait ce jour-là, et de combien d'oratorios et de cantates, de musique sacrée et profane la postérité n'eût-elle pas été privée!

Gardons-nous de croire cependant que Mattheson ne procédât jamais qu'au nom de son amour-propre ou de ses haines. De plus nobles mobiles le dirigeaient, et lui-même nous avoue que sa polémique littéraire n'était en résumé autre chose que le « commandement du devoir et de la conscience, » que le vrai réformateur ne manque jamais d'observer rigoureusement. Rien n'est plus beau que ces emportemens superbes d'un grand esprit qui s'autoriserait au besoin, contre les profanateurs de l'arche sainte, de l'exemple du divin maître chassant du temple les usuriers et les marchands. D'ailleurs ces violences et ces paroxysmes n'étonnaient personne en un temps où c'était la coutume de traiter les questions musicales et littéraires avec cette fougue ardente et passionnée qui devait signaler plus tard les débats politiques. Et nous-mêmes, serions-nous donc en droit de nous récrier, nous tous qui jadis

avons pris part aux luttes si tapageuses du romantisme? Seulement, il faut bien le dire à notre éloge, jamais sur ce champ de bataille la frénésie n'alla aussi loin. Ces terribles assauts entre musiciens ont un caractère particulier, et le naturel s'y montre dans toute sa rudesse inculte, dans tout le fruste éclat d'une énergie que nulle éducation n'a policée. Veut-on avoir un simple échantillon des aménités de cette polémique, qu'on lise les lignes suivantes inscrites en tête d'un libelle rédigé contre Mattheson et portant le millésime de l'année 1728 : « Une paire de soufflets musicaux et patriotiques au sieur Mattheson, le moins musicien des patriotes et le moins patriote des musiciens, lequel ne fait que multiplier dans chacun de ses ouvrages les preuves de son infamie et de son cynisme; une paire de soufflets qui, vigoureusement appliquée sur les deux joues par les honorables virtuoses Musander et Harmonio, serviront, il faut l'espérer, à lui éclaircir l'ouïe et l'intellect. »

Si grotesques aujourd'hui que nous semblent ces passes-d'armes entre vieux pédans barbouillés de doubles-croches, cet état de constante polémique n'en témoigne pas moins d'un zèle ardent et sincère pour la science et pour l'art. Rions de ces perruques magistrales, mais n'en rions pas trop, car c'est d'elles que procède l'esthétique moderne. Bien avant Lessing et son *Laocoon*, bien avant que dans les autres arts une voix se fût élevée pour clore l'ère du *rococo*, Mattheson posait en musique les vrais principes du beau dans la forme et dans l'expression. Il faut le voir, ce cuistre sublime, pourfendre les hérésies de son temps et s'armer en guerre contre ces praticiens ridicules qui s'acharnent à vouloir soumettre la musique aux traditions de la poésie et de la peinture! Celui-ci, voulant *peindre* la folie du roi Saül, n'imagine rien de mieux que d'attacher à la queue les unes des autres les harmonies les plus discordantes; celui-là s'amuse à traduire en agréables symphonies les *Métamorphoses* d'Ovide! rêves d'harmonie imitative dont le bon sens de Frédéric II faisait justice (1), marottes éternellement baffouées et toujours reprises. Nous-mêmes, à l'heure où je parle, où en sommes-nous avec ces *romances sans paroles* et ce galimatias ridicule mi-partie musique et dialogue que tant de bonnes gens appellent encore en Allemagne l'*opéra de l'avenir!* Quel Mattheson nouveau se lèvera pour venir en aide au bon sens outragé? quel réformateur virulent déblaiera le sanctuaire obstrué, et du bout de ce fouet dont il aura dispersé les charlatans, tracera d'une main ferme la ligne de démarcation qui doit exister entre les arts?

C'est un curieux spectacle que la peine que se donnent ces preux de la littérature musicale pour étendre au-delà du possible les limites de leur science et de leur art. Ainsi Mattheson veut absolument nous démontrer les rapports qui existent entre l'harmonie musicale et l'harmonie des sphères; il n'hésite pas à rédiger à ce point de vue de volumineux traités de métaphysique et d'histoire naturelle où se trouve exposé l'emploi que la médecine doit faire de la musique comme agent thérapeutique. A l'en croire, rien ne vaut une bonne audition musicale pour aider à la transpiration, il suffit d'un simple rondo agréablement exécuté pour rendre inoffensive la piqûre de la

(1) Frédéric II. *Œuvres posthumes*, t. XI, p. 19. Voir la lettre à d'Alembert : « Je ne suis qu'un dilettante, et je ne décide point sur des matières qu'à peine il m'est permis d'effleurer; mais vous avez voulu que je vous dise ce que je pense, le voilà. »

tarentule, et l'histoire du castrat Farinelli, dont la voix charmait les sombres ennuis du roi d'Espagne, lui sert à classer l'art des sons dans la psychiatrie. C'est avec la même gravité naïve qu'un autre écrivain illustre de la pléiade, Marpurg, divise son histoire de la musique en diverses périodes : la première qui s'étend depuis Adam et Ève jusqu'au déluge, la seconde qui va du déluge à l'expédition des Argonautes, et enfin la troisième qui comprend le siècle de Pythagore, où il s'arrête. Et pourtant, qui le dirait? en dépit de ce fatras ridicule, l'ouvrage est empreint par moment d'un tel caractère de sincérité, il apporte à l'étude de l'antiquité tant et de si précieux renseignemens, que les plus érudits en tiennent compte, et que c'est encore là qu'il faut aller chercher la source du peu que nous savons sur la musique des anciens Grecs.

Soyons justes néanmoins, et convenons que ces hommes, qu'il est si facile de tourner en ridicule pour avoir voulu étendre hors de propos le domaine d'une science dans laquelle tout était à créer, promenèrent le regard divinateur du vrai génie au-delà de l'étroit horizon des théories de leur époque, et se sont trouvés définitivement avoir émis des vues qui, cinquante ans plus tard, passaient pour des découvertes de l'esprit moderne. Lorsque Goethe et Novalis (1) établissaient entre la musique et l'architecture cet admirable parallèle proverbial en Allemagne, et que depuis l'ouvrage de Mme de Staël tout le monde connaît en France, ces deux grandes intelligences en lesquelles, à de si divers degrés, s'incarne l'esprit des temps nouveaux, ne faisaient en quelque sorte que formuler un pressentiment de Mattheson. Lui aussi définit la pantomime « une musique muette dépourvue de formes mélodiques et harmoniques, une espèce de silhouette purement rhythmique d'un morceau. » Et quand ce même Mattheson imaginait pour la musique cette devise prophétique : *discordiâ concors*, se doutait-il qu'il résumait en deux mots le grand art des Weber, des Cherubini et des Beethoven? Tels sont les éclairs précurseurs de la science moderne qui nous frappent à chaque pas dans le chaos de ces épais volumes conçus et rédigés en des jours où l'esthétique, il faut l'avouer, ne brillait pas d'un bien merveilleux lustre.

On a beaucoup reproché à ces agitateurs littéraires et musicaux de la première moitié du XVIIIe siècle d'avoir délibérément répudié la tradition de l'art du moyen âge et de s'être livrés à la guerre la plus impitoyable tant contre les anciens chorals que contre toute espèce de compositions classiques dues au style religieux des XVIe et XVIIe siècles. Rien de plus juste au fond que ce reproche, qui du reste les atteint sans les entamer, car, en le méritant, ils n'en étaient que mieux dans l'esprit de leur époque. S'ils eussent fait autrement, s'ils n'eussent pas, pour une centaine d'années au moins, déblayé le terrain obstrué par tous ces bons vieux maîtres de la tablature liturgique, et préparé ainsi la voie à la musique moderne, à la *musique galante*, comme on dit en Allemagne, jamais nous n'aurions eu cette immortelle renaissance inaugurée par Haydn, et dont Mozart fut le Raphaël. Ce retour aux graves études du passé, cette restauration du style pur et canonique qui aujourd'hui, au lendemain d'une grande période parcourue, nous

(1) « L'architecture est une musique solidifiée, la musique une architecture flottante. » On prête aussi cet aphorisme à Schlegel; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il appartient à Mattheson, et que Goethe, Novalis et Schlegel n'en ont donné que des variantes.

apparaît comme le signe manifeste d'une salutaire réforme, n'eût jamais été, en ces heures de tendance et d'aspiration vers l'avenir, qu'une de ces fâcheuses manœuvres dont les cerveaux routiniers se servent d'ordinaire pour enrayer la marche du temps. Pendant que ceux-ci étendaient jusqu'aux astres le domaine de la musique, ceux-là au contraire s'évertuaient à le restreindre outre mesure. Ainsi Mitzler en voulait faire purement et simplement une science exacte comme les mathématiques; d'art il n'en était plus question, tout au plus s'agissait-il d'une nouvelle branche de la philosophie. C'est aussi ce mouvement d'idées qui poussa vers la discussion esthétique des mathématiciens de profession tels que Euler et Bernouilli par exemple, lesquels, ayant par circonstance appliqué à la musique leurs hautes facultés d'investigation, ont droit de figurer dans cet illustre groupe des fondateurs de la littérature musicale. Du reste, c'est un des signes du temps que ce zèle vigoureux pour l'histoire et la théorie d'un art qui, comme l'a si bien dit ici même M. Charles de Rémusat, devait être l'art moderne par excellence. A tout le monde la matière paraît neuve, et neuve elle est en effet, car c'est un art nouveau qu'un vieil art qui se régénère. Aussi avec quelle fougue ne s'empressent-ils pas les uns et les autres à coopérer à l'œuvre qui s'élabore! Comme ils sont tous liés, mathématiciens et philosophes, littérateurs et gens du métier, disputant, glosant, argumentant à l'envi, en attendant que Haydn, Mozart et Beethoven viennent accomplir la transformation préparée!

Et notons que ce n'est point seulement en Allemagne que cette littérature musicale prend carrière de la sorte, mais aussi et à la même heure chez toutes les nations ayant qualité pour intervenir dans les questions d'art. Chose plus curieuse, on collabore à distance, on se tend la main par-dessus les Alpes; le plus subtil, le plus profond entre les antiquaires italiens, le père Martini, s'associe au prince-abbé Gerbert, la lumière des docteurs du pays rhénan. C'est à Bologne que ces deux fortes têtes se rencontrèrent et s'entendirent pour composer, d'après les sources antiques et modernes, la première histoire universelle de la musique dont on se fût jamais avisé jusque-là. Dans la répartition mutuelle de l'immense tâche, Martini s'attribua l'introduction générale, laissant à l'illustre abbé de la Forêt-Noire les recherches sur la musique religieuse, sa spécialité naturelle. En peu de temps, tous deux eurent amoncelé de vrais trésors qu'ils échangeaient et se passaient de l'un à l'autre avec cette bonne grâce et ce zèle exempt d'envie des grandes intelligences travaillant en commun. Gerbert, mettant à profit les priviléges de son rang, visita les différens cloîtres de l'Allemagne, fouilla toutes les bibliothèques, compulsa un à un tous les manuscrits ayant trait à la musique, et finit par rassembler dans sa retraite de la Forêt-Noire une des plus précieuses et des plus rares collections de documens qu'on ait vues. Tout cela malheureusement devait être perdu pour la postérité. A peine le docte religieux avait-il commencé le classement de ses innombrables richesses, qu'un incendie, éclatant tout à coup, vint en quelques heures anéantir, avec le monastère qui le contenait, le fruit de tant de laborieuse et sublime patience. Il semblait que la destinée, qui se joue si volontiers des efforts de l'homme, n'eût permis à ce digne abbé de réunir tant de matériaux que pour les détruire plus à son aise en une seule fois. A quoi bon en effet toutes ces paperasses pour s'en aller reconstruire, à travers la nuit des temps, les

origines douteuses d'un art dont, à proprement parler, la véritable et sérieuse histoire allait seulement commencer? La perte à ce point de vue ne serait pas trop regrettable, d'autant plus que le monument *ære perennius* que l'illustre prince-abbé et l'imperturbable professeur de Bologne avaient alors à cœur d'élever en commun n'en vit pas moins le jour. Les hommes de cette trempe ne se détournent jamais de leur voie, et les épreuves de ce genre ne font que les raffermir dans leur dessein.

Quel investigateur passionné, quel infatigable antiquaire, était en musique ce Gerbert, on ne l'imagine pas. J'en dirai autant de son collaborateur de Bologne, dont l'influence fut d'ailleurs sans bornes sur son époque. Jamais enseignement ne jouit d'un pareil crédit. Avoir été l'élève du père Martini passait dans le monde musical pour le plus beau titre de gloire, un simple mot approbatif émané de sa bouche d'oracle valait mieux pour l'avenir d'un artiste que tous les diplômes académiques. Comme on voyait aux jours d'Abailard s'acheminer vers Paris des multitudes de jeunes gens altérés de la parole du maître, ainsi des bandes de disciples fervens affluèrent dans Bologne, et telle était l'immense autorité du père Martini, telle était la considération universelle dont il marchait environné, qu'on a quelque peine à se figurer que semblable chose ait pu avoir lieu en plein XVIIIe siècle, et qu'on se croirait presque transporté au sein de quelqu'une de ces périodes naïves du passé qui, grâce à l'absence de cet esprit de scepticisme et de fronde, de ces raffinemens de critique et de sagacité, permettaient à un homme de se développer tout entier sans encombre et de valoir librement ce qu'il vaut.

Maintenant, si du spectacle auquel nous venons d'assister nous reportons nos regards sur ce qui nous entoure, quelle différence entre ces hautains et vigoureux polémistes du bon vieux temps, ces paladins de la double-croche, à la perruque ébouriffée, à l'épée toujours bien affilée, et l'honnête monde d'à présent, si tranquille et si casanier! Des savans illustres, la musique en possède encore, et rien n'indique, Dieu merci, que la race en doive disparaître. En France, en Allemagne, en Italie, il en est bien de huit à dix que l'on pourrait nommer; mais, je le demande, qui s'occupe de leurs recherches? En dehors d'un petit cercle d'initiés, quelle influence exercent leurs travaux et leurs doctrines? Où sont-ils, les grands agitateurs de l'opinion publique? J'avoue qu'en France je n'en vois guère, et que de l'autre côté du Rhin mes yeux ont beau chercher, ils ne découvrent rien. Peut-être me citera-t-on M. Richard Wagner, ce doctrinaire, hélas! trop fameux, du radicalisme musical! Sans aucun doute M. Richard Wagner voudrait jouer un rôle; malheureusement le public s'entête à ne se point vouloir prêter à cette fantaisie; pour se battre, il faut être deux, et jusqu'ici la mauvaise étoile de M. Wagner semble vouloir que les adversaires lui manquent. Aussi n'est-ce point un spectacle médiocrement bouffon que de voir ce duel à outrance, cette lutte d'extermination, où M. Wagner s'obstine avec des adversaires qui lui jouent le malin tour de ne point apparaître. Il défie le monde entier, et l'indifférence publique seule lui répond. Parlez-moi de Mattheson et des polémistes de son époque. Ceux-là du moins combattaient au milieu du vacarme, les applaudissemens ni les huées ne leur faisaient défaut, et s'ils pouvaient avoir à craindre quelque chose, ce n'était certes pas l'indifférence de la galerie. Ajoutons, à l'honneur de ces guerroyeurs imperturbables, qu'ils combattaient

pour des principes généraux, et non pour de misérables questions d'amour-propre et d'intérêt personnel. Pleins de foi dans l'avenir d'un art dont ils fixaient la théorie, ce qu'ils voulaient les uns et les autres, c'était la musique, et non pas *leur* musique. Ils avaient le verbe grossier et trivial, ils étaient *forts en gueule :* qu'importe, si leur langage remuait la foule, si ce style bizarre et imagé popularisait la science moderne? Aujourd'hui cuistres pédantesques, demain musicastres frivoles, leur autorité ne laissait pas un instant de s'exercer partout, et les gens du métier, non moins que le sgens du monde, reconnaissaient leur compétence. Bien plus, quelques-unes de ces œuvres que tant d'alliage critique et polémique semblait devoir entraîner ont été maintenues à flot pa r la justesse de raisonnement et l'esprit de clairvoyance qui les anime. Il en a été ainsi du *Parfait maître de Chapelle* de Mattheson, resté en Allemagne un admirable monument d'esthétique musicale, où la philosophie la plus avancée aurait peine à trouver à reprendre. D'une part, on jetait à bas le moyen âge, — transports furieux d'inonoclastes en perruque, qui seraient grotesques sans ce pressentiment sublime de l'art nouveau qui les agite à leur insu; — de l'autre, on se martelait le bon sens pour trouver le secret de la musique antique, insoluble énigme qui, pendant toute la durée du XVIIIe siècle, tint les plus fortes têtes en échec, et dont la découverte reste un mystère comme la pierre philosophale, avec cette différence toutefois que dans la fabrication de l'or la théorie aussi bien que la pratique devaient nous demeurer interdites, tandis que pour la musique grecque le désappointement ne devait du moins pas être si universel. J'ignore en effet si jamais les savans parviendront à nous démontrer d'après quelles règles les Grecs composaient leur musique; mais ce qui à mes yeux ne souffre point de doute, c'est qu'un homme, un génie s'est rencontré qui a donné à la musique moderne la majesté de l'art antique, et que cet homme s'appelait Gluck.

Ce qui nous frappe en effet dans Gluck, et ce que nous ne pouvons omettre d'indiquer à propos du mouvement d'études musicales où figure Mattheson et d'où ce grand maître est sorti, — c'est la filiation nette et directe par laquelle il se rattache aux Grecs de la plus pure époque. Son art, comme celui des anciens, procède uniquement de la manifestation de l'idée, il l'expose, il s'y attache, il la suit dans ses évolutions naturelles, toujours clair, élevé, conséquent. A-t-il à peindre un doux sentiment, tout est douceur dans les instrumens qu'il emploie, tout est analogie et symbole dans les voix de son orchestre. Là où le sujet n'offre point de contrastes, la musique n'en admet point, et vous pouvez vous laisser aller à l'émotion du tableau qu'il évoque, certain qu'une nuance intempestive n'en viendra pas tout à coup altérer l'harmonie. Au point de vue de cet inaltérable culte de la forme classique, de cette plasticité qui jamais ne se dément, Gluck est en musique un véritable statuaire du temps de Périclès. Les grands principes de ce vigoureux génie vous frappent bien plus encore lorsque vous comparez les partitions de Gluck avec les opéras des autres maîtres, de nos contemporains surtout, où si souvent le plus incroyable désaccord règne entre l'idée dramatique et les instrumens appelés à l'exprimer, à ce point que vous entendez tous les jours les cuivres prendre la parole dans une scène qui semblait ne vouloir éveiller que des sentimens de la nature la plus douce. Est-ce à dire que Gluck renonce au contraste,

et se prive par là d'un des grands moyens d'effets qui existent au théâtre? Non certes; seulement il ne l'emploi qu'au moment où la situation le commande. Le contraste est une curiosité du cerveau humain, un besoin du génie épris de changement et d'antithèses : aussi la plupart du temps ne lui voit-on d'autre raison d'être que cette curiosité et ce besoin; mais alors il faut bien reconnaître qu'il ne produit sur nous qu'un effet secondaire et ne nous cause que ce plaisir qui naît du changement. Autre chose est quand le sujet l'indique et le réclame, quand le sentiment dramatique lui demande une expression plus vraie et plus puissante. Dans sa manière de faire usage du contraste et de l'opposition, Gluck a toujours en vue d'obéir aux lois d'une rigoureuse esthétique. Chez lui, le *forte* et le *piano*, comme aussi les nombreuses nuances qui vont de l'un à l'autre, ne cessent pas un instant d'être en fidèle concordance avec les gradations de sentiment, avec l'accent plus ou moins énergique, plus ou moins doux et pathétique de la déclamation. Il faut ici que tout *forte* signifie un sentiment qui s'accentue davantage, tout *piano* une situation qui cherche à se détendre, qu'un *rinforzando* soit l'avant-coureur d'une émotion soudaine et véhémente. Vous auriez grand'peine à trouver de ces oppositions à effet, contre-sens techniques dont la musique de nos jours foisonne à tel point que les oreilles n'y prennent en quelque sorte plus garde : la note lugubre en pleine joie, le motif guilleret au sein de l'épouvante et du désespoir, et mille autres ornemens qui finissent par faire perdre à l'art contemporain toute destination sérieuse. Quand le ciel de Gluck est calme, aucun nuage, si imperceptible qu'il puisse être, n'en trouble la lumineuse transparence; quand il est sombre et morne, aucun rayon n'y perce à travers la nuit profonde. Si vous aimez les contrastes et les péripéties, attendez un de ces momens où l'âme, en proie à la tourmente des passions, flotte pareille au vaisseau battu par la tempête; alors, croyez-le bien, les antithèses ne vous manqueront pas, vous verrez la paix et la fureur alterner sans transition, les rhythmes violens jaillir des rhythmes calmes, et les plus noires ténèbres succéder sans crépuscule au jour le plus radieux. Dans *Alceste*, où les situations et les sentimens ne varient guère, je dirai même que ce système, auquel Gluck demeure inflexiblement attaché, engendre par moment une certaine monotonie, tandis que dans *Armide* au contraire et dans les deux *Iphigénie*, ouvrages où l'action abonde en traits hardis, en fortes émotions, cette manière de n'employer jamais le contraste par des raisons purement techniques, mais comme un moyen de mieux rendre l'expression et la vérité, produit des effets qu'il faut compter au nombre des plus sublimes conceptions de l'art musical.

A ce point de vue, et si extravagante que cette opinion dût sembler aux honnêtes gens qui de nos jours estiment que Gluck a besoin d'être *renforcé*, je n'hésiterais pas à soutenir que l'auteur d'*Alceste* et d'*Iphigénie* est le plus grand artiste en fait d'instrumentation qui ait jamais existé. Personne avant lui ne s'était douté du parti qu'on pouvait tirer de l'orchestre, et depuis aucun ne l'a surpassé dans le but qu'il se proposait. Que les modernes aient découvert des ressources instrumentales, des variétés de formules, des effets de sonorité qu'il ignore, c'est là un fait hors de discussion; ce que je prétends avancer et soutenir, c'est que dans la connaissance approfondie des instrumens en tant que moyens d'expression des caractères, des mouvemens

du cœur et des passions, dans l'intelligente et souveraine distribution des forces sonores et des analogies qu'elles peuvent avoir avec les phénomènes psychologiques, bien peu, même parmi les plus illustres, lui doivent être comparés. Qu'était-ce, avant Gluck, que l'instrumentation? Quelque chose d'aride et de conventionnel, beaucoup moins un art qu'un métier dont on apprenait professionnellement les règles immuables : *Oboi coi flauti, clarinetti coi oboi*, etc. Charles-Marie de Weber persifle très spirituellement dans un de ses écrits cet apprentissage routinier qu'on se transmettait de maître à élève avec l'imperturbable aplomb des statuaires de la vieille Égypte hiératique. Gluck fut le premier à changer tout cela, le premier qui fit de l'orchestre un réflecteur sonore des sensations de l'âme, et qui, après avoir assigné à chaque instrument une voix propre et spéciale, s'imposa la loi de ne l'employer jamais que dans la mesure du caractère qu'il lui avait reconnu, de sorte qu'à dater de cette heure l'orchestre eut des échos pour toutes les joies, pour toutes les plaintes, pour toutes les fureurs de l'homme et des dieux.

Ces voix, de quelque façon d'ailleurs qu'il les assemble et qu'il les mêle, resteront dans l'avenir incessamment fidèles à leur destination native, et vous pouvez compter que le trombone, instrument des passions déchaînées, organe des esprits de haine et de rage, n'assourdira point vos oreilles au milieu d'une scène de tendresse et d'amour. Il en sera de même des clairons, des hautbois, de tous ces instrumens éclatans ou sinistres (1), hier encore morceaux de bois et de métal inertes, et que son souffle créateur convoque désormais à la vie de l'intelligence. Quels soins minutieux ne faut-il pas qu'il eût portés dans cette étude particulière des instrumens pour s'être ainsi rendu compte non-seulement du caractère général de chacun, mais des mille et une nuances dont il est susceptible dans ses modifications les plus secrètes! Il sait ce que tel ou tel instrument vaut dans ses moindres détails, ce qu'il peut dans le haut, dans le bas, dans les régions intermédiaires, dans les *forte* et les *piano*, dans les sons brefs et prolongés, ce qu'il peut comme *solo* et comme auxiliaire, ce qu'il perd et gagne, quelles modifications il subit selon la nature et le nombre des autres instrumens qu'on lui adjoint; mais ce que cette connaissance incomparable lui a surtout appris, ce qu'il ne se lasse pas de démontrer par son exemple, c'est que les instrumens ne produisent d'effet solide et pénétrant que lorsqu'on sait en économiser l'emploi, et que le luxe et la pro-

(1) Un artiste de grand mérite et qu'on aura toujours raison de consulter quand il s'agit de Gluck, M. Delsarte, nous faisait remarquer dernièrement le singulier rôle attribué au hautbois dans cette classification des instrumens. Qui le croirait? Le hautbois, cet inoffensif et pastoral accompagnateur des gaietés champêtres, devient chez Gluck l'instrument funèbre par excellence, et dans la sublime scène du second acte d'*Orphée* c'est lui dont la voix nazillarde et vipérine répond seule aux esprits infernaux, alors que les trombones semblent affecter de se taire. Au premier abord, l'idée paraît singulière, et l'on en veut presque à Gluck de rejeter ainsi parmi les méchans cet humble roseau, accoutumé aux amoureuses plaintes. Cependant, dès qu'on s'attache à le suivre dans ce chœur d'*Orphée*, on est frappé de cet accent morne et sinistre que personne n'avait soupçonné dans l'innocent pipeau dont Gluck, en dépit des usages consacrés, fera systématiquement l'organe de la fatalité. C'est ainsi que toujours, rompant avec la donnée ordinaire, il réservera les trombones et les trompettes pour nous peindre les splendeurs et les jouissances des champs élyséens.

digalité des moyens rendent au contraire impossible toute action caractéristique : précepte de vérité dont nos grands maîtres modernes ont, hélas! médiocrement tenu compte, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre en écoutant leurs opéras. Gluck a montré au drame lyrique la voie qu'il devait suivre pour se rapprocher de la nature et de la vérité. Je n'ai point à parler ici du degré d'influence qu'il a exercée sur les plus grands maîtres; je n'ai point à démontrer par quels liens les Mozart, les Beethoven, les Weber, les Cherubini, les Méhul et les Spontini se rattachent à cette haute tradition, ce qu'ils en ont pris et ce qu'ils en ont laissé; ce que j'ai voulu seulement indiquer en passant, c'est le caractère antique de Gluck, la grandeur et la simplicité de son art, et sur ce point je ne pense pas que la contradiction soit à redouter. Tous ceux en effet qui auront jamais entendu *Orphée, Alceste, Iphigénie en Tauride* avec les ravissemens que ces sublimes inspirations commandent, tous ceux qui se souviendront de cet unisson âpre et forcené, coupé de si brutales dissonances, par lequel les esprits infernaux accueillent l'époux d'Eurydice, dont ils étouffent sous un aboiement féroce la voix plaintive et suppliante, tous ceux qui auront présentes à la mémoire les diverses péripéties de cette émouvante scène où la puissance de l'harmonie apaise et dompte les monstres qui reculent à regret et comme fascinés, tous ceux qui auront assisté au spectacle du désespoir d'Oreste, qui auront prêté leur oreille et leur âme à l'auguste affliction d'Iphigénie, — tous ceux-là reconnaîtront que pour composer une telle musique il fallait un cerveau sur lequel eût passé le souffle de l'antiquité.

Dans ce monde des lettres et des arts, tout n'est qu'action et réaction. Les savans du XVIIIe siècle avaient systématiquement, en haine du moyen âge, tourné leurs études du côté de l'antiquité grecque; les savans de nos jours n'ont de goût et de feu que pour les origines de la musique sacrée, et semblent ne s'être imposé cette pénitence que pour nous faire expier le rêve olympien de leurs fougueux prédécesseurs. Malheureusement ce sont là des travaux isolés dont se soucie à peine la classe de lecteurs à laquelle ils sont spécialement adressés. Ce n'est point la science qui manque au siècle, c'est, hélas! bien plutôt le siècle qui manque à la science. Pour m'en tenir à cette simple question de l'érudition musicale, je vois, en Allemagne comme en France, divers groupes possédés du meilleur esprit, et qu'échauffe un saint zèle investigateur. Ceux-ci, préoccupés d'un certain idéal historique, voudraient dégager la musique du bloc de marbre qui la retient, et faire pour elle ce que tant d'écrivains célèbres ont fait pour la poésie et la peinture. Ceux-là, plus naïvement absorbés dans le culte et la contemplation du passé, voudraient pouvoir doter l'art des sons de quelques-unes des réformes qu'ont values à la peinture l'étude des temps pré-raphaélesques, à l'architecture la revivification du style roman et germanique, à la poésie la mise en lumière des romans de chevalerie et des chansons populaires du moyen âge. Je le répète, de tous ces travaux péniblement conduits, la vie est désormais absente, et ces efforts si consciencieux restent sans influence sur personne, les simples lettrés s'en éloignant comme d'une affaire en dehors de leur compétence, et les musiciens se tenant d'avance pour informés, attendu qu'un musicien a pour besogne d'écrire beaucoup d'opéras, et que l'étude de l'histoire de son art est une distraction dont il doit savoir se pri-

ver. « Je peins les belles femmes tout simplement parce qu'elles sont belles, » disait un Vénitien de la vieille roche; il se peut qu'en peinture cette philosophie soit la bonne. Tout ce que je sais, c'est qu'en musique ce n'était point celle de Gluck, ni de Mozart non plus, ni de Beethoven. Aussi cette indifférence où l'on vit aujourd'hui en matière d'érudition musicale m'afflige et m'épouvante. Mendelssohn, cet esprit doux et fort, honnête et puissant à la fois, dont la France n'a pas encore mesuré toute l'élévation, Mendelssohn ne s'y est pas trompé, et quiconque saura lire dans son œuvre y verra l'influence des conquêtes de l'érudition moderne. Aujourd'hui les musiciens de profession ont bien d'autres choses en tête : il leur faut satisfaire à d'incessantes commandes, flatter le mauvais goût de la cantatrice régnante, être les complaisans du public et des directeurs de spectacles. Parlez-leur de travaux, de découvertes intéressant l'histoire de l'art qui les occupe, ils les ignorent; insistez, ils les liront peut-être, mais sans conscience, sans profit, et pour revenir imperturbablement au train-train routinier, à ce rococo d'hier et d'avant-hier, plus vermoulu que toutes les vieilleries du temps passé. D'ailleurs, pour ces esprits mondains, uniquement absorbés dans les combinaisons les plus frivoles, un savant n'est jamais qu'un *dilettante,* un homme à côté de la question et qui trouve son plaisir à fouiller des textes oiseux, car l'important est de faire beaucoup d'opéras, et non point de connaître l'histoire de la musique, de savoir d'où l'on vient, où l'on va, et de quel mouvement d'idées procède tel ou tel système.

Quelle différence entre le calme, la solitude, le délaissement auxquels nous assistons de nos jours, et l'agitation que menaient autour d'eux ces reîtres littéraires du XVIIIe siècle, ces incorrigibles batailleurs toujours prêts à mettre flamberge au vent pour une discussion de doubles croches! Ceux-là savaient du moins faire respecter leurs théories, et n'y allaient pas de main morte. Ils étaient factieux, pédantesques, bretteurs, ils avaient la perruque près du tricorne; mais en dépit de ces mines grotesques et peut-être à cause de tout cet appareil, ils passionnaient la foule à des questions auxquelles de nos jours restent insensibles les gens les plus faits pour s'y intéresser. Aussi nous a-t-il paru curieux de les montrer dans le mouvement, l'effervescence et le vacarme de l'action, se démenant la perruque en tête et l'épée au côté, et, tantôt de la plume, tantôt de leurs discours forains, aidant à la vigoureuse impulsion d'une époque où Gluck, Haydn et Mozart allaient naître. Rions de ces propagandistes boursouflés, de ces zélateurs matamores, dont l'immense savoir égalait l'impertinence; mais n'en rions pas trop, car si l'épaisse et crasse suffisance, si le charlatanisme survivent encore, nous avons malheureusement vu disparaître l'esprit militant d'érudition et de prosélytisme, et l'absence de ce puissant auxiliaire pourra bien être cause que l'histoire un jour reprochera aux musiciens de notre âge d'avoir sottement laissé à l'écart tant de matériaux dont la poésie et les arts du dessin ont su précieusement profiter pour retremper leur forme et se régénérer. H. BLAZE DE BURY.

V. DE MARS.

DU

TRADITIONALISME

DEUXIÈME PARTIE.

JOSEPH DE MAISTRE.

I. — *Les Pouvoirs constitutifs de l'Église*, par M. Bordas Demoulin, 1855.
II. — *Essais sur la Réforme catholique*, par MM. Bordas Demoulin et F. Huet, 1856.

I.

Les lettres du comte de Maistre, publiées il y a quelques années, font mieux que ses livres juger son caractère. Le ton de ses écrits imprimés ne permettait guère de deviner qu'il fût aussi aimable, et ses lecteurs pour la plupart ignoraient ce que racontaient de lui ceux qui l'avaient connu. Considéré dans les relations de famille et du monde, il paraît avoir réuni tous les titres à l'affection comme au respect, et sa correspondance atteste combien son esprit ajoutait d'agrément à ses qualités sérieuses. Il y a de lui des lettres charmantes; celles qu'il adresse à sa fille le sont toutes. Il y règne une sorte de coquetterie paternelle qui n'ôte rien à la tendresse, un sentiment sincère, s'il n'est toujours naturel, une bonne grâce qui plaît, si elle ne touche pas vivement. Dans les autres lettres, l'écrivain montre généralement beaucoup d'élévation personnelle, souvent de la bienveillance et même de l'équité, l'une et l'autre un peu capricieuses, une envie de plaire un peu gâtée par le désir d'étonner, une véritable indépendance dans les jugemens et la conduite, enfin

beaucoup d'esprit. Sans doute il n'y faut pas chercher plus de justesse et de mesure dans les opinions que n'en offrent ses pages destinées à l'impression : souvent la violence des paroles y accompagne la singularité des idées et dépare ou compromet la vérité, quand par aventure elle lui échappe; mais une foule de pensées vives, prenantes, spécieuses du moins, et qu'il n'a empruntées à personne, attestent une facilité improvisatrice parfaitement en accord pour le fond avec la méditation sententieuse dont en public il garde les apparences, et chaque ligne offre la preuve que lorsqu'il se laisse aller ou se recueille, il pense et il écrit absolument de même. Cette lecture serait de tout point parfaitement agréable, si trop de passages ne laissaient percer une vanité un peu puérile que les gens du monde cachent d'ordinaire avec plus d'adresse. Il est trop évident que le mérite d'une diversité d'études rare dans sa condition et dans son pays, des réflexions constantes sinon profondes, l'originalité un peu cherchée de ses vues, l'habileté de déguiser des idées parfois superficielles ou communes sous une forme brillante qui le séduit lui-même, un certain amour du beau séparé du sentiment du vrai, une hardiesse d'esprit plus littéraire que philosophique, une haine consciencieuse contre le mal vu d'un seul côté, enfin les succès que dans la société une telle étrangeté d'aperçus et d'expressions ne pouvait manquer d'obtenir, ont fini par lui faire à lui-même une entière illusion sur la valeur, l'autorité, et j'ajouterai la mission de son esprit. Il se croit réellement à part au milieu des hommes de son siècle et comme envoyé pour les châtier et les surprendre, ce qu'il aimait encore mieux que les éclairer et les convaincre. L'excessive prétention ferait ici quelquefois douter de la supériorité, si trop d'exemples ne laissaient entrevoir de pareilles faiblesses, même chez des hommes de génie. A plus forte raison les gens d'esprit n'en sont pas exempts. C'est d'ailleurs une remarque qui me semble vraie que lorsque les hommes qui appartiennent à une certaine classe élevée de la société s'y font remarquer par les talens qui n'en sont pas l'apanage naturel ni le privilége obligé, ils se soustraient difficilement à une sorte d'infatuation dont les gens de lettres de profession se préservent plus facilement. Le plus célèbre écrivain de nos jours est tombé sous ce rapport en d'étranges puérilités, et si Clitandre eût écrit, il n'est pas impossible qu'il eût enchéri sur la vanité de Trissotin.

Celle de M. de Maistre était du moins justifiée par un talent remarquable, et le sérieux et la dignité de sa vie l'autorisaient à s'estimer fort au-dessus du monde frivole où l'avait placé sa naissance. L'activité et la fécondité de son esprit pouvaient l'abuser sur sa puissance intellectuelle, et l'on conçoit qu'il se crût un des grands

maîtres de la pensée, car cette erreur complaisante a gagné d'autres que lui, et dans un certain monde elle subsiste encore.

On peut exalter à loisir des talens que nous ne contestons pas. Nous ne nous soucions pas d'enlever à un excellent écrivain une seule louange; qu'il garde sa renommée, mais qu'il perde son autorité. Ceux à qui sont chères les grandes causes qu'il a cru servir, la religion et la monarchie, ne sauraient choisir un plus funeste guide. Lorsque par habitude, déférence ou orgueil de parti, on l'invoque encore comme un maître, on renouvelle imprudemment des dissidences ou plutôt des incompatibilités qu'il est pressant de faire disparaître. Je le remarque, parce que je pourrais citer un auteur de l'esprit le plus élevé et le plus conciliant qui ne s'est pas aperçu, dans un ouvrage récent et distingué, qu'en prenant M. de Maistre pour un des grands philosophes de son parti, il semblait chercher la discorde éternelle et recommencer la guerre de principes. Voici pourquoi. Quelque place que les questions religieuses aient paru tenir dans les ouvrages de M. de Maistre, on ne peut se dissimuler qu'il les considère presque exclusivement au point de vue de l'intérêt social. Ce n'est pas de l'autre vie, c'est du salut de ce monde qu'il nous entretient. Il s'agit avant tout pour lui de relever ou de raffermir l'église, le trône, toutes les garanties de l'ordre dans l'humanité, telles qu'il les conçoit, telles qu'il les regrette, telles qu'il les déclare ébranlées ou ruinées par le vent du siècle. C'est au génie des temps modernes qu'il déclare une guerre mortelle, à ce génie tel qu'il s'est manifesté par les principes de la révolution française. Ce ne sont pas les excès, les égaremens, les crimes qu'il attaque; les excès, les égaremens, les crimes sont pour lui de l'essence de la révolution, et vouloir la séparer du mal qu'elle a fait, c'est entreprendre de la séparer d'elle-même. Cette pensée est partout dans ses livres, mais nulle part plus condensée que dans ces paroles répétées deux fois : « La révolution française est satanique dans son principe (1). » Or je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que les voix mêmes de ceux pour qui M. de Maistre écrivait se sont, depuis ces derniers temps, réunies pour proclamer leur adhésion aux principes de 1789. Qu'est-ce que les principes de 1789, si ce n'est la révolution française dans son principe ou dans son essence? Quiconque se rallie à cette déclaration de concorde se sépare donc de M. de Maistre de toute la distance qui sépare l'affirmation de la négation et le bien du mal, et il importe, si l'on veut que cette profession de foi ait toute l'autorité qui s'attache à la sincérité sans réticence, et qu'elle soit significative autant qu'intelligente, il importe que, par aucun retour

(1) *Lettres et Opuscules inédits*, t. Ier, p. 381 de la 3e édition. « La révolution française est satanique dans son essence. » *Du Pape*, préface de la 2e édition, t. Ier, p. xxxv.

imprudent vers les idées de celui qu'elle eût indigné, on ne relève d'une main ce qu'on détruit de l'autre, et l'on ne paraisse souscrire et protester à la fois. L'abandon des doctrines de M. de Maistre est de toute évidence une condition du rapprochement des esprits.

C'est à faciliter cet abandon, en soumettant ces doctrines à la critique, que peuvent servir les réflexions qui suivent.

II.

Les personnes qui avaient connu le comte Joseph de Maistre vantaient beaucoup sa conversation. De tous les éloges qu'il a reçus, ce doit être le plus mérité. Sa conversation devait être tour à tour élevée et piquante. Avec de fortes convictions, il s'amusait à jouer aux idées. La discussion suivie, mesurée, régulière, lui allait peu. Il n'aimait pas la méthode, et la méthode n'est guère de mise dans les entretiens du monde. Il préférait les traits aux raisonnemens, ne reconnaissait la vérité que sous les traits de l'hyperbole, et se plaisait à transformer en paradoxes jusqu'aux lieux communs. Sérieux, n'en doutons pas, dans ses opinions, il l'était moins dans sa manière de les défendre. Ses adversaires ne lui inspirant aucune estime, tout était contre eux de bonne guerre, et se croyant juste dans ses haines, il s'inquiétait peu de l'être dans ses accusations. Intolérant et irrité, il ne songeait qu'à se divertir et à se venger. Tout lui était bon pour la vérité, même l'erreur, pour le bien, même le mal, et mêlant la plaisanterie à l'indignation, les jeux de mots aux anathèmes, il devait séduire l'irréflexion par l'assurance, raffermir les croyances en les exagérant, les consoler de leurs disgrâces par l'invective, éblouir enfin des auditeurs déjà gagnés, en leur persuadant qu'il y avait beaucoup d'esprit dans leurs préjugés, et qu'ils étaient persécutés par des sots. La conversation peut être inexacte, superficielle, disparate, outrée, fausse, sans cesser d'être éloquente, et si la grâce de la personne relève encore celle des paroles, elle procure les plus grands succès qui soient accessibles aux gens du monde. Telle pouvait être la conversation du comte de Maistre, si elle ressemblait à ses ouvrages, et ses ouvrages ne m'ont jamais paru autre chose qu'une étincelante conversation. Sans me piquer d'être au-dessus de tout esprit de parti, je me crois pourtant capable d'en surmonter les préventions, au point de rendre justice au talent, à la conviction, à la puissance de raisonnement de mes adversaires. Je les ai lus de tout temps avec une sorte de préférence, et il m'est arrivé plus d'une fois d'être non-seulement ravi de leur talent ou touché de leur sincérité, mais encore ramené par eux, soit à modifier des opinions antérieures, soit à concevoir quelques doutes qui m'obligeaient à les raffermir par un nouvel examen; mais, je l'avoue, si j'ai parfois

éprouvé la triste émotion de me sentir ébranlé dans ce que je croyais la vérité, jamais je n'ai lu dix pages du comte de Maistre sans éprouver une joie profonde de ne point penser comme lui. La langue française manque d'un adjectif qui soit l'opposé de *persuasif;* c'est pour lui qu'il faudrait l'inventer.

Les *Considérations sur la France* ont commencé sa réputation. Suivant quelques bons juges, c'est ce qu'il a fait de mieux. On dit cela volontiers du premier ouvrage d'un auteur. D'autres de ses écrits pourtant me semblent préférables; au moins dans ceux-ci défend-il une meilleure cause, car il s'y agit de religion plus encore peut-être que de politique. Dans les *Considérations*, sa cause est la contre-révolution, et la plaidoirie répond à la cause. L'idée générale à laquelle il s'attache est le gouvernement de la Providence. Il en voit la preuve dans les fautes, les succès, les revers de la révolution française. Plus tout cela est invraisemblable, plus il faut que Dieu s'en mêle. Conclusion : la Providence fera la contre-révolution, et elle la fera par les moyens qu'elle choisira dans sa suprême sagesse. La première assertion est gratuite; la seconde est incontestable, la première admise. Le tout est plutôt donné comme un oracle que comme une conjecture raisonnée.

Si quelqu'un trouve à redire à l'idée d'une providence divine, ce n'est pas nous. Si l'on y ajoute qu'elle gouverne le monde, que son action, tout à la fois générale et particulière, est directe sur les choses humaines, cette pensée ou plutôt cette croyance peut être pour l'âme un principe de consolation et surtout de résignation dans le malheur; elle n'est pour agir ni un stimulant, ni une règle. A côté de cette idée : tout est conduit par la Providence, se place de plein droit cette autre idée : les voies de la Providence sont impénétrables, et ces deux idées s'annulent l'une l'autre dans la pratique. Nous ignorons le but auquel Dieu nous mène, nous ignorons les moyens par lesquels il veut l'atteindre. Si donc nous ne considérions dans les événemens de la vie que les effets de sa volonté, nous perdrions la faculté aussi bien que le droit de juger ces événemens; nous pourrions tomber dans l'indifférence et dans l'inertie, c'est-à-dire dans un absolu fatalisme. Si par exemple je me persuadais, comme on le prétend quelquefois, que Dieu veut amener le bien par l'excès du mal, il se trouverait qu'en m'opposant au mal j'entrerais en lutte contre le ciel, et travailler au bien deviendrait une sorte de révolte. Heureusement une philosophie plus véritablement religieuse nous enseigne à mettre au-dessus de toute conjecture sur les vues de la Providence la notion du devoir. Nous ignorons les volontés particulières de Dieu, si cette expression est permise; mais nous connaissons parfaitement sa volonté générale par rapport à nous : il veut que nous fassions le bien. Quand je serai persuadé que les événe-

mens ne sont que des moyens dont il daigne se servir pour accomplir l'inconnu, quand on m'aura convaincu que tout conspire, le mal comme le bien, la faiblesse comme la force, pour un but mystérieux, je n'en aurai pas un indice plus sûr de ce que je dois, ou plutôt je saurai uniquement comme auparavant que je dois chercher le vrai, le juste, l'utile et le possible, prier le ciel de me le faire connaître par la raison et de me soutenir dans l'épreuve. Si la distinction admise par de grands esprits et par Bossuet lui-même entre ce que Dieu veut et ce qu'il permet est sans nul fondement, si Malebranche a tort et que Dieu fasse pour ce monde quelque chose de plus que de lui donner des lois générales, si non-seulement il embrasse tous les événemens du regard unique de son universelle prescience, mais encore les prépare, les amène, et dirige à la lettre le cours de l'humanité, il veut alors également les institutions stables et les révolutions passagères; il veut également qu'il y ait des nations catholiques, des nations protestantes, des nations infidèles, et les hommes, ne connaissant ses volontés qu'après qu'elles sont accomplies, ne peuvent en juger que par l'événement. Ne sachant comment s'y conformer, ils agissent en aveugles, et leur aveuglement les absout; mais quoi qu'ils fassent, ils travaillent toujours pour une bonne fin, qui est celle de Dieu, et ils lui obéissent encore en faisant le ma d'où son infinie sagesse a décrété de faire sortir le bien... *Dî meliora piis.*

Là conduit l'abus de la pensée du gouvernement de la Providence, pensée qui n'est juste qu'autant qu'elle est générale. Dès qu'elle se particularise, elle ne met en lumière que notre profonde ignorance. Jamais cette ignorance ne se manifeste par des erreurs plus humiliantes que lorsque nous entreprenons d'expliquer le cours des choses par les desseins divins, ou le connu par l'inconnu. C'est nous exposer à rapporter en quelque sorte à Dieu tous les faits qu'enfante la fantaisie, la faiblesse ou la perversité des hommes. Oui, sans doute, le monde est sous le gouvernement de la Providence : c'est une croyance à laquelle la raison ne saurait rien objecter; mais il y a une témérité folle à risquer une conjecture sur les conditions, les formes, les détails de ce gouvernement. Prétendre reconnaître dans un événement l'action de Dieu et le motif de cette action n'est permis qu'à celui qui en aurait reçu la révélation. Il ne faut pas, ainsi qu'on le fait souvent, prendre les rapports qui résultent entre les choses de l'harmonie de l'ensemble comme des preuves spéciales d'une intervention actuelle et directe de la Divinité. Par exemple, il y a des relations entre l'ordre physique et l'ordre moral : s'il survient dans l'un des calamités, l'homme peut n'y pas demeurer indifférent, quoiqu'il appartienne surtout à l'autre; mais il serait vain d'imaginer qu'elles eussent l'homme pour but,

et que son existence en fût la raison suffisante. Des perturbations et des désastres affligent la nature dans le désert, en l'absence de l'homme. Avant même que notre espèce eût paru sur la terre, le monde a subi plus d'un bouleversement. Les cataclysmes ont donc des causes propres qui tiennent à la constitution de l'univers, et qui agiraient quand nous n'existerions pas. Lorsqu'il se manifeste quelqu'un de ces troubles de la nature qui deviennent pour nous des calamités, comme un tremblement de terre, comme une inondation, libre à l'homme assurément de s'y intéresser; il aura raison d'en faire un sujet de réflexion, pour chercher à les éviter, à y porter remède, en tout cas à les supporter. Il devra apprendre de ce spectacle la prévoyance, le courage, la résignation. Enfin, sous un point de vue plus élevé, cette expérience pourra développer en lui le sentiment de son impuissance, et, si l'on veut, de son néant devant les vastes lois de la création; il admirera la puissance de Dieu, la grandeur de la Providence, et, convaincu de sa faiblesse, il se tiendra prêt à endurer toutes les épreuves et à comparaître à toute heure devant le juge de l'avenir. Ainsi, pour la prudence, la sagesse, la religion, le spectacle des calamités naturelles n'est pas indifférent, et l'écrivain pieux y trouve matière de conseil ou d'enseignement. Dire que l'homme, créature intelligente et morale, et qui communique avec toutes choses par la faculté de connaître, est fait pour y chercher une idée, pour en déduire une leçon, c'est affirmer l'évidence; mais de là il y a loin à prétendre deviner à quelle fin tel événement matériel est arrivé, à soutenir que Dieu l'a déterminé tout exprès dans un moment donné pour agir sur telles ou telles personnes et produire tels et tels résultats. Ce sont suppositions gratuites, arbitraires, souvent immorales, puériles ou ridicules. Quand on s'engage dans cette voie, on ne sait où l'on peut être entraîné, et il peut arriver qu'on dise au public que les inondations du Rhône ont eu pour but providentiel de rappeler à l'observation du dimanche les habitans de la province lyonnaise, ou que Dieu a permis l'invention des chemins de fer particulièrement pour punir les aubergistes d'avoir fait faire gras aux voyageurs le vendredi.

Je le répète, lorsque l'on se risque à interpréter en détail et par les faits les volontés de la Providence, en reconnaissant, comme il le faut bien, que le choix des moyens qu'elle se réserve est hors de toute science humaine, et qu'il n'existe ni analogie visible, ni proportion apparente dans l'ajustement divin des effets et des causes, il y a une petite condition à remplir, c'est d'être inspiré. Bossuet a tenté de suivre la Providence dans l'histoire universelle, et il l'a pu sans une témérité insupportable, non parce qu'il était Bossuet, c'était encore trop peu pour une telle œuvre, mais parce qu'il considérait une longue suite de siècles révolus, et puisait ses explica-

tions dans la Bible; il écrivait les prophètes à la main. Mais l'Écriture n'a rien dit des événemens de la révolution française : en essayant, sept ou huit ans après qu'elle avait éclaté, de montrer dans sa marche les desseins d'en haut et de prédire l'avenir à l'aide d'un passé si court, en annonçant les faits, non parce qu'ils sont logiquement probables, mais miraculeusement singuliers et opposés à la sagesse humaine, l'auteur des *Considérations sur la France* se mettait dans l'obligation d'avoir un don surnaturel. La Providence étant, d'un avis commun, mystérieuse dans ses voies, le mystère reste mystère tant qu'il n'est pas révélé. La révélation de l'avenir, c'est l'inspiration prophétique, et les admirateurs de M. de Maistre n'ont pas uniquement cédé à un enthousiasme adulateur en le traitant parfois de prophète; ils n'ont fait que dire qu'il était ce qu'il faudrait qu'il eût été.

Lorsqu'on lit aujourd'hui son ouvrage à la distance des événemens, on ne peut malheureusement lui accorder aucun don de divination, ni même y admirer le bonheur des conjectures. A travers mille sarcasmes contre la révolution, contre ses principes et ses œuvres, contre les constitutions et leurs auteurs, il pose gratuitement que la vanité ou la brièveté de quelques-unes de ses créations, la violence ou la perversité de certains actes, la grandeur de certains succès, que tout en un mot témoigne que Dieu se propose immédiatement la contre-révolution. Pourquoi cela? Il oublie de le dire; mais il se montre convaincu en 1797 que la contre-révolution va se faire, et que Louis XVIII est près de revenir avec l'ancien régime. Par là toutes les choses révolutionnaires rentreront dans le néant, ou plutôt, les gouvernemens révolutionnaires n'ayant rien produit, la restauration n'aura rien à détruire. Tout ira de soi; la contre-révolution s'opérera en un tour de main. Le chapitre où elle est décrite à l'avance la présente comme un incident des plus simples amené par les plus petits moyens. Pas une haute pensée, pas une volonté énergique, pas un mouvement national, pas un événement dramatique n'est indiqué comme nécessaire. Rien de grand en un mot ne se lie, dans l'esprit du prophète, à la crise réparatrice qu'il se plaît à prédire. Il la souhaite mesquine, apparemment pour qu'elle soit plus humiliante. Lorsqu'en effet, pour avoir vu dans les affaires humaines le mal se mêler au bien, la petitesse à la grandeur, le ridicule au sérieux, on se plaît à exagérer en quelque sorte cette incohérence des choses et à outrer nos misères, parce qu'on croit grandir la Providence en lui prêtant des calculs fantasques, on rapetisse les hommes afin de les confondre, et l'on arrive peu à peu, sans s'en douter, à considérer le train de ce monde précisément au même point de vue que Voltaire. Comme Voltaire, M. de Maistre a besoin que l'humanité n'ait pas le sens commun, pour que Dieu seul

ait raison, et quelquefois les choses lui paraissent d'autant plus divines qu'elles sont plus moquables.

Mais enfin cette peinture satirique des événemens mêmes qu'il désire est-elle exacte? Pas le moins du monde. En considérant la France vers 1797, il ne s'est point avisé de cette prédiction facile qu'il aurait pu recueillir dans l'histoire, qu'il aurait pu lire dans Platon, savoir que l'anarchie pourrait amener la dictature militaire. Tout le monde alors s'y attendait, M. de Maistre n'y pensait pas. Ce que chacun prévoyait échappait à sa prévoyance, car ce lieu commun eût dérangé ses paradoxes. La république devait en effet périr; mais la monarchie qui lui devait succéder n'était ni la restauration, ni l'ancien régime. L'anarchie devait disparaître sans que la contre-révolution prît sa place, puis à son tour cette monarchie nouvelle devait tomber. Par la révolution? Non, par la guerre. C'est alors, c'est dix-sept ans plus tard que la restauration devait s'accomplir. Et comment? Parce que l'empire aurait abouti à la conquête de la France. Cette restauration, qui devait être amenée comme par hasard et que Dieu devait réduire à un changement subreptice, n'a été possible qu'à la suite d'événemens gigantesques. Il a fallu pour la réaliser des guerres inouies, des événemens dont les proportions dépassaient tout ce qui s'était vu depuis Charlemagne; il a fallu l'Europe deux fois envahie en sens contraire, par la France de Paris à Moscou, par la Russie de Moscou à Paris, en un mot le bouleversement du monde. Qui ne voit ici que les causes ont été tout autrement grandes que les effets? Quoi de plus complétement différent de ce chapitre IX, où la restauration est donnée comme si rapide et si aisée à faire qu'on dirait qu'elle est pour le lendemain? Et non-seulement aucun des incidens qui, selon M. de Maistre, pouvaient la ramener ne s'est produit, mais encore elle devait être, il n'en doute pas, la contre-révolution, et elle ne l'a pas été. Sans contredit, plus d'un germe de contre-révolution a pu se cacher dans son sein, mais c'est le jour où ces germes se sont développés qu'elle s'est perdue. Elle n'a duré qu'autant qu'elle a démenti son prophète. Voilà soixante-huit ans révolus depuis 89 : où en sont les prédictions politiques de M. de Maistre? On me dira : La révolution n'a pas définitivement triomphé. Soit, mais la contre-révolution encore moins. Il n'a prévalu, ce semble, que cette vérité expérimentale : l'anarchie mène au despotisme, et le despotisme peut ramener à l'anarchie; mais cette vérité un peu vulgaire, M. de Maistre n'en dit mot.

Tout cela ne l'empêchait pas d'écrire en 1814 avec une admirable confiance : « Mes *Considérations sur la France*, où, par un insigne bonheur, tout s'est trouvé prophétique. » — Comment en serait-il autrement? N'écrivait-il pas longtemps auparavant : « Il y a

quinze ans que j'étudie la révolution française; je me trompe peu sur les grands résultats. » Et une autre fois : « Je ne puis m'empêcher de croire que j'ai deviné ce qui se fait aujourd'hui dans le monde et le but vers lequel nous marchons. » De telles paroles suffisent pour diminuer grandement l'autorité de ceux qui les prononcent.

III.

Si l'observateur s'est assez constamment mépris, les systèmes du publiciste ont-ils plus de valeur et méritent-ils plus de confiance? Ici la raison humaine est sur un meilleur terrain, et il est plus aisé de se faire une idée des institutions qui conviennent à la société que de ses destinées futures et des événemens prochains qui l'attendent; mais la philosophie politique de M. de Maistre, lorsqu'on la distingue de sa philosophie religieuse, n'est pas facile à caractériser. On voit bien qu'en général il aime l'ancien régime des sociétés européennes, et préfère les monarchies qu'on appelle absolues aux gouvernemens qui se disent libres. En principe, il ne semble pas mettre de borne au despotisme : « Il n'y a point de souveraineté limitée, dit-il; toutes sont absolues et infaillibles. » Il s'élève en tout lieu contre le droit de résistance. La révolte lui paraît toujours un crime. La réforme exigée par voie de remontrance, imposée même par la volonté du peuple, n'a rien de légitime à ses yeux. Toute révolution est interdite. Cependant en fait il se félicite de ce que nulle souveraineté ne peut tout. La toute-puissance effective est impossible. Il ne se contente pas de souhaiter au pouvoir politique le contrôle du pouvoir spirituel, ce serait trop simple; il accepte toute force qui lui sert de frein : « c'est une loi, c'est une coutume, c'est la conscience, c'est une tiare, c'est un poignard; mais c'est toujours quelque chose. » Il n'y a qu'une chose qu'il ne puisse souffrir, c'est une limitation constitutionnelle, c'est une garantie de droit écrit. Son *Essai sur le Principe générateur des Constitutions,* ouvrage didactique par la forme, et qui, sous ce rapport, rappelle la manière de M. de Bonald, le contredit sur beaucoup de points, en étant cependant consacré à la défense de la même cause. Ainsi, tandis que M. de Bonald veut tout écrire, même la loi des lois, même la législation primitive, M. de Maistre prétend qu'aucune constitution ne doit être écrite, que rien de ce qui est écrit n'est durable, et que la religion chrétienne n'a duré que parce qu'elle est fondée sur la parole, oubliant apparemment qu'elle n'est pas moins fondée sur l'Écriture. De toutes les législations, celle qui jusqu'ici a eu la plus longue vie, c'est le droit romain, qui s'est appelé la raison écrite. La constitution anglaise qu'il cite, et dont il ne veut faire qu'un assemblage incohérent d'usages qui n'ont pas été recueillis, est un vaste en-

semble de lois fondamentales et de lois réformatrices dont le texte est partout. Dieu lui-même enfin n'a-t-il pas voulu que ses lois fussent gravées sur des tables de pierre, et le Décalogue a-t-il passé?

Nous avons nommé la constitution anglaise. C'est qu'en effet M. de Maistre en fait quelquefois l'éloge, se séparant sur ce point de M. de Bonald par une assez singulière inconséquence. « C'est, dit-il, l'unité la plus compliquée et le plus bel équilibre de forces politiques qu'on ait jamais vu dans le monde. » — « Quel peuple, dit-il encore, surpasse l'Angleterre en force, en unité, en gloire nationale? » Cela ne l'empêche pas d'écrire ailleurs : « L'Angleterre me paraît assez disposée à nous donner quelque tragédie du grand genre. Ce ne sera pas sans l'avoir bien mérité. » Il n'en est pas moins persuadé que la réformation a dans ce pays abrégé la durée des règnes et des familles patriciennes. Il n'en admire pas moins, en contemplant son église, *l'abîme d'égarement où le plus juste des châtimens plonge la plus criminelle des révoltes.* Il n'en regarde pas moins toute imitation des formes du gouvernement anglais comme l'aveu d'une grande misère et la preuve d'une grande extravagance. « Jamais on n'a rien vu d'aussi fou. Vous ne m'avez jamais dit, monsieur le vicomte (de Bonald), si vous croyez à la charte; pour moi, je n'y crois pas plus qu'à l'hippogriffe et au poisson remora. Non-seulement elle ne durera pas, mais elle n'existera jamais, car il n'est pas vrai qu'elle existe (1819). » Le grand tort de la charte en effet, de toute charte, c'est d'être écrite, et il importe à la gloire de la Providence qu'on ne croie à rien de ce qui est prévu et réglé par la sagesse humaine. C'est manquer à Dieu que de ne pas se fier à l'imprévu, et tout gouvernement constitué par des lois positives est une usurpation sur l'autorité du divin législateur. L'auteur est si sûr de son fait, il doute si peu de l'impossibilité de rien décréter qui vaille, que bien que les Américains, dénués d'un gouvernement antérieur, soient excusables d'avoir essayé de s'en donner un, il offre de parier que la ville de l'union ne se bâtira pas, ou qu'elle ne s'appellera pas Washington, ou que le congrès n'y résidera pas. Par malheur, la ville s'est bâtie, elle s'appelle Washington, et le congrès y réside.

Il serait très difficile de faire un système de la politique proprement dite de M. de Maistre. Elle se compose plutôt d'imprécations et d'épigrammes contre tout ce que le XIXe siècle a rêvé ou tenté que de principes et de conséquences touchant la constitution des états. Beaucoup de goût et de respect pour ce que les faits ont produit, pourvu toutefois que le produit des faits ne contrarie pas ses vues, une idée mystérieuse de l'élection des races royales et de l'autorité des rois, pourvu que les rois et leurs races respectent le pouvoir pontifical, une certaine disposition à regarder les familles nobles comme privilégiées d'en haut avec la persuasion qu'elles ont

fort compromis leurs priviléges, enfin une véritable admiration pour l'ancien régime unie à la conviction qu'il a à peu près mérité ses malheurs, tout cela ne forme pas une politique dont on puisse tirer un parti spéculatif ou pratique. Au fond, s'il fallait trouver un principe à ces déclamations constantes contre l'œuvre des hommes, contre leur prétention à organiser la justice et la liberté, contre leur idée absurde ou criminelle de réformer ce qui s'est fait sans eux, contre la témérité séditieuse qui veut affranchir leurs passions du frein de certains moyens rigoureux de contrainte et de châtiment, on irait forcément tomber sur les principes mêmes de Hobbes. C'était, comme on sait, la seule philosophie politique que comprissent les Stuarts. M. de Maistre, il est vrai, est religieux, et Hobbes ne l'était pas; mais les Stuarts l'étaient, et leurs confesseurs sortaient d'une école que M. de Maistre a rouverte. Le hobbisme chrétien est bien le fond de la doctrine des apôtres de contre-révolution; mais c'est une alliance de deux principes fort différens qu'il faut rompre, car le hobbisme n'y gagne rien qu'une bonne apparence, et le christianisme s'y compromet.

En politique comme dans le reste, la philosophie du comte de Maistre est tout agressive. Hormis sur quelques points du symbolisme théologique, ne lui demandez pas de rien affirmer, ni surtout de rien déduire. Il n'a point de méthode et il n'y prétend pas. Ce n'est pas qu'il n'y ait de l'unité dans son esprit. Toutes ses idées sont dans la même direction. Elles vont dans le même sens, mais éparses et comme à l'aventure. Il court en tirailleur sur le même ennemi, l'esprit du XVIIIe siècle. Il fait une guerre de partisan plutôt qu'une guerre régulière, ou, pour le traiter d'une manière plus conforme à son rang et à ses goûts, il combat en chevalier errant. Il attaque, il défie, il soutient à coups d'épée que sa dame est la plus noble et la plus belle. Il le soutient en frappant plutôt qu'il ne le prouve, et pourvu qu'il ait blessé l'adversaire, il le tient pour convaincu. Dans la controverse, il ignore ou dédaigne les objections, passe à côté des difficultés, prend l'offensive avec autant de dextérité que de vigueur, s'arme de son mépris comme d'une lame acérée, pousse la raillerie jusqu'à l'insulte, et se moque de ceux qu'il n'écoute pas. Cette manière de discuter n'est pas de très bon aloi, mais elle est utile, et elle venait bien à propos pour venger des gens qui craignaient d'avoir l'esprit contre eux. Ce n'est pas ainsi que l'on résout les questions difficiles, que l'on établit de saines théories; mais qu'importe, si l'on satisfait ses amis, si on leur restitue l'entrain qu'ils ont perdu, si l'on amuse les siens en rendant ennuyeux ses ennemis? Nous avons ici à faire à un écrivain qui ne se pique nullement d'être difficile dans le choix des armes. Capable de vues élevées, quelquefois heureux en beaux traits, il semble ai-

mer autant les jeux d'esprit que les raisons; il ne s'interdit pas une pointe qui l'amuse; il va jusqu'au non-sens, si le non-sens a l'air d'une pensée. Encore une fois, il a une éblouissante conversation.

Inutile donc de le suivre sur le terrain de la philosophie proprement dite, non qu'il y fût étranger, mais il y était peu propre. Ses idées avaient un tour élevé qui dans la métaphysique le portait du bon côté. Ses lectures l'avaient initié beaucoup plus directement que M. de Bonald aux secrets de la sagesse antique. Familier avec les langues anciennes, il semble, à une époque où c'était rare, avoir quelque teinture d'Aristote, et il choisit avec bonheur des citations dans Platon; mais il lui manque pour la philosophie deux grandes choses, la dialectique et le calme. Son intelligence laissée à elle-même serait peut-être propre à tout comprendre; mais son pli est pris, et sa résolution formée : il ne comprend rien de ce qui le contrarie. On n'est point philosophe avec cela.

Citons pour exemple le seul de ses ouvrages qui puisse être regardé comme appartenant à la philosophie pure. Impatienté d'entendre sans cesse depuis l'Encyclopédie les philosophes invoquer Bacon, il imagina un jour qu'il devait y avoir là quelque funeste gloire à détruire et un prince des ténèbres à détrôner. Il se mit aussitôt à l'œuvre et composa un *Examen de la Philosophie de Bacon*, qui a paru après sa mort. C'est assurément le plus médiocre de ses écrits; mais peu importerait, un méchant livre est sans conséquence, si celui-ci n'offrait à chaque page les tristes preuves de l'incroyable légèreté avec laquelle le fougueux critique accuse ceux qu'il soupçonne et juge ceux qu'il accuse. Les intentions de Bacon, le sens de ses idées, le but de son œuvre, la sincérité de ses convictions ou de son langage, rien de tout cela ne semble accepté ni compris. La critique prend le ton de l'injure, la réfutation est un réquisitoire. La haine aveugle entraîne l'aveugle censeur aux méprises les plus plaisantes. Ainsi tout le monde sait qu'un des principaux ouvrages de Bacon a pour titre : *Novum Organum,* et peu de gens ignorent ce que ce titre veut dire. Ce que nous appelons la Logique d'Aristote est connu depuis des siècles sous ce nom d'*Organum,* c'est-à-dire d'instrument ou de clé, et ce titre s'explique de lui-même. Lorsque Bacon crut apercevoir que, guidées par la scolastique, les sciences avaient fait fausse route, et qu'il fallait, pour les rendre plus sûres et plus fécondes, les affranchir du joug de ce que lui et Descartes après lui nommaient *logica vulgaris,* il entreprit de leur donner une logique nouvelle; c'était, comme on l'a dit, celle de l'induction substituée à celle du syllogisme, et il intitula naturellement son ouvrage : *Novum Organum,* c'est-à-dire nouvel instrument, nouvelle méthode, et voilà plus de deux siècles qu'on estime la pensée juste et le titre bien choisi. Que trouve à dire à cela M. de Maistre?

« J'honore la sagesse qui propose un nouvel organe autant que celle qui proposerait une nouvelle jambe. » Voilà comment un écrivain qui appelle Voltaire bouffon comprend et juge un des plus mémorables monumens du génie de l'homme.

IV.

Les croyances religieuses de M. de Maistre sont assurément son meilleur côté, même au point de vue purement intellectuel. Ce sont elles qui donnent du sérieux à son esprit, une certaine règle à son humeur, et qui le retiennent dans le cercle d'un spiritualisme élevé. Sans elles, ce contempteur satirique de la raison humaine tomberait dans un scepticisme moqueur, et peut-être les choses de ce monde ne se montreraient-elles à lui que sous l'aspect qui frappait Voltaire. Ce serait Voltaire avec moins d'amour de l'humanité, avec moins de confiance dans les lumières de la raison. Il n'a déjà que trop de pente à considérer le fait plus que le droit, à s'exagérer la part de la force dans la direction des affaires de la société. Arrachez-lui ce que le christianisme ajoute nécessairement de hautes contemplations et de convictions désintéressées à la considération la plus malveillante et la plus prosaïque des choses d'ici-bas, rompez ce lien qui rattache la terre au ciel, et l'on ne sait vraiment à quelles extrémités d'opinions arides et décourageantes cet esprit dédaigneux et sardonique pourrait être conduit. Déjà même la sincérité de sa foi ne suffit pas pour le préserver du penchant à l'incrédulité et au dénigrement, quand il s'agit de justice, de grandeur, de liberté. Elle ne lui inspire qu'à de longs intervalles le langage communicatif de l'amour et de l'espérance, et il s'amuse trop souvent à rendre impitoyable une doctrine de charité, à diminuer la dignité humaine, comme si la grandeur divine avait besoin de notre petitesse, à prêter aux institutions mêmes et aux puissances qu'il veut sanctifier un caractère d'utilité pratique et d'efficacité oppressive plus fait pour contenter Machiavel que Fénelon. Que serait-ce donc s'il n'avait appris de l'Évangile que l'homme ne vit pas seulement de pain, que la vraie lumière éclaire tout homme venant au monde, et qu'il n'a pas reçu l'esprit de servitude pour se conduire toujours par la crainte?

Aussi n'hésité-je pas à regarder comme son meilleur ouvrage de beaucoup les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Il semble, en effet, y considérer les vérités religieuses un peu plus en elles-mêmes, un peu moins dans leur influence sur la société. Là elles sont plus des dogmes qui élèvent l'esprit que des moyens de police qui l'intimident. S'il ne parvient jamais à leur prêter l'accent de l'enthousiasme et de l'amour, s'il cherche plus à les rendre extraordinaires que pénétrantes et terribles qu'adorables, s'il donne à l'orthodoxie

même un air fâcheux de paradoxe, cependant il se montre ingénieux à rajeunir d'antiques croyances, à découvrir un sens caché aux traditions judaïques, qu'il s'efforce de rendre chrétiennes. Sa sévérité un peu rude n'est pas sans élévation morale, et il dévoile avec autant d'adresse que de vivacité les côtés faibles ou abjects des systèmes auxquels il s'attaque. L'ouvrage, un peu moins systématique, un peu moins visiblement politique que ses autres écrits, semble plus appartenir à la réflexion désintéressée : c'est une suite de dissertations, quelquefois même de divagations, où l'esprit paraît se jouer avec une certaine liberté, et suivre les lueurs qui naissent et brillent tout à coup dans le cours d'une lecture ou d'une conversation. La forme du dialogue d'ailleurs permet davantage de s'abandonner aux aventures de la pensée, et de hasarder des singularités ou des exagérations qui offrent une apparence fugitive de vérité. On peut se tromper en causant, pourvu que l'on pense et que l'on fasse penser, et quoique le public se rappelle surtout des *Soirées de Saint-Pétersbourg* certaines déclamations choquantes sur le bourreau et les expiations sanglantes, nous persistons à croire que c'est encore l'ouvrage de M. de Maistre le plus propre à faire admirer et même goûter son auteur. Il s'y montre plus libre et moins passionné, plus intelligent et moins absolu; il se meut dans un cercle dont le rayon est plus étendu, et, moins préoccupé des intérêts et des inimitiés du moment, il se rapproche davantage de la sphère des pures idées.

Mais il ne pouvait s'y maintenir longtemps; sa vocation ne l'y portait pas : même dans les choses de religion, la religion pour lui est encore le siècle. Il serait indigne d'élever l'ombre d'un doute sur la sincérité de sa foi; mais il faut avouer que si elle n'avait pas été sincère, il aurait pu encore écrire une grande partie de ce qu'il a écrit, tant il s'obstine à considérer le christianisme au point de vue terrestre, humain, politique, tant il aime à le présenter surtout comme la sauvegarde des souverains et la *première propriété* des nobles, *puisque la religion conserve leur privilége qui tombe toujours avec elle!* Il ne se lasse pas de la recommander aux princes, aux grands, aux puissans pour leur sûreté. Il semble s'acharner à la transformer en *instrumentum regni*. Il supplie les hommes d'état, *pour épargner les deux choses les plus précieuses de l'univers, le temps et l'argent,* de reconnaître en toute dispute religieuse l'autorité de Rome, ce qui est pour lui le fond de la religion. « Si j'étais athée et souverain, je déclarerais le pape infaillible par édit public pour l'établissement et la sûreté de la paix dans mes états; » ce qui transforme la religion en une bonne politique d'athée. Charmé de cette idée, il aime à répéter qu'il se chargerait d'amener des athées à son avis sur l'église, et il ne voit pas que de telles paroles sont l'arme la plus redoutable livrée à l'incrédulité. Il ne voit pas que c'est

rendre des points à l'opinion qui ne prétend voir dans les religions qu'un moyen de tromper les hommes. Assurément il est permis de rappeler qu'elles sont utiles à la société. Aucune nation civilisée ne s'est passée de culte public, et sous une forme sacrée comme elles, les croyances régulatrices du cœur humain ont obtenu plus d'empire et de popularité. Un homme sincère doit donc respecter la religion de son pays, lors même qu'il ne verrait pas en elle la vérité parfaite. Il peut s'abstenir de chercher à séparer les grandes vérités qu'elle renferme des illusions qui s'y mêlent, quand cette séparation est impraticable dans l'esprit des peuples, et préférer encore la vérité même altérée à l'erreur intégrale, à la négation de la vérité; mais c'est la crainte et la haine de l'athéisme qui l'inspirent alors et le justifient, et l'athée n'a pas le droit de l'imiter, s'il ne confesse le projet odieux de réaliser l'oppression par l'imposture.

Les argumens de ce genre ont ce grand inconvénient, qu'ils peuvent presque également servir pour une religion vraie et pour une religion fausse. C'est pour cela que tout fidèle n'en doit user qu'avec réserve, et que M. de Maistre, qui n'en connaît presque pas d'autres, compromet une cause digne pourtant d'être plus noblement défendue. Presque jamais la religion n'est présentée dans ses livres que comme une institution consacrée par l'histoire, salutaire dans ses effets, conservatrice des gouvernemens, en un mot contre-révolutionnaire. La vérité divine en est supposée plutôt qu'exposée, et bien rarement fait-il quelque allusion à la sublimité philosophique du dogme pour établir l'autorité de l'institution. C'est au contraire l'institution qui semble toujours recommander le dogme; c'est l'église qui sert de fondement à la foi, ou plutôt c'est le pape, car *l'église ou le pape c'est tout un*. Ce ne sont point ici des manières de parler. « Le dogme capital du catholicisme est le souverain pontife, » dit en toutes lettres M. de Maistre. « Les droits du souverain pontife et sa suprématie spirituelle, ajoute-t-il, forment l'essence même de la religion (1). » Le premier, je crois, il a exprimé en français d'une manière aussi absolue, aussi violente, ces maximes, qui sont devenues courantes aujourd'hui. Il y a cinquante ans qu'elles auraient bien surpris les vénérables restaurateurs de notre église. Je ne sais si de ce côté des Alpes un seul prêtre se fût permis au XVIIe siècle un pareil langage; mais on a changé bien des choses pour la plus grande gloire de l'unité et de la perpétuité de la foi.

Nous arrivons ainsi au livre *Du Pape*. C'est assurément celui où l'auteur a le plus clairement montré combien les questions spirituelles étaient au fond pour lui des questions politiques, et il suffit

(1) *Lettres et Opuscules*, t. Ier, p. 444; t. II, p. 389. — *Du Pape*, t. II, p. 201 et *passim*.

de comparer cet ouvrage à l'*Essai sur l'Indifférence,* qui traite en réalité le même sujet, pour apercevoir la distance qui sépare M. de Maistre de son ancien émule. M. de Lamennais a fait un effort, malheureux il est vrai, pour établir philosophiquement le principe de l'autorité. M. de Maistre fonde sur des considérations empiriques ce qu'il y a de moins empirique au monde, l'infaillibilité. L'infaillibilité est en effet pour lui le synonyme de la souveraineté, et comme le pape est souverain, il est infaillible : tel est le fond de la doctrine. Or il faut se bien peu soucier de la rigueur et de l'exactitude pour établir, comme un point convenu et incontestable, que toutes les souverainetés étant tenues pour infaillibles, on ne demande pour le chef de l'église *aucun privilége particulier;* on demande seulement qu'il jouisse du droit commun à toutes les souverainetés. Il est trop évident que hormis peut-être en Asie, on n'a jamais pensé ni prétendu qu'aucun pouvoir souverain fût infaillible. L'orgueil des rois, la bassesse des courtisans ne sont jamais allés jusque-là. Tous les gouvernemens se sont trompés, l'histoire l'atteste, et la raison l'affirmerait à défaut de l'histoire; tous les pouvoirs humains peuvent se tromper, et tous se réforment, se rétractent, se démentent, quand la nécessité l'exige ou quand la raison les éclaire. Sans doute dans la législation, dans l'administration, dans les tribunaux, il faut bien des décisions définitives et dont on n'appelle pas. Les questions ne peuvent rester sans solution, les contestations ne peuvent être éternelles; il faut en finir. *Res judicata pro veritate habetur,* et puisque la chose jugée est prise pour la vérité, c'est qu'elle peut n'être pas la vérité, c'est que celui qui prononce n'est pas infaillible. S'il l'était, elle serait la vérité même; mais il suffit toujours ou presque toujours qu'elle soit tenue pour elle : c'est une fiction, c'est une convention utile au repos de la société. L'intérêt général la justifie dans la plupart des cas. Tout le monde consent que la cour de cassation juge définitivement; personne, pas même elle, ne la tient pour infaillible, et elle ne se fait aucun scrupule de réformer sa jurisprudence. La loi même, la loi, ce qu'il y a de plus auguste et de plus définitif dans les décisions des hommes, peut bien avoir droit à l'obéissance tant qu'elle reste loi : je ne veux pas même parler des cas extrêmes et rares où elle commanderait une telle iniquité qu'elle autoriserait la résistance; mais tandis qu'elle est en pleine vigueur, il n'est point d'état si absolu où quelqu'un n'ait le droit d'en conseiller ou d'en solliciter soit l'abrogation, soit l'amendement, et toute représentation contre la loi, fût-elle la plus humble et la plus modeste des prières, implique que le législateur n'est pas infaillible. M. de Maistre cite hardiment le parlement d'Angleterre, dont les publicistes vantent l'omnipotence, comme un pouvoir dont les actes portent le

sceau de l'infaillibilité. Il oublie que d'une année à l'autre un changement de ministère, une nouvelle élection, un mouvement d'opinion peut faire varier la volonté de cet immuable arbitre, et que le lendemain même du jour où ses décrets ont été promulgués, la presse, les pétitions, la clameur des réunions populaires peut en dénoncer l'erreur et en solliciter bruyamment la réforme. Ce sont là des faits simples et notoires qu'on est embarrassé de rappeler, parce qu'on ne sait comment qualifier la légèreté qui les omet.

Il n'y a personne en effet qui ne comprenne que, lorsqu'on réclame pour l'église et pour son chef l'infaillibilité, on réclame pour l'une ou l'autre ce qui n'appartient à personne. On leur attribue une prérogative unique, incommunicable, et qui n'est possible qu'à la condition d'un miracle toujours subsistant, d'une intervention directe et constante du Saint-Esprit. Assimiler cette autorité unique à l'infaillibilité artificielle et provisoire qui n'est que le dernier ressort légal des pouvoirs temporels, c'est confondre le ciel et la terre, ou diminuer l'église et la religion pour les faire passer plus aisément. Est-ce donc par fiction ou convention, est-ce pour terminer les querelles, pour éviter le bruit, est-ce parce qu'un mauvais jugement vaut mieux qu'un long procès, qu'on veut que l'autorité pontificale soit l'interprète divin de la vérité? M. de Maistre, en matière de religion, pense-t-il donc, comme Voltaire, que

> la paix que l'on trouble et qu'on aime
> Soit d'un prix aussi grand que la vérité même?

Plus grand, faudrait-il dire, car ses raisonnemens vont à conclure, non qu'une infaillibilité existe, mais qu'il y faut croire. Il semble que le titre du saint-siége soit uniquement dans la nécessité d'une décision. C'est pour la même raison que la sentence d'un tribunal de simple police est sans appel dans certaines affaires minimes. Voilà certes le successeur de saint Pierre placé bien haut! Mais l'autorité spirituelle ne statue pas sur des intérêts transitoires. Ses décisions portent sur des choses sacrées, sur des vérités éternelles. Il faut que ses jugemens soient à la lettre irréformables. Lorsqu'elle déclare par exemple que la vierge Marie a été conçue sans péché, elle ne le fait pas pour l'amour de la paix; elle entend proclamer un dogme vrai dans tous les siècles, et sa compétence, si elle existe, ne se fonde pas sur des motifs qui pourraient aussi bien servir à légitimer les ukases de l'empereur de Russie que les sentences d'un juge de paix.

Tel est pourtant le fondement de tout l'ouvrage. Qu'ensuite l'auteur montre historiquement que l'autorité du pape est loin d'avoir été constamment méconnue, qu'elle a pour elle de nombreux témoignages, qu'elle a été souvent exercée utilement, et que son interven-

tion a parfois mis obstacle aux violences du moyen âge, qu'enfin elle n'a pas toujours été dirigée par l'ambition, et que les papes ont été dans l'occasion moins passionnés que les rois : c'est ce qu'on lui accordera aisément, et ce qu'on le dispensera même de prouver, pourvu qu'il accorde que la suprématie pontificale a été souvent contestée dans les prérogatives qu'elle s'attribuait, qu'on peut invoquer contre elle d'imposantes autorités, qu'elle a souvent été contenue et réprimée avec avantage, que les princes ont eu souvent raison de la restreindre, et que si l'orgueil ou la passion les a quelquefois dirigés, ils ont souvent aussi, dans la lutte, défendu le bon droit et l'intérêt légitime de l'état et de la société. De la manière dont étaient constituées les deux puissances, leur conflit était inévitable, et il a dû servir à limiter les excès de l'une ou de l'autre. Le bien dans ce monde ne se fait le plus souvent que par la lutte, et il est peu de résistances qui n'aient leur jour d'utilité. Mais toutes ces considérations historiques, toutes ces vues de politique pratique, n'ont rien à faire avec la question de l'infaillibilité.

Si l'on ne pouvait soutenir l'autorité absolue des papes sans rencontrer le pouvoir et l'indépendance des gouvernemens, on ne pouvait soutenir l'infaillibilité des premiers sans se heurter aux droits de l'église et des conciles. Toutes les recherches de M. de Maistre ont abouti seulement à prouver qu'en toutes ces matières le pour et le contre avaient été soutenus, et que des deux côtés des Alpes personne n'avait formellement cédé. Rien d'absolu ne peut être établi par les faits; il faudrait donc des raisons spéculatives ou une révélation spéciale. Les premières ne vont pas à notre habile écrivain, et la seconde n'a pas été donnée sur ce point à l'église. Quoi qu'on soutienne aujourd'hui dans les bulles et dans les livres, quoi qu'on prononce dans l'avenir, on ne pourra faire que rétroactivement l'incertain ait été certain, le litigieux résolu, et ce qu'on établira manquera toujours de perpétuité et d'unité. En particulier, on rencontrera toujours la vieille et célèbre dissidence de cette église de France tant prônée par la chrétienté, tant louée par les papes eux-mêmes, et qui, sans avoir jamais été ni séparée ni condamnée, a maintes fois, et pendant de longues périodes, protesté contre la doctrine ultramontaine tant de la suprématie absolue que de l'infaillibilité pontificale. Il sera toujours impossible de regarder avec M. de Maistre cette doctrine comme un *dogme capital*, de dire : « C'est un point fixe;... qui balance sur ce point n'entend rien au christianisme, » et de tenir en même temps l'église gallicane pour constamment orthodoxe et catholique. Or, comme elle n'a jamais été sérieusement accusée de n'être ni l'un ni l'autre, c'est abuser des paroles pour effrayer les gens que d'incriminer si violemment les maximes qu'elle

a soutenues pendant plusieurs siècles. Je sais qu'on peut ainsi lui faire peur, et que même on y est parvenu; mais elle aurait beau changer de langage et se désavouer elle-même, en renonçant à sa gloire elle ne referait pas ses antécédens. Toutes ses variations, toutes ses rétractations, toutes ses déclamations, ne feront jamais que le passé ne soit point le passé, et que Gerson ou Bossuet aient été des hérétiques.

Là pourtant, ou peu s'en faut, devait être conduit M. de Maistre. On sait que, prenant enfin son parti, il a joint un troisième volume à son ouvrage sur le pape, et dressé l'accusation de l'église gallicane dans son rapport avec le souverain pontife. « L'opposition française a fait de grands maux au christianisme, » dit-il au début, et cette opposition, remarquez-le bien, ce n'est pas celle de Voltaire ou de Mirabeau, c'est celle de Philippe le Bel comme de Louis XIV, de Gerson comme de Bossuet. Il est divertissant de voir l'embarras de l'auteur obligé de mettre des rois dans leur tort, de s'en prendre à des prélats qui ont illustré l'église, d'inculper, sur la question la plus grave, les pouvoirs et les institutions de l'ancien régime. Il s'y résout bravement néanmoins, et ce n'est pas de faiblesse ni de complaisance qu'on peut l'accuser. Toute analyse serait ici oiseuse; rappelons seulement que l'expression la plus réfléchie et la plus modérée de l'ancienne doctrine de France, atténuée même dans les termes, si on la compare à ce que disait saint Louis, est la déclaration de l'assemblée du clergé en 1682, « cette célèbre déclaration qui est, dit le cardinal de Bausset, un des beaux titres de la gloire de l'église de France, » — « et qui est au fond, ajoute M. de Maistre, ce qu'on peut imaginer de plus méprisable et de plus dangereux. » — « C'est surtout dans la vie de Bossuet, dit encore le cardinal, qu'elle doit être inscrite comme le plus beau monument de son histoire. » — « Tant qu'un homme tel que vous (M. de Bonald), disait le laïque, regardera la déclaration de 1682... comme une chose médiocrement mauvaise, il n'y a plus d'espérance de salut. » Voilà les variations de l'unité.

Le caractère le plus saillant de ces derniers ouvrages de M. de Maistre comme de tout son système, c'est que tout y est poussé à l'extrême, qu'aucune place ne reste aux transactions, aux tempéramens, aux nuances. Ainsi chacun sait que le gallicanisme et certaines opinions sur la grâce, sur la morale, sont condamnées à la fois par les jésuites et toute l'ancienne école ultramontaine, et il faut bien reconnaître que ces diverses doctrines, bien que catholiques encore, sont à une distance un peu moindre des croyances protestantes que les doctrines romaines. Ces degrés sont inévitables, et personne ne peut empêcher que saint Augustin ne soit, touchant le libre arbitre, moins

éloigné de Calvin que de Pélage. Avant notre temps et surtout avant M. de Maistre, rien de ce qui pouvait être distingué n'était confondu, et les mots *tout ou rien* n'étaient la devise d'aucun esprit sage; mais maintenant parcourez la série des assertions suivantes : « 1° Il n'y a plus que deux systèmes possibles, le catholicisme et le déisme... Un protestant, s'il existait, serait un être risible. 2° Toutes les sectes sont filles du calvinisme; la plus dangereuse est le jansénisme, parce qu'elle se couvre d'un masque catholique... Calvin n'aurait pas mieux dit que Pascal et sa hideuse secte. 3° Un augustinien ou thomiste rigide pourra bien condamner le jansénisme, mais non le haïr;... jamais il ne le poursuivra comme ennemi. » 4° Enfin on connaît la phrase célèbre : « Si Bossuet n'a pas avant de mourir abandonné sa *Défense des quatre articles* (et l'on sait bien qu'il n'en a rien fait), il n'y a point de milieu; il faut croire que Bossuet est mort protestant. » 5° Un *ridicule gallican,* c'est d'opposer constamment le protestantisme et l'ultramontanisme comme deux systèmes également éloignés de la vérité; c'est oublier en effet qu'*il n'y a point de milieu.*

Il n'y a point de milieu! Tel est le texte favori des esprits de la trempe de M. de Maistre, et c'est, en toutes choses intéressant la société, la plus funeste conclusion à laquelle puisse mener l'union de la logique et de la passion. C'est parce qu'il tend constamment à l'excessif et à l'absolu que nous croyons toujours à propos de relever ses erreurs. C'est par là que son influence, en lui survivant, mérite encore d'être combattue, et qu'il faut prémunir contre elle quiconque veut le ralliement des opinions vraiment nationales et des convictions honorables. Il ne faut pas qu'il se forme sous son nom une école politique à la suite d'une école religieuse, car, on doit le dire avec douleur, dans l'église il a trop réussi.

V.

On a vu que notre foi était médiocre aux prophéties de M. de Maistre; en voici une pourtant qu'il écrivait en 1819, et dont nous ne pouvons contester l'accomplissement : « Le souverain pontife et le sacerdoce français s'embrasseront, et dans cet embrassement sacré ils étoufferont les maximes gallicanes. » Il est vrai qu'il ajoute : « Alors le clergé français commencera une nouvelle ère et reconstruira la France, et la France prêchera la religion à l'Europe, et jamais on n'aura rien vu d'égal à cette propagande. » Ceci reste à prouver; mais quant au premier point, c'en est fait : tout ce qui parle haut dans l'église s'exprime sur les doctrines gallicanes, sur les libertés chères à nos pères, sur la déclaration de 1682, sur Pascal et *les*

Provinciales, sur Bossuet et les quatre articles, sur le jansénisme et Port-Royal, comme M. de Maistre l'a voulu.

C'est là un fait grave et dont il est impossible qu'il ne sorte pas d'importantes conséquences. Le cardinal de Lorraine n'est pas suspect; c'était l'apôtre de la sainte ligue, et cependant, assistant au concile de Trente, voici quel était son langage : « Je ne puis nier que je suis Français nourri en l'Université de Paris, en laquelle on tient l'autorité du concile par-dessus le pape, et sont censurés comme hérétiques ceux qui tiennent le contraire;... et pour ça on fera plutôt mourir les Français que d'aller au contraire. » « L'église gallicane, dit M. de Bausset, a donné à la France ses plus grands ministres et à l'Europe ses plus grands orateurs; mais sa plus grande gloire est d'être la seule qui ait eu constamment un esprit national. » C'est cet esprit national qu'on l'exhorte à déposer. Il s'est manifesté, il s'est épanoui au XVIIe siècle, et comme pour la science, la critique et l'éloquence, le clergé n'a point eu dans notre pays de plus belle époque, c'est celle-là qu'il est juste et naturel de choisir pour le juger. Aussi, pendant près de cinquante ans, la plus grande partie de la jeunesse a-t-elle été élevée à chercher là ses maîtres et ses modèles, à considérer le siècle de Louis XIV comme l'âge d'or de la religion aussi bien que des lettres. Qu'on exagérât cette opinion, la chose est possible; mais on la fondait sur des faits éclatans, et que notre pays regarde avec raison comme une partie de sa gloire. Or, s'il fallait caractériser d'une manière générale l'esprit du clergé au XVIIe siècle, on pourrait dire qu'il tendait à ce que dans les deux derniers siècles on a appelé une religion éclairée ou un christianisme raisonnable. Ce qui le signalait, c'était, dans la politique religieuse, un certain goût d'indépendance et de nationalité, dans les lettres l'amour intelligent de l'antiquité, dans la morale une sévérité conséquente, dans la liturgie une pieuse fidélité à des usages révérés, dans le dogme un certain éloignement pour les accessoires superstitieux, pour les puérilités du moyen âge, et un soin jaloux de purifier la foi de tout élément légendaire. Que cet esprit s'unît par un rapport très explicable avec une interprétation particulière des doctrines de la chute, de la grâce et de la liberté qu'on appelle le thomisme, l'augustinianisme, et dont le jansénisme est l'expression la plus accusée; que malgré un contraste apparent, le gallicanisme, favorable à ces idées rigoureuses, eût un secret penchant vers ce que les modernes ont appelé le libéralisme, comme l'a montré par exemple l'Oratoire et comme le soupçonnait l'âme tyrannique de Richelieu, ce sont là des faits donnés par l'histoire, et qui peut-être sont le vrai motif de la réaction immodérée dont nous sommes témoins.

On peut dire, afin de se servir d'un seul mot, que cet esprit du

clergé était janséniste en puissance, ou du moins par tendance. Assurément ni Bossuet, ni une foule de gallicans, n'étaient actuellement jansénistes; mais M. de Maistre ne me démentirait pas, si je disais qu'ils étaient en voie de l'être. Bossuet se déclarait thomiste sur les matières de la grâce. Dans les affaires de la bulle, il demandait toujours qu'on ménageât M. Arnauld, *un si grand homme;* il combattait la morale relâchée des casuistes, il se défiait des jésuites. Fleury était son secrétaire et son ami. « Quoi! disait l'évêque de Meaux en parlant de Rome, Bellarmin y tient lieu de tout et y fait seul toute la tradition! Où en sommes-nous si cela est, et si le pape va condamner tout ce que condamne cet auteur? » Tout cela est bien gallican; tout cela est dans le sens du jansénisme. On ne peut nier que les livres de Port-Royal n'aient été l'école de la jeunesse française. Les sentimens presque unanimes de l'ancienne magistrature ne peuvent être méconnus, et à l'exception de Fénelon, on citerait difficilement un grand écrivain qui se soit explicitement déclaré pour les maximes ultramontaines. Encore Fénelon était-il libéral à sa manière, et a-t-il plus poussé qu'aucun autre, par l'indépendance de ses idées, à la sécularisation de la philosophie morale.

Ce caractère, que j'appelle janséniste faute d'un meilleur mot, et que j'attribue au génie du XVIIe siècle, est précisément ce qu'on tient aujourd'hui à effacer sans retour. L'église, qui vit du passé, l'église, à qui importent tant les exemples et les traditions, en est venue à reconnaître, à proclamer qu'en ses jours de splendeur elle a fait fausse route, et elle cherche à innover contre une tradition plus que séculaire. Pascal a eu tort d'écrire *les Provinciales* et de prendre si fort au tragique la misère de l'homme depuis le péché. Arnauld, Nicole et tant d'autres ont égaré les esprits par ces livres de piété, de morale et d'éducation, si longtemps étudiés avec autant de goût que de respect. Bossuet est un guide périlleux, dès qu'il s'agit du libre arbitre, des cas de conscience et de l'église. Les sermons du père Latour ne peuvent être lus qu'avec défiance, et Massillon a poussé le rigorisme jusqu'à l'hérésie. Dans l'histoire, non-seulement les Dupin et les Launoy, mais les Tillemont, les Mabillon, les Fleury, sont suspects. Un venin funeste avait été sucé avec le lait du christianisme par ces poètes admirables et ces prosateurs habiles, honneur de notre langue et de notre littérature. En un mot, le XVIIe siècle, ce temps de génie qui est certainement le zénith éclatant de l'ancienne France, s'est dangereusement trompé sur le péché originel, sur les rapports de la grâce et de la liberté, sur l'essence de la nature humaine, sur le gouvernement de la conscience, sur les conditions du salut, sur les rapports des deux puissances, sur la constitution de l'église, et par suite sur le principe même de l'autorité et

l'unique garantie de la vérité dans ce monde. S'il en est ainsi, une telle dissidence entre cette époque et la nôtre, toutes deux catholiques, ne constituerait-elle pas des variations aussi considérables que celles qu'on reproche si bruyamment aux églises protestantes? S'il en est ainsi, que faut-il penser de la sagesse du passé, de ces retours qu'on nous prêche vers les maximes et les institutions de nos pères, et quel est donc le régime religieux et civil auquel on voudrait revenir? Nous soumettons ces deux questions aux partisans avoués des idées d'unité et des idées conservatrices.

On ne contestera point apparemment la rigueur des condamnations lancées contre ce que j'ai appelé la tendance janséniste du XVIIe siècle. Elles se lisent partout. Je ne citerai plus M. de Maistre parlant du jansénisme comme de « l'hérésie la plus subtile que le diable ait tissue. » Adressons-nous à des autorités plus fortes, parce qu'elles sont plus raisonnables. M. Gratry a l'esprit élevé, étendu, bienveillant, et voici comme il parle : « Il faut extirper entièrement les dernières fibres du jansénisme; il en faut signaler jusqu'aux moindres nuances dans notre XVIIe siècle, dans nos plus grands auteurs, et les oratoriens doivent savoir les trouver et les effacer au besoin, même dans leur plus classique écrivain. » Bon exemple, qui nous vaudrait une édition des classiques du XVIIe siècle expurgée à l'usage du XIXe! Nous avons, dans une précédente étude, rendu hommage à un écrivain judicieux et sincère, au père Chastel; son ouvrage semble dicté par la modération même, et dans cet ouvrage si modéré on lit : « Arius et Pélage, Béranger et Wicleff, Luther et les jansénistes, furent-ils coupables dès le début comme ils le furent plus tard? Nous l'ignorons. » Ainsi l'auteur du livre *de la Perpétuité de la Foi* touchant l'eucharistie est, pour l'hérésie, mis sur la même ligne que Luther. Il existe une vie du cardinal d'Astros par le père Caussette, supérieur des pères du Sacré-Cœur. C'est un ouvrage intéressant, écrit avec mesure, et cependant, après une comparaison de Port-Royal avec les disciples de la première école de M. de Lamennais, l'auteur n'hésite pas à donner en ces termes la préférence à ceux-ci. « Les solitaires de Port-Royal, dit-il, ont tous laissé une mémoire équivoque qui fait trembler pour leur éternité; il n'en sera pas de même des solitaires de La Chenaye. » Enfin mon habile confrère, M. de Falloux, dans le manifeste conciliant et courageux qu'il a publié contre les opinions extrêmes, s'est cru lui-même obligé de dire à ses adversaires : « Vous détestez le jansénisme, et vous avez bien raison. » Or, si l'on a raison de détester le jansénisme, c'est apparemment qu'il est détestable.

Nous n'avons pas mission pour le défendre, et M. Royer-Collard n'est plus; mais a-t-on bien pensé à la portée de ce langage? Croit-

on qu'il serait indifférent, même dans l'intérêt de la religion, de dire à ses ministres : Fuyez l'exemple du XVIIe siècle; l'œuvre de Bossuet et de la majorité des évêques en 1682 est *le grand anathème qui pesait sur le sacerdoce français;* — aux théologiens et aux philosophes : Pascal et Arnauld ont prêché les doctrines d'une *secte hideuse;* — à tous les chrétiens : Il faut trembler pour le salut de Nicole et de Sacy; — aux hommes d'état : Le gallicanisme est *l'exemple le plus funeste qui ait été donné dans le monde catholique aux peuples et aux rois;* — aux écrivains et aux gens de lettres : Les opinions religieuses de Despréaux et de Racine étaient *détestables;* — à tous les gens d'esprit enfin : Mme de Sévigné dans sa dévotion suivait des maîtres *coupables,* comme Arius et Luther, et prenait parti pour *un fanatisme dangereux que trop de gens confondent encore avec le christianisme?* Le ciel me préserve de supposer qu'on ne croie pas ce qu'on dit, quand on parle ainsi; mais à côté d'une conviction nouvelle n'y a-t-il pas dans quelques réformateurs ultramontains un peu de tactique politique et beaucoup de déclamation?

L'église connaît ses devoirs et elle doit connaître ses intérêts. C'est à elle de savoir s'il lui importe de sortir sans retour de ce large milieu, de cette liberté modérée dont un grand siècle lui avait donné l'exemple, pour se jeter dans une extrémité, au risque de provoquer l'extrémité contraire. Elle seule peut décider quel avantage elle trouverait à se faire nouvelle après un tel passé, étrangère après avoir été nationale. L'état ancien du clergé français comportait des diversités d'opinions, de tendances et de conduites dont il semble qu'il n'avait pas à rougir, et l'on croyait jusqu'ici qu'il n'avait pas lieu de porter envie au clergé d'Espagne ou d'Italie. Aurait-il raison de rechercher avec les églises exotiques jusqu'à l'uniformité de costume et de bréviaire? serait-il jaloux à bon droit d'égaler les clergés de Rome ou de Madrid dans leur empire sur l'esprit du siècle et dans leur influence pour prévenir ou comprimer les explosions des idées de bouleversement, et pour mettre la barque de saint Pierre à l'abri des tempêtes?

La réponse, je le sais, serait celle-ci : L'ancienne église de France n'a pas empêché la révolution française. — Sans doute, ni l'église de Rome la révolution romaine.

VI.

Nous avons trouvé d'excellens écrivains qui, du sein de l'église, ont combattu le traditionalisme en philosophie. Nous désirerions sincèrement que l'orthodoxie opposât des adversaires non moins habiles aux tendances analogues d'une certaine politique ecclésiastique.

Il serait bon que ces innovations ou ces rénovations ne passassent point sans débat, et que tout fût discuté avant d'être adopté. Il est vrai qu'un grand courage est nécessaire pour lutter contre le courant, quand on appartient au saint ministère. On doit autant de respect que de sympathie à ce peu de lévites persévérans, isolés, qui bravent le discrédit, le dédain, l'injure, et quelquefois une sorte de persécution, pour témoigner qu'ils pensent encore comme saint Louis sur l'autorité royale, comme saint Thomas sur le libre arbitre, ou comme les cardinaux de Bausset et de La Luzerne sur l'autorité du pape. Les historiens de l'école de Fleury, les théologiens de celle d'Arnauld s'exposent aux sévérités de l'index, à la défiance de l'épiscopat, à la disgrâce et à l'abandon. Honorons la sincérité et la fermeté de leurs convictions, et regrettons que leur cause n'ait pas été jusqu'ici plaidée avec plus d'éloquence.

Ce serait pourtant une injustice que de laisser dans l'oubli un écrivain à qui le talent ne manque pas, mais qui n'appartient pas à l'église. M. Bordas Demoulin est un cartésien catholique. Il s'est fait connaître par un essai sur Descartes qui atteste de la force d'esprit, et où, dans un style remarquable, sont exposées d'une manière originale les doctrines et les destinées de la plus grande école philosophique du XVIIe siècle. Des mélanges publiés depuis ont confirmé l'opinion qu'on avait pu se former des mérites et des défauts du système de l'auteur. Il a étudié avec soin tous les cartésiens qui ont suivi ou commenté le maître; mais il n'en sait pas beaucoup plus de l'histoire de la philosophie. Ne le consultez donc pas sur les doctrines de la Grèce, sur la scolastique, sur la philosophie allemande, anglaise, écossaise; il les connaît trop peu pour n'être pas injuste. C'est un esprit distingué, mais solitaire, et qui s'est un peu rétréci dans l'isolement. Chrétien ardent, avec quelques nuances d'hétérodoxie, plein d'une foi vive, attestée, dit-on, par les austérités de sa vie, il croit avoir découvert le point de jonction du catholicisme au cartésianisme, et il s'est persuadé que la science lui devait une vérité nouvelle; mais en même temps qu'il tient fermement à la tradition dogmatique de l'église, il se sépare hautement d'elle sur toutes les questions d'organisation, de politique et d'histoire, et convaincu que le progrès démocratique des sociétés est à la fois dans les vues de la Providence et dans l'esprit du christianisme, il se pose en ennemi déclaré du moyen âge, de l'ultramontanisme, de l'absolutisme, et en général de toute doctrine qui tend à l'alliance du dogme et de la force. C'est plus qu'un libéral, c'est un démocrate chrétien. Sans lui attribuer cette prudence d'esprit qui juge avec calme et s'arrête à temps, sans ignorer qu'il s'est trop étroitement renfermé dans ses méditations propres, et qu'il aurait eu besoin,

pour étendre ses idées, du commerce des livres et des hommes, on doit aimer à lui reconnaître une intelligence élevée, hardie, sincère, et ce courage de la conviction qui sait braver tout pour la vérité. M. Bordas Demoulin, peu connu du public, a un petit cercle d'admirateurs, ou plutôt de disciples, parmi lesquels nos lecteurs auront distingué M. Huet, dont la *Revue* a publié un travail remarquable.

Cette école est, on le pense bien, l'antipode de M. de Maistre. Elle est profondément mécontente de l'esprit qui semble dominer dans le monde religieux, et elle se croit fondée à défendre le christianisme contre l'église. Quelques écrits dignes d'attention ont manifesté son opposition, et, quoique rédigés avec négligence et singularité, ce sont d'intéressans mémoires pour servir à l'histoire des controverses du XIXe siècle.

Toute la philosophie, suivant M. Bordas Demoulin, est dans la question des idées, puisque l'homme ne pense que par elles. Lorsqu'on les ramène toutes aux sensations, on les annule; lorsqu'on les croit toutes humaines, on n'est, comme Aristote, Kant ou Reid, qu'à demi philosophe; lorsqu'on les croit toutes divines, avec Zénon ou Malebranche, on tombe dans le panthéisme. Le vrai, c'est qu'elles sont les unes divines, les autres humaines, ce qui est la doctrine de Descartes et ce qui devrait être la doctrine de l'église, en dépit de la scolastique. Par une erreur analogue à celle du panthéisme, l'église et la théologie ont professé depuis Constantin la théocratie. C'était l'effet d'une interprétation erronée du dogme de la chute de l'homme. Lorsque par suite d'une fausse théorie des idées on pense que l'homme est tombé d'un état de perfection surnaturelle, toute valeur de la nature humaine est anéantie, et les doctrines de tyrannie et de servitude absolues prévalent. Si l'on pense au contraire avec la vérité chrétienne que l'état de chute n'est que l'état de la nature corrompue, un amendement, un progrès, une délivrance est possible, grâce à l'intervention du Rédempteur, et l'histoire du christianisme peut être celle d'une lente émancipation de l'humanité. La doctrine contraire, dominante au moyen âge, a favorisé l'absolutisme par la théocratie et engendré une trompeuse assimilation du gouvernement de l'église aux gouvernemens temporels. Tout au contraire, ses pouvoirs sont d'une nature toute spéciale; ils n'ont rien de commun avec les pouvoirs civils. Ce sont des pouvoirs purement spirituels. C'est pour avoir méconnu ces vérités que Maistre (1) a été conduit à de monstrueuses erreurs.

(1) C'est ainsi que M. Bordas Demoulin désigne son illustre adversaire, et il a raison malgré un usage contraire. Le comte de Maistre le remarque lui-même avec beaucoup de justesse : « La particule *de* en français, dit-il, ne peut se joindre à un nom propre commençant par une consonne, à moins qu'elle ne suive un titre. Ainsi vous pouvez

L'église est divine, et la société humaine. La nature déchue ayant besoin, pour être réconciliée, de la foi, de la grâce et de Dieu, la communion des saints ou l'église n'est que la réunion de ceux qui sont ainsi régénérés, et le pouvoir de régénération, c'est-à-dire le pouvoir de donner la pénitence et Jésus-Christ, est le pouvoir éminent du sacerdoce. Tous les pouvoirs de l'église sont d'une nature plus ou moins mystique comme celui-là. Il s'ensuit que toute assimilation, toute union de sa puissance à la puissance temporelle est une hérésie; toute intrusion de la force dans le cercle de son autorité tout intérieure et toute morale est un sacrilége. Cette puissance ou cette autorité a été donnée à Pierre, et dans la personne de Pierre à l'église, d'où il résulte que Pierre n'a rien reçu que l'église n'ait reçu. Lors donc que l'on attribue à la papauté autre chose qu'une primauté nominale, ou un pouvoir exécutif, pure délégation de la société chrétienne, on introduit au sein de cette dernière la tyrannie, et avec la tyrannie mille erreurs originaires de Rome. M. Bordas Demoulin ne craint pas de qualifier ainsi les indulgences, l'invocation des saints, le culte de Marie, et surtout la doctrine de l'infaillibilité, et il conclut que toute résistance à ce pouvoir usurpé et à ses effets a été utile ou légitime. C'est dire qu'il prend sous sa défense le gallicanisme, le jansénisme, et que, bien que très opposé aux dogmes particuliers du protestantisme, il est porté à excuser et même à justifier les protestans. Ses idées d'indépendance à cet égard vont jusqu'à soutenir que la puissance spirituelle ayant été donnée à l'église, c'est-à-dire à toute la société chrétienne, les évêques, égaux des papes au spirituel, doivent être, dans les matières importantes et générales, assistés d'un conseil de prêtres, et que ceux-ci à leur tour ne peuvent se passer du concours des simples fidèles. Ainsi les conciles doivent être composés de trois états, les évêques, les prêtres, les laïques. Telle est la réforme à laquelle il aspire pour l'église, et en même temps il lui conseille de se ran-

fort bien dire : Le vicomte *de Bonald* a dit, mais non pas *de Bonald* a dit. Il faut dire : *Bonald* a dit..... Vous êtes donc obligé de dire : « Enfin M. (Maistre) a paru, etc., (citation de l'écrivain auquel il adresse cette observation). » L'exception même en faveur des noms qui commencent par une voyelle n'est pas une règle absolue. On peut très bien dire avec Boileau :

Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés,

ou

Et ses arrêts par Arbouville
Sont à plein verre exécutés;

mais les romanciers modernes, croyant très faussement prendre le ton aristocratique, ont changé tout cela, et pour les imiter il faudrait dire : De Richelieu fut un grand ministre, de Condé a gagné la bataille de Rocroy, de Voltaire est l'auteur de *Zaïre*, et de Montesquieu a écrit *l'Esprit des Lois*.

ger du côté des libertés et des lumières modernes, et de cesser de provoquer l'incrédulité et la révolte en se posant en ennemie devant les progrès de la démocratie.

Il y a, selon lui, deux christianismes, le christianisme religieux et le christianisme social. Le premier est depuis longtemps vainqueur du paganisme. Il n'en est pas de même du second. Constantin, ses successeurs, les papes, ont maintenu sous la loi nouvelle la société païenne, et c'est pour briser le joug qui pèse encore sur l'humanité que le gallicanisme, le jansénisme, le libéralisme s'épuisent en pénibles efforts. Ils triompheront, c'est l'espérance de M. Bordas Demoulin; mais la lutte est difficile, et l'école qu'il dirige la soutient avec passion. Son plan d'émancipation chrétienne, qui rappelle la constitution civile du clergé, passera facilement pour chimérique, et, quoiqu'il se fonde sur des idées comparables à celles que nous avons vu le docteur Arnold (1) proposer à l'église anglicane, il paraîtra sans doute appuyé sur des considérations très douteuses ou des appréciations fort exagérées. L'auteur, habitué à vivre avec lui-même, à se défier de tout ce qui choque ses croyances comme du mensonge ou de l'iniquité, est âpre et violent dans son langage, et il rend à M. de Maistre rudesse démocratique pour aristocratique insolence. Cependant on ne peut méconnaître dans ses excès d'expression et de pensée une franchise honorable, et qui tranche avec la timidité cauteleuse du langage à la mode; il écrit avec un talent un peu inculte, et tombe souvent dans la bizarrerie et la confusion. Il manque d'élégance et d'art, mais il a de la force, et il faut convenir que sur quelques points, comme l'infaillibilité romaine, comme l'indépendance du pouvoir politique, il presse ses adversaires de raisonnemens et de citations qui ont leur valeur, et contre M. de Maistre en particulier, il a presque toujours vigoureusement raison. Les trois premiers chapitres de son livre v laissent subsister peu de chose de l'ouvrage intitulé *Du Pape*.

Après un traité important sur *les pouvoirs constitutifs de l'église* (1855), M. Bordas Demoulin a publié en commun avec M. Huet un volume sous ce titre : *Essai sur la Réforme catholique*. C'est une suite de morceaux détachés composés dans le même esprit, et parmi lesquels les articles de M. Huet méritent, pour le fond comme pour la forme, d'être particulièrement distingués. Il nous semble cependant que ces deux écrivains s'attachent trop étroitement aux principes et aux exemples de quelques ecclésiastiques dont nous ne nierons pas les intentions droites et la foi courageuse, mais enfin qui, ayant essayé, à travers la révolution, de concilier l'Évangile et

(1) Voyez, sur le docteur Arnold, la *Revue* du 1er octobre 1856.

la démocratie, ont laissé une réputation contestée. Loin de nous la pensée de nous faire les échos des haines calomnieuses des partis; mais ces théologiens d'une école impuissante et oubliée n'ont point eu les caractères de supériorité qui permettraient de les prendre pour maîtres et d'invoquer leur autorité. Leurs écrits ne sont pas des monumens du génie, et la métaphysique aride et subtile de M. de Bonald, la hauteur dictatoriale des paradoxes de M. de Maistre, la véhémente dialectique du premier M. de Lamennais, enfin l'éloquence capricieuse mais animée, affectée mais brillante, de quelques prédicateurs de notre temps, pèseront toujours dans la balance de l'opinion plus que les argumentations modestes et les apologies obscures des adversaires démocrates du concordat. Il faut une doctrine plus nouvelle et moins compromise par de récens naufrages. Il faut des propagateurs d'idées dont l'esprit large parcoure tout le front de la société moderne pour pénétrer dans ses rangs, dont la voix douce et forte l'émeuve sans la troubler, dont la pensée sereine l'éclaire sans l'éblouir. Il faudrait un Gioberti dont le jugement dominât l'enthousiasme, et qui sût donner en même temps l'éclat et la solidité aux conseils de la raison et de la foi. Sans aucun doute on ne saurait tenir le passé en mépris : la faute même de ceux dont on voudrait arrêter les progrès est de méconnaître un passé glorieux en poussant la France à reculons dans la voie où les trois derniers siècles la faisaient marcher; mais en se réclamant des grands exemples, on ne doit pas s'attacher aux petits, et c'est d'une œuvre nouvelle qu'il faut entretenir la raison publique.

Disons-le avec un sincère regret, cette œuvre est presque tout entière à commencer, ou plutôt à recommencer. Ceux qu'elle devrait intéresser le plus, inquiets sur un dépôt sacré, entraînés par l'effroi universel, dominés par cet esprit étroit de conservation qui sacrifie à la sûreté du présent celle de l'avenir, n'ont su consacrer leur zèle, leur énergie, leur talent, qu'aux restaurations éphémères d'un semblant de moyen âge affecté et puéril, et par un mélange de vieillerie et de paradoxe, ils ont travaillé à détruire et à décrier les travaux des siècles les plus brillans de l'Europe moderne. A quoi sert pourtant d'être dans *un vaisseau battu de l'orage,* avec l'assurance qu'*il ne périra pas,* si l'on ne sait braver la haute mer, et si l'on ne songe qu'à se réfugier dans le port ruineux et ensablé d'où l'on était sorti sur la foi des astres et de l'espérance? Veut-on que l'église paraisse avoir cessé de croire en elle-même, qu'elle se sauve à la façon des pouvoirs de la terre, et comme si elle avait meilleure idée de son passé que de son avenir? Plus elle compte sur l'éternité, moins elle doit se défier du temps.

CHARLES DE RÉMUSAT.

LA

PRESSE AMÉRICAINE

DEPUIS L'INDÉPENDANCE

I.

La lutte de l'indépendance a été le plus beau temps de la presse américaine, peut-être même pourrait-on dire qu'en aucune occasion il n'a été donné à la presse périodique de jouer un rôle plus considérable et d'exercer sur les événemens une influence plus décisive. Dans une première étude sur l'histoire des journaux américains (1), nous avons essayé de montrer avec quelle vivacité la querelle entre les colonies anglaises et la métropole se débattit sur ce terrain avant de se vider sur les champs de bataille; on demeure frappé néanmoins de la disproportion entre les moyens employés et le résultat obtenu. De ces feuilles éphémères, publiées à de longs intervalles et vouées à une rapide destruction, quelques-unes à peine sont conservées aujourd'hui à la bibliothèque de la Société historique du Massachusetts et dans des collections particulières : à voir ces petits carrés de papier gris, imprimés avec des caractères de rebut, personne ne soupçonnerait en eux les instrumens tout puissans d'une révolution. Pourtant ce furent ces journaux qui instruisirent le peuple américain de ses droits, qui éveillèrent en lui le besoin de l'indépendance, et qui le jetèrent dans la lutte inégale d'où il devait sortir victorieux à force d'énergie et de persévérance.

(1) Voyez la livraison du 1er août 1853; pour *la Presse en Angleterre,* voyez les livraisons du 15 décembre 1852 et du 1er janvier 1853.

Mais ce n'est pas seulement la grandeur des événemens et l'importance des services rendus qui donnent un vif intérêt aux journaux de cette époque. Si la presse américaine eut alors une action si puissante sur les esprits, c'est qu'elle avait à sa tête tous les hommes éminens des colonies. Il ne fut possible à personne de garder la neutralité, et tous ceux que le rang, la fortune, le savoir investissaient de quelque autorité, tous ceux qui pouvaient tenir une plume durent prendre parti sous l'une ou sous l'autre bannière. Pour leur part, les journaux populaires offrirent une réunion de talens qu'on verra rarement égaler : Franklin, les deux Adams, Jefferson, Jay, Hamilton, tous ces noms appartinrent à la presse avant d'appartenir à l'histoire. Après avoir préparé la révolution par leurs écrits, ces hommes d'élite soutinrent pendant toute la durée de la guerre le courage de leurs concitoyens, et ce fut encore à eux qu'on s'adressa quand, au lendemain de la victoire, il fallut fonder un gouvernement. Ils déposèrent alors la plume pour devenir membres du congrès comme Carroll, Jay, Madison, ou ambassadeurs comme Franklin et Adams, ou ministres comme Jefferson et Hamilton, et la place qu'ils laissèrent vide dans les rangs de la presse ne fut pas remplie. Les gens instruits, bien élevés et capables de conduire les affaires, étaient peu nombreux dans les colonies : une grande partie des classes lettrées s'était prononcée contre la révolution, et la plupart des membres du barreau et du clergé avaient émigré ou étaient proscrits comme *loyalistes*. La jeune république n'eut donc pas trop, pour son gouvernement, pour ses chambres législatives, pour ses assemblées provinciales, de tous les hommes éminens qui avaient embrassé la cause populaire, et le recrutement de la presse devint de plus en plus malaisé.

Non-seulement les journaux tombèrent alors des mains des chefs de la révolution dans celles d'obscurs satellites ou de purs spéculateurs, mais les questions que les écrivains eurent à débattre perdirent en même temps de leur grandeur et de leur intérêt. Il ne s'agit plus désormais du salut de la nation, ni des libertés publiques, consacrées par la victoire; les luttes des partis tinrent le premier rang avec leur cortége de passions envieuses et de sourdes intrigues, et les rivalités de personnes se firent jour par des polémiques acharnées. En outre, les affaires intérieures des treize petits états qui composaient la confédération occupèrent dans les journaux une place de plus en plus considérable, et les querelles provinciales, toujours si fécondes en animosités et en scandales, achevèrent d'ôter à la presse américaine son autorité morale et sa dignité première. Aux argumentations savantes d'Hamilton, aux éloquentes philippiques d'Adams succédèrent des diatribes grossières, où le raisonnement

disparaissait sous des flots d'injures : le moindre dissentiment sur une question locale semblait légitimer toutes les violences, et les personnalités, la diffamation même devinrent l'ordinaire ressource des écrivains contre leurs adversaires. Plusieurs voix s'élevèrent pourtant et protestèrent au nom des lettres contre cet abus de la presse. Francis Hopkinson, qui, avant d'être un des signataires de la déclaration d'indépendance, avait défendu les droits des colonies dans des pamphlets amusans et de spirituelles brochures, essaya de ramener la presse à la décence par le ridicule. De malicieuses satires qu'il laissa tomber de son siége de magistrat, — *un Scandale dans une grande famille,* le *Projet d'une cour d'honneur, l'Art de laver son linge sale,* — vinrent à plusieurs reprises mettre fin à de déplorables polémiques et imposer silence à des journalistes diffamateurs. C'étaient là par malheur de courts temps d'arrêt, après lesquels l'esprit de parti prenait sa revanche en suscitant de nouveaux scandales.

Un écrivain plus habile et plus accrédité qu'Hopkinson, Franklin lui-même, fut impuissant à lutter contre le mal. C'était une douleur de tous les jours, pour ce patriarche de la presse américaine, de voir quels successeurs étaient entrés après lui dans la carrière, et comment s'en allait en lambeaux cette bonne réputation qu'il avait voulu faire à l'art d'imprimer. Son chagrin se traduit en plaintes amères à toutes les pages de sa correspondance : comme écrivain, il s'indignait de voir d'éhontés pamphlétaires déshonorer les lettres et compromettre par leurs excès une liberté salutaire; comme patriote, il appréhendait que le retentissement de ces querelles ignobles et le spectacle de cette licence effrénée n'eussent pour effet d'affaiblir ou même de changer en mépris la sympathie que l'Europe avait d'abord témoignée pour la cause américaine. Dans les derniers jours de 1782, il écrivait de Passy à son ami Francis Hopkinson : « Vous avez bien raison de demeurer étranger à tous ces articles de personnalités qui se multiplient d'une façon si scandaleuse dans nos journaux. Le mal en est à ce point, que je n'ose prêter ici à personne les journaux américains avant de les avoir lus et d'avoir mis de côté ceux qui feraient honte à notre pays en provoquant sur notre compte, de la part des étrangers, la réflexion qu'inspira une fois à un homme comme il faut une querelle de café. Les deux parties, après s'être libéralement prodigué les noms de drôle, de misérable, de pendard et de coquin, se tournèrent vers leur voisin comme pour le faire juge entre eux. — Je ne sais rien ni de vous ni de vos affaires, leur dit-il, je vois seulement que vous vous connaissez parfaitement l'un l'autre. » Fidèle aux principes que, pour sa part, il avait toujours pratiqués, Franklin ajoute dans la même lettre : « Le directeur d'un journal devrait, à mon avis, se considérer comme responsable jus-

qu'à un certain point de la réputation de son pays, et refuser d'insérer des articles de nature à faire tort à cette réputation. Que les gens qui veulent imprimer le mal qu'ils ont à dire d'autrui fassent des brochures et les distribuent comme bon leur semble, il est absurde d'en fatiguer tout le monde, et c'est faire tort aux abonnés que de bourrer leur journal d'une littérature si malsaine et si désagréable. »

Franklin était encore en Europe quand il s'exprimait ainsi sur le compte des journaux américains. A son retour dans sa patrie, il trouva le mal bien plus grand encore qu'il ne l'avait imaginé. Ni la position sociale, ni la renommée, ni l'éclat des services ne mettaient personne à l'abri des imputations les plus odieuses et les plus insensées. Non-seulement les journaux de Pensylvanie faisaient activement leur partie dans ce concert d'injures et de calomnies qui s'élevait de la presse américaine; mais cette chère cité de Philadelphie, où Franklin se flattait d'avoir donné de si bons exemples et d'avoir répandu tant de bonnes maximes, était un des foyers principaux de la contagion. Les journaux n'y étaient ni plus retenus ni moins ingrats qu'ailleurs. Franklin eut beau se plaindre, et prier, et prêcher: il ne gagna rien sur personne, et, tout gouverneur qu'il était, malgré son âge vénérable, malgré sa grande réputation, malgré l'estime universelle, il fut attaqué, bafoué, insulté comme le moindre des *aldermen* ou des députés. Cela ne laissa point de lui être sensible en dépit de toute sa philosophie, et à l'âge de quatre-vingt-deux ans il reprit la plume, sinon pour récriminer, au moins pour prémunir ses concitoyens contre ce qui lui paraissait être un danger sérieux. Le dernier écrit qu'ait tracé cette main si ferme encore, mais que la mort allait bientôt glacer, est une critique ingénieuse des écarts de la presse; il a pour titre : *Notice sur le Tribunal suprême de Pensylvanie, autrement dit le Tribunal de la Presse.* C'est une satire allégorique, genre que Franklin a toujours affectionné. Quelques mois avant cette brochure, Franklin avait publié ce qu'on peut appeler son dernier article. Il s'était adressé, sous un nom supposé, au journal que lui-même avait fondé, à la *Gazette de Pensylvanie,* dirigée alors par les fils de son ancien associé David Hall, et avait demandé qu'on voulût bien y insérer une lettre qu'il prétendait avoir reçue d'un de ses amis de New-York. Il avait entendu dire, assurait-il, à l'éloge de la *Gazette de Pensylvanie,* que, depuis cinquante ans qu'elle existait, elle n'avait pas publié un seul article diffamatoire; elle ne devait donc pas hésiter à publier une lettre qui montrait quelle mauvaise réputation les excès de la presse pensylvanienne faisaient à la province, et qui servirait peut-être d'avertissement à tous les écrivains des États-Unis. En effet, un journal d'Europe, accusé de calomnier souvent les Américains, avait pu alléguer, pour

sa justification, qu'il n'avait rien imprimé de fâcheux sur leur compte qu'il ne l'eût emprunté tout au long aux journaux des États-Unis. Après cette introduction, destinée à piquer l'amour-propre national, venait la lettre du prétendu citoyen de New-York, caustique représaille des erreurs, des contradictions et des violences des journaux de Philadelphie.

Est-il besoin de dire que les épigrammes de Franklin ne corrigèrent point les journaux? La fermentation était grande chez un peuple nouvellement appelé à l'indépendance et encore échauffé de la lutte; les violences de la presse n'étaient que l'écho fidèle des passions populaires, et celles-ci parlaient trop haut pour que la voix de la raison pût se faire entendre. Du reste, malgré des excès qui contristaient tous les esprits élevés et tous les bons citoyens, on n'aurait pu sans injustice envelopper toute la presse américaine dans un même arrêt de condamnation : quelques-uns de ses organes ne laissaient pas de rendre des services, et jusqu'en ce déclin rapide elle allait retrouver quelques jours d'éclat. Elle les dut à Alexandre Hamilton, qui, dans le tumulte des camps et accablé des occupations les plus diverses, trouvait le temps d'écrire pour éclairer ses concitoyens. La guerre avait révélé tous les inconvéniens du gouvernement improvisé qui régissait les États-Unis. L'absence de toute direction, le défaut d'unité dans le commandement, les conflits entre le congrès et les assemblées d'états, de continuels tiraillemens entre des autorités issues d'origines différentes, avaient en maintes occasions compromis la cause américaine. Hamilton fut un des premiers à se préoccuper du mal et à chercher le remède. Autour de lui, tous les esprits flottaient entre mille combinaisons chimériques; le plus grand nombre songeaient à affaiblir encore la débile autorité du congrès; les autres au contraire étaient prêts à faire bon marché de la souveraineté provinciale; quelques-uns même pensaient à une monarchie. L'œil pénétrant d'Hamilton vit le salut de l'Amérique dans un meilleur partage d'attributions, qui laisserait l'administration aux assemblées locales et remettrait entièrement au congrès le règlement des intérêts généraux, — qui, en respectant l'indépendance mutuelle des anciennes colonies, substituerait une fédération durable à une alliance précaire. Il fonda un journal pour exposer ses idées, et il l'intitula le *Continentaliste* pour rendre hommage à sa thèse favorite de l'unité de la nation américaine. Plusieurs numéros de ce journal, ou plutôt de cette publication périodique, sont aujourd'hui introuvables; ceux que l'on a conservés suffisent à faire connaître les vues de l'auteur : Hamilton y mettait à nu tous les défauts du gouvernement alors subsistant, et il y posait les bases de la constitution qui régit aujourd'hui les États-Unis.

Au *Continentaliste* succédèrent les *Lettres de Phocion,* publiées dans un journal de New-York à propos d'une loi présentée au congrès, et qui prononçait la peine de l'exil et de la confiscation contre tous les Américains demeurés fidèles à la métropole. Hamilton s'indigna qu'on voulût déshonorer la victoire populaire par d'inutiles proscriptions, et il combattit avec toute l'éloquence du cœur cette mesure de vengeance. Qui croirait aujourd'hui que cette intervention généreuse en faveur d'adversaires vaincus faillit lui coûter la vie? Telle était encore l'irritation laissée dans les esprits par la guerre, qu'une association de jeunes gens se forma à New-York pour provoquer successivement Hamilton jusqu'à ce qu'il eût succombé. Par bonheur cette abominable conspiration vint à la connaissance d'un autre écrivain, de John Ledyard, adversaire d'Hamilton dans la polémique provoquée par la loi, mais adversaire loyal, et qui fit honte à ces jeunes gens de leur indigne projet. Bientôt après se réunit la convention chargée de donner une constitution aux États-Unis : les travaux de cette assemblée firent naître un journal qui est demeuré un livre immortel; nous voulons parler du *Fédéraliste,* auquel concoururent Jay et Madison, mais dont la plus grande partie fut l'œuvre d'Hamilton. Cette publication eut à la fois pour objet de commenter et de défendre la constitution, d'en faire connaître l'esprit, d'en expliquer le mécanisme à la foule, et de réfuter les attaques contradictoires auxquelles le nouveau pacte fut en butte dès le premier jour. Mettre à la portée du vulgaire les plus hautes considérations de la politique n'est pas une tâche facile : Hamilton s'en acquitta avec un rare bonheur, et *le Fédéraliste,* chef-d'œuvre d'analyse, de clarté et de sagacité, vivra autant que la constitution dont il est le commentaire lumineux et dont il détermina l'adoption.

Ce fut là le dernier effort d'Hamilton, que la confiance de Washington, devenu président, appela aux plus importantes fonctions, et qui dut déposer la plume. Après l'auteur du *Fédéraliste,* on ne trouve plus que deux écrivains qui méritent une mention, Fisher Ames et J. Quincy Adams. Celui-ci collabora à un journal de Boston sous les pseudonymes de Publicola et de Marcellus : sous cette dernière signature, il défendit la politique de neutralité que Washington eut la sagesse d'adopter et le courage de suivre, même aux dépens de sa popularité. Quant à Fisher Ames, né dans le Massachusetts en 1758, il débuta au barreau et dans la presse à l'âge de vingt-trois ans, et se fit tout aussitôt remarquer par ses talens. En 1788, il fit partie de la convention chargée de ratifier la constitution fédérale, et Boston le choisit pour son représentant au premier congrès. Par ses connaissances étendues, par son éloquence, par l'intégrité de son caractère, Fisher Ames s'acquit une haute considération et devint en peu

de temps l'âme du parti fédéraliste et son chef dans la chambre des représentans; il semblait appelé à jouer un rôle important, mais il fut trahi par une santé toujours défaillante. Il donna sa démission de député lorsque Washington quitta le pouvoir, et déclina la présidence de l'université d'Harvard comme une tâche trop lourde pour ses forces épuisées. Il continua pourtant de consacrer à la presse les intervalles de repos que lui laissa la maladie jusqu'à sa mort, arrivée en 1808. J. Quincy Adams et surtout Fisher Ames furent les écrivains du parti fédéraliste, les défenseurs de la tradition puritaine, les adversaires de ce qu'on appelle aux États-Unis, non sans quelque raison, les idées françaises (*french opinions*).

Quand les hommes éminens, qui faisaient encore de rares apparitions dans la presse, eurent tout à fait renoncé à écrire, le ton des journaux américains descendit au-dessous de tout ce qu'il est possible d'imaginer. Les plus forcenées et les plus ignobles de nos feuilles révolutionnaires en donneraient à peine une idée; mais les excès qui furent en France l'œuvre de quelques bandits et le produit passager de quelques mois de fièvre furent en Amérique le langage habituel de la presse et formèrent le fonds de sa polémique. On a peine à comprendre comment un peuple civilisé a pu, au milieu d'une tranquillité profonde et d'une prospérité croissante, supporter pendant de longues années, sans un invincible dégoût, un système régulier de diffamation et d'insultes contre tous ses fonctionnaires, tous ses magistrats et tous ses hommes publics. Aucun journal ne résista à la contagion, pas même la *Gazette nationale,* fondée en Virginie par Jefferson et Madison, et qui passa toutes les bornes dans ses attaques contre Washington et contre les chefs du parti fédéraliste. Néanmoins la palme de l'injure et de la calomnie appartint à un journal de Philadelphie, l'*Aurora,* rédigé, on a regret à le dire, par le petit-fils et le filleul de Franklin, Benjamin Franklin Bache, dernier et indigne héritier d'un nom glorieux. L'*Aurora,* publiée sous le patronage de Jefferson, et organe de toutes ses rancunes et de toutes ses passions, prit pour objet de ses attaques incessantes Washington, Jay, Adams, Hamilton, tous les hommes qui faisaient la force et l'honneur de la démocratie américaine. Disons tout de suite que l'*Aurora* eut le sort qu'elle méritait : elle n'enrichit aucun de ceux qui la rédigèrent. Elle passa des mains de Franklin Bache en celles de Duane sans devenir plus modérée ni plus prospère, et en 1811, en attaquant avec acharnement Madison et Gallatin, que l'unanimité de la nation allait élever aux fonctions de président et de vice-président, elle se mit en opposition si directe avec l'opinion publique, qu'elle fut l'objet d'un abandon universel. Jefferson essaya de lui venir en aide; mais ce fut en vain qu'il fit appel à ses amis person-

nels, il ne put obtenir d'eux aucun sacrifice en faveur de l'*Aurora*.

Les journaux de la Nouvelle-Angleterre n'apportaient pas dans leur polémique plus de retenue et de décence que ceux de la Virginie ou de la Pensylvanie. Un document officiel en fait foi. Elbridge Gerry, un des signataires de la déclaration d'indépendance et l'un des chefs du parti démocratique, avait été élu gouverneur de l'état de Massachusetts. Quoique son parti eût adopté comme un des points de son programme la liberté illimitée de la presse, Gerry voulut savoir à quoi s'en tenir sur les plaintes que beaucoup de bons esprits faisaient entendre au sujet de la licence des journaux, et il demanda un rapport au procureur-général et à l'avocat-général du Massachusetts. Ce rapport lui fut présenté dans les premiers jours de février 1812; il embrassait les journaux publiés à Boston depuis le 1er juin 1811. Il faut se rappeler qu'à cette époque les feuilles quotidiennes étaient l'exception : quelques-unes paraissaient trois fois, et le plus grand nombre une fois seulement par semaine. Les deux magistrats commençaient par faire observer qu'ils n'avaient pu se procurer de collections complètes des journaux soumis à leur examen; ils ajoutaient qu'ils n'avaient pas tenu compte des articles calomnieux dirigés contre des gouvernemens autres que celui des États-Unis ou contre des étrangers de distinction, ni des imputations diffamatoires échangées de journaliste à journaliste. Malgré toutes ces défalcations, il résultait du rapport que dans cette courte période il avait paru dans les journaux de Boston 221 articles susceptibles de donner lieu à des procès en diffamation : à savoir, dans *la Verge* (*the Scourge*) 53, dans *la Sentinelle* 51, dans la *Gazette de Boston* 38, dans *le Répertoire* 34, dans *le Palladium* 18, dans *le Patriote* 9, dans *la Chronique* 8, dans *le Messager* 1, dans *le Yankee* 9. Le rapport donnait la date de tous les articles qu'il divisait en deux classes : les articles dont les auteurs auraient pu, en cas de poursuites, demander à faire la preuve, et ceux à propos desquels la preuve des faits n'était pas admissible. Cette statistique paraîtra sans doute une marque décisive de l'état d'abaissement dans lequel était tombée la presse américaine.

Toute législation eût été impuissante à arrêter un mal qui avait fait de tels progrès; l'opinion publique d'ailleurs ne permettait pas qu'on essayât d'un semblable remède. Le président Adams, en butte aux attaques les plus odieuses pour être demeuré fidèle à la politique de Washington, avait bien obtenu du congrès une loi qui mettait au rang des délits les imputations calomnieuses contre les fonctionnaires publics, et qui autorisait le gouvernement à instituer des poursuites; mais le seul effet de cette loi avait été d'attirer sur ceux qui l'avaient présentée l'animadversion de toute la presse et de détermi-

ner la défaite du parti fédéraliste. Jefferson avait été élu président, et, en prenant le pouvoir, son premier acte avait été de faire abandonner les poursuites ordonnées par son prédécesseur. Ainsi la loi, sans être rapportée, avait été déchirée des mains mêmes de ceux qui auraient pu seuls l'invoquer. On ne pouvait songer à recommencer une pareille expérience, et depuis cinquante ans en effet il n'y a pas eu d'exemple de procès de presse intenté soit par les autorités fédérales, soit par les autorités d'aucun état. Les circonstances spéciales dans lesquelles l'Union américaine se trouve placée ont rendu la liberté illimitée et même les abus de la presse sans danger pour elle; mais si rien jusqu'ici n'est venu justifier les craintes exprimées au commencement de ce siècle par quelques-uns des hommes d'état américains les plus éclairés et les plus libéraux, on reconnaîtra du moins que les inquiétudes de ceux-ci étaient légitimes en présence des faits que nous venons de rapporter.

C'est à peine si dans cet abaissement général de la presse américaine on trouve une couple de noms en faveur desquels il soit possible de faire une exception. Nous citerons pourtant Théodore Dwight, qu'on pourrait considérer comme une sorte de trait-d'union entre les écrivains d'autrefois et la presse contemporaine, car, né en 1765, il débuta dans la carrière sous les auspices d'Hamilton, de Fisher Ames, d'Oliver Walcott et des autres chefs du fédéralisme, et il n'est mort qu'en 1846, à l'âge de quatre-vingt-un ans, après avoir appartenu à la presse pendant près d'un demi-siècle. Dwight, homme instruit, de convictions sincères et d'un caractère irréprochable, dirigea pendant plusieurs années à Hartford *le Miroir* (*Mirror*), le journal whig le plus influent du Connecticut. Sur les instances de ses amis politiques, il transporta sa résidence à New-York, où fonda en 1817 le *Daily Advertiser,* qui existe encore sous le nom de *New-York Express*. Sous la même bannière que Dwight combattait William Wirt, avocat distingué du barreau de Richmond en Virginie. Wirt commença en août 1803, dans l'*Argus* de Richmond, une série de lettres ou d'articles évidemment imités du *Spectateur,* et qu'il signait *l'Espion anglais* (*british Spy*). C'était un tableau assez piquant des mœurs et des usages de la Virginie, avec des portraits des hommes les plus influens de cet état, alors le premier de la confédération. Ces lettres eurent un immense succès, elles furent reproduites par un grand nombre de journaux des états du nord, et elles furent réunies en un volume. Pareille vogue accueillit les trente-trois lettres d'*un Vieux Célibataire* (*Old Bachelor*), que le même écrivain adressa, de novembre 1810 à la fin de 1811, à l'*Enquirer* de Richmond, et qui, réunies en deux volumes, n'eurent pas moins de trois éditions. Wirt s'essaya aussi dans la politique. En 1808, il défendit

dans l'*Enquirer* et réussit à faire adopter par la Virginie la candidature de Madison à la présidence. Il eut en cette occasion une polémique acharnée à soutenir contre le parti démocratique, qui se croyait maître du terrain en Virginie, et dont la fraction la plus ardente, avec John Randolph à sa tête, ne craignait pas de demander hautement la dissolution de la confédération. Après avoir puissamment contribué à la nomination de Madison, Wirt continua à défendre sa politique dans la presse, et ne déposa la plume que lorsqu'il fut appelé à un poste dans la magistrature.

Wirt et Dwight lui-même étaient des hommes médiocres qui n'arrivèrent à la réputation que grâce à l'infériorité intellectuelle et morale de tous ceux qui écrivaient autour d'eux. La presse américaine était vouée à une incurable stérilité faute de pouvoir se recruter dans un pays où l'instruction primaire est universelle, mais où une éducation supérieure est encore une exception. Le développement des publications religieuses, qui forment la principale lecture du peuple américain, la controverse et la littérature biblique absorbaient l'activité du clergé, obligé de vivre de l'autel et tenu sans cesse sur la brèche par la multiplicité des sectes rivales. Quant aux gens de loi, tous ceux qui avaient quelque valeur faisaient une fortune rapide au barreau et dans la politique à raison de leurs connaissances et de leurs aptitudes spéciales, et ceux qui ne réussissaient point à percer dans les états anciens étaient sûrs d'arriver au premier rang par le seul fait de leur émigration à l'ouest; il leur suffisait de se transporter dans les états nouveaux, au milieu des pionniers, pour posséder aussitôt l'influence politique, qu'ils n'avaient pu acquérir dans leur état natal. Ce n'était donc pas au sein du barreau que la presse pouvait se recruter : au milieu de cette population laborieuse et affairée, il n'existait point encore, et on aurait peine à trouver aujourd'hui même, une classe lettrée et oisive vouée aux plaisirs et aux travaux de l'intelligence, et capable de produire des écrivains. Ajoutons que, par une autre conséquence du même fait, il n'y avait pas non plus aux États-Unis de lecteurs exigeans dont la sévérité fît du mérite littéraire une condition de succès pour les journaux. Pourvu que le public ne se plaignît pas, et Dieu sait s'il était aisé à contenter! qu'importait tout le reste? Lorsque des besoins d'un ordre plus élevé commencèrent à se manifester dans les grandes villes du littoral de l'Atlantique, ils reçurent satisfaction par la création des *revues* et *magazines,* dont la naissance fut une nouvelle cause de faiblesse pour les journaux. Les recueils périodiques enlevèrent en effet à la presse quotidienne le petit nombre d'écrivains de mérite qu'elle comptait dans son sein, et appelèrent à eux tous les jeunes talens. Si donc quelques hommes de valeur

ont débuté dans la presse américaine, ils n'ont jamais fait que la traverser sans s'y fixer. C'est ainsi qu'Henry Wheaton, après avoir fait de 1812 à 1815 la fortune du *National Advocate* de New-York et avoir conquis à ce journal une grande influence pendant la guerre contre l'Angleterre, l'abandonna au bout de trois ans pour entrer dans la diplomatie, et n'écrivit plus que dans les *revues*. Vers la même époque, James Hall, qui, après avoir été soldat, est devenu un jurisconsulte éminent, fondait un journal à Shawneetown, dans l'Illinois; mais au bout de quelques années il déposait la plume pour entrer dans la politique, et il renonçait pour toujours à la presse.

La presse n'était donc point une carrière; elle n'aurait pu en devenir une que s'il était né aux États-Unis comme en Angleterre de grands journaux s'adressant à de nombreux lecteurs, disposant de capitaux considérables et capables par conséquent de rallier autour d'eux et de retenir les hommes de lettres. C'est ainsi que le *Times*, le *Chronicle*, le *Post*, ont été autant de foyers littéraires autour desquels se sont toujours groupés des hommes d'une incontestable valeur. Il n'en pouvait être de même en Amérique à cause de la division du pays en un grand nombre de petits états. Quelle que soit l'importance des questions de politique générale, celles-ci pâlissent toujours devant les questions d'intérêt local, qui s'adressent aux besoins ou aux passions de tous les jours. Les dissensions intérieures de l'état, les rivalités personnelles, les débats de l'assemblée, les élections locales, voilà quelles étaient partout les premières et constantes préoccupations du citoyen américain. Les lecteurs recherchaient donc de préférence les journaux de leur état, et quelquefois même seulement les journaux de leur comté. Il en résultait que les journaux, même les mieux conduits, parqués dans un cercle excessivement restreint, ne pouvaient étendre leur clientèle ni acquérir, par l'accroissement de leur publicité, les moyens de se développer et de se créer une influence sérieuse. Rien n'était plus aisé que de fonder un journal; point de nécessité de se faire autoriser, point de timbre, point de droit sur le papier, point d'impôt d'aucune sorte : il suffisait d'avoir à sa disposition, par argent ou par crédit, du papier et une imprimerie. Rien aussi n'était plus difficile que de donner au journal ainsi fondé un peu de notoriété et d'influence et une existence durable, parce qu'à chaque pas, dans la ville la plus proche et quelquefois dans le village voisin, il rencontrait des concurrens nés dans les mêmes conditions. Créé par la fantaisie et l'intérêt d'un individu, le journal demeurait nécessairement une œuvre toute personnelle; sa carrière reproduisait toutes les vicissitudes de la fortune du fondateur. Que celui-ci vînt à s'enrichir ou à se fatiguer d'écrire, qu'il acceptât une place ou qu'il

tombât malade, ou seulement qu'il fût pris de l'envie de voyager, c'en était fait du journal le plus prospère. Nous en avons déjà donné des exemples; on en pourrait citer des centaines. Il n'est point de ville aux États-Unis qui n'ait vu ainsi naître et mourir un nombre considérable de journaux, aussitôt remplacés par des successeurs également éphémères. Disséminés sur toute la surface du pays et atteignant même les points les plus reculés, croissant continuellement en nombre et en popularité, mêlés à tous les intérêts et à toutes les passions, affranchis de toute entrave, les journaux exercent en Amérique une influence sans rivale, mais cette influence appartient à la presse prise en masse; aucune feuille ne sort de la foule et ne peut revendiquer une place à part.

N'oublions pas d'ailleurs, pour être équitables, que la presse est placée aux États-Unis dans des conditions toutes spéciales, qui favorisent son développement rapide, mais qui lui rendent peu accessible la supériorité littéraire. En Europe, le journal, qui répond surtout à un besoin intellectuel, a devancé les annonces; en Amérique, ce sont les annonces qui enfantent les journaux, et ceux-ci se ressentent nécessairement de leur origine toute mercantile. Si dans le vieux monde, au sein de nos villes populeuses, l'affiche est encore le moyen de publicité le plus général et le plus sûr, il n'en saurait être ainsi dans un pays tout neuf : aux États-Unis, l'affiche, quand elle n'est pas matériellement impossible, est improductive, parce que la population est clair-semée et disséminée sur de vastes étendues de terrain : il faut que l'annonce aille trouver le client jusque dans la solitude de la forêt; elle est donc conduite nécessairement à emprunter la voie du journal, et où le journal n'existe pas, elle le fait naître. Le journal d'ailleurs est toujours le bienvenu au milieu des défrichemens; il est une mine de renseignemens indispensables, il donne les jours de marché dans tout le district, il fait connaître le prix des denrées, il enseigne où l'on pourra trouver au plus près ce dont on a besoin; en politique, il enregistre les décisions législatives et rappelle l'époque des élections, il indique les candidats en spécifiant leurs opinions et leurs titres : il sert à la fois d'almanach, d'annuaire et d'agenda, et souvent il est toute la bibliothèque du *squatter*. En France, le gouvernement ne se borne pas à nous gouverner; c'est lui qui nous instruit de ce que nous avons à faire, qui nous renseigne sur ce que nous devons savoir, qui nous convoque quand nous devons nous réunir : peu s'en faut qu'on ne le charge du soin de nous loger et de nous nourrir. Un journal est donc pour nous un objet de luxe : en Amérique, où il est souvent le seul lien qui rattache au monde le colon isolé, le journal est un objet de première nécessité. Quand les chênes séculaires sont tombés sous la cognée, quand le

feu a déblayé la plaine et que des cabanes s'élèvent où le buffle et le daim avaient jusque-là régné sans partage, les pionniers réunissent leurs efforts pour bâtir la maison de Dieu. Quand, à côté du temple achevé, s'élève la maison d'école, le village est né, mais son existence est encore incomplète. Bientôt un homme arrive avec quelques livres de caractères dans une couple de caisses; cet homme s'intitule imprimeur, et le lendemain de sa venue il sera journaliste. Ce qu'il aura écrit le matin, il le composera le soir, souvent seul, quelquefois aidé d'un apprenti, de deux tout au plus; il fera lui-même le tirage, car il lui serait presque impossible de trouver un manœuvre pour l'assister, et le lendemain matin deux ou trois enfans iront vendre pour un sou une petite feuille de papier, imprimée d'un seul côté, dont la moitié, peut-être les trois quarts, seront occupés par les annonces les plus diverses. *L'Aigle, le Courrier* ou *l'Indépendant* de *** est né; le village est devenu ville. Après le temple, l'école; après l'école, le journal, tel est l'ordre invariable dans lequel les trois grands besoins de toute commune américaine reçoivent satisfaction. Quand le village s'est accru et qu'un peu de loisir fait éclore parmi les pionniers les discussions politiques, le journal prend couleur, et le parti contre lequel il se prononce fait des offres à quelque ouvrier imprimeur de la ville la plus proche. Un second journal est créé, qui engage aussitôt avec son aîné une polémique acharnée. Un troisième naîtra bientôt, qui se dira indépendant et qui recueillera les souscriptions et les annonces des neutres et des indécis. Puis, à mesure que la population croîtra et que les annonces se multiplieront, chacun des trois journaux, au lieu de se publier tous les huit jours, paraîtra deux fois, puis trois fois par semaine; quelques années encore, et tous les trois seront quotidiens. Voilà ce qui s'est passé depuis le commencement de ce siècle dans les états qui s'intitulent anciens parce qu'ils ont au moins cinquante ans d'existence; voilà ce qui se passe encore journellement dans les états nouveaux. Veut-on avoir une idée de cette rapide multiplication des journaux : les chiffres suivans paraîtront suffisamment éloquens. En 1775, il y avait aux États-Unis 37 journaux, dont 36 étaient hebdomadaires : un seul, l'*Advertiser* de Philadelphie, paraissait trois fois par semaine, parce qu'il se publiait dans la ville où siégeait le congrès; vingt-cinq ans plus tard, en 1800, on comptait déjà 200 journaux, dont dix-sept quotidiens; en 1810, 358; en 1828, 812; en 1839, 1555; en 1850, 2,800, et aujourd'hui le nombre des feuilles américaines approcherait de 4,000, si la période de calme que les États-Unis viennent de traverser n'avait coûté la vie à quelques centaines de journaux, créés à l'occasion des grands débats sur la question de l'esclavage. Il importe de faire remarquer que cette mul-

tiplication inouie des journaux n'est pas due uniquement au développement de la population et à sa dissémination sur un plus vaste territoire; le nombre des journaux continue de s'accroître dans les états anciens, et d'autant plus rapidement même que ces états étaient déjà mieux pourvus. Ainsi l'état de New-York, qui avait 245 journaux en 1842, en avait 460 en 1850. Pareil fait s'est produit dans la Pensylvanie, l'Ohio et le Massachusetts.

Le tableau suivant, résumé des statistiques publiées par ordre du congrès à la suite du recensement de 1850, permettra d'embrasser d'un coup d'œil le développement qu'avait atteint dès-lors la presse américaine :

		Exemplaires par numéro.	Feuilles par an.
Journaux quotidiens	350 à	750,000 ou	235,000,000
— paraissant trois fois par semaine.	150	75,000	11,700,000
— paraissant deux fois par semaine.	125	80,000	8,320,000
— hebdomadaires	2,000	2,875,000	149,500,000
— semi-mensuels	50	300,000	7,200,000
— mensuels	100	900,000	10,800,000
— trimestriels	25	20,000	80,000
Totaux	2,800 à	5,000,000 ou	422,600,000

Ce sont là de merveilleux progrès; ajoutons que la presse américaine n'a point grandi sans s'améliorer. Nous avons été sévère pour elle, et il nous eût été facile d'accumuler les témoignages américains pour motiver une condamnation plus rigoureuse encore; mais on ne saurait, sans manquer à l'équité, ne pas reconnaître qu'elle compte aujourd'hui dans son sein quelques heureuses exceptions, et même qu'à la prendre en masse, elle n'est plus ce qu'elle était il y a trente ans. L'homme à qui revient l'honneur d'être entré le premier dans la voie du progrès existe encore, il tient encore la plume, et c'est justice de payer à sa verte et laborieuse vieillesse le tribut d'hommage auquel elle a droit. M. Robert Walsh est né à Baltimore vers 1782. Fils d'un négociant aisé, il reçut une éducation libérale, et, ses études terminées, il vint en Europe pour compléter son instruction. Pendant plusieurs années, il parcourut la Grande-Bretagne, la France et une partie du continent; il se familiarisa avec la civilisation et les mœurs du vieux monde, et il vit partout le spectacle d'une presse lettrée et polie, pour qui l'observation des convenances et la courtoisie étaient des conditions d'existence. Ce spectacle ne fut pas perdu pour une intelligence d'élite et pour un esprit observateur. Revenu en Amérique en 1808, à l'âge de vingt-six ans, M. Walsh établit sa résidence à Philadelphie et se fit recevoir au barreau. Toutefois la presse était sa carrière naturelle, et il ne tarda point à y entrer. Immédiatement après son retour, il avait pu-

blié, sur le caractère et les tendances du gouvernement de Napoléon Ier, une brochure qui fit sensation aux États-Unis, et qui eut un grand retentissement en Angleterre. Ce succès lui ouvrit l'entrée du *Portfolio,* recueil mensuel alors fort en vogue. Deux ans plus tard, en 1811, il publia le premier numéro de la *Revue américaine,* recueil trimestriel sur le modèle de la *Revue d'Édimbourg;* mais il n'y avait point encore aux États-Unis assez d'esprits lettrés, assez de lecteurs d'élite pour faire subsister une publication de ce genre, et la première *revue* américaine put à peine achever sa seconde année. Sans se laisser décourager, M. Walsh fonda en 1817 un recueil mensuel consacré à la politique, à l'histoire et à la statistique, qu'il intitula l'*American Register,* et qu'il rédigea presque seul. Enfin en 1821 il s'associa avec M. William Fry pour fonder à Philadelphie, sous le nom de *Gazette nationale,* un petit journal du soir qui paraissait d'abord trois fois par semaine, mais qui devint bientôt quotidien. M. Walsh en fut le rédacteur en chef. Il y donna aussitôt l'exemple d'un langage élégant et poli, d'une polémique courtoise, qui savait allier la liberté de discussion avec le respect de toutes les convenances. En outre, s'inspirant de ce qu'il avait vu en Europe, M. Walsh ne laissa point envahir exclusivement son journal par la politique, les nouvelles locales et les annonces; il fit une place, et une place considérable, à la littérature, aux sciences et aux beaux-arts. Il rendit compte des représentations théâtrales, il apprécia les livres publiés en Angleterre et aux États-Unis dans des articles qui attestaient beaucoup de savoir et de conscience, et un sens très droit et très ferme. C'étaient là autant d'innovations, et elles obtinrent le succès qu'elles méritaient. Le public fut charmé de trouver dans un journal une lecture instructive et variée; il fallut agrandir le format de la *Gazette nationale,* qui compta bientôt plus d'abonnés qu'aucun journal de Pensylvanie, et qui commença même à se répandre dans les états voisins. C'est le premier et presque le seul exemple d'un journal américain qui ait trouvé des lecteurs en dehors de l'état dans lequel il se publiait. Pendant quinze ans, M. Walsh dirigea la *Gazette nationale,* et le succès de ce journal ne se démentit point. En 1837, obligé de se rendre en Europe pour rétablir sa santé altérée, M. Walsh vendit sa part de propriété; il est venu se fixer en France, et après avoir été longtemps le correspondant parisien du *National Intelligencer* de Washington, il est aujourd'hui le correspondant très lu et très goûté du *Journal du Commerce* de New-York.

Le succès de la *Gazette nationale* fut contagieux: il apprit au public qu'un journal pouvait être une œuvre honnête, sérieuse et utile; il apprit aux écrivains que, pour arriver à la popularité, s'adresser à l'intelligence valait mieux que flatter les passions; il rendit le pu-

blic plus exigeant et les écrivains plus sévères pour eux-mêmes. Il fut donc véritablement le point de départ d'une réforme de la presse, et l'opinion publique ne s'y est pas trompée : elle associe invariablement le nom de M. Walsh avec l'amélioration qui s'est produite dans le ton et les habitudes de la presse depuis trente ans. C'est à New-York que M. Walsh trouva ses premiers imitateurs. Trois jeunes gens de talent, MM. Charles King, James Hamilton et Gulian G. Verplank, s'associèrent pour fonder le *New-York American*, qui se maintint pendant vingt ans au premier rang par l'habileté et l'honorabilité de sa rédaction, et qui exerça par contre-coup la plus salutaire influence sur les autres journaux de New-York. M. Charles King, qui en avait toujours été le rédacteur en chef, et qui en était resté le seul propriétaire, l'a réuni en mars 1845 au *Courier and Inquirer*, qui est aujourd'hui une des feuilles les plus accréditées et les plus répandues des États-Unis. A Philadelphie, l'héritage de M. Walsh a été recueilli par M. Joseph Neal, né en 1807, dans le New-Hampshire, mais qui vint de bonne heure s'établir en Pensylvanie. M. Neal prit en 1831 la direction du *Pensylvanien,* dont il fit en très peu de temps le journal le plus influent de l'état par un talent polémique qui unissait l'éclat et la vivacité à une extrême courtoisie. Au bout de treize ou quatorze ans, M. Neal, dont la santé avait succombé à l'excès du travail, s'est retiré du *Pensylvanien* pour se borner à la direction d'un recueil littéraire auquel sa grande réputation a assuré aussitôt la popularité. Citons encore, comme ayant appartenu à la même école, un journaliste du sud, P. H. Cruse, né à Baltimore en 1793 et mort du choléra en 1832. M. Cruse s'était destiné au barreau, mais un penchant irrésistible l'entraînait vers la carrière des lettres. Il délaissa le droit pour l'étude approfondie de l'antiquité, et quoiqu'il n'ait écrit que dans les *revues* et les journaux, il a laissé aux États-Unis la réputation d'un des écrivains les plus purs que l'Amérique ait produits. Il fut pendant près de dix ans le rédacteur en chef de *l'Américain* de Baltimore, auquel collaborait son ami Kennedy, comme lui déserteur du barreau, qui s'est fait connaître par des romans historiques avant de devenir un homme politique influent.

Les écrivains que nous venons de nommer appartenaient au parti whig. Dans les rangs opposés se trouve le poète W. C. Bryant. Né en 1794 à Cummington, dans le Massachusetts, Bryant vint s'établir à New-York en 1825, et débuta dans la *Revue de New-York,* pour laquelle il écrivit plusieurs de ses poèmes et des articles de critique. En 1827, il devint un des propriétaires et le rédacteur en chef de l'*Evening-Post,* fondé au commencement du siècle par Hamilton et Walcott pour être l'organe dirigeant des fédéralistes et

des whigs leurs héritiers, et dont Bryant fit bientôt le journal le plus important du parti démocratique. Bryant suivit dans l'*Evening-Post* l'exemple donné par M. Walsh dans la *Gazette nationale;* il fit une place considérable à la littérature, il s'associa même en 1832 le littérateur Leggett, afin de pouvoir se consacrer exclusivement à la politique. Depuis trente ans en effet, Bryant a pris une part très active à toutes les luttes politiques, et il a exercé une incontestable influence sur l'opinion. Épousant avec ardeur les opinions démocratiques dans ce qu'elles avaient de plus absolu, il a été l'ennemi acharné de la banque des États-Unis, l'adversaire du pouvoir central et de ses prétentions à diriger lui-même des entreprises d'utilité publique, et le défenseur de la liberté illimitée des échanges. Seulement la vigueur et la droiture de son esprit l'ont toujours élevé au-dessus des passions et des préjugés de son parti, et il n'a cessé de réclamer, même pour ses adversaires, la plus entière liberté de discussion. Il a donc été conduit à combattre bien souvent ce qui est et ce qui demeurera aux États-Unis le fléau de la liberté, à savoir la tyrannie de la majorité, qui ne se contente pas de faire prévaloir sa volonté, mais qui veut trop souvent étouffer la voix du parti opposé. Il est demeuré pur de toutes les intrigues où sont trop souvent entrés des publicistes de son opinion, et avec un talent hors ligne qui aurait justifié toutes les prétentions, avec une influence que personne ne conteste, il n'a jamais voulu être qu'un simple écrivain. Le style de Bryant est clair, vif, animé; mais c'est à une évidente sincérité et à un accent de profonde conviction que ses articles doivent surtout leur succès et leur autorité.

Pour clore la liste des écrivains qui se sont fait un nom dans la presse américaine, il nous faut mentionner encore Nathaniel P. Willis et Mme David Lee Child. Tous deux sont avant tout des littérateurs, mais c'est à la presse quotidienne qu'ils ont dû leur succès. N.-P. Willis, né en 1807, à Portland, dans le Massachusetts, n'avait écrit encore que dans les *magazines* lorsqu'il entreprit un voyage en Europe. Il parcourut successivement la France, l'Italie, la Grèce, l'Asie-Mineure, et revint en Angleterre, où il séjourna deux ans. Pendant cette longue absence, il adressa au *Miroir* de New-York, sous le titre de *Coups de Crayon sur la route* (*Pencillings by the way*), une série de lettres ou d'impressions de voyage qui eurent le plus grand succès. Réunies en volumes, ces lettres ont été goûtées en Angleterre presque autant qu'aux États-Unis, et ont eu plusieurs éditions. M. Willis est aujourd'hui le directeur de la *Feuille du Foyer* (*Home Journal*), journal hebdomadaire qui se publie à New-York et qui est consacré presque exclusivement à la littérature. Mme Child a débuté dans les lettres en 1824, sous le nom de miss Lydia Francis :

elle n'avait pas encore vingt ans. Elle a publié d'abord des romans, *Hobomok*, les *Rebels*, et un assez grand nombre d'ouvrages de morale et d'éducation. Devenue Mme Child, elle suivit son mari à New-York, et dans l'été de 1841 elle commença une série de lettres hebdomadaires dans le *Courrier* de Boston. Ces lettres, imitation américaine du *courrier de la semaine* de quelques feuilles parisiennes, étaient une chronique de New-York, mais avec une tendance morale très manifeste. Elles roulaient sur tous les thèmes que peut suggérer à un esprit élevé, sincère et légèrement utopiste le tableau d'une grande ville à une époque de fermentation politique et religieuse. Par leur grâce familière et leur vivacité piquante, les *Lettres de New-York* charmèrent le public; elles furent reproduites par des journaux de tous les états et de toutes les nuances, elles furent longtemps l'événement de chaque semaine. Réunies en volumes, elles n'ont pas eu moins de succès sous cette forme : il s'en vendit vingt mille exemplaires en deux ou trois ans, et aujourd'hui encore elles sont fréquemment réimprimées.

On vient de suivre l'histoire politique de la presse américaine jusqu'à sa dernière période. C'est sur les conditions présentes de cette forme de publicité aux États-Unis que doit maintenant se porter notre attention.

II.

Il existe aujourd'hui dans les états riverains de l'Atlantique et dans toute la Nouvelle-Angleterre des journaux sérieux, faits avec honnêteté, sinon avec un grand talent, et qui ont, chacun dans son cercle d'action, une incontestable importance. A New-York, nous citerons le *Courier and Enquirer*, le *Journal of Commerce*, le *Commercial Advertiser*, l'*Evening Post;* à Boston, le *Courier* et l'*Atlas;* à Philadelphie, l'*United north american Gazette* et le *Ledger*. Aucune des feuilles que nous venons de nommer n'a cependant, soit comme organe politique, soit comme entreprise commerciale, l'importance des grands journaux de Londres ou de Paris, et n'exerce, à beaucoup près, une action aussi directe et aussi puissante sur l'opinion publique.

La cause de cette infériorité inévitable, on le sait déjà, tient à la constitution politique du pays. Bien que les États-Unis forment une nation homogène, ils sont avant tout une agrégation de petits états, dont chacun a sa métropole particulière et son foyer d'activité. Il en résulte qu'aucune ville n'a une influence un peu sérieuse au-delà d'un certain rayon, et surtout qu'il n'y a point de capitale en qui viennent se résumer les forces vives du pays, et d'où puisse

partir en retour une impulsion prépondérante. Les journaux de Washington, où réside le président et où siége le congrès, doivent à leur position particulière certains avantages et certaines charges; mais, à tout prendre, l'importance de ces journaux s'efface devant celle des principales feuilles des grandes villes du littoral. Il est même à remarquer que le gouvernement américain n'a point jusqu'ici éprouvé le besoin d'un organe officiel et n'a attribué à aucun journal le rôle qui en France est l'apanage du *Moniteur*. Tout au plus peut-on dire qu'il existe une feuille semi-officielle. Cette situation a longtemps appartenu au *National Intelligencer*, dont l'établissement remonte à 1800, à l'installation même du gouvernement fédéral dans la capitale nouvellement fondée, et qui fut créé pour exposer et défendre la politique léguée par Washington à ses premiers successeurs. Malgré son origine fédéraliste et sa prédilection incontestable pour les whigs, le *National Intelligencer* a conservé pendant près de quarante ans des rapports plus ou moins étroits avec la présidence; mais en 1829, après la complète disparition des hommes qui avaient débuté dans la politique sous les auspices des fondateurs de la confédération, lorsque les partis se dessinèrent d'une façon plus tranchée et que la faveur populaire sembla bannir pour longtemps les whigs du pouvoir, les démocrates, victorieux avec le général Jackson, voulurent avoir à Washington un organe qui leur appartînt exclusivement, et *le Télégraphe* fut fondé à côté du *National Intelligencer*, qui, depuis lors, n'a plus été qu'un journal whig, rédigé avec talent et habileté, exclusivement consacré à la politique, — où l'on suit avec autant d'intelligence que d'exactitude le mouvement politique et littéraire de l'ancien monde, et qui se rapproche des journaux anglais plus qu'aucune feuille américaine. *Le Télégraphe*, qui avait remplacé le *National Intelligencer* dans le privilége des communications gouvernementales, a été à son tour dépossédé en 1834 par *le Globe*, auquel ont succédé depuis *l'Union* et *la République*. Maintenant presque chaque présidence voit naître un nouveau journal destiné à servir d'organe au ministère. Ce n'est pas que le gouvernement américain dispose de fonds à l'aide desquels il puisse contribuer à l'établissement d'un journal; mais au nombre des attributions du pouvoir exécutif est le droit de désigner l'imprimerie à laquelle sont confiées les publications officielles et les innombrables impressions que le congrès ordonne chaque année. Cette désignation équivaut à une fortune pour l'établissement qui en est l'objet, et aucun imprimeur ne croit acheter trop cher une pareille faveur en courant les chances de la fondation d'un journal à la rédaction duquel il est assuré de voir concourir les hommes influens du parti dominant.

Placés au centre de la vie politique, les journaux de Washington peuvent suivre exactement les débats du congrès, en pressentir l'issue, en reproduire la physionomie : en outre ils sont à même, pendant toute la session, de recevoir les inspirations des chefs de parti, et ils se trouvent plus facilement et plus vite au courant des rivalités et des intrigues que ne manque jamais de faire naître l'approche d'une élection présidentielle. Cette double circonstance en rend la lecture indispensable aux hommes qui s'occupent de politique, elle leur assure une petite clientèle dans tous les états et leur donne ainsi un caractère d'universalité que n'ont point les journaux des autres villes. En effet, en dehors des chefs de partis qui ont intérêt à suivre le mouvement de l'opinion sur les divers points du territoire, et qui sont obligés de consulter assidûment les journaux des grandes villes, personne en Amérique n'a souci de ce qui se passe dans un autre état que le sien, de même qu'en France personne ne recherche les journaux du département voisin. C'est à peine si les feuilles des villes les plus considérables font exception à cette règle générale. Les journaux de Boston sont lus dans la Nouvelle-Angleterre, parce que le Massachusetts entraîne habituellement du côté où il penche le Maine, le Vermont et le Connecticut; les journaux de New-York sont assez répandus dans les états du centre et au Canada; ceux de Philadelphie pénètrent dans le sud et dans l'ouest : encore cela est-il vrai surtout des feuilles publiées en allemand, qui trouvent chez les nouveaux colons un débouché assuré. Un journal de New-York, le *Herald,* qui s'était posé franchement en défenseur de l'esclavage, a dû à cette circonstance une clientèle assez étendue dans quelques villes du sud, et spécialement à Baltimore et à Charleston. On voit, en somme, que les journaux les plus favorisés ne dépassent point un cercle assez restreint. On peut résumer ainsi la répartition de leur tirage : six dixièmes dans la ville même où ils se publient, trois dixièmes dans l'état, un dixième au dehors.

A part les causes déjà indiquées, les règlemens de la poste ont contribué à maintenir à la presse américaine son caractère purement local. Jusqu'à ces dernières années, la taxe était proportionnelle à la distance, et le journal le moins coûteux de New-York serait revenu très cher à un abonné de la Nouvelle-Orléans. Depuis 1853, la taxe est uniforme; elle est de 1 cent ou un peu plus de 5 centimes pour tout le territoire des États-Unis, sans excepter la Californie; mais elle n'est que d'un demi-cent dans l'intérieur de l'état où le journal se publie. Ajoutez que la poste ne distribue pas les journaux à domicile : il faut ou envoyer prendre chaque jour son journal, ou payer aux employés des postes une rétribution supplémentaire. Il y a donc tout avantage sous le rapport du prix, de la commodité et

de la célérité d'information, à prendre un journal de la ville que l'on habite, quelle qu'elle soit, de préférence aux journaux de Boston, New-York ou Philadelphie. Ceux-ci en effet, tout en coûtant 20 ou 25 pour 100 plus cher, sont nécessairement en retard sur les feuilles locales, qui se font expédier par le télégraphe les nouvelles importantes, les cours des fonds publics et les mouvemens des marchés. Pour la majorité des habitans, les affaires locales ont d'ailleurs plus d'intérêt et d'importance que les nouvelles du dehors, et même que la politique fédérale. La meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est qu'il n'y a pas un seul journal qui n'accorde plus d'attention et plus de place aux débats de la législature de l'état qu'aux discussions du congrès. Les journaux de Washington sont les seuls qui publient régulièrement et *in extenso* les débats du congrès : les journaux des autres villes se contentent d'une analyse qui leur est envoyée par le télégraphe, et qui, dans les occasions les plus graves, ne dépasse guère une colonne. Seulement, quand il s'agit d'une de ces questions brûlantes qui ont le privilége de remuer l'opinion, ils manquent rarement de reproduire, d'après les feuilles de Washington, les discours des hommes considérables.

On doit comprendre maintenant que si, aux États-Unis, aucun journal n'a pu prendre le rôle ni acquérir l'importance des grands journaux européens, cela tient surtout aux conditions toutes spéciales dans lesquelles la presse américaine se trouve placée. Joignez-y une concurrence rendue très active par l'absence de toute entrave législative et de tout impôt, et la facilité de fonder un journal sans une avance de fonds considérable. New-York, qui, avec ses faubourgs et Brooklyn, présente une agglomération de 700,000 âmes, compte quinze journaux quotidiens, c'est-à-dire autant que Paris et Londres. Ces quinze journaux distribuent 130,000 feuilles par jour : six journaux à un et deux cents entrent pour les deux tiers dans ce chiffre; ce qui ne permet pas d'élever au-dessus de quatre ou cinq mille le tirage moyen des meilleurs journaux de New-York. Boston, avec 140,000 âmes, compte douze journaux quotidiens; Philadelphie, avec 340,000, en compte dix, et Baltimore six, avec 170,000. On peut évaluer à 15,000 numéros le tirage maximum des deux principaux journaux de Philadelphie; aucun journal de Boston n'a une vente supérieure à 10,000 exemplaires. Dans les états du sud, où la population est beaucoup moins dense, et où elle est pour moitié dans les liens de l'esclavage, les journaux sont à la fois beaucoup moins nombreux et beaucoup moins répandus qu'au nord. En somme, au témoignage de M. Horace Grecley, directeur de l'un des principaux journaux de New-York, on ne saurait évaluer au-delà d'un million de feuilles par jour le tirage total des deux cent cinquante journaux

quotidiens des États-Unis, ce qui donne un tirage moyen de 4,000 numéros par journal.

Avec une clientèle aussi peu considérable, les journaux américains, obligés par la concurrence à se vendre bon marché, ne peuvent faire que de faibles recettes et disposent de très peu de ressources. Aussi les conditions faites aux écrivains ne sont-elles pas de nature à retenir dans la presse les hommes à qui leur talent peut ouvrir une autre carrière. Le directeur d'un journal influent de New-York, interrogé à Londres en 1851 par la commission d'enquête sur le timbre, déclarait qu'il connaissait un écrivain en possession d'un traitement de 600 livres sterling, mais que c'était une exception : il évaluait de 100 livres à 300 le taux ordinaire des traitemens dans les principaux journaux. Pour apprécier combien est faible cette rémunération d'un travail tout intellectuel, qui exige des connaissances étendues et certaines aptitudes spéciales, il suffit de se rappeler que le taux des salaires aux États-Unis est de beaucoup supérieur à ce qu'il est en Europe. Un écrivain attaché à la presse gagne moins à New-York qu'un ouvrier mécanicien ou qu'un ébéniste un peu habile. Les journaux à bon marché, introduits, il y a vingt ans, aux États-Unis par une révolution toute semblable à celle qui s'accomplissait, à la même époque, dans la presse française, n'y ont pas, comme en France, amélioré la condition des écrivains. Il est probable que c'est de leur initiative que viendra cette réforme, mais elle ne se réalisera pas de quelque temps, parce que ces journaux sont encore à l'état d'exception, et surtout parce qu'ils s'adressent à un public spécial, qui n'a aucune exigence littéraire.

Le prix ordinaire des grands journaux quoditiens était, jusqu'en 1833, de 6 cents (31 centimes 1/2) par numéro. A ce prix, un journal qui avait un millier d'abonnés et quelques annonces suffisait à ses dépenses. D'une industrie qui ne donnait que des profits très médiocres, mais où les chances de perte étaient à peu près nulles, les journaux à bon marché ont fait une industrie précaire, mais où il est possible de réaliser de grands bénéfices. Leur concurrence a obligé les grands journaux à réduire leur prix à 3 ou à 4 cents, et même un peu au-dessous, pour les personnes qui s'abonnent aux 313 numéros de l'année à raison de 8 ou de 10 dollars. A vrai dire, l'abonnement, qui était autrefois la règle générale, est aujourd'hui l'exception. C'est là le changement le plus radical apporté par les journaux à bon marché dans la situation de la presse américaine. Autrefois toute personne domiciliée dans une ville et un peu connue recevait un journal sur sa simple demande; hors de la ville, il suffisait de consigner d'avance au bureau de poste de sa résidence le port du journal pendant un trimestre. La grande majorité des abonnés

n'acquittaient le prix de leur abonnement qu'à la fin du trimestre, souvent même pas avant la fin de l'année. Cet état de choses entraînait pour les journaux de très graves inconvéniens : la nécessité de faire des avances considérables, une grande irrégularité dans les recettes, et des pertes fréquentes. Nombre d'abonnés, par oubli ou par mauvaise foi, faisaient banqueroute au journal. Un spéculateur intelligent s'avisa qu'en substituant à l'abonnement la vente au numéro, on dispenserait un journal de tous frais d'administration intérieure, de toute écriture et de toute comptabilité, et on le mettrait à l'abri des non-valeurs. Réduire le prix à la dernière limite du bon marché pour attirer l'acheteur, ne demander à une vente, même considérable, que de couvrir les frais généraux, et attendre son bénéfice uniquement des annonces, tels furent les principes qui présidèrent à cette transformation de la presse; mais pourrait-on, en réduisant le prix des journaux, compter sur un accroissement considérable dans le débit? Cet espoir était permis aux États-Unis plus que partout ailleurs à raison de deux circonstances spéciales, — la diffusion de l'instruction primaire et le suffrage universel. Dans un pays où tout le monde sans exception sait lire et écrire, et où tout le monde est électeur, la lecture d'un journal est un besoin de première nécessité; on peut même dire que c'est un besoin plus impérieux pour les classes inférieures que pour les classes élevées, attendu que le journal seul peut guider les premières dans l'exercice de leurs droits politiques. Les faits d'ailleurs ont répondu. Les 700,000 habitans de New-York et des environs absorbent 130,000 exemplaires des journaux quotidiens, c'est-à-dire qu'un citoyen sur trois achète ou reçoit un journal. Les feuilles du matin sont obligées d'avoir terminé leur tirage pour l'heure à laquelle les ouvriers vont déjeuner, parce que la lecture du journal est pour ceux-ci l'assaisonnement indispensable du premier repas.

Le succès récompense rarement les inventeurs; les premiers journaux qu'on essaya de fonder à 1 cent le numéro ne parvinrent point à vivre; une nouvelle tentative, en portant le prix à 2 cents, fut plus heureuse et provoqua des imitations. Le *Herald* et quelques autres feuilles réussirent à faire une concurrence victorieuse aux journaux d'un prix élevé, et, quand ces feuilles mêmes eurent pris racine, elles virent naître un concurrent à 1 cent, le *Sun,* qui se fit à son tour la part du lion. C'était là une spéculation hasardeuse, s'il en fut. Quoique le *Sun* ne donnât que quatre pages d'impression au lieu de huit, le bénéfice sur chaque feuille vendue était tellement faible, qu'il fallait une vente régulière de 40,000 numéros pour couvrir les frais généraux de l'entreprise. Comme le *Sun* est arrivé à une vente moyenne de 43 à 45,000 numéros, les annonces ont afflué dans ses bureaux,

et il a fait la fortune de ses heureux fondateurs. On a vu pour la première fois aux État-Unis un journal assez riche pour se loger chez lui. La construction de l'immense édifice où le *Sun* a installé ses ateliers et ses bureaux a coûté 500,000 francs. Après s'être enrichi, le propriétaire du *Sun*, M. Benjamin Day, l'a vendu 250,000 dollars (1,250,000 francs), et ce prix n'a point paru excessif, puisque la vente quotidienne du journal couvre les dépenses et que les annonces, qui presque toutes sont affermées à l'année, donnent un bénéfice net de 1,500 francs par jour de publication, c'est-à-dire d'environ 500,000 francs par an.

Sans approcher de pareils résultats, les journaux à 2 cents sont également des entreprises lucratives. Comme le *Sun*, ils attendent des annonces tout leur bénéfice, mais ils s'imposent pour la rédaction des sacrifices beaucoup plus considérables. Les deux plus prospères sont le *Herald* et *la Tribune*, qui, outre l'édition du matin, publient une édition du soir et une édition hebdomadaire, et dont le tirage total, sous ces diverses formes, s'élève jusqu'à 20 et 25,000 numéros. *La Tribune*, rédigée par M. Horace Greeley, date de 1841. Le 11 avril 1853, jour où elle accomplissait sa douzième année, elle a pris le format des plus grands journaux de New-York, c'est-à-dire qu'elle a paru sur huit pages, et ses propriétaires, en annonçant ce changement, déclaraient que le coût seul du papier sur lequel ils imprimaient leur journal dépassait la valeur de l'abonnement. C'est donc uniquement le produit des annonces qui couvre les frais de rédaction et d'impression, ainsi que toutes les dépenses de l'entreprise. On rattache généralement *la Tribune* au parti whig; mais elle est avant tout l'organe des doctrines socialistes. Elle a été longtemps l'avocat assidu du fouriérisme, et il n'est guère d'utopie venue d'Europe qui ne trouve dans ses colonnes un accueil empressé. Le *Herald* est aujourd'hui avec le *Sun* le doyen de la presse à bon marché; mais ce n'est point à cette circonstance qu'il doit d'être incontestablement le journal américain le plus connu et le seul répandu en Europe. Le procédé employé par son fondateur a été des plus simples : sans attendre les abonnemens, sans réclamer un échange que les exigences de la poste auraient rendu difficile et onéreux, il a adressé gratuitement son édition hebdomadaire aux principaux journaux d'Europe, aux clubs et aux cercles en renom. Il a poussé l'obligeance plus loin : il a fait pour l'Europe un tirage spécial de cette édition, afin d'y introduire un résumé des nouvelles américaines de la semaine, condensées avec soin. Les journaux sont œuvre d'improvisation, on y aime la besogne facile et surtout la besogne toute faite : les écrivains européens, généralement peu au courant des affaires américaines, ont transcrit purement et simplement les résu-

més du *Herald* en citant le journal auquel ils faisaient cet emprunt. Quand ils ont eu des jugemens à porter sur ce qui se passait aux États-Unis, c'est dans le *Herald* qu'ils ont puisé leurs renseignemens, ce sont ses opinions qu'ils ont adoptées ou combattues. Comme il n'y a guère que les journaux de Liverpool qui s'imposent la dépense de faire venir des journaux américains, le *Herald* s'est trouvé la seule feuille des États-Unis dont le nom se rencontrât jamais dans les feuilles européennes. Or tous les articles où il était question du *Herald*, qu'ils fussent laudatifs ou désapprobateurs, ont toujours été soigneusement reproduits dans les éditions américaines du journal, afin de constater qu'il est lu et discuté au-delà de l'Atlantique, et de diminuer, par le prestige de cette notoriété européenne, le discrédit dont il est frappé aux États-Unis. Le *Herald* en effet, malgré son incontestable succès, n'a point d'autorité, et, tout en faisant la part de l'inimitié et de l'envie dans un pays de concurrence acharnée, il faut bien dire que l'opinion générale ne lui est point favorable. Il doit cette sévérité ou cette injustice aux nombreuses excentricités qui ont signalé les premiers temps de son existence, excentricités qui ont contribué à son succès en éveillant la curiosité et en attirant de vive force l'attention, mais qui dépassaient souvent les bornes des convenances et du respect qu'on doit au public. En outre, le caractère agressif du fondateur du *Herald*, M. James Gordon Bennett, lui a valu de nombreuses et désagréables querelles, dont l'éclat fâcheux a rejailli défavorablement sur le journal (1). Néanmoins on doit reconnaître que le *Herald* a rendu de grands services à la presse américaine; il l'a tirée violemment de sa torpeur et de sa somnolence, et c'est à lui qu'elle doit une bonne partie des progrès qu'elle a faits depuis vingt ans. M. Bennett, quelle que soit sa valeur morale, sur laquelle nous n'avons pas à nous prononcer, est incontestablement un homme d'esprit et d'initiative aussi bien qu'un journaliste habile. Ce n'est point seulement à force d'audace et d'excentricité qu'il a conquis des milliers de lecteurs et un succès croissant, ç'a été surtout en déployant une infatigable activité et en accomplissant des tours de force analogues à ceux de certains publicistes anglais. Il a su hardiment et à propos jeter l'argent par les fenêtres pour avoir la primeur des nouvelles importantes, pour donner en entier des documens dont les autres journaux n'avaient que de maigres analyses; c'est lui qui a imaginé d'envoyer des bateaux à vapeur au-devant des paquebots européens, obligés d'aller toucher à Halifax avant de venir à New-York; c'est lui qui a fait du télégraphe électrique

(1) Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1856, l'article intitulé *Mœurs et Caractère du Journalisme américain.*

le collaborateur principal des journaux; c'est lui enfin qui a organisé le premier, sur une vaste échelle, tout un réseau de correspondances. Tous les propriétaires de journaux américains sont entrés dans cette voie, mais c'est à lui que doit rester l'honneur de l'avoir ouverte. Les excentricités sont demeurées; on peut extraire de ses colonnes bien des vanteries bouffonnes et bien des diatribes : ce cynisme et ces hâbleries sont, il faut le dire aussi, rachetés par un esprit vif et mordant, une verve railleuse, un grand fonds de bon sens écossais; le *Herald* a fait souvent une guerre heureuse aux rêveries socialistes ou mystiques des deux continens, aux exagérations puritaines, aux hypocrisies de l'abolitionisme américain. En politique, il n'a d'autre couleur que le succès, mais tel est le cas de la majeure partie des journaux américains : c'est ce qu'on appelle être *indépendant*.

Il serait fort malaisé d'établir le budget d'un journal américain, parce que la quotité des recettes et la nature des dépenses varient à l'infini suivant les localités. Le prix d'abonnement des journaux de premier ordre est de 8 et 10 dollars (43 fr. 20 et 54 fr.), non compris les frais de poste, qui sont à la charge de l'abonné. C'est un prix plus élevé que celui des journaux français, puisque les feuilles américaines ne publient que 313 numéros par an et sont exemptes de tout impôt, tandis que les feuilles parisiennes publient 360 numéros et sont assujetties au timbre, qui représente un tiers de la somme payée par le public. L'abonnement aux journaux à 2 cents est de 6 dollars. Le paiement en est maintenant exigé d'avance, mais l'abonnement est, on le sait, devenu l'exception, au moins à l'intérieur des villes. Il y a dans chaque quartier des agens qui prennent à forfait un certain nombre d'exemplaires des journaux et qui se chargent de les placer, soit qu'ils les fassent crier dans la rue, soit qu'ils les colportent à domicile. Les lecteurs préfèrent s'adresser à eux, surtout dans les classes inférieures, parce qu'il leur est plus facile de faire tous les jours la dépense de 1 ou 2 cents que de payer en une fois le prix de l'abonnement, et parce que les agens se plient aux habitudes et aux exigences particulières de leurs pratiques. De leur côté, les journaux ont intérêt à favoriser un système qui simplifie leur comptabilité, qui leur assure une recette quotidienne et leur épargne les frais de distribution. Du reste, quelque rigoureuse économie qu'ils apportent dans leurs dépenses, le produit de l'abonnement ou de la vente représente à peine ce qu'ils donnent au public, et le plus souvent même ne couvre pas les frais matériels. Ce sont les annonces qui se chargent de combler le déficit et de rendre un bénéfice possible. Aussi les annonces tiennent-elles la première place dans les feuilles des États-Unis comme dans les habitudes du public améri-

cain. Nous ne saurions nous faire une idée du développement qu'ont pris les annonces au-delà de l'Atlantique. On se récrie bien souvent sur la prodigieuse quantité d'annonces que publient les journaux anglais, et les huit pages que le *Times* distribue à ses abonnés en sus de leur numéro régulier paraissent la dernière limite du possible. Cependant on n'évalue pas à plus de 2 millions par an le nombre des annonces publiées par tous les journaux anglais réunis, et en portant à 10 millions le nombre de celles que publient annuellement les feuilles américaines, on est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Nous ne saurions trop le répéter, les journaux américains n'existent que par les annonces et que pour elles. On n'en saurait juger par les numéros des feuilles de Boston ou de New-York qui parviennent en Europe. Les journaux à 2 cents donnent à leurs lecteurs quatre pages de matière et quatre pages d'annonces; les journaux à 1 cent consacrent aux annonces trois pages sur quatre. A mesure que l'on s'éloigne des bords de l'Atlantique, où le public a certaines exigences littéraires et où la concurrence commande d'offrir quelque pâture au lecteur, la part faite aux annonces va toujours en augmentant. Ainsi Saint-Louis du Missouri, ville de 44,000 âmes et métropole d'un état, possède un journal quotidien plus grand de format que le *Times,* imprimé en caractères beaucoup plus serrés et plus fins, mais qui est tout entier, sauf quatre colonnes, envahi par les annonces. Du reste, cette multiplication prodigieuse des annonces s'explique par l'absence de tout autre moyen de publicité et par un bon marché extrême. Une annonce de quatre lignes coûte 25 cents la première fois, et elle peut être répétée indéfiniment à raison de 12 cents par fois. Des arrangemens interviennent en outre entre les habitués et le journal, et il n'est pas rare dans l'ouest de voir le prix des annonces acquitté en nature. Cependant le mode le plus usité parmi les commerçans et les industriels consiste à louer à l'année un emplacement spécial, et toujours le même, dans un journal. Le locataire dispose souverainement de l'espace qui lui est attribué par son marché; il peut faire usage d'une petite vignette représentant un bateau à vapeur, un cheval, une charrue, une botte, suivant qu'il est armateur, éleveur, mécanicien ou bottier. Il peut faire imprimer son annonce en renversant les caractères de telle sorte qu'il faille retourner le journal pour la lire, ou diagonalement, la disposer en losange ou en rond, la rédiger en prose ou en vers : c'est pour lui une affaire de goût, et le journal, à qui ces fantaisies rapportent le plus clair de son revenu, n'a garde de les décourager.

Si, dans les dépenses des journaux américains, les frais de rédaction entrent pour une très faible part, les frais matériels sont

assez considérables (1). Une des plus fortes dépenses des journaux américains leur est imposée par les innombrables dépêches télégraphiques qui en remplissent les colonnes. En vain les tarifs du télégraphe sont-ils infiniment moins élevés aux États-Unis qu'en Europe, les frais demeurent très considérables. Les cinq journaux à 2 *cents* de New-York se sont associés pour recevoir en commun l'analyse des débats du congrès de Washington, le compte-rendu des séances de l'assemblée législative à Albany, le résultat des élections, etc., et la dépense s'élève annuellement à 100,000 dollars, soit plus de 500,000 francs. Cela ne dispense pas chaque journal de consacrer des sommes très fortes aux dépêches particulières qui lui sont expédiées par ses correspondans. Comme les paquebots anglais doivent toucher à Halifax avant de venir à New-York, les feuilles de cette dernière ville envoient à frais communs ou séparément des bateaux à vapeur attendre les paquebots à la hauteur de Terre-Neuve, pour rapporter directement à New-York les paquets à leur adresse. Il n'est guère de journal américain qui n'entretienne à Halifax un correspondant chargé de lui transmettre par le télégraphe, aussitôt après l'arrivée de chaque paquebot, l'analyse des nouvelles d'Europe.

Après les dépêches télégraphiques, la dépense la plus considérable des journaux des États-Unis est leur correspondance. Non-seulement ils ont sur les points principaux du territoire des correspondans, avec mission de recourir au télégraphe et d'écrire chaque fois qu'un événement se produit, mais ils en ont également en Europe et dans toutes les villes un peu importantes de l'Amérique du Sud. Les journaux anglais se contentent des nouvelles du continent européen : un journal américain est comme un panorama du monde entier, il

(1) On nous permettra de citer à ce sujet quelques détails purement techniques. Le papier qu'emploient les éditeurs américains, si léger et si mince qu'il soit, est plus résistant qu'il ne paraît; il est en général d'une nuance agréable à l'œil et propre à faire ressortir l'impression. Le caractère, quoique très fin, est toujours fort lisible; l'impression est nette et d'une belle venue. Le mérite est ici d'autant plus grand, qu'il s'augmente de la difficulté vaincue. La concurrence impose en effet l'obligation d'un tirage extrêmement rapide : il faut pouvoir mettre en vente une seconde ou une troisième édition une heure au plus tard après l'arrivée d'un paquebot d'Europe ou la réception d'une nouvelle importante. Aussi, sous ce rapport, les journaux des États-Unis laissent loin derrière eux leurs confrères européens et le *Times* lui-même. *La Tribune* et le *Herald* se servent de presses à cylindres horizontaux qui impriment régulièrement 10,000 exemplaires à l'heure; mais les presses du *Sun*, qui paraissent jusqu'ici le dernier mot de la mécanique, peuvent tirer jusqu'à 20,000 feuilles à l'heure, et le tirage moyen de ces presses n'est jamais au-dessous de 18,000 feuilles. Elles impriment donc de 5 à 6 feuilles par seconde : c'est une rapidité qui confond l'imagination. On n'obtient de pareils résultats qu'avec des machines puissantes, d'un établissement et d'un entretien très coûteux, et qu'au prix d'une usure très rapide du caractère.

enregistre ce qui se passe au Brésil, au Pérou, au Chili, avec autant de soin et autant de détails que les nouvelles de Paris et de Londres, et une lettre de Chine y fait quelquefois suite à une lettre de Constantinople. Le *Delta* et les autres grands journaux de la Nouvelle-Orléans publient tous les jours des nouvelles de la Californie et de tous les points de l'Amérique du Sud, qu'ils se procurent régulièrement au prix de dépenses énormes, envoyant au besoin des exprès, avec ordre de noliser des navires quand les moyens de transport ordinaires manquent, ou sont trop lents. Quant aux nouvelles transatlantiques, ces mêmes journaux les publient toujours avant l'arrivée des malles; elles leur sont transmises par le télégraphe d'Halifax, de Boston, de New-York, de Philadelphie, de tous les points où peut aborder un navire venant d'Europe.

Cette multitude de correspondances et de dépêches ne contribue pas médiocrement à l'aspect étrange que les feuilles des États-Unis présentent à l'œil du lecteur européen. Rien ne diffère plus d'un journal français qu'un journal anglais : cependant, avec un peu d'habitude, on se reconnaît aisément au milieu des immenses colonnes du *Times* ou du *Chronicle;* chaque matière a sa place spéciale, où l'on est assuré de retrouver tous les jours les faits du même ordre. Rien de pareil dans les journaux américains; quand on les ouvre, l'œil se noie dans une mer de caractères microscopiques où rien ne le guide, où rien ne lui sert de point de repère. Point de classement méthodique des matières; aucune différence dans les caractères employés ne vient détacher l'un de l'autre des articles sans rapport entre eux, et appeler l'attention sur les parties importantes du journal. Des annonces au commencement, des annonces au milieu, des annonces à la fin, voilà ce qu'on aperçoit d'abord. De distance en distance, le haut d'une colonne est bariolé de sept ou huit titres à la suite desquels se trouve une note d'autant de lignes; quelquefois il s'agit simplement d'une dépêche dont on a dépecé et retourné le texte avant de le donner purement et simplement. Trois colonnes plus loin, vous pouvez retrouver de nouveaux détails sur le même fait, ou une variante de la même dépêche, et rien autre chose que le caprice du journaliste ou de l'imprimeur ne peut vous expliquer pourquoi un article est à telle place plutôt qu'à telle autre. Quant à l'article *éditorial,* c'est-à-dire à l'article qu'on pourrait appeler le *premier New-York* ou le *premier Philadelphie,* il est toujours extrêmement court : il est très rare qu'il excède une demi-colonne ou trois quarts de colonne. Il est suivi d'une multitude de petits paragraphes, encore plus courts, qui traitent des matières les plus diverses. En revanche, une même question fait quelquefois l'objet de trois ou quatre notes successives qu'on n'a pas pris la peine de fondre en

un seul article. Les nouvelles locales sont données à profusion, avec une abondance et une minutie de détails qui impatienteraient un lecteur français. A la suite des nouvelles locales, il est rare de ne pas rencontrer deux ou trois listes de candidats, car les élections sont perpétuelles : élections fédérales, élections pour l'état, pour le comté, pour la ville; élections de députés, d'*aldermen*, de juges, de collecteurs de taxes, d'inspecteurs de la voirie, etc. Un citoyen exact et zélé a toujours quelqu'un à élire à quelque chose entre son déjeuner et son dîner, et il faut que son journal lui fasse connaître les candidats au poste vacant. Viennent ensuite des statistiques où l'on compare les résultats des élections avec ceux des élections précédentes, pour savoir qui des whigs ou des démocrates a gagné ou perdu des voix. Enfin une grande place est réservée aux nouvelles commerciales, et l'esprit pratique de la nation américaine se retrouve là tout entier. Rien n'est plus lucide, plus sensé, plus nourri de faits et d'argumens que les articles où l'on rend compte du mouvement des valeurs, où l'on apprécie la situation des affaires. Les nouvelles sont classées avec ordre et méthode, résumées avec une concision qui n'ôte rien à la clarté. Quant aux variations des fonds et des denrées sur toutes les places des deux mondes, elles sont scrupuleusement enregistrées, parce que le moindre oubli, le moindre retard, mécontenteraient gravement les gens d'affaires. Presque chaque ligne de cette partie du journal représente une dépêche télégraphique, et lorsqu'on voit ces cotes, qui offrent pour la plupart l'aspect de véritables hiéroglyphes, remplir deux et trois colonnes, et quelquefois davantage, on est effrayé des dépenses que cette accumulation de renseignemens impose aux journaux américains. Lorsque les diverses matières que nous avons énumérées ne suffisent pas, avec les annonces, à remplir le journal, l'éditeur *bouche le trou*, car c'est là la véritable expression à employer, avec tout ce qui lui tombe sous la main, avec des pièces de vers, avec des citations empruntées aux bons auteurs, quelquefois avec un roman, qu'il découpe en morceaux suivant les besoins de l'imprimerie. En somme, si l'on retranchait d'un journal américain tout ce qui est oiseux et dépourvu d'intérêt, tout ce qui sent le caquetage de petite ville, il resterait souvent assez peu de chose à lire, et un écrivain anglais avait le droit de dire que toutes les nouvelles du plus grand journal des États-Unis tiendraient dans une seule page du *Times* ou du *Daily-News*.

Nous ne saurions terminer ces observations sur la presse politique des États-Unis sans dire quelques mots de sa situation morale. Ici encore la vérité ne permet point de conclusion trop absolue. Comme instrument de publicité, la presse américaine joue un rôle immense :

on peut dire qu'elle fait partie de la vie même de la nation, et qu'elle est le complément nécessaire de ses institutions politiques. C'est la presse seule qui anime et vivifie cet immense système électif; c'est elle seule qui suscite et entretient les compétitions, sans lesquelles les élections dégénéreraient souvent en de pures formalités; c'est elle seule qui, en attachant une signification à des noms propres, en associant une nomination au triomphe d'une idée ou d'un parti, appelle au scrutin les masses populaires. A un autre point de vue, le journal n'a pas moins d'importance : lecture des classes laborieuses, il est le grand éducateur du peuple; c'est lui qui instruit l'ouvrier de ses droits, qui le guide dans l'exercice de ses prérogatives civiques, qui le renseigne sur les hommes et les choses, qui combat et qui trop souvent fortifie ses préjugés. Dans un pays de suffrage universel, quiconque dispose des masses est maître des destinées nationales : lors donc que la majorité de la presse s'accorde à pousser la nation dans une voie, vers la paix ou la guerre, vers l'annexion du Texas ou la conquête de la Californie, et qu'aucun événement imprévu ne vient absorber l'attention publique, cette incessante prédication finit toujours par déterminer un mouvement d'opinion auquel rien ne résiste. C'est là un pouvoir immense, mais chaque journal n'en possède qu'une minime fraction, et qui ne suffit point à faire un piédestal à un homme. La collaboration à un journal, même considérable, ne donne donc point aux États-Unis ce prestige qui en Europe s'attache aux écrivains politiques : elle mène rarement à l'influence, plus rarement encore à la renommée.

On pourrait citer, comme preuve de l'importance acquise par les écrivains, la présence de plusieurs journalistes au sein du congrès : il est certain qu'en 1851 on en comptait six dans la chambre des représentans et quatre dans le sénat, ce qui est beaucoup plus significatif; mais il est douteux que ces représentans et ces sénateurs aient été élus uniquement comme écrivains. En outre, la carrière politique est aux États-Unis la moins fructueuse de toutes; elle ne tente guère ceux qui ont une fortune faite, et encore moins ceux qui ont une fortune à faire. Dans les états nouveaux, on est quelquefois embarrassé pour trouver quelqu'un qui veuille quitter tous les ans sa famille et ses affaires pour aller, à trois ou quatre cents lieues, siéger au congrès, et quiconque veut bien consacrer son temps à la politique est sûr d'y arriver promptement à la situation de chef de parti. Seulement, s'il est aisé de devenir une notabilité sur les bords de l'Illinois ou de l'Arkansas, il faut franchir encore bien des échelons avant de faire entendre sa voix de la confédération entière, comme les Clay, les Calhoun et les Webster. Entreprise toute personnelle, le journal aux États-Unis n'a d'autorité et de valeur que

celles qu'il reçoit de l'écrivain qui est le principal rédacteur, et celui-ci à son tour est jugé sur son œuvre. Dans les plus grandes villes, un homme de mérite qui conduit habilement et honnêtement un journal est sûr d'obtenir l'estime et la considération, mais il arriverait plus vite à la notoriété et à l'influence par la chaire ou par le barreau. Si, sur le littoral de l'Atlantique, il faut pour écrire dans la presse des connaissances et de l'aptitude, — dans les solitudes de l'ouest, le journaliste pourra n'être qu'un spéculateur sans éducation, et il sera apprécié suivant ses mérites. La statistique que nous avons donnée plus haut prouve que les deux tiers des journaux américains sont des feuilles hebdomadaires, c'est-à-dire de ces journaux à l'état rudimentaire dont nous avons expliqué la naissance, et dans lesquels un seul homme est à la fois rédacteur, compositeur et imprimeur. Partageant les travaux, les habitudes et les passions des populations rudes et turbulentes au milieu desquelles ils vivent, ces journalistes improvisés se font les échos fidèles des pionniers ou des planteurs qui les entourent : leur unique tâche est de servir des inimitiés de clocher, et comme la lutte politique se complique souvent de rivalités d'intérêt personnel, ils en viennent très vite à l'injure et aux violences, bientôt après aux voies de fait. De là ces provocations fréquentes, ces duels et même ces assassinats qu'enregistrent trop souvent les feuilles du Nouveau-Monde. On croit faire le procès de la presse américaine en représentant le journaliste écrivant avec des pistolets chargés sur son bureau, et ne sortant qu'armé jusqu'aux dents : ce portrait, qui peut être vrai sur les rives du Mississipi, qui ne serait qu'une fantaisie sur les bords de l'Océan, est simplement la condamnation des mœurs violentes de l'ouest et du sud. Si les journalistes se battent plus souvent et sont plus fréquemment assassinés que leurs voisins, c'est parce qu'ils sont plus en évidence, et que leur profession leur crée plus d'inimitiés.

Demander si la presse est libre aux États-Unis peut sembler une question paradoxale : on est cependant fondé à la faire. A défaut d'entraves législatives, les journaux américains sont dans la dépendance absolue d'un maître capricieux et despotique qui est tout le monde. Ce qui fait la grandeur et la noblesse des lettres, c'est la mission que l'écrivain semble avoir reçue d'éclairer et de guider l'opinion, et de la ramener au vrai quand elle s'égare. Malheureusement le public est prompt à former ses jugemens; il obéit à ses instincts plutôt qu'à la raison, et il faut quelque temps pour le détromper. Ce temps manque toujours à la presse américaine. N'ayant pas d'abonnés, elle n'a pas, comme les journaux européens, une clientèle captive qui assure son existence pendant la durée d'une

crise; elle vit au jour le jour de la vente de ses numéros : lorsque la foule mécontente délaisse la feuille qui a été l'objet de sa prédilection, lorsque les crieurs et les agens restreignent leurs achats, la famine frappe à la porte, et le journal est obligé de se condamner au silence, ou de changer d'opinion et de hurler avec les loups. Il y a souvent pour procéder ainsi un mobile plus impérieux encore que la crainte de la ruine. La multitude est aussi absolue dans ses exigences que le despotisme, et elle n'a pas besoin comme celui-ci de recourir à l'hypocrisie. On a vu plus d'une fois aux États-Unis la populace envahir les bureaux d'un journal et les mettre à sac pour étouffer une contradiction qui déplaisait. Les journaux catholiques ont eu mille persécutions à endurer, et il est rare que du sein du parti vainqueur il ne sorte pas des menaces à l'adresse des journaux qui ont défendu et qui soutiennent encore l'opinion qui a succombé. Vingt fois l'écrivain le plus écouté du parti démocratique, Bryant, a dû élever la voix et réclamer pour ses adversaires la liberté de la contradiction. Lorsque la question du Nicaragua, assoupie plutôt que résolue par le traité Clayton-Bulwer, passionnait l'opinion publique et que les têtes tournaient à la guerre, le *National Intelligencer* garda un silence absolu. Ce mutisme fut d'autant plus remarqué, que ce journal, en relations alors avec le ministère des affaires étrangères, était plus en état qu'aucun autre d'éclairer le public et d'exprimer un avis sur la question en litige entre les États-Unis et l'Angleterre. Interpellé par ses confrères, le *National Intelligencer* se contenta de répondre : « Il est des sujets sur lesquels un journal quelconque ne peut entreprendre de dire la vérité sans risquer moins que la pendaison. » En enregistrant cet aveu, le *Journal du Commerce* de New-York le faisait suivre des réflexions suivantes : « On a souvent remarqué, et cela est parfaitement vrai, que l'opinion est moins libre, que la presse est plus enchaînée dans ce pays que dans aucun autre en possession d'institutions libérales. La presse des États-Unis a la licence sans avoir la liberté; elle sert d'organe à bien des calomnies, mais à fort peu de vérités. Elle a le courage de falsifier et de défigurer, et elle n'a pas l'énergie d'exprimer des opinions qui ne seraient point agréables à certaines cliques, ou qui seraient contraires au courant des préjugés aveugles. » Nous nous en tiendrons à cette appréciation, dont la sincérité ne saurait être suspecte, puisqu'elle émane d'une plume américaine.

Il est une justice à rendre aux journaux des États-Unis, c'est qu'ils sont généralement irréprochables au point de vue de la morale. Tout ce qui peut porter atteinte à la religion ou blesser une oreille délicate est soigneusement banni de leurs colonnes. Ils ont sous ce rapport des scrupules qui leur font honneur, et ils sont sou-

tenus dans cette voie par le public. On a fait deux ou trois tentatives pour établir à New-York de petits journaux consacrés aux gaillardises et destinés à vivre de scandale : ils sont morts en naissant. L'expérience a rassuré les Américains sur les prétendus dangers que la liberté de la presse ferait courir aux mœurs. Il y a dix ou douze ans, quelques membres du clergé s'alarmèrent fort de la vogue immense qu'obtenait la publication par livraisons du *Juif-Errant* et d'autres romans équivoques traduits du français. Cette vogue fut passagère : au bout de deux ou trois ans, toutes ces publications ne donnaient plus que de la perte à leurs éditeurs, et on signalait un accroissement notable dans la vente des *magazines* et des publications irréprochables. Il en est de l'esprit comme de l'estomac, qui ne peut supporter longtemps qu'une nourriture saine et fortifiante. Les journaux américains ont créé et entretenu dans les classes laborieuses le besoin de lire, et ce besoin, qui a d'abord accepté toute pâture, sert puissamment aujourd'hui la cause de la morale et de la vérité.

Ceci nous amène naturellement à faire connaître un des élémens les plus recommandables de la presse américaine : nous voulons parler des journaux religieux, qui se publient en grand nombre et avec un remarquable succès. Ces journaux (1) sont destinés à fournir le dimanche une lecture instructive et morale aux familles, et ils sont rédigés avec beaucoup de soin. Presque tous contiennent une grande quantité de nouvelles politiques ou littéraires, mais sous la forme de résumés très serrés. La plus grande partie du journal est consacrée aux nouvelles religieuses, soit de l'intérieur de la confédération, soit des pays étrangers. Une place est également réservée à la polémique. Ces feuilles absorbent toute l'activité intellectuelle du clergé américain, et quoiqu'elles soient créées et soutenues par l'amour de la controverse qu'entretient aux États-Unis la rivalité des sectes religieuses, quoiqu'une part considérable y soit forcément faite à la théologie, on ne peut disconvenir qu'elles n'offrent un réel intérêt à ceux qui aiment les lectures sérieuses. Il existait depuis longtemps aux États-Unis des recueils consacrés spécialement aux matières de piété; mais le premier journal religieux rédigé sur le plan que toutes les publications du même genre ont adopté a été fondé à Boston en 1816 par le révérend Sydney E. Morse; il portait le titre de *Boston Recorder*. Il n'a point tardé à avoir beaucoup d'imitateurs, parce que chaque secte a voulu avoir son organe. C'est ainsi qu'à New-York seulement se publient : l'*Observer*, l'*Evangelist*, le *Christian Advocate*, le *Presbyterian*, l'*Independant*, qui tous ont un très grand

(1) D'un format in-quarto, imprimés très fin, pouvant contenir la valeur de 150 pages in-12; ils paraissent une fois par semaine, et ne coûtent que 2 dollars par an.

nombre d'abonnés. Il existe aujourd'hui aux États-Unis 120 journaux de ce genre, et on ne peut évaluer à moins de 500,000 exemplaires leur tirage de chaque semaine.

Nous avons à peine besoin de dire qu'on publie aux États-Unis, comme en Angleterre, un très grand nombre de journaux spéciaux. Toute doctrine inconnue, toute opinion naissante a recours à la presse pour conquérir la faveur publique, et tout novateur commence par fonder un journal. La tempérance, l'abolition de l'esclavage, la franc-maçonnerie, l'agriculture, les sciences, la pédagogie, ont enfanté et enfantent tous les jours une multitude de feuilles. Il n'est point jusqu'aux sauvages qui n'aient des journaux rédigés dans leur langue : les Choctaws en ont un, les Cherokees en ont deux. L'immigration européenne a donné également naissance à des feuilles françaises, italiennes et allemandes. Les journaux allemands sont aujourd'hui au nombre de plus de cent; quelques-uns d'entre eux semblent n'avoir d'autre objet que de continuer en Amérique une polémique devenue impossible en Europe : ils sont exclusivement envahis par l'exposition des doctrines les plus contraires à tout esprit religieux et à tout ordre social. Ils obtiennent d'ailleurs le succès qu'ils méritent. Quelque haine que l'émigrant allemand ait apportée contre la société, une fois qu'il a un champ à mettre en culture et une famille à nourrir, il oublie ses préjugés; il délaisse la politique pour la cognée ou la charrue, et s'il ouvre un journal, ce n'est point pour y lire quelque tirade contre les tyrans ou contre la superstition, c'est pour y chercher le prix courant du froment et des salaisons.

III.

Les commencemens de la presse périodique ont été aux États-Unis plus pénibles et plus laborieux que ceux de la presse quotidienne. De longues années s'écoulèrent avant qu'un seul recueil mensuel, du genre de ceux qui sont aujourd'hui si répandus en Amérique, réussît à vivre. Cependant c'est un nom illustre, celui de Franklin, qui s'offre à nous le premier. Franklin fut séduit par le succès qu'obtenait en Angleterre le *Gentleman's Magazine,* qui date de 1731 et qui existe encore, et dès 1741 il publia à Philadelphie, sous le titre de *The general Magazine and Historical Chronicle,* le premier numéro d'un recueil analogue. Franklin attachait beaucoup d'importance à cet essai. Une publication mensuelle lui paraissait avoir beaucoup d'avantages sur le journal : il y voyait un moyen précieux de répandre l'instruction parmi les masses, de combattre les préjugés, et de mettre, par des résumés substantiels, le public

au courant de toutes les questions propres à l'intéresser. Il apporta donc un soin infini à la composition de son recueil, mais ce fut peine perdue : il lui fallut, faute de souscripteurs, s'arrêter après le sixième numéro. Un recueil rival, qu'un certain John Webbe s'était empressé de créer sous le titre d'*American Magazine*, était déjà mort après le second numéro. Deux tentatives furent essayées en 1757 et en 1769 pour faire revivre l'*American Magazine :* toutes deux furent également malheureuses. En juillet 1771, Aitkin fonda à Philadelphie le *Pennsylvania Magazine*, ou *American Monthly Museum*, dans lequel écrivirent Thomas Paine et Francis Hopkinson. Ce recueil acquit, grâce à leur collaboration, une certaine popularité, mais il dut suspendre sa publication en juillet 1776, lorsque éclata la guerre de l'indépendance. Au lendemain de la paix, en 1787, Matthew Carey ressuscita l'*American Museum*, qui ne put prolonger son existence au-delà de 1798.

Les essais tentés dans la Nouvelle-Angleterre pendant la même période ne furent pas couronnés de plus de succès. La plupart des recueils fondés à Boston de 1743 à 1796 ne fournirent qu'une courte carrière; quelques-uns même moururent dans l'année qui les avait vus naître. Il faut arriver jusqu'au commencement de ce siècle pour rencontrer aux États-Unis des recueils mensuels qui aient eu une existence sérieuse et une véritable valeur littéraire. En 1800, la démission du secrétaire d'état Pickering entraîna celle de Joseph Dennie, ancien avocat de Boston, à qui Pickering avait fait donner une petite place à Philadelphie. Dennie, esprit cultivé et causeur séduisant, fort recherché dans les salons et amoureux des lettres, s'était plié malaisément aux exigences d'une situation officielle : il dit de grand cœur adieu à la politique, et résolut de ne demander qu'à sa plume ses moyens d'existence. Il fut, avec le romancier Brockden Brown, le premier Américain qui fit franchement profession de n'être qu'un homme de lettres, et son exemple resta longtemps sans imitateurs. Il fonda en 1801 le *Portfolio*, recueil hebdomadaire qu'il rendit mensuel en 1809, et qui obtint un rapide succès. Écrivain recherché et un peu prétentieux, Dennie rachetait ces défauts par infiniment de vivacité et d'esprit : il eut d'ailleurs pour collaborateurs des hommes de mérite. John Quincy Adams publia dans le *Portfolio* de curieuses lettres sur la condition sociale et industrielle de la Prusse; Robert Walsh y fit ses débuts; Nicholas Biddle, le célèbre directeur de la banque des États-Unis, et James E. Hall y travaillèrent assidûment. Dennie mourut en 1812, mais le recueil qu'il avait fondé lui survécut, et ne cessa de paraître qu'en 1820.

Depuis 1813, le *Portfolio* avait un concurrent redoutable dans l'*Analectic Magazine*, fondé également à Philadelphie par Moses

Thomas, et auquel collaboraient Washington Irving, le romancier Paulding, et le célèbre ornithologiste Wilson. Le succès de l'*Analectic Magazine* fut très grand et s'étendit à toutes les parties de la confédération; mais les frais étaient excessifs. Malgré le grand nombre des souscripteurs, il fut impossible d'y faire face, et l'*Analectic Magazine* cessa de paraître après huit ou neuf ans d'existence. Il avait cependant ouvert la voie que des successeurs plus heureux ont parcourue avec honneur et profit. Aujourd'hui encore les *magazines* de Philadelphie l'emportent de beaucoup sur ceux de New-York et de Boston par la variété de la rédaction, par la beauté des gravures, et par le nombre des abonnés. Les plus prospères sont *le Livre des Dames* (*the Lady's Book*) et le *Graham's Magazine.* Tous deux ont commencé très modestement, et ne vivaient d'abord que des dépouilles d'autrui, choisissant dans les divers recueils publiés en Angleterre et aux États-Unis, et surtout dans les *magazines* anglais, les matériaux de leurs numéros mensuels. A mesure que leur clientèle s'est étendue et que leurs ressources ont augmenté, ils ont joint à ces articles d'emprunt un nombre de plus en plus considérable d'articles originaux, et ils ont fini par s'attacher à grands frais les meilleurs écrivains des États-Unis. Aujourd'hui le *Graham's Magazine* est presque exclusivement composé d'articles et de romans inédits : c'est pour ce recueil que Fenimore Cooper a écrit *les Ilots de la Baie* (*the Islets of the Gulph*). Le *Graham's Magazine* est le plus répandu de tous les recueils américains, car il tire au-delà de 35,000 numéros. Le *Livre des Dames* a environ 30,000 lecteurs; le *Godey's Magazine* et le *Sartain's Magazine,* qui se publient également à Philadelphie, en ont chacun de 15,000 à 20,000.

New-York n'a possédé aucun recueil littéraire digne de mention jusqu'en 1824, époque où fut fondé l'*Atlantic Magazine,* qui ne tarda pas à échanger ce titre contre celui de *New-York Monthly Review,* et qui dut quelques années de succès à la collaboration d'un écrivain spirituel, Robert C. Sands, et du poète Bryant. C'est aussi dans ce recueil que Dana a publié son premier poème, *le Corbeau mourant* (*the Dying Raven*). En 1832, le romancier C.-F. Hoffmann fonda le *Knickerbocker Magazine,* qui passa bientôt de ses mains dans celles de Timothée Flint, puis dans celles du rédacteur en chef actuel, Lewis Gaylord Clark. Le *Knickerbocker* a été un des recueils les plus brillans des États-Unis; il a eu pour collaborateurs assidus Washington Irving, Paulding, William Ware, qui y a publié son roman épistolaire de *Zénobie,* Bryant et Longfellow. C'est dans ses colonnes qu'ont débuté, comme critiques ou comme auteurs de nouvelles, presque tous les jeunes écrivains qui, depuis vingt ans, sont arrivés à la réputation aux États-Unis. Le *magazine* de New-

York qui vient immédiatement après le *Knickerbocker* est celui de Putnam. La *Revue démocratique*, fondée à Washington en 1837 par M. O'Sullivan et transférée à New-York en 1841, est le recueil politique qui a eu le plus de succès aux États-Unis : elle a été dirigée à la fois avec habileté, dignité et bon goût. Le parti whig a cru devoir lui opposer un recueil mensuel qui se publie également à New-York : c'est la *Revue américaine*, établie en 1844 par George H. Colton.

A Boston se publient les recueils mensuels les plus anciennement fondés. Le premier en date est l'*American Baptist Magazine*, créé en 1803 par le révérend Thomas Baldwin. Après lui vient le *Missionary Herald*, qui ne porte ce nom que depuis 1820, et qui a été formé en 1808 par la réunion du *Missionary Magazine*, fondé en 1805, avec une publication rivale, le *Panoplist*, datant de 1806. Ces deux recueils, dont la circulation est très grande, ont pourtant, comme le titre l'indique suffisamment, un caractère religieux, et sont presque exclusivement rédigés par des membres du clergé protestant. Les recueils purement littéraires ont eu beaucoup plus de peine à se faire une place. En 1803, Phineas Adams forma à Boston, sous le nom de *Club de l'Anthologie*, une réunion de jeunes gens qui avait pour objet la culture des lettres et la discussion des matières philosophiques. Les principaux membres de cette société littéraire étaient le professeur Ticknor, connu depuis pour son *Histoire de la Littérature espagnole*, l'aîné des deux Everett, William Tudor, les docteurs Bigelow et Gardner, les ministres Buckminster, Thatcher et Emerson, père du philosophe. Un recueil fut fondé, sous le nom d'*Anthologie*, pour publier les productions des membres de la société; il parut jusqu'en 1811. La guerre éclata alors avec la Grande-Bretagne, et l'élection de Madison à la présidence fut l'occasion d'une lutte acharnée entre les partis : au milieu de cette crise, la plupart des membres du club se dispersèrent ou se jetèrent dans la vie politique, et l'*Anthologie* discontinua sa publication. Ce recueil paraît avoir eu quelque valeur; mais son principal titre est d'avoir été le berceau de la revue la plus estimable que possèdent les États-Unis, la *Revue de l'Amérique du Nord*, qui a eu, on le verra, les mêmes fondateurs. Aucun des recueils mensuels publiés à Boston ne s'est distingué jusqu'ici par un mérite exceptionnel. Le seul qui ait fixé l'attention et exercé une action sur les esprits n'a eu qu'une existence éphémère : c'est le *Dial*, recueil philosophique et littéraire, établi en 1840 par Ralph Waldo Emerson, et qui fut rédigé presque entièrement par lui et la célèbre Marguerite Fuller (1). Le *Dial* ne vécut que quatre années.

(1) Voyez, sur Marguerite Fuller, la *Revue* du 1er avril 1852.

Dans les états à esclaves, on ne trouve à mentionner que le *Southern Literary Messenger,* fondé en 1834 à Richmond, par T. W. White, et qui, à la mort du fondateur, est passé entre les mains de M. B.-B. Minor. La collaboration de quelques écrivains distingués de la Virginie et des hommes politiques les plus influens des états du sud ont donné de l'importance et de la valeur à ce recueil, qui se soutient honorablement à côté des publications analogues de New-York et de Philadelphie.

L'agriculture, la pédagogie, la jurisprudence et la médecine comptent aux États-Unis des organes spéciaux qui acquerront plus de valeur à mesure que les institutions scientifiques, en se développant, leur fourniront des collaborateurs plus assidus et plus nombreux. L'économie politique et la statistique sont représentées par deux recueils mensuels excellens : la *De Bow's Review*, qui se publie à la Nouvelle-Orléans depuis 1846, et le *Magasin du Marchand*, fondé à New-York en juillet 1835 par M. Freeman Hunt. M. De Bow a entrepris la tâche difficile de défendre l'esclavage au nom et par les armes de la science économique : il y usera sans doute inutilement un savoir étendu, un esprit pénétrant et un grand talent de dialecticien. Une meilleure fortune est réservée à ses travaux de statistique. M. De Bow a été chargé de diriger le recensement de 1850, et il en a résumé les résultats en un petit volume rempli des détails les plus instructifs. Le *Magasin du Marchand*, de M. Hunt, est incontestablement le meilleur recueil d'économie politique qui existe dans aucune langue et dans aucun pays. La science théorique y occupe une place suffisante, et il est impossible d'imaginer rien de plus clair, de plus net et de plus substantiel que les travaux consacrés à suivre le mouvement de la richesse dans l'ancien et le nouveau monde. Il ne paraît nulle part un document statistique, un renseignement précieux, un livre instructif, qui ne soit ou reproduit ou analysé et commenté dans ce recueil, empreint à chaque ligne de l'esprit pratique et du génie commercial des Américains.

On ne saurait non plus donner trop d'éloges au *Journal américain des Sciences et des Arts,* publié à New-Haven par MM. Silliman père et fils, et qui tient aux États-Unis la même place que les *Annales de Physique et de Chimie* et les *Annales des Ponts et Chaussées* en France. Le recueil de MM. Silliman a paru longtemps quatre fois par an; il paraît maintenant tous les deux mois, et un inévitable progrès en fera une publication mensuelle. C'est une œuvre de dévouement et de patriotisme qui fait honneur au pays qui l'a vu naître et aux hommes qui l'ont entreprise. Les États-Unis ne comptaient en 1817 qu'un seul recueil purement scientifique, le *Journal de Minéralogie,* que la santé défaillante de son

directeur condamnait à une disparition prochaine. Un homme de mérite, le colonel Gibbs, rencontrant M. Silliman, professeur de chimie, de minéralogie et de géologie, au collége de Yale, à New-Haven, lui témoigna qu'il y allait de l'honneur des savans américains de ne pas laisser la science sans organe aux États-Unis. M. Silliman fut aisément convaincu, et, après s'être assuré le concours d'un certain nombre d'écrivains, il fit paraître en juillet 1818 le premier numéro de son journal. En assumant cette tâche, il avait, dit-il, le sentiment que l'œuvre qu'il entreprenait absorberait sa vie entière, et une expérience de trente-cinq années lui a fait voir qu'il ne s'était pas trompé. Toutes les difficultés se réunirent en effet pour entraver son entreprise. Au bout d'un an, le *Journal* n'avait encore que 350 abonnés, et comme les recettes ne couvraient pas les dépenses, les éditeurs avec qui on avait traité ne voulurent pas continuer. Il fallut que M. Silliman leur garantît le remboursement de leurs frais, et empruntât en son nom personnel à une banque la somme nécessaire pour servir de fonds de roulement. Après le dixième volume, en février 1826, les éditeurs mirent M. Silliman en demeure de discontinuer la publication ou d'en prendre toutes les charges à son compte. Les frais avaient absorbé tous les produits du recueil, qui s'était agrandi, et de nouveaux fonds étaient nécessaires. Confiant dans son œuvre et convaincu de la nécessité de la persévérance, M. Silliman racheta sur sa fortune personnelle les exemplaires disponibles, remboursa les éditeurs, et se chargea désormais d'administrer aussi bien que de rédiger son recueil. Depuis lors, le *Journal des Sciences et des Arts* a continué sans interruption sa publication; mais malgré le soin merveilleux avec lequel il est fait, malgré sa grande et légitime réputation, il a été plus profitable à la science qu'à son propriétaire. Pendant bien des années, il a été complétement improductif, et maintenant encore c'est à peine s'il couvre ses frais matériels. On doit ajouter, il est vrai, à l'honneur de M. Silliman et de son fils, qu'il s'est associé en 1838, que le résultat aurait pu être tout autre, si le moindre calcul d'intérêt personnel les avait dirigés. Non-seulement les gravures et les planches qui accompagnent chaque livraison sont en quelque sorte des œuvres d'art; mais ils ont accepté et ils continuent des échanges onéreux avec presque toutes les publications scientifiques du monde, et jamais, aux États-Unis, les fondateurs d'un collége, d'une bibliothèque ou d'une académie, ne se sont adressés à eux sans recevoir gratuitement la collection complète de leur publication. Ce sont là des faits auxquels on ne saurait donner trop de retentissement, parce qu'ils honorent l'humanité. Il est beau de voir, au fond d'une université, dans une petite ville des États-Unis, deux hommes consacrer

leur vie entière et le modeste salaire qu'ils gagnent par leur savoir et leur travail à élever un monument à la science, s'épuisant dans un labeur sans relâche pour maintenir leur pays au niveau des autres nations. Cependant on aurait tort de ne voir dans une pareille abnégation et dans un désintéressement si obstiné que le fruit du patriotisme ou l'inspiration d'une âme généreuse : le sentiment religieux a rendu les sacrifices faciles. Familier avec l'esprit qui anime encore les classes élevées de la Nouvelle-Angleterre, nous n'avons pas été surpris de lire à la fin de la préface du cinquantième volume du *Journal des Sciences* les lignes touchantes que voici : « Quand nous remontons le cours des années écoulées, et que nous songeons aux relations d'autrefois, une foule de pensées s'éveillent en nous, et le souvenir des collaborateurs qui ne sont plus jette une ombre épaisse sur le regard avec lequel nous embrassons le passé. L'attente de l'heure de la délivrance, quand viendra notre tour d'être appelés, arrête l'élan de notre pensée, et modère la confiance que la santé et l'intégrité de nos forces nous inspireraient sans doute, si nous n'étions avertis presque chaque jour par la mort d'un contemporain, d'un collaborateur, d'un ami ou d'un patron. Le moment même où nous écrivons est attristé par un semblable événement, mais nous continuerons à travailler, nous ferons en sorte d'être trouvés au poste que le devoir nous assigne, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à faire pour nous, remettant nos espérances pour une vie future entre les mains de celui qui nous a placés au milieu des splendeurs de ce bas monde, et qui n'a pas pris moins de soins pour notre passage dans un monde meilleur. » Depuis que ces lignes ont été écrites, plusieurs années se sont écoulées sans que les efforts de M. Silliman se soient ralentis, et les amis de la science espèrent qu'il pourra continuer longtemps encore son utile et honorable entreprise.

Nous ne pouvons quitter ce sujet sans donner quelques chiffres qui feront juger de l'accroissement des recueils mensuels aux États-Unis : on en comptait 26 seulement en 1810, 140 en 1835, et 175 en 1850 : le nombre actuel de ces recueils ne saurait être évalué au-dessous de 200.

Les recueils trimestriels auxquels, en Amérique comme en Angleterre, le nom de *revues* est plus spécialement affecté, sont de date récente aux États-Unis, et ont eu beaucoup de peine à se faire une place dans les rangs de la presse. Ils sont voués par nature aux discussions philosophiques et littéraires, et le contenu en est trop grave et trop sérieux pour un peuple qui, à aucun degré, n'a le goût de la métaphysique, et qui ne cherche dans la lecture qu'une distraction ou un moyen d'instruction rapide : en outre ils ont le tort, impardonnable en Amérique, d'être devancés sur toutes les

questions par les recueils mensuels, et ils ne rachètent pas toujours ce retard inévitable par la supériorité de la rédaction; mais le principal obstacle qui a arrêté le développement des recueils trimestriels aux États-Unis a été la concurrence qu'ils ont toujours rencontrée dans les *revues* anglaises. Il n'est en effet aucune de celles-ci qui, aussitôt après la publication à Londres ou à Édimbourg, et dans les quarante-huit heures qui suivent l'arrivée en Amérique, ne soit réimprimée à Boston, à New-Haven, à New-York et à Philadelphie. Or, comme les libraires américains qui se livrent à cette spéculation médiocrement honnête n'ont à supporter que les frais du papier et de l'impression, la *Revue d'Edimbourg*, la *Quarterly Review*, la *Revue de Westminster* non-seulement se vendent aux États-Unis meilleur marché qu'en Angleterre, mais y coûtent moins cher que les *revues* américaines, qui, outre leurs frais matériels, ont un personnel de rédaction à payer. La *North British Review* et le *Christian Observer* de Londres, organes des deux partis entre lesquels se divise l'église anglicane, et qu'on appelle la haute et la basse église, sont également réimprimés aux États-Unis aussitôt après la publication. Il en est de même du reste de la plupart des *magazines* anglais, et spécialement du *Blackwood's Magazine*, recueil radical qui a plus d'abonnés en Amérique qu'en Angleterre, sans que ses propriétaires et ses rédacteurs en tirent le moindre profit. Il existe en outre aux États-Unis diverses publications périodiques, telles que le *Magasin éclectique*, le *Magasin international*, le *Magasin de Harper*, le *Littell's Living Age*, qui ont pour unique destination de reproduire les meilleurs articles des recueils de Londres et d'Édimbourg. Ces réimpressions des publications étrangères ont fait aux recueils nationaux une concurrence d'autant plus irrésistible que les Américains ont été moins prompts à secouer le joug de l'Angleterre en littérature qu'en politique.

Nous avons eu déjà occasion de dire que le premier essai d'une *revue* américaine fut l'œuvre de M. Robert Walsh, qui, en 1811, fonda à Philadelphie l'*American Review of History and Politics*. Cette tentative était prématurée, et le moment était d'autant moins favorable que la guerre absorbait l'attention de tous les esprits. Le recueil de M. Walsh ne vécut que deux années. Une existence plus courte encore fut le partage du *General Repertory and Review*, recueil de littérature et de théologie établi à la fin de 1812, à Cambridge près de Boston, par Andrews Norton avec le concours des professeurs de la plus florissante université du Massachusetts : la publication s'arrêta après le quatrième numéro. Enfin en 1815 naquit la *Revue de l'Amérique du Nord*, la plus ancienne et la plus prospère des *revues* américaines, et la seule jusqu'ici qui ait marqué sa trace. Faire l'histoire

de cette *revue,* c'est presque faire l'histoire de la littérature aux États-Unis. Elle a eu pour fondateur un des membres de l'ancien club de l'Anthologie, William Tudor, qui en commença la publication avec ses ressources personnelles. Au bout de deux ans, il céda son droit de propriété à Willard Phillips, ou plutôt au club de l'Anthologie, reconstitué sous le nom de club de l'Amérique du Nord, et dont les membres les plus actifs étaient Edouard E. Channing, Richard H. Dana et Jared Sparks, l'historien de Washington, alors répétiteur à l'université d'Harvard. A la fin de 1819, M. Edward Everett, qui voyageait en Europe, fut élu professeur de littérature grecque à Harvard, et revint en Amérique après quatre ans d'absence. La rédaction en chef de la *Revue de l'Amérique du Nord* lui fut aussitôt confiée. M. Edward Everett, qui depuis la mort de Daniel Webster est le premier orateur des États-Unis, qui a été tour à tour secrétaire d'état et ambassadeur à Londres, jouit d'une réputation plus grande encore comme écrivain que comme homme politique. Profondément versé dans la connaissance des littératures anciennes, il possède en outre la plupart des langues de l'Europe. C'est un écrivain ingénieux et disert, dont le style abondant et flexible convient merveilleusement à la critique littéraire, et un savoir étendu lui fournit une mine inépuisable de rapprochemens heureux et d'instructives comparaisons. C'est sous sa direction que la *Revue de l'Amérique du Nord* a jeté le plus d'éclat. Dans le cours de quatre années, il écrivit pour elle près de cinquante articles, c'est-à-dire à peu près la moitié du recueil. Plusieurs de ces articles, notamment ceux sur la Grèce moderne, que M. Everett venait de visiter, et sur la littérature anglaise contemporaine, eurent l'honneur d'être reproduits et commentés en Angleterre. Aux États-Unis, la vogue fut très grande : il fallut réimprimer jusqu'à trois fois certains numéros. Ce succès attira sur M. Everett l'attention publique, et à la fin de 1823 il fut élu membre du congrès pour le Massachusetts; il avait alors vingt-neuf ans. Il résigna la rédaction en chef du recueil entre les mains de Jared Sparks, mais il en demeura encore pendant près de dix ans un des collaborateurs les plus assidus. On évalue à près de soixante le nombre des articles qu'il y a publiés pendant cette période, et qui sont le fruit des heures qu'il a pu dérober à une vie politique des mieux remplies. M. Jared Sparks dirigea la *Revue de l'Amérique du Nord* jusqu'à la fin de l'année 1829 : il abandonna alors la rédaction en chef pour se consacrer à ses travaux historiques, et pour commencer la publication en douze volumes de la *Correspondance diplomatique de la révolution américaine,* suivie bientôt de la *Vie de Washington.* Depuis l'achèvement de ces grands travaux, c'est-à-dire depuis 1839, M. Sparks est professeur d'histoire

ancienne et moderne à Harvard. Il eut pour successeur dans la direction de la *revue* M. Alexandre Everett.

Plus âgé que son frère de quatre ans, M. Alexandre Everett, né à Boston en 1790, débuta dans l'*Anthologie* presque au sortir du collége. Il entra de bonne heure dans la carrière politique, où son savoir étendu et sa rare capacité hâtèrent ses progrès. Dès 1818, il fut envoyé en Hollande avec le titre de chargé d'affaires, et il y demeura jusqu'en 1824. Les loisirs de ses fonctions officielles furent consacrés par lui à des études sur l'économie politique, qui aboutirent à la publication d'une réfutation de Malthus. Il adressa en outre d'Amsterdam au recueil que dirigeait son frère quelques articles sur la littérature et la philosophie françaises au XVIIIe siècle, dont il avait fait une étude spéciale. En 1824, il alla représenter son pays à Madrid, où il continua d'écrire sur l'économie politique. Le service le plus grand qu'il ait rendu aux lettres pendant son séjour à Madrid a été d'user de sa situation et de son crédit pour ouvrir à Washington Irving, à Prescott, à Ticknor et à Longfellow les archives et les bibliothèques de l'Espagne, et de contribuer ainsi à faire naître trois ouvrages remarquables : la *Vie de Christophe Colomb,* l'*Histoire d'Isabelle et de Ferdinand,* et l'*Histoire de la littérature espagnole.* De retour aux États-Unis à la fin de 1829, il acquit la propriété de la *Revue de l'Amérique du Nord,* où il traita personnellement les questions d'économie sociale et de politique intérieure. Supérieur peut-être à son frère Edward pour la profondeur du savoir et la portée d'esprit, M. Alexandre Everett est toujours demeuré au-dessous de lui comme critique et comme écrivain. Il céda sa *revue* au docteur Palfrey en 1835 pour rentrer dans la politique active, et depuis lors il n'a guère écrit que dans la *Revue de Boston* ou dans la *Revue démocratique* de New-York. Des mains du docteur Palfrey, la *Revue de l'Amérique du Nord* est passée, en 1842, dans celles de M. Francis Bowen.

Outre Jared Sparks et les deux Everett, presque tous les écrivains éminens des États-Unis ont collaboré à la *Revue de l'Amérique du Nord.* Elle a compté parmi ses rédacteurs le célèbre jurisconsulte Story, M. Henry Wheaton, connu par ses écrits sur le droit international et par son *Histoire des invasions des Normands,* Daniel Webster, l'historien Prescott, qui, au retour de ses voyages, y publia des articles sur la littérature italienne et sur l'Espagne, enfin l'émule de Prescott, M. Bancroft. Le premier poème de M. Cullen Bryant, *Thanatopsis,* a paru en 1818 dans la *Revue de l'Amérique du Nord.* Un nom glorieux manque à cette liste, celui de Fenimore Cooper, dont cette *revue* critiqua amèrement le premier roman américain, *l'Espion,* et pour qui elle est toujours demeurée fort injuste. La critique

littéraire, dans la *Revue de l'Amérique du Nord*, était confiée à Richard H. Dana, qui fut le premier en Amérique à s'affranchir de la tutelle des aristarques anglais. Les écrivains de la *Quarterly Review* et de la *Revue d'Edimbourg* étaient encore à cette époque les fidèles gardiens de la tradition du XVIIIe siècle : ils ne juraient que par Pope et par les contemporains de la reine Anne, et pendant qu'ils conservaient à des productions aussi glaciales que régulières une admiration exclusive, ils accueillaient avec une impitoyable sévérité les débuts de Byron, de Moore et de toute l'école nouvelle. Comme il arrive toujours, les littérateurs de Boston, les universitaires d'Harvard et de Cambridge renchérissaient encore sur les rigueurs de Jeffrey. Dana rompit avec les défenseurs de la règle, et tout en blâmant la recherche, la prétention et les écarts des premiers essais de Moore, il osa trouver à louer et chez Moore et chez Byron; au grand scandale de tous les classiques, il se fit le prôneur de Wordsworth, de Coleridge et de Southey. A ceux qui reprochaient aux poètes lakistes de s'affranchir de toute règle, de déserter la réalité et de se perdre continuellement dans les régions du mysticisme et de l'abstraction, Dana répondait en défendant le droit de la poésie à poursuivre l'idéal et à s'aider de l'imagination pour s'élever par-delà le monde sensible. Trop libéral et trop éclairé pour apporter dans le jugement des œuvres de goût un esprit étroit et des préventions exclusives, Edward Everett s'affranchit, comme Dana, de tous les préjugés du passé. Longfellow, qui vint ensuite, renchérit sur tous les deux et appliqua à la critique les règles d'une esthétique obscure et raffinée qui ressemblait trop à une importation malheureuse de la métaphysique allemande. Tout au contraire le docteur Cheeve, ministre congrégationaliste à Salem, qui débuta dans la *Revue de l'Amérique du Nord* en 1832, apporta dans la critique littéraire toutes les qualités d'un esprit à la fois ferme et pénétrant et une grande sûreté de jugement unie à une diction élégante. M. Cheeve a considérablement écrit sur la littérature et la théologie dans les recueils périodiques de la Nouvelle-Angleterre. Beaucoup plus jeune que ses devanciers, M. E. Whipple, qui n'a commencé à écrire qu'en 1843, a fait preuve d'une facilité élégante et spirituelle, mais sa critique est essentiellement laudative.

La *Revue de l'Amérique du Nord* n'a pas rendu moins de services aux études philosophiques qu'à la littérature. Au commencement de ce siècle, les doctrines de Locke régnaient encore sans partage dans toutes les écoles de la Nouvelle-Angleterre; c'est à peine si dans quelques cours de timides emprunts faits à Reid et à Dugald-Stewart venaient mitiger la philosophie dominante. La première attaque contre l'école sensualiste partit de la *Revue de l'Amérique du Nord;* elle était

l'œuvre d'un jeune étudiant en théologie d'Andover, James Marsh, aujourd'hui docteur en théologie et président de l'université du Vermont, où il professe la philosophie. Esprit vigoureux et lucide, M. Marsh entreprit de réhabiliter le spiritualisme dans des articles qui remuèrent les universités et les séminaires. Il fut suivi bientôt dans cette voie par Orestes Brownson, qui se déclara ouvertement le disciple de M. Cousin et de l'école spiritualiste française; par le docteur Walker, professeur de philosophie à Harvard; par le révérend Théodore Parker, et par un métaphysicien original et profond, le révérend W. R. Greene. La défaite de la philosophie sensualiste fut complète, et l'honneur d'avoir porté le premier coup appartient à la *Revue de l'Amérique du Nord*. Cependant les spiritualistes victorieux n'ont pas tardé à être dépassés et compromis par les *transcendentalistes*, qui, sur les traces de Ralph Waldo Emerson, sont allés se perdre dans les nébuleuses régions du mysticisme. Ces exagérés n'ont pas eu d'adversaire plus habile et plus résolu que M. Francis Bowen, qui a pris, en 1842, la direction de la *Revue de l'Amérique du Nord*. M. Bowen, dont toutes les études ont porté sur la métaphysique et sur la philosophie du droit, est un esprit net et pénétrant, un logicien vigoureux et un écrivain plein de nerf. Il a fait une guerre acharnée au *transcendentalisme*, qu'il définit un mélange de prétentions, de sentimentalité et de déraison, et sa polémique contre Emerson et son école est ce que la philosophie a produit de plus solide aux États-Unis.

La *Revue de l'Amérique du Nord* est le seul recueil trimestriel qui ait parcouru une longue carrière; on ne trouve à mentionner à côté d'elle que des publications éphémères ou de fondation toute récente. La *Revue Américaine*, établie en 1827 à Philadelphie par M. Robert Walsh et rédigée dix années par lui avec un grand succès, disparut en 1837, lorsque son fondateur quitta les États-Unis pour l'Europe. L'existence de la *Revue trimestrielle du Sud* a été plus courte encore. Ce recueil avait dû pourtant un grand éclat à la collaboration de quelques hommes de talent tels que Hugh Legaré, Stephen Elliott et W. G. Simms. Legaré, né à Charleston en 1792 et tué par accident en 1843, lorsqu'il était ministre de la guerre sous la présidence de M. Tyler, était d'origine française. Il vint en 1818 à Paris pour étudier la philosophie et le droit, et il passa ensuite quelque temps à l'université d'Édimbourg. A son retour aux États-Unis, il débuta dans le barreau à Charleston et se plaça immédiatement au premier rang des avocats et des hommes politiques de la Caroline du sud. Lorsque la *Revue trimestrielle du Sud* fut créée en 1827 à Charleston pour défendre les intérêts et les opinions des états du sud en matière de politique et de finances, Legaré en devint le principal collaborateur,

et ses articles en firent le succès. Legaré a été souvent mis en balance, aux États-Unis, avec Edward Everett; le savoir de tous les deux était immense, et si le second avait dans le style plus de souplesse et d'éclat, le premier passait pour avoir un talent plus ferme et plus vigoureux. La *Revue du Sud* ne survécut point au départ de Legaré pour Bruxelles, où il fut envoyé en 1833 comme chargé d'affaires. Elle a été ressuscitée en 1842 par le révérend Whittaker, mais elle n'a point jusqu'ici jeté un vif éclat. La *Revue du Massachusetts*, qui se publie à Boston, l'*American Register* de Stryker, et les autres recueils trimestriels de la Nouvelle-Angleterre n'ont jamais pu s'élever au-dessus de la médiocrité. Une seule *revue* eut un moment de vogue, dû à l'attrait de la curiosité : c'est la *Revue trimestrielle de Brownson*, ainsi appelée du nom de son fondateur. M. Orestes Brownson, né dans le Vermont en 1802, est l'un des écrivains les plus remarquables et les plus discrédités des États-Unis. En politique, il a été tour à tour whig et démocrate; en philosophie, il a professé, puis combattu l'éclectisme; en religion, il a été successivement déiste, universaliste, unitaire, et depuis 1844 il est catholique ultramontain. On a dit malignement de lui que, si tous ses écrits et ses discours étaient recueillis et classés chronologiquement depuis *Charles Elwood*, le roman qui fut son début dans les lettres, jusqu'à son dernier article en faveur du catholicisme, ils formeraient l'étude psychologique la plus curieuse et la plus intéressante. Ce qu'on ne lui conteste point, c'est un grand savoir, beaucoup de subtilité et de ressources d'esprit, un talent puissant et nerveux.

C'est M. Brownson qui fit connaître aux États-Unis, vers 1830, les travaux de l'école philosophique française. Il ne jurait que par Royer-Collard, Cousin et Jouffroy, qu'il a fort attaqués depuis. S'étant associé de toutes ses forces à la réaction qui se produisit alors en Amérique contre la philosophie de Locke, il écrivit dans le *Christian Examiner*, sur la métaphysique, des articles éloquens et fort remarqués. En 1836, il publia ses *Vues nouvelles sur le Christianisme, la Société et l'Église*, qui signalèrent sa rupture avec les unitaires, et en 1838 il commença la *Revue de Boston*, qu'il rédigea presque seul, pendant cinq années, avec un talent et une originalité qui lui valurent une grande réputation. La métaphysique, la théologie et la politique étaient ses sujets de prédilection, et il y déployait une égale supériorité. A la fin de 1842, il se décida à fondre la *Revue de Boston* avec la *Revue démocratique* de New-York; mais il ne put s'entendre avec les directeurs de ce recueil, et en 1844 il ressuscita son ancienne *revue*, qu'il a depuis lors rédigée presque seul, et qui a naturellement reflété toutes les variations du fondateur.

Les seuls recueils trimestriels qui aient une existence assurée aux

États-Unis sont ceux qui s'adressent à une secte religieuse en particulier, et dans lesquels la littérature et la philosophie cèdent la première place à la théologie. Les *revues* religieuses réunissent en effet les deux conditions qui peuvent donner de la vitalité et de la valeur à une publication périodique, d'une part une clientèle fidèle, de l'autre des traditions et l'esprit de suite. Le départ ou la mort d'un homme ne suffit pas pour faire périr le recueil le plus florissant : il se trouve toujours quelque membre du clergé ou quelque professeur de séminaire pour reprendre et poursuivre l'œuvre commencée. On ne sera donc point surpris de trouver aux États-Unis des *revues* religieuses qui comptent déjà de longues années, et au double point de vue du mérite littéraire et de l'influence, elles l'emportent peut-être sur les recueils politiques et littéraires. La plus ancienne est aujourd'hui le *Christian Examiner,* établi en 1818, mais qui succédait immédiatement au *Christian Disciple,* fondé à Boston en 1812 par Noah Worcester, un des premiers apôtres de la doctrine unitaire. Le *Christian Examiner* a eu dans la Nouvelle-Angleterre une popularité et une influence qui s'expliquent par la collaboration de tous les membres éminens du clergé unitaire. Le docteur Dewey, qui était le métaphysicien de la secte, Channing, qui en était le moraliste, les deux Ware, qui en étaient les théologiens, ont été pendant de longues années les rédacteurs assidus de l'*Examiner,* et c'est à côté d'eux que M. Brownson a débuté dans la carrière des lettres. Le *Répertoire biblique*, qui se publie depuis 1824, est l'organe d'une école théologique renommée, le collége de Princeton. La *Revue chrétienne,* qui remonte à 1835, a eu pour rédacteurs principaux les docteurs Wayland, Scars, Williams, et autres notabilités du clergé baptiste. Le *New-Englander* a été fondé en 1843, à New-Haven, par les congrégationalistes. Néanmoins tous ces recueils s'effacent devant une *revue* qui a droit à une mention spéciale à cause de l'action puissante qu'elle a exercée.

Les études théologiques ont toujours été florissantes aux États-Unis : la rivalité des sectes n'a pas faiblement contribué à ce résultat en entretenant une vive émulation entre les membres des différens clergés; mais ici encore l'impulsion venait des universités et des écoles d'Angleterre, envahies depuis longtemps par le relâchement et la routine. La théologie semblait avoir presque entièrement pour objet la controverse, surtout la controverse avec le catholicisme, et quoique l'étude de l'hébreu fût cultivée plus généralement et avec plus de succès aux États-Unis qu'en Angleterre et en France, elle était invariablement ramenée à l'interprétation littérale des textes sacrés. Les commentaires sur la Bible pullulaient, mais les commentateurs semblaient n'envisager les deux Testamens que

comme matière obligée de sermons et de lectures édifiantes, et leurs écrits n'étaient pour la plupart que de longues dissertations morales, émaillées de citations plus ou moins nombreuses. Quant aux immenses travaux dont les livres saints ont été l'objet en Allemagne depuis soixante ans, s'ils n'étaient pas tout à fait inconnus aux États-Unis, ils y étaient peu compris et peu goûtés. Une véritable révolution s'est enfin accomplie, il y a trente ans, dans les études théologiques. Elle a été l'œuvre de deux hommes et d'une *revue*. Edward Robinson, né dans la Nouvelle-Angleterre en 1796, se destina de bonne heure au ministère sacré. Après avoir terminé une éducation brillante, il s'appliqua tout entier à l'étude de la théologie et des antiquités judaïques. Doué d'une volonté peu commune et d'une incroyable puissance de travail, il épuisa bientôt, dans un labeur sans relâche, toutes les ressources que les États-Unis offraient à l'instruction d'un hébraïsant; il recourut alors aux travaux de l'érudition allemande, qui lui devinrent promptement familiers. Appelé malgré sa grande jeunesse à professer au séminaire d'Andover, dont il devait faire la première école théologique des États-Unis, il enflamma de son ardeur les jeunes disciples qui se pressaient autour de lui. Il publia coup sur coup divers écrits qui furent lus avidement dans les universités de la Nouvelle-Angleterre, et provoquèrent des travaux analogues. Le mouvement imprimé par Robinson fut secondé par son ami Moses Stuart, auteur de savans ouvrages sur la langue et la littérature hébraïques. Tous les deux cependant comprirent que des livres isolés ne suffiraient pas pour commencer la réforme des études théologiques, et que des publications périodiques seraient un moyen d'action infiniment plus puissant. Ils fondèrent en 1831, à Andover, un recueil trimestriel sous le nom de *American Biblical Repository*. L'objet de cette *revue* était de faire connaître aux étudians des universités américaines les résultats les plus importans et les moins contestables de la critique germanique, et de suivre le mouvement des études théologiques dans le monde.

Longtemps l'*American Biblical Repository* fut rédigé presque entièrement par Robinson et par Stuart, et comme ce recueil embrassait l'exégèse, la philologie et l'archéologie hébraïques, l'interprétation des livres saints et toutes les branches de l'érudition biblique, il imposa à ces deux savans hommes des efforts extraordinaires. Le résultat obtenu fut très grand. Le *Biblical Repository* pénétra dans toutes les écoles de théologie, et y détermina la rénovation de l'enseignement. La réputation du *Repository* ne demeura pas longtemps circonscrite dans les limites des États-Unis : elle s'étendit jusqu'en Europe. Après la publication des premiers numéros, un professeur de

l'université anglaise de Cambridge, le docteur Lee, reconnaissait que l'Angleterre n'avait aucun recueil ni même aucun livre qui fût comparable à cette publication américaine. Quelques années plus tard, le célèbre professeur de théologie de l'université de Halle, Tholuck, proclamait le *Biblical Repository* un livre vraiment classique. La direction de ce recueil n'empêchait pas Robinson de poursuivre un grand ouvrage, les *Recherches bibliques* (*Biblical Researches*), qui devaient être le résumé de tous ses travaux, et qui ont obtenu l'admiration de Ritter et de toute l'Allemagne savante. Désireux d'y mettre la dernière main et de vérifier par lui-même la géographie des lieux-saints, Robinson partit à la fin de 1837 pour Jérusalem; mais son absence se prolongea plus qu'il n'avait pensé, car, après avoir visité la Palestine et la Syrie, il passa deux années entières à Berlin pour revoir et compléter son livre. A son retour à Andover en 1843, il annonça, sous le titre de *Bibliotheca sacra*, la publication d'un recueil trimestriel, exclusivement consacré à l'exégèse, qu'il rédigea seul pendant six ans. Après le départ de Robinson, Stuart, aidé des professeurs Park et Shepard et des autres membres du séminaire d'Andover, avait continué avec un succès croissant la publication du *Biblical Repository*. Après avoir absorbé en 1833 un recueil du même genre, le *Quarterly Observer*, le *Repository* absorba en 1839 l'*American Spectator*, et en 1850 ce fut le tour de la *Bibliotheca sacra* elle-même. Le *Biblical Repository* est toujours au premier rang des recueils théologiques des États-Unis, et on a plusieurs fois imprimé en Angleterre, avec un grand succès, un choix de ses meilleurs articles.

Nous voilà arrivé au terme de la tâche difficile que nous nous étions imposée. Nous nous sommes efforcé de dire le bien et le mal sur la presse périodique des États-Unis avec une équitable impartialité, et quoique nous n'ayons dissimulé ni les écarts des publicistes américains, ni les progrès qu'il leur reste à accomplir, nous croyons que l'opinion qui demeurera dans les esprits sera plutôt favorable que contraire. La presse américaine n'est encore aujourd'hui qu'un levier puissant, mais elle contient déjà tous les germes d'un grand mouvement intellectuel. A mesure qu'une prospérité sans exemple augmentera et fortifiera aux États-Unis les classes qui peuvent élever leurs idées au-dessus du culte des intériels matériels, des besoins nouveaux se révéleront, qui ne trouveront leur satisfaction que dans les jouissances de l'esprit. Alors les lettres tiendront dans la vie des Américains la place qui leur revient de droit chez toutes les nations civilisées, et la presse, qui aura préparé et rendu possible ce triomphe de l'esprit sur la matière, en recueillera sa bonne part.

CUCHEVAL-CLARIGNY.

DE

LA MORALITÉ DE L'HISTOIRE

ET

DU RÈGNE DE HENRI IV

Histoire du Règne de Henri IV, par M. Poirson, 3 vol. in-8°.

Le sens des événemens se renouvelle d'année en année. De nouveaux documens se produisent qui demeuraient enfouis depuis longtemps, et dont la lecture attentive nous force à changer d'avis sur des faits qui semblaient définitivement jugés. Pour ceux qui se complaisent dans la paresse, qui chérissent l'indolence comme une des joies les plus douces de ce monde, c'est un grand malheur sans doute, et qui nous inspire une compassion sincère. Pour ceux qui tiennent à connaître la vérité sur le passé, et qui savent de combien de voiles elle s'enveloppe, ce n'est pas un sujet de découragement. Si le sens des événemens se renouvelle, si le point de vue se déplace, ce n'est pas une raison pour douter du savoir acquis et proclamer la vanité de l'étude. Quand on connaît le développement de la science humaine, on s'aperçoit que l'histoire n'est pas placée dans une pire condition que les autres parties du domaine scientifique. Pour l'intelligence des faits qui s'accomplissent chaque jour, il y a eu, qu'on ne l'oublie pas, autant de tâtonnemens, autant d'hypothèses que pour l'interprétation des faits accomplis depuis longtemps, et qui, par leur nature même, ne doivent

plus se reproduire. L'histoire n'est donc pas condamnée à des chances d'erreur plus nombreuses que l'étude des lois qui régissent le monde extérieur. On se trompe sur l'origine d'une guerre, sur la portée d'une négociation; faut-il nous en étonner, nous en affliger? Ne s'est-on jamais trompé sur l'origine de la foudre, sur les affinités qui président à la composition des corps? Les découvertes de Franklin et de Lavoisier sont-elles donc si vieilles? La physique et la chimie, cultivées aujourd'hui avec tant d'ardeur, ont-elles débuté par la certitude, et sommes-nous assurés que les théories acceptées maintenant ne subiront aucun changement d'ici à dix ans? Ce qui se passe dans l'étude du monde extérieur se reproduit dans l'étude du monde moral. Les théories se multiplient et se détrônent à propos des phénomènes dont nous sommes témoins chaque jour, et nous trouverions singulier que les faits accomplis sous les yeux des générations qui nous ont précédés donnent naissance à des théories contradictoires! Notre étonnement serait de l'ingénuité. Les mêmes événemens racontés à cinquante ans de distance ne peuvent pas se présenter sous le même aspect à l'esprit des hommes studieux. Ils ne demeurent ce qu'ils étaient que pour les lecteurs frivoles qui négligent les nouvelles sources d'information. D'ailleurs, en dehors des documens inattendus qui se produisent, que souvent le hasard met entre nos mains, il y a d'autres raisons pour que nous changions d'avis sur le passé. Ce qui se fait dans le temps présent nous oblige à juger les événemens du siècle dernier autrement que ne les jugeaient nos pères. Il suffit d'ouvrir les yeux pour comprendre qu'il n'y a pas en histoire d'opinion définitive.

Parmi les momens du passé qui ont donné lieu aux interprétations les plus diverses, il faut placer au premier rang la renaissance et la réforme; mais il y a deux manières d'étudier la réforme et la renaissance, comme les autres époques de l'histoire. On peut se placer au point de vue scientifique et chercher la vérité dans les livres; on peut se placer au point de vue politique et demander au passé la raison du présent. On peut interroger la renaissance et la réforme, et, s'inspirant des passions qui animaient le XVe et le XVIe siècles, écouter la parole de Luther dans l'église de Wittenberg, le suivre à la diète de Worms, se glisser parmi les soldats qui allaient combattre les armées espagnoles. L'application de la seconde méthode conduit à écrire des récits vivans qui excitent dans les cœurs généreux des frémissemens de colère, d'indignation. L'application de la première nous donne des livres sérieux, instructifs, mais dégagés de toute passion. Chacun est libre de préférer le point de vue scientifique ou le point de vue politique. Pour ma part, je crois que ces deux points de vue ont une égale importance, une égale utilité. La

science désintéressée nous révèle bien des choses qui ne sont pas aperçues par un esprit passionné, et la passion politique devine, sans qu'on sache comment, bien des secrets qui demeurent impénétrables pour la science désintéressée. Il ne faut ni décourager, ni proscrire aucune interprétation, pourvu qu'elle soit sincère. L'écrivain même qui se trompe, lorsqu'il se trompe de bonne foi, rencontre sur sa route des vérités dont nous pouvons faire notre profit. Le but qu'il touche n'est pas le but qu'il devait toucher; mais en s'égarant il a suivi des sentiers inconnus que nul pied n'avait encore foulés, et c'en est assez pour que nous lui tenions compte de ses efforts.

Le mérite dont je parle se rencontre surtout dans les monographies. L'esprit le plus laborieux, lorsqu'il embrasse un large espace de temps, se trouve obligé malgré lui de négliger un grand nombre de détails. Il voudrait tout connaître, et se voit forcé d'abréger ses études. S'il poussait à bout ses investigations, sa vie serait trop courte pour accomplir son dessein. En circonscrivant le champ de ses recherches, en se résignant à n'embrasser qu'une courte période, il peut scruter les causes des événemens et ne rien négliger pour se mettre en possession de la vérité complète sur un point déterminé. Il est donc sage d'encourager les monographies. A toutes les époques où la science historique a senti le besoin de se renouveler, avant de raconter la vie entière d'une nation d'après les documens que le hasard ou la persévérance venait de lui livrer, elle a réuni ses efforts sur un espace étroit, et cette résolution a toujours été féconde. Pour justifier ce que j'avance, il me suffira de citer les noms de Sharon Turner et d'Augustin Thierry. Comment ces deux grands esprits sont-ils parvenus à enrichir la science historique de faits nouveaux, de faits inattendus? N'est-ce pas en concentrant tous leurs efforts sur un espace facile à embrasser? C'est à l'application de cette méthode que nous devons l'*Histoire des Anglo-Saxons* et l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. Si Augustin Thierry eût tenté le récit de la vie entière de la France, aurait-il pu fouiller en tous sens l'époque mérovingienne? Personne n'oserait le croire. Aujourd'hui nous savons sur cette époque, je ne dis pas tout ce qu'il est permis de savoir, car l'avenir peut nous livrer bien des secrets qui ne sont pas même entrevus, mais du moins tout ce qui demeurait enfoui dans l'ombre et la poussière des bibliothèques. A moins qu'on ne découvre dans le fond d'un château ou d'un couvent quelques manuscrits ignorés de ceux qui les possèdent, l'époque mérovingienne sera pour ceux qui viendront après nous ce qu'elle est pour nous dès à présent. Malgré la persévérance et la pénétration qui recommandaient Augustin

Thierry à l'admiration de tous les érudits, il y a cent contre un à parier qu'il n'aurait jamais pu épuiser et mettre au net la narration de Grégoire de Tours, si, au lieu de s'enfermer dans la période mérovingienne, il eût essayé d'embrasser d'un regard tous les événemens accomplis dans notre pays depuis le ve jusqu'au XIXe siècle. Nous devons souhaiter qu'un esprit aussi courageux, aussi pénétrant que le sien fasse pour la période carlovingienne ce qu'il a fait pour la première période, car la période carlovingienne n'est pas encore inondée de lumière. A partir de la troisième race, tout devient plus facile à comprendre. Les témoignages se multiplient en même temps que la société s'organise.

M. Poirson vient de publier sur le règne d'Henri IV une monographie qui mérite d'occuper l'attention. Lors même qu'on ne partagerait pas toutes ses opinions, on serait forcé de reconnaître qu'il a épuisé toutes les sources d'information. On peut juger les faits autrement que lui; dans les documens que nous possédons, il serait difficile de trouver un fait qu'il ait passé sous silence. Peut-être ne s'est-il pas renfermé rigoureusement dans les limites de l'histoire proprement dite. Passionné pour la tâche qu'il s'était imposée, il a voulu l'accomplir jusqu'au bout, et dans son désir de ne rien omettre, peut-être lui est-il arrivé de traiter des questions qui ne se rattachent pas directement au sujet de son livre. Ce surcroît de bonne volonté doit exciter notre sympathie. Parmi les écrivains de nos jours, il y en a bien peu qui cèdent à une pareille tentation. Au lieu de franchir les limites qui leur sont assignées, trop souvent ils s'arrêtent en chemin, et achèvent par l'imagination ce qu'ils n'ont pas le courage d'achever par l'étude.

Si la monographie offre à la science un immense avantage, elle n'offre pas un avantage moins évident à l'art historique. Chez les modernes, chacun le sait, dans le domaine de l'histoire, la science et l'art sont trop souvent séparés. Le public s'est habitué à croire qu'une science profonde ne peut se concilier avec les artifices de la narration. Or c'est une des opinions les plus fausses qui circulent aujourd'hui. La science et l'art sont faits pour se donner la main dans tous les ordres d'idées, et dans le domaine historique plus naturellement que partout ailleurs. Il y a des géomètres qui écrivent élégamment, comme Legendre, Lacroix et Poinsot. Il y a des naturalistes qui connaissent tous les artifices du style, comme Buffon et George Cuvier. Sur le terrain de l'histoire, la conciliation de l'art et de la science est encore plus facile. Cependant la plupart des écrivains qui entreprennent le récit des faits accomplis depuis longtemps accordent volontiers à l'érudition plus d'importance qu'à l'art d'écrire. Ils dédaignent les ornemens du style, comme si élégance

était synonyme de frivolité, et je dois reconnaître que trop souvent les lecteurs se rangent à leur avis. Un récit qui émeut inspire la défiance. La Grèce et l'Italie, qui nous ont laissé d'incomparables modèles de narration historique, procédaient autrement que les écrivains modernes. Elles ne séparaient pas l'art de la science, et je crois qu'elles faisaient bien. Les historiens qui ont excellé parmi nous tiennent compte de leurs enseignemens. Ils s'efforcent de connaître les faits comme pourraient les connaître les témoins oculaires, et quand ils sont en possession de la vérité, ils la présentent tantôt en orateurs, tantôt en poètes. C'est ainsi que procédait Augustin Thierry, c'est ainsi que procède aujourd'hui M. Thiers. Les beaux récits qui nous émeuvent dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* ne seraient pas ce qu'ils sont, si l'auteur n'eût tenté la conciliation de l'art et de la science; mais ce qu'il a fait, il est à peu près certain qu'il n'aurait pas pu le faire, si, au lieu d'embrasser la période comprise entre le 18 brumaire et la bataille de Waterloo, il se fût proposé comme sujet de narration une période plus longue. Quand il s'agit de parler aux penseurs, on peut résumer les événemens et les caractériser en quelques traits hardis; quand il s'agit de parler à la foule, résumer est dangereux, ou du moins il est difficile d'émouvoir la foule en résumant les faits. Ce qui plaît au plus grand nombre des lecteurs, ce qui grave dans leur esprit le souvenir des événemens, c'est un fait raconté dans tous ses détails, et pour l'application d'une telle méthode, la monographie est excellente, car cent volumes ne suffiraient pas pour raconter la vie entière de la France comme M. Thiers vient de nous raconter le consulat et l'empire. La prise de Saragosse, qui sera comptée certainement parmi les modèles de narration, aurait perdu la meilleure partie de son intérêt, si l'auteur eût été obligé de se renfermer dans un petit nombre de pages. Si la prise de Saragosse est pleine de vie et d'angoisse, si elle excite tour à tour l'admiration et la pitié, c'est que nous assistons heure par heure à toutes les péripéties de ce drame sanglant. Résumées en quelques pages, la défense et la prise de Saragosse ne pourraient intéresser qu'un petit nombre d'esprits. Or l'histoire qui raconte la vie des nations doit s'adresser aux nations tout entières. Il faut qu'elle émeuve si elle veut instruire, pour émouvoir elle ne peut se dispenser de présenter les faits sous un aspect animé, et comme il est impossible d'animer les faits sans appeler les détails à son aide, les monographies historiques deviennent nécessaires.

Le temps manquerait aux lecteurs les plus laborieux, si toute notre histoire était divisée en monographies. — Cette objection ne m'effraie pas. Qu'y a-t-il en effet de plus intéressant pour une nation

que de se connaître elle-même? Savoir ce qu'ont voulu, ce qu'ont souffert les générations qui nous ont précédés, n'est-ce pas en effet la plus noble étude que puisse se proposer un homme intelligent, dont l'éducation a développé les facultés? Au lieu de dépenser des heures sans nombre en lectures frivoles, ne vaut-il pas mieux concentrer notre attention sur un sujet digne de toutes nos sympathies? Ceux mêmes à qui le courage manquerait pour donner à l'étude de l'histoire nationale une dizaine d'années n'oseraient blâmer ceux qui se dévouent à ce noble dessein. La vie humaine est comprise entre des limites bien étroites; l'étude de l'histoire agrandit notre vie. Le souvenir du passé élargit le présent. En assistant aux grandes actions accomplies par nos pères, notre personne, notre volonté nous paraissent moins petites; indolens ou actifs, nous sentons le besoin d'achever ce qu'ils ont commencé. Or, si les grands esprits, si les cœurs généreux conçoivent ce projet en lisant le résumé de la vie d'une nation, les esprits ordinaires, les cœurs tièdes le conçoivent difficilement quand les faits ne leur sont pas présentés dans tous leurs détails. Le récit d'une bataille écrit par un témoin oculaire donne au lecteur le moins hardi des frissons belliqueux, et ce mérite se retrouve dans les monographies historiques. L'histoire d'une nation résumée en quelques centaines de pages ne réussit à susciter de grandes pensées que chez les esprits préparés déjà par des études spéciales et capables de comprendre à demi-mot. Quant à la foule, il faut pour l'enflammer recourir à d'autres procédés. La foule ne comprend pas à demi-mot; l'historien qui veut lui inspirer de généreux projets doit lui raconter les faits tels qu'il les a vus dans le récit des contemporains et n'omettre aucune des circonstances qui l'ont frappé.

Si nous possédions une histoire de la France sous le règne de Louis XIV conçue dans les mêmes proportions que l'*Histoire du Consulat et de l'Empire,* combien d'illusions s'évanouiraient! combien d'erreurs accréditées seraient réduites à néant! La valeur personnelle de Louis XIV et de ses ministres ne serait pas supprimée, mais elle deviendrait pour tous ce qu'elle est déjà pour quelques-uns, une chose qui n'a rien à démêler avec le merveilleux. On saurait au prix de combien de souffrances s'est établi ce gouvernement proclamé parfait par les partisans de l'ancien régime. L'histoire de cette période racontée dans un tableau général de la vie française laisse dans l'ombre de nombreux détails que la foule apprendrait avec étonnement, dont elle ferait son profit. Et ce que je dis de la période comprise entre 1643 et 1715, je pourrais le dire avec une égale justesse de la période comprise entre 1515 et 1547, car les opinions accréditées sur François Ier ne sont guère mieux fondées

que les opinions répandues sur Louis XIV. L'amant de Françoise de Foix, le prisonnier de Pavie est accepté comme le Mécène le plus généreux de la science, de l'art, de la pensée. Si les trente-deux ans dont se compose son règne étaient racontés par un historien habile, résolu à tout dire, décidé à ne ménager aucun orgueil, les proportions du personnage seraient un peu amoindries. On saurait qu'il n'avait pas pour la science un ardent amour, qu'il redoutait la pensée, et l'étouffait au besoin par les moyens les plus cruels. Ce que je dis n'est pas une nouveauté pour ceux qui étudient; pour la foule, qui ne vit pas avec les livres, ce serait une révélation inattendue. Les faits que je rappelle sont en effet mentionnés dans toutes les histoires générales de notre pays, mais souvent atténués. Une monographie du règne de Francois Ier pourrait seule les remettre dans leur vrai jour et leur rendre toute l'importance qui leur appartient. C'est pourquoi nous devons accueillir avec empressement toutes les monographies qui se produisent sur l'histoire de notre pays. Et lorsque l'auteur a voué toute sa vie à l'étude du passé comme M. Poirson, lorsqu'il a suivi d'un regard attentif le développement moral et politique des nations anciennes et modernes, nous sommes sûrs du moins qu'il ne se méprendra pas faute d'informations. S'il lui arrive de contrarier nos convictions, nous accepterons cette divergence intellectuelle comme une conséquence de ses études, et nous trouverons dans les documens qu'il invoque le moyen de contrôler sa pensée. S'il raconte sans paraître s'émouvoir, s'il n'émeut pas, nous hésiterons avant de l'accuser d'indifférence, car il n'est pas donné à tous les esprits d'exprimer leur pensée de façon à la rendre contagieuse. Il y a des artifices de style familiers aux écrivains les plus tièdes, et qui abusent la crédulité du lecteur.

Au moment où l'invention languit, les ouvrages historiques réclament une attention spéciale. Quand la vie entière de l'auteur nous prouve qu'il n'a interrogé que des documens originaux, quand nous sommes assurés qu'il ne dit rien sans pouvoir le démontrer, nous devons l'écouter avec confiance. A l'heure où nous parlons, l'invention sommeille, nous sommes obligés de le reconnaître; ceux qui expriment sous la forme lyrique ou narrative leurs impressions personnelles paraissent désespérer de l'attention des lecteurs. Sans partager leur découragement, nous croyons que le vent n'est pas aujourd'hui à l'invention. C'est une raison de plus pour lire, pour étudier d'un œil attentif toutes les œuvres d'histoire qui se produisent de nos jours. L'histoire en effet, si l'on prend la peine d'en mesurer la portée, est un des enseignemens les plus salutaires que puisse se proposer l'intelligence humaine. Si l'histoire,

comme je le souhaite sans oser l'espérer pour un avenir prochain, devenait une science populaire, si l'on se donnait pour la propager la peine qu'on se donne pour propager les notions de chimie et de mécanique, je crois pouvoir affirmer que la civilisation prendrait bientôt un autre cours. A l'heure où j'écris, tous les efforts sont dirigés vers le bien-être matériel. La mécanique et la chimie sont des moyens de fortune dont la puissance ne peut être contestée par personne. Ce qui manque à la société moderne, j'ai regret à le dire, c'est le sens moral. Je ne crois pas calomnier mon temps. Il existe encore parmi nous un petit nombre d'esprits chez qui le sens moral n'est pas complétement aboli; mais, s'il nous était permis de les compter, nous serions effrayés. Ceux qui s'applaudissent de leur condition, ceux qui obtiennent les suffrages, l'admiration du monde, n'ont aucun souci de la valeur morale des actions dont ils sont témoins. Qu'un homme réussisse par des moyens illégitimes, pourvu que son succès soit parfaitement avéré, ils ne songent pas à le blâmer. Le fait accompli s'élève à la hauteur du droit. Or l'étude attentive de l'histoire est le plus sûr moyen de ruiner l'opinion que je signale. Si le passé n'était pas ignoré du plus grand nombre, nous ne verrions pas ce que nous voyons chaque jour, la foule indifférente aux événemens qui s'accomplissent; la connaissance du passé l'obligerait à comprendre le présent. La foule n'abandonnerait pas au hasard la solution des questions qui seraient posées; elle n'assisterait pas, le cœur tiède et indifférent, aux transformations du gouvernement.

Malheureusement l'histoire n'est pas aujourd'hui populaire. On s'est habitué à croire que l'étude du passé est une étude superflue. Ceux qui s'occupent des événemens accomplis sont rangés parmi les rêveurs; le présent absorbe l'attention de tous ceux qui se donnent pour sages; bien vivre et bien dormir sont l'idéal suprême. Tout ce qui s'éloigne de cet idéal ne mérite pas un regard. L'histoire ne peut rien pour notre bonheur présent; elle peut tout au plus nous enseigner la notion de nos droits. Que signifie l'histoire, comparée à la mécanique, à la chimie? Elle n'enseigne qu'à juger les actions humaines, et c'est un bien maigre profit. La mécanique et la chimie sont des sources de richesse, des sources fécondes, qui frappent tous les yeux d'admiration. Il ne faut pas parler d'histoire aux heureux du siècle. Qu'on ne s'y méprenne pas pourtant : la mécanique et la chimie ne régissent pas le monde; elles peuvent donner la richesse, mais elles n'ont rien à démêler avec le développement moral des nations, et la notion du droit, qui relève de la philosophie et de l'histoire, demeure aujourd'hui ce qu'elle était avant les progrès récens de la mécanique et de la chimie. Savoir ce qu'on doit faire, ce qu'on doit défendre, ce qu'on doit espérer, trois idées qui

n'ont rien de commun avec la prospérité matérielle de la nation. Les magasins peuvent s'emplir, les navires peuvent emporter sur l'aile des vents les richesses du coin de terre que nous habitons, sans rien changer aux lois morales, que nous devons respecter. L'étude de l'histoire est le plus sûr moyen de populariser la valeur de ces lois. C'est pourquoi j'attache une immense importance à toutes les œuvres consacrées au récit du passé, conçues lentement, exécutées par un esprit patient. Or le livre de M. Poirson se présente précisément dans ces conditions.

On m'a conté qu'il voulait d'abord écrire un volume; puis la matière s'est agrandie à mesure qu'il l'étudiait, et sans le vouloir, sans l'avoir prévu, M. Poirson a écrit trois volumes. Loin de moi la pensée de lui reprocher son imprévoyance; il n'avait pas mesuré d'abord l'étendue du champ qu'il avait à parcourir. Quand il s'est aperçu de sa méprise, il n'a reculé devant aucun effort. Il a senti la nécessité de se livrer à des investigations nouvelles pour obtenir la vérité qu'il cherchait, et ne s'est pas effrayé de la tâche qui s'offrait à lui. Nous connaissons désormais d'une manière complète tous les événemens compris entre 1589 et 1610. Ce que l'avenir pourra nous apprendre à cet égard ne changera pas grand'chose aux jugemens qu'il nous est permis de porter aujourd'hui. La maison de Bourbon a joué un rôle immense dans la vie de la nation française, et l'écrivain qui raconte fidèlement le règne de Henri IV rend à son pays un service éminent. Qu'il soit absorbé par l'érudition et néglige d'insister sur le sens politique des événemens, c'est un malheur sans doute; mais comme il a tout vu de ses yeux, comme il a fait tout ce qui dépendait de lui pour s'éclairer, nous sommes assurés, en le prenant pour guide, de ne pas nous égarer. Que son sentiment s'accorde avec le nôtre ou le contrarie, nous sommes certains du moins de ne pas faire fausse route. Il expose les faits; nous pouvons les juger librement. Il place sous nos yeux les événemens racontés par les témoins oculaires; il a lu et consulté tout ce que nous serions forcés de lire, si nous voulions connaître complétement la période qu'il a choisie comme sujet de ses études. Sa bonne foi n'est pas douteuse. Nous savons qu'il appartient à la science, et que jamais les passions politiques n'ont altéré la rectitude de son jugement. Si son opinion ne s'accorde pas avec la nôtre, ce n'est pas qu'il se laisse entraîner par des prédilections que nous pourrions condamner. Entouré de livres, étranger à tous les mouvemens qui se produisent, il s'est fait le contemporain des événemens qu'il raconte, et arrive à son insu à partager les illusions des hommes dont il accueille le témoignage. Une critique sévère peut le blâmer; mais tout en le blâmant, elle doit reconnaître qu'il n'a

rien négligé pour s'éclairer. Enseveli dans l'étude du passé, il assiste sans passion et sans colère à tous les âges de l'humanité; il ne s'émeut pas, parce qu'il sait le passé tout entier. Il vaudrait mieux s'émouvoir, oui, sans doute; mais quand on n'a pris aucune part au gouvernement de son pays, quand on a vécu dans le commerce des livres, il n'est pas étonnant que l'on juge les événemens autrement qu'un homme mêlé à la vie publique. La comparaison des faits, en élevant l'intelligence, attiédit parfois le cœur. Il ne faut pas s'indigner contre cette impassibilité apparente. Les écrivains mêmes qui ne semblent pas s'émouvoir ne sont pas indifférens aux choses qu'ils racontent, mais, prenant l'histoire comme une matière purement scientifique, ils ne veulent pas paraître déroger, et dédaignent tout ce qui paraît ressembler à l'émotion. Les livres qu'on est habitué à déclarer inanimés sont souvent plus profitables que les livres déclarés vivans. Aux livres en effet qui éblouissent par une parole ardente, il manque souvent la connaissance des faits. Les monographies écrites par des hommes studieux et sincères sont une bonne fortune pour ceux qui aiment à s'instruire; il y a dans ces livres, conçus en dehors de toute passion, un charme singulier. Un homme qui oublie le monde entier pour étudier une période comprise en d'étroites limites arrive à découvrir un nombre infini de choses inattendues, souvent même il ne prévoit pas la portée de ses découvertes; mais que nous importe? Il nous révèle des vérités que nous n'aurions pas entrevues. C'en est assez pour que nous lui prêtions une attention vigilante, et son œuvre est d'autant plus digne de notre sympathie, qu'elle peut réveiller dans les cœurs les plus tièdes, dans les esprits les plus indolens, les passions les plus généreuses.

L'histoire est l'étude la plus féconde, la plus salutaire que les peuples puissent se proposer. Si, en présence de chaque événement qui bouleverse la face d'un pays, la foule pouvait se rappeler les événemens de même nature qui ont agité les générations précédentes, j'ose croire que les révolutions deviendraient plus rares. La foule ne puiserait pas dans la connaissance de l'histoire le goût de l'immobilité, mais le sentiment de son droit, et le jour où ce sentiment deviendrait populaire, il n'y aurait plus ni découragement ni surprise. Une nation s'interrogerait comme un homme s'interroge, et trouverait dans son passé des leçons éloquentes pour sa conduite dans le présent; elle ne marcherait plus au hasard, mais s'avancerait d'un pied ferme vers le but marqué par l'expérience et la raison. La connaissance de l'histoire fait d'une nation adolescente une nation virile. C'est là une vérité vulgaire parmi les hommes studieux, qu'il ne faut jamais perdre de vue. En présence de cette vérité, toutes

les chicanes sur la certitude historique, comparée à la certitude des sciences qui se donnent pour positives, s'amoindrissent singulièrement. Il n'y a pas pour les nations qui prétendent à la dignité morale une étude plus profitable que l'étude de l'histoire. Tous ceux qui par leurs efforts accroissent le trésor de nos souvenirs ont bien mérité de la chose publique. M. Poirson, connu déjà depuis longtemps par des recherches persévérantes sur la vie des peuples anciens, s'est détourné de sa route pour concentrer son attention sur le règne de Henri IV. S'il nous arrive de le contredire, nous le contredirons toujours avec déférence : il a recueilli tant de témoignages, que nous ne pouvons pas l'accuser de légèreté; mais il nous permettra de ne pas partager son avis en toute occasion. Nous n'avons pas vécu dans le passé aussi longtemps que lui, et nous ne pouvons pas excuser ce qu'il excuse, admirer ce qu'il admire, sans renoncer à nos espérances.

Les hommes qui veulent toujours garder leur dignité personnelle ont soin de n'oublier aucune des actions de leur vie. S'ils ne les consignent pas dans un journal, ils les gravent dans leur mémoire, et toutes les fois qu'ils ont à prendre une résolution décisive, toutes les fois qu'ils se trouvent en face d'un danger, ils interrogent leur passé comme le guide le plus sûr et le plus fidèle. Ceux qui suivent cette méthode ont rarement à se reprocher une faiblesse qui les oblige à rougir. Ils ne sont pas prémunis contre tout égarement, car s'ils parvenaient à se prémunir contre les périls imprévus sans exception, ils sortiraient de la condition humaine. Cependant, quoi qu'il arrive, à quelque épreuve qu'ils soient soumis, ils portent légèrement le poids de leur conduite, parce qu'ils n'abandonnent rien au hasard. Si les grands événemens du passé étaient gravés dans toutes les mémoires, les peuples ne seraient pas exposés à des changemens de fortune si soudains et si nombreux. Le vœu que j'exprime sera-t-il jamais réalisé? Les peuples arriveront-ils à comprendre la solidarité qui unit entre elles les générations mortes et les générations vivantes? Sera-t-il donné à ceux qui viendront après nous d'interroger le passé de notre pays comme un homme attaché à sa dignité personnelle interroge le souvenir de son adolescence et de sa virilité pour assurer la paix et le bonheur de ses dernières années? Les esprits livrés aux plaisirs du monde accuseront mon vœu de folie et me renverront au pays des chimères. J'ai meilleure opinion de l'avenir, et quoique je n'ajoute pas foi au progrès indéfini de l'humanité, je suis convaincu pourtant qu'un jour viendra où les principes auront autant d'importance que les intérêts. Que ce jour soit près de nous ou loin de nous, c'est une question qu'il ne m'appartient pas de décider, car je n'ai pas entre les mains les élémens d'une solu-

tion; mais si mon espérance s'accomplit, l'étude de l'histoire aura certainement joué un rôle immense dans cette transformation morale, qui mérite bien autant d'attention et de sollicitude que les transformations de l'industrie. Il n'est pas dans la nature de la philosophie de devenir jamais populaire. L'histoire au contraire, si l'on consent à la présenter sous une forme vivante, en la dégageant de tout ce qui n'appartient pas au récit proprement dit, l'histoire s'adresse à tous les esprits, et quand tous les esprits seront amenés à s'en occuper, un monde nouveau s'ouvrira devant les générations assez heureuses, assez sensées pour ne pas mettre les intérêts au-dessus des principes. Pour que l'histoire soit vraiment digne d'occuper une nation entière, il ne faut pas qu'elle se contente d'exciter la curiosité; il faut que les faits soient caractérisés en même temps que racontés, de manière à servir de leçons. L'histoire ainsi présentée ne peut manquer de porter ses fruits; mais le nombre des écrivains qui conçoivent ainsi le récit du passé est malheureusement bien restreint.

Je ne m'étonne pas que tant de lecteurs soient dépourvus de sens moral. Il y a d'excellentes raisons pour qu'ils en soient dépourvus, c'est que la plupart des historiens attachent plus d'importance à la révélation de faits nouveaux qu'à l'estimation des hommes et des choses. Ils tiennent à montrer l'étendue de leur érudition, et négligent trop souvent de caractériser les événemens en prenant pour guides des principes sévères. Or, comme les trois quarts des lecteurs ne sont pas en mesure de contrôler les pages qui passent sous leurs yeux, ce n'est pas merveille si l'insouciance morale des historiens se retrouve dans la foule. Le problème à résoudre dans la composition d'une monographie historique, c'est de concilier l'exactitude, le nombre et la variété des détails avec le respect du sens moral. M. Poirson, j'aime à le dire bien haut, s'en est vivement préoccupé. On sent à chaque page de son livre qu'il ne sépare pas la conscience de l'érudition, ou plutôt que, privée du contrôle de la conscience, l'érudition n'est à ses yeux qu'une chose sans valeur. Il veut que la connaissance de la vérité mène à la pratique du bien, et lors même qu'il n'aurait pas puisé dans les documens originaux que nous possédons sur le XVe et le XVIe siècles de quoi renouveler la physionomie de cette période, il se détacherait de la plupart des écrivains qui ont traité le même sujet par la franchise et la fermeté de ses principes. Il aime la justice, et ne néglige aucune occasion de le prouver. Ce mérite n'est pas vulgaire, et suffirait pour lui concilier notre sympathie. On suit avec confiance un maître qui n'oublie jamais le droit pour s'incliner devant le fait. Le passé jugé par lui, à mesure qu'il le raconte, nous intéresse comme un événement accompli sous

nos yeux, et qui nous aurait atteints dans notre bonheur, dans nos affections. Si la narration n'est pas toujours conçue avec toute l'habileté qu'on pourrait souhaiter, en revanche la conscience du lecteur est constamment satisfaite. Chacun, après avoir suivi le développement de sa pensée, sait à quoi s'en tenir sur la valeur des hommes dont les actions viennent de se dérouler sous ses yeux. Ni embarras, ni hésitation, ni doute, ni obscurité. M. Poirson parle des plus grandes choses avec simplicité, et la rectitude de son esprit n'est jamais troublée par le nombre ou l'éclat des événemens : heureux privilége des travaux entrepris dans la retraite, loin du bruit des affaires, achevés sans autre ambition que la connaissance de la vérité. M. Poirson, je n'en doute pas, a commencé l'histoire du règne d'Henri IV sans aucune idée préconçue. Il s'est souvenu de la parole de Quintilien : « On écrit l'histoire pour raconter, non pour démontrer. » Seulement il s'en est souvenu en homme qui possède les *Annales* aussi bien que les *Institutions Oratoires*, et qui ne comprend pas le récit sans moralité. On sent que dans sa pensée l'indifférence n'est pas moins coupable que l'ignorance. Réfléchir l'image du passé comme le fleuve réfléchit les arbres de ses rives n'est pas le rôle d'une créature intelligente.

L'époque choisie par M. Poirson est une des plus importantes de notre histoire, car c'est l'époque de la renaissance et de la réforme. Quoique le Béarnais ait régné de 1589 à 1610, quoique la renaissance, pour les chronologistes, commence en 1453 et la réforme en 1517, cependant la renaissance et la réforme jouent un grand rôle dans le gouvernement de Henri IV. Chose digne de remarque, et je ne suis pas le premier à le dire, en même temps que la renaissance ouvrait à l'esprit humain des perspectives nouvelles en lui révélant le secret de la sagesse et de la science antiques, en même temps que les prédications de Luther revendiquaient comme un droit sacré la liberté de conscience, la condition politique de la société, au lieu de faire un pas en avant, faisait un pas en arrière; le champ de l'intelligence s'élargissait, la liberté d'examen devenait familière à tous les esprits élevés, et cependant le gouvernement devenait de plus en plus absolu. L'avilissement des mœurs de la cour rendait encore plus odieuses les formes tyranniques de l'administration. M. Poirson, qui, avant d'écrire l'histoire du règne de Henri IV, a pris la peine d'étudier l'histoire entière de notre pays, n'a pas négligé ce point de vue. Pour lui, Dieu merci, la science ne commence pas au sujet qu'il traite aujourd'hui; il connaît l'origine des faits qu'il expose. Charles IX et Henri III lui sont aussi familiers que Henri IV, et lui permettent d'expliquer ce qui resterait obscur sans ces notions préliminaires. Il existe en effet une contradiction apparente

entre la renaissance, la réforme et l'accroissement de la tyrannie politique; mais cette contradiction s'évanouit devant la réflexion. Que la renaissance ait préparé la réforme, ce n'est plus aujourd'hui une question. Les Grecs réfugiés en Italie et en France après la prise de Constantinople par Mahomet II avaient préparé les esprits à toutes les hardiesses de la pensée. Dans l'espace compris entre la chute de l'empire d'Orient et les premières prédications de Luther, c'est-à-dire dans l'espace de soixante-quatre ans, l'Europe avait eu le temps de s'habituer à toutes les hardiesses de l'intelligence, ne prenant conseil que d'elle-même, et ne reculant devant les conséquences d'aucun principe. Les quêtes faites par les moines pour l'achèvement de Saint-Pierre, les indulgences promises à la générosité des fidèles, n'ont été que l'occasion et non pas la cause de la résistance opposée à l'autorité pontificale. Lors même que la papauté n'eût rien demandé aux âmes pieuses pour enrichir les églises consacrées à la foi catholique, la liberté d'examen en matière religieuse eût trouvé moyen de se produire.

Le nouvel historien de Henri IV a très bien montré que le XVIe siècle, qui est un siècle de progrès, si l'on ne considère que le développement général de l'esprit humain, est un siècle rétrograde, si l'on s'applique à n'envisager que le développement politique de l'Europe. Il marque avec une précision parfaite l'intervalle qui sépare le domaine des idées pures du domaine des faits. Les grands esprits, qui forment toujours la minorité, les esprits généreux, plus nombreux sans doute, mais qui ne sont pas la multitude, sentaient le besoin de consacrer la liberté de conscience; mais leur franchise déplaisait au pouvoir établi, car du libre examen en matière religieuse au libre examen en matière politique, il n'y a qu'un pas, et ce pas, il fallait à tout prix empêcher les esprits de le franchir. Les bûchers allumés sous François Ier révèlent assez clairement les inquiétudes, les terreurs du pouvoir. On a dit que la résistance religieuse masquait la résistance de l'aristocratie à la royauté. Il y a dans cette affirmation une part de vérité, et je le reconnais d'autant plus volontiers que cette affirmation s'accorde parfaitement avec la filiation des idées qui ont dominé la seconde moitié du XVe siècle et le XVIe siècle tout entier. Élargissement du champ des spéculations philosophiques, revendication de la liberté de conscience, résistance au pouvoir absolu, trois termes qui s'enchaînent, et qui expliquent très nettement les événemens compris entre les années 1515 et 1589. Sans doute la résistance de l'aristocratie à la royauté a pu s'abriter derrière la liberté de conscience; mais lors même que l'alliance de la cause politique et de la cause religieuse serait pleinement démontrée, il n'en resterait pas moins avéré que

la liberté de conscience a suscité la guerre civile, car, sans la liberté de conscience, qu'elle revendiquait, une partie de la noblesse française n'eût jamais trouvé moyen de tenir tête à la royauté. Préparé à l'intelligence, à l'explication de ces faits, l'historien de Henri IV n'a rien négligé pour les mettre en évidence. Il a compris que le règne des derniers Valois pouvait seul rendre compte des premières années du règne de Henri IV. Sa prétention n'est pas de donner au Béarnais une physionomie nouvelle. Il contrôle librement les témoignages; mais après les avoir contrôlés, il les accepte sans réserve, et ne s'attache pas à les interpréter d'une manière inattendue. Il consent à se trouver de l'avis de ses devanciers, quoiqu'il ait étudié autrement qu'eux le sujet qu'ils ont déjà traité. Il n'a pas le goût du paradoxe, et ne cherche pas à tirer parti des documens qu'il tient entre ses mains pour étonner le lecteur. C'est une preuve de bon sens et de modération que je loue avec empressement, car ce n'est pas une vertu vulgaire parmi les historiens de nos jours. Chaque fois qu'ils disposent de documens inédits, ils n'ont rien de plus pressé que de concevoir et de dessiner une physionomie inattendue. Leur plus grand plaisir est de dérouter les opinions accréditées. M. Poirson, qui a dépensé les plus belles années de sa vie dans l'enseignement de l'histoire, dont l'autorité est depuis longtemps établie, ne cède pas à ces tentations puériles. Il ne tient pas à étonner, il tient à instruire. Quand ses études l'obligent à confirmer les croyances acceptées depuis nombre d'années, il ne s'effraie pas de cette nécessité. Ainsi ceux qui chercheraient dans son dernier livre un portrait du Béarnais qui ne s'accorde pas avec les portraits dessinés par les historiens qui l'ont précédé seraient complétement désappointés. La figure que nous avons devant nous ressemble à celle que nous connaissons déjà. Ce qui donne au livre de M. Poirson une valeur singulière, ce qui le recommande à l'attention des érudits et des hommes du monde, c'est qu'il n'y a pas dans son récit un fait dont il ne puisse fournir la preuve. Il dit ce qu'il sait et n'invente rien, il raconte ce qu'il a trouvé dans le témoignage des contemporains, et n'essaie pas d'ajouter des traits nouveaux qui pourraient séduire l'imagination, mais qui ne s'accorderaient pas avec la sévérité loyale de l'histoire. Ceux qui aiment l'inattendu se plaindront sans doute, car M. Poirson laisse debout le Béarnais des croyances populaires; mais ceux qui aiment la vérité ne se plaindront pas, car ils sauront gré à l'auteur de n'avoir rien négligé pour former sa conviction, et pour eux croire ce qu'ils croyaient ne sera pas un désappointement.

D'ailleurs, si M. Poirson ne donne pas au Béarnais une physionomie nouvelle, il traite avec un soin scrupuleux toutes les questions

de droit public qui se rattachent à son avénement, toutes les questions de politique intérieure ou extérieure comprises dans son règne. Les missions diplomatiques et les mesures économiques tiennent une grande place dans son livre, et quand on a tourné la dernière page, on connaît sur le bout du doigt les relations de la France avec l'Europe depuis la mort de Henri III jusqu'à l'avénement de Louis XIII. La conduite et les projets de Sully sont expliqués de manière à contenter les esprits les plus curieux. La tâche de l'historien ainsi comprise a déjà de quoi contenter son ambition, et pourtant l'auteur ne s'en est pas tenu là. Après avoir traité les questions de finances, d'agriculture, de commerce, d'industrie, il traite avec le même soin toutes les questions qui intéressent le développement du génie national. Sciences, littérature, beaux-arts, il a tout abordé sans s'effrayer du champ qui s'ouvrait devant lui. Peut-être n'a-t-il pas étreint d'une main assez puissante tous les épis qu'il avait moissonnés, peut-être n'a-t-il pas noué la gerbe qu'il nous donne d'un lien assez solide; mais sa faucille n'a pas laissé grand'-chose à glaner. Ceux qui viendront après lui pourront ordonner d'une manière nouvelle les faits qu'il a recueillis, il est douteux qu'ils recueillent des faits nouveaux. C'est pourquoi on est obligé d'attribuer au livre de M. Poirson une très grande valeur, car c'est, dans le domaine scientifique, un des ouvrages les plus consciencieux qui honorent notre temps. A proprement parler, il ne raconte pas ce qu'il sait, il se contente de l'exposer. Aussi pour les hommes d'étude son livre est une œuvre satisfaisante; mais pour ceux qui désirent l'union d'une forme attrayante et d'un enseignement sérieux, c'est une œuvre incomplète, car l'histoire est tout à la fois une science et un art. La science privée du secours de l'art effarouche les esprits qui n'aiment pas la vérité pour elle-même, et le nombre en est grand. L'art privé du secours de la science n'offre au lecteur qu'un passe-temps puéril. Quelle que soit mon estime pour la science pure dans le domaine historique, je regrette que M. Poirson, qui a vécu dans le commerce familier des grands écrivains de l'antiquité, n'ait vu dans le règne de Henri IV qu'un sujet d'étude et d'enseignement. S'il eût essayé de vivre de la vie de ses personnages, de les mettre en scène, son livre, au lieu d'obtenir un succès inférieur à son mérite, serait aujourd'hui connu de tous ceux qui aiment l'histoire de leur pays, mais qui ont besoin d'être attirés vers la science, et n'osent l'aborder quand elle se présente seule et sans ornement. Vouloir appliquer à l'histoire les procédés de style qu'on emploie dans un traité de chimie ou de botanique, c'est se tromper, c'est méconnaître la nature du sujet qu'on a choisi. La décomposition et la composition des corps, le développement et la reproduction des

plantes se passent très bien des artifices oratoires; mais lorsqu'il s'agit d'événemens historiques, c'est-à-dire d'actions conçues, préparées, accomplies par des hommes, nous ne voulons pas séparer l'émotion de l'enseignement. A cet égard, M. Poirson ne partage pas notre avis. Comment pourrions-nous en douter? Il expose les événemens compris entre 1589 et 1610 comme un professeur du Collége de France ou du Muséum d'histoire naturelle décrirait la croissance du chêne ou du palmier, la formation d'un sel ou d'un oxyde. Au point de vue scientifique, son exposé ne laisse rien à désirer : après avoir lu son livre, on sait touchant ce règne laborieux tout ce qu'il est permis de savoir; mais la science présentée sous une forme plus animée ne perdrait pas une parcelle de sa valeur. M. Poirson n'a pas tenté une seule fois de nous émouvoir : il a compté sur les habitudes studieuses de ses lecteurs, et s'il n'a pas obtenu tout ce qu'il espérait, on ne peut pas dire cependant qu'il ait été déçu dans son attente. Ceux mêmes qui ne jugent pas Henri IV comme il l'a jugé reconnaissent et proclament le caractère sérieux de ses investigations.

En voyant avec quelle persévérance l'auteur évite tout ce qui pourrait sembler attrayant, je me suis demandé si je devais attribuer cette résolution singulière aux fonctions qu'il a remplies pendant un grand nombre d'années, ou si quelque motif tiré de l'état présent de notre littérature n'était pas venu s'ajouter aux habitudes de l'enseignement. M. Poirson a longtemps professé l'histoire dans nos colléges, il a formé des élèves qui font aujourd'hui pour la génération nouvelle ce qu'il a fait pour la génération précédente; mais je ne crois pas m'abuser en affirmant qu'il y a derrière son dédain constant pour les artifices de la narration un sentiment plus vif. Depuis quelques années, nous avons vu se produire des œuvres qui se donnaient pour historiques, où l'éclat du langage ne réussissait pas à déguiser l'ignorance des faits. Ces œuvres qui n'enseignent rien, qui peuvent tout au plus obscurcir et troubler les idées acquises dans des livres sérieux, ont obtenu un succès populaire. Témoin de cette injustice de la foule, M. Poirson, je suis porté à le croire, a pensé que la seule manière de restituer à l'histoire le caractère qui lui appartient était de proscrire sans pitié tout ce qui accuse le désir de plaire. Il s'est dit en lui-même : « Je me suis donné pour mission de propager la connaissance du passé; je ne veux pas être confondu avec ceux qui parlent du passé sans le connaître. La foule dévore aujourd'hui d'un œil avide de prétendus récits qui ne sont qu'un vain assemblage de mots; elle va chercher l'histoire dans un pompeux entassement de périodes sonores et vides; je ne ferai rien pour attirer la foule. Ceux qui aiment la science viendront à

moi, car ma parole est depuis longtemps respectée. Quant à ceux qui ne goûtent l'histoire que sous la forme du roman, leur sympathie ne me flatterait pas, je n'accepterais pas leurs éloges, et je me sens incapable de rien faire pour les obtenir. » En se plaçant à ce point de vue, on arrive à trouver tout naturel le dédain de M. Poirson pour les artifices de la narration. Cependant il s'est laissé emporter trop loin, il a dépassé le but qu'il se proposait. S'il a cru réagir ainsi contre la frivolité des œuvres qui se donnent pour historiques, je ne puis que m'associer à cet excellent dessein; mais pour ruiner la popularité de ces œuvres, il aurait fallu présenter la science sous une forme qui n'effarouchât point la foule, et dans l'histoire du règne de Henri IV il n'y a pas une page qui ne soit l'expression austère des faits. Si M. Poirson a conçu l'espérance d'envoyer à l'oubli les livres qui jouissent aujourd'hui d'une renommée illégitime, il n'a pas pris le moyen le plus sûr de remplacer le roman par la vérité. Un peu plus de mouvement dans l'exposé des faits serait une excellente ruse de guerre. Les lecteurs qui manquent de courage pour suivre pendant un millier de pages le développement d'une pensée toujours grave s'instruiraient à leur insu, si l'auteur consentait à raconter ce qu'il sait, au lieu d'exposer les causes et les effets sans tenir compte de la force moyenne des intelligences. Ce serait, à mon avis, l'expédient le plus adroit, et les amis de la science ne pourraient trouver mauvais qu'on ornât la vérité pour la populariser. M. Poirson, en offrant au public le fruit de ses études, n'y a pas songé.

L'auteur a publié pour ses élèves un précis d'histoire de France qui s'arrête à l'avénement de Henri IV. Par ce livre, justement estimé comme ouvrage d'enseignement élémentaire, il s'est cru dispensé de rappeler les règnes des derniers Valois. Je pense pourtant qu'il eût fait une chose utile en réunissant dans une large introduction les événemens compris entre 1515 et 1589, car son histoire de Henri IV est destinée aux gens du monde aussi bien qu'aux érudits, et les gens du monde, qui ont quitté depuis longtemps les bancs du collége, ont oublié son précis. Le règne du premier Bourbon est difficile à comprendre pour ceux qui n'ont pas sous les yeux la conduite de François Ier, de Charles IX, de Henri III. Les dernières années du XVIe siècle et les dix premières années du XVIIe demeurent à peu près lettre close quand on ne connaît pas familièrement les rois dont je viens d'écrire les noms. L'historien a beau prodiguer les détails, reproduire sa pensée sous des formes nombreuses et variées; il n'est jamais compris qu'à demi de la plupart des lecteurs. La conduite de Henri IV, qui n'est pas irréprochable aux yeux mêmes de ses admirateurs, soulève des objections faciles à réfuter dès qu'on sait la conduite de ses prédécesseurs. Pour tout

dire en un mot, M. Poirson a trop compté sur l'érudition et sur la mémoire de la génération à laquelle il s'adresse. C'est de sa part une courtoisie qui sera, je le crois du moins, payée d'ingratitude. Les persécutions de François Ier contre la réforme naissante, le massacre de la Saint-Barthélemy, l'organisation de la ligue, sont les prolégomènes nécessaires de l'histoire de Henri IV. Bien des gens ont entendu parler des faits que je rappelle; mais pour bien comprendre en face de quels périls se trouvait le Béarnais le lendemain de son avénement, il faut quelque chose de plus qu'un vague souvenir. Le bûcher de Berquin, le meurtre de Coligny, la conspiration des Guises, marquent dans la défense de l'église romaine contre la réforme trois momens décisifs, et sans la connaissance complète de ces trois momens il est à peu près impossible de juger sainement les actions dont se compose le règne de Henri IV. M. Poirson n'avait qu'à détacher quelques pages de son précis, à les remanier, pour nous donner l'introduction que je regrette de ne pas trouver en tête de son livre. J'insiste d'autant plus volontiers sur ce point, que malgré les travaux récens publiés en France et en Allemagne, la réforme et la ligue ne sont pas encore entrées dans le domaine des connaissances populaires. Bien des esprits qui se croient éclairés ne voient dans la Saint-Barthélemy qu'un coup de tête, dans la révolte des Guises qu'une question politique. Et comment juger avec de telles données le règne de Henri IV? Les prolégomènes que je demande expliqueraient ce qui demeure obscur pour le plus grand nombre.

On sait aujourd'hui que le massacre de la Saint-Barthélemy n'est pas un coup de tête, que dans la conspiration des Guises contre la royauté la religion tenait autant de place que l'ambition politique. On a renoncé à ne voir dans François Ier qu'un protecteur dévoué de la science et des lettres. Les palais qu'il a construits, les statues dont il a orné ses jardins, ne suffisent pas pour caractériser son règne. Ce qu'il combattait dans la réforme, ce n'était pas seulement l'hérésie, mais bien aussi et surtout la liberté de penser. Il n'acceptait de la renaissance que le développement des arts; quant à la pensée, il n'en voulait pas. Il se posait comme le défenseur de l'église, et l'église acceptait avec empressement le secours de son épée; mais ce qu'il défendait, c'était son gouvernement. M. Poirson, qui, malgré sa prédilection pour la monarchie, pour la foi catholique, est animé de sentimens libéraux, n'aurait pas eu de peine à caractériser très nettement la conduite de François Ier. A l'égard de Charles IX, sa tâche eût été encore plus facile, car il n'y a pas de catholique sincère qui ne maudisse et ne flétrisse la Saint-Barthélemy. Tout homme qui se dit soumis à l'église romaine et ne voit dans la Saint-Barthélemy qu'une rigueur salutaire perd le droit d'accuser Dio-

clétien et de plaindre les chrétiens envoyés au supplice. Il n'y a pas deux justices. Si Charles IX a pu, sans mériter l'exécration de la postérité, verser le sang des huguenots, les empereurs romains ont pu, sans appeler notre haine sur leur mémoire, verser le sang des chrétiens et les jeter aux lions dans le cirque frémissant de joie. M. Poirson, comme tous les cœurs généreux, comme tous les esprits droits, condamne et maudit Charles IX; pour éclairer pleinement la conduite de Henri IV, il eût bien fait de développer ce qu'il avait dit dans son précis. Enfin il était de son devoir d'insister sur l'avilissement de la royauté dans la personne du dernier Valois pour expliquer la hardiesse des ligueurs et les espérances de l'Espagne. Henri III appelait sur sa tête le mépris de la France; ses mœurs dissolues, le scandale de ses débauches et la puérilité de sa dévotion le rendaient indigne du trône. M. Poirson, en esquissant le règne du dernier Valois, eût donné plus de relief au règne du premier Bourbon. Comme la substance des prolégomènes réclamés par le sujet de son nouveau livre se trouve dans son précis d'histoire de France, les lecteurs ne peuvent mieux faire que de consulter ce dernier ouvrage pour se préparer à l'intelligence du règne de Henri IV. Ils apprendront en quelques jours ce qu'ils ont besoin de savoir pour saisir la cause et l'enchaînement des faits. S'ils négligent de s'éclairer par cette étude préliminaire, ils assisteront aux batailles, ils suivront les négociations, mais ils ne réussiront pas à démêler l'origine des événemens. Ignorant le caractère des personnages entre qui s'engage la lutte, ils seront réduits aux conjectures.

Avant d'entamer l'histoire du Béarnais, M. Poirson esquisse en quelques pages l'état de l'Europe dans les dernières années du XVIe siècle. Pour ceux qui ont appris ailleurs ce qu'il rappelle, c'est un tableau plein de précision et d'intérêt; mais ce tableau n'est pas à la portée de tous les lecteurs. L'auteur a cru faire tout ce qu'il devait, et sa confiance est d'autant plus excusable, que son nom se rattache à la renaissance des études historiques dans notre université. Par son enseignement oral, par ses livres, il a puissamment contribué à propager parmi la jeunesse la connaissance du passé. C'est un mérite que personne ne lui contestera. Comme il ne sépare pas notre histoire de l'histoire générale de l'Europe, il se contente de rappeler ce qu'il croit connu de ses lecteurs. Je voudrais pouvoir lui donner raison et dire que la génération instruite par ses leçons sait encore aujourd'hui ce qu'elle apprenait il y a trente ans; mais je suis forcé de reconnaître et d'avouer que M. Poirson a trop présumé de la mémoire de ses auditeurs. L'état de l'Espagne et de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre pendant le XVIe siècle n'est pas un sujet familier à tous les esprits. Si je voulais apporter

des preuves, je n'aurais que l'embarras du choix : l'ignorance ou l'oubli de l'histoire est trop facile à démontrer. Non-seulement les poètes qui mettent en scène les plus célèbres personnages du passé leur prêtent des actions et des paroles qui ne s'accordent pas avec leur caractère; mais parmi les hommes qui parlent du haut de la tribune, nous retrouvons trop souvent la même légèreté. Les orateurs qui connaissent la vie politique de leur pays composent une minorité affligeante. La chaire à cet égard n'est guère plus savante que la tribune. Je me souviens d'un sermon fort applaudi où ne manquaient pas les énormités historiques. Le prédicateur affirmait que Charles-Martel avait terrassé l'islamisme, et que François Ier avait exterminé la réforme. Eh bien ! ces énormités excitaient à peine l'étonnement de quelques auditeurs; la foule croyait le prédicateur sur parole. Dans un pays et dans un temps où de telles choses peuvent se dire et passent inaperçues, il est imprudent de compter sur l'érudition et la mémoire des lecteurs. Il ne faut pas leur dire seulement ce qui se rattache directement au sujet du livre, mais leur apprendre ce qu'ils doivent savoir pour saisir le sens de la première page. Et pourquoi nous en étonner? A quoi mène la connaissance de l'histoire? A penser. Ce n'est pas là un sujet de convoitise. Autant vaut dire que l'histoire ne mène à rien. Penser ne donne pas une position, réfléchir sur le passé n'est guère plus utile que de connaître la langue du Céleste-Empire.

L'historien ne néglige rien pour susciter dans l'esprit du lecteur des idées de nature diverse; il envisage avec une égale attention tous les aspects du règne de Henri IV. J'ai parlé de sa méthode, qui me paraît convenir aux sciences naturelles beaucoup mieux qu'à l'histoire. J'ai lieu de croire que mon opinion sera celle de tous les hommes qui ont lu et relu les grands historiens de l'antiquité. Néanmoins cette méthode, que je blâme parce qu'elle remplace la narration par l'exposé des faits, offre à ceux qui veulent étudier un avantage précieux. L'impartialité ou, si l'on veut, l'impassibilité de l'érudit laisse au lecteur une entière liberté. L'analyse des documens originaux, si complète, si fidèle qu'elle soit, ne peut être acceptée comme une œuvre vivante; mais si elle ne présente pas la vérité sous une forme animée, du moins elle la dégage, et celui qui veut l'exprimer n'a plus devant lui qu'une tâche facile. Il y a bien des livres historiques d'une forme plus séduisante qui ne portent pas le même profit. M. Poirson excelle à classer les faits. Il introduit dans son livre une nomenclature sévère qui plaît à tous les bons esprits. Il croit que l'émotion se concilie malaisément avec les devoirs de l'enseignement, et comme son but n'est pas de nous offrir un plaisir passager, mais de graver dans notre mémoire l'image de la vérité, il se

défie de l'émotion. Aussi son livre, envisagé au point de vue didactique, réunira de nombreux suffrages. Quant aux gens du monde qui cherchent dans l'histoire une distraction plutôt qu'un enseignement, je crains fort qu'ils ne lisent pas sans désappointement cette nomenclature de faits si laborieusement réunis. Qu'importe à l'auteur? Il a touché le but qu'il se proposait, et ne regrettera pas ses veilles. Il y a d'ailleurs dans ces pages, qui effarouchent d'abord les esprits frivoles par leur physionomie austère, de quoi exciter la curiosité. Les indolens, les désœuvrés qui ont peine à porter le poids de leurs loisirs, s'ils réussissent à surmonter leur frayeur, s'applaudiront bientôt de leur courage. Après avoir lu d'un œil attentif les cent premières pages, ils s'étonneront du monde nouveau qui s'ouvrira devant eux. Le spectacle des choses accomplies dans une période de vingt et un ans, en détachant leur pensée des mille puérilités dont leur vie se compose, leur donnera d'eux-mêmes une opinion meilleure. L'austérité de la forme, qui décourage les esprits sans vigueur, est une épreuve salutaire pour les esprits qui ne sont qu'engourdis et se réchauffent aux rayons de la vérité. On a tenté depuis quelques années de rendre la science amusante, et je ne crois pas que la science y ait gagné grand'chose. La science qu'on déclare ennuyeuse a cela d'excellent, qu'elle commande le silence et la modestie à ceux qu'elle effarouche. La science amusante fait croire aux ignorans qu'ils en savent assez pour parler en toute occasion, à tout propos. On aura beau s'évertuer, on ne fera jamais de l'histoire une lecture divertissante comme les contes de Perrault. L'intelligence du passé exige autant d'attention que l'intelligence des phénomènes astronomiques et physiologiques. M. Poirson n'a pas tenté de rendre amusant le règne de Henri IV, je ne m'en plains pas, car je ne confondrai jamais l'émotion produite par un récit bien fait avec le plaisir futile que donne le passé arrangé en roman.

Nous pouvons, après avoir lu le livre de M. Poirson, dessiner le caractère politique de Henri IV. Il ne dit rien de nouveau quant aux conclusions, mais les idées reçues trouvent dans les documens qu'il produit une confirmation imposante. Ce qui paraît évident dans la conduite de Henri IV de 1589 à 1594, c'est qu'il a parfaitement compris son rôle, et s'est attaché à le remplir avec une résolution qui devait amener le succès. Or quel était ce rôle? C'était un rôle de conciliation. Appartenant à la religion réformée, qui n'était pas celle de la majorité des Français, il ne pouvait, sans s'avilir, sans se déshonorer, abjurer la foi de sa famille. Il a très bien senti le côté délicat de sa position, et avant d'abjurer il a voulu conquérir son royaume. Il y avait dans la tâche qui lui était échue des difficultés sans nombre. Il en a triomphé avec un courage, avec une sagacité au-dessus de

tout éloge. Ce qu'il a fait, bien peu d'hommes auraient pu le faire. Tous ceux qui ont étudié d'un œil attentif les luttes soutenues par le Béarnais de 1589 à 1594 rendront pleine justice à son énergie en même temps qu'à la souplesse de son caractère. Intrépide en face du danger, il savait charmer, convertir ses adversaires devenus prisonniers. Or, pour un roi qui doit conquérir son royaume, ce n'est pas là un médiocre avantage. Toutes les fois qu'il trouvait l'occasion de ramener ou d'amener à son parti un homme nourri d'autres convictions, il n'omettait rien pour atteindre son but. Naïf dans son commerce particulier, naïf jusqu'à l'abandon, il défiait les plus habiles lorsqu'il s'agissait de rallier à son drapeau des convictions chancelantes. C'est ce qui lui donne dans l'histoire une physionomie à part. Il y a cela de singulier dans le premier Bourbon qui ait régné sur la France, qu'il paraissait libre, imprudent dans ses manières, dans ses propos, jusqu'à compromettre la dignité de la couronne, et que cependant il n'a jamais été bon et familier sans profit. C'est pour les souverains une leçon sur laquelle je n'ai pas besoin d'insister. Henri IV, avec le ton de sa parole, avec la simplicité de son langage, a autant fait pour lui-même et pour la France qu'avec ses batailles gagnées. La victoire d'Arques lui a conquis moins de terrain que son aménité, la souplesse de son langage et la grâce de son accueil. Ce n'est pas sans raison que le peuple bénit sa mémoire

L'historien ne tient pas à paraître nouveau, il tient à demeurer vrai. Pourvu que la vérité se propage et fasse son chemin, il est satisfait. Il n'essaie pas de présenter sous un aspect inattendu les combats de Henri IV contre Mayenne. Il se borne à enregistrer les défaites et les victoires, et quand il voit le Béarnais triompher, il mesure pied à pied le terrain conquis par le vainqueur. Cette méthode pourra sembler singulière aux lecteurs qui ont vécu dans le commerce des historiens modernes. Habitués aux coups de théâtre, et, comme on l'a dit récemment, toujours prêts à contempler l'inattendu, ils pourront trouver que M. Poirson marche terre à terre et ne sort pas assez souvent des routes battues. Malgré mon amour pour la nouveauté, je ne saurais donner tort à M. Poirson. J'aime mieux, qu'on me le pardonne, une vérité consacrée, fût-elle même vieille de vingt années, qu'un paradoxe éclatant paré de toutes les grâces du langage. M. Poirson, en dessinant la figure de Henri IV, a consulté Tallemant des Réaux moins souvent que Du Fay, petit-fils de L'Hôpital. Qui oserait s'en plaindre? Au lieu d'anecdotes plaisantes ou scandaleuses, nous avons des traits qui appartiennent à l'histoire. Nous pouvons trouver que Du Fay apporte un peu trop de pompe dans l'expression de son sentiment, mais nous sommes du moins forcés de reconnaître qu'il y a dans ses discours un accent de sincérité.

Henri IV, après avoir conquis son royaume pied à pied, s'occupa sérieusement de l'administration intérieure de la France. Il avait fait la guerre avec courage, de façon à se concilier la sympathie et l'admiration des plus braves. Dès qu'il fut maître incontesté du trône, il sentit le besoin de justifier sa conquête, et voulut répandre sur ses sujets tous les bienfaits de la paix. Doué d'une vive intelligence, mais incapable d'une longue attention, il se faisait lire pendant une demi-heure le *Théâtre de l'Agriculture* d'Olivier de Serres, et se préparait ainsi à l'œuvre de pacification qu'il avait entreprise. Avant d'abjurer, il avait voulu vaincre, et son abjuration échappait ainsi à tout reproche de lâcheté. Maître absolu du royaume de France, il choisit pour but unique de ses efforts la dignité de son pays et le bonheur de ses sujets. C'est là le caractère que lui ont assigné les devanciers de M. Poirson, et le nouvel historien n'y a rien changé. Est-ce donc à dire que son livre soit inutile? Loin de moi cette pensée. Toutes les fois qu'une idée vraie se trouve confirmée par des faits nouveaux, on doit s'en applaudir. M. Poirson célèbre avec un égal empressement les victoires glorieuses et les bienfaits de la paix. Après avoir lu les documens réunis par lui, on se sent pénétré d'une respectueuse admiration pour le Béarnais, qui fut d'abord un grand *roi de guerre,* et plus tard le protecteur assidu, éclairé des gentilshommes campagnards de son royaume. Il rêvait pour l'abaissement de la maison d'Autriche ce que Richelieu réalisa plus tard, mais il voulait l'accomplir dans d'autres conditions. Sa diplomatie généreuse et loyale se conciliait avec le respect des seigneuries locales. Avait-il tort? J'abandonne la réponse à ceux qui ont suivi le développement politique de la France de 1610 à 1643. Ce qu'il y a de certain, c'est que la politique intérieure et la diplomatie de la France sou Henri IV ont pour la morale publique un aspect plus satisfaisant que la politique intérieure et la diplomatie de Richelieu. Permis à ceux qui ne voient dans les révolutions nationales que des accès de fièvre de dire que la tyrannie de Richelieu est pleinement justifiée par l'arrogance de l'aristocratie. Avec de pareilles théories, on trouve moyen d'amnistier les plus grandes cruautés. Quant à nous, qui plaçons en toute occasion le droit au-dessus du fait, nous ne plions pas le genou devant la puissance de Richelieu, et nous préférons le gouvernement conciliateur du roi Henri IV au gouvernement tyrannique du cardinal-ministre. L'échafaud envisagé comme remède drastique n'est pas de notre goût, et nous croyons que tous les hommes d'état vraiment dignes de ce nom partagent à cet égard notre répugnance. La hache n'est pas un argument, le sang qui coule n'est pas un aveu d erreur; ceux qui mettent Richelieu au-dessus de Henri IV me paraissent l'avoir oublié.

Tous les rois qui ont laissé dans l'histoire une trace glorieuse de leur passage comprenaient qu'ils avaient une tâche à remplir, et que le pouvoir ne leur était pas donné pour contenter leurs passions et leurs caprices. Henri IV était du nombre de ces rois. Il savait que sa tâche était de réconcilier les partis, et s'il n'a pas accompli son dessein comme il le souhaitait, il faut du moins lui rendre cette justice, qu'il n'a rien négligé pour toucher le but de son ambition. Sans être doué d'une intelligence supérieure, il possédait une sagacité qui pouvait abuser ses contemporains. Sa force était dans l'intelligence du passé. Toute sa vie politique doit s'expliquer par une préoccupation unique et constante : il voulait effacer autant qu'il était en lui le souvenir de la Saint-Barthélemy. Parvenu au trône après l'avilissement de la royauté par Henri III, il songeait surtout à réhabiliter la royauté, rendue odieuse par Charles IX. Le règne de Henri IV ainsi envisagé est un de ceux qui méritent l'attention la plus sérieuse et la plus sympathique. La réforme, combattue par François Ier avec le secours du bûcher, avait grandi dans la lutte. Charles IX avait cru pouvoir l'exterminer en versant le sang à flots; mais le sang criait vengeance, et la réforme grandissait toujours. L'Espagne prit en main la cause de l'église romaine; Henri III, affaibli par la débauche, répondit à la ligue par le meurtre de Blois. Henri IV prit pour règle de sa conduite le souvenir de François Ier, de Charles IX et de Henri III. Il sentit le besoin de réunir tous ses sujets dans une foi commune, et comme il désespérait de les réunir au pied des autels, il voulut du moins qu'ils fussent animés d'une confiance unanime dans la royauté. Nous savons par le témoignage des contemporains que ses vœux n'étaient pas demeurés stériles. Après avoir gagné sa couronne sur les champs de bataille, il s'efforçait d'effacer le souvenir de ses victoires, et confondait dans une même affection les vainqueurs et les vaincus. Pour conquérir le trône dans ces années difficiles, le courage ne suffisait pas; il fallait jouer sa vie comme un soldat, et ruser comme si l'on ne payait pas de sa personne. Les seigneurs rangés sous le drapeau du Béarnais craignaient de vaincre trop vite et ménageaient leurs succès pour ne pas devenir inutiles. Pour garder près de soi de pareils capitaines, il devait unir la patience à la générosité. Il n'a pas failli un seul jour à ce double devoir. Il leur pardonnait de ne pas pousser trop avant ses affaires sans avoir arrangé leur fortune. S'il était permis de pénétrer, à la distance où nous sommes, les pensées secrètes du vainqueur d'Arques, je dirais qu'il n'aimait pas la royauté pour le seul plaisir de régner, mais pour le bonheur de faire le bien dans la plénitude de sa volonté. Je n'irais pas jusqu'à lui prêter le sentiment démocratique : son éducation, demeurée très incomplète, ne lui avait

pas révélé de tels sentimens; mais s'il ne se croyait pas pétri du même limon que ses sujets, il trouvait dans la supériorité qu'il s'attribuait un puissant aiguillon. Il voulait le bien non-seulement par générosité de nature, mais par fierté de race. Il faut bénir de telles erreurs qui peuvent invoquer de telles excuses. Henri IV, malgré ses faiblesses, n'a pas besoin d'être défendu. Il a trop bien compris son rôle, il a dépensé trop d'énergie et de sagacité au service de la justice, pour que la postérité estime toutes ses actions avec une sévérité absolue.

Parmi les adversaires les plus acharnés du roi de France, nous rencontrons les coreligionnaires du roi de Navarre. J'excuserais leurs rancunes, si le Béarnais n'eût pas triomphé avant d'abjurer; mais quand il entra dans le sein de l'église romaine, il avait prouvé à ses ennemis, l'épée à la main, qu'il était en mesure de les contenir et de les dominer. Son abjuration n'était donc pas une lâcheté. Les protestans qui veulent trouver dans cette résolution toute politique un sujet de condamnation ne paraissent pas tenir compte de la condition où il était placé. Sans doute, pour me servir d'une expression mondaine, son abjuration arrangeait ses affaires; mais il avait vaincu assez souvent pour les arranger sans abjurer : voilà ce qu'oublient ses adversaires protestans. D'ailleurs, et c'est là ce qui demeure son éternel honneur, en abandonnant le parti de la réforme, il ne s'est pas tourné contre les réformés. Il n'a pas persécuté ceux qu'il avait conduits à la victoire. Ce n'est pas une abjuration digne de mépris que celle d'un roi qui garde son affection à ses compagnons d'armes après avoir renoncé à leur croyance. L'histoire est pleine de conversions et d'apostasies qui se traduisent en cruelles représailles, pleine de vainqueurs qui renient la cause victorieuse, et se font pardonner leur victoire en frappant ceux qui les ont servis au péril de leur vie. La mémoire de Henri IV n'est pas souillée d'une pareille tache. Assis sur le trône, il a respecté la liberté de conscience, qu'il avait défendue de son épée. Il avait senti la nécessité d'abaisser la maison d'Autriche, et Richelieu n'a fait que suivre ses desseins. C'est là sans doute une preuve de sagacité, mais qui ne suffirait pas pour justifier le rang glorieux qu'il occupe dans l'histoire de notre pays. A mes yeux, son titre le plus solide, c'est d'avoir fait le bien dans la mesure de sa puissance, de n'avoir pas renié ses amis huguenots en embrassant la foi catholique. Il avait maudit la Saint-Barthélemy, il aurait cru s'y associer par la pensée, en répondre devant Dieu comme un complice dévoué, s'il n'eût pas traité ses sujets huguenots avec la même bienveillance que ses sujets catholiques. Vainement dira-t-on que cette justice égale pour tous était un trait d'habileté; c'était aussi un trait de courage, car, en ne témoignant pas la même sympa-

thie aux deux croyances, il eût rendu son règne plus facile. Son respect pour la liberté de conscience, en faisant de son gouvernement une tâche plus laborieuse, a marqué sa place parmi les souverains les plus aimés.

Le livre de M. Poirson, écrit en vue de la seule vérité, semble destiné à justifier la vénération traditionnelle qui entoure le nom de Henri IV. Après avoir lu ces pages savantes, où l'œil le plus clairvoyant ne saurait surprendre le désir de conquérir la faveur populaire en atténuant la portée d'un fait, on sent que la sympathie des générations qui nous ont précédés ne s'est point égarée. Henri IV n'était pas un homme de génie; mais quoiqu'il fît semblant de se décider par lui-même en toute occasion, il écoutait avec attention, avec profit les avis qui combattaient le sien. Ceux qui lui apportaient leur pensée, heureux de la voir appliquée, lui en laissaient volontiers l'honneur et ne songeaient pas à se plaindre. Il se montrait si joyeux d'accomplir un dessein qu'il n'avait pas formé, que l'indiscrétion eût été de mauvais goût. Comment ne pas accepter sans dépit ce petit manége de roi? Les souverains ne savent pas tout; ils s'instruisent, comme les autres hommes, à la sueur de leur front; c'est chez eux un travers fréquent de ne vouloir pas avouer qu'ils ignorent. Pourvu qu'ils consentent à écouter ceux qui savent, on aurait mauvaise grâce à leur demander un aveu en forme. Henri IV, dont la pensée n'embrassait pas un vaste horizon, mais qui possédait pour le gouvernement une aptitude singulière, aimait à s'instruire, à s'éclairer, pour se tenir à la hauteur de sa tâche. Non-seulement il écoutait sans impatience ceux qui venaient solliciter son attention pour leurs projets, mais il interrogeait avec empressement les hommes dont le savoir était prouvé, pour donner à ses idées personnelles une forme plus précise et les rendre plus facilement applicables. De la part d'un souverain, cela s'appelle modestie. M. Poirson, en dessinant la figure de Henri IV, n'essaie pas de dissimuler ses faiblesses; il ne tente pas de grouper les témoignages qui s'accordent avec ses prédilections, en laissant dans l'ombre ceux qui pourraient les blesser. Il dit ce qu'il sait, il nous associe à ses lectures, et arrive sans effort au but qu'il se proposait. Si les contemporains eussent donné tort à la tradition populaire, M. Poirson s'en fût affligé sans doute, mais il n'aurait pas lutté contre l'évidence. Les contemporains l'ont affermi dans sa croyance, il s'en réjouit, et ne cherche pas à le cacher. Ce qui excite surtout son admiration dans le Béarnais après l'amour de la justice, c'est l'art de gagner les cœurs. C'est en effet un don précieux chez un souverain, et l'art de se faire aimer entre pour beaucoup dans la pratique du gouvernement. La crainte contient, l'affection entraîne; Henri IV ne l'ignorait pas.

Or tous les traits que je rassemble ici se trouvent épars dans le livre de M. Poirson. Après avoir lu les trois volumes qu'il vient de publier, on connaît le Béarnais comme si l'on avait vécu dans son intimité. On l'a suivi sur les champs de bataille, on a surpris le secret de ses entretiens avec ses conseillers, on connaît le mobile de ses actions, on n'a plus rien à souhaiter pour former son jugement. On regrette avec lui que Henri IV n'ait pas gardé le trône pendant quelques années de plus pour continuer son œuvre, sinon pour l'achever, car dans le domaine politique il n'y a pas d'œuvre qui s'achève. Les desseins commencés dans la paix sont interrompus et souvent ajournés à long terme par une guerre inattendue. Une chose digne de remarque dans les derniers temps de ce règne glorieux et bienfaisant, c'est le soin avec lequel le souverain s'appliquait à tenir les seigneurs éloignés de la cour. Il tenait à les voir ou du moins à les savoir activement occupés de l'administration de leurs domaines, et ne craignait pas le réveil de la puissance féodale. Il voulait une aristocratie agricole, et, si le temps ne lui eût pas manqué pour accomplir son vœu, le gouvernement de Richelieu n'aurait pas ordonné tant de supplices avec la signature de Louis XIII. A Dieu ne plaise que j'essaie de refaire le passé au gré de mes conjectures : ce serait pour moi et pour le lecteur un passe-temps puéril. Cependant, comme j'ai une foi profonde dans la liberté humaine, je ne crois pas à la nécessité des événemens. Il ne m'est donc pas défendu de me demander ce qu'aurait pu devenir la France, si Henri IV eût vécu seulement dix années de plus. Le pouvoir royal, affranchi dans une certaine mesure par l'éloignement de l'aristocratie, mais soumis au contrôle de l'opinion, aurait pu réaliser les réformes qu'il méditait. La hache de Richelieu n'aurait pas tranché tant de têtes, et Louis XIV n'aurait pas trouvé le sol préparé pour l'établissement de la monarchie absolue. Si l'aristocratie ne se fût pas avilie en quittant ses châteaux pour mendier des charges de cour, les scandales de la régence et du règne de Louis XV devenaient impossibles, et Louis XVI, malgré la médiocrité de son intelligence, entouré de conseillers éclairés, aurait peut-être suffi à sa tâche. Turgot aurait repris les projets de Sully en les agrandissant. Il y a dans l'enchaînement de ces idées quelque chose de plus qu'un rêve, et le livre de M. Poirson les suggère naturellement. Sans doute il n'est pas donné à la sagesse humaine de prévenir les secousses politiques, il y a dans la vie des nations comme dans la vie des individus des crises que nulle prévoyance ne saurait conjurer; mais il n'est pas interdit aux souverains pénétrés de leurs devoirs d'en diminuer le nombre et le danger. Henri IV est de cette famille de souverains heureusement inspirés. Doué de facultés qui ne l'élevaient pas au-dessus du niveau commun, il avait conquis l'affection et le dévouement de ses sujets

par le respect du droit, par la pratique de la justice. S'il lui est arrivé plus d'une fois, au début de son gouvernement, d'accepter des compromis que sa conscience ne ratifiait pas, nous devons lui pardonner cette faiblesse, car il a fait tout ce qui était en lui pour en effacer le souvenir. S'il n'est pas demeuré à l'abri de tout reproche, il a fait assez de bien pour qu'on excuse ses défaillances.

J'ai dit librement ce que je pense du livre de M. Poirson. Quoique je le compte parmi les maîtres de ma jeunesse sans avoir jamais assisté à ses leçons, je n'ai pas cru devoir atténuer pour lui ce qui me paraît la vérité. J'honore son érudition, qui lui a coûté tant de veilles. Les sentimens généreux qui animent toutes ses pages excitent ma sympathie. Cependant je suis obligé de reconnaître qu'il ne réunit pas l'art à la science de l'historien. Si je parlais autrement, je parlerais contre ma pensée, et M. Poirson ne m'en saurait aucun gré. Il cultive la science pour la science elle-même, et la connaissance complète des faits qu'il étudie suffit à le contenter. D'ailleurs, quand je compare son livre aux trois quarts des livres qui se publient aujourd'hui, et qu'on nous donne pour des compositions historiques, je me sens porté à excuser sa prédilection pour la science pure. Son livre nous explique les campagnes, le gouvernement, les finances, la diplomatie de Henri IV. Les œuvres historiques applaudies dans les salons, que les désœuvrés dévorent d'un œil avide, ne sont guère qu'un assemblage de mots sonores. Aussi, quoique l'art fasse défaut dans cette composition savante, je souhaite de grand cœur qu'il s'en produise beaucoup de pareilles, car on peut dire sans exagération que l'auteur a épuisé son sujet, et l'habileté suprême, aux yeux du plus grand nombre, est de l'effleurer si légèrement, que le lecteur ne se défie jamais de vous. C'est là ce qu'on appelle l'élégance, le charme du style. Bien dire sans trop dire, parler à l'imagination sans commander l'attention avec trop d'autorité, voilà le moyen de plaire; on laisse aux érudits l'ennui de traiter les questions qui se présentent, hélas! sur tous les sentiers de l'histoire. Les érudits ont du temps de reste pour un pareil labeur, et d'ailleurs c'est leur métier. A quoi bon empiéter sur leur besogne? Quant aux lecteurs du monde, il faut offrir à leur appétit un régal plus friand. On esquisse pour eux quelques détails biographiques, en ayant soin de nommer les questions qu'on se dispense de traiter, et l'on gagne ainsi un brevet d'historien. Ceux qui veulent savoir posent le livre après avoir tourné la vingtième page; mais sur cent lecteurs qui ouvrent un livre, combien veulent s'instruire? On cherche à tromper l'ennui, et pourvu que la curiosité soit excitée, on ne demande rien de plus.

L'*Histoire du Règne de Henri IV* est écrite pour ceux qui veulent connaître le passé. C'est la science toute nue, mais c'est la science.

Je ne fais pas fi d'un récit bien ordonné; j'aime et j'admire l'emploi de l'imagination, lors même qu'il s'agit de représenter un fait réel. Cependant je verrais avec joie se produire des œuvres consacrées à l'enseignement du passé, où l'imagination ne jouerait aucun rôle, car le moyen le plus sûr d'élever l'esprit public, c'est d'offrir à la génération présente la vie des générations qui nous ont précédés. Pour agrandir le champ de la pensée, pour donner aux sentimens plus de vigueur et de générosité, il ne s'agit pas de chercher dans les événemens accomplis des épisodes singuliers, des scènes émouvantes; il s'agit de suivre pas à pas la lutte du droit contre le fait. Si l'art vient s'ajouter à la science, tant mieux; mais l'historien qui veut émouvoir à tout prix est bien près de ne vouloir rien enseigner. Or, quoique M. Poirson n'ait pas dit sur la réforme tout ce qu'il pouvait, tout ce qu'il devait dire pour éclairer le règne de Henri IV, il ne présente jamais un fait sans en mesurer la portée, sans en exprimer le sens moral, et ce mérite lui assigne parmi les érudits une place à part.

Que d'autres le suivent dans la voie où il est entré, qu'ils fouillent le passé sans préoccupation étrangère à la science, et la foule comprendra tout ce qu'il y a de honteux dans l'indifférence politique. Ceux qui ne vivent que pour eux-mêmes n'oseront plus avouer leurs secrètes pensées. L'homme dépourvu du sentiment de la responsabilité est une chose dont tous les gouvernemens disposent à leur gré. Or l'histoire écrite par un esprit sérieux excite infailliblement le sentiment de la responsabilité, qui manque au plus grand nombre. Ceux qui lisent le récit des événemens politiques sans comprendre que toute action sollicite un jugement ne comptent pas parmi les hommes intelligens : ce n'est pas à eux que l'historien s'adresse; mais il y a des milliers de lecteurs qui n'attendent qu'un guide pour marcher dans le droit chemin. M. Poirson, pour qui le bien n'est que le vrai mis en œuvre, sait depuis longtemps que le récit des événemens n'est pas un délassement, mais une leçon. Que ceux qui peuvent le suivre prennent courage. Si la popularité leur échappe, s'ils ne sont pas vantés dans les salons oisifs, ils auront une joie meilleure et plus solide que la popularité, le sentiment du devoir accompli. Ils verront la génération nouvelle attentive au présent, parce qu'elle connaîtra les luttes et les souffrances de ses aïeux, et ils pourront se dire avec orgueil : « L'esprit qui anime cette génération est notre esprit; elle vit de notre pensée. » Cette joie n'est-elle pas une assez belle récompense?

GUSTAVE PLANCHE.

GEORGE SAND

SES MÉMOIRES ET SON THÉATRE

Dans ce monde éclatant et varié de l'imagination, il y a des talens dont la nature est un problème moral autant que littéraire. Ils réunissent tous les dons de la séduction, et ils portent le germe des plus dangereuses faiblesses. — Leur essence est semblable à celle de ces fleurs dont le parfum capiteux trouble et énerve. Ils ont la grâce sans la pureté; ils ont l'éloquence extérieure, ils manquent de cette séve généreuse des esprits nourris dans une saine atmosphère; ils ont l'instinct ardent de la passion, ils n'ont pas le sentiment de ce qui la relève et l'ennoblit. On dirait que chacune de leurs qualités est ternie par une ombre tous les jours envahissante, ou plutôt ils sont dans tout leur être un mélange de lumière et d'ombre, de bien et de mal, se livrant un perpétuel combat, dont chaque notion morale est par malheur le prix. Tant que la jeunesse dure, le charme de l'éloquence couvre merveilleusement cette lutte intérieure, en lui donnant presque un aspect héroïque, et jette dans les imaginations une sorte d'éblouissement. Dans le premier essor d'une nature vigoureuse, rien n'est plus difficile que de démêler le vrai et le faux, l'entraînement juste et le pli fatal d'une secrète corruption d'esprit; mais à mesure que les années passent, le charme s'atténue, les défauts se prononcent, et l'éclat de la parole ne parvient plus à dissimuler le vide de la pensée. L'heureuse fécondité se change en abondance verbeuse, l'élan passionné se fige et devient le froid sophisme. Est-ce le même esprit? est-ce la même imagination? Il semble qu'il se soit opéré une métamorphose, et cependant il n'en est rien; seulement le temps vient, il agit sur le talent comme il agit sur ces

beautés un peu étranges et sans durée, auxquelles il ravit leur premier prestige, pour ne laisser subsister que les saillies inquiétantes et accusatrices, les traits crians, disparates et souvent vulgaires.

N'est-ce point l'histoire de ce talent qui s'est jeté dans la mêlée littéraire de notre siècle sous le nom de George Sand? Peu d'esprits ont eu au même degré que Mme Sand le privilége de captiver les âmes. Elle a été un des poètes de ce temps les plus passionnés et les plus écoutés. Ses inventions et ses peintures ont semblé une révélation du monde intérieur hardiment dévoilé par une main de femme. Tout au plus, en scrutant de près de telles hardiesses, pouvait-on se permettre de répéter à l'écrivain la question que Stenio adresse à Lélia : « Qui es-tu?... A coup sûr, tu n'es pas un être pétri du même limon que nous; tu n'es pas une créature humaine. » Pour ce talent aussi, le temps a fait son œuvre, et en observant cette vie de poète, en rassemblant par la pensée les traits épars dans tant de créations heureuses, on se prend à dire : Ici fut la vive et ardente éloquence d'Indiana et de Valentine, là la grâce élégiaque et touchante de Geneviève et d'André. — Que reste-t-il? Il reste toujours sans doute la même nature qui semble retrouver par instans ses dons merveilleux; mais c'est la même nature, avec ses qualités diminuées et ses défauts exagérés. D'une main qui paraît trop souvent avoir perdu sa puissance, Mme Sand ourdit une multitude d'œuvres de théâtre, *Favilla* après *Claudie, Lucie* après *Favilla,* et *Françoise* après *Lucie,* sans compter la pâle imitation d'un des drames romanesques de Shakspeare. Un jour, — il y a plus d'un siècle, il y a un an, — elle déroule cette incompréhensible et insipide vision d'*Evenor et Leucippe,* qui n'exprime ni un idéal saisissable ni la vérité humaine; hier encore, elle racontait les aventures de *la Daniella,* une de ces histoires semi-poétiques, semi-sensuelles, qui ne laissent pas de devenir vulgaires en abusant de l'Italie et des filles de la nature. Dans l'intervalle, elle a, elle aussi, ses conversations ou ses divagations *autour de la table,* moins éloquentes à coup sûr que celles du critique anglais. Dans ces dernières années enfin, Mme Sand a écrit ce livre de ses impressions et de ses souvenirs intimes, — l'*Histoire de ma vie*, — qui commente, résume et clot une carrière d'un quart de siècle : livre singulier où l'auteur a résolu le problème de raconter sa vie sans se faire très exactement connaître, mais non sans dissiper beaucoup d'illusions, et en donnant surtout le droit de serrer de plus près ce talent pour lui demander ce qu'il est définitivement, d'où il vient, où il va.

Le nom de Mme Sand se lie à toute une époque qui disparaît déjà derrière nous, à une période de grandes tentatives et de grandes déceptions. Qu'on se reporte un instant vers une heure précise de cette époque si étrangement vivante dans sa confusion, vers 1830 :

une double révolution transformait à la fois les lettres et la politique. Dans la poésie lyrique comme dans la philosophie, dans l'histoire comme dans le roman ou au théâtre, partout éclatait un souffle ardent d'innovation. Enivrés par la lutte, les esprits poursuivaient la liberté dans l'art, l'originalité dans l'expression de la vie humaine, de même que dans la politique ils cherchaient, ils pensaient avoir trouvé la liberté incontestée et durable. C'est dans cette atmosphère brûlante du lendemain d'une révolution, dans ce pêle-mêle d'idées et de systèmes, crise morale d'une civilisation, que se révélait tout à coup un talent nouveau, inconnu la veille, et qui semblait n'avoir rien de commun avec les écoles régnantes. Ce nom même de George Sand inscrit sur les premières pages d'*Indiana* et de *Valentine*, qui paraissaient à peu d'intervalle, avait je ne sais quoi d'imprévu et de mystérieux, en sortant soudainement de l'obscurité. Était-ce le nom d'un homme? était-ce une femme qui prenait un déguisement pour mettre le pied sur la scène, après avoir fait, elle aussi, sa révolution de juillet? On ne le savait encore, bien qu'en regardant de près il fût difficile de se méprendre. Une chose n'offrait point de doute, c'était le talent de l'écrivain nouveau. *Indiana* et *Valentine* n'étaient point, il s'en faut, des œuvres accomplies, dans la plus entière acception de ce mot; mais à tout ce qui portait la trace de l'inexpérience, à ce qui pouvait passer pour une réminiscence personnelle, venait se joindre d'une façon visible l'accent vibrant du poète, l'art d'un peintre émouvant et hardi. L'auteur avait surtout entre les écrivains de son temps le don merveilleux de faire mouvoir le drame de la passion humaine au sein d'un paysage enchanteur.

Vous souvenez-vous de cette scène de la Vallée-Noire où, sous la chaleur du jour, tous ces personnages, Valentine, Benedict, Louise, Athénaïs, se reposent à l'ombre, au bord de l'Indre? Louise, d'une main distraite, jette des feuilles dans le courant; Valentine contemple le jeune homme sans s'avouer ce qu'elle éprouve; Benedict suit dans l'eau les traits fuyans de Valentine, le cœur gonflé d'un amour naissant. Tout vit, tout palpite dans cette scène muette. C'est là ce qui n'a point vieilli, ce qui conserve sa jeunesse et sa fraîcheur. A cette époque et dans les années suivantes encore, Mme Sand se laissait aller avec une sorte de bonne grâce à la vie littéraire, jouissant de son succès avec une insouciance peut-être un peu affectée, restant dans son rôle de conteur et dominant tout autour d'elle par la séduction. Ses amis lui avaient décerné dans l'intimité le titre de reine de France, et ils n'ont pas perdu le souvenir d'un repas presque célèbre d'où le penseur Jouffroy se retira subjugué par cette image vivante de la poésie qui devait un jour se glisser dans la république malgré Platon,

et non sans justifier quelque peu les exclusifs dédains du philosophe grec. On en était alors au charme des premiers ouvrages, et ce charme était grand. Seulement, jusque dans ces premiers tableaux, à travers le mélange des qualités littéraires les plus brillantes, il est facile aujourd'hui de distinguer le cri de la nature révoltée, la déclamation prête à déborder. On ne peut surtout s'empêcher de reconnaître une secrète et menaçante parenté entre cette inspiration et les théories sociales de l'époque. En un mot, à côté du génie heureux il y avait une imagination mobile et inassouvie, capable de subir toutes les influences et de succomber à tous les piéges, si même elle n'allait au-devant des plus grossiers, parce que ceux-ci flattaient mieux ses instincts.

Cette lutte intime entre les bons et les mauvais élémens au sein d'une organisation rare à travers tout, c'est l'histoire tout entière de George Sand. Dans cette nature, il y a comme deux êtres qui se combattent. Il y a un poète qui n'a qu'à rester lui-même pour raconter, analyser ou peindre supérieurement, et qui écrit alors les scènes charmantes de *Valentine* ou *André*, certaines pages des *Lettres d'un Voyageur* ou *Mauprat*, et il y a un esprit à qui la vérité et le naturel ne suffisent pas, qui semble altéré de chimères et de romanesque. — Eh quoi! dira-t-on, le romanesque n'est-il point à sa place dans le roman? Ceci a besoin d'une explication : il y a en effet un genre de romanesque qui est l'œuvre délicate et juste de l'imagination et qui est l'essence du roman dans tous les temps. C'est cette partie idéale que l'art ajoute en quelque sorte à la réalité humaine en la recomposant, en la transfigurant. C'est ce monde d'êtres fictifs que la pensée crée, qui n'ont jamais vécu, mais qui gardent le caractère de la vérité morale par les idées et par les émotions qu'ils expriment. Les aventures sont fabuleuses, les sentimens sont puisés au plus profond de l'âme. C'est ce qu'on pourrait appeler le romanesque vrai, par opposition à un romanesque d'une autre nature qui vit d'idées fausses, de faux sentimens et de fausses exaltations, qui substitue le système et la conception chimérique à l'humanité réelle ou idéalisée. Ici tout prend une couleur factice, tout disparaît dans un travestissement violent que l'art le plus savant ne peut parvenir tout au plus qu'à pallier.

Le goût du romanesque faux, c'est la maladie secrète et envahissante chez l'auteur d'*Indiana*. Mme Sand raconte dans ses mémoires que, jeune encore, elle s'était créé un personnage idéal qui la suivait partout et dont elle faisait le héros d'un roman perpétuel; elle lui avait donné le nom de *Corambé*. L'invention n'est point absolument neuve : elle rappelle presque, quoique n'ayant ni la même puissance, ni la même poésie, cette *sylphide* dans laquelle Chateaubriand résumait tous les rêves, toutes les ardeurs de sa jeunesse.

Elle n'est pas moins curieuse par la lumière qu'elle jette sur le développement moral de l'écrivain. Considérez d'abord que Corambé n'a point de sexe bien déterminé, chose essentielle! L'enfant qui devait être Mme Sand, anticipant un peu trop peut-être sur les procédés futurs de l'auteur, fait subir à son héros toute sorte de métamorphoses, et rassemble en lui tous les traits préférés. Corambé a quelque chose de Jésus et beaucoup des déesses païennes. Tout cela forme un assemblage très merveilleux pour une imagination enfantine. Ajoutez quelques années, changez le nom; Corambé deviendra l'orageuse Lélia. Lélia participe aussi de cette nature qui flotte entre tous les sexes et qui n'a rien d'humain. Ce n'est point un type, comme René ou Werther, résumant les inquiétudes et les mélancolies d'un temps. Je ne sais si Lélia a vécu, si elle est morte en faisant à Trenmor la dernière confidence de son scepticisme dans la solitude de sa montagne. Je crois bien qu'en se guindant en héroïne de l'idéal, elle a l'ambition de réaliser quelque type de femme supérieure au sein d'une société menacée de dissolution. Elle s'est trompée certainement; pour peu qu'on analyse cette héroïne, elle ne fut jamais qu'un être à part prétendant ériger en loi son humeur exceptionnelle, cherchant à se mettre au-dessus des obligations et des faiblesses de la vie et se faisant une grandeur de son impuissance, un être pétri de désirs et de dégoûts, passant des curiosités dépravées à une sorte de mysticisme incohérent, et s'enveloppant, si l'on peut ainsi parler, dans l'ombre de ses passions et de ses pensées comme dans une triste auréole. Sans sexe et sans vérité, cette créature étrange ne s'élève point à la hauteur d'un personnage de l'idéal. Elle ne semble faite que pour plier sous le regard de quelque sophiste comme Trenmor, pour briser quelque poète comme Stenio, et laisser une marque indélébile dans l'âme de ceux qui l'auront connue sans jamais avoir son secret. *Lélia*, c'est le faux romanesque dans son épanouissement, dans sa première invasion, lorsque la maladie originelle se cache encore sous l'exubérance de l'imagination.

Bien des années sont passées depuis *Lélia,* bien des œuvres se sont succédé, montrant ce talent sous une multitude d'aspects, et faisant pénétrer en quelque façon jusque dans l'intimité de cette nature d'artiste. Si l'on consulte un certain ordre apparent, si l'on se fie à certaines divisions, toujours un peu factices et superficielles, la carrière poétique de Mme Sand compte plusieurs périodes, ou plutôt dans l'ensemble des productions de Mme Sand il y a divers groupes d'ouvrages qui se rattachent aux phases successives de la vie morale de l'écrivain. Il y a les ouvrages purement romanesques, fruits de l'imagination de l'inventeur, du conteur. Il y a les œuvres où règne sans partage l'esprit social, démocratique, humanitaire; c'est la période monotone et malsaine du *Compagnon du Tour de*

France, d'*Horace,* du *Meunier d'Angibaut*, de *Consuelo* même, où, sauf quelques éclairs, le génie s'obscurcit, parce que les préoccupations de secte et d'école se substituent à la peinture de la vie. Un instant l'auteur retrouve son art savant et délicat dans ces aimables légendes de la campagne dont *la Mare au Diable,* par sa couleur rustique, par sa grâce reposée et tranquille, est le plus vrai et le plus poétique spécimen. Cette fantaisie de grâce et de simplicité s'épuise rapidement, et Mme Sand, par la plus courte voie, arrive aussitôt à ses derniers ouvrages, les derniers par la date comme par le mérite. Les nuances extérieures du talent ou de l'invention se modifient et se multiplient singulièrement dans ce long travail. Au fond, ne serait-il pas possible de ramener tout ce que Mme Sand a produit à quelques sources habituelles et déterminées d'inspiration, à un petit nombre d'idées qui, rapprochées elles-mêmes des faits, mettent à nu tous les ressorts, tous les mobiles de cette organisation d'artiste?

Mme Sand a été sans nul doute dans notre temps le plus éloquent poète de la passion; elle en a décrit les orages, les combats, les subtilités avec une merveilleuse puissance; elle lui a prêté un langage enflammé digne d'une telle cliente. C'est là peut-être, à vrai dire, ce qu'on pourrait appeler la vocation la plus claire et la plus marquée de son génie. Seulement Mme Sand ne s'est point aperçue que la passion, pour être vraie, a besoin de rester dans les conditions de la vie humaine. Elle est dramatique et touchante parce qu'elle rencontre partout des limites, le devoir, la pudeur, les lois morales, les lois sociales. Le trouble est son essence. C'est une lutte souvent poignante où toutes les âmes ne triomphent pas, où celles qui triomphent souffrent de leur victoire, et où celles qui succombent aiment encore quelquefois leur défaite, sans vouloir s'en faire un titre d'orgueil aux yeux du monde. Cette lutte intérieure, ce duel dans le silence, ce tourment d'un cœur obsédé de tout ce qui lui rappelle que le bonheur au prix d'une faute est une déchéance, ces scrupules de la délicatesse qui hésite et qui tremble, tout cela, c'est la poésie mystérieuse de la passion; c'est ce qui fait qu'elle s'élève au-dessus d'un mouvement vulgaire des sens ou d'une ardeur de tempérament. Si elle se dépouille de cette poésie, si elle s'affiche avec orgueil et ne sent plus le frein des lois morales, ce n'est plus la passion, c'est le vice. Et si elle prétend s'imposer en puissance légitime, transformer sa révolte en vertu pour la plus grande gloire du progrès humain, créer une société nouvelle à son image, ce n'est plus même le vice, c'est l'esprit de sophisme, d'autant plus dangereux qu'il est plus éloquent. Cet esprit est répandu dans les romans de Mme Sand; il s'y déploie avec une effrayante intensité; il est la clé des caractères et le ressort de l'action. La véritable héroïne, ce n'est point Indiana ou

Valentine, Lélia ou Fernande, c'est la passion libre, émancipée et couronnée. Tous les personnages de Mme Sand restent persuadés qu'en préparant le règne de l'amour, ou en commençant par pratiquer ses lois, ils travaillent vertueusement à une œuvre sociale. L'amour libre a un nom, mais ce n'est pas la vertu ni même la passion.

Il est impossible de ne point remarquer dans tous ces personnages enfans de l'imagination de Mme Sand une absence complète de noblesse morale. Ils ont l'ardeur effrénée, ils marchent droit au but avec une impétuosité singulière; ils n'ont pas le sentiment élevé, ils n'ont au fond rien d'idéal. On n'aurait pu saisir qu'imparfaitement la cause de ce fait à l'origine; on l'aperçoit clairement aujourd'hui à la lumière de l'*Histoire de ma Vie*. C'est que la passion dont l'auteur de *Lélia* s'est fait le peintre éloquent n'est encore, à tout prendre, que la passion du XVIIIe siècle, qui n'avait rien de noble ni d'élevé. Mme Sand tient pour ainsi dire par toutes les fibres à cette époque. Elle n'a voulu laisser ignorer aucun détail de sa filiation. Qu'on se rappelle d'abord qu'elle remonte à la belle Aurore de Kœnigsmark et au roi de Pologne Auguste II, unis, comme chacun sait, par un commerce des moins légitimes (1). Au premier degré, en suivant cette ligne capricieuse, on trouve le maréchal de Saxe qui s'oublie lui-même un moment, dans ses fréquentes distractions, avec une comédienne du temps, Mlle Verrières, tout exprès sans doute pour laisser un poète dans sa descendance assez nombreuse et assez mêlée. Mme Sand n'est séparée en effet de son aïeul Maurice de Saxe que par deux générations à peine, son père et sa grand'mère, Mme Dupin de Francueil, fille de Mlle Verrières. Cette grand'mère, qui n'est morte que sous la restauration, est vraiment un type du XVIIIe siècle; elle en a les élégances, l'esprit et la supériorité, ou, si l'on veut, la liberté mondaine. Elle avait de l'aristocratie et de la frivolité, elle était incrédule, indulgente pour tout, hors pour les mésalliances, royaliste d'ailleurs, et elle cachait dans ses coffrets de petits vers obscènes contre la reine Marie-Antoinette. C'est un type merveilleusement reproduit, peut-être à l'insu de l'auteur, dans un personnage de *Valentine*, dans cette vieille marquise de Raimbault, sceptique du beau monde qui date de la Du Barry, croit surtout au plaisir, et recommande en mourant à sa petite-fille de ne prendre que des amans de qualité. Mme Sand a une autre parenté avec un cousin qu'elle traite d'évêque, et qui est le fils du mari de sa grand'mère, de Francueil et de Mme d'Épinay, la célèbre amie de Grimm. L'auteur d'*Indiana*, on le voit, plonge par toutes les racines dans cette époque. Il s'ensuit qu'à côté de la généalogie du sang il y a une généalogie

(1) A ce sujet, on fera bien de consulter les études curieuses de M. Henry Blaze qui ont paru sur *Aurore de Kœnigsmark* dans la *Revue* du 15 octobre 1852, et sur le *Dernier des Kœnigsmark* dans la livraison du 15 mai 1853.

spirituelle tout aussi logique. M. Sainte-Beuve a déjà remarqué dans une des femmes les plus distinguées du siècle dernier ce mélange d'ardeur et d'ennui, de désir et d'impuissance, qui deviendra l'essence de Lélia.

La passion telle que la peint Mme Sand peut se résumer en quelques mots d'un de ses romans sur deux de ses héros : « L'un était nécessaire à l'autre;... mais la société se trouvait là entre eux, qui rendait ce choix mutuel absurde, coupable, impie. La Providence a fait l'ordre admirable de la nature, les hommes l'ont détruit. Faut-il que pour respecter la solidité de nos murs de glace tout rayon de soleil se retire de nous?... » Supprimez ici la Providence et les murs de glace, il reste évidemment la théorie ou plutôt la pratique du XVIIIe siècle. C'est la morale de Mlle d'Ette dans ses conversations avec Mme d'Épinay. Le XVIIIe siècle ne mettait à l'amour qu'une condition, au risque de ne point voir toujours la condition remplie : l'essentiel était dans le choix. « Dans ces choses-là, dit Duclos, je ne fais point un crime à une femme d'avoir un amant, au contraire; mais je veux qu'elle ait le courage d'avouer hautement la préférence de cœur qu'elle lui donne. » Le fonds moral est le même dans les romans de Mme Sand, le procédé seul est différent. Sur cette donnée libre, l'auteur de *Jacques* n'a fait que jeter comme un voile la pourpre de son lyrisme, une métaphysique ardente et subtile, et la théorie réparatrice des droits sociaux de l'amour. De là cette étrange complexité des inventions de notre contemporaine, où l'on sent un épicuréisme enflammé jusque dans les aspirations en apparence les plus idéales, où l'on voit à chaque instant et souvent dans le même être poindre la bacchante Pulchérie sous la raisonneuse Lélia. Ce mélange même est-il donc si nouveau? Il se retrouve encore au siècle dernier dans *la Nouvelle Héloïse*, dans ce livre où un spiritualisme prétentieux ne sert parfois qu'à recouvrir de véritables grossièretés de sentiment. C'est ce qui explique aussi comment Mme Sand, puisant à cette source troublée, n'a jamais réussi à peindre l'innocence d'un cœur vierge; ses héroïnes manquent essentiellement de pureté. Obsédées d'une seule pensée ou d'un seul instinct, elles secouent violemment le lien qui les attache; elles plaident pour l'émancipation de leurs désirs, pour la légitimité de la passion libre, et au bout de chacun de leurs actes on aperçoit le dessein avoué par l'auteur, de mettre à nu « le rapport mal établi entre les sexes par le fait de la société. »

Le monde s'est laissé prendre plus d'une fois à ces plaidoyers ardens dirigés contre lui-même, à ces images séduisantes et trompeuses de la passion opposée au devoir, et ici pourrait naître une de ces délicates questions qui touchent au plus vif des choses du temps. Quelle a été l'influence de la littérature d'imagination sur la

société actuelle? quelle a été en particulier l'influence du roman contemporain? Cette influence a été immense, au point qu'on a pu voir quelquefois des types conçus par les romanciers passer tout à coup dans la vie sociale, et des fictions devenir des réalités, ou du moins des apparences de réalités. C'est un phénomène naturel dans une société où un goût très vif et très raffiné d'imitation littéraire n'a pour contre-poids ni la force d'une organisation traditionnelle, ni l'intégrité des mœurs, ni la vigueur des croyances. Le roman, il est vrai, a eu souvent en France le privilége de créer de ces épidémies morales et de tourner les têtes. Seulement autrefois les livres, en restant des livres, se répandaient moins; le monde qui lisait était borné, une certaine discipline générale survivait toujours, de sorte que les modes d'imagination, limitées de toutes parts dans leurs effets, devaient être nécessairement plus superficielles et plus éphémères. Aujourd'hui, dans une société nivelée, décomposée et sceptique, tout semble préparé pour favoriser et étendre ces contagions de l'intelligence qui réagissent sur la vie réelle. Les traditions et les mœurs se sont affaiblies, l'ardeur des changemens est sans limites, les livres vont partout, et non-seulement les livres vont partout, mais encore ils se dénaturent, ils prennent les formes populaires, ils se plient à toutes les combinaisons d'une action de tous les jours, comme pour mieux entretenir l'effet des idées et des images qu'ils répandent. En ce moment même, les romans les plus discrédités ne cessent de poursuivre leur fortune par une sorte de diffusion inaperçue. Jugés comme œuvres d'art, reniés par certaines classes, ils vont dans d'autres régions chercher un nouveau genre de succès.

Ceux qui pensent qu'une société peut défendre ses mœurs en livrant son imagination et rester honnête dans ses actes en laissant pervertir ses idées et ses goûts, ceux-là ne savent pas ce qu'il y a de puissance dans cette propagande assidue, subtile, implacable des mauvaises lectures, et de toutes les surexcitations de l'esprit s'étendant jusqu'au dernier confin de la vie sociale, pénétrant jusque dans l'intimité du foyer. Le talent seul séduit d'abord dans ces peintures si savamment combinées pour vous détacher des simples règles de la vie. Bientôt la tête s'exalte, les sens fouettés se révoltent à leur tour et applaudissent secrètement. Sans que rien soit changé, on ne porte plus dans le foyer qu'une humeur chagrine, un esprit inquiet, un mécontentement inexpliqué, et si la foudre éclate, on s'écrie : Voyez, le poète avait raison! Alors on s'éprend d'un amour étrange pour toutes ces créations impossibles accumulées par un art insinuant et corrupteur. On cherche à se modeler sur ces personnages de la fiction dont on commence par imiter le langage avant d'arriver à imiter leurs mœurs. Peu à peu l'influence gagne, et la province elle-même a ses tribus de femmes émancipées, qui ne manquent pas de se

croire des héroïnes parce qu'elles secouent la poussière du foyer et se mettent galamment au-dessus des lois communes. Les romans de Mme Sand ont été trop souvent de ces œuvres qui caressent les faiblesses secrètes, poétisent l'effervescence du désir vulgaire, donnent au vice lui-même les dehors d'un grand sentiment et célèbrent la prédominance de la passion effrénée sur le devoir en persuadant aux âmes molles qu'elles s'élèvent par la chute : c'est là leur moralité.

Mme Sand a trouvé une autre source d'inspiration dans toutes les choses de l'art et de l'idéal et dans la vie des artistes. L'art est aussi, comme l'amour, un des déshérités de ce monde que l'auteur a admis dans sa poétique clientèle. Or il y a le sophisme de l'art, comme il y a le sophisme de la passion. Il s'est formé, en effet, dans notre temps, une idée singulière, une sorte de légende sur l'homme qui vit par l'intelligence ou par l'imagination. On l'appelle indifféremment le penseur, le poète, l'artiste. De quelque nom qu'on le nomme, c'est toujours un être exceptionnel, placé dans une sphère à part et ne relevant que de l'indépendance de son génie. Ne le jugez pas d'après les règles vulgaires : il a rompu avec cette réalité prosaïque et laborieuse, tissu trop habituel de l'existence humaine. Ses désordres sont un effet de l'idéal, ses caprices sont des vertus, ses mobilités et ses vices sont le luxe légitime d'une nature généreuse. S'il condescend à gouverner le monde, le monde doit s'estimer heureux de recevoir la loi de sa fantaisie, car sa fantaisie même est sacrée; elle pèse dans la balance plus que la sagesse des hommes d'état. C'est lui qui a découvert la supériorité des rêveurs et des utopistes sur les esprits sensés et les hommes d'action. Il ne compte pas avec la vie, ou plutôt il se fait une vie tout artificielle, enflammée et dévorante, et si un jour, par hasard, il se heurte à la ruine, à l'abandon ou à l'oubli, c'est évidemment la société qui est coupable; pour lui, il a reçu en naissant le droit de tout faire et le privilége de n'être responsable de rien, pas même de ses fautes.

L'essence de ce caractère est un sentiment personnel outré et plein de puérilités, où il entre une certaine exaltation nerveuse, un âpre amour des jouissances, beaucoup d'enivrement de soi-même et le goût des émotions factices. Plus qu'aucun autre écrivain, Mme Sand a mis tout son zèle à illustrer ce type de l'artiste conçu dans notre temps, à montrer la supériorité de cet idéal sur la réalité, de la bohême sur la vie réglée. La théorie et les exemples se mêlent dans ses livres depuis les *Lettres d'un Voyageur* jusqu'à *Favilla*. Mme Sand a mieux fait : sans doute pour rendre le contraste plus saillant et l'idée plus plausible, elle a dressé le piédestal de l'artiste exécutant, du musicien, du comédien. Elle a pris un plaisir extrême à faire plier la vertu des grandes dames devant les chanteurs; elle a créé des joueurs de violon qui étaient de véritables génies et des

actrices qui étaient presque des modèles de grandeur. Dans cette œuvre empreinte au début d'un si vif coloris, et qui va bientôt se perdre dans les brouillards, — dans *Consuelo*, — quel est le type de la supériorité morale? C'est la petite chanteuse Consuelo, devant qui s'abaissent toutes les têtes d'Allemagne au siècle dernier. M. de Kaunitz n'est qu'un petit homme frisé et coquet, un personnage de pastorale burlesque, une vieille commère. Marie-Thérèse elle-même est une autre commère. Frédéric II de Prusse est aussi traité d'une façon fort leste. L'art, c'est la royauté du droit divin; le vrai roi, c'est l'artiste écrasant de sa supériorité réelle ces pauvres puissances de la terre qui jouent leur comédie en grimaçant. Après cela, il ne reste plus qu'à prier Consuelo de passer au rang d'impératrice d'Allemagne, reine de Hongrie, et de prendre le vieux Porpora, son maître, pour premier ministre. Le conte de fées sera complet; il est moins naïf, hélas! et moins inoffensif que ceux de Perrault.

Invoquer la bohème, la verte patrie de l'idéal et des arts, c'est un thème qui prête à mille variations merveilleuses; on peut même gravir les glaciers des Alpes en libre enfant de l'imagination et de la fantaisie. Il ne faut rien grossir cependant : ce serait étrangement se méprendre de supposer que notre brillante contemporaine subisse absolument cette fascination de l'idéal, qu'elle reste en tout et toujours inaccessible aux considérations positives de la vie, et ici on pourrait peut-être entreprendre un assez singulier plaidoyer au nom de Mme Sand contre Mme Sand elle-même. Au fond, l'auteur de l'*Histoire de ma Vie* a toujours su calculer et diriger ses intérêts plus que ne l'indiquerait la poétique insouciance de quelques-unes de ses pages. Que Mme Sand soit de la bohème par bien des côtés, qu'elle en ait les humeurs et les goûts, cela n'est point douteux; mais on peut dire aussi qu'elle n'a vécu dans ces régions qu'autant qu'elle l'a voulu, sans en connaître les rigueurs, comme on vit en ayant tout à la fois les priviléges des libertés qu'on se donne et les avantages d'une situation matérielle toujours facile à retrouver. Les lois sociales sont pleines d'iniquités, c'est un point admis; heureusement il est une de ces iniquités qui s'appelle le régime dotal et qui sert à préserver les femmes des suites de leurs faiblesses, ou, si l'on veut, de leur vocation pour l'indépendance. On ne voit pas dans les mémoires de Mme Sand qu'elle ait eu la dangereuse pensée de diminuer l'héritage paternel au profit de la fantaisie. Dans les momens difficiles, elle songe bien plutôt à faire appel à son art d'écrivain pour mettre de l'ordre dans ses affaires. Quand elle a pris une plume, elle s'est dit qu'elle pouvait écrire « vite, facilement, longtemps et sans fatigue, » et si dès l'origine elle était frappée de la fécondité d'un Walter Scott, elle voyait dans cette fécondité, qu'elle espérait égaler, moins la puissance de l'esprit que les fructueuses promesses d'une

production sans limites. Mme Sand, comme elle l'a dit, s'est pénétrée de bonne heure de cette vérité, que « dans notre société toute factice l'absence totale de numéraire constitue une situation impossible; » elle s'est arrangée pour déclamer contre la *société factice* et pour s'assurer une situation *possible*. Chose surprenante, dira-t-on, que ce mélange de préoccupations très positives et d'aspirations idéales! Chose bien simple au contraire, et qui se voit tous les jours! On fait marcher ensemble le calcul et l'utopie, un matérialisme mal déguisé et un certain mysticisme prétentieux, la vulgarité et le rêve, et le dernier mot de ces mélanges est la falsification de tous les instincts simples et vrais de l'âme humaine.

La raison secrète et fatale de ces déviations, Mme Sand a pu la trouver en elle-même, sans aller plus loin; mais il est surtout une influence qui a été comme l'épreuve suprême de son talent, et qui a énervé ses plus brillantes qualités en donnant à ses défauts une intensité périlleuse : c'est l'influence de toutes les idées sociales, démocratiques, révolutionnaires. Il fut pourtant un moment dans l'origine où Mme Sand semblait entrevoir le piége. « L'art seul est simple et grand, disait-elle, restons artistes, et ne faisons pas de politique. » On a su depuis, il est vrai, ce qui se cachait sous ce mot; alors l'artiste séduisait par le charme émouvant de ses premiers récits, en écrivant *André*, et bien des hommes, ne voyant que le conteur, s'attelaient au char de cette gloire naissante. L'auteur de *Valentine* n'a pas su ou n'a pas voulu rester ce séduisant artiste des premiers jours. Pour une imagination plus mobile que forte, c'était d'ailleurs une dangereuse époque. Le fanatisme couvait dans certains cœurs exaltés par une révolution récente; les passions éclataient dans des batailles de rues, dans des luttes audacieusement engagées avec la justice ou dans les dissolvantes prédications de tous les systèmes de régénération sociale. Mme Sand ne résista point; son malheur est d'avoir eu toujours un goût prononcé pour les tribuns, les sophistes et les sycophantes qui l'entouraient, qui la flattaient pour se servir comme d'un porte-voix de cette merveilleuse faculté de vibration lyrique. Un poète, une femme éloquente qui croyait avoir à se plaindre de la société, c'était plus qu'il n'en fallait.

Qu'on se représente un instant notre contemporaine s'initiant aux doctrines de l'avenir, entre minuit et trois heures du matin, sur le pont des Saints-Pères ou dans les rues de Bourges, avec Éverard, qui depuis.....; mais alors c'était Éverard, celui des *Lettres d'un Voyageur*, non l'Éverard quelque peu détérioré de l'*Histoire de ma Vie*. Ce ne fut pas le seul initiateur, on le sait bien. Mme Sand a cru peut-être faire preuve de virilité et s'élever au-dessus du niveau de son sexe en se jetant ainsi dans la mêlée des systèmes, en plantant le drapeau d'un parti ou d'une école sur ses œuvres légères; jamais

elle n'a mieux montré ce qu'il y a de féminin dans son génie. Ses inspirations politiques ou philosophiques à une certaine heure sont uniquement le reflet de ses amitiés et de son entourage. Ce sont des idées qu'elle a reçues la veille, qu'elle embrasse successivement ou simultanément, et qu'elle reproduit avec la docilité d'un enfant terrible ou d'un écho répétant la chanson d'un pâtre. Ainsi s'explique dans ses romans l'invasion croissante d'un élément tout factice, de l'esprit social et révolutionnaire, c'est-à-dire la substitution d'un idéal systématiquement faux à l'observation directe et juste de la vie et des sentimens humains. Mme Sand met le radicalisme et l'illuminisme démocratique dans ses contes. Elle fait des ouvriers déclamateurs, des paysans presque philosophes. Dans ses personnages, on cherche des hommes, on trouve des sophismes qui marchent, qui parlent, qui prennent la place des passions et des caractères. On voit à tout moment, pour ainsi dire, le point où la vérité finit, où commencent les développemens artificiels et déclamatoires, et c'est surtout depuis *Horace* et *le Compagnon du Tour de France* qu'a éclaté cette prétentieuse manie de mettre toutes les utopies révolutionnaires en romans (1).

Certainement la spontanéité et la réflexion ont peu de part dans ce que notre contemporaine appelle ses idées sociales, et cependant ce n'est pas le hasard qui l'a jetée dans cette voie. Elle est allée droit à la démocratie la plus extrême par une intuition secrète, par une sorte d'intime affinité, parce que dans tous ces systèmes qui commencent par l'abolition des vieilles lois morales, elle a vu la théorie, la légitimation de ses instincts. Elle a cédé à l'attrait malsain des sophistes et de leurs œuvres, parce que de bonne heure elle a aimé tout ce qui ressemble à une révolte. Ceux qui se souviennent de ce temps n'ont pas oublié l'espèce de vivacité qu'elle mettait un jour à poursuivre une découverte dont elle attendait les plus merveilleux effets : elle avait trouvé dans son Berri, elle se préparait à lancer dans le monde un prêtre qui préméditait une scission avec son évêque, et qui s'occupait de confectionner dans le plus grand secret des romans humanitaires destinés à régénérer la société et la littérature. Mme Sand a découvert au courant de sa vie plus d'une gloire semblable. Dans ces entraînemens, qui peuvent quelquefois ne paraître que bizarres et puérils, il y a au fond plus de fanatisme qu'on ne pense et que ne voudrait le laisser croire le poète lui-même. C'est un fanatisme étourdi, inconsistant et léger, soit; mais qu'on ne s'y trompe pas, à travers des insouciances d'artiste, en

(1) C'est quand Mme Sand fut entrée dans cette phase du radicalisme social que la rupture de la *Revue* avec le célèbre écrivain devint imminente. Cette rupture se fit d'une façon définitive en octobre 1841, à l'occasion du roman d'*Horace*, que la direction de la *Revue* refusa de publier. (*N. du D.*)

affectant de se représenter comme un rêveur étranger aux choses de ce monde, et tout en disant qu'on ne s'occupe pas plus de politique que son vacher, ce qui prouve tout au moins qu'on a un vacher, — Mme Sand était fort capable de laisser échapper de ces paroles qui montrent jusqu'où peut aller une imagination égarée.

Tout bien considéré, puisque Mme Sand a raconté sa vie (1), elle ne peut trouver mauvais qu'on l'aide à préciser ses souvenirs en certains points qui touchent à l'histoire de son esprit et qu'on ajoute à ce qu'elle dit aujourd'hui ce qu'elle a pensé, ce qu'elle a exprimé sous d'autres formes dans des circonstances décisives. Elle s'est défendue d'avoir eu jamais du goût pour les sociétés secrètes, pour l'assassinat politique, et même elle se défend dans son *Histoire* d'avoir jamais porté des cheveux d'un régicide. Il n'y a rien à dire à cela, seulement on aurait pu s'y méprendre. Que disait-elle en effet lorsqu'en un lieu bien connu d'elle à cette époque, on s'élevait un

(1) Que l'auteur de cette étude nous permette ici une observation. *L'Histoire de ma Vie* n'est-elle pas l'histoire (l'histoire assez peu fidèle, hélas!) des personnes que Mme Sand a connues plutôt que celle même de l'écrivain? Puisque Mme Sand nous a mis en scène dans ses mémoires, on ne peut nous blâmer de saisir, quoiqu'à regret, l'occasion qui se présente de noter les singulières assertions qui nous touchent. Est-ce la peine en effet d'avoir vécu près de dix ans en relations familières, quotidiennes, avec quelqu'un pour ne rien savoir de précis sur sa vie, du moins pour oublier ou confondre tout à plaisir, pour nous dénationaliser par exemple et nous attribuer une nationalité qui n'a jamais été la nôtre? Mme Sand a été le collaborateur assidu de la *Revue des Deux Mondes* pendant neuf ou dix ans, à partir de ses débuts : qu'elle veuille bien se remettre en mémoire ces belles années, se rappeler tout ce que nous n'avons pas oublié, et sans doute elle avouera que le milieu où elle était, que les conseils des amis sûrs et éclairés qui l'entouraient ne lui ont pas fait défaut, ne lui ont pas été inutiles, si de son côté elle a jeté quelque éclat sur ce recueil. Nous avons de cela des témoignages qu'elle ne récusera pas. Pendant ces neuf ou dix ans, Mme Sand a donné à la *Revue* dix ou douze romans sans compter bien d'autres travaux; elle a publié là ses œuvres les plus célébrées peut-être, puisqu'on y voit *André, Mauprat, Leone Leoni*, les *Lettres d'un Voyageur*, etc. Eh bien! elle oublie tout pour dire dans ses mémoires : « Je fis pour ce recueil *la Marquise*, *Lavinia*, je ne sais quoi encore! » Or jamais *la Marquise* et *Lavinia* n'ont paru dans la *Revue des Deux Mondes*. Mme Sand ajoute d'un ton léger que depuis notre rupture nous ne lui avons plus guère trouvé de talent. Ceci prouve que sous ce rapport Mme Sand est aussi fort mal informée, car si nous avons déploré les écarts de son esprit, les dissidences regrettables sur les principes, qui devaient nécessairement amener une rupture, nous n'avons jamais parlé de l'auteur d'*André* et de *Mauprat* qu'avec une vive sympathie pour son talent. Mais c'est assez de rectifications. Ces mémoires sont-ils d'ailleurs les vrais mémoires de George Sand? L'écrivain éminent que nous avons connu, aimé et admiré n'en laissera-t-il pas de plus sincères et de plus complets? Nous ne pouvons le croire; nous n'avons pas oublié non plus que dans l'hiver de 1835 Mme Sand eut pour la première fois l'idée d'écrire quatre volumes seulement de mémoires, qui ne devaient paraître qu'après sa mort. Quand il nous arrive de feuilleter encore les trois ou quatre cents lettres de Mme Sand qui nous restent entre les mains, nous y trouvons non-seulement crayonné le plan de ces mémoires, mais quelques-uns même des élémens de ce livre posthume, du moins pendant les dix premières et plus belles années de la vie littéraire de l'auteur. (*N. du D.*)

jour contre l'assassinat politique et contre l'une de ces odieuses tentatives de meurtre qui assaillirent si souvent le roi Louis-Philippe dans ses luttes soutenues au grand jour sous le feu des factions? Elle protestait dans des épanchemens particuliers qui prenaient vraiment la forme d'une remontrance; ses injures étaient pour le roi et pour ceux qui le défendaient; ses enthousiasmes étaient pour le meurtrier Alibaud, qu'elle appelait « un homme des temps antiques,... un héros dont le nom sera mis dans l'histoire à côté de Frédéric Stabs, » et elle appelait cela *parler de conviction!* « Je vous ai dit, reprenait-elle, que je vous laissais la théorie du système en général. Proscrivez l'assassinat politique, si cela vous plaît et si vous aimez les rois, peu m'importe; mais vous ne deviez pas toucher à la personne sacrée d'Alibaud. Vous ne deviez pas répéter les calomnies infâmes que le gouvernement faisait publier contre lui... Ce qu'il y a de pire au monde, c'est d'être lâche, et lâches sont ceux qui flétrissent le seul homme de cœur qui soit en France... Rien ne me fera changer d'avis. » Mme Sand trouvait insupportable que dans cette *Revue* même on pût appeler Alibaud un assassin, et qu'on ne pût pas dire « que Mme de Staël est ennuyeuse : » tant il est vrai que dans cette atmosphère irritante et lourde des passions démocratiques, où elle se plongeait chaque jour davantage, elle avait rapidement contracté le goût littéraire et le sentiment de la grande moralité sociale et politique!

Malheureusement cet accent de déclamation n'a fait que persister, et il éclate en plus d'une page de l'*Histoire de ma Vie,* non à propos des régicides il est vrai, mais à propos de tous les chefs de séditions. L'auteur n'y va pas de main légère pour peindre un homme de son choix. Cet homme est grand, héroïque, il s'élève jusqu'à la sainteté... « C'est du silence de cette âme profondément humble et pieusement résignée qu'est sorti le plus pur et le plus éloquent enseignement à la vertu qu'il ait été donné à ce siècle de comprendre... Ses lettres sont dignes des plus beaux temps de la foi... Il s'est assimilé la force du stoïque unie à l'humble douceur du vrai chrétien... C'est par là que sans être créateur dans la sphère des idées il s'est égalé sans le savoir aux plus grands penseurs de son époque... Son cœur est le miroir de la vérité, une pierre de touche pour les consciences délicates, etc... » De qui est-il donc ici question? Est-ce de quelque saint, de quelque héros méconnu? Il s'agit d'un des plus célèbres factieux du temps, d'un personnage plusieurs fois condamné sous la monarchie et sous la république. Mme Sand s'est accoutumée à ce langage, et elle le parle comme un langage naturel. Ce n'est point sans doute qu'elle soit une révolutionnaire bien menaçante; c'est tout simplement le signe d'une intelligence qui a eu le malheur de venir au monde avec le goût du faux, et qui ne s'est jamais guérie

de son mal, parce que des flatteurs lui ont dit que c'était là une marque de génie.

Ce qui a toujours fait illusion chez l'auteur de *Mauprat*, c'est l'artifice de la parole, c'est une vive et séduisante éloquence. Plus que tout autre écrivain dans notre temps, Mme Sand réunit tous ces dons merveilleux du récit, de la description, d'un lyrisme spontané et débordant; elle excelle à désarmer par le charme de son art et à surprendre en jetant sur tout ce qu'elle touche comme un voile éblouissant de poésie. Écartez ce voile, vous trouverez une nature intellectuelle pleine de ressources il est vrai, mais aussi pleine de faiblesses et de mystérieuses contradictions, frivole et fanatique, blasée et inassouvie, prétentieuse avec mille affectations de simplicité et d'abandon, une nature qui aime à dominer et qui plie sans discernement sous les dominations les plus vulgaires. Tribuns, philosophes incompris, sophistes obscurs ou musiciens de haute école, peu lui importe; elle se fait un panthéon familier peuplé de dieux assez bizarres. Avec une finesse d'observation bien réelle, Mme Sand manque de véritable délicatesse, et les plus poétiques élans cachent mal ce qu'il y a parfois de grossier en certains mouvemens d'imagination. Avec des dons supérieurs, elle manque même souvent d'esprit, ou plutôt c'est un esprit versatile et déréglé qui s'agite dans le vide, qui prend des aspirations vagues ou des engouemens pour des idées et d'insatiables désirs pour des lois morales. Ce n'est point là peut-être l'image qu'on se crée d'habitude quand on cherche à se représenter cette exceptionnelle personnalité littéraire; la poésie, si l'on veut, perd un peu à ce portrait, la vérité y gagne. Cela ne diminue pas le talent qu'a eu Mme Sand, qu'elle a montré en ses plus belles heures : on comprend mieux les égaremens de cette imagination plus hardie et plus capricieuse que juste; cela explique surtout comment, après avoir semé sur sa route tant d'histoires brillantes, Mme Sand en est venue par degrés à ses dernières œuvres, — à ses romans actuels, qui semblent n'être plus que des variations sans éclat et sans nouveauté sur des thèmes connus, à son théâtre, qui n'est que la reproduction terne et effacée de ses romans, et enfin à ce livre, l'*Histoire de ma Vie,* qu'on ne peut considérer que comme une opération mal venue d'industrie littéraire, comme une provocation indiscrètement ou trop habilement jetée à des curiosités malsaines qui ne pouvaient au demeurant être satisfaites.

Ce n'est point évidemment que les derniers ouvrages de l'auteur de *Valentine* soient dénués de tout intérêt et qu'on n'y retrouve encore de ces traits de génie naturel dont l'écrivain a le merveilleux secret. A prendre cette étrange carrière dans son expression la plus récente, on peut dire que c'est la lutte extrême et inégale d'un talent supérieur aux prises avec trois dangereux ennemis : l'inquiétude

d'une nature orageuse, la prétention philosophique, et l'esprit d'industrie, qui est venu à son tour se substituer aux élans spontanés de l'imagination, en créant pour le poète une sorte de fécondité factice et vulgaire. Mme Sand a eu pourtant, il y a quelques années, un dernier bonheur d'inspiration : c'est lorsqu'elle a écrit ces séduisantes légendes de la campagne, gracieux épisode de sa vie littéraire qui commence au roman de *Jeanne* et qui se continue par *la Mare au Diable, François le Champi, la Petite Fadette,* pour s'arrêter tout à coup.

Parmi les dons que Mme Sand a reçus et dont elle a usé trop souven avec une prodigalité malheureuse, l'un des plus rares peut-être est un sentiment incomparable des beautés naturelles. Même dans ceux de ses romans où le paysage n'est pour ainsi dire qu'un cadre, cet instinct se révèle par des peintures pleines de vérité et de fraîcheur. Mme Sand, elle l'a dit elle-même, a beaucoup vécu à la campagne, dans ces contrées du Berri et de la Creuse qu'elle a chantées, dont elle a si poétiquement décrit les sites; elle n'a eu qu'à rassembler ses souvenirs, à leur donner une forme vivante, et c'est ainsi qu'un jour, après avoir épuisé toutes les ressources de la passion, elle s'est trouvée conduite, ne fût-ce que pour chercher la nouveauté, à un certain genre de littérature qu'elle croit être populaire, qui ne l'est pas à la vérité, mais qui reproduit quelques-uns des aspects les plus séduisans de la vie rustique. S'il fallait absolument choisir entre ces quelques récits pleins d'une saveur agreste et qui ont pu faire croire un moment à l'apparition imprévue d'une pastorale moderne, le plus charmant sans nul doute serait *la Mare au Diable,* ce petit drame qui commence comme une églogue de Virgile et finit par la description pittoresque des noces de campagne. La scène du labour où l'on voit tout ce mouvement du travail rural et la terre fumante sous la charrue, les perplexités de Germain, *le fin laboureur,* au moment de mettre un terme à son veuvage pour donner une seconde mère à ses enfans et une ménagère à sa maison, le départ à travers les prés quand le jeune veuf va chercher bien loin une prétendue qui est tout près de lui, cette nuit agitée et chaste passée dans la lande, à la clarté des étoiles, par Germain et la petite Marie, cet amour sérieux et simple si délicatement noué par la main d'un enfant entre le laboureur et la jeune fille, tous ces tableaux, habilement nuancés, sont d'un trait exquis, et abondent en fines observations.

Que manque-t-il donc à ces récits qui ont charmé un instant? Il manque à cette simplicité idyllique d'être vraiment aussi simple qu'elle le paraît. Il faut bien s'entendre en effet : cette littérature peut être populaire et rustique par le paysage, par la couleur pittoresque, par mille détails intimes et familiers de la vie des campagnes; elle ne l'est pas par l'esprit qui circule dans ces pages, par les idées qui viennent se mêler comme une ombre à la grâce descrip-

tive, et jusque dans cette voie d'heureuse inspiration on sent l'affectation et le raffinement, on voit le sophisme qui s'attache à cette vaillante imagination. Avant d'arriver aux plus frais tableaux, il faut subir je ne sais quelle déclamation sur les oisifs, ou passer à travers les broussailles de je ne sais quelle dissertation sur la *connaissance,* le *sentiment* et la *sensation.* Fanchon Fadet elle-même, la petite vagabonde, avec son visage ingrat et son âme fière, avec ses mœurs de bohémienne et son esprit rare, n'est encore en son genre qu'un de ces types de femme supérieure caressés et adoptés par l'auteur. La Fadette sait tout, elle a le secret des plantes et des cœurs, elle exerce autour d'elle une sorte de magnétisme, et quand le soir, dans la traine *qui longe la côte du Chaumois,* elle essuie ses pleurs pour parler à Landry, pour se révéler à lui tout entière, est-on bien sûr de ne pas entendre une petite Lélia, ou, si l'on veut, une Consuelo devenue bergère? Et puis Mme Sand a cru sans doute se rapprocher du naturel et de la simplicité en dépensant des trésors d'érudition locale, en se façonnant pour ses fables champêtres un langage tout rustique : elle n'a réussi qu'à mieux faire sentir ce qu'il y a d'artificiel et d'archaïque dans ses créations, elle n'a fait que rendre plus frappant le contraste entre ces paysages, ces scènes, ces héros, ce langage, et les idées qu'on voit poindre à chaque instant. Les paysans de Mme Sand sont bien trop subtils pour être des paysans, ce qui ne veut point dire qu'ils aient un autre genre de vérité, qu'ils soient d'un autre monde vivant, et ce qui apparaît déjà dans *la Petite Fadette* devient bien plus palpable dans *les Maîtres Sonneurs,* cette pâle et triste suite des bucoliques nouvelles. On n'a plus que le Grand-Bucheux et Brulette, ces merveilleux joueurs de cornemuse qui notent la musique des vallées et des montagnes. Alors cette tentative apparaît telle qu'elle est réellement, comme une fantaisie raffinée et prompte à s'épuiser, comme l'effort capricieux d'un talent qui sent diminuer sa séve primitive, qui cherche artificiellement la simplicité, et ne la trouve qu'un moment pour retomber bientôt dans l'affectation et la monotonie.

Cela tient à bien des causes peut-être, aux habitudes d'esprit que l'auteur s'est faites, et aussi à la nature essentiellement personnelle de ce génie, on pourrait même dire d'une façon plus générale, à la nature du génie des femmes. On n'en est point à l'observer en effet, dans les lettres et dans les arts comme dans la vie, les femmes ont un génie qui leur est propre. Ce n'est point par l'intelligence en un certain sens, ce n'est point par la puissance abstraite de la réflexion et de l'étude, qu'elles conçoivent et qu'elles sont artistes : tout vient de l'instinct chez elles, tout se rapporte à un ordre particulier de facultés et d'impressions vives, délicates, personnelles. Elles excellent à raconter ou à peindre ce qu'elles ont vu, ce qu'elles ont senti;

la puissance et l'originalité de leur esprit disparaissent dans l'observation des phénomènes qui leur sont étrangers, dans ce qu'on pourrait appeler la création désintéressée et permanente de l'art. Elles ont du génie dans les lettres familières, dans l'analyse des mouvemens de la société mondaine, parce que là tout a un caractère intime, vivant, personnel, et parce que leur regard embrasse un horizon connu; elles n'en ont plus dans les recherches et dans les récits de l'histoire. Elles peuvent être touchantes et vraies dans la poésie, dans l'expression directe des sentimens et des passions, qu'elles surprennent et qu'elles décomposent avec une délicatesse infinie; elles sont dépaysées dans l'étude philosophique de la nature humaine, ou même au théâtre. Il en est qui écrivent supérieurement un ou deux romans, et qui ne peuvent aller au-delà d'un petit nombre d'œuvres émouvantes et choisies. Par un privilége de leur organisation, les femmes sont dans l'heureuse impuissance d'écrire absolument pour écrire, et de se faire hommes de lettres. Elles peuvent sans doute courber leur imagination sous ce joug vulgaire d'une production quotidienne et incessante; mais elles ne le peuvent qu'en abdiquant ce qui fait le charme et l'éclat de leur esprit.

De là des conséquences frappantes qu'il n'est point difficile de suivre jusque dans les œuvres de l'auteur d'*Indiana*, l'une des plus puissantes pourtant parmi les imaginations de femmes. D'abord cela est bien sensible, malgré le nombre des romans de Mme Sand, malgré cette fécondité apparente qui a donné le jour à tant de personnages, il y a moins de variété qu'on ne le pense dans ces fictions. Combien de fois n'a-t-on pas vu se reproduire cette image de Lélia, de Consuelo, image habilement nuancée, il est vrai, allant de la grande dame à la bohémienne, de l'artiste à la bergère, mais au fond invariablement identique? Stenio, Octave, André, Sylvinet dans *la Petite Fadette*, n'est-ce pas toujours le même type, c'est-à-dire un être faible et incomplet? Mme Sand aime à se jouer avec ces natures d'hommes relativement inférieures, comme elle aime à montrer la supériorité dans les femmes. Les situations se ressemblent comme les personnages, et même dans ses peintures descriptives, qu'on le remarque bien, ce n'est point le sentiment général de la nature que possède Mme Sand, c'est le sentiment de ses contrées natales, des campagnes de la Creuse et du Berri.

En outre, si Mme Sand est éloquente quand elle est vraiment elle-même, quand la femme est en quelque sorte la complice du poète, elle l'est déjà moins là où il ne reste que l'artiste cherchant laborieusement une inspiration, et elle ne l'est plus du tout au théâtre, parce que le théâtre suppose justement les qualités les plus étrangères au génie des femmes, une sorte de désintéressement de soi-

même, une puissance d'observation tout impersonnelle, l'art de ressaisir les caractères les plus divers, une certaine conception générale de la nature humaine et de ses mobiles. Lorsque l'auteur de *Mauprat*, allant d'expérience en expérience, a voulu à son tour tenter la fortune du théâtre, qu'est-il arrivé? On s'est montré facile pour ses premiers essais, par une secrète considération pour le talent d'autrefois, pour le conteur émouvant. Avec un peu de sévérité ou un peu plus de liberté, on eût dit que Mme Sand se trompait, qu'elle n'inventait rien, et que ces œuvres dramatiques, qui ont menacé un moment de devenir nombreuses, n'étaient, à tout prendre, qu'un reflet diminué de toutes les inspirations et de tous les personnages que l'auteur a semés dans ses romans. *Claudie*, qu'est-ce autre chose que ce thème épuisé de la réhabilitation de la faute et de la vertu purifiante de la passion, thème singulier dans un cadre de scènes rustiques? Dans *Françoise*, c'est encore une de ces éternelles providences féminines dont l'accablante supériorité a la monotonie du sophisme. *Flaminio*, c'est la fantaisie, c'est le génie dans le vagabondage et dans la vie de bohême; *Flaminio* est une édition nouvelle d'un roman oublié, de *Teverino*. *Favilla*, c'est l'artiste, c'est le joueur de musique réunissant toutes les perfections morales, et faisant honte au médiocre philistin.

C'est ainsi qu'on voit se succéder toutes ces inventions qui n'ont plus rien de nouveau, et qui, en passant du roman au théâtre, perdent leur originalité et leur relief. Ici, en effet, le poète n'a plus pour le soutenir la facilité du récit, l'abondance du lyrisme, la fécondité des descriptions pittoresques. Il ne reste que deux choses au théâtre, l'action et les caractères; or c'est là justement qu'éclate l'inaptitude de Mme Sand, et dans cette dangereuse perspective de la scène il est bien plus aisé d'observer ce qui manque à ces personnages dénués de vie et de vérité, à ces drames sans mouvement, à ces bergeries mises en dialogue. Les paysans de Mme Sand, il faut le dire, ont eu tout particulièrement à souffrir de cette transformation, car ce qu'ils ont de faux et de prétentieux est devenu plus apparent. Ils intéressaient dans le roman, ils ne font plus illusion au théâtre. Otez à *la Mare au Diable* ou à *la Petite Fadette* une certaine couleur poétique et ce souffle qui renaît par intervalles, vous aurez quelque drame vulgaire comme *le Pressoir*. Ce ne sont pas des paysans faux comme ceux du XVIIIe siècle, ils sont faux d'une autre manière en faisant la leçon à la société, sans devenir surtout des personnages plus vivans et plus dramatiques. Mme Sand n'a point réussi et ne pouvait réussir au théâtre, parce que c'était une tentative en dehors des facultés naturelles de son génie. Elle s'est dit sans doute que ce qui ne valait plus la peine d'être conté pouvait encore être mis en vaudeville.

Mais de toutes les tentatives qui ont rempli cette carrière romanesque, la plus étrange peut-être, la plus incompréhensible est cette longue, verbeuse et insignifiante confidence que Mme Sand a appelée l'*Histoire de ma Vie*. Non pas que rien ici soit en contradiction avec les facultés de cet esprit; c'est plutôt l'excès d'une prédisposition native, c'est l'abus des divulgations intimes, ou, si ce n'était un si gros mot, on pourrait dire que c'est une sorte d'orgie de la personnalité exaltée et enivrée d'elle-même. Mme Sand ne s'est point aperçue que ses œuvres, comme les œuvres de toutes les femmes, où il y a souvent plus de réminiscences que d'invention, étaient ses mémoires les plus fidèles, et que, si tant est qu'elle éprouvât le besoin de se démasquer un peu plus, elle en avait dit assez dans les *Lettres d'un Voyageur*, — assez pour que nul regard curieux ne pût se méprendre, sans que ces aveux à demi voilés encore fussent dépouillés de toute poésie. Les *Lettres d'un Voyageur* n'ont pas suffi, et Mme Sand est allée mêler sa voix à ce chœur discordant de révélations, de confessions et de commentaires qui encombrent notre temps. Depuis quelques années, en effet, n'a-t-on pas vu se développer singulièrement cette littérature de *mémoires?* Qui n'écrit point ses *mémoires* aujourd'hui? Ce ne sont pas seulement les morts qui ont le privilége de ce genre de souvenirs d'autant plus précieux jusqu'ici qu'ils gardaient le caractère d'un témoignage posthume. Tout s'est perfectionné, la postérité est loin, et les vivans eux-mêmes s'arrangent pour assister à l'effet de leurs divulgations en prétendant se faire une sorte de postérité contemporaine. Il n'est plus d'ailleurs nécessaire d'avoir été mêlé aux affaires de son temps, d'avoir vu les hommes de près, d'avoir été initié aux secrets d'une société dans laquelle on a vécu, ou, en d'autres termes, d'avoir quelque chose à dire. Le procédé est plus simple : on rassemble quelques anecdotes qui ont couru le monde ou on raconte les révolutions du siècle, et quand on est tout à fait à la hauteur du genre, on écrit soi-même son odyssée. On livre à une curiosité indiscrète l'intimité du foyer, la dignité de la famille, les amours de son père ou de sa mère. On met ses contemporains dans la confidence de sa beauté, de ses goûts, de ses passions, de ses intérêts, de ses misères, et on dit à l'univers : Me voilà! OEuvre de puérile et grossière vanité, frivole autant que dangereuse pour des hommes, bien autrement dangereuse pour une femme, et même impossible au moins sous cette forme directe et nue d'une révélation personnelle.

C'était, au reste, une pensée conçue de bonne heure par l'auteur de l'*Histoire de ma Vie,* une pensée qui n'a rien gagné en vieillissant. Il y a longtemps déjà que sur cette idée de laisser des *mémoires* Mme Sand avait fondé je ne sais quelle combinaison qui devait lui survivre. Elle a vécu heureusement plus qu'elle ne le croyait

alors, et malheureusement pour elle elle a tenu sa parole en écrivant l'*Histoire de ma Vie*. Or, cette pensée de discourir de soi-même une fois admise, il ne restait plus qu'à savoir comment le poète se tirerait de ce piége tendu par sa vanité à son talent. Mme Sand, par une de ces audaces de sincérité et d'exactitude qui prennent parfois un autre nom, raconterait-elle sa vie tout entière sans déguisement et sans réticence? En vraie fille et en héritière de Rousseau, irait-elle jusqu'au bout de ses confessions? Elle ne le pouvait évidemment; un récit circonstancié et complet de tout ce qui a pu remplir sa vie lui était interdit. A défaut de ce récit simple et nu, écrirait-elle une de ces autobiographies morales et littéraires qui sont la révélation d'une âme, d'un esprit? Ici l'idée, en se transformant, prenait un caractère nouveau. L'auteur écrivait les *mémoires* de son intelligence, et retraçait l'histoire de ses livres en montrant comment l'inspiration littéraire jaillit du foyer de la vie intérieure. De telles œuvres, d'une analyse délicate et profonde, sont souvent éloquentes et toujours instructives. Par un singulier renversement d'idées, Mme Sand n'a nullement fait ce qui eût été possible, et elle s'est jetée dans la voie la plus scabreuse, celle des révélations intimes et personnelles, et comme elle ne pouvait tout dire, elle a fini par substituer à ce qu'elle devait passer sous silence mille puérilités, mille détails indifférens ou vulgaires. Elle n'a point écrit des *mémoires*, elle a fait comme un virtuose supérieur qui vit d'un vieux succès et qui se donne toute liberté; elle s'est mise à improviser tous les matins, devant le public, sur les différentes circonstances de sa vie qui revenaient successivement à son esprit, en remontant jusqu'à son aïeul le maréchal de Saxe.

L'aventure ne fut guère amusante pendant deux ans; au huitième volume, on touchait à peine à la naissance de l'auteur, et on avait tourné la dernière page sans en savoir beaucoup plus. Comment d'ailleurs Mme Sand eût-elle écrit ses *mémoires?* Elle ne se souvient pas, elle a au plus haut degré le don merveilleux de l'oubli. Mme Sand ne sait pas même où ont paru quelques-uns de ses plus charmans ouvrages, *Lavinia, la Marquise;* elle attribue aux hommes ce qu'ils n'ont jamais dit, ce qu'ils n'ont jamais fait. Dans ce livre frivole, il y a un fait plus grave, une dissonance étrange et permanente qui ne naît point sans doute d'une absence de sincérité actuelle, mais qui laisse voir ce qu'il y a de mobilité dans cet esprit, et qui finit par ôter tout accent de vérité à de tels récits. L'auteur parle de son enfance, de son passé, des choses et des hommes avec ses impressions du moment. On pourrait presque dire qu'à quelques mois d'intervalle, dans le travail successif de cette prolixe improvisation, les mêmes faits apparaissent sous un aspect tout différent, parce que le point de vue personnel de l'écrivain a changé. L'*Histoire de ma Vie* repose

sur ce perpétuel anachronisme moral. A tout prendre, c'est là peut-être l'explication la plus claire des singulières libertés que Mme Sand prend aujourd'hui à l'égard de bien des hommes de ce temps qu'elle a connus, et qu'elle croit devoir introduire dans ses mémoires sans les avoir consultés. Il ne faut pas s'en étonner, la vie est si longue, les impressions se succèdent si rapidement! Mme Sand a oublié ses relations d'autrefois, elle a oublié ses amis, ou, s'il lui en souvient, il ne lui en souvient guère, et même au besoin, pour mieux attester sans doute l'impartialité de l'historien, elle les exécute merveilleusement avec une grâce supérieure et un magnifique détachement du passé, comme elle juge chaque chose du haut d'une philosophie puérilement prétentieuse qui travestit tout, même les scènes naïves de l'enfance. D'une plume libre et légère, elle sabre ses amis, ses souvenirs et la vérité.

Encore si Mme Sand n'avait pris de ces étranges libertés qu'avec ses amis, avec d'anciennes connaissances qui ont fait place à des connaissances nouvelles! mais elle est allée plus loin, et c'est là un des traits choquans de ce livre. Pour tout dire, l'auteur de l'*Histoire de ma Vie* a fait le contraire de ce que faisaient ces enfans d'autrefois qui jetaient un manteau sur la nudité de leurs parens. Chose bizarre! Mme Sand n'a point dit sur elle-même ce qu'elle ne devait pas dire, ce qu'elle ne pouvait pas dire, ce que nul ne lui demandait d'ailleurs, et en même temps elle s'est crue autorisée à dire sur sa mère ce que personne ne savait, ce qu'elle pouvait bien certes se dispenser de révéler sans diminuer l'intérêt de son récit, car enfin qui pouvait éprouver le désir de savoir que cette mère avait eu une jeunesse orageuse, exposée « à des hasards effrayans, » qu'elle était de l'état-major de nos armées dans les campagnes d'Italie, et qu'elle avait eu à quitter « une riche protection » pour suivre le père de Mme Sand? Il est vrai que l'auteur aussitôt se tourne vers la société pour l'accabler de ses objurgations et pour rejeter sur elle la responsabilité de tous les entraînemens d'une jeune fille qui tombe après être venue au monde avec sa beauté pour tout patrimoine. Le thème n'est point nouveau, comme on voit; il traîne dans toutes les fictions de Mme Sand, et c'est là vraiment sa place. Rapproché de ces tristes réalités, ne semble-t-il pas indiquer la pensée secrète d'aller chercher jusque dans la révélation des misères maternelles de quoi étayer un sophisme? Ou bien notre contemporaine, en mettant le nom de sa mère, fille du peuple, à côté de celui de son père, petit-fils du maréchal de Saxe, a-t-elle cédé à la fantaisie de se montrer dans la double splendeur de son origine aristocratique et plébéienne? On ne le sait. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Mme Sand, interrogée un jour sur les *Mémoires* de Chateaubriand, répondait d'un ton leste : « C'est un ouvrage *sans mora-*

lité; je ne veux pas dire par là qu'il soit immoral, mais je n'y trouve pas cette bonne grosse moralité qu'on aime à lire même au bout d'une fable ou d'un conte de fées. Jusqu'à présent, cela ne prouve rien et ne veut rien prouver. L'âme y manque, et moi qui ai tant aimé l'auteur, je me désole de ne pouvoir aimer l'homme. Je ne le connais pas, je ne le devine pas en le lisant, et pourtant il ne se fait pas faute de s'exhiber, mais c'est toujours sous un costume qui n'est point fait pour lui. Quand il est modeste, c'est de manière à vous faire croire qu'il est orgueilleux, et ainsi de tout... C'est un fantôme, et un fantôme en dix volumes, j'ai peur que ce ne soit un peu long... » L'*Histoire de ma Vie* a vingt volumes! je ne sais trop ce qu'elle prouve; je suis bien sûr que dans les affectations de sincérité et de modestie de l'auteur il y a au moins autant de vanité qu'il y a d'orgueil dans l'indifférence superbe de Chateaubriand, et en fait de *bonne grosse moralité,* Mme Sand a mis dans ses mémoires les amours de sa mère et de son père. Elle a fait plus que Jean-Jacques, qui ne mettait dans ses *Confessions* que l'épisode de Mme de Warens.

Voilà le malheur de Mme Sand : elle a cru pouvoir tout penser, tout dire, tout oser. Douée d'instincts puissans, mais dangereux, elle a cru qu'elle pouvait impunément promener son esprit dans toutes les régions du sophisme, et qu'il suffisait de vouloir pour effacer toute distinction entre ce qui est vrai et ce qui est faux, entre ce qui est permis à une imagination bien inspirée et ce qui est simplement l'œuvre d'une imagination licencieuse. Avec des facultés littéraires dont l'éclat a été un des charmes de ce temps, Mme Sand a manqué de ce sens moral supérieur qui règle ou féconde la sève de l'intelligence, et qu'arrive-t-il aujourd'hui? Il arrive quelque chose de bien simple. A mesure que les années et les œuvres se succèdent, l'esprit s'épuise dans cette lutte permanente contre la vérité morale, les dons brillans pâlissent, et cette diminution des qualités premières laisse apparaître je ne sais quel élément grossier et vulgaire qui était sans doute dans la nature de ce talent, mais qui se perdait pour ainsi dire dans l'éloquence.

Lorsque Mme Sand décrivait dans sa jeunesse les orages de la passion, la vivacité du coloris suppléait à la pureté de la pensée, le souffle de la poésie animait tout; aujourd'hui elle fait dans ses mémoires des théories sur l'accouplement des sexes et sur leur part réciproque dans la procréation de l'espèce humaine; elle en vient, selon son expression, à dire sans délicatesse les choses délicates, et elle ne craint nullement de se servir de ces mots qui semblaient réservés jusqu'ici à la langue de Rabelais et de Molière. Mme Sand a tant chanté l'amour libre, que son imagination a fini par se créer un monde particulier de mœurs étranges, où l'on se mêle, où l'on vit ensemble, où règne une saveur de sigisbéisme et d'illégitimité.

Je ne sais si on l'a remarqué, tout le monde est bâtard ou près de l'être dans les dernières inventions de Mme Sand; les champis ont pullulé; c'est une société qui semble avoir pour unique origine et pour unique loi le caprice des sens dans la liberté des liaisons, et il ne tient à rien vraiment que par amour de l'art le poète, dans son *histoire,* ne proclame sa propre illégitimité. Peintre de la passion, Mme Sand écrivait dans les premiers temps *Valentine* ou *André;* maintenant elle écrit *la Daniella,* une œuvre de sensualisme débordant, recommencée déjà bien souvent par l'auteur, et visiblement destinée à démontrer une fois de plus la supériorité des femmes de chambre dans l'amour. Il en est ainsi de tout. Autrefois, dans les *Lettres d'un Voyageur,* Mme Sand parlait de l'art avec feu, avec une grâce entraînante; elle se représentait parcourant l'Italie et les Alpes, recueillant sur son passage des images nouvelles; elle traçait de l'artiste un portrait sinon vrai, du moins brillant de poésie. Aujourd'hui elle écrit *Favilla;* elle construit de petits drames avec de petites idées qui ont déjà passé dans ses romans, et il lui arrive parfois de laisser échapper de ces phrases d'industriel dans l'embarras : « D'un côté, dit-elle en parlant de sa position en 1848, d'un côté on me menaçait d'une saisie sur mon mobilier, de l'autre les prix du travail étaient réduits des trois quarts; encore le placement fut-il suspendu pendant quelques mois! » Dans cette plainte touchante, reconnaissez-vous l'artiste des premiers jours? Enfin veut-on savoir où en est Mme Sand dans les évolutions philosophiques et sociales de sa pensée? Elle a bien erré, elle en est venue à se faire un petit symbole bien simple, bien clair, qui est le dernier mot du progrès, et qu'elle inscrit dans ses mémoires; il lui faut « la terre de Pierre Leroux, le ciel de Jean Reynaud, l'univers de Leibnitz, la charité de Lamennais. » On ne peut certes demander mieux.

Je ne veux dire qu'une chose, c'est qu'il y a dans ce talent un instinct grossier, une ivresse du sophisme, un goût de tous les excès qui ont sans cesse tendu à prédominer, et par une combinaison singulière plus ces élémens se sont fait jour, plus l'auteur s'est rejeté dans une phraséologie philosophique, sentimentale et mystique. Prenez bien garde : que Mme Sand décrive les impétuosités les plus ardentes des sens ou les liaisons les plus vulgaires, elle se servira de ces mots de *vertu,* de *chasteté* et d'*extase idéale;* qu'elle mette la main sur quelque système violent ou sur quelque factieux, elle parlera de progrès, d'héroïsme, elle invoquera les saints, les martyrs et Jésus-Christ lui-même; qu'elle trouve sur son passage quelque pauvre diable de comédien, elle va parler tout simplement de *sa sublimité* et de *son génie,* et Mme Sand, qui vit désormais dans cette atmosphère, qui s'est fait une habitude de ce langage, tout en assurant que « le faux, le guindé, l'affecté lui sont antipathiques, »

Mme Sand ne voit pas même que cette emphase vulgaire n'est plus que le signe bizarre des défaillances de la véritable inspiration.

Esprit ardent et inégal, organisation fougueuse et incomplète, imagination puissante et raison faible, Mme Sand a été malgré tout assurément une des plus curieuses natures littéraires de ce temps, et par ses facultés, et par l'action qu'elle a exercée, et par ses égaremens mêmes. De toutes les causes qui ont si étrangement contribué à pervertir un si brillant talent, j'en voudrais dégager une primordiale, profonde, qui est venue en aide à toutes les autres : c'est que Mme Sand a voulu être plus qu'une femme ou autre chose qu'une femme, lorsque son génie était avant tout essentiellement féminin. Si elle l'eût voulu, elle aurait pu certainement couronner d'un merveilleux éclat cette tradition littéraire des femmes qui, à ne prendre que le roman, commence à Mme de La Fayette en France. Lui chercher absolument des modèles dans le passé serait difficile. Elle n'aurait jamais eu, je pense, cette délicatesse et cette grâce suprême qui ont fait de *la Princesse de Clèves* une des plus charmantes peintures de la passion dans une société de gentilshommes; elle eût été le conteur plus large, plus libre, plus saisissant d'une société si complétement transformée. Sans avoir moins d'esprit que bien des femmes du XVIIIe siècle, elle aurait eu plus d'éloquence, plus de génie inventif et créateur. Avec moins de sûreté de jugement et moins de fermeté d'intelligence que n'en eut Mme de Staël dans les choses philosophiques ou politiques, elle aurait eu toujours un plus vif sentiment de l'art, plus de grâce et de facilité de récit. S'il est une femme de qui elle se rapproche, c'est une personne qu'elle a fait oublier, dont la vie fut douloureuse et courte, et qui fit de ses romans, au commencement du siècle, l'écho de son âme brûlante; c'est Mme Cottin, l'auteur de *Malvina* et d'*Amélie de Mansfield*. Dans les ouvrages des deux écrivains, on trouverait plus de points de ressemblance qu'on ne le suppose. Mme Sand n'a pas plus de feu dans l'expression intense et vive de la passion, mais elle a plus d'étendue, plus de poésie, et elle possède surtout le sentiment pittoresque, qui manquait à Mme Cottin, cet art merveilleux de faire revivre un paysage dans sa vérité et dans sa fraîcheur. Enfin cette tradition, Mme Sand aurait pu la continuer en l'agrandissant, en l'enrichissant de créations nouvelles; elle eût été la dernière venue et la plus éloquente de toutes les femmes qui ont laissé la trace de leur génie ou de leur esprit dans les lettres en France.

Cela n'a point suffi à cette inquiète activité; Mme Sand a eu l'ambition d'être plus qu'une femme, je le disais, et elle n'a point réussi à coup sûr. Comment eût-elle réussi? Elle a voulu abdiquer son sexe, oubliant qu'une femme se trahit toujours par un geste, par les habitudes de son esprit, par sa façon d'observer et de sentir, par toutes

ses qualités, et quand elle ne se trahit pas par ses qualités, elle se trahit par ses défauts. Mme Sand a prétendu à une certaine virilité, et elle n'a pu prendre aux hommes que le reflet de leurs idées, l'ombre de leurs systèmes, les petitesses de leurs passions. Elle s'est fait une organisation tout artificielle dont la naïveté est certes le moindre défaut, et, après avoir été un des enchanteurs des générations contemporaines, Lélia, par une secrète et ironique vengeance de la nature, Lélia finit comme Mme de Genlis, — une Mme de Genlis qui a rédigé des bulletins de la république, qui a écrit, elle aussi, ses *mémoires,* qui fait des romans avec des thèses de philosophie, et multiplie sans compter des récits devenus vulgaires.

Le prestige est évanoui. Hélas! il s'évanouit tous les jours pour bien d'autres et par des raisons qui ne sont pas essentiellement différentes, par des causes générales dont l'influence s'est fait sentir sur Mme Sand et sur bien des talens qui se sont révélés comme elle à un certain moment de notre vie contemporaine, et comme elle finissent mal. La littérature d'imagination, vue dans son ensemble, offrira certainement dans l'histoire intellectuelle de notre siècle un des chapitres les plus curieux. On y verra, à peu d'exceptions près, de la séve, du mouvement, et aucune idée de prévoyance supérieure, des instincts énergiques à qui il a manqué de devenir une force d'intelligence réfléchie, de grandes et poétiques existences allant se perdre obscurément dans de vulgaires labeurs sans dignité ou sans puissance, un premier essor merveilleux suivi d'étranges déceptions. A quoi cela tient-il? C'est que la plupart de ces talens qui se sont élevés, qui ont charmé une génération, ont eu plus d'éclat et d'exubérance que de vraie grandeur; ils n'ont pas su discipliner leurs facultés sous l'empire d'un sentiment moral prédominant. Ils ont eu de la jeunesse, ils ne sont jamais arrivés à une haute et sérieuse maturité; ils ont été surpris dans leur croissance, pour ainsi dire, par mille influences subtiles et violentes, la vanité, la manie de l'importance et des rôles publics éclatans, les tentations du lucre, l'épidémie du sophisme. Dans l'indépendance de leurs rêves, ils ont cru que le monde leur appartenait, qu'il était en leur pouvoir de se faire une vérité à eux et de l'assouplir à toutes les mobilités de leur fantaisie, de jouer avec toutes les choses de la vie publique ou privée, idéale ou pratique, comme avec un instrument sonore. La vérité s'est éclipsée dans leurs œuvres, la saine vigueur n'a fait que diminuer dans leur talent, et ce qu'ils ont pris pour une fermentation généreuse n'était, à tout prendre, qu'une maladie morale qui les a exténués eux-mêmes, qu'ils ont communiquée, et dont les imaginations sentent le besoin de se guérir, pour se relever au niveau des justes conceptions de l'art et de la poésie.

CH. DE MAZADE.

LES ÉLECTIONS

DE 1857

EN ANGLETERRE

« Je remporterai en France l'impression profonde que laisse dans les âmes faites pour le comprendre le spectacle imposant qu'offre l'Angleterre, où la vertu sur le trône dirige les destinées du pays, sous l'empire d'une liberté sans danger pour sa grandeur.» (Discours de l'empereur en reponse à l'adresse de la Cité de Londres.)

Les élections qui viennent de donner à la Grande-Bretagne un nouveau parlement ont offert un grand et curieux spectacle, qui pour tout observateur désintéressé doit tourner à l'honneur des institutions du pays; elles ont montré le progrès des mœurs publiques chez un peuple habitué à un long et paisible exercice de la liberté, et elles ont fait voir que les ressorts de son antique constitution, loin d'être rouillés, n'avaient au contraire jamais eu plus de force et de souplesse. Pendant tout un mois, le gouvernement s'est tenu comme à l'écart; la royauté a semblé se retirer de l'arène; la nation, appelée à prendre part au choix des députés de la chambre des communes, a pu se prononcer à son aise sur les hommes et sur les choses dans la pleine possession du droit de tout dire et de tout écrire, et les grands pouvoirs publics, loin d'avoir couru le moindre péril à cette épreuve du jugement du pays, en sont sortis au contraire, comme toujours, mieux affermis et plus respectés. L'ordre dans le mouvement est la consigne répétée de génération en génération, et

à laquelle le pays ne s'est pas lassé de se montrer fidèle. La décadence peut être vainement prédite à l'Angleterre par de faux prophètes; la Grande-Bretagne leur oppose avec confiance le permanent témoignage de sa virile grandeur, et en dépit des médecins qui cherchent des cures à faire et qui voudraient la faire passer pour malade, elle continue à donner elle-même le bulletin le plus satisfaisant de sa force et de sa santé.

Tel est l'enseignement que peuvent donner aujourd'hui les dernières élections en mettant sous nos yeux le mouvement de la vie politique du pays affranchi de toute contrainte : elles ne doivent pas seulement servir à faire connaître la lutte des partis entre lesquels le pouvoir est pacifiquement disputé; il faut surtout y chercher le spectacle d'un peuple qui est accoutumé à user de ses droits sans être tenté d'en abuser, et qui a toujours su concilier l'amour du progrès avec le respect des traditions. Le rôle des personnages qui sont sur la scène a sans contredit son importance; mais il s'efface devant le rôle de ce personnage anonyme qui est la foule, et qui, comme le chœur de la tragédie antique, applaudit les uns, gourmande les autres et les juge tous. C'est cet esprit public qui est l'âme de la constitution britannique et comme le souffle de cette grande création : *mens agitat molem*. Il peut seul faire saisir la physionomie et le caractère des élections de la Grande-Bretagne : il en anime le tableau, il en éclaire tout le système, et il en résume également toutes les garanties.

Les élections qui donnent à la Grande-Bretagne sa chambre des communes n'ont pas lieu à huis clos, et elles n'intéressent pas seulement les électeurs : elles se font devant le peuple, sinon par le peuple, et sans donner à la nation tout entière un droit d'entrée dans le corps électoral, elles ne la tiennent pas cependant à l'écart. Elles ont un autre intérêt que celui d'un vote silencieusement donné et silencieusement reçu. Elles engagent en effet devant le pays comme un grand procès où tous les principes s'exposent, où toutes les questions se débattent, où toutes les causes s'instruisent, se plaident et se jugent. Elles sont un appel à l'opinion, qui, librement consultée, se prononce librement, tout en restant défendue contre elle-même par la résistance que les institutions peuvent opposer à ses caprices passagers. Destinées à assujettir la responsabilité des gouvernans au contrôle des gouvernés, elles font des affaires publiques les affaires privées de tous les citoyens. Elles ne mesurent pas ainsi au pays la vie politique à petites doses; elles la répandent à flots, non pas en la précipitant tout à coup comme un torrent qui tour à tour se grossit et se dessèche, mais en la faisant couler comme un grand fleuve qui n'est exposé ni à tarir ni à déborder. Elles font assister à un

spectacle qui se passe au grand jour et en plein air, et qui demande à être compris par les yeux et par les oreilles : ce sont les *meetings* où elles se préparent, les *hustings* où elles se discutent et se décident, qui leur servent de théâtre. Telle est la scène sur laquelle il faut les étudier et suivre les différentes phases qu'elles traversent.

Le signal de l'élection générale des membres de la chambre des communes est donné par l'acte royal de convocation d'un nouveau parlement, soit à raison d'un nouveau règne qui commence, soit à l'expiration des pouvoirs du parlement en exercice, qui ne peuvent se prolonger au-delà de sept ans, soit enfin, comme dans le cas qui vient de provoquer les dernières élections, par suite d'une dissolution qui permet aux ministres de la couronne d'exercer un droit d'appel de la chambre au pays. Le lord chancelier chargé de l'exécution des ordonnances royales donne son ordre (*writ*) au secrétaire de la couronne auprès de la chancellerie, et celui-ci envoie aussitôt au shériff de chaque comté l'ordre de faire élire les députés qui doivent représenter soit le comté, soit tel ou tel bourg dépendant du comté. Dans un délai de deux jours, les shériffs doivent faire publier une proclamation qui appelle les électeurs du comté, aujourd'hui comme autrefois, à la vieille cour du comté, et les invite à s'y réunir six jours après au plus tôt, douze jours après au plus tard. Les électeurs des bourgs qui ont le droit de représentation sont convoqués en général, suivant les instructions du shériff, par l'officier municipal préposé à l'élection, et l'élection doit avoir lieu trois jours francs au moins après la convocation, dans un délai de six jours au plus. Toutes les précautions sont prises pour donner la publicité nécessaire à cette convocation; l'heure à laquelle elle doit être annoncée est fixée entre huit heures du matin et quatre ou six heures du soir, suivant la saison, afin de prévenir le retour de la ruse intéressée dont un candidat s'était servi autrefois dans le bourg de Shaftesbury, en faisant publier, entre onze heures du soir et minuit, le jour de l'élection, qu'il voulait laisser ignorer à son compétiteur.

La convocation du shériff appelle les combattans dans l'arène : ils ne s'y font pas attendre pour s'y assurer ou s'y disputer la victoire; mais avant de s'y présenter, ils ne négligent pas les précautions nécessaires pour se préparer le terrain, et pour ne pas se laisser prendre au dépourvu, ils se mettent en mouvement avant que le signal soit donné. Les affaires d'avant-poste s'engagent dans les *meetings* ou réunions populaires, qui sont entrées dans les mœurs et dans les lois du pays, et qui semblent faire partie de sa constitution. C'est dans les *meetings* que les candidats viennent reconnaître la

position et essayer leurs forces : ils les font annoncer d'avance par les journaux et les affiches, et y donnent un rendez-vous à tous ceux qui partagent leurs opinions. C'est en promenant ainsi leur candidature dans tout un comté ou dans les quartiers d'une ville qu'ils se ménagent des relations publiques avec leurs concitoyens, et vont au-devant de toutes les explications qui peuvent leur être demandées. Leurs amis viennent en même temps à leur aide en multipliant les réunions en leur faveur, afin de faire valoir les titres qui peuvent les recommander aux électeurs. Ceux qui ne sont pas électeurs ne sont pas écartés, et comme ils peuvent contribuer à former l'opinion publique, même sans donner leurs suffrages, ils sont également appelés à entendre discuter le mérite et la politique des candidats. Les candidats ou leurs amis viennent même quelquefois les haranguer dans des réunions où ils les ont spécialement convoqués, et sans faire appel à leurs passions, ils les engagent à user de la part de droits qui leur appartient, à se servir par exemple de leur influence de pratiques sur les petits marchands qui sont électeurs, afin de les décider à voter pour le candidat de leur choix. C'est dans les *meetings* qui couvrent l'Angleterre de réunions le jour et le soir, dans les villes et dans les campagnes, que se fait entendre la voix du pays, dont l'écho se prolonge dans toutes les feuilles publiques; ces *meetings* garantissent à la minorité l'exercice de ses droits légitimes, et ils empêchent la tyrannie de la majorité; ils donnent l'élan aux bonnes causes, et découragent les factions en traînant au grand jour les erreurs et les mauvaises passions qui aiment à s'abriter dans l'ombre; ils ne font pas perdre au pays le respect de l'ordre public, protégé par de justes lois de répression, et en même temps ils l'élèvent à l'école d'une discussion sérieuse où les artifices du langage rencontrent peu de faveur, et où c'est le bon sens qui finit aisément par prévaloir.

Les *meetings* ouvrent la campagne des élections, et tant qu'elle dure, ils se continuent sans relâche, mettant à l'épreuve l'infatigable activité de parole du candidat et de ses amis; mais les *meetings* eux-mêmes ne suffisent pas, et il y a d'autres liens qui doivent encore resserrer les rapports du candidat avec ses commettans. La préparation d'une élection ne s'arrête pas aux discours prononcés en public; elle demande des efforts plus persévérans et des démarches plus pressantes, et elle est même désignée par un mot particulier à la langue anglaise, le *canvass*. La conquête des votes ne s'emporte pas seulement par le succès de la parole; il faut le plus souvent que la popularité vienne s'y joindre. Il ne suffit pas que le candidat fasse dans les *meetings* sa profession de foi; il est encore nécessaire, surtout si l'élection doit être contestée, qu'il rende lui-

même ou qu'il fasse rendre visite à ses électeurs, afin de leur demander de lui envoyer leurs voix. Quand le jour de l'élection approche, il est d'usage qu'il aille leur offrir ses devoirs suivant l'expression consacrée, et porte ses remerciemens à ceux qui se sont déjà prononcés en sa faveur; le dernier des citoyens, s'il est électeur, peut ainsi recevoir la visite d'un grand seigneur ou d'un riche bourgeois qui vient solliciter son suffrage et s'exposer à ses refus. Dans les comtés et dans les villes où le corps électoral est trop nombreux pour que le candidat puisse suffire aux exigences de cette tournée, ce sont ses agens payés ou volontaires qui le remplacent; ils vont porter la parole en son nom et remettre au moins sa carte : si l'on suit les candidats ou leurs amis de maison en maison, on peut entendre se succéder les réponses de ceux qui leur disent oui, ou de ceux qui leur disent non, et les voir échanger avec les premiers un cordial serrement de main, avec les autres un froid salut. La négligence dans toutes ces démarches peut faire échouer une nomination, qui n'est quelquefois emportée qu'à une seule voix de majorité, et quand la lutte est engagée entre les personnes plutôt qu'entre les opinions, il n'est pas rare qu'un électeur se refuse à donner sa voix à celui qui lui a manqué de politesse. Aussi les candidats ont-ils soin ordinairement, le jour de l'élection, de prier leurs commettans d'accepter leurs excuses pour tous leurs oublis involontaires : l'un se rejette sur le défaut de temps, l'autre sur l'inexpérience d'un nouveau venu; celui-ci craint que ses cartes n'aient pas été régulièrement distribuées, et explique comment quelques-unes ont pu être égarées en chemin. Les élections sont par là un moyen puissant de rapprochement entre les différentes classes et pour ainsi dire un pont jeté entre elles; c'est comme une chaîne d'égards qu'elles établissent de haut en bas, et elles imposent aux candidats des ménagemens de toute sorte auxquels doit se plier un patron librement choisi envers tous ceux qu'il veut gagner ou garder comme cliens.

Les discours et les visites, la propagande publique et la propagande privée, tel est donc le double travail qui demande aux candidats tout leur temps et toute leur peine; mais ils ne pourraient pas assurément le mener à bonne fin sans l'active intervention de leurs comités respectifs. En effet, ils y trouvent l'appui et le concours des principaux citoyens intéressés par amitié ou par opinion au succès de l'un des compétiteurs, et prêts à prendre sur eux seuls tout le poids de la lutte, si par exception le candidat absent ou malade ne peut s'aider lui-même. Le lieu de réunion de chaque comité est rendu public, et il devient aussitôt le quartier-général où chacun peut venir donner les nouvelles et chercher les ordres. Ce sont les comités qui dirigent la tournée électorale des candidats,

et qui prennent toutes les mesures propres à les faire réussir; des rédacteurs y sont chargés de composer les adresses, les requêtes, les appels aux électeurs, de les faire distribuer et de les envoyer aux journaux, qui en remplissent leurs colonnes. D'autres y donnent toutes leurs instructions aux nombreux agens, souvent bien payés et bien nourris, qui sont occupés à faire le triage des électeurs, à leur envoyer leurs cartes, à compter ceux dont on est sûr, à rechercher les douteux, et à supputer ainsi les chances de défaite pour les prévenir, les chances de victoire pour ne pas les laisser échapper. En même temps les souscriptions destinées à couvrir les frais sont ouvertes, et plus d'une fois elles ont défrayé le candidat de toutes les dépenses, quand il ne pouvait pas les supporter. L'esprit d'association, qui semble être l'attribut du caractère anglais, montre ainsi sa force et sa puissance; il détermine ce mouvement et cette mise en commun de tous les efforts, qui, au lendemain d'une révolution à la fois puérile et menaçante, avaient fait en France, sous le feu de l'ennemi, le salut du parti de l'ordre : s'il y a des pays où cette activité, brusquement jetée hors de ses voies régulières, paraît une crise, il y en a d'autres où elle est la condition ordinaire de la santé.

L'élection une fois préparée, il faut voir comment elle se passe : c'est là un tableau vivant sur lequel se dessinent tour à tour les scènes les plus variées qui renouvellent l'intérêt permanent du spectacle.

Le premier jour de l'élection est le jour de la nomination; il a été proclamé par le shériff ou par l'officier préposé, et les journaux, ainsi que les affiches, le rappellent à l'envi à ceux qui pourraient l'ignorer ou l'oublier. Dans une grande ville comme Londres, divisée en plusieurs bourgs électoraux, et où le candidat est plus facilement exposé à rester étranger à ses électeurs, la nomination dérange peu le mouvement habituel des affaires, et n'empêche pas que beaucoup d'indifférens, dans les classes les plus élevées, ne se tiennent à l'écart. Dans la province au contraire, où la vie politique garde toute son énergie, elle suspend les occupations et les plaisirs : tout contribue à lui donner l'air d'une fête. Si l'on se transporte, par exemple, dans un chef-lieu de comté, dès le matin les cloches sonnent à toute volée, les hôtels se pavoisent de bannières rivales, on entend le bruit des nouvelles qui circulent, des acclamations qui se succèdent. Quoique toutes les processions publiques des partis soient maintenant interdites et punies par la loi, on peut encore, au moins la veille d'une nomination, assister à l'arrivée solennelle d'un candidat suivi à cheval par des centaines de partisans. Aux dernières élections, le jeune lord Althorp, qui venait à vingt-quatre ans briguer la candidature du comté de Northampton, entrait ainsi dans la ville, accompagné d'un cortége qui rappelait les temps de la féodalité.

L'aspect du lieu de l'assemblée n'est pas moins curieux. Qu'il soit en plein air ou à couvert, on y distingue d'abord un vaste échafaudage élevé de dix à douze pieds au-dessus de terre, et qui paraît destiné à des spectateurs de courses : ce sont les *hustings,* l'appareil principal de la cérémonie. Au milieu, une petite balustrade posée à hauteur d'appui indique la tribune, et quelquefois c'est seulement une saillie de l'estrade qui en tient lieu; elle ressemble alors à une planche de tremplin sur laquelle on viendrait chercher l'élan : tel est le trépied sacré où chacun de ceux qui veulent prendre la parole vient chercher l'inspiration sans pouvoir toujours la trouver. Au-dessous, une galerie avec des siéges et des pupitres est réservée aux sténographes des différens journaux, et l'orateur qui ne peut se faire entendre borne ses efforts à leur dicter son discours, en se consolant par la pensée qu'il aura au moins des lecteurs. Ce sont les principaux amis des différens candidats et les membres de leurs comités qui occupent les *hustings,* où des billets de faveur peuvent donner entrée aux étrangers et même aux étrangères; ils s'y groupent en général suivant leurs sympathies, et se réservent de part et d'autre un des côtés de l'estrade. Devant l'estrade, la foule se presse; électeurs et non électeurs sont mêlés, et c'est souvent par milliers qu'il faut en faire le dénombrement; ils suivent d'ordinaire l'exemple qui leur est donné sur les *hustings* et se partagent, s'il y a lieu, en deux camps. C'est dans cet auditoire bruyant et agité, aux apparences tantôt grossières, tantôt plus sociables, que toutes les opinions vont trouver un écho : il représente la partie intéressée au débat qui va s'ouvrir, et n'attend pas toujours patiemment qu'il commence.

Une tout autre assistance encadre en quelque sorte le lieu de l'assemblée. Si les *hustings* ont été élevés près d'un chef-lieu de comté, au milieu d'une de ces belles prairies qui font l'ornement de l'Angleterre, de nombreuses voitures viennent se ranger souvent en une double file autour de la corde qui en marque l'enceinte; elles sont dételées sur place, et ainsi rapprochées les unes des autres, elles offrent un cercle élégant et gracieux où revivent les dernières traditions des vieux tournois. Dans de riches équipages, amenés au galop par quatre chevaux pomponnés en faveur de tel ou tel parti, sont assises des dames et des jeunes filles avec de larges rubans qui flottent sur leurs chapeaux ou leurs mantelets, et dont la couleur indique le candidat de leur choix. La dernière ligne est formée par des omnibus et des chariots, dont les impériales peuvent servir de galerie à ceux qui cherchent les meilleures places. Entre tous ces rangs de voitures circulent des propriétaires et des fermiers à cheval, les véritables *country-gentlemen,* arrêtant leurs montures pour

ne rien perdre de ce qu'ils peuvent entendre. Enfin, au milieu du champ d'élection, se promènent tranquillement des constables spéciaux, pris à la journée pour prêter main-forte aux *policemen* du comté, et qui n'ajoutent à leur accoutrement de tous les jours qu'une pancarte sur leurs chapeaux et un grand bâton dans leurs mains, insigne respecté de l'autorité de la loi. On voit ainsi passer sous ses yeux le panorama de l'Angleterre campagnarde. Sur les places des villes, il n'y a que l'apparence du spectacle qui change; mais on y retrouve toujours le même auditoire : seulement c'est aux fenêtres, quelquefois sur les terrasses des maisons voisines, que les dames intéressées à la lutte prennent leur place, quand elles ne vont pas la chercher hardiment jusque sur les *hustings*, pour animer la lutte, comme il a été dit autrefois de l'une d'elles, « par la céleste rhétorique de leurs yeux. » Les femmes des candidats manquent rarement de venir s'associer à la bonne ou à la mauvaise fortune de leurs maris, et elles sont souvent saluées pour leur compte par les acclamations populaires : les hourras pour lady Palmerston ou pour lady Russell témoignaient des galanteries spontanées de la foule. Il n'y a pas jusqu'aux jeunes gens à peine sortis de l'enfance qui ne viennent parfois accompagner leurs pères sur les *hustings;* à l'élection de la Cité, dans cette vieille salle de Guild-Hall où se pressait au-dessus de la foule frémissante une élite de spectateurs et de spectatrices, lord John Russell, ayant à côté de lui un de ses jeunes fils, semblait montrer comment les grandes familles de l'Angleterre préparent de bonne heure leurs enfans à la vie publique, en les élevant à l'école des traditions héréditaires du pays.

C'est devant cette assistance si variée que s'ouvre la séance de la nomination, avant midi dans les comtés, avant ou après midi dans les villes. Elle commence par la proclamation qui ordonne le silence. Après avoir donné connaissance de l'acte de convocation, le shériff ou l'officier municipal préposé à l'élection prête le serment requis pour le loyal accomplissement des devoirs de sa charge, et le fait suivre, sous peine d'une amende de 50 livres, de la lecture de l'acte destiné à la poursuite de la corruption (1). Il ne lui reste plus alors qu'à demander quels sont les candidats; mais avant de se présenter eux-mêmes, les candidats se font tour à tour présenter par leurs amis : ils ont toujours au moins un second qui se charge de poser et de justifier leur candidature, en défendant les opinions que chacun d'eux représente et en les opposant à celles de leurs compétiteurs, dans le cas où l'élection doit être contestée. Ainsi se prépare l'entrée en scène des candidats, qui manquent bien rarement de faire appel

(1) Statuts 4 et 5 Vict. c. 57 (22 juin 1851).

à leurs concitoyens et de plaider eux-mêmes leur cause. L'exemple d'abstention volontaire donné par le grand historien de l'Angleterre, M. Macaulay, aux avant-dernières élections à Édimbourg, est trop opposé aux mœurs politiques du pays pour pouvoir être suivi. Au contraire la tradition ne permet pas aux candidats de payer de leur personne dans les universités d'Oxford et de Cambridge, afin que leur dignité ne coure aucun risque d'être compromise, et la nomination donne le spectacle d'une grave cérémonie devant l'assemblée des professeurs et des gradués : à Oxford, le discours latin a même seul droit de cité. Cependant ces exceptions ou ces anomalies n'empêchent pas l'usage général de suivre son cours, et, d'après l'usage général, les candidats une fois présentés, après être restés confondus dans les rangs de leurs amis, en sortent tout à coup pour se frayer passage jusqu'au-devant des *hustings,* où ils se découvrent devant la foule.

Leur apparition est le signal qui met en mouvement le zèle de leurs partisans ou l'opposition de leurs adversaires. S'ils n'ont pas de compétiteurs, ils ne sont accueillis que par des hourras; mais si l'élection est sérieusement disputée entre différens adversaires, les acclamations et les grognemens se livrent presque toujours un assez long combat auquel tous les assistans prennent part, aussi bien sur les *hustings* que devant les *hustings.* En même temps que toutes les bouches s'ouvrent, les mains se lèvent, les chapeaux s'agitent, et, dès que le tumulte commence à s'apaiser, c'est au candidat qu'il appartient d'achever de s'en rendre maître. Plus d'une fois il s'agit pour lui de ramener en sa faveur les sympathies d'une population mal disposée, et dans de telles circonstances le modèle du genre peut se trouver dans le discours prononcé à Carlisle par un des premiers hommes d'état du parlement, sir James Graham, qui était combattu par le parti ministériel. Il en faut citer l'heureux début : « Messieurs, disait-il, j'aime cette place du marché où je me retrouve sur les *hustings;* nous respirons ici un air libre, la lumière du ciel se répand sur nous, il n'y a ici à craindre ni l'obscurité ni l'intrigue. Amis et adversaires, nous pouvons nous regarder face à face, et ce jeu loyal, si précieux pour toute assemblée d'Anglais, a ici quelque chose de sacré. Oui, j'aime cette place du marché, parce qu'elle me rappelle bien des batailles et des victoires d'autrefois; elle me rappelle le temps où nous combattions pour la réforme de la loi électorale, pour la réforme de la loi municipale, à laquelle vous devez votre conseil de ville et votre corps d'*aldermen,* choisis par les contribuables et responsables envers le peuple. Ici fut livrée encore la bataille de la liberté religieuse et civile; ici prévalut le grand principe qui était le signe de ralliement du parti libéral, le grand principe qui

condamne toute exclusion des droits civils à raison de la foi religieuse. Et comment donc ne pas parler encore de cette grande bataille de la liberté du commerce qui a donné au peuple la vie à bon marché? Ce sont là les batailles qui ont été livrées et gagnées ici, et voilà pourquoi moi, qui y ai toujours combattu avec vous, voilà pourquoi, je le répète encore, j'aime cette place... Pour moi, la journée est déjà bien avancée; j'en ai supporté le poids et la chaleur; la onzième heure est venue; c'est à vous de dire si je dois, oui ou non, rester encore une heure de plus à votre service. »

Le ton n'a pas toujours besoin d'être aussi solennel, et parfois c'est la grâce légère qui fait les frais de l'exorde. A Douvres, M. Osborne, secrétaire de l'amirauté, après s'être adressé aux électeurs et non électeurs, s'apercevant qu'un groupe de mutins se préparait à continuer le tumulte, fait une brusque diversion en demandant qu'on lui laisse aussi la liberté de s'adresser à ces non électeurs qu'il voit aux fenêtres, et qui valent à cette assemblée la gracieuse présence d'un nombreux cercle de dames. « J'espère, dit-il, que les non électeurs qui sont de l'autre sexe réussiront à faire prévaloir dans cette réunion, sinon l'urbanité élégante qu'on ne peut guère leur emprunter, au moins cette bonne humeur qui ne doit jamais faire défaut quand de telles personnes font à une discussion l'honneur de venir l'entendre. Je compte bien qu'il n'y aura pas d'autre moyen d'intimidation à craindre que leur défaveur, et qu'aucune autre corruption ne s'ajoutera à l'attrait de leurs sourires. » L'auditoire ne se montre pas indifférent à ces coquetteries, et le candidat saisit aussitôt le moment favorable pour reprendre l'offensive contre ses adversaires. « Je suis surpris, ajoute-t-il, après avoir entendu mon honorable compétiteur déclarer qu'il ne veut faire aucune opposition au premier ministre, de le trouver en face de moi, combattant en ma personne l'élection d'un membre du gouvernement; je veux bien croire qu'il a pour le premier ministre les meilleures intentions, mais je sais aussi que l'amour peut prendre bien des formes différentes, et j'ai même connu des hommes qui battaient leurs femmes tout en passant pour les aimer : je pense qu'un tel procédé manque au moins de logique. » Il fallait mettre les rieurs de son côté; une fois que ce pas difficile est franchi, les bonnes dispositions du public sont gagnées.

C'est à l'aide de toutes ces précautions plus ou moins habilement ménagées que le candidat réussit à se faire écouter, et met à profit le silence que la foule lui accorde au moins par intervalles. Il lui faut alors reprendre et varier sa profession de foi, compléter l'exposé de ses opinions, répondre à toutes les questions par de nouveaux engagemens, et donner en sa faveur toutes les raisons de préférence

qui peuvent faire écarter son compétiteur et ranimer la confiance de ses partisans par l'assurance du succès. Ainsi engagé sur toutes les affaires publiques, le débat intéresse le peuple tout entier aux destinées du pays; il le fait pénétrer dans toutes les questions qui touchent à la grandeur et à la prospérité de l'Angleterre, à sa bonne administration, à la gestion avantageuse de ses finances; il lui fait connaître tous les progrès qui améliorent la condition des classes laborieuses, et il lui apprend comment les candidats entendent justifier la confiance des électeurs. Sans doute de tels discours ne sont pas des harangues de parlement approfondies à loisir, finement aiguisées, ornées de citations grecques ou latines, et il fallait être servi comme M. Disraeli par les plus heureux dons d'une parole pleine de saillies pour s'engager hardiment à garder avec ses auditeurs le langage qu'il aurait tenu devant les membres de la chambre des communes. Cependant les traditions des *hustings* ont leur part d'influence sur le caractère qui distingue en Angleterre la parole politique; elles donnent même aux orateurs du parlement ces habitudes d'aisance et de simplicité qui sont nécessairement de mise dans ces grandes assemblées de la place publique, avec un peuple ennemi de la déclamation, même passionnée, plein de défiance pour la rhétorique, et aimant à se vanter de n'être pas le peuple athénien (1).

Si l'on peut trouver souvent dans les discours des *hustings* des exemples de gravité parlementaire, il ne faut pas néanmoins oublier de faire la part des incidens qui en sont parfois comme les intermèdes comiques, et qui demandent encore aux candidats un grand talent d'à-propos. Le jour de la nomination des députés du comté de Middlesex, à Brentford, lord Robert Grosvenor était mal accueilli par la populace rassemblée devant les *hustings*, et qui lui gardait rancune de la proposition qu'il avait faite au parlement en 1855 pour la fermeture des boutiques de consommation pendant toute la journée du dimanche. Au milieu du tumulte, on lui présente au bout d'une perche une petite boîte disposée en cercueil et où l'on a écrit son nom à la craie. Loin de se troubler, il réplique qu'il a devant lui un *gentleman* (c'était un homme en guenilles) qui n'était pas seulement disposé à prendre soin de lui pendant sa vie, mais qui se préoccupait encore de lui rendre service après sa mort; il ajoute « qu'il doit le remercier de mettre ainsi sous ses yeux un souvenir de mortalité, afin de ne pas lui laisser oublier devant quel tribunal chacun ira rendre compte de ses actions et faire juger la droiture de ses intentions. » Il y a des candidats avec lesquels le jeu des interruptions bruyantes peut coûter cher à ceux qui se le permettent,

(1) Voyez le *Times* du 27 mars.

et l'on peut encore aujourd'hui retrouver dans les journaux anglais le souvenir des mésaventures d'un de ces imprudens qui, aux avant-dernières élections, s'était fait bafouer par lord Palmerston, en s'exposant à ses plaisantes reparties.

En dépit de toutes ces apparences de jovialité dont il ne faut pas tenir trop grand compte, la journée des *hustings* n'est pas une vaine représentation; elle entre dans le système des institutions électorales du pays, et quand elle ne décide pas l'élection, elle est au moins destinée à la préparer. Elle se termine par un appel fait à toute l'assemblée du peuple pour la nomination des candidats, et c'est la levée des mains qui doit faire connaître en leur faveur l'opinion publique. S'il n'y a pas à décider entre différens compétiteurs, il n'y a lieu qu'à une acclamation générale. Dans le cas contraire, l'assemblée est consultée successivement en faveur de chaque concurrent; tout assistant, fût-il un étranger, peut devenir pour un moment électeur; ceux mêmes qui sont restés à cheval autour de l'enceinte réservée peuvent prendre part au vote, et ajoutent par là à la singularité du spectacle. Sur les *hustings*, devant les *hustings*, à l'appel du nom de tel ou tel candidat, les mains se lèvent ou s'abaissent tour à tour : le shériff ou l'officier préposé à l'élection doit aussitôt décider à première vue en faveur de quel candidat la foule s'est prononcée, et il annonce sa nomination au milieu des hourras de ses partisans. Toutefois cette nomination n'est pas définitive, et chacun des amis du candidat opposé ou le candidat opposé lui-même peut y mettre son *veto* en venant demander immédiatement le *poll*, c'est-à-dire l'enregistrement du vote des citoyens qui sont électeurs. C'est là l'épreuve décisive qui peut faire du vainqueur d'un jour le vaincu du lendemain. La nomination populaire, frappée d'appel, peut être infirmée par le corps électoral; elle n'en garde pas moins la valeur d'une épreuve préparatoire. Le peuple tout entier n'a jugé, il est vrai, qu'en première instance; mais il a été réellement consulté.

Le *poll* lui-même, ou l'élection proprement dite, qui est destiné à faire réviser, sur la requête de la partie intéressée, par le corps électoral, c'est-à-dire par l'élite des citoyens, le suffrage de la multitude, donne encore certaines garanties à la partie de la nation qui n'est pas appelée à y prendre part. Il est public, et par là il assure à ceux qui n'en usent pas un droit de contrôle sur ceux qui votent. Les électeurs, comme les candidats eux-mêmes, sont ainsi rendus responsables envers toute la nation.

Le lendemain de la nomination dans les bourgs et dans les villes, et dans les comtés le troisième jour qui la suit, si ce n'est pas un dimanche, est maintenant l'époque fixée pour le *poll*. C'est à un seul jour, et pour les comtés d'Irlande à deux jours, que les derniers actes

législatifs en ont uniformément réduit la durée, qui autrefois pouvait se prolonger pendant toute une quinzaine : dans les universités seulement, le *poll* peut encore se continuer pendant cinq jours. Il doit commencer à huit heures du matin, et il doit se terminer à quatre heures dans les villes, à cinq heures dans les comtés. Les votes, qui ne pouvaient être auparavant recueillis qu'en un seul lieu pour toute une ville ou tout un comté, doivent maintenant être reçus dans différentes places. La désignation de tous ces districts doit être publiée deux jours à l'avance, et dans chacun de ces districts il faut qu'une espèce de hangar, appelé la baraque du *poll*, soit élevé, à moins que l'estrade des *hustings* ou bien quelque grande salle ne soit appropriée à cette destination; mais il ne peut pas être fait choix d'une auberge, d'une taverne, ou d'un hôtel. Les baraques du *poll* peuvent servir à la fois à plusieurs paroisses, localités ou corporations, qui doivent avoir chacune son compartiment spécial, indiqué par un écriteau. Néanmoins elles doivent être toujours proportionnées au nombre des électeurs, qui pour chaque baraque ne doit jamais excéder 450 votans pour les comtés, 300 pour les villes, ni même 100, si l'un des candidats le requiert. Telles sont les dispositions minutieuses qui ont été prises pour mettre le vote à la portée des votans, et pour empêcher que l'épreuve du *poll* ne fût traînée en longueur.

C'est aux baraques établies pour le *poll* que doit se présenter chacun des citoyens inscrits comme électeurs à l'époque déterminée par la loi pour la révision annuelle des listes. Un des clercs ou secrétaires publics désignés par l'officier préposé pour chaque paroisse ou corporation écrit le nom de l'électeur, qui est contrôlé aussitôt sur la liste générale; il y ajoute l'enregistrement de son vote sur un grand livre dont tout intéressé pourra prendre connaissance. En même temps, derrière le clerc, un fondé de pouvoir, désigné par chaque candidat, consigne pour le compte de son commettant les noms de ceux qui lui donnent ou lui refusent leurs suffrages, et son intervention prévient toutes les erreurs intéressées ou involontaires.

Aucune justification de son droit, même par serment, n'est demandée aujourd'hui à l'électeur enregistré (1), et aucune fin de non-recevoir ne doit être opposée à son vote. Il n'est plus assujetti à aucun examen, il n'a plus à subir d'interrogatoire, et il n'est plus tenu à l'observation des formalités d'autrefois, par exemple au serment d'*allégeance et de suprématie*, qui pouvait, sur la requête d'un candidat, exclure les catholiques du droit de voter, en leur imposant une déclaration contraire à leurs croyances : toutes ces vexations

(1) Le serment de l'électeur pour la justification de son droit a été supprimé pour l'Angleterre par un acte de 1843, rendu plus tard applicable à l'Irlande, et en Écosse c'est seulement en 1856 qu'il a cessé d'être exigé, au moins pour les élections des bourgs.

et toutes ces injustices ne sont plus que des souvenirs. La loi (1) se borne à permettre que le serment soit déféré à l'électeur par l'officier préposé ou par tout autre intervenant, si son identité est mise en doute, ou bien s'il est soupçonné d'avoir déjà voté dans la même élection; le serment prescrit contre la corruption, et par lequel il doit affirmer qu'il n'a rien reçu pour son vote, peut également lui être demandé. Des agens attitrés par les candidats exercent sur les votans auprès des baraques du *poll* une surveillance active, et ils désignent les suspects à l'officier préposé; mais les suspects eux-mêmes, une fois qu'ils ont répondu au serment, peuvent donner valablement leur vote, sans préjudice du droit qui appartient à tout intéressé d'en poursuivre légalement l'annulation et la punition.

La régularité pacifique apportée dans l'inscription des votans n'empêche pas que la journée du *poll*, malgré la répartition des électeurs en différens lieux, ne renouvelle le mouvement de la journée de la nomination. En effet, la publicité du scrutin, en permettant de suivre de baraque en baraque, presque vote par vote, les chances heureuses ou malheureuses de chaque candidat, entretient et prolonge toutes les émotions de l'espérance et de la crainte. Le nombre des voix, compté d'heure en heure, est aussitôt affiché avec profusion de placards et colporté de place en place par des messagers à pied ou à cheval. Des voitures, louées par chacun des concurrens, parcourent la ville complétement habillées de pancartes, sur lesquelles peuvent se lire, soit le mot d'ordre qu'il faut suivre, par exemple : *no plumper* (pas de division), s'il s'agit de l'élection de deux candidats qui ont associé leur cause, soit les appels les plus pressans et les plus touchans, qui donnent aux candidats le surnom le plus populaire. Dans le bourg de Finsbury, qui fait partie de Londres, on pouvait lire en grosses lettres sur bien des *cabs* et des omnibus : *Vote for Duncombe, the Finsbury pet* (allez voter pour Duncombe, le favori de Finsbury). L'électeur en retard n'a qu'à entrer au comité pour se faire transporter gratuitement au lieu du vote, sauf à être poursuivi plus tard pour le paiement, s'il est prouvé, comme dans de récens procès, qu'il s'est servi de la voiture d'un des candidats pour aller donner sa voix à son compétiteur. Dans la Cité de Londres, la candidature de lord John Russell, à qui était opposée la liste unie des trois candidats portés par le parti ministériel, donnait au vote l'intérêt d'une lutte vivement soutenue de part et d'autre. En même temps la candidature du baron de Rothschild, à qui le maintien du serment à prêter sur la foi du chrétien n'a pas permis jusqu'ici de siéger dans la chambre des communes, achevait d'exci-

(1) Statut 6 Vict. ch. 18, sect. 81-82.

ter l'empressement des électeurs; elle mettait en campagne tous ses coreligionnaires, et pour leur permettre de venir exercer leurs droits un samedi, les rabbins avaient dû décider que le vote n'était pas une infraction à la loi du repos du sabbat. A mesure que les dernières heures approchent, les candidats et leurs agens renouvellent les plus énergiques efforts; les candidats paraissent aux fenêtres de leur comité et se montrent à leurs partisans, qui les saluent par des acclamations prolongées, ou bien ils vont se promener dans la salle du vote avec leur famille; quelquefois ils se décident à remonter sur les *hustings* pour essayer une dernière harangue. D'autre part, leurs amis ou leurs agens semblent se multiplier : on les trouve aux abords des baraques, auprès des pupitres des clercs, exhortant les indifférens, encourageant les incertains, remerciant les fidèles, et quelquefois entre-croisant leurs voix pour répéter aux électeurs le nom de celui qu'ils leur recommandent. A l'heure de la fermeture du *poll*, les clercs enferment le registre dans une enveloppe cachetée et le remettent à l'officier préposé à l'élection ou à son délégué. C'est seulement le jour suivant que le registre doit être ouvert publiquement et rapproché de tous ceux qui ont servi en différens lieux à la même élection pour être renvoyé ensuite, sans aucun retard, au secrétaire de la couronne auprès de la chancellerie, qui en garde le dépôt et peut en délivrer des copies authentiques. L'ouverture des registres est la préface de la déclaration.

La déclaration est le complément d'une élection. Elle est toujours fixée au lendemain du *poll*, ou bien, à défaut de la demande du *poll*, elle succède immédiatement à la nomination. Elle consiste dans la proclamation publique des députés qui sont appelés à *servir* le bourg ou le comté.

Quand la journée de la déclaration n'est pas confondue avec celle de la nomination, elle ramène une nouvelle solennité, dont l'ancien cérémonial s'est en partie conservé, au moins dans les comtés. Le candidat vainqueur arrive encore quelquefois au lieu de l'assemblée en grande pompe, dans un équipage de gala, suivi d'un cortége assez nombreux de parens et d'amis en voiture ou à cheval, et salué par les fanfares de musiciens ambulans. Le spectacle du jour de la nomination se reproduit alors sur les *hustings* et devant les *hustings;* seulement toutes les passions se sont en général calmées, et les candidats, vainqueurs ou vaincus, en venant reparaître en face de l'assemblée, ont en général l'habitude d'échanger entre eux un de ces serremens de mains dont les usages anglais font comme une loi entre adversaires de bonne compagnie. Ils entendent l'annonce du recensement des votes, et l'officier public préposé à l'élection donne la lecture solennelle de l'acte qui transmet à chaque can-

didat élu le pouvoir de représenter au présent parlement le bourg ou le comté qui l'a choisi. La déclaration est parfois encore suivie dans quelques comtés de l'investiture de l'épée, que le shériff est chargé de ceindre lui-même au nouveau député, qui est ainsi armé chevalier du comté, vieux titre qui n'a jamais cessé d'être donné et d'être porté comme témoignage du constant respect de la tradition. La cérémonie de la déclaration se termine par les harangues des candidats, qui, soit qu'ils aient réussi, soit qu'ils aient échoué, sont dans l'usage de venir remercier leurs électeurs. Dans le cas où l'épreuve de la nomination par acclamation doit suffire pour décider l'élection, le candidat, n'ayant pas eu besoin d'engager la lutte contre des compétiteurs, attend en général que l'élection soit déclarée pour prononcer son principal discours. Autrement, quand il a dû dès la première journée commencer par défendre et justifier sa candidature, il se borne, après la déclaration, à adresser quelques paroles à l'assemblée, à moins qu'il ne lui convienne de refaire au profit de ses opinions de nouveaux frais d'éloquence. S'il est vaincu, il a soin de cacher tout embarras ou tout dépit, il ne se condamne pas au silence, et il remercie ses partisans de lui avoir assuré par leur sympathie la consolation d'une défaite dont il compte bien un jour prendre sa revanche. S'il est vainqueur, il en fait honneur à la bonté de sa cause. Fier et reconnaissant du mandat qu'il a reçu, il s'engage à ne négliger aucun effort pour continuer à mériter la confiance de ses commettans. Ce sont là les phrases d'usage et comme les paroles consacrées; elles ne comportent que des variantes.

Le nouvel élu ne s'enlève pas toujours le plaisir d'opposer son succès à ses adversaires, et en revenant sur les *hustings* de Brentford, lord Grosvenor se plaisait à rappeler que l'emblème de mortalité qui lui avait été présenté le jour de sa nomination s'était trompé d'adresse. Cependant il a soin en même temps d'éviter à l'égard du parti vaincu toute arrogance et toute provocation; lord Palmerston, en s'adressant après sa nomination à ses électeurs de Tiverton, trouvait à propos de citer la vieille et bonne maxime qui, loin de permettre de dire du mal des morts, recommande d'en dire du bien. « Rien ne convient mieux que la modération dans le triomphe, disait un autre député qui venait d'obtenir la majorité, et elle n'a pour moi aucun mérite, car je n'ai jamais eu que des sentimens de respect et même d'amitié pour mes adversaires. Aussi j'espère ne m'être pas fait d'ennemis : si j'ai tiré des flèches, elles ont dû tomber à terre, car je n'avais pas cherché à leur donner des ailes, et elles n'ont dû blesser personne, car elles n'avaient pas de pointes. Les électeurs mélodieux qui devant les *hustings* ont opposé à ma candidature un concert de voix hostiles peuvent être sûrs que leur opposition ne m'empêchera jamais d'avoir l'oreille ouverte à toutes leurs plaintes et un cœur toujours disposé

à les bien servir. » Ce sont là les paroles de paix et de concorde avec lesquelles les candidats heureux ou malheureux se séparent en général de leurs électeurs, et le congé qu'ils prennent de l'assemblée de leurs citoyens ne manque jamais d'être fort pacifique.

Ainsi, sans compter les assemblées préparatoires des *meetings* et la tournée de visites des candidats, l'élection d'un membre du parlement dans la Grande-Bretagne occupe trois journées en cas de contestation, et ne se termine en une seule journée qu'à défaut de toute opposition. A moins qu'elle ne puisse s'achever en un seul acte, elle doit passer par trois phases distinctes : la nomination, le *poll* ou l'élection proprement dite, et la déclaration. Toutes ces grandes épreuves publiques contribuent à achever d'unir les candidats à leurs électeurs par une étroite communauté d'opinion librement manifestée, et en même temps elles les rapprochent de tous les citoyens, appelés dans les *meetings* ou devant les *hustings* à prendre, sans aucun danger pour la société, une part plus ou moins active à la vie politique. C'est à l'aide de toutes ces garanties que les députés envoyés à la chambre des communes ne sont pas exposés à être des inconnus nommés par des indifférens.

Pour compléter la connaissance générale du tableau qu'offre une élection anglaise, il faut savoir quel est le rôle de l'officier public qui y préside et comment il s'exerce. Il importe de s'en rendre compte pour pouvoir reconnaître, en face de l'intervention du pays, l'abstention du gouvernement.

L'officier public qui est préposé à l'élection, et dont le nom de *returning officer* indique l'emploi, est seulement chargé de faire *envoyer* des membres au parlement par les comtés, les bourgs ou les universités de la Grande-Bretagne. Cette charge appartient dans les comtés au shériff (1), dans les bourgs qui jouissent du droit électoral au maire (2), ou à défaut du maire à tel ou tel officier municipal. Dans les universités, c'est le vice-chancelier qui en fait l'office (3). Elle peut être déléguée, sous la responsabilité du déléguant, à tel ou tel adjoint (*deputy*) que l'officier préposé à l'élection est libre de choisir soit pour se faire remplacer, soit pour se faire représenter à chacune des places où le vote doit avoir lieu.

Les devoirs de l'officier préposé à l'élection sont rigoureusement déterminés, et les instructions qui lui sont données par le dernier acte de 1843 règlent les plus petits détails de sa conduite : il n'a qu'à se conformer strictement au formulaire de sa charge, et depuis le dé-

(1) Le shériff, qui, dans chaque comté d'Angleterre, est chargé de l'administration, doit être choisi ou confirmé annuellement par la reine sur la liste de présentation dressée par les juges et les membres du conseil privé.

(2) Le maire est toujours nommé par le conseil de la ville et choisi dans son sein.

(3) A l'université de Dublin, le vice-chancelier est remplacé par le prévôt.

but jusqu'à la clôture de l'élection, chacun de ses actes est tour à tour spécifié de façon à prévenir l'usage de tout pouvoir arbitraire. Étranger à la formation de la liste électorale, il a cessé également de conserver son ancien droit de contrôle sur la capacité légale des électeurs qui y ont été enregistrés, et il est tenu de faire inscrire leurs votes sans aucune discussion (1). Il n'est plus autorisé à débattre avec eux, ni à laisser débattre par les agens des candidats aucune de ces questions qui, antérieurement à l'acte de réforme de 1832, pouvaient soumettre, pendant la durée du *poll*, la validité de chaque suffrage à une véritable enquête, souvent tumultueuse. Les seules occasions où il puisse se trouver en rapports directs avec les votans ne sont pas de nature à faire naître la moindre contestation; même lorsqu'il est appelé à leur déférer l'un des sermens qui sont encore reconnus par la loi, dès qu'il l'a reçu, il n'est pas en droit de faire aucune opposition à leur vote, quelles que puissent être les présomptions de parjure ou d'illégalité. Il peut, il est vrai, mettre à part les votes qui ne lui paraissent pas admissibles, et dont il ne devra même pas tenir compte dans le relevé du *poll* jusqu'à ce que l'autorité compétente en ait apprécié la validité; mais cette inscription d'un vote conditionnel n'est autorisée que dans des cas rigoureusement déterminés, elle n'est légalement prescrite qu'à l'égard d'un vote donné pour la seconde fois sous le nom de la même personne, ou bien s'il s'agit d'un électeur qui paraît s'être substitué à un autre (2). La prévention de substitution, sans pouvoir donner lieu à l'exclusion du vote, permet au moins à l'officier électoral de faire mettre en prison à ses risques et périls l'électeur qui paraîtrait lui en avoir imposé sur son identité, à charge de le faire traduire devant un juge de paix quatre heures au plus après la fermeture du *poll*. L'examen des votes contestables et contestés appartient aujourd'hui exclusivement aux différens comités de la chambre des communes, qui sont chargés de la vérification de chaque élection; ils sont appelés à recevoir et à juger les réclamations auxquelles les votes peuvent donner lieu. Toute compétence à cet égard a été ainsi soigneusement retirée à l'officier électoral.

L'intervention de cet officier dans l'élection lui donne seulement le pouvoir de constater le choix des électeurs, en annonçant officiellement quels sont les candidats en faveur desquels a lieu soit l'épreuve de la nomination, soit l'épreuve du *poll*, et en les déclarant dès-lors envoyés au parlement. Il est ainsi chargé de reconnaître la majorité des voix; mais ni par son influence, ni par son vote, il ne

(1) 6 Vict., c. 18, s. 82.

(2) 6 Vict., c. 18, s. 86, 91. — Dans une assez récente occasion, le recensement de tels votes avait produit une majorité apparente, et le relevé du *poll*, tel qu'il avait été proclamé par l'officier préposé, fut déclaré entaché de fraude.

dispose d'aucun suffrage. Dans le cas d'égalité des votes, c'est seulement en Irlande qu'il jouit du privilége de la voix prépondérante, en Écosse, il lui est enjoint de proclamer les deux membres élus par le même nombre de voix, et en Angleterre, si le silence de la loi semble lui laisser la liberté de prendre l'un ou l'autre parti, l'usage lui commande l'abstention : c'est à la chambre des communes que doit être laissée la responsabilité de la décision, qui aboutit soit à une enquête sur les votes, soit à une nouvelle élection. Jusque-là, le droit de siéger provisoirement au parlement appartient au premier occupant, s'il prend à l'un des nouveaux élus la fantaisie d'user d'un tel privilége, et il devient alors comme le prix de la course.

C'est uniquement en vue de la protection de l'ordre public que l'officier électoral est appelé, s'il y a lieu, à exercer les pouvoirs qui lui sont confiés. Il est particulièrement chargé de ne négliger aucune précaution pour mener l'élection à bonne fin, et si les mesures de sûreté qu'il a prises sont insuffisantes pour la conservation ou le rétablissement de la tranquillité, il peut appeler à l'aide de la police la force militaire, afin que la répression ne se fasse pas attendre. Dans le cas de tumulte, il est même autorisé à suspendre les opérations et à ajourner soit la nomination, soit le vote.

L'impartialité la plus scrupuleuse peut seule assurer, dans la lutte électorale, à l'officier qui est préposé à l'élection le respect de son autorité, et en aucune circonstance elle ne lui fait défaut, malgré toutes les difficultés qui peuvent se rencontrer sur les *hustings* dans la conduite d'une discussion. Ainsi, le jour de la nomination dans le comté de Middlesex, après les discours des candidats, un partisan de lord Grosvenor, l'un des concurrens, avait repris la parole en sa faveur, et un second orateur se disposait à lui succéder en vue de défendre la même candidature; mais les amis du compétiteur de lord Grosvenor, le vicomte Chelsea, voulaient l'en empêcher et lui opposaient leurs réclamations. Le shériff Mechi, les trouvant fondées, déclare qu'il ne peut pas laisser parler à la suite deux partisans du même candidat, et il veut faire retirer le nouvel orateur de la tribune. Celui-ci faisant quelque difficulté pour obéir, le shériff, s'avançant sur le devant des *hustings*, s'interpose courtoisement entre lui et l'auditoire, et il l'empêche de reprendre sa place en lui opposant sa haute stature avec son ample vêtement de soie et de fourrure. La foule accueillit cet incident par des rires auxquels l'orateur réduit au silence ne fut pas le dernier à prendre part, et le shériff s'empressa de venir avec bonhomie donner quelques mots d'explication pour justifier, on pourrait presque dire pour excuser son intervention. En effet, l'officier préposé à l'élection met ses efforts à donner tous les témoignages de son impartialité en évitant les actes, les mots, les appa-

rences qui pourraient la faire soupçonner; il sait que les obligations de sa charge ne lui permettent de connaître ni amis, ni ennemis, et la libre poursuite que chaque citoyen auquel il aurait donné droit de plainte peut intenter contre lui pour le faire condamner soit à l'amende, soit à l'emprisonnement, achève de garantir l'accomplissement de tous ses devoirs. Aussi la journée de la nomination ou celle de la déclaration ne se termine-t-elle jamais sans lui valoir les remerciemens publics de tous les candidats, auxquels se joignent ceux de l'assemblée, et il ne s'expose pas à ce qu'une pareille récompense puisse lui manquer. Pour rappeler une expression heureusement échappée à l'un des shériffs de Londres et accueillie par l'hilarité de la foule, c'est là un *toast d'honneur* qui a son prix pour ceux qui le reçoivent.

Il ne faut donc pas chercher dans l'intervention de l'officier électoral, qu'il soit le shériff nommé par la couronne ou le maire choisi par les conseils électifs des villes, l'intervention d'un agent du gouvernement, qui représente ses vues et ses intérêts, sinon ses passions, et qui soit chargé de faire accepter ou même d'imposer au pays l'opinion d'un ministère ou d'un parti : ce n'est pas à l'Angleterre qu'il faut demander la pratique, même adoucie, d'un tel système. Le gouvernement n'a pas et n'a pas besoin d'avoir à son service un corps de fonctionnaires destinés à prendre le rôle des citoyens et à assurer le succès de telle ou telle politique. Les fonctionnaires du gouvernement, quels qu'ils soient, loin d'être appelés à lui venir en aide, sont au contraire tenus à l'écart sous peine de poursuites de chaque partie intéressée, et, pour mieux marquer combien ils doivent rester étrangers à toute élection, la loi électorale refuse tout droit de vote à un grand nombre d'entre eux : tels sont, par exemple, les magistrats et officiers de police, et en général les collecteurs d'impôts (1). Toutes les précautions sont prises pour prévenir, de la part du pouvoir, la moindre atteinte à l'indépendance des électeurs, et pour ne donner prétexte à aucune crainte, les soldats, dans un rayon de deux milles du lieu de l'assemblée, doivent se tenir renfermés, pendant toute la durée de l'élection, dans leurs casernes et quartiers (2), à moins que l'officier préposé à l'élection n'ait à faire appel à la force militaire pour le rétablissement de l'ordre.

Le gouvernement considère l'élection comme une affaire privée entre le candidat et les électeurs. Aussi n'y a-t-il pas jusqu'aux dépenses de l'élection auxquelles il ne reste étranger, et jamais on ne les porte au compte du budget de l'état. Les honoraires dus aux adjoints de l'officier préposé à l'élection, aux clercs qui inscrivent les

(1) L'autorité prépondérante que pourrait exercer un pair lui a également fait refuser le droit de voter.

(2) Il n'y a d'exception que pour les troupes employées à la garde de la reine, ou pour les postes de service à la banque d'Angleterre.

votes, les frais de construction de toutes les baraques du *poll*, le paiement des constables spéciaux chargés de maintenir l'ordre (1), sont laissés à la charge du candidat : ils doivent être supportés par parties égales entre les candidats qui se présentent aux électeurs, et le vaincu les paie aussi bien que le vainqueur.

Ainsi tout contribue, dans la pratique des institutions anglaises, à habituer les citoyens à se charger eux-mêmes des affaires publiques et à ne pas s'en décharger sur le gouvernement. Les citoyens ont tout à y gagner, et le gouvernement n'a rien à y perdre. Ce ne sont pas quelques désordres isolés et passagers qui peuvent troubler l'harmonie du spectacle donné dans le choix de ses représentans par une grande nation qui se montre à la fois libre et digne de sa liberté. Les élections de la Grande-Bretagne, quoi qu'on puisse dire et écrire, ne reproduisent plus aujourd'hui ces scènes de violence qui méritaient quelquefois d'être appelées des saturnales, ainsi que le reconnaissait dernièrement le chef du parti conservateur, lord Derby; elles sont restées une lutte, mais elles sont devenues presque toujours une lutte pacifique. Les lois ont pris les devans pour mettre fin aux abus qui ne tournaient qu'au profit de la licence, et les mœurs ont suivi peu à peu le progrès des lois. La longue durée du *poll*, l'inscription de tous les votes à une seule place, la discussion publique de la légalité du vote, entretenaient et irritaient les passions des partis sans donner en compensation aucun avantage; les nouvelles dispositions qui ont été établies en ont fait justice, et ont garanti le tranquille exercice du droit des électeurs par les précautions les plus prévoyantes. Les promenades des partisans de chaque candidat réunis en troupe avec leurs insignes, leurs drapeaux, leurs couleurs, provoquaient des rencontres belliqueuses et parfois sanglantes; elles ont été interdites. La distribution publique des cocardes, des rubans, était une occasion fréquente de tumulte, et semblait comme un signe de reconnaissance entre les partis : elle est aujourd'hui passible d'une amende de 10 livres (250 fr.). Enfin l'ovation du candidat vainqueur, qui dans certaines villes était porté triomphalement en fauteuil sur les épaules de ses amis, suivi de tout le cortége de ses électeurs, était souvent un défi auquel le parti vaincu voulait répondre; elle a également cessé d'être autorisée. Ce sont là les salutaires réformes qui, sans demander aucun sacrifice à la liberté, pouvaient contribuer à assurer le bon ordre des élections. Dans la dernière épreuve que le pays vient de traverser, elles ont continué à tenir tout ce qu'on pouvait en attendre, et elles peu-

(1) Les adjoints préposés à la surveillance des baraques du *poll* sont rétribués à raison de 50 fr.; les clercs à raison de 25 fr. Les constables spéciaux sont payés de 6 à 12 fr. par jour. Le compte des frais de construction des baraques ne peut excéder 1,000 fr. pour les comtés, 625 fr. pour les bourgs.

vent donner encore un démenti à tous ceux qui, en invoquant les anciens spectacles des journées d'élection, aujourd'hui si changés, seraient tentés de chercher dans les assemblées électorales de la Grande-Bretagne des lieux de pugilat.

Dans l'Angleterre et l'Écosse, la libre réunion de tout un peuple convoqué dans ses comices pour le choix de 551 députés n'a été l'occasion de scènes de violences que dans une seule ville : c'est seulement à Kidderminster qu'une foule en fureur, irritée de l'échec du candidat conservateur, s'est précipitée à coups de pierres sur les partisans du candidat libéral à la fin de la journée du *poll*, et les a difficilement laissé échapper à sa rage. Un tel attentat, auquel les électeurs n'ont pris aucune part, et qui témoigne seulement de la mutinerie d'une populace égarée, ne doit pas être passé sous silence, et il donne des enseignemens dont il faut tenir compte. Par l'indignation qu'il a soulevée de toutes parts, il a pu montrer que le pays n'est plus disposé à supporter le retour des anciens jours de désordre, et il a contribué aussi à donner l'exemple de l'énergie civile qui met à l'abri de toute défaillance les mœurs politiques de la nation. Les récompenses qui ont été promises pour la dénonciation des coupables, les sommes qui ont été souscrites pour couvrir les frais de la poursuite, peuvent apprendre à ceux qui l'ignorent ou qui sont tentés de l'oublier que des soulèvemens de factieux ne pourraient pas trouver en Angleterre des complices qui s'y associent pour en profiter, ou des indifférens qui s'y résignent pour s'épargner la peine d'y résister.

La même justice ne peut pas être rendue aussi complétement à l'Irlande; sur cent cinq élections, douze ont donné lieu à de tristes scènes de violences. Plus d'une fois ces émeutes populaires auraient pu être facilement conjurées; partout au moins elles ont promptement cédé à la répression, quand les mesures de prévention n'ont pas été suffisantes. Mais en Irlande, comme à Kidderminster, ce ne sont pas les intérêts ou les passions de parti qui ameutaient les séditieux; c'était le goût du désordre, habilement exploité au profit de tel ou tel candidat, qui mettait en mouvement une population toujours habituée à s'emporter plutôt qu'à raisonner. D'ailleurs comment oublier que l'Irlande n'est pas l'Angleterre, et que trois siècles d'oppression l'ont mal disposée à l'exercice pacifique des droits dont la longue pratique peut seule faire l'éducation politique d'un peuple? L'Irlande n'est, à vrai dire, qu'une affranchie, et si, malgré le progrès constant qui permet d'opposer avec succès l'Irlande d'aujourd'hui à l'Irlande d'autrefois, elle trouble encore la légitime fierté que l'Angleterre peut tirer de ses institutions, c'est la moralité de l'histoire qui suit son cours, en apprenant que les vieilles injustices, même réparées, laissent après elles un lourd héritage d'embarras.

Toutefois les troubles de l'Irlande ou les désordres de Kidderminster, quand même ils auraient été suivis d'autres émeutes au lieu de rester circonscrits à une seule ville d'Angleterre et en dehors de l'Angleterre à quelques districts isolés, ne pouvaient faire courir aucun danger à la société ou au gouvernement. Ils n'étaient provoqués que par des passions grossières et brutales qui n'avaient aucun cri de ralliement; ils n'avaient d'autre importance que celle de rixes privées, et ils ne dérangent pas ce merveilleux accord qui, même au sein de la lutte légale des partis, ne met aux prises ni les classes entre elles ni le pays avec le gouvernement.

C'est parce que l'Angleterre n'est pas un pays révolutionnaire qu'elle est et demeure un pays libre. En effet, dans tout ce peuple des villes et des campagnes réuni dans les *meetings*, assemblé devant les *hustings*, y exerçant bruyamment son droit d'approbation ou de critique, et appelé sur la place publique pour y entendre discuter toutes les causes, ce sont les sentimens conservateurs qui n'ont pas cessé de prévaloir. On peut voir des hommes presque en guenilles interroger des candidats sur leurs opinions, leur demander des engagemens, leur témoigner sans ménagement leur opposition, et en même temps on peut s'assurer avec surprise que les habitudes de déférence gardent sur eux tout leur empire : ils se découvriront devant celui dont ils repoussent avec le plus d'hostilité la candidature, et même ils n'oublieront pas, si le candidat qui parle sur les *hustings* porte le titre de lord, de l'interpeller en lui criant : Mylord. Il faut ajouter que de tels égards sont réciproques, et ce n'est pas seulement aux jours d'élection qu'on verrait les héritiers des plus vieilles familles se mettre en rapports suivis avec leurs ouvriers ou leurs paysans, se déclarant même honorés, comme le disait l'un d'eux, de serrer des mains qui portent les respectables empreintes du travail. « Les classes supérieures ont gardé l'attachement et la confiance du peuple parce qu'elles ne s'en sont jamais isolées; elles se sont montrées sans relâche sincèrement dévouées à tous ses besoins, profondément émues et activement préoccupées de ses souffrances, et disposées à payer de leur bourse et de leur personne pour prendre l'initiative de toutes les mesures destinées à perpétuer leur légitime popularité (1). » Aussi sont-elles restées comme l'état-major du pays, prêtes à se porter en avant pour prendre la direction de toutes les causes, et n'ayant jamais eu à défendre des intérêts de caste parce qu'elles n'ont pas cessé de prendre la défense des intérêts publics. Le spectacle des élections peut contribuer à faire reconnaître que l'Angleterre, comme on l'a dit si justement, a la démocratie la plus aristocratique et l'aristocratie la plus démocratique que le monde ait connues. La haine ve-

(1) M. de Montalembert, *de l'Avenir politique de l'Angleterre*, p. 24.

nant d'en bas, le mépris venant d'en haut n'y ont pas droit de cité.

La liberté s'y conserve à l'abri du respect pour les institutions établies. On peut lire tour à tour les journaux les plus opposés : ils se confondent tous dans les mêmes témoignages de respect et de fidélité pour la royauté, et s'associent avec le même empressement à toutes les joies domestiques du souverain. A l'occasion de la naissance d'une nouvelle princesse d'Angleterre, le *Daily News*, journal de l'opinion radicale, publiait ces lignes, qui méritent d'être reproduites : « Le monde doit à la sagesse politique et aux vertus privées de la reine qui occupe le trône le spectacle d'une royale mère de famille servie, soignée et chérie par un lion bien plus indompté et bien plus sauvage que celui qui dans la fable courbe la tête sous la main d'une timide jeune fille. La démocratie de la Grande-Bretagne a pour sa reine un attachement qui dépasse l'amour qu'on peut donner à une femme; elle la suit des yeux avec admiration, et elle tressaille de bonheur chaque fois qu'elle la sait heureuse. » Un tel langage est pour la liberté de la presse un titre d'honneur qui doit être envié à l'Angleterre. De même on peut entendre les discours les plus divers et prendre place dans l'auditoire le plus varié : malgré l'ardente rivalité des opinions, il y aura toujours un lieu de rencontre où le désaccord cessera pour faire place à l'entente commune. Quiconque se tient en dehors de cette grande alliance du bien public se met lui-même au ban de la nation : un des chartistes encore survivans, Robert Owen, était forcé de reconnaître, dans l'adresse aux électeurs de Londres où il leur annonçait le retrait de sa candidature, « qu'il n'y avait pas eu dans le dernier parlement et qu'il n'y aurait pas davantage dans le nouveau un seul membre qui pût partager ses vues ni soutenir ses projets pour la transformation pacifique de la société. » Le sentiment public ne se laisse pas prendre en défaut, ni égarer par les vaines théories de quelques réformateurs isolés, et sans leur imposer silence il leur oppose sa force toute puissante pour les désarmer. Chacun aime à s'en faire l'organe, et c'est par l'hommage à la royauté qu'il a coutume de se manifester. Il ne faut donc pas être surpris si dans les assemblées électorales de la place publique, au sein des villes comme au milieu des campagnes, le nom de la reine n'est jamais prononcé sans être salué aussitôt par des acclamations parties de tous les rangs; les candidats qui soutiennent les propositions les plus avancées se montrent parfois les plus empressés à provoquer ces témoignages de fidélité, afin d'éviter toute méprise. Après s'être passé, suivant son habitude, toutes les fantaisies politiques, après avoir même fait fi de la dernière décoration qui lui avait été offerte avec un dédain tout démocratique, l'amiral C. Napier en remerciant

ses électeurs de leurs suffrages à Southwark, un des faubourgs de Londres, se parait en même temps de son dévouement à la couronne, et il demandait pour la bonne reine, la bonne épouse, la bonne mère qui occupe le trône de l'Angleterre trois salves d'applaudissemens, répétées avec enthousiasme par toute la foule. Il y a eu un temps où en France de pareils exemples auraient été opportuns à suivre : ils reportent tristement le souvenir sur ces réunions d'autrefois où des députés du pays, liés par leur serment à la royauté, refusaient ou laissaient refuser le toast à un roi qui, par son attachement aux lois et aux libertés publiques, aussi bien que par toutes ses vertus domestiques, n'avait jamais cessé de mériter la confiance et le respect de la nation. Si l'ingratitude n'est pas seulement un vice du cœur, mais encore une faute qui coûte cher, la reconnaissance est au contraire une qualité qui fait honneur et qui profite. Elle a épargné à la Grande-Bretagne les folles épreuves des révolutions de hasard, et elle lui a donné l'heureux avantage de pouvoir mettre ses destinées à l'abri de ses institutions.

De tels bienfaits, il est vrai, demandent à être achetés au prix de l'effort; il faut les mériter pour les gagner : c'est en combattant qu'on en fait la conquête, et c'est en restant sous les armes qu'on les conserve. Tel a été le puissant moyen de salut dont l'Angleterre s'est servie pour sortir des dures épreuves qui, dans les mauvais jours de son histoire, ne lui ont pas été non plus épargnées; telle a été la fortifiante école à laquelle chaque génération de citoyens a été élevée. Ce sont les élections qui ont surtout contribué à garantir cette intervention active du pays dans ses propres affaires : elles ont assuré la représentation permanente de tous les intérêts et de tous les besoins, elles ont empêché que le gouvernement ne se mît peu à peu à la place de la nation. En perpétuant les traditions des *meetings* et des *hustings*, de la *nomination* et du *poll*, elles ont conservé à la liberté jusqu'à ce superflu qui, toutes les fois qu'il est sans dangers, n'est pas de trop, parce qu'il assure le nécessaire.

Le tableau général des élections montre dans tout son développement la force croissante de la vie publique dans la Grande-Bretagne. L'étude du système électoral, en faisant connaître les réformes qui en ont changé les abus sans en détruire les principes, et qui peu à peu ont pris le dessus sur les tristes habitudes d'une corruption invétérée, pourra également permettre d'apprécier le progrès persévérant de la constitution politique du pays. Après avoir fait la part de la nation, il faudra faire la part des lois, pour se rendre compte ensuite de la condition présente des partis dans le nouveau parlement.

ANTONIN LEFÈVRE-PONTALIS.

LES

VACANCES DE CAMILLE

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE.

TROISIÈME PARTIE. [1]

IX.

Tout en faisant la part la plus large au proverbial esprit de contradiction féminin, Théodore Landry ne pouvait admettre, sans offenser le bon souvenir qu'il avait conservé de Camille, que celle-ci s'empressât autant de mettre à profit sa liberté nouvelle, et qu'elle eût justement songé à lui pour en inaugurer les premières heures. Lorsqu'au moment où il la supposait en proie à une vive douleur, elle l'avait prié d'être son cavalier pour une nuit de bal, Théodore avait été surpris; mais en se mettant aussi promptement à sa disposition, sans tenir compte des embarras d'une certaine nature qui pourraient le lendemain être le résultat de sa complaisance, il n'obéissait à aucun mobile vulgaire. Il agissait sans autre arrière-pensée que la curiosité. Camille avait pour lui l'intérêt d'un roman; seulement il ne se dissimulait pas que ce roman lui semblait plus intéressant que celui qui l'avait par hasard introduit dans l'intimité de sa voisine.

A l'heure indiquée par celle-ci, il la trouva au lieu du rendez-vous, c'est-à-dire à l'angle même de la rue. Camille vint à lui la première et lui prit le bras sans lui parler : elle était en domino noir

(1) Voyez les livraisons du 15 avril et du 1er mai.

très simple et tenait son masque à la main. Comme au détour de la rue on passait devant une station de voitures, Théodore s'empressa de dire en montrant le ciel, qui était d'une sérénité merveilleuse : — Nous avons un bien beau temps, nous pourrons aller à pied. — Et il pressa le pas en passant devant la station, inquiet cependant, car il sentait que sa compagne paraissait vouloir ralentir sa marche, et craignait que la vue des voitures ne lui donnât l'idée d'en vouloir prendre une. La halte de Camille avait un autre motif : elle attendait qu'elle fût rejointe par sa camériste, qui venait derrière elle, et commençait, en se rapprochant, à révéler sa présence par une espèce de petit carillon dont le bruit sortait des plis de son manteau. Camille alla au-devant des questions de Théodore, qui paraissait un peu surpris : — Marie m'a demandé à venir avec moi au bal masqué, dit-elle; elle a eu peur de rester toute seule à la maison. Elle aura assez à faire de me consoler demain et les autres jours : elle peut bien s'amuser un peu ce soir. Il ne faut pas toujours ne penser qu'à soi.

Comme Théodore cherchait à s'expliquer l'origine du bruit singulier que la camériste faisait en marchant, un coup de vent entr'ouvrit son manteau; il s'aperçut alors qu'elle était vêtue d'une jupe de gaze étoilée de paillon grossier et dentelée par le bas. A chaque dent pendait une grappe de petits grelots qui rebondissaient incessamment sur le maillot que Marie portait par-dessous sa jupe historiée d'emblèmes mythologiques. En lui permettant de l'accompagner au bal, Camille avait dit à sa camériste de prendre un domino pareil au sien; mais ce déguisement sévère n'avait pas été du goût de celle-ci. Elle s'était laissé séduire par un costume de *folie*, qui lui semblait devoir produire plus d'effet, et qu'elle trouvait plus commode pour danser. Camille avait été d'abord fort contrariée en revoyant paraître Marie sous ce véritable costume de carnaval; mais il était trop tard pour changer de déguisement. Marie l'avait d'ailleurs désarmée par une proposition naïve : supposant que sa maîtresse regrettait de ne pas avoir eu l'idée de choisir un costume pareil au sien, elle lui avait offert de le lui échanger contre son domino.

En se rendant à l'Opéra, Camille avait dit à Théodore que c'était la première fois qu'elle allait au bal masqué. Sans que celle-ci pût s'en apercevoir, le jeune homme avait souri à cet aveu. Tant de fois déjà il l'avait entendu faire par des femmes qui, à peine entrées dans le bal, avaient trahi la plus exacte connaissance des lieux et des usages! — Ai-je donc l'air si niais, se dit-il, qu'elle puisse supposer qu'il soit facile de m'en faire accroire? Et dans quelle intention d'abord? Quand elle serait déjà venue au bal masqué, où serait le mal? Et si elle pense qu'il y en a, pourquoi y vient-elle?

Il dut reconnaître pourtant, dès qu'ils furent arrivés, que Camille ne l'avait pas trompé; il y avait dans son étonnement ahuri une virginité d'impression qu'il n'était point possible de feindre. Penchée sur le devant d'une loge de la galerie où Théodore l'avait conduite, Camille regardait l'étrange spectacle de cette cohue frémissante, dont les courans opposés soulevaient, en s'entrechoquant, des tourbillons de poussière embrasée, comme la cendre qui s'élève d'un foyer incendié. Camille n'était pas habituée à respirer cet ardent simoun de la saturnale. Les clameurs de la foule, les tempêtes de l'orchestre, que le démon du vertige semblait diriger, après l'avoir étourdie un moment, commencèrent à la fatiguer. Elle quitta la salle et se fit conduire au foyer. La caméristé, ne pouvant la suivre à cause de son costume, dut rester dans les corridors; elle ne devait point y demeurer longtemps solitaire : une troupe de ces masques excentriques qui ont le génie du haillon et de la guenille s'était précipitée de ce côté en poussant le cri significatif avec lequel les premiers enfans de Rome réveillèrent le camp sabin dans une nuit mémorable. Marie eut beau protester et se défendre, elle fit partie d'une *razzia* de danseuses, et cinq minutes après, entraînée dans la salle du bal par un colosse dont la chevelure de flamme aurait pu inquiéter les pompiers de service, elle se trouvait initiée aux premiers élémens d'une danse de caractère inconnue au ménétrier de son village.

Camille cependant se promenait dans le foyer, où l'encombrement rendait la marche si difficile, qu'elle demanda à s'arrêter. Théodore la fit asseoir et s'assit auprès d'elle sur un des divans circulaires qui garnissent les petits salons choisis de préférence par tous les genres de célébrités assidues au bal masqué, où les unes trouvent une satisfaction d'amour-propre à se montrer, où les autres sont amenées par des raisons intéressées dont l'amour-propre n'est pas l'unique mobile. Théodore lui désignait les passans célèbres, mettant les noms sur les visages, et sa compagne était bien étonnée quelquefois d'entendre des gens qui avaient une grande réputation d'esprit la compromettre publiquement, en acceptant des assauts de parole avec quelques-uns de ces niais bavards toujours heureux d'attirer sur eux-mêmes une partie de l'attention qu'excite un homme connu. De même qu'en voulant apaiser une rage de dents on fait usage quelquefois d'un violent topique qui peut momentanément engourdir le mal, Camille était venue à l'Opéra non point pour oublier sa douleur, mais pour la fatiguer, et pour étourdir pendant quelques momens sa pensée par les distractions d'un spectacle nouveau et bruyant. En entrant dans le bal, elle savait bien mettre les pieds sur un terrain ouvert à toute la licence de mœurs exceptionnelles, elle était préparée à entendre plus d'un dialogue dégagé des len-

teurs de la périphrase; mais elle comptait pourtant retrouver dans les conversations du foyer un écho de cet esprit libre et tapageur que la tradition d'une autre époque associe aux souvenirs du bal masqué. Camille devait bientôt partager la déception de ceux qu'une curiosité pareille à la sienne avait attirés au bal. De plaisir, d'entrain et de gaieté, elle n'en voyait pas l'apparence. Des hommes lugubres, qui semblaient échappés de l'abbaye de l'ennui, se promenaient gravement et s'abordaient pour parodier, dans quelques lazzis empruntés au répertoire des tréteaux, le vœu monacal des frères trappistes. Les femmes, qui pour le plus grand nombre appartenaient à cette population banale où le caprice des désœuvrés vient chercher des distractions faciles, ne prenaient point même la peine de dissimuler leur instinct vénal. Ce n'était ni la galanterie courtoise, ni la vive allure d'une fantaisie s'allumant à un contact imprévu, ni même le libertinage en quête d'un dénoûment d'orgie, qui accouplaient les cavaliers aux dominos, mais une sorte de fade et silencieux abrutissement n'ayant pas toujours l'excuse de l'ivresse.

Dans un coin du salon où se trouvait Camille, la foule entourait un groupe composé d'hommes dont le nom seul aurait dû être une obligation de dignité : c'étaient des artistes, des poètes, des écrivains, des fils de famille appelés à perpétuer par d'illustres alliances les instincts de grande race, et formant une députation qui représentait pour ainsi dire l'autorité de l'intelligence et du nom. Au milieu de ces élus brillaient les grandes étoiles de la corruption élégante, les aventurières du pavé que la publicité, cette courtisane de tout ce qui réussit, met si complaisamment en évidence. Ces femmes-là ne ressemblaient pas aux faméliques créatures qui viennent au bruit des assiettes, comme les animaux parasites de l'homme. Elles avaient une existence opulente, elles auraient pu, dans la fréquentation des gens souvent considérables et quelquefois considérés dont elles s'entouraient, acquérir une sorte d'éducation factice et superficielle peut-être, mais dont les traces devaient pénétrer leurs habitudes et se retrouver au moins dans leur langage. Dans ce groupe, où semblaient s'isoler ces hommes habitués à donner le ton à l'esprit parisien et ces femmes désignées à l'attention publique, ceux qui se tenaient aux aguets de leurs propos cherchaient peut-être une certaine verve abondante et railleuse, dont les révélations pourraient défrayer le lendemain les causeries de la ville. — Leur curiosité fut promptement déçue. Ces hommes parlaient tout haut et couramment une langue ignoble empruntée au vocabulaire des laquais et des *pitres;* les femmes qui, en les écoutant, jouaient de l'éventail et respiraient les parfums de leurs bouquets, les comprenaient et leur répondaient familièrement dans cette langue du ruis-

seau qui leur revenait aux lèvres avec la douceur de l'idiome natal. Et cependant on se pressait, on montait sur les divans, et chacun voulait voir et entendre ces hommes célèbres, ces reines du scandale parisien, et lorsque l'une d'elles, une belle fille de seize ans qui avait le ciel dans les yeux, ouvrit la bouche et se mit à mâcher du Rabelais tout cru, elle fut même accueillie par un tonnerre de bravos qui la rendit tellement confuse, qu'elle remit son masque pour cacher l'orgueilleuse rougeur causée par cette ovation.

Camille n'était ni prude ni maniérée. Au milieu des réunions d'amis où Léon la conduisait quelquefois, jamais sa présence n'avait été un obstacle à la familiarité qui peut régner dans une société composée de jeunes gens. Seulement ceux qu'elle fréquentait l'avaient accoutumée à une réserve qui d'ailleurs ne gênait pas leurs habitudes. Bien élevés pour la plupart, ils pensaient que la gaieté, pour être spirituelle, n'a pas besoin d'être épicée par le cynisme de l'expression, et estimaient un pauvre plaisir l'embarras qu'on cause à une femme en s'exprimant devant elle dans une langue qu'il ne lui est pas permis de comprendre sans qu'elle s'expose à ce qu'on ne lui en parle plus d'autre. Aussi, en écoutant les propos qui s'échangeaient autour d'elle entre des gens signalés pour leur esprit et possédant une apparence de distinction, Camille éprouvait-elle une déception voisine de la répugnance. Elle ne comprenait pas quel singulier bénéfice d'amour-propre ils pouvaient recueillir de cette brutale exhibition de mœurs douteuses. Théodore, s'étant aperçu de l'embarras témoigné par sa compagne, l'éloigna du groupe au moment où l'un des personnages y commençait le récit d'une aventure équivoque.

— J'ai déjà beaucoup abusé de votre complaisance, lui dit Camille; mais je ne veux pas être indiscrète plus longtemps, et si vous voulez seulement m'aider à rejoindre Marie, je vous rendrai votre liberté.

— Vous ne vous amusez guère ici, n'est-il pas vrai? lui demanda Théodore.

— Non, répondit Camille. Je n'y étais pas venue d'ailleurs dans cette intention, mais seulement pour y chercher une fatigue physique qui amènera sans doute un repos dont j'ai grand besoin. Je regrette d'avoir vu et entendu des choses qui sont loin de m'inspirer le désir de les revoir et de les entendre. Ah! si c'est là ce qu'on appelle le plaisir, je trouve bien à plaindre ceux qui viennent lui demander l'oubli de leurs chagrins.

— Vous parlez comme une personne qui en aurait, dit Théodore en provoquant la confidence.

Camille, en quelques mots, l'instruisit de sa situation nouvelle.

— Léon me gronderait bien, dit-elle en achevant, s'il savait que je suis venue ici.

— Mais, interrompit Théodore, la personne dont vous parlez n'a-t-elle pas perdu tout droit de contrôle sur vos actions en vous rendant votre liberté?

— Ma liberté! murmura Camille. Oh! comme voilà un mot qui m'épouvante!

En passant devant l'horloge, où l'aiguille marquait trois heures, elle exprima de nouveau le désir de se retirer. — Nous partirons ensemble, répondit Théodore, et quand il vous plaira; comme nous sommes voisins, je vous remettrai à votre porte.

— Je ne voudrais cependant pas que ma présence fût un embarras pour vous, lui dit Camille. Il est certain que vous avez ici beaucoup de connaissances, et que les occasions ne vous manqueraient pas de vous distraire de ma maussade compagnie. Je vous en prie, insista-t-elle, si vous aviez quelque raison pour rester, ne vous gênez pas à cause de moi.

— Je n'en ai pas plus pour rester que je n'en avais pour venir, interrompit Théodore, qui s'empressa d'ajouter : Si ce n'est toutefois le désir de vous être agréable.

Camille ne chercha point s'il y avait dans cette réponse quelque chose de plus qu'une intention de politesse; elle était d'ailleurs préoccupée par la présence d'un domino féminin qui depuis quelques instans paraissait s'attacher à leurs pas avec une persistance curieuse dont Théodore semblait être particulièrement l'objet. Profitant d'un moment où la foule les obligeait à s'arrêter, le domino, s'approchant du compagnon de Camille, lui posa la main sur l'épaule et, d'une voix dont la sonorité mal déguisée trahissait la jeunesse, lui dit : — Je te connais.

— Ma chère, répondit lestement Théodore, nous n'avons qu'un temps à vivre, ne le perdons pas inutilement à nous intriguer, c'est un plaisir passé de mode. Une fois, deux fois, si tu me connais, qui es-tu?

— Ah! une vieille date.

— J'ai de la mémoire, une date rappelle un nom.

— Voyons si celle-là te rappellera le mien, dit le domino, qui avait retiré l'un de ses gants, et mettait sous les yeux du jeune homme une main délicate dont les doigts étaient richement ornés de bagues. A l'un de ces doigts, l'artiste reconnut une petite cicatrice dont la vue éveilla sans doute un souvenir dans sa pensée, car il serra avec vivacité la main qui lui était tendue, et murmura d'une voix un peu émue : — Ah! Geneviève!

Pour ne pas troubler une rencontre qui débutait par une recon-

naissance, Camille quitta le bras de Léon et se tint un peu à l'écart; mais, poussée par le flot tumultueux de la foule, elle était souvent ramenée malgré elle derrière le couple dont elle avait voulu s'isoler par discrétion. Quelques lambeaux de conversation qu'il lui fut impossible de ne pas entendre révélèrent à Camille l'intimité ancienne qui avait existé entre Théodore et sa compagne. — Comme c'est loin, comme c'est loin de nous, ce temps-là! disait la jeune femme. Et quand je pense que voilà tout ce qui en reste, ajouta-t-elle en montrant de nouveau la cicatrice qui l'avait fait reconnaître : la trace d'une braise rouge tombée d'un tison de Noël, un soir que nous faisions le réveillon avec des pommes de terre cuites sous la cendre! Ah! il faisait bien froid ce soir-là dans ta tour du nord. J'y ai attrapé des engelures.

— Il faisait encore bien plus froid le lendemain, va, répondit Théodore, et si tu étais revenue, le tison de Noël où tu t'étais brûlée la veille aurait à peine pu te dégourdir les doigts, car il donnait si peu de chaleur et jetait si peu de clarté, qu'en passant la soirée au coin de mon feu, je ne pouvais pas même voir que j'y étais tout seul.

Camille crut entendre que la compagne de Théodore essayait une justification de sa conduite passée. L'artiste lui répondait : — Mais je ne t'en ai jamais voulu. Il y a dans la vie d'une femme une saison pour le muguet et une saison pour les diamans. Nous aurions eu beau aller nous promener tous les dimanches et même pendant la semaine dans les bois de Meudon, nous n'aurions jamais pu y cueillir des fleurs pareilles à celles que tu as dans les cheveux : on ne les trouve que chez les bijoutiers. Je te fais d'ailleurs mon compliment, tu parais toujours charmante, et les bagues vont aussi bien à tes mains que les engelures; c'est plus cher, mais c'est plus joli. Es-tu heureuse d'ailleurs?

— Très heureuse, répondait le domino, mais si tu voulais, j'irais bien de temps en temps me distraire de mon bonheur auprès de toi; tu sais que j'ai conservé une clé de la tour du nord?...

— Eh bien! mon enfant, envoie ta clé au musée, c'est un objet d'art; ma serrure est changée, répliqua gaiement Théodore.

Le domino s'attacha plus étroitement au bras du jeune homme, lui parlant à l'oreille avec une intimité qui, sans qu'on pût les entendre, semblait révéler le sens de ses paroles. — Ma chère, lui répondait l'artiste, ne touchons pas à ces choses fragiles du passé et n'essayons point de réveiller des sentimens qui n'auraient pas la douceur et le charme que nos souvenirs ont pu leur conserver. Les oiseaux empaillés ne chantent plus.

Comme Théodore lui donnait ainsi un congé définitif, sa compagne aperçut Camille, qui marchait derrière elle. Se tournant de

son côté, elle lui fit une révérence courtoise et lui dit d'une voix un peu dépitée cependant : — Ne crains rien, beau masque, et ne sois point jalouse de moi. Lui-même vient de me le dire, je ne suis plus pour lui que le moyen âge, et toi sans doute, tu es la renaissance.

— Oh! oh! fit Théodore avec une admiration ironique.

— Qu'a donc voulu dire cette dame? demanda Camille, lorsque le domino, en s'éloignant, l'eut remise au bras de Théodore.

— Elle n'en sait rien, répondit celui-ci, ce sont des mots qu'elle a dû entendre autrefois dans les ateliers.

Ils sortirent du foyer pour se mettre à la recherche de la camériste, qu'ils avaient laissée dans le corridor des premières loges. La foule y était encore plus compacte qu'ailleurs et se tenait presque immobile. Théodore, ayant trouvé pour sa compagne un coin isolé dans un angle de l'escalier qui montait aux étages supérieurs, lui dit de l'attendre, tandis que lui-même irait à la recherche de Marie, sans doute aventurée dans la salle. Camille ne resta pas longtemps tranquille dans sa solitude. L'heure était venue où les gens qui ne voient dans un bal à l'Opéra qu'un prologue à un souper et au souper qu'un prologue à l'orgie commençaient à recruter des convives féminins. Deux jeunes gens s'étaient approchés de Camille et sans aucune transition lui avaient proposé de les accompagner dans un restaurant voisin, où les attendaient déjà quelques-uns de leurs amis. L'impertinence de cette proposition pouvait surprendre une femme qui n'était point initiée aux traditions mises en usage dans un certain milieu. En voyant autour d'elle des femmes accueillir, sans montrer le moindre étonnement, des propositions pareilles à celles qu'on venait de lui faire, en remarquant que quelques-unes semblaient même les provoquer, Camille fit la réflexion qu'elle était dans un lieu où la courtoisie n'était pas familière aux hommes qui le fréquentaient : elle devait donc prendre le parti de supporter les ennuis d'une méprise, et répondit seulement de manière à faire cesser celle dont elle était l'objet, mais elle ne put se débarrasser d'une obsession qui commençait à lui faire regretter très vivement d'être restée seule. A quelques propos voisins de l'inconvenance, elle ne put s'empêcher de répondre en des termes assez vifs qui piquèrent l'amour-propre des deux jeunes gens. L'un d'eux, dont le sang-froid n'était pas bien évident, ainsi que l'attestaient son attitude équivoque et sa parole embarrassée, n'avait qu'un pas à faire pour aller de l'impertinence à la grossièreté. Il le fit, et, sous le prétexte de voir si Camille était jolie, il porta la main à la barbe de son masque et souleva rapidement la dentelle. Camille se sentit envahie intérieurement par une indignation qu'elle ne put contenir, et la manifesta par un geste énergique qu'un homme ne

laisse ordinairement pas achever à un autre. — Ah! tu m'en rendras raison! fit le jeune homme en ayant l'air de tourner en plaisanterie la correction qui lui avait effleuré le visage, et se précipitant vers Camille, qui essayait vainement de s'échapper, il la prit par la taille et l'embrassa sur le col, aux grands applaudissemens d'un groupe qui avait assisté à la scène.

Pendant que ceci se passait dans les corridors, Théodore, ayant pénétré dans la salle, déjà un peu dégarnie, y rencontrait, non sans l'avoir longtemps cherchée, la caméristé de Camille. Cédant à un entraînement communicatif, celle-ci faisait merveille au milieu d'un quadrille, et se montrait d'abord médiocrement disposée à suivre l'artiste. Elle y consentit cependant, après avoir promis à l'un des masques avec lequel elle était encore engagée qu'elle reviendrait bientôt.

— Mais nous partons, lui dit Théodore.

— Ah! fit-elle, je n'ai pas envie de m'en aller, moi. Je vais prier madame de rester encore un peu.

Au moment où elle rejoignait sa maîtresse en compagnie de Théodore, Camille était sur le point de recourir à l'intervention de l'autorité pour échapper aux brutalités des deux jeunes gens, qui l'eussent peut-être laissée libre, si la galerie ne les avait pas encouragés à vaincre sa résistance. — Ah! comme vous avez été long! s'écria la jeune femme en apercevant Théodore, qui s'était brusquement ouvert un passage dans le groupe. — Et, se cramponnant à son bras, elle essaya de l'entraîner.

La présence de l'artiste avait dégagé Camille de ses agresseurs; mais Théodore avait remarqué du trouble dans la voix de sa compagne, et, voyant qu'elle s'appuyait sur son bras avec la sécurité qu'inspire la certitude d'une protection, il devina que son arrivée était venue se mettre entre elle et quelque insulte dont les deux jeunes gens étaient les auteurs, comme l'indiquait trop clairement l'attitude ironique qu'ils conservaient encore en face de la jeune femme.

— Qu'y a-t-il? demanda Théodore.

— Rien, rien, se hâta de dire Camille, effrayée par l'idée d'une explication qui pourrait amener une querelle. Allons-nous-en. — Venez, Marie, ajouta-t-elle en faisant signe à la caméristé de la suivre.

La présence de celle-ci et la singularité de son costume excitèrent de nouveau les ricanemens des deux jeunes gens, qui, pour se venger de Camille, lui préparèrent une sortie ridicule dans laquelle Théodore éprouva un certain déplaisir à se voir enveloppé. Ils avaient déjà atteint la moitié de l'escalier de dégagement, lorsque la

caméristé fit observer qu'on avait oublié de reprendre les effets déposés au vestiaire. Théodore craignit qu'elle ne fût involontairement attardée, et préféra les aller reprendre lui-même. Comme il rentrait dans le corridor après avoir laissé les deux femmes sous le vestibule et se dirigeait vers l'ouvreuse à laquelle on avait en entrant confié les manteaux, il fut rencontré par les deux jeunes gens dont l'attitude auprès de Camille venait de le blesser. Ceux-ci le reconnurent, et il entendit le plus jeune des deux qui disait à l'autre : — Si tu m'avais cru, nous aurions suivi cette petite sauvage. J'aurais bien voulu l'apprivoiser.

— Il est encore temps, répondit l'autre; puisque ce garçon est remonté, c'est qu'il ne l'accompagne pas : nous la rattraperons dans le vestibule. La *folie* qui est avec elle nous la fera reconnaître.

Ils se disposèrent aussitôt à prendre le chemin de l'escalier; mais Théodore, s'étant fait délivrer les objets mis au vestiaire, traversa le corridor et arriva sur le palier au moment où les deux jeunes gens descendaient les premières marches. Se voyant rejoint et comprenant que le retour de Théodore allait de nouveau mettre obstacle à son dessein, celui qui avait eu l'idée de poursuivre Camille dit en désignant l'artiste chargé de manteaux : — C'est le domestique.

L'accent railleur qu'on avait donné à ce mot ne pouvait échapper à Théodore, déjà mal disposé; aussi, en passant auprès des deux jeunes gens, les heurta-t-il assez vivement sur l'escalier pour que l'un d'eux fût obligé de s'appuyer au mur. Dans le mouvement que celui-ci fit pour se retenir, son chapeau roula sur une marche. Il arrêta par le bras Théodore, qui continuait sa route, et lui dit avec hauteur : — Vous allez ramasser ce chapeau ! — Je ne suis pas votre domestique, répondit Théodore avec une hauteur égale en se dégageant par un geste brusque; mais le jeune homme, excité par cette réponse et aussi par l'attitude provoquante de celui qui venait de la faire, renouvela son injonction en des termes où éclatait une hostilité déjà mal contenue. Les paroles s'échangèrent courtes, rapides et pressées, suivant la marche ordinaire de toute querelle dont le motif apparent n'est pas la cause réelle. Lorsqu'on intervint entre Théodore et son adversaire, il était trop tard pour amener un dénoûment pacifique à leur débat. L'artiste avait été au-devant d'un geste insultant qui l'avait menacé, et quittait la partie avec la position d'offenseur. Après un échange de cartes, les deux hommes se séparèrent. L'adversaire de Théodore, accompagné de son ami, remonta dans la salle, et celui-ci rejoignit Camille, qui commençait à s'inquiéter de son absence, bien qu'elle ne pût en soupçonner le motif. L'artiste se justifia d'ailleurs en l'attribuant à la lenteur avec laquelle était fait le service du vestiaire.

Bien que le temps fût resté beau, Théodore proposa de prendre une voiture pour s'en retourner. Il avait hâte d'être chez lui et d'y être seul. Quand ils arrivèrent à la porte de Camille, celle-ci lui dit : — Je regrette bien de vous avoir dérangé, car je ne crois pas que vous vous soyez amusé plus que moi au bal. Surtout, ajouta-t-elle, si vous voyez M. Bernier, ne lui parlez pas de cette escapade.

— Je ne lui dirai donc pas que nous nous sommes revus? dit Théodore.

— Oh! reprit Camille, ce n'est pas à cause de cela, mais seulement à cause de la circonstance dans laquelle nous nous sommes retrouvés. Il m'avait défendu d'aller au bal. C'est un homme si raisonnable! Nous nous reverrons, acheva Camille en serrant familièrement la main du jeune homme.

— Pas demain, interrompit-il avec vivacité; j'aurai une journée très occupée.

— Non, pas demain, répliqua Camille en songeant à la visite que Léon lui avait promise, je ne serai moi-même pas libre, mais plus tard,... ajouta-t-elle avec un accent de tristesse.

— Eh bien! lui dit Théodore, puisque nous demeurons porte à porte, venez me voir, et nous causerons en bons voisins.

— C'est que cela ne sera pas bien gai, ce que je vous dirai, fit Camille, et puis je ne voudrais pas être indiscrète.

— Toutes les fois que vous apercevrez un petit drapeau bleu à ma fenêtre, ce sera un signe que vous pourrez monter.

— Un drapeau bleu? répéta Camille comme pour se rappeler.

— Oui, reprit Théodore, c'est le pavillon de la flânerie.

La jeune femme avait la main sur le marteau de sa porte; elle le laissa retomber en disant : — Bonsoir, mon voisin.

— Bonsoir, ma voisine, répondit Théodore.

Comme il rentrait chez lui, cinq heures du matin sonnaient aux horloges d'alentour. — Récapitulons le total de ma soirée, dit-il après avoir allumé sa lampe. Nous disons donc que j'ai un duel avec, — il regarda la carte qu'on lui avait remise en échange de la sienne, — avec M. Ferdinand d'Héricy, jeune homme mal élevé. — L'idée de ce duel ne fut pas sans le préoccuper un peu. Étant d'un caractère ordinairement doux et conciliant, Théodore n'avait jamais eu d'affaire, et commençait à s'étonner de s'en trouver une sur les bras, surtout lorsque la cause en était étrangère à toute passion, et qu'il n'éprouvait plus aucune animosité contre son futur adversaire. — Après cela, pensait Théodore, il peut arriver tous les jours qu'un malappris vous entraîne involontairement dans une querelle d'où l'on ne sort que la main levée; mais si je n'étais pas allé au bal

masqué cette nuit, je n'aurais pas rencontré ce monsieur, qui n'aurait pas eu l'occasion d'être impertinent avec ma voisine. — Théodore fut quelque temps avant de s'avouer que c'était autant la cause de Camille qu'il avait défendue que la sienne, et se demanda, pour conclure, si Francis Bernier, en sa qualité d'homme raisonnable, eût agi comme lui en se trouvant dans les circonstances qui s'étaient produites pendant la nuit. Comme il s'était mis à sa fenêtre pour voir si le jour allait bientôt paraître, Théodore entendit une fenêtre qui s'ouvrait aussi dans le voisinage, et crut y apercevoir une forme vague qui se tenait immobile. Camille ne peut pas dormir, pensa-t-il; mais ce n'est pas à cause de moi. — Et il fit cette réflexion que, s'il ne dormait pas lui-même, c'était à cause de Camille.

X.

Dès que le jour fut levé, Théodore courut chez Francis Bernier, qui demeurait dans le quartier de l'Observatoire; il le trouva dans son atelier, et tout prêt à se mettre au travail. Comme il lui exprimait son étonnement, Francis répondit : — J'ai une séance de portrait, j'attends un officier de mes amis qui part pour l'armée; mais vous-même, ajouta Bernier, également surpris de la présence de Théodore, vous êtes matinal comme un garde du commerce.

— Je viens vous raconter une histoire.

— Si cela vous est égal et ne vous dérange pas dans votre récit, reprit Bernier en jetant sur les épaules de Théodore un grand manteau rouge de spahi, posez-moi donc cette draperie, j'y travaillerai en vous écoutant, et ce sera toujours cela de fait quand mon modèle arrivera.

— Vous ne perdez pas les minutes, fit Théodore en riant et en prenant la pose que lui indiquait le portrait déjà ébauché.

— Les minutes sont la monnaie du temps, répondit Francis, en se mettant à la besogne. Voyons votre histoire.

— Vous qui allez dans le monde, demanda Théodore, connaissez-vous un monsieur Ferdinand d'Héricy?

— D'Héricy?... J'ai entendu ce nom-là, dit Bernier; mais je ne connais pas la personne qui le porte. Pourquoi me demandez-vous ce renseignement?

— C'est que j'ai un duel avec ce monsieur; je suis venu pour vous demander si vous vouliez être mon témoin et si vous pouviez m'en procurer un autre. Voilà mon histoire. Vous voyez qu'elle n'est pas longue, acheva Théodore.

— Vous avez un duel! fit Bernier en déposant sa palette et ses brosses. Et à quel propos?

— Une querelle...

— Mon ami, dit Francis, vous venez me demander un service qui ne se demande et ne s'accorde pas à la légère. Puisque je suis chargé de vous représenter dans cette affaire, quelle qu'en doive être l'issue, pacifique et j'y tâcherai, sérieuse si on ne peut l'arranger, il est nécessaire que je la connaisse dans tous ses détails. Recommencez donc votre histoire, que je trouve trop courte.

— Eh bien! hier soir, reprit Théodore, j'ai été au bal.

— Au bal masqué?

— Oui.

— A quel bal?

— A l'Opéra.

Francis regarda Théodore. — Hier soir, lui dit-il, je vous ai quitté à dix heures et demie, et je vous ai laissé disposé à lire un roman qui vous intéressait beaucoup; vous avez bien vite changé d'idée! Voyons, Landry, dites-moi la vérité. Vous êtes allé au bal masqué avec votre voisine, qui vous a demandé de l'accompagner, ce que moi je lui avais refusé.

Théodore comprit qu'il était inutile de faire à Bernier un secret d'une chose qu'il devait trop facilement deviner; il répondit affirmativement.

— Je vous ai prévenu des étrangetés de Camille, reprit Francis, et n'ai point d'ailleurs à m'occuper des intentions que vous pouvez avoir à son égard, surtout maintenant qu'elle est détachée de la personne avec laquelle elle vivait; ce qu'il m'importe de connaître, c'est le rôle que votre voisine a joué dans cette querelle, et quel en a été le caractère. Voyons, rappelez-vous les faits.

— Le rôle de ma voisine est absolument neutre, répondit Théodore; elle ignore même ce qui s'est passé entre moi et ce monsieur d'Héricy, que je ne connaissais pas, et qui sans doute ne m'avait jamais vu. Notre querelle a été le fait d'un hasard fâcheux, le choc involontaire d'une mauvaise humeur réciproque.

— Mais, continua Bernier, cette mauvaise humeur devait avoir une cause : voilà ce que vous ne précisez pas et ce qu'il faut expliquer. Si futiles que soient vos griefs communs, ils doivent exister.

Pressé par les instances de son ami, Théodore lui raconta une partie de la scène de l'Opéra, celle qui s'était passée sur l'escalier. Il supprima dans les détails tous ceux qui étaient de nature à faire supposer à Bernier la part indirecte que Camille pouvait avoir dans cette querelle.

Francis parut rassuré. — Si les choses se sont passées comme vous me les racontez, dit-il à Théodore, tout peut s'arranger à l'amiable. Si pressé que vous fussiez de rejoindre Camille, vous au-

riez pu adresser un mot d'excuse à M. d'Héricy quand vous avez manqué de le renverser dans votre course; on peut être brusque et poli à la fois. Votre tort, c'est de n'avoir été que brusque; celui de M. d'Héricy, c'est d'avoir manqué de mesure dans l'expression de sa contrariété. Il ne s'agit que de retirer l'un et l'autre des paroles échappées à un emportement sans cause, et si on m'envoie des témoins concilians, tout en ménageant votre dignité et celle de votre adversaire, j'espère que nous tomberons d'accord pour que cette affaire n'aille pas plus loin.

— Pas plus loin! fit Théodore; elle ira au moins jusqu'à Vincennes.

— Quel Cid vous êtes! interrompit Francis en riant; mais si la partie adverse accepte les torts et vous fait des excuses?

— Bien que je ne connaisse pas mon adversaire, répondit Théodore, je ne lui fais pas l'injure de supposer qu'il fasse collection de soufflets.

— Ah! fit Bernier, redevenu très grave.

— Je ne vous l'avais donc pas dit?

— Non, reprit Francis, qui se promenait dans son atelier; vous aviez seulement oublié ce petit détail. Au reste, il simplifie beaucoup la situation. Quel qu'ait pu être le prologue de votre querelle, que vous ayez eu tort ou raison, le dénoûment qu'elle a eu vous met entièrement aux ordres de votre adversaire. Vous savez cela?

— C'est élémentaire, répondit Théodore.

— Le rôle de vos témoins est donc dégagé de tout travail diplomatique. Ils n'auront qu'à accepter ce qu'on viendra leur proposer.

— Ils accepteront.

— Avez-vous quelques élémens d'escrime? demanda Bernier.

— J'ai ferraillé autrefois à l'atelier.

— Mauvaise école, dit Francis. Tirez-vous le pistolet au moins?

— Je ne sais pas.

— Voyons.

Et Bernier, prenant un petit pistolet de salon, le mit aux mains de Théodore, qu'il plaça devant une plaque de tôle scellée sur un pan de muraille de son atelier. Théodore brûla cinq ou six amorces. Avant qu'il eût pu vérifier la précision de son tir, Francis avait effacé sur la plaque la trace de ses balles.

— Comment est-ce? demanda Théodore.

— Comme tout le monde, répondit Bernier, dissimulant son inquiétude. Maintenant une question, Landry : êtes-vous brave?

— Je n'étais pas à Austerlitz.

— J'aimerais mieux ne pas vous voir plaisanter. Vous aurez à passer un moment sérieux.

— Eh bien! soyez tranquille, répliqua Théodore; je serai aussi sérieux que le moment, et je ne fournirai pas aux autres l'occasion de plaisanter.

— Je n'en doute pas, lui dit Francis en lui serrant la main. Votre aventure est déplorable; ce qui importe maintenant, c'est qu'elle se dénoue promptement.

— Aujourd'hui même, si c'est possible.

— Nous tâcherons, car votre adversaire n'aura, je pense, aucune raison pour faire naître des lenteurs. Le marquis de Rions, que j'attends, ne peut tarder à venir. Restez ici, je suis avec lui dans des termes assez intimes pour lui présenter un ami et pour le prier de vous assister. Si bien apparenté que puisse être votre adversaire, je doute qu'il se présente sur le terrain mieux accompagné que vous ne le serez, ayant M. de Rions pour second.

Comme Francis achevait, le marquis entra. C'était un jeune homme de vingt-trois ans, qui avait préféré l'existence active et périlleuse des camps à l'oisiveté corruptrice de la vie parisienne. Les mœurs de la tente n'avaient point altéré en lui la distinction de la race, et ajoutaient à sa personne une sorte d'élégance virile indiquant l'homme d'épée et non le traîneur de sabre. En le voyant, on devinait le gentilhomme qui s'était fait soldat, et un soldat qui était resté gentilhomme.

Francis lui présenta Théodore, et lui expliqua en quelques mots l'affaire dans laquelle celui-ci se trouvait engagé. M. de Rions se mit avec la plus grande courtoisie à la disposition de Théodore. — Je suis à vous pour toute cette journée et même pour celle de demain, au cas où votre affaire ne pourrait pas se terminer aujourd'hui, dit le marquis au jeune artiste, qui sut naturellement, par cette intuition secrète commune aux gens intelligens, dépouiller ses manières et son langage de tout ce qu'ils auraient pu avoir d'anormal dans la situation. — Alors, interrompit Francis en s'adressant à Théodore, vous allez retourner chez vous pour y attendre les témoins de M. d'Héricy, qui viendront sans doute dans la matinée, et vous nous les enverrez. Si ces messieurs ne perdent pas de temps et mettent une bonne volonté que nous provoquerons au besoin, tous les arrangemens pourront être pris dans une courte séance, et vous pourrez vous battre dans le milieu de la journée. M. de Rions et moi nous irons vous prendre.

— Mais, interrompit Théodore, pour éviter tant de courses, ne pourrais-je revenir ici en même temps que les témoins de M. d'Héricy?

— On voit bien que vous êtes un débutant, dit Francis en riant, et que vous ignorez les traditions. Sachez donc, mon cher, qu'aucune partie intéressée ne doit se trouver, en pareil cas, dans le lieu où

ses intérêts se discutent. Restez chez vous, encore une fois, nous irons vous chercher en voiture. Ce sont les duels qui ont fait inventer les fiacres, et maintenant que nous sommes seuls, avouez entre nous que vous aimeriez autant n'avoir pas été à l'Opéra hier?

— Dame! répondit naïvement Théodore, ce qui m'arrive est si bête aussi.

— Et, si vous êtes franc, continua Bernier, ajoutez qu'en accompagnant Camille au bal, votre complaisance était un jalon planté pour l'avenir.

— Là-dessus, reprit Théodore, je ne puis véritablement pas vous répondre, en ce moment surtout, où j'ai dans l'esprit bien d'autres préoccupations. Adieu! c'est-à-dire au revoir!

Théodore rentra chez lui. A huit heures et demie, il reçut la visite des deux témoins de M. d'Héricy. Bien qu'ils parussent appartenir à une classe distinguée de la société, et qu'ils se fussent présentés avec la plus grande politesse, l'intérieur de l'artiste et le costume d'atelier dans lequel leur arrivée l'avait surpris semblèrent leur inspirer quelque défiance. L'un d'eux sortit même du caractère réservé que lui imposait son mandat, et, refusant la chaise offerte par Théodore, il lui dit assez sèchement : — Nous ne sommes pas venus ici, monsieur, pour entendre des explications, mais pour vous demander une réparation sérieuse, c'est-à-dire par les armes.

— Il ne s'agit pas d'explications, monsieur, répondit Théodore; mais je demeure au sixième, et vous auriez pu vous asseoir sans compromettre, je crois, la démarche qui me vaut l'honneur de vous recevoir. La seule excuse que je puisse vous adresser, c'est de vous avoir fait monter si haut. Quant à la réparation que vous venez me demander, mes témoins vous affirmeront comme moi que c'est la seule qu'il me soit permis de vous offrir. Avant comme après votre visite, j'avais l'avantage d'être d'accord avec vous sur ce point, acheva Théodore en saluant les deux témoins, qui lui rendirent son salut, et s'éloignèrent après avoir reçu les deux cartes de Francis Bernier et du marquis de Rions.

Resté seul, Théodore se mit nettement de cœur et d'esprit en face de la situation. — Après tout, se disait-il, qu'est-ce qu'un duel? Un quart d'heure de danger précédé de quarts d'heure ennuyeux, parce qu'en menaçant la vie d'un homme, ils la rendent inquiète. Comme pour tâter le pouls à son courage, il se rappela les circonstances antérieures où il avait couru volontairement quelque péril. Un jour, étant en Normandie, chez son parrain, il s'était élancé armé seulement d'un bâton au-devant d'un chien qu'on disait enragé, et l'avait assommé au moment où il se jetait sur des enfans qui sortaient de l'école. — Eh bien! pensait Théodore en retrouvant ce fait dans sa

mémoire, et en évoquant les impressions qui lui étaient restées, je savais que cette bête avait des dents dont la morsure était dangereuse. Pourtant je n'ai pas eu peur. Aussi je n'ai pas été mordu, et le maître d'école a été décoré.

En rassemblant ainsi dans son souvenir les actions où il avait fait preuve de quelque sang-froid, Théodore se rassura sur son attitude pendant ce combat, sans doute bien inégal, puisqu'il était presque étranger à l'une et à l'autre des armes qui seraient employées, et qu'il y avait des chances pour qu'elles fussent au contraire l'une et l'autre familières à sa partie adverse. Il s'habitua peu à peu à ne considérer son duel que comme un dérangement majeur qui suspendait pour un jour ses occupations ordinaires. Cependant sa pensée ne pouvait s'isoler entièrement de la situation, et il subissait l'influence fiévreuse qu'éprouve tout homme qui est sur le point d'aller risquer sa vie, surtout à un âge où la vie commence à peine, surtout s'il va la risquer sans but, sans intérêt, sans passion. — C'est trop bête tout de même, disait Théodore en regardant un vieux fleuret accroché au mur de son atelier : dire que je vais me trouver en face de cet objet pointu, parce que j'ai rencontré hier un monsieur qui ne se contentait pas d'avoir trop dîné, et qui voulait encore aller souper... Mon Dieu! que c'est bête!

Il fut troublé dans ces réflexions par la visite du marchand de tableaux. Bernard venait lui demander des nouvelles de la négociation dont il l'avait chargé auprès de Francis Bernier. Théodore n'avait pas l'esprit aux détails d'intérêt, et oublia un peu le plan de conduite que son ami lui avait tracé dans le cabinet du Café-Anglais. Le marchand de tableaux, voulant, comme Bernier l'avait bien prévu, se ménager la petite influence de Théodore, laissa voir à celui-ci qu'il était disposé à faire quelque acquisition. Désignant à l'artiste, chez lequel il venait pour la première fois, une petite toile à peu près terminée, il lui en offrit un prix qui s'éloignait un peu de ses anciens chiffres, à la condition que le tableau lui serait livré le lendemain même. Il voulait, disait-il, le joindre à un envoi en province qui ne pouvait être retardé davantage.

— Je ne peux m'engager à rien pour demain, répondit Théodore.

— Non-seulement je vous paie mieux que d'habitude, mais encore je vous paierai d'avance, reprit Bernard, qui avait envie du tableau. En vous y mettant tout de suite, comme les journées commencent à être longues, vous pouvez très bien avoir fini ce soir. Tenez, ajouta-t-il en déposant cent francs sur la table de Théodore, voilà quelque chose qui vous encouragera à travailler.

— Mon cher Bernard, vous tombez mal, lui dit Théodore. Vous me surprenez en m'offrant de l'argent d'avance, moi je vais bien vous surprendre en ne l'acceptant pas.

Le marchand fit un mouvement.

— Vous voyez comme vous êtes surpris, ajouta Théodore en riant. Cependant, si vous voulez revenir demain, nous pourrons peut-être nous arranger.

— Ah! ah! fit le marchand, vous abusez de ce que vous n'avez point besoin d'argent aujourd'hui, et vous voulez me faire revenir demain pour que je vous paie plus cher. Je connais cela. Je croyais pourtant vous offrir une bienvenue convenable en vous donnant un prix qui n'est pas dans mes habitudes. Entre nous, votre tableau n'est pas ce que vous avez fait de mieux.

— Je suis bien de votre avis, reprit Théodore; mais alors pourquoi donc m'en donnez-vous un prix double du prix des autres?

— Parce que j'ai le placement certain de celui-là, et que je n'étais pas sûr du placement des autres, répondit Bernard. Voyons, oui ou non, puis-je compter sur vous pour demain?

— Non, répliqua Théodore, parce que moi-même je ne puis pas compter sur moi!

— Alors adieu, fit le marchand en prenant sa canne et son chapeau.

— Ne me dites pas adieu, dites-moi au revoir; j'aime mieux ça, dit Théodore.

— Non, c'est bien adieu, répliqua Bernard; je ne reviendrai plus. Pour la première fois que je monte chez vous, vous n'êtes pas assez gentil. Songez donc que vous demeurez au sixième, mon cher.

— Mais, dit Théodore, qui voulait en tout cas se réserver l'avenir, si je vous refuse, c'est que je ne peux pas faire autrement. Je me bats en duel tantôt; comprenez-vous?

— Farceur! dit le marchand, qui avait ouvert la porte et qui sortit en riant.

Mais, arrivé au bas de l'escalier, il parut se raviser. — Si ce que Landry m'a dit était vrai pourtant! pensa-t-il. C'est un garçon dont la peinture vaudra de l'argent plus tard. S'il était tué, elle en vaudrait tout de suite. — Bernard parut se consulter. — J'ai envie de remonter et de lui offrir deux cents francs. Oui, mais si on ne le tue pas, il prendra note du chiffre, et n'en voudra plus accepter d'autre à l'avenir. Non, un duel d'artiste a le danger de ne pas être assez dangereux. — A l'hôtel des ventes! dit-il à son cocher en montant dans la voiture qui l'attendait à la porte.

Un peu après la sortie du marchand, Théodore était descendu lui-même pour aller acheter du papier à lettre, car, avant d'aller sur le terrain, il voulait, en cas d'accident, écrire à son parrain. Comme il traversait la rue, il reconnut le jeune homme qu'il avait la veille vu monter en voiture avec sa voisine : il entrait dans la maison de celle-ci. — Pauvre fille! dit Théodore, elle aussi va avoir son mau-

vais quart d'heure; — car il savait par Camille qu'elle devait ce matin même recevoir les derniers adieux de son amant.

Rentré chez lui, après avoir écrit à son parrain pour le remercier de l'intérêt qu'il lui avait témoigné, Théodore eut l'idée d'écrire à Camille, en se donnant pour raison que cela lui ferait toujours passer un peu de temps. Il commença donc une lettre assez étrange, bouffonne dans la forme, mélancolique dans le fond, comme peut l'être toute lettre qui exprime la pensée de l'adieu : « J'aurais voulu, disait-il en terminant, que mon petit drapeau bleu pût vous rappeler quelquefois que vous aviez dans votre voisinage un petit coin hospitalier où votre tristesse et votre sourire eussent été les bien accueillis toujours. »

Comme il mettait l'adresse, il entendit frapper à sa porte. C'étaient Francis Bernier et le marquis de Rions, qui venaient le chercher.

— Vous vous battez à trois heures, dit Francis.

— Diable! fit Théodore, il n'est que midi. Où est le rendez-vous?

— Dans les bois d'Aulnay, répondit Francis. M. de Rions y connaît un charmant endroit...

— Qui m'a été très favorable, dit le marquis, et qui vous le sera aussi, je l'espère.

— Le bois d'Aulnay! fit Théodore; cela se trouve très bien : j'avais l'idée d'aller à la campagne, seulement je ne pensais pas y aller armé.

— Ah! reprit Bernier, comme votre adversaire en avait le droit, il a choisi l'épée.

— Un conseil, demanda Théodore. Comment dois-je m'habiller pour cette cérémonie?

— Il faut toujours s'habiller convenablement, et surtout pour aller à un rendez-vous d'honneur. Le costume est presque une forme de politesse.

— C'est la nuit passée que nous aurions dû nous faire des politesses, murmura Théodore, et s'étant aperçu que le regard de Bernier s'était arrêté sur sa lettre adressée à Camille: — Dame! ajouta-t-il, je vais tantôt mettre le pied sur une planche pourrie, et à tout hasard j'écris à ma voisine un mot d'adieu que je vous prierai de lui remettre, s'il y a lieu.

— Espérons que vous ferez votre commission vous-même, répondit Bernier, qui refusa de prendre connaissance de la lettre, bien que Théodore l'y eût invité.

Au moment où l'artiste, qui était allé s'habiller dans sa chambre, rentrait dans son atelier et se mettait à la disposition de ses témoins, il entendit sur le bord de son petit balcon le gazouillement des oiseaux

du voisinage qu'il avait coutume d'inviter chaque matin aux reliefs de son repas frugal; l'heure du déjeuner étant arrivée sans que le déjeuner fût arrivé avec l'heure, toute la petite bande parasite était en émoi sur le balcon, pépiant, sautant, volant, et frappant du bec aux vitres pour demander pâture. — Mes pensionnaires que j'oubliais! Ce n'est pas leur faute si je n'ai pas faim aujourd'hui, dit Théodore, qui venait d'ouvrir sa fenêtre et émiettait sur son balcon le petit pain que sa femme de ménage lui avait monté. Je vais leur en mettre pour demain; on ne sait pas ce qui peut arriver, continua-t-il en partageant tout son pain par petits morceaux; puis, faisant un geste vers les toits où tous les oiseaux s'étaient réfugiés et le regardaient mettre leur couvert, il ajouta : Messieurs, vous êtes servis. — Dès que la fenêtre fut fermée, tous les convives ailés s'abattirent sur le balcon.

— Vous allez déjeuner avec nous, dit Francis à Théodore.

— Non, répondit-il, la préoccupation du dessert m'ôterait l'appétit; je ne suis pas un mousquetaire, moi. Seulement, si je dîne, je dînerai bien. Allons-nous-en.

Comme on était arrivé à la porte de la maison, où attendait un fiacre, Théodore dit à ses témoins, en leur désignant le numéro : — Si j'étais superstitieux pourtant!

— Numéro treize, fit Bernier; nous n'y avons pas pris garde. Voulez-vous prendre une autre voiture? demanda-t-il en riant.

— Bath! répondit Théodore, je reconnais cet antique carrosse; il m'a porté bonheur un soir; c'était un vendredi, comme aujourd'hui, *dies Veneris*. En route!

XI.

Si fatiguée qu'elle fût par une nuit passée en dehors de ses habitudes, Camille n'avait pu trouver le sommeil en rentrant du bal, et lorsque Léon vint la voir à midi, elle était assoupie depuis une couple d'heures à peine. Lorsqu'il était entré chez sa maîtresse, Léon avait éprouvé une singulière impression en apercevant le domino et le costume de *folie* qui n'avaient pas encore été reportés chez le costumier. — Où est madame? demanda-t-il à la caméristé, un peu embarrassée en voyant qu'il ne quittait pas des yeux le divan sur lequel étaient posés les costumes.

— Madame dort, dit-elle.

— Vous êtes rentrées tard du bal? ajouta Léon, devinant à la fatigue empreinte sur le visage de la caméristé qu'elle avait dû accompagner sa maîtresse.

— A cinq heures, monsieur. — Et, entraînée par les souvenirs

de sa nuit de plaisir, elle ajouta : — Ah! nous nous sommes bien amusées!

— Déjà! murmura Léon pendant que la camériste allait prévenir Camille de son arrivée. C'est bien tôt! ajouta-t-il en se promenant à grands pas dans la chambre. Ah! c'est bien tôt! répétait-il avec un étonnement presque douloureux.

Camille sortit de sa chambre et vint à lui : — Qu'as-tu, Léon? lui dit-elle en lui tendant la main, tu es pâle.

Il lui montra le domino sans répondre et s'assit sur le divan, où elle vint prendre place auprès de lui : — Oui, dit Camille, j'ai eu tort d'aller au bal, et j'en ai été bien punie par l'ennui et le dégoût que j'en ai rapportés; mais que veux-tu? lorsque tu m'as quittée hier soir et que je me suis retrouvée toute seule ici, je n'ai pas eu le courage d'y rester. J'ai appris par hasard que c'était la mi-carême, et qu'il y avait un bal masqué, c'est-à-dire de la foule, du bruit, un tumulte où je pourrais m'étourdir. J'ai demandé à Francis de m'y accompagner, mais il n'a pas voulu.

— Et malgré cela vous y êtes allée toute seule... Et pendant toute la nuit vous êtes restée dans cette infecte cohue, exposée à toutes ses brutalités,... et vous vous êtes amusée... Ah! Camille, Camille!...

— Qui dit que je me suis amusée? demanda celle-ci, fâchée et contente à la fois de l'accent un peu sévère avec lequel lui parlait Léon.

— Mais, répliqua le jeune homme avec vivacité, si vous aviez éprouvé de l'ennui et du dégoût, seriez-vous revenue aussi tard? Pardon, pardon! lui dit-il avec une certaine douceur froide, j'oubliais...

— Quoi? demanda Camille en lui prenant les mains, et voyant qu'il faisait un mouvement pour les retirer, elle ajouta : Achève! que veux-tu dire? — Puis, comme subitement éclairée sur la pensée que cette réticence semblait ouvrir, elle murmura péniblement : Non, j'aime mieux que tu ne dises rien...

— Il faut dire ce qui est à dire, reprit Léon, renouant sa pensée. J'oubliais que l'aveu d'hier au soir m'interdit désormais toute intervention dans vos actes, et qu'en obéissant à une nécessité qui m'oblige à séparer ma vie de la vôtre, j'ai perdu le droit du blâme et de la remontrance. Conservez-moi du moins celui du conseil, et puissent les souvenirs d'un autre temps s'attacher assez à mes avis pour que vous trouviez encore quelque douceur à les suivre dans l'avenir!

— Oh! fit Camille en secouant le bras du jeune homme avec une pétulance fiévreuse, ne plaide pas, parle. Sois doux et bon, comme tu l'as été toujours... Ne me dis pas *vous,* cela me fait autant de

mal de te l'entendre dire que cela m'en faisait cette nuit d'être tutoyée par des gens que je ne connaissais pas... Oui, reprit-elle en s'animant, gronde-moi, tu as raison. J'ai mal fait d'aller au bal, c'est une mauvaise inspiration que j'ai eue; mais l'heure où elle m'est venue était bien mauvaise aussi, tu le sais. Gronde-moi, mais de ta bonne voix, et pas comme tout à l'heure; que les derniers mots de toi qui me resteront dans l'oreille soient de bonnes paroles. Ménage-moi, je souffre bien, tu t'en doutes, n'est-ce pas? J'ai dormi sur un oreiller d'épines. Tiens, ma tête, comme elle est brûlante! touche un peu. — Et, prenant une des mains de Léon, elle l'appliqua sur son front, puis, voyant qu'il semblait s'alarmer, elle s'empressa d'ajouter : N'aie pas peur, je ne serai pas malade, et tu ne me quitteras pas, comme tu m'as connue, avec un médecin au pied de mon lit. Il est bien loin, ce temps-là, bien loin derrière moi!

Et, reportée par un brusque souvenir vers un épisode de cette maladie qui avait été l'origine de son amour, elle dit à Léon : — Que feras-tu des cheveux qu'on m'a coupés et que je t'ai donnés un jour? Est-ce que tu voudrais me les rendre?... Conserve-les. Et tes lettres, est-ce que tu as l'intention de me les redemander? Non, n'est-ce pas? Puisqu'il faut... puisqu'il faut nous quitter, répéta-t-elle comme si ce mot avait eu de la peine à sortir de sa bouche, laisse-moi de toi tout ce que tu pourras me laisser; qu'il me reste au moins les preuves que j'ai été heureuse aussi en mon temps, et que ces quatre années-là n'ont pas été un rêve! Te rappelles-tu qu'il y a trois mois, le soir où tu es venu m'annoncer ton départ pour la campagne, nous avons parlé de ce qui arrive aujourd'hui?

Le souvenir de cette conversation causa à Léon une sorte d'embarras; mais Camille vint elle-même l'absoudre du silence qu'il avait gardé à cette époque. — Je te disais, je crois, reprit-elle, qu'il n'y avait que ton mariage qui pût nous séparer, et je te demandais à en être prévenue d'avance. Peut-être te doutais-tu déjà un peu de quelque chose : eh bien! je ne t'en veux pas d'avoir oublié ce que je t'avais demandé; j'y aurai toujours gagné quelques mois, et mon hiver aura été moins triste que si je l'avais passé au coin de mon feu avec la pensée de ton abandon. Voici le printemps qui approche, les jours seront moins courts et plus beaux; je ne serai pas obligée de rester chez moi, j'irai courir à droite, à gauche. Peut-être que j'essaierai de travailler, — à quoi? je n'en sais rien; je suis bien paresseuse d'ailleurs. Je n'étais guère bonne qu'à être heureuse, et c'est toi qui m'avais trouvé mon état. Il faudra pourtant bien en imaginer un autre pour l'avenir.

— Mon amie, dit Léon en la faisant asseoir auprès de lui, c'est précisément de cet avenir que je voudrais causer avec toi. Si pé-

nible que soit cet entretien, il est nécessaire de l'aborder aujourd'hui que nous allons suivre chacun une route opposée. Comme tant d'autres, notre liaison n'a pas été une de ces associations passagères dont la rupture facile n'est qu'un déplacement d'habitudes. Nous obéissons à une nécessité prévue; mais aucune volonté, même la nôtre, ne pourrait supprimer un passé qui aura été la meilleure époque de notre existence. C'est en souvenir de cette affection, c'est au nom de ce passé que j'ai le droit de m'intéresser à ton avenir et de connaître tes projets. Que vas-tu faire, mon enfant? Beaucoup souffrir d'abord, et souffrir moins ensuite. — Camille voulut l'interrompre; mais Léon fit un geste et continua : — Laisse faire le temps, lui dit-il avec un accent convaincu qui pouvait révéler que lui-même avait pu expérimenter déjà l'efficacité du remède. Tu souffriras donc, et tu rechercheras hors de ton isolement des distractions à ta souffrance; mais quelles distractions, et où les chercheras-tu? Égoïste et jaloux, j'ai pendant quatre ans renfermé mon bonheur dans une intimité ouverte seulement à quelques affections qui ajoutaient un charme de plus à la nôtre sans en troubler la tranquillité. Pendant ces quatre années, tu as ignoré la vie et ses nécessités, le monde et ses habitudes. Tant que j'aurais vécu avec toi, je t'aurais maintenue dans cette ignorance : il est toujours périlleux d'éveiller dans une femme les instincts de curiosité. Tu vas donc rester seule avec une dangereuse inexpérience. Comme un voyageur en pays nouveau, tu demanderas ton chemin, et il ne manquera pas de gens qui essaieront de t'égarer; mais moi qui sais ce que tu ignores, je puis du moins par le conseil te mettre en garde contre les dangers de ta situation nouvelle. Je te connais assez pour savoir que tu n'auras jamais l'initiative de ce qui est mal; mais tu es facile à l'entraînement, docile au caprice du moment, et tu t'y abandonnes sans calculer le résultat qu'il peut avoir. Ton ennemi le plus à craindre, c'est l'ennui. Au lieu de le combattre, tu essaies de lui échapper par la première issue, sans prévoir où elle peut conduire. Ce qui m'inquiète surtout, c'est ton étourderie. Tu pourrais porter une girouette dans ton écusson, dit Léon, jetant volontairement cette plaisanterie au milieu de ses paroles, comme s'il eût voulu rappeler à celle qui les écoutait les entretiens familiers d'un autre temps. Les occasions de nouer des relations nouvelles seront fréquentes; tu les rechercheras pour échapper à la solitude, et à ton insu tu te trouveras entraînée dans un monde dont je t'ai soigneusement écartée, sachant qu'il est des fréquentations contagieuses et des exemples pernicieux qui finissent toujours par avoir raison des répugnances les plus sincères.

Il y eut quelques instans de silence, au bout desquels Léon reprit

avec une sorte d'hésitation pénible : — Tu es jeune, Camille. J'ai eu, j'en suis certain, la meilleure part de ton cœur; mais le souvenir que j'y laisserai, même en se perpétuant, ne suffira pas toujours à le remplir.

— Ah! fit Camille en lui mettant la main sur la bouche, parlons de tout ce que tu voudras, mais pas de cela.

Il l'écarta doucement et continua : — La question est délicate et douloureuse, je le sais; mais il y faut toucher cependant et la prévoir dans l'intérêt de ton avenir, qui reste mon plus cher souci. Il existe dans ta nature un besoin d'affection qui ne pourra être contenu et cherchera toujours à s'épancher. Eh bien! si étrange que cela puisse te paraître, je m'en voudrais de savoir que toute cette tendresse a été dépensée avec moi, et que la source en a été tarie parce que tu m'as connu : c'est le triste dénoûment des passions qui, ayant vécu dans la lutte, succombent à l'épuisement; mais, Dieu merci, notre amour ne fut pas du nombre. Tu pourras donc aimer encore après moi, et tu aimeras, je le souhaite, car, une fois ton cœur occupé par un sentiment sérieux, ta vie s'immobilisera de nouveau dans une affection nouvelle, et tu n'auras pas à redouter les périlleuses distractions où peuvent entraîner la tristesse, l'ennui et l'isolement.

Camille acceptait le mariage de Léon comme une chose inévitable; elle savait qu'il amenait entre eux une séparation des personnes, mais ne s'accoutumait pas à la pensée que cette rupture pouvait aller au-delà. Elle s'attendait presque à entendre Léon lui imposer en la quittant un serment de fidélité, non-seulement à son souvenir, mais à lui-même. Elle se fût engagée avec joie, avec joie elle se fût soumise à toutes ses exigences, et surtout à celles qui eussent été les plus exagérées, car dans cette exagération elle aurait vu la preuve que l'amour de son amant restait avec elle. Aussi, malgré les précautions de langage qu'il venait d'employer, ne pouvait-elle voir dans ses paroles que l'idée qu'elles exprimaient. La raison, si ingénieuse qu'elle soit, aura toujours tort en face de la passion, qui éprouve et ne discute pas. Camille était blessée par des suppositions allant dans l'avenir au-devant d'un fait qu'elle ne pouvait admettre sans renier le passé. Les conseils de Léon lui semblaient être une brutale provocation à l'oubli; elle ne les pouvait croire dictés par une sagesse prévoyante ayant le souci de son bonheur futur, elle y voyait plutôt l'indifférence d'un homme égoïste. Aussi fut-ce avec une amertume un peu ironique qu'elle lui répondit : — C'est là tout ce que tu trouves à me dire au moment de me quitter? Car, si je t'ai bien compris, tu m'engages à mettre écriteau là, ajouta-t-elle en se frappant avec vivacité la poitrine à l'endroit du cœur. Allons! fit-elle en

se promenant dans sa chambre, s'asseyant et se levant, s'arrêtant et marchant, touchant à tous les objets qui se trouvaient sous sa main comme pour mettre au dehors, par ses attouchemens, la fièvre qui était en elle. Allons, la succession est ouverte, ajouta-t-elle en se rapprochant de Léon, ne vas-tu pas aussi me désigner les héritiers?

Léon, connaissant le caractère de Camille, s'attendait bien à la sortie un peu vive qu'avaient provoquée ses paroles. Camille ne pouvait en effet commander à ses impressions, et les exprimait avec un étrange mouvement d'idées et une singulière variété d'images. Il avait l'habitude de la laisser dire, sachant bien que ces emportemens seraient suivis d'un retour à un langage plus modéré. Les relations ordinairement les plus calmes sont quelquefois non pas troublées, mais accidentées par des discussions futiles, dont l'unique prétexte est un besoin vague de rompre l'uniformité d'un bonheur trop tranquille. Ces querelles sans cause, qui ne sont pas des heures perdues pour l'amour, se produisaient assez souvent entre Léon et Camille. Celle-ci avait le défaut de ne pas supporter la contradiction et l'habitude d'y être elle-même fort encline. Dans ces circonstances, Léon ne craignait pas d'exciter un peu Camille, dont l'humeur vive commençait au moindre choc à fermenter comme une liqueur qu'on remue. Une seule fois entre eux la discussion était sortie des limites réservées où un commun accord la renfermait de coutume. L'origine de la querelle était des plus futiles. Camille avait vu dans une boutique de petits animaux sculptés destinés à servir de porte-allumettes, et avait prié Léon de lui en acheter un pour mettre sur sa cheminée. Elle avait paru préférer un chien. Léon le lendemain lui en apporta un. L'animal figurait un vendangeur, et portait sur le dos une petite hotte. En appuyant sur le socle, on faisait mouvoir un soufflet extérieur dont le bruit simulait un aboiement. En remerciant Léon, Camille lui avait fait remarquer cependant que c'était un singe et non un caniche qu'elle lui avait demandé. Léon avait reproché assez vivement à la jeune femme son défaut de mémoire, et de riposte en riposte ils étaient arrivés tous deux à cette période inquiétante d'une querelle où personne ne veut avoir tort, et où, ne trouvant pas dans le grief qui en est l'origine matière suffisante pour la prolonger, chacun à son tour introduit des griefs imaginaires. Léon avait quitté la place au moment où il sentait la colère venir. Camille, lorsqu'elle s'était trouvée toute seule, s'en était prise à l'objet inanimé qui avait été le point de départ du débat, et dans sa fureur mutine elle avait lancé le chien à terre, si violemment que la tête était restée séparée du col. Lorsque Léon, qui ne voulait pas la quitter sur une mauvaise impression, était remonté chez elle cinq

minutes après, il l'avait trouvée assise tristement au coin de sa cheminée, essayant de raccommoder le chien, qu'il lui retira d'entre les mains, tout mouillé de larmes. On s'était réconcilié bien vite, et à partir de ce jour ils avaient pris un singulier engagement, qui était scrupuleusement tenu. Le chien, qui avait été raccommodé, et qu'on avait baptisé Fidèle, devait, en souvenir de la première querelle sérieuse dont il avait été l'objet, avoir la présidence de toutes les querelles futures qui pourraient s'élever entre les deux amans; ceux-ci avaient juré d'interrompre toute discussion commencée, quel qu'en fût le motif, et de s'embrasser aussitôt que l'un d'eux, appuyant sur le socle qui supportait Fidèle, lui ferait aboyer un *quos ego* pacificateur. Grâce à cet ingénieux moyen, les querelles ne pouvaient jamais avoir une longue durée ni une portée sérieuse, car au premier mot un peu vif la réplique était coupée par un aboiement de Fidèle.

Un jour qu'ils avaient été à la campagne, et que Camille était sous une impression de contrariété causée par un accident de voyage, elle avait commencé une petite discussion qui n'eut pas le temps de se prolonger, car elle fut interrompue par le roquet d'une bonne femme, qui passait dans le bois. En voyant l'animal s'arrêter devant elle en jappant, Camille s'était aussitôt jetée en riant dans les bras de Léon, au grand scandale de la bonne femme, qui ne voyait pas que le bois était vert, que Camille était belle et que Léon était jeune. — C'est égal, avait dit celui-ci, quand nous viendrons à la campagne une autre fois, par prudence, nous emmènerons Fidèle.

Dans les circonstances bien différentes où, sous l'impression de paroles mal comprises, éclatait l'irritation de Camille, Léon eut l'idée de la ramener vers un ordre d'idées plus calmes en employant le moyen ordinaire. Il s'approcha de la cheminée sans qu'elle y prît garde, appuya la main sur le soufflet du chien, et Fidèle fit entendre son aboiement. Camille se promenait alors avec agitation. Le reproche abondait à ses lèvres, confus, violent, injuste. Elle s'arrêta aussitôt, oubliant la gravité de la situation, et ne se rappelant plus que les souvenirs et les habitudes du passé qui se rattachaient à ce bruit familier, elle obéit à la voix du chien, et voyant Léon debout devant elle qui lui tendait les bras, elle s'y jeta en pleurant. — Ah! fit-elle cependant, ce n'est pas une querelle cela, mon ami, et ce bon Fidèle, qui a été muet si longtemps, n'aboiera plus. Je t'en prie, ajouta-t-elle, ne reviens plus sur le sujet que tu avais abordé tout à l'heure : c'est trop triste pour moi, trop triste pour tous deux, reprit-elle ensuite; ne regardons pas dans l'avenir. Toi, fit Camille en se reprenant, tu le peux du moins, car, en me quittant, tu sais où tu vas; mais moi, l'avenir m'inquiète, parce que c'est l'inconnu.

Ici Léon croyait avoir à redoubler de précautions, car il avait à

faire à Camille une de ces propositions qui pouvait encore faire naître une méprise. — Écoute-moi, Camille, écoute-moi bien, lui dit-il, nos pensées ont été communes toujours. Toi-même tu avoues que l'inconnu t'inquiète. J'ai donc le droit de partager cette inquiétude, et j'ai dû, tu le penses bien, me préoccuper de les amoindrir, — dans une certaine mesure et pour un certain temps, ajouta-t-il, comme un homme qui, ayant à dire quelque chose de difficile à faire écouter, lance en avant-garde les paroles insignifiantes qui doivent préparer le mot décisif. Tout le temps que tu as vécu avec moi, tu n'as eu d'autre état que d'être heureuse; toi-même, tu me l'as dit tout à l'heure, tu es restée étrangère à toute préoccupation qui n'était pas ton bonheur ou qui ne s'y rattachait pas. Ce n'est pas un reproche, mon enfant, entends-moi bien, et si c'en était un, je devrais en prendre la moitié, puisqu'en m'efforçant de rendre ta vie facile et de l'isoler dans un seul sentiment, je satisfaisais l'égoïsme de mon amour. Si modeste cependant qu'ait été cette existence, où le luxe, les plaisirs et toutes les habitudes coûteuses étaient inconnus, tu ne pourras pas la continuer. Aimer, c'est vivre, mais ce n'est pas la vie. La vie a ses nécessités vulgaires, mais impérieuses. Tu n'avais pas besoin d'y songer, et j'y ai songé pour toi autrefois. Ne veux-tu pas me permettre d'y songer encore? acheva-t-il en lui tendant la main.

Elle lui tendit la sienne : — Je te comprends, dit-elle, l'argent!...

— Non pas l'argent, reprit Léon, mais l'air, le feu, le pain, le toit, les premiers élémens de l'existence pour tous les êtres, le bien le plus précieux pour une femme, l'indépendance. Songe à cela, Camille, et si tu n'y voulais pas penser aujourd'hui, il faudrait bien y penser demain. Tu n'as aucune profession, aucun talent qui puisse te fournir des ressources suffisantes.

— Quand je t'ai connu, je vivais, interrompit doucement Camille.

— Quand tu m'as connu, répondit-il, tu avais l'habitude du travail, et je te l'ai fait perdre.

— S'il le faut cependant, interrompit Camille.

— Il ne le faut pas absolument, reprit Léon, car moi vivant je ne veux pas que tu saches ce que c'est que la misère, et par quel chemin s'en éloigne une femme quand elle l'a connue. Je veux que tu restes en tout temps libre et maîtresse de toi-même, sous la seule dépendance de tes goûts et de tes sympathies. J'ai donc pris des dispositions qui t'assurent une certitude d'existence. Je ne t'impose rien, Camille, et ne te fais pas de conditions. J'ajoute seulement un conseil : efforce-toi de t'attacher à une occupation. Si elle est productive, elle pourra ajouter à tes ressources. Si même elle ne devait

pas l'être dans les commencemens, elle suffirait pour te fournir des distractions utiles et t'éloigner de celles qui ne le sont pas.

— Mais que pourrais-je faire? demanda Camille.

— Consulte tes goûts et choisis le travail qui pourra le mieux te convenir. Le retour quotidien d'un labeur quelconque est une préoccupation saine pour l'esprit. Si je t'engage à cesser d'être oisive, c'est que je sais quels sont pour une femme les dangers de l'oisiveté, et que je voudrais que la Camille de l'avenir pût se reconnaître en regardant la Camille du passé. Pour dernier conseil, acheva Léon, évite la société des femmes.

Une réaction s'était opérée dans l'esprit de Camille, qui était devenue peu à peu accessible au raisonnement. Elle demanda à Léon de lui tracer le plan de sa conduite. — En faisant ce que tu me diras de faire, disait-elle, je serai encore avec toi. Tes conseils resteront dans ma vie comme une empreinte visible de toi-même, et il me semblera que je marche dans tes pas.

Elle voulait qu'il lui fît un programme qui réglât l'emploi de ses jours et de ses heures. Comme le feu, qui s'empare de tout élément nouveau qu'on lui jette, son esprit s'emparait avec rapidité de toute idée nouvelle. Cette rupture était une douleur sans doute, mais aussi c'était un changement. Elle entrait déjà pour ainsi dire en imagination dans cette nouvelle existence qui devait amener beaucoup de réformes dans sa manière de vivre ordinaire, car la petite rente que Léon voulait lui constituer en la quittant, et qu'elle devait recevoir par quartiers chez un notaire, restait bien au-dessous du chiffre de ses dépenses annuelles. Camille demeura très étonnée en apprenant que son budget avait toujours atteint quatre mille francs. Cependant elle ne possédait aucun objet de valeur. Son écrin se composait d'une paire de boucles d'oreilles et d'un bracelet qui était un objet d'art bien plus qu'un bijou. Léon lui ayant donné une montre, elle l'avait perdue, dans la crainte de la casser, lui avait-elle dit pour excuse. Elle avait plutôt des instincts d'élégance que des instincts de coquetterie, et s'habillait avec une grande simplicité; mais si elle n'avait ni le goût du luxe, ni celui des plaisirs, elle possédait le génie du désordre et un penchant très vif à satisfaire les mille petites fantaisies qui dans une promenade peuvent exciter la convoitise d'une femme. Aussi ses armoires étaient-elles encombrées d'une multitude d'objets dont la seule utilité avait été d'exciter un instant son désir. Léon s'était toujours montré fort indulgent pour ses instincts de prodigalité, mais en ce moment il prouva à Camille qu'elle pourrait, en les restreignant dans une limite plus raisonnable, réaliser de grandes économies. Elle lui fit à ce propos toute sorte de promesses. Elle voulait quitter son loge-

ment, vendre une partie de ses meubles, et renvoyer sa camériste. — Qu'est-ce qu'il me faut? disait-elle. Une petite chambre, dont le mur sera assez grand pour que je puisse y suspendre ton portrait, avec une petite fenêtre où je mettrai des fleurs. Je renoncerai à la toilette. Je porterai de l'indienne l'été et du mérinos l'hiver. Tu verras quand tu viendras chez moi comme cela sera gentil.

Camille s'aperçut que Léon avait détourné la tête comme un homme qui ne veut pas répondre. Elle reprit aussitôt : — Je veux dire que si par hasard tu passais dans mon quartier, et qu'il te prît la fantaisie de voir comment j'ai arrangé ma vie, tu ne serais pas trop mécontent.

Dans l'arrangement de cette vie, Léon avait remarqué qu'il n'était pas question de travail; il en fit l'observation à Camille. — Mais que feras-tu chez toi toute seule? lui demanda-t-il. Tu t'ennuieras.

— Je me mettrai à la fenêtre, et je regarderai les passans ou les voisins, répondit-elle avec une franchise qui amena un sourire sur les lèvres de son amant. Sans doute elle en comprit le sens, car elle ajouta, sur le ton de la prière : — Je t'en prie, ne reviens plus à cette supposition de tout à l'heure.

Ils furent interrompus par la camériste, qui entrait pour chercher les costumes qu'on venait reprendre du magasin. Elle venait de sortir lorsqu'elle rentra presque aussitôt, rapportant le domino.

— Madame, dit-elle à Camille, le costumier se plaint que le domino est déchiré, et ne veut pas le reprendre à moins qu'on ne lui donne dix francs en plus du prix de la location.

Camille examina le dégât. En voyant un accroc très large dans l'étoffe, déjà un peu mûre, elle dit tout haut, comme si elle se parlait à elle-même : — C'est probablement ce monsieur brutal que j'ai rencontré cette nuit au bal qui m'aura déchirée.

— Marie, dit Léon, lui prenant le domino des mains et le jetant sur les bras de la servante, rendez ce costume et donnez ce qu'on demande. — Que veux-tu dire? demanda-t-il ensuite avec vivacité à Camille, qui commençait à se repentir de l'aveu, quel monsieur? que t'est-il arrivé?

— Mais rien, rien, fit Camille. Un monsieur, qui était très gai, a voulu m'emmener souper; je me suis un peu débattue, et il m'a déchirée, voilà tout. Heureusement mon voisin est venu et m'en a délivrée, ajouta Camille naturellement.

— Tu n'étais donc pas seule avec Marie à l'Opéra? demanda Léon avec vivacité.

— Je suis bien étourdie, répliqua-t-elle, mais pas encore assez pour m'aventurer toute seule dans un lieu pareil. Francis Bernier n'ayant pas voulu m'accompagner, j'ai pensé que son ami, M. Théodore,

serait plus complaisant; c'est lui qui a été mon cavalier cette nuit.

Cette révélation parut singulièrement émouvoir Léon. Il reprocha à Camille son étourderie et ce penchant à la légèreté qui pouvait la compromettre si facilement aux yeux des gens qui ne la connaissaient pas. Il se calma cependant un peu en apprenant que les relations de Camille avec son voisin n'avaient que deux jours de date, et qu'elles étaient le résultat d'une circonstance à laquelle elle était restée étrangère, puisque Bernier avait été le seul auteur de cette rencontre. Camille, voyant l'impression fâcheuse que ses aveux venaient de causer à Léon, ne crut pas nécessaire de lui avouer qu'elle avait promis à son voisin d'aller le voir. Les reproches de Léon lui avaient d'ailleurs donné à penser. Elle commençait à reconnaître qu'elle avait agi avec Théodore un peu trop familièrement, et que cette familiarité pouvait amener une méprise. Elle renonça intérieurement à continuer toute relation avec lui, et comme Léon faisait quelques allusions aux conséquences qui pourraient par la suite résulter de ce voisinage, elle se hâta de lui dire qu'elle allait déménager sans même attendre l'époque du terme, afin d'éviter tout rapprochement nouveau entre elle et son voisin. — C'est dommage, dit-elle, car il est bien amusant.

— Avoue qu'il t'a déjà fait sa cour? demanda Léon.

— Aucunement, répondit celle-ci; il a eu des manières très discrètes avec moi, et la profession de foi qu'il a faite en ma présence à propos des femmes n'indique pas qu'il ait eu l'intention que tu lui supposes.

Il n'en fut pas dit plus long à propos de ce petit incident, qui laissa néanmoins quelque préoccupation dans l'esprit de Léon.

En lui annonçant la veille qu'il viendrait la voir, Léon avait laissé sa maîtresse ignorer si cette visite était la dernière qu'elle recevrait de lui, ou si elle avait seulement pour but de régler les intérêts de son avenir, qui avait jusque-là employé tout leur temps. Le jeune homme avait appris la veille de son père que leur séjour à Paris se prolongerait peut-être de trois ou quatre jours au-delà du terme qui avait été fixé d'abord. Il promit à Camille de mettre à sa disposition le plus d'instans qu'il pourrait pendant ces quelques jours de délai que le hasard accordait à leur séparation. — Peut-être, lui avait-il dit, vaudrait-il mieux ne pas prolonger cette situation pénible; mais je ne me sens pas le courage de rester à Paris sans te donner jusqu'à ma dernière heure de liberté.

— Tu sais que tu m'as promis ta journée tout entière? lui dit Camille.

— Je puis te donner jusqu'à ce soir huit heures, dit Léon. A cette heure, je devrai aller rejoindre mon père.

— Ne me dis pas où, interrompit Camille.

— Ce n'est pas où tu crois, répondit-il.

— Eh bien! reprit Camille, il n'est que midi et demi, nous aurons le temps d'aller et de revenir.

— Aller où? demanda Léon.

— C'est aujourd'hui l'anniversaire de la première promenade que nous avons faite ensemble lorsque je me suis relevée de ma grande maladie il y a quatre ans, dit Camille. Il fait aujourd'hui un temps très doux et très beau comme ce jour-là. Je suis sûre que la campagne doit être verte. Tu dois te rappeler qu'il y a quatre ans à cette époque nous avons trouvé des violettes dans les bois. Celles que j'ai cueillies ce jour-là n'étaient pas de deuil comme le seront celles d'aujourd'hui, acheva Camille, un peu inquiétée en voyant que Léon ne s'empressait pas de lui répondre.

Celui-ci en effet n'avait pas accueilli sans quelque crainte l'idée de ce pèlerinage vers un lieu où tant de souvenirs allaient se lever sous ses pas comme pour souhaiter la bienvenue à son retour. Il redoutait surtout cette voix éloquente que prend la nature lorsqu'elle se mêle aux impressions de l'homme et la mystérieuse influence qu'elle exerce sur ses sentimens. Déjà la veille au soir, en présence de la maîtresse, il avait senti dans son cœur pâlir un moment l'image de la fiancée, exposée, elle aussi à son tour, aux dangers de l'absence. Pendant les deux heures que Léon venait de passer auprès de Camille, quelques incidens de leur entretien avaient réveillé en lui des émotions dont la gravité du moment avait peut-être seule arrêté l'expression. Sans doute il était prudent, autant pour lui que pour Camille, de ne pas retourner, même pour quelques heures, dans cette atmosphère du passé, toute remplie d'enivrantes douceurs qui pourraient les affaiblir au moment même où ils auraient le plus besoin de force. L'adieu avait été à demi prononcé, et il restait peu de chose à faire pour le rendre définitif. Et pourtant Léon consentit à faire cette promenade périlleuse, qui, en le ramenant au bras de sa maîtresse dans les chemins parcourus avec elle au beau temps de leur amour, allait ajouter de nouveaux souvenirs aux souvenirs anciens, et rendre ainsi plus difficile la tâche de l'oubli. Si on lui avait demandé en ce moment pourquoi il consentait à revenir sur une situation qui avait presque eu son dénoûment, Léon n'aurait pas été sincère en répondant qu'il voulait seulement, avant de la quitter, satisfaire un dernier désir de sa maîtresse, car il obéissait à une contradiction dont l'égoïsme, deviné un jour par son père, avait été l'origine. Chose étrange! Léon, qui en arrivant à Paris avait tant souhaité de trouver Camille disposée à accueillir leur rupture avec résignation, qui avait usé de tant de précautions de langage pour l'amener à écou-

ter avec calme tout ce qu'il avait à lui dire, éprouvait une sorte de déception pénible en voyant qu'il avait réussi à la rendre en apparence résignée et calme. Il trouvait qu'elle s'était laissé convaincre bien vite de la nécessité de leur rupture, et qu'elle l'avait suivi bien complaisamment dans les calculs et les suppositions où il s'était engagé à propos de son avenir. Il avait tout mis en usage pour arrêter les larmes, pour apaiser les regrets, pour tempérer les emportemens, et lorsque, pour lui plaire et le retenir auprès d'elle, elle faisait violence à sa nature, il supposait une autre cause à cette retenue, et n'avait consenti à conduire Camille à la campagne que pour la replacer sous des influences qui ne pouvaient manquer de porter un nouveau choc à son cœur et d'ajouter une nouvelle amertume à ses défaillances.

— Habille-toi, dit-il à Camille; nous irons à Aulnay, et nous nous arrêterons pour déjeuner dans cette petite auberge de Fontenay-aux-Roses qui est si gaie. — Camille alla s'habiller, et revint bientôt dans une toilette printanière qui était toute neuve, et qu'elle tenait en réserve depuis un mois pour solenniser le premier jour de soleil.

XII.

A l'époque où se passe ce récit, le bois d'Aulnay, perdu dans l'agglomération boisée qui s'étend entre Versailles et Sceaux, n'avait pas encore été atteint par cette lèpre de spéculation qui menace d'envahir tous les environs de Paris. On n'y voyait pas alors, comme aujourd'hui, des billards dans les châtaigniers, mais des châtaignes et des oiseaux, car, si voisin qu'il fût de la capitale, le pays d'Aulnay était presque ignoré de cette race de citadins qui a horreur de la nature, et ne s'acclimate dans un lieu rustique que lorsqu'il a cessé de l'être. Les gens qui fréquentaient les bois d'Aulnay avaient, pour la plupart, leurs raisons pour rechercher la solitude, n'eussent-ils eu que celle de l'aimer.

Théodore, accompagné de ses témoins et d'un médecin, que Francis Bernier était allé chercher par prudence, arrivait au village de Fontenay-aux-Roses au moment où Léon et Camille quittaient Paris pour s'y rendre. Afin de ne pas exciter la curiosité des habitans qu'on pourrait rencontrer, les témoins des deux adversaires s'étaient donné rendez-vous à l'étang du Plessis, situé au fond de la Vallée-aux-Loups. De là on devait se diriger vers l'endroit dont le marquis de Rions avait gardé un bon souvenir. Pendant le trajet, Théodore était resté, dans son langage et son attitude, le même qu'au départ. En assistant, sans vouloir y prendre part, au déjeuner de ses compagnons, il s'était mêlé à leur conversation avec une grande liberté

d'esprit, qui ne trahissait cependant aucune forfanterie, mais une résolution dont la sincérité ne pouvait pas être suspectée. La seule chose qui pouvait indiquer que, sans faire dans ses propos aucune allusion au motif de sa promenade, il n'en avait pas oublié le but, c'est qu'il s'interrompait quelquefois pour demander l'heure à Bernier. Comme Théodore renouvelait cette question pour la troisième fois, Bernier, imaginant que l'immobilité pouvait lui être pénible dans un pareil moment, supposa que la marche deviendrait une distraction aux ennuis de l'attente. Il proposa de se mettre en route et d'aller tout doucement jusqu'au lieu où l'on devait se retrouver avec les personnes attendues, ce qui fut accepté. Le fiacre eut ordre d'aller stationner à un poteau de la route de Sceaux que le marquis de Rions, familier avec les localités, se rappelait devoir être voisin du lieu qui serait le théâtre du combat. Suivi de ses témoins et du médecin amené par ceux-ci, Théodore s'engagea donc dans une sorte de chemin creux appelé *la Route aux Bœufs,* qui s'enfonçait à travers bois par une pente ravineuse jusqu'à l'étang du Plessis. Tout en marchant, Bernier, qui accompagnait Théodore, s'appliquait à fournir à celui-ci des occasions d'éloigner de son esprit une préoccupation que son silence commençait à trahir. Il s'arrêtait devant les curiosités du paysage, lui indiquant les *motifs* qui se rencontraient dans le chemin, discutant le style des châtaigniers séculaires, dont les racines venaient ramper à fleur de sol jusque sous leurs pieds, pareilles à des entrelacemens de serpens, établissant des comparaisons entre les maîtres dont quelques œuvres avaient dû être inspirées par la nature qu'on avait sous les yeux, et désignant par les noms des peintres mêmes les sites qui pouvaient rappeler leurs tableaux. Cependant cette inquiétude que Bernier s'efforçait d'éloigner de l'esprit de son compagnon commençait à troubler le sien au fur et à mesure qu'on avançait vers le lieu du rendez-vous. Théodore put s'apercevoir plus d'une fois que Francis faisait confusion dans ses citations et lui désignait, sous le nom d'un maître, tel accident de terrain ou tel arrangement de lignes qui rappelait le dessin ou la couleur d'une école opposée à la sienne. — Tenez, mon cher, dit Théodore en arrêtant Bernier, qui, troublé par le roulement lointain d'une voiture, venait de faire une erreur de ce genre, si vous m'en croyez, nous regarderons le paysage en revenant, et comme nous le verrons sans doute beaucoup mieux que nous ne le voyons dans ce moment, nos observations ne seront que plus justes, car il ne faut pas nous dissimuler que nous ne savons guère ce que nous disons l'un et l'autre.

Théodore se tut, et son ami l'imita. On approchait cependant. A un détour de la route, on aperçut une voiture arrêtée, de laquelle

descendirent trois hommes. — Voici, je crois, notre monde qui arrive, dit Théodore en allongeant le pas comme pour prendre les devans.

Bernier le retint. — Il suffit d'être exact, dit-il; c'est poli; mais ne montrons pas que nous sommes pressés, ce serait brutal.

— Que de manières! murmura Théodore en passant derrière ses témoins. Heureusement que tout cela va finir.

On arriva à l'étang du Plessis, comme M. d'Héricy et ses deux amis y arrivaient eux-mêmes par une route opposée. Les témoins échangèrent un salut, et on s'engagea aussitôt à travers bois sous la conduite du marquis de Rions, qui dirigeait la marche et cherchait à s'orienter en suivant des points de repère. A cette invasion d'une troupe d'hommes au milieu de leur solitude, tous les oiseaux étaient en émoi. La pie bavarde s'envolait d'un arbre à l'autre, échangeant dans son langage quelque injure avec le geai criard et vorace comme elle; troublé dans sa picorée par le bruit des pas, le merle prudent rasait de son vol agile le faîte des buissons, où l'aubépine commençait à fleurir. Et tandis que le pivert grimpeur, occupé à perforer le tronc des chênes, interrompait par une note claire le martellement régulier de son bec acéré, les petites mésanges sautillaient en fredonnant leur babillage sur les branches menues que leur poids léger inclinait à peine.

— Nous y voici, messieurs, dit le marquis de Rions en indiquant une sorte d'éclaircie naturelle formée au milieu des bois.

Au centre, on trouvait un sol dégarni de gazon, égal et dur sous le pied. C'était, comme l'indiquait la teinte noirâtre mélangée à la terre, l'emplacement d'une charbonnerie qui avait exploité les coupes voisines. Le terrain examiné, les témoins de M. d'Héricy tombèrent d'accord qu'on n'en pouvait pas trouver de meilleur, et se rassemblèrent une dernière fois pour régler les conditions du combat et égaliser les avantages de place entre les adversaires qui s'étaient éloignés chacun de son côté. M. d'Héricy, en homme accoutumé à ces parties, attendait en fumant son cigare, et en repoussait méthodiquement la fumée. Il était pâle cependant, et ses traits indiquaient une grande fatigue. Voyant qu'il quittait sa redingote et son chapeau, Théodore en fit autant de son côté. Comme il regardait autour de lui pour examiner le lieu où allait se dénouer son aventure, il entendit à quelques pas dans le voisinage le murmure d'une source voisine indiquée par quelques plantes aquatiques, au-dessus desquelles bourdonnait comme un brouillard sonore un essaim d'insectes éphémères nés du premier rayon de soleil. En écoutant ce bruit et en regardant le terrain du combat, dominé d'un côté par une élévation boisée et limité de l'autre par une prairie qu'on devinait au loin derrière les hauts

peupliers, Théodore fut frappé d'un rapprochement, et chercha où il avait déjà vu ce paysage. Le mouvement qu'il fit en jetant ses habits sur le gazon compléta ce souvenir, et à mi-voix il chanta :

Là-bas, dans les prés verts,
Coule claire fontaine.

Il continua en prenant l'épée que Francis Bernier venait de lui apporter :

J'ai mis mon habit bas,
Mon sabre au bout d' mon bras.

— Merci, reprit-il en serrant la main que Bernier lui avait tendue après l'avoir armé, et il marcha résolument au-devant de M. d'Héricy, qui s'avançait de son côté en faisant ployer son fer sur le sol aussi tranquillement que s'il eût été, masque au front et la main gantée, sur le parquet d'un prévôt. Le marquis de Rions, à qui les autres témoins semblaient d'un commun accord abandonner le soin de régler le combat et d'en arrêter les dernières dispositions, engagea les épées; puis, s'étant reculé pour prendre place auprès de Francis, il fit un geste aux deux adversaires et leur dit doucement : Allez, messieurs. — En achevant ces mots, il retira son cigare et le jeta à ses pieds. Les deux amis de M. d'Héricy, qui avaient gardé les leurs, imitèrent le marquis, et montrèrent quelque embarras en remarquant qu'ils n'avaient pas eu cette initiative de convenance.

Trois heures sonnaient à la paroisse d'un village voisin. A la manière dont Théodore était tombé en garde, son adversaire comprit qu'il n'avait jamais dû mettre le pied dans une salle. M. d'Héricy ne s'était pas présenté sur le terrain avec la physionomie d'un homme animé d'un ressentiment allant jusqu'à la haine; il n'avait témoigné ni impatience, ni fiévreuse ardeur de vengeance, mais seulement le désir de se trouver une arme à la main en face d'un homme qui lui avait fait un de ces affronts qui brûlent le visage.

Avant le combat, il s'écoula quelques secondes indécises, pendant lesquelles les deux adversaires se regardèrent avec attention, comme s'ils eussent voulu, en pénétrant leur pensée dans les lignes du visage, deviner la nature de leurs sentimens réciproques. En se retrouvant en face l'un de l'autre à une longueur d'épée, avec une injure entre eux, ils échangèrent comme une sorte d'aveu muet qui pouvait signifier que malgré la gravité du moment, ils n'étaient que des adversaires et non pas des ennemis. Supposant qu'ils n'avaient peut-être pas entendu le signal, le marquis de Rions répéta de nouveau et plus haut que la première fois : — Allez, messieurs.

Le premier froissement du fer mit fin à toute hésitation. Le souvenir net et précis de ce qui s'était passé la veille revint à l'esprit

de M. d'Héricy. Théodore serra la poignée de son arme dans sa main, et le duel s'engagea, non sans inspirer une grande inquiétude dès le début aux témoins de l'artiste, qui purent aussitôt se convaincre de la supériorité que son adversaire avait sur lui. Ils se rassurèrent cependant un peu, car, en observant le jeu de M. d'Héricy, il devint évident pour eux qu'il n'avait pas l'intention d'abuser de cette supériorité, et que, sans ménager trop visiblement Théodore, il provoquait une occasion prudente de le blesser sans qu'il y eût danger de mort. Il aurait sans doute pu diriger le combat, si l'artiste s'était seulement borné à parer; mais impatient d'un dénoûment et s'animant au choc des épées, celui-ci obligea M. d'Héricy à se montrer moins modéré, et par quelques audacieuses imprudences, lui rappela certain proverbe qui prête aux maladroits une main malheureuse. Le duel entra dans une seconde période d'un caractère tout différent de la première, et après un court et vif engagement, l'épée de M. d'Héricy atteignit Théodore assez profondément au-dessus du sein. M. de Rions et Bernier se précipitèrent vers l'artiste, qui avait fléchi sur le coup et lâchait son épée. En le voyant tomber, son adversaire s'était approché très visiblement ému.

— Est-ce dangereux? demanda-t-il au médecin qui écartait la chemise de Théodore.

— La blessure est profonde, répondit le docteur, mais on pourra le transporter.

Après avoir échangé quelques mots avec les témoins du blessé, qui reconnurent la loyauté du combat, M. d'Héricy s'éloigna, accompagné de ses amis.

Pendant que M. de Rions courait vers la route où devait attendre la voiture, pour la faire approcher le plus près possible, le médecin donnait les premiers soins à Théodore. Celui-ci semblait être étranger à la situation, et répétait machinalement, en portant la main vers sa blessure :

J'ai mis mon habit bas,
Mon sabre au bout d' mon bras.

Tout à coup une espèce d'animation parut sur son visage. Il allongea un doigt en indiquant le sommet de la colline, et son regard parut s'arrêter avec une sorte de fixité vers ce point qui attira l'attention du docteur et de Francis. Ils aperçurent deux personnes, un homme et une femme, qui passaient dans une allée du bois, mais à une distance trop éloignée d'eux pour qu'il leur fût possible de les reconnaître. Francis, ayant remarqué que la femme se baissait souvent, comme pour ramasser quelque chose dans l'herbe, dit au docteur : — Ce sont des amoureux; ils n'ont pas plus envie d'être

importuns, qu'ils n'ont le désir d'être importunés... Est-ce vraiment grave, docteur? ajouta-t-il en désignant le blessé.

— C'est bien près du poumon, répondit celui-ci en soulevant Théodore, qui venait de s'évanouir en murmurant encore :

Et je me suis battu
Comme un vaillant soldat.

M. de Rions, étant revenu, aida Bernier à transporter Théodore vers la voiture, dont un roulement prochain annonçait l'arrivée.

La clairière où cette scène venait de se passer était abandonnée depuis peu d'instans, lorsque Léon et Camille s'y dirigèrent en descendant par un sentier la colline boisée au sommet de laquelle on les avait aperçus quelques momens auparavant sans les reconnaître. En arrivant à l'auberge de Fontenay, les deux jeunes gens s'y étaient trouvés sans le savoir en même temps que Théodore et ses témoins, qui déjeunaient dans la salle commune; mais en voyant Camille et Léon, leur hôtesse, flairant un couple amoureux, avait dressé leur couvert au fond d'un jardin dans un petit pavillon rustique. Les deux amans, ne s'y attardant guère, s'étaient échappés dans le bois aussitôt leur repas achevé. On se rappelle dans quelles intentions Léon s'était décidé à conduire sa maîtresse à la campagne, au risque de se mettre lui-même en contact avec les impressions qu'il voulait réveiller en elle. Lorsque Camille, un peu fatiguée, avait demandé à se reposer dans cette clairière, qui venait d'être le théâtre d'un duel, la promenade avait déjà duré assez longtemps pour qu'elle pût, ainsi que Léon, commencer à en éprouver les influences. Si pendant cette promenade Camille était allée la première au-devant des souvenirs qu'elle croyait voir errer à travers les arbres, Léon, quoi qu'il fît pour s'en défendre, ne tarda pas à se laisser entraîner avec elle, et céda bientôt aux invincibles attractions exercées par les fantômes du passé.

Au moment où il venait de prendre place à côté de Camille, assise à l'endroit même où Théodore était tombé, le cœur de Léon battait à l'unisson de celui de sa maîtresse, qui absorbait à pleins poumons l'odeur amère exhalée par la pousse des chênes. Camille, n'ayant pu réparer par le sommeil la fatigue qu'elle avait éprouvée au bal pendant la nuit, et lassée encore par une course qui depuis longtemps n'était plus dans ses habitudes, se sentit prise d'une sorte de langueur douce qui lui fermait les yeux malgré elle. Endolorie par une succession d'émotions vives, elle trouvait comme un charme bienfaisant dans ce demi-engourdissement de l'être, et le voulut prolonger. Appuyant sa tête fatiguée sur l'épaule de Léon, elle le pria de la laisser ainsi quelque temps, lui disant de la réveiller, si elle s'endormait. Comme elle avait retiré son chapeau pour

être plus à l'aise, la petite brise qui soufflait dans ses cheveux en soulevait de temps en temps une boucle jusqu'au visage de Léon, penché vers elle avec une tendresse rêveuse. Ce parfum connu qui tant de fois l'avait enivré, lorsqu'il venait le matin surprendre Camille encore endormie, lui montait au cerveau en aromes irritans. Au milieu de cette nature qui préparait son rajeunissement et se parait de ses premières fleurs, Léon avait déjà été pénétré par cette atmosphère juvénile qui l'enveloppait tout entier. En regardant reposer dans ses bras cette femme tant aimée, dont le cœur battait si près du sien, il sentit dans ses artères le sang de la jeunesse se mouvoir plus actif, et pendant quelques minutes il regarda Camille à moitié assoupie, comme il n'avait jamais regardé cette fiancée, encore plus éloignée en ce moment de sa pensée qu'elle ne l'était de lui-même.

Léon fut distrait par un incident de nature à tempérer la vivacité de ses sensations. En voulant secouer deux ou trois fourmis qui s'étaient glissées dans sa manche, il trouva sous sa main, à côté de lui, un petit portefeuille *memento* qu'une machinale curiosité lui fit ouvrir. Le contenu devait lui causer une double surprise. Le portefeuille, tombé sans doute de la poche de Théodore au moment où celui-ci avait jeté ses habits à terre, contenait la carte de son adversaire et la lettre que Camille avait la veille écrite à l'artiste pour lui demander de l'accompagner à l'Opéra. Ce billet n'apprenait rien de nouveau à Léon, et était conçu d'ailleurs dans des termes qui n'accusaient aucune intimité entre celle qui l'écrivait et celui auquel il était adressé. La carte de M. d'Héricy, dans le portefeuille du voisin de sa maîtresse, était un fait moins étrange que la rencontre du portefeuille, et témoignait seulement que Théodore connaissait M. d'Héricy, qui était le cousin de la fiancée de Léon. Celui-ci l'avait vu tout récemment à la campagne, lorsque ce jeune homme y était venu pendant deux jours chasser avec son oncle. Le mouvement fait par Léon réveilla Camille; il lui montra sa trouvaille, et, lui désignant la lettre adressée à Théodore, il ajouta en riant : — Tu vois comme tout se sait.

— Mais, répondit-elle, tu ne sais rien de plus que ce que je t'ai dit.

— Tu remettras ce portefeuille à ton voisin, qui aura sans doute eu comme nous l'idée de venir à la campagne, et qui l'a eue en même temps que nous, acheva Léon.

Camille refusa de prendre le portefeuille. — Tu le remettras à Bernier, lui dit-elle; il le rendra à son ami.

Mais intérieurement elle n'était pas moins surprise du hasard qui avait amené Théodore à Aulnay en même temps qu'elle. Léon, se réservant d'obtenir par son futur cousin quelque renseignement sur Théodore, ne parla point à Camille de la carte de M. d'Héricy, et comme le soleil commençait à s'incliner, il lui proposa de se re-

mettre en route. Avant de partir, Camille voulut joindre au bouquet cueilli dans le bois un beau pied de jacinthe qu'elle aperçut à quelques pas d'elle. Comme elle le retirait du milieu d'une touffe d'herbe dans laquelle, à la fin du combat, M. d'Héricy avait essuyé son épée, elle s'aperçut que ses doigts étaient rougis légèrement.

— Tu t'es piquée? dit Léon, attribuant la présence du sang à quelque épine.

— Mais non, répliqua Camille en essuyant ses doigts; c'était dans le gazon.

— Ce sang est peut-être celui de quelque bête dévorée par les oiseaux de proie, répliqua Léon, n'établissant aucun rapport d'idées entre cet incident nouveau et celui qui l'avait précédé.

Comme ils revenaient par l'omnibus qui fait le service de Fontenay à Paris, Léon s'aperçut que Camille, penchée à la portière pour jeter un sou à un pauvre, retirait vivement la tête. Il regarda sur la route, et sur le siége d'une voiture qui passait près de l'omnibus il reconnut son futur cousin, Ferdinand d'Héricy. Celui-ci, après son duel, avait été déjeuner avec ses témoins à l'auberge de Fontenay, et, comme le coupé était trop petit pour contenir trois personnes, il avait pris place sur le siége. En le voyant, Camille s'était rappelé l'homme qui l'avait abordée avec tant d'impertinence la nuit précédente, et, oubliant qu'il n'avait pu voir son visage, puisqu'elle était masquée, elle s'était retirée instinctivement pour qu'il ne pût pas la reconnaître. Comme Léon lui demandait la cause de ce mouvement, elle lui répondit : C'est bien singulier! mais ce monsieur qui était sur le siége de la voiture, c'est celui qui m'a déchiré mon domino cette nuit.

— C'est bien singulier en effet, répondit Léon préoccupé, et il y a bien des gens qui ont été à la campagne aujourd'hui!

Arrivés à la barrière, ils quittèrent l'omnibus pour prendre une voiture de place, et arrivèrent chez Camille à la tombée de la nuit. Pendant le trajet, ils avaient peu parlé; une sorte d'inquiétude inavouée existait entre eux. Léon quitta Camille, qui, se trouvant très fatiguée, manifesta l'intention de se coucher aussitôt. En l'embrassant, Léon lui promit de revenir le lendemain. Sorti de chez elle, il courut chez M. Ferdinand d'Héricy, dont il sut provoquer les confidences, sans que le jeune homme pût deviner quel était le motif de sa curiosité. Ferdinand lui raconta l'emploi de sa journée et quel en avait été le dénoûment pour Théodore, qu'il déclara ne pas connaître.

— Mais à quel propos cette querelle? demanda Léon.

— Il paraît, répondit M. d'Héricy, que j'ai été un peu léger cette nuit avec une dame à laquelle s'intéressait M. Théodore.

— Sa maîtresse sans doute, fit Léon, que sa situation en face de Ferdinand obligeait à se contenir.

— Il y a apparence, car, si protecteur qu'on soit des dames, on ne se fait pas aussi énergiquement le chevalier d'une étrangère. Au reste, je regrette bien tout cela, reprit M. d'Héricy avec conviction. Ce jeune homme n'a pas rompu d'une semelle, quoique ne sachant pas tenir une épée, et j'apprendrais avec plaisir que sa blessure n'aura pas de suites dangereuses.

Pendant que Léon était chez le cousin de sa fiancée, Francis Bernier arrivait chez sa maîtresse. — Mon enfant, lui avait-il dit, vous n'avez pas suivi mon conseil, hier soir; votre étourderie de l'Opéra a été cause d'un grand malheur.—Et il lui raconta le duel de Théodore. En apprenant que le blessé était seul, Camille, dont la sensibilité avait été très vivement excitée, alla sans arrière-pensée au-devant de la demande de Bernier, qui n'avait pas encore pu trouver de garde pour son ami, et lui demanda s'il était convenable qu'elle allât voir son voisin. — Il est toujours convenable d'obéir à un bon mouvement, répondit celui-ci.

Camille jeta à la hâte un châle sur ses épaules, et se disposa à accompagner Francis.

— Comme ce pauvre garçon doit m'en vouloir! dit-elle dans l'escalier.

— Il ne vous en veut pas assez, je le crains, répliqua Francis.

Camille ne chercha pas à comprendre, et ne comprit pas. Comme elle entrait dans l'atelier où l'on avait transporté le lit du blessé, pour qu'il eût plus d'air, elle aperçut Théodore, qui avait le délire et murmurait :

Que l'on mette mon cœur
Dans un' serviette blanche;
Qu'on l'envoie au pays.....

Et, suivant d'un regard vague les mouvemens de Camille approchée de son lit, il ajouta, en la regardant avec une fixité qui trahissait une pensée restée lucide dans la confusion de son esprit :

Dans la maison d' ma mie,
Disant : Voici le cœur
De votre serviteur!

A dix heures, Léon revenait chez sa maîtresse, ramené par un étrange besoin de la voir. La caméristé, qui s'était endormie, le fit attendre quelque temps avant de lui ouvrir.

— Madame est sortie, dit-elle, assez embarrassée pour justifier l'absence de sa maîtresse.

Le jeune homme parut hésiter un moment à prendre un parti. Il entra dans la chambre de Camille et déposa sur une table le portefeuille de Théodore; puis, comme s'il étouffait dans l'atmosphère de cette chambre vide, il en ressortit avec précipitation. Il interrogea

la caméristé; mais celle-ci était absente quand sa maîtresse était sortie, et ne put lui donner de renseignemens. Le pressentiment qui avait ramené Léon chez Camille lui disait, au moment où il ne la trouvait pas chez elle, qu'elle ne devait pas être bien loin de lui. D'un doute naissant qui était déjà entré dans son esprit, il voulut faire une certitude. Le numéro de la maison de Théodore lui était inconnu; mais il savait que le peintre habitait le voisinage, et sortit de chez sa maîtresse, résolu à l'attendre à la porte jusqu'à onze heures, et à monter chez l'artiste, s'il n'avait pas vu rentrer Camille. Il aurait pu l'attendre aussi bien chez elle, et Marie lui avait proposé d'allumer du feu; mais Léon avait besoin d'air et d'agitation, il préféra l'attente anxieuse de la rue. Comme il fermait la porte de la maison, il se trouva en face d'un homme qui se disposait à y frapper, et reconnut un domestique de son père. — Vous, Joseph! fit Léon, très surpris.

— C'est monsieur votre père qui m'envoie vous chercher, dit le domestique. Il a trouvé en rentrant du cercle une lettre de la campagne qui annonce une mauvaise nouvelle.

— Qu'y a-t-il? demanda Léon avec inquiétude.

— J'ai cru comprendre, ajouta Joseph avec hésitation, que madame votre mère était malade... Monsieur paraît bien inquiet; il m'a envoyé ici à tout hasard.

Léon entraîna le domestique vers la station voisine, monta dans une voiture, et jeta au cocher son adresse en lui ordonnant de brûler le pavé. — Non, monsieur, interrompit Joseph; monsieur votre père m'a dit, si je vous rencontrais, de vous emmener directement au chemin de fer. Il y est déjà sans doute, car le train part à onze heures.

En arrivant à la gare, Léon trouva son père, qui se promenait sous le vestibule, en proie à une douloureuse inquiétude. — Il mit sous les yeux de Léon une lettre dans laquelle le jeune homme reconnut l'écriture de sa tante. Elle commençait ainsi : « Viens vite, et amène mon neveu, ma sœur veut te voir et voir son fils. Le médecin a parlé du choléra. »

Comme la cloche du départ se faisait entendre, les deux voyageurs furent rejoints par le médecin de la famille, que M. d'Alpuis avait été chercher au milieu d'une soirée. A l'heure où son amant montait en wagon pour courir au chevet de sa mère, Camille quittait le chevet de Théodore, où elle était remplacée par une garde que Bernier était parvenu à découvrir dans le voisinage.

HENRY MURGER.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

LES COTES

DE

L'AMÉRIQUE CENTRALE

ET LA SOCIÉTÉ HISPANO-AMÉRICAINE.

Aucune partie de l'Amérique espagnole n'est restée aussi longtemps inconnue à la France que la contrée comprise entre l'isthme de Tehuantepec et celui de Panama. La chute de la république centro-américaine n'a pas eu chez nous un grand retentissement, et les noms des cinq états qui se sont formés à sa place ne sont familiers aux oreilles françaises que depuis quelques années, grâce aux expéditions des aventuriers américains, aux différends de l'Angleterre et des États-Unis, et surtout au projet toujours pendant d'un canal interocéanique. Ces tentatives, violentes ou pacifiques, diplomatiques ou industrielles, sont toutes tournées vers la question du transit. On ne voit plus dans l'Amérique centrale qu'un isthme à couper, soit par canal, soit par chemin de fer. Cette préoccupation est celle des gouvernemens américain et anglais, qui s'y disputent la prépondérance, des voyageurs qui étudient les lieux, des économistes et des ingénieurs qui apprécient l'importance et la valeur pratique des systèmes de communication proposés (1). On peut dire même que la question du transit, dominant les esprits et les ambitions, fait trop oublier qu'outre une voie de communication, ce pays offre des richesses naturelles à l'agriculture et à l'industrie. Le commerce du monde peut s'y créer non-seulement un passage, mais de nouvelles ressources qui l'alimentent. L'Amérique centrale ne doit pas se contenter du rôle de témoin inactif, regardant passer, sans y prendre

(1) Voyez, sur les *Communications interocéaniques*, la *Revue* du 15 janvier 1857.

part, le mouvement de plus en plus considérable des marchandises qui la traverseront; elle doit aussi recevoir et fournir des produits par sa fertilité particulière et par sa propre activité.

A ce point de vue, quelles données possède-t-on, quelles espérances peut-on concevoir sur l'avenir de l'Amérique centrale? Pour le côté oriental de cette contrée, celui qui confine à l'Océan-Atlantique et qui regarde l'Europe, on a les relations de M. Stephens (1) et de M. Squier (2). Quant à la partie occidentale, elle est délaissée et peu connue. Cependant ce côté de l'Amérique prendra dans l'avenir une importance incontestable, car il communique par le plus vaste et le plus clément des océans avec l'Asie, où se trouvent les millions de consommateurs de l'Inde et de la Chine, avec la Polynésie, avec l'Australie, qui grandit si rapidement, avec la Californie et l'Orégon, enfin avec l'Amérique méridionale. Un voyage exécuté de 1853 à 1856, un séjour de trois années m'ont permis de voir de près ces parages occidentaux, et je puis à bon droit parler du caractère du sol, de la configuration des côtes, du commerce local et de la population.

Si nous jetons un coup d'œil sur la configuration générale du pays, nous y verrons se dégager trois masses principales nettement accusées dans la chaîne des Cordillères : d'abord le grand plateau sur lequel est située la plaine de Guatemala, à près de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer; plus loin, vers le sud, un autre plateau moins élevé, au centre de l'état d'Honduras; enfin un troisième système de montagnes dominé par le volcan de Cartago, au pied duquel s'étendent les fertiles plaines de San-José. Entre ce dernier plateau et le précédent, les terres s'abaissent pour former le bassin des lacs du Nicaragua, où ne se rencontrent que des hauteurs d'une faible élévation. De cette division géographique est sortie la division politique du pays, d'abord en cinq provinces, et plus tard en cinq républiques. La première et la plus importante, celle de Guatemala, occupe le plateau du nord, et l'état d'Honduras le second plateau; entre les deux, sur des terres moins élevées, se trouve la république de San-Salvador; le bassin des lacs, qui vient ensuite, forme la principale partie du territoire de Nicaragua, et la république de Costa-Rica comprend le dernier noyau de ces montagnes. La chaîne des Cordillères traverse la province néo-grenadine de Veraguas dans toute sa longueur, ne s'abaissant que vers Panama.

Les Cordillères séparent l'Amérique centrale en deux parties d'inégale largeur. Ici, comme au Chili et au Pérou, la chaîne est presque continuellement très voisine du Pacifique. Entre la mer et le versant occidental des Cordillères, les trois zones désignées sous les noms de *tierra caliente*, *tierra templada* et *tierra fria* (chaude,

(1) *Central America, Chiapas and Yucatan*, Londres 1851.
(2) *Nicaragua, its People, scenery*, etc., Londres 1852.

tempérée et froide) sont étagées pour ainsi dire, et l'on pourrait, en remontant du rivage aux majestueux sommets qui bornent l'horizon, voir successivement dans le moindre espace possible les diverses productions des diverses températures. Ce qui distingue surtout le pays, c'est le caractère essentiellement volcanique du sol : depuis le golfe de Fonseca jusqu'à San-José de Guatemala, on voit, — spectacle unique au monde, — une suite non interrompue de hauts volcans, dont plusieurs sont toujours en ébullition; un peu plus au sud, la chaîne des Marabios en a quatorze sur une longueur de trente lieues. Malheureusement aucun savant n'a fait de ces contrées une étude spécialement géologique. M. de Humboldt, dont les recherches n'ont pas dépassé le Mexique, a exprimé plusieurs fois le regret de ne pas les avoir poussées jusque dans l'Amérique centrale. Il aurait retrouvé là tous les phénomènes volcaniques, solfatares, sources d'eau chaude, lacs placés sur le haut des montagnes, enfin les tremblemens de terre et les éruptions, dont les ravages combinés ont à plusieurs reprises détruit des villes entières : ainsi en 1854 la capitale du San-Salvador, en 1841 Cartago, dans l'état de Costa-Rica, et plusieurs fois, dans le siècle dernier, l'ancienne ville de Guatemala, dite *la Antigua*.

Les principaux volcans de l'Amérique centrale sont la Coseguina, dont le cratère, après la désastreuse éruption du 20 au 24 janvier 1835, reparut effondré, comme affaissé sur lui-même, diminué de mille mètres, c'est-à-dire de la moitié environ de sa hauteur, et le Pacaya, dans lequel l'imagination des conquérans voyait un gigantesque creuset d'or et d'argent en éternelle fusion. Le plus curieux est sans contredit l'Izalco, le seul avec le Jorullo qui se soit produit au Nouveau-Monde depuis la conquête, et le seul absolument de notre globe qui soit en éruption permanente depuis sa formation.

L'Izalco se dresse comme un phare au-dessus de Sonsonate. A côté de lui se trouve le village d'Izalco, situé sur un de ces plateaux larges et élevés où les Indiens établissaient de préférence leurs positions. Ce village est un des plus anciens centres de population indienne du pays, comme le montre l'étendue de terre cultivée qui l'environne; pendant longtemps, son importance rivalisa avec celle de Sonsonate, qu'il surpassait même en habitans. D'après Juarros, l'historien espagnol de la principauté de Guatemala, on y trouvait encore au commencement du siècle 6,000 âmes, aujourd'hui réduites à moins de 2,000. Peut-être la présence de ce fâcheux voisin a-t-elle contribué à la dépopulation du village. Cependant jusqu'ici le courant de lave s'est écoulé dans une direction opposée, et la continuité des éruptions en a modéré la violence. Dans le grand nombre de tremblemens de terre et d'éruptions qui désolèrent l'Amérique centrale en 1854, l'Izalco continua à se comporter le plus régulièrement du

monde, et nulle secousse n'y fut ressentie pendant cette désastreuse nuit de Pâques, où la ville de San-Salvador, distante seulement de vingt lieues, était détruite de fond en comble. L'activité constante de ce volcan si bien réglé semble garantir, par l'issue qu'il donne sans cesse aux humeurs souterraines, la tranquillité du pays.

Sur l'emplacement occupé aujourd'hui par l'Izalco, se trouvait encore en 1768 une belle et riche *hacienda* (ferme), où l'on élevait de nombreux troupeaux. De temps en temps les pâtres avaient entendu sous leurs pieds des bruits menaçans; ils avaient parfois senti le sol s'agiter d'une manière étrange. Vers la fin de l'année, ces avertissemens sinistres devinrent plus nombreux, et le 23 février 1769 la terre s'entr'ouvrit à moins d'un quart de lieue de la maison de l'*hacienda*. D'abord des cailloux et de la poussière, irrégulièrement et faiblement lancés ou plutôt exhalés, sortirent seuls de cet orifice; peu à peu vint la fumée, puis les flammes; le cratère s'élargit, et le volcan se forma lui-même de sa lave, grandissant sur le flanc de la montagne, jusqu'à ce qu'il atteignît sa hauteur actuelle, 1,500 mètres au-dessus de la plaine. Les explosions de l'Izalco ne sont pas à intervalles aussi égaux qu'a bien voulu le dire un voyageur américain, qui les fait de seize minutes quinze secondes, ni plus ni moins. Quelquefois il reste une heure et plus sans donner signe de vie. Toutefois les détonations sont espacées le plus souvent de dix à quinze minutes. Alors on entend comme une puissante décharge d'artillerie; quelques secondes après s'élève une colonne de fumée, puis un nuage de cendres et une pluie de pierres lancées dans toutes les directions. La lave n'est jamais liquide, elle se produit sous forme de poussière grise et ténue ou de blocs de même couleur, poreux, quoique peu friables et d'une densité assez faible. Le sol, sauf de rares exceptions, ne s'ébranle qu'insensiblement dans les environs et même sur le flanc du volcan.

Quelque point que l'on gravisse sur le versant occidental des Cordillères, on aperçoit toujours l'Océan-Pacifique. La mer, c'est le théâtre où doit se développer l'activité, la destinée commerciale du pays. Là est la route qui mène en Asie, en Australie, vastes débouchés offerts à l'exportation. Les ports sur le Pacifique ont donc une très grande importance. Je les visitai successivement en remontant du sud au nord, étudiant les conditions physiques qui permettent d'en présager la future prospérité.

Comparés aux ports de l'Amérique centrale situés sur l'Atlantique, les ports des côtes occidentales sont d'une incontestable supériorité. Yzabal, Belise, San-Juan-de-Nicaragua, sur l'Atlantique, sont incommodes et d'accès difficile. Moins rapprochées des Cordillères, les côtes orientales ont une fâcheuse insalubrité, due en grande partie à cet éloignement, et par suite à la formation de terrains d'alluvion

bas et marécageux. Les vents du nord-est qui y soufflent pendant la plus grande partie de l'année condensent sur le versant des montagnes des nuages qui retombent en pluie sur la côte. Les mêmes causes assurent au contraire une grande salubrité aux rivages du Pacifique; la saison des pluies y est rarement de plus de quatre mois. L'élévation relative du territoire en écarte les fièvres, si fréquentes dans ces latitudes, et le rideau des Cordillères maintient une précieuse égalité de température.

Le voyageur qui arrive à Panama après avoir suivi la côte aride et brûlée du Pérou est vivement frappé de l'admirable tableau que déroule à ses yeux un golfe profond et capricieusement découpé. C'est d'abord l'archipel des Perles, collier d'émeraudes égrené à la surface des flots; plus loin, les charmantes îles de Perico, d'Urava, de Flamingo, de Taboga et autres, qui entourent la baie d'un cercle de verdure; au fond brillent sous les feux du soleil les vieilles murailles et les blanches maisons de Panama. Les montagnes, qui cachent un autre Océan, viennent baigner leur pied dans la mer, et les forêts qui les couvrent étalent les magnificences de la végétation tropicale. En approchant du port, le paysage change de caractère : une crique s'enfonce dans un épais rideau de cocotiers, sous lequel s'abrite la frêle cabane de l'Indien; à gauche, perchés sur les rochers, se dressent les remparts avec leurs tours et leurs guérites ou poivrières, et plus loin le môle construit en bois, toujours rempli d'une foule remuante et bariolée, qui charge et décharge les goëlettes éparses dans la baie.

Ce port est un exemple de l'énergique expansion des Américains et du progrès continu de leurs envahissemens. Ici, comme aux îles Sandwich, la ville leur appartient malgré le pavillon néo-grenadin qui flotte sur les murs; langage, journaux, habitans, commerce haut et bas, jusqu'à l'argent, trait significatif, tout est *yankee*. De là le contraste singulier d'une foule affairée qui s'agite dans une ville où tout conserve l'empreinte espagnole. Panama est restée à peu près telle qu'elle fut reconstruite après que le flibustier Morgan eut, en 1671, détruit et brûlé l'ancienne ville. Peu de constructions sont nouvelles; les rues sont étroites, bordées de hautes maisons qu'entoure l'inévitable balcon vert fermé au regard du passant; le rez-de-chaussée seul, avec ses *bars* (tavernes) si chers à l'Américain, vous rappelle le présent. De nombreuses églises, dans les ruines desquelles paissent tranquillement des mules, témoignent de la piété des premiers conquérans; aujourd'hui la population se contente des deux seules qui subsistent. La cathédrale, située sur la place, est un échantillon bien conservé du type adopté par les Espagnols pour tous les temples de grande dimension qu'ils ont construits dans le Nouveau-Monde. A l'extrémité de la rue principale, une porte d'une

architecture curieuse conduit à un faubourg peuplé d'Indiens, où les maisons, moins rapprochées, sont comme ensevelies sous la verdure. Puis commence le sentier qui, selon la tradition, date de Pizarre; ce fut la seule route entre les deux Océans jusqu'à l'établissement du chemin de fer américain inauguré au mois de février 1855.

Le chemin de fer amène à Panama presque tout le commerce de transit. Malheureusement ce port, si pittoresque qu'il soit, est loin d'être excellent. Entouré comme d'une ceinture pestilentielle de plages vaseuses que chaque marée laisse à découvert et de fossés convertis en marais, il est très insalubre. En outre, des bancs dangereux reportent au large le mouillage des grands navires et ne permettent l'accès de la ville qu'aux caboteurs, qui eux-mêmes échouent à marée basse. C'est sur une des îles de la rade, Taboga, que s'est transporté le véritable port de Panama. Là sont mouillés les navires, là se font les vivres et l'eau, là sont les *ship-chandlers* (1), et tous les établissemens des compagnies de bateaux à vapeur, dont les départs fréquens et réguliers animent la rade. Un village complet s'y est formé, dont la population est mêlée d'Indiens et d'Européens; il a son église, ses magasins, ses hôtels, ses cafés, et jusqu'à ses maisons de campagne, où vient se reposer l'habitant de Panama. L'établissement des Anglais est comme un Gibraltar en miniature : c'est un rocher séparé de l'île par une langue de sable; ils ont trouvé moyen d'y caser leurs dépôts, leurs ateliers, leurs citernes, un gril pour le halage de leurs navires, les logemens de leurs employés, quelques jardins de terre rapportée, et même une batterie de canons lilliputiens, qui semble là tout exprès pour compléter la ressemblance. En face sont leurs vapeurs, élégans de forme, ras sur l'eau, construits pour la marche, tandis que de l'autre côté de la baie sont rangés les monstrueux paquebots américains de la Californie, véritables léviathans de la mer, pouvant porter jusqu'à mille passagers. Les Américains ont la ligne du nord; les Anglais, celle du sud.

Entre Panama et l'état de Costa-Rica s'étend le pays de Veraguas, qui termine au nord le territoire de la Nouvelle-Grenade. C'est là qu'aborda Colomb lors de son quatrième voyage ; là aussi, un peu plus tard, Pedro Arias de Avila soutint de rudes combats contre les tribus de l'intérieur. Sauf ces deux souvenirs, les historiens se taisent sur cette tranquille province, qui semble mettre, comme les femmes de bien, sa gloire à ne point faire parler d'elle. Un modeste courant d'immigration s'y établit silencieusement. Aujourd'hui encore les habitans, dont le nombre ne s'élève guère qu'à 50,000, sont Indiens pour la plupart; le commerce est à peu près nul. Au

(1) Marchands qui vendent tout ce qui concerne la marine.

lieu des navires qui pourraient apporter sur ces rivages le mouvement et la vie, l'étroite et longue pirogue de l'indigène est le seul indice de la présence de l'homme. Pourtant le pays est beau et admirablement fertile; toutes les richesses des tropiques y sont accumulées à profusion; bien plus, à chaque instant, sur les côtes, on rencontre de magnifiques rades, d'excellens mouillages, de beaux et bons ports. Pourquoi cet abandon? L'or et l'argent occupaient exclusivement la pensée des conquérans, le travail des mines devint la seule colonisation, et les provinces relativement pauvres en métaux précieux, comme celle de Veraguas, sont restées jusqu'à ce jour semblables à ce château des contes de fées, où la vie était suspendue, où tout attendait l'heure du réveil.

Une compagnie américaine étudie un projet de chemin traversant la province de Veraguas et reliant les deux mers. Ce serait une simple route carrossable, partant, sur l'Atlantique, du beau port d'Admiral's-Bay, aujourd'hui désert, passant par la ville principale du pays, Chiriqui, et débouchant sur le Pacifique au port sûr et commode de David. La réunion de ces deux têtes de ligne serait un avantage précieux. Ce point est, après Panama, celui où l'isthme est le plus étroit, et de vastes plaines rendraient, sur la plus grande portion du parcours, les frais d'exécution à peu près insignifians. Cette position ne pourrait cependant prétendre qu'à une importance secondaire, sans la découverte d'un vaste bassin houiller (1) qui semble y traverser l'isthme de part en part, et dont les traces, visibles aux deux côtes, ont été constatées par M. Wheelwright auprès de la ville de Chiriqui. Des dépôts de charbon, placés d'une façon aussi providentielle, devront amener un mouvement considérable dans cette portion de la province de Veraguas.

Cette province a, du côté de la mer, un aspect particulier. De nombreuses îles indiquent par leurs groupes les sommets principaux d'une chaîne de montagnes sous-marine parallèle à celle de la côte. C'est d'abord la magnifique île Coïba, de quatre-vingt-dix milles carrés environ; à l'autre extrémité, les Paridas; au milieu, les trois groupes des Ladrones, des Contreras et des Secas. Une tradition répandue dans le pays veut que, dans l'une de ces dernières îles, des trésors aient été enfouis par les Indiens à l'époque de la conquête; des fouilles y ont fait découvrir, je crois, sinon des trésors, du moins des débris d'une curieuse antiquité. La côte même est très pittoresquement découpée; tantôt, comme à Pueblo-Nuevo ou à Chiriqui,

(1) J'emprunte la note suivante à un rapport de M. Lagarde, chirurgien de la marine : « Sur l'île Muerto, à l'entrée de la rivière de Chiriqui, on trouve un charbon de terre de bonne qualité, dont l'analyse, faite avec soin par le professeur Rogers de Pensylvanie, a donné pour résultat : parties volatiles et bitumineuses, 36.27; charbon solide, 58.48; cendres, 5.25. »

elle montre l'embouchure de grandes rivières calmes, silencieuses, bordées de manguiers et d'énormes paletuviers, sur lesquelles glisse sans bruit le *bongo* (pirogue) de l'Indien, allant se perdre sous quelque voûte de verdure dans l'inextricable réseau des bras du fleuve. Ailleurs elle se contourne en magnifiques baies comme celles de Bahia-Honda, Pivay, el Pajaro, que dominent des montagnes toutes vêtues d'une splendide et impénétrable végétation. Au bord de l'eau se dressent, comme une gigantesque muraille, des arbres hauts de cinquante pieds, aux troncs enguirlandés par d'innombrables plantes grimpantes, qui s'enlacent de mille manières et retombent sous mille formes; çà et là un coin de gazon, et de distance en distance une cascade tombant du haut d'une falaise dans la mer. C'est la nature vierge dans sa gloire, sur un point où l'esprit entreprenant du XIXe siècle aurait dû, ce semble, porter déjà son audacieuse activité. Faut-il désirer pour cette belle province la venue de l'Américain, ou souhaiter qu'elle soit annexée à la paisible et industrieuse république de Costa-Rica, sa voisine? Aujourd'hui elle est comprise dans la mesure qui a séparé en partie le territoire de Panama du reste de la Nouvelle-Grenade, mais on ne voit pas quel avantage elle en peut retirer. Seule de toutes les puissances européennes, l'Angleterre voulut y prendre pied par l'acquisition de l'île Coïba, à laquelle se refusa le gouvernement de Bogota. Le jour viendra pourtant où quelque intervention étrangère saura tirer parti de cette riche nature en y répandant l'industrie, l'agriculture et le commerce, si un courant d'immigration paisible n'y établit une nation.

Après un séjour de près de trois mois sur les côtes de Veraguas, je visitai celles de Costa-Rica. En sortant du golfe Dulce, connu par la profondeur de ses eaux et par une tentative avortée de colonisation française, j'abordai à Punta-Arenas, dans le golfe de Nicoya. C'était par une soirée du mois de février, époque où le grand produit du pays, le café, arrive de l'intérieur pour être embarqué sur les navires. La ville goûtait le repos qui suit une journée bien remplie; les habitans respiraient la fraîcheur devant leurs maisons, dans leurs petits jardins; plus loin, des boutiques éclairées attiraient les promeneurs; les *pulperias* (cabarets) retentissaient de la joie bruyante des matelots. Çà et là campaient en plein air les gens de l'intérieur qui avaient apporté le café, assis par groupes auprès de leurs chariots qui encombraient les rues, causant, jouant ou dansant, tandis que leurs grands bœufs, dételés et couchés, ruminaient devant quelques poignées de *zacate* (fourrage de maïs vert). Déjà quelques chariots se mettaient en marche pour le retour; d'autres arrivaient encore, s'annonçant de loin par le grincement aigu de leurs roues pleines et massives, mal ajustées sur un essieu grossier. Je fus séduit par l'originalité de ce tableau, qu'éclairait irrégulièrement la

lumière incertaine d'un mince croissant de lune, et je revins à bord, fort prévenu en faveur de la nouvelle ville. Le lendemain, par malheur, l'éclat accusateur du soleil me montra la stérilité du sol et les droits qu'avait la ville à porter le nom de *Pointe-de-Sable*.

Punta-Arenas est le principal port de l'état de Costa-Rica. C'est de toutes ces côtes le point le plus animé. Peut-être même l'activité serait-elle encore plus grande, si le gouvernement n'avait, il y a quelques années, sans motifs bien valables, transféré le port au lieu voisin, dit la Caldera, pour le transporter de nouveau à Punta-Arenas. La prospérité de Punta-Arenas ne date guère que d'une quinzaine d'années, mais depuis lors elle s'est incessamment accrue. La rade est bonne, la ville, construite sur une langue de sable de deux lieues de long, qui ferme le port intérieur du côté du large, s'y prolonge en une rue unique sur toute l'étendue de la pointe, laissant apercevoir d'un côté la rade et les navires de long cours, de l'autre le port et de nombreux caboteurs. Les maisons sont en bois, spacieuses et bien construites; il s'en élève beaucoup de nouvelles, et une suite de magasins approvisionnés, quelques-uns presque élégans, indiquent des ressources que l'on serait loin de supposer d'abord. J'ai vu qu'on y établissait une scierie à vapeur, qui devait fonctionner sur une grande échelle. Sur la plage, à quelques pas l'un de l'autre, sont les deux seuls édifices publics que possède la ville : une église, en bois comme le reste, et un phare, luxe auquel sont peu habitués les navigateurs des mers du sud. A côté, quelques petits canons dépareillés, hors d'état de faire feu, sont mis en batterie, on ne sait pourquoi. En somme, le port n'a guère qu'un mouvement de 20,000 tonneaux, tant en exportations qu'en importations, et la faiblesse numérique de la population l'empêchera longtemps d'atteindre un grand développement, malgré un climat heureux et un sage gouvernement. C'est du reste le seul endroit de cette côte où un navire puisse trouver des ressources en vivres et en matériel.

De Punta-Arenas à la baie d'Amapala, située plus au nord, on rencontre dans le golfe de Papagayo le port de San-Juan del Sur, dont l'importance n'est que momentanée; ce port sert de débouché à la ligne actuelle qui traverse l'isthme par le Nicaragua. Malgré la précaution singulière qu'a prise le gouvernement de Costa-Rica d'y décréter une ville, rien de ce genre ne s'y est encore élevé, et tôt ou tard on abandonnera ce port sans ressources, maladroitement placé sur la plage la plus inhospitalière de l'Amérique centrale. Le golfe de Papagayo est renommé pour la violence des vents du nord, qui y rendent la navigation difficile et même parfois dangereuse.

Les deux points indiqués par la nature des lieux comme têtes du canal qu'on songe à creuser dans le Nicaragua seraient Realejo et Amapala. Le premier possède une rade d'une parfaite sécurité. Au-

jourd'hui la population n'y est que de 1,200 âmes, et le commerce ne s'alimente guère que du voisinage de la jolie petite ville de Chinandega, distante de deux ou trois lieues dans l'intérieur. Le second, désigné indifféremment sous le nom de golfe de Fonseca ou d'Amapala, est une vaste baie semée d'îles nombreuses et fertiles, dont plusieurs, disposées comme une chaîne en travers de l'entrée, garantissent la tranquillité de cette petite mer intérieure. C'est une des plus belles rades du monde; aussi la rivalité des convoitises a-t-elle nécessité le partage de son littoral entre trois des états de l'Amérique centrale, qui viennent s'y réunir comme trois coins juxtaposés : ce sont le Nicaragua, l'Honduras et le San-Salvador.

Le port principal, La Union, appartenant au San-Salvador, n'a pas 800 âmes. Il n'y paraît de navires que de loin en loin, pour les foires de San-Miguel, qui se tiennent en février et novembre à une quinzaine de lieues dans l'intérieur. La république de San-Salvador (1), le plus petit des cinq états (1,000 lieues carrées et 100,000 habitans), est tout entière située sur le Pacifique. Acajutla est le point où s'opère le mouvement maritime de Sonsonate, ville assez importante placée à quatre lieues dans l'intérieur. Des travaux bien entendus, exécutés par le docteur Drivon, assurent le facile déchargement des navires. — D'Acajutla, une route pittoresque et bien entretenue (chose rare) conduit, le long d'une petite rivière, à travers les bois, jusqu'à Sonsonate. La distance est de cinq lieues. Le matin, avant l'heure de la chaleur, il y règne une active circulation : les voitures s'y croisent avec les cavaliers et les piétons, les chariots vont et viennent, chargés de marchandises, les bestiaux errent le long du chemin; l'Indien à demi nu se dirige vers ses travaux, muni du *machete,* sorte de sabre qui paraît lui tenir lieu de toute espèce d'instrument agricole. A mesure qu'on approche de la ville, les habitations, d'abord éparpillées, deviennent plus nombreuses, et les fermes se transforment en fraîches *villas;* les jardins, puis les maisons se multiplient : vous entrez dans le *Barrio del Angel,* charmant faubourg qui présente Sonsonate sous l'aspect le plus pittoresque. A gauche, au fond d'un ravin, coule sur un lit de cailloux la petite rivière que vous suiviez depuis Acajutla; sur l'autre rive, la ville, entourée d'un cercle de verdure, tranche vivement par l'éclatante blancheur de ses maisons sur l'azur radieux du ciel; devant vous, un pont de pierre, hardiment jeté sur le ravin, indique l'entrée, tandis que dans le rideau de montagnes qui forme le fond de la scène, le volcan Izalco se couronne par intervalles d'une ardente girandole de flammes et de vapeurs. La ville a 5,000 habi-

(1) Ainsi nommée par le frère du célèbre Alvarado parce que la conquête du pays fut achevée le 6 août, jour de la transfiguration du Sauveur; le nom ancien était Cuscatlan ou *terre de richesses.*

tans; régulièrement percée de rues à angles droits, elle se fait remarquer par une extrême propreté, cette demi-vertu, selon saint François de Sales, qui est si peu pratiquée dans le Nouveau-Monde. Ses maisons, blanchies à la chaux, n'ont qu'un étage à cause des tremblemens de terre; mais elles regagnent en étendue ce qu'elles sacrifient en hauteur, et beaucoup seraient en état de loger un régiment. Quant aux édifices publics, ce sont, comme toujours, des églises et des couvens, ruinés pour la plupart. Les couvens principaux étaient ceux de San-Domingo, San-Francisco, San-Juan et la Merced; les églises étaient au nombre de treize, et, des cinq qui restent aujourd'hui, deux seulement ont gardé leur destination.

Le commerce de Sonsonate est presque uniquement entre les mains de Français; c'est un fait assez rare pour être remarqué. Parmi ces compatriotes, l'un des plus honorables, le général Saget, a marqué sa place dans l'histoire du pays. Ancien soldat de l'empire, il s'exila comme tant d'autres au commencement de la restauration, et vint chercher fortune dans l'Amérique centrale, où, peu après son arrivée, la proclamation de l'indépendance ouvrit cette longue période de guerres intérieures qui durent encore aujourd'hui. Il se rangea naturellement sous les drapeaux du parti libéral, où ses connaissances militaires lui valurent un avancement rapide. Devenu le second après Morazan, il accompagna dans tous ses dangers ce héros de la fédération jusqu'à sa dernière campagne dans l'état de Costa-Rica; là il reçut de lui une mission pour Punta-Arenas, et ce fut pendant cette courte absence que Morazan périt tragiquement, par une catastrophe que notre compatriote eût peut-être prévenue sans cet éloignement imprudemment ordonné. Morazan avait relevé une dernière fois le drapeau de la confédération, et s'était cru assez sûr des populations de Costa-Rica pour envoyer la presque totalité de ses troupes, sous les ordres du général Saget, à Punta-Arenas, où venait d'éclater une insurrection militaire. A peine fut-il seul, que les trois cents hommes qui lui restaient se virent assaillis dans la ville de San-José par quatre ou cinq mille hommes qu'avaient ameutés les chefs *serviles*. Ce siége inégal dura deux jours et deux nuits. Morazan essaya de se réfugier dans la ville voisine de Cartago; repoussé par les habitans, il revint à San-José, y fut pris et fusillé le 18 septembre 1842. Depuis lors, le général Saget s'est retiré à Sonsonate, et le voyageur français trouve dans sa maison l'hospitalité la plus cordiale et la plus bienveillante.

Le dernier port de cette côte est celui de San-José, le seul que la république de Guatemala possède sur le Pacifique. Cette république est le premier des cinq états qui se partagent le pays, tant par le chiffre de sa population que par l'étendue de son territoire et l'importance de ses villes; mais les côtes, longues de soixante-dix lieues,

que l'état de Guatemala occupe sur le Pacifique, n'offrent pas le moindre abri où puissent se réfugier les navires. Partout le rivage y prolonge à perte de vue son inflexible ligne droite, et partout le dangereux ressac, connu sous le nom de *tasca* ou *barre,* rend impossibles les communications régulières du bord avec la terre. En cet état de choses, le choix du lieu où la république établirait un port était assez indifférent. Les premiers conquérans l'avaient placé à Istapa, et on l'y conservait, parce que c'est le point le plus rapproché de la capitale. Au 1er janvier 1854, le gouvernement, je ne sais pourquoi, l'a transporté à quelques lieues plus à l'ouest, à San-José. Cette opération, qui en France paraîtrait compliquée, est sur les côtes de Guatemala la chose du monde la plus sommaire : un décret à signer, quelques bâtimens de douane à construire, et tout est dit.

Nous passâmes devant l'établissement déshérité d'Istapa, que nous aperçûmes tristement perché sur le haut d'une falaise, et bientôt un pavillon flottant sur une case isolée, seul indice qui pût nous guider, nous annonça San-José. A l'horizon, la chaîne de volcans allongeait ses lignes imposantes, mais la plaine est basse et marécageuse. Le seul navire qu'on vît là était un triste pronostic de l'avenir du nouveau port : l'*Euscalduna,* beau trois-mâts neuf de Bordeaux, s'était, peu de jours auparavant, jeté à la côte, et le choc incessant et destructeur de la lame le déchirait peu à peu. Après le coucher du soleil, un immense voile de vapeurs condensées s'éleva au-dessus des terres, semblable à ces brouillards nocturnes que nos colons des Antilles appellent le *drap mortuaire des savanes;* puis la nuit vint, nous laissant tristement frappés du contraste de cette nature désolée avec la riante campagne de Sonsonate; le grondement monotone de la mer déferlant sur la grève se fit seul entendre dans ce port silencieux et désert. Le commerce de la république achemine les trois quarts de ses produits vers l'Atlantique, et c'est de l'Atlantique qu'il reçoit ses importations. Le capitaine de port de San-José me dit, il est vrai, qu'à peu de distance se trouvait un vaste étang, facile à creuser et à transformer en un havre intérieur; mais ce havre ne ferait pas disparaître l'insécurité d'un mouillage où les navires ne se hasardent que pendant quelques mois de l'année; la difficulté serait d'y entrer, c'est-à-dire de passer la barre; il faudrait des travaux coûteux, auxquels on ne peut songer de longtemps.

En résumé, la distribution des ports sur cette côte n'est pas en rapport avec l'importance relative des divers états. Le Guatemala manque de ports à vrai dire, et c'est aux trois républiques les plus faibles du pays qu'appartient le point unique où peut se concentrer par la suite le mouvement commercial, à savoir l'admirable baie d'Amapala. On peut donc prévoir que les développemens futurs du commerce modifieront les rangs respectifs des cinq états.

Le commerce de l'Amérique centrale sur les côtes de l'Océan-Pacifique est peu considérable. Le port le plus animé est Punta-Arenas, dans l'état de Costa-Rica. Cette prospérité relative n'a d'autre origine que la production du café, production toute récente. Il y a une vingtaine d'années, quelques pieds de caféiers furent importés de la Nouvelle-Grenade; ils réussirent si bien, que la culture s'en généralisa promptement, d'abord dans la plaine de San-José, chef-lieu de Costa-Rica, et peu à peu dans tout ce petit pays. En 1845, la production était déjà de 50,000 quintaux, elle est aujourd'hui plus que triplée; le capitaine de port de Punta-Arenas pense qu'avant peu d'années elle atteindra le chiffre de 300,000 quintaux. La qualité en est de plus en plus appréciée sur les marchés étrangers, et le prix, qui n'était en 1845 que de 7 piastres le quintal (45 kilogrammes), s'élevait jusqu'à 12 piastres en 1854. L'époque de la récolte du café est le signal d'une activité singulière : les villes deviennent désertes, chacun s'établit sur sa plantation; les femmes même, tout insouciantes qu'elles soient d'ordinaire, s'intéressent à cette récolte presque autant qu'à leur toilette, et j'étais tout étonné de recevoir les détails les plus circonstanciés sur cette culture de la bouche d'une des plus gracieuses et des plus charmantes personnes de Punta-Arenas; elle arrivait de la plantation de son mari, voyage de cinquante lieues qu'elle avait tout simplement fait à cheval.

Cette culture est la seule importante; quelques autres cependant pourraient acquérir un développement sérieux : le sucre, le tabac, les bois de construction et d'ébénisterie. Quelques mines, peu riches aujourd'hui, pourraient le devenir; c'est à ces mines que Juarros attribue le nom de la province de Costa-Rica, mais il ajoute naïvement que nul ne sait à quelle époque elles étaient riches.

En général, on retrouve sur ces côtes les productions tropicales, riz, safran, vanille, cascarille, caoutchouc, etc. Ne parlons que de celles qui offrent déjà les élémens d'un commerce réel. A ce titre, après le café de Costa-Rica, il faut citer l'indigo du San-Salvador, improprement connu en Europe sous le nom d'indigo de Guatemala. Malheureusement l'état de guerre du pays, le manque de bras, l'incertitude du lendemain ont fait abandonner peu à peu la plupart des indigoteries; cette industrie n'a fait que décroître depuis le départ des Espagnols. Elle produisait alors jusqu'à 10,000 balles de 68 kilogrammes; aujourd'hui ce chiffre est graduellement descendu à 3,000, puis à 1,200, et cette diminution continue. Un autre produit du San-Salvador est le baume appelé *baume du Pérou*, parce que les premiers échantillons qui en arrivèrent en Europe avaient passé par Lima. L'arbre qui donne sous différentes formes ce médicament si recherché est exclusivement originaire de l'état de San-Salvador, où pendant longtemps la côte comprise entre Acajutla et Jiqui-

lisco fut désignée sous le nom de *côte du Baume*. La réputation de cette substance est d'une antiquité respectable, car dès 1562 le pape Pie IV en autorisa l'emploi dans la consécration du saint-chrême.

Dans la république de Guatemala, la production principale est la cochenille, dont 750,000 kilogrammes environ, valant près de 5 millions de francs, s'exportent annuellement; mais c'est à peine si le quart de ce mouvement s'opère par l'Océan-Pacifique.

Les Indiens ont aussi leurs produits spéciaux : ce sont des calebasses gravées, des hamacs en *pitre* (espèce de paille), des nattes de paille aux dessins éclatans, des paniers d'osier bizarres de forme et de couleur. Leur industrie la plus lucrative est la pêche de la tortue et des huîtres perlières. La tortue dite *carey* leur fournit seule l'écaille qui s'achète; ils en vendent la livre sept ou huit piastres, ce qui prouve qu'elle est rare. Les tortues de la grande espèce, dont l'écaille est malheureusement sans valeur, sont au contraire extrêmement abondantes; mais on se lasse bien vite de cette chair insipide. Deux hommes suffisent pour la pêche : l'un guide la pirogue, l'autre, placé à l'avant, attentif, l'œil au guet, tient en main, au bout d'une corde longue et menue, la lance dont il harponne l'animal; puis tous deux, avec une adresse singulière, parviennent à faire entrer dans leur étroite pirogue, vivans et se débattant, ces monstrueux chéloniens qui pèsent parfois près de trois cents livres. — La pêche des huîtres perlières se fait sur une plus grande échelle. Le chef d'une pêcherie engage vingt-cinq ou trente Indiens qu'il loge et nourrit pendant la saison, et qui chaque matin se rendent au lieu de pêche, répartis sur deux ou trois grandes pirogues. Là, tous debout, rangés par ordre, ils plongent successivement; à peine l'un s'est-il jeté, que le suivant se jette à son tour; chacun arrache du fond de l'eau une ou deux huîtres, puis recommence; un habile plongeur peut ainsi en rapporter jusqu'à cent dans sa journée. Ces huîtres sont très grosses et bonnes, quoique peu délicates. La crainte des requins qui pullulent dans ces parages semble inconnue à ces hardis pêcheurs; une seule fois ils nous prièrent d'enterrer les dépouilles d'un bœuf tué à bord, de peur que l'odeur du sang n'éveillât la voracité de ces ennemis toujours proches. La pêche des huîtres est d'un produit fort incertain; parfois les frais ne sont pas couverts, parfois aussi une rencontre heureuse, une seule perle, fait la fortune de la saison. Du reste, rien n'est perdu; les écailles même se vendent, et chaque année un navire anglais vient les recueillir aux diverses pêcheries.

Tel est parmi ces populations l'état actuel du commerce. Mettez à la place ou à côté des Indiens insoucians, des paresseux Espagnols, une société laborieuse, désireuse de gain, habile à tirer profit des ressources naturelles qui abondent : la transformation sera rapide.

La population de l'Amérique centrale se compose, comme dans

toutes les républiques espagnoles du Nouveau-Monde, de blancs, d'aborigènes ou Indiens, et de métis ou *ladinos*. Elle s'élève, dit-on, à 1,500,000 âmes, évaluation probablement trop faible, car le recensement ne peut atteindre tout le monde en des pays où les huit dixièmes des habitans sont Indiens ou métis. Cette proportion est remarquable : elle indique à la fois le peu d'importance que les conquérans attachèrent à la possession de ces contrées et le caractère relativement pacifique qu'y conserva leur conquête. Ici l'établissement de la domination étrangère fut exempt des épouvantables horreurs qui ensanglantèrent le Mexique et le Pérou. La république de Costa-Rica toutefois fait exception; là, sur un chiffre de 100,000 habitans, les Indiens ne figurent que pour un dixième. En même temps c'est de beaucoup le plus sage et le plus prospère des cinq états. La population de l'Amérique centrale fournit au territoire une moyenne de 100 habitans par lieue carrée. Comme terme de comparaison, on peut se rappeler que la Belgique a environ 2,500 âmes pour la même unité de surface.

Des deux races qui occupent le pays, la race aborigène est la plus curieuse, et c'est dans la province de Veraguas qu'il faut l'étudier. L'absence presque totale de mouvement sur cette côte a laissé à l'Indien sa physionomie originale; son langage même, dit-on, renferme encore des traces, non-seulement de l'idiome *nahuatl* apporté par les Mexicains, mais même des divers dialectes toltèques antérieurs à la domination mexicaine. Son visage cuivré, aux pommettes saillantes, ses yeux profonds, limpides et expressifs, ses cheveux noirs et droits, ses membres bien proportionnés, aux extrémités fines, indiquent une race pure. Ses habitudes sont simples et gardent surtout deux traits bien caractéristiques de la vie sauvage, la haine du travail et l'amour de l'isolement. *No queremos mucha vecindad*, me disait l'un d'eux : « nous n'aimons guère le voisinage. » En effet, leurs cabanes, éparses le long de la côte, sur le bord des rivières, au fond des baies ou sur les îles, sont rarement réunies en villages. L'existence contemplative de l'Indien n'est interrompue que par les quelques heures de travail nécessaire à l'entretien de son petit jardin, qui lui fournit sa nourriture, — du maïs, des bananes, quelques fruits. Le plus souvent ce jardin est assez loin de sa cabane et comme perdu au milieu des bois. Parfois pourtant ce goût pour la solitude cède à l'attrait d'une réunion officiellement annoncée; alors toutes les pirogues, chacune portant une famille, s'engagent dans l'*arroyo* (bras de rivière) qui conduit chez l'amphitryon. Au lieu du semblant de pantalon, costume ordinaire des Indiens, on voit reparaître ces jours-là les vêtemens bariolés, les *ponchos* (manteaux ronds) aux couleurs vives et éclatantes si chères aux races sauvages; les femmes, habituellement vêtues d'une simple chemise et d'un jupon, mêlent alors

des fleurs rouges aux longues tresses de leurs cheveux, s'entourent le cou de colliers de graines, et garnissent de volans l'ouverture de la chemise, qui laisse la naissance de la poitrine à découvert. Dans ces fêtes, qu'anime le son de la guitare, les Indiens prolongent souvent leurs danses jusqu'au milieu de la nuit, heureux si quelques réaux égarés permettent d'y joindre le régal chéri de l'*agua ardiente*.

La poésie de ces Indiens est toute dans leurs chansons. Par malheur elle est devenue peu à peu espagnole, perdant ainsi son originalité primitive. Cette métamorphose est du moins une preuve de la parenté de génie des deux races. Ce n'est pas sans étonnement que j'ai retrouvé là une vieille et curieuse ballade espagnole, aujourd'hui sans doute oubliée en Espagne :

« L'épouse se lève un matin, disant qu'elle va au jardin jouir de la fraîcheur. Mieux lui valait dormir!

« Sur les beaux cheveux qu'en sa pensée elle destine à l'amour, elle jette, en sortant, une toque. Mieux lui valait dormir! »

Après plusieurs rencontres de mauvais augure, elle arrive au jardin :

« Elle n'y voit d'abord rien, et finit par rencontrer ce qu'elle n'y cherchait pas. Mieux lui valait dormir!

« Son amant tué, et près d'elle son mari, qui met fin à leurs deux existences. Mieux lui valait dormir ! »

En général, leurs chants sont tristes et mélancoliques : ils ont souvent un tour recherché que ne désavoueraient pas nos faiseurs de romances; mais on y trouve quelquefois un peu d'originalité et de grâce, comme dans ces quelques vers que j'entendis chanter par une jeune Indienne employée à une pêcherie de perles des îles Paridas :

« Jeune fille, dont les yeux si beaux brillent sous de longs cils dorés, puisse ta mère m'appeler son fils, et tes sœurs leur frère!

« Si je meurs, mon âme, enterre-moi près de ta couche, afin que tes yeux me servent de cierges!..... »

Ici, comme dans beaucoup de parties de l'Amérique espagnole, le clergé, rassuré par la facile soumission de ses prosélytes, leur a permis de conserver dans le rite catholique certains souvenirs de leur culte primitif. On regrette que l'insouciance des Indiens ait laissé échapper le sens traditionnel de quelques coutumes bizarres, qu'ils perpétuent sans savoir pourquoi. Cette insouciance va jusqu'à détruire chez eux toute trace d'affections de famille. Pendant une course en canot sur une des rivières du Veraguas, j'aperçus au fond de l'eau, très transparente en cet endroit, sous les racines des manguiers, le cadavre d'un enfant de cinq ou six ans. Je me dirigeai vers une cabane voisine; j'y trouvai une femme jeune encore, et l'informai de cette triste découverte. « Eh! Miguel! » cria-t-elle à son

mari occupé au dehors, « le *señor* a trouvé le corps du *niño* (petit) à la pointe de l'*arroyo;* tu avais raison. » C'était la mère de l'enfant. Ce fut là toute l'oraison funèbre du *niño,* qui avait disparu depuis trois jours sans qu'on s'en fût autrement inquiété. Du reste, on retrouve en d'autres pays des exemples d'une insensibilité non moins étrange. Un officier de marine m'a raconté que, se promenant un jour dans la campagne de Nanking, il rencontra, portant son enfant dans ses bras, une femme qui, effrayée à la vue du *barbare,* jeta son fardeau dans une haie pour s'enfuir plus vite, en trébuchant sur ses pieds mutilés. Bien plus, il est tel point, — les îles Marquises, — où le sentiment maternel a presque disparu; il est remplacé par l'adoption érigée en système.

Hors du Veraguas, dans les autres parties de l'Amérique centrale, l'Indien, mêlé sans cesse au mouvement qui l'entoure, a perdu, dans le contact avec les Européens, son caractère primitif : il est devenu plus industrieux, plus attaché au sol, moins étranger aux sentimens de famille. Vivant heureux près de sa femme, entre le champ qu'il cultive et la cabane qui l'abrite, son humeur paisible l'a sauvé de cette destruction totale qui, toujours plus prochaine, menace ses frères des États-Unis. Il se soumet avec une grande indifférence au joug, fort léger du reste, des petits-neveux de ses conquérans. Dans les luttes intestines qui ont ensanglanté pendant plus de trente ans l'Amérique centrale, c'est parmi les Indiens que se sont recrutées les prétendues armées de tous les partis. L'Indien se disciplinait promptement, sa bonne volonté était constante, sa patience remarquable. Une seule chose manquait, c'était l'ardeur guerrière. Rien de curieux comme sa contenance la première fois qu'on lui met un fusil dans les mains : il le regarde, ose à peine y toucher, et attend que quelque âme charitable lui enseigne à faire connaissance avec son *animal* (il appelle ainsi tout objet inconnu et qui lui semble étrange). Ce n'est qu'à la longue qu'il se familiarise et surtout qu'il s'aguerrit, si tant est qu'il en vienne jamais là. Souvent le malheureux est enrégimenté sans qu'il se rende bien compte de la cause qui réclame son appui. Dans l'une des nombreuses guerres de Carrera et de Morazan, un lieutenant de Carrera, s'étant emparé de Sonsonate, y avait laissé une faible garnison et un corps assez nombreux d'Indiens fraîchement recrutés. Le soir venu, pour empêcher les désertions qu'eussent pu provoquer les souvenirs encore récens de la famille, on réunit la nouvelle troupe dans une église située à l'extrémité de la ville; un poste de confiance fut chargé de la surveiller, et un factionnaire placé à la porte. Instruit par ses espions, vers le milieu de la nuit, un lieutenant de Morazan, qui tenait la campagne, entre hardiment dans Sonsonate; deux aides de camp seulement sont avec lui. Le poste dort dans une

maison voisine. Enveloppé d'un manteau, cet officier se présente, en murmurant un mot d'ordre quelconque, au factionnaire, qui le prend pour un officier de ronde. Il pénètre au milieu des Indiens couchés à terre : « Allons, debout, garçons! dit-il; voici l'ennemi! aux armes! et surtout du silence! » Les dormeurs se gardaient bien de bouger, se demandant à voix basse dans le singulier patois qui est résulté du mélange de leur langue avec l'espagnol : « Qu'est-ce que celui-ci? que nous veut-il? Ce n'est pas celui d'hier soir. » Leur recruteur improvisé insiste, harangue; un premier se met sur son coude, puis un second, puis tous, et bientôt ils sont debout; le tour est joué. Notre homme les fait s'armer, se mettre en rangs, et sort tranquillement à la tête de ses nouveaux soldats, ordonnant au factionnaire de se joindre à la troupe. En quelques instans il fut hors de la ville. Les Indiens ne se doutèrent jamais qu'ils avaient passé d'un parti dans l'autre, et qu'ils étaient des traîtres innocens.

A côté de la vie obscure, silencieuse et facile de l'Indien, s'étale l'existence large et opulente des riches familles de race blanche. Le courant de l'émigration européenne est si faible en ce pays, qu'on y retrouve intactes les anciennes mœurs des colonies espagnoles, curieux mélange de luxe et de simplicité. L'hospitalité surtout s'y pratique avec une cordialité, une franchise dont l'Europe a depuis longtemps perdu le souvenir. Il n'est pas rare d'y voir des visites de famille à famille durer plusieurs mois, et une famille se compose quelquefois d'une quinzaine de personnes. Quel est l'étranger qui, introduit dans l'intimité d'une de ces riches familles, n'a été effrayé de l'interminable procession de visages divers qui passe devant lui, et surtout du formidable bataillon des tantes, sœurs, nièces, cousines?... Puis vient l'arrière-garde des domestiques, composée aussi de pères, de mères et d'enfans, plus nombreuse souvent que le corps d'armée. C'est une vraie vie de patriarches, et l'on se demande comment les fortunes peuvent suffire à l'entretien d'une telle population dans un pays où le désordre est la règle. Pourtant l'*amo de la casa*, le maître de la maison ou plutôt de la tribu soutiendra sans hésitation ni surprise ses parens de tous les degrés. Il faut dire du reste que là le comfortable est inconnu, et que le luxe (il y en a souvent beaucoup) est concentré dans les salons. Les chambres à coucher n'ont parfois d'autres meubles qu'un lit de sangle, deux chaises, et, dans un coin, l'inévitable malle, qui sert tout à la fois d'armoire, de commode et de secrétaire. A votre grand étonnement, vous en verriez sortir, comme d'un gobelet d'escamoteur, robes, bijoux, linge, chapeaux, tout l'arsenal féminin. On vit en commun; on se réunit aux heures de repas autour de la table dressée sous la galerie, on se réunit encore le soir pour une promenade à cheval, et la danse couronne la journée, qu'elle prolonge jusqu'au milieu de la nuit.

Jamais dans l'Amérique espagnole on ne rencontre de ces misères en habit noir si fréquentes dans la société moderne : la raison en est dans ces habitudes hospitalières. L'homme qui a perdu toute ressource va chez quelque ami plus heureux; il y vit parfois des années comme ami de la maison, *amigo de la casa*, puis un beau jour il recommnceera une vie indépendante, sans avoir connu ces obsessions de la misère qui suivent un revers. L'insouciance du débiteur ne peut être comparée qu'à celle du créancier.

L'avenir des enfans inquiète peu les familles, leur éducation encore moins; il en résulte une ignorance qui choquerait, si elle n'était générale. L'instruction des hommes se réduit en moyenne à un peu d'orthographe et d'arithmétique; ce peu, presque superflu pour entrer dans l'armée, est suffisant pour aborder le commerce. Les femmes ne savent rien, et les plus instruites n'ont d'autre notion sur l'Angleterre que la couleur du pavillon porté par ses navires.

Il n'y a pas de distinction entre les castes; tout est réellement accessible à tous, chose singulière dans un pays où la race conquérante et la race conquise sont restées en présence, où le régime colonial a été si longtemps exercé. Les fonctionnaires les plus élevés sont souvent d'origine indienne; on voit parfois de hauts personnages faire de leurs fils de simples *dependientes* (commis de maisons de commerce). L'égalité s'est établie avec la même facilité ou la même indifférence de la part des libéraux et de la part des conservateurs. Peut-être est-ce là une des causes de l'excessive mobilité politique de ces peuples. Dans une société peu avancée, la séparation des castes est un point d'appui pour le gouvernement.

Telle qu'elle est, cette société a pour l'étranger un charme singulier, tant l'accueil qu'on y reçoit ressemble peu à la réserve et à la froideur qui règnent dans nos salons d'Europe. Une recommandation n'y est pas considérée comme une lettre de change tirée par un ami indiscret : toujours acceptée avec empressement, elle vous ouvre dix portes; plus vous allez dans une maison, plus on aime à vous voir; vous devenez partie intégrante de la famille. Les femmes sont coquettes comme ailleurs, mais la coquetterie a chez elles un attrait de naïveté qui en ferait regretter l'absence; l'amour de la toilette, peut-être exagéré, est compensé par un goût parfait. Un esprit naturel du tour le plus franc supplée au manque d'instruction; cet esprit est toujours bienveillant, et le souvenir que l'étranger en conserve compte toujours au nombre des meilleurs.

Le défaut capital de la société espagnole de l'Amérique centrale est le manque d'énergie. Le jour où ce pays prendra, dans les relations des peuples, la place que la nature lui a assignée, on verra de nouvelles races s'y implanter. Que deviendra alors la société hispano-américaine? Ce qu'est devenue la population espagnole de la Califor-

nie. Entend-on prononcer son nom au milieu de tous les intérêts nouveaux qu'a su y créer la jeune Amérique? Pourtant dix années ne se sont pas écoulées depuis que cette contrée fait partie de l'Union! — La vice-royauté de Guatemala, dont les débris forment aujourd'hui les cinq états de l'Amérique centrale, fut, on le sait, de toutes les colonies espagnoles la dernière qui se sépara de la métropole. Cette révolution, toute pacifique du reste, ne date que de 1821, et dès le lendemain de la déclaration d'indépendance se dessinèrent nettement les deux partis qui devaient si longtemps ensanglanter le pays, les *serviles* et les *federales*. Les premiers, soutenus par le clergé et les grands propriétaires, inclinent au régime monarchique et combattent pour la séparation des cinq états; les seconds invoquent la liberté, et veulent que l'Amérique centrale devienne une confédération. Au reste, ces termes de *serviles* et de *federales* ne doivent être pris que comme de simples dénominations. Le jeu des ambitions personnelles, les rivalités de provinces, les passions locales, ont eu plus d'empire que les idées et les principes pompeusement énoncés dans les programmes de chaque parti. C'est là un trait commun à toutes les républiques hispano-américaines.

La république de Guatemala a toujours été le centre d'opérations des *serviles*, et le petit état de San-Salvador, le foyer des doctrines libérales. Dans la première en effet, soumise plus immédiatement à l'influence espagnole, les vastes propriétés des grandes familles sont restées plus nombreuses, et les prêtres ont conservé toute leur autorité, tandis que l'habitant du San-Salvador, le Salvadoreño, plus éloigné de ces influences, s'est parfois laissé aller jusqu'à des velléités d'indépendance religieuse. De là trois groupes distincts, aux intérêts nettement tranchés : au nord Guatemala, au centre le fédéralisme, représenté par le San-Salvador, auquel s'adjoignent l'Honduras et le Nicaragua; enfin au sud la petite république de Costa-Rica, dont la politique constante a été de s'isoler de ses voisines et de se soustraire aux désastreuses conséquences de leurs éternelles guerres civiles. Cet état mérite une mention spéciale. Grâce à son humeur paisible, que seconde sa position géographique, il a pu réduire son armée, ce qui n'est pas seulement une économie, mais un gage nouveau de paix intérieure. Sagement administré, il est parvenu à s'affranchir de toute dette publique; chaque année, ses comptes se soldent en excédant, son commerce augmente, sa population s'accroît. L'on ne saurait mieux le comparer qu'au Chili.

Les deux partis que nous avons signalés ont eu chacun un chef remarquable et une période de suprématie. Francisco Morazan fut le héros de la fédération. Fils d'un créole des Antilles françaises, il appartenait par sa famille à cette classe moyenne dont il allait défendre les idées. Dès 1824, âgé à peine de vingt-cinq ans, il se mêle

aux affaires du pays, et par sa remarquable intelligence il les domine de fait, jusqu'au jour où son élévation régulière à la présidence ouvre pleine carrière à son activité patriotique. Il comprenait que la fédération, en donnant à l'ensemble des cinq états la force qui leur manquait isolément, pouvait seule s'opposer aux envahissemens futurs qu'appellerait sur l'Amérique centrale sa position entre les deux Océans. Malheureusement les compatriotes de Morazan n'entendaient rien aux plans de civilisation qui remplissaient sa tête; ses talens prolongèrent l'existence de la confédération, mais celle-ci n'avait cessé d'être en butte aux sourdes menées du parti contraire, et en 1837 parut sur la scène l'homme qui devait, après cinq ans de luttes, assurer le triomphe définitif des *serviles* et rompre la confédération, — Rafael Carrera, devenu dictateur du Guatemala. Métis, presque Indien, simple gardeur de pourceaux, ne sachant ni lire ni écrire, Carrera n'avait que vingt et un ans lorsqu'il se mit à la tête d'une troupe d'Indiens révoltés, sur lesquels son origine, jointe à sa remarquable hardiesse et à son indomptable volonté, lui avait acquis une autorité absolue. Par quelle singulière alliance d'intérêts ce représentant de la population conquise devint-il le représentant du parti *servile?* Il y eut sans doute dans sa résolution, sans qu'il s'en rendît bien compte, un vague instinct de race. Le parti libéral, se rattachant naturellement et nécessairement à l'Europe, ne pouvait que s'attirer l'antipathie de la multitude, pour qui le cri de *guerre aux étrangers* traduisait dans toute sa crudité le sens qu'elle attachait à son émancipation. De là cette haine commune, aveugle chez les masses, raisonnée chez la noblesse et le clergé, et cette lutte opiniâtre qui se termina par la mort du général Morazan. Aujourd'hui Carrera règne sans conteste; chef despotique et sanguinaire, sans foi ni scrupule, il n'en est pas moins l'homme du pays, qui le comprend et en est compris, le dictateur populaire identifié à la cause nationale, tandis que son rival, personnification des classes moyennes, n'eut jamais une véritable popularité.

La fédération dissoute, les cinq états menèrent une existence séparée, sans événement remarquable, jusqu'au 13 juin 1855, jour où Walker débarqua à Realejo. Nous ne reviendrons pas sur cette expédition de flibustiers qui n'est pas terminée, mais qui fait présager l'avenir de l'Amérique centrale. Cette entreprise n'est pas un fait isolé; on la voit se reproduire à chaque instant sous une forme ou sous une autre : hier c'était le colonel Kinney voulant s'emparer d'une prétendue concession de 30 millions d'acres de terre dans le Nicaragua; auparavant c'était le bombardement de Greytown. A Panama, l'Américain est pour ainsi dire maître de l'isthme; il se retrouve partout en ce pays, et partout il fait étalage de cette avidité brutale qu'il lui plaît de décorer du nom d'*instinct d'annexion.*

Comment s'étonner de cette prépondérance des Américains en présence de l'inertie des populations espagnoles? Le passé de la race indienne devrait pourtant servir à celles-ci de leçon. Parfois il arrive qu'au milieu de ces solitudes immenses, au fond de forêts séculaires, on voit se dresser le gigantesque tombeau d'une des antiques cités américaines : ses ruines couvrent des espaces de plusieurs lieues carrées; des remparts, où l'imagination croit retrouver les murailles d'Ilion, les entourent encore de leur indestructible ceinture; çà et là des pyramides aux faces recouvertes d'escaliers de pierre élèvent vers le ciel leur masse colossale, attestant la grandeur d'un culte disparu. Et ces restes, que la puissante végétation a recouverts presque partout d'un suaire de verdure, ne sont pas le tombeau d'une ville barbare, il suffit de regarder les sculptures qui s'y rencontrent à chaque pas. Qu'ont substitué les Espagnols à cette société dont ils ont à peine daigné nous transmettre le souvenir? qu'est devenue cette race intelligente qu'ils avaient soumise? De leur propre aveu, la dépopulation a été des deux tiers, et l'immigration est presque nulle.

De cette absence de producteurs et de consommateurs est résultée l'insignifiance des exportations et des importations. Dans cet Océan-Pacifique, incessamment sillonné par la vapeur, où tout ce qui a vie et mouvement se rattache à Panama par une ligne de *steamers*, il n'y a entre Panama et les côtes qui l'avoisinent aucune communication réglée (1). Il ne faut rien attendre des maîtres du pays, qui n'ont ni ressort ni énergie. En revanche ils ont un voisin qui n'en manque pas, qui est décidé et envahisseur, qui transforme en quelques années les pays où il pénètre, et qui veut pénétrer partout. C'est le rude et brutal *Yankee*. Mais l'intérêt commun de toutes les nations ne permet pas de laisser tomber sous une domination étrangère un pays qui tire de sa situation une si grande importance. Il faut que ce pays reste neutre. Or cette neutralité ne lui peut venir que de deux façons, soit que les grandes puissances maritimes y occupent des points différens pour contenir leur ambition mutuelle, soit qu'une population assez forte pour maintenir son indépendance s'y forme par l'immigration, et, mettant enfin à profit les ressources naturelles de ces contrées, les fasse servir aux intérêts généraux. Nous n'avons pas besoin de dire que de ces deux solutions nous préférons la seconde.

ÉDOUARD VANÉECHOUT.

(1) Une tentative faite en 1854, par une compagnie américaine, pour en établir une, échoua complétement dès le premier voyage.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai 1857.

Au premier coup d'œil qu'on jette sur l'Europe, il est facile de voir que l'aspect des choses ne change pas d'un instant à l'autre. Chaque jour, heureusement pour la tranquillité des peuples, n'a pas sa moisson d'événemens et ses coups de foudre. Tout au plus peut-il y avoir, si l'on nous permet ce terme, des incidens dans les incidens. Les questions déjà engagées suivent leur cours, les négociations ou les conflits diplomatiques parcourent des phases diverses, le monde fait ses affaires. C'est ainsi qu'on n'en a point fini encore aujourd'hui avec cette question de la Chine, qui a grandi subitement à la suite des hostilités survenues dans la rivière de Canton, avec la question de Neuchâtel, qui a eu la mauvaise fortune au dernier moment de se heurter à un contre-temps imprévu, avec l'agitation électorale qui se prolonge dans les principautés danubiennes : incidens d'hier et de demain auxquels viennent se joindre l'ouverture des parlemens en Angleterre et en Espagne, de sérieuses et délicates discussions dans les chambres belges et piémontaises, et même des excursions de souverains qui ont aussi leur importance politique, comme le voyage du souverain pontife dans la Romagne et le voyage de l'empereur d'Autriche en Hongrie, dans cette contrée ravagée il y a huit ans par la guerre.

Il faut bien commencer par le commencement. Le nouveau parlement d'Angleterre s'est donc réuni de fait à la dernière heure du mois d'avril, et il a repris véritablement ses travaux peu après, le jour où le discours de la reine a été lu aux deux chambres. Le discours de la reine ne dit que ce qu'on savait déjà sur les conditions générales de la politique extérieure et intérieure de la Grande-Bretagne. Il restait un point à éclaircir : quelle allait être la situation respective du ministère et des partis? Que le cabinet eût la majorité dans la nouvelle chambre des communes, cela n'était point douteux; mais quelle était la force et quelles étaient les tendances réelles de cette majorité? Quel serait de plus le degré de son dévouement à la politique ministérielle? Le danger pouvait venir, on le sait, de quelque proposition de réforme électorale dont certains membres des communes semblaient dispo-

sés à prendre l'initiative, et qui aurait été vraisemblablement appuyée par lord John Russell. Le chef du cabinet a eu l'habileté de souffler lui-même sur ce nuage et d'ajourner la difficulté à la session prochaine, en annonçant que le gouvernement préparerait un projet destiné à étendre les franchises électorales. Par là, lord Palmerston empêchait les dissidences d'éclater, il maintenait la cohésion dans son parti, et il réduisait les plus décidés de ses adversaires à ne compter que sur leurs propres forces dans la guerre qu'ils soutiennent contre le ministère. Du reste, indépendamment de tout autre motif, lord Palmerston avait ici en sa faveur une considération d'un certain poids : c'est que les élections viennent à peine de s'achever en Angleterre, et un ajournement ne pouvait qu'être du goût des partisans eux-mêmes d'une réforme qui eût entraîné une dissolution nouvelle du parlement. C'était la plus dangereuse question pour le ministère de lord Palmerston et pour l'intégrité de son parti. Or, ce péril intérieur écarté, que reste-t-il ? Parmi tant d'affaires différentes de politique extérieure, il reste une question prédominante que la reine mentionne dans son discours, celle de la Chine, où l'Angleterre se rencontre dans une certaine mesure avec la France, comme les deux puissances se rencontrent aujourd'hui en bien d'autres questions et sur bien d'autres points du monde.

Cette question de la Chine, qui est née d'une façon si inattendue et qui peut prendre de si étranges proportions, cette question, disons-nous, il ne faudrait ni la grossir ni la diminuer. Il ne faudrait ni exagérer la portée de l'action commune de l'Angleterre et de la France, ni fermer les yeux sur les conséquences qui peuvent découler de la situation actuelle. Pour le moment, on ne peut que constater le point de départ de cette obscure complication et la position respective des deux puissances, position qui n'est point évidemment la même, et qui implique de la part de chacun des deux gouvernemens une certaine indépendance de politique. L'Angleterre, on ne l'a pas oublié, est déjà engagée à quelques égards par les actes d'hostilité de ses agens. Elle a des intérêts immenses à sauvegarder, la puissance et la dignité du nom britannique à maintenir en face de populations barbares et fanatisées. Cependant l'Angleterre elle-même n'est point encore en guerre avec la Chine. La reine dans son discours restreint les faits qui ont eu lieu aux proportions d'un conflit local entre les autorités anglaises et le haut commissaire chinois. La lutte n'est point ouverte entre les deux empires, et le discours royal annonce en même temps l'envoi d'un plénipotentiaire qui doit prendre la direction des événemens. Ainsi des hostilités partielles et l'envoi d'un plénipotentiaire chargé d'effacer la trace de ce qui s'est passé, ou de laisser la force agir seule, si la diplomatie ne suffit pas pour assurer des garanties nouvelles et plus efficaces à tous les intérêts anglais et européens, telle est la situation de l'Angleterre. Quant à la France, sous quels auspices entre-t-elle dans cette affaire et quelle est sa politique ? Le gouvernement, on le sait, vient de nommer comme plénipotentiaire en Chine un membre de notre diplomatie, M. le baron Gros, qui a rempli diverses missions dans la Plata, à Athènes, et qui plus récemment a préparé un traité de délimitation entre la France et l'Espagne. M. le baron Gros, à ce qu'il semble, est chargé d'obtenir une satisfaction pour le supplice infligé à l'un de nos missionnaires, et en outre sa mission s'étend à des objets plus généraux. Il a naturellement

pour instruction essentielle de négocier le renouvellement des traités qui expirent maintenant; il doit demander pour la France le droit d'avoir un représentant à Pékin et de nommer des consuls sur divers points du Céleste-Empire; il est chargé, dit-on, de réclamer l'ouverture de neuf ports chinois au lieu de cinq, ouverts au commerce en vertu des anciens traités. On voit dès-lors en quoi l'action de la France et celle de l'Angleterre peuvent se confondre, en quoi elles se séparent. La France n'est point en guerre avec la Chine, elle n'est pas placée sous cette espèce de fatalité d'un conflit engagé par ses agens; elle n'est point à cette extrême limite où l'orgueil du patriotisme blessé par des barbares peut conduire à quelque acte d'éclatante revendication, et en cela sa situation diffère de celle de l'Angleterre. Aussi n'a-t-elle pas besoin de faire le même déploiement de forces militaires. Dans l'action diplomatique, en ce qui touche les garanties à réclamer pour les intérêts généraux de la civilisation et du commerce, elle se retrouve avec la Grande-Bretagne. Son plénipotentiaire, M. le baron Gros, a le titre de commissaire extraordinaire en Chine, comme le plénipotentiaire britannique, lord Elgin. Les représentans des deux puissances, dit *le Moniteur,* ont des pouvoirs analogues; ils se prêteront un mutuel concours dans les négociations qu'ils ont à poursuivre; ils ont une mission commune, qui semble se résumer en un mot : ouvrir diplomatiquement la Chine. Seulement, si la diplomatie est impuissante, qu'arrivera-t-il? Ici évidemment le rôle de la France et celui de l'Angleterre redeviennent distincts, chacun des deux états mesure son action à ses intérêts. Le concours de la France a sans contredit ses limites, qu'il ne peut dépasser à cette extrémité de l'Orient.

Le point important, c'est l'accord des deux puissances dans ces questions lointaines aussi bien que dans des questions plus rapprochées qui s'agitent sous nos yeux en Europe. La reine d'Angleterre, dans le discours qui a inauguré les travaux du parlement britannique, laissait pressentir la solution prochaine des différends relatifs à Neuchâtel. Cette attente, qui est celle de l'Europe, serait-elle trompée? Voici en effet qu'il est survenu tout à coup ce que nous appelions un incident dans un incident, un contre-temps imprévu. Toutes les difficultés cependant semblaient sur le point d'être aplanies. La France, l'Angleterre, la Russie et l'Autriche, agissant comme médiatrices, avaient combiné un arrangement qu'elles proposaient à l'acceptation de la Prusse et de la Suisse. Toutes les susceptibilités, tous les intérêts étaient assez ménagés pour que le succès définitif ne parût pas douteux, lorsqu'on s'est trouvé un instant rejeté dans l'incertitude. Par quelle circonstance? Le conseil fédéral ne s'est pas contenté d'adhérer à l'arrangement qui lui était proposé; avant que le cabinet de Berlin se fût prononcé de son côté, il a mis au jour les principaux actes de cette négociation, les instructions qu'il avait données à son plénipotentiaire, les instructions de la Prusse, et l'arrangement même, et les protocoles de la conférence. Le fait était peu diplomatique, il en faut convenir; le journal officiel français l'a remarqué en mettant sur le compte d'une indiscrétion peu justifiable ce qui était, après tout, l'acte délibéré des autorités helvétiques. La Suisse peut répondre, il est vrai, que la publicité est dans les conditions de son régime politique, que le conseil fédéral n'a aucun pouvoir de valider une transaction diplomatique avant de l'avoir livrée au public et soumise à l'assemblée fédérale, qu'elle tenait d'ailleurs

l'arrangement qui lui était proposé comme complet et irrévocable. Ces raisons seraient plus sérieuses et plus fondées s'il s'agissait d'un acte définitif, accepté par toutes les parties, et auquel il ne manquerait plus que la dernière sanction : nul n'aurait pu mettre en doute alors la compétence de l'assemblée fédérale; mais les autorités helvétiques n'ont point remarqué qu'il n'y avait ici qu'un projet, et que ce projet n'appartenait ni à la Suisse ni à la Prusse, qu'il appartenait aux puissances médiatrices tant qu'il n'avait pas été transformé en une transaction définitive. Elles ont oublié que divulguer avant le temps les secrets de la diplomatie, c'était quelquefois, sinon compromettre absolument, du moins embarrasser ou suspendre le succès d'une négociation. Si la Suisse a ses radicaux disposés à repousser toute concession, la Prusse a aussi ses royalistes qui ne demanderaient pas mieux que de voir échouer l'œuvre de la conférence, et qui sont toujours prêts à saisir les occasions d'éveiller les susceptibilités d'un souverain dont l'esprit est accessible aux impressions les plus vives. Il n'est point impossible que le roi Frédéric-Guillaume ne se soit un peu ému de cette divulgation soudaine et imprévue. Quoi qu'il en soit, en admettant que la publication autorisée par le conseil fédéral ait été un acte peu correct en diplomatie, un appel trop direct à l'opinion, la situation n'a point changé au fond: les intérêts de la Prusse et de la Suisse restent les mêmes; l'acte de médiation conserve sa valeur, il a toute l'autorité que lui donnent les conseils des quatre principales puissances de l'Europe. Voilà pourquoi, après tout, cette question de Neuchâtel, un moment mise à nu et contrariée par un procédé irrégulier, ne marchera pas moins à une solution pacifique. La Suisse a mis trop de hâte à publier les résultats de cette négociation, cela se peut; la Prusse l'absoudrait aujourd'hui en disputant une adhésion dont la lenteur même serait une complication de plus.

La diplomatie a de bien autres difficultés à vaincre et des intérêts bien autrement complexes ou divergens à concilier sur un autre terrain, dans les principautés du Danube, où s'agitent aujourd'hui toutes les influences au milieu des émotions ardentes d'une crise électorale. On est ici en présence de faits assez distincts et assez curieux : les populations s'agitent pour arriver à faire entendre leurs véritables vœux; la plupart des puissances de l'Europe réclament et attendent une libre et fidèle expression de ces vœux. L'Autriche et la Turquie seules ne s'inquiètent nullement de la sincérité de ces manifestations; elles semblent au contraire travailler de tous leurs efforts à comprimer ou à dénaturer l'essor de l'opinion dans les provinces du Danube. C'est chez les agens autrichiens que les autorités moldaves vont prendre leurs mots d'ordre pour soutenir la lutte contre les partisans de l'union qui ont la prétention étrange de se mêler aux élections; c'est pour obéir aux injonctions venues de Constantinople et pour se ménager les faveurs du cabinet ottoman que ces autorités se mettent au-dessus de toutes les lois, même des lois qui sont leur œuvre. La Turquie, après s'être vue obligée de rappeler ses troupes des provinces danubiennes, a fait récemment une dernière tentative auprès des cours de l'Europe pour occuper de nouveau les principautés, et présider ainsi à la libre manifestation du vœu national; elle invoquait justement l'agitation causée par le mouvement électoral qui s'accomplit. La démarche diplomatique de la Turquie a pu être favorablement

accueillie à Vienne, parce que les Autrichiens, ne pouvant s'établir dans les principautés, ne demanderaient pas mieux que d'y voir les Turcs dans la circonstance actuelle; mais elle a été reçue avec une singulière froideur à Londres comme à Paris, à Pétersbourg comme à Berlin. Partout on aurait pu répondre au cabinet ottoman que ce travail d'opinion qui l'inquiète, c'est justement ce que l'Europe veut connaître, que cette agitation n'a de dangers qu'en raison de la compression et des violences qu'on exerce pour paralyser l'expression sincère du désir public. En Valachie, soit qu'on ait reconnu l'impossibilité d'arrêter un mouvement qui semble se prononcer de plus en plus, qui paraît devenir chaque jour plus invincible, soit que l'arrivée des commissaires européens ait eu une salutaire influence, une certaine liberté a fini par régner; mais c'est en Moldavie que se sont concentrés particulièrement tous les efforts pour combattre le progrès des idées de fusion. Les adversaires de ces idées ont pensé que si un vœu favorable à l'union était émis dans le divan de la Valachie, ce vœu pourrait du moins être balancé par une manifestation contraire du divan moldave. Aussi le ministre de l'intérieur du caïmacan de Moldavie s'est-il mis résolûment à l'œuvre, suspendant les journaux, supprimant les comités, dissolvant les réunions les plus paisibles, poursuivant tous ceux qui étaient favorables à la fusion, révisant lui-même les listes électorales; il a eu un instant la pensée de faire présider les opérations du scrutin par les préfets. Or sait-on ce qui est arrivé plus d'une fois en pareil cas? Le préfet présidait effectivement les opérations électorales; il dépouillait les votes, lisait invariablement le nom de son candidat, brûlait aussitôt le bulletin, et tout était dit. Ces manœuvres se sont produites avec d'autant plus de hardiesse en Moldavie, que la commission européenne était restée jusqu'ici à Bucharest, et n'avait point paru à Jassy. Aujourd'hui cependant les représentans de l'Europe viennent de se rendre en Moldavie. Le ministre français a été reçu à Jassy comme il avait été reçu à Bucharest, et la fermeté de ses paroles contribuera sans doute à ranimer la confiance dans les populations en même temps qu'elle pourra intimider cette espèce de conjuration ourdie par quelques instrumens de l'Autriche et de la Turquie. L'Europe n'a point à dicter des vœux aux populations roumaines, mais elle a tout au moins le droit de protéger leur liberté dans l'expression de ce qui convient le mieux à leurs instincts, à leurs besoins et à leurs intérêts.

Au milieu de ces questions diverses qui s'agitent à la surface de l'Europe, quel sens faut-il attacher aux voyages du saint-père dans les Légations, de l'empereur d'Autriche en Hongrie? Si ces excursions n'étaient simplement que des distractions de souverains parcourant leurs états, elles n'auraient point de place dans la politique; mais il n'en peut être ainsi évidemment. Le voyage de Pie IX dans la Romagne est inspiré par une pensée politique, et doit avoir des conséquences. On sait à quel point les Légations ont été souvent agitées; on n'ignore pas les conditions difficiles de ces provinces, soumises depuis longtemps à l'occupation autrichienne, l'inquiétude, le malaise des populations, et les idées de séparation qui se sont répandues. Le souverain pontife a voulu sans doute combattre ce travail par sa présence, voir de plus près l'état du pays, s'assurer des véritables besoins publics. Accompli dans ces conditions, ce voyage peut être une enquête utile pour les po-

pulations et pour l'autorité temporelle du saint-siége lui-même, qui doit trouver sa meilleure défense dans un bon gouvernement. C'est à ce point de vue que l'excursion de Pie IX devient un acte sérieux, propre à exercer quelque influence, non pas assurément qu'on doive en attendre des changemens de nature à combler tous les désirs; mais si des abus disparaissaient, s'il y avait quelque adoucissement de régime, et si surtout une certaine pacification devait amener la fin de l'occupation étrangère, ce serait déjà un notable résultat. Quant à l'empereur François-Joseph, il visite aujourd'hui la Hongrie, comme il a visité, il y a quelques mois, Venise et la Lombardie. Il aura parcouru ainsi en peu de temps les deux pays qui ébranlèrent un instant, il y a neuf ans, la puissance autrichienne, et où vit encore plus d'une trace de la guerre. L'Italie et la Hongrie ont été soumises, elles ont même porté durement le poids de leur défaite. L'empereur d'Autriche semble vouloir maintenant ouvrir en quelque sorte une ère nouvelle par une politique pacificatrice, et comme il proclamait une amnistie à Milan pendant son voyage en Lombardie, il signale aujourd'hui sa présence en Hongrie par des actes du même genre. L'amnistie décrétée récemment à Bude s'étend à tous les condamnés pour haute trahison, rébellion ou insurrection, aussi bien que pour crimes de lèse-majesté ou injures envers la famille impériale. Toutes les instructions judiciaires commencées jusqu'à ce jour pour cause politique doivent cesser en même temps, sauf à l'égard de ceux qui se sont évadés. C'est la seule exception faite par cette large amnistie, et cette exception même ne sera point maintenue sans doute, de sorte que la monarchie autrichienne semble en avoir fini avec le legs douloureux des dernières révolutions. Du reste, l'empereur François-Joseph a su habilement éveiller les sympathies de la Hongrie en parlant à ce pays de sa prospérité particulière dans l'empire. Voilà donc sur plusieurs points de l'Europe des voyages de souverains qui ont un caractère politique.

Mais ne voit-on pas depuis quelque temps se multiplier singulièrement ces voyages princiers? Ils n'ont pas tous, il est vrai, la même importance et la même signification; ils se mêlent à la politique et sont une diversion dans les affaires. Depuis quelques jours, on le sait, le grand-duc Constantin est à Paris. Il a été reçu avec cette hospitalité courtoise que la France met volontiers au service de tous ses hôtes, et dans laquelle on aurait tort vraisemblablement de voir un penchant trop prononcé pour la Russie. Les fêtes, les bals, les revues se sont succédé. On a été peut-être un peu curieux de voir un prince à qui l'on a voulu attribuer une certaine influence dans les événemens de la dernière guerre, et cette curiosité a été un stimulant. Maintenant le grand-duc Constantin chasse à Fontainebleau; d'ici à peu il doit parcourir nos côtes de l'Océan, et il doit même aller visiter la reine d'Angleterre à Osborne, tandis que d'un autre côté le roi de Bavière arrive à Fontainebleau. Ainsi se succèdent ces voyages princiers. Ce n'est point cependant qu'à travers ce mouvement nous n'ayons nos affaires intérieures. La session du corps législatif était sur le point de finir légalement : elle vient d'être prorogée jusqu'à la fin du mois. C'est qu'en effet bien des questions restaient en suspens. Le budget est encore à voter. Le rapport de la commission du corps législatif vient à peine de paraître, et, d'après les évaluations sur lesquelles il se fonde, les dépenses s'élèveraient à 1 milliard

697 millions, les recettes seraient de 1 milliard 735 millions. Parmi les recettes est compris l'impôt nouveau sur les valeurs mobilières. Dans les derniers travaux du corps législatif, les affaires financières occupent une assez grande place, et au nombre de ces affaires, l'une des plus importantes est assurément le projet de loi pour le renouvellement du privilége de la Banque de France. Les conditions de ce renouvellement se résument en quelques points principaux. La durée du privilége est prorogée de trente ans. Le capital de la Banque, qui était représenté par 91,250 actions, sera porté désormais au chiffre de 182,500 actions d'une valeur nominale de 1,000 francs. Cette augmentation de capital n'est point précisément un avantage pour la Banque, qui reste chargée de verser au trésor public en 1859 une somme de 100 millions, en échange d'une quantité proportionnelle de titres de rente au taux, fixé dès aujourd'hui, de 75 francs. Cette somme doit être appliquée aux découverts actuels du trésor, en d'autres termes à l'extinction de la dette flottante. Ce qui est plus avantageux pour la Banque, c'est la faculté qui lui est accordée d'ajouter en certaines circonstances un droit de commission au taux de ses escomptes et de ses avances. La Banque ne peut prêter à des conditions qui dépassent le taux de l'intérêt légal. Il arrive souvent cependant que la valeur réelle de l'argent est supérieure à ce taux; dans ce cas, la Banque pourra rétablir l'équilibre par le moyen qui lui est offert. Au demeurant, les conditions de ce grand établissement de crédit vont être modifiées; il reste à savoir si ces conditions nouvelles qui lui sont faites seront complétement en harmonie avec les lois du vrai crédit, si elles profiteront entièrement, exclusivement aux affaires sérieuses, au commerce, à l'industrie, c'est-à-dire à la richesse réelle du pays.

Quand l'Académie des Sciences morales et politiques tenait récemment une de ces séances qui ont toujours un attrait aussi sérieux qu'élevé dans une société intelligente, on se disait malgré tout que la politique ne consiste pas seulement à résoudre les problèmes de tous les jours, mais à les étudier aussi dans leurs principes, leurs conséquences, dans tout ce qui les rattache aux phénomènes généraux de l'ordre social. La dernière séance académique avait le double intérêt d'une lecture du secrétaire perpétuel, M. Mignet, et du compte-rendu d'un concours qui embrassait les questions les plus diverses : sur la philosophie de saint Thomas d'Aquin, sur le rôle de la famille dans l'éducation, sur les conditions morales et économiques des divers régimes auxquels les contrats nuptiaux ont été soumis en France. Elle avait aussi proposé un prix pour un manuel d'économie politique à l'usage des classes ouvrières, et enfin elle avait offert à tous les esprits hardis cet autre sujet, le plus sérieux, le plus délicat, et non certes le moins intéressant : « Exposer et apprécier l'influence qu'a pu avoir en France sur les mœurs la littérature contemporaine considérée surtout au théâtre et dans le roman. » Si l'on veut prendre une idée du nombre de travaux que provoquent ces concours, il suffit de connaître un fait constaté par l'orateur de l'Académie. Ces diverses questions ont produit soixante-dix-sept mémoires, des mémoires dont quelques-uns sont des livres, qui n'ont pas tous, il est vrai, le même intérêt, mais qui supposent en général de l'intelligence, du savoir et un certain goût du travail de l'esprit. C'est un professeur de l'Université, M. Jourdain, qui a obtenu le prix pour un résumé sur la philosophie de saint

Thomas. Un inspecteur de l'enseignement primaire, M. Rapet, est l'heureux auteur du manuel d'économie politique préféré par l'Académie. M. Barrau a été couronné à son tour pour un traité sur le rôle de la famille dans l'éducation, et à côté de lui un prix a été réservé à un écrit substantiel de M. Prévost-Paradol, qui a su, dans un petit nombre de pages, rajeunir, animer et colorer ce sujet si vieux et toujours nouveau de l'éducation.

Mais l'influence de la littérature sur les mœurs! là est, il nous semble, le grand sujet proposé par l'Académie des Sciences morales et politiques. Un esprit grave et ferme qu'on a pu apprécier ici, M. Eugène Poitou, a essayé de tracer ce tableau, et il a écrit un ouvrage qui a été couronné par l'Académie. M. Poitou s'est livré à cette désolante enquête; il a instruit le procès des productions contemporaines; il a montré en quelque sorte à l'œuvre les dépravations licencieuses de l'imagination. Seulement la littérature est-elle la seule coupable? L'écrivain, l'inventeur a tort sans doute de ne point rester fidèle aux conditions supérieures de son art, et de ne point faire de son talent, quand il en a, l'auxiliaire des idées justes; mais en même temps la société ne le provoque-t-elle pas? N'applaudit-elle jamais à ce qui la corrompt et la diffame? Ne va-t-elle pas battre des mains aux peintures équivoques? Le succès ne s'attache-t-il pas quelquefois aux œuvres sans goût et sans idéal? Enfin, au lieu de trouver dans le sentiment public un juge sévère et incorruptible, l'écrivain ne trouve-t-il pas le plus souvent un complice? Et si quelqu'un osait élever la voix au nom du goût oublié, au nom de l'art méconnu, au nom des lois morales travesties, la société le traiterait peut-être comme un homme à idées fixes, ou plutôt elle ne s'occuperait pas du censeur morose, et elle se remettrait à savourer les exquises corruptions du roman du jour entre la spéculation de la veille et la spéculation du lendemain. Que cet état soit éphémère, on n'en peut douter, et c'est justement dans le tableau tracé par M. Poitou que les écrivains nouveaux peuvent apprendre comment l'art littéraire et la société se relèvent à la fois par un sentiment plus sévère et par un goût plus pur.

Ce n'était là cependant qu'une partie de cette séance académique dont l'un des plus vifs attraits était la lecture de M. Mignet. Le secrétaire perpétuel a lu un éloge de Lakanal, autrefois membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, et l'un des acteurs du drame révolutionnaire de la fin du dernier siècle. Est-ce bien un éloge qu'a lu l'autre jour M. Mignet? C'est du moins un essai substantiel et fin où l'auteur a trouvé quelques traits nouveaux pour peindre encore une fois la révolution française, pour décrire ce torrent qui emportait les hommes et les choses. Lakanal avait eu le malheur de s'associer à bien des actes terribles de cette époque où les hommes furent quelquefois cruels par faiblesse. S'il a mérité d'être après sa mort l'objet d'un éloge au sein de l'Académie, c'est qu'en dehors de certains actes exceptionnels, il fit le moins de mal qu'il put, et cette influence qu'il conservait en se maintenant au niveau des violences du temps, il l'employa souvent en faveur des institutions scientifiques et littéraires de la France. Il se fit un jour le sauveur des monumens publics livrés à la dégradation; il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la fondation de l'Institut. L'empire le rejetait dans l'obscurité; sous la restauration, il allait vivre aux États-Unis, où il se dégoûta un peu de la démocratie américaine. Ce n'est que sous

le dernier gouvernement qu'il rentrait en France, pour y mourir presque à la veille de la république, qu'il regrettait encore, a dit spirituellement M. Mignet, et qu'il n'aurait plus regrettée, s'il avait vu deux fois les mêmes événemens aboutir à la même fin.

Les lettres n'ont plus de fréquens bonheurs, elles ont au contraire des deuils imprévus, qui laissent une indicible tristesse. C'est ainsi qu'on vient de voir s'éteindre tout à coup un des plus brillans esprits, une des plus étincelantes imaginations de ce temps, l'auteur de *Rolla* et du *Caprice*, Alfred de Musset. Ce n'est pas l'âge qui l'a courbé, celui-là, et qui a glacé la vie dans ses veines; il fini sa journée avant que le soir fût venu, et il semble emporter avec lui la grâce d'une génération littéraire. Alfred de Musset ne chantait plus depuis quelques années; il était là pourtant, image survivante d'une jeunesse qu'on ne pouvait se résoudre à croire évanouie. Il vient à peine de disparaître de cette sphère terrestre, et on voit mieux aujourd'hui le vide laissé par ce génie aimable et vigoureux. Ce n'est pas cependant qu'il ait multiplié les œuvres: tout ce qu'il a fait tient en quelques petits volumes. Ses nouvelles occupent moins de place qu'un roman vulgaire; ses vers, on peut les lire en quelques heures; ses comédies, pleines d'une fantaisie éblouissante et d'une capricieuse observation, forment un théâtre qu'on peut porter dans la main: mais ces pages contiennent la plus fine, la plus subtile et la plus énergique essence de la poésie. Dans ces œuvres, il faut citer d'abord *la Coupe et les Lèvres*, les vers de *Namouna* sur don Juan, les poétiques élans de *Rolla*, les quatre *Nuits*, qui forment tout un poème de la passion désolée, *l'Espoir en Dieu*, la satire *sur la Paresse*, *Fantasio*, *le Caprice*, *la Quenouille de Barberine*, etc. Plus jeune que les premiers des poètes contemporains, Alfred de Musset a une physionomie vivante et distincte auprès d'eux. Il a été leur frère puîné par l'âge, il a été leur émule par tous les dons de l'inspiration. Il a eu surtout cette originalité de rester un poète essentiellement français, de continuer en quelque sorte, sous une forme nouvelle, les traditions du génie familier de notre pays. L'auteur de *Frédéric et Bernerette* a du génie français la netteté, la souplesse, l'humeur libre et facile, le tour délié et vif; il y joint une mélancolie fine, une grâce cavalière et tendre, l'accent vibrant de la passion, enfin je ne sais quelle flamme allumée, dans l'origine peut-être, à une lecture de Byron, et bientôt devenue une flamme toute personnelle, jaillissant du foyer intérieur. La spontanéité fut un des dons de ce poète. Ce qu'il sentait, ce qui lui venait à l'esprit ou au cœur, il l'exprimait, et il n'allait point au-delà; il ne cherchait pas à prolonger par des développemens artificiels et déclamatoires l'inspiration qui expirait sur ses lèvres. Lors même qu'il l'aurait voulu, il ne l'aurait pas pu sans doute, tant c'était une nature de premier mouvement, nerveuse, impressionnable, prompte aux défaillances comme aux retours soudains, et c'est ce qui explique sa sobriété en même temps que cette couleur originale et vive de ses œuvres. C'était un esprit français, disons-nous; il ne le montra jamais mieux que dans ces quelques vers du *Rhin allemand*, jetés capricieusement en réponse à la haineuse déclamation d'un obscur rimeur d'Allemagne. Cette fière et charmante réponse d'un poète qui ne se piquait guère de politique ne sauva pas Alfred de Musset en 1848, et n'empêcha pas qu'il ne perdît une pauvre petite place de bibliothécaire. Il est vrai que

cette révolution fut si peu poétique! Elle vengea d'un coup le rimeur allemand, M. Becker, sur le premier poète peut-être de notre temps.

On peut broder aujourd'hui toute sorte de légendes sur l'auteur de *la Confession d'un Enfant du siècle*. La vérité est que, malgré ses dons rares, Alfred de Musset eut de la peine à se faire jour. Pendant longtemps, il eut à souffrir de ses irrévérences du début et de ses apostrophes à la lune. On ne voulait voir en lui que l'auteur de *Mardoche* et des chansons andalouses. Il ne trouva pas toujours dans la littérature l'accueil sympathique dû à un tel talent. En 1833, lorsqu'il publiait dans la *Revue* ses charmans proverbes, *les Caprices de Marianne*, *Fantasio*, etc., on s'en souvient ici, il y eut même plus d'un témoignage d'indifférence et de dédain. Les beautés poétiques et émouvantes de ses *Nuits*, quand elles parurent ici également, n'étaient pas non plus, tant s'en faut, senties par tous. Ses livres alors se répandaient peu, ses comédies paraissaient un jeu futile d'imagination légère, et même lorsque le Théâtre-Français mit la main sur *le Caprice*, — qui ne fut point rapporté de Russie par une comédienne ingénieuse, comme on l'a dit si souvent, — même à cette époque plus d'un habile se demandait encore si le Théâtre-Français ne courait pas une singulière aventure. Dès 1838, quelqu'un, qui connaissait bien les projets et la valeur du jeune poète, l'avait proposé au Théâtre-Français pour renouveler et fortifier son répertoire : la proposition fut froidement accueillie; ne fallut-il pas même une modification considérable dans la constitution du Théâtre-Français en 1847, pour mettre à la scène la première comédie jouée d Alfred de Musset, c'est-à-dire *le Caprice?* Ce n'est qu'à dater d'un certain moment que le souffle a changé, que l'auteur de *Rolla* a trouvé enfin la seule popularité qui convienne à une telle nature de talent, la popularité dans la jeunesse, parmi tous les esprits faits pour goûter les plus exquises délicatesses de la poésie. Alors la mode s'en est même peut-être un peu mêlée, et, comme il arrive souvent, le succès est venu, ce rayon a brillé lorsque ce n'était plus le même homme ni le même poète. Dans ces dernières années, Alfred de Musset avait peu produit. Il avait écrit pourtant, dit-on, un fragment dramatique sur Auguste, et il avait composé une comédie qui devait être représentée à l'époque où la reine d'Angleterre et le roi de Sardaigne vinrent successivement à Paris. Quelque prématurée que soit cette mort, ne pourrait-on dire qu'elle s'adapte assez bien à cette destinée poétique? Qui pourrait imaginer en effet Alfred de Musset vieillissant? Lui-même, il se fût accoutumé difficilement à cette idée, et, s'il se taisait depuis longtemps, il ne voulait pas du moins offrir le spectacle d'un déclin. Il semble que ce soit le privilége de quelques êtres d'élite de disparaître dans cette attitude de la jeunesse. Mais laissons là ces conjectures, qu'il ne faudrait pas pousser trop loin; il est mort, ce charmant génie, et il aurait pu vivre encore, cela n'est point douteux. Il aurait pu vivre s'il n'eût été, comme l'a si bien dit M. Vitet sur son tombeau, une de ces natures venues au monde moins pour se gouverner que pour charmer les hommes. Il a eu des faiblesses, il s'est peut-être trop complu dans cette figure de don Juan si puissamment évoquée par lui : pourquoi mettre du mystère là où il y en eut si peu? Seulement il faut être sobre envers ceux qui ne font de mal qu'à eux-mêmes par leurs faiblesses; il en est tant qui ont des vices profitables, — profitables pour eux s'entend, — et qui ne font de mal qu'aux autres!

Ainsi s'en vont les hommes : Alfred de Musset mourait hier à Paris, un autre écrivain disparaissait presque au même instant à Bruxelles, et si ce n'était pas un poète, c'était du moins un esprit courageux, honnête et sincère. C'était un écrivain qu'on a vu ici même soutenir la lutte au nom du bon sens et des idées modérées dans les momens les plus périlleux des dernières révolutions. M. Alexandre Thomas, qui vient de mourir tristement et obscurément en Belgique, avait quitté volontairement la France depuis plus de six ans; il avait d'abord vécu en Angleterre dans un isolement laborieux. Il avait soutenu, si l'on nous passe le terme, les rudes combats de la solitude; son esprit y avait succombé, et il est allé s'éteindre en Belgique. M. Alexandre Thomas a écrit quelques travaux remarquables, dont l'un est le tableau d'*Une Province sous Louis XIV*. Il a mieux fait, il a laissé dans sa vie d'écrivain un acte honorable et peu connu. A la veille de la révolution de février, il croyait avoir à se plaindre du ministre de l'instruction publique, et il avait écrit une brochure assez vive contre lui. Le jour de la révolution, au lieu de se faire un titre aux yeux des vainqueurs de ses agressions de la veille, il supprimait sa brochure, et il se mettait à son rang parmi les défenseurs de la cause qui venait de succomber.

La Belgique est un petit théâtre où s'agitent depuis quelque temps de grandes questions, celles qui ont le privilége de remuer le plus vivement les esprits, parce qu'elles touchent en définitive aux intérêts les plus élevés des sociétés contemporaines. Entre les partis, il ne s'agit plus même, à proprement parler, de politique; il s'agit des rapports de l'église et de l'état, de l'indépendance et de l'action des deux pouvoirs, des prérogatives et du rôle pratique de chacun d'eux dans l'enseignement, dans l'administration de la bienfaisance. En un mot, il y a un antagonisme qu'on voit éclater à chaque pas, qui a son retentissement dans la presse et soulève tous les jours de vives polémiques, où les droits de la société civile sont soutenus ardemment aussi bien que ceux de l'église. C'est entre ces influences diverses ou hostiles que le ministère actuel, catholique par son origine et par sa nature, modéré d'inclinations, est obligé de maintenir un certain équilibre, ayant souvent à se défendre tout à la fois et contre les intempérances des cléricaux les plus extrêmes et contre les entraînemens d'un libéralisme exalté. Cette situation morale et politique de la Belgique se reflète tout entière dans la sérieuse et forte discussion qui s'est ouverte il y a quelques jours déjà au sein du parlement de Bruxelles à l'occasion d'une loi présentée par le gouvernement pour régler l'existence des établissemens de bienfaisance et déterminer les droits de la charité privée. Cette discussion n'est point finie encore, bien que nombre d'orateurs aient été entendus : — MM. de Theux, Malou, de Liedekerke pour le parti catholique; MM. Rogier, Tesch, Verhaegen pour l'opinion libérale; M. Alphonse Nothomb, ministre de la justice, pour le gouvernement. Il y a plusieurs années qu'on voit cette question de la charité grandir en Belgique, passionner les partis et solliciter une solution. Le cabinet de M. Henri de Brouckère avait élaboré un projet qui était évidemment dicté par un esprit de transaction, et dont le parlement belge fut un instant saisi. Ce projet disparut avec le cabinet qui l'avait préparé, et le ministère actuel à son tour présentait aux chambres il y a un an un nouveau projet, qu'il appelait également une œuvre de conciliation, une œuvre conçue, selon

les paroles de M. de Decker, dans l'unique pensée d'associer les efforts de la charité privée à l'action de la charité publique. M. de Decker demandait que cette grande question fût abordée et résolue en dehors de toute considération de parti. C'était l'illusion d'un esprit sincère et honnête. Les partis, un peu désorganisés depuis quelque temps, ont retrouvé là en effet un champ de bataille. Ce qu'on peut dire du moins, c'est que le pays dans les élections dernières a pu se prononcer en pleine connaissance de cause sur le projet du gouvernement.

La difficulté ne consiste pas précisément dans l'organisation des établissemens publics de bienfaisance, qui est un des objets de la loi aujourd'hui en discussion. Sur ce point, il ne peut y avoir que des dissidences secondaires. La difficulté commence là où il s'agit de préciser les droits de la charité privée, et c'est de la divergence qui s'est produite dans l'interprétation de ces droits qu'est venue la nécessité d'une loi nouvelle, définitive. Les catholiques extrêmes sont pour la liberté absolue de la charité, qu'ils ne séparent pas de la pensée religieuse, d'où elle émane, et partant de là, ils nient la compétence de l'état; ils demandent une sorte de décentralisation universelle de la charité, ils réclament pour les particuliers le droit illimité d'instituer des fondations et d'en confier après eux l'administration à qui bon leur semble. Les dernières conséquences de ce système ne sont point difficiles à apercevoir : l'état n'est plus rien, la main-morte renaît indirectement, les personnes civiles se multiplient, il se forme une puissance indépendante ayant son budget, ses moyens d'action, toute une armée de fonctionnaires spéciaux. Les libéraux, au contraire, ne tiennent nul compte de la pensée religieuse, source première de la charité; ils annullent le droit individuel, ils veulent tout centraliser entre les mains de l'état, et ils arrivent à faire de la charité une chose purement officielle, administrative. Ils ne réussiraient pas même autant qu'ils le pensent en Belgique, s'ils triomphaient, car s'il ne restait plus que l'état, la charité, comme cela s'est vu bien des fois, serait encore ingénieuse à tromper la loi par des fidéi-commis. Le ministère belge a essayé de concilier ces divers systèmes, ou du moins de dégager de cette confusion d'idées contraires une solution supérieure et équitable. Ainsi le projet du gouvernement fait la part du droit individuel en assurant aux particuliers la liberté de créer des fondations et de désigner soit des administrateurs de ces fondations, soit des distributeurs spéciaux des secours institués en faveur des indigens; mais en même temps les droits de l'état sont placés sous la garantie d'un ensemble de dispositions tutélaires propres à prévenir les abus.

Est-ce à dire que le cabinet de Bruxelles ait prévenu tous les abus possibles et surmonté toutes les difficultés? Il a été fait certainement de fortes objections dans la discussion parlementaire, et le gouvernement a tenu compte des plus sérieuses, puisque M. Nothomb vient de proposer divers amendemens, dont l'un consiste à ordonner qu'il sera rendu compte tous les ans aux chambres de la situation des établissemens de bienfaisance. Tel qu'il est, le projet ministériel ne rencontre pas moins l'opposition ardente des libéraux, tandis que d'un autre côté il est soutenu et défendu par les catholiques, c'est-à-dire que les deux anciens partis de la Belgique se trouvent recomposés et de nouveau en présence. Le parti libéral surtout s'est fait une arme du projet de loi sur la charité, qu'il représente aux yeux du pays comme un essai de rétablissement des couvens et de la main-morte, ce qui est une vé-

ritable exagération. Aujourd'hui l'adoption du projet du gouvernement est une question de majorité parlementaire, et cette majorité a soutenu jusqu'ici le cabinet; mais il n'est point douteux que, même après un vote favorable, cette loi restera l'arme de combat des libéraux pour regagner des suffrages dans le pays, et reconquérir le pouvoir qu'ils ont perdu une fois par leurs divisions et par leurs fautes. CH. DE MAZADE.

HISTOIRE DE MADAME DE MAINTENON ET DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS DU SIÈCLE DE LOUIS XIV, par M. le duc de Noailles, de l'Académie française. — M. le duc de Noailles a un tort ou un malheur : le troisième volume de son *Histoire de Madame de Maintenon* paraît neuf ans après la publication des deux premiers. Quel intérêt peut rester ainsi suspendu et se retrouver au bout de neuf ans? Et quelles années! Une grande monarchie tombée, une république apparue uniquement pour servir de tombeau à la monarchie et de berceau à l'empire; tous les fantômes de l'espérance et de la peur évoqués à la fois parmi nous; la société saisie de démence et menacée de ruine. Le siècle de Louis XIV est un bien grand siècle, Mme de Maintenon est dans ce siècle un grand personnage, le livre de M. le duc de Noailles est un très bon livre; mais qui peut s'étonner qu'au milieu de tels événemens et de tels spectacles contemporains Louis XIV et Mme de Maintenon aient disparu? Probablement M. le duc de Noailles lui-même n'y a guère pensé; ce n'est ni de son choix ni presque par son fait qu'il a laissé neuf ans à l'écart son héroïne et son ouvrage. Il y revient et les ramène devant le public, maintenant que la tempête est dissipée et la scène vide. Le public leur reviendra aussi, car bien que, très souvent mis et remis sous ses yeux, le temps et les personnes qui sont le sujet du livre ont toujours droit et pouvoir de l'intéresser, dès qu'il s'intéresse à quelque chose, et le livre est dans une rare et belle harmonie avec son sujet.

Peu de personnages historiques ont été plus débattus et plus diversement jugés que Mme de Maintenon. L'éloge et le blâme, l'encens et l'injure, l'admiration et la haine ont été tour à tour prodigués à sa mémoire, si bien qu'elle est restée comme une sorte de problème, une figure douteuse et obscure, malgré l'éclat qu'elle a jeté et le bruit qu'elle a fait. Nous n'affirmerons pas que M. le duc de Noailles ait complétement résolu le problème et mis fin, sur le caractère de son héroïne, à toute contestation. Il se place hautement à la tête des admirateurs et des amis de Mme de Maintenon, mais il le fait en homme de sens, d'esprit et de goût : en même temps qu'il raconte sa vie avec grand détail, il ne vise point à grandir sa place et son importance; il s'applique plutôt, comme elle le fit elle-même, à contenir qu'à étendre son rôle, et il la peint avec complaisance sans l'étaler avec pompe. C'était une personne essentiellement judicieuse et habilement modeste, qui savait que les prétentions nuisent au succès de l'ambition, et qui excellait à être sans paraître et à s'élever en s'effaçant. M. le duc de Noailles a très bien saisi et reproduit ce trait dominant de son caractère et de sa destinée, l'étendue même de son récit et les développemens dans lesquels il entre à chaque pas le servent dans ce dessein; la prodigieuse fortune de Mme de Maintenon s'accomplit lentement et naturellement dans son livre comme dans l'histoire; on la voit grandir et monter sans effort, sans fracas, presque aussi imperceptiblement qu'étrangement. Il semble qu'en héritant du château de Mme de Maintenon, M. de Noailles

y ait recueilli quelque chose de son prudent et élégant savoir-faire, et, racontée par lui, la veuve de Scarron se trouve un jour la femme de Louis XIV sans qu'on ait été un moment choqué ni même surpris de la transformation.

La vérité n'est pas tout entière dans cet habile tableau, mais il n'y a rien que de vrai : on ne pénètre pas dans tous les replis du cœur et de l'esprit de Mme de Maintenon, on n'assiste pas assez à cette vie intime et secrète qui s'agite au fond de toute âme humaine et qui reste souvent obscure, volontairement ou involontairement, pour la personne même dont elle révèle la vraie nature; mais les événemens et les actions, la conduite et la destinée de Mme de Maintenon, son caractère dans ses rapports avec le monde qui l'entourait, grands ou petits, riches ou pauvres, doctes ou humbles, sa bonté éclairée et active, l'élévation contenue de son esprit, son autorité sensée et douce, la liberté de son jugement dans sa royale servitude, tous ces mérites supérieurs, quoique un peu extérieurs, d'une nature riche et froide, très occupée des autres, par devoir ou par charité, quoique un peu égoïste, sont retracés par M. le duc de Noailles avec un art sincère, et de façon à laisser dans l'esprit des lecteurs une profonde impression d'estime et de bienveillance pour Mme de Maintenon, en les détournant du désir de regarder au-delà de ce qu'on leur montre. C'est un portrait incomplet, mais fidèle, peint en beau, mais ressemblant.

Il y a deux portraits, celui de Louis XIV à côté de celui de Mme de Maintenon : Louis XIV tel qu'on le rencontre à chaque pas dans les galeries de Versailles, roi du monde et dieu de l'Olympe, roi très chrétien, Jupiter, Apollon ou Mars, grand souverain et grande idole, grand conquérant sans être un grand guerrier, sérieux dans les affaires, amoureux de pompes et de fêtes, bien servi par de grands hommes et se servant très bien lui-même, le plus modéré et le plus honnête comme le plus brillant des rois absolus, et en même temps le plus éclatant exemple de l'impuissance du pouvoir absolu à fonder le bon et durable gouvernement des états. M. le duc de Noailles n'a pas expressément tiré cette dernière conséquence, et en lisant son livre on ne peut guère s'en étonner : c'est l'ouvrage, non pas d'un historien éloigné, mais presque d'un contemporain de Louis XIV et d'un grand seigneur de sa cour. Trop sensé et trop éclairé pour conserver aujourd'hui toutes les idées de ce temps, M. de Noailles en a les sentimens, les instincts, les goûts, les mœurs; il y vit en le racontant; il le décrit, il le défend, il l'explique, il l'excuse comme un témoin qui l'a connu et aimé, et qui l'aime encore et n'en parle qu'avec un regret presque personnel, comme on parle de sa jeunesse et de son propre passé. C'est même là un des mérites et des agrémens sérieux de son livre; les jugemens n'y sont pas toujours exempts de prévention et de préoccupation partiale, mais l'impression générale en est naturelle et vraie; ce n'est pas l'appréciation d'un juge indifférent, ce sont les mémoires d'un sage ami.

Cette disposition a entraîné M. le duc de Noailles à agrandir et à remplir de plus en plus son cadre. Autour de Louis XIV et de Mme de Maintenon viennent successivement prendre place toute la cour et tout le siècle. Le titre du livre est exact : c'est bien l'*Histoire de madame de Maintenon et des principaux événemens du règne de Louis XIV*. Peut-être aurait-il mieux valu dire : l'*Histoire de madame de Maintenon et de la société française sous le règne de Louis XIV*. C'est en effet le tableau de la société plutôt que le récit des événemens; les personnages, leurs caractères, leurs mœurs,

leur façon de vivre, leur position et ses vicissitudes, leurs relations, leurs conversations, leurs correspondances, remplissent la scène; les grands faits publics sont le fond du drame, mais non le véritable objet et le principal intérêt du spectacle; le lecteur vit au milieu de ce qu'on est convenu d'appeler *le monde* plutôt qu'au sein de la nation. L'ouvrage a même souvent, comme monument de ce monde qu'il peint surtout, le mérite et l'attrait de la nouveauté. M. de Noailles a mis en lumière et habilement rapproché un grand nombre d'incidens, d'anecdotes, de billets oubliés ou jusqu'ici inconnus, et cette vie familière de la société et de la cour, répandue çà et là dans l'histoire, la rend non-seulement plus amusante, mais aussi plus vraie.

Le premier et le plus intéressant chapitre du volume qui vient de paraître est l'histoire de la célèbre maison d'éducation de Saint-Cyr, fondée en 1686 par Louis XIV et abolie en 1792 par l'assemblée législative. Cette histoire s'ouvre par un édit de Louis XIV, qui veut, dit-il, « en faisant élever dans les principes d'une véritable et solide piété un nombre considérable de jeunes filles issues de familles nobles, et particulièrement de pères morts dans le service ou qui servent actuellement, étendre ses soins jusque dans l'avenir, et jeter les fondemens de la grandeur et de la félicité durable de cette monarchie, » et elle se termine par une lettre du sous-lieutenant d'artillerie Bonaparte : celui qui sera l'empereur Napoléon demande à la république qui se lève vingt sous par lieue, pour ramener auprès de sa mère sa sœur chassée de la maison chrétienne où la faisait élever la royauté qui tombe! Quand les faits parlent si haut, il n'y a qu'à se taire.

A l'occasion de ce chapitre sur la maison de Saint-Cyr, on a fait à M. le duc de Noailles une bien pauvre querelle. On lui a reproché d'avoir emprunté à l'*Histoire de Saint-Cyr*, publiée en 1853 par M. Th. Lavallée, de nombreux passages sans les indiquer soit en note, soit par des guillemets. M. de Noailles avait pris ses précautions contre ce reproche, car en tête du chapitre il avait placé une note générale où il rappelle l'ouvrage de M. Lavallée, et demande la permission de profiter des additions qui s'y trouvent à l'*Histoire de Saint-Cyr*. A quelle histoire de Saint-Cyr? A celle qu'avait écrite et publiée dix ans auparavant, en 1843, M. le duc de Noailles lui-même, et qui est devenue le chapitre Ier du tome III de son livre. Il est vrai que cette première édition, tirée à cinq cents exemplaires, n'avait pas été vendue; mais elle était très connue quand l'ouvrage de Th. Lavallée parut, et l'on y en rencontre plus d'une fois la trace. Si donc il y avait lieu à se plaindre d'emprunts, M. le duc de Noailles aurait le droit de priorité; mais quand deux ouvrages, en se touchant par une seule partie du sujet, diffèrent d'ailleurs à ce point, et pour l'étendue et pour la manière, de telles plaintes sont puériles. On les a poussées bien plus loin : on a reproché à M. le duc de Noailles d'avoir fait des emprunts à La Beaumelle, à Saint-Simon, à Dangeau, comme s'il avait pu prendre ailleurs les faits et les détails qui sont le fond de son livre! Tous les historiens seront désormais tenus d'indiquer au bas de leurs pages toutes les sources auxquelles ils puisent. M. le duc de Noailles aurait pu le faire sans que le mérite propre et original de son livre eût rien à en redouter. V. DE MARS.

V. DE MARS.

LA

QUESTION CHINOISE

I. *The Chineese*, by sir John Davis. — *The Chineese and their Rebellions*, by T. Meadows. — III. *Parliamentary Papers*.

La question chinoise commence à occuper les esprits en Europe. Il y a trois mois, cette question n'excitait par elle-même qu'une médiocre attention : les événemens survenus dans la rivière de Canton semblaient devoir toute leur importance au débat qu'ils avaient soulevé dans le parlement britannique, et la saisie de l'*Arrow* n'était, aux yeux du public, qu'un chétif incident de la lutte engagée entre d'illustres hommes d'état, qu'une petite scène du grand spectacle donné par le jeu viril de ces institutions auxquelles l'Angleterre doit sa puissance et son éternelle jeunesse. Il n'en est plus de même à cette heure : on commence à comprendre que des intérêts communs à tout le monde civilisé pourraient bien être engagés dans cette question, et la France en particulier, malgré la crainte où elle est de tout ce qui risque de troubler le repos et le bien-être dont elle jouit, ne laisse pas de pressentir qu'il pourra y avoir un rôle sérieux et nécessaire à jouer pour elle dans cette grave affaire. C'est qu'en effet, dès qu'une difficulté s'élève entre une nation européenne (1) et le Céleste-Empire, il est rare qu'on ne voie aussitôt entraînés, bon gré,

(1) Il est entendu que dans le cours de ce travail la dénomination d'Européens s'applique à tous les peuples d'origine européenne, et comprend par conséquent les Américains du Nord.

mal gré, dans la querelle tous ceux que les Chinois enveloppent dans la commune et méprisante dénomination de *barbares de mer*. Non qu'ils ne sachent très bien quelle différence existe entre Anglais, Français, Américains, Portugais, Espagnols, etc.; mais dans leur système d'ombrageuse exclusion contre les peuples, quels qu'ils soient, que la navigation met en rapport avec eux, les gouvernans entretiennent avec le même soin contre tous la défiance et la haine populaires, qu'ils veulent toujours être maîtres de déchaîner. Ainsi dans les événemens de cette année a-t-on vu, quoique la querelle ne fût engagée qu'avec l'Angleterre, les Américains obligés de faire respecter à coups de canon leur pavillon outragé, le consul d'Espagne massacré, et le pain empoisonné du boulanger Alum également distribué à tous les consommateurs d'origine européenne. Les Russes mêmes, quoiqu'ils ne fassent point partie des *barbares de mer,* et que des traités spéciaux, dont nous aurons occasion de parler, leur assurent le privilége d'un trafic par voie de terre avec la Chine, ont commencé à essuyer quelques avanies, et si le pavillon français est demeuré jusqu'ici sans insulte, il faut l'attribuer au peu d'étendue de nos relations commerciales avec les ports du Céleste-Empire autant qu'à la ferme attitude de nos forces navales. Hâtons-nous d'ajouter que, fût-il vrai, comme on l'annonce, que le gouvernement chinois, sous la menace du danger qui le presse, offre aujourd'hui à la France, pour les griefs qu'elle a contre lui, des satisfactions séparées, il resterait encore à examiner si ces satisfactions, probablement illusoires, doivent être acceptées, si nous devons croire à ces inspirations momentanées de la peur plutôt qu'aux traditions hostiles d'une politique séculaire.

Il ne faut pas oublier en effet que la situation de l'Europe à l'égard de la Chine n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était il y a vingt ans. Les barbares de mer ne sont plus, comme ils l'étaient alors, admis par l'orgueilleuse tolérance du fils du ciel à un trafic dépendant uniquement de son caprice et de celui de ses mandarins. La guerre de 1842 a fait sentir aux Chinois tout le poids du bras de l'Angleterre, et elle a forcé leur gouvernement de se lier à l'Occident par la foi des traités. La Grande-Bretagne n'ayant rien stipulé pour elle à l'exclusion des autres peuples, les États-Unis n'ont pas tardé à obtenir pour leur commerce des conditions analogues à celles que le commerce anglais avait réclamées. La France enfin, sous un gouvernement aussi soigneux de sa prospérité que de sa liberté, s'est présentée à son tour pour mettre sous la protection des traités tous les intérêts qu'elle avait en Chine. Les négociations, habilement conduites en 1844 par M. de Lagrené, ont eu le double effet d'ouvrir à notre commerce des voies où il s'est trop timidement engagé, et d'assurer aux catho-

liques indigènes le libre exercice de leur culte, en même temps qu'à nos missionnaires celui de leur saint ministère.

En cet état de choses, je me demande si l'Angleterre, soit qu'elle aille faire la guerre, soit qu'il lui suffise d'une imposante démonstration pour obtenir du Céleste-Empire de nouvelles concessions commerciales, politiques et religieuses, doit être seule à poursuivre ce but : je me demande si elle seule a ses intérêts à protéger, sa dignité à maintenir, si à elle seule seront laissés, avec toutes les chances de la lutte, tous les fruits du succès, si enfin il n'y a rien à faire pour la France dans cette grande entreprise. Je sais que nous avons dans les mers de Chine une force navale assez considérable pour agir efficacement, et j'entends dire qu'on l'augmente encore; mais la politique qui dictera ses instructions la tiendra-t-elle spectatrice immobile des événemens, ou lui commandera-t-elle d'y prendre part? Dans ce dernier cas, le seul que je puisse admettre, quelle sera cette part? Quel rôle y aura-t-il à jouer pour nous, quels avantages à recueillir dans cette campagne guerrière et diplomatique, où la place de nos marins à côté des marins anglais sera aussi bien marquée qu'elle l'était devant Sébastopol?

Je me propose d'étudier ces diverses questions; mais, avant de le faire, il me semble indispensable de jeter un rapide coup d'œil sur la situation actuelle de l'empire chinois, sur l'état de ses relations avec les étrangers, et enfin sur les causes qui ont amené la guerre qu'on peut dire maintenant commencée.

I.

C'est un fait aujourd'hui hors de doute que l'empire chinois est entré dans une période de décadence : les voyageurs qui ont visité cet empire, les savans qui ont étudié son histoire, rendent tous là-dessus le même témoignage. Les Chinois éclairés eux-mêmes le reconnaissent, et c'était une maxime favorite du dernier empereur que « le déclin suit infailliblement la prospérité. » Si en effet cette prospérité a été si grande, si un bonheur exceptionnel a permis à cette vaste monarchie de rester seule assise sur son organisation séculaire, tandis que tout était bouleversé et renouvelé autour d'elle, il n'est que trop conforme au cours naturel des choses humaines qu'elle soit atteinte à son tour d'un principe de destruction, minée dans ses fondemens et menacée de ruine.

On fait remonter à la conquête tartare, c'est-à-dire au milieu du XVIIe siècle, les premiers symptômes de cette décadence, qui depuis a suivi une marche si rapide, rapide dans sa proportion avec la longue durée de l'empire chinois. C'est à cette époque qu'une at-

teinte profonde a été portée aux principes qui, pendant tant de siècles, avaient fait la force de la société chinoise, et cette atteinte, jointe à l'inévitable détérioration qui, pour avoir été plus longtemps différée, ne frappe que plus sûrement les œuvres des hommes, a déterminé la crise intérieure à laquelle l'empire est en proie aujourd'hui.

Un des plus récens et des plus profonds observateurs qui ont étudié la Chine, M. Meadows, réduit à trois axiomes politiques les principes constitutifs de cette vieille société :

« 1° La nation doit être gouvernée par les moyens moraux, de préférence à la force physique;

« 2° Les services des hommes les plus sages et les plus capables de la nation sont indispensables à son bon gouvernement;

« 3° Le peuple a le droit de déposer le souverain qui, soit par son activité perverse, soit par sa vicieuse indolence, donne lieu à une oppression tyrannique. »

On comprend que, dans son isolement entre ses hautes montagnes et la mer, l'empire chinois ait pu, pendant une longue suite de siècles, prospérer par la pratique fidèle et régulière de ces maximes, déposées dans son berceau; mais le premier de ces principes, si moral, si sage, qui subordonne la force à la raison, corrompu par la perversité de notre nature, a pu aisément donner aux Chinois ce caractère rusé et perfide que tout le monde s'accorde à leur reprocher. Il excluait en outre le culte des vertus guerrières, et devait rendre les Chinois inférieurs dans cet art des combats qui décide si souvent de la destinée des nations. C'est un fait écrit à toutes les pages de leur histoire.

Pour réaliser la seconde des maximes fondamentales de leur ordre social, le dépôt de toute l'autorité publique entre les mains des plus dignes, les Chinois n'avaient rien imaginé de plus efficace et de plus sûr que de pratiquer sur une échelle immense le système du concours public, le système des examens, qui à cette heure nous donne en France non-seulement des bacheliers et des docteurs, mais nos meilleurs ingénieurs, nos officiers les plus braves et les plus capables. Mais en Chine les examens portaient à la fois sur toutes les branches de savoir nécessaires au gouvernement des hommes, religion, histoire, littérature, art de l'ingénieur, l'art militaire seul excepté, et les élus de ces examens, en recevant les insignes de bacheliers, de licenciés et de docteurs, recevaient le droit de monter de degré en degré jusqu'aux plus hautes fonctions de l'état, prix réservé exclusivement à la supériorité de la capacité et du savoir. Chez un peuple ami de la paix, ce système, loyalement mis en pratique, a dû assurer à la Chine le bienfait d'un gouvernement sage et régu-

lier, et il explique jusqu'à un certain point la longue prospérité du Céleste-Empire. Il y avait en effet, à côté du pouvoir absolu, quelque chose de profondément démocratique, il y avait un éclatant hommage rendu à l'égalité humaine, dans une institution qui permettait au fils du plus pauvre paysan de prétendre, par le seul secours de son intelligence, aux plus hautes dignités de l'empire. Aussi voyait-on les familles, les voisins même se cotiser en faveur d'un enfant qui manifestait d'heureuses dispositions, afin de lui procurer une éducation dont le résultat pouvait couvrir d'honneur ses parens et le lieu de sa naissance. L'enfant allait grossir cette classe de lettrés dans laquelle le gouvernement puisait, par un concours public et ouvert à tous, les agens de son autorité. Une fois admis dans la hiérarchie administrative, on montait de grade en grade jusqu'au faîte de l'édifice social, et on parvenait à siéger dans ces comités de Péking, véritables maîtres de l'empire, dont l'influence sur l'empereur est toute puissante. Ainsi point de droit héréditaire. Au-dessus de la masse nationale, où tous sont égaux, l'aristocratie de l'intelligence accessible à tous, dépositaire de tous les pouvoirs, essentiellement viagère, et n'excitant aucune de ces jalousies qui, dans nos sociétés européennes, ont enfanté de si fréquentes et si grandes commotions.

Mais après l'invasion tartare tout a changé; la force a commencé à se substituer au droit; les nouveau-venus ont réclamé pour eux la moitié des emplois publics, au seul titre de nation conquérante, et cette première atteinte une fois portée au principe salutaire du concours public, le jour a dû arriver, et il est arrivé, où la sincérité des examens a disparu, où il n'est resté debout que leur appareil pédantesque, où la nation a été gouvernée par d'autres hommes que les plus sages et les plus capables.

Quant au troisième principe de la constitution chinoise, à ce droit concédé au peuple de déposer un souverain inappliqué ou vicieux, ce ne pouvait être qu'une garantie cherchée pour des cas nécessairement assez rares. Le trône en effet ne passe point par droit héréditaire du père au fils; il suffit que le souverain sorte des rangs de la famille impériale, et quel que soit du reste le fastueux appareil de son despotisme, il est tellement entouré, circonvenu, qu'il est plus près d'être un instrument qu'un maître absolu. Toutefois, pour le cas toujours possible de l'exercice abusif d'un pouvoir sans contrôle, les Chinois, gens prévoyans, ont voulu sans doute justifier d'avance par un principe écrit et les résistances ouvertes que ce pouvoir soulève et les secrètes révolutions de palais, que dans leur respectueux et prudent langage ils abritent sous la volonté du ciel.

Mais il est inutile de remonter à ces principes plus ou moins sages,

plus ou moins fidèlement pratiqués, pour expliquer la décadence de l'empire chinois; prenons-la pour un fait patent, manifeste, et qui frappe les yeux comme la lumière. Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui une immense corruption déborde sur tout l'empire, c'est que la détresse financière y est extrême, et que l'argent y devient chaque jour plus rare; c'est que les sociétés secrètes, de tout temps redoutables au pouvoir, y ont acquis une puissance d'organisation plus que jamais menaçante; c'est qu'enfin depuis quatre ans une insurrection qui n'a pu être vaincue tient en échec les forces impériales et siége en souveraine à Nanking, la seconde des capitales de la Chine.

Il y a sans doute bien peu de nos lecteurs à qui nous ayons quelque chose à apprendre en leur parlant de la corruption qui existe chez les Chinois. Chacun sait à quels excès de sensualisme grossier et de dépravation intellectuelle ils se laissent aller, héritage séculaire de l'incrédulité religieuse dans les classes supérieures et de la plus abjecte idolâtrie dans les classes populaires. Ce sont là des plaies honteuses, mais avec lesquelles on a vu souvent des empires prolonger leur existence pendant des siècles. Je n'entends parler ici que de cette corruption administrative, judiciaire, gouvernementale, comme on l'appelle, portée aux derniers excès, selon le témoignage unanime des contemporains.

J'en pourrais citer avec eux de plus nombreux exemples; un ou deux me suffiront. Je disais tout à l'heure comment c'est une des traditions les plus anciennes et les plus vénérées de l'empire, et l'un des fondemens mêmes de sa constitution, de ne confier les fonctions publiques qu'aux plus dignes, et comment la solennelle épreuve des examens a été instituée pour justifier de la capacité de ceux qui concourent à cette carrière. Eh bien! voilà qu'aujourd'hui, tout en conservant la forme, devenue illusoire, des examens, ces fonctions, prix de l'intelligence et du travail, sont vendues avec une scandaleuse publicité. Il y a le marché aux emplois; les besoins du trésor épuisé le commandent. Comprend-on à quel point l'organisation sociale se trouve altérée par ce trafic, et quels bouleversemens il prépare!

Autre témoignage de cette même corruption. Par respect pour l'un de ces principes de morale fastueusement inscrits au frontispice de la législation chinoise, la culture du pavot et le commerce de l'opium sont formellement interdits. Le fils du ciel, le père des peuples, dans sa sollicitude pour la grande famille confiée à ses soins, ne veut pas lui permettre l'usage de ce poison si dangereux et si recherché! La loi donc proscrit l'opium; mais il n'y a pas un point des immenses côtes du Céleste-Empire où l'opium ne soit l'objet d'une contrebande que rien ne gêne, que les mandarins au contraire encouragent, parce

qu'elle les enrichit. Ainsi la contrebande se joue avec effronterie d'une des menaces les plus solennelles de l'autorité souveraine, et pousse les peuples à l'abrutissement, dont la loi a voulu les préserver. Ajoutons que, par une juste rétribution de la Providence, cette prodigieuse consommation de l'opium devient aujourd'hui, par l'exportation des métaux précieux qu'elle occasionne, une des causes de la ruine financière de l'empire.

Tout d'ailleurs contribue à cette ruine. Ainsi les monopoles que le gouvernement s'est réservés ne lui rendent plus qu'un revenu insignifiant. S'il en est un dont les produits semblent ne devoir jamais se tarir, c'est assurément celui du sel, denrée de première nécessité et toujours assurée d'un bon débit au milieu des innombrables populations de la Chine. Eh bien! ce monopole même est un de ceux que l'on ne sait plus à qui affermer. Il a fallu que l'empereur imposât d'office la ferme du sel à des négocians enrichis dont il convoitait la dépouille, à peu près comme en d'autres pays on concède à une compagnie de chemin de fer qui prospère la faveur d'un embranchement onéreux. Or ce don n'est rien moins que la ruine du malheureux négociant à qui on l'inflige : en même temps qu'il doit satisfaire aux exigences impitoyables du fisc, il doit solder les mandarins locaux chargés de la police, sans le secours desquels il n'y a point de monopole, et ceux-ci, après l'avoir rançonné, reçoivent d'une autre main pour le laisser dépouiller. Entre mille preuves de la pénurie du trésor impérial, en apporterai-je une autre, et des plus frappantes? On l'a vu, en ces derniers temps, hors d'état de fournir les fonds nécessaires aux travaux publics de première nécessité. Le Grand-Canal était à sec. Le Fleuve-Jaune, le fléau de la Chine, cette Durance gigantesque, avait rompu ses digues et inondé d'immenses étendues de pays riche et cultivé. Rien de tout cela ne se réparait, et pourtant les populations mécontentes étaient bien autrement surchargées d'impôts qu'à l'époque, encore peu éloignée, où les travaux hydrauliques, juste sujet d'orgueil pour la Chine, s'exécutaient partout avec tant de soin, d'intelligence et de splendeur.

C'est que depuis que les mandarins paient deniers comptans leurs emplois, ils se remboursent en faisant entrer dans les coffres de l'empire le moins qu'ils peuvent de l'argent qu'ils recueillent. Tout leur est bon pour s'enrichir. La justice surtout est entre leurs mains une source d'odieux profits. Aussi l'autorité est-elle partout avilie, et les fonctions publiques, auxquelles s'attachait naguère une considération si haute, ne sont-elles plus que l'objet du mépris et de la haine. Naguère les mandarins étaient l'élite de la nation chinoise; portés au rang qu'ils occupaient par un concours libre et public, entourés de l'estime générale et d'une sorte de prestige populaire, ils n'a-

vaient qu'à faire entendre leur parole grave et sage pour obtenir une respectueuse obéissance. Aujourd'hui le moindre lettré se regarde comme moralement supérieur à ces hommes sortis on ne sait d'où, et acquéreurs de fonctions qu'ils étaient indignes de remplir. Malgré le caractère dont ils sont revêtus, leur parole est sans force et sans influence, et lorsqu'ils veulent pratiquer leurs exactions, on leur résiste. De là un fait étrange, un nouveau trait qui caractérise tristement cette période de décadence où la Chine est entrée. N'ayant pas de force publique à leurs ordres dans un pays où jusqu'à présent le gouvernement par la violence a été considéré comme un déshonneur, ces indignes magistrats ont employé un de ces expédiens détestables auxquels la tyrannie aux abois a seule recours. On les a vus armer et prendre à leur solde les oisifs, les débauchés, tout le rebut de la population des villes, et leur faire ainsi contracter des habitudes de rapine et de violence dont ils n'ont pas tardé à devenir eux-mêmes les premières victimes.

Les sociétés secrètes enfin ont apporté à l'œuvre de destruction leur contingent de dissolvante et infatigable activité. L'origine de ces sociétés remonte à la conquête tartare, conquête qui a froissé tous les instincts des Chinois. On sait comment elle s'accomplit. C'était en 1644. Une insurrection avait éclaté et menaçait l'empereur dans Péking même. Celui-ci, désespérant trop tôt de sa cause, immole sa fille de sa propre main et se tue. Au même moment, un général fidèle amenait à son secours les tribus mantchoues, qui, bien montées et aguerries, balayèrent l'insurrection devant elles; mais au milieu du désordre, trouvant le trône vacant, les Tartares d'alliés devinrent conquérans. A l'exception de l'île de Formose qui se défendit longtemps, la résistance des Chinois fut à peu près nulle, mais le patriotisme humilié continua à protester sourdement, et de nombreuses sociétés secrètes, toutes dirigées contre la domination tartare, se formèrent et se sont perpétuées jusqu'à nos jours, favorisées par ce goût inné des Chinois pour l'association, qui, appliqué aux arts pacifiques, en fait les premiers commerçans du monde. La plus importante de ces sociétés, celle de la Triade, comprenait de nombreux adeptes, surtout dans les provinces méridionales de l'empire. Ces adeptes, comme dans toutes les associations de ce genre, se promettaient avant tout un secret inviolable, puis aide et secours mutuel, et les engagemens qu'ils avaient ainsi contractés, en rompant ou en affaiblissant leurs liens de famille, en faisaient les soldats naturels des insurrections futures.

Le bon gouvernement des premiers empereurs tartares ne fournit à ces sociétés l'occasion de trahir le secret de leur existence que par quelques actes isolés d'un obscur brigandage; mais lorsque toutes

les causes que nous avons énumérées commencèrent à se faire sentir, il fut facile de prévoir le rôle qu'elles allaient être appelées à jouer. La guerre avec les Anglais en 1840 vint ajouter un nouveau grief à tous ceux que les patriotes conservaient contre la race tartare. Les Chinois se croient supérieurs à tous les autres habitans de la terre. L'immensité de leur empire, de l'empire du milieu, quand on l'oppose aux dimensions modestes que les autres états occupent sur la carte, les longues traditions de leur histoire, leur civilisation raffinée, et qui sur tant de points a devancé la nôtre, tout contribue à augmenter leur orgueilleuse confiance. A leurs yeux, le fils du ciel est bien l'empereur universel, à qui tous les autres empires doivent hommage. La cour de Péking s'efforce d'entretenir cette opinion, qui grandit l'empereur et consolide son pouvoir en le mettant au-dessus de tout ce qui est terrestre, et pour cela elle n'a rien imaginé de mieux que de s'isoler du reste du monde et d'isoler tout l'empire avec elle. De là les édits qui interdisent aux Chinois de quitter leur pays sous peine de mort, édits qui subsistent toujours, quoique bien peu observés aujourd'hui. De là aussi les entraves apportées au trafic étranger, la jalousie avec laquelle les navires européens ont toujours été écartés, malgré le goût naturel aux Chinois pour le commerce et leur connaissance parfaite des avantages qu'ils pourraient en retirer.

Mais cet isolement ne pouvait pas durer toujours. On ne peut plus de nos jours, avec la connaissance exacte que nous avons de notre globe, quand la vapeur a tellement diminué les distances, mettre en quarantaine matérielle et morale une nation de trois cent cinquante millions d'âmes. Aussi avons-nous vu du côté de terre l'empire chinois enveloppé et menacé peu à peu par la puissance russe, tandis que les Anglais, sur toute l'étendue du littoral, ont remporté sur les armées et les flottes impériales de faciles victoires. Rien n'a plus contribué que cette guerre à irriter le vieux patriotisme chinois. On ne pardonne pas aux Tartares leurs honteuses défaites, toutes ces villes prises avec tant de promptitude et de facilité, ce traité imposé sous les murs de Nanking et si vite accepté, ce traité par lequel le fils du ciel s'est abaissé jusqu'à payer tribut aux barbares. La nouvelle s'en est rapidement propagée dans tout l'empire, portée jusqu'aux extrémités les plus reculées par les bateliers du Yang-tze-kiang et du Grand-Canal, témoins oculaires de ces événemens, et le prestige impérial en a été singulièrement affaibli.

A toutes ces causes réunies, misère, corruption de l'autorité, amoindrissement du gouvernement, vint s'en joindre encore une autre : le vieil empereur mourut. Or en Chine le changement de règne est presque toujours une époque d'agitation et de trouble.

Tout était prêt pour une insurrection, il ne fallait plus qu'un mot d'ordre et un homme; ils se présentèrent bientôt.

L'homme s'appelle Hung-tze-tzuen; l'idée, c'est une réforme religieuse, bientôt transformée en révolution politique.

Qu'on nous permette de donner quelques détails sur cet événement, qui, au milieu de tous ceux dont l'Europe a été agitée dans ces dernières années, a passé preque complétement inaperçu.

Un des faits les plus caractéristiques de la situation actuelle de la Chine est que le chef de cette vaste insurrection ne soit autre qu'un bachelier refusé.

Hung-tze-tzuen est né en 1813 dans le voisinage de Canton. Son père était cultivateur. Comme il témoignait du goût pour l'étude, ses parens se cotisèrent, selon l'usage, pour l'envoyer à l'école, où il resta jusqu'à l'âge de seize ans. On l'employa alors à la garde du bétail; mais il se dégoûta bien vite de cet humble métier, et devint maître d'école de son village. Désirant parcourir la carrière des lettrés, il passa avec succès ses premiers examens dans la ville de son district, et se rendit plusieurs fois à Canton, chef-lieu de la province, afin de s'y préparer à prendre le grade de bachelier. Il lui arriva (on croit que ce fut en 1833) d'entendre en cette ville un missionnaire européen qui prêchait dans la rue. Au même temps, un de ses compatriotes, converti au protestantisme, lui mit entre les mains quelques livres religieux écrits en langue chinoise, et contenant des chapitres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, mêlés de réflexions. Il se contenta alors de parcourir ces livres, et les plaça dans sa bibliothèque. Ce fut en 1839 qu'il essuya un échec définitif dans l'épreuve du baccalauréat : il en tomba malade, et eut une série de rêves et de visions qui le firent regarder comme fou par ses amis.

Il venait d'assister aux graves événemens de Canton et à la guerre de l'opium, lorsqu'en 1843 il retourna aux livres qu'il n'avait fait que parcourir, et se mit avec un de ses amis à les étudier. Cette étude exalte son imagination : les lambeaux du christianisme offerts à ses regards lui apparaissent comme la doctrine de vérité, et lui apportent la clé de ses visions mystérieuses; il demeure convaincu que son âme a été appelée au ciel auprès de Dieu le père, de qui il a reçu la mission de réformer la religion des Chinois et de remplacer le culte des idoles par celui du vrai Dieu. Les mouvemens d'Hung-tze-tzuen deviennent assez confus jusqu'en 1847, où on le voit suivre à Canton les instructions de M. Roberts, missionnaire américain. Le spectacle lui est alors donné d'une expédition anglaise remontant la rivière pour obtenir réparation d'une clause violée du traité, et il assiste en même temps à une levée en masse de toute la

province pour repousser l'agression des barbares. M. Meadows, dont le curieux ouvrage nous fournit tous ces détails, ne doute point que le mouvement si aisément imprimé à cette immense population n'ait donné au visionnaire l'idée de ce qu'il pouvait entreprendre. L'apostolat de Hung-tze-tzuen commence. Il s'est retiré dans la province de Kouang-sé, la plus méridionale de l'empire, et là il réunit autour de lui un nombre assez faible d'abord de sectaires, qui ont pris le nom d'*adorateurs de Dieu*. La doctrine qu'il leur prêche est celle des livres chrétiens qui ont été mis entre ses mains, et qu'il interprète à sa manière. Il se croit assez fort pour tenter avec ses adeptes une sorte de croisade contre les idoles. Bientôt se joignent à lui deux nouveaux illuminés, qui eux aussi prétendent, dans leurs convulsions nerveuses, recevoir du ciel des révélations. Yang et Seaou, plus connus dans la suite sous les noms de princes de l'est et de l'ouest, entendent partager avec Hung-tze-tzuen la direction de la progagande, jusqu'alors purement religieuse; mais Hung-tze-tzuen, par la supériorité de son intelligence et de son éducation, par l'enthousiasme vrai ou faux dont il paraît inspiré, reste le chef de la révolution qui se prépare : il prend le titre de second fils de Dieu, qui lui a accordé la faveur d'une entrevue spirituelle. Les princes de l'est et de l'ouest se contentent de proclamer, l'un que Dieu le père, lorsqu'il vient sur la terre, parle par sa bouche, l'autre que c'est lui qui est l'interprète du Seigneur Jésus. Les soins de la politique semblent être le partage plus spécial de ces deux prophètes inférieurs.

La province de Kouang-sé était habitée par diverses couches de population que le temps avait superposées les unes aux autres. Il y avait d'abord la race indigène, demeurée toujours à peu près indépendante dans ses montagnes; puis, à diverses reprises, s'étaient accomplies des immigrations de Chinois du nord, et en dernier lieu étaient venus du littoral de la province de Canton des milliers de nouveaux habitans, faisant partie de ce qu'il y a de plus remuant et de plus entreprenant dans la nation chinoise. Ce fut parmi ceux-ci que la secte des *adorateurs de Dieu* trouva ses premiers adeptes. Ses progrès étaient encore assez obscurs, lorsqu'une querelle de village, née à l'occasion d'une fille à marier, vint soudainement accroître sa force et son importance. Les Chinois cantonnais, dans cette querelle, appelèrent à leur secours les *adorateurs de Dieu* dispersés dans les villages voisins; ceux-ci répondirent à leur appel, et d'une victoire gagnée en commun sortit bien vite la fraternité religieuse.

Jusque-là les mandarins avaient assisté d'un œil indifférent à la propagation de la nouvelle doctrine; mais lorsqu'ils virent des fa-

milles entières quitter leurs demeures pour aller se ranger sous des chefs qui s'arrogeaient l'autorité temporelle en même temps que la spirituelle, ils comprirent le péril. L'ordre est donné d'arrêter Hung-tze-tzuen; mais les exécuteurs de cet ordre sont repoussés par la force, et l'insurrection (car à partir de ce moment on ne peut lui donner d'autre nom) voit de tous côtés ses rangs se grossir. Elle se recrute avant tout dans les sociétés secrètes, qui se sont formées il y a deux cents ans pour repousser le joug des Tartares, et qui depuis lors, avec une persévérance infatigable, ont perpétué de génération en génération leur existence; ce sont ensuite les équipages d'une de ces flottes de hardis pirates auxquels le gouvernement impérial laisse infester la mer pour en délivrer la terre, et qui, échappés à la destruction de leurs navires coulés ou pris par les Anglais, viennent apporter à l'insurrection leur audace, que rien ne fait reculer; ce sont enfin ces mécontens de toute classe que fait le despotisme par ses caprices et ses violences, et qui, invisibles aux jours où les choses vont bien pour lui, semblent sortir par milliers de dessous terre quand l'occasion leur est fournie d'exercer contre lui leur haine et leur vengeance. Quoi qu'il en soit, une armée de quinze mille combattans se trouva rassemblée alors autour des *princes du ciel,* mystique et pompeuse dénomination que s'étaient attribuée les nouveaux apôtres.

Du mois de novembre 1850 au mois de mars 1853, l'armée insurgée a eu à lutter contre toutes les forces de l'empire; ce n'ont été que marches et contre-marches, villes prises et reprises, édits sur édits publiés par la cour de Péking pour dégrader de hauts dignitaires peu fidèles ou peu capables, bulletins magnifiques de victoires ressemblant fort à des défaites, et pour dernier résultat les princes du ciel arrivant sous les murs de Nanking à la tête de quatre-vingt mille hommes. Cette grande cité, la seconde de l'empire, fut forcée de les recevoir dans ses murs, et ils y signalèrent leur entrée en massacrant de sang-froid vingt mille Tartares qui n'avaient pas su la défendre : revanche atroce du patriotisme chinois contre la race étrangère! Cependant la prise de Nanking rendait les insurgés maîtres du Yang-tze-kiang, le fils de la mer, ce fleuve immense qui, descendu des montagnes du Thibet et navigable dans la plus grande partie de son cours, traverse la Chine de part en part, fournissant la voie d'un commerce prodigieux. En même temps ils tenaient en leur pouvoir le Grand-Canal, par lequel toutes les denrées du midi, et en particulier les grains et le sel, double objet du monopole impérial, remontent dans les provinces septentrionales de l'empire. Et il faut ajouter qu'ils avaient parcouru la moitié de la route qui sépare Péking du berceau de l'insurrection.

J'ai dit tout à l'heure comment ils comptaient dans leurs rangs grand nombre d'hommes appartenant à la population amphibie de la Chine du sud, la plupart familiarisés avec le métier de pirates. Ces hommes ne tardèrent pas à organiser de puissantes flottes, qui, remontant le fleuve et ses affluens, étendirent au loin la domination des princes du ciel, et qui, en même temps qu'elles approvisionnaient l'armée, préparaient les ressources nécessaires à la grande marche que les insurgés méditaient sur Péking, dans le dessein avoué de renverser la dynastie impériale. Maîtres des cours d'eau, ils étaient maîtres du pays, et du haut de leur citadelle de Nanking ils rayonnaient à l'entour dans toutes les directions, interceptant et les corps de troupes qui essayaient de se rassembler contre eux et les ordres que l'empereur envoyait aux provinces du sud, et qu'il fut bientôt réduit à expédier par mer. Qu'allait-il arriver s'ils devenaient aussi maîtres de la mer? C'était la grande crainte des mandarins. Aussi les vit-on réunir tous leurs efforts pour fermer l'embouchure du Yang-tze-kiang. Et comme leur marine nationale leur inspirait assez peu de confiance, ils eurent l'idée de recourir à des navires et à des bras européens. Il y avait là un éclatant aveu de leur position désespérée. Seulement c'eût été trop s'abaisser que d'invoquer ouvertement les secours des barbares, et le gouvernement impérial crut sauver sa dignité en proposant aux agens anglais de lui louer les navires de la station, les bateaux à vapeur surtout, dont il se promettait la plus efficace assistance. Au défaut de ces navires, qui lui furent refusés, les mandarins allèrent chercher à Macao quelques lorchas portugaises, auxquelles ils joignirent un certain nombre de navires de commerce armés en guerre par des aventuriers anglais, américains et autres. Il ne paraît pas que cette flottille, avec ses étranges élémens, ait été d'un grand service au Céleste-Empire. Si les insurgés n'allèrent pas se mesurer avec elle, je ne crois pas que ç'ait été par suite de la crainte qu'elle leur inspirait; c'est plutôt, à ce qu'il me semble, afin d'éviter le péril qu'il pouvait y avoir pour eux à se rencontrer sur le littoral ou sur mer avec le commerce et les marines européennes.

Il y avait un grand intérêt pour les représentans des puissances étrangères à se rendre à Nanking, pour juger par eux-mêmes du caractère et de la force de cette redoutable insurrection, pour voir de leurs propres yeux cette Chine nouvelle, avec laquelle bientôt peut-être on aurait à établir des relations tout autres que celles qu'on avait entretenues avec le vieil empire; mais l'accueil fait à la diplomatie européenne n'eut rien d'encourageant. On trouva une politesse extrême, mais pleine de circonspection et de réserve, le soin le plus attentif à éviter toute cause de conflit, mais le refus con-

stant d'entrer en rapport avec qui ne reconnaîtrait pas dès l'abord la prééminence des princes du ciel sur toutes les puissances de la terre. L'orgueil était le même dans ces chefs insurgés, dont le triomphe était encore incertain, que dans le despote aux abois qui tremblait à Péking sur son trône. Ils ne voulaient rien devoir aux barbares, de peur de heurter le sentiment national et d'affaiblir le prestige de leur autorité naissante, à l'heure même où ils venaient bouleverser la religion, et avec elle toutes les institutions de leur pays!

Quelle était cette religion nouvelle destinée à remplacer les superstitions de la Chine idolâtre? Ce fut un objet curieux d'étude pour les Européens admis à converser à Nanking avec les *adorateurs de Dieu*. Malheureusement les notions qu'il leur a été donné de recueillir sur ce grand fait sont évidemment incomplètes et confuses, si toutefois il n'est plus vrai de dire que c'est le nouveau culte lui-même qui n'est qu'un emprunt incomplet et confus fait au christianisme. Le renversement des idoles paraît être l'acte religieux par excellence des nouveaux sectaires. Partout elles sont tombées sous leurs coups; puis ils ont proclamé un seul Dieu, Dieu le père, celui dont ils se disent les adorateurs. Appropriant grossièrement aux besoins de leur cause le dogme mystérieux et sublime de la Trinité, ils ont donné à Jésus-Christ Hung-tze-tzuen pour frère, et fait du prince de l'est le Saint-Esprit. Ces traits suffisent pour indiquer de quelle façon ils entendent le christianisme. La morale leur en est-elle mieux connue que le dogme? M. Meadows, qui était l'interprète de la mission anglaise à Nanking, raconte à ce sujet une anecdote assez curieuse. Au milieu d'une conversation froide et embarrassée qu'il avait avec l'un des princes du ciel, l'idée vint à celui-ci de lui demander s'il connaissait les règles divines. « Ne sont-elles pas au nombre de dix? répondit M. Meadows. — Certainement, répliqua avec empressement son interlocuteur. » M. Meadows ayant alors commencé à réciter les commandemens de Dieu, « — les mêmes que nous! s'écria avec joie le prince du ciel en l'interrompant; les adorateurs d'un seul Dieu sont tous frères. »

La curiosité des visiteurs européens ne se borna pas à s'enquérir des idées au nom desquelles s'accomplissait la révolution tentée par les insurgés; ils voulurent aussi connaître leurs ressources et leur organisation militaires. Ici encore ils trouvèrent dans la pratique une assez étrange manière d'entendre le christianisme. — Attendu que toute chose au monde appartient à Dieu et à ses envoyés, les princes du ciel mettaient la main sans scrupule sur tout ce qui pouvait leur servir à conduire la guerre. Des hommes valides qu'ils rencontraient, ils faisaient partout des soldats, et de leurs familles des

otages (1). On comprend que ce moyen de recrutement ait bien vite grossi leur armée, qui est partagée régulièrement en plusieurs corps, chacun de treize mille hommes, mais subdivisés à l'infini, et ne portant pas dans leur manière de combattre l'ordre qui préside à leur organisation hiérarchique. En visitant leurs campemens à Nanking et autour de la ville, on les trouva en général mal armés, n'ayant pour la plupart que des sabres et des piques, peu de fusils et presque tous à mèches, avec de petits canons portés à bras. Cependant au siége de Shangaï on put remarquer que l'armement des troupes était meilleur : les fusils à deux coups et les *revolvers* même n'étaient pas rares aux mains des insurgés. Leur meilleure artillerie, comme chez les Chinois en général, était celle de leurs jonques, dont plusieurs portaient des pièces d'un assez fort calibre.

Mais la possession de Nanking n'était pas le terme où tendait l'ambition des vainqueurs *aux cheveux longs ;* les insurgés ont adopté cette mode pour protester contre le caprice tyrannique des Tartares, qui, lors de la conquête, firent aux Chinois une loi de se raser. Ils n'attendaient que le moment de se porter sur Péking, pour y renverser la dynastie régnante. L'armée qui s'ébranla pour cette audacieuse expédition marcha d'abord de succès en succès, en dépit de tous les obstacles, et arriva jusqu'à Tsin-hae, à trente lieues seulement de la grande capitale du nord; mais là elle trouva devant elle la cavalerie mantchoue et les hordes nomades de la Mongolie, que l'empereur aux abois avait appelées de leurs déserts, comme sa dernière espérance. Les insurgés, au milieu des plaines de Petcheli, se trouvèrent impuissans contre cette cavalerie exercée, et, après un séjour de trois mois à Tsin-hae, ils opérèrent en février 1854 leur retraite sur Nanking. L'empereur était sauvé : la cavalerie tartare, par qui sa race fut portée sur le trône en 1644, venait de l'y maintenir. Cependant ce moyen extrême de salut ne témoigne-t-il pas pour l'empire chinois d'un extrême danger? Et en présence de ce qu'ont pu faire, pour couvrir Péking, quelques milliers de Tartares, ne peut-on se demander ce qui arrivera, si jamais la formidable puissance qui touche aux frontières de la Chine, qui tient sous ses lois des hordes si nombreuses de cette rapide cavalerie, conçoit la pensée de les lancer jusque sous les murs de la ville impériale pour y accomplir, sur ce point du globe, les projets de sa vaste ambition?

(1) Ces familles furent d'abord traitées avec de grands égards, et on leur assigna à Nanking un quartier spécial, où nul ne pouvait pénétrer sous peine de mort; mais cette protection ne tarda pas à leur être retirée, et l'un de nos missionnaires raconte que, dans l'hiver de 1855, la ville de Nanking fut subitement assourdie par un bruit infernal de pétards et de tamtams, annonçant le mariage d'un grand nombre de soldats insurgés avec des femmes ou des filles dont les maris ou les pères avaient péri sans doute pendant la guerre. Plusieurs centaines de ces malheureuses aimèrent mieux se donner la mort que de consentir à ces noces sauvages.

Ce péril, nous le croyons, est éloigné encore. Cependant il est impossible de ne pas reconnaître que l'insurrection dont nous venons d'esquisser l'histoire, par son étendue, par sa durée et surtout par son caractère, prépare quelque chose de nouveau pour l'avenir de la Chine. Bien d'autres insurrections, et de victorieuses même, ont éclaté avant celle-là dans le Céleste-Empire; mais c'était uniquement contre le pouvoir et ses dépositaires qu'elles étaient dirigées, elles n'avaient point pour mobile des idées, et des idées surtout venues de l'Europe : car enfin, malgré tout le grossier mélange par lequel les princes du ciel ont défiguré les dogmes qu'ils ont empruntés au christianisme, malgré l'étrange manière dont ils ont adapté sa morale à leur politique de subversion et de conquête, il n'en reste pas moins vrai que l'unité de Dieu, que la divinité du Christ, que les préceptes du décalogue ont été proclamés par eux et comme inscrits sur leurs bannières, et que ces principes d'une religion nouvelle ont parcouru triomphalement la Chine au milieu des idoles renversées, depuis l'extrémité méridionale du Kouang-sé jusqu'aux environs de Péking. Dans ces doctrines ainsi prêchées par la voix de l'émeute, les populations chinoises ont-elles reconnu quelque chose de la religion divine obscurément et fidèlement pratiquée sur divers points de l'empire et confessée par nos missionnaires, qu'elles ont vus si souvent souffrir et mourir pour elle? L'apostolat mensonger de Hung-tze-tzuen aura-t-il pour effet d'ouvrir une route plus large à ces héros de la charité, pour répandre les véritables enseignemens de l'Évangile? Il serait aussi téméraire de le nier que de l'affirmer, comme aussi il n'est peut-être pas défendu de croire que l'ébranlement violent donné à l'empire par cette dernière insurrection, que l'immense anarchie qui en a été la suite pourraient bien préparer les Chinois à recevoir, avec la civilisation étrangère, des lois plus douces et plus équitables.

Achevons en deux mots ce qu'il nous reste à dire de la situation actuelle des insurgés. Après avoir échoué dans leur marche sur Péking, ils se retirèrent sur le Yang-tze-kiang, et depuis lors ils s'y sont toujours maintenus. Hung-tze-tzuen occupe toujours Nanking, entouré de forces considérables et opposant son gouvernement à celui de l'empereur. En arrière du Yang-tze-kiang, le pays est dans le désordre et la confusion : les troupes impériales sont rentrées en possession du littoral, elles ont repris Amoy et Shanghaï (1), et Canton, où le voisinage des Anglais et la turbulence de la population les forcent d'entretenir une garnison nombreuse, n'est jamais sorti

(1) On n'a pas oublié qu'au siége de cette ville les troupes impériales furent puissamment aidées par les équipages des bâtimens de guerre français *la Jeanne d'Arc* et *le Colbert,* engagés dans la lutte à la suite de circonstances qu'il serait trop long de rapporter.

de leurs mains; mais autour de Canton, dans ces provinces toujours les moins soumises de l'empire, l'insurrection soutient contre les mandarins une lutte continuelle, et l'on n'entend parler que des châtimens effroyables ordonnés contre les rebelles, ou ceux qui sont censés l'être, par les dépositaires de l'autorité impériale. Ces châtimens ne sont rien moins que des massacres, dans lesquels innocens et coupables sont confondus, quelquefois à dessein par cupidité et par vengeance, quelquefois par simple insouciance.

Les pauvres Chinois catholiques ne pouvaient manquer d'être enveloppés dans ces sanglantes exécutions. Le nom du Christ, invoqué n'importe à quel titre par les insurgés, devait être un grief contre ses serviteurs les plus inoffensifs et les plus paisibles. C'était en outre dans les sociétés secrètes, ainsi que nous l'avons dit, que s'était recrutée principalement l'insurrection, et aux yeux d'un pouvoir aussi ombrageux que peu clairvoyant, il était assez naturel que les petites chrétientés, forcées de se cacher afin d'échapper à la persécution, passassent pour des associations clandestines formées contre la sûreté de l'empire. Il faut se rappeler enfin que Hung-tze-tzuen, avant de jouer son rôle d'inspiré et de chef révolutionnaire, avait été le disciple des missionnaires protestans. C'en était assez pour que tout missionnaire européen, quel qu'il fût, devînt suspect de favoriser l'insurrection. On comprend que la justice des mandarins n'ait été ni assez consciencieuse, ni assez éclairée pour distinguer entre l'envoyé des sociétés bibliques, toujours soigneux d'exercer son ministère à portée des canons anglais comme à portée des biens de ce monde, et le missionnaire catholique, qui, sans autre protection que celle d'en haut, va chercher ses pauvres ouailles dispersées sur toute la surface de l'empire, pour leur porter les lumières et les consolations de la foi. Ce qui semble hors de doute, c'est qu'on doit attribuer à ces circonstances la mort de M. Chappedelaine, décapité au mois de février de l'année dernière au Kouang-sé, dans cette province qui fut, il y a six ans, le berceau de l'insurrection. Disons ici en passant que cette exécution est une infraction éclatante aux édits obtenus par M. de Lagrené en 1845, et qu'elle est un des motifs qui obligent aujourd'hui la France d'intervenir dans les événemens dont la Chine va être le théâtre.

On a voulu, dans cette première partie, rassembler les traits principaux qui peuvent faire connaître l'état présent de l'empire chinois. Depuis six ans, cet empire est agité par une insurrection, qui, arrêtée dans ses progrès, n'en reste pas moins menaçante et continue de siéger en maîtresse dans l'ancienne capitale des dynasties chinoises. Malgré l'étrange nouveauté de ses doctrines religieuses, malgré la témérité de ses doctrines politiques, suspectes de communisme et

alarmantes pour la propriété, cette insurrection ne paraît pas plus entamée dans sa force morale que dans sa force matérielle. Elle brave toutes les menaces du pouvoir impérial, qui, sans argent, réduit aux expédiens financiers les plus misérables, déconsidéré par l'atteinte profonde que la vente des emplois a portée à la constitution de l'empire, s'est trouvé jusqu'ici impuissant à la frapper de coups décisifs. Si la Chine en était encore aux temps où, isolée et inaccessible au reste du monde, elle a vu s'accomplir dans son sein tant d'autres révolutions, la crise actuelle durerait peu sans doute, et l'unité de l'empire ne tarderait guère à se rétablir sous le chef tartare qui occupe le trône, ou sous le chef national qui le lui dispute; mais l'isolement du vaste empire du milieu n'a plus aujourd'hui de réalité : chaque jour resserre le cercle qui se forme autour de lui. Ce ne sont pas seulement les Russes par terre et les Anglais par mer qui le pressent; ce n'est pas seulement l'activité du génie européen qui, avec les forces nouvelles dont il est armé, bat en brèche chaque jour les impuissantes barrières élevées autrefois pour l'arrêter; c'est la puissance de la civilisation, celle des idées, celle du christianisme, qui somme impérieusement la Chine de lui ouvrir ses portes et d'admettre ses peuples à ce partage commun de lumière et de bien-être dont ils ne doivent plus être déshérités. De là vient qu'il nous est impossible de ne pas lier dans notre pensée ce qui se passe au dedans de la Chine et ce qui va se passer au dehors, de là vient l'intérêt et, nous ne craignons pas de le dire, l'anxiété avec laquelle nous suivons des événemens qui doivent exercer une si profonde influence sur les destinées d'une société de trois cent cinquante millions d'âmes; mais pour bien apprécier ces événemens, et pour les prévoir peut-être, il est nécessaire d'examiner quels ont été jusqu'à ce jour les rapports de la Chine avec les Européens, et par quel enchaînement de circonstances ces rapports ont été conduits au point où nous les voyons aujourd'hui.

II.

Si le gouvernement chinois en avait eu le pouvoir, nul doute qu'il n'eût élevé entre lui et les barbares de mer une seconde grande muraille, destinée à s'opposer non-seulement aux invasions armées, mais aussi à l'entrée de toutes les idées, de toutes les connaissances venues de l'Occident. En effet, l'essence d'un gouvernement comme celui de la Chine est le mensonge; il doit donc craindre plus que toute chose la lumière de la vérité, il doit craindre tout ce qui peut venir du dehors pour dissiper les ténèbres au sein desquelles il tient les peuples enveloppés, les erreurs dont il les nourrit, les préjugés

serviles auxquels il les assujétit. En Chine, selon la doctrine politique, confirmée et appuyée par la doctrine religieuse, le mensonge n'a rien de déshonorant; le gouvernement ne se fait aucune faute de propager hardiment et presque consciencieusement ce qu'il y a de plus faux dès qu'il y trouve son avantage. Les fonctionnaires ne sont jamais punis pour avoir mal agi, mais pour n'avoir pas réussi: aussi, comptables seulement du succès envers l'autorité supérieure, ne se regardent-ils pas comme obligés envers elle à la vérité, et ne se font-ils aucun scrupule de la tromper, s'ils peuvent, à ce prix, éviter de passer pour malhabiles. De haut en bas et de bas en haut, ce n'est dans toute la hiérarchie administrative qu'un commerce de mensonge (1). Pendant des siècles, à ce qu'il paraît, la politique a cru trouver son compte à cette étrange manière de gouverner les hommes; mais dès qu'au lieu de se trouver en face d'une nation accoutumée à se payer de cette fausse et honteuse monnaie, on a eu à traiter avec des peuples chez qui la religion et les lois de l'honneur condamnent le mensonge, on s'est aperçu du péril que l'on courait, et les avertissemens de l'intérêt se sont joints à ceux de la conscience

(1) Qu'on nous permette de citer ici quelques passages du journal tenu, suivant l'usage chinois, par Pi-kwei, surintendant des finances à Canton, de ses conversations avec l'empereur en octobre 1849. Ce journal se trouve dans l'ouvrage de M. Meadows, lequel a connu Pi-kwei. On jugera par ces extraits des lumières de l'empereur et de la véracité de son mandarin.

« *L'empereur.* — Il paraît que les barbares ne peuvent plus se passer du commerce de Canton, c'est leur gagne-pain.

« *Réponse.* — Le peuple de Canton voit clairement qu'il en est ainsi.

« *L'empereur.* — La puissance des Anglais paraît-elle réduite?

« *Réponse.* — Oui... Ils n'ont plus que deux ou trois mille hommes à Hong-kong. La plupart des soldats verts (*rifles*) s'est dispersée faute d'argent,... et de plus un millier sont morts pendant les chaleurs.

« *L'empereur.* — Dans toutes les affaires de ce monde, la prospérité est suivie par le déclin.

« *Réponse.* — L'étoile divine de votre majesté est la cause du déclin des barbares.....

« *L'empereur.* — Pensez-vous, d'après l'apparence des choses, que les barbares anglais ou autres donneront encore de l'embarras?

« *Réponse.* — Non. Les Anglais n'ont rien gagné pour eux à la guerre. Quand ils se sont révoltés en 1841, ils n'étaient soutenus que par l'argent des autres nations qui voulaient élargir le trafic.

« *L'empereur.* — Il est évident que le trafic est la principale occupation de ces barbares.....

« *Réponse.* — Au fond, ils appartiennent à la classe des bêtes brutes, et il est impossible qu'ils aient le moindre but élevé.....

« *L'empereur.* — La Chine n'a pas besoin des soieries ni des cotonnades étrangères. Regardez! moi qui suis le plus grand des hommes, mes chemises sont faites de coton de Corée. Je ne me suis jamais servi de coton étranger.

« *Réponse.* — Les cotonnades étrangères ne sont bonnes à rien; elles n'ont pas de corps.

« *L'empereur.* — Et ne se lavent pas bien, » etc., etc.

pour redouter toutes les influences étrangères. Presque à la même époque, la religion et le commerce de l'Europe sont venus frapper aux portes de la Chine : contre l'une et l'autre, les mandarins songèrent à prendre leurs sûretés. Fidèles en apparence à leur grand principe de n'employer la force que lorsque les moyens *moraux* auraient été tous épuisés, ils voulurent essayer de tourner l'ennemi, de le dompter par la ruse avant d'en être réduits à le combattre en face. Ils commencèrent par établir une entière différence entre les marchands et les missionnaires. Ils n'ont jamais reproché à ceux-ci les projets d'envahissement et de profit matériel qu'ils affectent de redouter de la part des premiers. Leur haine n'a commencé contre nos prêtres que lorsqu'ils ont reconnu que la tolérance qu'ils leur accordaient était sans profit pour leur domination. Le secret de leur politique avait été d'abord de les admettre comme d'utiles instrumens de pouvoir, en même temps qu'ils repoussaient le commerce aussi loin que possible, et s'efforçaient de faire croire aux peuples que la crainte inspirée par la majesté redoutable du fils du ciel était la cause de cet éloignement. Nous allons suivre cette double politique dans ses développemens. Parlons d'abord des missionnaires, les premiers venus d'ailleurs dans le Céleste-Empire.

Il ne peut être ici question de l'aventureuse propagande tentée en Chine par des religieux franciscains au XIIIe siècle et de l'église chrétienne fondée alors à Péking par Jean de Corvin. Il faut prendre les missions catholiques à l'époque où, portées sur les vaisseaux portugais, elles commencèrent à Canton leur sainte carrière, dans les premières années du XVIe siècle : c'est là leur véritable origine. La nouvelle religion reçut alors un favorable accueil. Pendant deux cents ans, les missionnaires eurent des établissemens à Péking, le culte catholique fut autorisé dans tout l'empire, et rien ne fut épargné, aucune caresse ne fut négligée pour gagner ses ministres, les attacher aux institutions chinoises, comme on l'avait déjà tenté avec succès à l'égard des mahométans, et arriver ainsi à les soumettre; mais la religion chrétienne, si elle sait condescendre aux exigences légitimes des pouvoirs terrestres, porte en son sein un principe supérieur qui, tôt ou tard, doit contrarier les prétentions absolues du despotisme. Le moment vint où les missionnaires et les chrétiens de Chine se trouvèrent en désaccord avec l'autorité de l'empereur. Nous n'avons pas à raconter ici cette histoire : nous dirons seulement que depuis lors, c'est-à-dire depuis le XVIIIe siècle, une ère de persécutions sans relâche a commencé pour le christianisme. Elles n'ont pu abattre le courage de nos missionnaires, qui chaque année pénètrent en Chine et vont rejoindre les petites chrétientés disséminées sur la surface de l'empire; mais elles ont arrêté

la propagande religieuse en l'obligeant à se cacher. Forcés de revêtir les allures de proscrits et de criminels, nos missionnaires se sont vus dépouillés d'une grande partie de leur autorité sur des populations pauvres et peu éclairées qui ne comprennent pas toujours, et du premier coup, la sublimité du dogme de l'humilité chrétienne. Encore moins la lumière évangélique a-t-elle pu se répandre parmi les lettrés, livrés avant tout au culte de leurs intérêts, et peu soucieux d'échanger le matérialisme théorique et pratique qui leur rend la vie si commode contre une doctrine qui leur ferait perdre tous leurs emplois et appellerait toutes les colères du gouvernement sur leurs têtes. Il est donc vrai de dire que depuis cent cinquante ans le christianisme est en Chine tristement stationnaire; mais il ne meurt pas pour cela, et la foi se transmet dans des milliers de familles avec une fidélité héréditaire. C'est à conserver ce précieux germe, c'est à le faire fructifier que se dévoue chaque année une petite troupe d'apôtres partie des rivages de l'Europe, de la France surtout, pour braver des fatigues et des dangers de tous les jours, et endurer souvent les horreurs du martyre. Comme on aime à retrouver dans ces héros de la foi les vertus de nos soldats! Quel champ de bataille aussi que celui sur lequel ils combattent! quelle cause et quel drapeau! Nous ne pouvons croire que leur dévouement demeure stérile, et qu'il ne prépare pas en Chine de meilleurs jours et de plus grandes destinées au christianisme.

Mais les marchands avaient suivi les missionnaires sur les côtes du Céleste-Empire. Le commerce est insinuant, il offre des avantages matériels auxquels bien peu sont insensibles, les Chinois moins qu'aucun autre peuple. C'est ce que les mandarins comprirent à merveille. Contre les prêtres chrétiens inaccessibles à la séduction, on avait employé la terreur : on ne pouvait écarter le commerce par des supplices. Lui opposer de simples prohibitions, c'était appeler la contrebande; lui ouvrir la porte toute grande, c'était s'exposer à une sorte d'envahissement qu'on ne serait plus maître d'arrêter. On fit donc la part du feu. Le commerce européen dut être limité à la rivière de Canton. Le nombre des Chinois auxquels ce commerce serait permis fut déterminé, on le restreignit autant que possible : dans le principe même, on avait voulu faire du trafic avec les barbares le privilége d'un seul négociant; mais ces restrictions, qui ont duré jusqu'aux dernières années, n'étaient que la moindre partie de tout un système d'avanies et d'humiliations imaginé par les mandarins pour mettre les Européens si bas dans l'opinion des Chinois, que le mépris devînt contre eux à la longue une barrière plus puissante que les forts, les canons et les soldats de l'empereur. Il est curieux de voir avec quelle habile et infatigable persévérance cette

politique a été suivie pendant trois siècles, et quel succès elle a obtenu, servie comme elle l'était par les événemens, par l'ignorance où l'on était en Europe des affaires de la Chine, et surtout par les honteuses faiblesses des négocians européens, toujours prêts à faire bon marché de leur honneur, dans l'intérêt d'une aveugle cupidité.

On comprend difficilement aujourd'hui que durant ces trois siècles l'Europe se soit ainsi abaissée devant la Chine, et qu'elle ait patiemment courbé la tête sous les avanies calculées et les fantaisies insultantes des mandarins; mais en se représentant ce spectacle journalier de nos humiliations en face d'une nation qui avait quelque droit de s'estimer elle-même, on en arrive aisément à s'expliquer le dédain profond dont elle s'est prise pour nous et le sentiment exagéré qu'elle a conçu de sa supériorité. Ce sentiment fait encore aujourd'hui le fond du caractère des Chinois dans leurs rapports avec les Européens partout où les circonstances ne leur ont pas fait ressentir le poids de nos armes.

Il est nécessaire de récapituler rapidement les circonstances successives qui ont amené ces rapports au point où ils en sont maintenant. Il faudra entrer dans des détails bien arides : ici, ni batailles, ni traités, ni provinces prises et reprises, aucun de ces grands événemens sur lesquels se fonde l'opinion qu'entretiennent les unes des autres les nations civilisées. La Chine n'a communiqué avec ces nations que par la porte de Canton, comme à travers le guichet d'un lazaret. Les opinions des Chinois, leur politique à notre égard, leurs préjugés contre nous, se sont formés par l'action lente et journalière des faits minutieux qui s'accomplissaient en face de cette espèce de corps-de-garde. Il faut donc, pour bien s'en rendre compte, pour apprécier sainement la situation actuelle, passer en revue avec soin tous ces incidens, quelque futiles qu'ils puissent paraître. Tout ce qu'on peut promettre est d'être le plus court et le moins ennuyeux possible.

Ce sont les Portugais qui, de tous les peuples d'Europe, ont été les premiers à nouer des relations politiques et commerciales avec les Chinois. En 1537, ils fondèrent leur établissement de Macao, dans la rivière de Canton, le seul que les Européens aient eu en Chine jusqu'à l'acquisition de Hong-kong en 1843. Or voici quelles étaient les conditions de cet établissement : les Portugais reconnaissaient n'être là que par la tolérance de l'empereur, et à ce titre lui payaient un tribut qu'ils paient encore aujourd'hui; le nombre des navires qu'ils pouvaient faire entrer dans le port était limité; enfin un mandarin chinois, établi dans la ville, devait administrer la population chinoise, trois ou quatre fois la plus nombreuse. Ce n'étaient pas, on le voit, de brillantes conditions : nous n'avons pas besoin

d'ajouter qu'elles s'aggravèrent chaque jour par ces avanies sans nombre dont le génie chinois possède si merveilleusement la science.

Un siècle plus tard, en 1637, les Anglais se montrent pour la première fois devant Canton; mais ils se prennent de querelle avec les Chinois et bombardent les forts de Bocca-Tigris, exploit dont nous avons eu depuis à plusieurs reprises, et l'an dernier même, l'inutile répétition. Ce bombardement est suivi d'un départ que les autorités chinoises qualifient de retraite, et dont elles ne manquent pas de se faire gloire. Il y avait bien des gens qui avaient vu le vrai des choses et l'échec éclatant des armes impériales; mais quand le cri de victoire est poussé par des milliers de bouches, et surtout quand la suite des événemens semble donner raison à ceux qui le poussent, on en croit plus volontiers leur témoignage que ses propres yeux. N'avons-nous pas vu de nos jours, dans des contrées plus rapprochées de nous que la Chine, certaines défaites changées ainsi en victoires par des gouvernemens intéressés à tromper les peuples?

Ce conflit n'empêcha pas les relations de se rétablir entre les Anglais et les Chinois, et elles étaient en pleine activité sept ans après, lorsque survint l'invasion tartare. Les nouveaux venus ne firent que renchérir sur la politique jalouse de leurs devanciers, et ils multiplièrent les entraves apportées au commerce. Ces entraves devinrent si pesantes, que les marchands anglais cherchèrent s'il ne leur serait pas possible d'en diminuer la rigueur en se conciliant par des présens la faveur impériale. Ils s'adressèrent aux mandarins pour savoir ce qui pourrait plaire au fils du ciel. On leur conseilla d'envoyer des volailles et des animaux extraordinaires. Cependant, malgré la passion des Chinois pour les monstruosités, ce tribut payé à leur goût ne procura pas au commerce européen une condition meilleure, et en 1744 survint une nouvelle avanie dont on porte encore aujourd'hui les conséquences. — Les mandarins décidèrent que le soin de toucher aux affaires de commerce étant au-dessous de leur dignité, les rapports entre les Chinois et les Européens n'auraient plus lieu désormais que par l'intermédiaire des négocians hongs. — On voulut résister, on menaça de se retirer; mais les mandarins tinrent bon, et la persévérance manquant aux marchands, ils augmentèrent ainsi, par un semblant de résistance non suivi d'effet, le triomphe des Chinois. Peu de temps après, une querelle, qui éclata entre les équipages de deux navires français et anglais à Whampoa, avança encore les choses. Les deux pavillons rivaux, ne pouvant s'accorder, eurent la malheureuse idée de prendre les mandarins pour juges, et ce recours à leur arbitrage fut considéré et présenté par eux comme un acte de soumission des barbares à la supériorité de leur sagesse et de leur puissance.

On en était là en 1759, lorsque la compagnie anglaise, voulant échapper aux difficultés sans cesse renaissantes qu'elle trouvait à Canton, envoya son interprète, M. Flint, fonder un établissement à Ning-po, à quelque cent lieues plus au nord. Les mandarins de Ning-po, surpris, consentirent à recevoir le navire, à la condition toutefois qu'il débarquerait ses armes en attendant la réponse de Péking. La réponse fut un refus, fondé sur cette remarquable raison : que l'empereur perdrait les revenus recueillis dans le transit de province à province du thé et des autres marchandises apportées par terre des environs de Ning-po à Canton. Cette raison, toute plausible qu'elle pût être, n'était pas la bonne; le véritable motif du refus était la résolution du gouvernement chinois de n'avoir de contact avec les barbares que sur un seul point facile à surveiller. M. Flint, homme d'une grande énergie, se rendit à Péking, et réussit à faire parvenir ses réclamations jusqu'à l'empereur. Il fut honorablement renvoyé à Canton; mais là on lui remit un décret qui l'exilait à Macao, pour avoir tenté d'établir une factorerie à Ning-po contrairement aux volontés impériales. Saisi par les mandarins, M. Flint fut détenu pendant deux ans, puis embarqué pour l'Angleterre. La politique d'intimidation avait été essayée, elle avait réussi, et le commerce britannique se borna à protester malgré le peu de sécurité que de pareils actes devaient lui promettre. Bien plus, trois ans après, un vaisseau de guerre anglais arriva à Canton; les mandarins, affectant de ne pas reconnaître son caractère, voulurent le mesurer, et le capitaine anglais s'y soumit.

J'en ai déjà trop dit peut-être sur toutes ces insultes patiemment supportées au siècle dernier, dans les parages de la Chine, par les Européens. Je veux pourtant encore citer deux exemples qui montreront jusqu'à quel point l'intérêt mercantile fit taire le sentiment de la dignité chez la plus orgueilleuse et la plus puissante des nations maritimes de l'Europe.

Le premier de ces faits eut lieu en 1784. Des Chinois passant près d'un navire anglais au moment d'un salut sont blessés par une décharge. Les autorités chinoises exigent que le malheureux maître canonnier du navire leur soit livré, et elles le font étrangler. Le commerce de la compagnie des Indes ne reçoit, il est vrai, aucune interruption!

L'autre fait se passa en 1808. Lord Minto, gouverneur des Indes, feignant de craindre une tentative des Français sur les possessions portugaises, avait jugé à propos de les faire occuper par des troupes de la compagnie : Macao reçut en conséquence une garnison que l'escadre de l'amiral Drury vint y débarquer; mais aussitôt les autorités chinoises prirent feu, et écrivirent à l'amiral pour lui rappe-

ler que le territoire habité par les Portugais étant une portion du Céleste-Empire, si les Français s'y présentaient, l'invincible armée chinoise était là pour les repousser. Ordre était donc donné aux Anglais de se rembarquer, et jusqu'à ce que cet ordre fût exécuté, le commerce de Canton devait être suspendu. L'amiral remonte alors à Canton à la tête d'une flottille, et va demander au vice-roi une conférence qui lui est refusée. Les Chinois portent plus loin l'audace, et ils s'avancent à sa rencontre pour le combattre. Vainement l'amiral voulut-il encore parlementer, il fut reçu à coups de fusil, et un homme atteint à ses côtés. C'était le cas ou jamais d'infliger à l'arrogance chinoise une solennelle leçon; on a peine à le croire, elle ne lui fut point donnée. Les documens anglais parlent vaguement « d'un signal d'attaquer qui ne fut pas aperçu; » mais que cet ordre ait été donné ou non, il n'en est pas moins certain qu'on se retira sans combattre. On présume sans peine quels durent être le désespoir et la rage des marins anglais à ce cruel moment. Comme il n'y était que trop autorisé, le vice-roi de Canton chanta victoire, et publia un édit déclarant que tout commerce avec les barbares serait suspendu tant qu'un seul soldat anglais resterait à Macao. Ceux-ci s'étant rembarqués, le commerce reprit son cours, et une pagode, destinée à éterniser le souvenir de l'ignominie européenne, s'éleva au lieu même où la flotte barbare avait pris la fuite.

On conçoit l'impression qu'un pareil événement dut faire sur les Chinois. Il en fit une tout autre, et non moins grande, en Angleterre. L'honneur national avait été blessé, et la fausse situation faite aux Européens en Chine par l'habileté des mandarins fut aggravée. Cependant le gouvernement anglais lui-même, quelque soucieux qu'il fût de l'honneur du pays, reculait devant la nécessité de recourir à des moyens rigoureux, et d'interrompre peut-être pour longtemps un commerce profitable. Ce gouvernement portait d'ailleurs à cette époque tout le poids de sa grande guerre contre Napoléon, et il laissait volontiers la direction des affaires de Chine aux mains de la compagnie des Indes, association puissante sur laquelle il n'exerçait qu'une action très limitée. Cette association était représentée à Canton par un comité formé des principaux négocians, et ceux-ci, tout entiers à leurs intérêts commerciaux, n'étaient guère propres à suivre une politique vigoureuse capable d'imposer aux mandarins. On ferma donc les yeux, et ce fut seulement après la paix que le gouvernement anglais, sans songer à une intervention armée à Canton, recourut pour la seconde fois au seul moyen qui lui restât de relever sa dignité, fort amoindrie, et avec elle celle de toutes les nations de l'Europe : il se résolut à envoyer à Péking une ambassade.

Déjà en 1793 lord Macartney s'était rendu à Péking avec le ca-

ractère d'ambassadeur, et sa mission n'avait guère eu d'autre résultat que d'intéressantes notions fournies à l'Europe sur l'empire chinois. Ce fut lord Amherst qui fut envoyé en 1816; mais lord Amherst ne fut pas reçu par l'empereur. On voulut le soumettre aux formalités d'une étiquette dégradante; il répondit qu'il ne s'y soumettrait que si un mandarin d'un rang égal au sien adressait en même temps les mêmes hommages au portrait du prince régent d'Angleterre. Cette condition ne fut pas acceptée, et lord Amherst revint par terre à Canton sans avoir accompli sa mission. Là l'insolence chinoise lui ménageait une nouvelle indignité : l'entrée du port fut refusée aux navires de guerre qui venaient le chercher, on voulait par là rabaisser l'ambassadeur anglais au-dessous de ceux de Siam et de Cochinchine, dont les navires étaient admis à remonter le fleuve. Cependant, malgré le danger qui pouvait en résulter pour la vie des envoyés, les officiers anglais n'hésitèrent pas à forcer le passage en bombardant les forts de Bocca-Tigris. Lord Amherst put se rembarquer en sûreté, et il est digne de remarque que cette ambassade avortée et terminée par un combat ait été suivie de la plus longue période de commerce pacifique et de relations tolérables qui se fût encore écoulée jusqu'à cette époque. Ne voyait-on pas déjà quel était le seul langage qu'il fallait parler aux Chinois pour s'en faire entendre? Les choses allèrent ainsi, sans nouveau conflit, jusqu'en 1834, où expira la charte de la compagnie des Indes.

Ici s'ouvre une nouvelle période dans l'histoire des rapports entre les Chinois et les Européens. Les débris du commerce que la France entretenait avec la Chine ont été balayés pendant les guerres de notre révolution. Les Américains n'ont pas encore d'intérêts importans dans ces parages. Le gouvernement anglais se trouve seul à tenir tête à l'insolence des mandarins, et l'on peut espérer que cette insolence, après deux siècles d'impunité, va enfin trouver des limites. C'est l'époque où la contrebande de l'opium va exercer une grande influence sur les relations établies entre l'Occident et le Céleste-Empire, et où elle donnera lieu à une guerre bien connue. Il n'est pas dans notre sujet de rappeler ici les longues discussions soulevées par ce trafic et d'en apprécier la moralité, comme on l'a fait, en recherchant ce qu'il y a de plus ou moins funeste dans les effets de l'opium sur notre organisme, en faisant ressortir la différence qu'il y a entre l'usage et l'abus, et en examinant s'il n'est pas aussi légitime d'exporter cette drogue que les liqueurs alcooliques que l'on débite sans scrupule sur tous les marchés du monde. Grâce à Dieu, nous n'avons aucun intérêt dans cette question; mais ce qui nous est bien permis, c'est d'exprimer notre regret que le commerce européen, après s'être montré si longtemps aux yeux des Chinois

pusillanime par excès d'avidité, s'offre à eux aujourd'hui, par le même motif, revêtu de l'odieuse livrée de la contrebande. Le courage et l'audace des nations occidentales peuvent s'être élevés dans leur esprit : ils nous craignent plus; mais il n'est pas bien sûr qu'ils nous estiment davantage.

Toléré d'abord à Canton, mais bientôt défendu, le commerce de l'opium avait pris des proportions immenses. En vain le gouvernement chinois avait-il fait tous ses efforts pour arrêter une contrebande qui épuisait toutes les richesses du pays, en même temps qu'elle démoralisait la population; les passions humaines avaient prévalu contre ses efforts. En dépit des édits, les Chinois sacrifiaient tout pour se procurer la drogue empoisonnée. La contagion atteignit bien vite les mandarins, qui, non contens de rechercher le plaisir défendu, recherchaient bien davantage encore les profits que leur connivence à l'introduction frauduleuse de l'opium leur rapportait. Les progrès du mal peuvent se calculer par le chiffre chaque année croissant de l'importation :

En 1818 elle est de	4,000	caisses.
En 1830 de	18,000	
En 1846 de	39,000	
Et aujourd'hui de	70,000	

Et qu'on ne l'oublie pas, ce vaste commerce était tout entier un commerce de contrebande. Tout le long des côtes de l'empire, il s'était établi avec les barbares des relations illicites qui échappaient à toutes les menaces du pouvoir impérial. Aussi fut-il sérieusement question, en 1837, de lever une prohibition devenue désastreuse; j'ai sous les yeux une masse de documens attestant que les conseillers les plus éclairés de la cour de Péking furent tous d'avis d'autoriser ce qu'on ne pouvait plus défendre. Il est malheureux pour tout le monde que cet avis n'ait pas prévalu. La prohibition levée, le gouvernement impérial aurait pu confiner le commerce de l'opium à la rivière de Canton et éviter les expéditions clandestines le long des côtes, expéditions secondées, comme nous l'avons dit, par la population, par les autorités locales, et faites pour abaisser bien rapidement la barrière qu'il voulait maintenir contre les étrangers. Quant aux Européens, ils y auraient gagné d'être affranchis de toute participation à un commerce défendu, à tous les abus, à toutes les violences qu'il entraîne, là où on ne peut aller le surveiller. Ils y auraient gagné de pouvoir se présenter partout aux Chinois le front haut et lavés de cette tache qui, encore aujourd'hui, donne à toutes nos relations avec eux comme une couleur fausse et mensongère. Tant que le commerce européen conservera en Chine ce fâcheux ca-

ractère, nous pourrons exercer le droit du plus fort; mais l'autorité morale, celle que la religion et la supériorité intellectuelle devraient partout donner à la société chrétienne, nous ne devons pas y prétendre.

L'autorisation légale fut donc repoussée. L'empereur pourtant n'ignorait pas à quel point l'usage de l'opium était répandu parmi ses sujets, il plaisantait même ses mandarins sur leur goût pour cette substance : Keing, son parent et son ami, le signataire des traités avec les Européens, ne se cachait pas pour fumer sa pipe d'opium; mais le gouvernement impérial ne crut pas pouvoir braver les scrupules des classes puritaines de la population, scrupules assez forts pour que les chefs insurgés les aient aussi respectés plus tard en frappant l'opium d'interdiction. Donner à ce commerce une entrée légale eût été en outre faire une exorbitante concession aux barbares, et le pouvoir du fils du ciel craignit d'y perdre une partie de son prestige. Il se détermina en conséquence à tenter un grand effort pour supprimer le mal avec lequel il ne voulait point pactiser, et après quelques avanies, signes précurseurs de l'orage, éclata, en 1839, la crise qui a amené la guerre entre les Anglais et les Chinois.

On connaît les événemens qui survinrent alors : les Anglais ne voulaient pas abandonner le commerce de l'opium. Cette denrée, produit exclusif de l'Inde, y est l'objet d'un monopole qui donne à son gouvernement un revenu annuel de 75 millions de francs. Ce droit énorme acquitté, l'opium s'en va en Chine solder l'excédant de valeur des exportations chinoises sur les importations anglaises; il solde aussi le compte du commerce américain, et en 1847 il laissait encore à la charge de la Chine une balance de 50 millions environ à fournir en numéraire (1). Or la valeur du thé et de la soie tirés de la Chine est de plus de trois fois la valeur des importations régulières faites par le commerce européen. On conçoit donc le rôle important joué par l'opium dans ce mouvement d'échange. On conçoit également que de si grands intérêts troublés aient amené la guerre.

Cette guerre, tout le monde en sait l'histoire; on n'en a oublié ni le principe si regrettable, ni les phases, suivies par l'Europe avec tant d'intérêt. Commencée mollement, avec hésitation, comme lorsqu'on touche à une chose toute nouvelle, elle a été terminée brillamment, par des opérations conduites avec une vigueur qui fait le plus grand honneur aux chefs et aux subordonnés. Le résultat a été un traité de paix par lequel la Chine s'avouait vaincue, payait les

(1) Rapport de M. Mac-Gregor, consul anglais à Canton, 15 février 1847, et de M. Alcock, consul à Shanghaï, transmis de Hong-kong, 14 avril 1848.

frais de la guerre, cédait aux Anglais l'île de Hong-kong, consentait à ouvrir au commerce européen quatre nouveaux ports, à y laisser établir des consuls, et se soumettait à d'autres conditions qu'il est inutile d'énumérer. Quant à l'opium, sujet de la querelle, les Chinois payaient la valeur de celui qu'ils avaient détruit à Canton en 1839, et il n'en était plus question. La vente en restait donc implicitement défendue. Si le gouvernement impérial sauvait en ce point sa dignité, le commerce anglais de son côté n'y trouvait peut-être que mieux son profit. Peut-être le trafic de l'opium laissé aux mains de la contrebande devait-il être plus fructueux que s'il se fût fait à ciel ouvert, sans compter que l'entrée de l'opium permise eût nécessairement entraîné l'autorisation de la culture du pavot en Chine. Le *statu quo* prévenait cette concurrence.

Ce traité était pour la Chine un grand événement; son gouvernement venait de faire un acte de soumission au droit public des nations civilisées; pour la première fois il traitait de puissance à puissance avec les barbares de mer; pour la première fois ces barbares se trouvaient placés vis-à-vis des Chinois sous la sauvegarde d'actes officiellement destinés à protéger leurs personnes et leurs propriétés.

Les Américains, dont les relations avec la Chine s'étendaient tous les jours, se hâtèrent de profiter de la brèche faite aux prétentions et à l'isolement du Céleste-Empire, et conclurent un traité analogue à celui qu'avait conclu l'Angleterre.

La France vint en troisième ligne. Son commerce avec la Chine était peu important, mais la prospérité croissante dont nous jouissions à cette époque, les sages principes sur lesquels elle reposait, faisaient espérer qu'un peu de l'esprit d'entreprise qui commençait à se réveiller se tournerait vers l'extrême Orient, où, un siècle auparavant, nous avions joué un si grand rôle. Nous avions en outre un devoir plus immédiat et plus délicat à remplir. Il nous était impossible de laisser échapper l'occasion fournie par la défaite du gouvernement chinois sans élever la voix en faveur de nos missionnaires et de nos coreligionnaires indigènes. C'était un devoir d'honneur auquel le plénipotentiaire de France se garda bien de manquer, et il obtint, sinon tout ce qu'il désirait, au moins un édit de l'empereur, rendu sur la proposition du négociateur chinois Keing, qui mettait fin aux persécutions dirigées depuis tant d'années contre les chrétiens du pays. Cet édit interdisait, il est vrai, aux missionnaires catholiques d'aller exercer leur saint ministère dans l'intérieur de l'empire; mais, prévoyant que cette défense serait lettre morte, il ordonnait que, lorsqu'ils seraient découverts, on les reconduisît sur le littoral pour les remettre sains et saufs aux consuls de France.

Malgré ces restrictions, le décret fut accueilli avec joie et reconnaissance par toute la chrétienté chinoise; malheureusement il ne fut pas toujours exécuté, et si nous avons vu MM. Huc et Gabet, aux termes de ce décret, ramenés du Thibet à Canton, nous avons vu aussi M. Chappedelaine martyrisé au Kouang-sé, sans qu'on tînt aucun compte des prescriptions de l'autorité souveraine. Pour en assurer l'exécution, nous n'avions d'autre garantie que la bonne foi de l'empereur et l'omnipotence prétendue de sa parole. Il aurait fallu quelque chose de plus, car en Chine comme en Russie l'empereur est souvent bien loin!

Les Anglais ne s'en rapportaient pas exclusivement à cette parole, ils s'appuyaient surtout sur une force navale et militaire considérable, dont on venait de sentir toute la valeur; puis ils occupaient encore la grande et belle île de Chusan, à l'embouchure du Yang-tze-kiang, et attendaient là la complète exécution du traité qu'ils venaient de conclure. Les Chinois du reste se montraient très accommodans. Était-ce défaut de perspicacité? n'apercevaient-ils pas toute la portée du coup qu'ils venaient de recevoir? ou bien était-ce l'obséquiosité de gens qui plient devant l'orage, et caressent l'ennemi qu'ils n'osent affronter en face, se préparant à l'attaquer de nouveau dès qu'il aura le dos tourné? C'étaient probablement les deux choses à la fois. Ce qui les pressait le plus, c'était d'obtenir l'évacuation de Chusan, et à cet effet ils offraient d'avancer l'époque du paiement des frais de la guerre. Ils supportaient de voir les Anglais à Hong-kong, îlot stérile et incommode, qui peut encore être considéré comme appartenant à la rivière de Canton, à cette rivière depuis tant d'années abandonnée au contact impur des barbares, et où l'on avait si bien su jusqu'alors les amuser et les contenir; mais Chusan était trop près des grandes artères de l'empire, du grand fleuve, du Grand-Canal; c'était une île trop belle et trop riche, capable de recevoir et d'entretenir une population considérable, et qui, anglaise ou anglo-chinoise, serait une source d'alarmes perpétuelles. Peut-être les Anglais évacuèrent-ils Chusan un peu vite. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir de leur faute; le ton et les allures des autorités de Canton changèrent en effet dès le lendemain de cette évacuation, et montrèrent encore une fois qu'il ne faut rien attendre de la loyauté des Chinois, gens pour qui l'intérêt est tout, et qui n'obéissent qu'au calcul et à la nécessité. Délivrés de leurs inquiétudes sur Chusan, ils ne songèrent plus qu'à reprendre la position d'où les malheurs de la guerre les avaient fait descendre, et à reconquérir pied à pied les avantages de cet isolement auquel ils attachent tant de prix.

D'après le traité, Canton et ses environs devaient être ouverts aux

Européens, et les autorités de cette grande ville leur être aussi constamment accessibles. Les mandarins résolurent de s'opposer à cette innovation, de renfermer comme auparavant les étrangers dans l'enceinte des factoreries, et de se refuser à toute communication verbale avec les autorités européennes, se réservant ainsi les avantages de ces artifices diplomatiques, de ces ajournemens et de tout ce jeu de duplicité et de mensonge dont ils se tirent avec tant d'habileté. La besogne leur fut facile : les Cantonnais n'avaient pas ressenti le poids de la guerre; deux fois, pendant ces années de luttes, des négociations intempestivement acceptées avaient suspendu l'orage près de fondre sur eux. En dernier lieu, les forces anglaises, maîtresses des hauteurs qui environnent la ville, allaient donner un assaut dont le résultat n'était pas douteux, lorsque les principaux négocians offrirent une rançon qui fut acceptée. Au même moment, les milices provinciales appelées au secours de la ville commençaient à se montrer; elles s'attribuèrent tout l'honneur du départ des Anglais, et l'orgueil de ces populations, que tant d'outrages impunis avaient déjà porté si haut, trouva une cause d'exaltation jusque dans la défaite. Les mandarins se servirent avec habileté de cet état des esprits, lorsque les plénipotentiaires anglais, le traité à la main, revendiquèrent le droit de pénétrer dans la ville et d'aller conférer avec le vice-roi sur le pied de l'égalité. Ils ne nièrent pas la clause invoquée, mais la possibilité de l'exécuter en face des dispositions populaires. Les Anglais se livrèrent alors à de longues et inutiles négociations, d'autant plus fâcheuses qu'ils n'avaient pas l'intention de les pousser jusqu'à une rupture; ils s'étaient laissé deviner par leurs rusés adversaires, et n'obtinrent rien. Tous leurs efforts vinrent échouer devant l'habileté supérieure de Seu et de Yeh, les deux successeurs de Keing disgracié, et l'empereur fit élever dans les rues de Canton six arcs de triomphe en granit, couverts d'inscriptions en l'honneur de la victoire diplomatique de ses mandarins. Ces monumens érigés à la fourberie et au parjure ne sont pas les traits les moins caractéristiques de la moralité chinoise.

Voilà donc les choses replacées à Canton sur le même pied qu'avant la guerre, et les Européens enfermés ou à peu de chose près dans le même cercle. Sur les nouveaux points ouverts au commerce, la situation était toute différente, et les relations entre les indigènes et les étrangers avaient fait un pas immense. Là, point de traditions populaires à invoquer, point de relations antérieurement établies que les autorités chinoises pussent prétendre à maintenir. On avait eu à recevoir des inconnus avec lesquels on n'avait jamais communiqué, et qui se présentaient dès l'abord avec tout l'appareil de la force et de la richesse. Les consuls anglais chargés d'ouvrir ces

voies nouvelles furent donc bien accueillis, et leur conduite fut habile. Ils prirent dès le début, vis-à-vis des mandarins, une position très élevée, que depuis il n'a pas été possible de leur faire perdre. Dès le début aussi, ils pénétrèrent dans les villes, firent des excursions aux environs, établissant ainsi leur droit et s'assurant de l'avenir. Ce n'est pas que les autorités du premier coup leur aient tout concédé, mais elles ne trouvèrent pas là, comme à Canton dans le siècle dernier, des hommes disposés à faire à leurs intérêts les plus lâches sacrifices; elles trouvèrent les agens d'un gouvernement fier et puissant appuyés sur le prestige dont la guerre venait d'environner la marine anglaise, et ce fut à elles de céder. Les consuls s'établirent donc facilement dans les nouveaux ports, et on se mit aussitôt en mesure d'y nouer des relations commerciales. Ces nouveaux ports étaient, comme nous l'avons dit, au nombre de quatre : Amoy, Foo-choo, Ning-po et Shanghaï. A Amoy, les résultats ne furent pas très brillans dans le principe. Cette ville devint le quartier-général de l'exportation des *coolies* ou travailleurs libres, sorte de traite des blancs, qui, bien conduite, peut donner de grands résultats; mais les abus et les horreurs dont elle fut accompagnée amenèrent de grands désordres. Toutefois, si ces désordres retardèrent le développement du commerce régulier, ils eurent le bon résultat d'unir les autorités des deux nations dans un effort commun contre la populace soulevée : excellent exemple et fort digne de remarque. D'autres abus vinrent enfin compliquer la situation; des navires et des négocians qui n'étaient pas anglais profitèrent de l'ouverture du port pour y commettre des actes répréhensibles contre lesquels on ne pouvait sévir, la Grande-Bretagne ayant seule envoyé des consuls, et ces consuls n'ayant autorité que sur leurs nationaux; mais le bon sens anglais finit par triompher de toutes ces difficultés.

A Foo-choo, le consul resta pendant plusieurs années tout seul, bien que sur une belle rivière, navigable jusqu'aux districts qui fournissent le thé. Des relations assez actives s'y sont nouées depuis.

Ning-po, grande ville sur son déclin, choisie à cause de sa situation au milieu des contrées où s'élève le ver à soie et où se fabriquent les soieries, n'a donné aucun résultat.

Mais Shanghaï, le dernier de ces ports vers le nord, est devenu le centre d'un trafic immense. Shanghaï, simple sous-préfecture chinoise de 300,000 âmes, est située sur le Woosung. Cette rivière, navigable aux plus grandes frégates, vient mêler ses eaux au Yang-tze-kiang, à son embouchure. Le Woosung communique en outre avec le Grand-Canal et tout le réseau de la navigation intérieure. On imaginerait difficilement une plus belle position commerciale : à égale distance, par mer, du sud et du nord de l'empire, à

cheval sur le nœud des communications d'eau douce qui rayonnent dans toutes les directions, Shanghaï est de plus au centre des districts où se produit la soie, et à la même distance que Canton des contrées où se cultivent les thés les plus renommés. Pour cette dernière denrée, l'avantage est même du côté de Shanghaï, qui possède une navigation non interrompue jusqu'au lieu où elle se prépare, tandis que toute caisse de thé doit, avant d'arriver à Canton, traverser à dos d'homme des montagnes élevées. Cette situation si heureusement privilégiée devait porter ses fruits, et le commerce européen a été en s'accroissant avec d'autant plus de rapidité qu'il était exempt des entraves et des vexations qu'il avait toujours rencontrées à Canton, le seul grand marché qui lui fût ouvert. A la facilité des transactions sont bientôt venus se joindre tous les avantages de la vie civilisée : les résidens européens ont pu avoir un quartier qui leur appartînt, se bâtir des églises, étendre librement leurs courses à quinze lieues à la ronde, chasser, avoir des yachts, comme dans l'île de Wight, et vivre avec un luxe qui n'est pas fait pour les amoindrir aux yeux des Chinois. Toutefois il a fallu beaucoup de sang-froid et d'énergie pour vaincre au début la mauvaise volonté des mandarins et les dispositions assez insolentes de la populace. Une circonstance heureuse, exploitée avec vigueur et habileté en 1848 par le consul anglais, a permis d'en finir du même coup avec ces deux causes de difficultés, et a placé la communauté européenne de Shanghaï sur le pied où elle aurait dû être partout.

Voici le fait : des missionnaires anglais, s'étant écartés de Shanghaï pour distribuer des brochures religieuses, furent rencontrés près d'une petite ville, nommée Tzing-po, par des bateliers du Grand-Canal mis en chômage par la baisse des eaux et le délabrement de ce grand ouvrage. Assaillis par ces gens brutaux, grossiers et mécontens, les missionnaires furent insultés, volés. Satisfaction fut immédiatement demandée aux autorités de Shanghaï, qui commencèrent à employer la tactique ordinaire des ajournemens, des impossibilités, des correspondances à double sens, obscures pour les Européens, mais d'une insolence parfaitement intelligible pour les Chinois. Le hasard voulait qu'en ce moment la rivière de Woosung fût remplie d'un nombre immense de jonques chargées de grains appartenant à l'empereur et prêtes à prendre la mer pour les provinces du nord. L'idée vint au consul de bloquer ces jonques. Il n'avait qu'un simple brick de guerre à sa disposition pour exécuter ce dessein, mais ce petit bâtiment était monté par des hommes capables de comprendre et de seconder son énergie. Pendant un mois, on eut le spectacle singulier d'un étranger presque seul au milieu d'une grande ville, en suspendant tout le commerce, défiant

toutes les autorités d'un vaste empire, et avec un brick de douze canons, monté de cent hommes d'équipage, fermant l'entrée du port et ne craignant point d'affronter une flotte immense. Il y a loin de cette conduite aux faiblesses qui, renouvelées pendant plus d'un siècle, avaient amené les Chinois à croire qu'ils étaient le premier peuple du monde, et que tout devait s'humilier devant eux. Cependant, un nouveau brick de guerre étant arrivé à Shanghaï, le consul l'expédia à Nanking, chef-lieu de la province et séjour du vice-roi. Les officiers anglais furent reçus par le vice-roi lui-même avec une grande courtoisie, et il fut fait droit à toutes leurs demandes. Les hommes qui avaient maltraité les missionnaires furent amenés à Shanghaï la cangue au cou, et le mandarin de cette ville fut destitué pour avoir été malhabile et pour avoir donné aux étrangers l'occasion de cet acte de vigueur; mais sa destitution fut prise par tout le monde pour une satisfaction accordée aux exigences des barbares. Les vieilles traditions de la politique chinoise tournaient ici contre les Chinois eux-mêmes, signe manifeste que les temps étaient bien changés. J'ai cité cet incident, parce qu'il montre combien il en coûte peu pour trouver les Chinois autres qu'ils sont à Canton. M. Alcock, le consul, et M. Parkes, l'interprète, montrèrent dans cette occasion une intelligence et une énergie remarquables, et lorsqu'on lit leurs dépêches, on ne peut s'empêcher d'envier la destinée d'un peuple servi par de tels agens. Quand le gouvernement impérial sut les détails de cette affaire, tout était terminé. Il se borna à se plaindre que l'on fût remonté à Nanking, et à demander de nouveau que toutes les négociations diplomatiques passassent à l'avenir exclusivement par Canton. Là seulement en effet les mandarins se sentaient dans leur élément; partout ailleurs les traditions de leur politique, leurs subterfuges, leur corruption. étaient frappés d'impuissance.

Tel est donc l'état des choses. Les frais de la guerre ont été payés, Chusan évacuée, la colonie de Hong-kong établie, toutes les conditions enfin remplies par les Chinois, sauf une seule : ils refusent aux Européens l'entrée de Canton, et à leurs agens diplomatiques le droit de conférer librement et verbalement avec le vice-roi de cette ville, délégué par l'empereur pour connaître de toutes les affaires avec les barbares. C'est là une infraction grave au traité, et ce doit être une cause de difficultés pour l'avenir; mais les choses n'en suivent pas moins quelque temps un train pacifique et régulier. Les mandarins, d'une part, ne sont guère en état ni en disposition d'engager avec l'Europe une nouvelle querelle : la Chine vient d'être agitée par un changement de règne, et la grande insurrection des *adorateurs de Dieu* ébranle le trône du nouvel empereur. D'autre

part, les traités, même avec ce qui manque dans l'application, assurent aux Européens des avantages qu'ils apprécient grandement et qu'ils ne sont point pressés de remettre aux hasards d'une rupture.

C'est une chose en effet remarquable que l'activité imprimée au commerce européen et ses rapides développemens pendant les douze ou quinze années qui ont suivi la conclusion des traités. Chaque jour voyait s'ouvrir de nouvelles sources de profit, chaque jour faisait tomber une de ces barrières si soigneusement élevées entre l'Occident et les peuples du Céleste-Empire. Ce n'a pas été un des faits les moins curieux amenés par le nouvel état de choses que de voir le cabotage chinois, menacé par la piraterie, aller s'abriter sous le pavillon des puissances européennes. Ce cabotage immense, qui se fait non-seulement sur toute la côte de l'empire, mais entre cette côte et le Japon, les Philippines et surtout l'archipel indien, avait cessé d'être protégé par l'autorité défaillante du fils du ciel. Les jonques, qu'on voit sortir chaque année par dix mille des ports d'Amoy, de Shanghaï, etc., étaient incessamment assaillies par des nuées de pirates qui les rançonnaient, les pillaient, et ne craignaient même pas de les attaquer quand elles naviguaient réunies en escadres marchandes pour se protéger les unes les autres. Ces hardis écumeurs de mer se riaient des effroyables détonations et de l'infernal bruit des tam-tams avec lesquels on croyait les écarter, enlevaient les traînards, et quelquefois arrêtaient la flotte tout entière. L'idée vint alors aux Chinois, qui avaient appris ce que valent les armes et la navigation de l'Europe, de mettre leur commerce sous la protection de navires anglais, américains ou autres, dont les capitaines, s'ils n'avaient pas en vue d'opérations plus lucratives, acceptèrent volontiers le rôle de *condottieri*, qu'ils se firent chèrement payer. Cette maréchaussée d'un nouveau genre existe sur toute la côte. J'en parle moins à cause des bénéfices, quoique très considérables, que le commerce en a su retirer qu'à cause du changement remarquable attesté par ce fait dans les relations entre les Chinois et les barbares de mer. Comment désormais le superbe et imbécile potentat qui siége à Péking ferait-il croire à ses sujets que le commerce, dont il daigne octroyer la faveur aux Européens, est une aumône de sa pitié envers leur pauvreté et leur faiblesse, lorsque ses sujets eux-mêmes, pour leur propre commerce, se sentent réduits à demander à ces étrangers une protection que leur gouvernement est devenu impuissant à leur accorder? On a droit d'oublier ce genre de services, lorsqu'en les bien payant on s'est dégagé de la reconnaissance; mais on oublie moins aisément la supériorité de ceux de qui on les a reçus. Aussi bien le commerce chinois n'a pas tardé à faire un pas qui l'a mis bien davantage encore dans la dépendance des barbares. Les bénéfices que

rapportait la spéculation dont on vient de parler devaient nécessairement faire que, d'accidentelle et de temporaire, elle tendît à devenir permanente. On vit donc des lorchas portugaises de Macao, fortement armées, montées par des équipages d'aventuriers, parcourir la mer de Chine, en cherchant partout l'occasion de combattre la piraterie; mais il arriva bientôt de cette espèce de chevalerie errante, organisée sur les mers, ce qui était arrivé au moyen âge de celle qui s'était vouée sur les grandes routes à la protection des voyageurs. Cette protection ne devint guère moins onéreuse et moins redoutée que le brigandage auquel elle faisait la guerre, et de proche en proche les Chinois en sont venus à l'idée de charger leurs marchandises sur les navires européens eux-mêmes. Cela se fait déjà pour les produits de l'archipel indien, pour les échanges du commerce chinois entre les cinq ports ouverts aux étrangers, et cela se fera bientôt dans tous les ports de la Chine. Les mandarins auront beau s'y opposer : ce résultat est inévitable dans l'impuissance où se trouve le gouvernement impérial de détruire la piraterie sur des côtes immenses, coupées de baies, de rivières et d'archipels sans nombre, en même temps qu'elles sont habitées par une population aussi pressée que misérable, et façonnée de longue main aux habitudes du brigandage maritime. Tant que ce fléau n'aura pas disparu, les négocians du Céleste-Empire ne trouveront de sûreté pour leurs cargaisons que sous les pavillons européens, et la nécessité sera plus forte que la politique des mandarins.

Une autre cause de bénéfices pour les Occidentaux a été l'empressement des Chinois à émigrer en Californie, en Australie, partout où ils espéraient échapper aux misères de leur pays en trouvant un emploi à leurs habitudes laborieuses et à leur génie mercantile. Cette émigration a été très nombreuse. On comptait 3,000 Chinois en Australie en 1854, et 10,000 au commencement de 1855, si bien que les colons s'en effrayèrent, et que la législature, suivant en cela l'exemple donné par la Californie, prit des mesures pour mettre un terme à cette espèce d'envahissement. Ces mesures ont restreint peut-être, mais elles n'ont pas arrêté l'émigration, qui donne lieu encore aujourd'hui à une navigation très active.

Il était impossible que ces prodiges de l'activité européenne et la prospérité qui en est la suite ne fussent pas troublés par ce qui restait de précaire et de mal établi dans les relations avec les autorités cantonnaises. L'Angleterre avait patienté pendant plusieurs années; mais les dénis de justice et les avanies de tout genre reprenaient leur cours, et se multipliaient de manière à faire présager une nouvelle crise. Quoiqu'il en coûtât de risquer l'interruption d'un commerce qui versait tous les ans plus de deux cents millions dans le

trésor britannique, quoiqu'on éprouvât une grande hésitation à courir les chances toujours incertaines du recours à la force, on sentait néanmoins que la patience était à bout, que la mansuétude n'était qu'un encouragement à l'insolence, et que, sous peine de perdre tout ce qu'on avait gagné, il fallait faire un effort décisif pour sortir d'une situation qui n'était plus tenable.

La guerre de Crimée venait d'être glorieusement terminée; on avait des vaisseaux et des soldats dont on ne savait plus que faire; le moment parut favorable pour demander la révision des traités et une extension des limites dans lesquelles le commerce avait été jusque-là renfermé. Ce que voulait l'Angleterre, c'était établir ses relations avec la Chine sur un pied digne et durable, avant qu'une nouvelle collision ne sortît des rapports difficiles que l'on commençait à avoir avec Canton. Le plan arrêté était, dit-on, de paraître avec des forces navales considérables devant l'embouchure du Pei-ho, d'essayer par la douceur, la conviction, ou au besoin par l'intimidation et la force, de nouer des rapports directs avec le gouvernement impérial. Seulement la Grande-Bretagne voulait agir dans cette occasion de concert avec les puissances maritimes qui avaient déjà des traités avec la Chine : nous ne savons quelles furent les intentions du gouvernement américain à l'égard de ce premier projet d'expédition; mais la France, qui venait d'apprendre le meurtre de M. Chappedelaine, et qui devait en demander satisfaction, accepta sa part de l'entreprise, et résolut d'envoyer en Chine des forces considérables commandées par un officier intelligent et énergique, l'amiral Rigault de Genouilly, qui connaissait parfaitement la situation des affaires en ces parages. Tout se préparait donc pour faire la démarche projetée, dont un des moindres résultats, sinon un des moins désirés, aurait peut-être été d'amener à Paris un ambassadeur chinois, lorsqu'une insulte de la dernière gravité, commise contre le pavillon anglais, est venue donner un nouveau cours aux événemens.

On sait comment les choses se sont passées : une *lorcha,* sorte de bâtiment entre la jonque et le navire européen, appartenant à un Chinois de Hong-kong, ayant un équipage chinois, avec un capitaine *nominal* anglais, des papiers anglais et pavillon anglais, a été abordée en plein jour à Canton par des soldats chinois, qui ont saisi sous un prétexte futile une partie de l'équipage et amené le pavillon. Yeh, vice-roi de Canton, a refusé de donner satisfaction de cet outrage, alléguant pour raison que le bâtiment était chinois, de construction chinoise, propriété chinoise, ayant un équipage chinois, qu'il n'avait pas le droit de porter pavillon anglais, et que par conséquent lui, Yeh, était libre d'aller saisir à son bord des Chinois dépendant de sa juridiction.

On voit tout de suite la portée de cet acte. Hong-kong a été cédé à l'Angleterre à regret, mais sous l'empire de la nécessité, comme un port de réparation et de radoub. Ce port était excellent, mais l'île elle-même était de peu d'étendue, désolée, stérile, et les Chinois se flattaient sans doute d'y enfermer les Anglais, comme ils l'avaient fait des Portugais à Macao. Ils avaient pris assez aisément leur parti de la voir servir de refuge aux contrebandiers et à toute cette population qui vit de relations suspectes; mais dès le début ils s'étaient montrés inquiets de la pensée qu'il pourrait s'y former une colonie vivant d'un commerce régulier. Aussi, dans le traité additionnel de sir Henry Pottinger, avaient-ils stipulé qu'aucune jonque chinoise n'y serait reçue, si elle ne venait d'un des cinq ports ouverts aux Européens, et si elle n'était munie d'un permis délivré par les mandarins. Ceux-ci se promettaient bien de n'en délivrer aucun, et l'on eût dû le prévoir; mais il en fut de cette clause comme de plusieurs autres, elle ne fut pas observée. Malgré les précautions prises, les Chinois affluèrent à Hong-kong, et la colonie en comptait déjà 60,000 en 1855. Il y avait dans cette agglomération une première source de déplaisir pour les mandarins; ce déplaisir fut augmenté par une ordonnance que rendit le gouverneur sir John Bowring, et par laquelle il autorisait, sous certaines conditions, les Chinois de Hong-kong à posséder des navires pourvus de papiers qui les assimilaient aux navires anglais. Le vice-roi Yeh ne voulut pas reconnaître cette ordonnance, et déjà il en était résulté des conflits entre lui et sir John Bowring avant la collision violente de l'automne dernier. Yeh ne pouvait se résoudre à voir sous ses yeux des navires chinois possédés et montés par des Chinois, et pourtant indépendans de son autorité. Ces Chinois, qu'un trait de plume du gouverneur de Hong-kong a faits Anglais, devaient-ils donc jouir de toutes les immunités qu'il a fallu accorder aux étrangers, en même temps qu'ils jouiraient de la liberté qu'ont les Chinois de se mouvoir et de se perdre dans la foule? Tour à tour Anglais ou Chinois, selon qu'ils y trouveraient plus d'avantage, ils se soustrairaient ainsi à toute autorité, et ce privilége d'impunité, acheté à deniers comptans à Hong-kong et représenté par un chiffon de papier que tout le monde pouvait imiter, serait nécessairement une source inépuisable de confusion, d'abus et de collisions. A ces raisons il fallait ajouter le dangereux exemple donné aux populations chinoises de chercher des yeux une autorité supérieure à celle du fils du ciel, vers laquelle tous les mécontens pourraient fuir, et qui serait assez puissante pour leur donner les moyens de venir braver impunément l'empereur et ses mandarins sur leur propre territoire. Une telle idée était toute une révolution, et si on la laissait s'accréditer, elle

était subversive de tout le système du gouvernement chinois. Le précédent une fois établi, aujourd'hui on aurait une lorcha, demain on en aurait deux cents; on aurait à Canton une population chinoise indépendante des mandarins, et si cette population, dans son contact avec les barbares, apprenait d'eux cet art de la guerre qu'ils poussent si loin, qui les empêcherait de venir un jour imposer leur autorité à leurs compatriotes, hors d'état de leur résister? Quelques raisonnemens de ce genre ont dû sans doute passer dans l'esprit de Yeh et de ses mandarins, et les auront poussés à commettre l'outrage dont la lorcha l'*Arrow* a été victime. Si l'on se place à leur point de vue exclusivement chinois, si l'on entre pour un moment dans leur constante pensée de prévenir tous les rapports qu'il n'est pas impossible d'éviter entre Chinois et Européens, d'empêcher qu'aucun Chinois puisse se soustraire à l'autorité impériale, et douter, au moins en principe, du caractère divin de cette autorité, leur conduite est facile à comprendre. C'est une manifestation nouvelle de la vieille incompatibilité entre l'esprit européen et les prétentions chinoises à la supériorité universelle. D'un autre côté, on comprend également la résolution des autorités anglaises d'obtenir à tout prix raison de cette insulte et de mettre les prétentions de Yeh à néant. Soixante mille Chinois sont venus s'établir à Hong-kong et y ont pris droit de cité; on n'aura aucune sécurité, si on ne se les assimile pas. Or, pour se les assimiler, il faut, comme l'écrit sir John Bowring, qu'ils retirent quelques avantages de leur qualité de sujets anglais. Si on ne les protége point, si on ne les met pas à l'abri de la jalouse violence des mandarins, le caractère européen, toute pensée de propagande politique et d'agrandissement mise à part, recevra une grande atteinte. Le prestige qui l'environne sera perdu, et ce ne sera plus seulement à Canton, mais à Shanghaï, et partout où se trouveront des Chinois, qu'on sera exposé aux tentatives malfaisantes qu'inspireront aux mandarins leurs mauvaises passions ou leur haine pour tout ce qui est européen. En s'opposant aux prétentions de Yeh, les Anglais n'ont donc pas fait un acte d'égoïsme politique, ils ont agi dans l'intérêt de la communauté européenne tout entière.

La lutte est maintenant engagée; les détails en sont d'hier, chacun sans doute les a présens à la mémoire. La résistance que les Anglais ont rencontrée est évidemment l'effort suprême du gouvernement chinois, de l'oligarchie des mandarins, pour conserver leur pouvoir sur une société dont la direction leur échappe, et que le contact des barbares contribue à soustraire chaque jour davantage à leur autorité. Cet effort, ils n'auraient pu le tenter autre part qu'à Canton. Partout ailleurs la puissance des Européens et les avantages que rapportent les relations entretenues avec eux sont trop bien appré-

ciés par les Chinois, pour qu'il leur eût été possible de les soulever de la sorte. Pour amener ce résultat, il a fallu que l'énergie de Yeh s'appuyât sur les passions de la population cantonnaise; il a fallu qu'il trouvât comme instrumens cette masse de contrebandiers et de forbans dont les côtes méridionales du Céleste-Empire ont toujours fourmillé, gens toujours prêts à tenter pour de l'argent les actes les plus criminels. En les employant, Yeh n'a fait que mettre en œuvre contre les barbares le système souvent pratiqué par les mandarins de l'intérieur contre les résistances de leurs compatriotes : celui de déchaîner et de soudoyer la populace, en l'excitant au crime au nom d'un intérêt public imaginaire. C'est à l'emploi de pareils moyens, bien plus qu'à l'hostilité véritable de la nation chinoise, qu'il faut attribuer les atrocités dont la rivière de Canton a été le théâtre. Encouragés par la mise à prix de la tête des Européens et se sentant soutenus par l'autorité des mandarins, les pirates du Kwang-tong se sont livrés à des excès abominables; mais au même moment, et comme pour prouver que l'instinct national était étranger à cette ignoble levée de boucliers, des bandes de rebelles et des flottes entières de pirates faisaient aux autorités anglaises des offres de service qu'elles ont sagement déclinées.

Disons-le hautement, si l'impunité venait justifier toutes ces horreurs, si on n'en tirait pas une vengeance éclatante, si on acceptait quelque compromis que les mandarins sauraient bien changer en victoire, le peuple chinois perdrait tout respect pour les nations de l'Occident, et nous trouverions partout des Cantonnais. Cette faute ne sera pas commise, et nous ne tarderons pas sans doute à recevoir la nouvelle d'un châtiment proportionné à l'offense.

Nous nous sommes efforcés, dans cette seconde partie de notre travail, de montrer par quel enchaînement de circonstances les rapports entre les Européens et les Chinois ont été amenés au point où ils sont aujourd'hui. Sauf dans un court passage, où nous avons parlé des missionnaires catholiques et de la protection qui leur doit être accordée, nous n'avons pas eu à prononcer le nom de la France, dont les intérêts commerciaux dans ces lointains parages n'ont jamais été que passagers ou peu étendus; mais on ne peut dire que la question, dans les termes où elle est aujourd'hui engagée avec la Chine, soit purement commerciale : cette question a acquis une importance politique qui doit, ce nous semble, frapper tous les regards, et nous avons une trop haute idée de notre pays pour croire qu'une aussi grande affaire puisse recevoir une solution à laquelle il reste étranger. Nous allons en dire les raisons.

III.

Le premier acte à accomplir par l'intervention européenne en ces parages sera donc de châtier le mandarin Yeh et ses satellites, et de leur donner une leçon dont le récit, porté par la voix publique jusqu'aux extrémités de l'empire, fasse trembler ceux qui songeront à les imiter. Il est probable que les Anglais ne laisseront à personne le soin de remplir cette tâche, et qu'ils s'en acquitteront de main de maître, avec d'autant moins de ménagemens du reste, qu'ils sont assez disposés à renoncer à leurs établissemens de Canton pour transporter le centre de leur commerce à Shanghaï, bien mieux situé de toute manière, au milieu d'un pays riche, sain, et de populations douces et sympathiques.

Après avoir châtié les Cantonnais, pris la revanche de la civilisation sur la barbarie, et donné ainsi aux Chinois un nouvel exemple de la toute-puissance des armes européennes, on pourrait à la rigueur s'en tenir là, et reprendre le projet d'ambassade à Péking, que l'incident de Canton avait fait suspendre. Seulement, cet incident ayant forcé l'Angleterre à faire en Chine un très grand déploiement de forces, elle désirera naturellement en profiter pour obtenir des avantages proportionnés à ses sacrifices. Déjà les associations commerçantes du royaume-uni ont commencé à s'expliquer sur les bases nécessaires des relations futures de la Grande-Bretagne avec la Chine; déjà nous voyons les *East India* et *China associations* de Londres et de Liverpool réclamer les conditions suivantes : « liberté du commerce sur toutes les côtes et le long de toutes les rivières de la Chine, droit pour les navires de guerre de se présenter sur tous les points de ces côtes et rivières. »

On comprendra la portée de cet article, si on réfléchit que la Chine est sillonnée en tous sens de grands cours d'eau accessibles à nos navires, qu'à soixante lieues de l'embouchure du Yang-tze-kiang, la frégate américaine la *Susquehanna* a trouvé l'eau assez profonde pour porter des vaisseaux, que le Pei-ho est navigable jusqu'auprès de Péking et peut-être jusqu'à Péking même.

Viennent ensuite : « le droit pour les sujets anglais de circuler par terre dans l'intérieur du pays, — le droit d'avoir un ambassadeur à Péking et des consuls dans les ports de la côte et les villes fluviales accessibles à la navigation, — la révision des tarifs de douane, » etc.

Toutes ces conditions sont sages et raisonnables, mais on ne doit pas se dissimuler qu'elles entraînent l'assimilation complète de la Chine aux états européens. C'est une grande œuvre à entreprendre, et il ne faut point s'attendre que le gouvernement chinois, même vaincu et humilié, accepte sans résistance des conditions qui le mettront sur

le pied de l'égalité avec les puissances européennes. On triomphera de cette résistance, mais ce ne sera pas tout, et viendra alors une autre lutte à soutenir contre les institutions chinoises, qui opposeront de grands obstacles à toutes les innovations qu'il leur faudra tout à coup subir. L'autorité de l'empereur et des mandarins ne sera-t-elle pas affaiblie, sinon détruite, par la présence de ces navires de guerre indépendans d'eux, stationnant dans leurs ports et y faisant la police, ou sillonnant leurs fleuves jusqu'au cœur de l'empire, pour aller protéger les Européens dans l'exercice d'une religion qui ne sera pas celle sur laquelle repose l'organisation sociale du pays?

A quelle juridiction seront soumis les Européens, une fois qu'ils seront établis sur le sol chinois?

Seront-ils passibles du code pénal chinois, avec tout son attirail de bastonnades et de peines corporelles de tout genre? Et mille autres questions, toutes plus difficiles à résoudre les unes que les autres, ne viendront-elles pas se joindre à celle-là?

Cependant ces garanties réclamées par le commerce anglais, quelque grand que paraisse l'effort qu'il faudra tenter pour les obtenir, quelque difficile qu'en paraisse la mise en pratique, si on les examine au point de vue politique, sont la condition *sine quâ non* des rapports futurs du monde occidental avec la Chine, et j'ajoute même qu'elles me semblent désormais indispensables à l'équilibre européen. Je touche ici à une question grave et délicate : on me permettra d'emprunter la lumière du passé pour l'éclaircir.

La conquête de l'Inde est, après la révolution française et celle d'Amérique, le plus grand événement de notre âge, celui dont les conséquences ont été les plus étendues et les plus durables. Cette conquête a grandement contribué à donner l'empire de la mer aux Anglais et à porter cette nation si fière, si sage et si jalouse de son indépendance, au degré de puissance où nous la voyons aujourd'hui. Peut-être avons-nous à nous reprocher d'avoir laissé ce grand événement s'accomplir, alors que nous étions représentés dans ces parages par des hommes comme Dupleix et Labourdonnais; mais ces regrets seraient aujourd'hui stériles. Malgré l'immense population qu'il s'agissait de soumettre, malgré l'éloignement de la mère-patrie, et peut-être par ces raisons mêmes, la conquête de l'Inde s'est faite avec une extraordinaire facilité. C'est qu'une grande population, quand elle n'est pas guerrière et disciplinée, est loin d'ajouter aux difficultés de la conquête. Une petite troupe résolue l'emportera toujours sur des agglomérations d'hommes confuses, aisément accessibles aux impressions du découragement et de la peur, parmi lesquelles les armes européennes feront des exécutions immenses, qui se laisseront aller à des terreurs contagieuses et irréfléchies, et à qui leur nombre même ne permettra pas la ressource extrême d'émigrer en masse, en

laissant l'ennemi au milieu d'un désert. Lors donc qu'elles sont sans organisation et sans force militaire, les populations très nombreuses sont plutôt une facilité qu'un obstacle à la conquête, et si elles sont riches ou laborieuses, leur soumission est vite acquise à ceux qui, après s'être montrés forts, savent protéger la propriété et procurer au travail son salaire. C'est ce qui a eu lieu dans l'Inde. Clive a soutenu le siége d'Arcot avec 200 Européens et 300 cipayes. A la bataille de Plassey, il n'avait que 1,000 Anglais et 2,000 Hindous disciplinés à opposer aux 60,000 hommes à pied et à cheval et aux 60 pièces d'artillerie du nabab du Bengale. La victoire ne fut pas douteuse, et l'on sait avec quelle facilité la domination britannique s'est depuis assise et étendue. L'éloignement de la mère-patrie n'y a mis aucun obstacle; tout au contraire les agens du gouvernement et de la compagnie des Indes n'y ont gagné qu'une liberté d'action plus grande, et la conquête, affranchie d'une surveillance qui est volontiers tracassière quand elle est trop rapprochée, n'en a marché qu'avec plus de rapidité.

On voit où nous conduisent les pensées que nous venons d'exprimer. Si la conquête de l'Inde a été si aisée à la fin du XVIIIe siècle, peut-on douter que celle de la Chine, avec la population immense et fort peu guerrière de cette contrée, avec sa longue habitude de vivre sous le joug étranger, avec l'impulsion qui serait donnée et les voies nouvelles qui seraient ouvertes au génie commerçant de ses habitans, ne soit bien plus facile encore aujourd'hui? Mais dans l'Inde, au siècle dernier, une fois qu'ils nous en eurent chassés, les Anglais ne rencontrèrent devant eux que des nations et des souverains indigènes, tandis qu'en Chine toutes les grandes nations du globe se coudoient pour ainsi dire et se surveillent. Français, Anglais, Américains ou Russes, quiconque voudrait tenter une aussi grande entreprise que celle d'imposer sa domination aux Chinois serait sûr de voir tous les autres ligués pour l'en empêcher. La possession de la Chine ou même d'une partie de l'empire, le droit de disposer de cette population immense, de sa main-d'œuvre, de sa consommation, la richesse qui en résulterait, les marins que fourniraient ses côtes, les soldats que la discipline formerait dans ses rangs, tout cela pèserait d'un poids trop lourd dans la balance du monde, pour que tout le monde ne se coalisât pas contre celui qui voudrait s'approprier de tels avantages. Personne n'y songe aujourd'hui; mais déjà sur ce lointain théâtre on s'observe, on se jalouse. Les intentions que l'on prête au gouvernement britannique de se saisir des îles Chusan et Formose, la formation commencée d'une marine chinoise sous pavillon anglais, excitent certaines inquiétudes. Les Anglais, de leur côté, se préoccupent de l'extension que prend le commerce américain dans ces parages et des projets que l'on attri-

bue au gouvernement de Washington sur les îles Loo-choo. Enfin chacun voit avec alarme le grand pas en avant que les Russes ont fait dans ces dernières années, en se saisissant de tout le cours du fleuve Amoor dans la Mantchourie. Ce fait, trop peu apprécié, est de nature à avoir une influence décisive sur les événemens dont la Chine va être le théâtre; on n'en pourra comprendre toute la portée qu'en jetant avec nous un rapide coup d'œil sur la carte et sur les relations qui ont existé jusqu'à ce jour entre les Russes et les Chinois.

C'est vers le milieu du XVIIe siècle que les Russes et les Chinois se rencontrent pour la première fois. Les Cosaques venaient de parcourir l'espace compris entre les monts Ourals et le lac Baïkal, de reconnaître les belles vallées de la Sibérie méridionale; à partir du lac Baïkal, en continuant leur marche vers l'est, ils découvrirent un grand fleuve, le Segalien ou Amoor, qui, traversant de l'ouest à l'est la Mantchourie, va se jeter dans la mer du Japon. C'est sur les bords de ce fleuve que les Russes se trouvèrent face à face avec les Mantchoux, à peu près à l'époque où ceux-ci s'emparaient de la Chine. Après plusieurs années de combats, pendant lesquelles les deux peuples se disputèrent la possession de ce grand débouché ouvert à l'Asie sur l'Océan-Pacifique, les Tartares, ayant achevé la conquête de la Chine, revinrent en forces, et un premier traité fut conclu à Nertshinsk, en 1689, entre les Moscovites et le khan de la Mantchourie, devenu empereur de la Chine. Par ce traité, les Chinois conservaient la possession du cours de l'Amoor et fermaient aux Russes l'accès de l'Océan; mais ils leur cédaient la rive gauche d'un affluent et leur laissaient ainsi un pied dans cette importante vallée. Le traité de Nertshinsk établissait ensuite des rapports commerciaux, sur le pied de la réciprocité, entre les deux nations, et des marchands russes visitèrent Péking depuis cette époque jusqu'en 1722, où, leur conduite ayant donné de l'ombrage aux Chinois, ils furent expulsés.

En 1728, un nouveau traité fut conclu à Kiatka, sur la frontière de la Sibérie, à peu de distance du lac Baïkal, entre des plénipotentiaires russes et chinois. La délimitation des deux empires dans la vallée de l'Amoor fut alors confirmée, et les relations commerciales rétablies entre les deux pays, mais à la condition que les échanges se feraient exclusivement sur la frontière, et au lieu même où se signait le traité. Cette règle toutefois ne s'appliquait qu'aux transactions ordinaires du commerce, les Chinois ayant concédé au gouvernement russe le droit d'envoyer à Péking des caravanes pour son propre compte. Ce droit, par lequel les mandarins s'étaient plu à rabaisser le tsar au rang d'un simple négociant, fut abandonné en 1762 par l'impératrice Catherine. Kiatka devint alors pour les Russes

ce qu'était Canton pour le reste des populations européennes. Ils y joignirent seulement un privilége, réservé à eux seuls, et dont ils sont aujourd'hui encore en possession, celui d'entretenir à Péking un collége russe, et d'être ainsi à portée d'obtenir certains renseignemens, de faire parvenir certains avis lorsque les intérêts de leur commerce ou de leur politique le réclament.

Depuis l'époque dont nous parlons, les rapports entre les Russes et les Chinois sont restés dans le même état : les marchandises chinoises, et surtout le thé, dont les Russes font une si grande consommation, viennent à Kiatka par des caravanes qui font très péniblement la traversée du désert mongol. Là elles sont échangées contre les produits des manufactures russes, sans que l'argent ou l'opium aient la moindre part à ce trafic, et le tsar ayant concédé le monopole du thé dans son empire à une compagnie, les grands bénéfices que procure cette vente permettent, malgré les frais énormes des transports, de livrer à bas prix les marchandises russes. Ces marchandises, les draps surtout, se placent avantageusement en Chine, et vont quelquefois jusqu'au littoral faire concurrence aux produits apportés par la navigation européenne.

Mais pendant que le commerce russe suivait ainsi tous les ans à époque fixe la route de Kiatka, le gouvernement des tsars n'était pas inactif du côté de l'Amoor. La fondation de ses établissemens au Kamtchatka, aux îles Aléutiennes, dans l'Amérique du Nord, l'étendue chaque jour croissante du commerce des fourrures, tant d'autres relations qu'il lui importait de nouer dans ces parages, lui faisaient regretter vivement de n'avoir pas sur l'Océan-Pacifique un port qui fût en communication facile avec la Sibérie méridionale. De la Russie proprement dite jusqu'à Irkoutsk, cette capitale des provinces sibériennes que les prisonniers de Pultava ont élevée dans une situation admirable sur les bords du Baïkal, il existe une grande voie fluviale, presque non interrompue, qui répand l'activité et la vie sur son parcours. De là vers l'est, on est obligé de suivre la Léna jusqu'à Yakoutsk, et à partir de ce point toutes les communications avec le Pacifique, avec Aian, Okholtsk, Petropolovsky, se font lentement et péniblement à dos de chevaux.

Si au contraire on était maître de l'Amoor, dont les affluens remontent jusqu'aux abords du lac Baïkal, et dont la navigation est bien moins longtemps fermée par les glaces que celle de la Léna, on descendrait le fleuve jusqu'à son embouchure, qui forme un port magnifique. De plus, l'or, l'argent, le plomb, le fer, pour lesquels les mines russes de Nertshinsk, sur le Haut-Amoor, sont si renommées, trouveraient un débouché facile et sûr. Les bords du fleuve fourniraient du bois, des grains et tous les produits d'un pays fertile, sous une latitude tempérée. Maître de son cours et de ses af-

fluens, on ne serait plus séparé de la Chine par l'immense désert de Gobi; on serait à deux cents lieues de Péking par terre, deux cents lieues seulement de pays boisés ou de vallées cultivées. Si enfin un jour la Russie croyait de l'intérêt de sa puissance de prendre aux affaires de Chine une part active, les soldats russes auraient bien vite franchi ces deux cents lieues, et ne tarderaient guère à arriver sous les murs de Péking. Ils auraient pour avant-garde ces cavaliers nomades, frères de ceux qui deux fois déjà, en 1644 et en 1854, ont vaincu les grandes armées chinoises, ces cavaliers dont un officier-général, qui a visité ces contrées il y a peu d'années, disait : « On voit, à leur allure dégagée et guerrière, que ce sont bien les descendans de Gengis-Khan, et que, bien conduits, ils feraient une excellente cavalerie légère. Il faut voir comme ils manient leurs chevaux, comme ils sont lestes et adroits... Ils sont dévoués à la Russie, parce qu'elle les traite bien et qu'ils savent que les Chinois abreuvent leurs compatriotes de dégoûts et d'outrages. Si on le voulait, un grand nombre de Mongols émigreraient en Russie, et si jamais il y a guerre entre les deux empires, ce seraient d'excellens auxiliaires. » En même temps que les soldats russes paraîtraient devant Péking, on verrait sortir des bouches de l'Amoor ces marins dont la dernière guerre nous a appris à connaître la valeur; on les verrait, sur ces mers lointaines, pourvus de ces approvisionnemens inépuisables que la prévoyance ambitieuse des tsars a seule le secret d'accumuler, et une fois à Péking, est-il si difficile de pressentir ce que feraient l'habileté des Russes à s'assimiler les populations conquises, et leur particulière habitude à manier les Orientaux? Quelle moisson à recueillir! Et quelles seraient désormais les limites de la puissance russe si elle venait à s'étendre sur la Chine, sur ses ports, ses matelots et toutes les sources de richesse qu'elle renferme en son sein?

On va nous dire sans doute que ce n'est là qu'un danger imaginaire, et que nous nous amusons à bâtir avec des hypothèses sans fondement un avenir tout fantastique. Reprenons donc notre route sur le terrain solide et sûr de la réalité. S'il faut en croire les récits les plus authentiques, le cours entier de l'Amoor est, à l'heure qu'il est, entre les mains des Russes. C'est dans ses eaux que pendant la dernière guerre se sont retirées cette frégate *l'Aurore* et cette flottille russe qui ont échappé par des prodiges de courage et d'habileté aux escadres réunies de la France et de l'Angleterre, et lorsque ces escadres, acharnées à la poursuite d'une proie qui leur échappait sans cesse, se sont approchées des bouches du fleuve, elles les ont trouvées garnies de batteries de côte, couvertes de troupes; elles ont entendu prononcer des noms de forts et d'établissemens militaires jusqu'alors parfaitement inconnus, déjà reliés entre eux par

des lignes de navires à vapeur. L'Amoor est donc aujourd'hui un fleuve russe. Nos missionnaires ont confirmé ce que nos marins avaient appris. C'est, disent-ils, vers 1850 que l'envahissement s'est accompli. Les Russes résidaient à cette époque à un endroit nommé Ou-a-ki, proche de l'embouchure du fleuve. Ils dirigèrent aussi une expédition sur la grande île de Segalien, qui s'étend en face de l'entrée de l'Amoor, et n'est séparée au sud des îles japonaises que par le détroit de La Peyrouse; mais l'occupation de cette île n'a été que temporaire : les Russes l'ont évacuée pendant la dernière guerre, nos marins y ont trouvé leurs huttes encore debout, et les Japonais, qu'ils avaient chassés, ont rétabli leur domination dans la partie méridionale de l'île. Qu'on ne se hâte pas toutefois de prendre cette retraite pour un pas en arrière : en portant les yeux sur la carte, cinquante lieues au sud des bouches de l'Amoor, on trouvera sur la côte de Chine un port qui servit, il y a deux ans, de refuge à *la Pallas*, et où le gouvernement russe fonde, dit-on, maintenant un grand établissement naval, qui n'a pas été possible dans le fleuve même par l'insuffisante profondeur de ses eaux. On ajoute que la cour de Péking a réclamé contre l'envahissement de son territoire et fait marcher les milices mantchoues à la frontière; « mais les braves des huit bannières, écrit Mgr Vérolles, vicaire apostolique de la Mantchourie, se sont tenus prudemment à l'écart. » Ce ne sont pas eux assurément qui chasseront ou arrêteront les Russes.

Nous avons mis ces faits dans tout leur jour, nous leur avons assigné toute leur portée; mais nous ne voudrions pas les exagérer non plus, et faire d'un danger possible un danger immédiat et menaçant. Nous sommes les premiers à croire que la Russie, dont il eût été bon peut-être de réclamer le concours dans les événemens qui se préparent, ne nourrit pas aujourd'hui le gigantesque projet du renversement de l'empire chinois; mais que les cartes viennent à se brouiller en Occident, que des guerres de peuple à peuple ou bien des commotions intérieures n'y permettent plus aux gouvernemens de porter au loin leurs regards, qui sait ce que pourra tenter alors à cette extrême frontière l'ambition russe, jalouse de prendre sa revanche sur l'Angleterre? L'Angleterre y veillera sans doute, ou plutôt nous ne doutons pas qu'elle n'y veille dès maintenant; nous ne doutons pas que dès maintenant, appréciant bien la situation de la Chine, elle ne se préoccupe des moyens d'opposer à la Russie dans l'avenir une barrière plus efficace que la grande muraille, jadis opposée aux invasions des Tartares. Cependant, s'il faut que nous disions toute notre pensée, il y a un grand intérêt à ce que l'Angleterre ne soit pas seule à élever cette barrière. Seule en effet dans ces parages, obligée de lutter contre les préjugés et les vieux usages des Chinois d'une part, et de l'autre contre les envahissemens me-

naçans de la Russie, il serait à craindre qu'elle ne fût entraînée à des actes qui, en lui faisant exercer une influence prépondérante sur les destinées du peuple chinois, auraient pour résultat de déplacer le danger que l'on aurait voulu éviter.

Disons tout de suite que dans cette circonstance l'Angleterre elle-même réclame avec instance le concours des puissances maritimes qui ont le plus d'intérêt à ce que la Chine ne devienne ni russe, ni anglaise. Ce concours lui sera-t-il refusé?

L'Angleterre, nous en sommes convaincus, est très sincère lorsqu'elle affirme qu'aucune pensée de conquête ne l'anime dans sa querelle avec la Chine. Son empire de l'Inde et l'extension presque journalière qu'elle est forcée de lui donner sont assez vastes pour lui suffire. Ce qu'elle veut, c'est que la Chine, ne pouvant être anglaise, demeure indépendante. Ce qu'elle veut, ce sont des facilités plus étendues pour son commerce, qui se sent resserré dans de trop étroites limites; ce sont des débouchés nouveaux pour ses produits, un nouveau marché pour ses échanges. Nous n'avons pas à rechercher si ce désintéressement, cet éloignement qu'elle montre pour toute pensée d'agrandissement n'est pas simplement une preuve de la confiance qu'elle a dans sa supériorité commerciale et maritime pour lui conserver le principal rôle auprès de la Chine indépendante. Rien de plus juste, de plus légitime que cette confiance : c'est aux autres peuples, s'ils le peuvent, de rivaliser avec le commerce et l'industrie britannique sur le vaste marché de l'empire chinois. Nous sommes sûrs que les États-Unis soutiendront hardiment cette lutte; nous voudrions que la France fût en état de l'entreprendre.

Mais c'est là une question d'avenir, et il y a une question actuelle, pressante, que l'Angleterre convie la France et les États-Unis à venir résoudre de concert avec elle. Il serait malheureux, très malheureux que son appel ne fût pas entendu. Le droit serait donné dès lors à l'Angleterre, qui serait seule à vider cette grande affaire, de s'en approprier tous les résultats. Malgré elle, on l'aurait poussée à accomplir en Chine quelque chose de semblable à ce qu'elle a accompli dans l'Inde. Après avoir tiré vengeance des actes sauvages commis à Canton, nous la verrions occuper l'île de Chusan, à l'entrée du Yang-tze-kiang, et peut-être Formose, dont les mines de charbons promettent une source abondante de richesses. Ces îles deviendraient sur une grande échelle ce que Hong-kong a été dans ces dernières années, un point d'attraction pour les Chinois industrieux, qui fuiraient les désordres auxquels l'affaiblissement journalier du pouvoir des empereurs donnerait partout naissance. Ces émigrés formeraient promptement une race d'Anglo-Chinois, sujets de l'Angleterre plus que de la Chine, engagés nécessairement dans des conflits de chaque jour avec la vieille population de l'empire, cha-

que jour invoquant contre l'autorité des mandarins la protection du canon britannique, et entraînant ainsi de proche en proche la puissance qui aurait le devoir de les défendre à une guerre de destruction contre la souveraineté impériale, à une conquête dont ils seraient les principaux instrumens. Il ne faudrait pas de bien longues années peut-être pour que ce prodigieux événement vînt à s'accomplir. Et comment accuser alors l'ambition britannique? La faute ne serait-elle pas tout entière à ceux qui auraient forcé l'Angleterre de régler toute seule une affaire qu'elle demande aujourd'hui à régler en commun avec toutes les puissances maritimes?

Il n'en sera pas ainsi : on ne voudra pas que l'équilibre des intérêts du monde civilisé puisse jamais être menacé au point où il le serait le jour où le poids immense d'un empire de trois cents millions d'âmes tomberait tout entier dans un seul des plateaux de la balance. Si ce péril n'est pas pour nous, nous devons l'épargner à nos neveux, et les risques d'une action commune ne sont pas ici de ceux devant lesquels il soit permis à de grands peuples de reculer.

La situation n'est plus ce qu'elle était en 1844, quand la France s'est présentée pour recueillir sa part de ce que l'Angleterre avait semé. La guerre de l'opium avait été une guerre toute commerciale et purement anglaise : nulle autre puissance n'avait eu à y prendre part. La question d'aujourd'hui, comme nous l'avons fait voir, touche à de plus hauts intérêts, à des intérêts vraiment européens. Nous ne pouvons (et les Américains pas plus que nous, ce nous semble) laisser à un seul peuple le soin de la résoudre, et prétendre ensuite être associés à des avantages que nous n'aurions payés d'aucun sacrifice. Nous ne pouvons guère non plus nous borner, avec quelques soldats et quelques navires, à un semblant de coopération : ni l'Europe, ni la Chine même ne s'y tromperaient, et cette démonstration, sans écarter le danger, pourrait n'avoir qu'un assez mince résultat. Mieux vaudrait déserter à jamais ces mers lointaines, y laisser le champ libre aux nations assez fortes, assez prévoyantes, assez confiantes en elles-mêmes pour faire les sacrifices nécessaires au développement de leur puissance; mais, nous le répétons, il n'en sera pas ainsi : nous verrons tous les peuples intéressés dans cette grande affaire prendre l'engagement de concourir, chacun selon la mesure de ses forces, à un même but qui serait nettement défini par la lettre d'un traité, et rien de plus simple que l'esprit dans lequel ce traité devrait être conçu.

Les puissances signataires s'engageraient à exercer sur la Chine une action morale et matérielle à l'effet d'obtenir d'elle pour les Européens le droit de circuler, trafiquer, résider et posséder sur tous les points de l'empire, le droit d'y professer et d'y enseigner leur

religion. Les alliés s'engageraient également à n'acquérir aucun point du territoire chinois sans le consentement de tous, et à n'étendre la qualité et les droits de sujet européen à aucun Chinois sans l'accomplissement de certaines conditions réglées en commun.

Avec ces conditions ou d'autres analogues, nous croyons qu'on pourrait réussir à protéger efficacement les intérêts des sociétés civilisées en Chine, à empêcher, pour un temps du moins, que ce vaste empire, en devenant la conquête exclusive d'une seule nation, ne lui donne une prépondérance écrasante dans les affaires de ce monde. Ces conditions, on l'a dû remarquer, renferment toutes les demandes des associations de Londres et de Liverpool. Nul doute qu'elles ne donnassent également pleine et entière satisfaction au commerce américain, qui ne réclame nulle part que le droit de libre concurrence.

Pour nous Français, ce que nous y gagnerions serait avant tout le droit d'aller protéger efficacement nos missionnaires sur tous les points du Céleste-Empire, de maintenir là, comme partout, ce patronage du culte catholique que nous sommes seuls à exercer en ce monde, et qui, à un jour donné, peut devenir pour nous une nouvelle source de grandeur et de puissance. Nous ne prétendons pas dire que cette protection de la France devrait s'étendre aux Chinois nos coreligionnaires jusqu'au point de les soustraire aux lois de leur pays. On comprend que leur assurer cette sorte d'inviolabilité serait faire d'une autre manière ce qu'on aurait interdit aux Anglais de faire, en stipulant qu'il ne pourrait plus y avoir d'Anglo-Chinois ni de marine chinoise sous pavillon britannique; mais il est permis d'affirmer que du jour où une aussi large entrée aurait été ouverte en Chine à la civilisation européenne, du jour où la tête de nos vénérables missionnaires serait devenue sacrée, la persécution qui cesserait contre eux cesserait nécessairement aussi contre ceux qu'ils évangélisent, et que, par la seule puissance de la vérité, la foi catholique se répandrait, et avec elle le respect du nom français, dans ces lointaines contrées.

Notre commerce, qui, nous devons l'espérer, ne doit pas toujours rester aussi timide qu'il l'est aujourd'hui dans ses entreprises, ne manquerait pas non plus de recueillir sa part des avantages de tout genre que présenterait au génie européen l'exploitation des besoins du peuple chinois. Nous pourrions contribuer à introduire la navigation à vapeur sur ces fleuves, ces canaux, ces lacs, qui servent de voies de communication à des populations innombrables et voyageuses (1).

L'émigration aussi pourrait nous donner de grands résultats. On

(1) Il y a déjà un bâtiment à vapeur chinois sur le Yang-tze-kiang.

sait avec quelle facilité les Chinois émigrent; la Californie et l'Australie sont là pour montrer qu'ils ne craignent ni les longs voyages, ni le contact des sociétés européennes. Laborieux, industrieux, intelligens, ils font d'excellens colons quand on pourvoit soigneusement à leur bien-être et qu'on ne manque pas aux engagemens pris avec eux. Ne pourrions-nous pas les attirer en Algérie? Par l'isthme de Suez, le voyage serait assez prompt, et le courant d'émigration, une fois établi, alimenterait une marine marchande considérable. Notre Afrique française, ce vaste et fertile pays, situé si près de nos côtes et pourtant colonisé si imparfaitement jusqu'à ce jour, verrait alors ses solitudes se peupler et fructifier. Ou nous nous trompons, ou il serait assez facile d'obtenir que cette émigration entraînât surtout hors de la Chine les catholiques, que l'influence de nos missionnaires déterminerait à emmener leurs femmes et leurs enfans, et à rompre avec ce culte des ancêtres qui jusqu'à présent a fait des émigrans chinois de vrais oiseaux de passage, toujours empressés de regagner le nid paternel.

Nous ne faisons qu'indiquer ces perspectives, et nous revenons à notre sujet principal.

Les conditions du pacte dont nous avons parlé plus haut une fois déterminées, il s'agirait de les mettre à exécution. Chacun devrait fournir sa part de forces navales et militaires, et une fois l'incident de Canton vidé, il serait sans doute nécessaire d'occuper un point central comme base des opérations ultérieures à entreprendre. Ce serait probablement Chusan, ou mieux encore Shanghaï. C'est de là que partirait pour Péking l'expédition chargée d'obtenir par la persuasion ou par la force les conditions arrêtées à l'avance, et de porter au fils du ciel le baptême de cette civilisation chrétienne qui a élevé les peuples européens si haut au-dessus du reste de l'humanité. Noble et glorieuse entreprise qui aurait passionné nos pères, et bien digne d'illustrer ceux qui aujourd'hui seraient chargés de l'accomplir!

Et si le but a de la grandeur, la conduite de l'expédition serait aussi pleine d'intérêt par toutes les circonstances nouvelles qui ne manqueraient pas de s'y rattacher.

Nous n'avons pas parlé de négociations préalables, parce qu'avec le caractère bien connu des Chinois elles ne feraient qu'ouvrir la porte à d'interminables lenteurs. Nous sommes assurés qu'on ne donnera pas cette fois à l'astuce des mandarins un avantage que trop souvent déjà on lui a procuré. La guerre a d'ailleurs été déclarée de fait devant Canton. On se présenterait donc devant l'embouchure du Pei-ho (1), et toute la partie légère de l'expédition pénétrerait dans

(1) Le Pei-ho a 14 pieds (anglais) d'eau sur sa barre.

le fleuve. On remonterait alors par terre et par eau, au milieu d'un pays complétement plat, jusqu'à Tien-tzin, grande ville située à vingt-cinq lieues de Péking, dont elle est le port et où les grosses jonques qui viennent du Japon et des pays lointains déchargent leurs marchandises. Là sans doute serait concentrée toute la résistance, car il n'est guère à croire que l'empereur, quelque affaibli qu'il soit, se rende sans combat; mais ce combat ne serait ni bien long, ni bien sanglant. La victoire une fois remportée, et la résolution des alliés, la supériorité de leurs forces, la puissance de leurs moyens de destruction de nouveau bien constatés, l'empereur cédera; ce qui s'est passé en 1842 et ce que l'on sait du caractère chinois permettent peu d'en douter. Il cédera d'autant plus volontiers qu'on ne lui demandera pas de concessions territoriales, et qu'il lui restera l'espérance, qu'un Chinois ne perd jamais, de reprendre par la ruse et la perfidie ce qu'on lui a arraché par la force. Cependant ces prévisions pourraient ne pas se réaliser; il se pourrait que la lutte se prolongeât et que l'empereur se retirât en Tartarie. Ce sera alors aux délégués des puissances alliées chargés de la direction de l'expédition de poursuivre la guerre, de suppléer à l'empereur absent, et de prendre toutes les mesures propres à pousser jusqu'au bout le succès de l'œuvre entreprise.

Ce succès une fois obtenu, et le gouvernement chinois, quel qu'il fût, lié par un traité, il s'agirait de le faire exécuter. Ce serait l'œuvre des escadres alliées, et ici il m'est impossible de ne pas signaler le rôle important que la marine, et surtout la marine nouvelle, les canonnières et tous ces avisos légers, quoique armés de la plus puissante artillerie, joueraient dans toute cette campagne; il m'est impossible de ne pas faire remarquer comment la Chine, avec les voies innombrables qui y sont ouvertes à la navigation, avec ses fleuves, ses lacs, ses canaux, sur lesquels flottent des jonques de 300 tonneaux, se prêterait merveilleusement à l'action de ces navires dont la puissance formidable a été révélée par une récente expérience. On a vu dans la Baltique et dans la Mer-Noire quels ravages exerce l'artillerie navale, surtout dans les rangs pressés des troupes de terre. Or en Chine cette grosse artillerie, accompagnant partout les troupes européennes, leur prêterait une force irrésistible. Les canonnières seraient en même temps employées à remorquer partout des vivres, des approvisionnemens, des casernes flottantes, tout ce matériel dont la réunion et la mobilisation constituent peut-être la plus grande difficulté de la guerre. Enfin, la paix faite, ce seraient encore nos bâtimens à vapeur qui seraient chargés d'aller faire connaître jusqu'aux extrémités de l'empire, jusqu'aux frontières du Thibet, la révolution accomplie, et de donner à ces populations lointaines la première impression de la puissance et de la supério-

rité de la civilisation de l'Occident. Cette tâche serait délicate, et elle réclamerait de ceux qui auraient à l'accomplir beaucoup de tact et en même temps beaucoup de fermeté. Le premier effet à produire sur les Chinois de l'intérieur aurait, on ne saurait se le dissimuler, une très grande importance. Cette apparition d'une race d'hommes étrangère au milieu d'eux les étonnerait, et ce ne serait pas du premier coup qu'ils apprécieraient ce que le contact des Européens peut leur rapporter d'avantages. Sans doute alors agens militaires ou autres auraient à s'inspirer de l'exemple donné par M. Alcock à Shanghaï. Ce n'est pas à nous de répondre ici pour les Anglais et les Américains; mais nous croyons pouvoir affirmer que toute la partie de cette tâche qui reviendrait à la marine française serait dignement remplie. On trouverait là chez nos officiers ce courage à la fois modeste et inébranlable, ce dévouement éclairé et persévérant dont ils donnent partout des preuves, et qui ne sont pas toujours appréciés comme ils méritent de l'être. Leurs efforts sauraient bien seconder leurs alliés pour apprendre aux Chinois à estimer et respecter l'Europe.

Il est moins facile de prévoir l'influence que le mélange journalier des mœurs et des idées de l'Occident exercerait sur l'organisation de la société chinoise et sur l'assiette de son gouvernement. Quoique nous nous soyons déjà hasardés bien loin dans le champ des hypothèses, nous n'irons pas jusqu'à exprimer à ce sujet une opinion. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'organisation de cette société a reçu déjà et reçoit tous les jours de bien profondes atteintes. Nous avons montré l'ébranlement croissant du gouvernement impérial, son impuissance, son discrédit, les insurrections redoutables qui se sont dressées contre lui. Il nous paraît difficile que les rapports avec les Européens, si ces rapports sont faciles et amicaux, si les autorités européennes et chinoises agissent loyalement et dans une cordiale entente, n'aient pas pour effet de rendre au gouvernement impérial un certain degré de force et de considération. Les abus monstrueux qui font sa faiblesse et sa honte tendraient nécessairement à s'amoindrir ou même à disparaître au contact de notre civilisation, et peut-être l'énergie vitale se réveillerait-elle, au moins pour un temps, dans ce grand corps, aujourd'hui menacé de dissolution.

S'il en est autrement, si le gouvernement chinois veut ajouter à tous ses embarras une lutte insensée contre la civilisation européenne, au lieu de s'appuyer sur elle pour se faire pardonner sa défaite, nul doute qu'alors il accélérera sa chute; mais dans ce cas même il n'est guère probable que le vieil édifice s'écroule immédiatement, et lorsqu'arrivera la catastrophe, la société chinoise, déjà

depuis quelque temps en rapport avec les Européens, sera profondément modifiée. Initiés à nos idées et à nos usages, à nos arts et entre autres à celui de la guerre, mêlés chaque jour avec nous et tout pénétrés de notre influence, les Chinois ne seront déjà plus exposés à l'une de ces conquêtes accomplies par un coup de main comme celles de Fernand Cortez et de Clive; ils ne seront plus ce peuple qu'on voit aujourd'hui, moins par pusillanimité que par ignorance, incapable de disputer une demi-heure aux Européens un champ de bataille. Une invasion comme celle de 1644 ne suffira plus à les réduire. Sans doute aussi leurs croyances religieuses ou plutôt leur athéisme pratique et leurs ignobles superstitions auront commencé à faire place à la pure lumière de l'Évangile. Le rôle de nos missionnaires grandirait alors, et un champ bien autrement étendu qu'il ne le fut jamais s'ouvrirait à leur salutaire influence. Ce serait à la charité publique en Europe de faire des efforts proportionnés à la tâche nouvelle de ces ouvriers évangéliques. Les annales de nos missions, la persistance avec laquelle la foi catholique s'est maintenue en Chine depuis trois siècles, malgré la persécution, malgré les supplices et les tourmens les plus raffinés, nous donnent le ferme espoir que nos conjectures ne seront pas démenties, que le christianisme sera pour l'empire chinois l'agent le plus puissant de sa régénération. Oui, nous avons l'heureuse confiance que cet empire, au lieu d'agrandir le domaine déjà si vaste d'une des deux puissances européennes qui se disputent la suprématie en Orient, prendra, avec le temps, parmi les états indépendans de la grande famille chrétienne, le rang que lui assignent l'intelligence de ses habitans, leur nombre et les avantages matériels que Dieu leur a donnés.

Au moment où nous achevons ces pages, l'idée nous vient que toutes nos dernières pensées pourraient bien n'être pour une partie des lecteurs que de gratuites hypothèses, de vaines utopies. A cela nous demandons la permission de répondre à l'avance une seule parole. Combien de fois, depuis un siècle surtout, n'a-t-on pas vu les rêves de la veille devenir les réalités du lendemain! Et l'effort de la sagesse humaine ne doit-il pas être de prévenir celles de ces réalités qui seraient des maux irréparables, comme de hâter l'accomplissement de celles qui peuvent être des bienfaits pour l'humanité?

V. DE MARS.

ÉTUDES

SUR

L'INDE ANCIENNE ET MODERNE

V.

LES HÉROS PIEUX. — LES PANDAVAS.

I. — LA GRANDE GUERRE.

Dans la première partie du *Mahâbhârata*, les fils de Pândou ont eu à subir les plus rudes épreuves (1). Ruinés, proscrits et fugitifs, on pouvait croire qu'ils allaient disparaître de la scène du monde. Le moment arrive cependant où ils vont reprendre le premier rang et briller enfin d'un éclat impérissable. Cachés sous des déguisemens divers à la cour de Virâta, roi des Matsyens, ils y achèvent cet apprentissage du malheur qui forme les vrais héros.

Les fils de Dhritarâchtra, les Kourous, contraints d'abandonner les troupeaux qu'ils avaient enlevés, et repoussés par Ardjouna, qu'ils n'ont pu reconnaître, fuient devant le guerrier vainqueur, qui, pareil à Apollon, fait trembler la terre à chaque vibration de son arc. Lorsque l'armée ennemie a été mise en déroute, Ardjouna renoue ses longs cheveux et reprend les rênes du char : il n'est rien de plus qu'un eunuque du palais remplissant près du jeune prince Bhoûmimdjaya, fils du roi des Matsyens, l'office de cocher. Il lui suffit d'avoir battu ses implacables rivaux, d'avoir brisé d'un coup de

(1) Voyez la livraison du 15 avril.

flèche le parasol royal du vieux Bhîchma, l'aïeul de sa propre race, et rapporté, criblée de traits, la bannière sur laquelle est peint un singe couleur d'or. Le roi des Matsyens, Virâta, ne doute pas que son fils n'ait à lui seul remporté la victoire. Sa joie est si grande, qu'il fait retentir partout, au palais et dans la ville, les louanges du jeune guerrier : Ardjouna se tait et le laisse dire. La bouillante valeur et la magnanimité sont deux vertus qui conviennent aux héros de tous les âges et de tous les pays. Voici pourtant des scènes qui nous ramènent brusquement dans ce monde de l'Inde, où les choses ne se passent pas toujours comme ailleurs.

Enivré de son triomphe, le roi Virâta veut jouer aux dés; c'est l'aîné des Pândavas, c'est Youdhichthira, caché à sa cour sous le déguisement d'un brahmane, qu'il a provoqué. Celui-ci, on s'en souvient, avait tout perdu deux fois déjà dans une circonstance pareille, son royaume, sa liberté, celle de ses frères. Il hésite donc à engager la partie, et, rappelant au souverain que le jeu traîne tous les péchés à sa suite, il fait allusion à ses propres malheurs. — Ah! ces gens d'Hastinâpoura! répond le roi, mon fils ne vient-il pas de les battre à lui seul? — Non, reprend le faux brahmane, ce n'est pas lui, mais son cocher! — Le roi s'impatiente; il continue de vanter les hauts faits de son fils; une querelle s'engage, et Youdhichthira, que la colère aveugle, lui jette violemment un dé à la face, en criant : Ce n'est pas vrai! — Le sang du vieux roi a coulé, et tandis que des serviteurs empressés lavent sa blessure, son fils se présente accompagné du cocher qui a guidé ses chevaux sur le champ de bataille. — Mon père, s'écrie-t-il, qui vous a frappé? qui a commis ce crime? — Et l'on pense involontairement à l'indignation de don Rodrigue; mais, chez les Aryens, qu'est un roi comparé à un brahmane? Celui qui a frappé porte le costume de la caste privilégiée, on le regarde comme un *deux fois né;* donc il faudra que le roi outragé lui pardonne, de peur d'attirer sur lui et sur les siens le feu de la malédiction (1). Alors, avouant la vérité à son père, qui ne la connaissait pas, le jeune prince s'écrie avec l'accent de la sincérité : « Non, ce n'est pas moi qui ai reconquis les troupeaux; non, ce n'est pas moi qui ai vaincu les ennemis; tout cela a été accompli par le fils de quelque dieu, car, lorsque je fuyais épouvanté, ce fils de dieu m'a ramené au combat... (2). »

Trois jours plus tard, les cinq frères Pândavas, après s'être purifiés et avoir revêtu leurs plus beaux ornemens, se présentent à l'assemblée du roi. Ils prennent place parmi les princes, et le souverain

(1) Chant du *Virâtaparva,* lecture 68, vers 2,224.
(2) *Ibid.,* lecture 69, vers 2,241.

des Matsyens est forcé de reconnaître en eux les cinq héros fugitifs dont la renommée retentit déjà par toute l'Inde. Pour remercier Ardjouna du service qu'il lui a rendu, le roi s'empresse de lui offrir sa fille en mariage; mais celui-ci refuse. — Pourquoi, demande le roi Virâta, n'acceptes-tu pas ma fille, que je t'offre avec tous mes trésors? « Parce que, répond Ardjouna, j'ai habité dans le gynécée, où je la voyais toujours; en secret et devant témoins, elle s'est fiée en moi comme en un père; — elle avait de l'affection et du respect pour celui qu'elle croyait être un eunuque danseur et habile à chanter, et elle me regarde toujours comme un précepteur, ta fille que tu m'offres! — Avec cette enfant, j'ai habité toute une année, ô roi! Cela donnerait beaucoup à penser dans ton palais et parmi ton peuple. »

La fille du roi, qu'il a refusée pour lui au nom de la sévérité des mœurs orientales, Ardjouna l'accepte pour son propre fils Abhimanyou. Ainsi s'établit une alliance intime entre les Pândavas et un souverain qui jouissait d'une certaine autorité. Les rois voisins, amis de Virâta, vinrent à la noce; parmi eux, on remarquait Krichna, l'ami, le protecteur et le conseiller des fils de Pândou. Le lendemain de la cérémonie, il se tint au palais une *assemblée* (un conseil) de rois, dans laquelle furent débités de longs et beaux discours touchant l'opportunité qu'il y aurait à déclarer la guerre aux Kourous. Tous les assistans étaient d'accord sur ce point, que les Pândavas devaient rentrer dans tous leurs droits, puisque leur exil venait de finir, et recouvrer la possession du royaume qui leur avait été concédé jadis par Dhritarâchtra lui-même; mais le meilleur moyen de recouvrer ce royaume sans conditions, n'était-ce pas de le reconquérir par la force des armes? A la cour d'Hastinâpoura, on se préparait à attaquer les fils de Pândou, que l'on savait avoir reparu chez le roi des Matsyens et y former un parti considérable. Quand on se fut bien exalté de part et d'autre, quand on eut vanté sa propre force et déprécié celle de l'ennemi, on prêta l'oreille un instant à la voix des vieillards et des sages qui conseillaient de parlementer. Du côté des Pândavas, Krichna avait recommandé la prudence; du côté des Kourous, Dhritarâchtra, le roi aveugle, toujours épouvanté de la violence de ses fils, inclinait à la paix. Il envoya donc vers les Pândavas, pour traiter avec eux, son cocher ou plutôt son écuyer Sandjaya, homme prudent, qui savait parler et se faire écouter. L'écuyer des princes de l'Inde ressemble beaucoup à celui des chevaliers du moyen âge, avec cette différence qu'il partage de plus près encore les dangers de son maître, puisqu'il se tient devant lui sur le char. Né d'une femme de la caste sacerdotale et d'un *kchattrya,* l'écuyer hindou, qui savait à la fois combattre et lire les

textes anciens, est devenu plus tard le barde, le panégyriste, dont la place était marquée dans toutes les fêtes.

L'écuyer du vieux roi Dhritarâchtra fit donc connaître les intentions pacifiques de son maître. Cependant les Pândavas insistaient pour qu'on leur accordât la libre possession d'un certain nombre de villes, et les fils du roi aveugle refusaient absolument d'accorder à ceux-ci tout ce qui pouvait les rendre indépendans à un degré quelconque. Ils comprenaient que les Pândavas étaient devenus puissans par leurs alliances, et supposaient qu'un jour ou l'autre ils tenteraient d'usurper le royaume d'Hastinâpoura. Les négociations furent rompues, et on a le droit de douter qu'elles fussent sincères, car de part et d'autre on appelait autour de soi et l'on faisait marcher de grandes armées.

Ce qu'on appelait alors grande armée, ou armée complète (*akchaohini*), se composait de cent neuf mille trois cent cinquante fantassins, soixante-cinq mille six cent dix chevaux, vingt-huit mille huit cent soixante-dix chars, et vingt et un mille huit cent soixante-dix éléphans. Le roi commandait ordinairement en personne : les bannières flottaient au premier rang; en tête marchaient les fantassins armés du bouclier et du javelot, puis les archers et les soldats armés de massues et d'épieux ferrés. Derrière l'infanterie se massaient les cavaliers, puis les chars avec leurs combattans, et les éléphans armés en guerre. Un second corps de fantassins fermait la marche, suivi des porteurs d'eau, des joueurs d'instrumens de musique et des chariots. Dans le combat, l'armée se déployait, suivant la nature des lieux, de diverses manières, affectant la forme d'un oiseau, d'une fleur, d'un croissant, d'un grand poisson, d'un bâton, etc. Avant d'en venir aux mains, les guerriers montés sur les chars s'injuriaient et se provoquaient en combat singulier. Tantôt les chars s'attaquaient de front, tantôt les deux champions cherchaient à tuer les chevaux de l'adversaire à coups de flèches. Le comble de l'adresse, c'était de couper avec un trait bien acéré l'arc de son ennemi. Le plus souvent les guerriers de haute naissance, qui combattaient sur des chars, ne s'abordaient ainsi qu'après que l'armée rangée autour d'eux avait été décimée ou mise en désordre, et ces luttes terribles, acharnées, décidaient en réalité de la victoire. Les chars étaient parfois d'une grandeur démesurée et portés sur un grand nombre de roues. L'or, l'argent, le fer, entraient dans la composition de ces immenses véhicules, au-dessus desquels s'élevait une espèce de clocheton ou de dais pointu, orné de queues d'yack, de banderoles et même de clochettes. Sur les bannières, on représentait le plus souvent l'image des animaux symboliques, le milan rouge (ou *garouda,* monture favorite de Vichnou), le taureau cher à

Çiva, le singe Hanouman, allié de Râma, ou bien un lion, un serpent ou un bouquet de feuilles de palmier. La cotte de mailles était connue des anciens Hindous, ainsi que la cuirasse de métal; ils aimaient à porter des grelots à leur ceinture et même à la poignée de leur cimeterre. Ces formidables armées, qui s'avançaient toujours avec l'espoir de vaincre, fières de leur nombre, tombaient dans un subit abattement dès qu'elles croyaient reconnaître un présage, et il y avait beaucoup d'incidens dans lesquels on voyait un mauvais augure. Le vautour passait-il au-dessus des rangs en jetant son cri, le soleil était-il rouge à son coucher, les chacals faisaient-ils entendre dans le silence de la nuit leurs lugubres aboiemens, une corneille ou un cerf passaient-ils à la gauche de l'armée, un coup de tonnerre éclatait-il dans la nuée, la terre venait-elle à s'agiter, — tous ces guerriers montés sur des chars dorés ou portés sur des éléphans monstrueux, tous ces cavaliers au riche turban, tous ces fantassins à la fine moustache retroussée se prenaient à trembler comme des femmes, et un gémissement douloureux s'élevait à travers le camp. Tous les courages faisaient défaut à la fois, et chacun se disait : Les dieux sont contre nous!

Au moment où la guerre va éclater entre les Kourous et les Pândavas, quand les grandes armées se lèvent et se meuvent sur tous les points de l'Inde, il se fait comme un grand silence autour des rois. L'épopée, qui va s'élargissant toujours, semble s'arrêter dans sa marche pour nous faire assister aux conseils qui se tiennent à Hastinâpoura. Dans le silence de la nuit, Dhritarâchtra, le roi aveugle, se fait expliquer les mystères de la création, les caractères de la révélation védique, ce que c'est qu'un véritable savant selon l'idée indienne, les maux qu'attirent les vices, les fruits que l'on retire des vertus, et enfin ce qu'on doit appeler l'immortalité. Ici apparaît une doctrine nouvelle, la doctrine mystique du *djoguisme* ou absorption en l'Être suprême par la méditation. En voici les principes fondamentaux : les œuvres ne suffisent pas à procurer aux hommes le souverain bien, car elles exigent un effort qui trouble la parfaite quiétude de l'esprit et de l'âme. Pour parvenir à la vie éternelle, il faut que le *voyant,* « en silence assis seul à l'écart, ne fasse pas même effort avec la pensée, et ainsi il anéantira en lui les sentimens de joie et de colère que causent l'éloge et le blâme (1). » Mais ce dieu recherché par le philosophe contemplatif, par le *djogui,* est-ce Brahme, la divinité impersonnelle? est-ce Brahma, le créateur? Les sectaires, avant de le nommer Vichnou, — le dieu aux incarnations multiples qui sauve et conserve, — l'ont désigné par le nom

(1) Chant de l'*Oudyogaparva,* lect. 44, vers 1,735.

abstrait de *Bhagavat*, bienheureux, et voici comment il est célébré, tout au milieu de l'épopée, dans une ode fort ancienne, assez obscure, dont j'essaie de traduire ici quelques stances :

« La force productrice, au grand éclat, tout enflammée, pleine de gloire, que les dieux honorent, par laquelle le soleil rayonne : les djoguis la perçoivent; c'est Bhagavat qui est éternel. — De cette force procède Brahme, par elle Brahme se développe et croît; cette force qui réside au milieu des corps célestes rend brûlant le soleil qui ne chauffait pas : les djoguis la perçoivent; c'est Bhagavat qui est éternel. — Elle pénètre les eaux; sortie des eaux au milieu de la mer, elle pénètre deux divinités dans l'espace; pleine d'énergie sous la forme de l'astre lumineux, elle soutient à la fois la terre et le ciel : les djoguis la perçoivent; c'est Bhagavat qui est éternel. — Cette forme soutient donc deux divinités, la terre, le ciel et les points de l'horizon; c'est d'elle qu'émanent et coulent les points de l'horizon et les fleuves, par elle que se fixent les grands océans : les djoguis la perçoivent; c'est Bhagavat qui est éternel. — Sa forme ne peut se comparer à rien de ce qui existe, qui que ce soit ne la voit par les yeux, mais par l'intelligence, l'esprit et le cœur; ceux qui l'ont connu, ceux-là sont immortels! Les djoguis la perçoivent; c'est Bhagavat qui est éternel (2).... »

L'ode continue sur ce ton pendant une quarantaine de stances. Le dieu cherché, Bhagavat, tantôt ressemble au feu, le plus actif des élémens, celui qui a joué le plus grand rôle dans la création, tantôt s'offre sous les traits du soleil, tel que l'adoraient les mages; il flotte insaisissable et partout présent, comme cette âme universelle que le panthéisme essaie en vain de préciser. Le vrai *djogui* doit finir par se voir lui-même en toute chose, dans le passé comme dans le présent, dans ce qui est comme dans ce qui n'est pas. En somme, rien n'existe que l'âme (*âtma*), qui a le sentiment de son être et le désir impérieux de ne pas mourir; c'est bien quelque chose. Dans ce passage toutefois, la théorie du djoguisme n'est encore qu'indiquée: c'est un peu plus loin, dans le magnifique chant de la *Bhagavadguitâ*, qu'il faut l'étudier.

II. — LE CHANT DU BIENHEUREUX.

Il a été fait beaucoup de traductions de la *Bhagavadguitâ*, en latin, en anglais et en français, depuis une cinquantaine d'années. Ce beau livre, — il contient l'exposition complète d'une philosophie, — est donc entre les mains de tout le monde. Je voudrais seulement faire connaître ici comment cet épisode est amené dans le poème et le rôle qu'il joue dans la suite des événemens.

Tandis que les fils de Dhritarâchtra, les Kourous, discutent en con-

(1) Chant de l'*Oudyogaparva*, lect. 44, vers 1,738 et suivans.

seil devant leur père sur les avantages d'une guerre prochaine, les Pândavas de leur côté ne restent pas inactifs. Krichna, le sage et puissant roi du pays de Mathoura, qui va bientôt s'élever à la hauteur d'un dieu et se montrer comme un *avatara* de Vichnou, avait dissuadé les fils de Pândou d'entreprendre la guerre; mais il avait promis de les aider, si la prise d'armes avait lieu. Au moment décisif, l'aîné des Pândavas, Youdhichthira, se souvient de la promesse et dit à son ami :

« Voilà qu'il est venu le temps des amis, et je ne vois que toi qui puisses nous sauver dans ces calamités! — Ayant eu recours à toi, Krichna, nous réclamerons au fils de Dhritarâchtra et à ses conseillers la part qui nous est due. — Comme tu protéges tes peuples au milieu de tous les périls, de même aussi, que les Pândavas soient gardés par toi! Sauve-nous de ce grand danger. — Et Krichna répond : Me voici, ô grand héros! dis ce que tu veux me dire, et je ferai tout ce que tu me diras (1). »

Avec Youdhichthira, prince magnanime, connu sous le nom de roi de la justice, Krichna parle longuement des devoirs des souverains dans le gouvernement des peuples et sur le champ de bataille. Il tente un dernier effort près des Kourous pour amener la paix, et quand il a été témoin de la violence et de l'obstination des fils de Dhritarâchthra, il revient auprès de ses protégés les Pândavas. Le conseil se réunit de nouveau, mais nous devons renoncer à analyser les discours prononcés dans l'assemblée : paroles sérieuses et sages, pleines de bons avis, invectives ardentes, prophéties terribles, tous les accens du cœur et de l'âme y retentissent tour à tour; on dirait la grande voix d'une cataracte que couvrent par instans les coups de tonnerre et le mugissement des vents déchaînés dans la forêt. Il nous faut laisser en arrière ces belles pages et nous placer avec Krichna au milieu des fils de Pândou. Ceux-ci ont rassemblé sept armées complètes; l'ennemi compte des forces bien plus considérables encore. Le moment arrive où ces troupes pleines d'ardeur et animées de la colère qui enflamme leurs chefs vont en venir aux mains. L'aîné des Kourous, Douryodhana, appelle à ses côtés son précepteur et son maître, Drona, — celui qui jadis présida au tournoi dans lequel les jeunes princes, aujourd'hui près de se combattre, avaient montré à tous les regards leur habileté dans l'art de manier les armes. Il lui fait le dénombrement des guerriers rangés sous les bannières des Pândavas, et quand s'achève ce prologue à la manière d'Homère, « pour exciter l'ardeur du prince, l'aïeul des Kourous, le grand-père Bhîchma, faisant entendre un cri pareil au rugissement du lion (2), souffla dans sa conque, lui qui est ter-

(1) Chant de l'*Oudyogaparva*, lecture 71, vers 2,582 et suivans.
(2) Ou plutôt le cri du lion, le cri de guerre.

rible. — Alors les conques, les gros tambours, les tambourins, les caisses longues et les trompettes retentirent tout à coup, et ce fut un bruit tumultueux. — Et montés tous les deux sur un grand char attelé de chevaux blancs, Krichna et Ardjouna soufflèrent dans des conques divines... — Les autres Pândavas et les chefs de leurs armées firent aussi successivement résonner leurs conques. — Ce bruit fendait les cœurs des Kourous; le ciel et la terre se renvoyaient ce bruit confus. — Alors, ayant vu les fils de Dhritarâchtra prêts à combattre et les flèches commençant à voler, Ardjouna leva son arc et dit : — Entre les deux armées, fais arrêter mon char, ô immortel! Cependant que j'observe ceux qui sont là, désireux de combattre et prêts à la lutte! — Quels sont ceux contre lesquels il me faut combattre en cette grande rencontre? Je les verrai de plus près, ceux qui vont entrer en lice, ceux qui sont là rassemblés (1)! »

Krichna s'est fait le cocher et l'écuyer de son disciple favori Ardjouna. Les voilà donc qui marchent un instant au pas et s'arrêtent entre les deux armées : ils sont là debout, les regards dirigés en avant, le bras levé, comme deux guerriers grecs finement découpés sur le pavé d'une mosaïque. A la vue de l'ennemi, Ardjouna se trouble; ce n'est pas la crainte qui le fait trembler, c'est l'émotion, la mélancolie, le dégoût de toute chose, ce sentiment de tristesse qui traverse les cœurs et y imprime cette parole fatale : A quoi bon? C'est aussi le sentiment de la tendresse et du respect pour les siens, de la compassion pour tous. Comme la poésie indienne a compris les ennuis et les défaillances de l'esprit humain, et comme elle sait les exprimer par la bouche même d'un héros!

« En voyant mes propres parens, ô Krichna, désireux de combattre, prêts à en venir aux mains, mes membres s'affaissent, et mon visage est desséché, — il y a un tremblement dans mon corps, et mes cheveux se hérissent; l'arc divin de Vichnou me tombe de la main, et la peau me brûle partout. — Je ne puis rester ferme; il semble que mon esprit est en proie au vertige, je vois des présages, et des présages contraires, ô Krichna! — Non, je n'attends plus le souverain bonheur, après avoir tué mes propres parens dans la mêlée; je n'aspire point à la victoire! La royauté, je n'en veux pas, ni de ses jouissances non plus! — Que me fait la royauté? que m'importent les plaisirs, la vie même? Ceux pour qui nous désirerions avidement la royauté, les jouissances de la vie, les plaisirs, — ils sont venus sur le champ de bataille, ils sont là, ayant abandonné le soin de leur vie et leurs richesses, précepteurs, pères, fils, aïeuls, oncles, beaux-pères, neveux, beaux-frères, parens et alliés de toutes sortes; non, je ne veux pas les tuer, quand ils me frapperaient eux-mêmes, ô Krichna (2)! »

Arrêté par ce sentiment de pitié pour les siens et par l'horreur

(1) Chant de la *Bhagavadguitâ*, lecture 25, vers 841 et suivans.
(2) *Ibid.*, vers 859 et suivans.

que lui inspire cette guerre impie, Ardjouna se demande si ce n'est pas un crime de tuer ses parens. De pareils attentats ne détruisent-ils pas la vertu sur la terre, et la vertu détruite, le crime prenant possession des individus et des empires, l'impiété règne dans le monde. — Ainsi pensait Ardjouna; assis sur son char, déposant l'arc et les flèches, il se taisait et semblait désirer qu'un trait acéré vînt le frapper au cœur. Krichna veut ranimer son courage; mais le héros est en proie à une mélancolie si profonde, qu'il n'entend rien. Une seconde fois Krichna prend la parole; il a prononcé d'abord le mot de devoir, — le devoir du guerrier qui l'oblige à se montrer ferme. Aussitôt Ardjouna semble revenir à lui; il demande à Krichna de l'instruire, et le héros divin, répondant par un sourire aux larmes du guerrier défaillant, expose sa doctrine de l'irresponsabilité humaine et de la quiétude.

« Le sage, dit Krichna, ne s'afflige ni à l'occasion des morts, ni à l'occasion des vivans. Que sont les corps? L'enveloppe périssable d'une âme incorruptible et immortelle; de même qu'un homme, après avoir laissé ses vêtemens usés, en prend d'autres tout neufs, ainsi l'âme, après avoir abandonné sa vieille forme, en revêt une nouvelle (1). Il n'y a donc pas lieu de s'affliger à la pensée de donner la mort. Les castes ont des devoirs à remplir; le *kchattrya* doit combattre : qu'il soit vaillant, et le ciel s'ouvrira pour lui. L'homme d'ailleurs n'est point responsable du résultat de ce qu'il entreprend pour accomplir son devoir; qu'il demeure donc indifférent au succès comme au revers, et il atteindra à l'égalité d'âme exprimée par le mot *yoga*, union avec l'âme immortelle. Pour y arriver, il s'agit d'abord de bannir de son cœur tout désir, toute volonté propre. Comme les eaux des fleuves entrent dans l'Océan tout rempli et sans l'agiter, de même celui en qui les désirs et les passions s'absorbent complétement obtient le calme absolu, et non celui qui subit leur influence (2). Il n'est pas permis à l'homme de s'abstenir de toute sorte d'action, de rester inactif : qu'il agisse donc, qu'il pratique les devoirs de son état, mais sans s'intéresser aux résultats de son œuvre! Les dieux n'agissent-ils pas aussi? Et moi-même, dit Krichna, qui parle avec l'autorité du Dieu suprême, moi-même je n'ai rien à faire dans les trois mondes, mon œuvre est complète, achevée, et cependant je demeure en action (3)! Et si je cessais d'agir avec assiduité, les hommes en feraient

(1) Chant de la *Bhagavadguitâ*, lecture 26, vers 899.

(2) *Ibid.*, vers 948.

(3) Voici comment Krichna explique sa divinité : « J'ai déjà passé par bien des naissances, et toi aussi, Ardjouna; je les connais toutes, et toi tu les ignores. — Bien que je sois moi-même éternellement immuable et le maître des êtres, cependant, en commandant à la nature qui dépend de moi, je suis visible par l'effet de ma propre puissance sur les choses créées. — Chaque fois que la vertu décline et que le vice prend le dessus, je me crée moi-même sous une forme sensible. — Pour le salut des justes et la destruction des méchans, et aussi pour le maintien de la vertu, je prends l'être d'âge en âge... » *Bhagavadguitâ*, vers 998 et suivans. — C'est ainsi que Krichna se donne lui-même pour une incarnation de Vichnou, reparaissant par intervalle sur la terre pour sauver les hommes et pour remonter la machine qui se détraque.

autant de toutes parts; le monde abandonnerait ses devoirs. S'il y a des actes mauvais, c'est que le désir et la colère, nés de la passion, remplissent les cœurs des mortels. La passion obscurcit l'intelligence; le désir veut commander aux sens, régner sur le cœur et dans l'entendement : ce sont là les ennemis que l'homme doit combattre. Pour arriver à vaincre les passions, les mortels suivent les lois d'une religion et pratiquent un culte. Il est bon d'avoir une religion, il est bon de présenter des offrandes aux dieux. Le meilleur de tous les cultes est celui qui purifie le mieux l'âme et le cœur : c'est l'étude de la sagesse, la connaissance de la profonde doctrine du *djoguisme.* »

Telle est en somme cette doctrine hardie, peu conforme à la doctrine védique, et qui incline visiblement vers un panthéisme fataliste. On voit bien apparaître un dieu, mais un dieu mal défini, qui, sans être créateur, s'intéresse de loin en loin au salut des hommes. Le *djogui* devient tolérant, et même si indifférent à l'égard des diverses formes sous lesquelles il plaît au grand Être de se manifester, « qu'il voit du même œil le savant et humble brahmane, la vache, l'éléphant, le chien, et même l'homme dégradé qui mange la chair du chien (1). » Sa principale occupation est d'empêcher les objets extérieurs d'entrer en son esprit, de repousser par conséquent les plus nobles émotions, la pitié, l'affection, la charité en un mot, d'éteindre l'un après l'autre ces flambeaux qui réchauffent le cœur en l'illuminant. Pour arriver à ce but suprême, il lui est enjoint de loucher ou, si, l'on veut, de regarder entre ses deux sourcils, et de faire passer par ses narines l'air qu'il respire et celui qui sort de ses poumons. C'est à de pareilles puérilités que viennent aboutir les enseignemens de Krichna, à travers lesquels brillent incontestablement de grandes et nobles pensées, car toute doctrine qui tend à dégager l'homme des choses terrestres a droit à notre admiration. Et ce serait une erreur de croire que ces préceptes sont restés dans les livres: ils en sont sortis, ils ont circulé, et on met en pratique le plus sérieusement du monde ce qu'ils ont de ridicule et d'absurde. Qui n'a vu dans l'Inde de pauvres *djoguis,* devenus idiots à force de contempler le vide, passer leur vie entière à concentrer leurs regards sur le point désigné par Krichna, entre les deux sourcils, là même où le rayon visuel ne peut atteindre?

Cependant il serait injuste d'apprécier trop légèrement la *Bhagavadguîtâ.* On y reconnaît tout d'abord le sentiment assez vif d'une réaction complète contre le polythéisme, qui avait pris dans l'Inde un excessif développement, et aussi la condamnation des austérités rigoureuses, barbares même, que les ascètes pratiquaient et pratiquent encore avec l'empressement de la folie. Si la volonté divine se faisait jour dans la doctrine de Krichna, la soumission de l'homme à la toute-puissance éternelle ne serait plus du fatalisme, et le mor-

(1) *Bhagavadguitâ,* lecture 30, vers 1,053.

tel, n'abdiquant pas toute sa liberté, ne se jetterait plus comme la feuille morte qui s'abandonne au courant dans cet abîme immense et sans fond où il roule comme un atome. Ce qu'il y a de plus saisissant dans ce grand dialogue entre Krichna et Ardjouna, c'est l'inquiétude de celui-ci, son trouble à la vue des guerriers sur lesquels plane la mort, c'est cet élan de tendresse et de pitié, cet accablement qui s'empare de l'âme du héros. Il a besoin de savoir ce qu'est l'humanité, d'où elle vient, où elle aboutit, ce qu'il y a au-delà de cette vie si courte, toujours menacée, et qu'il va lui-même détruire avec les armes terribles qu'il tient à la main. Si les pensées philosophiques et religieuses se présentent naturellement à l'esprit, certes c'est bien en un pareil moment, lorsque deux armées s'approchent pour se combattre, et quand une guerre civile va faire couler à grands flots le sang des enfans d'une même race. Que la doctrine prêchée par Krichna soit une rêverie sans issue, un panthéisme à rendre fou, et comme une perspective ouverte sur des abîmes; qu'elle exalte l'orgueil humain tout en humiliant l'humanité, qu'elle condamne l'homme à l'inertie de la pensée, qu'elle enchaîne les meilleurs sentimens de son cœur et qu'elle étouffe les aspirations de son âme, ce sont là des vérités de toute évidence; mais comme poésie, comme richesse de langage, comme effet dramatique, je ne sais rien de plus beau dans la poésie épique des temps primitifs que ce dialogue sur les plus hautes questions de la philosophie entre deux héros, l'un dieu, l'autre fils de dieu, s'entretenant au front d'une armée immense qu'éclaire de ses rayons un soleil éblouissant, et s'exprimant dans la plus sonore, dans la plus abondante des langues.

III. — LA DOUBLE VENGEANCE.

En expliquant à Ardjouna la doctrine du *djoguisme*, le divin Krichna lui a conféré la science surnaturelle. Là où se trouve l'esprit du dieu, là aussi sera la victoire; les fils de Pândou sortiront donc triomphans de cette lutte terrible. Pendant dix-huit jours, les deux armées s'attaquent avec acharnement, et chaque héros a son moment glorieux, son action d'éclat qui le met en relief. Aux grands coups que frappent les guerriers succèdent par intervalles les lamentations qui s'élèvent comme un chant funèbre autour du cadavre de ceux qui tombent, puis les imprécations contre le meurtrier et les accens de la vengeance. La pitié, la douleur, la colère, tous les sentimens qui peuvent assiéger le cœur des combattans au plus fort de la mêlée se font jour à la fois dans cette épopée immense, où il y a place pour tout. Aussi, bien que cette bataille soit plus longue à elle seule que l'Iliade tout entière, elle se fait lire dans le texte, tant

la poésie a su y répandre la variété et le mouvement! L'écho s'en est prolongé jusque dans notre siècle; on montre encore aux environs de Dehli le lieu où se livrèrent ces combats interminables, et qui porte toujours le nom de *Kouroukchétra,* champ des Kourous.

Parmi les anciens du parti des Kourous, leur aïeul Bhîchma a été tué dans la mêlée; après celui-ci a succombé Drona, le précepteur des jeunes princes des deux branches de la famille royale; plusieurs souverains alliés qui ont pris part à la lutte sont restés sur le champ de bataille. Cependant le vieux roi aveugle Dhritarâchtra vit toujours, et son écuyer Sandjaya lui raconte tous les détails de ces sanglantes journées. Il a la parole franche et dure, l'écuyer du vieux roi aveugle; dans son récit, il ne songe point à ménager la sensibilité d'un cœur éprouvé par les plus cruels désastres. Parlant du lendemain de la grande défaite des propres fils de Dhritarâchtra, il dit :

« Alors, ô grand roi, les soldats qui suivaient Ouloûka (1), exaspérés de sa mort et insoucians de la vie, se jetèrent en criant autour des Pândavas; — mais Ardjouna les contint... Ces gens qui brandissaient des épieux, des épées et des javelots, avides de tuer son jeune frère Sahadéva, il les déjoue dans leur dessein avec son arc. — Beaucoup de ces combattans, qui l'assaillaient les armes à la main, furent abattus par ses flèches à pointe de croissant; il leur coupait la tête et perçait leurs chevaux. — Ceux-ci, frappés à mort, tombaient sans vie sur la terre, tués par ce héros du monde qui traversait leurs rangs. — Alors le prince Douryodhana, ayant vu la destruction de son armée et rassemblant ce qui lui restait de survivans ainsi que les grandes troupes de chars, — et les éléphans, et les chevaux, et les fantassins, tout en un mot, dit cette parole à ses compagnons réunis : — Abordant tous les Pândavas dans la lutte, ainsi que leurs amis et le roi des Pântchâliens leur allié avec son armée, détruisez-les et revenez au plus vite! — Follement animés à combattre, jurant sur leur tête d'accomplir cette parole, ils coururent contre les Pândavas au milieu de la mêlée, par l'ordre de ton fils. — Contre ces soldats décimés dans la grande lutte s'élancèrent les Pândavas, qui les taillèrent en pièces avec leurs flèches pareilles à des serpens gonflés de venin. — Et cette armée en un instant fut anéantie par les princes magnanimes; arrivée sur le lieu du combat, elle ne trouva personne qui pût la sauver. — Dans sa frayeur, elle ne put tenir contre l'inébranlable héros qui la frappait au milieu des chevaux courant çà et là, environnés par la poussière du champ de bataille; — on ne pouvait rien discerner autour de soi. Alors beaucoup de soldats, sortant de l'armée des Pândavas, — se mirent à tuer les tiens dans la mêlée, et en un instant, ô grand roi, l'armée de tes fils fut anéantie! — Ces armées complètes, rassemblées sous les ordres de ton fils au nombre de onze, furent détruites dans le combat, ô maître, par les enfans de Pândou et leurs alliés! — De ces milliers de princes magnanimes combattant avec les tiens, seul Douryodhana

(1) L'un des guerriers du parti des Kourous.

se montrait grandement abattu. — Ayant regardé tous les points de l'horizon et vu la terre vide, resté seul de tous ses guerriers, et apercevant de loin les Pândavas heureux de l'issue du combat, au comble du succès, et qui poussaient des clameurs triomphantes de tous côtés, — entendant aussi le bruit des flèches lancées par ces héros aux grands cœurs, — Douryodhana se sentit défaillir, ô grand monarque, et il songea à la retraite, car il n'avait plus ni armée, ni chars, ni chevaux (1) ! »

En lisant le récit de cette immense déroute qui suit un dernier retour offensif de la part des fils de Dhritaràchtra, on songe naturellement à ce *romance* espagnol dans lequel un poète inconnu peint le roi Rodrigue vaincu pour la huitième fois par les Maures :

Las huestes del rey Rodrigo
Desmayan y huian,
Cuando en la octava batalla
Sus enemigos vencian (2).

Comme le roi Rodrigue, Douryodhana cherche des yeux ses capitaines dont aucun ne paraît, et il promène ses regards sur ce champ de bataille où le sang coule à torrens (3); puis, fuyant au hasard, le prince vaincu entend retentir les conques des Pândavas, qui sont à sa poursuite. Il s'enfonce dans la forêt, il se jette au milieu d'un lac, et là, par un enchantement, il échappe à ses ennemis. Les eaux du lac sont devenues solides pour lui, il y trouve un asile qui le met à l'abri de toute crainte de la part des hommes; mais à peine a-t-il pu reposer quelques instans au fond de son marais, comme un sanglier blessé, que des paroles amères viennent le relancer. Youdhichthira, l'aîné des Pândavas, le pique par ses reproches; il l'excite au combat, le harcèle de telle sorte que le prince vaincu se décide à sortir de sa retraite. Le moment est venu où Douryodhana, qui a provoqué cette guerre impie, va porter la peine de la haine qu'il a vouée aux fils de Pândou et des maux qu'il leur a fait souffrir. Il lui faut combattre à coups de massue contre Bhîmaséna, qui a juré autrefois de le faire périr de la mort d'une bête fauve et de boire son sang. Le duel dure bien longtemps; à la fin, c'est Bhîmaséna qui a le dessus, et le terrible Pândava se venge à la manière d'un Mohican : le chevalier du moyen âge s'efface devant le sauvage. N'oublions pas que l'écuyer Sandjaya continue de raconter à Dhritarâchtra, au père de la victime, ces détails odieux du combat à la massue :

(1) Chant du *Çalyaparva*, lecture 30, vers 1,566 à 1,585.

(2) « Les troupes du roi Rodrigue — perdaient courage et fuyaient, — lorsque, dans la huitième bataille, — ses ennemis remportaient la victoire. »

(3) « Mira por los capitanes — que ninguno parescia, — mira el campo tinto en sangre — la cual arroyos corria. »

« Ayant frappé à mort Douryodhana, le terrible Bhîmaséna s'approche du prince étendu à terre et lui dit : — Ce n'est qu'une vache, ce n'est qu'une vache! Ainsi, ô insensé, as-tu jadis interpellé Draopadî, couverte d'un seul vêtement, en pleine assemblée, devant nous et en riant, ô pervers! — De cette ironie amère reçois aujourd'hui la récompense! — A ces mots, avec son pied gauche, il lui brisa le front; — avec son pied, il broie la tête du lion royal, et, tout rouge de colère, le terrible Bhîmaséna — lui dit encore cette parole, qu'il te faut entendre, ô roi : Ceux qui nous ont follement insultés en nous traitant de bêtes, — ceux-là, à notre tour nous les insultons par notre joie en les appelant : bêtes, bêtes! — On ne peut nous reprocher ni d'avoir allumé le feu pour brûler nos adversaires (1), ni de les avoir volés au jeu, ni de les avoir injuriés; c'est avec la propre force de nos bras que nous détruisons nos ennemis (2)! »

Bhîmaséna revient encore sur ces reproches, qu'il accompagne de nouvelles injures, et toujours le talon de son pied gauche broie le front qui a reçu l'onction royale. Cependant cette cruauté révolte les magnanimes princes qui sont là présens, les frères mêmes du barbare vainqueur, et surtout Youdhichthira, dont on vante la justice. Celui-ci intervient pour mettre fin à cette scène odieuse :

« Alors, à Bhîmaséna, qui, ayant frappé ton fils mortellement (c'est toujours l'écuyer qui parle au roi aveugle), l'injuriait encore et dansait de toute sa force, le roi de la justice, Youdhichthira, dit ceci : — Tu as payé la dette de la vengeance, ton serment est accompli; abstiens-toi désormais d'en faire davantage en bien comme en mal. — Ne foule pas ainsi sa tête sous ton pied; ne transgresse pas la loi du devoir! Il est roi, il est notre parent, il est blessé à mort; cela est mal de ta part!... — Celui qui commanda onze armées complètes et fut prince des Kourous, ne le foule pas sous ton pied, car il fut roi, et même aussi ton parent! — Les siens ont été tués, ses ministres ont péri, son armée est dispersée, il est tombé dans le combat : de toute manière il faut pleurer sur lui et non l'insulter, car il fut roi! »

Après avoir tempéré par ce noble langage la brutale fureur de son frère, Youdhichthira s'adresse à son tour au moribond et lui dit :

« Maître, tu ne dois pas nous en vouloir, ni te plaindre toi-même; c'est la très horrible action accomplie jadis qui te vaut cela. — Voilà qu'il a porté son fruit fixé par les dieux, ce mauvais dessein par suite duquel nous en sommes arrivés à chercher à nous détruire les uns les autres! — C'est par ta propre faute que tu es tombé dans un semblable malheur, qui résulte de ta cupidité, de ton fol orgueil et de ta légèreté. — Après avoir causé la mort des parens, des frères, des aïeux, des fils et des petits-fils de notre famille, te voilà arrivé au moment suprême. — Par ta faute, tes frères sont tombés

(1) Allusion à la tentative faite par Douryodhana pour brûler vifs les fils de Pândou dans une maison préparée à cet effet. Voyez la *Revue* du 15 avril.

(2) Chant du *Çalyaparva*, lecture 61, vers 3,311 et suivans.

sous nos coups, et tes parens ont péri. Ah! oui, c'est là un sort terrible. — Non, tu n'es pas à plaindre, ta mort est digne d'envie; c'est sur nous qu'il faut pleurer maintenant, sur nous, les restes de la famille, dans toutes les conditions. — Privés de ces parens qui nous sont chers, nous vivrons dans la tristesse... — Comment regarderai-je en face les femmes veuves plongées dans le chagrin? Toi seul tu t'en vas, et tu as dans le ciel une demeure tranquille et sûre! — Et nous, voués à l'enfer par ces femmes, nous ne recueillerons qu'une terrible douleur, car les femmes des fils et des petits-fils de Dhritarâchthra, en proie à la désolation, devenues veuves, nous accableront de reproches (1). »

Douryodhana est donc maudit de nouveau, comme s'il avait sans motif suscité cette guerre qui couvre de deuil les deux familles, et causé la destruction de la race des kchattryas : cependant il ira droit au ciel, parce qu'il est mort les armes à la main. N'y a-t-il pas ici une application directe de la doctrine développée par Krichna? Qu'importe à l'homme le résultat de ses actes? Il n'est tenu qu'à une seule chose, l'accomplissement de ses devoirs dans une circonstance donnée : *Fais ce que dois, advienne que pourra.* Ainsi, maudit et pourtant sauvé dans l'autre monde, l'aîné des enfans de Dhritarâchtra va périr assommé par la massue de Bhîmaséna, son propre cousin. Le vieux roi aveugle, qui a écouté sans verser une larme ce lamentable récit de la mort de son fils premier né, semble douter à la fin de la véracité du narrateur. L'orgueil paternel s'éveille dans son cœur brisé; il ne peut croire que Douryodhana ait pu être vaincu dans cette lutte suprême, « lui qui était fort comme dix mille éléphans. » Quand la réalité se montre à lui dans toute son horreur, sa douleur éclate, la honte l'accable; il ne peut se résigner à vivre sous la loi des vainqueurs, lui qui qui a été roi et père d'un roi! Puis le calme rentre peu à peu dans son esprit, et il demande ce que firent les trois chefs survivans de l'armée de ses fils : c'étaient Kritavarman, Kripa, beau-frère de Drona (le précepteur des jeunes princes), et Açvatthâman, fils de Drona. L'écuyer poursuit son récit, dont il faut exposer le plus succinctement possible les principaux traits.

Les trois guerriers, après avoir pris la fuite, arrivent dans une sombre forêt, et là, comme la nuit vient, ils détellent leurs chars. Campés sous un figuier sacré aux rameaux épais, ils songent au désastre qui a suivi ces dix-huit jours de combat et s'étendent sur l'herbe. Kritavarman et Kripa cèdent au sommeil; Açvatthâman ne peut fermer les yeux. Dans son agitation, marchant de long en large, soufflant comme un serpent, il aperçoit une foule d'oiseaux qui couvrent les branches du grand figuier sous lequel est établi son camp.

(1) Chant du *Çalyaparva,* vers 3,331 et suivans.

Tout à coup un hibou au vol rapide et léger, aux yeux gris, au corps tacheté de jaune et de brun, s'élance avec un léger sifflement et tue les oiseaux qui se trouvent à sa portée. Aux uns il coupe les ailes, aux autres il arrache la tête; le sol est bientôt jonché de leurs cadavres. A cette vue, Açvatthâman se met à réfléchir; ce que fait cet oiseau, ne peut-il le faire lui-même? Lui est-il interdit d'écraser dans leur sommeil ses ennemis triomphans, qu'il lui serait impossible d'attaquer au grand jour? La promesse qu'il a faite à Douryodhana de le venger, n'a-t-il pas trouvé le moyen de l'accomplir? Il s'empresse d'éveiller ses compagnons et leur communique sa pensée. « Dans tout ce que nous exécutons ici-bas, dit alors Kripa, il y a la part de l'action divine et la part de l'action humaine. Si l'homme ne réussit pas toujours, si le destin se montre contraire à ses vues, encore doit-il mettre la main à l'œuvre sous peine de n'arriver à rien. Mais si l'action que l'on veut entreprendre est en désaccord avec les devoirs, le mieux ne sera-t-il pas de consulter les sages? »

Par malheur, les sages sont bien loin, et Açvatthâman, pressé d'agir, conclut que toute idée est bonne et raisonnable quand elle conduit au but que l'on poursuit : la fin excuse les moyens! D'ailleurs il entend retentir à l'horizon les cris de joie des Pândavas, et le bruit de leurs chars nombreux, unis à ceux des Pântchâliens leurs alliés, ébranle au loin la terre comme le bruit de la foudre. La soif de la vengeance s'allume de plus en plus en son cœur; dût-il commettre une action impie et renaître sous la forme d'un insecte, que lui importe? En vain ses compagnons le pressent de prendre un peu de repos :

« Pour l'homme malade, dévoré par la passion, préoccupé par l'intérêt, emporté par les désirs, d'où viendrait le repos? — Voilà dans son ensemble le quadruple mal qui m'assiége aujourd'hui. Vois si le quart de ces maux ne suffirait pas à détruire tout à coup en moi le sommeil? — Et de plus le chagrin que me cause en ce monde le souvenir de la mort de mon père consume désormais mon cœur nuit et jour, sans que rien le calme. — Comment Drona mon père a été massacré par ces pécheurs, tu l'as vu de tes yeux, en détail, et voilà ce qui met mes esprits à la torture! — Est-il quelqu'un qui, dans ma place, pût vivre ici-bas un seul instant? Drona est mort! tel est le cri que j'entends sortir de la bouche des Pândavas... — Quand j'aurai massacré nos ennemis, aujourd'hui même, au milieu de leur sommeil, alors je pourrai me reposer et dormir; ma fièvre sera passée (1). »

Açvatthâman a attelé son char; il se précipite plein de rage sans attendre ses deux compagnons, qui le suivent avec empressement, « décidés à partager sa joie comme ils ont partagé sa douleur. » Cepen-

(1) Chant du *Saoptikaparva*, lecture 4, vers 162 et suivans.

dant, arrivé près du camp des Pândavas, le guerrier se trouve face à face avec une apparition hideuse, qui vomit des torrens de feu et veille sur les héros endormis : ce spectre lance par milliers, sous forme de rayons, des images de Vichnou, dieu protecteur des fils de Pândou. En vain Açvatthâman attaque hardiment le fantôme : l'être surnaturel dévore les flèches, brise le timon du char et semble avaler la lame du cimeterre. Cette fois le guerrier s'est troublé; il a compris que les dieux interviennent pour l'arrêter dans son fatal dessein. Le voilà qui chancelle un instant : l'homme ne peut rien contre les divinités, mais il existe une divinité redoutable, le grand dieu, *Mahâdéva* ou Civa, qui se plaît à la destruction, auquel fait obstacle cet autre dieu puissant, conservateur et miséricordieux, que l'on nomme Vichnou : c'est Mahâdéva que le guerrier invoquera. Sautant à bas de son char, il lui adresse un hymne de louanges où respire une foi ardente. Tout aussitôt un autel paraît au milieu d'une ronde de démons horribles à voir, portant des corps de chien, de chameau, de chacal, d'ours, de chat, de tigre, de panthère, et même des têtes d'oiseaux (1). Quand ces êtres effroyables ont achevé leur sabbat, Açvatthâman donne son âme à ce dieu qui ressemble beaucoup au diable.

« Cette âme qui est mienne, née dans la famille d'Anguiras (2), dans le feu allumé par toi, je la sacrifie aujourd'hui; reçois-la comme une offrande de ma part. — Avec dévotion à ta personne, avec une suprême absorption de ma pensée en toi, ô Mahâdéva, en cette détresse je me voue à toi, ô âme du monde (3) ! »

Mahâdéva entre dans le corps du guerrier, qui lui livre son âme, et les Pântchâliens, alliés des Pândavas, sont voués au dieu de la mort (4). Voilà Açvatthâman qui s'élance vers le camp des vainqueurs tout rempli du dieu qui l'anime. Il se glisse auprès de la couche richement ornée sur laquelle repose Dhrichtadyoumna, chef des Pântchâliens et meurtrier de son père. A coups de talon, il lui brise la tête, et comme le jeune prince, qui lui déchire les jambes avec ses ongles, le supplie de l'achever d'un coup de son glaive : « Non, répond le guerrier, la mort des *kchattryas* n'est pas pour toi, qui as tué le brahmane mon père ! » Et il brise à coups de pieds toutes les articulations du corps de son ennemi. Aux cris que pousse le

(1) On voit dans l'Inde des bas-reliefs qui représentent au naturel toute cette guirlande d'êtres difformes enroulée autour d'une figure humaine debout et immobile.

(2) Sage des temps anciens, de qui prétend descendre une race nombreuse de brahmanes.

(3) Chant du *Saoptikaparva*, lecture 7, vers 306 et suivans.

(4) C'était leur roi, Dhrichtadyoumna, beau-frère des fils de Pândou, qui avait tué Drona, père d'Açvatthâman.

Pântchâlien, les femmes se sont éveillées, des sanglots éclatent, le camp s'émeut tout entier. On se demande : Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? et les combattans sont sur pied; mais Açvatthâman poursuit son œuvre de destruction : pareil à l'éléphant au milieu des roseaux, il écrase sous les roues de son char les guerriers endormis. En vain les chefs pântchâliens essaient de le combattre, il les abat avec son glaive, avec ses flèches, avec les armes divines que lui a données Çiva pour remplacer celles qu'a dévorées l'autre spectre, manifestation de Vichnou. Ce n'est plus un homme, c'est un fléau qui s'abat sur le camp des vainqueurs de la veille et change leurs cris de joie en larmes de désespoir. Les vampires, les esprits malfaisans arrivent sur le champ de bataille pour se repaître du sang, de la graisse, de la moelle des os de ces milliers de morts. Jamais plus horrible nuit n'avait étendu ses ombres sur la terre.

Après cet exploit, le guerrier fils de Drona, rempli de l'esprit du dieu Çiva et tout fulgurant au sein des ténèbres, rejoint ses compagnons, qui l'attendaient à l'entrée des retranchemens. Tous les Pântchâliens ont péri jusqu'au dernier; le succès est complet. Il s'agit d'aller raconter cette nouvelle à Douryodhana, qui râlait en un coin, les deux cuisses brisées par la massue de Bhîmaséna. Les voilà qui entonnent le chant funèbre :

« Non, il n'y a pas de plus cruelle destinée que celle de Douryodhana, qui, roi de onze armées complètes, est couvert de sang et blessé à mort! Voyez, auprès du guerrier brillant comme l'or, et qui l'aimait tendrement, est tombée sur le sol la massue tout ornée d'or. — Elle n'a jamais quitté le héros dans aucun combat, et quand il s'en va au ciel, elle n'abandonne point le prince plein de gloire! — Voyez-la, toute resplendissante d'or, qui repose avec le guerrier, comme dans le palais l'épouse affectueuse auprès du maître dormant sur sa couche. — Lui, l'aîné de ceux dont le front a reçu l'onction royale, lui, terrible à ses ennemis, il mord la poussière, frappé d'un coup mortel! Voyez les vicissitudes qu'apporte le temps!... Celui devant qui se courbaient avec frayeur tant de centaines de rois, il gît sur la couche des héros, entouré de bêtes fauves! — Celui que jadis les brahmanes environnaient de soins assidus, comme un maître, pour en obtenir des dons, il a pour cortége aujourd'hui des animaux carnassiers, avides de sa chair (1). »

Les deux compagnons d'Açvatthâman chantent à leur tour les louanges du moribond sur ce ton animé et solennel où l'on retrouve à la fois l'âpre parole des héros scandinaves et la grande poésie des vers d'Homère. Dans ses parties si diverses et si variées, le *Mahâbhârata* confine à la Grèce, au moyen âge et aux glaces de la Norvége, embrassant ainsi tous les temps et tous les lieux, résumant en

(1) Chant du *Saoptikaparva,* lecture 9, vers 489 et suivans.

substance les idées qui caractériseront les peuples de la grande famille indo-germanique. Un mot encore sur cette scène lugubre, qui va se terminer avec le dernier soupir de Douryodhana. Se penchant vers celui-ci, Açvatthâman lui dit :

« Tu vis encore? Écoute une parole douce à ton oreille. Il en reste sept du côté des Pândavas; nous sommes trois du côté des fils de Dhritarâchthra. — Les sept, ce sont les cinq frères Pândavas, Khrichna et son écuyer; les trois: Kripa, Kritavarman et moi. Les enfans de Draopadî, l'épouse des Pândavas, sont tous égorgés, ainsi que ceux de Dhrichtadyoumna, et ce qui restait des Matsyens leurs alliés. — La pareille leur a été rendue, tu le vois; ils n'ont plus d'enfans, non plus, les Pândavas!... »

Après avoir balbutié quelques paroles de remercîment pour ces hauts faits qui l'ont vengé, Douryodhana répond :

« Il me semble que me voilà maintenant l'égal du dieu Indra; bonheur à vous! Obtenez la félicité; au ciel nous serons unis de nouveau. »

Ainsi l'espoir d'obtenir la vie éternelle soutient jusqu'au dernier soupir le courage des héros âryens; une belle mort les absout aussitôt de tout le mal accompli durant une longue existence. Cependant le vieux roi aveugle, qui vient d'entendre raconter l'agonie de son premier-né, pousse un long soupir et retombe dans ses pensées. Comme Priam, il survit à ses enfans, tués dans le combat, mais au moins il n'en est pas réduit à aller redemander au vainqueur le cadavre de son cher fils. Son écuyer lui rappelle que les morts sont là, sur le champ de bataille, attendant que l'on jette sur eux l'eau lustrale. — Lève-toi, grand roi, lui dit-il, allons accomplir les cérémonies funèbres. Pourquoi t'affliger et pleurer? Le temps entraîne avec lui tous les êtres créés; il n'a d'affection, il n'a de haine pour personne (1). — Et les cérémonies s'accomplissent au milieu des cris et des lamentations des femmes. L'épouse du vieux roi Dhritarâchtra, emportée par la douleur, éclate en imprécations contre Krichna, qui s'est fait l'allié des Pândavas pour détruire ses fils; elle le maudit, et lui annonce d'une voix prophétique la destruction de sa propre famille. Après cette scène de deuil, l'Inde semble pacifiée et calmée; on dirait un soleil encore voilé, mais brillant sous la nue, qui éclaire le champ de bataille déblayé des morts qui l'encombraient. La nature a repris son aspect tranquille, mais la douleur et le chagrin restent dans les cœurs de tous, même dans ceux des vainqueurs.

(1) Chant du *Striparva*, lecture 9, vers 259.

IV. — LA PAIX.

A peine le bruit des armes a-t-il cessé de troubler l'Inde, que le brahmanisme élève la voix pour proclamer de nouveau les devoirs des rois au double point de vue du gouvernement des peuples et du salut éternel. On dirait que le monde est à refaire après cette épouvantable catastrophe. Il y a là un chant interminable (*Çântiparva*) qui ne renferme pas moins de douze mille six cents distiques, et cette digression est amenée par le dégoût des choses d'ici-bas dont se trouve saisi Youdhichthira, l'aîné des fils de Pândou, au lendemain des combats qui l'ont fait roi. Les lamentations et les malédictions des femmes ont jeté dans l'abattement ce pieux héros, toujours préoccupé des devoirs de la justice.

« Après nous être détruits les uns par les autres, s'écrie-t-il, quel fruit de la justice obtiendrons-nous? Maudite soit la pratique des armes! maudit soit l'héroïsme guerrier! maudite soit la violence impatiente qui nous a fait tomber dans cette calamité! — Mieux valent la patience, la répression des sens, la pureté, le renoncement, qui ne connaît pas l'envie, l'absence de tout meurtre, et la vérité, que pratiquent toujours les ascètes vivant dans la forêt! — Entraînés par la cupidité et la folie, nous avons obéi au mensonge et à l'orgueil, et c'est l'ardent désir de posséder la royauté qui nous a réduits à cette triste condition (1)! »

Ce sont là de belles paroles; on aime entendre le vainqueur, rentré en lui-même, maudire les malheurs de la guerre et envier le calme des sages qui vivent innocemment à l'ombre des bois. Seulement les paroles mises dans la bouche d'Youdichthira ont ici un autre accent. Le brahmanisme exalte ses propres vertus en condamnant la profession des guerriers; il semble qu'on le voit se dresser au milieu de la désolation générale, indifférent et rêveur, pour dire aux kchattryas : « Vous n'êtes que des fous! A quoi vous servent dans cette vie, quel fruit vous apporteront dans la vie future ces luttes impies, ces disputes acharnées pour une royauté d'un jour? La sagesse n'est pas chez vous, elle habite au milieu de nous, dans les ermitages, loin du bruit des villes! » Cependant il faut bien que la terre soit gouvernée et les peuples maintenus dans le devoir. Aussi, après avoir fait sentir aux rois tous les maux qu'attirent sur le monde leur emportement et leur orgueil, le divin poète Vyâsa, résumant les discours des autres Pândavas, de Krichna et des brahmanes présens à l'assemblée, conclut à ce que Youdhichthira soit sacré roi. De cette manière, ce sera le brahmanisme encore qui re-

(1) Chant du *Çântiparva*, lecture 7, vers 159 et suivans.

mettra aux mains du souverain le sceptre que celui-ci avait laissé tomber dans un moment de défaillance.

L'aîné des Pândavas régna donc enfin. Assisté de ses quatre frères, il fit fleurir la justice, et les ascètes purent pratiquer leurs austérités sans craindre d'être troublés par les ogres. Le vieux roi Dhritarâchtra, qui avait frémi un instant à la pensée de vivre sous la dépendance de ses neveux, meurtriers de ses propres fils, fut traité par les princes avec de grands égards. Durant les quinze années qu'il survécut au désastre des siens, les Pândavas le consultèrent en toute occasion et lui rendirent les mêmes honneurs que s'il eût été leur père; ils affectaient même de ne régner qu'en son nom. Enfin « ce vieux roi aveugle, chef de la famille des Kourous, ne rencontrait rien sur la terre qui pût lui causer de la peine (1). » Accablé par l'âge, il goûte encore quelques momens de repos, sinon de joie, et son cœur, si cruellement éprouvé, reçoit quelque consolation de ces traitemens affectueux. Dans un moment d'attendrissement, le vieillard s'est trouvé mal, et Youdhichthira l'a rappelé à la vie en lui jetant de l'eau froide sur le visage; alors il laisse échapper ces paroles paternelles, toutes pleines d'émotion :

« Touche-moi encore avec ta main; jette tes bras autour de mon cou, ô fils de Pândou! Il me semble que ton contact me rend la vie!... — Et ton front, je veux le sentir, ô roi des hommes! De mes deux mains tâter tout ton corps, telle est ma plus grande joie (2)! »

Ce sont là les adieux du vieux roi, qui sent sa fin prochaine. Dhritarâchtra a exprimé le désir d'aller terminer ses jours dans la forêt avec ses femmes, afin de se préparer à monter au ciel. Il emmène avec lui la veuve de son frère Pândou et son autre frère Vidoura. Le fidèle Sandjaya, son écuyer, qui lui avait raconté tous les malheurs de sa famille, l'accompagne aussi dans son exil volontaire. Les voilà qui vivent tous dans la contemplation, oubliant la terre de plus en plus, se purifiant des fautes passées par le feu des austérités. Les ermitages étaient comme des couvens où les rois et les reines, après s'être dépouillés des grandeurs du siècle, venaient se recueillir et prier. Peu d'années après la retraite de ces illustres personnages, qui étaient plus que centenaires, un incendie éclata dans la forêt. Cet incendie, se propageant au loin, devint un vaste bûcher dans lequel furent consumées les dépouilles mortelles de Dhritarâchthra et des deux femmes. Vidoura et Sandjaya abandonnèrent les lieux que le feu avait ravagés et se dirigèrent vers l'Himalaya, où ils se cachèrent au milieu des rochers, loin du regard des hommes, fuyant la

(1) Chant de l'*Açramavasikaparva*, lecture 2, vers 43.
(2) *Ibid.*, lecture 3, vers 129 et suivans.

vie, qui ne les quittait pas encore, et marchant vers Brahma, en qui il leur tardait de s'absorber.

Cependant les fils de Pândou, ayant établi solidement leur domination sur l'Inde centrale, résolurent de consacrer leur puissance par le *sacrifice du cheval.* Cette cérémonie, à la fois religieuse et militaire, remonte à la plus haute antiquité; les brahmanes l'ont célébrée en tout temps avec emphase, parce que les rois à cette occasion leur distribuaient d'abondantes aumônes en vaches, en argent et en vêtemens, sans parler des repas somptueux auxquels on les invitait à prendre place par milliers. Elle consiste à lancer un cheval par monts et par vaux, à travers les pays voisins. Un guerrier en renom, — et ce fut cette fois Ardjouna, — accompagne l'animal, l'excite, le pousse en avant, prêt à défier en combat singulier les rois qui s'opposeraient à son passage (1). Tout prince qui a laissé passer librement le cheval reconnaît ainsi la souveraineté de celui qui l'a lâché, et cette promenade de l'animal équivaut à celle que ferait en personne sur les terres de ses vassaux un roi suzerain. Quand le cheval est revenu, on l'immole en grande pompe, et tous les rois dont il a foulé le sol doivent être présens à ce dernier acte du sacrifice. Après tout, comme un cheval ne peut pas parcourir un grand nombre de pays, comme le héros chargé de le suivre n'est pas non plus infatigable, cette cérémonie ne nous donne pas à distance une bien haute idée de la puissance des rois de l'Inde, qui prenaient à cette occasion le nom de rois de la terre. Nous y verrions plutôt l'image d'une féodalité véritable se partageant par fragmens un territoire d'une médiocre étendue, une collection de petits princes subissant de mauvaise grâce et temporairement le joug d'un souverain plus fort, que le moindre revers pourra faire tomber du haut rang auquel il est parvenu. Ces rois de la terre n'ont jamais égalé en richesse et en autorité les empereurs de la Chine après l'extinction des états feudataires, ni les rois de Perse au temps d'Alexandre.

A cette mémorable cérémonie assistait Krichna en sa triple qualité de parent, d'auxiliaire et de conseiller des fils de Pândou. Il était juste qu'il fût présent au triomphe de ceux avec lesquels il avait combattu. Cependant, bien qu'il eût paru comme dieu sur le char d'Ardjouna pour lui révéler sa doctrine, Krichna se trouvait sous le

(1) Dans sa promenade à la suite du cheval, Ardjouna poussa, vers le sud, jusqu'au pays de Mâghada (le Béhar méridional), et vers l'ouest, jusque chez les gens du Sindh; il eut même des combats à livrer à ces deux peuples, sans parler d'une autre rencontre avec un de ses bâtards, adopté par le roi de Manipoura (ville inconnue), et dans laquelle il eut la clavicule fracturée par une flèche. Il y a donc exagération dans la légende qui représente le cheval parcourant librement et sans obstacle toute la région comprise d'une mer à l'autre, c'est-à-dire du golfe du Bengale à l'embouchure de l'Indus.

poids de la malédiction lancée par Gândhârî, la mère des Kourous, l'épouse de Dhritaràchtra. Trente-six ans plus tard, il arriva que trois vieux sages des temps anciens, se rendant à la ville de Dvârakâ, — où régnait alors Krichna, — furent rencontrés par des jeunes gens du pays. Ceux-ci habillèrent en femme un des fils de Krichna nommé Çâmba, et, l'ayant présenté aux trois solitaires, leur demandèrent en riant : « De quoi accouchera cette femme? » Ces sages répondirent : « D'une massue qui causera la ruine de tous les gens de la famille de Krichna. » Çâmba produisit en effet une massue, mais il la remit au roi, qui, l'ayant réduite en poudre, la jeta dans la mer, et par la voix d'un crieur public défense fut faite à tous les habitans de fabriquer aucune espèce de liqueur enivrante sous peine d'être empalés. Cependant de funestes présages se montraient de toutes parts; de gros rats, parcourant les rues et les maisons, rongeaient les cheveux et les ongles de ceux qui dormaient; des oiseaux à la voix stridente poussaient jour et nuit des cris plaintifs; enfin un fantôme terrible, invulnérable, partout présent à la fois, hantait les maisons de la ville, et personne ne pouvait dire ni d'où il venait, ni où il allait. L'impiété se répandait aussi parmi le peuple, qui ne respectait plus les brahmanes ni les dieux. A ces signes, Krichna reconnut que la malédiction de Gândhârî allait s'accomplir; il commanda à son peuple d'aller en pèlerinage à un lieu saint, pour détourner, en partie du moins, les calamités qui le menaçaient. Tous les gens de Dvârakâ furent bientôt campés au lieu choisi par Krichna avec leurs chars, leurs chevaux et leurs femmes; ils avaient emporté avec eux des vivres en abondance et aussi des liqueurs fortes. Au milieu d'un repas champêtre qui avait été servi en plein air, les guerriers de Dvârakâ se prirent de querelle. Des mots on en vint aux coups; Krichna voulut séparer les combattans, et à défaut d'armes il saisit un brin d'herbe. Ce brin d'herbe devint immédiatement une massue, et comme il avait vu tomber dans ce conflit son propre fils et son écuyer, la colère s'empara du demi-dieu. Le voilà qui frappe à droite et à gauche; la mêlée devient générale, et bientôt s'accomplit la malédiction prononcée contre la famille de Krichna. Celui-ci avait échappé au massacre avec deux ou trois personnages illustres; mais son temps était marqué. Un jour qu'il reposait à l'ombre d'un arbre, dans la forêt, un chasseur, — il se nommait Djarâ, la Caducité, — le prit pour une gazelle, et le perça d'une flèche (1).

De cette légende merveilleuse ne peut-on pas conclure que les gens de la famille de Krichna s'adonnaient à l'intempérance, et que l'ivresse amena à la suite d'un repas un combat meurtrier dans

(1) Chant du *Maosalaparva,* lectures 1, 2 et 3.

lequel ils périrent presque tous? Si l'on se rappelle la haine qu'avaient vouée à ce même Krichna, ami des fils de Pândou, les partisans des Kourous, on est conduit à penser que la trahison ne fut pas étrangère à ce grand désastre. Il est difficile que des frères et des proches parens s'égorgent jusqu'au dernier sous les yeux de leur aïeul, à moins que des ennemis cachés ne dirigent leurs coups et n'augmentent le désastre en y prenant une part active (1). Toujours est-il que ce malheur, annoncé au roi Youdhichthira, lui causa une peine profonde. Pour la seconde fois il fut saisi d'un amer dégoût de la royauté et même de la vie. S'adressant à son frère, l'héroïque Ardjouna, il lui dit :

« Le temps pousse à leur entière maturité tous les êtres, ô toi qui as l'âme grande! Et toi-même, je le suppose, tu dois voir le nœud coulant de la mort qui te menace. — Ainsi interpellé : Il est temps, il est temps, répliqua Ardjouna, et il agréa la parole de son frère aîné, plein de sagesse. — Comprenant aussi le sens des mots prononcés par celui-ci, Bhîmaséna et les deux frères jumeaux agréèrent également la parole dite par Ardjouna (2). »

Voilà donc les cinq Pândavas qui renoncent au monde et se préparent au *grand départ*. L'aîné a parlé, le second a compris, les trois autres obéissent : sans hésiter un instant, ils vont quitter les palais et la puissance pour marcher vers le but éternel. L'onction royale est conférée à un petit-fils d'Ardjouna; après avoir distribué leurs richesses et leurs joyaux aux brahmanes et s'être revêtus d'habits faits d'écorce d'arbre, ils partent au nombre de six, les cinq héros et leur femme Draopadî; leur chien les suit. Ils parcoururent bien des pays en se dirigeant vers la mer, et Ardjouna tenait toujours à la main son arc enrichi de pierreries. Le Feu se montra tout à coup autour des cinq princes, envahissant la forêt et leur interdisant le passage, à moins que le héros n'abandonnât cette arme favorite à laquelle il ne devait plus s'attacher, puisqu'il avait fait le sacrifice de toute chose. Ardjouna a jeté son arc; ils vont au nord, puis au sud, puis vers l'Himalaya. Dans ce voyage difficile, Draopadî tombe la première; la femme est faible, et c'est pour avoir

(1) Il est dit que les restes du peuple gouverné par Krichna et ses fils (les *Vrichnis* et les *Andhakas*) furent emmenés dans le Pandjâb par Ardjouna. Celui-ci, qui se faisait vieux, ayant été attaqué en chemin par des tribus pastorales, voulut tendre son fameux arc nommé le *Gandiva;* mais la corde resta lâche, et le héros ne lançait que des traits impuissans. Exaspéré par les railleries de ses ennemis, Ardjouna se mit à les frapper avec le bois (ou plutôt avec la corne) de l'arc; il les dispersa, mais non sans avoir été insulté et sans avoir vu emmener les richesses de ces mêmes peuples qu'il avait voulu protéger. Ce fait doit être historique, car il montre un Aryen vaincu et pillé par des barbares; ce n'était pas la corde de l'arc, c'était le bras affaibli du guerrier qui avait perdu son ancienne vigueur. (Voyez le chant du *Maosalaparva,* lect. 7, vers 200 et suiv.)

(2) Chant du *Mahâprasthânikaparva,* lecture 1, vers 3 et suivans.

trop aimé l'invincible Ardjouna qu'elle succombe au penchant de la grande montagne. Puis ce sont les deux plus jeunes princes, Sahadéva et Nakoula, qui restent en chemin; c'est que le premier était trop fier de sa sagesse, et le second de sa beauté. Bientôt Ardjouna s'affaisse à son tour; il avait trop aimé les combats, il avait été parfois rude à l'ennemi. Enfin Bhîmaséna, le robuste guerrier, fléchit aussi, et se tournant vers Youdhichthira :

« Holà! holà! ô roi, me voilà tombé aussi, moi que tu aimais; quelle est la cause de ma chute? Dis-le-moi, si tu le sais! — Tu as trop mangé, tu t'es vanté de ta force en méprisant celle d'autrui; voilà pourquoi tu es tombé sur la terre (1). »

Youdhichthira, demeuré seul avec son chien, monte toujours vers le sommet de l'Himalaya, et le dieu Indra vient au-devant de lui sur son char. « Et mes frères, et la Draopadî, demande le prince, où sont-ils? Je ne veux pas arriver là-haut sans eux. — Tu les y reverras, répond le dieu; ils monteront au ciel après avoir dépouillé leur enveloppe mortelle; toi seul tu y seras transporté avec ton corps. — Et mon chien fidèle, faudra-t-il que je le laisse périr ici? Ce serait un meurtre! » Indra refuse d'admettre le quadrupède pour beaucoup de raisons : les chiens sont colères, avides et gourmands à tel point qu'ils lèchent parfois le beurre de l'offrande. Le chien devra donc être abandonné, sinon Youdhichthira n'entrera pas au ciel. D'ailleurs pourquoi tenir absolument à emmener cette bête? N'a-t-il pas laissé en arrière ses frères et sa femme? « Non, reprend le héros, je ne les ai pas laissés; la mort les a séparés de moi. » Tout à coup intervient le dieu *Justice* (Dharma), de qui Youdhichthira est fils, selon la légende, et il règle le différend par sa parole souveraine. Le grand prince s'est montré digne de son père par sa noble conduite, par son intelligence éclairée et par sa compassion envers tous les êtres. Il a aimé ses frères, il a aimé ceux qui vivaient sous sa dépendance; dans les grandes crises, il s'est élevé au-dessus des faiblesses humaines : le ciel des héros lui appartient. Le dieu Dharma lui en ouvre l'entrée par ces deux vers, qui achèvent de mettre en lumière les mérites d'Youdhichthira et l'introduisent vivant dans le paradis :

« En disant : « Ce chien est mon compagnon fidèle! » tu as renoncé à monter sur le char d'Indra; c'est pourquoi il n'y a personne au ciel qui te vaille, ô roi des hommes! — Aussi les mondes impérissables sont à toi; avec ton propre corps, tu obtiens la voie divine et suprême (2). »

Une aussi vaste épopée, dans laquelle s'agitent tant de héros

(1) Chant du *Mahâprasthânikaparva,* vers 70 et suivans.
(2) *Ibid.*, lecture 3, vers 96 et suivans.

illustres, ne pouvait mieux finir que par une apothéose. De tous ces personnages glorieux, le plus grand aux yeux des hommes et des immortels est celui qui a su le mieux garantir son cœur des mouvemens de la passion, celui qui, élevé au rang de roi, a personnifié en lui le devoir et la justice. Son dévouement à ses sujets et à ses proches a été si complet, qu'il n'a pas même voulu abandonner un chien, animal immonde, qui s'attachait à ses pas! Après ce long récit de tant de batailles, de tant de meurtres accomplis avec tous les raffinemens d'une vengeance barbare, cette glorification de la sensibilité et de la compassion peut sembler étrange. Elle est naturelle cependant, parce qu'elle est la moralité même qui ressort de l'épopée. Étant donné un fait historique dont il ne pouvait ni effacer le souvenir ni amoindrir la portée, le brahmanisme l'a en quelque sorte enveloppé de ses enseignemens; il y a adapté une sorte de philosophie de l'histoire. Au nom de la théorie de l'irresponsabilité humaine développée par Krichna, il a pu absoudre ses héros privilégiés, les fils de Pândou, dont l'ambition a été la première cause de cette guerre impie. En montrant ces mêmes princes prêts à déposer les armes au moment décisif, effrayés des suites de la lutte, attendris à la pensée des maux que vont causer ces combats interminables, le brahmanisme cherche à les excuser et à reporter sur les adversaires des Pândavas tout l'odieux de ces meurtres atroces. Les fils de Pândou pensent et agissent, les fils de Dhritarâchtra ne connaissent que l'action. Ces derniers, qui vivent dans la capitale, n'ont aucune vertu; l'orgueil les aveugle, ils sont emportés, haineux, violens. Les Pândavas, élevés dans la forêt par les brahmanes, sont ornés des plus belles qualités; s'ils commettent des fautes, s'ils sont joueurs, ardens à combattre, avides de frapper avec la flèche ou avec le glaive, ils écoutent cependant avec docilité les conseils des anachorètes, et les enseignemens des sages élèvent toujours leur esprit vers les choses divines. La science religieuse les purifie de leurs imperfections; ils marchent dans la voie dont les peuples âryens ne peuvent s'écarter sans faillir à leur destinée. Voilà pourquoi la tradition les appelle de pieux héros malgré leurs péchés. Et puis la doctrine nouvelle exposée par Krichna, qui va se répandre peu à peu dans l'Inde et donner naissance à une véritable secte à demi hétérodoxe, cette doctrine d'un Dieu compatissant qui veille sur les choses d'ici-bas et se charge de tout conduire, a trouvé dans une famille princière régnant sans rivale sur un monde pacifié l'appui dont elle avait besoin. Avec les descendans d'Ardjouna établis à Hastinâpoura, au centre de l'Inde, elle deviendra dominante, et ceux qui liront l'histoire des fils de Pândou apprendront en même temps à s'initier aux secrets de la science qui consiste à agir dans le sens des devoirs de sa caste sans s'occuper du résultat des œuvres. Cette soumission

aveugle aux décrets providentiels suffira-t-elle pour calmer l'ambition des guerriers, comme semblent l'espérer les maîtres de la doctrine? En combattant l'activité humaine par l'inertie, en prêchant aux hommes la fatalité, est-on assuré de faire naître les sentimens de conciliation et de bon vouloir réciproque d'où sortiront la concorde et l'union des cœurs? Il est permis d'en douter; toutefois on peut admettre que le spectacle des grandes calamités produites par la jalousie des deux branches de la famille des Kourous encouragea encore la caste des *deux-fois-nés* à discréditer l'ardeur guerrière, les instincts belliqueux, la turbulence inquiète des *kchattryas*, et à proclamer la petitesse de l'homme en face de Dieu.

Le *Mahâbhârata*, qui est la plus considérable des épopées, aboutit donc à une philosophie et à un système religieux. Il en est toujours ainsi des ouvrages écrits dans l'Inde, parce que les guerriers laissaient aux brahmanes le soin de retracer leurs actions. Dans ce long récit, on cherche vainement le tableau complet d'une société; on ne voit que deux castes agissant individuellement et chacune selon ses instincts. Le peuple de l'Inde disparaît dans le tourbillon des combats; il n'est nulle part, si ce n'est dans ces armées multiples qui s'entrechoquent çà et là. Que se fait-il dans les villes? Hors des assemblées royales, où l'on disserte sur les devoirs des rois, que se passe-t-il? Les poètes n'en disent rien; ils se taisent sur tout ce qui ne se prête pas au développement de la pensée spéculative. Les cités populeuses dont il est question ne présentent à l'esprit qu'un assemblage confus de minarets, d'arcs de triomphe, de portiques, de hautes terrasses dont il est impossible de saisir la physionomie précise. La campagne, les champs, les terres cultivées qui fournissent à l'homme sa nourriture ne sont ni décrits, ni même indiqués. Il n'est fait aucune allusion aux travaux des laboureurs ni aux souffrances que cause la guerre à la classe des paysans. Les vaches jouent un rôle assez important dans l'épisode de la *razzia*, elles forment une partie de la richesse des brahmanes; pourtant les pâtres ne sont jamais mis en scène. La caste des *vaïçyas* ou marchands est tout aussi négligée; pas un mot n'échappe au poète qui rappelle les caravanes de ces temps lointains traversant le pays dans toute sa largeur et transportant de l'est à l'ouest les produits de l'Asie orientale. Si par hasard il y est fait allusion, on ne dit ni où elles vont, ni d'où elles viennent. C'est que les Aryens, à l'exemple des nations qui s'établissent par la force en pays conquis, ne prenaient nul souci de la population indigène attachée au sol par les liens du travail. Quoique l'élément indigène se mêlât peu à peu à la caste guerrière et même aussi à la caste sacerdotale, l'esprit de cette double aristocratie demeurait le même : les guerriers s'acharnaient à faire

leur métier, même quand il n'y avait plus de barbares à soumettre; ils s'attaquaient les uns les autres à tout propos et sans raison. Ayant perdu tout respect pour le lien conjugal, ils prenaient des femmes partout, dans les basses castes, jusque chez les nations réputées barbares. De ces unions passagères naissaient des fils qui se haïssaient les uns les autres et cherchaient à s'entredétruire. La couleur blanche des Aryens disparaissait peu à peu dans la caste des guerriers, et l'esprit antique s'effaçait aussi avec les vertus des premiers âges. La décadence était manifeste, et les brahmanes de la forêt, ceux qui vivaient loin des palais des rois, qui restaient indifférens aux intrigues de la politique, déclaraient hautement que le monde allait entrer dans l'âge du vice.

Cet âge en effet ne tarda pas à faire son apparition sur la terre. Un siècle après la mort des Pândavas, il se montra sous la forme d'un *çoûdra* au teint noir frappant une vache. La force brutale l'emportait sur la pensée, la civilisation ne faisait plus de progrès, la grande famille âryenne se fractionnait en une multitude de petits états gouvernés par des rois violens et ambitieux; le niveau de la moralité, — telle que la comprenait le brahmanisme, — allait en baissant toujours. Cette ère fatale, c'étaient les querelles des Kourous et des Pândavas qui l'avaient inaugurée. Voilà pourquoi la caste sacerdotale, qui a chanté cette grande guerre sous le nom de Vyâsa (1), s'est appliquée à flétrir les passions ardentes qui minent la paix du monde et jettent les sociétés hors de leur voie. Tout ce qui troublait sa quiétude lui était odieux, et son égoïsme se trouvait d'accord sur ce point avec les véritables intérêts de la nation indienne. Aussi son jugement a-t-il été sévère. De tous les héros, un seul a mérité l'apothéose, Youdhichthira, et s'il est monté au ciel avec son corps, dans le char d'Indra, ce n'est point parce qu'il a montré plus de bravoure que ses frères, mais parce qu'il a été roi juste, attaché à ses devoirs, compatissant envers les êtres qui lui témoignaient de l'affection. Sans nul doute, la vérité historique a souffert de cette manière de raconter les événemens; mais la poésie y a gagné, et la dignité humaine n'y a rien perdu. On aime à entendre, à travers ce récit des grandes calamités, la voix des sages, qui domine le bruit des armes et proclame avec obstination que la gloire et la puissance doivent céder le pas à la vertu et à la justice.

TH. PAVIE.

(1) Il est impossible d'attribuer à un seul homme la composition de ce grand poème, tout rempli d'interpolations.

L'HISTOIRE ROMAINE

A ROME

VIII.

COMMENCEMENT DE LA DÉCADENCE. — DE COMMODE A ALEXANDRE SÉVÈRE.

La décadence aussi ancienne que l'empire. — Pertinax vulgaire comme ses traits. — Didius Julianus, l'empire à l'encan. — Les compétiteurs de Septime-Sévère; bustes rares, insignifians comme eux. — Septime-Sévère type africain, perfidie, cruauté, énergie impuissante. — Septizonium. — Arc de Septime-Sévère, soudaineté de la décadence dans l'art. — Caracalla et Géta, ressemblance des deux frères. — Le nom de Géta effacé par son meurtrier. — Thermes de Caracalla, ce qu'étaient les thermes. — Plan et magnificence de Rome sous Caracalla. — Portraits et règne de Macrin. — Les quatre Julie, leur beauté et leurs intrigues. — Héliogabale stupide et vicieux, son portrait. — Les jardins de Varius, mort d'Héliogabale. — Des religions orientales à Rome d'après les monumens.

A dire vrai, la décadence de Rome a commencé avec l'empire. La décadence de l'énergie civique et bientôt de la vertu militaire, on en a vu les preuves (1); mais, quand une société se dissout au dedans, elle conserve encore assez longtemps un air de grandeur et un semblant d'éclat, trompant ainsi ceux qui ne regardent que la surface. Un mal mortel n'empêche pas toujours le visage d'être coloré et l'œil d'être brillant, il arrive même que les couleurs sont plus vives et que le regard semble s'animer; la mort qui s'approche revêt, en les exagérant, les apparences de la vie. Cependant le mal interne, pour être dissimulé, n'est pas guéri; le cœur, atteint par une altération organique, finit par s'atrophier; une fièvre de langueur use les forces vitales, et l'agonie paraît au front.

Il en fut ainsi de la Rome impériale. Des signes de décadence s'étaient déjà manifestés sous Auguste. La facilité avec laquelle les

(1) Voyez les livraisons du 15 octobre, 1er novembre, 15 décembre 1856, 15 janvier, 15 février, 15 mars et 15 avril 1857.

Romains se laissèrent ravir tous leurs droits était l'indice certain d'un abaissement moral bien profond. Plus tard, le relâchement de l'esprit militaire alla toujours croissant, l'abdication de la dignité de citoyen et d'homme fut toujours plus complète. Au dehors, l'empire semblait encore puissant et assuré; mais il était la proie de cette maladie dont meurent les vieillards qui n'en ont point d'autres, l'impossibilité de vivre.

Le progrès de la décadence, arrêté par quelques bons et grands empereurs, reprit son cours après eux sous Commode. Dès ce moment, le malade ne se relèvera plus que par intervalles, retombant toujours sur son lit de mort, plus faible et plus épuisé, jusqu'au jour où il s'éteindra tout à fait. Cette décadence presque continue date du règne de Commode. Cependant on doit reconnaître que Septime-Sévère eut encore des qualités énergiques. Je m'arrêterai sur cet empereur, digne de quelque estime; mais avant je dois mentionner en passant les faibles concurrens qui disparurent devant lui, et d'abord leur prédécesseur Pertinax, puisque j'ai sous les yeux les bustes de ces hommes, et qu'à défaut d'autres monumens, les lieux qui virent leur élévation rapide ou leur mort non moins prompte me les rappellent.

L'extraction de Pertinax était obscure. Son père, affranchi et marchand de bois, louait aussi des boutiques; lui-même, tour à tour officier et chargé de l'administration des vivres, pendant son exil sous Domitien, fit le commerce par l'entremise de ses esclaves; il le fit encore étant empereur. Pertinax avait étudié quelque peu et même enseigné la grammaire; mais ayant fait, ce semble, à ce métier peu de profit, il quitta l'enseignement pour l'armée, et s'y distingua. Malgré ses goûts mercantiles, il y avait en lui du soldat. Le premier mot d'ordre qu'il donna fut : *militemus,* combattons. Ce mot d'ordre, remarque son historien, déplut aux prétoriens. Quel signe! Il avait, comme Galba, du goût pour la discipline, et lui ressemblait par son avarice; mais il valait mieux que Galba (1). Son élection fut fortuite et furtive. Les principaux auteurs du meurtre de Commode, meurtre auquel il avait pris part, lui donnèrent l'idée de se faire nommer empereur, et le conduisirent au camp des prétoriens. Il leur promit une gratification : c'était tout ce qu'ils demandaient. Ceux qui se trouvaient là le proclamèrent. Descendant le Quirinal, il se rendit de nuit à la curie pour faire ratifier son élection par le sénat : les empereurs créés par l'armée avaient coutume d'observer cette formalité; mais la curie était fermée, et le portier absent. Pertinax tra-

(1) Dion Cassius est très favorable à Pertinax, mais il avait ses raisons : lui-même nous apprend que l'empereur qu'il loue outre mesure, et dont il tait les cruautés, l'avait comblé d'honneurs, et qu'il lui devait la préture.

verse le Forum désert, et va s'asseoir dans le temple de la Concorde, attendant le matin et l'empire. Les magistrats et les consuls se rendent à la curie, dont la clé s'était retrouvée, et aussitôt qu'il y paraît, Pertinax est déclaré empereur nuitamment.

Pertinax, qui ne régna pas tout à fait trois mois, n'a pas élevé de monumens, et n'a laissé de lui à Rome que ses bustes. Quoi qu'en dise Capitolin, il n'a rien d'un vieillard vénérable; sa tête est carrée, sa bouche assez fine; sa physionomie commune est bien celle d'un homme d'affaires entendu et d'un soudard déterminé. Il périt dans le palais, tué par les soldats après avoir été élu par eux; trois cents prétoriens vinrent du camp en bon ordre pour égorger l'empereur. Pertinax leur adressa une longue et vigoureuse allocution; ils semblaient s'apaiser, quand un Germain, un Tongre qui peut-être n'entendait pas bien le latin, ranima leur colère et leurs craintes, et planta sa pique dans la poitrine de Pertinax. Les soldats lui coupèrent la tête, et, après l'avoir promenée par la ville, la portèrent au camp. Cette tête, ramassée là où on l'avait jetée, fut réunie à son corps, qui gisait sur le Palatin; l'une et l'autre furent placés dans une sépulture de famille par le successeur de Pertinax.

Les soldats qui avaient tué Pertinax, n'ayant pas un autre empereur sous la main, en prirent un de rencontre. Il s'appelait Didius Julianus. C'était un homme riche, de mauvaises mœurs, jurisconsulte habile, qui avait fait la guerre et avait été gouverneur en Germanie. Le marché s'était ouvert au camp des prétoriens. Didius Julianus s'y rendit, pour acheter l'empire qui s'y vendait. Un autre acquéreur, nommé Sulpicianus, y était déjà et faisait des propositions. Didius Julianus enchérit. Sulpicianus avait promis aux soldats 25,000 sesterces (4,449 francs 50 centimes) par tête. Les soldats dirent à Julianus : « Voilà ce qu'il offre; toi, qu'offres-tu? » Il proposa 30,000 sesterces pour chaque soldat (5,337 francs). Les prétoriens lui donnèrent la préférence. Pour faire cette offre, il était monté sur le rempart du camp; il en descendit empereur par la grâce de son coffre-fort.

Selon Hérodien, la femme de Julianus l'avait poussé à faire l'acquisition de l'empire. Le prétendu buste de Manlia Scantilla, qui est au Capitole à côté du buste de Julianus, est un portrait de Julie Mammée. Le buste du *Braccio Nuovo,* au Vatican, est celui d'une jeune femme remarquable par sa beauté; mais je ne lis dans ses traits ni l'ambition, ni l'audace. Cette jolie et douce figure s'accorde mieux avec le récit de Spartien, qui nous montre Manlia Scantilla épouvantée de l'entreprise de son mari et traversant toute tremblante le Forum, pour se rendre au palais où elle entrait malgré elle. Un autre buste du Vatican donne à la femme de Didius Julia-

nus un air plus altier et plus résolu : elle regarde en haut. Le nouveau propriétaire prit possession du palais impérial aussi ignoblement qu'il avait acquis l'empire. Avec un empressement de parvenu, il se fit servir le repas préparé pour Pertinax, dont le cadavre décapité n'avait pas encore été enlevé, trouva le souper mauvais, en demanda un meilleur, puis, après avoir mangé gloutonnement, joua aux dés et fit danser le pantomime Pylade.

L'opération commerciale de Didius Julianus, qui semblait bonne, ne l'était point. L'acheteur paraît avoir éprouvé des difficultés pour ses paiemens, ce qui donna de l'humeur à ses créanciers. Quand Didianus Julius était venu sur le mur du camp offrir aux prétoriens un bon prix de leur marchandise, ils l'avaient proclamé empereur; mais quand il voulut les faire rentrer dans ce même camp et leur en faire fortifier les tours, ils se révoltèrent : car, et ceci montre encore ce qu'était devenue la valeur romaine par l'énervement de l'empire, « les soldats, dit Spartien, se livraient très à contre-cœur aux exercices militaires, et chacun d'eux, dans les travaux qui lui étaient prescrits, se faisait remplacer en payant. »

Quand Didius Julianus eut acquitté de sa dette tout ce qu'il pouvait solder, les prétoriens, n'ayant plus rien à en tirer, l'égorgèrent. Deux concurrens, outre Septime-Sévère, s'étaient mis sur les rangs pour le remplacer. Par un hasard singulier, l'un s'appelait le noir, Percennius Niger, et l'autre le blanc, Clodius Albinus. Noir ou blanc, pile ou face, c'était le jeu des armées romaines. Chacune avait son prétendant, et jetait son dé pour voir lequel tomberait le premier. Le coup fut nul pour les deux armées; une troisième, qui portait Sévère, gagna la partie.

Après avoir considéré les portraits rares, souvent peu certains et sans caractère nettement tranché, des rivaux insignifians de Septime-Sévère, on s'arrête avec plus d'intérêt devant ceux de cet empereur. Ils sont authentiques, nombreux, et comme lui bien caractérisés. Sévère était Africain et garda toujours l'accent de son pays. Il y a en effet de l'Africain dans ses traits : son nez est assez ouvert et un peu écrasé, sa chevelure est formée de petites boucles qui semblent disposées de manière à déguiser des cheveux crépus. Après des empereurs espagnols et gaulois, Rome avait un empereur quarteron. Septime-Sévère se montra ce que sont souvent les hommes de sang mêlé, intelligent et perfide, courageux et cruel.

Il était perfide, car il adressa à Clodius Albinus une lettre tout affectueuse, dans laquelle il lui offrait de partager l'empire, mais ceux qui étaient chargés de cette bienveillante missive avaient ordre de poignarder Albinus; il était cruel, *naturâ sævus,* dit Eutrope, car il fit mettre à mort beaucoup d'hommes sous des prétextes fort

variés, les uns parce qu'ils avaient plaisanté, les autres parce qu'ils n'avaient rien dit, punissant la parole et le silence. Il s'enrichit par des proscriptions, moyen qu'avaient employé les destructeurs de la république, et auquel les successeurs de la république ne renonçaient pas. Par son ordre, on tua la femme et les enfans de chacun de ses deux compétiteurs. Il fit jeter devant sa tente et tailler en quartiers le corps de Clodius Albinus. Montant le cheval du vaincu, il força l'animal épouvanté à fouler le cadavre de son maître. Enfin il fit périr sans jugement un grand nombre de personnages considérables, — Spartien en cite quarante-trois, — et sans doute un nombre bien plus grand encore de citoyens obscurs. Selon cet auteur, la jeunesse de Septime-Sévère avait été pleine de crimes et de débordemens. Cependant Sévère fut regretté et mérita de l'être, par comparaison avec ses successeurs Caracalla et Héliogabale, et parce qu'au moins il défendit l'empire. Rien ne montre mieux à quel abaissement Rome était descendue que la justice de ces regrets.

La figure de Sévère exprime la fermeté. En effet, il sut faire respecter la discipline. Il étouffa une grave sédition qui avait éclaté presque aux portes de Rome, près des *Saxa rubra,* au bord du Tibre, là où le christianisme et Constantin devaient triompher du paganisme et de Maxence. Cependant Sévère lui-même ne put empêcher les soldats de demander au sénat 10,000 sesterces, et il ne sut ce jour-là désarmer la sédition qu'en la payant. Il est vrai que les soldats invoquaient le souvenir d'Octave, qui en avait donné autant à ceux qui l'avaient amené à Rome. On voit que les plus mauvaises traditions du régime impérial remontaient au fondateur de l'empire des césars.

Le camp des prétoriens, ce lieu où naguère on débattait les conditions de l'achat du pouvoir souverain, vit un spectacle auquel il n'était pas accoutumé : les gardes prétoriennes, qui étaient les janissaires de l'empire romain, remplacées par d'autres troupes. Le Forum vit passer l'empereur allant du Capitole au Palatin, et faisant porter devant lui, renversés, les étendards qu'il avait enlevés aux prétoriens. On put s'applaudir alors qu'une tyrannie fût détruite par un tyran; mais cette joie ne devait pas durer. Sévère lui-même fut obligé de rétablir les prétoriens et d'en quadrupler le nombre : de douze mille ils furent portés à cinquante mille.

Cet homme ferme et dur ne pouvait rien contre la corruption qui avait atteint l'armée. Une lettre de Sévère au gouverneur de la Gaule contient une satire amère de cette corruption. « Tes soldats vagabondent, tes tribuns se baignent au milieu du jour (1). Ils ont pour salles à manger les cabarets, pour chambres à coucher

(1) C'était un grand signe de mollesse de se baigner avant le soir.

les hôtelleries. Ils dansent, ils boivent, ils chantent; leurs repas sont sans terme, et leur intempérance sans mesure. Ces choses se feraient-elles, si nous avions un reste de la discipline de nos pères? » Ce n'est pas moi qui le dis, c'est un empereur guerrier. On croit parfois que le despotisme est favorable à l'esprit militaire; la défaillance de cet esprit sous l'empire prouve qu'il n'en a pas toujours été ainsi.

Sévère, né en Afrique, alla mourir en Angleterre. Son dernier mot d'ordre : *travaillons!* a eu l'honneur d'être cité par M. le duc de Broglie dans un mémorable discours académique. A côté de l'énergie qu'atteste ce mot, une autre parole de Sévère respire un découragement profond. « J'ai tout été, et à quoi bon? » *Omnia fui et nihil expedit.* Cette appréciation ironique des choses humaines est remarquable chez un ancien. On croit entendre parler Hamlet, ou Macbeth dire après une vie d'ambition et de remords :

Life is a poor player....

« La vie est comme un pauvre acteur. »

Rome, qui allait à sa ruine après tant de brillantes fortunes, pouvait dire comme Sévère : « J'ai tout été, et à quoi bon? » L'amertume de sa décadence est dans ce mot-là.

Septime-Sévère, un des conservateurs et des réparateurs passagers de cet édifice prêt à tomber en ruine qui s'appelait l'empire, montra le même instinct de conservation et de réparation dans le soin qu'il prit d'entretenir les édifices et de rebâtir les ruines. Selon Spartien, Sévère n'avait pas coutume d'inscrire son nom sur les monumens qu'il relevait; Dion dit précisément le contraire. Le Panthéon donne raison à Dion, car une inscription placée au-dessous de celle d'Agrippa nous apprend que Septime-Sévère et son fils Caracalla ont restauré ce monument et l'ont orné. On le reconnaît aussi à l'infériorité de plusieurs détails et au goût médiocre de certains ornemens. Cette inscription nous apprend aussi que le Panthéon était déjà dégradé par le temps, *vetustate corruptum;* ces mots auraient pu s'appliquer à l'empire. Sévère restaura même un temple qui remontait à l'époque de la république, celui de la *Fortune Muliebre,* élevé en mémoire du triomphe qu'avait remporté l'ascendant d'une mère et d'une épouse sur l'orgueil irrité de Coriolan, et, parmi les monumens qui dataient des premiers temps de l'empire, le portique d'Octavie. A ces restaurations Sévère joignit des constructions nouvelles. Il bâtit des thermes qui étaient placés non loin de la porte Capène, et par conséquent voisins du lieu où devaient s'élever les thermes de Caracalla, dont ils furent peut-être l'origine et pour ainsi dire le germe. Il donna son nom à une porte qui se trouvait sur la rive droite du Tibre; cette porte, réparée dans les temps modernes et refaite en

partie, s'appelle encore *porta Settimiana;* il établit une voie, la *via Severiana,* qui, partant d'Ostie, suivait le bord de la mer : produits de l'activité d'un empereur dont la devise eût pu être ce mot d'ordre déjà cité : Travaillons (*laboremus*).

Si je suivais l'histoire monumentale de Rome hors de Rome même, j'aurais à mentionner ce mur ou rempart élevé par Septime-Sévère à travers l'île de Bretagne pour protéger les établissemens romains contre les populations insoumises du nord de l'Angleterre et de l'Écosse (1), grand ouvrage analogue à celui dont Adrien et Antonin étaient les auteurs, et qui ne suffisait plus. Rome se retranchait déjà; elle élevait contre ses ennemis des remparts aux extrémités de son empire. Le jour approchait où elle serait obligée de reporter en arrière ses moyens de défense et de se fortifier elle-même, en opposant aux Barbares, devenus menaçans pour le centre de l'empire, le mur d'Aurélien.

Il ne reste rien d'un édifice à sept étages bâti par Septime-Sévère, et qu'on appelait le Septizonium. Il l'avait placé devant le palais impérial, vers l'angle méridional du Palatin, pour frapper les yeux de ses compatriotes africains quand ils arrivaient à Rome. C'est peut-être par la même raison qu'il avait construit ses thermes de ce côté. Le sentiment que Spartien prête à Septime-Sévère est un signe curieux de ce patriotisme de province, sentiment nouveau qui venait se mettre à côté du vieux patriotisme romain, et devait l'effacer. L'Africain se retrouve là comme dans les traits de Sévère, comme dans son accent, comme dans son éloquence, qui était *carthaginoise*. Au sein de l'unité romaine, les nationalités commencent à se dessiner; on pressent la diversité des temps modernes.

La disposition particulière qui donna au Septizonium son nom n'était pas nouvelle. Les *régionnaires* indiquent un autre Septizonium sur le mont Esquilin, près des thermes de Titus et de la maison où cet empereur naquit. Sévère paraît avoir affectionné ce genre de construction, car c'est dans un troisième Septizonium érigé sur la voie Appienne, et destiné par lui à sa propre sépulture, que fut porté le corps de son fils Géta. Quant au Septizonium du Palatin, trois des sept étages existaient encore au temps de Sixte-Quint, le grand bâtisseur, mais qui, comme on l'a fait pendant tout le XVIe siècle et depuis jusqu'à nos jours, n'a bâti qu'en détruisant beaucoup.

Avant d'arriver à l'antiquité la plus considérable qui nous reste de Septime-Sévère, à son arc de triomphe, je dois dire un mot d'un

(1) Je suis d'autant moins tenté d'empiéter sur un sujet placé en dehors de ces études, que je le sais en bonnes mains, car il ne peut manquer d'être savamment traité dans l'écrit que prépare M. Noël Desvergers sur la domination des Romains en Angleterre.

autre arc qui date de son règne. C'est un arc nain dont les sculptures sont très médiocres, et que les changeurs et les marchands de bestiaux qui fréquentaient le marché aux bœufs (*forum boarium*) érigèrent en l'honneur de Sévère et de sa famille : pauvre petite platitude pauvrement exécutée. Par un de ses caprices ironiques, le temps, qui, avec le secours des hommes, a détruit tant d'admirables monumens, a épargné celui-là; ce lourd et disgracieux colifichet de la décadence est à deux pas de la voûte antique et indestructible de l'égout des Tarquins.

Un arc plus considérable et voisin du premier porte le nom de *Janus quadrifrons* parce qu'il a quatre ouvertures, et par là quatre façades. C'est un de ces *janus* près desquels se tenaient les changeurs et les banquiers, qui servaient d'abri aux marchands et de *bourse* aux Romains. Ceux du grand Forum ont disparu, celui du *Marché aux bœufs* subsiste. Il n'offre d'autre intérêt que de nous fournir un spécimen du genre de construction auquel il appartient. L'architecture en est pesante. Canina y voyait un des innombrables *janus* dont Domitien avait rempli la ville; mais on construisait mieux sous Domitien. Il est plus convenable de le rapporter au temps de Septime-Sévère, qui avait aussi élevé plusieurs *janus*. Peut-être est-ce par reconnaissance pour la munificence impériale, qui leur aurait donné le plus grand des deux arcs, que les habitués du Marché aux bœufs ont élevé le petit.

Mais passons à l'arc triomphal de Septime-Sévère, l'un des restes les mieux conservés de la Rome antique, l'un de ses plus imposans débris.

Septime-Sévère, empereur vraiment guerrier, était digne d'un arc de triomphe, et le sort a été juste en laissant debout cet hommage auquel il avait droit. L'arc de Septime-Sévère est intact; il se dresse au pied du Capitole, en face du Forum. En le plaçant dans ce lieu, Sévère montrait ce jour-là son indifférence pour les souvenirs de Rome libre, car, dominée par l'arc impérial, l'ancienne tribune aux harangues, devenue inutile, était comme écrasée sous sa masse et perdue dans son ombre. L'arc de Septime-Sévère masquait aussi le temple de la Concorde, dont l'origine remontait à Camille, et que Sévère lui-même avait réparé. Dresser un arc de triomphe devant l'un des plus beaux temples de Rome, c'était déjà de la barbarie. Quand on s'étonne de l'accumulation des monumens au pied du Capitole, on oublie que cette accumulation fut successive. Sous la république, il n'y avait là que deux temples, celui de la Concorde et celui de Saturne; même quand Domitien eut ajouté le temple de son père Vespasien, l'encombrement n'existait pas encore. Septime-Sévère vint planter gauchement son arc de triomphe devant le

temple de la Concorde, et par là, le premier, troubla le bel effet d'ensemble que ce lieu présentait. C'est une faute de goût sans doute, mais il ne faut pas nous en étonner, car la décadence arrive; l'arc de Septime-Sévère semble bâti, à son premier avénement, pour la laisser passer.

La décadence paraît surtout dans les sculptures. Si on les compare avec celles du temps des Antonins, on sera frappé de leur prodigieuse infériorité. Il y a entre les unes et les autres la plus grande des distances, la distance du beau au laid, et cependant les deux époques se touchent. Ces chutes soudaines se rencontrent souvent dans l'histoire de l'humanité. De même qu'à certaines heures privilégiées de la vie des peuples le beau semble naître par une éclosion soudaine, de même aux heures fatales le beau meurt de mort subite, comme le jour sous les tropiques commence et finit tout à coup. Cette apparition et cette disparition ne se produisent, il est vrai, que lorsqu'elles ont été suffisamment préparées, mais elles sont parfois presque instantanées. Le lendemain, on ne parle plus la langue de la veille. C'est ainsi qu'en voyage on est souvent étonné de passer sans transition d'une race à une autre race, d'un idiome à un autre idiome. Les différentes périodes de la civilisation, des lettres, des arts, ont aussi leurs frontières, parfois très brusquement tranchées. Un torrent, un sommet sépare des populations entièrement différentes; on passe le torrent, on franchit le sommet, et on ne retrouve plus rien de ce qu'on a laissé de l'autre côté. Pareillement tel pas fait dans l'histoire transporte de la région de la beauté ou de la puissance dans celle de la laideur ou de la ruine.

L'architecture de l'arc triomphal de Septime-Sévère est fort supérieure à la sculpture. J'avais déjà eu l'occasion de faire remarquer que le premier de ces deux arts résiste mieux que le second à la décadence; j'ai eu le plaisir de retrouver cette observation dans une lettre de Raphaël.

Les proportions de l'arc de Septime-Sévère sont encore belles. L'aspect en est imposant; il est solide sans être lourd. La grande inscription où se lisent les épithètes victorieuses qui rappellent les succès militaires de l'empereur, Parthique, Dacique, Adiabénique, se déploie sur une vaste surface et donne à l'entablement un air de majesté qu'admirent les artistes. Cette inscription est doublement historique : elle rappelle les campagnes de Sévère et la tragédie domestique qui après lui ensanglanta sa famille, le meurtre d'un de ses fils immolé par l'autre, et l'acharnement de celui-ci à poursuivre la mémoire du frère qu'il avait fait assassiner. Le nom de Géta a été visiblement effacé par Caracalla. La même chose se remarque dans une inscription sur bronze qu'on voit au Capitole et sur le petit arc

du Marché aux bœufs dont j'ai parlé, où l'image de Géta a été effacée comme son nom. Caracalla ne permit pas même à ce nom proscrit de se cacher parmi les hiéroglyphes. En Égypte, ceux qui composaient le nom de Géta ont été grattés sur les monumens.

Les bas-reliefs de l'arc de Septime-Sévère retracent ses victoires en Orient. On y voit son entrée à Babylone et la tour du temple de Bélus. Les armes romaines étaient encore conquérantes, mais ne devaient pas l'être longtemps. Du reste, l'empereur seul et l'armée pouvaient s'enorgueillir de ces victoires, non le peuple romain, qui, lui, était conquis par la servitude. Une nation ne saurait être très fière de ce qu'un despote accomplit de grand en son nom : c'est l'œuvre du maître, ce n'est pas la sienne. Comme sa volonté ne compte point, elle ne saurait revendiquer sa part de gloire dans des guerres entreprises et conduites sans la consulter. Si les Romains éprouvaient de l'orgueil en présence de ces tableaux de la gloire de Sévère, cet orgueil était risible, ainsi que le serait l'orgueil d'un esclave qu'on promènerait dans un char triomphal.

Je passe à Caracalla, que l'arc de triomphe paternel a introduit dans cette histoire comme empereur fratricide, et que le moment de peindre est arrivé.

Septime-Sévère laissa deux fils : Géta et Bassianus, surnommé Caracalla, du nom d'un vêtement long qu'il aimait à porter et à donner au peuple. Caligula avait tué son cousin le jeune Tibère, Caracalla tua son frère Géta. Ce sont les mœurs fratricides du sérail. Le despotisme oriental, en s'établissant à Rome, y amenait les crimes de l'Orient.

A en croire Spartien, Caracalla n'aurait pas eu ces instincts précoces de férocité que trahit Commode enfant. Son enfance fut douce et aimable. Il pleurait quand il voyait les condamnés livrés aux bêtes dans l'amphithéâtre; mais la mauvaise figure qu'a déjà Caracalla dans les bustes où on le représente encore adolescent me porte à penser que cette douceur était feinte et cette sensibilité hypocrite. On dit bien aussi qu'après avoir fait périr son frère, toutes les fois qu'il voyait l'image ou entendait le nom de ce frère, il versait des larmes. Qui pourrait croire à la sincérité des larmes de Caracalla? Caracalla ressemblait aux petits tigres qui jouent avec grâce jusqu'au jour où l'âge a développé leur appétit naturel du sang. Si Caracalla obéit une fois à un bon sentiment, ce fut quand il éleva un portique où étaient représentés les exploits guerriers de son père.

Spartien a dit : *Nihil inter fratres simile,* les deux frères n'avaient rien de semblable. Au physique du moins ils se ressemblaient. Pour juger de cette ressemblance, il ne faut pas comparer aux rares images de Géta les bustes dans lesquels Caracalla est représenté,

comme c'est l'ordinaire, le col tordu et l'air furieux, caricature que les artistes n'auraient pas osé se permettre, mais que dans sa démence Caracalla leur imposait. Il voulait que ses bustes eussent la tête penchée, comme il affectait de la porter pour ressembler à Alexandre, et qu'on lui donnât un air terrible. Malgré tout le bien que Spartien dit de Géta, j'incline à croire avec Dion Cassius qu'au moral il ressemblait aussi à son frère. C'est parfois une bonne fortune d'être tué à propos. L'horreur que fait éprouver le meurtre inspire souvent à l'historien un intérêt excessif pour la victime. Géta n'a point dans ses bustes ce visage de fou furieux qu'affectait Caracalla, mais il n'a pas l'air bon. Ce qui est certain, c'est que les deux fils de Sévère avaient l'un pour l'autre une haine violente. Ils ne pouvaient se supporter ni même se voir, et ils s'étaient partagé les bâtimens impériaux du Palatin, assez vastes pour qu'ils pussent y vivre sans se rencontrer. Ils avaient supprimé toute communication entre leurs demeures. Pendant ce temps, on frappait des médailles où se voyait la double effigie impériale et se lisaient ces mots : *Concordiæ perpetuæ, concordiæ æternæ.* Malgré cette assurance de concorde perpétuelle, éternelle, l'un des frères devait à la fin être tué par l'autre. Géta n'ayant point tué Caracalla, Caracalla tua Géta.

Géta fut égorgé dans les bras de sa mère Julie, où, blessé, il s'était réfugié. Caracalla s'y était pris adroitement pour se débarrasser de son associé. Il était allé au camp des prétoriens, près d'Albe, — là où est aujourd'hui la charmante petite ville d'Albano, qui occupe l'emplacement de ce camp et du palais de Domitien, et dont la position riante contraste si fort avec de tels souvenirs, — affirmant que son frère avait conspiré contre lui et manqué de respect à Julie, leur mère, puis il l'avait fait frapper dans le palais. Ensuite il ordonna qu'on mît à mort plusieurs de ceux qui avaient servi d'instrument à son crime et qu'on rendît des honneurs à la statue de Géta. C'est le meurtre avec la perfidie et l'hypocrisie de plus.

Caracalla ne commença donc point par effacer sur les monumens le nom et les images de son frère; mais il semble que bientôt les furies vengeresses le saisirent et que le nom de Géta le troubla. Les auteurs n'osaient plus donner à leurs personnages ce nom, qui est souvent celui d'un esclave dans les comédies romaines. C'est probablement alors qu'il voulut aussi imposer silence aux monumens, et qu'il fit mourir tous ceux qui furent soupçonnés de regretter Géta, au nombre, assure Dion Cassius, de vingt mille. Pour moi, dans cette rage qui poussait le meurtrier à supprimer tout souvenir de sa victime, je vois moins encore l'acharnement de la haine que le besoin de fuir l'obsession du remords. Cependant cette suppression impuissante a laissé un vestige qu'on peut reconnaître encore aujourd'hui là où

elle s'est accomplie. Caracalla n'a pas si bien fait gratter la pierre des arcs de triomphe que l'on ne retrouve la trace des inscriptions qu'il voulait anéantir. C'est la tache de sang sur la main que lady Macbeth frotte en vain, la tache que *tous les flots de l'Océan ne laveraient pas*. En cherchant à faire disparaître ces inscriptions, il n'a pu abolir l'histoire; au contraire il l'a rendue par ses efforts mêmes plus présente au souvenir des hommes. Parfois effacer, c'est écrire.

Nous sommes accoutumés à voir les plus mauvais parmi les empereurs se signaler par le zèle qu'ils mirent à embellir Rome. Caracalla continua les réparations que Sévère avait commencées. Ses préférences devaient être pour le cirque; il agrandit les portes du *Circus Maximus*. On lui a attribué un cirque encore existant hors de Rome, non loin du tombeau de Cecilia Metella; mais la maçonnerie en est trop grossière pour remonter au temps de Caracalla, et l'opinion qui en place la fondation sous Maxence est beaucoup plus vraisemblable. Il éleva partout des temples somptueux à la déesse Isis; enfin il construisit des thermes, auxquels conduisait une rue assez large pour être appelée par Spartien une des plus belles places de Rome.

Caracalla, qui pour l'histoire n'est autre chose qu'un fou sanguinaire, a laissé les débris immenses d'un gigantesque monument, bien connu sous le nom de *Thermes de Caracalla*. Il s'appelait *Thermes Antoniniens;* la rue champêtre qui y conduit aujourd'hui, moins large que celle dont parle Spartien, porte encore le nom de *Via all' Antoniana*, et rappelle le nom d'Antonin, que, par une vanité qui ressemble à une dérision, osa porter Caracalla, — que son père lui avait donné, parce que rien ne pouvait arracher ce nom du cœur des Romains, et que plusieurs empereurs prirent sans en être dignes, entre autres Héliogabale. Les thermes de Caracalla sont le plus majestueux reste de l'architecture romaine après le Colisée, et peut-être, pour l'effet pittoresque, l'emportent-ils sur l'amphithéâtre des Flaviens. Quand on pénètre dans ces thermes, on croit voir d'abord un chaos de ruines, du sein desquelles des masses confuses s'élèvent comme des tours démantelées, ou des rochers entassés en désordre par un éboulement de montagnes; mais bientôt on voit facilement l'ensemble de ce vaste édifice, et alors rien n'est plus simple et plus régulier.

Si du Palatin ou du Cœlius on embrasse cet ensemble, on s'aperçoit que la partie principale des thermes forme un quarré long dessiné par de hautes murailles. Cette enceinte colossale est d'une parfaite régularité. Pour se former une idée complète des thermes de Caracalla, il faut joindre à ce grand quadrilatère la palestre destinée aux jeux athlétiques et terminée au sud par des gradins formant une anse de panier très évasée, un grand portique qui enveloppait les

thermes de trois côtés, et dans les vignes voisines encore quelques dépendances. L'imagination est d'abord étourdie de tant de grandeur. Si l'on entre maintenant dans l'enceinte de murailles qui subsiste presque tout entière, on remarque bientôt l'ordonnance et la symétrie des salles qu'elle renfermait. Aux deux extrémités, deux cours entourées de portiques; dans l'espace qui les sépare, une salle immense, qui était la grande piscine pour les bains froids; du côté de la palestre, une salle ronde; entre ces deux salles, le *calidarium* pour les bains chauds : telles sont les parties principales de ces thermes, qui comprenaient en outre plusieurs salles plus petites, des chambres de bain, divers lieux de promenade et de récréation. Le tout couvrait un espace dont la circonférence a près d'un mille. L'étendue de ces thermes fait comprendre l'expression hyperbolique d'Ammien Marcellin : *des bains qui semblent des provinces.* Spartien les appelle *très magnifiques.*

Tout ce qu'on sait de ces thermes et tout ce qu'on en voit encore atteste en effet leur extrême magnificence. La couverture d'une des salles, la *cella solearis,* était formée par des barres de bronze et de cuivre d'une telle étendue que les plus doctes mécaniciens ne pouvaient concevoir comment il avait été possible de la construire ainsi. Les ornemens de l'intérieur ont été enlevés, mais on peut encore en admirer plusieurs dans les divers endroits où on les a dispersés. Deux énormes vasques de granit placées devant le palais Farnèse, et qui servent aujourd'hui de fontaine, furent trouvées dans les thermes de Caracalla, ainsi que diverses statues célèbres, l'Hercule Farnèse, le groupe appelé Taureau Farnèse, la Flore et la Vénus du musée de Naples. Les curieuses mosaïques représentant des portraits de gladiateurs, qui ont été transportées au musée de Saint-Jean-de-Latran, formaient le pavé de l'une des salles. Au xve siècle, les thermes de Caracalla n'avaient pas été entièrement dépouillés, le Pogge y admirait encore une multitude de colonnes et des marbres de toute espèce. Maintenant les murailles sont nues, sauf quelques fragmens de chapiteaux oubliés par la destruction; mais elles conservent ce que seules des mains de géant pourraient leur ôter, leur masse écrasante, la grandeur de leurs aspects, la sublimité de leurs ruines. On ne regrette rien quand on contemple ces énormes et pittoresques débris, baignés à midi par une ardente lumière ou se remplissant d'ombres à la tombée de la nuit, s'élançant à une immense hauteur vers un ciel éblouissant, ou se dressant, mornes et mélancoliques, sous un ciel grisâtre, — ou bien, lorsque, montant sur la plate-forme inégale, crevassée, couverte d'arbustes et tapissée de gazon, on voit, comme du haut d'une colline, d'un côté se dérouler la campagne romaine et le merveilleux horizon de montagnes qui

la termine, de l'autre apparaître, ainsi qu'une montagne de plus, le dôme de Saint-Pierre, la seule des œuvres de l'homme qui ait quelque chose de la grandeur des œuvres de Dieu.

Redescendons dans l'intérieur des thermes de Caracalla, étudions-en les diverses parties, et cherchons à nous faire une idée vraie de ces thermes des Romains, sorte de monumens qui leur fut propre, et qui, en dépit du nom qu'ils portent, n'étaient pas seulement des bains chauds.

Les thermes romains eurent pour type le gymnase et la palestre des Grecs, c'est-à-dire les lieux où l'on se livrait aux exercices corporels. Dion Cassius, qui écrit en grec, désigne les thermes par le mot *gymnasion*. En Grèce, dans les gymnases, il y avait un bassin d'eau froide et des bains d'eau chaude; tout cela était subordonné à l'objet principal, la lutte, destinée à développer la force et la beauté. Après ces exercices violens, on avait besoin de se reposer et de se récréer par le bain et la promenade. Les jardins, les portiques se trouvaient aussi dans les gymnases romains, c'est-à-dire dans les thermes. Seulement le bain, qui en Grèce était l'accessoire, devint à Rome le principal, et donna son nom à tout l'établissement; mais la palestre ne fut pas oubliée, et figure dans les thermes de Dioclétien aussi bien que dans ceux de Caracalla. Les thermes renfermaient aussi des objets d'art, comme nos musées. On y trouvait des salles de conversation et de lecture, des bibliothèques, des emplacemens pour les jeux de balle et de ballon, en un mot tout ce qui est nécessaire à l'amusement d'un peuple civilisé. C'était, sur une vaste échelle, ce que sont en petit nos cercles et nos *clubs*, où il y a de même des salles de lecture et de conversation, où l'on joue, sinon à la balle et au ballon, au whist et au billard. Les poètes y venaient lire leurs vers, et Martial se plaint de ceux qui l'y poursuivaient. Les inventeurs d'un divertissement nouveau y apportaient leurs inventions. Martial parle aussi d'un certain Ursus Togatus, qui allait, dans les différens thermes de Rome, montrant l'essai d'une balle de verre. Les thermes se fermaient au coucher du soleil; une cloche avertissait que l'heure de la clôture était arrivée. Alexandre Sévère fut le premier qui les éclaira toute la nuit.

La passion des Romains pour le plaisir du bain donna un grand développement à cette destination partielle et, dans l'origine, secondaire des thermes. On eut, dans tous, des bains froids, des bains chauds et des bains de vapeur. Les thermes prirent, sous les empereurs, des proportions immenses : Caracalla établit dans les siens seize cents siéges de marbre pour les baigneurs, et on voit encore les restes d'un aqueduc dont le seul objet était de fournir à ceux-ci l'eau dont ils avaient besoin.

Une semblable création était un grand moyen de popularité. Caracalla inaugura ses thermes en s'y baignant avec la foule, qu'il y admettait. Cette familiarité indécente dut lui faire dans cette foule beaucoup de partisans. Je ne doute pas que l'usage de la grande piscine n'ait été gratuit. Bien que divers passages des auteurs fassent voir que parfois à Rome on payait pour se baigner, ces passages semblent en général se rapporter à des établissemens particuliers. Quelques-uns montrent cependant que l'entrée dans les thermes n'était pas toujours gratuite. Au temps de Lucien, on payait dans les bains publics un droit d'entrée, très faible il est vrai, deux oboles (6 sous) : plus anciennement, nous voyons Agrippa léguer en mourant des fonds à Auguste pour que les Romains pussent être admis gratuitement dans les thermes qu'il avait fondés; mais il y a lieu de croire que ceux de Caracalla étaient ouverts à tous sans rétribution. L'expression de Spartien, *populum admittendo,* me semble le prouver. Ce plaisir dut être donné gratis, comme ceux du cirque et de l'amphithéâtre, à ce peuple qu'il fallait amuser pour le tenir asservi. Les thermes étaient, on l'a vu, des lieux de divertissement encore plus que d'utilité publique, et il entra toujours dans la politique des mauvais empereurs romains d'acheter la faveur de la multitude par des prodigalités démesurées. Marc-Aurèle bâtissait peu, il ne construisait pas des thermes somptueux, mais il donnait de grands soins aux voies de communication; il s'occupait de l'utile. Caracalla ne fit rien en ce genre; on lui attribue seulement le pavage d'une rue magnifique, mais c'est qu'elle conduisait à ses thermes; il n'éleva de temple qu'à une déesse étrangère, Isis. Dans sa prédilection pour un tel culte et pour les robes longues, qui lui firent donner le nom de Caracalla, on voit se manifester déjà ce goût pour les usages de l'Orient, qui sera une passion chez Héliogabale. Né d'un père africain et d'une mère syrienne, Caracalla n'avait pas dans les veines une goutte de sang européen. Comment eût-il conservé quelque chose de romain? Aussi prodigua-t-il le titre de citoyen, comme il prodiguait tout. Il ne se montra pas plus avare de ce titre, dont la vieille Rome était si jalouse, que ménager des trésors de l'état, dont elle était si économe; mais cette prodigalité était, comme toujours, avide, et pour y subvenir, Caracalla accorda ou plutôt vendit le droit de cité à tous les habitans de l'empire. Grâce dérisoire! S'il déclarait tout le monde citoyen quand personne ne l'était plus, c'était pour que nul n'échappât à l'impôt du vingtième ou de 5 pour 100, et il le porta bientôt à 10 pour 100. On a dit que le monde était heureux sous les plus méchans empereurs, que leurs caprices sanguinaires n'atteignaient qu'un petit nombre de personnages considérables; mille faits démontrent le contraire : celui-ci est décisif. L'impôt étendu à tous

et doublé, était-ce une mesure qui frappait seulement quelques personnages considérables? N'était-ce pas le fait d'une tyrannie qui voulait être sans exception, comme elle était sans limites?

Toujours la décadence dans l'art finit par suivre la décadence sociale, mais elles ne marchent pas constamment du même pas; quelquefois la première retarde sur la seconde. Rome était bien abaissée sous Caracalla, mais l'architecture se soutenait à une grande hauteur. Cette époque de honte fut peut-être celle où Rome étala dans ses monumens le plus de magnificence. Ceux qui dataient des siècles précédens étaient encore intacts ou réparés; presque tout ce qui devait leur être ajouté de plus remarquable existait déjà. Si l'on voulait se faire une idée complète de la Rome monumentale des empereurs, c'est, je crois, à l'époque de Caracalla qu'il faudrait se transporter.

Un curieux débris qui paraît provenir de cette époque aiderait, s'il était plus considérable, l'imagination à reconstruire la Rome d'alors : ce sont les fragmens d'un plan de la ville éternelle, où était figurée la disposition relative de tous les monumens. Malheureusement ces fragmens, qui ont été trouvés près du Forum, sont peu nombreux par rapport à l'ensemble que le plan tout entier devait offrir. Tels qu'ils sont, ils ont servi à mieux déterminer la place et la forme de plus d'un édifice. Quand on monte l'escalier du musée Capitolin, entre les deux murs que tapissent les lambeaux déchirés de cette carte de marbre où l'ancienne Rome était représentée, et qu'on imagine ce que cette carte devait être quand elle subsistait tout entière, on croit voir dans leur intégrité les monumens que nous connaissons par leurs ruines, et l'on cherche à deviner l'aspect de ceux dont il ne reste que le nom. Ce plan nous fait apparaître dans une vision vague Rome avec ses temples, ses basiliques, ses théâtres, ses thermes, ses maisons privées, ses rues, ses places. On se perd dans l'effort de cette contemplation imparfaite, mais il en reste une impression immense, bien que confuse, d'admiration et d'étonnement; puis, quand on songe à ce qu'étaient dans cette ville admirable le gouvernement et les citoyens, ce sentiment fait place au mépris et au dégoût.

Rome nous a montré dans les inscriptions et les images effacées sur les arcs de Sévère les traits du fratricide, et dans les thermes de Caracalla l'œuvre du despote qui voulait amuser le peuple; elle ne nous montrera pas le lieu où le meurtrier de Géta, où le despote sanguinaire fut puni. Cette punition ne s'accomplit ni dans le palais impérial, ni au Forum, théâtres ordinaires du châtiment des mauvais empereurs. C'est en Orient que le poignard devait atteindre Caracalla. Sur la route d'Édesse, étant descendu un moment de

cheval, il fut frappé par un meurtrier subalterne, agent obscur du préfet du prétoire Macrin. La circonstance dans laquelle Caracalla reçut le coup mortel donne à sa fin quelque chose de honteux et de ridicule. Une telle mort couronne convenablement une abjecte et absurde vie. Son cadavre fut porté la nuit dans le sépulcre de ces Antonins dont il avait profané le nom, c'est-à-dire dans le mausolée d'Adrien, qui était aussi le leur, et que la cendre de Commode avait déjà déshonoré.

Macrin, qui avait fait tuer Caracalla, lui succéda. Meurtrier hypocrite, il feignit de le pleurer, l'appela *divin*, et jura qu'il avait été étranger à sa mort. Ainsi, dit Capitolin, « il ajouta le parjure à son crime, digne commencement d'un homme tel que lui. » Macrin était de basse condition, il avait vécu honteusement par toute sorte de moyens. Pour ne parler que des professions qu'on peut nommer en français, tour à tour histrion, gladiateur, tabellion, avocat du fisc, attaché à la domesticité du palais sous Caracalla, la bassesse de ses emplois était moindre que celle de son cœur. Ignoble, sordide, déhonté, — ce sont les expressions de Capitolin, — tout cela se peignait sur sa figure impudente comme son caractère, *animi atque oris inverecundi*. Son nez pointu, son front renflé et plissé au-dessus des sourcils, lui donnent l'air de ce qu'il était réellement, un coquin vulgaire et rusé. Devenu empereur, il eut le désir de valoir mieux que par le passé. Comme Galba, il montra des velléités d'énergie et la prétention de rétablir la discipline, mais il était encore moins que Galba digne de la réformer. Sa rigueur fut de la férocité. Il mérita qu'on appelât le palais impérial une boucherie. Macrin admettait des littérateurs à sa table, mais c'était pour que leur conversation mît une borne à son intempérance : singulier hommage aux lettres! Son règne éphémère peut se résumer tout entier dans cette phrase de son historien : « l'empire fut laissé quelque temps à cet homme, qui avait tous les vices. »

Ce procureur fourbe et méchant, Macrin n'était pas autre chose, fut accablé d'épigrammes, auxquelles il répondait par des vers de sa façon. Macrin périt bientôt ridicule et détesté, avec son fils Diadumène, dont la beauté est célébrée par les historiens. Le peuple, qui a toujours besoin de s'attacher à quelqu'un, avait adopté Diadumène. Ce nom faisait, dit-on, allusion à une circonstance de sa naissance, celle qui a donné lieu à cette locution populaire : il est né *coiffé;* mais l'oracle fut trompeur, car on le tua avec son père. Ses portraits ne me paraissent pas justifier sa réputation de beauté extraordinaire, surtout sa statue du Vatican; il a l'air assez sombre, et probablement il n'aurait pas valu beaucoup mieux que Macrin. Lampride dit qu'il était luxurieux et cruel. Nous avons une lettre de

lui écrite à son père pour détourner celui-ci de la clémence, et une autre adressée à sa mère dans le même esprit. On y trouve ces paroles à propos de quelques personnages compromis dans une conspiration dont les chefs avaient été punis : « Si tu veux être en sécurité, il faut frapper ceux-ci. » Cette lettre, le témoignage de Lampride et l'expression de la statue du Vatican m'empêchent de regretter beaucoup le beau Diadumène.

Après l'apparition odieuse et burlesque de Macrin sur le trône du monde viennent les règnes des deux cousins germains, l'exécrable Héliogabale et l'intéressant Alexandre Sévère. L'un et l'autre durent l'empire à des intrigues de femmes. Ici entrent en scène ces princesses syriennes, qui portèrent toutes le nom de Julie, qu'on reconnaît d'abord dans la série des impératrices à un certain air qui leur est propre, et à leurs cheveux, qui ondulent gracieusement des deux côtés de la tête, tels que les portent aujourd'hui les jeunes femmes du Transtevère, coiffure élégante, surtout si on la compare aux toupets monstrueux, à la mode sous les Flaviens et sous Trajan, mais qui souvent est une véritable perruque. Les Julie étaient d'origine syrienne. Être Syriennes à cette époque, c'était être à demi Grecques. Aussi l'inscription funéraire qu'une d'elles, la mère d'Héliogabale, a fait tracer en l'honneur de son mari et de son père, est bilingue, latine d'un côté, grecque de l'autre. La beauté des Julie n'est plus la sévère beauté romaine; ce n'est pas non plus la pureté grecque. Les trois premières Julie sont de charmantes étrangères dont la grâce est presque moderne. Cela est surtout vrai de Julia Domna, qui, en épousant Septime-Sévère, la première rapprocha du trône son obscure famille. Elle a sur le front toutes les élégances de l'Asie. C'était une femme d'Émèse, dont Sévère désira la main parce qu'un oracle avait promis que son époux aurait l'empire. Ses portraits confirment ce que l'histoire dit de sa beauté. Elle est belle et jolie; il y a dans la bouche de la finesse et de la décision. Sa physionomie intelligente ne trompe point; elle aimait le savoir : Dion l'appelle Julie *la philosophe*. Malgré sa philosophie, Julia Domna fut une épouse peu recommandable, et montra une grande ingratitude pour celui qui l'avait choisie, *famosa adulteriis;* elle prit même part à une conspiration contre lui : c'était vraisemblablement celle qu'ourdit Caracalla. Caracalla était né d'une première femme de Septime-Sévère, si l'on en croit Spartien; mais selon Hérodien et Dion Cassius, écrivain contemporain, il était fils de Julie; il osa l'épouser après avoir fait mourir son autre fils Géta. Plus tard, humiliée de voir un personnage comme Macrin succéder à Sévère et à Caracalla, la fière parvenue se donna la mort.

Les quatre Julie, savoir : Julia Domna ou Pia, femme de Septime-

Sévère, sa sœur Julia Mœsa, les deux filles de celle-ci, Julia Soaemis, mère d'Héliogabale, et Julia Mammea, mère d'Alexandre Sévère, ont un air de famille. L'expression des traits de Julia Mœsa est sérieuse : au musée du Capitole, son regard a une sorte de profondeur; au musée du Vatican, son visage respire une assurance hardie. Elle était intrigante et audacieuse. Chassée de Rome par Macrin, Julia Mœsa s'était retirée en Syrie, où elle possédait de grandes richesses. Elle s'en servit pour acheter les légions, et fit proclamer Héliogabale, qui était son petit-fils. On croit être déjà au temps des Théodora et des Marozia, ces femmes belles, ambitieuses et corrompues, qui dans la Rome du moyen âge faisaient de leurs amans ou de leurs fils non des empereurs, mais des papes. Julia Mœsa répandit le bruit que sa fille avait été aimée de Caracalla et qu'il était le père d'Héliogabale, très digne certainement d'une telle origine. Toutes deux se vantaient peut-être d'une honte à laquelle Julia Soaemis n'avait point de droit, mais les soldats crurent sur la parole de la mère au déshonneur de la fille. Celle-ci avait mené la vie de courtisane. Il n'est pas étonnant que de telles femmes oubliassent la pudeur dans leurs portraits, et que Julia Soaemis y fût représentée en Vénus, comme on la voit au Vatican, à demi nue, sauf sa perruque; Julia Pia s'était bien laissée voir dans un costume pareil à son fils pour lui inspirer le désir de l'épouser.

Le successeur de Macrin fut encore au-dessous de Caracalla. Il se nommait Varius, et osa de même se faire appeler Antonin; la postérité le connaît sous le nom du dieu syrien dont il avait été le prêtre. Héliogabale, élevé dans le temple d'Émèse, fut un Asiatique énervé qui donna aux vices romains les proportions et les difformités de l'Orient. Cet empereur eut les passions d'une femme dépravée, monstrueuses chez un homme. Lampride dit avoir supprimé dans la biographie d'Héliogabale des détails trop honteux pour être rapportés, et il en raconte d'inimaginables; je pousserai la réserve encore plus loin que Lampride. Le portrait d'Héliogabale, qu'on a placé dans la collection des empereurs au musée du Capitole, montre ce que la dépravation peut faire de la beauté. Le jeune prêtre du soleil était beau, et sa figure fut ce qui séduisit d'abord les soldats en sa faveur. Voyez ce qu'est devenu Héliogabale après quelques années d'une puissance sans bornes employée à violer toutes les lois de l'humanité et de la nature; ce visage, dont les traits sont fins et délicats, a pris une expression stupide que rend assez exactement le mot vulgaire de *crétinisme*. Héliogabale a l'air idole et idiot. C'est bien là celui dont l'histoire raconte tant de turpitudes ridicules. Il fallait que l'on vît une fois à quels excès de dégradation peut arriver la puissance absolue livrée à elle-même. Auguste l'avait fondée; elle produisit Héliogabale.

Un empereur qui dissipait les finances de l'état dans les plus folles prodigalités ne pouvait réserver grand'chose pour élever des monumens; il bâtit cependant sur le Palatin un temple à son dieu, qu'il avait apporté d'Orient; il ajouta des bains au palais impérial, mais ce fut dans une pensée infâme. Il ajouta aussi des portiques aux thermes de Caracalla, qu'en tout il s'appliquait à continuer et à surpasser; enfin il attacha à ces thermes un souvenir d'impudicité. Marc-Aurèle avait défendu que les deux sexes se baignassent en commun; Héliogabale, qui encourageait la débauche comme un art libéral, supprima cette defense. Alexandre Sévère devait la rétablir. Après les lieux de désordre, ce qui intéressait le plus Héliogabale, c'était le cirque avec ses joies tumultueuses, le cirque si cher à cette foule, dont peut-être dans sa stupidité il eût négligé de s'occuper, mais dont sa mère et sa grand'mère, plus avisées que lui, songèrent sans doute à flatter la passion. Il déploya dans le *Circus Maximus* une extravagance digne de lui. On remplissait ordinairement d'eau un canal qui le bordait et qu'on nommait l'Euripe; Héliogabale le remplit de vin. Cette profusion insensée dut charmer la multitude qui avait remplacé le peuple romain, et à laquelle Héliogabale plaisait, comme lui avaient plu Néron et Caracalla. Le bouffon impérial la divertissait par ses folies, par les espiégleries, quelquefois cruelles, que cet enfant imbécile et malicieux faisait subir aux premiers personnages de l'état, et qui humiliaient tout ce qu'une plèbe corrompue aime à mépriser.

Héliogabale ne fut pas même un tyran, mais un fou, car il ne gouvernait pas assez pour beaucoup opprimer. Julia Mœsa et Julia Soaemis régnaient sous son nom. La mère de l'empereur assistait aux séances du sénat, et signait de sa main les décrets que ce sénat était censé rendre. On ne s'étonnera pas, d'après cela, qu'Héliogabale ait institué un sénat de femmes sur le Quirinal. On y décrétait des sénatus-consultes ridicules; on y prononçait sur les parures que les matrones romaines de différentes conditions avaient le droit de porter; on y décidait laquelle, lorsque deux d'entre elles se rencontraient, devait céder le pas à l'autre et être embrassée la première. Les susceptibilités de l'étiquette moderne ne furent donc pas étrangères à l'antiquité : elle a connu des sujets de discussion aussi importans que ceux de la préséance et du tabouret.

Les autres empereurs qui souillèrent le trône conservèrent dans leur démence quelque trace de l'homme. Commode, le plus bestial de tous avant Héliogabale, avait au moins les goûts du chasseur, sinon du guerrier. Il tuait, sans danger il est vrai, des lions dans l'amphithéâtre. Chez Héliogabale, nul vestige d'un sentiment viril; il est puéril dans ses infamies. C'est un enfant qui vit comme une brute. Pour former ce prodige de honte et de délire, il fallait que

la toute-puissance se trouvât aux mains d'un empereur élevé dans un temple de l'Orient. Héliogabale, le plus impie des hommes, était dévot, dévot à son dieu Soleil, dont il avait été le desservant, auquel il voulait subordonner tous les autres dieux, et qu'il honorait par des sacriléges. Il y a dans ses turpitudes du mauvais prêtre, et, si j'osais le dire, du séminariste vicieux; puis il avait été élevé en Syrie au milieu des femmes et des eunuques, véritable éducation de sérail: sa mère fut *une sultane Validé,* et lui-même *un imbécile Ibrahim.*

Héliogabale avait d'un despote de l'Orient les fantaisies indicibles, le goût du sang mêlé à la rage des voluptés, et aussi le mépris de toute distinction hiérarchique. Il aimait à choisir les magistrats dans la classe la plus infime : il donna la préfecture du prétoire à un danseur; il nomma commandant des gardes de nuit le cocher Gordius; il nomma préfet des subsistances le barbier Claudius Censor. Cela encore est bien oriental, des pâtres et des matelots sont devenus grands-vizirs. Ceux qui consentent à tout sacrifier à l'égalité, même la liberté, devraient se demander si ce niveau dégradant qui fait descendre les plus hautes fonctions sur les têtes les plus basses, pour les courber toutes, relève beaucoup la dignité humaine, et si elle est bien sauvegardée parce que chacun, comme le cocher Gordius ou le barbier Claudius, peut arriver à tous les emplois.

La fin de Néron, de Caligula, de Domitien, de Commode, de Caracalla, attendait Héliogabale. Cette fois nous pourrons sans quitter Rome, où nous avons été témoins de toutes les ignominies de sa vie, assister aux ignominies de sa mort. La première tentative faite contre lui avorta dans un lieu dont l'emplacement est bien connu, les *horti Variani*, jardins de Varius, qui étaient situés là où s'élève à une des extrémités de Rome la tour de Sainte-Croix de Jérusalem, dans la solitude et parmi les ruines. Ces jardins étaient ceux de Varius, père légal d'Héliogabale. Après avoir exercé divers emplois secondaires dans l'administration, Varius était devenu, peut-être grâce à la faveur dont sa femme jouissait auprès de Caracalla, préfet du trésor militaire. Entrant ainsi dans l'armée par les finances, le fils de Julia Soaemis avait fait des jardins paternels une villa impériale, et c'est de là qu'un jour il envoya l'ordre de tuer son jeune cousin Alexandre Sévère, dont il redoutait la juste popularité. Dans la joie que lui inspirait par avance le succès de son crime, il préparait une course de chars, car il y avait des hippodromes dans les grandes villas romaines; nous l'avons vu pour les *jardins de Salluste,* qui furent aussi une résidence impériale, nous le verrons pour la *villa des Gordiens*. Le cirque d'Heliogabale était, selon l'usage, orné d'un obélisque; c'est celui qui décore aujourd'hui la promenade du Pincio. Mais les prétoriens, las d'Héliogabale, indignés qu'il eût or-

donné de jeter de la boue sur les inscriptions des statues d'Alexandre, venaient de leur camp, peu éloigné des jardins de l'empereur, lui faire en voisins une terrible visite. Héliogabale, interrompu dans ses divertissemens de cocher, s'échappa, et parvint à se cacher en s'enveloppant dans une portière; il en fut quitte ce jour-là pour la peur, mais il devait bientôt trouver dans une autre cachette plus abjecte une mort moins sale que sa vie.

On était parvenu à écarter les prétoriens, en petit nombre, qui avaient pénétré dans les jardins de Varius; cependant près de là, dans le camp, l'agitation n'était pas apaisée. Les soldats demandaient qu'on mît à mort les indignes favoris d'Héliogabale, qu'on préservât avec soin Alexandre des embûches de son cousin, et que celui-ci changeât son genre de vie. A ces conditions, ils consentaient à l'épargner; mais l'insensé refusa de s'y soumettre : il osa réclamer ses favoris, s'obstina, comme un enfant qui a de l'humeur, à ne pas vouloir paraître en public avec Alexandre, et enfin essaya encore de le faire périr. Cette fois les soldats, qu'Héliogabale avait trompés, et le sénat, qu'il avait chassé de Rome, perdirent patience. On alla le poursuivre jusque dans un lieu secret où il s'était réfugié. C'est là qu'il mourut. Nous suivons pied à pied l'histoire de la décadence de l'empire, voilà où elle nous a conduits. J'ai dit ailleurs ce que devinrent les restes d'Héliogabale.

Le règne d'Héliogabale marque le degré le plus bas de l'avilissement auquel un peuple qui renonce à toute liberté s'expose à descendre. Après cela, l'empire ne pouvait pas se déshonorer davantage, mais il lui restait à périr. Avant de suivre l'agonie de Rome jusqu'au jour où, délaissée par les empereurs, elle sera livrée aux Barbares, à ce moment où nous venons de voir chez Héliogabale l'incarnation du despotisme dans un prêtre de l'Orient, nous nous arrêterons un peu pour demander aux monumens des preuves visibles de l'invasion de l'Orient dans la religion romaine, invasion que personnifie l'avénement d'Héliogabale.

On a exagéré la tolérance des Romains en matière de religion, afin de rendre les chrétiens responsables des persécutions qu'ils subirent. A Rome, l'idée de la tolérance était repoussée par l'énergie de l'orgueil national. Les superstitions étrangères, comme on les appelait, y furent toujours suspectes. Dans l'affaire des bacchanales, sous la république, quand on découvrit avec terreur que des milliers d'adeptes, hommes et femmes, avaient été initiés à ces honteux et sanglans mystères, le consul prononça ces paroles : « Combien de fois, au temps de nos pères et de nos ancêtres, les magistrats ont été chargés d'interdire les cultes étrangers, de chasser les prêtres et les devins, de rechercher et de brûler les livres prophétiques, d'abolir

toute discipline de sacrifice qui s'écartait de la coutume romaine, car ces hommes qui possédaient à fond le droit divin et humain, ils ne jugeaient rien plus propre à détruire la religion que de sacrifier, non d'après les usages de la patrie, mais selon les usages étrangers! » Ce qui a pu faire illusion, c'est que les Romains, comme les Grecs, étaient conduits par leur orgueil même à ne voir dans les croyances des différens peuples qu'un reflet de la leur. S'ils reconnaissaient une divinité indigène sous un nom barbare, ils consentaient à lui donner droit de cité; mais un dieu entièrement différent de leurs dieux, une religion fondée sur une idée contraire ou même distincte, cela, ils ne pouvaient l'admettre. C'était quelque chose d'ennemi qu'ils haïssaient et combattaient avec violence. Ils épargnaient les peuples qui consentaient à se fondre avec eux, et ils exterminaient ceux qui voulaient conserver leur indépendance; ils traitaient les religions insoumises comme les races indomptées.

Parcere subjectis et debellare superbos.

De là cette haine que leur inspiraient les Juifs et les chrétiens, avec leur dieu, le vrai Dieu, unique, immatériel, exclusif, qu'on ne pouvait placer à son rang dans l'Olympe, et qui ne souffrait aucune idole à ses côtés. Le judaïsme fut moins persécuté que le christianisme, surtout parce que ses sectateurs n'avaient pas de penchant à faire des prosélytes; mais à Rome on n'aimait point les Juifs. Septime-Sévère défendit également qu'on se fît juif et chrétien, et sous son règne on voit un Juif battu de verges pour sa religion. Les autres cultes venus de l'Orient furent souvent proscrits. Ici on est frappé d'un singulier contraste : ils sont embrassés avec passion et repoussés avec sévérité. C'est ce qui est sensible surtout dans les vicissitudes de la religion égyptienne chez les Romains.

Les preuves de la présence de la religion égyptienne à Rome sont nombreuses. Elle pouvait, comme l'art de l'Égypte, y avoir pénétré par l'intermédiaire des Étrusques. L'âme, représentée par un oiseau à tête humaine, symbole égyptien, a été trouvée dans des tombeaux de l'Étrurie. Ce qui est certain, c'est que les divinités et les cérémonies égyptiennes ont laissé à Rome plus d'un vestige dans des bas-reliefs où sont figurées des pompes isiaques, dans des chapiteaux où paraît la fleur sacrée du lotus, dans des tombeaux, comme celui d'une prêtresse d'Isis qu'on remarque sur la voie Appienne, enfin dans des statues d'Isis et de Sérapis. Ces statues nous font voir comment les Romains s'étaient en quelque sorte approprié les divinités qu'ils avaient empruntées à l'Égypte. Le dieu Sérapis était devenu chez eux une sorte de Pluton ou de Jupiter souterrain. Rien ne rappelle sa provenance égyptienne que l'air sombre donné à ses

bustes, et quelquefois la couleur noire du basalte dans lequel on les a taillés. Au Vatican, une de ces hideuses figures égyptiennes qu'on appelle des typhons a été affublée de la peau du lion de Némée, comme Hercule. Il y a dans le même musée plusieurs Isis romaines; on y remarque facilement les altérations que le type égyptien a subies. Ainsi jamais les Égyptiens n'ont donné de voile à Isis; mais quand le génie métaphysique des Grecs eut fait de l'épouse d'Osiris le symbole de la nature, ils la supposèrent voilée. De là une phrase célèbre placée dans la bouche d'Isis : « nul n'a soulevé mon voile. » Les sculpteurs romains, qui étaient sous l'empire de cette conception abstraite, entièrement étrangère à la théologie plus simple de l'Égypte, eurent soin de donner à Isis un voile. La remarquable Isis du corridor Chiaramonti au Vatican est voilée. Il ne lui restait des attributs égyptiens que les colliers qui descendent sur sa poitrine et la fleur de lotus dont sa coiffure était ornée. Dans une autre partie du même musée, une tête d'Isis, d'une disposition assez élégante, porte aussi le voile et la fleur de lotus. Celle-ci est formée ou plutôt indiquée par une touffe de cheveux placée au-dessus du front de la déesse : procédé ingénieux de l'art gréco-romain que l'art hiératique de l'Égypte n'aurait pas imaginé.

Ces transformations montrent combien la religion égyptienne s'était altérée à Rome, et combien on l'y connaissait mal. Les Grecs ne l'avaient guère mieux connue. La marque la plus éclatante de leur ignorance en ce genre est d'avoir inventé un prétendu dieu égyptien du Silence, posant sa main sur ses lèvres, qu'ils nommèrent Harpocrate, et cela à l'occasion d'un hiéroglyphe représentant un homme portant la main à sa bouche, ce qui est l'hiéroglyphe de *la parole*. Les Romains et les anciens en général se firent presque toujours une idée assez fausse de la religion égyptienne. On peut s'en convaincre en comparant ce qu'ils disent avec le témoignage des monumens interprétés par la science nouvelle que Champollion a créée. Tantôt les anciens s'exagéraient la profondeur des mythes égyptiens, et y retrouvaient les abstractions philosophiques qu'ils y avaient mises eux-mêmes : c'est ce qui est arrivé par exemple à Plutarque; tantôt ils parlaient de cette religion avec un mépris non moins exagéré, affirmant que les Égyptiens adoraient des animaux et des plantes, l'ail et le poireau. Les Égyptiens n'adorèrent jamais ni l'ail ni le poireau (1). Ils n'adoraient pas des animaux, mais des dieux représentés avec une tête ou même un corps entier d'animal,

(1) Je crois pouvoir expliquer cette assertion si souvent répétée, bien que totalement dénuée de fondement. Nulle trace d'un tel culte n'a jamais été aperçue sur les monumens de l'Égypte. L'erreur est provenue, je crois, d'un hiéroglyphe mal compris, celui qui exprime l'idée de *temple* par un carré désignant un édifice, et dans lequel est un

ce qui est très différent. Bien ou mal comprise, la religion égyptienne avait de nombreux temples à Rome. Une des quatorze *régions* portait le nom d'*Isis et Sérapis,* qu'elle devait sans doute à un édifice consacré à ces deux divinités. On sait que l'une et l'autre avaient aussi un temple près du lieu où depuis a été bâtie l'église de San-Stephano in Cacco, et dans plusieurs autres endroits de la ville.

Cette religion singulière frappa et attira de bonne heure l'imagination grave des Romains. Dès le temps de la république, Métellus avait dédié un temple à Isis sur le Cœlius, et le sénat, déjà ennemi, comme il le fut toujours, de ce qui était étranger et nouveau, avait fait démolir celui d'Isis et de Sérapis par la main du consul. Après la mort de César, un décret des triumvirs, rendu entre deux proscriptions, rétablit ce temple au moment où le désordre prévalait dans l'état.

Auguste, avec sa mesure accoutumée, interdit le culte égyptien dans l'enceinte sacrée du pomœrium, et le permit à la distance d'un mille. C'est ainsi qu'on permet aujourd'hui aux protestans d'avoir une chapelle hors de la ville. Tibère avait moins de ménagemens : il fit jeter dans le Tibre la statue d'Isis et crucifier ses prêtres. Othon releva le culte proscrit et en célébra les rites, revêtu d'une robe de lin. Les Flaviens, qui avaient besoin de popularité pour s'établir, furent favorables à cette religion populaire. Commode la protégea par la même raison; il porta dans les processions l'image d'Anubis. Caracalla, nous l'avons vu, éleva des temples en l'honneur d'Isis. Tous les empereurs qui voulaient gagner la multitude flattèrent son penchant aux religions étrangères, toujours suspectes de licence, que repoussait la sévérité cruelle de Tibère, et que n'autorisa jamais l'austérité philosophique des deux grands Antonins. Ces alternatives de persécution et de faveur, ces idoles, ces temples successivement abattus et relevés, montrent que les zélateurs du culte égyptien formaient à Rome un parti assez nombreux pour que tantôt on voulût le détruire, que tantôt on se résignât à lui céder. En dépit des proscriptions plusieurs fois renouvelées qu'il subit, ce culte était difficile à extirper, car on le trouve encore chez les paysans de la Gaule au IVe siècle.

La religion égyptienne ne fut pas la seule religion de l'Orient que les Romains connurent, et dont tour à tour ils admirent ou rejetèrent les pratiques. Aux divinités sévères de l'Égypte, ils associèrent les divinités sensuelles ou sanguinaires de l'Asie. C'est de là que

poireau. Le poireau est le signe de la blancheur, et l'hiéroglyphe tout entier veut dire *maison blanche;* mais pour les Romains il a pu sembler vouloir dire *la maison du poireau.* De là l'opinion que des temples étaient consacrés à ce végétal ou à d'autres semblables, et qu'ils étaient adorés.

leur vint cette étrange déesse dont la statue n'est pas rare dans les musées, parce que son culte était très répandu, qu'on appelle Cybèle, et qui est certainement la grande déesse, la grande mère, c'est-à-dire la personnification de la fécondité et de la vie universelle : bizarre idole qui présente le spectacle hideux de mamelles disposées par paires le long d'un corps comme enveloppé dans une gaîne, et d'où sortent des taureaux et des abeilles, images des forces créatrices et des puissances ordonnatrices de la nature. On honorait cette déesse de l'Asie par des orgies furieuses, par un mélange de débauche effrénée et de rites cruels; ses prêtres efféminés dansaient au son des flûtes lydiennes et de ces *crotales*, véritables castagnettes, semblables à celles que fait résonner aujourd'hui le paysan romain en dansant la fougueuse *saltarelle*. On voit au musée du Capitole l'effigie en bas-relief d'un *archigalle*, d'un chef de ces prêtres insensés, et près de lui les attributs de la déesse asiatique, les flûtes, les crotales et la mystérieuse corbeille. Cet archigalle avec son air de femme, sa robe qui conviendrait à une femme, nous retrace l'espèce de démence religieuse à laquelle s'associaient les délires pervers d'Héliogabale. A son costume, on pourrait le prendre pour Héliogabale lui-même. Au-dessous d'un autre bas-relief qui se rapporte également aux cultes de l'Asie, est une inscription moitié en langue grecque, moitié en langue palmyrienne; ce mélange indique bien la fusion qui s'opérait alors entre l'Orient et l'Occident. Il y est parlé d'un Aglibol qui paraît être le même que celui dont le nom altéré a fait le nom d'Héliogabale (1).

L'alliance des voluptés et du sang était le caractère de ces religions de l'Asie occidentale; un tel caractère semblait les désigner pour être les religions de l'empire. C'est en effet sous l'empire que leur vogue devint très grande; mais l'introduction du culte de Cybèle à Rome datait de plus loin. Il y avait été apporté d'Asie avec la déesse du temps de Scipion l'Africain. L'austérité républicaine s'alarma bientôt, et les prêtres de la déesse d'Asie ne tardèrent pas à être chassés. Son culte ne fut cependant point aboli, et c'est celui-là sans doute que les matrones romaines étaient autorisées à célébrer en secret dans ce qu'on appela les mystères de la bonne déesse. Bientôt les prêtres mutilés de Cybèle, les galles impurs reparaissent, les historiens et les poètes en font foi. C'est que, comme je l'ai plusieurs fois remarqué, les mœurs de l'Orient entraient dans Rome à la suite du despotisme oriental. Il fallait qu'elles y eussent déjà pénétré bien avant sous Septime-Sévère pour que Plautius ait osé, le jour du mariage de sa fille, faire cent eunuques de cent Romains

(1) Alagabalus, Élégabal dans les inscriptions.

libres, — comme on l'était alors. Dans le même temps, le sénat se remplissait d'Orientaux. Ils devaient se trouver là comme chez eux.

Une autre importation de l'Asie fut le culte de Mithra. Les monumens mithriaques représentent tous un sujet semblable : l'immolation, par un homme portant un costume asiatique, d'un taureau que mutile un scorpion, et dont un serpent vient lécher le sang. Ces monumens singuliers ne sont pas rares dans les collections de Rome. Ils ont été rencontrés dans presque toutes les parties de l'Europe, jusqu'au bord du Rhin, jusqu'au fond de la Hongrie et de la Transylvanie, où les avaient portés sans doute les légions romaines. C'est pendant le IIIe et le IVe siècle de l'empire que paraît s'être propagé le culte de Mithra, culte accompagné de mystères homicides remplacés ensuite par des représentations où le meurtre était simulé. Commode y rétablit les meurtres véritables. On a trouvé aussi près du Vatican, — lieu anciennement consacré par la religion étrusque et où devait être le centre du christianisme, — dans quelques inscriptions, la trace des sanglantes cérémonies elles-mêmes, bien vraisemblablement d'origine orientale, dans lesquelles on se purifiait avec le sang d'un taureau, et auxquelles se soumit Héliogabale.

Cette époque était à la fois sceptique et inquiète, incrédule et superstitieuse; elle cherchait le surnaturel dans l'inconnu. On se sentait entraîné vers les cultes les plus étranges par le besoin religieux qui remuait sourdement les âmes, tandis que le polythéisme romain s'affaissait avec l'empire romain, et par l'attente d'une foi nouvelle que le christianisme allait apporter. Telle était la cause de cette extension des cultes impudiques ou barbares de l'Orient dans une société dont elle hâtait la chute. La vieille religion romaine, fondement de l'ordre politique, était minée sourdement par les religions de l'Orient, qui sapaient sa base. On a découvert une grotte souterraine de Mithra creusée sous les fondations du temple de Jupiter au Capitole.

La religion chrétienne, il faut le proclamer, car c'est sa gloire, concourait à la décadence d'un pouvoir qui méritait de finir : non assurément qu'elle secondât les mauvaises tendances qui devaient le perdre, mais parce qu'en les combattant elle attaquait le principe vicieux sur lequel il était fondé. Je n'ai pas aujourd'hui à traiter ce sujet, que je me réserve pour d'autres études; mais j'ai dû, en présence des monumens, parler de l'invasion des religions orientales dans le monde romain, quand je parlais de celui qui fut lui-même une monstruosité de l'Orient tombée à Rome, de l'odieux et bizarre Héliogabale.

J.-J. Ampère.

UNE

MISSION MÉDICALE

A L'ARMÉE D'ORIENT

LES HOPITAUX, LES MALADIES, LE TYPHUS DE CRIMÉE.

I.

Ce n'est pas contre l'armée russe seulement que les troupes alliées devaient avoir à lutter. Tous ceux qui ont l'habitude des longues campagnes savent que les maladies accidentelles ou épidémiques font dans les rangs des soldats des ravages non moins redoutables que le fer et le feu. A côté des précautions hygiéniques réclamées par les hommes valides, à côté des secours donnés aux blessés (1), les soins qu'exigent les malades et les convalescens viennent poser incessamment de douloureux problèmes à l'administration militaire comme à la science médicale. Raconter l'histoire de nos établissemens hospitaliers pendant la guerre d'Orient, ce sera montrer, je l'espère, que l'administration et la science n'ont jamais cessé, en présence de ces problèmes, d'être à la hauteur de leur double tâche.

On sait qu'à l'origine de la guerre, Gallipoli fut choisi comme lieu de réunion des divers contingens venant des ports du midi de la France et de l'Algérie. La presqu'île de Gallipoli devait être le point stratégique de l'armée d'Orient, sa base d'opérations. Par l'activité prévoyante du général Canrobert, elle avait été rapidement conver-

(1) Voyez les livraisons du 15 février et du 1er avril.

tie en une véritable place d'armes affectée aux campemens, aux approvisionnemens de toute espèce, au matériel des hôpitaux et des ambulances. Chaque division portait sur le front de bandière un guidon particulier, elle avait ses cantonnemens séparés. A mesure que de nouveaux régimens débarquaient, ils allaient dresser leurs tentes sur les ondulations d'un sol élevé, dont la salubrité, reconnue à l'avance, était sans cesse entretenue par la brise de mer. Le rôle actif du corps médical de l'armée commença dès-lors par la mise en vigueur de quelques mesures sanitaires qu'il fallut appliquer à la ville même de Gallipoli. On eut à lutter contre l'insouciance traditionnelle des musulmans avant d'obtenir l'enlèvement des immondices entassées. Dans les villes de l'Orient, ce soin ne regarde que le soleil et le vent. Le soleil se charge de calciner les immondices et de les réduire en poussière; puis vient le vent qui se charge de les emporter. L'horrible puanteur de ces dépôts permanens semble une provocation continuelle adressée aux épidémies.

Pendant que les brigades s'organisaient, les vieux soldats de l'Algérie à la figure mâle et bronzée, aux allures martiales, initiaient leurs camarades, pour qui la guerre était chose nouvelle, aux habitudes et à la vie des camps. Ils leur apprenaient, selon leur expression pittoresque, à savoir *s'outiller,* c'est-à-dire se suffire à eux-mêmes, à être prévoyans, à pratiquer l'art de se prémunir contre bien des privations inévitables en campagne et de conserver sa santé. De son côté, le général Canrobert ne laissait pas ses troupes inactives. Il les préparait aux fatigues de la guerre par des travaux de terrassement et par le percement d'une large et immense tranchée qui devait fermer les camps et créer une véritable place de guerre. Avec le concours de l'armée anglaise, on barrait la presqu'île de Gallipoli par un retranchement qui s'étendait du golfe de Saros à la mer de Marmara. Ces travaux devaient fermer aux Russes le chemin des Dardanelles, qu'ils s'étaient ouvert en 1829. Utiles au point de vue militaire, ils donnèrent, au point de vue hygiénique, les plus heureux résultats. Le nombre des malades à Gallipoli fut peu considérable. La plupart n'avaient que de légères indispositions et n'étaient retenus que peu de jours aux ambulances. Un hôpital de 300 lits, créé à un kilomètre de la ville, remplaça bientôt quelques maisons de Gallipoli provisoirement occupées par nos malades, et suffit amplement aux premières nécessités. C'est au mois de mai 1854 que fut installé sous baraques ce premier établissement hospitalier de l'armée française. Placé sur la route de la flotte, sur le littoral des Dardanelles, dans un lieu où les chalands abordaient aisément, c'est après le départ de l'armée qu'il a rendu les plus grands services. Là s'arrêtaient ceux des malades ramenés en France de Crimée ou de

Constantinople qui n'auraient pu sans danger continuer le voyage. Cet établissement devint en outre une annexe des hôpitaux de Constantinople.

On avait d'abord commis la faute de construire les baraques dans un bas-fond, afin d'utiliser quelques ruines et de se rapprocher d'une fontaine; mais cette faute fut évitée plus tard, lorsqu'il fallut accroître les ressources hospitalières. A 50 mètres plus loin se trouvait un plateau élevé et bien ventilé; on y dressa un nombre de baraques suffisant pour 300 nouveaux lits. L'hôpital de Gallipoli, ainsi complété et porté à 600 places, s'est toujours distingué par une bonne administration, par le savoir et le dévouement du personnel médical, que dirigeait M. le docteur Molard. J'ai trouvé les literies et le mobilier dans un état parfait. Les denrées alimentaires, le pain, le vin, la viande, le bouillon, tout était de bonne qualité.

Les événemens marchent vite en campagne : ils ne permirent pas aux divisions françaises, une fois réunies, de rester longtemps à Gallipoli. Près de cent mille Russes, suivis de nombreux renforts, avaient mis le siége devant Silistrie, que dix-huit mille Turcs défendaient héroïquement. Les troupes d'Omer-Pacha comptaient cent mille combattans, mais elles se trouvaient réparties sur plusieurs points principaux, à Routschouk, Silistrie, Chumla. Cette barrière pouvait être renversée d'un moment à l'autre par l'armée d'invasion. Il semblait urgent de courir au secours des Turcs et de mettre Andrinople à l'abri d'un coup de main. Chacun des mouvemens de l'armée devait nécessiter la création de nouveaux centres hospitaliers.

Le 7 mai 1854, le maréchal de Saint-Arnaud arrive à Gallipoli, passe en revue l'armée enthousiaste, laisse ses instructions et s'embarque immédiatement pour Constantinople, où il aborde le lendemain. Il communique son activité à tous ceux qui l'approchent. Sa parole vive et animée stimule jusqu'aux dépositaires de la puissance ottomane. Le sultan lui-même partage la confiance du maréchal; il ordonne de mettre toutes les ressources de l'empire à la disposition des généraux alliés. La promptitude va remplacer les lenteurs et les hésitations de l'administration ottomane, habituée à tout remettre au lendemain. Le 19 mai, le maréchal et lord Raglan se rendent à Varna, entrent en conférence avec Omer-Pacha, passent en revue à Chumla un corps de 45,000 soldats d'une bravoure éprouvée, et prennent le parti d'y envoyer non plus chacun une division, comme ils l'avaient projeté d'abord, mais bien toutes les forces dont ils peuvent disposer. Varna allait devenir une nouvelle base d'opérations qui rejetait Gallipoli au second plan. On se hâta d'y transporter de nombreux approvisionnemens de vivres, d'équipemens, de matériel de guerre et d'hôpitaux. Le 1er juin, 6,000 soldats composant la

première brigade de la division Canrobert et une division anglaise d'égale force s'embarquaient, l'une à Gallipoli, l'autre à Scutari, où lord Raglan avait son quartier-général, et se rendaient par terre à Varna, qui n'est qu'à 115 kilomètres de Silistrie. D'autres régimens français devaient successivement arriver par terre et par mer au rendez-vous commun.

Le 11 mai, une commission de casernement, dans laquelle M. le docteur Cazalas représentait l'élément médical, s'était rendue dans la capitale de la Roumélie, à Andrinople, l'ancienne résidence des sultans ottomans. Andrinople, par la beauté de son climat, par sa richesse, par ses ressources de toute espèce, par sa position, qui commande les Balkans et le passage que l'ennemi devait nécessairement franchir, était un point stratégique de la plus haute importance. On s'empressa de mettre à notre disposition une immense caserne bâtie en 1820 par les ordres du sultan Mahmoud. Cette caserne forme un parallélogramme long de 450 mètres du sud au nord et de 275 mètres de l'est à l'ouest; elle se compose d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Les angles sont reliés par quatre tours carrées de quatre étages, surmontées chacune d'une galerie et d'une terrasse d'où s'élance une flèche portant le drapeau national. Au centre de l'arcade principale se présente en avant-corps l'élégant pavillon du sultan, d'un style tout à fait oriental. Il est soutenu par plusieurs rangs étagés de colonnes de marbre blanc, autour desquelles l'air circule librement, et percé d'un grand portique de marbre sculpté et orné d'arabesques dorées. Cinq grands bassins de marbre, munis chacun de vingt gros robinets de cuivre qu'alimente un aqueduc, procurent en abondance une eau de bonne qualité. Il y a loin d'un pareil monument à nos casernes de France, dont l'ordonnance sévère laisse peu de liberté aux inspirations de l'architecte. Cet établissement militaire peut loger 10,000 soldats. Il contient 278 chambres prenant jour sur la façade extérieure par 1,280 fenêtres. Il fut d'abord arrêté qu'un hôpital de 1,200 malades serait créé dans une portion de cette immense caserne. Pour remédier autant que possible aux inconvéniens d'une si grande agglomération de malades, on devait assurer en moyenne à chacun 35 mètres cubes d'air respirable. Dans nos hôpitaux, la mesure ordinaire est de 18 à 20 mètres et de 12 à 14 mètres dans les casernes. Les événemens ultérieurs ayant réduit l'importance militaire d'Andrinople, on se contenta d'y placer 300 lits.

Le 16 juin, quand la division du général Bosquet, forte de 11,435 hommes, et les troupes du général Morris, composées d'abord de 1,200 cavaliers, arrivèrent à Andrinople, l'hôpital était installé. Il reçut 169 malades et 250 écloppés. La division Bosquet partit le 25 juin pour Varna. Les deux régimens de cavalerie du général

Morris ne la suivirent pas. Plus tard, ils quittèrent leurs bivouacs, situés dans la plaine de Tundja, pour se loger dans la caserne, où ils passèrent l'hiver de 1855.

Le premier hôpital français établi à Constantinople fut celui de Maltépé, et les premiers malades reçus appartenaient à la 3e division, commandée par le prince Napoléon. Cette division avait quitté Gallipoli le 28 mai, et s'était rendue par terre à Constantinople en suivant le littoral de la mer de Marmara. A moitié chemin, les malades et les écloppés avaient été laissés à Rodosto, dans un hôpital improvisé de 250 lits, qui n'eut qu'une existence éphémère. On l'aurait conservé ainsi que les casernemens occupés en 1829 par les Russes victorieux, si le siége de Sébastopol n'eût été décidé. Le 7 juin, la 3e division fit son entrée à Constantinople, et alla bivouaquer dans la plaine de Daoud-Pacha, laissant dans l'esprit des Turcs une vive impression d'admiration et d'étonnement. Ils voyaient surtout avec surprise le costume oriental de nos zouaves, ce costume aboli chez eux par une réforme contre laquelle proteste seul le vieux parti ottoman, en conservant par une sorte de désobéissance tolérée l'ancien vêtement national.

Maltépé était un hôpital turc dont la moitié nous fut cédée le 7 juin pour l'ambulance de la 3e division, et la totalité quelques mois plus tard. A 1,800 mètres du château des Sept-Tours et des fortes murailles de Stamboul, du côté de l'ouest, apparaît, sous le poétique ciel de l'Orient, la silhouette de deux grandes casernes appelées Daoud-Pacha et Ramis-Tchiflik. Copiées sur celle d'Andrinople, elles se distinguent par une architecture dont l'élégance ne le cède pas à la solidité. Elles sont à 2 kilomètres de distance l'une de l'autre, sur des plateaux élevés, au milieu d'une immense plaine dépouillée d'arbres, mais couverte en été de riches moissons. Bâti entre les deux casernes, sur un monticule sans cesse ventilé par la brise de mer, Maltépé pouvait contenir 450 malades.

La 3e division fut passée en revue sur les hauteurs de la riche vallée des tombeaux d'Eyoub, en présence du sultan et de son brillant état-major. Le lendemain 18 juin, elle s'embarqua pour Varna; les ambulances suivirent ce mouvement, laissant leurs malades à Maltépé, où venaient d'arriver les soldats souffrans évacués de Rodosto. A partir de ce jour, on y installa un hôpital définitif, à la tête duquel le savant médecin principal, M. Durand, est resté pendant toute la campagne.

Les malades venus par mer étaient débarqués dans le fond de la Corne-d'Or; les convalescens allaient à pied, les autres étaient transportés sur des brancards, sur des cacolets, ou dans des voitures d'ambulance. Le chemin est très raide et d'une ascension pénible

jusqu'à la Porte-des-Canons (*Top-Capou*); les malingres avaient souvent de la peine à faire ce trajet, et les Turcs, dont on méconnaît en Europe le cœur compatissant, les soutenaient ou les faisaient asseoir. Lorsqu'on est arrivé en dehors des murailles, à la Brèche-des-Croisés, la route continue à monter jusqu'à Maltépé, mais par une pente douce. Elle traverse l'immense cimetière planté de térébinthes et de cyprès séculaires qui borde la longue ligne occidentale des remparts de Stamboul. On arrive bientôt à un monticule historique où l'on aperçoit un petit moulin à vent, le seul qui existe dans cette plaine. C'est là, dit-on, que les soldats du sultan Mahmoud furent harangués par leurs chefs et par les ulémas en 1826, au moment de partir pour Maslak, où ils massacrèrent dans leurs camps les janissaires révoltés. L'hôpital est à 200 mètres plus loin. De la façade principale, on découvre dans une perspective fuyante l'admirable panorama de Constantinople, de la mer de Marmara, des îles des Princes et des montagnes de l'ancienne Bythinie, surmontées d'une couronne de neige. Les malades ne se lassaient pas d'admirer ce beau spectacle, qui les disposait au recueillement, au calme, si nécessaires à la guérison.

L'établissement de Maltépé forme un grand rectangle. Les quatre corps de bâtimens embrassent une très vaste cour, plantée de quelques arbres. Les murs sont en bois du côté de la cour et en pierre du côté des champs. Le côté du rectangle situé en face de Constantinople n'a qu'un rez-de-chaussée surmonté à ses angles d'un petit pavillon. Il est bordé extérieurement par un verger que rafraîchissent des eaux vives reçues dans des bassins de marbre. Il présente au centre une porte d'entrée monumentale, en marbre blanc, d'un bon style byzantin. Ce corps de bâtiment contient plusieurs dépendances de l'hôpital : les bains turcs, la buanderie, la cuisine, la pharmacie, les bureaux et deux chambres d'honneur, l'une dite du sultan, l'autre dite du séraskier (ministre de la guerre). Les trois autres faces du rectangle présentent un rez-de-chaussée et un étage le long desquels règne du côté de la cour un corridor pour donner accès dans les chambres prenant jour sur la campagne. Chaque chambre contenait de 30 à 40 lits turcs; ces lits sont de grandes boîtes de sapin soutenues par des tréteaux en fer et renfermant deux matelas en coton ou en laine. Un aqueduc, toujours largement approvisionné, versait en abondance dans tout l'établissement une eau d'excellente qualité. Les ouvriers du génie militaire firent sans retard les travaux nécessaires à nos besoins, qui sont un peu différens de ceux des Turcs, et cet hôpital ne cessa d'être occupé par nous qu'au 31 mai 1856, époque où les troupes de Crimée commencèrent leur embarquement pour la France, qui se termina le 5 juillet suivant, sous les yeux du maréchal Pélissier.

Cependant les rangs de l'armée, composée d'abord de 15 ou 20,000 hommes, grossissaient de jour en jour. Une 4e division avait rejoint le corps expéditionnaire, et déjà une 5e division arrivait. Toutes ces troupes se rendaient successivement à Varna. C'est au fond d'une vallée marécageuse, encadrée par deux contreforts des Balkans, que se dressent les remparts de Varna, dont les Russes se sont emparés en 1828. Cette ville, qui compte 16,000 habitans, a un pied dans un lac immense et l'autre dans la mer. La rade est d'un accès assez difficile; elle offre un port peu sûr et un mauvais mouillage. Dès qu'ils arrivaient, les régimens allaient à huit kilomètres plus loin établir leurs tentes sur le haut plateau appelé Franka, que dominent de plusieurs centaines de mètres des roches escarpées. De ce point, ils surveillaient les défilés des Balkans, et surtout ils échappaient en partie à l'influence délétère des marais, dont les miasmes séjournent dans les bas-fonds.

Bien que l'état sanitaire fût encore satisfaisant, il entrait cependant aux infirmeries un certain nombre d'hommes atteints de fièvres intermittentes, et particulièrement de ces flux intestinaux précurseurs du choléra. Il fallait songer à créer des asiles pour les soldats souffrans : l'autorité ottomane mit à notre disposition une très grande caserne, que nous partageâmes avec les Anglais. On y plaça 700 lits complets. Les bâtimens étaient vieux et en très mauvais état. On se contenta de faire les réparations les plus urgentes. Cet établissement fut conservé pendant toute la campagne pour recevoir directement les soldats évacués de Crimée, et principalement d'Eupatoria. Outre cet hôpital permanent, on créa sur des plateaux élevés plusieurs grandes ambulances, dont deux furent exclusivement réservées aux cholériques de la fatale expédition de la Dobrutcha.

On sait que tout le littoral qui s'étend de Varna au Danube est un pays désolé, couvert de steppes et de marais, dont le voisinage est mortel pendant les grandes chaleurs. Au printemps de 1854, Omer-Pacha disait au commandant Henry, envoyé près de lui à son camp de Chumla : « Si les Russes restent encore un mois dans la Dobrutcha, leur armée sera anéantie; cela équivaudra pour moi au gain d'une grande bataille. » Les terribles ravages qu'avaient exercés dans l'armée russe en 1828 les maladies épidémiques ne pouvaient être entièrement oubliés. C'est sans doute ce souvenir qui avait en partie décidé les généraux russes à quitter la Dobrutcha pour remonter le Danube et se porter sur Silistrie, et qui fit ensuite lever brusquement le siége de cette place après des assauts impuissans, mais non infructueux. La ville, ébréchée de toutes parts, était à la veille de tomber; la vaillance des défenseurs semblait près d'être écrasée par le grand nombre et les efforts désespérés des as-

saillans. La retraite des Russes sur la rive gauche du Danube jeta dans les troupes alliées, impatientes de marcher au combat, un sentiment de surprise pénible et presque de découragement. Le maréchal de Saint-Arnaud comprit qu'il fallait opérer une puissante diversion morale, occuper ses soldats, les tirer d'une inaction fatale, réveiller leur ardeur et répondre par un de ces grands coups d'une audace sagement calculée à l'attente de l'Europe. En ce moment, le cabinet de Saint-James insistait vivement pour qu'on allât en Crimée détruire Sébastopol et la flotte russe de la Mer-Noire. Les instructions du maréchal de Saint-Arnaud, moins impératives, lui laissaient sur ce point toute liberté d'action. On commença donc par faire explorer les côtes de Crimée, et dès que l'expédition fut reconnue possible, elle fut irrévocablement décidée malgré l'avis contraire des amiraux commandant les flottes alliées, qui redoutaient l'inconstance de la mer dans une saison déjà avancée.

C'est au milieu des préoccupations causées par ce prochain départ que la nouvelle de l'apparition non équivoque du choléra vint surprendre l'armée. A la date du 9 juillet, le fléau s'était montré dans les hôpitaux de Varna; il fut sans doute importé en Orient avec les contingens successifs de la 5e division, embarqués dans le midi de la France, dont les populations étaient en proie à l'épidémie. Il fit d'abord son apparition au Pirée, puis à Gallipoli, où il enleva en quelques heures les généraux duc d'Elchingen et Carbuccia. L'expédition de la Dobrutcha ne tarda pas à lui fournir de nouvelles victimes. On sait dans quelles circonstances elle s'accomplit. Quelque grand que fût le désir de porter immédiatement les armées alliées en Crimée, on ne pouvait y songer avant une quinzaine de jours. Ce délai était indispensable pour les préparatifs du départ; on crut devoir en profiter pour faire une démonstration qui inquiétât l'ennemi et le trompât sur les projets d'attaque contre Sébastopol. D'après les rapports officiels d'un colonel d'état-major envoyé sur les lieux, les Russes avaient à 45 lieues de Varna, aux environs de Babadagh, 10,000 hommes de troupes avec 35 pièces de canon. Les trois premières divisions de l'armée française furent envoyées à leur recherche; elles devaient suivre le littoral de la mer pour la facilité des ravitaillemens. On comptait atténuer l'influence cholérique par les changemens quotidiens des bivouacs. Le 21 juillet, le général Espinasse, qui commandait par intérim la première division, pendant que le général Canrobert explorait les côtes de la Crimée, reçut l'ordre de se porter sur Mangalia à la tête de 10,500 hommes, dont 328 officiers. Seize officiers et 925 soldats étaient restés à Varna dans les infirmeries et les hôpitaux. Le 1er régiment de zouaves, transporté par mer à Kustendjé, devait opérer

comme tête de colonne sous les ordres du général Yussuf, et soutenir 2 ou 3,000 spahis d'Orient organisés avec les bandes indisciplinées des *bachi-bozoucks*. Le médecin en chef de cette division était M. Cazalas, homme d'énergie, qui avait fait preuve d'un profond savoir dans son enseignement à l'école du Val-de-Grâce (1). Il avait sous ses ordres des médecins d'élite tels que MM. Quesnoy, — Bailly, enlevé quelques jours plus tard par le choléra, — et Raoul de Longchamps, qui résista comme par miracle aux atteintes du fléau. Les moyens de transport destinés aux malades comprenaient 65 paires de cacolets, 5 paires de litières, quelques caissons d'ambulance, et un certain nombre d'arabas.

Pour franchir les 11 kilomètres qui marquaient la première étape de Franka à Kapakli, les soldats restèrent pendant dix heures sur pied, exposés toute la journée à un soleil de 30 degrés. Dans la soirée, quatre cas de choléra se déclaraient dans la colonne expéditionnaire. Repartie le 22 à quatre heures du matin, la division n'arriva que vers sept heures du soir à Tchatal-Tchesmé. Elle n'avait fait que 18 kilomètres, mais la chaleur était accablante; le thermomètre marquait 33 degrés. La marche était difficile par un chemin étroit qui passait sur des pentes âpres et raides. Au-delà de ce bivouac, la colonne descendit dans une plaine nue, dépouillée de toute végétation arborescente, et longue de 200 kilomètres : c'était la Dobrutcha, couverte de lacs et de marais, dont les émanations pestilentielles vicient l'atmosphère, surtout dans cette saison de l'année. Les géographes l'ont encadrée entre le Danube et les murailles du camp de Trajan, mais la topographie médicale en recule les limites au sud, jusqu'auprès de Kavarna, où les troupes arrivèrent trois jours après leur départ de Varna.

Les campemens qui marquèrent les étapes suivantes furent tous d'une égale insalubrité. A Sattelmuch-Gol, à Mangalia, à Orgloukoï,

(1) J'ai dit, en parlant du Val-de-Grâce, qu'un cours approfondi de plaies d'armes à feu n'y était pas professé. Il n'en faudrait pas induire que cette partie de l'enseignement est mise de côté. Je me plais à reconnaître que les professeurs de cette école ont toujours saisi avec empressement les occasions d'initier leurs élèves aux pratiques de la médecine militaire et au traitement des blessures de guerre Le désir que j'ai voulu exprimer, c'est tout simplement que le traitement des plaies d'armes à feu, au lieu d'être enseigné accessoirement dans plusieurs cours et par des maîtres différens, acquît une plus grande importance, étant confié à un professeur particulier, pour qui on créerait, quand on le pourrait, une chaire spéciale de blessures de guerre. Déjà le ministre, M. le maréchal Vaillant, pour qui la santé du soldat est un objet de constantes préoccupations, a doté le Val-de-Grâce, au mois de juin 1857, d'une chaire spéciale pour les maladies et les épidémies des armées. MM. les professeurs, dont j'ai pu apprécier le profond savoir pendant dix années, ne peuvent douter que je ne sois resté avec eux en communauté de vues et de sentimens. Le seul vœu que je forme, c'est qu'on ajoute un nouveau lustre à l'enseignement si renommé du Val-de-Grâce.

à Kustendjé même, comme sur les ruines du village de Kergeluk, on ne trouve pour camper que des bas-fonds marécageux dont les eaux sont empoisonnées par des matières végétales en dissolution. A mesure que l'avant-garde se rapprochait du Danube et refoulait quelques partis de Cosaques, qui n'opposaient aucune résistance sérieuse, l'aspect du pays devenait de plus en plus désolé, les cultures disparaissaient, toute trace de végétation s'effaçait. On rencontrait à peine çà et là quelques fûts de colonnes brisées et des *tumuli* de la date la plus reculée, muette protestation d'une civilisation antique contre la barbarie moderne. Depuis l'invasion des Russes en 1828, ces contrées, affreusement ravagées, sont devenues presque désertes. Quelques pâtres, dont la constitution présente les caractères de la cachexie paludéenne, sont à peu près les seuls habitans de la Dobrutcha. Ils sont réduits, comme les bestiaux dont ils ont la garde, à faire usage d'eaux impures, puisées à des lacs, à des citernes ou à des puits abandonnés. Dans ces conditions fâcheuses, l'armée eut en outre à supporter des pluies d'orage et de nombreuses vicissitudes atmosphériques de chaleur et de refroidissement. Il n'en fallut pas plus pour que le choléra, jusqu'alors presque inoffensif, fît une subite et terrible explosion. Dans la nuit du 30 juillet, 300 zouaves sont atteints d'une manière foudroyante; les *bachi-bozouks* sont tout aussi maltraités. Le général Yussuf se disposait à marcher en avant, mais les coups redoublés de l'épidémie le forcent à rétrograder. Ses troupes ont à peine le temps d'enterrer les cadavres qui tombent le long de la route. Il fait transporter, malgré tous les obstacles, sur les chevaux et par les prolonges d'artillerie, les cholériques, dont le nombre grossit à chaque instant avec une rapidité désespérante. La colonne du général Espinasse, sur laquelle le fléau s'est également abattu, revient, de son côté, vers ses anciens bivouacs, situés près du grand lac de Pallas. Elle est forcée d'y laisser jusqu'au lendemain dans une ambulance un grand nombre de cholériques qu'elle ne peut emporter. Le 31 juillet, toute la division arrive à Kustendjé. Elle trouve les maisons pleines de bachi-bozouks. Dix-huit cents cholériques attendent leur tour d'embarquement sur les frégates à vapeur; 1,200 cadavres sont mis dans des fosses creusées autour de cette place.

L'arrivée inattendue à Kustendjé du général Canrobert, qu'appelaient tous les vœux, produisit une touchante et bien vive émotion. Le général assembla un conseil médical, imprima une nouvelle énergie aux mesures déjà prises par le général Espinasse, que venait d'atteindre le choléra, et releva ces mâles courages, que le fléau faisait courber. La division, faisant des efforts inouis pour transporter les cholériques qui tombaient à chaque instant, arriva le 3 août

à Mangalia, où la prévoyance du général Canrobert avait fait venir des ressources de toute nature et surtout des vivres frais, du vin, de l'eau-de-vie, du café et du sucre. Elle comptait par centaines les nouveaux décès; deux mille malades furent embarqués pour Varna. Le séjour marécageux de Mangalia était rendu plus dangereux encore par la décomposition putride des nombreux cadavres que les bachi-bozouks avaient laissés partout sans sépulture. Il aurait fallu fuir au plus vite ce lieu pestiféré; mais les soins à donner aux malades, les vides que le choléra avait faits dans les rangs des officiers de santé, victimes d'un dévouement à toute épreuve, la nécessité d'organiser un service de soldats infirmiers fournis par les régimens, le temps pris par l'embarquement des malades et le ravitaillement de la division, ne permirent pas de la diriger sur Varna avant le 7 août. Le fléau sévit encore jusqu'à ce moment; mais le 9, dès que la colonne arriva sur les hauts plateaux de Kavarna, chargés d'un air oxigéné et purifié par les forêts séculaires des Balkans, une amélioration subite se fit sentir dans l'état sanitaire, l'épidémie avait beaucoup perdu de son intensité. Quelques jours plus tard, la division rentrait dans son camp de Franka, où l'on dressait de grandes ambulances sous tentes dans les conditions les plus hygiéniques. Il lui restait la moitié à peu près de son effectif, l'autre moitié était dans les hôpitaux ou sous terre. Les bachi-bozouks avaient fait des pertes plus cruelles encore; M. Cazalas estime qu'il en est mort près de la moitié.

La 2e division s'était engagée dans la Dobrutcha à la suite de la 1re. Arrivée à Mangalia, elle se trouva tout à coup aux prises avec le choléra et frappée sans merci; mais le général Bosquet, dans le cours de ses opérations, tint la main avec une fermeté toute particulière à ce que les mesures hygiéniques conseillées par les médecins fussent exécutées rigoureusement. Jamais les soldats en marche ne négligèrent de faire la soupe et le café, si longue que fût la course de la journée et si rare que fût l'eau. On la tirait le plus souvent de puits qui étaient peu nombreux et d'une profondeur extraordinaire. 300 *arabas*, moyens de transport dont la 2e division disposait, avaient été répartis entre les différens corps, en sorte que non-seulement chacun avait avec soi ses vivres, mais pouvait encore veiller sur les paysans et sur les bœufs, toujours prêts à déserter. Cela n'empêcha pas quelques-uns des premiers de prendre la fuite, mais du moins les voitures et les bêtes de trait restaient, et on en était quitte pour donner l'aiguillon à quelques soldats qui se faisaient bouviers. A mesure que ces chariots étaient dégarnis de vivres par la consommation journalière, on y mettait des malades, et ainsi on augmentait dans une proportion énorme les moyens de trans-

port ordinaires des ambulances. A chaque bivouac, on creusait de grandes fosses pour enterrer les morts. Un jour, le général Bosquet dit à un vieux soldat qui, la pipe à la bouche, recouvrait de terre ses camarades avec une apparente insouciance : « Fermez cette fosse; il y en a assez. — J'ai bien le temps, mon général, il en viendra d'autres, » répond le fossoyeur, qui se sentait atteint mortellement par le choléra. Quelques minutes plus tard, il tomba dans la fosse ouverte, et son cadavre occupa la place qu'il avait préparée.

La 2e division n'était plus qu'à 8 kilomètres de Varna, quand un aide-de-camp du général en chef vint annoncer que les hôpitaux, déjà trop remplis, ne pouvaient plus recevoir de malades. Le général Bosquet fit répondre qu'il en était très-heureux, qu'il saurait se passer d'hôpitaux et placer ses malades dans des conditions plus hygiéniques. Quelques instans plus tard, tous les cholériques étaient installés sous des tentes dressées sur de hauts plateaux au milieu des bois. Des soldats de bonne volonté et pleins de cœur firent le métier d'infirmiers avec un rare dévouement. De nombreuses guérisons attestèrent l'opportunité des mesures prises, et bientôt le choléra, sagement combattu, devint à peu près inoffensif. La mère Philippon, qui jouissait d'une grande popularité parmi nos soldats, se distinguait entre toutes les cantinières par un zèle infatigable; nuit et jour elle était sur pied. Elle excellait dans le vocabulaire pittoresque des camps. « Comment va la gargoulette? comment va le bidon? » Cela voulait dire : « As-tu soif? as-tu faim? » Les bons mots de la mère Philippon passaient de bouche en bouche et faisaient rire même ceux qui en avaient le moins envie.

Quelques médecins attribuent à certains sols, selon l'état de sécheresse ou d'humidité, une influence sur l'évolution meurtrière du choléra. Ils ont recherché dans la succession des étages géologiques, depuis le granit jusqu'aux terrains tertiaires inclusivement, les modifications que peut en recevoir le miasme épidémique : les faits observés se sont presque toujours mutuellement contredits. Ainsi quelques observateurs attribuent une certaine immunité égale aux terrains secs et granitiques et aux terrains marécageux. La Dobrutcha a donné un cruel démenti à cette dernière opinion.

On a avancé que le choléra régnait déjà dans cette plaine quand nous y avons pénétré. Cette assertion ne paraît aucunement fondée. Il est certain que M. le commandant d'état-major Balland, qui, vers cette époque, avait visité le Danube du côté de Silistrie, n'avait jamais entendu parler du choléra ni à l'armée d'Omer-Pacha, ni parmi les populations des villages où il plantait sa tente. Il ne demeure que trop démontré que le germe de l'épidémie était en quelque sorte à l'état latent dans les rangs de notre armée, et que les moindres causes en devaient provoquer le développement subit.

Si le choléra est inconnu dans son essence, si les causes qui le font naître nous échappent, celles qui l'étendent et le propagent deviennent de plus en plus manifestes. Les malheurs survenus dans la Dobrutcha prouvent clairement que la violation des règles de l'hygiène, l'insalubrité, la misère, en excitent prodigieusement l'activité meurtrière et en forment le véritable élément. Il serait aisé d'établir que les recrudescences de ce fléau, qui a sévi à plusieurs reprises sur l'armée d'Orient, ont constamment coïncidé avec des situations devenues plus critiques, des influences dépressives de l'économie, des privations et des fatigues extraordinaires.

Le remède spécifique du choléra est encore à trouver, mais la médecine n'est pas réduite à l'impuissance : elle donne de sages conseils préventifs qui ne sont que trop rarement suivis, et quand le mal est déclaré, elle fournit également de précieuses indications. Une indisposition avec tendance au refroidissement, un malaise général et surtout un dérangement d'entrailles avec diarrhée sont des signes précurseurs, des avertissemens dont il faut tenir grandement compte en temps d'épidémie cholérique. En se soignant immédiatement, on est à peu près certain d'échapper au choléra, ou de n'avoir qu'une simple cholérine sans danger sérieux. Les cas foudroyans sans prodromes sont tellement rares, qu'aux yeux de beaucoup de médecins ils n'existent pas. Les soins à prendre sont bien simples : rester au lit, faciliter une salutaire transpiration par des infusions aromatiques chaudes, mettre une ceinture de flanelle, observer la diète. La cholérine n'exige pas d'autre traitement. Dans la période algide, il s'agit principalement de ramener la chaleur et la circulation du sang. On a également recours à des boissons chaudes aromatiques et à quelques gouttes d'éther. Les bains de vapeur à la manière orientale ont un effet remarquable; M. Cazalas en a tiré un excellent parti dans les hôpitaux de Constantinople. Les frictions rudes pratiquées sur tout le corps, les sinapismes promenés sur les extrémités, les couvertures de flanelle chauffées, les cruchons d'eau bouillante, etc., sont encore des moyens d'une utilité reconnue. Ces indications n'ont pu recevoir une application assez large, on le conçoit, dans la Dobrutcha; l'insuffisance de la stimulation laissait tomber le pouls et la chaleur jusqu'à complète suppression, et beaucoup de malades mouraient sans réaction.

L'excitation poussée trop loin a aussi ses dangers; elle détermine des mouvemens de réaction fluxionnaires, des congestions viscérales souvent mortelles. On se trouve ici entre deux écueils, l'insuffisance et l'excès. L'apparition de la réaction est un indice de guérison à peu près infaillible, si cette réaction est sagement conduite. La saignée, les boissons acidulées en arrêtent la violence. La convalescence exige les plus grands ménagemens, les rechutes étant toujours fort graves.

Ce traitement, on le voit, est facile à saisir. Il est simple, rationnel, trop simple peut-être pour satisfaire les malades, qui ne veulent pas toujours se contenter de remèdes ordinaires.

Le choléra est transmissible par l'air. Il n'est pas contagieux dans le sens rigoureux du mot, sans quoi les médecins en seraient tous atteints. Il a dans ses pérégrinations deux allures différentes : tantôt il va de proche en proche pour faire son tour du monde, tantôt il saute par-dessus des populations qui semblaient menacées, pour aller porter des coups imprévus en des endroits où on ne pouvait l'attendre. Dans ces derniers cas, il est probable qu'il a été importé; mais qu'il soit importé ou non, partout où préexistent des causes d'affinité, quelques précautions sanitaires que l'on prenne, il arrive fatalement; de même il se retire spontanément sans qu'on puisse dire pourquoi. Quand les circonstances favorables à son évolution n'existent pas, on peut l'importer sans danger; il ne se développe pas. Durant la guerre d'Orient, il n'y a pour ainsi dire pas eu de semaines que nous n'ayons apporté des cholériques par les bateaux à vapeur à Constantinople; cependant l'épidémie n'a pas sévi sur la population musulmane.

La douloureuse impression causée par l'expédition de la Dobrutcha ne tarda pas à s'effacer. L'armée allait s'embarquer pour la Crimée et entrer véritablement en campagne. Les combats et de nouvelles maladies allaient nécessiter la création de nombreux établissemens hospitaliers. De 1854 à 1856, dix-neuf hôpitaux français furent successivement installés à Constantinople, dans des bâtimens de quatre espèces différentes : casernes, hôpitaux turcs, palais, baraques en bois. Rappeler les circonstances qui ont amené la création de ces divers établissemens, ce sera noter aussi les époques les plus meurtrières de la campagne.

II.

Le 14 septembre 1854, les trois flottes alliées avaient débarqué sans combat sur le sol de la Crimée, à Oldfort, 137 bouches à feu, 61,200 hommes, dont 27,000 Français, un nombre égal d'Anglais et 6,000 Turcs. La victoire remportée le 20 septembre versa dans nos ambulances 1,033 blessés français et plusieurs centaines de Russes atteints par nos projectiles. Les uns et les autres furent, immédiatement après le premier pansement, transportés à bord des bâtimens de la flotte, et de là à Constantinople, où ils inaugurèrent le 24 septembre l'hôpital de Dolma-Baktché, situé à 500 mètres du Bosphore. Cet hôpital, presque exclusivement réservé aux blessés, comprenait deux corps de bâtimens isolés parfaitement distincts :

l'un, plus élevé, était l'hôpital de l'artillerie de la garde ottomane; l'autre, à 100 mètres plus bas, contenait 660 lits. Les navires arrivant de Crimée mouillaient à l'entrée de la Corne-d'Or, près de Top-Hana. Les blessés, placés sur des chalands et conduits au débarcadère de Dolma-Baktché, étaient emportés sur des brancards par des infirmiers ou des soldats turcs. Du 24 septembre 1854 au 1er avril 1856, cet hôpital a reçu 8,582 malades, presque tous blessés; il en est mort 2,318. La direction de cet important service avait été confiée à un chef fort habile, M. le docteur Salleron.

Les officiers blessés à l'Alma inaugurèrent de leur côté l'hôpital de Caulidjé, sur la côte d'Asie, et dont le pied baigne dans les eaux du Bosphore. Le vice-roi d'Égypte avait mis libéralement à notre disposition ce domaine, qui lui sert de maison de plaisance. Les beaux jardins accidentés, l'air pur, les élégans kiosques font de ce site un séjour enchanteur. A côté se trouvait le palais de Fuad-Pacha, ministre des affaires étrangères. Deux jeunes Arméniennes de son harem mirent en défaut la vigilance des eunuques. Leurs chants, les sons de leurs pianos avaient attiré l'attention de deux aides-majors qu'elles voyaient, à travers le grillage de leurs fenêtres, épier leur présence; elles s'éprirent de leurs admirateurs, et réussirent même un beau jour à s'évader sous le costume d'un des fils du pacha. Le lendemain elles étaient réintégrées dans leur prison. Cette escapade aurait eu les proportions d'un événement sans la prudence de Fuad-Pacha, qui se contenta de reprendre les fugitives. On n'en a pas moins prétendu, mais à tort, je n'en doute pas, que, suivant la coutume ottomane, ces deux infortunées furent renfermées dans un sac et jetées dans le Bosphore. Plus tard, les officiers blessés quittèrent l'hôpital de Caulidjé pour l'hôtel de l'ambassade russe; les deux ou trois cents lits installés dans le palais de Mehemmed-Ali furent affectés aux soldats.

On se rappelle que l'armée alliée n'avait, en mettant le pied sur le sol de la Crimée, que des canons de campagne tout à fait incapables de lutter contre les grosses pièces d'artillerie de marine qui la bombardaient du fond de la rade de Sébastopol. Il fallut se préparer à un siége en règle. Les travaux d'investissement et de circonvallation sont vivement poussés; de nombreux bataillons et des compagnies de francs-tireurs protégent les travailleurs. Nuit et jour, une moitié de l'armée est exposée à la mitraille et aux intempéries, pendant que l'autre moitié se repose un moment pour reprendre son tour. De nouvelles troupes arrivent journellement et grossissent encore le chiffre des malades. D'autre part, l'insuccès du feu ouvert le 17 octobre 1854 contre la place par les vaisseaux des deux flottes combinées et par 126 pièces de siége mises en batterie amène de

nouveaux blessés, et semble bien démontrer que la ville de Sébastopol, défendue alors par une garnison de 32,000 hommes (1) et par l'armée de secours placée sous les ordres du prince Menchikof, n'aurait pu être enlevée par un coup de main. Les évacuations de la Crimée sur Constantinople se succèdent rapidement. Dans le mois d'octobre, on ouvre deux hôpitaux fort importans, — l'un pour 1,200 malades à Ramis-Tchiflik, belle caserne située dans la plaine de Daoud-Pacha, — l'autre sur les hauteurs qui dominent le Bosphore, du côté de Péra, dans les bâtimens de l'école préparatoire, disposés pour recevoir 400 lits. Les mois suivans, on installe de nouveaux hôpitaux. Dans les grands jardins de la pointe du Vieux-Sérail, à Gulhané, le génie militaire élève des baraques pour 1,800 malades. Au-dessus de celles-ci, le palais de l'université, édifice monumental en pierres de taille et encore inachevé, est disposé pour un hôpital de 1,400 lits. Ces deux établissemens, créés dans le quartier de la vieille aristocratie ottomane, au cœur de Stamboul, indiquent à quel degré de tolérance étaient arrivés les Turcs à notre égard. Dans le faubourg de Péra, on ajoute aux hôpitaux précédemment établis celui de l'école militaire, d'une contenance de 1,100 lits, réduits bientôt à 500 par un incendie, et celui du terrain des manœuvres, contenant 1,200 places sous baraques. La caserne de Daoud-Pacha, affectée d'abord à un dépôt de convalescens, devient elle-même un hôpital de 1,200 malades. Tandis qu'on créait de si grandes ressources pour le service hospitalier, on dressait à Maslak, sur les hauts plateaux profondément ravinés qui bordent le littoral du Bosphore, des camps baraqués pour 25,000 hommes, qui ont été d'un secours inappréciable au moment du typhus. La pharmacie centrale, chargée de pourvoir au service médical de Crimée et de Constantinople, était installée sur le bord de la mer, près de Bachistach, dans le vaste hôtel d'un pacha.

Les deux tiers environ des fiévreux reçus dans les hôpitaux de Constantinople étaient atteints de diarrhée ou de dyssenterie. La diarrhée a été si générale, que l'on peut dire que les maladies étaient presque toutes précédées par une diarrhée à l'état aigu et terminées par une diarrhée à l'état chronique. Cette funeste complication n'est pas un fait particulier à l'armée d'Orient; on l'observe dans toutes les armées en campagne : elle tient au genre de vie du soldat, à la mauvaise nourriture, à la nostalgie, à mille influences qu'il n'est pas toujours possible de prévenir. La dyssenterie a presque toujours pour phénomène initial une diarrhée plus ou moins intense, dont

(1) Dont 21,000 marins, rendus disponibles par l'échouement des vaisseaux qui avaient servi à barrer la rade.

elle est en quelque sorte le second degré. Des altérations intestinales allant jusqu'à l'ulcération indiquent également la lésion anatomique dans les deux maladies. La diarrhée aiguë, si fréquente parmi les soldats qui entrent en campagne, se guérit le plus souvent en quelques jours par le repos, par le régime, par l'application d'une ceinture de flanelle, au besoin par des boissons féculentes et par quelques gouttes de laudanum. S'il était toujours possible de la traiter par ces simples moyens et de prévenir des récidives par quelques soins hygiéniques, on diminuerait certainement de plus de moitié le nombre des maladies réelles et de la mortalité. Un émétique ou un émeto-cathartique dissipe presque toujours en peu de temps les embarras gastriques qui peuvent compliquer cette affection. A l'état chronique, c'est-à-dire avancé, les astringens tant préconisés ne donnent qu'une amélioration éphémère plus apparente que réelle; ils ont paru plus nuisibles qu'utiles. Le meilleur tonique est le vin de bonne qualité, à doses petites et répétées, dont le médecin doit surveiller les effets. Une légère dose d'opium seul, ou, mieux encore, donné en même temps que l'ipécacuanha ou le sulfate de magnésie à faible dose, a été le plus efficace de tous les agens thérapeutiques. Un régime sévère et persévérant peut seul prévenir des rechutes très souvent fatales.

Cette affection aurait fait plus de ravages encore sans le ressort moral qui, pendant toute la campagne, en dépit de tout, soutint les troupes françaises, et qui ne se manifestait jamais avec plus de puissance que dans les momens les plus critiques. L'importance du bastion Malakof avait été reconnue : on poussait activement les préparatifs d'attaque. Les Russes, de leur côté, exécutaient rapidement de sérieux travaux de contre-approche qu'on résolut d'enlever dans la nuit du 23 au 24 février 1855. Le général Bosquet parcourait les tranchées, où les soldats avaient de la boue jusqu'à mi-jambe. Il les disposait pour le combat, quand un factionnaire qui venait d'être blessé à la tête lui présente les armes. Voyant le sang couler de sa blessure, le général lui demande pourquoi il ne va pas à l'ambulance. « Mes souliers sont troués, répond-il, faisant allusion à l'empressement avec lequel ses camarades se disputaient certaines dépouilles des Russes; cette nuit il y aura distribution de bottes, je veux y assister. »

Ce n'étaient pas seulement le choléra et la dyssenterie, c'étaient aussi des fièvres de diverse nature qui peuplaient nos hôpitaux d'Orient. Les miasmes que répand la décomposition putride des matières végétales vicient l'atmosphère et produisent sur l'économie les effets d'un véritable empoisonnement, dont la nature cherche à se débarrasser par des accès de fièvres critiques et périodiques. Cette fièvre

spéciale, qu'on a appelée intermittente pour la distinguer de la fièvre continue, déterminée par d'autres maladies, est caractérisée par trois périodes bien marquées : le frisson d'abord, puis la chaleur, enfin la sueur. Cependant elle s'est rarement montrée en Crimée sous ce type pur et franc. Le plus ordinairement les accès étaient incomplets, ou bien la chaleur débutait d'emblée sans frisson initial et sans être suivie de transpiration. Cette maladie semblait n'être qu'une complication des fièvres continues. De même il était assez rare que les affections continues parcourussent toutes leurs phases sans se compliquer de phénomènes intermittens. Les maladies étaient donc généralement rémittentes. On appelle ainsi les maladies composées d'un élément fébrile continu et d'un élément fébrile intermittent. Les accès de fièvre rémittente étaient rarement complets. Le moindre accès intermittent déterminait des accidens rapidement mortels quand il survenait pendant le cours d'une fièvre continue, alors que l'économie avait déjà reçu de graves atteintes par les privations, la diarrhée, le scorbut ou toute autre maladie chronique. Dans ces affections complexes, quand l'intermittence n'était que secondaire, le premier soin était d'attaquer l'élément fébrile continu par des vomitifs, s'il était représenté par un embarras gastrique, par la saignée, s'il y avait pléthore, etc. En même temps, dès les premiers accès intermittens ou rémittens, il fallait se hâter d'en prévenir le retour par deux ou trois doses de sulfate de quinine à 1 ou 2 grammes. Les accès de fièvre intermittente pernicieuse d'emblée sont déterminés par une intoxication paludéenne profonde. Dans la Dobrutcha, on en a observé un certain nombre; ils ont été rares en Crimée.

Le nombre toujours croissant des fiévreux rendit encore insuffisans les établissemens hospitaliers de Constantinople. Le sultan offrit avec une généreuse spontanéité un palais à peine terminé qui portait son nom, et qui devint alors l'hôpital de Péra. L'architecture de ce palais, dans le style oriental, est fort belle et d'une grande solidité; chaque angle est marqué par un pavillon que surélève un nouvel étage. Un minaret central, orné de plusieurs rangées de galeries découpées à jour, s'élance avec vigueur dans un ciel d'azur, et prête à ce monument quelque chose d'aérien sans ôter à l'ensemble son caractère majestueux. Le rez-de-chaussée, élevé de deux mètres au-dessus du sol, et le premier étage présentent d'immenses et larges galeries éclairées du côté de la cour par des travées cintrées dont les arceaux retombent sur de hauts et élégans piliers; ces ouvertures sont fermées par de grandes fenêtres. Les galeries auraient dû servir exclusivement de promenoir pour les jours de mauvais temps. Il est regrettable qu'on ait été dans la nécessité d'y installer des lits, mais il fallut tirer parti de toutes les ressources pour loger 2,000

malades. Nous avons déjà signalé les dangers d'une grande réunion d'hommes atteints de maladies graves, forcés de rester presque toujours couchés; c'est donner trop de prise à l'infection, qui est pour une très grande part dans la mortalité. Les eaux, de bonne qualité et abondantes, étaient amenées de la belle forêt de Belgrade, où les étrangers vont admirer les gigantesques aqueducs de Constantin et les barrages plus merveilleux encore des eaux, qui sont retenues par d'énormes blocs de marbre transportés à grands frais sous le règne du sultan Mahmoud. En face de l'hôpital de Péra s'élevaient les côtes d'Asie, la ville de Scutari et son mamelon profondément raviné, qui descend au Bosphore et domine le grand *champ des morts*, planté d'arbres toujours verts. Les malades venant de Crimée étaient débarqués à Bachistach, ils n'étaient séparés de l'hôpital que par 2 kilomètres; mais la montée est si raide, que les convalescens eux-mêmes avaient grand'peine à faire le trajet à pied. A la tête de ce grand établissement ont été successivement placés des médecins renommés, MM. Scoutetten, Morgues et Cambay. Tous trois se sont efforcés de réduire le plus possible le chiffre de la population hospitalière, mais les lits ne restaient jamais inoccupés : la Crimée nous envoyait chaque jour de nouveaux malades; chaque navire en apportait de 2 à 300. Après la prise du bastion Malakof, l'hôpital a reçu dans un seul jour jusqu'à 800 malades, dont 595 étaient des prisonniers russes grièvement blessés. La plupart de ces derniers ne consentirent pas d'abord à subir les grandes opérations que leur état exigeait; ce n'est que plus tard, en voyant mourir leurs camarades, qu'ils se décidèrent. Malheureusement ce retard était fatal, et pourtant ils ont survécu en plus grand nombre que nos soldats, parce que leur constitution était moins profondément altérée par les fatigues et les privations. Ils se montraient doux et fort reconnaissans envers les médecins français, qui les traitaient comme nos propres soldats, au milieu desquels ils étaient couchés. Aucun ne chercha à s'évader. Notre ration de pain blanc, d'une digestion plus facile que leur pain de munition russe, ne leur suffisait pas; il fallut l'augmenter. Ces soldats portaient sur eux des images de saints ou des croix en cuivre suspendues au col dans un scapulaire; ils récitaient chaque jour leurs prières dans leur lit sans se préoccuper du public. On donnera une idée de l'importance de l'hôpital de Péra en rappelant qu'il a reçu pendant les vingt-deux mois de son existence 27,500 malades, dont 9,460 sont sortis entièrement guéris, 13,000 ont été évacués sur France ou sur d'autres hôpitaux, et 5,040 sont morts.

Depuis le 21 mai 1853, l'hôtel de l'ambassade russe à Péra était resté fermé. A cette date remonte le brusque départ du prince Menchikof. Tandis que les officiers et les soldats français et russes en-

combraient nos hôpitaux de Constantinople, les portes de ce palais, assez vaste pour recevoir 400 malades, restaient impitoyablement closes. 30,000 hommes, dont 22,000 de la garde, étaient réunis dans les camps de Maslak pour renforcer l'armée de Crimée, ils subissaient de nombreuses attaques de choléra qui jetaient de nouveaux malades dans nos établissemens. Après les nombreux et sanglans combats du mois d'avril et du 1er mai 1855, après ce grand et terrible duel d'artillerie qui nous avait livré d'importans travaux de défense, on se décida à loger dans l'hôtel de l'ambassade les officiers blessés, français et russes. On transporta soigneusement tout le mobilier dans des bâtimens réservés. M. Lelouis, médecin-major d'un mérite incontestable, soignait les blessés avec un rare dévouement. Cependant cet hôpital ne tarda pas à présenter des traces d'infection. Les plaies se recouvrirent de gangrène et de pourriture d'hôpital. Plus tard, le typhus importé de Crimée s'y propagea d'un lit à l'autre. Quand la paix fut signée, le gouvernement français a dépensé de fortes sommes pour remettre ce palais en bon état; on le rendit beaucoup plus beau qu'on ne l'avait pris, on répara même des dégradations antérieures.

Les sœurs de charité avaient ouvert dès le début de la campagne près du faubourg de Péra un hôpital particulier qui ne tarda pas à être fort recherché par les officiers. Chaque malade recevait dans une chambre où il était seul des soins affectueux et intelligens. Il pouvait s'y faire soigner par un médecin militaire de son choix. Cette tolérance a été fort appréciée; l'hôpital des sœurs ne désemplissait pas.

Parmi les soldats français reçus dans les hôpitaux de Péra, plusieurs avaient été blessés à la suite des rixes si fréquentes dans les rues de ce faubourg, dont la population hétérogène, bien différente de celle du quartier musulman de Stamboul, renferme un grand nombre de repris de justice de tous pays. A Péra, les crimes se commettaient en plein jour et restaient impunis. On assassinait au milieu de la rue, et chacun suivait son chemin comme s'il n'avait rien vu. A la requête du général de division Larchey, commandant supérieur à Constantinople, l'ambassadeur de France, M. Thouvenel, obtint l'autorisation de créer à Péra une police française. Nos gendarmes ont rendu là les services les plus signalés. Ils parvenaient à arrêter les malfaiteurs; mais alors une nouvelle difficulté se présentait : ces misérables étaient réclamés par les chancelleries de leur pays, qui, sous prétexte de les juger, leur rendaient la liberté. On finit toutefois par s'entendre et par arriver à une sécurité relative assez satisfaisante.

A l'époque où l'on convertissait l'hôtel de l'ambassade russe à Péra

en hôpital, on touchait aux combats les plus meurtriers de la campagne, et quelques mois plus tard la prise de Sébastopol semblait mettre un terme à la guerre de Crimée; mais la tâche du corps médical était loin d'être remplie, et si le nombre des blessés était moins considérable, celui des malades augmenta bientôt, sous la double influence du scorbut et du typhus, dans des proportions qui éveillèrent la plus vive sollicitude. Alors, comme au début même de la campagne, le gouvernement turc se montrait heureusement animé des dispositions les plus propres à favoriser les efforts de l'administration française. Contrairement à toutes les traditions, le sultan venait d'assister à un bal somptueux donné par l'ambassadeur de France. Des troupes ottomanes et françaises avaient fraternellement formé la haie sur son passage; des salves d'artillerie annoncèrent son entrée dans le palais de l'ambassade. Abdul-Medjid fut introduit d'abord dans un élégant salon réservé où j'eus l'honneur de lui être présenté. Il me parla avec un vif intérêt du corps d'armée turc que j'avais visité à Eupatoria, de la santé de ses soldats et des nôtres, et m'engagea à visiter les hôpitaux militaires ottomans de Constantinople, sur le compte desquels il voulait avoir mon opinion. Le sultan comprend le français, il le parle même purement, mais avec une réserve timide; aussi son ministre des affaires étrangères, Fuad-Pacha, qui a fait des études médicales à Paris, s'empressait-il de traduire sa pensée dès que sa parole hésitait. Sa physionomie, naturellement un peu morne et rêveuse, s'anime pendant la conversation, et prend tout à coup une remarquable expression de finesse et de bienveillance. Il fit son entrée dans le bal au milieu de tous les hauts fonctionnaires de son empire couverts de broderies en or et de croix en brillans. Son costume était d'une riche simplicité : une calotte de feutre rouge sans ornemens, un petit manteau noir, à collet droit, ruisselant de gros diamans, avec la tunique européenne et le grand-cordon de la Légion d'honneur. Le parti des vieux Turcs s'émut vivement à cette occasion; dans leurs alarmes, ils allaient jusqu'à penser que le sultan, en recevant le grand-cordon de la Légion d'honneur, se convertissait au christianisme. Pour les tranquilliser, il fallut leur démontrer que l'étoile de la Légion d'honneur est composée de cinq branches et non pas de quatre, comme le signe du chrétien.

Le sultan s'avança gravement et à pas comptés dans la salle du bal, promenant à droite et à gauche un regard calme, impassible, presque distrait, quoiqu'il assistât pour la première fois de sa vie à une semblable fête. Il prit place sur un siége réservé, d'où il parut suivre avec quelque intérêt les plaisirs de la danse. Je ne sais quelle impression Abdul-Medjid ressentit de cette exhibition de jolies femmes

et de brillantes toilettes; mais je doute que cette impression ait été bien favorable à l'émancipation des femmes en Turquie. Il se retira au bout d'une heure avec le même cérémonial. J'avais remarqué que les assistans s'écartaient respectueusement de sa personne; j'appris que ce n'était pas seulement par déférence, mais à cause de l'éloignement que lui inspire le contact de l'homme, et qui s'expliquerait par le souvenir des désastreuses épidémies si fréquentes en Orient. Le sultan quitte pour ne plus le remettre le vêtement qu'un homme a touché. On sait qu'il est servi exclusivement par les femmes de son harem. Il n'adresse jamais la parole à personne en public; une ou deux fois, au grand étonnement des musulmans, il a dérogé à cette habitude traditionnelle en faveur du général Larchey. Il arrête son regard plus ou moins longtemps sur la personne qu'il rencontre, selon le degré d'estime qu'il veut témoigner. Il y a dans ce langage muet du *padishah* des nuances de sentimens intimes et de réserve que la parole ne saurait exprimer. J'ai pu les saisir parfaitement pendant le défilé des hauts fonctionnaires de l'empire devant le sultan le jour de la cérémonie du *beiram,* ou baise-pied. Le défilé dura plus d'une heure; le regard d'Abdul-Medjid ne se porta pas sur plus de vingt personnes. Je remarquai qu'on ne faisait que le simulacre du baise-pied, et chaque fois que par un hommage indiscret on touchait le sultan, un geste léger témoignait de la subite et désagréable impression qui était venue troubler la rêverie du souverain.

III.

Les loisirs qui marquèrent pour nous le commencement de l'hiver de 1856 furent bien courts. L'attention du corps médical dut bientôt, je l'ai dit, se porter sur deux graves épidémies, — le scorbut et le typhus, — qui sévirent avec une cruelle intensité.

En Crimée, comme partout ailleurs, le scorbut a été déterminé par des causes débilitantes : une nourriture trop uniforme, composée souvent de viande salée et d'une quantité insuffisante de légumes frais, la malpropreté du corps, les fatigues, la nostalgie, les émanations putrides, et surtout le froid humide et rigoureux de l'hiver. La première période du scorbut est caractérisée par une altération du sang et de la constitution, mais sans symptômes extérieurs locaux très apparens. Une disposition générale aux hémorrhagies, une grande lassitude musculaire, des douleurs profondes, notamment vers les pieds, douleurs que des médecins ont prises à tort pour une maladie spécifique appelée *acrodymie,* le ralentissement du pouls, la diminution de l'appétit, une décoloration notable de la peau, une dilatation remarquable des pupilles, tels

sont les symptômes de cette première phase de la maladie. Les soldats étaient rarement envoyés aux hôpitaux pendant cette période, mais presque tous les hommes admis pour d'autres maladies avaient en même temps le scorbut à ce premier degré. A la deuxième période, les gencives se gonflent, se ramollissent, s'ulcèrent, répandent une odeur infecte et nuisible : une sœur de charité est morte d'une angine gangreneuse pour avoir respiré l'haleine d'un scorbutique dont elle avait touché, à l'aide d'un pinceau imbibé d'acide chlorhydrique, les gencives ulcérées. Les dents deviennent mobiles, plus saillantes; les extrémités inférieures s'infiltrent, présentent des taches livides, des épanchemens sanguins étendus, surtout à la partie interne, des engorgemens séreux considérables. Les muscles, privés d'élasticité, sont durs et comme ligneux; le patient ne peut plus marcher. Dans la troisième période, les ulcères grisâtres des gencives gagnent les autres parties de la bouche; parfois ils perforent les joues sous la forme de plaques gangreneuses, dont les glandes parotides sont principalement le siége. Ils rongent entièrement les amygdales et déterminent la carie des os maxillaires. Des hémorrhagies ont lieu par la bouche, le nez, les voies urinaires et intestinales; le pouls devient extrêmement faible, l'amaigrissement et le ramollissement des tissus font des progrès; enfin la cachexie séreuse scorbutique se termine assez souvent par une asphyxie déterminée à la suite d'un œdème de la glotte et de l'épiglotte, qui empêche l'air d'arriver dans les poumons. Souvent aussi des congestions se forment dans les viscères, qu'on trouve après la mort infiltrés d'un sang décoloré et très appauvri.

Le scorbut a régné sous forme épidémique, et s'est rarement présenté sans être compliqué d'une diarrhée ancienne, d'une fièvre intermittente et rémittente, d'une bronchite, d'une pneumonie, etc. Ces complications ont été les causes les plus directes de la mortalité qu'a produite le scorbut. Le traitement à suivre est hygiénique bien plutôt que thérapeutique. En quittant la Crimée, les scorbutiques échappaient aux influences occasionnelles. A Constantinople et surtout en France, le régime des alimens frais, prudemment ingérés, suffisait presque toujours pour opérer la guérison, quand la maladie était simple et sans complication.

Les troupes ottomanes campées à Eupatoria envoyaient chaque mois à Varna un millier de scorbutiques, les plus gravement atteints; un court séjour dans un lieu où abondaient les légumes frais rétablissait leur santé. Pour appliquer ce remède souverain aux scorbutiques de notre armée, il n'eût fallu que découvrir une île propice dans l'Archipel et obtenir l'autorisation de nous y installer. Mételin semblait réunir les conditions requises, et dès les premiers jours

de décembre 1855 je m'y rendis avec MM. de Courville, capitaine du génie, et Quesnoy, médecin-major, sur le bateau à vapeur *l'Ajaccio*, uniquement affecté au service personnel de l'ambassadeur de France, et que M. Thouvenel voulut bien mettre à ma disposition. M. Laurent, capitaine du navire, nous fit arriver, malgré le mauvais temps, en trente-six heures à l'île de Mételin. Le consul de France, M. Didier, nous procura des chevaux, amenés par des *cavas* ou coureurs. Ces cavas suivent le cavalier et ne sont jamais distancés par lui, quelle que soit l'allure du cheval. Peiné de voir mon cavas courir à mes côtés par des chemins pierreux, je partis à fond de train, pour le laisser en arrière. Je fus fort surpris de le voir arriver avant moi, tout prêt à me tenir l'étrier pour m'aider à descendre.

Mételin, l'une des plus grandes îles de l'Archipel, est l'ancienne Lesbos, si renommée pour ses vins et ses courtisanes. Elle se trouve à mi-chemin entre Smyrne et les Dardanelles; elle a la forme d'un triangle; les angles se terminent par autant de caps : au nord le cap Mativa, à l'ouest le cap Sigri, à l'est le cap Sainte-Marie. La circonférence de l'île est d'environ quarante lieues, la longueur de seize lieues sur douze de largeur. Le sol, très accidenté, est exempt de marécages. Les plus hautes montagnes sont à la partie ouest de l'île : le mont Ordinus, que l'on découvre de quinze ou vingt lieues, et le mont Saint-Hélie, à l'extrémité orientale de la côte sud, forment de hauts plateaux couronnés par le mont Olympe, dont la hauteur est de 3,080 pieds anglais.

Outre divers mouillages, l'île possède trois excellens ports sur le côté sud : le port Langan, le plus grand des trois; le port Sigri; enfin le port Olivier, l'un des plus importans de l'Archipel. Le port Olivier n'est qu'à six kilomètres de la ville de Mételin; il s'avance à six lieues dans les terres sur une largeur de six kilomètres. De hautes montagnes l'encadrent entièrement et l'abritent contre la violence des vents. Les oliviers dont elles sont couvertes forment au-dessus du port une magnifique couronne, et lui ont donné son nom. Le port Olivier pourrait contenir aisément une flotte de cent vaisseaux. On y entre par les vents du sud, on n'en peut sortir que par les vents du nord. Un bateau à vapeur remorqueur ferait disparaître cet inconvénient. Les montagnes situées à l'ouest sont garnies de pins et de sapins de grande dimension, dont le bois alimente des chantiers de construction pour d'assez forts navires de commerce. Une douzaine de beaux villages sont assis sur la croupe adoucie des monts. Au fond du port existe un établissement d'eaux thermales légèrement salines, à 24 degrés Réaumur, appelé Quindros, possédant deux piscines de marbre assez spacieuses pour contenir en-

semble une centaine de baigneurs. Ces eaux, qui jouissent dans le pays d'une grande réputation, pouvaient être utilisées pour nos malades; elles auraient été sans doute efficaces contre les indurations et les douleurs de membres que laisse le scorbut.

Le sultan perçoit le dixième de la valeur de tous les produits de l'île. Mételin en 1850 a exporté 300,000 quintaux d'huile d'olive, mais l'hiver rigoureux de 1851 a attaqué les arbres, et la production a été momentanément réduite à 100,000 quintaux. L'île compte de nombreuses plantations de mûriers, et exporte chaque année environ 100,000 kilogrammes de soie. La production du blé est insuffisante pour les besoins des insulaires. Les moutons sont très nombreux; la chair en est excellente et se vend au détail 70 c. le kilogramme; la laine brute vaut 35 fr. les 55 kilogr. Les bœufs sont conservés pour le labour : ceux qui servent à la nourriture sont importés d'Asie, dont la côte n'est distante que de 16 kilomètres. Les chevaux sont très petits et semblables aux chevaux corses. Le lait de vache est rare, mais celui de chèvre afflue pendant dix mois de l'année, et on en fait de très bons fromages. Les légumes frais sont en grande quantité et à très bas prix; j'ai vu vendre 5 cent. des choux qui, en Crimée, coûtaient 2 fr. 50 c. Les pommes de terre sont de très bonne qualité. Les oranges, les citrons abondent. Les poissons, dorades, mulets, homards, sont à très bon marché. Le vin est chaud, généreux, aromatisé avec des plantes labiées, ce qui à mon sens en affaiblit les qualités. De riches mines d'antimoine sont, dit-on, en voie d'exploitation; de belles carrières de marbre et même de charbon de terre, découvertes à Policnity, ne sont pas encore exploitées.

Le chiffre de la population, évaluée à 70,000 âmes, comprend 20,000 Turcs, dont 10 ou 12,000 vivent dans la ville; le reste des habitans, presque tous d'origine grecque, est réparti dans 74 villages bien bâtis, où tout respire l'aisance. Le climat de l'île est très salubre, doux et tempéré : l'oranger y croît en pleine terre. Les maladies sont rares; la fièvre intermittente est, pour ainsi dire, inconnue. Les hommes arrivent à un âge fort avancé. Les eaux sont abondantes et d'excellente qualité. Mételin est réputée pour sa grande salubrité; aussi beaucoup de malades des îles de l'Archipel y vont-ils passer leur convalescence.

Un hôpital de convalescens aurait été heureusement placé dans cette contrée privilégiée. La ville de Mételin est dominée par une grande citadelle. Cette citadelle, construite par les Génois en belles pierres de taille, s'avance comme un promontoire, et s'élève sur des étages de batteries superposées à une hauteur de 80 mètres au-dessus du niveau de la mer, d'où elle semble sortir tout d'une pièce. Cette forteresse renferme un grand nombre de magasins, les uns

vides, les autres remplis de vieux affûts. Elle n'est plus occupée que par 400 indigènes. Il aurait été facile de disposer pour le service des malades un certain nombre de ces magasins et quelques maisons non habitées que les Turcs construisirent par mesure de sûreté en 1820, à l'époque de la guerre de l'indépendance grecque; on aurait pu loger ainsi 300 convalescens. Il se trouvait encore d'autres bâtimens dont on pouvait tirer parti. A 100 mètres derrière la citadelle, on rencontre, sur un point culminant, une caserne turque dont il aurait suffi de blanchir les murs intérieurs en augmentant le nombre des fenêtres. A l'ouest de la ville, au milieu de beaux jardins potagers, s'élève l'école de la communauté grecque; les salles sont très spacieuses et très propres. Le *conak* Moharem-Bey et la maison Métaxa étaient deux vastes palais turcs immédiatement disponibles et en parfait état de conservation. Le pacha m'offrit même le palais de l'ancien gouverneur; mais il tombait en ruines et ne pouvait être habité sans danger. Il m'offrit aussi sa maison de campagne, située à 10 kilomètres environ au sud de la ville, sur le bord de la mer, à côté d'un petit débarcadère. Je m'y rendis à cheval en longeant la côte, et je traversai une magnifique forêt d'oliviers, au centre de laquelle s'élèvent une foule de coquettes villas. En somme, ma visite aux divers établissemens de l'île qu'on aurait pu convertir en hôpitaux me laissa cette conviction, qu'il eût été aisé de loger immédiatement à Mételin 785 convalescens dans cinq bâtimens isolés les uns des autres, il est vrai, mais groupés dans un cercle de 5 ou 600 mètres. Sans doute ce morcellement rendait impossible la création d'un hôpital de convalescens tel que l'entendent les traditions classiques; mais ces traditions ne me semblaient pas bien impérieuses dès qu'il s'agissait de convalescens auxquels la liberté, le mouvement, la promenade au grand air étaient nécessaires. Il suffisait de créer des dépôts de convalescens organisés et vivant comme les compagnies d'un régiment. On pouvait en outre installer à peu de frais deux établissemens sous tentes contenant chacun 2,000 scorbutiques, l'un dans la maison de campagne du bey, l'autre près des eaux thermales de Quindros.

Un savant médecin établi dans l'île, M. Bargigli, nous prêta, dans cette exploration, un concours empressé et précieux. Le gouverneur de Mételin, Ismaël-Pacha, me disait : « Dépêchez-vous, car les Anglais ont déjà envoyé une commission pour explorer l'île; sans doute ils ne tarderont pas à venir. » Et il ajoutait gracieusement : « J'aime mieux voir ici les Français que les Anglais. » De son côté, M. Thouvenel avait obtenu du sultan l'autorisation de donner immédiatement suite à nos projets; malheureusement les retards, les difficultés, puis la signature de la paix, empêchèrent d'installer à Mételin un hôpital et des campemens où des milliers de scorbutiques auraient

rapidement recouvré la santé, et n'auraient pas fourni plus tard au typhus un contingent trop considérable.

Je viens de nommer la seconde et la plus terrible des épidémies que nous eûmes à combattre en 1856. On avait observé et on connaissait depuis longtemps une maladie qui se développe spécialement parmi des populations agglomérées dans des enceintes fermées et soumises à l'action d'influences miasmatiques. On l'appelait la maladie des camps, des prisons, des vaisseaux, des hôpitaux, la fièvre de Hongrie, de Naples, le typhus contagieux de Mayence. On lui assignait comme principaux caractères la stupeur avec délire, une éruption à la surface du corps, la faculté de se transmettre d'un individu affecté à un individu sain et bien portant. Les apparitions que depuis trente années ce mal a faites dans le duché de Posen, à Reims, à Philadelphie, à Édimbourg, au bagne de Toulon, et en 1854 dans les prisons de Strasbourg, avaient heureusement été trop rapides et trop restreintes pour permettre de bien saisir les différences qui le séparent de la fièvre typhoïde, si attentivement étudiée de nos jours. Le typhus de Crimée a résolu la question d'identité ou de non-identité entre les deux affections; il n'est plus possible de les confondre, bien qu'elles aient plus d'un lien de parenté et une apparente communauté d'origine (1). On s'accorde généralement à reconnaître que le typhus a pour cause une intoxication miasmatique animale, résultant soit d'une trop grande agglomération d'hommes renfermés, soit de la décomposition putride de détritus animaux. En conséquence, cette maladie se déclare sur les vaisseaux, dans les casernes, les camps, les prisons, les hôpitaux, les ambulances peuplées de blessés, dont les plaies sont la source d'abondantes suppurations. Elle se montre dans les villes assiégées, dans certaines localités infectées par des cadavres d'animaux ou d'hommes laissés sans sépulture. Il y a cette différence entre les deux maladies, que la misère est la cause essentielle du typhus, et qu'elle n'est guère qu'une cause accidentelle de la fièvre typhoïde (2).

La contagion, encore très contestable pour cette dernière affection, ne l'est pas pour l'autre. Nous avons vu, notamment dans le service de M. le médecin-major Lallemand, le typhus se propager de lit en lit

(1) Voyez le mémoire publié le 2 juin 1856 dans les comptes-rendus de l'Académie des Sciences. Les observations que j'ai réunies dans ce mémoire ont été reproduites depuis par des écrivains qui ont oublié de dire où ils les ont puisées. Je ne m'en plains pas, ils m'ont du moins aidé à propager la vérité.

(2) Les auteurs s'accordent sur la non-récidive de la fièvre typhoïde. Deux médecins, MM. Lardy et Laval, ont succombé au typhus, bien qu'ils eussent eu quatre ou cinq ans auparavant la fièvre typhoïde, dont on a pu retrouver les traces dans la cicatrice d'ulcères intestinaux. C'est encore là une preuve de la non-identité du typhus et de la fièvre typhoïde.

dans les salles, se transmettre par voisinage et donner la mort à des malades qui n'avaient auparavant que de légères affections. D'autres fois, comme dans l'ambulance de la 1re division du 3e corps, le typhus a atteint presque tout le personnel hospitalier : 15 médecins sur 16 ont été attaqués; il n'est pas resté un seul infirmier valide. Le mot contagion, quand on l'emploie à propos de typhus, doit cependant être expliqué. Le typhus, né spontanément sous l'influence de certaines causes, ne se transmet pas par contact d'un malade à un individu sain, mais bien par infection, c'est-à-dire par l'air chargé de l'élément typhique. Le miasme morbifère exhalé de la surface des malades ou des détritus animaux infecte l'homme qui le respire, et une fois absorbé pendant un temps plus ou moins long, appelé période d'incubation, il prépare l'organisme à devenir malade.

Le typhus diffère sur un point de la plupart des maladies épidémiques telles que la variole, la scarlatine, la rougeole, la suette, le choléra, etc. Celles-ci tiennent à des conditions encore mal déterminées de l'atmosphère; le médecin ne possède aucun moyen d'en empêcher l'invasion. Les causes du typhus au contraire sont connues, à tel point qu'on pourrait faire naître et cesser à volonté l'influence typhique. Une autre différence à signaler entre le typhus et les maladies épidémiques ordinaires, c'est que celles-ci n'ont qu'une durée passagère, tandis que le typhus persiste et étend indéfiniment ses ravages tant que, par de sages mesures, on ne s'en est pas rendu maître.

Le typhus éclate plus ou moins vite selon l'intensité de l'infection et la résistance de l'organisme. Chaque malade dégage des émanations dangereuses. Quand les salles sont pleines, quand le nombre des cas de typhus primitif ou contracté augmente, le foyer épidémique acquiert une plus grande énergie, et ses manifestations irradient sur tout le personnel hospitalier. C'est ainsi que les sœurs, les aumôniers, les médecins, les infirmiers, ont été si cruellement frappés pendant la guerre d'Orient. Nous avons vu quelques médecins, moins prédisposés, doués d'une plus grande force de réaction ou d'élimination du miasme absorbé, subir l'influence épidémique d'une façon peu marquée, mais réelle. Chaque fois que le foyer d'infection avait augmenté dans l'hôpital par l'accroissement du chiffre des typhiques, ils étaient pris de céphalalgie, d'insomnie; la langue se desséchait, la physionomie prenait un aspect typhoïde. Ces accidens duraient trois ou quatre jours, puis le voile typhique se déchirait. Ils revenaient à l'état de santé; quelquefois aussi l'état morbide persistait, et presque toujours alors l'issue était fatale.

La marche du typhus de Crimée a été moins uniforme et moins régulière que celle du typhus si bien décrit par Hildenbrand, un des

plus célèbres médecins de l'école de Vienne (1). L'irrégularité du typhus de Crimée tient à diverses complications, principalement au scorbut, à la dyssenterie, aux fièvres intermittentes. C'est à partir du 1er janvier 1856 que le typhus, qui l'année précédente avait commencé à poindre, prit de grands développemens. Dans les derniers jours du siége de Sébastopol, la pourriture d'hôpital, ce typhus des plaies, avait fait de grands ravages. Le scorbut, déjà signalé par Franck comme précurseur du typhus, avait pris d'énormes proportions. Pour éclater, le typhus contagieux n'attendait que la concentration et l'accumulation amenées par la rigueur de l'hiver. Les soldats, entassés dans leurs tentes hermétiquement fermées, dont le sol était humide et imprégné d'impuretés, subirent fatalement l'empoisonnement par le miasme organique. D'autre part, les excitations si énergiques dans lesquelles ils puisaient une grande force de résistance au typhus étaient tombées avec Sébastopol, et ils se voyaient livrés à l'épidémie privés du secours de ces puissantes réactions morales.

Le typhus de Hildenbrand aurait pu se montrer avec le caractère régulier que lui assigne cet auteur, sinon sur des soldats épuisés et déjà en proie à d'autres maladies, au moins sur les médecins, sur les aumôniers et sur tout le personnel hospitalier de Constantinople, dont la constitution n'était pas altérée. Ici encore l'irrégularité a été la règle, et les huit périodes décrites par Hildenbrand n'ont peut-être pas été observées une seule fois. L'état prodromal (lassitude, sommeil non réparateur, douleurs lombaires, horripilations, tension douloureuse de la tête, vertiges), si commun dans la fièvre typhoïde, a souvent manqué. Presque toujours le typhus débute par un frisson et par la période inflammatoire qu'indiquent, — outre un état catharral plus ou moins prononcé des yeux, des fosses nasales et des bronches, — une forte céphalalgie frontale vertigineuse comme dans l'ivresse, la stupeur, une grande prostration des forces, une soif intense, et souvent un état saburral des voies digestives, un délire calme ou furieux. La peau, devenue brûlante, se couvre, après deux ou trois jours, d'une sorte d'éruption qui n'a manqué que chez les sujets trop épuisés, et qui diffère essentiellement de celle de la fièvre typhoïde. Cette éruption se montre au tronc et aux membres par groupes irréguliers de taches arrondies d'un rouge foncé, sans relief, moins grandes qu'une lentille, ne disparaissant point par la pression, et qu'il n'était pas possible de confondre avec les taches de la fièvre typhoïde. La continuité de la fièvre, avec 100 ou 130 pulsations, a été souvent interrompue par un et plus rarement par deux

(1) Dans son traité sur le *typhus contagieux*, publié à Vienne en 1810 et traduit en français l'année suivante par M. Gasc, inspecteur du service de santé des armées.

paroxysmes réguliers en 24 heures, paroxysmes assez semblables à des accès de fièvre rémittente, et qui ont donné au typhus de Crimée un cachet particulier. Le ventre était souple, sans douleur, sans météorisme, sans ce gargouillement dans la fosse iliaque droite, qui est le caractère propre de la fièvre typhoïde. La constipation a presque toujours remplacé le flux intestinal de la fièvre typhoïde, quand la dyssenterie n'existait pas déjà avant l'invasion du typhus. Après la période inflammatoire, qui durait cinq ou six jours, survenait la période nerveuse, marquée par les phénomènes ataxiques ou adynamiques et souvent par un mélange des deux sortes de phénomènes. La période nerveuse ne durait que quatre ou cinq jours, elle était peu prononcée quand la convalescence devait être franche.

Le typhus traversait quelquefois ces trois périodes avec une effrayante rapidité. La mort survenait souvent le troisième jour, même le deuxième ou le premier. Le typhus était alors réellement foudroyant. Rarement il persistait au-delà de quinze jours à moins de complications, telles que des congestions organiques de l'une des trois cavités splanchniques (tête, poitrine et abdomen). Le retour à la santé avait presque toujours lieu dans les douze premiers jours. Le malade passait tout à coup de la mort à la vie. Le voile typhique de la face se soulevait et disparaissait; le regard devenait franc et intelligent, l'appétit se prononçait et devenait impérieux; les forces revenaient avec une grande rapidité. Toutefois l'intelligence conservait encore le stigmate du typhus, comme l'attestaient des rêves bruyans pendant la nuit, et, dans le jour, le délire sur quelques points, bien que le raisonnement fût juste sur le reste. Un affaiblissement de l'ouïe et de la vue, une perte plus ou moins complète de la mémoire, persistaient encore assez longtemps; toutefois on ne remarquait pas, comme dans la fièvre typhoïde, la chute des cheveux. Ces heureux changemens étaient souvent précédés de saignemens par le nez, de sueurs, d'urines critiques, et quelquefois d'inflammation des glandes parotides. On le voit, la convalescence, qui est si lente et si difficile à diriger dans la fièvre typhoïde, marche rapidement dans le typhus. Les écarts de régime sont peu redoutables, ce qui s'explique par l'absence de cette lésion des follicules intestinaux et de cet engorgement des glandes mésentériques, dont la constance est l'un des principaux caractères de la fièvre typhoïde, et que l'autopsie pratiquée sur des centaines de cadavres n'a jamais découverts dans nos hôpitaux d'Orient.

Pour guérir le typhus, il faut avant tout de l'air pur, sans cesse renouvelé; il faut soustraire le malade aux causes de l'infection, aérer la chambre, y faire de fréquentes fumigations aromatiques et chlorurées, respecter la période inflammatoire comme un effort su-

prême de la nature pour chasser au dehors le poison miasmatique par une poussée exanthémateuse; il faut ne saigner que si le sujet est très fort, s'il y a menace d'apoplexie cérébrale, préférer le plus souvent à une saignée générale, remède dont on doit être fort sobre, quelques sangsues derrière les oreilles ou quelques ventouses entre les épaules, recourir aux mêmes moyens quand la petitesse du pouls trahit l'oppression des forces vitales, lesquelles se relèvent après une déplétion sanguine modérée. Quand dès le début, comme dans le typhus de Crimée, il y a des paroxysmes rémittens, il est bon de les couper par quelques doses de sulfate de quinine. Ainsi est rétablie la continuité de la fièvre, qui tombe alors d'elle-même après quelques jours, quand elle n'est pas entretenue par une congestion organique déterminée par les premiers accès. Cette complication a fréquemment lieu quand on n'a pas soin d'anéantir tout d'abord les paroxysmes, c'est-à-dire les redoublemens de fièvre. Au début du typhus, un éméto-cathartique est bienfaisant, surtout quand il existe quelque embarras gastro-intestinal. On donne des boissons mucilagineuses ou acidulées et même de l'eau vineuse. Dans la période nerveuse, on a recours aux remèdes usités contre l'ataxie et l'adynamie. Dans ce dernier cas, les toniques tels que les vins de Malaga et de Porto hâtent beaucoup la guérison.

Tel est l'exposé rapide du traitement qui a donné les résultats les plus avantageux à l'armée d'Orient, et auquel se sont ralliés les praticiens les plus expérimentés, tels que M. Cazalas, qui a préconisé l'un des premiers le sulfate de quinine pour régulariser la période inflammatoire et la débarrasser de l'élément palustre, dont l'influence sur les malades de Crimée a été très marquée. En résumé, le typhus a révélé sa nature propre par son caractère infectieux, sa transmissibilité facile, la rapidité de sa marche, l'ensemble de ses symptômes et l'absence de lésions anatomiques.

On peut chercher encore des éclaircissemens sur les affections typhiques dans la comparaison du typhus de Crimée avec les épidémies du même genre qui ont affligé les populations et les armées à d'autres époques. Sans doute il n'y a pas ressemblance absolue, car les manifestations épidémiques d'une même maladie varient, comme on sait, suivant les temps, les lieux et les peuples; mais on a retrouvé dans le typhus de Crimée la putridité et la destruction rapide des forces signalées dans le typhus de Mayence, le délire, la stupeur, l'exanthème rosé décrits par Hildenbrand, etc. Si le typhus de Crimée n'a pas été très grave, comparé aux désastreuses épidémies de Mayence et de Torgau, nous l'expliquons par les conditions dans lesquelles s'est trouvée notre armée : une hygiène meilleure, la rapidité des soins donnés aux malades, la facilité et le grand nombre des

moyens de transport, la multiplication des établissemens hospitaliers, enfin un état moral et des ressources matérielles qui n'existaient pas pendant les campagnes de 1812 et 1814.

L'apparition du typhus contagieux fut la plus terrible épreuve qu'eut à subir l'armée d'Orient. A Constantinople, l'accumulation des malades dans l'hôpital de Daoud-Pacha le fit éclater brusquement; les autres hôpitaux furent successivement atteints, et l'influence s'étendit même au dépôt de convalescens de Maslak, épargné pendant les premiers jours. Bientôt les typhiques comptèrent pour un cinquième dans la population hospitalière. Le nombre des morts s'accroissait rapidement. La progression était la même sous Sébastopol. Pendant le mois de février, le chiffre total des malades s'éleva en Crimée à 19,648, dont 2,400 morts, et 8,738 évacués sur Constantinople; pendant le même mois, ce chiffre s'éleva dans les hôpitaux de Constantinople à 20,088, dont 2,527 morts, 649 évacués sur Gallipoli et Nagara, 3,617 évacués sur France. On parle avec effroi de la peste d'Égypte en 1792. « D'après les renseignemens les plus exacts, dit l'illustre Desgenettes dans son *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, l'armée a perdu en Syrie, par l'épidémie, environ 700 hommes. » Notre typhus faisait des ravages bien autrement désastreux.

Il s'agissait de déployer des mesures énergiques, sans quoi la mortalité eût été sans limites. Les principaux remèdes étaient l'isolement et l'aération des malades. J'insistai vivement auprès de l'intendant militaire pour qu'on plaçât les typhiques dans des salles spéciales, où l'on pût distribuer l'air libéralement. C'était en même temps soustraire les autres malades aux dangers de la contagion. Il fallait aussi créer de nouveaux hôpitaux sous baraques pour empêcher l'encombrement (1), trouver 5,000 places et pouvoir loger dans chaque baraque des camps de Maslak quatre typhiques seulement au lieu de huit malades ordinaires. Nos alliés, les Anglais, nous of-

(1) Les médecins et les administrateurs s'entendent difficilement sur le mot *encombrement*. Ceux-ci ne voient que l'application des règlemens en vigueur. Tant qu'un hôpital, fixé à 1,500 malades par exemple, ne dépasse pas ce chiffre, et surtout si chaque malade a 20 mètres cubes d'air à respirer, il n'y a pas encombrement. Pour le médecin, l'encombrement existe dès qu'il se révèle par l'aggravation des maladies dans le milieu contaminé d'un hôpital et par une mortalité plus considérable. A partir de ce moment, il a le devoir de conseiller la réduction du nombre des malades et la désinfection des salles. En campagne, dès qu'un soldat est convalescent, il est évacué pour faire place à un autre plus malade. Les lits ne sont jamais vides, ni le jour ni la nuit. Chaque malade est un foyer d'émanations méphitiques; on conçoit que l'encombrement se produit rapidement. En temps de paix, un hôpital de 1,500 malades n'a guère que 1,000 lits toujours occupés en même temps. Il y a un tiers de convalescens qui, allant le jour se promener dans les cours ou dans les jardins, font bénéficier les autres malades des 20 mètres cubes d'air qui leur sont alloués dans les salles.

frirent des ressources de toute nature en personnel et en matériel. Le général Storks nous proposait d'aller installer dans un de nos camps un hôpital complet pour 1,000 malades, de nourrir même et de traiter ces malades, si on le désirait. « Quoi que nous fassions, disait-il, nous ne nous acquitterons jamais de ce que les Français ont fait pour nous l'an dernier. » Heureusement nous étions très abondamment pourvus en matériel, et l'intendant-général apporta immédiatement dans le régime alimentaire des changemens salutaires. Ce qu'il fallait, c'était l'espace, l'air pur. Je pressai l'installation des baraques. Il y avait à ce sujet des conférences sous la présidence du général Larchey, et il était résolu qu'on séparerait les malades, qu'on accroîtrait le nombre et l'étendue des hôpitaux; mais malgré mes instances on n'arrivait pas à créer assez de places pour un nombre de typhiques toujours croissant.

La population de Constantinople fut préservée du typhus et ne témoigna aucune inquiétude; elle s'est ainsi montrée plus sage que nos populations du midi de la France, qui s'alarmèrent outre mesure de l'importation du fléau par les typhiques évacués sur Marseille et Toulon. Cependant les ravages du typhus sur la flotte étaient considérables, et menaçaient d'interrompre forcément le service des transports. Il mourait 200 soldats par jour entre la Crimée et Constantinople. Les matelots tombaient victimes de la contagion, et entraient aux hôpitaux avec ceux qu'ils amenaient. Le mal pouvait croître indéfiniment; nous étions menacés d'un véritable et affreux désastre. Il fallait aviser, agir promptement, sous peine d'être bientôt réduit à l'impuissance; il y allait du salut de l'armée.

Les instructions que m'avait données par écrit le ministre de la guerre avaient prévu ces momens terribles et exceptionnels : « Lorsque vous le reconnaîtrez convenable, me disait-il, ou que les circonstances l'exigeront, vous pourrez prendre la direction momentanée du service médical. » En effet, pendant toute la durée de l'épidémie, je pris la direction officielle du service de santé de l'armée; je pus ainsi imprimer à ce service plus d'ensemble et d'énergie. Je rentrai ensuite dans mes fonctions d'inspecteur, qui me plaçaient dans une sphère plus élevée comme délégué du ministre. Quelques citations des rapports qui furent adressés alors au ministre de la guerre, au général commandant à Constantinople, à l'intendant militaire, montreront dans quelle situation critique l'invasion du typhus plaça l'armée d'Orient.

« Le remède par excellence contre le typhus, le seul en quelque sorte et sans lequel les autres seraient de nul effet, c'est l'isolement, c'est le désencombrement, c'est la substitution d'un air pur et vivifiant à l'air impur et contaminé des hôpitaux, où les émanations de

tant de maladies accumulées sont devenues contagieuses. C'est de Crimée que nous vient la contagion, mais elle se développe en même temps dans nos hôpitaux. C'est une vérité qui n'est pas assez reconnue, et dont il faut se bien pénétrer. Or la contagion, nous allons à notre tour la transmettre aux navires chargés des évacuations; elle se développera en route; elle atteindra les marins des équipages, dans quelles proportions, Dieu seul le sait! Nous la sèmerons dans tous les hôpitaux qui pourront recevoir nos typhiques; nous l'importerons en France. Il faut éviter l'embarquement pour la France de tout homme atteint de typhus... Je désire visiter tous les navires en partance, pour empêcher le transport d'aucun typhique.

« Avant que l'épidémie ait atteint des proportions supérieures à nos ressources, il serait urgent de les utiliser toutes, d'ouvrir 5,000 places sous baraques, de mettre dans chaque baraque, au lieu de huit malades ordinaires, quatre malades atteints de typhus. Pour avoir ces 5,000 places disponibles, que faut-il? Si vous me permettez un conseil d'homme d'action, de médecin d'armée, je dirai : Faire transporter des matelas dans les baraques et quelques objets de literie, envoyer des caissons d'ambulance pourvus de médicamens, de linge, des ustensiles les plus indispensables, installer immédiatement de grandes infirmeries sous baraques; — tout cela exigerait-il plus de deux fois vingt-quatre heures? »

J'écrivais à la date du 28 et du 29 février 1856 : « La marche du typhus continue à être ascendante dans des proportions modérées, mais cependant notables. Il se déclare en moyenne 150 nouveaux cas par jour dans les hôpitaux de Constantinople. A Maslak, sur 420 malades, il y a 180 typhiques; à Ramis-Tchiflik, sur 700 malades, on compte 250 cas de typhus. Il y a donc dans certains hôpitaux une situation grave; il faut y apporter un prompt remède. Le remède est simple : de l'air, toujours de l'air, encore de l'air pur et renouvelé! Pour cela, il nous faut plus d'espace, il faut bien vite transporter la moitié de notre population hospitalière sous les baraques inoccupées de Maslak, y faire un grand campement, un grand bivouac. Voilà ce que je dis et écris du matin au soir... Nous avons des baraques pour loger 20,000 soldats; elles attendent une population. Hâtons-nous de les occuper. Ouvrir des baraques pour satisfaire à de nouveaux besoins, au fur et à mesure que les malades nous arrivent de la Crimée, ce n'est pas atteindre le but, c'est se laisser envahir tout doucement par les flots de la marée montante. »

Le 3 mars 1856, j'écrivais encore au ministre de la guerre : « La contagion continue ses progrès. Il en sera ainsi tant que nous ne serons pas arrivés à porter dans les baraques des camps inoccupés le tiers, sinon la moitié, de nos malades des hôpitaux. Des 5,000 places

que je réclame, j'en ai obtenu 1,000; nous avons pu ainsi opérer un peu le vide dans nos hôpitaux, et immédiatement s'est produite une diminution dans le chiffre des nouveaux cas déclarés. En effet, le 1er mars ce chiffre était tombé à 93. Malheureusement le répit n'a duré qu'un instant. De nouveaux malades évacués de l'armée sous Sébastopol sont venus encombrer nos hôpitaux, au point qu'il a fallu envahir les salles réservées aux malades les plus gravement atteints. Le chiffre des nouveaux cas a été alors le plus élevé que nous ayons encore vu, celui de 257 pendant les vingt-quatre heures. Aération et ventilation continuelles des salles, cinq fumigations par jour, deux chlorurées, trois aromatiques, dépôt sous chaque lit de typhique d'une gamelle contenant du chlorure de chaux, lessivage à fond et blanchîment des salles les unes après les autres, dépôt permanent dans les baquets d'une certaine quantité de sulfate de fer, grandes ouvertures pratiquées dans les cabinets d'aisance à l'air libre, deux lits, quand c'est possible, pour les hommes gravement atteints de typhus, et fumigations de chaque lit abandonné après vingt-quatre heures; linge lessivé à l'eau bouillante, amélioration dans le régime alimentaire, bouillon plus substantiel, vin de Bordeaux pour les plus malades : c'est par l'ensemble de ces mesures, dont je surveille tous les jours l'exécution, que nous résistons au fléau, mais en perdant chaque jour un peu de terrain. Nous en triompherons dès que nous aurons pris possession des nouveaux établissemens hospitaliers qu'on dispose dans les camps de Maslak. J'ai beaucoup de peine à détruire dans l'esprit du commandement et de l'administration une espèce de sécurité grosse de danger : on croit que le typhus, venu de Sébastopol, disparaîtra à Constantinople dès qu'il n'y sera plus importé de Crimée. Il résulterait de là qu'il n'y aurait pas trop à se préoccuper ici de l'épidémie. En attendant, la contagion se propage rapidement dans nos hôpitaux de Constantinople. Le seul moyen de l'empêcher est de transporter dans les baraques vides la moitié des malades. Qu'on le fasse, et je réponds d'arrêter ici la marche et la mortalité du typhus presque immédiatement. Je demande seulement des ambulances. Cette mesure paraît présenter de grandes difficultés d'exécution. On promet plus de places sous baraques à mesure que des besoins nouveaux se produiront. En agissant ainsi, on se laisse pousser par la nécessité, on ne la devance pas, on se trouvera un jour envahi, impuissant. Je voudrais partir avec quelques caissons et mes malades comme pour une étape, et aller établir un grand bivouac dans les camps inoccupés. »

Nuit et jour, les officiers de santé restaient auprès des typhiques; ils ne les quittaient guère que pour aller au cimetière accompagner le convoi de l'un d'eux; 46 ont péri frappés par le typhus, qu'ils

bravaient intrépidement, 82 sont morts pendant la campagne. Jamais aussi les officiers du corps de santé n'avaient trouvé une plus belle occasion de prouver leur dévouement traditionnel à la France, à l'armée qui les a toujours traités en frères, et dans les rangs de laquelle ils ont toujours été si fiers de compter (1). Le 2 mars, la population de Péra était fort attristée, je me le rappelle, à la vue de trois corbillards emportant en même temps trois médecins tombés ensemble victimes de leur abnégation. Ces lugubres pérégrinations au champ des morts brisaient l'âme; on se comptait, et on pouvait se dire : « Qui de nous recevra demain ce triste et dernier adieu? » C'était au médecin-inspecteur que revenait le plus pénible des devoirs, celui de prononcer les paroles suprêmes sur la tombe de ses malheureux camarades. Les pieuses filles de Saint-Vincent-de-Paul payèrent aussi un large tribut à la mort; 31 périrent près des malades émus et reconnaissans, à qui elles prodiguaient, sans éprouver jamais ni fatigue, ni dégoût, ni inquiétude pour elles-mêmes, des soins d'une délicatesse incomparable; 24 sont mortes du typhus. La première qu'emporta le fléau, la sœur Walbin, disait en expirant : « La seule grâce que je demande, c'est d'être enterrée avec les soldats; ils s'ennuieraient sans moi. »

Cependant, au lieu d'ouvrir de tous côtés des ambulances ou des hôpitaux sous baraques, on continuait à évacuer les malades sur France. Depuis un mois, 6,000 y avaient été transportés. La moitié des vaisseaux, au lieu de retourner en Crimée, étaient dirigés vers Marseille et Toulon, et, faute de bâtimens, la Crimée ne pouvait plus nous envoyer autant de malades. Ainsi le système restait le même : la Crimée se débarrassait sur nous, et nous sur la France. Le mal infectait les navires, se propageait parmi les marins et était porté à Marseille. Il fallait prendre une grande mesure : conserver en Crimée tous les typhiques, à l'exclusion des autres malades, qu'on enverrait à Constantinople. Je partis pour Sébastopol le 9 mars 1856. Au moment de m'embarquer, je reçus la visite du directeur des bateaux-postes des messageries impériales, M. Girette. « Le typhus, me dit-il, exerce tant de ravages sur les navires de la compagnie, infectés par de continuelles évacuations de malades, que le service des courriers va se trouver forcément interrompu dans peu de jours sur toute la ligne de Sébastopol à Marseille. » Beaucoup de matelots, des chauffeurs, des officiers commandant ces navires, étaient morts du typhus; d'autres étaient malades : M. Girette ne trouvait pas à les remplacer.

(1) La France sait apprécier tous les genres d'héroïsme; cependant les veuves des officiers de santé sont privées, par le projet de loi qui a doublé les pensions de retraite des officiers de l'armée, des avantages accordés aux veuves de ceux-ci.

A peine arrivé en Crimée, je parcourus une partie des camps et des ambulances, et le 15 mars, sans plus attendre, je fis connaître au maréchal Pélissier l'état sanitaire de l'armée. La première question que je m'étais posée est celle-ci : le typhus règne-t-il seulement dans les ambulances, ou sévit-il également dans les régimens? — Je me convainquis que le second cas n'était que trop réel, et je demandai qu'on veillât scrupuleusement à ne laisser sous la tente ni même dans les infirmeries régimentaires aucun homme atteint de typhus; quiconque en offrirait les premiers symptômes devait être envoyé aux ambulances. Le miasme humain ne devenant contagieux qu'après quelques jours de maladie et surtout à la période des sueurs critiques, cette recommandation était de la plus haute importance. Je demandai aussi qu'on changeât l'assiette de tous les camps, dont le sol était profondément imprégné d'impuretés; que, toutes les fois que le temps le permettrait, on déplaçât les tentes, ou au moins qu'on en relevât le rideau circulaire à une hauteur d'environ 80 centimètres. On empêcherait ainsi les soldats de se blottir une grande partie du jour sous des abris qu'ils tenaient hermétiquement fermés, même par le plus beau temps. Le sol des tentes, une fois sec, devait recevoir une couche de lait de chaux renouvelable, qui l'assainirait et le durcirait. Les couvertures et les effets d'habillement devaient être étalés au soleil le plus longtemps possible. Les couvertures ayant servi à des hommes atteints de typhus devaient être soumises à des fumigations chlorurées pendant plusieurs heures avant d'être réemployées. Bon nombre d'infirmeries régimentaires avaient une installation défectueuse : au lieu de deux baraques, plusieurs n'en avaient qu'une seule; le sol n'était pas toujours protégé contre l'humidité par un lit de camp ou au moins par quelques planches. Il fallait faire blanchir intérieurement les baraques à la chaux, soumettre à de fréquentes fumigations sol et parois. Quant à l'alimentation, on devait augmenter d'un sixième la ration de viande conservée et distribuer une ration quotidienne supplémentaire de vin, pour doter l'armée d'une plus grande somme de résistance aux atteintes du mal. Je conseillai encore, comme d'excellens auxiliaires d'une bonne hygiène, les exercices pris dans de sages proportions, quand le temps est beau; rien n'est si pernicieux que le repos absolu, l'oisiveté amollit le corps et l'âme. — Les 6,000 matelas distribués quatre mois auparavant par les soins de l'intendant-général étaient en partie hors de service. Il en restait tout au plus 2,500. Les baraques n'existaient guère que pour une population de 4,500 malades. Les couvertures étaient très nombreuses, mais presque toutes contaminées; les draps et les vêtemens d'hôpital manquaient, ainsi que les moyens d'un bon lessivage. Encore pour obtenir ces ressources, qui

s'épuisent vite en campagne, avait-il fallu vaincre d'immenses difficultés dans un pays dénué de tout. La conséquence était qu'il fallait ne conserver que les typhiques en Crimée, et envoyer tous les autres malades à Constantinople. La dernière décade, celle du 20 au 29 février, indiquait 519 malades sortis guéris des ambulances et 873 morts. En ne faisant porter l'examen comparatif que sur les hommes atteints de typhus, on rencontrait un résultat bien plus effrayant encore. Il y avait eu 27 guérisons sur une mortalité de 383, et pourtant le typhus, dans les conditions ordinaires, n'enlève guère plus du sixième des malades. Ainsi à Constantinople, sur 422 infirmiers atteints de typhus dans les hôpitaux, 42 seulement étaient morts. — Enfin je proposai d'évacuer les militaires non atteints de typhus. Ils étaient les plus nombreux; leur départ opérerait un désencombrement immédiat, et permettrait d'affecter toutes les ressources devenues disponibles aux malheureux typhiques. Ceux-ci, étant retenus en Crimée, ne sèmeraient plus la contagion sur les navires et dans les hôpitaux de Constantinople.

Deux heures après l'envoi de ce rapport, le maréchal Pélissier me répondait : « Je donne des ordres pour que toutes vos prescriptions soient immédiatement exécutées dans les régimens et dans les ambulances. » En même temps de puissans encouragemens me venaient de France. Le ministre de la guerre m'écrivait le 15 mars : « J'attends avec bien de l'anxiété des nouvelles de notre état sanitaire. Dites à vos camarades du service de santé que je les remercie; ce mot dit tout. L'empereur connaît les nouvelles preuves de leur zèle, de leur courage, de leur abnégation : il a toujours compté sur les officiers de santé; mais sa foi en leur dévouement s'est accrue depuis qu'il sait toute l'énergie qu'ils montrent en ce moment. Je vous envoie quelques sœurs de charité, 200 infirmiers, 20 aides; voilà du renfort, puisse-t-il ne pas servir! A Marseille, à Toulon, il y a de l'émotion; rien de sérieux encore, mais des craintes. Nous mettons à profit les bonnes et prudentes dispositions que vous avez prises dans votre tournée en Provence. L'empereur m'a écrit ce matin. Me parlant de l'état sanitaire de l'armée, il ajoute : « Ce qui est essentiel, c'est d'établir le plus vite possible les ambulances sous baraques que réclame M. Baudens; donnez des ordres pressans en conséquence. » Je ne puis faire mieux que de vous rapporter les mots mêmes de l'empereur. J'ai écrit par le télégraphe et par lettre au général Larchey; je lui ai prescrit de mettre à Maslak tout ce qu'on pourrait y installer de malades; je lui ai dit de régler avec les médecins et en dehors de toutes les prescriptions écrites et déjà existantes l'alimentation des malades; il a pleins pouvoirs, et j'approuverai tout ce qu'il fera. Les prisonniers russes étaient en parfait état

de santé à l'île de Prinkipo. Je me demande si, après qu'ils seront partis pour retourner en Russie, ce qui a peut-être déjà eu lieu, nous ne pourrions pas y installer une belle ambulance... J'ai fait écrire que j'accordais un supplément d'allocation aux docteurs, — supplément de 100 francs par mois (1). Je termine en renouvelant la recommandation de garder à Constantinople tous les malades dont l'évacuation ne sera pas commandée par le défaut de local ou par le manque de moyens sanitaires. » De son côté, le directeur de l'administration de la guerre, M. Darricau, m'écrivait : « Votre position est navrante; nous ferons tout notre possible pour y remédier. »

Dès le 16 mars, le maréchal Pélissier décida que deux ambulances profondément infectées, et dont j'avais demandé l'abandon, seraient immédiatement fermées. Le génie en construisit aussitôt deux autres dont j'avais choisi l'emplacement sur de hauts plateaux, mettant les baraques à 20 mètres les unes des autres, et le logement des médecins à 200 mètres de l'ambulance. Ces deux établissemens sont restés salubres, et ont été éminemment utiles. Le même jour, le maréchal Pélissier ordonna l'évacuation sur Constantinople de tous les malades de Crimée, à l'exception des typhiques.

Je parcourais les régimens les uns après les autres; je m'entretenais avec les colonels, je leur faisais part de mes observations. Mes conseils étaient partout accueillis avec empressement, s'ils n'étaient pas toujours religieusement suivis. Il résulte d'un état que je pourrais publier que la mortalité et les maladies dans les régimens ont toujours dépendu exactement du degré de sollicitude des colonels pour leurs soldats.

Il fut facile, dès le 28 mars, de constater les bons effets de ces mesures malgré la prolongation d'un rigoureux hiver. Dans la dernière dizaine, le chiffre des entrées aux ambulances présenta une réduction de 500 sur celui de la dizaine précédente, et les affections étaient moins graves. Il y avait une diminution d'un dixième dans la mortalité en Crimée; depuis le 17 mars, il n'avait plus été évacué un seul homme atteint de typhus sur Constantinople. On comptait 283 guérisons pour onze jours, tandis que depuis le 1er janvier chaque dizaine n'en avait offert que 7, 14, 25, 36, 27, 62, 45. C'était sans doute un beau résultat comparatif; mais ce chiffre, mis en regard d'une mortalité de 699, n'en était pas moins encore excessif et fort affligeant. Il démontrait qu'il fallait redoubler d'efforts et

(1) Le décret organique de 1852 ayant supprimé la solde de guerre affectée jusque-là au corps des médecins militaires, il en était résulté des privations compromettantes pour leur santé. Le ministre de la guerre, dont j'avais éveillé l'attention sur ce fâcheux état de choses, voulut bien, sous la forme d'un supplément d'allocation, modifier la situation créée par le décret.

obtenir l'exécution rigoureuse de toutes les mesures de prophylaxie. Or je remarquais à chaque instant, en parcourant les bivouacs, que beaucoup de tentes n'étaient pas ventilées, que les vêtemens étaient rarement exposés aux rayons solaires, et que le sol n'avait pas encore reçu le lait de chaux prescrit. Tous les malades non typhiques n'avaient pas encore été évacués sur Constantinople : il en restait environ 2,500. Chaque jour, il se développait en moyenne dans nos ambulances 50 nouveaux cas de typhus sur des hommes entrés pour d'autres maladies. C'était par mois 1,500 malades, dont les deux tiers étaient voués à une mort certaine. Informé par moi de ces regrettables négligences, le maréchal Pélissier rappela à tous les officiers-généraux la stricte nécessité de faire exécuter les mesures prescrites. Des résultats meilleurs se produisirent alors, et le 5 avril le ministre de la guerre m'écrivit : « Je ne vous remercierai plus des soins que vous prenez, du zèle que vous déployez dans l'intérêt de nos pauvres malades; ce serait trop me répéter. »

IV.

La paix vint enfin mettre un terme à nos misères. Les relations entre les armées alliées et les Russes n'avaient pas tardé à s'établir sur le pied d'une entente fort cordiale. De part et d'autre, on fêtait à grand renfort de libations fraternelles la fin des longues souffrances. On voyait bras dessus bras dessous Russes, Français, Anglais, Sardes, chantant, dansant, s'aidant mutuellement à marcher lorsque le verre avait été trop souvent vidé. Quand le vacillement des jambes rendait impossible le départ des visiteurs, on se donnait pour la nuit une mutuelle hospitalité. Le général russe commandant en chef la division campée près de la Belbec me disait à ce propos : « Nous avons dans nos camps depuis plusieurs jours quelques zouaves. Ils s'entendent parfaitement avec nos soldats; à l'aide d'une pantomime fort simple, ils se comprennent à merveille; ils trinquent gaiement. Ces zouaves s'attendent à être punis en rentrant au camp; aussi sont-ils venus me demander une attestation constatant qu'ils ont été si bien reçus, qu'il leur a été impossible de retourner encore à leur régiment. »

Des *steeple-chase,* des fêtes militaires avaient lieu dans la vallée de la Tchernaia. Le cheval arabe y soutenait sa vieille réputation. En 1856 comme en 1855, il avait mieux résisté aux rigueurs de l'hiver et aux misères des bivouacs que tous les chevaux des autres races. Ainsi se trouvaient justifiées les assertions du général Daumas (1). Les

(1) On sait que dans diverses études publiées par la *Revue des Deux Mondes* (livraisons du 1er décembre 1851 et 15 mai 1855), M. le général Daumas a le premier fait ressortir les avantages des chevaux arabes comme chevaux de guerre.

courses attiraient un nombreux public; les soldats s'y rendaient sans armes, et ces promenades faisaient une heureuse diversion dans les esprits, préoccupés du typhus. D'un autre côté, les artistes dramatiques venus de France donnaient chaque soir sur le théâtre de Kamiesch des représentations très suivies; ils avaient pour rivaux dans les camps d'autres artistes pris parmi les soldats. On comparait la jeune première de Kamiesch à un jeune clairon de zouaves jouant les mêmes rôles, et les avis étaient fort partagés. Si la plupart des premiers sujets lyriques n'avaient été tués à la prise de Malakof, jamais, assurait-on, le théâtre de Kamiesch n'eût pu soutenir la concurrence avec le théâtre des zouaves. Dans les bivouacs établis sur le plateau de Fédouchine, on avait disposé une immense salle de bal où figuraient les grandes dames enrichies des villages de Filouville et de Coquinville.

Avant de quitter la Crimée, j'allai voir encore une fois avec sir John Hall les hôpitaux de nos alliés, et j'acquis la certitude que le typhus n'y avait plus reparu depuis 1855. Dans le port de Balaclava, je visitai une frégate-hôpital à vapeur anglaise, installée comme une grande salle de malades et contenant 300 lits. Le comfortable était poussé si loin qu'on avait logé à bord, dans une étable, trois ou quatre vaches, afin que le lait ne manquât pas pendant la traversée. Je demandai au commandant combien une frégate de même dimension que la sienne pouvait transporter de troupes : « 700 Anglais, me répondit-il, et 1,500 Français, parce que les Français se logent partout, sur le pont comme dans l'entrepont. » Les soins que prennent les Anglais pour le bien-être de leurs soldats me rappellent ce mot qu'ils répètent souvent : « Le soldat anglais est un capital. » Ceci n'exclut pas en eux, tant s'en faut, les sentimens d'humanité; seulement ils y ajoutent l'idée d'une valeur économique à conserver. Dans une autre occasion, quand on fit prisonnier le commandant russe de Balaclava avec sa famille, un général anglais disait : « C'est une excellente *bank-note*. » La marine française avait aussi quelques frégates à vapeur transformées en hôpitaux; mais le transport des malades se faisait surtout par des bateaux à vapeur du commerce, ou par des bâtimens à voiles que ceux-ci remorquaient. Les navires des Messageries impériales étaient particulièrement affectés à ce service. Chaque malade avait un petit matelas et une couverture.

Le 10 avril 1856, je m'embarquai pour Constantinople, où ma présence me semblait désormais plus nécessaire qu'en Crimée. M. Scrive, médecin en chef, surveillait avec une sollicitude éclairée la mise en vigueur des mesures hygiéniques que j'avais fait adopter. Deux fois par semaine, il m'adressait le bulletin de l'état sanitaire de l'armée sous Sébastopol.

Le retour du beau temps avait séché le sol de la Crimée, et per-

mettait enfin de porter l'emplacement des camps sur un terrain neuf et non infecté. La guerre, depuis le traité du 30 mars, ne forçait plus d'ailleurs les régimens à conserver leurs positions militaires de la rive gauche de la Tchernaïa, foyer d'émanations marécageuses. Le maréchal Pélissier donna l'ordre d'abandonner les anciens bivouacs et de les transporter à trois lieues au sud sur les hauts plateaux, ventilés par la brise de mer, qui du monastère Saint-George descendent vers Kamiesch. Toutes les baraques et les grandes tentes contaminées par une habitation prolongée furent remplacées par les petites tentes-abris du maréchal Bugeaud. On changeait fréquemment l'assiette des camps, et ces migrations apportaient chaque fois une amélioration dans la santé des troupes. De pareils déplacemens suscitèrent bien quelques réclamations de la part des officiers, sans cesse dérangés dans leur installation; mais le maréchal n'en tint aucun compte : il n'était préoccupé que de la santé du soldat. Il présidait à l'embarquement des troupes, veillant à ce qu'on ne transportât que des régimens qui depuis plusieurs semaines n'avaient présenté aucun cas de typhus, et lui-même ne quitta le sol de la Crimée qu'après le départ du dernier régiment de l'armée.

De retour à Constantinople, je parvins à isoler tous les malades atteints du typhus et à faire renouveler journellement leurs objets de literie; le chiffre des nouveaux cas déclarés dans les vingt-quatre heures tomba immédiatement de plus de moitié. Je portais sur tous les navires nolisés par l'administration une active surveillance pour l'exécution des mesures hygiéniques et de désinfection. Si les mesures prises étaient maintenues, le typhus ne devait pas tarder à disparaître.

Il y avait encore 4,000 scorbutiques dans les hôpitaux de Constantinople. Les prisonniers russes venaient de quitter l'île de Prinkipo; j'allai y installer une vaste ambulance pour 1,800 scorbutiques, et, grâce à l'énergie du général Pariset, qui venait de remplacer le général Larchey dans le commandement de la place de Constantinople, j'achevai cette tâche en deux ou trois jours. Prinkipo remplaçait Mételin. A peine transportés, les malades revinrent à la santé; bientôt ils se promenaient dans l'île, bien portans et joyeux. En allant les visiter, je m'arrêtai à Calchi, îlot voisin où était un hôpital destiné à la marine. En face de l'îlot se tenaient à l'ancre quatre ou cinq gros navires de guerre qui avaient arboré la flamme jaune de la quarantaine. Ces bâtimens avaient eu le typhus pour avoir transporté des malades de Crimée. Une partie de leurs équipages, atteinte par l'épidémie, avait dû débarquer; elle était parfaitement bien installée dans d'immenses chambres converties en hôpital ou sous des tentes doubles.

Pendant le cours de cette terrible épidémie, le gouvernement turc

avait mis à notre disposition comme auxiliaires les élèves les plus distingués de son école de médecine. Le concours qu'ils nous apportèrent nous donna une idée très satisfaisante de l'organisation du corps médical ottoman. Le directeur du service de santé de l'armée turque était Thomal-Bey, personnage fort important, grand-juge d'Anatolie. Cette dignité correspond au grade de *muchir* ou de pacha à trois queues. Les généraux de division sont pachas à deux queues. Ce haut fonctionnaire est aussi directeur de l'école de médecine militaire, dans laquelle on admet des élèves civils. Il préside deux fois la semaine le conseil, composé de professeurs, et travaille directement avec le ministre de la guerre. Le sous-directeur de l'école, Arif-Bey, surveille le service de santé, et adresse chaque jour au directeur un rapport écrit. Les officiers de santé du service ottoman ont, comme les médecins militaires de presque toutes les nations, un rang hiérarchique qui les assimile aux officiers mêmes de l'armée. Dans l'armée ottomane, tous les médecins chefs de grands établissemens hospitaliers ont le rang de colonel, et touchent même une solde plus élevée que ces officiers supérieurs. Les autres médecins ont le rang de lieutenans-colonels, de chefs de bataillon, de capitaines. Ce dernier grade n'est porté que par un petit nombre d'officiers de santé militaires.

Dans les premiers jours de février, à la suite d'une conférence sur le typhus, à laquelle assistait le personnel médical de l'hôpital de l'école militaire, un médecin anglais, M. Pinkoffs, qui se distinguait entre tous par une grande ferveur scientifique, me proposa de convoquer à une prochaine séance les médecins anglais et sardes. L'idée me vint à cette occasion de fonder une société médicale, et d'en assurer même la durée après notre départ, en y faisant entrer les médecins les plus éminens de Constantinople et les professeurs de l'école de médecine ottomane, parmi lesquels figurait notre savant compatriote M. Fauvel, médecin des quarantaines. M. Pinkoffs me seconda de tous ses efforts, fit toutes les démarches nécessaires, et bientôt se trouva fondée une société qui peu après reçut du sultan, avec une dotation annuelle, le titre de *Société médicale impériale.* C'est pour moi un bon souvenir d'avoir présidé pendant mon séjour à Constantinople cette réunion de savans distingués. Des lectures et des discussions importantes occupèrent les séances de la nouvelle société, et la presse médicale de Paris continue aujourd'hui encore d'en reproduire les comptes-rendus. Déjà en 1830 j'avais eu la bonne fortune de rouvrir à Alger les cours, interrompus depuis des siècles, des Avicenne, des Rhazès, des Albucasis, etc. Ce fut dans la même pensée que je concourus à la fondation de la première société savante de Stamboul.

Rassuré sur l'effet des dispositions adoptées contre l'épidémie,

heureusement décroissante, je voulus compléter mes recherches sur les institutions médicales de la Turquie par une visite aux hôpitaux turcs de Constantinople. Sauf quelques objections de détail, je n'eus que des éloges à donner. Les lits me parurent seulement trop rapprochés; les malades n'ont pas un assez grand volume d'air à respirer. On obvie en partie à ce défaut, le seul que j'aie à relever, par un luxe de propreté tout à fait inattendu et par l'habitude de tenir ouvertes les portes et les fenêtres. La douceur du climat écarte les dangers qu'aurait en France l'application d'une mesure semblable. D'ailleurs les chambres sont chauffées en hiver, et la plupart des fenêtres ouvrent sur de grandes galeries fermées, où la température n'est jamais très basse. Les fumigations chlorurées et surtout celles des plantes aromatiques sont très usitées; on les pratique plusieurs fois le jour dans toutes les chambres. Ces parfums entraînent en s'échappant les miasmes nauséabonds dégagés par les malades. Je voudrais voir le même usage s'introduire dans nos hôpitaux de France, comme il avait été introduit dans nos hôpitaux et nos ambulances d'Orient.

L'hôpital de la marine ottomane offre un grand luxe d'installation. Cet établissement modèle n'a rien à envier aux hôpitaux d'Europe. Dans le petit hôpital du palais de Bachistach, tout est princier : riches tapis, lits et rideaux de soie, nourriture recherchée, soins parfaitement entendus. M. le docteur Z..., l'un des médecins du sultan, qui me conduisait, ne put me montrer la salle des femmes du harem; mais il m'apprit que leur principale maladie était une jalousie effrénée, sans cesse surexcitée par les choses qui nous paraîtraient les plus indifférentes. De temps en temps, elles reçoivent de petits cadeaux, une boîte de dragées par exemple. Il faut alors que les 3 ou 400 boîtes soient absolument pareilles, sans quoi ce sont des scènes dont la violence compromet leur santé. Presque toutes meurent à un âge peu avancé de phthisie pulmonaire. M. Z... envoyait en cachette aux plus malades quelques bouteilles de vin de Bordeaux pour prolonger leur existence.

Désormais la grande, la seule préoccupation était le retour de l'armée en France. Les cas de typhus, déjà importé par nos navires à Marseille, à Toulon, semaient l'alarme parmi les populations, et obligeaient à de grandes précautions. Le ministre de la guerre avait heureusement pris de sages mesures. Nous avions à l'île Sainte-Marguerite un hôpital pour 4 ou 500 malades et un camp sous baraques ou sous tentes pour 4 ou 5,000 hommes. Au Frioul, où il y avait déjà un hôpital, on pouvait aussi établir un camp d'une égale étendue. Enfin, dans les îles d'Hyères et dans la presqu'île de Gyen, on créa un troisième hôpital et un troisième camp pour 10 ou

12,000 hommes. Nos navires devaient débarquer successivement leurs soldats malades ou bien portans dans l'un ou l'autre de ces établissemens. Les hommes valides devaient y rester dix jours et plus, si c'était nécessaire, habitant sous la tente, se promenant, se baignant, bien nourris, regardant les côtes de France. Toutes les conditions de rétablissement étaient, autant que possible, réunies. Après cette espèce de quarantaine, on devait amener à Marseille ou à Toulon tous ceux qui auraient bien supporté cette épreuve et les diriger sur les garnisons définitives. Pour échelonner d'hôpitaux la route suivie par la flotte, on devait créer une ambulance sous tentes au Pirée et une autre à Messine. Des difficultés soulevées par le gouvernement napolitain empêchèrent de placer un dépôt de typhiques en Sicile. Les navires chargés de troupes avaient ordre de laisser les malades infectés à Gallipoli, à Nagara, à Malte et en Corse, avant d'arriver en France. Les débarquer dans toutes ces stations, c'était empêcher la contagion de se propager à bord des bâtimens de transport.

Il aurait fallu deux étapes sanitaires de plus, l'une entre Nagara et Malte, l'autre entre Malte et la Corse. Je me rendis au Pirée, et je m'entendis avec l'amiral Bouet-Willaumez et avec le ministre de France, M. Mercier. Le ministre des affaires étrangères de Grèce, M. Rangabé, nous donna avec empressement l'autorisation d'installer un hôpital de typhiques dans l'île de Milo, que nous allâmes reconnaître. Milo a l'aspect d'un fer à cheval. Dans le fond du port seulement se trouvent quelques basses terres marécageuses et inhabitées. Les habitans, au nombre de 3,000, ont perché leurs villages sur les montagnes. A l'ouest est celui de Castro, qu'habite notre consul, M. Brest, respectable vieillard à qui nous devons la Vénus de Milo. J'avisai un monastère abandonné depuis 1834, époque où les propriétés monacales rentrèrent dans le domaine du gouvernement grec. Sachant par tradition que les moines s'établissaient toujours dans les endroits les plus salubres et les sites les plus agréables, je fis, par un chemin sinueux très praticable pour les mulets, une ascension jusqu'à ce monastère. J'y trouvai des bâtisses considérables, à moitié ruinées, mais dont on pouvait tirer bon parti, — trois ou quatre beaux jardins potagers, de beaux plateaux ombragés et parfaitement disposés pour recevoir des tentes. Un vieillard centenaire habite là avec sa famille, mais il n'occupe qu'une ou deux chambres. L'eau est abondante et d'excellente qualité. Cependant il était difficile de mettre à Milo 300 malades, et si l'infection était venue à se propager sur la flotte pendant la traversée, cet hôpital eût été bien vite insuffisant. Ce motif nous décida à faire voile pour Candie, où le sultan nous autorisait à créer un établissement hospitalier.

Nous trouvâmes dans cette île un beau plateau bien ventilé auquel on arrivait par un chemin de mulet assez facile, et que le pacha promettait de faire immédiatement réparer. Vély-Pacha, ancien ambassadeur à Paris, mit à notre disposition 100 tentes d'officiers pour la création d'un hôpital qui heureusement ne fut pas nécessaire.

Le chiffre des malades décroissait rapidement en Crimée et à Constantinople; les hôpitaux se vidaient et se fermaient. Ma mission était terminée. Je quittai l'Orient avec la conscience d'avoir contribué, dans la mesure de mes forces, au soulagement de tant de maux, et, je puis dire, après avoir assisté au spectacle le plus douloureux qui se soit vu depuis longtemps. Aux instrumens de destruction que le génie de l'homme a rendus si meurtriers, et qui jamais n'avaient été accumulés en plus grand nombre dans un aussi étroit espace, s'étaient ajoutés le choléra, le scorbut, les dyssenteries et le typhus. La constante et vive sollicitude du gouvernement, les efforts persévérans de l'administration militaire, le dévouement du corps de santé, avaient fini, il est vrai, par triompher des épidémies, mais au prix de quels sacrifices! Si nous consultons la statistique médicale des établissemens hospitaliers, qui doit seule nous occuper ici, le chiffre des morts relevés dans les hôpitaux a été en Orient, pour toute la campagne, de 63,000 environ, dont 31,000 en Crimée, 32,000 à Constantinople.

Les armées ont besoin d'excitations morales qui les préservent de la nostalgie et de la prostration. La religion exaltait les troupes de Godefroi de Bouillon; l'esprit chevaleresque animait les officiers français à Fontenoy; la certitude de vaincre, entretenue par la rapide succession des victoires, entraînait les armées de l'empire. — C'est aussi un mobile moral qui soutint nos troupes pendant cette rude guerre de Crimée : ce fut le sentiment du devoir qui anima nos soldats sans faiblir un seul jour dans cette lutte, également glorieuse contre l'ennemi et contre les privations ou les souffrances de toute sorte. Aussi peut-on caractériser d'un mot les hommes dont il m'a été donné de voir et de partager les dernières épreuves. D'autres armées ont pu montrer autant d'héroïque ardeur, autant d'impétueuse bravoure que l'armée d'Orient : aucune n'a porté plus loin le stoïcisme, le courage et le mépris de la mort.

BAUDENS.

LA

LITTÉRATURE HISTORIQUE

ET

LA QUESTION D'ORIENT

I. *Histoire d'Attila et de ses Successeurs jusqu'à l'établissement des Hongrois en Europe*, par M. Amédée Thierry; 2 vol., Paris 1856.
II. *Geschichte des Osmanichen Reichs in Europa*, de J. W. Zinkeisen; Gotha 1855, etc.

Depuis les premiers jours de la guerre de Crimée, il y a eu toute une littérature spéciale sur la question d'Orient. Les trois pays qui représentent en première ligne le travail intellectuel du monde, la France, l'Allemagne et l'Angleterre, ont ouvert une enquête, au nom de la politique et de l'histoire, sur ce conflit où l'Europe et l'Asie sont en cause. C'est une conséquence inévitable de la vivacité d'impressions qui caractérise notre époque. Cette ardeur est un symptôme heureux : elle atteste un besoin de publicité qui doit nous consoler de plusieurs symptômes contraires. Il y a des siècles que la question d'Orient est posée, jamais elle n'avait si vivement ému l'opinion. Elle était autrefois le souci des gouvernans, la préoccupation secrète des hommes d'état; aujourd'hui c'est devant l'Europe entière que ces problèmes sont débattus. Or, dans la foule de livres consacrés à ce sujet, s'il y en a certainement de très médiocres, il en est aussi qui ne doivent pas un intérêt éphémère aux circonstances du moment. Ici, ce sont des travaux savans, des recherches d'érudition sur les rapports des peuples orientaux avec la civilisation européenne; là ce sont des enquêtes sympathiques et précises sur la situation des pays les plus intéressés au débat, je veux dire les contrées du Danube et

les provinces chrétiennes de la Turquie. Quelques-uns de ces écrits sont un peu antérieurs à la guerre de Crimée, mais le succès qu'ils ont obtenu date surtout de cette époque. Il est donc bien certain que l'attention publique est éveillée et ne s'endormira plus. On oublie un article de journal, on n'oubliera pas un mouvement littéraire qui a éclairé à la fois le présent et le passé de l'Europe orientale.

Il faut placer au premier rang la curieuse publication de M. Charrière, *les Négociations de la France dans le Levant*. Cet ensemble si riche de documens neufs et décisifs semble avoir excité l'émulation de l'Allemagne. MM. Tafel et Thomas, membres de l'académie des sciences de Munich, publient en ce moment des recherches du même genre sur l'histoire commerciale de la république de Venise et ses relations avec l'Orient (1). On ne peut pas dire que l'ouvrage de M. Charrière ait passé inaperçu, puisqu'il a été couronné par notre Académie des Inscriptions; il est certain pourtant qu'un tel recueil méritait d'occuper plus vivement l'attention du public lettré. M. Michelet, qui y a puisé des renseignemens du plus grand prix dans son *Histoire de France au seizième siècle*, exprime ce regret, auquel on ne peut que s'associer. L'Allemagne a mieux accueilli le travail de MM. Tafel et Thomas, bien qu'encore inachevé. Il y a un public au-delà du Rhin pour toutes les œuvres sérieuses. A ceux qui ont apprécié parmi nous les recherches de M. Charrière je recommande le recueil de MM. Tafel et Thomas. C'est surtout à propos du XVIe siècle que la publication de notre compatriote offre l'intérêt le plus vif; les deux érudits allemands n'ont pas encore dépassé le XIIIe siècle, et déjà ils ont rassemblé des documens d'une valeur inestimable. Les deux ouvrages se complètent l'un l'autre. Parmi les pièces que publient MM. Tafel et Thomas, j'ai remarqué le rapport du Vénitien Bailo Marsilius sur la Syrie au XIIIe siècle, des indications précises sur les établissemens de Venise à Tyr, un tableau très curieux de l'île de Candie, des lettres diplomatiques des papes, plusieurs traités avec les sultans de la Palestine et du Caire, enfin tout ce qui concerne la croisade vénitienne de 1204 et l'établissement de l'empire latin en Morée. Presque toute la question d'Orient au XIIIe siècle est dans les archives de la république de Saint-Marc.

Nous sommes trop portés à croire que cette question date seulement d'un demi-siècle; il y a plus de mille ans qu'elle est posée. Quant aux problèmes particuliers qu'elle renferme, on est tout surpris de rencontrer des époques où la situation est exactement la même qu'aujourd'hui. Depuis la chute de l'empire grec, combien

(1) *Urkunden zur aeltern Handels-und Staatsgeschichte der Republik Venedig, mit besonderer Beziehung auf Byzanz und die Levante*, von Dr Tafel und Dr Thomas; 2 vol., Vienne 1855-1856.

de périodes où les Ottomans, affaiblis par la paix, ruinés par l'oisiveté, incapables de posséder ce sol qu'ils ont conquis, semblent sur le point d'être expulsés de l'Europe! M. Abeken, dans un livre intitulé *l'Entrée de la Turquie dans la politique européenne*, M. Zinkeisen surtout dans son *Histoire de l'Empire ottoman en Europe* (1), ont donné à cet égard des détails pleins d'intérêt, puisés à des sources nouvelles. — Que sont les Turcs, disait Montesquieu, sinon les hommes les plus propres à posséder inutilement un grand empire? — Tel est, selon la spirituelle remarque de Montesquieu, le rôle providentiel des Ottomans; ils possèdent inutilement, c'est-à-dire sans profit pour eux comme sans danger pour l'équilibre des états européens, les contrées qui dans des mains plus fortes seraient la clé de l'Europe et de l'Asie. M. Léopold Ranke, dans sa vive et rapide esquisse des Ottomans, a développé cette pensée de Montesquieu; M. Zinkeisen achève aujourd'hui le tableau de M. Ranke. Quand il raconte l'état intérieur de la Turquie au XVIe siècle d'après les relations des ambassadeurs vénitiens à Constantinople et les lettres du Flamand Busbecq, il ne peut guère renouveler son sujet. M. Ranke avait déjà dit tout ce qu'il y avait d'essentiel à dire. Il lui était aussi fort difficile d'être bien neuf en exposant la politique de François Ier en Orient. Ce tableau est complet chez l'éditeur des *Négociations de la France dans le Levant.* La partie la plus importante de l'ouvrage de M. Zinkeisen est celle qu'il consacre aux rapports de la Turquie avec les puissances occidentales, à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe. Rien de plus curieux que les négociations de cette période; c'est le moment précis où s'évanouit le prestige des Ottomans. La veille encore on les craignait, ou du moins on réclamait leur appui; désormais on ne voit plus en eux que des eunuques : ils gardent l'Orient, ils occupent inutilement Byzance, voilà le seul service qu'on attend d'eux. Parmi les documens qu'a si bien rassemblés M. Zinkeisen, l'un des plus curieux est la collection des lettres de sir Thomas Roe, ambassadeur du premier des Stuarts auprès du sultan Moustapha Ier. Cet Anglais du XVIIe siècle a apprécié la Turquie avec autant de finesse et de sagacité qu'un Anglais du XIXe. Sir Hamilton Seymour n'aurait pas un jugement plus sûr, un esprit plus délié. Sir Thomas Roe est peut-être

(1) *Der Eintritt der Turkei in die europäische Politik des* 18 *Jahrhunderts,* von H. Abeken, 1 vol., Berlin 1856. — *Geschichte des Osmanischen Reiches in Europa,* von J. W. Zinkeisen, 3 vol., Gotha 1855. — On peut signaler encore l'ouvrage de M. Th. Mundt, *Der Kampf um das schwarze Meer,* etc., 1 vol., Brunswick 1855, — celui de M. Hermann Sauppe, *Skizzen aus der Geschichte der Krim,* 1 vol., Weimar 1855, — et une brochure de M. Heinemann, *Æneas Sylvius als Prediger eines allgemeinen Kreuzzuges gegen die Türken.*

le premier diplomate qui ait donné une consultation sur *le malade*, comme disait le tsar Nicolas. Frappé de l'épuisement des Turcs, il ne craint pas de dire dès 1623 que le moment serait venu de dissoudre et de partager l'empire ottoman; « mais cette occasion si favorable, ajoute-t-il avec tristesse, les princes chrétiens, divisés par de misérables intérêts, la laisseront échapper. » Ces détails deviennent encore plus significatifs, lorsqu'on sait que trente-cinq ans auparavant la reine d'Angleterre Élisabeth invoquait humblement le secours de la Turquie contre l'*armada* de Philippe II. M. Zinkeisen a mis tous ces faits en lumière à l'aide des relations des diplomates, et il a tracé un tableau qu'il est impossible d'étudier sans faire maints rapprochemens avec l'histoire de nos jours.

Pendant que l'Europe prenait ainsi son parti de la présence des Turcs et se félicitait même des services rendus par eux à l'équilibre des états, que devenaient les populations chrétiennes de la Turquie? C'est là le sujet des études de M. Neigebaur et de M. Siegfried Kapper. M. Neigebaur est un diplomate, un ancien consul de Prusse en Valachie, qui a interrogé les contrées du Bas-Danube, contrées slaves et contrées roumaines, avec une sympathique impartialité (1). M. Siegfried Kapper a étudié en historien et en artiste les populations gréco-slaves, et surtout les rapports des chrétiens avec les Turcs sur les frontières de l'empire ottoman (2). M. Neigebaur donne sur les Moldo-Valaques, sur les Serbes, les Bosniens, les Monténégrins, des détails statistiques pleins d'intérêt, et on voit, en le lisant, quelles ressources ces peuples pourraient fournir encore sous une direction intelligente et résolue. Que leur manque-t-il aujourd'hui? Un homme, un chef, un Étienne le Fort ou un Michel le Brave. M. Siegfried Kapper n'est pas moins intéressant que M. Neigebaur; il raconte ce qu'il a vu et entendu. Aux bords du Danube et de la Save, en Bosnie, en Bulgarie, il s'est entretenu avec les *raias*, il a compris leur misère et recueilli leurs plaintes; son livre est une enquête fort instructive. Un des passages qui m'ont le plus frappé dans ses récits, c'est une conversation de l'auteur avec un chrétien de Bosnie au moment où l'Angleterre et la France se préparaient à combattre la Russie en Crimée. Le compagnon de voyage de M. Kapper ne comprend rien à une telle expédition. L'écrivain allemand a

(1) *Die Sudslaven und deren Laender in Beziehung auf Geschichte, Cultur und Verfassung*, von J. T. Neigebaur, 1 vol., Leipzig 1851.

(2) *Sudslavische Wanderungen*, 2 vol., Leipzig 1853. — *Christen und Türken, ein Skizzenbuch von der Save bis zum eisernem Thor*, von Siegfried Kapper, 2 vol., Leipzig 1854. — Signalons aussi l'ouvrage d'un touriste anglais connu déjà par d'intéressantes peintures du Caucase : *Travels in european Turkey, through Bosnia, Servia, Bulgaria, Macedonia, Roumelia, Albania and Epirus*, etc., by Edmond Spencer, 2 vol., Londres 1853.

beau lui expliquer que ni la France ni l'Angleterre ne défendent la cause de l'islamisme : le Bosnien s'obstine à voir une trahison odieuse dans l'alliance des puissances occidentales et de la Turquie. Les plus habiles diplomates de l'Europe essaieraient vainement de le convaincre. « Il m'écouta, dit M. Kapper, avec une scrupuleuse attention; quand j'eus fini de parler, il me prit la main, la serra affectueusement, et me dit ces seuls mots en hochant la tête : « Il est possible que vous ayez raison, mais vous n'êtes pas un *raia.* » Ce n'est pas là un fait isolé. M. Kapper a recueilli les mêmes sentimens chez tous les chrétiens de l'empire turc. Aux yeux des *raias,* toute tentative d'union entre les chrétiens et les musulmans est une chimère; ils sont persuadés que les musulmans n'admettront jamais les chrétiens à partager leurs droits dans l'état, que les lois les plus formelles à cet égard seront impuissantes à transformer les mœurs, à vaincre les préjugés de religion et de race. L'événement donnera-t-il un démenti à ces appréhensions? Je ne sais; mais quand on lit les curieux renseignemens fournis par M. Siegfried Kapper, on comprend que, malgré nos victoires en Crimée, l'ambition moscovite conserve en Orient des armes bien puissantes. La Russie apparaît aux chrétiens de la Turquie comme une libératrice; c'est à nous de prendre sa place. Ce qu'elle fait par esprit de convoitise, nous le ferons avec désintéressement, et les populations du Danube ne tourneront plus leurs yeux du côté de Saint-Pétersbourg. Telle est la conclusion qui se dégage naturellement des récits de M. Kapper, et cette conclusion est d'autant plus remarquable que l'écrivain est libre de préjugés : il a étudié les provinces chrétiennes de l'empire ottoman sans parti pris contre les Turcs, il est sympathique à la cause des puissances occidentales, il désire le succès de cette cause, et il raconte simplement les faits dont il a été témoin. On voit quelle inspiration sérieuse tous ces écrits ont empruntée aux événemens de ces dernières années. Études sur la situation actuelle, recherches sur l'histoire des négociations et des luttes provoquées par ces problèmes séculaires, telles sont les deux classes d'ouvrages qu'il est permis de rapporter à cette préoccupation de la pensée publique.

Il y en a une troisième, et les ouvrages qui la composent méritent une place à part : ce sont ceux qui, n'ayant pas été écrits en vue des questions du moment, empruntent pourtant à ces questions un intérêt plus vif et des lumières nouvelles. Occupé à fouiller le sol de la vieille Gaule, un historien rencontre sur sa route une grande figure qui appartient aux contrées du Danube; il interroge sa vie, son œuvre, ses héritiers, et les problèmes de nos jours éclairant tout à coup les ténèbres du passé, il aperçoit entre ce personnage et nos affaires présentes des relations qu'on ne soupçonnait pas. Je

parle de M. Amédée Thierry, l'historien des Gaulois, et de cette étude si complète, si précise, sur toutes les hordes hunniques, depuis le jour où Balamir et Roua, entraînant avec eux toutes les nations nomades de l'Asie et du Nord, commencent le grand cataclysme, jusqu'à l'heure où les Magyars, derniers fils d'Attila, s'établissent définitivement en Europe.

On connaît les travaux de M. Amédée Thierry : il a raconté avec une science très sûre l'histoire primitive de nos pères, il a peint la Gaule celtique, son génie, ses vicissitudes, son initiation à la culture romaine; puis, arrivé à la fin du IVe siècle, il a vu apparaître tout à coup Attila et ses Huns. Faut-il exposer simplement les rapports d'Attila avec la Gaule? Est-ce assez de mettre en face l'un de l'autre le roi barbare et le général romain, le fils de Mound-Zoukh et le patrice Aétius? La bataille de Châlons est une des grandes journées de l'histoire : pour en apprécier l'importance, il est indispensable de connaître Attila tout entier. M. Thierry s'est donc proposé d'écrire l'histoire d'Attila; or le sujet est immense pour qui sait en embrasser l'étendue. Il touche à la fois au IVe siècle et au XIXe. Le roi des Huns n'a pas seulement passé comme un torrent en furie, il a eu des successeurs qui ont relevé son empire, et certaines traditions qui remontent à son époque se sont perpétuées jusqu'à nous. La politique des empereurs en face des héritiers des Huns, les transformations de ces peuples que le roi sauvage et les kha-kans ont introduits si violemment sur la scène du monde et qui y remplissent sous nos yeux un rôle si différent, toutes ces choses qui datent de mille ans et plus, ce sont les questions d'hier et d'aujourd'hui. Que de problèmes pour un esprit pénétrant! Bien que le récit de M. Thierry conserve toujours la gravité de l'histoire, il est impossible d'y méconnaître la trace des émotions patriotiques provoquées par la guerre de Crimée : c'est là l'intérêt et la beauté de ce livre.

Je ne viens pas analyser l'ouvrage de M. Amédée Thierry : les tableaux de l'*Histoire d'Attila* sont encore présens à l'esprit de nos lecteurs (1). On a lu ces pages avec l'intérêt qui s'attache à toute œuvre historique fortement conçue et présentée avec art; on les a lues aussi avec la curiosité bien naturelle qu'éveillait ce rapprochement des guerres du moyen âge et des préoccupations de nos jours. Il y a de savantes histoires qu'on prendrait pour des œuvres sans date, tant l'auteur s'est détaché de tous les intérêts de son temps. Il en est d'autres qui, malgré des recherches très sérieuses, ressemblent à des pamphlets ou à des manifestes. C'est là le double écueil qui rend si périlleux le grand art des Thucydide et des Salluste. L'exactitude sans

(1) Voyez la *Revue* du 1er et 15 février, du 1er mars et 1er avril 1852, du 15 juillet, 1er et 15 novembre 1854, du 15 avril 1855 et 15 février 1856.

émotion et sans vie, l'émotion trop ardente qui altère les nuances du tableau, offensent également la vérité. N'oublions pas l'étymologie du mot et tous les préceptes qu'elle renferme : l'historien est un témoin (ἱστωρ), il est le témoin des âges qu'il raconte, et aussi le témoin de son temps. Sa mission est de faire revivre le passé : quelle vie pourra-t-il communiquer à son tableau, si l'homme n'intervient pas dans l'œuvre du savant? L'écrivain qui veut retracer à nos yeux les plus lointaines périodes de l'humanité ne doit donc pas cesser d'appartenir à son époque; contemporain des siècles évanouis, il est toujours et avant tout le contemporain des hommes à qui il parle. Dans quelle mesure doit avoir lieu cette alliance? C'est là le secret du talent.

L'*Histoire d'Attila* me semble une preuve brillante des principes que je viens d'énoncer. L'auteur a reproduit avec fidélité, avec souplesse, les tableaux éclatans ou sombres que lui fournissaient ses documens, et pourtant la pensée de son temps ne le quitte pas. Le camp d'Attila, la cour de Théodose, l'ambassade de Maximin, les terribles négociations du roi des Huns, les contrastes de la civilisation et de la barbarie, plus tard les fils et les successeurs d'Attila, le deuxième empire hunnique, la grande et chevaleresque figure d'Héraclius, les origines des Slaves, des Valaques, des Roumains, l'établissement de la Bosnie et de la Servie, maints épisodes effrayans ou gracieux, maints traits de mœurs retrouvés dans une phrase, dans un mot d'un chroniqueur inconnu, d'un versificateur obscur, et enchâssés dans le récit avec un art qui rappelle l'historien de la conquête d'Angleterre par les Normands, — tout cela compose un tableau d'une vérité dramatique. Nous sommes bien au milieu de cet immense bouleversement dont le fils de Mound-Zoukh a donné le signal, et qui ne se terminera que sous la main de Charlemagne; nous vivons du ve siècle au IXe avec des Romains, des Grecs, des Huns, des Goths, des Slaves, des Avars, des Francs, dans le plus étrange et le plus formidable *tourbillon de peuples*, comme dit Jornandès, — et toutefois, sans parler de l'inspiration générale du récit, telle scène, tel détail particulièrement mis en relief nous ramène sans cesse à notre XIXe siècle. C'est ce côté-là qui m'attire. Je me garderai bien de refaire les tableaux de l'historien; je veux développer seulement, d'après ses indications, certains faits qui se rattachent à des questions encore pendantes. La France a manifesté le désir de fortifier, en les réunissant, les deux principautés roumaines du Danube : n'est-il pas intéressant de montrer que c'est là en somme la vraie politique indiquée par l'histoire, celle que suivirent les deux plus grands représentans de la civilisation en face des fils d'Attila, un empereur romain et un empereur franc, Héraclius et Charlemagne?

Il n'y a pas dans l'histoire du moyen âge une plus grande, une plus tragique figure que celle d'Héraclius. La première partie de sa vie ressemble à un poème héroïque, la dernière est une série d'humiliations et de catastrophes. Voyez-le monter sur le trône : Héraclius est un général romain qui commande en Afrique; il est brave, pieux, aimé de tous, et tandis que le tyran Phocas, assassin de l'empereur Maurice, opprime les peuples et avilit le nom romain, on s'accoutume, d'un bout de l'empire à l'autre, à considérer le jeune commandant de l'Égypte comme un libérateur. Un jour arrive enfin où la conscience publique le charge de sa vengeance. Jamais l'histoire n'a vu pareil spectacle. Ce n'est pas un conspirateur qui se cache, le monde conspire avec Héraclius et lui donne mission d'immoler le tyran. Il part des côtes d'Afrique avec quelques vaisseaux et marche sur Constantinople. Les images de la Vierge, clouées au haut des mâts, protégent l'expédition du justicier. Partout, dans les ports, sur les rivages, des acclamations retentissent quand on voit apparaître sa flotte; les peuples le saluent, les prêtres le bénissent; un évêque détache des autels un diadème de la mère du Christ et va l'en couronner sur son navire. Il arrive, il entre à Constantinople; Phocas expie ses forfaits, et le sacrificateur, sa mission accomplie, monte sur le trône de Constantin. Ce n'était rien cependant que d'immoler Phocas, il fallait relever l'empire. Le trésor était vide, l'armée n'existait plus, les Perses ravageaient les villes romaines d'Asie-Mineure, et les Juifs, exaspérés par les persécutions, livraient la Palestine au roi de Perse Chosroès. En présence de tant de périls, les provinces européennes s'endormaient dans un lâche égoïsme, quand une catastrophe terrible vint réveiller Constantinople et permettre à Héraclius d'accomplir ses desseins. Un allié de Chosroès, celui que les Perses appelaient *Schaharbarz* ou le *sanglier royal*, se jette sur la Palestine avec une armée formidable; il met tout à feu et à sang, il pille, il brûle les cités et emmène des milliers de captifs qui vont défricher, sous le fouet des Persans, les marais de l'Euphrate et du Tigre. On se croirait revenu aux plus terribles époques de l'histoire racontée par la Bible, aux invasions de Sennachérib et de Nabuchodonosor; seulement ce ne sont plus les Juifs, ce sont des chrétiens que frappe ce Sennachérib. Les Juifs marchent derrière l'armée persane, achetant à prix d'or les captifs, surtout les patriciens, les magistrats, les prêtres, les religieuses, pour les sacrifier à Jéhovah. Quatre-vingt-dix mille chrétiens périrent sous leurs couteaux. Ce n'est pas tout : Jérusalem est prise, les reliques de la passion du Christ sont dispersées, le saint-sépulcre est la proie des flammes. L'église de la Résurrection, bâtie par Constantin sur le Calvaire, conservait précieusement la croix de bois qui a sauvé le monde; l'église est profanée, et la croix emportée dans le fond de la Perse.

A la nouvelle de ces désastres, un cri d'horreur retentit dans l'Europe orientale. L'indignation est au comble; le sentiment de la fierté romaine, uni à l'exaltation religieuse, se ranime avec une subite énergie, et l'empereur Héraclius, s'empressant de mettre à profit ce réveil de ses peuples, annonce une expédition contre la Perse. Il s'agit de reconquérir le tombeau du Christ et d'arracher la croix aux infidèles; c'est la première croisade. Héraclius en est tout ensemble le Pierre l'Hermite et le Godefroy de Bouillon. A sa voix, des milliers de soldats accourent. Préparé à la guerre sainte par de pieuses retraites et par une communion solennelle, il s'embarque avec ses compagnons, avec ses frères, et au moment où sa flotte quitte le port, une immense acclamation s'élève sur les rives du Bosphore.

Ce glorieux souvenir, cher à l'église d'Orient, mais effacé de la tradition latine, M. Thierry le remet en lumière avec un rare bonheur. Pour retrouver tant de précieux détails enfouis dans le chaos des chroniques byzantines, l'érudition ne suffisait pas, il fallait une âme sympathique aux grandes choses. Le tableau de l'expédition d'Héraclius est un des meilleurs chapitres du livre de M. Thierry. Ce fut une croisade, je le répète, et une croisade merveilleuse. Chosroès et le sanglier royal avaient échelonné leurs armées le long des côtes de l'Asie-Mineure; Héraclius, avec l'audace qui donne tant d'originalité à sa pieuse et chevaleresque figure, dirige sa flotte vers la Mer-Noire; il va aborder aux rivages qu'habitent aujourd'hui les Tcherkesses. De l'Anatolie jusqu'à la Mer-Caspienne, il s'appuiera sur la ligne du Caucase, soulevant ces fières tribus, qui combattaient alors la Perse comme elles combattent aujourd'hui la Russie, attaquant le royaume de Chosroès par les frontières septentrionales, et obligeant ainsi ses ennemis à dégager les provinces romaines. Dans les longues guerres des Romains contre les Parthes et les Perses, M. Thierry le remarque avec raison, jamais plan si audacieux n'avait été conçu. Audace de pensée, vigueur d'exécution, voilà les qualités dominantes d'Héraclius; ajoutez-y cette confiance que donne l'enthousiasme religieux. Il était toujours le premier dans la bataille. Pendant la mêlée, dit un chroniqueur, on le reconnaissait à ses bottines de pourpre. Que de marches, que de combats, que de hardis coups de main, pour ne pas se laisser enfermer dans les défilés du Caucase! Quelle fertilité de ressources à travers les incidens d'une telle guerre! Un jour, menacé par trois armées qui se resserrent autour de lui, il apprend qu'une tribu de Huns nomades, les Khazars, saccagent une des provinces du nord de la Perse; il court à leur rencontre et les enrôle dans son armée. L'entrevue d'Héraclius et du chef des Khazars sous les murs de Tiflis est une scène romanesque et poétique dont l'historien a tiré le meilleur parti. Héraclius savait parler aux Orientaux, il savait flatter chez eux ce goût

des aventures qui le possédait lui-même. Rien de plus curieux que de voir en présence le chef de la civilisation et le sauvage enfant de la steppe; on dirait par instans une sorte de chevalerie barbare. L'empereur portait sur lui le portrait de sa fille Eudoxie; le chef des Khazars voit le gracieux visage de la princesse, et subitement il en devient amoureux. « Donne-moi ton armée, lui dit Héraclius, tu épouseras ma fille. » Le traité est conclu, la princesse Eudoxie part de Constantinople pour venir trouver son époux, et quarante mille Khazars grossissent l'armée de l'empereur. Aussitôt la guerre recommence avec une vigueur nouvelle. Héraclius remporte l'héroïque victoire de Ninive, qui lui donne l'Assyrie. La Perse est tout entière à la merci du vainqueur : les sanctuaires de l'antique monarchie de Darius sont renversés; la magnifique résidence de Dastagerd, le palais favori de Chosroès, est pillée de fond en comble. Il y avait là, disent les chroniques orientales, un harem de trois mille jeunes femmes servies par douze mille esclaves. Les écuries contenaient jusqu'à six mille chevaux et neuf cent soixante éléphans. Le trône était d'une merveilleuse richesse. Au-dessus du siége étaient suspendus des globes d'or qui représentaient par leur disposition les sept planètes, les douze signes du zodiaque, toute la cosmographie persane. Trois cents drapeaux pris aux Romains ornaient l'une des salles du palais. Or pierreries, tapis brodés, robes de pourpre, tout est pillé par les vainqueurs, et ce qu'on ne peut emporter devient la proie des flammes (1). Chosroès, avec son troupeau de femmes, s'enfuit de palais en palais devant l'armée d'Héraclius, et bientôt le roi des rois, caché sous des vêtemens grossiers, n'a plus de refuge que dans les cabanes des paysans, jusqu'à ce que, trahi par les siens et victime d'une tragédie domestique, il soit mis à mort par son fils.

Quel triomphe dans le camp d'Héraclius! quel triomphe surtout à Constantinople et à Jérusalem! Le 14 septembre 628, après avoir traversé l'Asie-Mineure au milieu des acclamations des chrétiens, Héraclius, abordant à Byzance, débarqua au faubourg de Sykes et se dirigea vers la Porte-d'Or. Quatre éléphans blancs traînaient son char triomphal. Devant lui marchait la sainte croix, reconquise sur les Perses. Partout des fleurs, des palmes, de précieux tapis étendus sur le passage du vainqueur; partout des chants et des bénédictions. Héraclius avait voulu que la croix dominât toutes ces magnificences. Quelques mois plus tard, aux premiers jours du printemps (629), il alla la restituer aux lieux saints. Ce fut un triomphe encore, mais d'un caractère bien différent. On croit lire une page de la vie de saint Louis. Des milliers de pèlerins étaient accourus de la Syrie et de

(1) Voyez, pour tous ces détails, Ritter, *Erdkunde*, t. IX, p. 497, et Julius Braun, *Geschichte der Kunst*, t. Ier, p. 256.

l'Égypte pour assister à la solennité. Ils virent Héraclius, suivant la trace des pieds du Sauveur, gravir les pentes du Calvaire, la croix sur ses épaules. L'évêque de Jérusalem l'attendait au sommet; il reçut la croix des mains de l'empereur et la déposa dans l'église de la Résurrection. Ce sont là les grandes journées de l'Orient. L'enthousiasme du nom romain s'unissait aux ardeurs de la foi chrétienne, et de nouvelles destinées semblaient commencer pour l'empire. Que pouvait-on redouter encore du côté de l'Asie? L'empire des Perses était détruit, le successeur de Chosroès n'était plus qu'un vassal d'Héraclius, l'Europe entière était transportée d'admiration, et un petit-fils de Clovis, interprète des sentimens de l'Occident, envoyait une ambassade au vainqueur de Ninive. La France a toujours eu les yeux sur l'Orient, et lorsque Dagobert se faisait représenter solennellement auprès d'Héraclius, il inaugurait la politique de Charlemagne et de saint Louis.

On demandera peut-être pourquoi cette merveilleuse histoire d'Héraclius est associée dans le récit de M. Thierry à l'histoire d'Attila. Quel rapport entre une croisade contre les Perses et les annales confuses des populations hunniques? C'est précisément là qu'apparaît, avec l'importance du règne d'Héraclius, l'originalité de son rôle. Pendant que l'adversaire de Chosroès s'engageait si intrépidement dans les défilés du Caucase et les vallées de l'Euphrate, les fils des Huns, les Avars, établis au nord du Danube, menaçaient sans cesse Constantinople. Héraclius, avant de partir, s'était empressé de faire la paix avec eux. Dès qu'ils le surent arrivé en Asie, ils n'attendirent qu'une occasion pour se jeter de nouveau sur l'empire. L'occasion s'offrit bientôt. Le général de Chosroès, ce même Schaharbarz dont nous parlions tout à l'heure, envoya des députés au kha-kan des Avars, et lui promit le pillage de Byzance, s'il voulait assiéger la ville avec les Persans. C'était un moyen pour ceux-ci de rappeler Héraclius en Europe; si le kha-kan eût réussi, Chosroès n'eût pas été écrasé à Ninive. Ce siége de Constantinople par les Avars est une belle et émouvante peinture. M. Thierry n'a rien négligé pour retrouver les détails de la lutte: tous les documens originaux lui ont livré leurs secrets. On voit dans son récit l'immense armée barbare, non pas une nation seule, dit un témoin oculaire, mais un assemblage de nations, Huns, Scythes, Slaves, Bulgares, Avars, Gépides, envelopper toute la ville du côté de la terre; on entend les menaces du kha-kan et les cris de ses soldats; on devine, aux préparatifs des assiégés, l'enthousiasme national réveillé par Héraclius. Du fond de la Perse, c'est encore lui qui défend Constantinople. Sans l'ardeur qu'a excitée son exemple, sans le souvenir toujours présent des émotions guerrières de son départ, ce peuple avili par Phocas n'était-il pas vaincu d'avance? Les habitans de Constantinople pensaient à

Héraclius, et chacun fit son devoir. Le patrice Bonus (l'histoire doit conserver son nom) dirigeait la résistance. L'image de la Vierge, de la Toute-Sainte, comme l'appelaient les Grecs, promenée sur les remparts, entretenait l'enthousiasme. Protégés par *la Panagia*, les Grecs avaient la certitude de vaincre, et qui donc eût pu douter de sa protection au moment où Héraclius s'exposait à tant de périls pour arracher la croix aux païens? Comme dans ces légendes du moyen âge où la Vierge venait prendre la place d'une religieuse échappée de son couvent, la Vierge remplaçait Héraclius à Constantinople, et c'est elle qui sauva la ville. Après cette nuit sanglante où la flotte du kha-kan, culbutée par les trirèmes romaines, sema le Bosphore de débris et de cadavres, c'est à *la Panagia* que les vainqueurs faisaient hommage de la victoire. Les Avars eux-mêmes se croyaient vaincus par elle. « Je vois, disait le kha-kan un jour qu'il examinait les murailles de la place, je vois là-bas une femme qui parcourt le rempart; elle est seule et en habits magnifiques. » Tous ces traits qui peignent si bien l'époque, ces visions, cette exaltation mystique unie à l'héroïsme national tout à coup reparu, ont été très heureusement mis en œuvre par M. Thierry. Autrefois ces détails mêmes obscurcissaient pour beaucoup d'esprits la grandeur des événemens. On ne voyait là que des contes de moines, et comme on se souvenait surtout de ces fatales discussions théologiques qui ont énervé l'empire d'Orient, on ne songeait guère à restaurer dans leur éclat primitif les grandes pages de cette histoire. L'honnête Lebeau lui-même, avec sa scrupuleuse érudition, n'a pas le sentiment de ces choses-là; on s'aperçoit trop souvent, à la timidité des couleurs, que son livre a été écrit pour des contemporains de Voltaire. Notre siècle, plus impartial, plus intelligent, a retrouvé maintes scènes glorieuses du moyen âge, mais on s'en était tenu jusqu'ici aux peuples de l'Occident; il restait à faire le même travail sur le moyen âge oriental. M. Amédée Thierry a ouvert la voie, et qui sait si l'on ne ferait pas encore de précieuses découvertes dans l'histoire du Bas-Empire, au milieu même des scandales qui la déshonorent?

Ce beau récit n'éveille pas seulement l'intérêt du lecteur pour les héros de la croisade du VIIe siècle, il suggère à la pensée de curieux rapprochemens politiques. Dans les différentes phases de l'histoire de l'Orient, la civilisation a eu tour à tour à combattre les descendans des Tartares et les héritiers des Huns. Héraclius avait à lutter à la fois contre les Barbares du Nord et contre les Barbares de l'Asie. La question orientale, qui s'est divisée depuis cette époque, se montrait alors tout entière. Les Persans de Chosroès étaient pour Héraclius ce que furent les Ottomans pour l'Europe du XVe siècle; quant aux Avars, entraînant à leur suite tous les peuples du Nord, convoitant et menaçant toujours Constantinople, ils représentent assez bien le rôle

que joue la Russie en Europe depuis Ivan le Terrible et Pierre le Grand. Certes tout s'est bien compliqué à partir de cette époque; les dissidences religieuses et les catastrophes politiques ont modifié tous les rapports internationaux. Depuis que les Turcs, maîtres de Constantinople, ont été arrêtés dans leurs conquêtes, la France, qui était restée si longtemps à la tête du mouvement des croisades, a pu donner le signal d'une politique toute nouvelle et s'allier à la Turquie dans l'intérêt de l'équilibre européen. Malgré des changemens si profonds, ce n'en est pas moins un phénomène très digne d'étude que la situation de l'empire d'Orient sous le règne d'Héraclius. Tous les dangers qui, durant le cours des siècles, menaceront successivement l'Europe orientale, apparaissent là réunis. Du XIIe au XVe siècle, l'empire d'Orient, et avec lui toutes les nations chrétiennes, sont occupés à combattre l'invasion asiatique, soit que la France, l'Angleterre, l'Allemagne, veuillent arracher la terre sainte aux soldats de Mahomet, soit que l'empire grec lutte contre les Turcs, soit enfin qu'après la prise de Constantinople, les héros de la Pologne et de la Hongrie, les marchands de Venise, les chevaliers de Malte et de Rhodes, attaquent et circonscrivent la puissance ottomane. Depuis le XVIe siècle, la Turquie n'est plus à craindre, mais déjà Ivan le Terrible convoite Constantinople, déjà se forme en Russie la tradition conquérante qui recevra de Pierre le Grand une impulsion nouvelle et sera léguée par lui à tous ses successeurs. Voilà de grands dangers, remarquez pourtant que ces dangers ne se sont déclarés que l'un après l'autre; sous Héraclius au contraire, on aperçoit comme la complète ébauche de ces luttes séculaires, et les deux invasions, celle qui vient du Nord et celle qui vient d'Asie, marchent ensemble contre Byzance. Vous voyez que cette histoire du VIIe siècle touche de près aux plus vivantes questions du XIXe; sachons donc ce qu'a fait Héraclius.

M. Amédée Thierry a consacré de curieuses pages à la politique d'Héraclius. Les Persans une fois réduits à l'impuissance, le vainqueur de Ninive s'occupe de rétablir des barrières entre l'empire et les Barbares du Nord. Il s'applique à diviser cette agglomération de races nomades qui menacent toujours d'engloutir le Midi, il s'efforce d'en détacher quelques peuples, et il les associe à la civilisation. Plusieurs états s'organisent, grâce à son génie fondateur, états indépendans, mais qui relèvent de son autorité, qui auront les mêmes intérêts à défendre, et qui assureront ainsi à l'empire une protection efficace. « Plus durable que ses conquêtes, dit très bien M. Thierry, cette création de la politique d'Héraclius est encore debout dans la principauté hunno-slave de Bulgarie, dont il ne fit que jeter les fondemens. Ce sont les établissemens d'Héraclius, destinés à couvrir la métropole de l'empire romain d'Orient, qui protè-

gent encore de nos jours cette reine tombée, et c'est d'eux que dépend en grande partie le sort de la Grèce. Leur histoire intéresse l'Europe à plus d'un titre... » Ainsi deux choses très distinctes dans la politique générale d'Héraclius : quand il a affaire à l'invasion asiatique, il ne songe pas à faire la paix, il traverse le Bosphore, il va attaquer les ennemis du christianisme, il détruit à Ninive le second empire des Perses, comme Alexandre avait détruit le premier dans les plaines d'Arbelles; quand il a en face de lui les Barbares du Nord, il pressent que ces Barbares peuvent être convertis au christianisme et introduits au sein de la civilisation européenne. N'y a-t-il pas là de singuliers rapprochemens qui se présentent d'eux-mêmes à la pensée? Ne devons-nous pas, nous aussi, associer à la civilisation occidentale et par là arracher à l'influence moscovite les petits états qui séparent la Turquie de la Russie? Croatie, Servie, Moldavie, Valachie, principautés slaves et principautés roumaines du Danube, ces états, fondés en partie par Héraclius, n'excitent-ils pas aujourd'hui la sollicitude de tous ceux qui songent à l'avenir de l'Orient? Quant à l'invasion asiatique, représentée par la Turquie, son établissement en Europe est plus qu'un fait accompli, c'est un fait consacré, un fait qui n'a plus rien de menaçant, et qui présente même de précieux avantages, puisque la Turquie occupe sans danger pour l'équilibre général un territoire dont le partage exciterait des luttes acharnées et troublerait pour longtemps la paix du monde. On ne peut donc suivre sur ce point la politique du VIIe siècle. Qui ne voit cependant qu'un jour ou l'autre, dans un siècle, dans plusieurs siècles peut-être, mais un jour qui ne peut manquer d'arriver, l'influence ottomane doit disparaître de l'Europe? Si cette expulsion se fera par les armes, ou seulement par l'action du christianisme, par la substitution légale des hommes de l'Occident aux débiles possesseurs que nous couvrons aujourd'hui de notre protection, c'est là le secret de l'avenir. Le résultat du moins est inévitable. les plus belles contrées du monde ne seront pas éternellement soumises à une race qui les appauvrit, à une religion qui ne sait pas y faire descendre les bénédictions du travail.

Laissons là les secrets de l'avenir; ce qui nous intéresse, c'est le présent. Des deux politiques d'Héraclius, il y en a une qui est encore à l'ordre du jour; c'est celle-là qu'il faut considérer de plus près. L'historien d'Attila raconte avec précision l'établissement de la Croatie, de la Servie, de la Bulgarie, et par là il nous donne sur la question des principautés roumaines des indications qu'il est bon de recueillir. Les Croates, c'est-à-dire les montagnards, étaient une confédération de Vendes et de Slovènes établis sur le revers septentrional des Carpathes. Les Slovènes depuis longtemps avaient à subir de la part des Huns d'odieuses humiliations; race paisible et

livrée aux travaux agricoles, ils étaient, on peut le dire, les souffre-douleurs des populations hunniques. Héraclius le savait : s'adressant à une de ces tribus de montagnes plus guerrière que les autres et plus digne de servir ses desseins, il lui offrit une partie des terres que les Avars avaient usurpées au midi du Danube. Les Croates répondent à cet appel; Héraclius les lance en Dalmatie, et bientôt, vainqueurs des Avars, ils fondent un état puissant sur les côtes de l'Adriatique. Attachés à l'empire par les liens politiques, ils ne tarderont pas à lui être plus étroitement unis par les intérêts religieux. Une mission demandée au pape par Héraclius va porter le christianisme dans ces provinces dalmates, qui s'appelleront désormais la *Croatie baptisée*. Les Croates, malgré leur union politique et religieuse avec l'empire, n'en conservaient pas moins leurs lois nationales; ils étaient indépendans et gouvernés par leurs chefs. Cet exemple attira d'autres tribus; les Serbes arrivent du bord de l'Elbe, demandant à Héraclius la concession de quelques provinces; Héraclius leur abandonne la Dacie, la Dardanie, une partie de la Macédoine et de l'Épire, et ainsi sont créées les principautés de Servie et de Bosnie.

La première pensée d'Héraclius, après sa victoire sur les Avars, avait donc été d'établir cette forte ligne de peuples entre l'empire et les hordes hunniques, et, selon la remarque de M. Thierry, cette barrière élevée il y a douze cents ans est encore debout aujourd'hui. N'est-il pas remarquable que la même pensée soit venue à la France dès le lendemain de nos victoires en Crimée? Un des meilleurs moyens de fortifier cette ligne de défense qui arrête l'ambition russe au nord de la Turquie, c'est de fortifier les principautés roumaines. La réunion de la Moldavie et de la Valachie, l'organisation d'une Roumanie indépendante sous le protectorat de la France, ce serait là un des plus grands résultats de la dernière guerre, une des plus sûres garanties de l'avenir. Des voix éloquentes se sont élevées pour soutenir cette politique; je signalerai surtout la patriotique brochure d'un jeune Valaque, M. Bratiano, qui, dès la prise de Sébastopol, a défendu avec talent la cause des populations roumaines et montré les services que son pays pouvait rendre à l'Europe. C'est à la France que s'adressent les Roumains, car la France a le glorieux privilége d'être plus désintéressée qu'aucun autre pays dans les affaires d'Orient; elle ne peut y intervenir, et l'Orient le sait bien, que pour y défendre les intérêts de tous, pour y représenter l'Europe et la civilisation. De là cette confiance des Roumains : pressés longtemps entre les Turcs et les Russes, soumis tour à tour à l'une et à l'autre influence, le jour où le sentiment national s'est réveillé chez eux, ils ont fait appel à la France. La première fois qu'ils se tournèrent vers nous, ce fut sous l'empire; mais Napoléon

refusa de les entendre, et dans cette fatale entrevue d'Erfurth, où tant de fautes furent commises, les principautés danubiennes furent livrées à la Russie. Aujourd'hui, malgré ces tristes souvenirs, leur confiance reparaît, et nous espérons bien que la France ne manquera pas cette fois à sa mission. En dépit de la distance, ces précieux intérêts ont ému l'opinion. Déjà en 1845, dans un substantiel ouvrage intitulé *la Romanie*, un homme qui connaît bien ces contrées, M. Vaillant, a émis des idées très dignes d'attention sur le rôle possible des Moldo-Valaques; ces questions éveillent une sollicitude plus vive encore depuis les belles études de M. Edgar Quinet (1). Nous voulons croire qu'une telle cause défendue ainsi ne sera plus abandonnée. La diplomatie française s'en occupe; *le Moniteur* a prononcé à ce sujet des paroles qui ont produit une impression très vive, et s'il était besoin de rappeler cette affaire à ceux qui peuvent la mener à bien, je leur signalerais les pages de M. Amédée Thierry sur les créations d'Héraclius. Ce grand homme était au VIIe siècle le défenseur du monde civilisé; il convient à la France de reprendre la même politique pour écarter les mêmes périls.

Il est vrai qu'Héraclius pouvait créer la Servie, la Croatie, et jeter les fondemens de la Bulgarie, sans inquiéter les états à demi barbares de l'Europe : aujourd'hui la réunion des principautés danubiennes a rencontré dans la diplomatie de sérieux adversaires. Cette discussion ne peut que servir la cause roumaine; les argumens employés contre la Moldo-Valachie, bien que présentés avec une modération habile, n'ont pas affaibli nos convictions, et nous avons la confiance qu'aucun esprit impartial ne prendra le change. Si j'interroge sur ce point la presse européenne, je vois que la réunion des principautés a été surtout combattue par le cabinet de Vienne. La *Gazette d'Augsbourg*, qui défend avec talent la politique de l'Autriche, a publié sur cette question de remarquables articles manifestement écrits à l'adresse de la France. Quels sont les argumens de la feuille allemande? On peut les réduire à un seul : fortifier les principautés, c'est fortifier la Russie. Les éminens publicistes allemands ont mis et mettent encore une singulière insistance à développer cette thèse. La Russie seule, si on les en croit, profitera des changemens que réclament les Moldo-Valaques, car aucune puissance n'est en mesure de balancer l'influence moscovite sur le Danube, et tout ce qui sera fait à l'avantage des Roumains sera fait à l'avantage de leurs suzerains réels, qui ne siégent pas à Constantinople, mais à Saint-Pétersbourg. L'argument serait décisif, s'il n'était absolument contredit par le mouvement de renaissance nationale qui agite les contrées du Danube depuis le commencement

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 janvier et 1er mars 1856, *les Roumains*, par M. Quinet.

du siècle. On pouvait parler ainsi à l'époque où les Roumains n'avaient pas encore retrouvé leurs traditions. Pour qui connaît les aspirations ardentes des chrétiens de l'Europe orientale, c'est le contraire qui est vrai. Les Moldo-Valaques ne sont plus placés seulement comme autrefois entre les Turcs et les Russes : fils des colons de Trajan, frères des nations néo-latines, héritiers d'Étienne le Grand et de Michel le Brave, ils savent qu'ils appartiennent à la civilisation libérale, et c'est en nous qu'ils ont mis leur espoir. Les Moldo-Valaques sont placés désormais entre la Russie et l'Europe occidentale. Tant que cette Europe s'intéressera à leurs destinées, on n'a rien à craindre de la propagande moscovite sur le Danube. Supposez au contraire que la France ferme l'oreille à leurs plaintes, c'est alors que l'influence russe serait bien forte, et qui sait si dans un moment de désespoir les hommes qui nous tendent les bras aujourd'hui ne préféreraient pas la suzeraineté des tsars au protectorat des Ottomans? On verrait recommencer du moins, la chose est trop certaine, cette période de défaillance et d'anarchie où le sentiment national de la Roumanie semblait évanoui pour toujours. Ce foyer s'est rallumé; ne le laissons pas s'éteindre.

L'exemple de la Bohême jette une vive lumière sur ces questions. Voilà un peuple, non pas d'origine latine comme les Roumains, mais de race slave, et uni par l'Autriche à la civilisation de l'Occident. Les Tchèques de Bohême, en même temps et aussi vivement que les Moldo-Valaques, ont réveillé leur langue, leurs traditions, leur histoire, et réclament une place au soleil. Or en 1848, au moment où l'esprit révolutionnaire disloquait la monarchie des Habsbourg, le cabinet de Vienne, effrayé du péril, comprit qu'il fallait se rattacher les Tchèques; le chef du mouvement national de la Bohême, l'illustre historien Franz Palacky, fut appelé au portefeuille de l'instruction publique, et on put espérer un instant que la Bohême obtiendrait ce qu'elle demande encore, une administration distincte, une existence nationale, des droits pareils à ceux que la Hongrie a possédés si longtemps. Quel fut le résultat de cette politique trop vite abandonnée? On vit les Tchèques reconnaissans s'attacher avec amour à cette monarchie en péril; l'Autriche n'eut pas de meilleur soutien pendant la crise qui suivit immédiatement la révolution de mars, et le parlement de Francfort, qui voulait affaiblir l'Autriche au profit d'une Allemagne unitaire, ayant invité M. Palacky à siéger dans son sein, le noble historien lui adressait ces remarquables paroles : « Je vous remercie de votre appel, mais je ne puis y répondre. Je ne suis pas Allemand, je suis Slave; il n'y a pas de place pour moi dans une assemblée allemande. De plus, vous voulez affaiblir l'Autriche, vous voulez la soumettre à un pouvoir central, république ou empire, qui dictera ses arrêts à l'Allemagne

entière. Or sachez-le bien, la force et l'indépendance de l'Autriche sont nécessaires aux Slaves de Bohême. Prêtez-moi, je vous prie, votre attention. Vous savez quelle est cette puissance colossale qui occupe tout l'orient de notre Europe; presque inattaquable sur son propre sol, on la voit déjà menacer la liberté du monde et tendre à la monarchie universelle. Cette monarchie universelle, bien qu'elle s'annonce au profit des peuples slaves, moi, Slave de cœur et d'âme, je la regarderais comme un mal effroyable, comme une calamité sans fin et sans mesure. Je passe en Allemagne pour l'ennemi des peuples germaniques : on dira de même en Russie que je suis l'ennemi des Russes. Que m'importe? Au-dessus des intérêts de race j'ai toujours placé les intérêts de l'humanité et de la civilisation, et le simple projet d'une monarchie universelle exercée par les Russes n'a pas d'adversaire plus résolu que moi, non parce que ce serait une monarchie russe, mais parce que ce serait une monarchie universelle. Or, de tous les peuples situés au sud de l'Europe orientale, il n'en est pas un seul qui puisse résister à l'envahissement des Russes, si un lien vigoureux ne les réunit en faisceau... » Ainsi parlait un Slave, chef ardent d'une croisade inspirée par l'esprit slave; or les Roumains ne sont pas Slaves, ils sont comme nous de race latine, et l'on craindrait qu'une fois en possession de cette vie nationale, si ardemment désirée, ils n'en fissent usage au profit de la Russie! Pures chimères, encore une fois : il n'y a qu'une chose qui puisse profiter à l'influence moscovite, c'est l'inaction de l'Europe et par suite le découragement des Roumains.

J'ai l'air de m'éloigner du livre de M. Amédée Thierry; un des mérites de cette histoire, c'est précisément de provoquer la pensée et d'appeler des rapprochemens avec notre situation présente. Revenons pourtant à Héraclius. La fin de sa vie fut lamentable. Au moment même où, vainqueur de Chosroès, il se félicitait d'avoir écrasé en Asie les plus redoutables ennemis de la croix, au moment où il enfermait les Avars entre ces peuples nouvellement constitués, Serbes, Croates, Bulgares, et les réduisait à l'impuissance, un ennemi nouveau, plus terrible bientôt que tous les autres, celui qui devait un jour chasser la Panagia des églises de Constantinople, le mahométisme apparaissait dans le monde, le fer et le feu à la main. Mahomet avait assisté en silence à la lutte d'Héraclius et de Chosroès, tout prêt à se jeter sur le vaincu. Une fois Chosroès abattu et l'empereur Héraclius retourné à Constantinople, Mahomet projetait une expédition contre la Perse quand la mort l'arrêta (632). Son successeur, Abou-Bekr, attaque et la Perse et l'empire : tandis qu'il soumettait l'Irak arabique et préparait la conquête de la Perse, un de ses généraux réduisait sous le joug les provinces romaines de l'Asie, la Syrie, la Mésopotamie, la Palestine. Jérusalem était prise en 637;

deux ans après, Alexandrie et Memphis étaient au pouvoir de l'islam. Qu'on se représente la douleur d'Héraclius : c'était d'Alexandrie qu'il avait mis à la voile, vingt-deux ans auparavant, lorsqu'il allait délivrer l'empire du despotisme de Phocas; c'était à Jérusalem qu'il avait fêté la plus glorieuse journée de son règne. Vaincu partout malgré son génie et son courage, il voyait commencer par la Palestine et l'Égypte le démembrement de l'empire. Il voulut du moins, avant la prise de la ville sainte, sauver une seconde fois cette croix de Jésus-Christ reconquise naguère sur les Perses et rapportée à l'église du Calvaire au milieu des acclamations de la chrétienté. Il retourna à Jérusalem, il remonta au Calvaire, recommençant, hélas! dans un appareil bien différent le chemin qu'il avait fait en pieux triomphateur. Le patriarche Sophronius, fondant en larmes ainsi que tout le peuple, lui remit le précieux dépôt; Héraclius ne pleurait pas, une douleur sombre et morne troublait déjà sa raison. Qu'y a-t-il de plus triste que la folie chez un pasteur de peuples? C'est vraiment une tragique figure que celle de ce malheureux génie. Je lisais dernièrement une bien belle page de Christine de Pisan dans le *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V.* Charles V, sur son lit de mort, fait demander à l'évêque de Paris la couronne d'épines du Sauveur gardée à Notre-Dame, à l'abbé de Saint-Denis la couronne du sacre des rois, et quand on les a placées en face de lui, il les apostrophe en ces termes : « O couronne d'épines, tu sembles terrible, tu es toute garnie de pointes sanglantes; mais que tu es belle et bonne, et désirable, ô diadème de notre salut, tant est doux et emmiellé le soulagement que tu donnes! Et toi, couronne de France, tu brilles, tu parais précieuse, mais que tu es vile et lourde à porter! Ceux qui te reçoivent, combien de douleurs, de tourmens, d'angoisses, combien de périls de corps et d'âme tu leur imposes! Qui considérerait bien ces choses te laisserait plutôt traîner dans la boue que de te placer sur sa tête. » Il est impossible de lire cette page sans être ému, car ce cri, cette plainte déchirante arrachée au malheureux roi par le sentiment des désastres publics et la prévision de l'avenir, Charles V la profère en présence du dauphin, de celui qui sentira bientôt combien la couronne est lourde, et qui en perdra la raison. Héraclius, qui avait porté si glorieusement la couronne de l'empire, sentit aussi combien elle pesait à son front; il préférait, comme Charles V, la couronne d'épines.

Héraclius, placé sur la limite de la période romaine, semble annoncer d'avance les plus nobles et les plus douloureuses figures du moyen âge. On ne serait pas étonné de rencontrer un tel homme du XIIe au XVe siècle. Je l'ai comparé à saint Louis, la fin de sa vie nous rappelle Charles VI. Le moyen âge a eu le sentiment de cette parenté, il a conservé ce grand nom et l'a associé au nom de Charlemagne et

de Roland. A l'époque où nos trouvères célébraient les croisades sous le voile des poèmes carlovingiens et des épopées bretonnes, lorsque Charlemagne, Arthur, Perceval, parcouraient l'Europe et l'Asie dans des expéditions merveilleuses, Héraclius fut chanté aussi par les trouvères de France et d'Allemagne. Il y a un poème français du XIIIe siècle, intitulé *Eraclius,* qui a obtenu un grand succès au moyen âge (1). L'auteur, Gauthier d'Arras, le dédie *au bon comte Tiebault de Blois, le plus vaillant ki soit d'Islande juske à Romme.* Un poète allemand qui paraît être, selon les critiques d'outre-Rhin, le célèbre chroniqueur Othon de Frisingue, l'a traduit et arrangé dans la langue des *Minnesingers.* L'*Eraclius* de Gautier d'Arras, comme celui d'Othon de Frisingue, est rempli d'incidens bizarres, d'aventures amoureuses, de superstitions et de puérilités qui peignent assez bien le siècle de l'auteur, mais qui défigurent étrangement le caractère du héros. On y trouve pourtant de belles scènes. Si la première partie est un conte des *Mille et Une Nuits,* la seconde, qui suit de plus près l'histoire, contient des épisodes vraiment épiques. Héraclius sous les murs de Jérusalem est peint avec grandeur, et comme par un poète qui songeait à Godefroy de Bouillon. Quand Héraclius arrive devant la ville sainte, toute la nature est en fête: c'est le jour de Pâques-Fleuries, et l'empereur, monté sur un beau cheval d'Espagne, son manteau de pourpre agrafé à son cou, s'avance comme un triomphateur; mais tout à coup les portes se ferment, et un ange lui apparaît du haut des remparts : « Héraclius, lui dit-il, pourquoi viens-tu en si grande pompe?

Orgueilleuse est ta vêture,
Et fière ta chevauchure;

ce n'est pas ainsi que Jésus a passé par ce chemin. » Aussitôt l'empereur descend de cheval, il jette son manteau de pourpre, ses vêtemens impériaux, et pieds nus, en chemise, il entre à Jérusalem portant la sainte croix sur ses épaules et *disant molt oreisons.* Une autre idée qui contient une intention poétique, c'est d'avoir fait naître Mahomet le jour même où Héraclius, vainqueur de Chosroès, rapporte la croix à Jérusalem. N'est-ce pas là signaler d'un mot ce qu'il y a eu de tragique dans la destinée de l'empereur d'Orient? Mais ce n'est pas seulement Mahomet, s'il faut en croire le trouvère, qui vint au monde le jour du triomphe d'Héraclius; un autre chef illustre, Dagobert, roi des Francs, est né aussi ce jour-là. Pourquoi ces rapprochemens singuliers et ces démentis à l'histoire? Le poète a voulu dire qu'Héraclius est le dernier des grands soldats de la civilisation dans l'empire d'Orient, qu'en face du danger nouveau de nouveaux

(1) Ces deux poèmes out été publiés en Allemagne. *Eraclius von Otte und Gautier von Arras, herausgegeben von Massman.* 1842.

champions se lèvent pour la chrétienté, — en face de Mahomet et des kalifes les Francs de Dagobert et de Charlemagne, les croisés de Godefroy de Bouillon, de saint Bernard et de saint Louis.

C'est donc la France, dès le VIIe siècle, qui succède à l'empire d'Orient dans l'héroïque défense de la chrétienté. M. Amédée Thierry a mis en pleine lumière ce rôle de notre patrie. Je cédais tout à l'heure au plaisir d'ajouter quelques traits à son tableau d'Héraclius; il n'y a rien à ajouter à son récit des guerres de Charlemagne contre les héritiers d'Attila. Ce second empire hunnique, affaibli par les victoires et la politique d'Héraclius, Charlemagne eut la gloire de le détruire. On ne connaissait guère jusqu'ici cette lutte des Francs et des Avars; il semblait que ce fût un épisode perdu dans une immense épopée. Au milieu des cinquante-trois expéditions qui remplissent la vie du grand empereur, quand on le voyait aux prises avec les Aquitains et les Lombards, avec les Saxons et les Arabes, qui donc songeait à le suivre aux bords du Raab et du Danube? L'historien d'Attila a pris plaisir à retrouver tous ces détails, et il a été soutenu dans sa tâche par le sentiment de la mission de la France. C'est là une inspiration très vive chez M. Amédée Thierry. Notre philosophie de l'histoire, en proclamant la nécessité des invasions, qui venaient mêler un sang jeune et vivace au sang corrompu du vieux monde, nous fait trop souvent oublier les malheurs de nos pères et les dangers qui menaçaient la culture intellectuelle et morale du Ve au IXe siècle. Nos formules abstraites nous cachent la vérité vivante : assurés du résultat, nous parlons fort à l'aise de ces effroyables catastrophes, et nous ne nous souvenons plus qu'il y avait là des hommes, des hommes qui souffraient, qui combattaient, pour qui le présent était incertain et l'avenir plein d'épouvante. Tel n'est pas M. Thierry. Peintre de la Gaule romaine et des Barbares, il est le défenseur naturel de la civilisation. Il prend part à ses luttes, il souffre de ses angoisses et se réjouit de ses triomphes. Partout où il rencontre ses représentans, à Rome ou à Constantinople, dans le camp d'Aétius ou dans l'ambassade de Maximin, il marche avec eux contre la barbarie, et lorsque les Gaulois d'abord, les Francs ensuite, prennent le premier rôle dans la lutte, lorsque la France, succédant à l'empire romain, est chargée des destinées du monde, on sent passer dans son récit l'enthousiasme contenu qui anime sa pensée. Je me suis rappelé, en lisant ce livre, ces beaux vers de Corneille, citation toute naturelle ici, puisque je l'emprunte à l'*Attila* du poète :

> Un grand destin commence, un grand destin s'achève,
> L'empire est prêt à choir, et la France s'élève.

Oui, l'empire choit, et la France s'élève; le sceptre passe de Rome à

la France, comme il avait passé primitivement de l'Orient à la Grèce et de la Grèce aux Sept-Collines. L'unité de l'*Histoire d'Attila* est toute dans cette idée. C'est sur notre sol que le fils de Mound-Zoukh, fondateur du premier empire hunnique, est vaincu par Aétius; quatre siècles plus tard, c'est par Charlemagne et par ses fils que le second empire des Huns est détruit, ses fortifications renversées, ses rapines enlevées et partagées à l'Europe. En 451, Attila foulait le sol de la Gaule; en 811, le pays des Avars s'appelle le pays des Francs, Φραγγοχωριον, et les chefs des vaincus reçoivent le baptême à Aix-la-Chapelle.

Ce n'est pas tout : quand un troisième empire hunnique est fondé, quand les Hongrois sont devenus une des nations chrétiennes de l'Europe, nos Français du moyen âge jouent encore un rôle dans leur histoire. Les temps sont bien changés : il ne s'agit plus de repousser avec les Gaulois l'invasion d'Attila ni d'anéantir avec les Francs de Charlemagne la puissance des kha-kans; les Hongrois font partie de la société européenne, ils grandissent en face du royaume de Bohême et du duché d'Autriche. Or, après bien des vicissitudes, affaiblis par l'anarchie et les guerres intestines, abattus par l'invasion des Mongols au XIIIe siècle, ils ont besoin d'un chef qui relève la couronne de saint Étienne; vers qui tournent-ils les yeux? Vers la France. Un petit-neveu de saint Louis, Charles d'Anjou, est élu roi de Hongrie par les acclamations populaires, et la Hongrie, depuis saint Étienne, n'a pas eu de souverain plus glorieux. Pendant tout le XIVe siècle, ce sont des princes de la maison d'Anjou qui gouvernent cette race généreuse et la préparent aux luttes du siècle suivant : Hunyade et Mathias Corvin n'ont fait que poursuivre la tâche commencée par une dynastie française. Qui se souvient aujourd'hui de ces héroïques aventures? Notre France est ainsi faite : prodigue de son génie, elle accomplit de grandes choses et n'en garde pas la mémoire. M. Amédée Thierry n'est pas de ceux qui oublient si aisément les titres de nos pères. Il n'avait pas à tracer l'histoire de la Hongrie, son récit s'arrête au moment où les compagnons d'Arpad s'établissent dans la vallée du Danube : il se gardera bien cependant d'omettre une telle indication; l'image des princes de la maison d'Anjou termine cette galerie où brillent, d'Attila jusqu'à Arpad et d'Aétius à Mathias Corvin, tant de noms diversement fameux.

Ainsi la pensée de la France nous est sans cesse présente dans cette vaste peinture des bouleversemens de l'Europe orientale. Les rapprochemens les plus inattendus sont marqués d'une main sûre et provoquent la méditation. Une des plus curieuses péripéties de ce long drame, c'est à coup sûr la transformation de ces neveux d'Attila, qui, civilisés par un neveu de saint Louis, deviennent les plus

hardis champions de l'Europe en face des Ottomans. Ce nom du roi des Huns, qui avait été si longtemps l'épouvante des nations chrétiennes, prend sur les bords du Danube une signification toute différente. Lorsque Mathias Corvin entraîne ses peuples à la croisade contre Mahomet II, un chroniqueur hongrois l'appelle *le nouvel Attila*. La politique d'Héraclius est consacrée par des triomphes qu'il lui était impossible de prévoir; le travail des siècles est accompli, la civilisation a vaincu, comme elle doit toujours vaincre; elle a amené peu à peu ses plus terribles ennemis à combattre pour sa cause. Que de leçons politiques, quels enseignemens de philosophie sociale dans ces péripéties de l'histoire!

Ce livre, avec ses dramatiques tableaux et ses vues lumineuses, a obtenu le succès dont il est digne; il a été lu par les esprits qui aiment les émouvantes peintures de l'histoire, il a été médité par les publicistes qui savent demander au passé des conseils ou des indications. L'Allemagne s'est empressée de le traduire; il en a paru aussi plusieurs versions hongroises. Cette Hongrie, dont l'auteur parle en si nobles termes, et qui retrouvait dans ce tableau le fil trop souvent rompu de ses traditions, devait accueillir avec reconnaissance l'œuvre du savant historien. On peut dire que la publication de l'*Histoire d'Attila* a été une sorte d'événement pour les Magyars. Si le paysan des bords de la Save et de la Theiss conserve dans sa cabane le portrait d'Attila roi des Hongrois, le fier et élégant Magyar, sans garder une sympathie très vive au fils de Mound-Zoukh, n'est pas fâché de voir ces traditions entretenir l'esprit national du peuple. Certaines parties du livre de M. Thierry, commentées, arrangées par des rapsodes populaires, courent déjà les campagnes. Dans ce curieux appendice qui complète son œuvre, au milieu de l'histoire légendaire de son héros, à côté des traditions germaniques et des traditions latines sur le fondateur du premier empire hunnique, les traditions hongroises ne sont pas les moins intéressantes. Ce sont ces poétiques récits, à moitié perdus depuis longtemps et rassemblés aujourd'hui par une main sûre, qui charment l'imagination du paysan, tandis que les seigneurs magyars relisent avec orgueil cette belle page de la préface : « Puisque je viens de toucher à des choses modernes en parlant de la Hongrie, qu'on me permette d'ajouter quelques mots sur le temps présent! Ce noble peuple magyar, si abattu qu'il paraisse, est encore plein de vie et de force, heureusement pour le monde européen. C'est lui qui veille aux portes de l'Europe et de l'Asie; qu'il en soit le gardien fidèle! Il y aurait mauvaise et fatale politique de la part d'une puissance civilisée, allemande et catholique, à vouloir étouffer une nationalité qui est sa sauvegarde du côté où s'agite une inépuisable passion de conquête, appuyée sur la barbarie; mais, quoi qu'on ose faire, la Hongrie

vivra pour des destinées dont la Providence n'a point voulu briser le moule. Nul peuple n'a traversé des vicissitudes plus amères; conquis par les Tartares, envahi par les Turcs, opprimé vingt fois par les factions intérieures et plus d'une fois aussi trahi par ses propres rois, il s'est relevé de toutes ses ruines, fort et confiant en lui-même. Cette énergique vitalité qui maintient depuis quinze siècles, et malgré tant d'efforts conjurés, des peuples de sang hunnique aux bords de la Theisse et du Danube, réside au fond de l'âme du Magyar, et éclate jusque dans son orgueil froissé. La nation de saint Étienne, de Louis d'Anjou et des Hunyades, a prouvé qu'elle sait durer pour attendre les jours de gloire. »

Je n'ai pas eu tort, on le voit, de rattacher l'ouvrage de M. Amédée Thierry aux émotions nationales de la guerre de Crimée. Lors même que l'*Histoire d'Attila* ne nous révélerait pas dans sa préface la patriotique inspiration qui a soutenu ses recherches, il est visible que nos soldats de Balaklava et d'Inkerman lui faisaient plus vivement apprécier le Φραγγοχωριον de Charlemagne. Tel détail des chroniques byzantines qui aurait pu ne pas frapper son esprit a été subitement éclairé à ses yeux par les événemens de ces dernières années. Voilà dans quelle juste mesure l'historien des temps qui ne sont plus doit rendre témoignage à son époque; voilà comment le passé, en donnant des leçons au présent, peut recevoir de ce présent même une lumière qui nous le fait mieux comprendre.

Je citerai un exemple analogue que j'emprunte à l'histoire littéraire de notre siècle. Il y a trente ans, un écrivain de l'Allemagne du midi, initié par l'étude et les voyages aux annales les plus secrètes de l'Europe orientale, M. Fallmerayer, publiait son *Histoire de l'Empire de Trébisonde* (1). On était alors dans une phase toute différente de la question d'Orient. C'était contre la Turquie que la France, l'Angleterre et la Russie marchaient sous le même drapeau. Au moment où les grandes puissances chrétiennes, l'Allemagne seule exceptée, arrachaient la Grèce au joug de l'islamisme, M. Fallmerayer entreprit de raconter les derniers jours de l'empire d'Orient. Une haute pensée morale inspirait l'historien; il voyait l'Europe s'enthousiasmer pour le réveil de la race hellénique, il voyait le royaume de Grèce décrété par la diplomatie et fondé par les armes des nations chrétiennes. — Excellente intention, se disait-il, mais fonde-t-on ainsi un état? Cet enthousiasme ne cache-t-il pas des illusions dangereuses? Les Grecs sont-ils préparés au rôle qu'on leur assigne, et sauront-ils en remplir les devoirs? — M. Fallmerayer crut qu'il était nécessaire de rappeler aux Hellènes de nos jours ce qui avait perdu leurs aïeux du xve siècle. La lutte des Grecs contre

(1) *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, 1 vol. in-4°, Munich 1827.

les Turcs de Mahomet II s'est prolongée en Asie après la prise de Constantinople. Il y avait au sud du Caucase, sur les côtes de la Mer-Noire, un empire fondé et régi par la famille des Comnènes depuis la révolution de palais qui en 1185 leur arracha le trône de Constantin : c'était l'empire de Trébisonde. Quelles avaient été de 1185 à 1453 les destinées de cet empire? que devint-il après la chute de l'empire d'Orient? — Toutes ces questions étaient fort obscures. Ducange, qui a débrouillé l'histoire des dynasties de la Grèce, déclare qu'un voile impénétrable couvre cet épisode des Grecs de Trébisonde; Gibbon exprime la même opinion dans son *Histoire du Bas-Empire*. M. Fallmerayer, avec la passion de l'érudit et l'ardeur du publiciste, s'appliqua à dissiper ces ténèbres. Initié aux principales langues de l'Orient, il interrogea les Turcs, les Persans, les Tartares, en même temps qu'il consultait les ambassadeurs vénitiens et espagnols; il compulsa les chartes, les manuscrits, il eut même la bonne fortune de découvrir un chroniqueur inconnu jusque-là, l'historiographe de l'empire de Trébisonde, Michel Panarètos, dont le récit a éclairé ses recherches et comblé bien des lacunes. Muni de tous ces documens, M. Fallmerayer nous a montré les derniers Comnènes essayant de lutter contre Mahomet II après que le chef des Ottomans était déjà le padishah de Byzance.

Hélas! c'est une tragique histoire. Il y a encore là quelques hommes audacieux pour engager cette lutte, mais leur vie passée, leurs habitudes d'esprit et de conduite pèsent sur eux et les enchaînent. A Trébisonde comme à Constantinople, on est plus accoutumé aux disputes monacales qu'aux actions viriles. « Refoulés dans ce petit coin de l'empire d'Orient, ces hommes, dit l'auteur, m'apparaissent comme des assiégés dans le coin d'un palais. Le palais est ouvert de tous côtés, le palais est envahi; ils continuent à se défendre sans aucune chance de succès... » Certes la résolution est belle; pourquoi faut-il que les Comnènes soient si peu préparés à la soutenir? C'est là ce qu'il y a de vraiment tragique dans cette agonie de l'empire de Trébisonde. L'empereur David tend de tous côtés ses mains suppliantes, il s'adresse à l'Orient et à l'Occident, aux soldats de Mahomet et aux soldats du Christ, aux Turcomans et au pape. Les Turcomans seuls viennent à son secours, mais ils sont battus avec lui, et bientôt en 1465 David est égorgé à Constantinople avec ses huit fils. Sa femme, l'impératrice Hélène Cantacuzène, assista à l'horrible exécution; elle ensevelit elle-même les cadavres de tous les siens, puis, enfermée dans une hutte de chaume où l'on respecta sa douleur, elle mourut au milieu des pratiques d'une piété ardente, exaltée encore par ces catastrophes. M. Fallmerayer ne déclame pas, c'est à peine s'il tire de ce tableau la moralité qu'il contient, mais cette moralité, qu'il n'exprime qu'à demi,

est l'inspiration constante de son œuvre. Ce n'est pas assez de vaincre les Turcs, il faut réparer les fautes de vos pères, il faut redevenir une nation : telle est la leçon adressée aux Grecs du XIXe siècle par M. Fallmerayer, — virile leçon et bien remarquable, ce me semble, au moment où l'Europe entière saluait avec un enthousiasme si confiant la renaissance des Hellènes!

On voit que la question d'Orient n'a pas été inutile aux études historiques. Ce que nous avons tenu à mettre ici en lumière, c'est moins le zèle des érudits que l'ardeur des publicistes. Dans les différentes phases que cette question a traversées depuis des siècles, elle a provoqué des traités, des actes diplomatiques, des relations d'ambassadeurs, en un mot toute une littérature d'affaires. Aujourd'hui nous voyons des érudits, des historiens d'élite ressentir le contre-coup des événemens et traduire ces impressions de leur âme dans leurs travaux les plus sévères. Ils n'écrivent pas des œuvres de circonstance, ils écrivent des œuvres durables auxquelles l'inspiration du moment communique le mouvement et la vie. Ce sont là des symptômes qui attestent la supériorité de notre âge. Il n'est plus permis aux peuples d'assister avec insouciance aux événemens de l'histoire. A l'époque où les peuples étaient encore en tutelle, les tuteurs seuls réglaient les grandes questions politiques; un moyen pour eux de prouver que la période de la tutelle est passée, c'est de faire acte de virilité par le libre exercice de l'opinion. Or l'opinion s'exerce, quoi qu'on puisse dire. N'est-ce pas elle qui se manifeste jusque dans ces graves domaines de la science, d'où on l'écartait si soigneusement autrefois? Un historien français nous peint le tableau des invasions hunniques, et les émotions de la guerre de Crimée doublent les forces de son talent; un érudit allemand découvre l'histoire perdue des derniers Comnènes, et il en fait sortir une leçon à l'adresse des Grecs de nos jours : dans l'un et l'autre de ces livres, on sent, et de la manière la plus heureuse, la trace des préoccupations du temps. Il s'agissait en 1828 de l'affranchissement de la Grèce; M. Fallmerayer retrouva une page tragique de l'histoire du Bas-Empire. Aujourd'hui il a fallu arrêter la marche envahissante de la Russie; M. Amédée Thierry nous raconte ce que firent les empereurs d'Orient et d'Occident, Héraclius et Charlemagne, pour circonscrire l'invasion des Barbares du Nord. Le double aspect de ce grand et périlleux problème a donc été présenté au monde à trente années de distance, et dans ces deux circonstances si différentes, la question vitale de l'Europe a inspiré deux livres également remarquables par la science de l'érudit et l'élévation du publiciste, — l'*Histoire de l'Empire de Trébisonde,* de M. Fallmerayer, — l'*Histoire d'Attila,* de M. Amédée Thierry.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LES

VACANCES DE CAMILLE

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE.

DERNIÈRE PARTIE. [1]

XIII.

En arrivant auprès de sa mère, Léon l'avait trouvée dans un état moins désespéré qu'il ne l'avait craint d'abord. A cette époque, quelques points de la France venaient d'être envahis par le fléau qui depuis un quart de siècle semble vouloir s'y naturaliser; mais la maladie avait déjà perdu son caractère épidémique, et ses retours offensifs se produisaient en cas isolés, chaque jour plus rares et moins dangereux. Cependant, en reconnaissant dans le mal subit dont elle était atteinte quelques symptômes cholériques, les personnes qui entouraient Mme d'Alpuis, et particulièrement sa sœur, s'étaient montrées trop promptes à l'épouvante, et l'avaient inquiétée par leur inquiétude même. Cette contagion de la peur, souvent plus périlleuse que le péril, avait vivement frappé l'imagination de Mme d'Alpuis et donné à son indisposition une apparence alarmante; mais le prompt retour de son mari et de son fils, qu'elle avait craint de ne plus revoir, la confiance témoignée par son médecin, les soins dont l'entouraient tous les êtres qui lui étaient chers, ne tardèrent pas à amener une réaction dont les bons effets se manifestèrent bientôt, et, peu de

(1) Voyez les livraisons du 15 avril, 1er et 15 mai.

jours après son arrivée, le médecin amené par M. d'Alpuis déclara que sa présence au château n'était plus nécessaire.

A l'époque où Léon était parti pour Paris, Clémentine s'était alarmée instinctivement, car une sorte d'intuition lui faisait prévoir que Léon pourrait rencontrer sa maîtresse, et que celle-ci tenterait peut-être quelque effort pour le retenir auprès d'elle. Initiée déjà à tous les égoïsmes de la passion, le jour où une mauvaise nouvelle avait rappelé son fiancé auprès du lit de sa mère, la jeune fille n'avait pu s'empêcher de songer que cet événement, en abrégeant le séjour de Léon à Paris, l'éloignerait d'une influence qu'elle supposait encore redoutable. Aussi, lorsque l'état rassurant de Mme d'Alpuis eut dissipé toutes les inquiétudes, Clémentine attendit-elle avec impatience la première occasion de se trouver avec son fiancé dans l'intimité qui leur était commune avant le départ de celui-ci. Ces premiers rapprochemens justifièrent les pressentimens dont la jeune fille avait été agitée pendant la courte absence de Léon, et elle ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'il n'était pas revenu auprès d'elle comme il en était parti.

Lorsqu'il s'interrogeait avec sincérité sur la nature de ses sentimens, Léon ne pouvait s'empêcher de reconnaître que Camille avait réellement cessé d'être la rivale de Mlle d'Héricy. S'il avait, pendant son séjour à Paris, éprouvé quelque émotion auprès de sa maîtresse, cette émotion n'avait guère été plus que le réveil d'un désir. C'était ce désir surtout qui l'avait ramené chez Camille le soir de cette journée pleine d'incidens, dont le dernier avait été son brusque départ dans un moment où il aurait voulu rester. L'absence de sa maîtresse, et la presque certitude qu'il avait eue de sa présence ailleurs, avaient porté au jeune homme un coup dont le ressentiment s'était prolongé. Pendant quatre ans qu'il avait vécu avec Camille, son amour pour elle avait été exempt de jalousie, et par une étrange contradiction, c'était à l'instant même où il devait être le moins accessible à ce sentiment qu'il en éprouvait les premiers effets. Obligé de partir sans avoir vu Camille, il avait emporté un doute avec lui, et depuis son retour à la campagne, sa pensée jalouse était restée à rôder autour de cette maison voisine de celle de sa maîtresse. Tous les efforts qu'il tentait pour dissimuler ses préoccupations ne pouvaient échapper à la subtile pénétration de Mlle d'Héricy. Celle-ci, comme de coutume, alla faire ses confidences à la vieille tante. La bonne dame essaya d'abord de lui persuader qu'elle se trompait; mais elle-même avait, depuis le retour de Léon, fait des remarques pareilles à celles de Clémentine, et, mal convaincue, elle ne pouvait donner à ses démentis l'accent de conviction qui eût rassuré la jeune fille.

Léon avait écrit à Francis Bernier pour le charger de quelques commissions qu'il n'avait pas eu le temps de faire pendant son séjour à Paris. Sa lettre se terminait hypocritement par ce post-scriptum : « A propos, donne-moi donc des nouvelles de la *petite* et de son chevalier, M. Théophile ou Théodore; comment s'appelle-t-il déjà? » Bernier ne put s'empêcher de sourire en recevant cette lettre. Il fit les commissions que Léon lui indiquait, et lui en rendit compte dans une réponse de six pages. En recevant cette lourde épître, Léon la supposa chargée des révélations provoquées par la question jetée à la fin de sa lettre comme un hameçon tendu à la confidence. Il courut s'enfermer chez lui pour la lire, et sentit que son cœur battait en brisant le cachet; sa déception alla jusqu'au dépit lorsqu'il s'aperçut que Bernier ne l'avait pas compris, ou avait feint de ne pas le comprendre. Cette longue lettre était uniquement remplie de détails accumulés avec intention pour faire naître l'impatience et l'ennui. Elle se terminait également par un post-scriptum, aussi laconique que celui de Léon et ainsi conçu : « La petite va bien, et son chevalier va mieux. C'est Théodore, et non pas Théophile, qu'il s'appelle! »

Une nouvelle lettre vint relancer Bernier. Cette fois Léon n'avait point procédé par ambiguité. « Je veux, disait-il, être instruit de toute cette histoire, au risque d'apprendre que j'y ai joué un rôle ridicule, que du moins je ne veux pas continuer davantage. J'aurai quelque regret, en quittant Camille, de constater qu'elle n'était pas exempte de cet instinct de duplicité commun à tant de femmes; mais, pour être tardive, la découverte ne sera pas moins utile. Je ne lui en veux du reste d'aucune façon : elle a fort habilement agi, en me faisant croire jusqu'au dernier moment à la sincérité des regrets que lui causait notre rupture: mais elle aurait pu du moins s'épargner des protestations de fidélité à mon souvenir, puisqu'elle avait déjà songé peut-être aux éventualités de l'oubli. Tout ce que tu auras à m'apprendre, — et tu peux parler sans réticence, — ne modifiera en rien les dispositions que j'avais prises pour assurer à Camille une indépendance dont elle se hâtera sans doute de profiter, si elle ne l'a pas déjà un peu escomptée. Toi qui étais son familier, tu dois être au courant de ses petits secrets. Allons, conte-moi tout cela, et n'essaie pas de me faire prendre le change sur les relations de Camille avec M. Théodore. Voisin et voisine, on sait ce que cela veut dire. La première fois que tu verras Camille, présente-lui mes complimens et baise-lui la main de ma part, si toutefois cela ne contrarie pas trop M. Théodore, à qui je serais désolé d'être désagréable. »

Bernier était ce qu'on appelle ordinairement un garçon sérieux. Autant par caractère que par esprit de conduite, il ne revenait jamais ni sur ses paroles ni sur ses actes. Comme tous les gens qui,

possédant une qualité, la proposent en exemple aux autres, il avait souvent reproché à Léon son manque de résolution, et surtout l'indécision dont celui-ci avait fait preuve dans sa rupture avec Camille. Aussi ne fut-il pas dupe du ton dégagé avec lequel Léon lui parlait de sa maîtresse; mais comme il avait perdu l'habitude de faire aucune concession à des faiblesses qu'il n'éprouvait plus, il répondit sans rien préciser, et de manière pourtant à justifier les inquiétudes transparentes qui se montraient sous l'indifférence affectée de Léon. « Je ne comprends guère, lui disait-il, l'utilité que peuvent avoir pour toi les renseignemens que tu me demandes, et je cherche, sans trouver un motif raisonnable, comment expliquer ta curiosité. Je ne saurais d'ailleurs te renseigner avec beaucoup de détails : il m'a été impossible depuis quelque temps de négliger mes occupations pour aller me mêler de ce qui ne me regarde pas et de ce qui ne devrait plus te regarder. Tu parles de rôle ridicule... Tu en jouerais certainement un, à mes yeux du moins, si tu continuais à te préoccuper d'une maîtresse que tu abandonnes autrement que pour lui souhaiter d'être heureuse, de quelque part que lui vienne son bonheur. Voyons, mon cher Léon, sois sérieux. Tu n'imagines pas, je l'espère pour ton bon sens et aussi pour ton bon cœur, que Camille va prendre le voile ou allumer un réchaud le jour de ton mariage. Quant à moi, j'ai mon opinion faite sur les conséquences du rapprochement que le hasard fait naître entre Camille et mon ami Théodore. Ils sont voisins, et, comme tu le dis, je crois que le voisinage suivra son cours. Eh bien! qu'est-ce que cela te fait? lui ou un autre! Tu es parti si précipitamment, que nous n'avons pas pu causer de ces peintures dont tu m'avais parlé il y a quelque temps. J'avais l'intention de te proposer de partager ce travail entre moi et un de mes confrères auquel je m'intéresse beaucoup, ce qui ne serait pas une raison suffisante peut-être pour que tu te misses de moitié dans mon intérêt, si ce garçon ne possédait un talent très sérieux. Je voulais te le présenter lors de ton passage à Paris; un accident m'en a empêché. Mon confrère était allé ce jour-là se faire donner dans les bois d'Aulnay un très joli coup d'épée dont il se relève à peine. Je suppose que tu as deviné qu'il s'agissait du voisin Théodore, et j'espère que la situation dans laquelle il se trouve vis-à-vis de toi ne sera pas un obstacle au travail dont je lui ai donné l'espérance. Réponds-moi donc à ce sujet, que je sache si je dois reparler de cette affaire à ce garçon, qui, par discrétion sans doute, n'ose pas m'en demander des nouvelles. Je ne te dissimulerai pas que je me suis assez avancé auprès de lui pour me trouver embarrassé, si je devais revenir sur mes paroles. »

Les explications contenues dans cette lettre n'étaient pas de na-

ture à satisfaire Léon dans la situation d'esprit où il se trouvait. Il avait cru, en écrivant à Bernier, rencontrer un de ces confidens qui possèdent l'art des contradictions heureuses, et s'attendait à l'entendre démentir des suppositions auxquelles la réponse de celui-ci donnait au contraire un caractère de probabilité. Le *qu'est-ce que cela te fait?* de Francis à propos des relations qui pourraient un jour s'établir entre Camille et son voisin irritait singulièrement Léon, et cette irritation, en donnant un nouvel aliment à sa jalousie, en modifia en même temps le caractère. Il ne se demanda plus seulement si Camille était retournée chez son voisin depuis son départ, mais au contraire si elle n'y avait pas été déjà auparavant. Se rappelant qu'autrefois il avait chargé Francis de préparer Camille à une rupture, il s'imagina que celui-ci, allant au-delà de cette mission, avait amené volontairement entre Théodore et la jeune femme des rapports familiers, qui remontaient à une date déjà ancienne. Parti de cette supposition, il passa en revue dans sa mémoire tous les faits qui en apparence étaient de nature à la justifier; il relut toutes les lettres que Camille lui avait écrites pendant son absence. Lorsqu'il arrivait à quelque passage où l'ennui d'un cœur tourmenté avait laissé échapper un reproche, il y voyait déjà la preuve d'une influence étrangère sur l'esprit de Camille, et ne faisait pas la réflexion que les lettres de sa maîtresse devaient naturellement se ressentir de la froideur que celle-ci rencontrait dans les siennes. Cédant à l'entraînement de cette jalousie rétrospective, il refusait d'admettre les preuves qui plaidaient pour Camille, et accueillait au contraire toutes les circonstances dont pouvaient s'armer ses soupçons. La promptitude de son départ l'ayant empêché de lui en faire connaître le motif, il s'étonnait que celle-ci ne lui eût pas écrit pour lui demander des explications, et ne se rappelant même pas qu'il l'avait priée de ne plus lui écrire chez son père, il attribuait le silence qu'elle gardait à l'indifférence, et surtout à la préoccupation que, dans sa pensée, devaient lui causer les suites du duel de Théodore. Convaincu par son propre réquisitoire, il arriva peu à peu à conclure que Camille, ayant le pressentiment d'une rupture prochaine, avait commencé à se détacher de lui au moment où il commençait lui-même à se détacher d'elle. Cette évidence si laborieusement établie lui fut d'abord tellement douloureuse, qu'il entreprit aussitôt de détruire tout son échafaudage de suppositions; mais il s'aperçut bien vite que le soupçon n'est pas un hôte qu'on accueille et qu'on chasse à loisir. Ce fut alors qu'il écrivit à Camille cette lettre étrange :

« Ma chère enfant, il y a un proverbe qui dit que les absens ont tort; je crois en avoir fait personnellement l'expérience pendant ma dernière absence, et peut-être même dans toutes celles qui l'avaient

précédée. Tu m'as trompé, Camille; je voudrais en douter, mais cela est bien difficile, car tout ce qui s'est passé à Paris à mon dernier voyage m'a suffisamment éclairé. Ma confiance en toi était sans bornes; il était donc facile d'en abuser, et il était bien difficile que tu n'en abusasses point, car ma trop grande indulgence et la trop grande liberté dont je te laissais jouir devaient avoir leurs dangers pour une femme aussi naturellement disposée à la légèreté que tu l'as été toujours. Cette désillusion me laisse un regret que le temps et d'autres affections plus sérieuses dissiperont sans doute. Aujourd'hui je ne te ferai point de longs reproches, et je ne te demanderai même pas de justification. C'est moins encore cette trahison qui me blesse que les circonstances qui l'ont accompagnée, et surtout l'absence de franchise dont tu as fait preuve avec moi lors de mon dernier voyage à Paris. Te rappelles-tu tes larmes, ta douleur, tes protestations, quand je te parlais de la possibilité d'une liaison future? Et cependant cette liaison, qu'il était permis de supposer pour l'avenir, elle avait déjà son prologue dans le présent. Il est évident pour moi que tes relations avec M. Théodore Landry étaient bien antérieures à mon retour à Paris. L'affaire de l'Opéra, les conséquences qu'elle a eues, et d'autres faits qui se sont groupés autour de mes doutes en ont fait une certitude. Ta présence même chez ce jeune homme à une heure où tu ne m'attendais plus chez toi révélait la nature de l'intérêt que tu lui portais, et a achevé de me convaincre. Je voulais absolument ne pas voir en toi une femme comme les autres; ma présomption reçoit un démenti. La seule différence qu'il y ait entre les autres femmes et toi, c'est qu'elles sont ou moins habiles ou moins prudentes que tu ne savais l'être, car pendant quatre ans je n'ai jamais eu un soupçon. Il suffit que le doute pénètre une fois dans un esprit crédule pour le disposer à la défiance. J'ai donc quelque peine à croire maintenant que cette distraction de voisinage, patronée par Francis, ait été la seule où t'ait entraînée ta mobilité d'esprit. Voilà, mon enfant, une pensée qui gâtera sans doute les bons souvenirs que je voulais conserver de toi au-delà même de notre amour, car si je lui ai dû de belles heures dans un autre temps, je ne pourrai oublier qu'elles ont pu aussi sonner pour d'autres. Ce que je n'oublierai pas non plus, c'est une promesse que je t'ai faite dans notre dernière entrevue. Tu pourrais craindre peut-être que les événemens eussent apporté quelque changement dans mes intentions à ton égard. Rassure-toi, *tes petits intérêts ne sont pas compromis* et demeurent intacts malgré tout. Francis m'adresse à propos de votre ami commun, M. Théodore, une demande de travail qui aurait pour résultat de l'éloigner de toi pendant quelque temps. J'écris à Bernier pour lui exposer mes raisons de refuser;

mais entre nous la meilleure est que je ne veux pas troubler la douceur de ta lune de miel par une séparation aussi prompte. Je sais trop par expérience quels sont avec toi les dangers de l'absence et n'y veux pas exposer ton nouvel ami. Allons, ma chère enfant, ceci est bien notre dernier adieu. Je l'aurais souhaité meilleur; mais ce n'est pas moi qui ai provoqué les circonstances. Après tout, ne vaut-il pas mieux qu'il en soit ainsi? — Adieu. »

La lettre adressée à Bernier était en d'autres termes la répétition de celle qu'on vient de lire. Léon reprochait à Francis son manque de franchise avec lui, et s'y montrait persuadé que son ami avait prémédité entre Camille et Théodore un rapprochement qui n'avait pas attendu que sa rupture avec sa maîtresse eût laissé celle-ci libre de ses affections. « Il me semble, achevait Léon, qu'il est inutile de prolonger la comédie au-delà de son dénoûment naturel, et je regrette que ton goût trop prononcé pour les initiatives t'ait poussé à prendre, sans me consulter, un engagement avec M. Landry, que je ne connais pas et ne veux pas connaître. Je n'ai personnellement aucun mauvais vouloir contre lui, car il est dans cette aventure le seul auquel je n'aie rien à reprocher. Je n'accepterai cependant pas la proposition que tu me fais, et il faut toute l'ignorance de tact dont tu as fait preuve dans ces dernières circonstances pour avoir imaginé de créer des relations entre deux hommes qui se trouvent dans la situation où tu nous a placés en face l'un de l'autre en lui faisant connaître Camille. Une autre raison de convenance m'obligerait d'ailleurs à te refuser. Ce travail, qui amènerait sans doute M. Landry chez moi, pourrait le faire rencontrer avec son adversaire, qui est un des parens de ma fiancée. Il y a donc de toute façon impossibilité. Quant à toi, je t'attends toujours pour l'époque que tu m'as annoncée, et quand tu arriveras, ma rancune contre toi sera sans doute apaisée, car en ayant oublié Camille, j'aurai oublié en même temps le rôle singulier que tu auras joué dans notre rupture. »

Ces deux lettres étaient à peine sorties de ses mains, que Léon regretta d'avoir obéi à l'irrésistible emportement qui les avait dictées. Il sella un cheval, et courut après le domestique auquel il les avait confiées pour aller les jeter à la poste au bourg voisin.

Un incident sur lequel il n'avait pas compté devait empêcher Léon d'arrêter le départ de sa correspondance. Comme le domestique qui en était chargé arrivait au bourg de *** et se dirigeait vers le bureau de poste, il rencontra M. d'Alpuis, qui sortait d'une séance du conseil municipal. Le matin même, en partant pour ***, le père de Léon avait emporté le courrier de la famille. Son fils, qui ne voulait pas lui apprendre qu'il écrivait encore à sa maîtresse, ayant déclaré ne rien avoir pour la poste, M. d'Alpuis avait été un peu

étonné en apprenant que Léon envoyait un messager spécial. Éprouvant une certaine défiance sur la nature d'un message qu'on avait voulu lui cacher, il avait demandé la remise des lettres, se chargeant de les faire partir avec les autres, et le domestique avait dû obéir à son maître. En voyant la lettre adressée à Camille, M. d'Alpuis avait froncé le sourcil. — Vous direz à mon fils que votre commission est faite, dit-il en congédiant le domestique.

Au même instant, Léon arrivait à franc étrier sur la place de la mairie, où il se trouva en face de son père et de son messager. M. d'Alpuis, remarquant que le cheval monté par son fils était ruisselant de sueur, dit au domestique : — Vous ferez reposer cette bête, et vous la ramènerez doucement au château. Mon fils reviendra avec moi dans la voiture. — Puis, se retournant vers Léon, il ajouta : — Quelle raison grave et pressante avais-tu donc pour surmener *Pyrame?* Et si tu avais affaire ici, pourquoi n'es-tu pas venu avec moi ce matin?

Léon, ne sachant quelle raison donner pour expliquer sa présence à ***, était assez embarrassé. Le visible mécontentement de son père l'inquiétait d'ailleurs, et il commençait à en soupçonner la cause, lorsque M. d'Alpuis la lui expliqua lui-même en lui montrant la lettre destinée à Camille. — Je croyais, lui dit-il assez sévèrement, que ton dernier voyage à Paris avait mis fin à une liaison qui a trop duré. Toi-même, tu me l'avais affirmé. J'éprouve quelque chagrin à voir que tu ne m'as pas dit la vérité, et que tu te préoccupes encore d'une personne qui ne doit plus exister pour toi.

— Mon père, cette rupture est accomplie, définitivement accomplie.

— Cette lettre cependant, répliqua M. d'Alpuis, semble indiquer le contraire.

— C'est un dernier adieu, balbutia Léon.

— Puis-je te croire aujourd'hui, reprit le père, puisqu'il y a trois semaines tu me disais déjà que cet adieu avait été prononcé? Je regrette que tu m'obliges à douter de ta parole; mais je veux savoir où tu en es véritablement, et puisque je ne puis l'apprendre de toi-même, les termes de cette lettre me l'apprendront peut-être.

Léon s'inquiéta en pensant que les reproches adressés à Camille allaient initier son père à une accusation de trahison qu'il n'osait lui-même porter avec assurance en ce moment, mais dont M. d'Alpuis ne douterait sans doute pas en la voyant si énergiquement formulée. Tant de fois il avait vanté sa maîtresse et s'était appliqué à la rendre intéressante quand on avait fait quelque tentative pour l'éloigner d'elle, qu'il redoutait les conséquences que pouvait avoir ce démenti donné brutalement par lui-même à la bonne opinion

qu'on pouvait avoir de Camille. Ses craintes ne tardèrent pas à se réaliser. — Il a fallu beaucoup de temps pour t'ouvrir les yeux, lui dit son père quand il eut achevé la lecture de la lettre. Tu t'aperçois que cette femme, de laquelle on a eu tant de peine à te détacher, ne méritait pas tous les ménagemens que tu as pris avec elle. La conclusion de ton roman est vulgaire après tant de poésie dépensée. Tu as été, comme tant d'autres, la dupe d'une créature rusée, qui a su t'abuser jusqu'au dernier moment, et qui se moque sans doute de toi maintenant qu'elle a obtenu ce qui était le but de son hypocrisie. — Enfant, grand enfant! acheva M. d'Alpuis en frappant doucement sur l'épaule de son fils.

Le jugement qu'il venait d'entendre porter sur sa maîtresse alarma Léon. Quelques mots échappés à son père lui faisaient craindre surtout que celui-ci ne voulût faire de ses préventions contre Camille un prétexte à revenir sur les dispositions qu'il avait récemment autorisées en sa faveur. Léon essaya donc de faire disparaître la mauvaise impression causée par cette lettre en avouant qu'il l'avait écrite sous l'obsession d'un doute accueilli trop promptement, mais qu'en réalité il n'avait aucune certitude que Camille eût jamais trompé sa confiance. — C'est parce que j'ai depuis réfléchi à cela que vous me voyez ici, mon père, ajouta-t-il. Je voulais arrêter le départ de cette lettre, qui peut causer un grand chagrin, si les reproches qu'elle contient ne sont pas justifiés, comme j'en ai maintenant le pressentiment.

— Je n'accepte pas cette contradiction, répliqua M. d'Alpuis, car je te connais assez pour savoir qu'un vague soupçon ne t'aurait pas entraîné aussi loin. Toutes tes protestations ne me persuaderont pas. Si tu reviens sur ta conviction, ce n'est qu'en apparence, et parce qu'il répugne à ton amour-propre de me savoir instruit du personnage niais que tu as joué auprès de cette femme dans les derniers temps, si tu ne l'as pas joué en tout temps. Mon opinion est faite comme la tienne à l'égard de ta maîtresse, et je trouve bon qu'elle la connaisse. Cette lettre lui sera donc envoyée, et lui apprendra que si le devoir et la raison la mettent à tout jamais hors de ta vie, le dédain et l'oubli la mettent aussi hors de ton cœur.

Léon fit auprès de son père une dernière tentative pour empêcher le départ de sa lettre. Il y avait dans ses paroles un accent de sincérité qui, malgré lui, pénétra M. d'Alpuis et le convainquit que son fils, comme il le déclarait lui-même, en accusant sa maîtresse, avait obéi à un accès de jalousie qui l'avait entraîné jusqu'à la rigueur et même à l'injustice. M. d'Alpuis ne laissa cependant point paraître qu'il fût intérieurement revenu à une meilleure opinion sur le compte de Camille. Décidé à profiter de toutes les circonstances que le hasard lui fournirait pour mettre fin aux irrésolutions de son fils, il

ne voulut point renoncer à faire usage de l'arme qui était tombée entre ses mains. Il avait compris que si la maîtresse de Léon était réellement restée la femme à laquelle on était parvenu à l'intéresser autrefois, ce brutal congé, exprimé en des termes qui faisaient remonter le soupçon jusque dans le passé, porterait à son amour un de ces coups auxquels peu de passions survivent. Prévoyant que le jeune homme essaierait peut-être d'amortir ce coup en écrivant une autre lettre qui démentirait la première, son père exigea de lui l'engagement d'honneur qu'il cesserait toute correspondance directe ou indirecte avec Camille, et que c'était la dernière fois que le nom de celle-ci serait prononcé entre eux. — C'est à cette condition, ajouta M. d'Alpuis, que je ne reviendrai pas sur les dispositions qui ont été prises dans ton dernier voyage à Paris.

Léon donna sa parole, qui sauvegardait les intérêts de sa maîtresse, et, las de toutes ces luttes avec lui-même et avec les autres, il s'enferma presque avec joie dans une promesse qui devait immobiliser sa volonté.

XIV.

Le surlendemain, Camille recevait la lettre de Léon. Cette explosion de reproches et de brutale ironie fut pour elle quelque chose de si inattendu, qu'elle ne comprit pas d'abord, et courut chez Bernier pour lui demander des explications. Celui-ci était précisément occupé à répondre à la lettre qu'il avait reçue de son côté. — Tenez, lui dit Camille en lui mettant sous les yeux un papier tout froissé, qu'est-ce que cela veut dire?

— C'est une circulaire, répondit Francis après avoir lu les premières lignes. Je viens d'en recevoir une pareille, voici ma réponse. Voulez-vous la copier? ajouta-t-il en lui montrant un court billet ainsi conçu : « J'aurais pu te répondre très longuement, mais je préfère me résumer. Tu es bête. Mes complimens. »

Prenant une plume, Bernier ajouta à sa réponse ce post-scriptum : « Camille vient de me montrer la lettre que tu lui adresses. Elle ne modifie pas mon opinion, ci-dessus exprimée. Seulement ta bêtise devient méchante. Sans complimens cette fois. »

Et comme Francis allumait de la cire pour fermer cette épître laconique, Camille, qui venait de relire la lettre de Léon, l'approcha de la bougie, où elle s'enflamma aussitôt, et la jeta dans la cheminée. Francis la regarda faire avec étonnement. — Je la brûle pour ne plus la lire, lui dit-elle, car si je la lisais encore une fois, je ne pourrais plus oublier ce qu'il y a dedans.

Et tout en regardant le papier qui se consumait à ses pieds, elle

ajouta tristement : — Je ne suis pas comme lui, moi. Je ne veux pas le détruire dans ma pensée.

Un courant d'air emporta les cendres de la lettre, qui s'envolèrent dans la cheminée. Un fragment de quelques lignes que la flamme n'avait pas eu le temps de dévorer était resté au bord du foyer. Camille se baissa pour le ramasser et le remettre au feu. Malgré elle, elle y jeta un dernier regard. C'était le passage dans lequel Léon, après lui avoir reproché sa trahison, supposait qu'elle pourrait avoir des craintes sur l'exécution de sa promesse, et lui rappelait en termes ironiques que « ses petits intérêts demeuraient intacts malgré tout! » — Oh! dit Camille en froissant convulsivement le bout de papier, et en le plaçant elle-même au milieu des charbons ardens au risque de se brûler, oh! cela, c'est trop fort, ajouta-t-elle en se rappelant toutes les fiertés et toutes les délicatesses dont elle avait autrefois donné la preuve à son amant. Puis, s'isolant de Bernier, qui la regardait curieusement, elle continua, comme si elle eût parlé à Léon : — Tout le reste, tout, je l'aurais oublié; mais cela!... Oh! fit-elle en se frappant la poitrine à l'endroit du cœur, voilà un mauvais coup... Moi, cupide! — Et se laissant retomber sur sa chaise, elle murmura : — C'est ignoble!

Camille fut tirée de ses réflexions par une question de Francis, qui jeta brusquement le nom de Théodore dans sa pensée. Ce nom ne parut lui causer aucun embarras. — Eh bien? répondit-elle avec tranquillité.

— J'ai su par son médecin qu'il était complétement rétabli, et je m'étonne un peu qu'il ne soit pas venu me faire une visite. Il est donc bien occupé? demanda Bernier avec une certaine insistance.

— Je l'ignore, lui répondit Camille avec la même indifférence. Je sais seulement qu'il est en état de sortir, car je l'ai vu passer dans la rue avec sa maîtresse.

— Quelle maîtresse? fit Bernier avec l'accent de la surprise.

— Mais, répondit Camille, une ancienne amie de M. Landry, Mlle Geneviève, je crois. Je l'ai trouvée un jour chez mon voisin comme j'allais savoir de ses nouvelles, et je n'y suis pas retournée depuis, car il allait déjà bien mieux, et mes visites auraient pu paraître indiscrètes à cette dame. Le jour où je les ai rencontrés ensemble dans la rue, je crois qu'ils allaient à la campagne, car M. Théodore avait un sac de voyage à la main. Elle est très jolie, cette dame..., acheva Camille. Et, s'étant levée, elle s'approcha de la glace pour rattacher les brides de son chapeau.

— Un moment, lui dit Francis, l'obligeant à se rasseoir. A quel propos Théodore a-t-il renouvelé connaissance avec cette ancienne maîtresse dont vous parlez?

— Mais je l'ignore, moi, répondit naturellement Camille. Je me rappelle fort bien avoir rencontré cette dame à ce malheureux bal, et je sais qu'elle avait demandé à mon voisin la permission d'aller le voir. Il n'en paraissait pas très ravi ce soir-là. Depuis, il a sans doute changé d'idée. Il n'y a pas que les femmes qui aient des caprices.

Bernier parut réfléchir un moment. — Voyons, Camille, dit-il en prenant les mains de celle-ci et en paraissant solliciter la confidence, avouez-moi que vous avez eu une petite brouille avec le voisin Théodore. Hein?

— Je vois quelles sont vos suppositions, répondit Camille avec vivacité. Peut-être en avez-vous fait part à Léon, et c'est à vous que je dois d'avoir reçu cette odieuse lettre que je viens de brûler tout à l'heure.

— Je ne veux rien exagérer, continua Bernier, mais je crois avoir à son insu pénétré les sentimens de Théodore, qui est un garçon étrange. Les circonstances, qui ont coup sur coup amené un rapprochement entre vous et lui, pouvaient m'autoriser à faire cette supposition bien naturelle, que mon ami deviendrait amoureux de vous.

— M. Landry, reprit Camille, a eu le bon goût de ne pas se méprendre sur le sens de mes visites, et rien dans sa conduite avec moi n'a témoigné qu'il eût les intentions que vous lui supposez. Le retour de sa maîtresse auprès de lui en est, je crois, une assez bonne preuve.

— M. Landry, interrompit Bernier, est un garçon malin.

— Parlons d'autre chose, dit Camille; mais en ce moment une visite survint, elle dit adieu à Francis et retourna chez elle.

Le soir où Camille, en quittant Théodore, avait appris que Léon était venu pendant son absence, elle avait été plus contrariée de ne pas s'être trouvée chez elle qu'inquiétée des suppositions que pouvait faire naître cet éloignement imprévu, dont elle comptait d'ailleurs faire connaître le motif au jeune homme, quand elle le reverrait le lendemain. Ne l'ayant pas vu revenir ni le lendemain, ni le jour suivant, et ne recevant pas de ses nouvelles, elle commença à s'alarmer et à comprendre qu'une circonstance imprévue avait hâté son départ et rendu sans doute leur séparation définitive. Elle songea d'abord à lui écrire, et s'abstint en se rappelant qu'il l'avait priée de ne pas le faire, par prudence. Elle commença donc l'apprentissage de sa situation nouvelle. Dans les premiers jours qui avaient suivi le duel de Théodore, les visites qu'elle lui faisait pour aller s'informer de son état avaient introduit dans ses journées quelques heures de distraction; mais lorsque la présence d'une autre

femme lui eut fait supposer que ces visites pouvaient être indiscrètes et que cette unique occasion d'échapper à son isolement lui manqua, Camille commença à éprouver ce profond accablement de l'être qui succède aux grandes douleurs. Elle passait toutes les journées dans l'immobilité et le silence, incapable d'agir et de penser, obéissant à peine, par un reste d'instinct machinal, aux besoins de la vie, qui par instans semblait suspendue en elle. Tous les projets qu'elle avait formés avec Léon dans leur dernière entrevue étaient sortis de sa mémoire. Un jour, elle avait cependant annoncé à sa camériste que, sa position étant changée, elle allait être obligée de se servir elle-même et qu'elle ne pourrait pas la garder. Marie était de cette race en qui se continue comme une tradition l'intelligence subtile et rusée des Frontins en casaque et des Martons en cornette, dont la servitude dominatrice est un des caractères de l'ancienne comédie; aussi pensa-t-elle que Camille, entraînée par ses habitudes, ne s'acclimaterait pas dans une situation embarrassée, que le hasard, s'il était habilement provoqué, pourrait rendre meilleure. Elle ne voulut donc pas la quitter, dans l'espérance que sa maîtresse lui saurait gré un jour de cette fidélité, qui, sous les apparences du dévouement, cachait un servile intérêt. Camille n'insista point pour le renvoi de Marie; celle-ci d'ailleurs s'était faite la garde-malade de son chagrin, et sa présence animait au moins sa solitude.

Lorsque Camille revint chez elle après avoir quitté Bernier, elle était encore plus triste que de coutume, et rapportait la douloureuse impression que lui avait causée la lettre de Léon. Quand elle avait détruit cette lettre accusatrice, il était déjà trop tard pour qu'elle l'oubliât : au fur et à mesure que le feu la consumait, les caractères se gravaient dans sa mémoire, visiblement, profondément, éternellement empreints. Camille sentait instinctivement que son cœur venait de recevoir un choc qui y avait brisé quelque chose; ses paupières étaient intérieurement brûlées par des larmes qui montaient jusqu'à ses yeux et n'en voulaient pas sortir; mille pensées navrantes bourdonnaient dans son cerveau. Elle fut accueillie à son retour par la contradiction pénible et brutale d'un souci vulgaire. Marie lui montra un papier sur lequel il y avait des chiffres : c'était son compte. Elle avait dépensé tout l'argent qui lui avait été remis pour les besoins de la maison, elle avait fourni même, pour ne pas tourmenter madame, les quelques petites économies qu'elle avait pu faire à son service; mais toutes les ressources étaient épuisées. — Madame m'a demandé ce matin la dernière pièce de dix sous qui me restait pour donner au joueur d'orgue. Voilà le compte, si madame veut vérifier, dit Marie.

— Vous savez bien que je ne compte jamais, répondit Camille.

— Il n'y a pas de quoi faire le dîner!

— Je n'ai pas faim, murmura Camille.

— Oui; mais moi! fit Marie naïvement. Passe encore pour aujourd'hui, mais demain!

— C'est vrai, ma pauvre fille; il y a demain.

— Et puis les petits enfans de demain, continua Marie dans son langage familier. Si madame voulait, il serait encore temps d'aller aujourd'hui chez le notaire de monsieur.

Le jour où Léon avait pris avec Camille un engagement que celle-ci avait accepté, Marie, qui écoutait aux portes, n'avait rien perdu de l'entretien des deux amans, et cette promesse du jeune homme n'avait pas été étrangère au dévouement consolateur qu'elle témoignait à sa maîtresse. Comme Camille lui demandait assez sévèrement comment elle était initiée à ce détail, la camériste lui répondit effrontément qu'elle le tenait d'elle-même, ce que la jeune femme n'osa contester, sachant qu'elle avait avec sa servante une malheureuse manie de confidence; mais au moment où on lui rappelait qu'elle avait accepté de Léon que celui-ci veillât sur ses besoins, elle se rappela en même temps les lignes de cette lettre qu'elle avait brûlée chez Bernier, et qui lui avaient semblé les plus cruelles qui fussent dans cette accusation.—De l'argent de lui, l'aumône de l'outrage, oh! fit Camille, se parlant à elle-même.

— Si madame veut se presser un peu, continua Marie, qui marchait derrière sa maîtresse, elle trouvera l'étude encore ouverte. J'aurai le temps d'aller au marché, et je ferai à madame un joli petit dîner.

Camille ouvrit son armoire, y fouilla du regard, puis de la main, et, prenant son unique cachemire, elle le jeta à la camériste stupéfaite, en lui disant : — Faites de l'argent avec ceci.

C'était la première fois que Marie trouvait dans sa maîtresse l'accent impératif de l'ordre : elle prit le châle et sortit. Comme elle revenait du Mont-de-Piété, elle rencontra en route une femme qui avait été la voisine de Camille dans la maison précédemment habitée par celle-ci. Cette femme était la même qui s'était vue quelques mois auparavant dans une position pareille à celle où Camille se trouvait actuellement. Marie l'aborda familièrement, et lui raconta le chagrin de sa maîtresse. En apprenant que Camille avait eu *son tour,* son ancienne voisine éprouva ce contentement instinctif que le malheur d'une amie cause toujours à ces sortes de femmes. Camille, comparant l'amour sincère qu'elle avait pour Léon à des liaisons moins désintéressées, avait souvent laissé échapper sur les autres femmes des appréciations que celles-ci pouvaient trouver dédaigneuses. La voisine de Camille voulut profiter de la circonstance pour aller lui rendre quelques-unes de ces petites blessures d'amour-

propre qui ne s'oublient jamais, les plaies faites à la vanité féminine étant incurables. Quelle belle occasion d'ailleurs pour faire un charitable étalage de consolations hypocrites!

— Oh! chère amie, comme je la plains! s'écria-t-elle en écoutant les doléances de Marie. Et comme celle-ci lui montrait la reconnaissance du Mont-de-Piété, elle ajouta en joignant les mains avec une pitié feinte : — Comment! elle en est là?.. Mais pourquoi n'a-t-elle pas pensé à moi? Son pauvre petit cachemire, je le lui aurais bien acheté. J'ai de l'argent maintenant,... beaucoup...

Et, ramenée avec une satisfaction visible à la misérable situation de Camille, elle s'écria avec un mépris grotesque en faisant allusion à Léon : — Mais ce cuistre ne lui a donc rien laissé en la quittant!

Marie raconta ce qu'elle savait des intentions de Léon pour Camille et le refus de celle-ci d'en profiter. La voisine fit à ce propos une réflexion très profonde dans sa vulgarité. — Pauvre petite! dit-elle, elle aurait bien mieux fait de garder son châle et de se débarrasser de sa fierté, c'est un meuble qui coûte trop cher d'entretien. J'irai lui faire une visite, et je la conseillerai.

— Oh! oui, madame, interrompit Marie avec conviction, elle a bien besoin de conseils. Vous devriez venir la voir aujourd'hui. Je ferai un joli petit dîner, il y a longtemps que cela ne nous est arrivé...

La voisine suivit Marie; mais au lieu de rester chez Camille, elle voulut l'emmener chez elle, car elle-même avait du monde à dîner. Camille résista d'abord, et céda ensuite aux sollicitations de sa voisine et de Marie, qui l'habilla malgré elle. Quand elle fut prête, elle demanda son châle. — Le voici, madame, répondit Marie en lui remettant la reconnaissance. Camille rougit, et prit dans son armoire un petit vêtement dont la simplicité devait faire un heureux repoussoir à la toilette luxueuse de son amie.

Comme elles allaient sortir, Marie prit la voisine à part : — Ah! madame, lui dit-elle en désignant sa maîtresse, je vous en prie, tâchez qu'on la rende raisonnable.

Camille n'avait pas été prévenue par sa voisine que celle-ci l'avait remplacée dans le logement où elle avait vécu pendant quatre ans avec Léon. Elle fut péniblement surprise en y rentrant : le spectre du passé était venu lui en ouvrir la porte. La voisine fut accueillie bruyamment par les convives, parmi lesquels se trouvait l'amant du jour, un demi-grand seigneur qui avait mis, tout jeune, le feu aux quatre coins de son patrimoine et était parti, laissant tous les huissiers de Paris chercher dans les cendres. L'un des premiers, il s'était enrôlé dans cette émigration qui attire depuis quinze ans, vers les Eldorados nouvellement découverts, toutes les misères hasardeuses

et toutes les cupidités inassouvies du vieux continent. Retroussant galamment ses manches, il avait plongé ses mains patriciennes dans les boues dorées du Sacramento. Après une absence de trois ans, il revenait en France ramenant un galion et affamé de corruption civilisée. Son retour avait été signalé par toutes les vigies du parasitisme parisien. Depuis un mois, il vivait dans une société de gens ingénieux qui, n'ayant jamais eu ni nom, ni fortune, ni profession avouable ou avouée, confondent habilement leur existence avec celle des gens qui possèdent un nom, une fortune ou une profession. S'il les traitait un peu comme un homme qui a vécu avec les nègres, ses amis ne se plaignaient pas et provoquaient volontiers des offenses auxquelles ils savaient faire succéder de généreuses excuses. L'un d'eux lui avait fait connaître la voisine de Camille, avec laquelle il était seulement en relations depuis quinze jours, presque entièrement passés autour de sa table.

La maîtresse de Léon eut d'abord du regret d'avoir accompagné son amie. Elle dut cependant, par politesse, assister à l'inventaire de toutes les richesses dont celle-ci venait d'être récemment comblée. Avant de la faire dîner, on lui fit pour ainsi dire compter les assiettes. Le repas fut bruyant et non pas gai; si l'on y servit des primeurs, l'esprit du moins n'en faisait pas partie. L'amphitryon avait rapporté de ses courses aventureuses des habitudes qui attestaient son contact avec des gens grossiers, — et par servilité ses convives semblaient se frotter contre lui pour les lui emprunter. Les vins, bus immodérément, commençaient à dégager dans les cerveaux leurs fumées capiteuses, et les propos de cette table, qui ne ressemblaient pas à ceux de Martin Luther, rappelaient à Camille cette nuit de bal masqué où, pour la première fois, elle avait été initiée au langage et aux mœurs d'un certain monde.

Le dessert ayant pris une allure bachique qui l'embarrassait, Camille se leva sous le prétexte d'aller prendre un peu l'air, et entra dans la chambre de son amie, qui l'accompagna. Au temps où elles s'étaient connues, cette femme n'était pas encore ce que l'avait faite son existence actuelle. S'étant jetée plutôt par désœuvrement que par goût, elle avait cédé à des entraînemens qui avaient fini par lui créer de nouvelles habitudes, qui s'étaient naturalisées besoins. Un carnaval avait suffi pour faire son éducation. Camille lui rappela l'époque où elle vivait heureuse, d'un bonheur moins bruyant et moins brillant, mais plus intime.

— Ne regrettez-vous pas ce temps-là? lui demanda-t-elle.

— Non, répondit son amie. Le regret est une plante amère, et vous ferez comme moi, vous vous lasserez de la cultiver.

Et comme elle entendait la voix de son amant, qui l'appelait, elle

rejoignit ses convives en laissant Camille seule. Au milieu du choc et des éclats, celle-ci reconnut la voix de sa voisine, qui chantait une chanson de taverne qu'on lui avait demandée. — Vous ferez comme moi! murmura Camille en se rappelant les dernières paroles que lui avait dites son amie en la quittant. Celle-ci avait été interrogée par ses convives à propos de Camille. Les renseignemens qu'elle donna devaient faire supposer que l'abandon et le chagrin de la jeune femme étaient en quête d'un consolateur. Un des convives quitta la table et rejoignit Camille.

Celle-ci aurait pu oublier qu'elle se retrouvait dans un lieu qui jadis avait été l'endroit favori des causeries intimes et des heures amoureuses, car un autre ameublement et une décoration nouvelle avaient changé l'aspect de cette pièce. Une trace visible du passé vint lui rappeler qu'elle l'avait habitée avec Léon. Dans les premiers temps de leur liaison, revenant un jour d'une promenade à la campagne, ils étaient entrés dans cette chambre, furtifs comme des gens qui emportent un trésor, et s'y étaient enfermés pour le compter. La soirée s'était achevée au coin du feu, près d'un petit guéridon sur lequel ils avaient dressé eux-mêmes un de ces soupers d'amoureux où les meilleures friandises ne sont pas sur la table. Un verre de ces vieux vins qui font l'amour jeune avait animé Camille, qui, pour la première fois, avait senti la passion déborder dans la tendresse. Obéissant à un de ces enthousiasmes soudains qui sont la reconnaissance du bonheur, Léon avait voulu éterniser le souvenir de cette soirée, et il en avait gravé la date sur une des colonnes de marbre de la cheminée. C'était cette date qui venait de tomber sous les yeux de Camille, et avait réveillé en elle tous ces souvenirs de l'amour qui lui avaient fait dire un jour que cette chambre était le pays où son cœur était né. Comme elle avait les yeux fixés sur cette date, presque aussi triste pour elle en ce moment qu'une épitaphe gravée sur une tombe, elle fut troublée dans sa rêverie douloureuse par la voix d'un homme qui s'approchait d'elle et lui murmurait des madrigaux de dessert.

Camille l'écoutant à peine et ne lui répondant pas, il pensa que son silence était peut-être une provocation à se montrer plus persuasif et, s'étant agenouillé auprès d'elle, il s'empara de l'une de ses mains, qu'il porta à ses lèvres avec une galanterie équivoque. Cette entrée en matière tira brusquement Camille de son rêve du passé. Elle se leva aussitôt, et par son attitude protesta contre une familiarité à laquelle elle n'était pas habituée; mais intérieurement elle fit la réflexion que c'était, depuis sa rupture avec Léon, la seconde fois qu'on se méprenait auprès d'elle, et se demanda si à l'avenir elle aurait le droit de s'offenser de ces méprises, puisqu'elle-

même semblait venir au-devant en se laissant entraîner dans des lieux où son isolement pouvait les autoriser.

Le jeune homme paraissant disposé à ne point la laisser seule, elle rentra dans la salle où se trouvaient les convives. Un tapis avait été jeté sur la table, et sur le tapis on mêlait des jeux de cartes. En voyant entrer Camille, son amie lui montra une place auprès d'elle et lui dit : — Malheur en amour, bonheur au jeu; mettez-vous là, vous gagnerez.

Camille refusa, disant qu'il était tard, et qu'étant fatiguée, elle désirait se retirer. On voulut la retenir, mais elle insista. Pendant qu'elle faisait ses préparatifs de départ, aidée par son amie, sur l'initiative de l'amphitryon, les convives tiraient à la plus belle carte lequel d'entre eux serait le cavalier de Camille. L'as tomba à l'un des hommes qui pendant la soirée s'était montré le plus réservé dans son langage et sa tenue. Camille eût préféré s'en aller seule; mais l'heure était bien avancée, et il lui semblait difficile d'ailleurs de refuser l'offre qui lui était faite avec beaucoup de convenance. Elle prit donc le bras qu'on lui offrait, et suivit son cavalier sans savoir qu'il lui était donné par le hasard. Elle n'eut pendant la route aucune raison pour regretter d'avoir accepté sa compagnie, car il se montra avec elle aussi courtois que peut l'être un homme bien élevé avec une femme qu'il rencontre pour la première fois; mais, comme elle était arrivée à sa porte et se disposait à le remercier de l'avoir accompagnée, son cavalier, arrêtant la main qu'elle portait au bouton de sa sonnette, lui demanda très tranquillement un rendez-vous, protestant qu'il lui serait agréable qu'elle le fixât prochainement, car il était sur le point de partir pour un voyage. — Et je serais bien heureux, ajouta-t-il, si je pouvais emporter avec moi un souvenir d'une aussi charmante personne.

Cette demande, faite sur un ton de politesse exquise, étourdit Camille, et pendant un moment la pétrifia au point qu'elle resta au seuil de sa porte, ne songeant même pas à agiter la sonnette pour se faire ouvrir. Le jeune homme attendait sa réponse avec une sécurité parfaite, et, pensant qu'elle serait peut-être plus à l'aise, si elle était moins pressée, il tira une carte de son portefeuille et la lui glissa dans la main en lui disant très doucement : — Voici mon adresse. La nuit porte conseil, vous réfléchirez.

Comme il achevait, une voiture s'arrêta à la porte de la maison voisine, et Camille en vit descendre Théodore, un sac de voyage à la main. Celui-ci l'avait reconnue, car elle se trouvait sous la lumière d'un bec de gaz; mais, la voyant accompagnée, il fit semblant de ne pas la voir. Le premier mouvement de Camille avait été d'appeler son voisin; puis, se souvenant de la scène de l'Opéra et des

conséquences qu'elle avait eues, Camille redouta une nouvelle intervention de Théodore, et craignit surtout que le jeune homme ne fît la remarque qu'elle se trouvait bien souvent dans une circonstance pareille à celle où il avait cru devoir intervenir déjà. Elle se contint donc, et ce fut seulement lorsque la porte de la maison voisine se fut refermée sur Théodore, qu'elle froissa la carte que le jeune homme lui avait remise, et pour unique réponse la jeta à ses pieds. Celui-ci ne parut aucunement s'émouvoir; il alluma un nouveau cigare à celui qui venait de se consumer, et s'éloigna après avoir salué respectueusement Camille, mais sans lui adresser d'excuses.

Marie montra quelque surprise en voyant rentrer sa maîtresse, qu'elle n'attendait plus. Comme il était deux heures du matin, elle venait de se coucher, en se disant : — Allons, si madame ne rentre pas, c'est qu'elle devient raisonnable.

Avant de se renfermer dans sa chambre, Camille ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour, et remarqua qu'il y avait de la lumière dans l'atelier de son voisin, qui parut lui-même à sa croisée, où il resta un instant à fumer. Était-ce machinalement, ou avait-elle voulu lui prouver qu'elle était seule chez elle? Camille ne se rendit pas compte du sentiment qui l'avait amenée à sa fenêtre; mais en l'y voyant apparaître, et bien qu'elle y fût restée une minute à peine, sa présence avait suffi pour faire revenir Théodore sur un doute qu'il préférait voir hors de son esprit. Théodore revenait de chez son parrain, où il était allé passer quelques jours pour se remettre complétement de sa blessure. On avait voulu le retenir plus longtemps à la campagne, mais il avait prétexté des travaux qui le rappelaient à Paris. Il avait d'ailleurs la nostalgie de son *chez lui* — et des environs.

XV.

Lorsqu'après son duel, Théodore, étant revenu à l'état lucide, avait trouvé Camille assise auprès de son lit, il n'avait vu d'abord dans sa présence chez lui qu'un rapprochement accidentel; mais il n'avait pas tardé à prévoir quelles en pourraient être les conséquences, si ce rapprochement se prolongeait. La visite de Camille était chaque jour attendue avec moins de tranquillité, et les heures qu'elle passait auprès de lui paraissaient chaque jour à l'artiste s'écouler plus rapidement. Théodore, prenant l'alarme, avait consulté son fameux thermomètre moral, qui, à son insu, s'était progressivement élevé à un degré auquel il l'avait rarement vu attein-

dre. Qu'il fût amoureux de sa voisine, Théodore n'en douta plus. — Par où diable cet amour-là a-t-il pu entrer? se demandait-il avec l'étonnement d'un homme qui croyait son cœur hermétiquement fermé au retour de toute passion. — Peut-être par cette brèche, imagina Théodore, regardant un jour la cicatrice de son coup d'épée, qui commençait à se fermer.

S'il trouva d'abord un certain charme à reconnaître qu'il lui était encore possible d'être amoureux, cette découverte le fit bientôt réfléchir profondément. Ce qu'il savait de Camille par Francis Bernier, ce qu'il avait pu apprendre dans l'intimité que les circonstances avaient amenée entre eux ne lui permettait pas de confondre sa voisine avec les aimables créatures dont la mobilité de cœur réalise l'utopie du mouvement perpétuel, et auxquelles on peut sans danger proposer un petit tour de sentiment. Théodore, prévoyant qu'une liaison avec Camille l'entraînerait au-delà des limites de l'aventure, résolut de ne pas laisser, au plaisir qu'il éprouvait à la voir, le temps de devenir une habitude, qui deviendrait elle-même un besoin. Ce fut alors que l'idée lui vint de rappeler auprès de lui cette ancienne maîtresse, la frileuse fugitive de sa tour du nord. Il espérait que sa présence réveillerait non pas l'amour qu'il avait eu jadis pour elle, mais au contraire des souvenirs qui, en lui rappelant une des époques les plus troublées de sa vie, fortifieraient la résolution qu'il avait prise d'écarter de lui toute circonstance de nature à la troubler de nouveau. En mettant Geneviève en face de Camille, il évoquait le passé pour effrayer l'avenir. Son ancienne maîtresse était accourue avec assez de bonne grâce, ignorant que son retour n'était qu'une combinaison dont le premier résultat avait été d'éloigner Camille; mais après quelques visites elle se rappela les paroles que Théodore lui avait dites au bal de l'Opéra, et reconnut en effet qu'en venant toucher « aux choses fragiles du passé, » elle les brisait sous sa main. Le jour où Théodore était parti pour la Normandie, en le quittant au chemin de fer, où elle l'avait accompagné, elle lui avait dit adieu, et non pas au revoir. Pendant les quelques jours qu'il avait passés à la campagne, Théodore s'aperçut que si l'absence l'éloignait de Camille, elle n'en rapprochait pas moins celle-ci de sa pensée, et s'alarma tout de bon. Puis la réflexion lui vint que le voisinage était peut-être pour quelque chose dans cette préoccupation de la voisine, et il supposa qu'en détruisant la cause, il pourrait peut-être en paralyser les effets. Ce fut du moins la raison qu'il se donna à lui-même un matin pour être à Paris le soir et donner congé de son atelier dans les délais exigés par l'usage.

Telles étaient les dispositions d'esprit dans lesquelles se trouvait Théodore à son retour de la campagne. La rencontre imprévue de

Camille et l'impression que lui avait causée sa présence tardive dans la rue, le singulier bien-être que lui avait fait éprouver ensuite sa courte apparition à sa croisée, étaient autant de symptômes significatifs qui justifiaient ses craintes et devaient maintenir Théodore dans sa résolution. En revenant de chez son amie, Camille n'avait pas dormi, et pendant que Théodore réfléchissait aux dangers du voisinage, elle réfléchissait aux dangers de l'isolement. Le souvenir de sa soirée lui était resté dans l'esprit. Sans doute elle sentait en elle une invincible répugnance pour cette existence au milieu de laquelle un besoin de distraction l'avait déjà entraînée; mais était-elle bien sûre que ce besoin de distraction ne deviendrait pas lui-même un jour aussi invincible que cette répugnance même? N'avait-elle pas eu sous les yeux l'exemple de cette femme qui s'était en quelques mois habituée à vivre dans une atmosphère viciée? pouvait-elle répondre d'elle-même, et, poussée par l'ennui, ne pourrait-elle pas, elle aussi, se laisser entraîner au courant, y être attirée même par la nécessité, cette puissante attraction au mal? A cette pensée, qu'un jour viendrait peut-être où un homme qu'elle ne connaîtrait pas pourrait lui parler comme on lui avait parlé dans cette soirée, et qu'elle serait obligée de ne pas lui répondre comme on répond à un outrage, Camille se sentit frissonner tout entière, et toutes les menaces de l'avenir vinrent épouvanter son imagination. Cependant à quoi se rattacher pour ne pas glisser dans l'abîme? Dans quelle affection fortifier l'instinct de résistance aux tentations de la solitude, de l'ennui et de la misère? Le jour où Léon lui avait dit qu'un autre amour pourrait plus tard le remplacer dans son cœur, Camille avait protesté avec la sincérité de son cœur, alors plein de l'amour qu'elle avait pour lui; elle croyait que le souvenir qu'il y laisserait serait suffisant pour garder la place : elle en doutait maintenant que la blessure qu'il avait faite à ce souvenir était tellement douloureuse, qu'elle eût préféré l'oubli. Elle eut pendant une heure un de ces désirs qui ouvrent dans l'âme une entrée au désespoir. Jetant un regard éperdu vers tous les horizons de sa vie, elle vit le regret, la misère ou la honte partout, l'espérance nulle part. Elle pensa un moment à mourir, mais cette pensée seule lui fut plus cruelle que la mort : une soudaine rébellion de jeunesse la rattacha à la vie, quels que dussent en être les hasards.

La résolution prise par Camille de ne rien accepter de Léon était trop enracinée dans sa fierté pour qu'elle pût être ébranlée; mais elle songea que cette fierté lui permettait du moins d'utiliser les conseils qu'il lui avait donnés dans leur dernière entrevue. Elle pensa qu'elle pourrait répondre dignement à sa lettre, si, le rencontrant un jour et lui tendant sa main hâlée par le travail, elle lui prou-

vait que, sans profiter de ses dons, elle avait su vivre d'elle-même, que si la Camille du présent n'était plus celle du passé, c'était seulement parce qu'elle avait cessé de l'aimer. Si cette idée de demander sa vie au travail lui avait été inspirée par les dangers de l'oisiveté, Camille ne l'eût peut-être accueillie qu'avec défiance, sachant combien elle était peu courageuse en face d'un changement d'habitudes; mais par cela même que cette résolution était puisée dans son orgueil, elle sentit qu'elle n'y renoncerait pas, et qu'elle la mènerait jusqu'au bout avec cette obstination passionnée que toute femme applique à l'accomplissement d'un projet qui a l'amour-propre pour base et la vengeance pour résultat.

A six heures du matin, Camille, assise à sa table, faisait encore des calculs. Bien qu'il eût peu dormi, Théodore se levait à la même heure. Comme il ouvrait sa fenêtre, il aperçut ses amis les oiseaux qui commençaient à courir sur les toits, et faisaient leur toilette matinale au premier rayon du soleil.

— Mes pauvres pensionnaires! Si je déménage, pensa-t-il, il faudra que je leur donne mon adresse.

Ramené par cette idée au motif qui lui faisait ployer sa tente, Théodore songea que s'il allait la planter dans ce même quartier, autant valait ne pas s'en aller. Pour que son éloignement fût sérieux, il fallait créer l'éloignement de la distance. Il se rappela que Bernier, qui demeurait à une lieue, lui avait souvent dit que son quartier était plein d'ateliers. Théodore, ayant d'ailleurs besoin de voir Francis pour lui parler de la commande que celui-ci lui avait fait espérer, se décida à aller chez lui. En passant devant son concierge, il lui signifia son congé pour le demi-terme.

Théodore trouva Francis au travail selon son habitude, et celui-ci lui causa une déception visible en lui apprenant qu'il n'avait pas à compter sur la commande. — Pourquoi? demanda Théodore.

— Parce que,... répliqua Francis, et il lui montra la lettre que Léon lui avait écrite.

— Ainsi, dit Théodore en riant, votre ami refuse d'encourager les arts parce qu'il suppose que je suis actuellement l'amant de son ancienne maîtresse, et surtout parce qu'il suppose que je l'étais avant qu'il l'eût quittée. Eh bien! alors ce monsieur serait bien surpris s'il savait ce qui se passe!

— Que se passe-t-il? dit Francis.

Théodore lui fit part de son projet de déménagement et du motif qui le portait à s'éloigner de Camille.

— Ainsi, demanda Bernier, vous êtes amoureux d'elle?

Théodore prit un morceau de craie et écrivit sur la muraille en lettres colossales : — Oui!

— Eh bien! dit Francis, si cela est ainsi, quand vous demeurerez de ce côté-ci de l'eau, vous passerez votre vie dans l'omnibus qui va de l'autre côté. Restez donc là-bas, allez!

— Mais songez donc que mon thermomètre est à quarante-cinq degrés, répondit Théodore; c'est une chaleur intolérable.

La conversation prit entre les deux amis une tournure sérieuse, et fournit à Théodore l'occasion de s'exprimer clairement à l'égard de Camille. Il avoua sans réticences les sentimens qu'elle lui inspirait, et fit connaître avec la même sincérité les véritables raisons pour lesquelles il refusait de s'abandonner. — Vous savez, dit-il, quelle est ma position : j'ai mon avenir à faire; ma petite personne m'est souvent assez lourde sur les bras, et je ne puis pas me permettre d'y ajouter le fardeau d'une autre existence. L'entrée d'une femme dans la vie d'un artiste est un élément de discorde entre lui et l'art. Les poètes, qui sont des farceurs solennels, appellent leurs maîtresses ou leurs femmes des muses aux blanches ailes; mais dès qu'ils veulent travailler, ils prient la muse de s'envoler. J'en connais un, moi qui vous parle, qui faisait de l'art à l'époque où il aimait Gothon quand il la rencontrait; maintenant il fait du métier parce qu'il obéit aux inspirations d'une muse qui ne peut faire son ménage qu'en robe de moire antique. Après cela, il est vrai que si Gothon n'est pas toujours jolie, elle est presque toujours bête, et que ce n'est pas gai de vivre seul.

— Après? demanda Francis.

— Après! C'est tout, répliqua Théodore. Si j'avais de la fortune ou de l'aisance, ou seulement quelque chose de plus que rien, je céderais peut-être à l'attraction qui m'entraînerait vers une femme que j'aimerais sérieusement; mais, dans les conditions où je me trouve et où se trouve celle dont nous parlons, je résiste. En vivant avec votre ami, Camille a pris des habitudes que je ne pourrais satisfaire : du pain tous les jours et de la galette le dimanche, voilà tout au plus ce que je pourrais lui offrir.

Francis expliqua brièvement à Théodore que Léon, en quittant sa maîtresse, avait pris des dispositions qui assuraient en partie l'existence de celle-ci.

— Raison de plus, répliqua le jeune homme. Vous allez me qualifier de puritain, d'extravagant, de tout ce qu'il vous plaira; mais je n'ai jamais compris de transactions entre l'amour et l'amour-propre. Il me répugnerait souverainement d'entendre Camille me dire à la fin du mois : « Je vais chez mon notaire. » Je n'ai pas de notaire, moi. J'ai dit du pain et de la galette, mais à la condition que je fournirais la farine. Et maintenant indiquez-moi où je pourrai trouver des logemens dans les prix doux.

— Tenez, dit Francis, levant le store de son atelier, allez dans la maison en face, elle est couverte d'écriteaux.

Théodore alla visiter les logemens, et demanda s'il n'y en avait pas qu'on pût occuper tout de suite.

Il y en avait un, mais trop petit pour qu'il pût l'habiter. Il en arrêta un plus convenable, qui était seulement vacant pour le demi-terme. Il retourna chez Bernier pour lui faire part de sa location. — Dans un mois et demi, je serai votre voisin. Je viens de louer en face, cinquante francs de moins que dans mon quartier, et un étage de plus. Quand le temps est clair, avec de bons yeux et de l'imagination, on voit la mer. Vous avez du monde, ajouta-t-il en remarquant que Francis l'avait reçu dans la première pièce.

— Oui, répondit celui-ci d'un air singulier, je suis en séance.

— Adieu! dit Théodore. Je cours donner mon congé à mon ancien logement. N'est-ce pas, au fond, que j'ai une bonne idée de me sauver de ma jolie voisine?

— Très bonne.

— Si par hasard elle vient vous voir, reprit Théodore, et que mon petit drapeau bleu soit à la fenêtre, vous sonnerez un peu du cor. Je saurai qu'elle sera ici, et je monterai comme par hasard. Cela me fera plaisir de savoir de ses nouvelles, et surtout d'apprendre qu'elle est heureuse.

— A moi aussi, cela me ferait plaisir, répondit Francis.

Et il ajouta en riant : — Seulement je ne pourrai pas vous avertir quand j'aurai la visite de Camille. J'ai un cor de chasse, mais je ne sais pas en jouer.

— Ni moi non plus; mais c'est égal, je vous apprendrai. Adieu, je me sauve.

— Qui était là? demanda Camille à Bernier, lorsque celui-ci rentra dans son atelier, où il l'avait vue arriver une minute après que Théodore en était sorti.

— Personne... Vous disiez donc? dit-il en s'asseyant auprès d'elle.

— Où en étais-je? fit celle-ci en cherchant à se rappeler à quel endroit elle en était restée du récit qui venait d'être interrompu.

— Vous en étiez à : Et alors...

— Ah! oui, reprit Camille... Et alors il a été convenu que je donnerai à ma patronne trois cents francs contre lesquels elle me nourrira pendant six mois et m'apprendra à broder assez proprement pour que je puisse entrer dans un magasin. En supposant qu'il me faille un an pour faire mon apprentissage, j'aurai toujours assez d'argent pour attendre que je puisse en gagner, puisqu'on doit me donner demain quinze cents francs de mon mobilier.

— Pourquoi le vendre? interrompit Bernier.

— Vous êtes bon, dit Camille, et où voulez-vous que je trouve de quoi organiser ma petite existence? Pour renvoyer Marie sur-le-champ, il a fallu compter avec elle. Et si je compte très mal, elle compte très bien. Pour déménager tout de suite, il a fallu payer mon terme en sortant, et puis une foule d'autres frais... Ça coûte très cher à Paris pour être malheureuse.

— Malheureuse! fit Bernier; mais Léon a pris des précautions pour que vous ne le fussiez pas.

— Monsieur Léon, répondit Camille, a perdu le droit de s'occuper de mon avenir en accusant mon passé, et j'aurai cessé d'être malheureuse le jour où je l'oublierai.

— Pour que la besogne soit plus facile, il faut vous faire aider, interrompit Francis.

Camille ne répondit pas, elle ne put voir dans cette parole qu'un propos en l'air. Après avoir retracé complétement le programme de sa vie nouvelle, elle pria Francis de l'accompagner pour chercher un petit logement dans son quartier.

— Pourquoi quitter le vôtre? demanda Bernier.

— Il est trop cher pour moi, dit-elle, et d'ailleurs il faut que je me rapproche de mon travail.

— Tenez, répondit Francis en levant de nouveau le store de son vitrage, allez donc dans cette maison en face; il y a beaucoup d'écriteaux; peut-être y trouverez-vous votre affaire. Je ne puis pas me déranger. Vous viendrez me dire si vous avez loué.

Camille sortit et revint une demi-heure après. — Après-demain je serai votre voisine, lui dit-elle. J'ai trouvé, où vous m'avez indiqué, un logement vacant et très mignon d'où on a une vue magnifique.

— Oui, je sais, la mer,... quand il fait beau et qu'on a de l'imagination, interrompit Bernier.

— C'est bien un peu haut et c'est bien un peu petit, continua Camille; mais je ne conserve que ce qui est indispensable de mon ancien mobilier. Comme je suis un peu paresseuse, il faudra venir me réveiller le matin pour que je n'arrive pas trop tard à mon ouvrage.

— Je vous jouerai un air de chasse, dit Francis, lui montrant sa trompe.

— Vous savez donc en sonner?

— J'ai un ami qui doit m'apprendre.

— Je vous dis adieu, fit Camille. Je retourne chez moi me reposer un peu. J'ai fait tant de courses et tant de choses depuis ce matin, que je suis horriblement fatiguée, et j'ai encore un bon bout de chemin d'ici chez moi.

— Prenez une voiture.

— Ah! non, fit Camille; il faut commencer à faire des économies.

Comme elle allait le quitter, elle revint sur ses pas et lui dit : — A propos, M. Théodore est revenu de la campagne.

— Bah! dit Francis, jouant l'étonnement.

— Si j'étais sûre de ne pas le déranger, j'irais lui dire adieu avant de quitter le quartier.

— Ne lui dites pas adieu; dites-lui au revoir, répondit négligemment Bernier.

— Au fait, interrompit Camille, quand je serai chez moi le dimanche toute seule, s'il vient chez vous, vous me préviendrez : je monterai ici sans en avoir l'air, en voisine. Moi, je l'aime assez, ce garçon; il me fait rire.

— Camille, Camille, c'est une déclaration cela, dit Bernier en feignant de prendre un air grave.

— Oh! pas du tout, pas du tout, allez. D'ailleurs vous savez bien qu'il a repris son ancienne maîtresse, répondit Camille en serrant la main de Francis, qui la reconduisit jusqu'à la porte.

XVI.

Au commencement de l'automne suivant, un dimanche matin, Théodore, vêtu en habit de campagne, se promenait avec une apparence d'impatience dans l'atelier de Francis, qui parcourait les lettres que son domestique venait de lui monter. — Tenez, dit Bernier, lui passant un billet de faire-part venu de la province.

— Ah! fit Théodore, mettant, après l'avoir lu, le billet sous un tas de gravures : il est inutile qu'elle voie cela.

— Appelez-la donc encore, dit Francis : elle nous fera manquer le convoi.

Comme Théodore s'était mis à la fenêtre et commençait une fanfare, une petite voix essoufflée se fit entendre dans l'antichambre : — Me voilà, me voilà!

— Arrivez donc, paresseuse! nous sommes déjà en retard, dit Bernier à Camille, qui venait d'entrer dans l'atelier. Ainsi que les deux artistes, celle-ci était en habit de campagne. Un petit chapeau de paille simple orné d'un ruban clair et doublé intérieurement de soie rose encadrait son visage, où brillait la santé, où se reflétait le contentement d'une âme heureuse et gaie. Un col blanc tout uni entourait son cou, dont la pâleur mate était piquée d'un signe brun, et sa robe en coutil gris, amplement étoffée, bouffant en gros plis à l'entour de sa taille fine, dégageait les élégances d'un corsage plein dont le relief se révélait naturellement sans s'accuser. Elle avait aux

pieds d'étroites bottines d'étoffe grise qui faisaient, lorsqu'elle marchait, un petit bruit de chaussure neuve, et dont le talon semblait battre, en sonnant sur le parquet, une mesure impatiente et joyeuse. Camille portait sur le bras un petit mantelet pareil à la robe, et le seul luxe apparent de son frais uniforme était ses gants, de jolis gants d'une nuance tendre qui étaient de la famille de la pantoufle de Cendrillon, et que, par une innocente coquetterie, elle se plaignait de ne pouvoir mettre sans qu'elle fût aidée.

— Vous êtes belle, lui dit Francis après l'avoir examinée comme pour lui procurer l'innocent plaisir que toute femme éprouve d'une admiration qu'elle sait même banale.

— Mais, dit Camille en étirant les plis de sa jupe, c'est ma belle robe à manger de la galette. Et, fouillant dans sa poche, elle en tira un petit paquet soigneusement enveloppé qu'elle tendit au jeune homme en lui disant : — Tenez, voici toujours un nouvel à-compte sur votre douzaine.

Francis, ayant développé le petit paquet, y trouva un mouchoir de batiste, au coin duquel son chiffre était finement brodé.

— Est-ce assez joli? demanda Camille.

— Il y a progrès sur la première demi-douzaine; mais vous y avez mis le temps!

— Dame! dit Camille, je ne peux travailler que le soir, en rentrant de mon magasin, et encore je n'en fais guère.

— A qui la faute? dit Francis en souriant et en désignant Théodore.

— Allons, interrompit celui-ci, en route! — Et, comme Camille restait immobile et semblait réfléchir au milieu de l'atelier, il lui dit en la prenant doucement par le cou : — Eh bien! qu'est-ce que tu attends?

— Je suis sûre que j'ai oublié quelque chose, répondit-elle gaiement.

— Toujours oublieuse! fit Théodore.

— Ah! répondit Camille avec un accent de reproche amical, si j'oublie quelquefois, est-ce à vous de vous en plaindre?

HENRY MURGER.

POÉSIE AMÉRICAINE

UNE LÉGENDE DES PRAIRIES.

The Song of Hiawatha, by Henry Wadsworth Longfellow. 1 vol. in-12.

« Si vous me demandez d'où viennent ces histoires, d'où viennent ces légendes et ces traditions imprégnées des odeurs de la forêt, de la rosée et de l'humidité des prairies, de la tournoyante fumée des wigwams, retentissantes du mugissement des grands fleuves, de leurs murmures aux répétitions fréquentes et de leurs résonnemens aux violens échos, semblables au roulement du tonnerre dans les montagnes,

« Je vous dirai, je vous répondrai : Elles viennent des forêts et des prairies, des grands lacs de la terre du nord, du pays des Ojibways, du pays des Dacotahs; elles viennent des montagnes, des bruyères et des marécages, où le héron, le *Shuh-shuh-gah,* vit parmi les roseaux et les joncs. Je les répète telles que je les ai apprises des lèvres de Nawadaha, le musicien, le doux chanteur.

« Si vous me demandez où Nawadaha trouva ces chants sauvages et bizarres, trouva ces légendes et ces traditions, je vous dirai, je vous répondrai : Dans les nids d'oiseaux des bois, dans les cabanes des castors, dans les traces du pied du bison, dans l'aire de l'aigle.

« Tous les oiseaux sauvages les lui chantaient dans les bruyères et dans les marécages, dans les marais mélancoliques; Chetowaik le pluvier les lui chantait, et Mahng le plongeon, et Wawa l'oie sauvage, et le héron bleu, le Shuh-shuh-gah, et le coq de bruyère, le Mushkodasa.

« Si vous m'interrogez encore, me disant : Qui donc était ce Nawadaha? Parlez-nous de ce Nawadaha, — je répondrai à vos questions à peu près dans les termes que voici :

« Dans la vallée de Tawasentha, dans la verte et silencieuse vallée, sur le bord des plaisans cours d'eau, habitait le chanteur Nawadaha. Tout autour du village indien s'étendaient les prairies et les champs de blé, derrière se dressait la forêt, s'élevaient les bosquets de pins harmonieux, verts en été, blancs en hiver, toujours soupirant, toujours chantant.

« Et les rians cours d'eau, vous pouviez facilement suivre leurs traces à travers la vallée, par leur murmure au printemps, par leurs rideaux d'aunes en été, par leurs blanches vapeurs en automne, par la ligne noire de leurs rives en hiver. Et sur leurs bords habitait le chanteur, dans la vallée de Tawasentha, dans la verte et silencieuse vallée.

« Là, il chantait Hiawatha, il chantait le chant d'Hiawatha, il chantait sa naissance et sa vie merveilleuse, comment il pria et comment il jeûna, comment il vécut, travailla et souffrit, afin que les tribus des hommes pussent prospérer, afin qu'il pût faire prospérer son peuple.

« Vous qui aimez les retraites de la nature, qui aimez le soleil dans la prairie, qui aimez l'ombre dans la forêt, qui aimez le vent à travers les branches, et les averses de la pluie, et les tourbillons de neige, et le mugissement des grands fleuves entre leurs palissades de pins, et le tonnerre dans les montagnes, dont les innombrables échos bruissent comme des aigles dans leurs aires, prêtez l'oreille à ces sauvages traditions, à ce chant d'Hiawatha! »

Cette délicieuse introduction donne bien l'idée ou plutôt l'impression du ravissant poème d'*Hiawatha,* l'œuvre la plus achevée que M. Longfellow ait produite jusqu'à présent. Un souffle de la nature a passé sur ces pages; il soulève pour ainsi dire et fait trembler leurs images, comme le vent soulève et fait trembler les feuilles dans les bois. La mélodie des vers, rapide et monotone, ressemble singulièrement aux voix de la nature, qui ne se fatigue jamais de répéter toujours les mêmes sons. Deux ou trois notes composent toute la musique de cette poésie, mélodieuse et bornée comme un chant d'oiseau. Les mots qui vont se répétant entretiennent dans le récit comme un balancement qui fait ressembler la poétique histoire à ces nids d'oiseaux d'Amérique suspendus entre les rameaux de deux arbres. Le sentiment de la nature qui règne dans ce poème est à la fois très raffiné et très familier. Le poète sait prêter, comme un moderne, des voix à tous les objets inanimés de la nature; il connaît la langue des oiseaux, il comprend le murmure du vent dans les feuilles, il interprète le bruit des ruisseaux, et cependant, en dépit de cette subtilité poétique, il ne s'égare jamais dans une description minutieuse, et ne s'oublie pas complaisamment à prolonger par la pensée les sensations éprouvées. Son poème, fait avec un art exquis, participe ainsi de deux caractères : il est *homérique* par la précision, la simplicité et la familiarité des images; il est moderne par la vivacité des impressions et par un souffle tout lyrique qui parcourt toutes ses pages. De ce mélange naît un sentiment par-

ticulier, un peu artificiel et archaïque, mais singulièrement exquis et rare, assez semblable au sentiment que font éprouver d'autres tentatives analogues de grands poètes modernes, s'essayant à reproduire la vie et l'esprit des temps qui ne sont plus, certaines ballades de Goethe par exemple ou certains poèmes d'Henri Heine.

La nature que décrit M. Longfellow n'est point celle qui nous est familière, et cependant le poète nous introduit dans son intimité, il nous en fait sentir en quelque sorte les douceurs et le charme domestique. La forêt vierge, les grands fleuves, les savanes infinies, n'excitent pas plus notre étonnement dans ce poème qu'ils n'excitent l'étonnement du sauvage dont les yeux sont depuis longtemps habitués à ces spectacles grandioses. La nature la plus extraordinaire n'inspire de sentimens sublimes ou excessifs que lorsqu'elle est surprise à la dérobée, vue en passant, prise comme antithèse des tableaux qui nous avaient été familiers jusqu'alors. Il y a une grande différence par exemple entre les sentimens que la nature inspire à un citadin et ceux qu'elle inspire à l'habitant des campagnes. Le premier la voit et la sent plus vivement, mais son impression, étant plus exceptionnelle, est pour ainsi dire plus exagérée, parce qu'elle ressemble à une surprise, à un tressaillement subit, à la première sensation d'un bonheur inconnu, dont la nouveauté augmente l'énergie. L'habitant des campagnes sent moins vivement, l'habitude lui enlève le plaisir des surprises; mais toutes les impressions naturelles agissent en lui néanmoins d'une manière lente et latente, donnent un moule à ses pensées, teignent son langage de leurs nuances, tout cela à son insu et par le seul effet d'influences ininterrompues. Pour l'un, la nature est une passion et en quelque sorte une aventure; pour l'autre, elle est une habitude. Cette différence dans la manière de sentir la nature se retrouve presque au même degré entre un poète qui chante les paysages d'une terre étrangère et un poète qui chante la nature qui lui est familière. Le premier est exagéré sans cependant être faux; il devient facilement pompeux sans être pour cela emphatique. Ce qui le frappe et ce qu'il reproduit, c'est l'aspect nouveau de la nature qui se révèle à lui, un ciel plus brumeux ou plus pur, une austérité âpre ou une exubérance de fertilité. Un poète du Midi qui chante la nature du Nord est surtout frappé par son esprit rigide et triste : ce qu'il voit et ce qu'il décrit, ce sont les sombres sapins, les glaces et les neiges; mais il oublie que sous ces sapins les oiseaux chantent dans les saisons heureuses, et que la verdure dort sous ces neiges. On sera tout surpris, lorsqu'on lira un poète septentrional, de voir qu'il ne s'en est pas laissé imposer par les choses qui ont tant frappé l'imagination de l'étranger, que lui aussi, quoique enfant du Nord, il connaît les tièdes brises, aime

le parfum des fleurs, sait chanter le printemps, parler du soleil, qu'il connaît toute une *flore* et toute une *faune* auxquelles n'a point pris garde le voyageur trop enthousiaste des glaciers. L'Européen qui chante l'Orient s'enivre de soleil, et croit ne pouvoir jamais mettre dans ses vers assez de fleurs, de parfums et de voluptés; mais ouvrez un poète oriental, et vous n'y trouverez pas plus de roses qu'il ne faut, fût-ce même chez le chantre de Gulistan ou des amours de Boulboul; l'exagération admiratrice aura disparu, et les choses auront toutes repris leur véritable mesure. La familiarité, l'intimité avec les choses rétablit mille nuances que l'admiration passagère et l'imagination ne peuvent pas apercevoir.

Le poème de M. Longfellow confirme cette observation. La nature américaine y apparaît toute différente de ce qu'elle est aux yeux d'un Européen. Cette nature, qui semble si imposante aux voyageurs modernes, et dont M. de Chateaubriand s'est plu à nous décrire avant tout les côtés terribles ou les irrésistibles et dangereuses séductions, se révèle à nous sous un aspect tout familier. Nous sentons qu'elle tient en réserve pour ceux qui vivent dans son intimité, pour l'Indien chasseur nomade, pour le pionnier, pour le colon, des douceurs et des caresses qu'ignorent ceux qui n'ont fait que la traverser. Ce n'est plus une dangereuse Circé, abondante en plaisirs, riche en poisons, magnifiquement vêtue de ses savanes et de ses forêts vierges, comme pour une fête des sens; c'est une bonne et bienfaisante nourrice qui a souci du bien-être et de la santé de ses enfans. Les forêts sont pleines d'ombres rafraîchissantes; les hautes herbes ondulent dans les immenses prairies avec un doux frémissement, tout semblable à celui de la moisson courbée sous le vent; les fleuves et les lacs fourmillent de poissons, les marécages sont peuplés d'oiseaux. Toute cette nature étrange perd sa singularité, et se présente à nous comme un paysage connu, dont nous savons par cœur tous les détails. Nous ne redoutons plus ni la bête sauvage, ni le marais pestilentiel, ni la fleur aux parfums empoisonnés, ni le dangereux serpent. Tel est le sentiment de la nature américaine qui règne dans le poème de M. Longfellow : il n'est pas grandiose, il est familier; il résulte en quelque sorte d'une longue habitude, et il nous fait partager quelque chose de cette impression. Le plus grand éloge qu'on puisse faire de ses descriptions de la nature, c'est certainement de dire qu'elles charment plus qu'elles n'étonnent, et qu'elles inspirent plutôt une impression de bonheur qu'une impression d'admiration.

On a beaucoup chicané M. Longfellow sur l'originalité de son poème; une controverse s'est même engagée pour savoir si le mythe qui fait le fond de cette œuvre est une véritable tradition indienne, ou si M. Longfellow, qui est familier avec les littératures du Nord,

ne l'a pas tiré, sans en rien dire, d'un vieux poème finlandais. Le fait serait exact, qu'il n'infirmerait en rien la valeur du nouveau poème. Toutes les traditions des peuples primitifs ont quelques traits de ressemblance. Hiawatha ressemble non-seulement au héros du poème finlandais, que nous ignorons d'ailleurs parfaitement, mais à tous les héros dont l'imagination populaire a placé l'existence au premier âge des sociétés. Il réunit en lui les traits d'un Triptolème et d'un Hercule; il enseigne l'agriculture et les arts de la paix comme le premier, il lutte contre les forces naturelles comme le second. Il sait combattre les dragons gardiens des trésors enfouis, comme Sigurd ou Jason; il porte des mitaines enchantées, il possède des bottes de sept lieues, il est pieux, il prie, jeûne et médite comme un roi de l'Inde brahmanique; il est prophète, devin, comme un prêtre d'Égypte; il enseigne à son peuple l'art de figurer la pensée par des symboles tracés sur la peau des bêtes. Héros, il a pour amis deux héros qui se retrouvent au commencement de toutes les civilisations : Kwasind, emblème de la force unie à la douceur, de la force qui s'applique avec tendresse au bonheur des hommes, et le mélodieux Chibiabos, le chanteur, le poète musicien, qui vit dans la familiarité de la nature, et dont les chants rendent les hommes meilleurs. M. Longfellow a donc rassemblé dans Hiawatha les traits particuliers qui caractérisaient le mieux les héros de tous les pays. S'il y a dans ce poème un souvenir littéraire, cette réminiscence est bien plus étendue que ne le disent ses adversaires; il ne s'est pas contenté de reproduire une tradition ignorée d'un pays peu connu. L'accusation de plagiat tombe devant cette réflexion si simple, que l'imagination populaire s'est plagiée elle-même à son insu dans tous les pays, que partout elle a prêté aux héros les mêmes pouvoirs et les mêmes instrumens magiques, et que partout elle a incarné les forces naturelles sous des formes humaines.

Malgré ces emprunts faits aux mythologies héroïques de tous les pays, la création de M. Longfellow n'en conserve pas moins son originalité. Tous les traits empruntés sont habilement fondus, de manière à se rapporter exactement à la nature d'un héros des savanes et des forêts vierges. Les *mocassins* enchantés sont nécessaires pour traverser les interminables prairies, les mitaines magiques sont très utiles pour briser les rochers qui opposent un obstacle au cours des fleuves, ou qui barrent la route au voyageur. Les trésors conquis par Hiawatha sont cachés sous les marécages et les lacs. L'âme du héros est bien celle d'un héros indien, et jamais rien ne fait songer à un héros d'un autre pays; jamais aucune maladresse poétique ne transporte l'esprit au-delà du village rustique et de la vie de la tribu. On n'y devine aucun degré de civilisation supérieur à celui que rêve Hia-

watha. Chasser, pêcher, cultiver le maïs, vivre dans l'intimité de la nature, tel est l'idéal de la vie indienne, et tel est l'idéal que Hiawatha s'efforce de prêcher à son peuple. La réalité qu'il maudit, c'est le vice unique et irrémédiable de ses compatriotes, la férocité belliqueuse, la guerre de tribu à tribu. Abattre cette férocité belliqueuse, faire dominer ces habitudes paisibles de la vie rustique et nomade, telle est la tâche que Hiawatha s'est imposée, tâche digne d'un héros peau-rouge, dont l'âme n'a de rapport qu'avec la nature et ne trouve autour d'elle aucun stimulant qui puisse l'élever au-dessus d'un idéal de douceur et de paix. Les conseillers, les amis et les précepteurs d'Hiawatha sont les grands arbres, les ruisseaux et les oiseaux, qui tous lui répètent à l'envi la même leçon de bonheur tranquille. Les rixes sanglantes des tribus, qui ne sont accompagnées d'aucun autre résultat que de chevelures scalpées et de guerriers liés au poteau, ne lui révèlent aucune idée de civilisation et de société humaine supérieure. La violence, qui, aux temps primitifs, a été pour les grandes âmes une révélation de ce que peut devenir la nature humaine pétrie par d'habiles mains, lui apparaît donc stérile et contraire aux desseins du Grand-Esprit. D'un autre côté, l'homme, étant comme noyé et perdu au milieu de la nature qui l'environne, ne conçoit, en présence de ces imposans spectacles, d'autres images de la vie que des images de repos et de calme. Dans de telles conditions, même pour l'âme d'un héros, toute conception d'une haute société est impossible. Hiawatha est un héros de la vie sauvage : l'aimable fatalité de sa situation n'est nulle part exprimée, mais elle se sent partout dans le poème; la nature entoure de ses bras cet enfant de la savane et des lacs, elle refuse de le laisser s'éloigner d'elle. Tel est le héros du poème de M. Longfellow, héros tout à fait en harmonie avec la nature qui l'environne et avec les hommes que le Grand-Esprit lui a donné mission de civiliser. Cette mission civilisatrice elle-même n'est que la vie sauvage élevée à son plus haut point de perfection.

Hiawatha ne tire pas sa mission d'une inspiration personnelle; il est une sorte de rédempteur envoyé par le Grand-Esprit. C'est là ce qui explique sa grande douceur et son esprit pacifique. S'il eût obéi à ses instincts et à ses passions, peut-être aurait-il été un grand guerrier, capable de fonder sur les bords du Lac-Supérieur, sa patrie, un empire qui aurait rivalisé avec les empires du sud; mais, prophète du Grand-Esprit, il s'oublie lui-même, et son génie tout pacifique ne songera pas à détruire la république sauvage des tribus du nord. C'est l'horreur que la guerre a causée au Grand-Esprit qui est la cause première de la mission d'Hiawatha. Un jour Gitche-Manitou, le Grand-Esprit, ennuyé des querelles des tribus indiennes,

descendit sur une montagne, se façonna une gigantesque pipe en terre rouge et fuma le calumet de paix. Averties par les nuages qui sortaient de la pipe divine, toutes les tribus environnantes vinrent au signal du Grand-Esprit.

« Descendant les rivières, traversant les prairies, les guerriers de toutes les nations arrivèrent : les Delawares et les Mohawks, les Choctaws et les Comanches, les Shoshonies et les Pieds-Noirs, les Mohicans et les Dacotahs, les Hurons et les Ojibways, tous les guerriers arrivèrent, attirés simultanément par le signal du calumet de paix aux montagnes de la prairie, à la grande carrière de terre de pipe rouge.

« Et ils se tenaient sur la prairie, avec leurs armes et leur équipement de guerre, peints comme les feuilles d'automne, peints comme le ciel du matin, se regardant sauvagement en face. Sur leurs visages éclatait une cruelle défiance, dans leurs cœurs les querelles des siècles, les haines héréditaires, la soif de vengeance, legs des ancêtres.

« Gitche-Manitou, le tout-puissant, le créateur des nations, les regarda avec compassion, avec une tendresse et une pitié paternelles, contempla leurs colères et leurs luttes comme des querelles et des combats d'enfans.

« Sur eux, il étendit sa main droite, pour soumettre leurs natures obstinées, pour éteindre leur soif et leur fièvre par l'ombre de sa main droite; il leur parla avec une voix majestueuse, semblable au retentissement des eaux lointaines tombant dans les profonds abîmes :

« O mes enfans, mes pauvres enfans! écoutez les paroles de la sagesse, écoutez ces paroles de conseil des lèvres du Grand-Esprit, du maître de la vie qui vous forma.

« Je vous ai donné des terres pour chasser, je vous ai donné des ruisseaux pour pêcher, je vous ai donné l'ours et le bison, je vous ai donné le chevreuil et le renne, je vous ai donné la bernache et le castor, j'ai rempli vos marais d'oiseaux sauvages, j'ai rempli vos rivières de poissons. Pourquoi donc n'êtes-vous pas contens? Pourquoi vous faites-vous mutuellement la chasse?

« Je suis fatigué de vos querelles, fatigué de vos guerres et du sang répandu, fatigué de vos prières où vous me demandez vengeance, de vos disputes et de vos dissensions. Toute votre force est dans votre union, tout votre danger est dans la discorde; c'est pourquoi vivez en paix désormais, comme des frères vivent entre eux.

« Je vous enverrai un prophète, un libérateur des nations, qui vous guidera et vous enseignera, qui travaillera et souffrira avec vous. Si vous écoutez ses conseils, vous multiplierez et prospérerez; si vous laissez passer sans y prendre garde ses avertissemens, vous disparaîtrez et vous périrez!

« Baignez-vous dans le courant qui est devant vous; lavez les peintures guerrières qui vous couvrent le corps, lavez les taches de sang qui souillent vos doigts, enterrez vos armes et vos massues de guerre, brisez la pierre rouge de cette carrière, pétrissez-la et faites-en des pipes de paix; prenez les roseaux qui croissent auprès de vous, ornez-les de vos plumes les plus brillantes, fumez le calumet ensemble, et vivez désormais ensemble comme des frères. »

Selon l'habitude des peuples primitifs, les forces naturelles sont divinisées, ou plutôt transformées en personnages gigantesques, demi-héros, demi-divinités; mais dans cette légende indienne de l'intérieur des terres, ce ne sont pas les forces violentes des peuples du sud ou du littoral, le feu central et volcanique, l'océan, qui figurent : ce sont les forces vagues qui agitent les rameaux de la forêt primitive ou les hautes herbes des prairies, — les vents. La plus puissante de ces divinités est le vent de l'ouest, le vent de la contrée où cette légende a pris naissance; c'est Mudjeekewis, le vainqueur de l'ours des montagnes, l'habitant des rochers et des cavernes sauvages. Roi de l'empire de l'air, Mudjeekevis a distribué son royaume entre ses trois fils : à Wabun il a donné le vent de l'est, à Shawondasa le vent du sud, et au féroce Kabibonokka, le cruel vent du nord. Wabun est le plus jeune et le plus beau de tous, c'est le vent adolescent et frais, le vent de l'aube, « celui qui amène le matin, celui dont les flèches d'argent chassent les ténèbres sur les collines et dans les vallées, celui dont les joues sont peintes du rouge le plus brillant, dont la voix éveille le village, appelle le daim et appelle le chasseur. » Il s'ennuyait tout seul dans le ciel, le jeune Wabun, malgré le chant des oiseaux, les parfums des prairies, les bruits sonores des forêts. Un jour il aperçut dans une prairie une belle jeune fille, et son ennui disparut aussitôt. Ils étaient tous deux solitaires, elle sur la terre et lui dans le ciel. « Il la supplia par ses caresses, il la supplia par le rayonnement de ses sourires, il la supplia par ses mots flatteurs, par ses soupirs et ses chants, par ses gentils chuchotemens dans les branches, par la plus douce musique, par les plus suaves odeurs, jusqu'à ce qu'il l'eût attirée contre son sein, enveloppée de ses robes de pourpre, et changée en une étoile toujours palpitante contre son sein. Et depuis lors on les voit toujours dans le ciel allant ensemble,—Wabun et l'étoile du matin.» Le cruel Kabibonokka (le vent du nord) n'avait point ces grâces et ce charme romantique. Il n'avait pas de penchans amoureux, il était insociable et morose, et voulait que la solitude régnât autour de sa maison de glace, située dans la terre du Lapin-Blanc. La présence d'un être vivant autour de sa demeure lui semblait un défi et une menace, et une fois il engagea même avec Shingebis le plongeur, qui s'obstinait à rester dans son royaume, un combat dans lequel il fut vaincu. Le troisième des fils de Mudjeekewis, Shawondasa (le vent du sud), était un véritable créole, gras, paresseux, toujours couché sur les fleurs, perpétuellement assoupi, faisant la sieste avec délices, opulent, généreux, prodigue, ami du faste. C'est lui qui envoyait au nord les oiseaux et les fleurs, « qui envoyait Opechee le rouge-gorge, qui envoyait Owaissa l'oiseau bleu, qui en-

voyait Shawshaw l'hirondelle et Wawa l'oie sauvage, qui envoyait les melons et le tabac, et les raisins en grappes pourprées. » Il était porté à l'amour, mais son tempérament et sa paresse lui défendant d'aimer activement, son amour se résolvait en rêverie et en contemplation. — Ainsi sont enveloppés dans de gracieuses allégories le rôle des forces naturelles et les phénomènes physiques familiers aux Indiens.

Mais le plus puissant des quatre vents du ciel était toujours Mudjeekewis, le vent de l'ouest; c'était aussi, si nous pouvons parler ainsi, le plus humain. Il n'était pas fait pour l'amour adolescent comme son fils Wabun, ni pour la rêverie paresseuse comme Shawondasa, ni pour la domination stérile comme Kabibonokka; il était fait pour l'activité, la lutte, la passion. Mudjeekewis est un héros et un conquérant. Il passe comme un tourbillon, enlève, séduit, et s'éloigne sans songer au mal qu'il a fait et aux ruines qu'il laisse derrière lui. La belle Wenonah fut sa victime. Wenonah était la fille de la vieille Nokomis, qui autrefois était tombée de la lune dans la prairie. Vainement Nokomis avait averti sa fille de se défier de Mudjeekewis. Wenonah négligea cet avertissement, et un soir que le vent de l'ouest passait légèrement sur la prairie, chuchotant à travers les feuilles, courbant les fleurs et le gazon, il trouva la belle Wenonah couchée parmi les lis. « Il la séduisit par ses caresses, il la séduisit par ses doux mots, » puis il s'éloigna et ne revint plus. Wenonah mourut de douleur en donnant le jour au héros Hiawatha, aussi vaillant et plus fidèle que son père, aussi doux et plus prudent que sa mère.

L'enfance du héros est décrite en vers charmans, qui ont toute la douceur d'une chanson de nourrice. La vieille Nokomis l'éleva sur les bords du Lac-Supérieur et lui fit un petit berceau en bois de tilleul, bien rembourré de mousse et de roseaux. Elle le berçait en chantant : « Ewa-Yea, ma petite chouette, qui est-ce qui éclaire le wigwam? Avec ses grands yeux, qui éclaire le wigwam, Ewa-Yea, ma petite chouette? » Et à mesure qu'il grandit, elle lui enseigna tout ce qu'elle savait d'astronomie fantastique et d'histoire naturelle légendaire. Cette éducation primitive, qui s'adresse à l'imagination seule et qui a été celle de tous les peuples à leur enfance, est poétiquement décrite par M. Longfellow. « Nokomis lui enseigna bien des choses sur les étoiles qui brillent au ciel, lui montra Ishkoodah la comète, Ishkoodah aux tresses enflammées; elle lui montra la danse de mort des esprits, les guerriers avec leurs plumes et leurs massues de guerre, fuyant vers le nord, et brillant comme une flamme pendant les nuits glacées de l'hiver; elle lui montra la large, blanche route du ciel, grand chemin des fantômes... Quand il voyait la lune

sortir de l'eau ronde et ridée, avec ses ombres et ses taches, il chuchotait : « Qu'est-ce que cela, Nokomis? » Et la bonne Nokomis répondait : « Autrefois un guerrier très irrité saisit sa grand'mère et la lança contre le ciel à minuit; il la lança contre la lune, et c'est son corps que vous voyez là. » Lorsqu'il voyait l'arc-en-ciel, il chuchotait : « Qu'est-ce que cela, Nokomis? » Et la bonne Nokomis répondait : « C'est le ciel des fleurs que vous voyez là. Toutes les fleurs sauvages de la forêt, tous les lis de la prairie fleurissent dans ce ciel au-dessus de nous, lorsque sur la terre ils se fanent et périssent. »

Pour jouets, le petit Hiawatha eut des fleurs et des métaux brillans; pour compagnons, les petits êtres animés qui l'entouraient. « Il apprit le langage des oiseaux, leurs noms et tous leurs secrets, comment ils bâtissaient leurs nids en été, pourquoi ils se cachaient en hiver, et il leur parlait toutes les fois qu'il les rencontrait, et les appelait les *poulets* d'Hiawatha. — Il apprit le langage de toutes les bêtes; il apprit leurs noms et tous leurs secrets, comment les castors construisaient leurs maisons, où les écureuils cachaient leurs provisions de glands, comment le renne courait si rapidement, pourquoi le lapin était si timide. Il parlait avec eux toutes les fois qu'il les rencontrait, et les appelait les frères d'Hiawatha. » Cette familiarité avec tous les êtres animés lui donna une grande tendresse pour la nature. Lorsqu'il grandit, un vieil ami de Nokomis, merveilleux conteur d'histoires merveilleuses, grand voyageur et grand parleur, lui fit un arc et des flèches; mais Hiawatha s'en servait peu, et il ne put jamais devenir un grand chasseur. A chaque coin de bois, dans chaque clairière volait ou courait un de ses anciens amis. « Ne nous tue pas, Hiawatha, lui disaient le rouge-gorge et l'oiseau bleu en venant chanter sur son épaule. — Ne nous tue pas, Hiawatha, lui disait l'écureuil en riant à travers les branches. — Ne me tue pas, lui disait le lapin en se dressant sur les pattes de derrière. » Le moyen de résister à d'aussi douces supplications? Cependant Hiawatha n'était point un doux brahme, égarant sa tendresse sur tous les êtres qui témoignent de la toute-puissance du Créateur; cette tendresse était virile. S'il se servait peu de son arc et de ses flèches, ce n'était point par faiblesse, car il savait poursuivre le cerf et le daim sauvage, et il était renommé parmi les chasseurs de sa tribu.

S'il aimait les beaux enfans de la nature, il détestait ses avortons et ses monstres, les reptiles qui vivent dans la vase des marais, les poissons énormes qui se cachent sous l'eau profonde, les bêtes sauvages qui menacent la vie de l'homme. Il en voulait surtout aux monstres des eaux qui empoisonnent les marécages, envoient la peste et la fièvre à l'homme. Pour les combattre, il se construisit un

beau canot, en écorce de bouleau, relié par des branches de cèdre et des racines de mélèze, enduit de résine, orné de piquans de porc-épic. « Ainsi fut construit le canot dans la vallée, près de la rivière, au sein de la forêt, et la vie de la forêt était en lui, tous ses mystères et toute sa magie, toute la légèreté du bouleau, toute la force du cèdre, tous les souples nerfs du mélèze, et il flottait sur la rivière comme une feuille jaune en automne, comme un jaune lis des eaux. » Muni de ce canot, Hiawatha combattit sur le grand lac le puissant Nahmah, roi des esturgeons, et le vainquit après des périls et des aventures qui rappellent la légende du prophète Jonas et l'*Histoire véritable,* de Lucien. Encouragé par ce premier exploit, il défia le magicien qui cache ses trésors au fond des marais, les dérobe aux hommes, et leur prodigue en revanche la peste et les fièvres. La vieille Nokomis, qui avait à se plaindre du magicien, encouragea son petit-fils à cette aventure périlleuse. « C'est lui qui a tué mon père par ses vils artifices et ses ruses, lorsqu'il descendit de la lune, lorsqu'il vint sur la terre pour me chercher. Lui, le plus puissant des magiciens, il nous envoie la fièvre des marais, il envoie les vapeurs pestilentielles, les exhalaisons empoisonnées, et du fond des marécages, il envoie parmi nous le gris brouillard, la maladie et la mort. Prends ton arc, Hiawatha, prends tes flèches à la tête de jaspe et ta massue de guerre, et tes mitaines magiques, et ton canot de bouleau, et l'huile de Nahmah l'esturgeon pour frotter ses flancs, afin que rapidement tu puisses fendre l'eau noire comme la poix. Tue ce magicien impitoyable, sauve le peuple de la fièvre qu'il respire du fond des marais, et venge le meurtre de mon père! » Ainsi excité, Hiawatha marche à la rencontre du magicien, à travers l'eau noire des marécages. Il rencontre les hôtes de la fange, les serpens jaloux qui gardent l'entrée des trésors, et lèvent vers lui leurs têtes sifflantes en essayant de l'intimider. Hiawatha use une partie de ses flèches contre ce peuple de pythons. « Chaque résonnement de la corde de l'arc était un cri de guerre et un cri de mort; chaque sifflement d'une flèche était un chant de mort pour les serpens. »

Il fallut longtemps à Hiawatha pour atteindre la demeure du magicien. « Toute la nuit il navigua, il navigua sur cette eau croupissante, couverte de la vase des siècles, noire de roseaux en putréfaction, épaisse d'iris et de lis des marais, stagnante, morte, terrible, sombre, éclairée par le pâle éclat de la lune, illuminée par les feux-follets des lumières allumées par les fantômes des morts dans leurs campemens de nuit. L'air tout entier était blanc de la lumière de la lune, l'eau tout entière était noire d'ombres, et autour de lui les moustiques chantaient leur chant de guerre, et les mouches à feu agitaient leurs torches pour l'égarer, et la grenouille levait sa tête

au clair de lune, fixait ses jaunes yeux sur lui, coassait, et s'enfonçait dans la vase. Et pendant ce temps-là mille sifflemens se répondaient sur toute l'étendue des marécages. Et le héron, le Shuh-shuh-gah, au loin, debout sur la rive fertile en roseaux, annonçait l'arrivée du héros. »

Cependant le magicien défié se présente, et un dialogue s'engage selon l'habitude des héros indiens et dans le style pour ainsi dire aphoristique que les indigènes de l'Amérique aiment à donner à leurs discours : « Retire-toi, lâche, retire-toi parmi les femmes, retourne vers Nokomis, cœur tremblant; je te tuerai si tu restes, comme jadis j'ai tué son père. » Mais Hiawatha l'intrépide répondit : « Les gros mots ne frappent pas aussi bien que des massues de guerre, les paroles insolentes ne sifflent pas comme la corde de l'arc, les vanteries ne sont pas aussi aiguës que les flèches, les actions valent mieux que les paroles, les actes sont plus puissans que les bravades. » Le combat dure tout un jour d'été; Hiawatha use ses flèches et sa massue contre les vêtemens féeriques du magicien. Enfin le soir, lorsqu'il s'incline blessé contre un arbre, prêt à perdre tout espoir, le pic, qui dans tout pays est un oiseau plein d'expérience et de bons conseils, murmure à son oreille : « Ajuste tes flèches à sa tête, frappe à cette touffe de cheveux; c'est là seulement qu'il peut être blessé. » Le magicien est vaincu, et Hiawatha s'empare de ses richesses et de ses armes magiques. En reconnaissance du service que lui avait rendu le pic, il frotte du sang de sa victime la petite tête de l'oiseau, ce qui explique pourquoi depuis cette époque le pic d'Amérique porte sur la tête une touffe de plumes rouges. Tel fut le plus grand des exploits guerriers d'Hiawatha. Depuis la mort du magicien, le peuple ne souffrit plus autant de la peste. Il est impossible de donner une tournure plus poétique au service de pure utilité rendu par le héros, à cette question d'économie agricole qui est connue sous le nom de question du dessèchement des marais.

Tous les exploits d'Hiawatha sont, pour ainsi dire, d'un ordre économique. Il était écrit en vérité que dès l'origine cette Amérique du Nord serait le théâtre des triomphes de l'économie politique. Toutes ses actions ont un caractère utile, et tous ses combats, même les plus acharnés, un but pacifique. Il est pieux, il jeûne et il prie; mais ce n'est point par un désir de perfection idéale, ce n'est point par ambition des qualités qu'il n'a pas : c'est pour le profit de son peuple, pour le profit des nations. Tel qu'il est, Hiawatha est bien le héros précurseur des hommes au visage pâle dont il prédit l'arrivée à la fin du poème, qui devaient fonder la civilisation pacifique de l'Amérique du Nord, pionniers, fermiers et marchands. Le Grand-Esprit le contemple avec d'autant plus de tendresse qu'il est plus

pacifique. « Toutes vos prières sont entendues dans le ciel, Hiawatha, car vous ne priez pas, comme les autres, pour être plus habile à la chasse, pour être plus rusé à la pêche, pour obtenir le triomphe dans la bataille ou un grand renom parmi les guerriers, mais pour le profit du peuple, pour l'avantage des nations. » Aussi tous ses vœux sont exaucés. Après avoir passé en revue toutes les substances tant animales que végétales dont se nourrit l'homme, Hiawatha pensa qu'il devait y avoir une nourriture plus salubre que celles qu'il connaissait, et il supplia le Grand-Esprit de la lui faire connaître. Alors se présenta à lui un beau jeune homme, Mondamin, personnification poétique du maïs. Hiawatha lutta avec lui, le vainquit et le mit en terre. « Jour et nuit Hiawatha alla veiller près de son tombeau, eut soin de garder doucement remuée la terre qui le recouvrait, de la garder pure des herbes et des insectes, et d'éloigner avec des cris et de grands gestes Kahgahgee, le roi des corbeaux, jusqu'à ce qu'enfin une petite plume verte pointa lentement hors de terre, puis une autre et puis une autre. Et avant que l'été fût fini, le maïs s'était dressé dans toute sa beauté, enveloppé de ses robes brillantes et de ses longues, soyeuses et jaunes tresses. Transporté de bonheur, Hiawatha s'écria : « C'est Mondamin! c'est l'ami de l'homme, Mondamin! » Il y a dans cet épisode une réminiscence littéraire évidente, mais habilement dissimulée. Le combat de Hiawatha contre Mondamin rappelle la lutte des rois contre John Barleycorn et la résurrection miraculeuse de ce dernier dans l'admirable ballade de Burns.

Hiawatha était aidé dans ses travaux par deux amis avec lesquels il passa la plus grande partie de sa vie, l'homme fort, Kwasind, et Chibiabos le chanteur. Ils composaient son conseil politique. Le caractère de Kwasind est dessiné en traits ingénieux. Kwasind est l'emblème de la force unie à la tendresse et à l'intelligence. Il lui répugne d'employer sa force à des objets familiers et d'une utilité mesquine. Il la laisse reposer lorsqu'elle ne trouve pas un objet digne d'elle. Aussi l'accusait-on dans son enfance d'être étourdi, paresseux et rêveur. Jamais il ne jouait, jamais il ne chassait, ou ne pêchait comme les autres enfans le font. Il était pieux cependant et même dévotieux. « Paresseux, lui disait sa mère, vous ne m'aidez jamais dans mes travaux. » Pour lui complaire, il prit un jour les filets de pêche qui séchaient au soleil, et les rompit rien qu'en les touchant, tant sa force était grande. Abattre des forêts, soulever des rochers, frayer des sentiers dans les solitudes épaisses de troncs d'arbres et de broussailles, tels étaient les jeux auxquels il aimait à s'exercer. Il était la main d'Hiawatha, ou, pour mieux dire, il représente le génie pratique du héros, comme Chibiabos le

musicien en représente le génie idéal; il représente la douceur unie à la force, la justice, la religion pratique, le travail. Quant à Chibiabos, s'il n'avait pas, comme Orphée, la puissance de bâtir des villes au son de la lyre, il avait, comme lui, l'art d'enchanter et d'étonner la nature. Le délicieux portrait que trace M. Longfellow est bien celui d'un chanteur des grandes forêts primitives, d'un Orphée plus près de la nature et moins tourmenté que le héros grec du désir de lui échapper.

« Très aimé d'Hiawatha était l'aimable Chibiabos, le meilleur de tous les musiciens, le plus doux de tous les chanteurs. Il était beau et pareil à un enfant, brave comme un homme, doux comme une femme, pliant comme une branche d'osier, imposant comme un cerf à andouillers.

« Lorsqu'il chantait, le village prêtait l'oreille; tous les guerriers se rassemblaient autour de lui, toutes les femmes venaient pour l'entendre, tantôt il éveillait dans leurs âmes la passion, tantôt il y remuait la pitié.

« Avec les roseaux creux, il façonnait des flûtes si musicales et si douces, que le ruisseau cessait de murmurer dans les bois, que les oiseaux des bois cessaient de chanter, que l'écureuil Adjidaumo cessait de bavarder dans les chênes, que le lapin, le Wabasso, s'asseyait sur ses pattes de derrière pour regarder et écouter.

« Oui, le ruisseau s'arrêtant disait : O Chibiabos, enseignez à mes flots à couler en musique, doucement comme les paroles de vos chants!

« Oui, l'oiseau bleu, l'Owaissa envieux, disait : O Chibiabos, enseignez-moi des mélodies aussi étranges et fantasques, enseignez-moi des chants aussi pleins de passion!

« Oui, Opechee, le rouge-gorge joyeux, disait : O Chibiabos, enseignez-moi des mélodies aussi douces et aussi tendres, enseignez-moi des chants aussi pleins de gaieté!

« Et la veuve Wowonaissa, sanglotant, disait : O Chibiabos, enseignez-moi des chants aussi mélancoliques, enseignez-moi des chants aussi pleins de tristesse!

« Tous les sons de la nature empruntaient eux-mêmes de la douceur à ses chants, tous les cœurs des hommes étaient adoucis par l'expression de sa musique, car il chantait la paix et la liberté, car il chantait la beauté, l'amour et le désir; il chantait la mort et la vie immortelle dans les îles des bienheureux, dans le royaume de Ponemah, dans le pays d'outre-tombe. »

Ce qui plaît surtout dans Hiawatha, c'est que, quoique prophète envoyé par le Grand-Esprit et malgré sa naissance merveilleuse, il n'a rien de surnaturel et reste strictement humain. Il n'est point solitaire, sa piété n'est pas extatique; il aime les douces joies de la vie, il a des amis. Quand il eut accompli tous ses grands exploits, il songea à se marier. « Ce que la corde est à l'arc, la femme l'est à l'homme, » se dit-il en véritable héros rustique qu'il était. Il pensa à la belle Minnehaha (l'*eau riante*), qui habitait dans la

terre des Dacotahs, chez son père, le fameux faiseur de flèches renommé au loin dans toutes les tribus. « Marie-toi à une fille de notre nation, lui dit la vieille Nokomis, ne va pas à l'est, ne va pas à l'ouest chercher une étrangère que nous ne connaissons pas! La fille d'un voisin qui nous est familièrement connue est comme un feu dans le foyer; la plus belle des étrangères est comme la lumière de la lune. » Mais Hiawatha n'écouta pas sa trop prudente grand'-mère et partit pour le pays des Dacotahs, d'où il ramena bientôt la belle Minnehaha. Le retour de l'heureux couple est décrit en vers délicieux :

« Charmant fut le voyage à travers les forêts interminables, à travers les prairies, à travers les montagnes, à travers les rivières, les collines et les ravins. Il sembla court à Hiawatha, quoiqu'ils voyageassent lentement, quoiqu'il retardât et mesurât son pas aux pas de la belle Eau Riante.

« A travers les fleuves larges et rugissans, il portait la jeune fille dans ses bras; il la trouvait légère comme une plume, légère comme la plume qui ornait sa chevelure; il écartait les broussailles du sentier, courbait les branches gênantes, faisait à la nuit une cabane avec des branches, un lit avec des fleurs de ciguë, et allumait devant la porte un feu avec les pommes sèches du pin.

« Tous les vents voyageurs les accompagnaient par la prairie, à travers la forêt; toutes les étoiles de la nuit les contemplaient, et de leurs yeux sans sommeil surveillaient leurs rêves; de son embuscade dans le chêne, Adjidaumo l'écureuil sortait pour contempler les amans avec ses yeux indiscrets, et le lapin, le Wabasso, décampait devant eux, et les regardait de son clapier, ou bien, assis sur ses pattes de derrière, épiait les amans avec des yeux curieux.

« Charmant fut le voyage; tous les oiseaux chantaient doucement et ardemment des chants de bonheur et de paix du cœur; l'oiseau bleu, l'Owaissa, chantait : « Heureux êtes-vous, Hiawatha, d'avoir une telle femme pour vous aimer. » Opechee le rouge-gorge chantait : « Heureuse êtes-vous, Eau Riante, d'avoir un tel noble époux!

« Dans le ciel, le soleil bienfaisant les regardait à travers les branches, leur disant : O mes enfans, l'amour est le rayon, la haine est l'ombre, la vie est composée par moitié de rayon et d'ombre; gouverne par l'amour, Hiawatha!

« Du ciel, la lune les regardait, remplissait leur cabane de splendeurs mystiques, et leur chuchotait : O mes enfans, le jour est sans repos, la nuit tranquille, l'homme impérieux, la femme faible; mais quoique j'obéisse et vienne la dernière, la moitié du temps m'appartient; gouverne par la patience, Eau Riante! »

Le récit de la noce d'Hiawatha est fait avec un art consommé et un tact exquis des délicates nuances qu'il fallait observer : on dirait une fête de village héroïque. C'est une noce de campagne; seule-

ment dans cette occasion la campagne, ce sont les savanes et les grandes forêts, et les fermiers sont des guerriers peaux-rouges. Le mélange de vie rustique et de vie héroïque qui caractérise les mœurs indiennes a été vivement saisi et reproduit. Tous les types que la vie rustique engendre dans tout pays se retrouvent dans ce récit sous une forme locale : le dandy du village, Pau-Puk-Keevis, le mauvais plaisant aimable, chéri des femmes pour sa bonne humeur, beau danseur, joueur rusé, possesseur des plus beaux mocassins et des plus belles fourrures; Iagoo, le conteur de la veillée, celui qui sait les plus merveilleuses histoires et qui raconte les plus amusans mensonges. La vie humaine qui nous est familière se retrouve ainsi dans cette légende reconnaissable encore sous le costume sauvage dont elle est enveloppée.

Le mariage d'Hiawatha marque l'apogée de son bonheur, ses exploits sont achevés; maintenant les années sombres vont se dresser devant lui. L'une après l'autre toutes les joies de la jeunesse l'abandonnent; sa vie se décolore lentement et s'assombrit. Chibiabos meurt, et avec lui toute la poésie de l'existence d'Hiawatha. Désormais plus de rêves, plus de désirs, plus d'espérance; tout ce qui pouvait être a été; l'imagination ne colore plus le monde de son prisme. Puis Kwasind disparaît à son tour, victime des embûches de méchans démons. Hiawatha ne compte plus autant sur la douceur pour gouverner les hommes. Par la mort de Kwasind, qu'ont tué les petits nains des eaux, il apprend à se méfier de la méchante race des petits nains humains. Le mal s'est glissé parmi son peuple, et la corruption, et la débauche, sous la forme du dandy Pau-Puk-Keevis. C'est un jour d'amère expérience pour lui que le jour où il est obligé de faire la chasse à ce malfaisant personnage, de le frapper dans les retraites du castor, dans les cavernes des serpens, dans les airs, où il vole en compagnie des oiseaux sauvages, dont il a revêtu la forme.

Enfin d'étranges hôtes viennent s'asseoir à son foyer : ce sont trois vieilles femmes silencieuses et tristes qui prennent leur repas sans mot dire à la table de famille, et qu'on entend la nuit pousser de profonds gémissemens. Ces vieilles femmes sont les esprits des morts chéris qui reviennent supplier qu'on n'afflige plus par des larmes et des lamentations inutiles les âmes de ceux qui ne sont plus. Cette visite sinistre est une prédiction : elle parle d'une manière sensible de malheurs et de morts prochaines. La famine désole le peuple d'Hiawatha; la belle Eau Riante meurt elle-même de privations et d'angoisses. La tribu rustique est décimée, ruinée, la vie sauvage corrompue et désorganisée; rien n'est plus de ce que Hiawatha avait rêvé. C'est le moment pour lui de disparaître; la place

est prête pour de nouveau-venus, pour ces hommes au visage pâle qui arrivent des contrées du soleil.

Tel est ce gracieux poème, œuvre délicate et véritablement exquise où se trouvent toutes les qualités de M. Longfellow, et où ses défauts même deviennent des qualités. La musique de son vers accompagne harmonieusement les voix de la nature qu'il veut faire parler; sa douceur un peu vague et molle est bien à sa place en un pareil sujet; sa monotonie fréquente n'a ici rien qui déplaise, elle est bien conforme au sentiment qu'il a essayé d'exprimer. C'est une lecture rafraîchissante et doucement enivrante comme les tièdes brises des bois et les arômes de la nature. Deux qualités recommandent avant toutes les autres cette œuvre remarquable : c'est d'abord un mélange extrêmement heureux du génie épique et du génie lyrique, mélange qui était nécessaire pour reproduire la vie indienne, dans laquelle l'héroïsme naturel à l'âme humaine primitive est comme étouffé sous le lyrisme absorbant de la nature. Puis *le Chant d'Hiawatha* est bien une œuvre américaine : là nous n'avons plus ces souvenirs de la poésie européenne auxquels se laisse si facilement aller M. Longfellow, ces réminiscences littéraires des bords du Rhin, des rues de Bruges, des cloîtres du moyen âge, pour lesquelles le poète a oublié si souvent les prairies et les lacs de son pays. Tout est américain et ne parle que de l'Amérique. Quoique fondé sur une légende indienne, c'est en bien des sens un poème national. Puisse le succès de cette œuvre charmante persuader à M. Longfellow de marcher dans cette voie sans être tenté d'en sortir désormais! Le public européen est resté froid devant ses *Légendes dorées,* ses *Hyperion,* ses *Étudians espagnols;* mais toutes les fois qu'il a essayé de chanter la nature américaine, ou d'exprimer les sentimens américains modernes, M. Longfellow a conquis toutes les sympathies. *Hiawatha, Evangeline, Excelsior,* le *Psaume de la Vie,* voilà ses véritables titres littéraires. Que ce soit en même temps un avertissement aux poètes européens qui seraient trop possédés du désir de chanter la nature tropicale ou d'exprimer des sentimens d'autant plus séduisans qu'ils ne leur sont pas familiers.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mai 1857.

L'Europe, après avoir vu disparaître les grandes affaires qui l'ont émue et absorbée, ne va-t-elle pas voir aussi se dénouer peu à peu ces autres questions qui restent depuis quelques mois livrées à l'ardeur des polémiques et au travail actif des négociations? Que deviennent encore une fois tous ces incidens dont se compose la politique actuelle, la transaction relative à Neuchâtel, et les élections des principautés, et la querelle diplomatique entre l'Autriche et le Piémont, et les démêlés du Danemark avec l'Allemagne? Voici tout d'abord une de ces questions qui a eu de la gravité, et qui arrive heureusement à son terme aujourd'hui : c'est l'affaire de Neuchâtel, dont la solution a été un instant arrêtée par une indiscrétion qui a pu être gênante sans exercer une influence sérieuse sur le dénouement. Les dernières difficultés ont disparu; le traité est signé désormais, et les ratifications devront être échangées d'ici à peu. Cette question de Neuchâtel n'existe donc plus réellement; on l'aura oubliée dans quelques jours, comme si elle n'avait pas été sur le point d'allumer un conflit dangereux, comme si elle n'avait pas occupé la diplomatie pendant trois mois. Neuchâtel restera définitivement un canton suisse, le roi de Prusse gardera comme un souvenir le titre princier attaché à son ancienne possession. Les intérêts que le cabinet de Berlin tenait à sauvegarder ont reçu satisfaction dans les limites de l'indépendance de la confédération helvétique, et il faut ajouter que prudemment, habilement désintéressé dans sa dignité, dans ses susceptibilités de souverain, le roi de Prusse n'a point hésité, quand le moment est venu, à renoncer aux compensations pécuniaires qui lui étaient assurées. Que manque-t-il seulement à cette œuvre également acceptée par la Prusse et par le pouvoir exécutif de la Suisse sous la sanction de l'Europe? Il lui manque l'approbation de l'assemblée fédérale helvétique, qui va se réunir extraordinairement, et qui ne saurait refuser de souscrire à une transaction que ses négociateurs

ont rendue aussi avantageuse que possible pour la Suisse en même temps qu'ils ont contribué à la faciliter par une habile modération. Si la Prusse avait à revenir de loin pour se trouver sur un terrain où la première condition d'arrangement était l'abdication de ses droits ou de ses prétentions, la Suisse avait bien sans doute aussi à faire un peu de chemin. C'est à rapprocher ces distances, à concilier les prétentions contraires, que la diplomatie s'est heureusement employée dans son œuvre de médiation, en faisant disparaître du sein de l'Europe un élément de perturbation au prix d'un article des traités de Vienne, et en plaçant la situation nouvelle de Neuchâtel sous l'autorité d'une modification régulière du droit public.

La question de Neuchâtel n'a point été facile à résoudre, nous le voulons bien; mais enfin elle était débattue dans des conditions appréciables, où il était toujours possible de saisir les difficultés pour en triompher. Il n'en est point ainsi sur le Danube, où il semble qu'on cherche dans la confusion un moyen d'embarrasser les décisions de l'Europe. Comment juger en effet cette situation des principautés, dont tous les élémens n'apparaissent qu'à travers une obscurité systématiquement entretenue? Tout l'effort du parti opposé à une réorganisation sérieuse et efficace des provinces du Danube tend à paralyser la manifestation de la vraie pensée des populations, à créer une opinion artificielle et obéissante, comme aussi à intercepter toute communication entre le pays et les représentans de l'Europe. Les membres de la commission européenne vont bien, il est vrai, de Bucharest à Jassy : seulement la route qu'ils suivent est surveillée; les autorités locales trompent par des itinéraires de fantaisie les populations qui veulent aller à la rencontre de ces protecteurs de leur liberté. Des indications prévoyantes ont détourné le commissaire français d'une ville où il devait trouver des témoignages de sympathie et l'expression de nombreux griefs. Il n'est pas jusqu'au commissaire ottoman, Saffet-Effendi, qui, à son arrivée récente à Jassy, n'ait été l'objet d'une de ces mystifications supérieures. Une foule considérable, dans laquelle se trouvaient des dignitaires de l'église, des boyards, s'est portée sur son passage. Cette population favorable aux idées nationales a été violentée et sabrée, et Saffet-Effendi a été conduit rapidement à travers la foule auprès des fonctionnaires qui l'attendaient pour lui exprimer leurs vœux et lui remettre des pétitions contre l'union. Plus que jamais d'ailleurs les autorités moldaves sont à l'œuvre pour façonner les élections, et elles peuvent d'autant plus aisément composer les listes électorales selon leur bon plaisir, que pour beaucoup de propriétaires il y aurait une réelle impossibilité de produire des titres légaux de possession. Dès-lors tout est livré à l'arbitraire. La difficulté pour les membres de la commission européenne serait de suivre jusque dans ses détails cette altération universelle et insaisissable souvent, pratiquée par des agens décidés à user de tous les moyens. Cela a été poussé si loin que le caïmacan de la Moldavie, M. Vogoridès, a été obligé de remplacer son ministre de l'intérieur, M. Catardgi. Il est vrai que le successeur de M. Catardgi, le logothète Basile Ghika, ne semble pas porter au pouvoir des idées fort différentes. Dans une circulaire pleine d'assez naïfs aveux, il se plaint que les Moldaves ne traitent pas leurs affaires sans bruit, qu'il y ait des apparences de manifestations, que des réunions prennent impropre-

ment la dénomination de comités ou de clubs. Le crime n'est pas bien grand, on en conviendra. Il est certain que s'il n'y avait ni bruit, ni manifestations, même apparentes, ni réunions sous un nom quelconque, si en un mot tout se faisait par la voie des autorités indiquant au pays ce qu'il doit dire et ce qu'il ne doit pas dire, la question se trouverait singulièrement simplifiée. Il reste à savoir si l'Europe serait très exactement informée des vœux, des besoins, des intérêts véritables de la Moldo-Valachie.

Le nom de la France, on ne l'ignore pas, est associé à cette idée de l'union des principautés, qui est devenue un drapeau sur le Danube. Sans doute, au fond, la France n'a que des sympathies pour cette combinaison, dans laquelle elle voit un moyen puissant de fortifier les deux provinces en concentrant leurs ressources, en groupant leurs intérêts, en les soumettant à une même loi, comme elles ont déjà une même langue et une même origine. En réalité cependant ce n'est point là aujourd'hui la question qui s'agite : la France ne combat nullement pour une idée sur le Danube; elle ne s'allie pas exclusivement à un parti, elle cherche uniquement à faire exécuter le traité de Paris, qui stipule une consultation sincère et franche de l'opinion dans les principautés. Si elle réclame, soit à Jassy, soit à Constantinople, contre les vexations exercées dans la Moldavie, ce n'est pas au nom de sa politique particulière, c'est au nom même du dernier traité de paix. Que l'opinion se prononce, la question se posera naturellement alors dans le congrès qui s'ouvrira. Ce n'est pas une erreur moins grande d'attribuer à la France la pensée d'élever un trône en Orient pour y placer un prince étranger. Cette pensée, que les Moldo-Valaques sont trop portés peut-être à accueillir, et qui ne ferait qu'ajouter une difficulté de plus à toutes celles que rencontre l'union, n'a rien qui soit propre à la politique française. Elle a été émise à l'origine dans les premières conférences de Vienne, comme pour rendre plus sensible la sollicitude de l'Europe en faveur des principautés à un moment où la Russie s'efforçait de capter ces populations par des démonstrations intéressées. Elle ne s'est point reproduite dans les négociations qui ont suivi. Il n'en est pas question dans le congrès de Paris, et toute la politique de la France en Orient se rattache à l'œuvre de ce congrès, qui n'admet qu'une possibilité générale, celle de l'union, et impose une obligation, celle de consulter avant tout les vœux, les désirs, l'opinion des populations moldo-valaques. Quand le prince Vogoridès, ses agens, ses conseillers, ses inspirateurs ou ses protecteurs ont recours à tous les moyens pour altérer l'expression de l'opinion publique dans la Moldavie, ce n'est pas la France qu'ils combattent, c'est le traité même en vertu duquel s'est ouverte cette grande enquête populaire dans les principautés, et le gouvernement du sultan se met en contradiction avec son propre ouvrage quand il semble se faire le complice, si ce n'est l'instigateur des excès de pouvoir commis sur le Danube. Le grand-vizir, Rechid-Pacha, pouvait trouver ici une merveilleuse occasion d'affermir sa situation, de fortifier son ascendant. Son rôle était simple : il n'avait qu'à se tenir d'accord avec l'Europe, à marcher avec elle en concourant à une politique dictée par un intérêt général. Il a préféré, par un calcul douteux, se faire l'auxiliaire des vieux préjugés turcs, des intérêts particuliers de l'Autriche et des passions personnelles de lord Stratford de Redcliffe. Or

qu'est-il arrivé? Le grand-vizir a tellement rétréci sa situation, qu'il se trouve sans adhérens, que récemment encore, dans une crise de cabinet, il a été obligé de prendre dans sa famille un nouveau ministre des affaires étrangères.

De toute façon, cette question des principautés reste assurément livrée à de singulières incertitudes. C'est pour l'Europe la plus délicate, la plus grave des difficultés dans un moment de calme où les autres questions diplomatiques semblent disparaître, où la querelle du Piémont et de l'Autriche n'a plus la même gravité, et où le Danemark vient de se remettre en meilleure intelligence avec l'Allemagne. Un instant cependant cette querelle de l'Autriche et du Piémont a semblé devenir menaçante, puis elle s'est apaisée tout à coup, au point qu'on a fini par croire, il y a peu de jours, à la possibilité d'un rapprochement. Sur quoi se fondait cette conjecture? Sans doute sur l'absence de toute cause d'une rupture sérieuse. Au fond, ce bruit d'un rapprochement prochain ne répondait à aucune réalité; mais ce qui n'est point douteux, c'est que depuis quelque temps le cabinet de Turin, en acceptant la situation qui lui a été faite, a mis dans tous ses actes comme dans ses paroles une habileté et une prudence qui montrent mieux encore ce qu'il y a eu d'extrême dans le procédé de l'Autriche. Ce n'est pas que le Piémont ait abdiqué sa politique : seulement cette politique, M. de Cavour la pratique en homme d'état qui sait se mesurer avec les difficultés, et qui sent aussi ce qu'il y a de force pour un gouvernement régulier dans le respect des traditions conservatrices. M. de Cavour s'est montré plus d'une fois libéral hardi et résolu; il a su aborder les questions les plus épineuses et les plus brûlantes. Depuis quelques jours, il est occupé à montrer le tact du chef de gouvernement et du conservateur. Après avoir résisté à l'Autriche, il ne veut point compromettre ou laisser compromettre la position où s'est placé son pays. Une occasion favorable s'est offerte à lui, c'est dans la discussion d'une loi relative au déplacement de l'arsenal qui doit être transporté de Gênes à la Spezzia. Bien des intérêts et des passions étaient en jeu. La ville de Gênes se plaignait d'être dépossédée. C'était d'ailleurs la question même des forces militaires et maritimes du pays, et à cette question se rattachait naturellement celle de l'indépendance nationale, du rôle du Piémont en Italie. Un orateur radical, M. Brofferio, dans un langage plus imagé et plus prétentieux que sensé, a eu la fantaisie de lancer une fois de plus ses hyperboles contre l'empereur d'Autriche et contre tous les souverains italiens. M. Brofferio n'eût pas mieux réussi, s'il eût voulu servir M. de Cavour en lui fournissant l'occasion de défendre les souverains attaqués et de déclarer que si le Piémont professe une politique italienne, il professe également la fidélité aux traités, le respect des obligations internationales. Sur un point si grave, le président du conseil a tenu à dissiper toute confusion, à faire disparaître toute solidarité entre la pensée libérale dont il s'inspire et la pensée révolutionnaire. Une circonstance plus récente encore et d'une autre nature vient d'attester de la part de M. de Cavour le même tact, la même habileté prudente de conduite. Le pape, en parcourant les états pontificaux, va se rendre à Bologne, où il doit séjourner quelque temps. Malgré les démêlés qu'il a eus dans ces dernières années avec le saint-siége, démêlés qui ne sont malheureusement pas terminés encore, le cabinet de Turin s'est souvenu que le Piémont était un pays catho-

lique, et que le saint-père était tout à la fois chef de l'église et prince italien. Un envoyé du roi Victor-Emmanuel, M. Boncompagni, aujourd'hui ministre à Florence, paraît devoir aller complimenter le pape à Bologne. Cela ne veut point dire évidemment que toutes les questions religieuses soient résolues par un acte de déférence; mais c'est l'indice du prix que le cabinet de Turin lui-même attache à de meilleurs rapports avec Rome. Les diverses manifestations qui se sont succédé en peu de temps sont l'expression d'une politique aussi habile que sage. Et dans le fait le Piémont ne pourrait rien gagner par une politique révolutionnaire; il a tout à gagner au contraire en se fortifiant dans la pratique d'un libéralisme conservateur, en offrant à l'Italie le spectacle d'un régime sensé et à l'Europe le spectacle d'un gouvernement régulier qui sait rester maître de lui-même sans abdiquer les plus légitimes aspirations.

Les affaires du Danemark, qui sont depuis quelque temps un de ces nuages flottans à l'horizon de l'Europe, viennent de passer par une crise qu'on peut appeler décisive et salutaire, puisqu'on a vu tout à la fois le cabinet de Copenhague réussir à se reconstituer et le démêlé avec les puissances allemandes entrer dans une voie meilleure. Ces deux questions étaient intimement unies, on le sait. Le démêlé avec l'Allemagne, au sujet du Holstein, n'était point entièrement étranger à la crise ministérielle de Copenhague. D'un autre côté, cette crise, en se prolongeant au-delà même des nouveaux délais accordés par l'Autriche et la Prusse, a fini par exciter l'impatience des deux cours allemandes, qui ont menacé de recourir décidément à la diète de Francfort. Cette menace a eu du moins l'heureux effet de déterminer la reconstitution immédiate du cabinet danois. M. Andræ a quitté la présidence du conseil en restant ministre des finances; le ministre du culte et de l'instruction publique, M. Hall, devient président du conseil. MM. Krieger et Simoni sont restés, le premier à l'intérieur, le second à la justice du royaume. Le ministre de la marine, M. Michelsen, est chargé provisoirement des affaires étrangères, et M. Unsgaard, ministre des affaires intérieures communes, prend aussi provisoirement l'administration de celles du Holstein. La signification politique de cette combinaison, elle-même incomplète encore, comme on voit, est tout entière dans les noms de MM. Andræ, Hall et Krieger, qui sont l'âme du ministère. Ce sont des hommes capables, connaissant les intérêts du pays. Le premier a été officier supérieur d'état-major, les deux autres ont été professeurs de droit à l'université de Copenhague. Dans leur politique, ils s'inspirent d'un sage esprit de modération et ne se séparent point des principes constitutionnels. Le premier acte du ministère a été de faire savoir à l'Allemagne que l'intention du roi de Danemark était de convoquer dans le courant de l'été les états du Holstein, pour leur fournir l'occasion d'exprimer leurs vœux au sujet de la révision de la constitution provinciale octroyée en 1854. Si l'on s'en souvient, c'est la combinaison que nous indiquions comme étant acceptée par les cours de Vienne et de Berlin. La question est ainsi circonscrite : le Holstein pourra se prononcer sur ses intérêts propres sans avoir à s'occuper de la constitution commune, et en même temps se trouve écartée la perspective d'une dangereuse intervention de la diète de Francfort, qui appelait inévitablement l'intervention de l'Europe.

Le ministère qui a pris cette résolution a eu de la peine, disions-nous, à se reconstituer. Ces difficultés tenaient à la situation même du Danemark. Aussitôt après la dissolution du dernier cabinet et pendant que le *Rigsraad* se trouvait encore assemblé à Copenhague, M. Hall, chargé de former un nouveau ministère, entrait en conférence avec M. de Scheel-Plessen, membre du *Rigsraad* et l'un des chefs du parti aristocratique du Holstein. D'abord les Holsteinois s'étaient montrés assez disposés à quelque transaction. Bientôt le bruit de la maladie et de l'abdication du roi, répandu une fois de plus, relevait leur confiance, et leurs exigences dépassaient toutes limites. Ces exigences ne tendaient à rien moins qu'à la soumission du Danemark. Les états du Holstein et du Lauenbourg devaient être consultés sur la constitution générale; les domaines seraient soustraits à la juridiction commune, non-seulement quant à l'administration et à la législation, mais aussi quant aux revenus. L'indemnité du péage du Sund devait être un bien commun. La représentation au *Rigsraad* ne devait plus être proportionnelle à la population; elle serait égale pour chaque province, quel que fût le nombre des habitans. En présence de ces ambitions, et les cabinets allemands réclamant d'ailleurs une prompte réponse à leurs communications, on conçoit que le ministère se soit reconstitué sans le concours des Holsteinois. Le nouveau cabinet a adopté la meilleure politique, celle d'une solution pacifique de cette épineuse question. Les puissances de l'Allemagne ne feront rien sans doute pour embarrasser ou retarder cette solution, et quand la question sera définitivement vidée, les notabilités du Holstein se résigneront aisément à entrer au pouvoir en abandonnant leurs prétentions, comme aussi il deviendra moins difficile de trouver un homme pour accepter la direction des affaires étrangères de la monarchie danoise.

Dans ce mouvement de questions politiques et diplomatiques qui s'agitent en Europe, et qui sont en quelque sorte l'œuvre commune de tous les cabinets, la France apparaît avec son influence extérieure et son ascendant de grande puissance. Quant à sa situation intérieure, un seul fait la résume aujourd'hui : c'est la dissolution du corps législatif, qui était arrivé au terme légal de son existence. Ainsi finit la première législature de l'empire. Dans vingt jours, le scrutin électoral va s'ouvrir pour donner la vie à une assemblée nouvelle. Si la session qui vient de finir a été peu occupée dans sa première partie, elle a été en compensation encombrée aux derniers instans par un assez grand nombre de discussions et de votes sur les intérêts les plus divers. Les plus importantes des lois votées sont celles qui touchent aux finances. La loi qui proroge le privilége de la Banque de France a été adoptée après avoir été modifiée sous quelques rapports par la commission du corps législatif. L'impôt sur les valeurs mobilières a pris rang parmi les recettes publiques à titre de taxe de mutation. Enfin la situation des finances, telle que la laisse le corps législatif, trouve son expression dans le budget, sur lequel un rapport étendu a été fait par M. Alfred Leroux. Le point saillant de ce budget, c'est qu'il tend à établir l'équilibre entre les recettes et les dépenses publiques, il établit même cet équilibre avec un excédant de revenus. Certes, entre les données conjecturales d'un budget préventif et la loi définitive des comptes du même exercice financier, il y a toujours place pour l'imprévu :

l'entraînement des dépenses vient déranger les calculs les plus confians, des incidens nouveaux viennent imposer des charges nouvelles; mais enfin un budget dans son ensemble repose sur des données assez positives pour qu'on puisse y voir la mesure d'une situation financière. L'équilibre existe dans le budget actuel, cela n'est point douteux; seulement, il ne faut pas s'y méprendre, cet équilibre existe à diverses conditions d'un caractère particulier. Il y aurait d'abord à faire la part des ressources transitoires qui ont dû être demandées à l'impôt pour faire face aux dépenses de la guerre, et qui doivent disparaître avec la guerre elle-même. L'impôt sur les valeurs mobilières est un élément nouveau dans les recettes publiques. Enfin, malgré tout, il reste des déficits antérieurs considérables, une dette flottante qui s'élève à près de 900 millions. Cette dette flottante, il est vrai, doit être allégée à l'aide des 100 millions que la Banque doit verser au trésor, d'après la nouvelle loi, et d'une somme de 80 millions provenant des fonds de dotations de l'armée. Il reste néanmoins encore une situation où le développement des recettes normales, quoique permanent et considérable, a de la peine à suivre le développement des dépenses. Et qu'on le remarque bien, ces dépenses s'accroîtraient plus rapidement encore, si le gouvernement et le corps législatif cédaient à toutes les suggestions. Bien des esprits voient sans doute dans cette progression des dépenses un signe de prospérité; ce n'est ni le gouvernement, ni le corps législatif, ni le pays, qui peuvent penser ainsi.

On peut étudier notre temps sous bien des aspects; on peut le suivre dans ses fièvres et dans ses défaillances de tous les jours et de toutes les heures, dans les contrastes de ses révolutions politiques ou dans les prodigieux efforts de son activité matérielle : le plus grand charme restera toujours dans l'étude des œuvres et des mouvemens de la pensée, comme ce sera toujours le véritable signe des esprits éminens de s'intéresser aux lettres, de les sentir et de les aimer. Aussi un doute s'élève-t-il sur la valeur des systèmes qui tendraient à affaiblir l'éducation littéraire, ainsi que sembleraient l'indiquer aujourd'hui les statistiques constatant les résultats des dernières réformes accomplies dans l'instruction publique en France. Le nombre des jeunes gens qui se tournent vers les sciences a augmenté, le nombre de ceux qui persévèrent dans l'étude des lettres est devenu moins grand : c'est là ce qu'il y a de plus clair jusqu'ici. Est-ce un fait passager? est-ce le signe durable d'une tendance permanente? Si c'était un fait permanent, il ne faudrait pas y voir peut-être un progrès merveilleux de la civilisation. Ce n'est pas l'étude des sciences qui est un mal; mais là où l'étude des lettres n'occupe pas la place qui lui est due, il y a une sorte d'équilibre rompu entre les facultés humaines : il y a une secrète et graduelle diminution de cette culture générale qui fait la virilité et la supériorité des esprits. On voit surtout s'affaiblir ce sentiment littéraire, au nom duquel M. Villemain se plaint dans son dernier ouvrage, et dont il est lui-même une des plus brillantes personnifications contemporaines. M. Villemain a le mérite d'avoir la généreuse passion des lettres, de sentir ce qu'il y a d'élevé en elles, et de ne point croire que le progrès du monde soit compatible avec ce qui serait le déclin de la vie intellectuelle. Il se montre aujourd'hui dans son dernier ouvrage, dans le *Choix d'Études sur la Littérature contemporaine*, ce qu'il

a été toujours, écrivain supérieur, critique éloquent et plein de nuances. M. Villemain, on le sait, est un des hommes qui ont renouvelé la critique de notre temps, en ouvrant devant elle un champ plus large, en rapprochant l'étude des travaux de l'esprit de l'étude des hommes, de l'histoire même, et en faisant des lettres l'organe de la civilisation. Le livre qu'il publie n'est point une œuvre entièrement nouvelle; il se compose de tous les essais qui se succèdent dans une vie littéraire selon l'heure et selon l'occasion, et de tous ces essais, le plus saillant comme le plus étendu est sans doute une étude sur Milton. Le livre de M. Villemain réunit particulièrement tout un ensemble de rapports sur les concours annuels de l'Académie française. Ces rapports embrassent un espace de dix années, et dans ces dix années que d'événemens se sont accomplis, même pour l'Académie! Que de talens ont eu le temps de grandir, et combien d'autres sont restés ce qu'ils étaient sans s'élever au-dessus d'un premier succès académique! Que d'œuvres se sont succédé dans ces concours, les unes éphémères et médiocres, les autres durables! Sans se mêler à la critique active et militante, M. Villemain est un arbitre supérieur qui prononce ses sentences tous les ans, et qui, avec une sûreté toujours nouvelle, juge l'éloquence, la philosophie, l'histoire, la poésie, les œuvres utiles aux mœurs. Chaque année, il parcourt cette carrière, à la fois si étendue et si resserrée, et la difficulté même est l'occasion d'un triomphe de plus. Le travail annuel de M. Villemain n'est plus un rapport, c'est un enchaînement d'aperçus et de développemens où le secrétaire perpétuel apprécie tous les travaux, caractérise d'un trait rapide tous les talens, fait une sorte de revue critique de toutes les idées en ayant l'air de ne distribuer que des récompenses. Même réunis comme ils le sont aujourd'hui, ces rapports ne se ressemblent pas; ils ne se ressemblent que parce qu'ils portent cette même empreinte d'un art savant, d'une pensée pénétrante et juste, d'un goût supérieur. C'est par ces qualités éminentes que M. Villemain est devenu, soit comme écrivain, soit comme professeur, un des maîtres de la littérature contemporaine, un de ces hommes dont il n'est pas aisé de recueillir l'héritage : on lui succède, on ne le remplace pas là où il a brillé une fois.

Revenons à la politique et à ses incidens. Il y a aujourd'hui quelques pays où la vie parlementaire prend un degré particulier d'intérêt ou d'animation. La discussion commencée il y a plus d'un mois sur les institutions de bienfaisance continue en Belgique, et en continuant elle s'aggrave, les esprits s'irritent, et les passions populaires elles-mêmes viennent de jeter le trouble dans les débats du parlement de Bruxelles. On sait quelles graves questions soulève la loi proposée par le ministère belge et soutenue par la majorité de la chambre des représentans. Après une discussion générale qui s'est prolongée pendant plusieurs semaines, l'opposition libérale a essayé d'arrêter la loi au passage et de l'ajourner. M. Frère-Orban a proposé une enquête, mais cette proposition a été repoussée. Les divers amendemens présentés par quelques membres de l'opposition n'ont pas été plus heureux. La majorité est restée compacte sans se laisser détourner de son but, et les articles de la loi ont été successivement votés. Malheureusement cette discussion sur une question de l'ordre le plus pacifique a pris graduellement un caractère

d'animosité extraordinaire. L'émotion s'est bientôt communiquée aux spectateurs de ces orageuses séances, et le président de la chambre des représentans a été obligé de faire évacuer les tribunes. Alors le trouble s'est encore aggravé, et a dégénéré en scènes de désordre aux portes de la chambre et dans la ville même. Des représentans de la majorité ont été insultés à leur sortie ou dans leur maison. Le nonce du pape, au moment où il quittait le palais de la chambre, a été l'objet de manifestations injurieuses. Cette agitation s'est propagée, et elle est loin d'être apaisée encore. La discussion a continué néanmoins. Seulement un incident des débats a provoqué le renvoi d'un article de la loi à la section centrale, et on en est à se demander si cette circonstance ne sera pas favorable à quelque transaction entre les partis. Quoi qu'il en soit, ces violences factieuses ne sont pas moins une regrettable atteinte portée à la dignité des délibérations publiques et du régime parlementaire.

La Hollande elle-même a par momens ses discussions, qui, sans toucher, il est vrai, à d'aussi vives, à d'aussi délicates questions d'organisation sociale, ont encore néanmoins un certain intérêt. Il y a eu depuis quelques mois à La Haye, si l'on s'en souvient, une série de luttes animées entre le ministère et les partis. Le temps et les circonstances raviveront inévitablement ces luttes politiques directes, en leur offrant quelque aliment nouveau. En attendant, le combat s'engage sur des questions pour ainsi dire épisodiques, et de ce nombre est celle du règlement de la presse aux Indes, qui a été agitée déjà dans les chambres, non sans causer quelque ennui et quelque embarras au cabinet. Un article du statut colonial a soumis la liberté d'introduction des publications aux Indes à des réserves suffisamment motivées en principe par la nécessité de sauvegarder l'ordre public d'une façon particulière dans des conditions d'existence si différentes. Le règlement promulgué par ordonnance il y a quelques mois, ce règlement, de l'avis de bien des hommes politiques et de bien des jurisconsultes, poussait fort loin le luxe de la restriction : il réunissait la prévention et la répression tout à la fois dans un système doublement rigoureux, ce qui dépassait visiblement cette mesure de modération et de prudence que les esprits aiment avant tout en Hollande. De là des adresses, des pétitions, et par suite des débats parlementaires assez vifs, qui finissaient une première fois par amener la chambre à nommer une commission pour examiner de plus près l'affaire. Le ministère ne put esquiver cette sorte d'enquête.

La question est revenue récemment dans la seconde chambre, et elle a été l'objet d'une discussion nouvelle où ont figuré les principaux orateurs des divers partis, les uns soutenant le règlement, comme M. Baud, M. Groen van Prinsterer, et le ministre intéressé lui-même, les autres, comme MM. van Hœvell et Thorbecke, plaidant la cause de la liberté, singulièrement compromise à leurs yeux. Ceux-ci représentaient le règlement comme un obstacle au développement moral et matériel des colonies, et ils y voyaient même une violation du texte du statut colonial. Les adversaires de l'ordonnance ministérielle insistaient sur le principe de la liberté inscrit dans le statut; le ministre des colonies, M. Myer, s'appuyait sur la réserve également stipulée dans le même article, et il en tirait la justification complète de son règle-

ment. M. van Hœvell est venu éclairer cette discussion par des données nouvelles en faisant connaître l'état réel de la presse aux Indes, l'inégalité des cautionnemens des journaux, les plaintes de la population européenne contre ces mesures restrictives. Il fallait bien en venir à un résultat pratique. Trois systèmes étaient en présence : la commission de la chambre proposait de recommander au ministre la révision du règlement. Un membre du parti libéral, M. Hoynck, demandait nettement cette révision par l'intervention des chambres, ce qui était, en d'autres termes, réclamer une loi à la place d'un règlement administratif. Enfin M. Groen van Prinsterer proposait le renvoi pur et simple du rapport de la commission au gouvernement, et c'est à ce dernier amendement que le ministre des colonies s'était rallié. La chambre s'est arrêtée à un milieu en votant les conclusions de la commission. Il faut ajouter que, dans les scrutins successifs qui ont précédé ce dernier vote, l'amendement le plus libéral réunissait un nombre imposant de suffrages, tandis que celui de M. Groen van Prinsterer n'obtenait qu'une insignifiante minorité. Il reste à savoir à quel moment et dans quelle mesure la révision du règlement se fera.

Le ministre des finances de La Haye, M. Vrolik, vient, d'un autre côté, de proposer un vaste plan de remaniement des impôts dans la pensée d'accroître les ressources des grandes communes, fortement atteintes par l'abolition des droits de mouture. Le gouvernement voudrait faire refluer vers les communes une partie du produit des recettes publiques sans modifier les bases générales du système d'impôts. Les pertes que le trésor de l'état aurait à essuyer par suite de ces remaniemens seraient compensées par une révision de la loi des successions. C'est là un des projets aujourd'hui à l'étude; mais, quelle que soit la valeur de ce plan, il reste toujours la question essentiellement politique qui s'agite entre le gouvernement et les opinions libérales depuis que le cabinet actuel existe. Cette question se reproduira infailliblement d'ici à peu, à l'occasion d'une discussion nouvelle du budget du ministère de l'intérieur. Ce budget n'a été voté que pour six mois il y a quelque temps; il s'agit de le voter maintenant pour l'année entière, et c'est la politique même du ministère hollandais qui se trouvera vraisemblablement en cause.

Voici donc deux pays, la Belgique et la Hollande, où la vie parlementaire se manifeste par des signes divers. Ces libres discussions viennent de se réveiller également au-delà des Pyrénées et donnent la plus exacte mesure de la situation politique de la Péninsule. Les chambres espagnoles sont en pleine session depuis un mois. Le congrès s'est constitué et a choisi pour son président M. Martinez de la Rosa. Le sénat s'est retrouvé tel qu'il était avant la révolution. Quelle est la première question qui s'est élevée? Une bataille s'est engagée à l'occasion des deux dernières années et de la part de responsabilité de tous les hommes et de toutes les opinions dans cette histoire récente. Ce n'est point une lutte entre progressistes et modérés, puisque les progressistes sont aujourd'hui très clair-semés dans le parlement de Madrid; c'est plutôt une lutte entre toutes les fractions du parti conservateur. Le discours royal à l'ouverture des chambres avait tout fait cependant pour écarter ce dangereux conflit d'opinions; s'il n'a point réussi, c'est qu'il est

difficile sans doute de se taire sur des événemens comme ceux qui se sont accomplis, et d'imposer silence à toutes les passions. Tôt ou tard les partis ont à s'expliquer. La bataille a été livrée dans le sénat, et c'est vraiment une bataille, car la plupart des hommes qui l'ont soutenue sont des militaires, les généraux Narvaez, O'Donnell, Concha, Serrano, Ros de Olano.

Qu'on note bien la situation respective des hommes et le point de départ de cette lutte pleine de péripéties. Il y avait d'un côté ceux qu'on a nommés les *vicalvaristes*, qui à l'origine ont pris part à la révolution, qui en ont été les modérateurs pendant deux ans, qui ont fini par la dompter pour être bientôt dépassés eux-mêmes dans la réaction, et il y avait d'un autre côté les diverses fractions du parti conservateur jetées hors des affaires par les événemens de 1854. Il s'agissait de savoir si ces événemens deviendraient le texte de récriminations violentes, ou si l'esprit de conciliation aurait assez de puissance pour rapprocher les hommes. Le discours royal, à l'ouverture de la session, allait au-devant de cette terrible difficulté en jetant un voile sur les discordes passées et en faisant appel à l'oubli. La commission de l'adresse dans le sénat proposait une réponse à la reine dictée par le même esprit, lorsqu'un sénateur, le général Calonge, est venu allumer le feu par un amendement qui effaçait le mot d'oubli, et cet amendement, le général Calonge l'a commenté d'une façon plus grave encore par un discours où il mettait directement en cause les généraux vicalvaristes en appelant sur eux un châtiment. Vainement le président du conseil est intervenu aussitôt pour repousser cet amendement, qui a été en effet immédiatement rejeté par le sénat; vainement il a invoqué de nouveau la conciliation, défendant les généraux accusés au nom même des services qu'ils avaient rendus : le coup était porté. Le comte de Lucena, le chef du mouvement militaire du Camp des Gardes, s'est levé à son tour pour accepter le défi; seulement le général O'Donnell n'a point vu que s'il tenait simplement à repousser les accusations du général Calonge, la meilleure réponse était le vote du sénat, qui avait rejeté l'amendement, et que s'il se tournait contre le gouvernement lui-même, il se donnait le fâcheux vernis d'une agression d'autant moins justifiée que le président du conseil avait hautement pris sa défense. Le général Narvaez l'avait habilement désarmé. N'importe, son siége était fait évidemment, il n'a pas su résister à la tentation. Le général O'Donnell ne s'est point contenté d'exposer ses actes durant ces deux dernières années : il a pris une offensive directe, personnelle, contre le duc de Valence, qu'il a voulu envelopper dans une sorte de solidarité morale avec les auteurs du soulèvement militaire de 1854.

Une fois cette lutte ouverte d'ailleurs, elle s'est bientôt étendue; le champ s'est élargi. Chacun a voulu expliquer son rôle dans les événemens passés. Les généraux Ros de Olano et Concha se sont défendus. Le général San-Miguel et M. Luzurriaga ont plaidé sans trop de succès la cause de la révolution de 1854 et des cortès constituantes. Le ministre des affaires étrangères, M. Pidal, et le ministre de l'intérieur, M. Nocedal, ont attaqué les progressistes et le général O'Donnell lui-même, qu'ils ont affecté, on ne sait trop pourquoi, de vouloir confondre avec les révolutionnaires. La mêlée est devenue universelle. Qui a gagné, qui a perdu en définitive dans cette lutte?

Certainement les hommes ne sortent jamais intacts de semblables discussions. Il est bien clair, comme nous le disions, que le général O'Donnell a cédé à une mauvaise inspiration en entrant dans cette voie sur une provocation qui n'avait plus de sens après le vote du sénat. Il s'est affaibli plus qu'il ne s'est fortifié, et il a fallu un discours aussi habile que modéré du général Ros de Olano pour relever la cause des vicalvaristes. L'homme qui a le plus gagné dans cette discussion et qui a eu visiblement les honneurs de la lutte, c'est le président du conseil. Ayant à marcher entre tous les ressentimens et toutes les passions, le général Narvaez a vraiment montré l'habileté et la modération d'un homme d'état qui sent sa responsabilité comme chef de gouvernement et comme chef de parti. Sans rien désavouer de son opposition avant 1854, comme aussi sans accepter au-delà de ce qui lui revenait dans les événemens, le duc de Valence s'est défendu contre les accusations dont il était assailli; il a défendu les généraux vicalvaristes contre ceux qui voulaient les transformer en accusés, refusant pour sa part de scinder le parti conservateur, prodiguant jusqu'au bout les appels à la conciliation, et, chose à remarquer, il a été infiniment plus modéré que ses collègues MM. Pidal et Nocedal, qui, par leur humeur belliqueuse et agressive, ont un peu trop pris en cette occasion le rôle de soldats. Le général Narvaez a réussi, et la discussion du sénat a fini plus heureusement qu'elle n'avait commencé.

Au fond, on ne peut le méconnaître, un certain embarras planait sur ces débats. Tous les esprits flottaient entre leurs instincts conservateurs et le souvenir de faits qui avaient conduit fatalement à une révolution. Certes personne n'avait envie de justifier un soulèvement militaire, pas même ceux qui en avaient donné le signal en 1854, et on ne pouvait oublier d'un autre côté que l'Espagne se trouvait à cette époque dans la situation la plus critique, que la constitution n'existait plus, que les chambres étaient suspendues, que les généraux les plus éminens étaient exilés, et que chaque matin on attendait un coup d'état. Qu'on oublie le passé, c'est une chose sage; il ne faut s'en souvenir, comme l'a dit le général Narvaez, que pour éviter les fautes qui ont été commises, qui ont mis à une si terrible épreuve la monarchie constitutionnelle en Espagne. La discussion de l'adresse ouverte en ce moment dans le congrès n'aura point sans doute un autre sens et un autre dénouement que celle du sénat. Le général Narvaez se trouve visiblement fortifié par ces débats. C'est à lui d'achever l'œuvre qu'il a commencée sans porter atteinte, dans les réformes politiques qui sont proposées, aux garanties légitimes et efficaces du régime constitutionnel.

Au-delà de l'Océan-Atlantique, les épisodes ne manquent pas, si l'on embrasse d'un coup d'œil cet immense espace qui s'étend du nord de l'Amérique à l'extrémité méridionale du Nouveau-Monde. Ce sont des épisodes incohérens, étranges parfois, tels qu'ils peuvent se produire sur une terre où tout commence, et où les intérêts comme les institutions travaillent péniblement à se dégager à travers des luttes qui prennent toutes les formes. Sur les côtes de l'Océan-Pacifique, au Pérou, une insurrection a éclaté et vit depuis quelques mois en face du gouvernement sans réussir à vaincre et sans être vaincue. Le Mexique n'est point au bout de ses conflits et de ses

révolutions. Son dernier différend avec l'Espagne n'est point encore réglé; un envoyé mexicain, M. Lafragua, est à Madrid pour négocier la paix, et pendant ce temps le gouvernement de Mexico vient d'être surpris et menacé par une de ces tentatives qui ne sont déjouées un instant que pour se renouveler infailliblement le lendemain. Dans le Nicaragua, Walker triomphe-t-il, comme il le fait dire quelquefois? Est-il battu, comme on le dit périodiquement et comme on le répète encore aujourd'hui? C'est une question qui s'agite depuis deux ans bientôt. Les États-Unis eux-mêmes, au milieu de leur prospérité, ne sont point exempts de luttes intérieures. La secte bizarre des mormons, retranchée dans son territoire d'Utah, s'est mise en état de résistance ouverte au pouvoir fédéral, qui ne peut réussir à lui faire accepter un gouverneur. Dans ce mouvement confus, il y a cependant quelques incidens qui intéressent de plus près l'Europe, parce qu'ils se lient à des questions internationales ou à des questions plus générales de prépondérance. L'an dernier, comme on sait, lord Clarendon et le représentant de l'Union, M. Dallas, négociaient et signaient à Londres un traité réglant toutes les affaires de l'Amérique centrale et du Honduras, qui avaient été un moment sur le point de susciter un conflit entre les deux puissances. Ce traité, le sénat de Washington l'a modifié, et l'Angleterre à son tour, bien que peu disposée à se brouiller avec les États-Unis, vient de refuser de ratifier ces modifications, au moins en ce qui concerne particulièrement les stipulations relatives à l'esclavage dans les îles du Honduras. Il en résulte que l'Angleterre et les États-Unis se trouvent pour le moment entre l'ancien traité Clayton-Bulwer et le traité récemment négocié par lord Clarendon et M. Dallas, sans que la question soit résolue. Il ne reste maintenant d'autre issue que la résignation de l'Angleterre aux changemens exigés par le sénat américain, ou une négociation nouvelle, à laquelle le cabinet de Washington ne saurait sérieusement se refuser.

Les États-Unis sont aujourd'hui engagés dans une autre querelle, non plus avec une puissance européenne, bien qu'elle ait de l'intérêt pour l'Europe, mais avec une république américaine, avec la Nouvelle-Grenade, à qui appartient l'isthme de Panama, l'un de ces points vers lesquels se tourne incessamment l'ambition des Américains du Nord. Comment est née cette querelle? Elle est née d'un fait qui aurait dû contribuer uniquement à la richesse du pays et de la fatale inaptitude de ces républiques hispano-américaines à profiter des heureuses fortunes qui leur échoient. L'isthme de Panama était autrefois pauvre et tranquille. Le chemin de fer l'a transformé, et il est devenu un lieu de discorde, le prétexte des réclamations incessantes des Américains du Nord, qui sont bientôt parvenus à s'y établir en maîtres et à tout envahir. Qu'on remarque la situation particulière de cette portion de la Nouvelle-Grenade. Panama a été érigé, il y a deux ans, en état fédéral, c'est-à-dire à demi indépendant. Malheureusement l'isthme est arrivé à cette sorte d'indépendance lorsque depuis longtemps la Nouvelle-Grenade était occupée à se déchirer, lorsque, sous prétexte d'établir la liberté universelle, on détruisait tout gouvernement, et quand, sous prétexte de décentraliser les impôts, on avait fini par les abolir, de telle façon que l'état nouveau s'est trouvé sans moyen d'action et sans ressources d'aucune espèce en face des Américains,

dominateurs de fait du pays, et en présence d'une affluence permanente d'étrangers, dont le passage à travers l'isthme n'est pas toujours rassurant pour l'ordre public. Qu'est-il arrivé? La nécessité a parlé, et des impôts nouveaux ont été établis, soit par l'état de Panama, soit par le congrès général de la Nouvelle-Grenade. En résumé, ces impôts consistent dans une contribution sur les passagers, dans un droit de tonnage et dans un droit sur le transport des correspondances. Les Américains ont élevé aussitôt les plus vives plaintes contre ces mesures, dans lesquelles ils voyaient une violation du traité de concession du chemin de fer et des conventions commerciales entre les États-Unis et la Nouvelle-Grenade. Il en était ainsi lorsque l'an dernier, au mois d'avril, une rixe terrible éclatait à Panama entre des voyageurs et la population, rixe provoquée, il faut le dire, par l'un des passagers, et où un certain nombre d'Américains trouvaient la mort. Nouveau grief pour les États-Unis. Le gouvernement de Washington envoyait à Panama un commissaire pour procéder à une enquête, et ce commissaire concluait simplement par la proposition d'occuper l'isthme, ce qui était couper court à toute difficulté et aller droit au but. Le gouvernement de Bogota refusait d'ailleurs jusque-là de reconnaître la légitimité des réclamations élevées et soutenues énergiquement par le ministre américain, M. Bowlin. C'est alors que le cabinet de Washington s'est décidé à envoyer à Bogota un ministre extraordinaire, M. Morse, pour prendre la direction de l'affaire et ouvrir des négociations d'un caractère nouveau. Si les États-Unis n'avaient pas admis tout d'abord le moyen expéditif proposé par le commissaire envoyé dans l'isthme, M. Corwine, les instructions données à M. Morse ne s'éloignent guère par le fait de cet ordre d'idées. Quel était en effet l'objet des négociations dont se trouvaient chargés M. Morse et M. Bowlin?

La question de l'indemnité pour les scènes sanglantes de Panama, bien que servant toujours de prétexte, n'était plus qu'un détail secondaire. Les négociateurs américains avaient à proposer à la Nouvelle-Grenade un traité en vertu duquel les villes d'Aspinwall et de Panama, aux deux extrémités de l'isthme, auraient été érigées en municipalités entièrement indépendantes, avec juridiction sur la portion de territoire traversée par le chemin de fer. En cas de danger pour l'ordre public et d'insuffisance des autorités locales, les consuls de l'Union auraient pu requérir l'intervention des forces américaines. Les îles de la baie de Panama auraient été cédées aux États-Unis moyennant compensation pécuniaire. Du reste, tout ce que le gouvernement de la Nouvelle-Grenade s'est réservé en fait de contrôle ou de redevances sur le chemin de fer serait passé au gouvernement de Washington. C'était simplement, en un mot, une cession de l'isthme sous la forme d'une neutralisation stipulée entre les deux pays. Il est bien clair que, dès le lendemain du jour où un tel traité eût été signé, les Américains étaient maîtres de l'isthme de Panama. Les plénipotentiaires de la Nouvelle-Grenade n'ont pas eu besoin d'une extrême perspicacité pour saisir le sens et la portée de ces ouvertures. Ils ont nettement refusé de souscrire à de telles propositions. Ils se sont bornés à accepter la pensée d'une négociation pour garantir la sécurité du transit entre les deux Océans, dans l'intérêt de toutes les nations étrangères. Dès que les agens américains ont vu qu'ils ne pouvaient atteindre leur

but, ils ont signifié au gouvernement néo-grenadin un ultimatum par lequel ils réclament une indemnité considérable pour les scènes qui ont eu lieu à Panama l'an dernier, et comme la Nouvelle-Grenade a refusé jusqu'ici de payer cette indemnité, parce qu'elle attribue aux Américains eux-mêmes l'initiative et la responsabilité de cette collision, le gouvernement de Washington se dispose à agir par la force. Il menace la Nouvelle-Grenade d'un blocus, peut-être d'une occupation de l'isthme. Or ici la question prend des proportions assez graves pour intéresser l'Europe. Que les États-Unis élèvent des réclamations contre certaines mesures fiscales, qu'ils soient fondés à se plaindre du peu de sécurité qui règne dans l'isthme, soit; il peut y avoir dans leurs réclamations une part légitime. On ne peut cependant méconnaître la situation singulière qui est faite à la Nouvelle-Grenade : si cette république laisse le désordre régner sur son territoire et ne peut parvenir à garantir même la vie des voyageurs, on se plaint, non sans raison; si elle cherche à se procurer des ressources pour avoir des moyens suffisans d'action et de surveillance, on ne se plaint pas moins vivement. Et c'est ainsi que, dans une situation privilégiée, ces malheureux pays voient tout tourner contre eux, parce qu'au lieu de s'organiser et de prendre possession d'eux-mêmes, ils passent leur temps à se déchirer, à dissiper les plus incomparables élémens de richesse.

Il faudrait maintenant aller jusqu'au Paraguay pour assister à un autre spectacle certainement assez curieux. Un congrès extraordinaire avait été convoqué pour élire un président à la place de M. Carlos Antonio Lopez, qui avait exprimé l'intention d'abdiquer le pouvoir. On supposait à ce dernier la pensée de transmettre son autorité à son fils, le général Solano Lopez; mais dès la réunion du congrès une scène étrange s'est produite entre les représentans du Paraguay et le chef de l'état. M. Carlos Antonio Lopez a tout d'abord persisté à vouloir se démettre de ses fonctions. Malgré tout cependant il a été réélu d'une voix unanime. Ce vote unanime n'a pu le décider. Alors l'assemblée s'est tournée vers le fils du président, le général Solano Lopez; mais celui-ci a obstinément refusé de se laisser élever à la présidence. De guerre lasse enfin, l'assemblée n'a plus eu d'autre ressource que de s'adresser une dernière fois à M. Carlos Antonio Lopez; et celui-ci a fini, après toutes les péripéties électorales, par accepter le pouvoir pour sept ans. Ainsi s'est terminée cette scène bizarre d'une élection au Paraguay.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

DERNIERS TEMPS

DE

L'EMPIRE D'OCCIDENT

I.

SIDOINE APOLLINAIRE A ROME. — UN PRÉFET DU PRÉTOIRE DES GAULES.

I.

Après un interrègne de près de deux ans, pendant lequel l'empire d'Occident sembla vouloir s'abîmer, Rome apprit enfin qu'elle avait un empereur. Le Suève Ricimer, qui, sous le nom de patrice, gouvernait ou pour mieux dire opprimait l'Italie, venait de faire sa paix avec l'empereur d'Orient, Léon. Anthémius fut le produit de leur réconciliation. Parti de Constantinople avec une suite brillante et une petite armée, cadeau fait à l'Occident par l'Orient, il débarqua le 12 avril de l'année 467 dans le port de Ravenne, où Ricimer l'attendait. L'armée d'Italie, réunie par les soins du patrice, le proclama empereur à son débarquement. Anthémius arrivait avec le titre et le manteau de césar que Léon lui avait conférés à son départ comme une recommandation au choix des Occidentaux et un signe de l'unanimité rétablie entre les deux moitiés du monde romain, la collation du titre d'auguste et l'investiture du manteau impérial du premier degré étant réservées au peuple et au sénat de Rome, d'un commun accord entre Ricimer et Léon. Ce retour à l'unité de l'empire, à la paix intérieure, au gouvernement régulier, après tant de

bouleversemens et de princes successivement assassinés, semblait avoir donné aux Italiens une seconde vie, et des transports de joie éclataient de toutes parts. Le mariage prochain de Ricimer avec la fille d'Anthémius, mariage désiré par les Romains dans un intérêt politique, demandé par Léon, consenti par Anthémius, non pourtant sans beaucoup d'hésitations, promettait aux idées de concorde et aux espérances de paix domestique un gage que l'on croyait assuré.

Différentes causes, et en premier ordre une sorte de peste qui sévissait avec assez de rigueur sur le centre et le midi de l'Italie, arrêtèrent dans les murs de Ravenne Anthémius et la jeune fiancée de Ricimer plus longtemps sans doute que celui-ci n'aurait souhaité, plus longtemps surtout que ne voulaient les habitans de Rome, impatiens de placer sur les épaules de leur césar le manteau d'auguste, et sur la tête de sa fille le *flammeum* des nouvelles mariées. L'empereur grec (c'est ainsi que beaucoup d'Occidentaux prirent l'habitude de le désigner, les uns par une simple constatation de son origine orientale, les autres dans une pensée d'hostilité ou de critique et comme pour faire de cette qualification un titre à la défaveur de l'Occident), l'empereur grec mit à profit ce loisir forcé en étudiant un peu son empire. Il se fit rendre compte des principales affaires dont il aurait à s'occuper dès son début. Parmi les requêtes soumises à sa décision, il s'en trouva une de la grande cité gauloise des Arvernes, qui demandait l'autorisation d'envoyer un député à l'empereur pour l'entretenir d'une affaire municipale grave et embrouillée, à ce qu'il paraît, laquelle, déjà jugée en Gaule, était portée en appel dans la métropole de l'empire, probablement devant le conseil privé du prince. L'envoi des députations, ou, comme disait la loi romaine, des légations adressées au gouvernement par les provinces ou par les villes, devait être préalablement autorisé, soit afin d'épargner le temps de l'empereur, soit afin de ménager l'argent des villes ou celui du trésor impérial, car ces légations, transportées par les chevaux et les voitures de la course publique et hébergées tout le long de la route aux frais de l'état, ne laissaient pas d'être une charge sur laquelle une administration économe faisait bien d'avoir les yeux. L'Auvergne désignait comme son représentant dans cette mission Sidoine Apollinaire, Lyonnais d'origine et de domicile, mais que son mariage avec une fille de l'empereur Avitus avait comme naturalisé Arverne, et dont ses nouveaux compatriotes ne manquaient point d'invoquer le patronage chaque fois qu'un intérêt de quelque importance était en jeu. Tout homme tant soit peu lettré, en Orient comme en Occident, connaissait au moins de nom le poète gaulois, en qui se résu-

mait à cette époque la gloire des lettres latines, et Anthémius crut être agréable à la Gaule en honorant d'une distinction particulière le plus célèbre de ses enfans. Non-seulement la requête des Arvernes fut approuvée, mais un rescrit particulier invita le poète à se rendre en droite ligne à Ravenne, sans attendre le départ de l'empereur pour la ville de Rome.

Caïus Sollius Apollinaris Sidonius était alors dans tout l'éclat d'une gloire littéraire mêlée à tous les événemens politiques de son temps, et que rehaussait encore l'illustration de la naissance et des dignités. Né à Lyon dans les rangs d'une noblesse que l'on estimait la première des Gaules, fils et petit-fils de préfets du prétoire et de maîtres des milices, Sidoine avait reçu l'éducation des jeunes Romains de sa classe. Il avait étudié les lettres, plaidé au barreau, porté les armes, parcouru la carrière des emplois civils; mais une vocation naturelle le ramena toujours à la poésie, qui, tout en satisfaisant le noble penchant de son âme, devint le marchepied de sa fortune. Sa réputation d'homme d'esprit, de correspondant épistolaire élégant et fin, de versificateur habile, était déjà bien établie en Gaule, lorsque Avitus, le personnage le plus important de l'Auvergne, ou pour mieux dire de toute l'Aquitaine, lui accorda la main de Papianilla, sa fille. Bientôt l'élévation inespérée du beau-père, devenu empereur après le meurtre de Maxime, conduisit le gendre, du petit théâtre où sa gloire littéraire était bornée, sur la grande scène du forum romain. Il y prononça le panégyrique d'Avitus aux applaudissemens du peuple et du sénat, charmés de ses vers, et Rome lui décerna l'insigne honneur d'une statue de bronze dans la bibliothèque Ulpienne, à côté de Claudien, qu'il n'égalait assurément point malgré ses saillies spirituelles et son ingénieuse facilité. Il fut dès-lors le panégyriste obligé des empereurs; ce fut un droit que sembla réclamer la puissance, et que Sidoine ne sut jamais refuser. En 458, non-seulement il chanta le vainqueur et le successeur d'Avitus, Majorien, qui du moins était grand par le mérite et par la clémence; il poussa l'oubli de lui-même jusqu'à louer Ricimer, dont l'ingratitude et les noires trahisons avaient précipité la ruine de sa famille. On le blâma, mais beaucoup pardonnèrent au besoin qu'avait le poète de la faveur des puissans, à l'entraînement de sa vanité, à la légèreté innée de son caractère. Au fond, Sidoine était un homme droit, ami sincère de son pays, amoureux de la civilisation romaine, dont il était un des ornemens, et par instinct opposé aux Barbares, qui lui apparaissaient comme un épouvantail pour la civilisation, pour les lettres, pour l'orthodoxie chrétienne; cependant son jour de force et de courage n'était pas venu : Sidoine Apollinaire ne devait arriver au vrai patriotisme que par la religion.

La réception du « sacré mandement (1) » (expression officielle pour désigner la dépêche impériale) ne causa pas plus de joie à Sidoine que d'orgueil à la ville de Lyon, sa patrie; chacun voulut le voir, l'embrasser, lui souhaiter un bon voyage et un heureux retour. Sur la route, ce fut la même chose. Ses amis, ses proches, l'attendaient à chaque relais de la course publique, se disputant la faveur de l'héberger et ne le laissant partir qu'à grand'peine. Cet empressement lui fit perdre un temps précieux, qu'il dut regretter plus tard. « J'allais bien lentement, dit-il dans la lettre où il fait le récit de ce voyage, non pas que les chevaux fussent rares, mais les amis étaient trop nombreux (2). » Dans les Alpes, autres embarras, autres délais; les routes se trouvèrent encombrées par une neige si épaisse qu'il fallut y creuser des tranchées. Enfin il gagna les plaines de la Ligurie, puis Pavie, où finissait la voie de terre et commençait la voie fluviale. Un de ces bateaux, à la fois solides et légers, affectés aux transports publics et qu'on appelait *cursoriæ* le prit à son bord, et les eaux du Tessin le versèrent rapidement dans celles du Pô.

Le Gaulois traversait alors pour la première fois les plaines et les fleuves de l'Italie septentrionale; tout était nouveauté, tout était enchantement pour lui. « L'Éridan m'entraînait, écrivait-il quelques mois plus tard à un de ses amis de Lyon, Hiéronius, son confident poétique et poète lui-même, et tout en voguant je contemplais ces sœurs de Phaéton aux larmes d'ambre que nous avions chantées si souvent la coupe en main; mais en les voyant je ne pus m'empêcher de rire de nos folies. Je coupai à leur embouchure le Lambro bourbeux, l'Adda azuré, l'Adige indomptable et le Mincio paresseux, fleuves dont les uns descendent des monts liguriens, les autres des collines euganéennes. Mon œil tâchait de sonder au passage leurs gouffres profonds et de les suivre au loin sous les forêts de chênes et d'érables qui bordent leurs lits. De toutes parts s'élevait un doux concert d'oiseaux de rivière cachés sous des abris de roseaux, et dont les innombrables nids, suspendus à la pointe des joncs, se balançaient au moindre souffle comme des édifices aériens (3). Nous arrivâmes bientôt à Crémone, cette fatale voisine de Mantoue, dont Tityre déplorait la proximité. A Brixillum, nous devions changer de bateau; nos rameurs venètes nous quittèrent pour faire place aux mariniers de la province émilienne. Nous ne fîmes qu'entrer et sortir, car Ravenne nous appelait, Ravenne, où nous nous dirigeâmes en droite ligne de toute la vitesse de nos rames. » Sidoine n'y trouva

(1) « Sacra mandata, sacri apices. » Sidon. Apoll., *Epist.*, I, 5.

(2) « Moram vianti non veredorum paucitas, sed amicorum multitudo faciebat. »

(3) « Nunc in juncis pungentibus, nunc et in scirpis enodibus, nidorum strues imposita nutabat. » Sid. Apoll., *Ibid.*

plus l'empereur, parti pour Rome plus tôt que lui-même n'avait pensé, soit que les ravages de la maladie se fussent ralentis dans le Latium, soit que les autres obstacles qui semblaient devoir le retenir longtemps eussent soudainement cessé. Avant de se remettre en route pour la ville de Romulus, le poète gaulois eut tout le loisir de visiter en détail celle d'Honorius et de Valentinien III.

Cette honteuse capitale des derniers césars, qui n'avaient rien trouvé de mieux pour protéger l'établissement d'Auguste que les lagunes de l'Adriatique et les bourbiers du Pô, Ravenne, ne lui causa que du dégoût. Son air malsain, les cloaques de ses canaux, d'où s'exhalait au mouvement des rames et sous la perche des mariniers une odeur empestée, ses maisons mal assurées sur un sol toujours détrempé, son manque absolu d'eau potable, tout cela lui déplut moins encore que les mœurs de ses habitans, cupides et dissolus, l'amollissement de ses soldats, la licence de son clergé. Cette aversion pour Ravenne ne le quitta plus, et il se venge du séjour qu'il y fit malgré lui par des épigrammes qu'il rend le plus acérées possible. Un Ravennate, originaire de Césennes, nommé Candidianus, lui ayant écrit, à quelque temps de là, qu'il le félicitait d'être à Rome, où du moins il pouvait voir le soleil, spectacle curieux pour un Lyonnais, Sidoine, prenant fait et cause pour sa chère ville de Lyon, n'épargne dans sa réponse ni le mauvais plaisant, ni Césennes, ni surtout Ravenne, dont il fait le tableau le moins flatté. En flagellant son ami Candidianus, il châtiait du même coup la prétention surannée des Italiens, qui ne voulaient voir au-delà des Alpes qu'une terre sauvage et des Barbares. « Tes félicitations, mon cher Candidianus, lui écrit-il, sont bien saupoudrées de sarcasmes. Tu te réjouis de ce que, devenu client de ton pays, j'aperçois enfin le soleil, que nous connaissons à peine, nous autres buveurs des eaux de la Saône, et là-dessus tu me reproches les brouillards où nous vivons, pauvres Lyonnais, et notre jour, dont les vapeurs matinales se dissipent à peine en plein midi. Tu m'oses dire cela, toi Césennate, dont la patrie est un four plutôt qu'une ville. Tu nous as montré du reste quel cas tu fais de ses plaisirs en t'allant réfugier à Ravenne, entre ces nuées de moucherons qui vous percent les oreilles et les grenouilles vos concitoyennes, troupe bavarde et insolente qui mêle si agréablement la danse à ses coassemens. Quelle ville ou plutôt quel marais que ton domicile ! Toutes les lois de la nature y sont perverties. Des murs flottans et des eaux immobiles, des tours qui marchent et des navires à sec, des thermes à la glace et des maisons où l'on brûle, voilà Ravenne. Les vivans y meurent de soif, et les morts y nagent dans leurs fosses. Parlerai-je de ce qui s'y passe ? Les voleurs veillent et les magistrats dorment; les clercs font l'usure comme des

Syriens, et les Syriens psalmodient comme des clercs; enfin les eunuques y portent les armes, et les Barbares fédérés la plume. La ville où tu as transporté tes lares domestiques a pu trouver un territoire plus facilement qu'un peu de terre. Montre-toi donc plus clément envers ces innocens Transalpins, qui se contentent de jouir des bienfaits de leur ciel et ne cherchent pas à s'en glorifier pour ravaler les autres. Adieu. »

Il en sortit le plus tôt qu'il put pour prendre, à travers les montagnes des Apennins, la route qui conduisait à Rome. La vue du Rubicon lui rappela son pays, il se souvint que ce petit fleuve avait été la limite d'un grand état fondé en Italie par les Gaulois, qui partagèrent pendant plusieurs siècles avec les races italiennes la domination des villes de l'Adriatique. Arrivé sur le revers occidental de cette longue chaîne, il se trouva gravement incommodé par l'air des marais de la Toscane, qu'il qualifie de pestilentiel, et l'alternative de la chaleur du jour et des froids du soir et du matin lui donna la fièvre. « La fièvre s'acharne sur moi, et ne me laisse pas de relâche, écrivait-il à Héronius; une soif ardente me ravage jusque dans les retraites les plus intimes du cœur, jusque dans la moelle de mes os qui bouillonne. J'épuiserais, si j'en croyais mon désir, et le lac Fucin, et le Clitumne, et l'Anio, et le Nar, et le Tibre, et tous les cours d'eau que je traverse, » Quand il atteignit Rome, il était exténué et prêt, dit-il, à rendre l'âme. N'ayant point le courage d'aller chercher un logement dans l'intérieur de la ville et sentant le besoin de se reposer, il s'arrêta hors des portes, dans le faubourg qui touchait au mont Vatican. Sidoine était sincèrement chrétien, en même temps qu'il était avide d'émotions poétiques, et dès que sa faiblesse le lui permit, il courut au tombeau des apôtres saint Pierre et saint Paul, lequel était situé, comme on sait, au pied de la montagne, et y pria prosterné dans une sorte d'extase. Il nous raconte lui-même que, pendant sa prière, il sentit une force vivifiante pénétrer de proche en proche dans tous ses membres, et qu'il se releva guéri. Cette petite scène nous peint au juste le poète gaulois, souvent léger et sceptique dans la vie du monde, mais accessible comme chrétien aux sentimens les plus profonds et à toute la puissance de l'exaltation religieuse.

Sidoine comptait à Rome plus d'un ami; il avait connu, lors de son premier voyage, sous le règne de l'empereur Avitus, plus d'un haut personnage qui lui aurait ouvert son palais de marbre et se serait fait un honneur de l'avoir pour hôte; mais il n'en vit aucun. Il loua dans une auberge modeste un logement où il acheva sa convalescence. Rome semblait sens dessus dessous; toutes les affaires étaient suspendues, les administrations vaquaient, et le palais impé-

rial était inabordable : l'empereur Anthémius mariait sa fille au patrice Ricimer, et les fêtes avaient déjà commencé. Le Transalpin, comme il nous le dit lui-même, jugea à propos de se cacher jusqu'à ce que toute cette agitation fût passée, partageant le temps des réjouissances entre un repos dont sa santé avait besoin et une correspondance qui nous est restée en partie.

II.

Ricimer, qui, depuis onze ans, tenait l'Italie et Rome sous sa main, était né chez les Suèves d'Espagne, dans une des familles privilégiées où ce peuple puisait ses rois; il avait eu pour mère une fille du roi visigoth Vallia, qui fixa en 418 les bandes d'Alaric dans l'Aquitaine, et sa sœur, mariée jadis à un chef burgonde, était mère de Gondebaud, le plus intelligent et le plus puissant des quatre rois de cette nation qu'on appelait en Gaule les *tétrarques*. Ricimer figurait donc au premier rang de cette aristocratie barbare qui avait fait invasion dans la société romaine, que la politique et les mœurs étaient forcées de reconnaître, et que la poésie latine elle-même ne rougissait pas de célébrer à l'égal du vieux patriciat étrusque ou sabin. En effet, ces mercenaires, suèves, goths, huns, alains, vandales, qui venaient mettre leur sang au service de Rome, apportaient avec lui sous les aigles toutes les prétentions vaniteuses qu'ils avaient pu nourrir dans leurs forêts, sous leurs tentes de peaux. Lorsqu'ils étaient rois, fils de rois, chefs de haut parage dans leur pays, ils imposaient leur importance au gouvernement romain pour la collation des grades ou des commandemens, et à mesure que l'élément barbare prit une place plus large dans la composition des armées de l'empire, Rome dut compter davantage avec ces généalogies étrangères.

Il finit même par exister au sein de la société romaine deux noblesses d'origine en quelque sorte opposée, mais marchant presque de pair dans la considération publique, — l'une romaine, en possession des hautes charges administratives, et entrant rarement dans l'armée : c'était la noblesse civile, celle de la paix; — l'autre barbare, en possession des hauts emplois militaires et se glissant par eux dans le sénat : c'était la noblesse de la guerre. Si les noms patriciens, ceux des Sulpicius, des Anicius et des Gracques, résonnaient bien aux oreilles du peuple de Rome et conduisaient rapidement ceux qui les portaient aux charges de cour et aux préfectures du prétoire et de la ville, l'armée, à qui ils n'étaient guère connus et qui voyait habituellement des Barbares à sa tête, n'imaginait pas de descendance plus illustre pour un général que celle d'Alaric ou d'Attila. La

décadence des mœurs romaines par l'immixtion des Barbares en était venue à ce point qu'un Romain de naissance, pour être estimé du soldat, devait prendre des allures barbares. On semblait plus militaire sous une peau de mouton que sous une cuirasse romaine, et il fallut qu'une loi d'Honorius prohibât sous les peines d'amende et de bannissement la honteuse usurpation du vêtement des Goths par des Romains dans les murs de Rome. En Orient, c'étaient les Barbares d'Asie qui donnaient le ton, et les jeunes élégans de Constantinople adoptèrent le costume des Huns, leurs cheveux rasés, leur lourde chaussure, qui gênait la marche et faisait chanceler d'un pied sur l'autre, leur tunique flottante et à larges manches. Déjà à une époque où l'empire était moins humilié, on avait vu Aétius aller chercher dans une alliance barbare appui et protection pour sa fortune : il avait demandé et obtenu en mariage une Visigothe de sang royal, fière Germaine dont l'histoire et la poésie nous parlent, qui était sorcière comme Véléda, ambitieuse et cruelle comme Agrippine, et rivalisait de hauteur avec les plus nobles matrones romaines. Ce fut dans cette sorte de caste que Ricimer se trouva naturellement placé à son début dans les armées de l'empire.

Il apprit la guerre sous ce même Aétius, à la grande école des généraux de l'Occident, où il eut pour compagnons Égidius, Marcellinus et Majorien. Ricimer s'y fit remarquer par son intelligence et son audace, mais aussi par son caractère ombrageux, dissimulé, féroce même, incapable de souffrir ni supérieurs ni égaux. Lorsqu'à la chute du maître, assassiné par la main de Valentinien, les élèves se dispersèrent, les uns rejetant le service d'un prince si aveugle et si lâche, les autres se rendant indépendans dans leurs provinces, comme Égidius au nord des Gaules et Marcellinus en Dalmatie, le Suève Ricimer, à qui l'honneur romain n'était pas si précieux, continua de servir l'empereur, qui paya bien sa fidélité. Du parti de Valentinien il passa sans hésitation dans celui de Maxime, meurtrier de Valentinien; puis il embrassa la cause de l'empereur gaulois Avitus, envoyé en Italie par les Visigoths. A chaque nouveau règne correspondait pour lui une nouvelle faveur, et on le vit en peu d'années comte, généralissime et patrice. Quelques faits d'armes brillans en Sicile et en Corse contre les pirates vandales semblèrent justifier, sinon expliquer l'engouement dont il était l'objet de la part des princes, et au milieu des divisions de parti qui écartaient les généraux romains, ce Barbare parut un homme nécessaire. Il commandait les troupes d'Italie lorsque Avitus, accumulant fautes sur fautes, s'aliéna l'esprit du sénat et du peuple de Rome. Habile à saisir l'occasion, le patrice fit révolter son armée, attaqua dans Plaisance ce vieillard, peu fait pour les orages d'un pareil trône, le

força d'abdiquer le principat, et mit à sa place Majorien. Alors se révéla le plan de domination qu'avait médité Ricimer, et dans lequel il persévéra avec une épouvantable constance. Ne pouvant, en sa qualité de Barbare, aspirer au pouvoir impérial, il rêva le gouvernement de l'empire par l'asservissement de l'empereur, et lorsqu'il fit à son ancien compagnon d'armes Majorien le don inattendu de la pourpre, il comptait bien que celui-ci ne la porterait que sous son bon plaisir. Le grand cœur de Majorien se refusa à ce vil marché; il voulut régner, il régna, il se rendit populaire, et Ricimer le fit tuer.

Ce meurtre fut suivi d'un interrègne de trois mois pendant lesquels le Suève gouverna seul, se trouva seul en face du sénat comme puissance rivale et armée; puis il alla prendre on ne sait où, pour le proclamer empereur, un Lucanien nommé Sévère, dont la bassesse d'esprit et de condition semblait garantir la docilité. Pourtant Ricimer se lassa de sa créature, et après un règne insignifiant de moins de quatre années, le poison fit pour Sévère ce que l'épée avait fait pour Majorien. L'interrègne recommença, et ce qui rendait la situation plus critique, c'est que le lien d'unité était rompu entre l'Occident et l'Orient, Ricimer ayant disposé du trône occidental sans l'agrément de Léon, n'ayant manifesté depuis aucun souci de de se rapprocher, et gardant au contraire vis-à-vis du gouvernement de Constantinople une attitude d'arrogance et de défi : le Barbare voulait isoler l'Italie pour la maîtriser plus facilement.

Ce berceau du monde romain présenta dès-lors un spectacle étrange et terrible. Un Suève, chef suprême des troupes de l'empire, composées par ses soins et dans son intérêt de Burgondes, de Goths, de Suèves surtout, tenait sous sa main Rome et le sénat, sans leur donner un prince et sans oser l'être. Cette armée romaine, c'était la sienne, ou plutôt c'était son peuple (1). Il l'avait cantonnée autour de Milan, dans le voisinage des montagnes de Rhétie et de Norique, d'où elle tirait ses recrues de Suèves danubiens, et de là le descendant d'Arioviste, dictateur barbare de Rome, signifiait ses volontés aux descendans de Jules-César, ou venait les exprimer lui-même en plein sénat. Bien que magistrat romain et tenant de Rome son autorité, il dédaignait de porter la toge ou la chlamyde, préférant la toison de pourpre des chefs germains (2). Ce n'était assurément pas la première fois que Rome avait vu à ses portes un de ses généraux et une de ses armées suspendre les pouvoirs réguliers de l'état et lui parler en maîtres; mais ce dictateur couvert de peaux était un étranger, cette armée était un peuple barbare,

(1) « Proprio marte... » Sidon. Apollin., *Panegyr. Anthem.*, v. 353.
(2) « Pellitus. » Ennod., *Vit. S. Epiphan.*, p. 340, edit. Schot.

et le jour où le nouveau Sylla voudrait récompenser ses vétérans, la conquête de l'Italie serait consommée. La dictature de Ricimer était comme une dernière halte dans la marche incessante des nations barbares, entre Stilicon et Odoacre.

On pourrait se demander pourquoi Ricimer ne confisquait pas franchement pour lui-même cette souveraineté impériale qu'il prêtait aux autres à si haut prix, ou qu'il laissait vacante pour n'avoir pas à la retirer, et, puisqu'il ne le faisait pas, quel sentiment généreux ou quel préjugé était capable d'arrêter un pareil homme dans la poursuite d'un pareil but? Les faits de l'histoire sont là pour répondre. Pendant cinq cents ans que dura l'empire d'Occident, aucun Barbare n'osa prétendre au trône impérial, si ce n'est en 235 le Goth Maximin, proclamé empereur dans une orgie de soldats en révolte sur les bords du Rhin, après le meurtre d'Alexandre Sévère : Encore ce triste produit de la rébellion, né dans une province romaine, parmi des sujets romains, ne mit jamais le pied en Italie, ne fut jamais reconnu par le sénat; mais dans les temps réguliers les plus grands généraux de race barbare qui aient servi l'empire, Arbogaste, Stilicon, Aspar en Orient, quelle que fût leur passion de dominer, n'élevèrent jamais leurs vœux jusque-là. Un sentiment indéfinissable retenait le Barbare ambitieux prêt à franchir le dernier échelon : on eût dit que les fils des races vaincues tremblaient encore devant cette pourpre romaine, signe de leur sujétion pendant tant de siècles, et qu'ils craignaient de commettre un sacrilége en y portant la main. Ils laissaient à des Romains le soin de l'avilir.

Comme l'interrègne créé par Ricimer se prolongeait de mois en mois, que tout était suspendu dans l'administration des affaires publiques et privées, et que l'Italie n'entrevoyait point la fin de ses souffrances, le sénat prit sur lui d'envoyer une députation à l'empereur Léon pour négocier un retour à l'unité, rompue depuis bientôt six ans, et le prier de donner à l'Occident un empereur, puisque Ricimer n'en trouvait point. Il y avait dans cette démarche quelque chose d'inaccoutumé, de hardi, un indice du réveil possible de l'Italie : Ricimer ne s'y trompa point et se tint prudemment à l'écart, sachant bien qu'après tout le nouvel empereur tomberait sous son pouvoir, comme les autres, et que, quoi qu'on fît, il n'arriverait rien que ce qui lui plairait. Au reste, le sénat se montra publiquement plein de déférence et de respect pour sa personne; l'empereur Léon parut avoir oublié ses anciens griefs, et le patrice, traité en puissance égale au sénat lui-même, laissa la négociation suivre son cours sans essayer de la troubler. Quand Léon proposa le choix d'Anthémius, Ricimer l'agréa. Il agréa de même et avec une sorte d'empressement l'idée de son mariage avec la fille

du futur empereur, soit qu'il fût flatté d'une alliance qui mêlerait au sang des rois suèves et visigoths le vieux sang des césars orientaux, de qui la jeune fille descendait, soit que la position qu'on lui livrait si près du trône calmât pour le moment ses ombrages. Qu'importaient d'ailleurs des arrangemens secondaires qui ne changeaient point le fond des choses? Ricimer savait qu'il était et resterait maître en Occident.

Le candidat que l'empire d'Orient offrait à celui d'Occident n'était pas dans le monde romain un mince personnage comme Sévère ou un parvenu de mérite comme Majorien : on eût dit que Constantinople, flattée de la déférence que Rome lui témoignait, avait voulu faire un choix digne de toutes deux. Anthémius, gendre d'empereur, était lui-même de race impériale; sa famille, originaire de Galatie, était alliée à celle du grand Constantin; un de ses ancêtres, Procope, cousin de Julien, avait en 336 disputé le trône d'Orient à Valens; son père et son aïeul tenaient le premier rang à la cour byzantine, et lui-même dès sa jeunesse joignait assez de distinction personnelle à son illustration et à sa fortune pour que le vieil et respectable empereur Marcien lui accordât la main de sa fille. Il fut dès-lors comme le lieutenant de son beau-père, et à la mort de celui-ci il eût pu, dit-on, lui succéder sans beaucoup d'effort, quoiqu'un parti puissant se déclarât pour Léon; il préféra s'abstenir, et non-seulement il ne combattit point son rival, mais il le servit généreusement. Ce bon procédé établit entre eux une amitié sincère, et quand les députés du sénat de Rome arrivèrent à Constantinople, Léon saisit avec bonheur l'occasion de rendre à son ancien protecteur service pour service, ou du moins trône pour trône : il le proposa au choix des Occidentaux.

Anthémius commandait alors la flotte orientale en croisière dans la mer Égée, pour couvrir les côtes de la Grèce et de l'Asie contre les déprédations de Genséric. La négociation marcha donc à son insu, et lorsqu'il rentra dans Constantinople sur un ordre de Léon, tout était arrangé, et il dépendait de lui d'être empereur. Son consentement fut obtenu, à ce qu'il paraît, sans grande difficulté; mais l'idée de donner sa fille en mariage à Ricimer le trouva moins obéissant. Ce qu'on racontait des affaires d'Italie et du caractère du patrice, sans effrayer l'homme d'état, confiant en lui-même et résolu à faire face à la lutte, si la lutte se présentait, pouvait à juste titre émouvoir le père. On peut croire aussi que la jeune Grecque, élevée dans le palais de Constantinople, au milieu des délicatesses et des adulations de l'Orient, n'envisageait pas sans répugnance cette union avec « un Barbare vêtu de peaux, » comme si la fille et la petite-fille du grand Théodose n'avaient pas subi un sort pareil, l'une en

épousant de son plein gré le Visigoth Ataülf, l'autre en se résignant à devenir la bru de Genséric. Il est vrai que Ricimer ne paraissait point d'humeur à se laisser adoucir comme le roi des Goths par la tendresse, et à prendre, aux genoux d'une belle Romaine, des leçons de respect pour Rome et d'enthousiasme pour la civilisation. Quoi qu'il en soit, Anthémius balança longtemps, et après son consentement tardif il parlait encore de ce mariage comme d'un sacrifice que lui avait arraché l'intérêt des Romains (1). Ces hésitations, ces paroles, mal interprétées par un homme ombrageux, purent jeter de la froideur entre le futur gendre et le beau-père.

Un grand projet de Léon se rattachait dans son esprit à l'élévation d'Anthémius et au rétablissement de l'unité romaine, le projet de châtier Genséric, qui, maître absolu des mers de la Grèce et de l'Italie, tenait les deux moitiés de l'empire en état de blocus, détruisait leur commerce et promenait le ravage sur toutes leurs côtes. Affranchir la Grèce de la tyrannie des pirates vandales, les poursuivre dans leurs repaires, en Sardaigne, en Sicile, à Carthage surtout, brûler leurs vaisseaux dans leurs ports, les battre sur terre et les chasser enfin d'Afrique, c'était un vœu que formait Léon, une idée qu'il méditait depuis longtemps, mais à l'accomplissement desquels il sentait bien qu'il devait renoncer sans l'union des deux empires et la mise en commun de leurs armées et de leurs flottes. Anthémius, qui dans cette alliance contre Genséric avait pour mission particulière de venger les injures de Rome, s'y était engagé de grand cœur, et le projet ne rencontrait d'ailleurs aucune opposition de la part de Ricimer, ennemi personnel des Vandales et de leur roi. Tout allait bien jusque-là; mais Léon, sous le prétexte de venir en aide à l'Italie, épuisée de soldats, avait fait accompagner Anthémius par une division de l'armée orientale bien dévouée à ses intérêts, et qui devait servir d'auxiliaire aux Italiens dans les opérations de la guerre d'Afrique : toutefois, dans les circonstances où elle était envoyée, on aurait aisément pu la prendre pour une garde de sûreté, chargée de veiller sur le prince grec au milieu des troupes d'Occident. Cette mesure, prudente peut-être, avait un caractère de défiance qui dut blesser Ricimer et ses soldats. Au reste, ces deux hommes semblaient destinés à se froisser sans cesse par le seul contact de leurs caractères. Ricimer en toutes choses était l'opposé d'Anthémius. Celui-ci, vif, impétueux comme un enfant de l'Asie, s'emportait souvent sans beaucoup de raison, et l'habitude d'être obéi l'avait rendu opiniâtre dans ses avis; Ricimer discutait peu, ne se fâchait point, mais ne

(1) On peut consulter dans Ennodius la conversation qu'eut plus tard Anthémius avec saint Épiphane. *Vit. S. Epiphan.*, p. 339 et seqq., édit. Schot.

voyait jamais que sa volonté, quelle qu'elle fût, et ne souffrait point qu'on en eût une autre. Lorsque plus tard leur mésintelligence éclata au dehors, il ne désignait plus son beau-père que par le sobriquet de *Galate furieux*, rejetant sur les défauts de ce caractère, qu'il savait irriter à propos, tout ce qu'il préparait fatalement lui-même dans le secret de ses desseins.

Les difficultés de toute sorte qui, pour un œil aussi exercé que celui d'Anthémius, durent se révéler dès son arrivée à Ravenne, concoururent à l'y retenir et à retarder son départ pour Rome; mais, contraint de céder aux appels réitérés du sénat et du peuple, à l'impatience de l'Italie, enfin à la nécessité de prendre un parti, il se mit en route avant que la peste eût cessé complétement de sévir. Rome l'accueillit comme un sauveur. Sa promotion au rang d'auguste eut lieu vers le commencement d'août, dans la plaine de Bontrote, à trois milles de la ville, au milieu d'un concours immense de peuple qui saluait de ses acclamations l'aurore du nouveau principat. L'empressement affectueux dont il se vit l'objet dissipa dans l'esprit d'Anthémius les inquiétudes du père en même temps que les préoccupations de l'empereur; il ne songea plus qu'à poursuivre sa fortune jusqu'au bout, et la cérémonie des noces succéda bientôt à celle de l'intronisation. Sidoine Apollinaire arriva comme les fêtes du mariage commençaient. « Me voici en plein, écrivait-il à son ami Héronius, dans les noces du patrice Ricimer, qui épouse la fille de notre prince toujours auguste, espérance donnée à la sécurité publique. Tu penses bien qu'au milieu de cette joie de chacun et de tout le monde, des ordres, des classes, des individus, ton Transalpin a préféré se cacher, et tandis qu'il trace pour toi ces lignes, il entend au loin l'écho des vers fescennins qui font retentir de leur chant les théâtres, les marchés, les prétoires, les places, les temples, les gymnases. Comme pour contraster avec tout ce fracas, les études se taisent, les affaires se reposent, les juges sont muets, les audiences des légations sont renvoyées indéfiniment; il n'y a plus de brigue d'aucune sorte, et les affaires sérieuses n'ont plus qu'à se promener parmi les bouffonneries des histrions. Déjà la vierge a été livrée par son père; l'époux a pris sa couronne, le consulaire sa robe palmée, les compagnes de l'épouse la cyclade d'usage (1); le sénateur se pavane sous sa toge, et le plébéien dépouille la vile casaque pour revêtir l'habit de fête. Néanmoins toute la pompe des noces n'a point fait explosion, car l'épousée doit encore passer de la maison du père dans celle du mari. Quand la fête sera terminée, je te tiendrai au cou-

(1) « Jam cyclade pronuba, jam toga senator honoratur. » Sidon. Apoll., *Epist.* I, 5 *ad fin.* — La cyclade était une robe arrondie par le bas et garnie d'un galon de pourpre : c'était le vêtement des matrones qui assistaient l'épousée le jour des noces.

rant de mes travaux, si toutefois la fin de la solennité doit clore aussi ces vacances très occupées de toute une ville. »

Le temps des affaires revint, et Sidoine fit ses visites. Il n'eut qu'à se montrer pour retrouver de chauds amis ou de riches patrons qui tinrent à honneur de le loger sous leur toit; il choisit entre toutes la maison d'un ancien préfet de la ville, nommé Paulus, homme aussi savant que respectable. C'était une bonne fortune pour Paulus d'avoir sous sa main le poète illustre dont il apercevait chaque jour la statue sur le forum de Trajan, et dont il enviait sans doute la facile abondance; c'était un égal bonheur pour le Gaulois de pouvoir s'entretenir avec son hôte de ses occupations favorites comme avec un juge compétent, car Paulus lui-même était poète, ou du moins s'efforçait de l'être. On était alors dans cette période d'extrême décadence où la littérature, après avoir passé de l'inspiration à l'art, est descendue de l'art au métier. Une nouvelle rhétorique se crée; la subtilité des pensées ne suffit plus; il faut la recherche du style, les oppositions de mots, les contournemens savamment agencés, les consonnances, les expressions techniques, l'obscurité enfin; la littérature n'est plus que le jargon de quelques adeptes. Sidoine Apollinaire était expert en ce genre, mais il trouva son maître dans Paulus. L'un fit payer, l'autre paya son hospitalité par un échange de jeux d'esprit, d'épigrammes, de vers et de prose sur tous les sujets. « Mon hôte, disait Sidoine dans une de ses lettres à son confident Héronius, est bien le premier homme du monde en tout genre de savoir et d'art. Bon Dieu, comme il sait glisser une énigme dans une proposition, une figure de rhétorique dans un lieu commun, une coupe savante dans un vers! Quel parfait mécanicien, et comme il fait œuvre de ses doigts (1)! » Cet habile homme était en même temps un fort bon homme, qui se prit de goût pour Sidoine, et s'attacha à rendre fructueux, pour l'Auvergne et pour lui, le séjour qu'il faisait dans la ville éternelle. L'empereur, plongé dans les préoccupations de son gouvernement, n'était plus abordable, et, suivant toute apparence, il avait oublié l'affaire des Arvernes et le député mandé par ses ordres à Ravenne. Paulus chercha une combinaison qui pût lui rappeler l'un et l'autre, et obtenir à Sidoine une audience impériale ardemment souhaitée par celui-ci. Il en parla à quelques familiers du palais d'Anthémius, qui étaient aussi ses amis, et il s'organisa autour du Gaulois une petite conspiration innocente, dans laquelle en définitive chacun devait trouver son compte, l'empereur comme le poète, et les protecteurs comme le protégé.

(1) « Bone Deus, quæ ille propositionibus ænigmata, sententiis schemata, versibus commata, digitis mechanemata facit! » Sidon. Apoll., *Epist.* I, 9.

Quoique Paulus fût bien en cour, il ne manquait pas d'hommes pour qui l'abord du palais était plus facile, et dont l'intervention, au point de vue des affaires, serait plus efficace près du conseil privé ou des bureaux de la chancellerie impériale. Après avoir passé en revue avec Sidoine tous les membres du sénat, Paulus arrêta son choix sur deux consulaires qui tenaient la tête de l'ordre illustre, et, suivant son expression, étaient, dans le rang des dignitaires civils, princes après le prince qui portait la pourpre. Il introduisit bientôt son ami près de ces deux personnages, qui mirent gracieusement au service des affaires d'Auvergne et du député de cette province leur immense crédit. Grâce à la familiarité qui s'établit entre eux, et dont Sidoine fit la confidence à son correspondant transalpin, nous pouvons nous représenter aujourd'hui deux types curieux d'hommes politiques, pris dans cette Rome qui va périr, qui se débattait si douloureusement sous l'étreinte d'un Barbare, mais où la vie sociale marchait toujours comme le mouvement d'une machine puissante montée pour des siècles par un bras vigoureux.

Ils se nommaient Gennadius Aviénus et Cécina Basilius. Le premier descendait de Valérius Corvinus, le second de Décius, ou du moins ils prétendaient en descendre, ce qu'on leur accordait assez volontiers, car les peuples ne voient pas sans regret disparaître des noms historiques dont la gloire se confond avec celle de la patrie. Ce qui était plus incontestable que la généalogie d'Aviénus, c'était l'honneur insigne que lui avait fait en 452 le sénat romain en l'envoyant, de compagnie avec le pape saint Léon, vers Attila, maître de la Haute-Italie, pour détourner le roi des Huns de son projet d'attaquer Rome. Basilius et lui, égaux en crédit, égaux en dignités, attiraient également tous les regards, et l'on ne parlait jamais de l'un sans penser aussitôt à l'autre. Tous deux étaient parvenus au consulat, la distinction suprême et le faîte des grandeurs. On notait cependant entre ces deux hommes, comparables pour la fortune, de grandes différences de caractère et de considération. Le bonheur avait été pour beaucoup dans la carrière d'Aviénus, le mérite dans celle de son rival, et l'on disait malignement que les dignités étaient accourues au-devant du premier avec un empressement plein de grâce, tandis que le second les avait enlevées de force et tardivement, mais toutes d'un seul coup. Une foule de cliens stationnait aux portes de leurs maisons suivant l'ancien usage, et les précédait, les flanquait, les suivait, dès qu'ils en avaient franchi le seuil; c'était comme une tribu, comme une armée qui leur faisait cortége à travers la ville. Cependant des sentimens bien divers agitaient l'un et l'autre camp; les cliens d'Aviénus n'avaient dans leur patron qu'une confiance timide, ceux de Basilius croyaient fermement en lui. En-

touré de fils, de gendres et de frères qu'il poussait de son mieux, Aviénus rendait au favoritisme ce qu'il en avait reçu; mais le soin réclamé par ses candidats domestiques ne lui laissait plus assez de temps ni de crédit pour s'occuper efficacement des autres. Il promettait beaucoup et tenait peu. Basilius, tout entier à ses protégés, guettait l'occasion de les servir et ne la manquait pas : aussi préférait-on la clientèle des Décius à celle des Corvinus. Tous deux d'ailleurs étaient facilement accessibles, affables et sans faste. Près d'Aviénus, on obtenait sans trop de peine une familiarité protectrice; près de Basilius, une protection réelle. Sidoine, après avoir étudié les deux caractères et pesé la double situation, fit son choix en homme sensé : il rendit au descendant de Valérius Corvinus les hommages d'un homme du monde et porta ses affaires chez Basilius.

Un jour que ce sénateur et lui parcouraient les pièces jointes à la requête des Arvernes, et dissertaient sur les chances favorables ou contraires d'une affaire qui présentait beaucoup de difficultés, Basilius s'interrompit tout à coup : « Voici, dit-il, les calendes de janvier qui approchent, et notre prince va prendre son consulat d'avénement. Allons, mon cher Sollius, à l'ouvrage! Si intéressant que soit tout ce fatras dont vous vous êtes chargé, il faut le quitter pour quelques instans; il faut réveiller la vieille muse en faveur du nouveau consul, je l'exige de vous, mon ami. Malgré le peu de temps qui vous reste encore pour vous préparer, prenez en main votre lyre et rendez-nous des sons, ne fussent-ils que tumultuaires. Je vous promets pour cela bon accueil près du prince, bonnes dispositions chez les autres, et je me charge du succès. Croyez-en mon expérience, cher Sollius, ce petit jeu peut devenir au fond très sérieux (1). » Basilius, en protecteur avisé, faisait sa cour à l'empereur en même temps qu'il servait son client : il procurait aux débuts du nouveau règne un éclat littéraire qui n'avait pas manqué à ceux d'Avitus et de Majorien; il fournissait enfin à Anthémius l'occasion ou le prétexte de verser sur un enfant de la Gaule quelque faveur extraordinaire qui glorifierait en même temps ce pays, et, pensait-il, la requête des Arvernes ne s'en trouverait pas plus mal. Sidoine comprit tout cela d'un mot et se mit au travail. Son hôte applaudit à une résolution qu'il avait sans doute préparée; sans doute aussi il aida le poète de sa critique et de ses conseils, et les salles de la maison de Paulus retentirent nuit et jour de la cadence des hexamètres et du fracas des coupes à effet.

(1) « Si quid experto credis, multa tibi seria hoc ludo promovebuntur. » Sidon. Apoll., *Epist.*, I, 9.

III.

Le consulat gardait encore, au milieu de la décrépitude de Rome, quelque chose de ses splendeurs originelles. C'était toujours la suprême magistrature devant laquelle s'inclinait jusqu'à la puissance des césars, car les empereurs populaires se faisaient gloire de suivre à pied la litière des nouveaux consuls lors de leur entrée en charge : Julien et Théodose avaient donné cet exemple. Malheureusement les honneurs du consulat ne duraient qu'un jour; le lendemain, tout rentrait dans l'ordre que des nécessités successives et fatales avaient imposé au monde romain. Ainsi réduite à la valeur d'un pur cérémonial et d'un hommage offert au passé, l'entrée en charge des magistrats consulaires mettait encore en émoi tous les habitans de Rome. Au matin des calendes de janvier, dès que le crépuscule commençait à paraître, grands ou petits sortaient de leurs maisons pour aller saluer dans la sienne l'heureux personnage qui devait attacher son nom à la nouvelle année. Les sénateurs s'y rendaient en corps, vêtus de la toge et précédés de licteurs qui écartaient avec leurs faisceaux la foule, déjà nombreuse dans les rues et sur les places; les soldats partaient de leurs casernes en longues files, sans armes ni insignes militaires, mais costumés de larges robes blanches, dont le bord, relevé et rejeté sur l'épaule gauche, s'attachait par derrière à une ceinture; les hommes qualifiés étalaient les marques de leur rang, la plèbe ses plus belles parures. Une litière de six ou huit porteurs à casaques bariolées stationnait près de la demeure du consul, pour le conduire aux diverses stations qu'il devait parcourir avec son cortége. La première était le Capitole, où s'accomplissait la cérémonie de l'inauguration; de là il passait à la curie, où le sénat siégeait quelques instans sous sa présidence, puis au grand Forum, où il haranguait le peuple du haut des rostres. Au forum de Trajan, il procédait à quelques affranchissemens d'esclaves par la formule du soufflet, et la journée se terminait soit au théâtre, soit au cirque, où le consul payait sa bienvenue par des représentations somptueuses qui souvent dérangeaient sa fortune. Tel était le cérémonial usité encore au ve siècle. Quand le prince daignait être consul, l'entrée en charge tirait un éclat tout particulier des panégyriques en vers et en prose qui s'y prononçaient, de l'affluence du cortége, de la magnificence du palais où l'on venait saluer le nouveau magistrat, enfin du site même où s'élevait ce palais.

La demeure des césars, bâtie par Auguste et agrandie par ses successeurs, occupait, comme on sait, le sommet du mont Palatin, et

de ses portiques de marbre la vue pouvait embrasser toute la ville de Rome. En face et à l'orient, l'œil rencontrait d'abord la roche Tarpéienne et le Capitole; au-dessous, dans la dépression de la vallée, les quatre forums de Trajan, d'Auguste, de César et de la république, celui-ci reconnaissable aux proues de navires qui garnissaient sa tribune; à droite, l'amphithéâtre de Titus, dressant au-dessus des îlots de maisons sa masse imposante; à gauche, le Grand-Cirque, l'aqueduc et les naumachies de Néron; de tous côtés, des théâtres, des temples, des jardins, des thermes, vastes comme des provinces (1), et dans le lointain la ligne de murailles crénelées qui dessinait le cours du Tibre. Les poètes chantèrent fréquemment ce magnifique spectacle comme une des pompes réservées au consulat des césars. « Que cet aspect a de majesté! s'écriait Claudien, célébrant en 404 le sixième consulat d'Honorius. Cette foule de temples rangés en cercle autour du palais ne semblent-ils pas autant de postes avancés qui protégent la demeure du prince?... Contemplez là-bas l'or ciselé des portes du Capitole et sous les autels de Jupiter Tonnant les géans suspendus à la roche Tarpéienne. Aux faîtes superbes de ces temples qui usurpent les plaines de l'air, un peuple de statues semble s'agiter dans les nuages. Que de colonnes rostrales tapissées de l'airain des vaisseaux! que d'arcs de triomphe chargés des dépouilles des nations! Quels travaux audacieux la main de l'homme a jetés sur ces montagnes, comme pour dominer la nature! Partout le reflet de l'or éblouit les regards, et son scintillement continuel fatigue nos paupières tremblantes. »

Bien des choses s'étaient passées depuis le jour où Claudien récitait ces vers, et il eût à peine reconnu cette Rome qu'il peignait si resplendissante. La reine du monde avait été saccagée deux fois; ses richesses étaient dispersées; l'or ne brillait plus sur ses monumens, dépouillés par les Barbares; le Capitole même avait perdu la moitié de son toit de bronze doré, enlevée par Genséric et conduite triomphalement à Carthage. Ce peuple de statues descendu de ses bases gisait mutilé dans tous les recoins de Rome; une partie reposait au fond des mers de Lybie, car le roi vandale, à son départ, en avait chargé un vaisseau que la tempête engloutit en chemin. On ne voyait plus au loin que débris de maisons, toits effondrés, amphithéâtres percés de brèches, colonnes noircies par la fumée; partout s'apercevait la trace des incendies allumés par les Goths, réveillés par les Vandales. Le palais impérial lui-même présentait sur ses marbres plus d'un signe de dévastation. Les églises seules avaient été respectées, et la croix brillait sans insulte. Au couchant du mont Palatin, sur le pla-

(1) « In modum provinciarum. » Ammian. Marcellin, l. XVI.

teau du Cœlius, la basilique de Latran s'élevait intacte au-dessus de ces ruines, comme le Capitole d'une Rome nouvelle contre laquelle les Barbares ne prévaudraient point. Ces marques de l'abaissement de la patrie contristèrent sans doute plus d'un cœur romain, lorsqu'au matin du 1er janvier 468 le sénat et le peuple se pressaient sous le péristyle du palais pour saluer Anthémius consul. Un autre spectacle non moins douloureux les attendait au dedans, — Ricimer partageant avec Anthémius les hommages de Rome.

Ce fut dans une des salles du palais, en présence de l'empereur, du sénat et des plus illustres citoyens, que Sidoine Apollinaire, introduit par ses patrons, prononça le panégyrique qu'il avait composé. On sait que ce genre d'ouvrage, lorsqu'il était en vers, consistait à encadrer dans une allégorie mythologique, autour de l'éloge du héros, des descriptions de lieux, de peuples, de batailles, des tableaux de mœurs, des digressions historiques ou philosophiques, en un mot tous les hors-d'œuvre élégans dont un talent facile et harmonieux pouvait couvrir la nudité du sujet. La poésie latine nous a laissé à cet égard, dans les panégyriques de Claudien, des modèles parfaits, que l'on admirait et imitait au ve siècle. Sans doute, au point de vue du goût, une saine critique littéraire condamne ce genre de composition, vide et guindé, qui n'échappe à la froideur que par une inspiration factice ou à la platitude que par l'emphase, et qu'un grand talent fait seul tolérer; mais l'histoire n'a pas le droit de se montrer si sévère. Une grande partie de ce que nous savons sur les mœurs du ve siècle nous a été fournie par les panégyriques. C'est là surtout que nous pouvons étudier le côté barbare de l'histoire romaine, si l'on me permet une si bizarre alliance de mots. En effet, le panégyriste, obligé de parler du temps présent à ses contemporains, est véridique même quand il travaille à ne pas l'être, et ses réticences sont quelquefois une révélation. A ce titre, Claudien est un historien précieux pour l'étude de son temps. Je dirai la même chose de Sidoine Apollinaire, inférieur en talent à Claudien, mais mêlé plus que lui aux affaires publiques, et par là plus digne encore d'être écouté. Or, des trois panégyriques composés par le poète lyonnais, aucun ne présente plus d'intérêt historique que celui d'Anthémius; aucun ne fut prononcé dans des circonstances générales plus importantes pour le monde romain. Envisagé de cette façon, le panégyrique d'Anthémius n'est peut-être pas le trait le moins saillant du tableau que j'essaie de retracer ici.

Pour bien comprendre ce poème, il faut se mettre au point de vue de l'auditoire auquel il était destiné. Ce que cette foule venait fêter dans la personne d'Anthémius, c'était le retour à l'unité du monde romain, représenté en Occident par l'*empereur grec*, et dont le ma-

riage de Ricimer semblait le gage. Cette pensée était au fond de toutes les espérances, au fond de toutes les joies; on la retrouve aussi dans le panégyrique, et non-seulement elle en forme pour ainsi dire l'inspiration dominante, mais elle s'y produit sous un aspect très curieux historiquement, sur lequel j'appellerai un moment l'attention.

Rome n'avait jamais aimé Constantinople, en qui elle s'obstinait à voir une rivale plutôt qu'une fille. Les peuples dépendans de ces deux métropoles transformèrent ces rivalités de villes en rivalités d'empires, et le fier sénat du Capitole n'épargna longtemps ni sa colère ni son dédain au sénat grec, qui l'avait dépouillé d'une moitié de ses conquêtes. La jalousie se tourna en humiliation amère pour l'Occident, lorsque celui-ci, entamé sur toutes ses frontières, se vit décliner rapidement, tandis que son rival, favorisé par une situation meilleure et mieux gouverné peut-être, restait paisible et florissant. Rome put même se plaindre que dans plus d'une circonstance Constantinople s'était garantie des invasions qui la menaçaient en les détournant sur l'Italie. Cette secrète désaffection des peuples avait permis à Ricimer d'opérer entre les deux gouvernemens une séparation effective, sans que Rome s'en préoccupât beaucoup. Cependant les malheurs qui suivirent cette rupture de l'unité, l'insolente tyrannie des Suèves, l'empoisonnement de Sévère après le meurtre de Majorien, l'impossibilité de trouver un empereur aux conditions qu'y mettait le dictateur, ramenèrent l'Italie au sentiment de sa vraie situation. Rome tourna ses regards autour d'elle, et son isolement l'épouvanta. Ce fut alors que le sénat fit près de l'empereur d'Orient cette démarche qui lui valut Anthémius, démarche grave, insolite, douloureuse pour l'orgueil des Occidentaux, car elle contenait l'aveu de leur faiblesse, elle proclamait l'impuissance de Rome à se gouverner elle-même. Enfin, la fausse honte surmontée, on n'avait eu qu'à se féliciter de ce qu'on avait fait : la fille s'était montrée secourable à sa mère; elle lui donnait un empereur, une armée; elle s'alliait avec elle pour la destruction de Genséric; elle voulait enfin conquérir jusqu'à Ricimer lui-même à la concorde en l'attachant par un lien d'affection au raffermissement du monde romain. Voilà ce qui ressortait des derniers événemens, ce que tout le monde sentait et disait, et ce que nous retrouvons sous des formes tantôt allégoriques, tantôt parfaitement nettes, dans les vers de Sidoine Apollinaire.

L'intention se révèle dès le début par cette apostrophe à Constantinople :

« Salut, s'écrie le poète, salut appui des sceptres, reine de l'Orient, Rome de ton univers! Tu n'es plus seulement pour le Romain des contrées de l'aurore le siége vénéré de son gouvernement; ton prix est bien plus grand aujour-

d'hui : en nous donnant pour prince un de tes fils, tu t'es rendue chère à tout le peuple de Quirinus, tu es vraiment la mère de l'empire. La terre qui te porte soutient aussi le Rhodope et l'Hémus, terre de Thrace fertile en héros! Là le froid endurcit les hommes. C'est un berceau de neige qui reçoit l'enfant à sa naissance; c'est la glace qui raffermit ses membres délicats. A peine connaît-il la mamelle de sa mère; la veine d'un coursier le nourrit; il y suce au lieu de lait un sang fortifiant, et avec ce sang la passion de la guerre... Ainsi croissent les enfans de Mars!

« Mais toi qu'environnent, comme une double ceinture, les mers de l'Europe et de l'Asie, tu participes à l'un et à l'autre climat, et le souffle glacé des aquilons de Thrace s'adoucit sur ta plage aux tièdes haleines que t'envoie Chalcédoine. Cependant Suse tremble à ton nom, et le Perse, fils d'Achémenès, prosterné et suppliant, abaisse devant toi le croissant de sa tiare. L'Indien, à la chevelure humide de parfums, travaille pour t'embellir; il désarme à ton profit la gueule de ses nourrissons farouches pour en tirer l'ivoire recourbé, et l'éléphant déshonoré va porter ses défenses en tribut aux rives du Bosphore. En vain ton peuple se déploie dans une vaste enceinte de murailles, il y est encore trop à l'étroit, et il a fallu qu'un môle immense lui ouvrît une voie sur la mer : les flots repoussés au loin mugissent contre une terre qu'ils ne connaissaient pas..... Thétis d'un côté t'ouvre des ports et te sert de défense, de l'autre une contrée fertile t'entoure de ses moissons. Ville heureuse, qui es entrée en partage des triomphes de Rome! Nous ne nous en plaignons plus. Que l'empire reste ainsi divisé : les plateaux de la balance se font équilibre; tu les as rendus égaux en prenant nos poids!... »

Anthémius, né à Constantinople, y avait passé son enfance : le poète part de là pour nous décrire avec détail l'éducation d'un noble romain d'Orient au ve siècle. Ce morceau est très intéressant au point de vue de l'histoire; il nous donne l'énumération des auteurs qu'Anthémius avait étudiés, ou plutôt était censé avoir étudiés, pour devenir, comme il était, un parfait Romain de Byzance. Nous y voyons qu'un jeune Byzantin de haute classe était tenu de savoir le latin tout aussi bien que le grec, et que malgré sa propension naturelle à étudier les lettres grecques, qui lui fournissaient d'ailleurs les grands modèles de l'art, son éducation politique le portait de préférence vers la littérature latine, l'histoire de Rome étant devenue celle du monde entier. Ainsi les historiens que Sidoine suppose avoir été placés dans les mains d'Anthémius enfant ne sont ni Hérodote, ni Thucydide, ni Xénophon, mais Salluste, Tite-Live et Tacite : « Tacite, qu'on ne peut nommer sans éloge, » ajoute le poète. L'orateur par excellence pour cet élève qui parlait grec, ce n'est pas Démosthènes, mais Cicéron; le poète, c'est Virgile, chantre de César et d'Énée, et Sidoine lui associe Plaute, en qui circule la vieille sève latine; ses critiques sont Quintilien et Varron. La littérature grecque est réservée pour l'étude de la philosophie, qu'elle embrasse d'ail-

leurs tout entière; les chefs d'école sont mentionnés par le poète l'un après l'autre, et cette revue lui inspire parfois des traits d'une mâle vigueur : « L'âme de Socrate, dit-il, revit dans le *Phédon*, on l'y voit méprisant des fers auxquels elle va échapper. La mort elle-même tremble devant le glorieux coupable, et le bourreau qui lui tend le poison pâlit en contemplant sa sérénité. »

Au sortir des écoles, Anthémius fait ses premières armes sous la direction de son père, puis il épouse la fille de l'empereur Marcien; alors les grands commandemens lui arrivent, et avec eux les occasions de se signaler. Il combat les Goths près du Danube, les Huns dans un vallon de la Thrace, où les bandes d'Hormidac sont détruites. Cette guerre procure au panégyriste une occasion de nous peindre les Huns, et il en use sans discrétion; mais je passe rapidement sur tout cela pour arriver aux affaires d'Occident, la partie délicate de l'ouvrage, celle qui répondait aux préoccupations de l'assemblée, et qu'attendaient sans doute avec impatience et l'empereur et le sénat, et Ricimer lui-même.

Avant d'aborder ce sujet difficile, le poète se recueille; il sent le besoin d'invoquer Apollon et les Muses. Plus les événemens de ce monde sont graves, plus leurs causes sont voilées; plus nous devons nous adresser aux immortels pour en connaître le secret : « Apollon, s'écrie-t-il, assiste-moi, monte ta lyre!... Et vous, vierges de Castalie, apprenez-moi quelle divinité nous a envoyé Anthémius, et par quelle mystérieuse influence l'union refleurit entre deux empires que la discorde avait séparés!... » Disons d'abord que ces formules de mystagogue païen se reproduisent plusieurs fois dans le poème de Sidoine, entièrement composé sur un plan mythologique, et où il serait impossible de distinguer la main d'un chrétien. Pourtant ce chrétien était sincère, il croyait avoir été guéri de la fièvre quatre mois auparavant par une fervente prière au tombeau des apôtres, et le temps n'était pas éloigné où il devait porter lui-même avec gloire et sainteté le pallium des évêques. Ajoutons que cet emploi des formules païennes, considérées comme lieu commun poétique, pouvait bien n'être pas aussi innocent alors qu'il l'est de nos jours, qu'au ve siècle il répondait à des croyances encore vivaces non-seulement dans le peuple, mais dans les hautes classes de la société, et que beaucoup de membres du sénat de Rome étaient ouvertement ou secrètement polythéistes. La poésie officielle, en dépit du changement de religion, restait païenne, et faisait résonner aux oreilles des empereurs chrétiens, dans les cérémonies de l'état, des paroles que partout ailleurs les lois eussent punies comme des blasphèmes. Elle faisait profession publique d'un culte dont les temples étaient interdits. Le polythéisme, condamné par les lois et de plus en plus chassé

des mœurs, conservait un dernier sanctuaire dans les formules de l'école.

Après avoir ainsi recouru aux vieux oracles, éclairé par eux, le poète commence. Sévère, dit-il, cédant aux lois de la nature (n'oublions pas qu'il parlait devant Ricimer), venait d'augmenter le nombre des dieux. A cette nouvelle, l'Italie alarmée quitte les sommets de l'Apennin, où elle réside, et se dirige vers les grottes verdoyantes au fond desquelles le Tibre, couronné de mousse et de roseaux, épanche ses premières ondes. L'Italie que nous dépeint Sidoine n'est plus cette mère jeune et puissante du cygne de Mantoue : *Magna parens frugum... magna virûm!* Les années et les douleurs l'ont affaiblie : elle marche à pas lents, sans casque et sans cuirasse, le bras appuyé sur un orme couronné de pampres, son bâton de vieillesse; mais jusque dans sa décrépitude l'Italie est toujours féconde. L'abondance la suit; partout où elle pose le pied, la terre se couvre de fruits et de fleurs, le vin coule par ruisseaux. A son aspect, le Tibre étonné laisse tomber sa rame et son urne; il veut parler, mais elle le prévient et lui adresse ces mots :

« Je viens réclamer ton assistance, lui dit-elle. Que mes intérêts soient les tiens! Le chef qui nous gouvernait n'est plus : hâte-toi, va trouver Rome, engage-la par tes prières, par tes pleurs, s'il le faut, à suivre désormais de meilleurs conseils. Dis-lui qu'elle se défasse enfin de cet orgueil fastueux qui nous perd, qu'elle daigne se faire aimer davantage. Apprends-lui quels secours elle doit implorer, dans quelle partie de l'univers elle doit chercher un chef. Tous ceux qu'elle a pris dans mon hémisphère ont vu la fortune de l'empire crouler sous eux! Qu'elle s'adresse aujourd'hui à l'Orient!

« Combien d'ennemis m'assiégent de toutes parts! D'un côté, le Vandale me presse et revient chaque année nous rendre les maux que nous fîmes jadis à Carthage. Par un bizarre renversement des choses, le Caucase, transplanté sous le ciel de Lybie, sert aujourd'hui d'instrument aux fureurs de cette ville jalouse. Sans doute Ricimer est là, mais il est seul... L'invincible Ricimer, chargé de toutes nos destinées, repousse lui seul et avec des troupes qui sont à lui les pirates errans dans nos campagnes; mais à peine les a-t-il chassés, qu'ils reviennent : maîtres d'éviter le combat, ils le rendent éternel, et, fugitifs, ils semblent poursuivre leur vainqueur. Comment souffrir un ennemi qui nous refuse à la fois la paix et la guerre? Car, ne nous abusons point, il ne traitera jamais avec Ricimer, qu'il abhorre, et si tu veux connaître les raisons de sa haine, écoute-moi.

« L'orgueilleux Genséric fait sonner bien haut le nom d'un père incertain : la seule chose certaine, c'est qu'il est né d'une femme esclave; or, pour se trouver le fils d'un roi, il faut qu'il proclame l'adultère de sa mère. De là vient sa noire jalousie contre Ricimer : il lui envie sa naissance, parce que deux royaumes l'appellent à régner, les Suèves du côté de son père, les Goths du côté de sa mère. Il se souvient aussi que dans les veines du guerrier qui me défend coule le sang de Vallia, ce roi fameux, terreur des Van-

dales et de leurs frères les Alains, celui qui leur infligea un si rude châtiment dans les champs de Tartesse, et couvrit de leurs cadavres les roches de Calpé. Mais, sans remonter aux anciennes déroutes, le pirate aurait-il oublié son désastre récent près d'Agrigente, quand Ricimer lui prouva qu'il était vraiment le petit-fils de ce roi goth qui ne vit jamais que le dos des Vandales? La victoire de Ricimer égale à nos yeux celle de Marcellus, à qui nous dûmes la Sicile...

« Oui, la crainte de Ricimer arrête tous ces Barbares, prêts à faire irruption sur nos frontières. Si l'Ostrogoth se contient encore en Pannonie, c'est qu'il le craint; si le Frank au courage farouche reste enchaîné au bord du Rhin, c'est qu'il le craint. Et quand l'ennemi perpétuel, le Vandale, et son compagnon l'Alain sont venus me piller, me déchirer jusque dans les entrailles, qui m'a vengée? C'est lui. Pourtant Ricimer n'est qu'un homme; seul, il peut retarder mes malheurs, il ne saurait les conjurer. Il nous faut un prince armé, qui ne commande pas la guerre, mais qui la fasse, qui marche lui-même devant ses étendards, et qui, nous rendant nos anciens droits, nous donne les flottes que nous n'avons plus depuis longtemps, et fasse régner notre pavillon où l'on ne connaît plus que celui des Barbares. »

Ce discours, placé dans la bouche de la déesse, contient un tableau exact de la situation de l'Occident. Le poète met à nu ce qu'il y a de plus sensible, de plus irritable dans la politique de ce temps, et il ne craint pas d'y toucher; chacune de ses paroles est un trait qui porte. Il proclame au nom de l'Italie ce qu'elle attend du nouveau prince; il lui enseigne son devoir, et ce devoir, c'est de régner en maître, de ne voir près de lui que des sujets, de restituer à l'empire ses armées qui ont cessé de lui appartenir, de ne point laisser à des mains étrangères le soin de porter l'aigle romaine devant l'ennemi. Adressés à l'empereur en présence de Ricimer, de tels conseils ne manquaient point de courage, quelles que fussent d'ailleurs les flatteries dont le poète savait les envelopper pour adoucir le dictateur. Que demandaient-ils en effet, sinon la fin de la dictature? Ce morceau nous signale encore un des dangers de cette immixtion de rois barbares aux affaires de l'empire, qu'ils prenaient insolemment pour champ clos dans leurs querelles. Enfin Rome y reçoit, pour sa dureté et son orgueil, des leçons d'une juste sévérité. « Consulte les temps, lui dit le poète, laisse là ton faste hors de saison; retiens les lambeaux de ton empire qui s'en va; retiens les deux moitiés du monde romain qui se séparent; sache te faire aimer! » C'était le cri de tout l'Occident.

Le dieu du Tibre va donc trouver le génie de la ville éternelle; la déesse Rome, *dea Roma,* reposait au milieu de ses vieux symboles, Mars, les jumeaux Romulus et Rémus, la louve Ilia; elle entend de la bouche du fleuve, son vassal, les conseils que lui adresse l'Italie. Son cœur s'émeut; couvrant d'un casque sa tête chargée de tours et

revêtant sa cuirasse, elle s'élance dans l'air qui la transporte aux rivages de l'Océan-Indien. Là, dans un palais de cristal et d'or, au milieu des fleurs et des parfums, siége, sur un trône de pourpre, la lampe du jour à la main, l'Aurore, génie de l'empire d'Orient. A l'aspect de Rome, l'épouse de Tithon s'effraie; mais Rome la rassure par des paroles mêlées de douceur et de reproche, car la démarche semble douloureuse au cœur de la déesse.

« Ne crains rien, lui dit-elle, ce n'est pas la guerre qui m'amène ici; je ne viens ni emprisonner l'Araxe sous mes ponts, ni faire boire aux soldats italiens les eaux du Gange. Artaxarte avec ses campagnes peuplées de tigres, le royaume de Porus, l'Hydaspe et Bactres, et les remparts de Sémiramis ne trembleront point au bruit de mes clairons; je n'ambitionne point le palais des Arsacides, et ne veux point donner le mot d'ordre aux portes de Ctésiphon. Cet hémisphère ne m'appartient plus, je te l'ai cédé; mais aussi n'ai-je pas mérité par là que tu protéges ma vieillesse?

« Le pays que bornent le Tigre et l'Euphrate est aujourd'hui ton patrimoine : il fut jadis le mien, je l'avais payé du sang de Crassus. Tu possèdes l'Arménie et le Pont : demande à Sylla ce qu'ils m'ont coûté. Te parlerai-je de la mer Égée, de ses îles et de ses rivages? Tu règnes sur la Crète, que Métellus m'a conquise; sur la Cilicie, que me soumit le grand Pompée; sur les Isaures et les Syriens, domptés par Servilius avec l'épée de mes légions. Crédule que j'étais, j'ai transporté à ton profit le testament d'Attale! Je t'ai abandonné l'antique Étolie et l'Épire, et les campagnes arrosées par l'Achéloüs; tu dictes des lois à l'Illyrie et à la Macédoine, et les descendans de Paul-Émile vivent encore dans mes murs! L'Égypte t'ouvre ses greniers comme si tu avais gagné la victoire d'Actium; la Judée t'obéit comme si Vespasien et Titus avaient été tes généraux. Et puisque tu domines la terre des Doriens, et l'Achaïe, et l'isthme heureux qui sépare les deux mers de la Grèce, raconte-moi, je te prie, quel Mummius byzantin t'a donné Corinthe! Tu es riche, et tu vois affluer dans tes ports les marchandises de l'île de Chypre, conquête des Catons : je suis pauvre, et n'ai gardé des Catons que leur gloire.

« Mais laissons de côté le passé et ses regrets : si tu veux assoupir nos vieilles querelles, accorde-moi Anthémius. Qu'il règne sur mon univers, comme Léon sur le tien! Que le divin Marcien, dont l'astre brille aujourd'hui dans les cieux, contemple sa fille Euphémie revêtue de la pourpre qu'ont portée ses ancêtres! Fais plus, et qu'une alliance privée raffermisse l'alliance publique! Que Ricimer devienne le gendre de mon empereur! Leur noblesse est pareille, et si la vierge de Byzance est de sang royal, le défenseur de l'Italie l'est aussi. Consens à cet hyménée, l'Afrique recouvrée sera la dot..... »

Alors l'épouse de Tithon fait entendre ces courtes paroles : « O ma mère, le sacrifice que tu me demandes est grand! Mais prends, emmène avec toi ce chef dont l'assistance m'était si chère; seulement montre-toi plus douce envers moi, et tenons mieux les rênes du

gouvernement en ne les séparant plus ! » C'était la moralité du poème et celle de la situation.

Les deux déesses se donnent la main; Anthémius devient empereur d'Occident, Ricimer épouse sa fille, et de grands préparatifs d'armes vont effrayer Genséric dans Carthage. « O prince, ajoute le poète en terminant, je renvoie à une prochaine époque la suite de mes chants. Quand tu seras consul pour la troisième fois et que ton gendre le sera pour la seconde, mon audace croissant avec vos succès, je dirai en quel nombre sont tes vaisseaux et tes soldats, et tout ce que tu auras accompli de grandes choses, et en combien peu de temps. » Vœux superflus ! ce chant devait être le dernier du poète, et le sort ne réservait point à son héros un troisième consulat.

C'est ainsi que le député de la cité gauloise des Arvernes se trouva mêlé par hasard à une des dernières catastrophes de l'empire d'Occident. Les conseils, les encouragemens, les leçons qu'il adressait aux Romains sous une enveloppe mythologique, furent accueillis avec faveur. On applaudit aux beaux vers dont le poème brille par intervalle; on applaudit peut-être davantage aux mauvais, qui chatouillaient le faux goût du siècle. Le succès dut être bien grand près de l'empereur et près du sénat, puisque le jour même Anthémius consul signait un rescrit qui nommait Sidoine Apollinaire préfet de Rome.

IV.

Sa préfecture ne présenta rien de remarquable qu'un incident de nature grave, à la vérité, et qui compromit un instant sa responsabilité de magistrat. Les arrivages de blé ayant manqué à raison des hostilités ouvertes entre les flottes romaine et vandale, la gêne des subsistances se fit sentir dans la ville; déjà la multitude s'agitait, et la peur gagna Sidoine : « Je tremble que la faim du peuple romain n'éclate par quelque tonnerre sous les voûtes de l'amphithéâtre, écrivait-il à un de ses amis, et que la disette publique ne soit attribuée au malheur de mon administration. » On voit qu'il s'agissait là de sa gloire et peut-être de sa vie : les élémens vinrent à son secours. Cinq transports sortis de Brindes avec un chargement de blé et de miel, ayant franchi sans obstacle le détroit de Sicile, furent amenés par les vents du côté d'Ostie. Sidoine, averti à temps, dépêcha un homme de confiance pour mettre la main sur ces bâtimens et leur faire remonter le cours du Tibre : l'apparition des navires calma l'effervescence populaire. L'alimentation de Rome était devenue le soin principal et presque unique des préfets de la ville dans

ces derniers temps, et ce soin ne leur permettait pas toujours de dormir en paix. Symmaque nous raconte que, durant sa préfecture, il faisait le guet du haut des collines du Tibre, pour apercevoir le premier les bienheureux navires qui devaient tirer ses administrés d'une disette, et lui d'une mortelle inquiétude. Si les difficultés étaient déjà grandes du temps de Symmaque, elles le devinrent bien davantage lorsque Genséric eut enlevé au peuple romain le premier de ses greniers, Carthage, et que ses flottes purent bloquer le second, Alexandrie.

Quant à l'affaire pour laquelle Sidoine était venu en Italie, et dont il ne parle plus dans ses lettres, on peut croire qu'elle se termina comme il l'avait souhaité. Le crédit d'un préfet de Rome valait bien à cet égard le patronage de Gennadius ou la science de Cécina. Généreux et expansif comme un poète, Sidoine s'empressa de mettre sa nouvelle fortune au service de ses compatriotes transalpins, et non-seulement il secondait leur ambition quand ils en montraient, mais il les aiguillonnait, il les poussait à briguer des charges publiques, persuadé que la patrie gauloise trouverait son compte dans l'activité et dans le succès de ses enfans. Il pensait aussi, non sans raison, qu'une des plaies de ce siècle, c'était le découragement ou la nonchalance des gens de bien, qui laissait le champ libre aux intrigues des aventuriers politiques.

Sidoine avait en Gaule un ami de jeunesse nommé Eutropius, qui, dégoûté du spectacle du monde, était allé s'enterrer dans un coin de sa province, où il partageait son temps entre la culture de ses domaines (il était du reste fort riche) et l'étude du philosophe Plotin. Pendant une partie du jour, Eutropius menait la vie d'un vrai paysan, labourant, semant, fauchant de ses mains, et pendant l'autre celle d'un sophiste, ce qui ne l'empêchait pas d'étaler dans sa demeure rustique une galerie d'images représentant ses aïeux, tous gens titrés et honorés à leur époque des plus hautes dignités de l'empire. Sidoine blâmait cette vie, qu'il traitait de lâche; il écrivit de Rome à Eutropius pour le gourmander, le tirer de sa torpeur et l'appeler vers lui. Oubliant le goût des vieux Romains pour la charrue, il demande à son ami s'il croit honorer cette galerie d'images, toutes vêtues de la toge des sénateurs, en se faisant le compagnon de ses bouviers, ou bien si ces hommes sévères, dont l'activité avait servi l'état aux dépens de leur repos, n'auraient pas flétri son oisiveté philosophique, ou plutôt sa paresse et son abandon de la patrie. « Allons! ajoute-t-il, secoue-moi ce sommeil déshonorant pour ton nom; viens t'enrôler à mes côtés dans la milice palatine, et joins-moi une préfecture à la philosophie! C'est un dicton de nos provinces qu'une bonne année dépend encore plus d'un bon magistrat que

d'une bonne récolte : voilà pourquoi je te désire. N'as-tu pas honte de n'avoir aperçu qu'une fois dans ta jeunesse Rome, le domicile des lois, le gymnase des lettres, le centre des dignités, la tête du monde, la patrie de la liberté, — Rome, notre ville à tous, et la seule dans l'univers qui ne tienne pour étrangers que les Barbares et les esclaves? » Les aiguillons du poète tirèrent le philosophe de sa solitude : il vint à Rome, oublia Plotin, s'enrôla, comme disait son ami, dans la milice palatine, devint fonctionnaire, et donna un bon et sage préfet au prétoire des Gaules. Quant à Sidoine, sorti de charge à l'expiration de l'année 468, il reçut d'Anthémius le titre de patrice, titre simplement honorifique dans ce cas, mais qui était pour un Romain de ce temps le couronnement de toutes les dignités.

Cette même année 468 vit naître en Gaule une affaire très-grave, étrangère à Sidoine, mais à laquelle il vint se mêler fort inconsidérément. Cette grande préfecture avait à sa tête en ce moment un Gaulois nommé Arvandus, qui l'avait administrée déjà une première fois pendant quatre années (1) avec une sorte de popularité, et que Ricimer avait replacé sur son siége lors du dernier interrègne, soit pour être agréable à la province, soit pour se délivrer de toute inquiétude à cet égard, pensant avoir fait choix d'un homme habile et expérimenté. Une telle faveur mit le comble à la présomption, déjà fort grande, d'Arvandus; il se crut un de ces personnages avec lesquels les gouvernemens sont obligés de compter dans les temps difficiles, et il afficha très haut son importance. C'était un homme d'une légèreté incroyable, facile dans ses relations, mais sans sûreté, prodigue de paroles qu'il se souciait peu de tenir et d'un argent qui ne lui appartenait pas, du reste infatué de lui-même et traitant avec un hautain mépris les conseillers et les conseils. Déjà criblé de dettes pendant sa première préfecture, il s'abîma tout à fait dans celle-ci, ne s'épargnant aucune folle dépense. Bientôt une armée de créanciers fondit sur lui, le harcelant sans relâche et mettant pour ainsi dire le prétoire des Gaules en état de blocus. Le préfet chercha d'abord à les apaiser au moyen de quelques détournemens de deniers; puis, les dépenses continuant, les exactions se multiplièrent et s'étendirent à tout. Arvandus comptait sur la préoccupation actuelle des esprits et sur les catastrophes à venir pour dérober aux yeux ses méfaits, ou leur assurer l'impunité. Le scandale de ses dilapidations devint bientôt si criant, qu'au défaut de l'autorité centrale les notables de la province commencèrent à se consulter pour dresser contre Arvandus une accusation de péculat. Sur ces entrefaites, le gouvernement ro-

(1) Au moment de son procès, Arvandus avait été préfet cinq ans en cumulant ses deux préfectures. « Privilegiis geminæ præfecturæ quam per quinquennium repetitis fascibus rexerat, exauguratus. » Sid. Apoll. *Epist.* I. 7.

main se constitue, Anthémius arrive d'Orient, et le préfet des Gaules se voit menacé d'un jugement criminel, ou tout au moins d'une disgrâce.

Dans cette situation, Arvandus prêta l'oreille aux insinuations qui, de la part du roi des Visigoths, Euric, et de ses ministres, assiégeaient incessamment la fidélité des fonctionnaires romains, grands ou petits. Les allées et venues de certains personnages suspects d'intelligence avec les Barbares ayant alarmé les bons citoyens, on observa le préfet, on épia toutes ses démarches, et un jour on parvint à intercepter une lettre sans signature, mais écrite au nom d'Arvandus de la main de son secrétaire et destinée au roi des Goths. Dans cette pièce, remplie d'excitations à la guerre, le correspondant d'Euric lui conseillait d'abord de ne point reconnaître l'empereur grec (c'est ainsi qu'il désignait Anthémius, récemment débarqué), puis de lui déclarer la guerre. Il lui démontrait aussi la nécessité de tomber avant tout sur le petit état breton armoricain, en qui la domination romaine trouvait un auxiliaire utile et dévoué. Enfin il s'efforçait de prouver à un homme qui ne rêvait que conquêtes et invasion de la Gaule qu'en toute sécurité de conscience et d'après le droit des nations, il pouvait se partager ce pays, quand il lui plairait, avec le peuple des Burgondes. D'autres avis, d'une audace non moins criminelle, venaient compléter ceux-ci, provocations dangereuses, capables non-seulement d'aiguillonner la cupidité d'un roi belliqueux, tel qu'était celui de Toulouse, mais de lever les scrupules du Barbare le plus débonnaire. La lettre interceptée resta secrète entre les mains de ceux qui la possédaient jusqu'à ce que le moment fût venu d'en faire usage, de sorte qu'Arvandus put supposer ou qu'elle était perdue pour tout le monde, ou qu'elle était arrivée à son adresse.

Une province mécontente de ses magistrats, fût-ce son gouverneur ou président, fût-ce même le préfet du prétoire, pouvait les mettre en accusation et les poursuivre au siége du gouvernement romain, devant les tribunaux institués pour connaître des crimes publics. C'était l'assemblée représentative de la province, le conseil provincial, comme on l'appelait, qui prononçait, après examen, la mise en accusation du fonctionnaire; puis une députation choisie par le conseil se rendait à Rome pour soutenir devant le tribunal compétent les dires de la province, articuler les preuves, assurer le châtiment du magistrat prévaricateur. Une constitution d'Honorius, rendue en 411, avait réglé la composition et la tenue du conseil des sept provinces gauloises, qui siégeait dans la métropole d'Arles, et remplaçait l'assemblée générale des trois Gaules depuis que le territoire transalpin avait été démembré par les Barbares. Soit que l'époque fixée pour sa session ordinaire et annuelle fût arrivée, soit que le gou-

vernement central, à la demande des notables habitans, eût accordé une session extraordinaire, le conseil des sept provinces se réunit dans la métropole d'Arles, à l'effet d'examiner la conduite d'Arvandus. Les faits de péculat étaient patens, nombreux, ses accusateurs avaient les mains pleines de pièces d'une évidence irrécusable : Arvandus fut donc décrété d'accusation par un vote unanime; mais l'étonnement fut grand lorsque quelques membres du conseil produisirent la lettre interceptée, où chacun put reconnaître par ses yeux l'écriture du secrétaire du préfet. On s'écria de toutes parts qu'il y avait là trahison infâme et crime de lèse-majesté, et que ce second chef d'accusation devait être joint au premier. On fit venir le secrétaire, qui confessa sans hésiter que la lettre avait été écrite de sa main, mais sous la dictée de son maître. Aussitôt un décret de double accusation fut rendu pour crime de péculat et crime de lèse-majesté; mais on s'engagea par serment à garder le silence sur le second grief dans la crainte qu'Arvandus, se voyant découvert, ne se sauvât chez les Visigoths : le même silence fut imposé au secrétaire sous les menaces les plus terribles. Cela fait, on nomma, pour porter le décret à Rome et soutenir l'accusation devant les juges, trois citoyens notables entre tous, Tonantius Ferréolus, de Lyon, ancien préfet du prétoire des Gaules, l'Arverne Thaumastus, de la famille Avita et parent de Sidoine Apollinaire, et Pétronius, d'Arles, qui passait pour un jurisconsulte consommé. Arvandus, qui crut jusqu'au bout qu'il ne s'agissait que d'une action de péculat, qui pensait d'ailleurs s'être mis à couvert de toutes les preuves, manifestait à peine quelques inquiétudes, quand il se vit arrêter et embarquer pour l'Italie sous la garde de ses propres soldats.

Le préfet des Gaules, tant sa légèreté était grande, ne réfléchit pas un seul moment sur sa situation. Tout le long de la route, on l'entendit plaisanter sur lui-même et sur ses accusateurs, et la traversée, très souvent orageuse des bouches du Rhône aux côtes de la Toscane, s'étant passée sans accident, il répétait à tout propos : « Doutez-vous maintenant de mon innocence, quand vous voyez les élémens s'apaiser en ma faveur et m'obéir comme des esclaves? » A son entrée dans Rome, on le remit à la garde de Flavius Asellus, comte des largesses sacrées, et, en considération de sa dignité, le Capitole lui fut assigné pour prison. Il attendit là fort doucement et en pleine quiétude d'esprit que les députés gaulois arrivassent à leur tour dans la métropole impériale : ils ne tardèrent pas beaucoup, et après les visites et les préliminaires d'usage le procès s'instruisit devant un tribunal de dix membres, chargé alors de connaître des accusations capitales contre les sénateurs.

C'était dans les premiers mois de l'année 469, et Sidoine, sorti de

sa préfecture, n'avait pas encore quitté Rome. Il avait connu Arvandus au-delà des Alpes, et faisait profession d'amitié pour lui. La double accusation sous le poids de laquelle le magistrat gaulois était amené en Italie, l'ardeur extrême que manifestaient les provinces transalpines, le choix de leur députation, où figuraient des personnages considérables, amis ou parens de Sidoine, tout cela semblait conseiller à l'ex-préfet de Rome non pas de renier son ami, mais de mettre la plus grande réserve dans sa conduite entre l'accusateur et l'accusé. Cette réserve était simple et naturelle de la part d'un homme honnête que devaient révolter les crimes dont on chargeait Arvandus; mais Sidoine, vaniteux et inconséquent, vit surtout dans ce procès l'occasion de jouer un rôle et de montrer son crédit. « Arvandus est mon ami, se disait-il, et je prouverai que Sidoine dans la prospérité n'abandonne point ses amis malheureux. » Sous l'empire de ce sentiment plus orgueilleux que tendre, il se proclama le patron d'Arvandus et se crut un héros. Le pire de tout cela, c'est qu'il ne se faisait pas d'illusion sur la probité de son ami, dont il qualifie l'administration de dévastatrice. « Je me dois à moi-même de lui rester fidèle, » répétait-il à tout venant, et il ajoutait par une flatterie déguisée sous un faux semblant de liberté : « Je montrerai que sous un bon prince on peut aimer un accusé de lèse-majesté et le dire. » Du moins eût-il pu ne se faire ni le conseil de l'accusé, ni le révélateur de la partie secrète de l'accusation, ni l'instigateur d'un mensonge, mais il ne sut s'abstenir de rien. De compagnie avec un certain Auxanius, jurisconsulte de Rome et qui paraît avoir été l'un des conseils d'Arvandus, il alla trouver l'ancien préfet des Gaules et l'entretint de cette lettre interceptée dont l'accusation ne parlait qu'avec mystère, se proposant d'en faire usage à l'improviste, pour surprendre l'accusé et l'accabler de son propre aveu. C'était en effet là le plan de Ferréolus et de ses deux collègues, la lettre ainsi que les circonstances qui l'avaient fait tomber entre leurs mains étant tenues sous un profond secret, afin d'agir instantanément et énergiquement sur l'accusé et sur les juges. On se bornait à dire qu'il y avait dans cette lettre une accusation de lèse-majesté portée par Arvandus contre lui-même, et que les jurisconsultes qui l'avaient vue regardaient la condamnation comme assurée. Auxanius et Sidoine n'en savaient pas davantage. « Arvandus, lui disaient-ils, écoute-nous : prends bien garde au piége qu'on veut te tendre; abstiens-toi de tout aveu, quel qu'il soit. Le silence et une dénégation absolue peuvent seuls te sauver. » Cette prudence n'était point du goût d'Arvandus. Tantôt souriant de pitié, tantôt s'emportant contre ses amis avec une colère dédaigneuse : « Laissez-moi, s'écriait-il, épargnez-moi de si lâches avis; hommes dégé-

nérés, indignes de pères qui se sont illustrés dans les affaires, laissez-moi les miennes, où vous n'entendez rien : vous n'êtes que de vils procureurs. Arvandus a pour lui sa conscience, et cela lui suffit. Il permettra peut-être à ses avocats de plaider sur les prétendus faits de concussion; quant à l'accusation de lèse-majesté, il la réserve pour lui et ne s'en inquiète guère. » Tel fut le succès de la démarche de Sidoine, juste récompense de sa vaniteuse sollicitude. Il sortit de la demeure d'Arvandus triste et humilié, comme un médecin qui voulait sauver un fou et que le fou a jeté à la porte : c'est lui-même qui nous fournit cette comparaison.

Une coutume des temps républicains, conservée malgré de si nombreuses révolutions, voulait que les accusateurs d'un magistrat, les députés d'une province pillée, d'une ville blessée dans son honneur ou dans son intérêt, se présentassent à Rome dans un attirail fait pour exciter la pitié, et visitassent ainsi leurs juges et les hauts fonctionnaires dont le patronage pouvait les servir. La députation gauloise eut soin de se conformer à l'usage : on la voyait traverser les rues et les places en habit de deuil, la chevelure négligée, le visage triste et sévère, attirant sur elle par l'humilité de son maintien la commisération ou du moins la sympathie publique. Arvandus au contraire affichait à tous les regards une impudente sécurité. Mis en liberté provisoire, il semblait avoir pris domicile au Forum; c'est là qu'on l'apercevait chaque jour, vêtu d'une robe blanche élégamment drapée, courant à droite et à gauche, échangeant des saluts, interpellant les passans, et provoquant tout le premier les félicitations sur son acquittement prochain. Parfois il interrompait sa promenade pour entrer dans les boutiques qui garnissaient la place, marchandait des bijoux, faisait déployer des étoffes de soie, donnait son avis sur quelque belle pièce d'orfévrerie, touchait à tout, contrôlait, estimait tout, et, entremêlant son dialogue de déclamations contre les temps et les lois, se plaignait des juges, du sénat, du prince lui-même, qui ne prenait point souci de le venger avant de l'avoir entendu.

Cependant arrive le jour du procès, et dans la curie, transformée en cour de justice, les décemvirs prennent place sur leur tribunal, le sénat étant au grand complet. Bientôt on appelle les parties : l'accusé et ses défenseurs devaient être introduits dans la salle par un côté, les accusateurs par l'autre. Arvandus s'élance le premier, et se présente avec un front rayonnant, bien peigné, bien poncé, tandis que les trois Gaulois, à moitié vêtus de noir et le visage triste et pâle, attendaient modestement l'huissier des décemvirs. Avant l'ouverture de l'audience, on autorise ceux des comparans qui étaient de rang préfectoral à prendre place sur les bancs. Aussitôt Arvandus,

montant précipitamment les degrés, court avec une effronterie maladroite s'asseoir presque au milieu de ses juges; Ferréolus au contraire, bien que l'égal d'Arvandus en dignité, va se ranger avec ses deux collègues à l'extrémité des derniers bancs, faisant voir par là que, s'ils étaient sénateurs, ils n'oubliaient point pour cela leur rôle d'accusateurs et de députés : tout le monde applaudit à leur sage réserve. Sur ces entrefaites, les débats sont ouverts, et les députés debout exposent l'objet de leur mission; ils lisent d'abord le décret provincial qui les institue, passent à l'énumération des griefs, spécifient les faits de péculat, articulent les preuves, et arrivent enfin à la lettre qui était le coup secret de l'accusation. La lecture en est à peine commencée, qu'Arvandus s'écrie brusquement et sans provocation que c'est lui qui l'a dictée. « Cela est de toute évidence, répondent les députés, c'est Arvandus qui a dicté cette lettre infâme. » Lui, comme frappé de vertige, demande quel crime contiennent ces pages, et répète deux ou trois fois qu'elles sont bien de lui. « O juges, dit alors un des accusateurs en élevant la voix, vous entendez l'aveu du coupable; il se reconnaît criminel de lèse-majesté. » Cette scène parut faire sur les juges une profonde impression. La lecture de la lettre ayant été achevée, on cita les textes de lois qui définissaient le crime de lèse-majesté, qui en précisaient les circonstances, qui en établissaient les peines. Ce fut alors qu'Arvandus se repentit, mais trop tard, de sa loquacité inqualifiable; il pâlit en entendant la loi comme à la découverte d'une chose nouvelle et inattendue. Ce préfet du prétoire des Gaules, vieilli dans les honneurs, ignorait à ce point le droit de son pays, qu'il croyait l'application des lois de lèse-majesté bornée aux attentats contre le prince et à l'usurpation de la pourpre. Le commentaire de Ferréolus ou de Pétronius le tira de son erreur, son enivrement se dissipa; toute cette poussière de futilité et de confiance en soi-même tomba pour ne laisser voir qu'un abattement misérable. Il demandait grâce, il suppliait, et les bras étendus vers l'assemblée il conjurait tout le monde de l'épargner. C'était un triste spectacle que celui de cet homme couvert d'or et de soie, de ce suppliant si soigneusement paré, qu'attendaient la prison publique et pour le moins les latomies et les ergastules d'esclaves. Les décemvirs prirent du temps pour délibérer et prononcer le jugement. Toute audition de témoins devenait inutile par la reconnaissance de la lettre; le crime était constant, il entraînait la peine de mort, et la mort fut décrétée.

Un sénatus-consulte, rendu sur la proposition de Tibère, accordait au condamné à la peine capitale un délai de dix jours entre l'arrêt et l'exécution; ce délai avait été successivement étendu à trente : c'était un bénéfice que tout condamné pouvait invoquer, et

qu'Arvandus réclama du fond de sa prison. Ces trente jours d'attente furent pour lui une longue et cruelle torture qui lui mettait sous les yeux jusque dans ses rêves le croc, les gémonies, le lacet et l'horrible figure du bourreau (1). Ici encore Sidoine Apollinaire vint à son secours. Soit mécontentement de l'indocilité de son ami, soit plutôt vergogne de jouer devant le sénat le rôle de patron d'un tel homme dans une telle cause, l'ancien préfet de Rome n'avait point voulu assister au jugement, et sous un prétexte quelconque il avait quitté la ville; mais après la condamnation il écrivit à l'empereur pour obtenir en faveur du coupable, sinon une grâce entière, du moins celle du dernier supplice, et à son retour à Rome il fit près d'Anthémius les plus pressantes démarches : il réussit. Arvandus, après avoir vu ses biens confisqués (ce n'était pas ce qui le gênait le plus), fut frappé du bannissement perpétuel : « Il eût dû mourir de honte, il a la force de vivre, » dit à ce sujet son protecteur, qui ne l'épargne pas trop dans ses lettres. Tout le monde blâma Sidoine de sa nouvelle intervention, moins excusable encore que la première, puisqu'elle sauvait de la mort un traître avéré, un grand coupable, dont la punition eût été salutaire à ses pareils. Qu'importait l'exil à cet homme qui calculait si bien le déclin de l'empire et croyait à sa chute prochaine? Du lieu de son bannissement, il attendrait chaque jour, l'œil fixé sur la mer, qu'un vaisseau d'Arles ou de Carthage vînt lui apporter sa délivrance avec la nouvelle que Rome n'était plus. Dans l'espérance de ces traîtres qui trafiquaient de la patrie au profit des Barbares, un tel châtiment, c'était l'impunité.

Sidoine lui-même dut regretter amèrement sa faiblesse, lorsque, rentré en Gaule, il vit s'agiter autour de lui cette multitude de Gaulois, agens des Visigoths, dont l'issue de ce procès sembla redoubler l'audace. Il quitta Rome vers le milieu de 469, quand déjà l'aspect des affaires s'assombrissait, qu'un échec menaçait les armes d'Anthémius en Afrique, et que la concorde avait cessé d'exister entre le gendre et le beau-père. Il regagna Lyon le cœur plein de tristes pressentimens; il y tomba juste au milieu d'une fête barbare qui ne contribua pas à l'en distraire : c'était le mariage d'un prince frank, nommé Sigismer, avec la fille de celui des quatre rois burgondes qui avait fixé dans cette ville sa résidence et le siége de sa domination. Sidoine vit le jeune fiancé arriver aux portes de la cité, où le reçurent en grand apparat les officiers burgondes. Sigismer était de haute taille, d'apparence vigoureuse et sanguine, avec de longs cheveux d'un rouge ardent qui pendaient en boucles au-dessous de son casque; il

(1) « Uncum et gemonias, et laqueum per horas turbulenti carnificis horrescens. » Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 7.

avait pour vêtement une tunique de soie blanche brodée d'or, recouverte d'un manteau de pourpre, et le harnais de son cheval étincelait d'or et de pierreries. A son entrée, il voulut descendre de cheval et gagner à pied, par honneur pour son beau-père, le prétoire, où celui-ci l'attendait. Les nobles franks qui lui faisaient cortége étaient, ainsi que leurs suivans, en tenue de guerre complète : justaucorps bariolé descendant à peine au jarret, sayon vert garni de franges rouges, jambards de cuir non tanné fixés par des attaches au-dessus de la cheville et au-dessous du genou, et garnissant le devant de la jambe sans couvrir le mollet; leur bras droit, nu jusqu'au coude, tenait une lance à crochets; un bouclier de cuivre doré, à bords d'argent, était passé dans leur bras gauche, et un long sabre pendait aux chaînes de leur ceinturon. Ils traversèrent dans cet équipage les rues de la ville de Lyon, dont le pavé retentissait du cliquetis de leurs armes. Le prétoire où le roi burgonde les attendait n'était autre que l'ancien palais des empereurs romains, celui d'Auguste, de Claude, de Sévère, bâti non loin de l'autel consacré par la Gaule au génie de Rome et des césars. Des hôtes royaux, chevelus et armés, qui n'entendaient point le latin et commandaient aux Romains en langue germanique, y tenaient maintenant leur cour, y donnaient leurs fêtes, y célébraient leurs mariages. Sidoine n'avait quitté les Barbares en Italie que pour les retrouver en Gaule : ils étaient partout.

Ce spectacle lui pesait. Aussi, avant que la cérémonie ne fût terminée, il partit pour l'Auvergne, où il avait résolu de passer le reste de ses jours dans la paisible retraite d'Avitacum, entre son lac et son bois de pins sillonné de cascades, entre sa bibliothèque et une société choisie qui s'occuperait d'études plutôt que d'affaires. Il voulait retravailler ses vers, revoir ses lettres et en donner une édition corrigée à laquelle il attachait sa gloire; il se mit à l'œuvre, et c'est cette édition que nous possédons aujourd'hui. Cependant le travail de correction fut plus d'une fois interrompu, et plus d'une fois les idées du poète furent ramenées vers la politique par les symptômes de dissolution qu'il apercevait autour de lui, et surtout par l'annonce de nouvelles catastrophes au siége de l'empire.

AMÉDÉE THIERRY.

LE PAYSAGE

ET

LES PAYSAGISTES

RUYSDAEL, CLAUDE LORRAIN, NICOLAS POUSSIN.

Michel-Ange disait que les peintres de figure n'avaient pas à se préoccuper du paysage, et qu'ils feraient des arbres et des montagnes dès qu'ils le voudraient. Il y a sans doute un peu d'exagération dans ces paroles; cependant elles contiennent une part évidente de vérité. Les peintres qui ont appliqué leur intelligence à l'étude, à l'expression de la figure humaine, abordent sans effort la représentation du paysage, tandis que les paysagistes échoueraient neuf fois sur dix s'ils tentaient la représentation de la figure humaine. Comme les arts du dessin sont appelés vulgairement arts d'imitation, à l'exception de l'architecture, qui se dérobe à cette définition, il n'est pas sans intérêt d'étudier les artistes qui ont excellé dans le paysage. Ce sera la plus sûre manière de démontrer l'insuffisance de l'imitation. Cette question, traitée dans le domaine de la figure, laisse debout un grand nombre d'objections, car les partisans de l'imitation pure peuvent toujours dire que la volonté, l'imagination doivent intervenir dans la disposition des personnages, et n'ont rien à voir dans la représentation d'un chêne ou d'un orme. Il faut donc suivre les partisans de l'imitation littérale sur le terrain du paysage pour trancher la question d'une manière décisive. Au-

jourd'hui l'imitation est à l'ordre du jour. Ceux qui parlent de l'idéal sont traités de rêveurs. Il n'est pas hors de propos de chercher dans l'histoire de la peinture des argumens en faveur de la thèse que nous soutenons depuis longtemps. Si nous arrivons à prouver que l'imitation pure est insuffisante dans le paysage, nous avons cause gagnée, et nous pouvons nous dispenser d'insister en parlant de la peinture d'histoire. Procédant à la manière des géomètres, qui font passer un cercle par trois points, je ferai passer ma pensée par trois noms, qui représentent trois faces diverses du paysage : Ruysdaël, Claude Gellée, Nicolas Poussin. Si l'étude de ces trois maîtres nous donne raison, nous serons assuré d'avoir répondu à toutes les objections; si elle ne justifie pas nos affirmations, nous plierons le genou devant les doctrines que nous avons combattues.

Mais, avant de parler de Ruysdaël, de Claude Gellée, de Nicolas Poussin, il importe de considérer sous quels aspects peut s'offrir le paysage. Sans cette étude préliminaire et générale, l'étude individuelle de ces trois grands maîtres demeurerait sans profit, ou du moins ne résoudrait pas la question que nous venons de poser. De tous les problèmes que la peinture peut aborder, il est hors de doute que la représentation du paysage est un des plus faciles. Il est évident en effet qu'un chêne immobile est plus aisé à saisir, à représenter qu'une figure humaine, dont les mouvemens sont gouvernés par la passion. Cependant il ne faut pas s'abuser sur la nature de ce problème. Le même paysage, offert à des intelligences diversement douées, produit des impressions diverses, et si je ne me trompe, la diversité de ces impressions représente fidèlement le développement intellectuel des spectateurs. Il y a des peintres qui n'aperçoivent rien au-delà de la scène offerte à leurs yeux : ils voient, ils regardent, ils se souviennent de ce qu'ils ont vu; ne leur demandons rien de plus, car leur intelligence ne saurait aller au-delà. Ils se rappellent fidèlement la mousse qui couvre le pied du chêne, les lichens qui enveloppent la tige, et sont capables de reproduire ce qu'ils ont vu; mais si vous leur demandez ce que signifie le paysage qu'ils ont étudié, ils vous répondront ingénument qu'ils n'en savent rien, et ils seront sincères. Ne craignez pas qu'ils se calomnient, ils sont de très bonne foi. Ils se rappellent ce qu'ils ont vu, et ne mentent pas quand ils affirment qu'ils ne peuvent rien voir au-delà. Il faut leur tenir compte de leur franchise et ne pas leur demander ce qu'ils ignorent.

Il y a dans l'aspect de la nature des sources d'émotion qui ne sont pas à la portée de toutes les intelligences. La forme d'une montagne, la profondeur d'une vallée, qui ne signifient rien pour un spectateur étranger à toutes les passions, ont un sens très nettement déterminé

pour le spectateur qui a connu les agitations de la vie. Nous aurions mauvaise grâce à nous en étonner, car les aspects de la nature prennent un sens différent selon la vie que nous avons menée. Quand nous avons concentré toute notre attention sur le bien-être matériel, il est tout naturel que nos regards s'attachent à la physionomie extérieure d'un paysage sans rien chercher au-delà. Si notre vie n'est pas demeurée à l'abri des passions, nous cherchons à notre insu dans la nature l'image de nos joies et de nos souffrances. Ce que nous voyons ne suffit pas à notre pensée, nous voulons apercevoir quelque chose au-delà. Une fois engagée dans cette voie, l'intelligence humaine dédaigne l'imitation littérale, et c'est chose toute simple. Dès qu'elle associe la nature à ses souffrances et lui demande un témoignage de sympathie, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle ne s'applique pas à reproduire servilement ce qu'elle voit. Le spectateur qui cherche dans les plaines et dans les montagnes l'écho de sa pensée ne peut les représenter comme un spectateur indifférent : il est amené à son insu à leur prêter les sentimens qui l'animent. Quand les plantes n'expriment pas la pensée qui le domine, il n'hésite pas à modifier la forme réelle pour témoigner ce qu'il éprouve. C'est là ce que j'appellerai le second pas du paysage.

Mais l'aspect de la nature peut susciter des sentimens d'un ordre plus élevé chez les intelligences plus richement douées. Il y a des spectateurs qui ne se contentent pas, en traduisant leurs souvenirs, de modifier la forme des plaines et des montagnes pour exprimer leurs sentimens personnels, mais qui introduisent dans le paysage des acteurs animés de leurs sentimens. Les peintres compris dans cette famille étudient la nature comme s'ils voulaient se contenter de la représentation littérale de ce qu'ils ont vu; seulement ils ajoutent à leurs souvenirs quelque chose de plus élevé, qui marque leur place parmi les artistes les plus éminens. Comme ils ne croient pas trouver dans la forme des montagnes et des vallées librement interprétée l'expression complète de leurs sentimens, ils se proposent un but plus haut, plus difficile à toucher, — la nature associée à la pensée des personnages et la physionomie des personnages réfléchie dans la nature.

Ces trois manières d'envisager le paysage correspondent à trois momens de l'histoire de la peinture. Ce n'est pas moi qui les imagine, je ne fais que me souvenir. Ce que j'exprime sous une forme générale se trouve représenté par trois grands noms : Ruysdaël, Claude Gellée, Nicolas Poussin. Il s'agit maintenant de justifier, par l'analyse de leurs ouvrages, ce que je viens d'affirmer. Cette tâche, quoique délicate, ne présente pas des obstacles nombreux, car chacun de ces trois maîtres se sépare si nettement des deux autres,

qu'on n'a pas besoin d'insister pour caractériser la physionomie qui lui appartient. Ruysdaël représente la nature telle qu'on la voit, sous l'aspect qui frappe tous les yeux. Claude Gellée ne se contente pas de la réalité, et cherche à l'ennoblir en associant aux chênes majestueux, aux ormes séculaires, les ruines des temples sillonnés par le feu du ciel et couronnés de mousse. Nicolas Poussin vise plus haut que Claude Gellée. Il cherche dans l'histoire, profane ou sacrée, des personnages qui traduisent sa pensée, et comme il possède l'imitation de la nature aussi bien que Ruysdaël, comme il connaît l'emploi des ruines aussi bien que Claude Gellée, il produit une impression plus profonde que ces deux maîtres. Voilà ce qui est vrai pour les hommes du métier, ce qui n'est pas aussi vrai pour les gens du monde. Le jour où la hiérarchie que je viens d'établir, et qui ne m'appartient pas, deviendra populaire, la cause du paysage réel sera perdue sans retour; mais pour que cette opinion devînt populaire, il faudrait que Ruysdaël, Claude Gellée et Nicolas Poussin fussent connus de la foule; par malheur, ils sont généralement ignorés, ou ne sont connus que d'une manière superficielle par le plus grand nombre de ceux qui visitent notre musée du Louvre. Ruysdaël signifie la vérité même, Claude Gellée signifie la rêverie, Nicolas Poussin signifie la pensée philosophique dédaignant l'imitation de la réalité. Il s'agit pour nous d'estimer ces trois maîtres de façon à poser la question en termes précis.

On rencontre chaque jour des gens qui se donnent pour éclairés, qui raisonnent d'ailleurs d'une manière satisfaisante sur un grand nombre de matières, et qui, en parlant du paysage, avancent et soutiennent les idées les plus singulières. Il est vrai qu'ils en parlent d'autant plus librement, qu'ils n'en connaissent pas l'histoire. Rien ne met à l'aise comme ignorer : on n'est arrêté par aucun scrupule. Ceux qui ont pris la peine d'étudier hésitent à chaque instant; ceux qui ont négligé ce soin vulgaire s'expriment avec une hardiesse qui abuse bien des auditeurs. Contens d'eux-mêmes, ne bronchant jamais, ils vont en avant sans apercevoir, sans redouter les ronces du chemin : heureux privilége de l'ignorance, qui ne connaît pas le doute et s'applaudit de toutes ses paroles! Ceux qui n'ont jamais feuilleté l'histoire du paysage croient et affirment qu'il n'y a rien à tenter au-delà de l'imitation, lorsqu'il s'agit d'exprimer l'aspect d'une vallée ou d'une forêt. C'est une illusion qu'il sera difficile de dissiper. Cependant le moment est opportun pour engager la discussion sur ce terrain. La peinture historique ou religieuse n'a pas aujourd'hui pour les amateurs, pour ceux qui achètent des tableaux, la même importance que le paysage. Les scènes de la Bible et du moyen âge sont traitées par eux comme des antiquailles; tout ce qui ne relève

ni de Fontainebleau ni de Compiègne ne vaut pas une heure d'attention. Il n'est donc pas hors de propos de montrer à ces amans passionnés de la nature que les plus habiles paysagistes n'ont pas réduit leur tâche à l'imitation, et que la valeur de leurs ouvrages croît en raison directe de leur estime pour l'idéal. S'il en était autrement, il suffirait d'avoir de bons yeux, une main docile pour étonner, pour charmer les regards. Et néanmoins nous avons parmi nous des peintres qui copient un fût de colonne renversée plus exactement que Claude Gellée, une plante grimpante avec plus d'adresse qu'Adrien van Ostade. Pourquoi donc n'ont-ils pas réussi à nous plaire comme Van Ostade et Claude Gellée? Ce n'est pas le maniement du pinceau qui leur fait défaut : ils connaissent tous les secrets de leur métier, tous les secrets compris dans la pratique matérielle; mais il paraît qu'il leur manque quelque chose, quelque chose qui ne s'apprend pas, qui ne s'enseigne dans aucun atelier, que la méditation peut seule révéler, — l'intelligence et l'expression de l'idéal. Van Ostade ne compte pas parmi les peintres idéalistes, et pourtant il a payé son tribut au principe qui semble aujourd'hui dédaigné. Quoiqu'il se préoccupât vivement de l'imitation, il ne transcrivait pas ce qu'il voyait. Ses paysages d'automne, qui excitent depuis longtemps l'admiration des connaisseurs, ne sont pas de pures copies. Jamais la nature, dans les plus riches contrées, ne s'est présentée avec cette splendeur et cette variété, et ce qui est vrai pour Adrien van Ostade est encore plus vrai ou du moins plus évident pour Claude Lorrain.

Il y a dans les toiles de ce maître que nous possédons au Louvre, comme dans les œuvres signées du même nom qui décorent à Rome la galerie Doria et se recommandent par une conservation parfaite, une grandeur qui ne se rencontre jamais dans la réalité. A quoi tient l'attrait de ces admirables compositions? Ce n'est pas à l'exactitude littérale de l'imitation. Ce qui donne tant de prix aux œuvres de Claude Lorrain, c'est qu'elles expriment constamment une pensée. On demande comment les terrains et le feuillage, l'ombre et la lumière peuvent exprimer une pensée : c'est une question qui ne doit pas être discutée en face des œuvres du pinceau, mais bien sur le terrain même des souvenirs personnels. Qui donc, parmi ceux qui ont voyagé, n'a pas gardé mémoire de forêts ou de montagnes, de vallées ou de rivières qui traduisaient fidèlement l'état de son âme? Eh bien! l'homme qui pense, l'homme qui est ému, qui compte dans son passé des scènes navrantes ou joyeuses, ne peut pas manier le pinceau et retracer ce qu'il a vu sans y inscrire l'émotion qui l'agitait à l'heure où il contemplait le spectacle qu'il tente de rappeler. Il ne dépend pas de lui d'agir autrement; il cède au besoin de consacrer ce qu'il a éprouvé en présence de la nature ina-

nimée, et je me sers ici d'une expression vulgaire, manifestement inexacte, car les forêts ne sont pas inanimées. S'il négligeait d'exprimer ce qu'il sentait en même temps qu'il représente ce qu'il a vu, il ne serait pas satisfait de son œuvre. Il comprendrait qu'en parlant aux yeux sans rien dire au cœur, il aurait fait une composition muette, et ce n'est pas ici un jeu de mots, comme pourraient le croire les partisans de l'imitation littérale. Quand je déclare muette une composition qui s'adresse aux yeux et ne suscite aucun sentiment, je dis ce que je pense, rien de plus, rien de moins. Je n'essaie pas d'étonner le lecteur par une combinaison de paroles habituées à ne pas se rencontrer. Je parle d'après les impressions que j'ai reçues. Chaque fois que j'ai contemplé les œuvres de Claude Gellée, j'ai compris qu'il n'avait pas vu sans émotion ce que je voyais sur la toile signée de son nom, et je comprenais en même temps qu'il avait corrigé, qu'il avait effacé tout ce qui ne s'accordait pas avec l'état de sa pensée. Dans Ruysdaël sans doute, le côté spiritualiste est moins évident que dans Claude Gellée; cependant il est impossible de le méconnaître, et comme le maître hollandais excelle dans l'imitation, comme il reproduit la couleur des terrains, la forme des plantes avec une précision qui n'a jamais été dépassée, c'est un des argumens les plus utiles qu'on puisse invoquer pour démontrer la nécessité de la pensée dans la composition du paysage.

Mes paroles trouveront bien des oreilles sourdes ou inattentives. Ce n'est pas une raison pour abandonner la défense de ce qui est pour moi la vérité. Le succès obtenu aujourd'hui par les œuvres de pure imitation ne m'a pas converti. Le paysage réel n'est à mes yeux qu'un paysage incomplet. J'ai beau admirer l'habileté de la main, compter les bourgeons qui vont éclater, ou les nervures des feuilles transparentes agitées par la brise : je demeure tiède et indifférent, si la toile qui est devant moi n'exprime pas une pensée. Ce n'est pas que je conseille aux paysagistes de concevoir une idée *à priori* et de chercher dans la nature des moyens d'interprétation pour cette idée. Le travail ainsi ordonné produirait bien rarement des œuvres dignes de notre sympathie. Je crois que les plus belles toiles du Lorrain et de Nicolas Poussin ont été conçues dans d'autres conditions. En suivant les rives du Tibre, en regardant la campagne romaine du haut du Monte-Mario, ils ont senti se réveiller en eux le souvenir d'une scène attendrissante ou grave, et sans le savoir, ils ont assoupli ce qu'ils voyaient à la nature intime de leurs souvenirs. Tous ceux qui ont parcouru la campagne romaine comprendront la légitimité de mon affirmation. En se promenant dans les montagnes de Subiaco et de Civitella, on croit d'abord rencontrer des Poussin tout faits. Qu'on grave dans sa mémoire l'image de ce qu'on a vu, ou

qu'on essaie de la fixer sur le papier à l'aide du crayon ou du pinceau, et l'on s'étonne de ne pas trouver au logis la réalité aussi splendide, aussi expressive qu'on l'avait cru d'abord. Pourquoi? C'est que le Lorrain et le penseur des Andelys ne s'en tenaient pas au témoignage de leurs yeux, et agrandissaient, souvent à leur insu, ce qui s'offrait à leurs regards. Olevano, Gennazzano, la Cervara sont des matériaux excellens pour un peintre habile; mais le bon sens ne permet pas de croire qu'ils donnent des tableaux tous faits. Il manque à l'aspect de la plus riche nature une expression précise, et pour que la réalité devienne œuvre d'art, il faut absolument que l'intelligence détermine ce qui est indécis. Il est bon d'avoir parcouru la campagne romaine et visité les montagnes et les collines qui entourent Tivoli et Frascati pour mesurer l'intervalle qui sépare la réalité la plus belle des œuvres du pinceau qui font autorité. En comparant ce qui est sorti des mains de l'homme à ce qui est sorti des mains de Dieu, on arrive sans effort à sentir tout le néant de l'imitation littérale. Il n'est pas donné au pinceau de reproduire la transparence de l'air, le mouvement des feuilles, les gerçures et les crevasses des terrains. Il n'y a pour le peintre de paysage qu'un moyen de nous émouvoir, c'est de ne pas engager la lutte avec la nature et de prendre la forme des choses comme une langue qui doit traduire sa pensée. C'est ainsi que procédaient Claude Gellée, Nicolas Poussin, et si Ruysdaël n'occupe pas dans l'histoire un rang aussi élevé, c'est qu'il ne savait pas interpréter ce qu'il avait vu d'une manière aussi puissante, c'est qu'il n'écrivait pas sa pensée en termes aussi précis.

Tous ceux qui s'intéressent au développement des arts du dessin s'affligent avec raison des doctrines qui dominent aujourd'hui le paysage. Il ne faut pourtant pas imputer ces doctrines à l'abaissement de l'intelligence. La meilleure part de cette aberration revient évidemment à la photographie. Le soleil dessine la forme des objets plus exactement que les plus habiles crayons, il les modèle d'une manière plus précise que les plus habiles pinceaux, et comme l'imitation est plus facile à comprendre que l'interprétation, on ne doit pas s'étonner que la photographie ait excité une admiration si vive. L'œuvre du soleil, envisagée comme document, est une chose excellente, dont il ne faut pas médire; si l'on veut y voir l'équivalent de l'art le plus parfait, on se trompe d'une manière absolue. Le soleil reproduit sur le papier tout ce qu'il atteint par sa lumière. L'œil humain n'aperçoit pas tous les détails que nous donne la photographie : c'est là une vérité acquise à la discussion; mais le soleil ne choisit pas, et l'art doit choisir. C'est pourquoi dans le domaine du paysage, comme dans le domaine de la figure, le soleil vaut moins

que l'art. Qu'on prenne les œuvres les plus parfaites de la Grèce et de l'Italie, qu'on les étudie en les comparant à la nature, et quelques heures suffiront pour démontrer que Phidias et Raphaël n'ont pas copié ce qu'ils voyaient. S'ils avaient pu atteindre par leur regard et reproduire par le ciseau ou le pinceau ce que le soleil atteint par sa lumière, aurions-nous le Parthénon et les chambres du Vatican? Pour le croire, pour le dire, il faudrait ignorer toutes les conditions qui régissent la peinture et la sculpture. L'art ne doit pas transcrire ce qu'il voit, mais choisir ce qui lui convient et répudier ce qui ne lui convient pas; en d'autres termes, il doit retenir pour son usage ce qui est conforme à son but et négliger tout ce qui lui est inutile. Le soleil procède autrement : il touche à tout ce qu'il éclaire et transcrit tout ce qu'il a touché; il n'omet rien, ne sacrifie rien, car il agit sans volonté, sans dessein préconçu, et ceux qui voient dans la photographie quelque chose de supérieur à la peinture confessent à leur insu qu'ils ne comprennent rien à la peinture. Je ne voudrais pas désoler les gentilshommes campagnards et les roturiers enrichis qui possèdent un appareil photographique et occupent leurs loisirs en fixant sur le papier l'image de leur famille ou de leur parc. C'est un délassement très innocent, que je leur pardonne volontiers. Cependant je dois leur dire que les feuilles de papier qui décorent leurs salons et les ravissent en extase n'ont rien à démêler avec la peinture. Si le front ou le nez de leur progéniture est orné d'une verrue, le soleil la copie avec une exactitude scrupuleuse. C'est là sans doute un avantage précieux pour la ressemblance : il n'y a pourtant pas de quoi se pâmer d'aise. Quand le soleil a dessiné toutes les gerçures des lèvres, toutes les rides des tempes, le portrait reste encore à faire, car l'œuvre du soleil a cela de singulier qu'elle exprime sans pitié les détails que nos yeux n'aperçoivent pas.

Il ne faut donc voir dans la photographie qu'un document à consulter, document très fidèle dans le sens absolu du mot, puisqu'il ne révèle rien d'imaginaire, mais qui nous abuse en nous offrant les choses sous un aspect que nos regards ne peuvent contrôler. Malheureusement la photographie est acceptée aujourd'hui comme une autorité sans appel. Les œuvres du pinceau, on peut le dire sans exagération, sont estimées en raison directe de leur conformité avec la photographie, et je n'hésite pas à dire que la découverte de Daguerre, si estimable d'ailleurs au point de vue scientifique, a puissamment contribué à la corruption du goût public. Je rends pleine justice aux mérites de la photographie, je sais les services que lui doit l'histoire de l'architecture; la collection des monumens de l'Égypte, rapportée par M. Thénard, est assurément une des plus

précieuses qu'on puisse mentionner, et je reconnais volontiers que le crayon n'aurait pas mieux fait. Toutefois la photographie, qui suffit à la représentation des monumens, à la représentation des montagnes, ne réussit pas à rendre aussi fidèlement la vie des plantes: dès que la brise vient à souffler, le soleil ne transcrit pas un bouquet de palmiers comme il transcrit le profil des sphinx. Or c'est là précisément ce que les gens du monde paraissent ignorer; ils consultent la photographie comme un oracle, et toutes les fois qu'ils ne retrouvent pas sur la toile ce que la photographie leur a montré, ils se déclarent mécontens. Les peintres qui ne sont pas assez opulens ou assez résolus pour résister au goût corrompu des gens du monde se proposent l'imitation comme but suprême, et accréditent l'erreur que leur bon sens condamne. C'est ainsi que le paysage s'est détourné de sa voie légitime. Pour le ramener dans le droit chemin, il faut s'attacher à remettre en honneur les peintres éminens qui l'ont illustré, et qui malheureusement ne sont pas estimés aujourd'hui à leur juste valeur.

Ruysdaël, qui excelle pourtant dans l'imitation, quoiqu'il poursuive un dessein plus élevé, Ruysdaël, comparé à la photographie, est déclaré inexact, incomplet, et ceux qui aiment la réalité littéralement transcrite diraient volontiers, s'ils l'osaient, que ses œuvres sont des ébauches. Quant à Claude Gellée, quant à Nicolas Poussin, pour qui l'imitation n'a pas la même importance, on les traite encore plus légèrement. Je me souviens d'avoir entendu dire par des hommes qui se donnaient pour sensés, qui par les habitudes de leur vie n'excitaient ni scandale ni surprise, que la renommée du Lorrain et de Nicolas Poussin était une mystification organisée aux dépens de niais par quelques beaux esprits. Cette affirmation paraîtra singulière, et pourtant je n'invente rien. Il y a vraiment parmi nous des peintres qui se trompent à ce point, et qui refusent de bonne foi d'accepter comme légitime la renommée de ces deux maîtres illustres. Demandez-leur pourquoi ils pensent ainsi, ils ne seront pas embarrassés de répondre. Ils vous diront que les œuvres de ces deux maîtres n'ont pas de type dans la nature, et que la gloire qui s'attache à leur nom est une chose convenue entre les affiliés, mais qui ne repose sur aucun fondement solide. Les détromper n'est pas facile, car ils ont d'excellentes raisons pour persister dans leur méprise. La prédilection des amateurs pour l'imitation littérale leur vient en aide. Pourquoi consentiraient-ils à changer d'avis? Ce qui se passe sous nos yeux n'est-il pas de nature à les affermir dans la doctrine qu'ils défendent? Une galerie est mise en vente. Quels sont les tableaux qui excitent la convoitise des amateurs? A quelle école appartiennent les toiles couvertes d'or? Elles ne viennent ni de Florence, ni de

Rome : l'idéal tient trop de place dans l'école florentine et dans l'école romaine. Les amateurs se disputent les œuvres de la décadence, qui n'ont rien à démêler avec l'idéal; les Flamands, les Hollandais qui ne relèvent ni de Rubens, ni de Rembrandt, allument la fièvre des enchères : comment les partisans de l'imitation ne se rendraient-ils pas à cet argument victorieux? Les toiles qui se vendent si cher sont évidemment excellentes! L'argent sait où il va : il n'irait pas chercher des œuvres sans valeur. Si les Flamands et les Hollandais de second et de troisième ordre ont plus de faveur sur le marché que les Florentins, les Romains, les Vénitiens et les Lombards, c'est qu'on est revenu au bon sens, c'est-à-dire à l'imitation. Les maîtres italiens, abusés par les traditions grecques, poursuivaient la chimère de l'idéal. On sait aujourd'hui, grâce à Dieu, ce que vaut cette folle manie. Une tulipe bien imitée se vend plus cher qu'un *Saint Jérôme en prière.* C'est là un fait irrécusable qui répond à toutes les arguties. Dira-t-on que tous les amateurs se trompent, que les riches n'y entendent rien, et que pour avoir raison il n'est pas nécessaire de posséder une galerie? C'est une objection spécieuse, mais qui ne doit pas effrayer les partisans de l'imitation. Ceux qui ont vu les œuvres italiennes, qui en gardent le souvenir, ne sauraient avoir dans les questions de goût l'autorité de ceux qui possèdent une galerie, et peuvent chaque jour s'éclairer par la contemplation de leurs trésors. La Hollande et la Flandre dominent si bien l'Italie, que la lutte ne s'engage pas entre Rubens et Rembrandt d'une part, et les chefs des écoles romaine ou florentine de l'autre. Amsterdam et Anvers comprenaient si bien la vérité dans le domaine de la peinture, que les hommes de second ordre qui ont respiré l'air de ces villes privilégiées réunissent aujourd'hui la majorité des suffrages. Qu'on ne parle pas d'engouement : ceux qui dénouent les cordons de leur bourse ou fouillent dans leur portefeuille pour témoigner leur préférence ne sont pas à dédaigner. Une table couverte de légumes leur plaît mieux qu'une scène biblique ou évangélique. Qui oserait leur donner tort? Est-ce qu'ils ont négligé de s'éclairer?

L'excellence de la photographie est si bien établie pour les amateurs, et malheureusement aussi pour un grand nombre de peintres, que je n'espère pas la réduire aujourd'hui à sa juste valeur. Pour dessiller les yeux de ses admirateurs engoués, il faudra certainement renouveler plus d'une fois la discussion; mais quand on a pour soi la raison, le bon sens, l'expérience, le goût, on ne doit pas se décourager. J'aime à penser d'ailleurs que mes paroles ne resteront pas sans écho. Ce que je dis, d'autres le diront, et les oreilles les plus rebelles finiront par entendre. Les partisans les plus résolus de l'imitation, qui ne rêvent rien au-delà d'une copie littérale de la

nature, auront beau s'obstiner dans leur opinion : bon gré, mal gré, ils seront forcés de céder à l'évidence. Quand les hommes les plus habiles, qui reproduisent avec une adresse merveilleuse le tronc d'un chêne, les brins de mousse et le lichen, verront la foule passer indifférente devant leurs tours de force, il faudra bien qu'ils changent d'avis pour ressaisir leur popularité. A cet égard, je suis sans inquiétude : le temps fera ce que mes paroles ne peuvent faire aujourd'hui. Je me fie à la bonté de ma cause pour achever ce que je commence.

Les objections ne manquent pas. L'intervention de la pensée dans le paysage est traitée de rêverie par des hommes d'un mérite réel, que je louerai toujours avec empressement, parce qu'ils ont dépensé les plus belles années de leur vie dans un travail sérieux. Je rends pleine justice à la persévérance de leurs efforts, et je reconnais sans hésiter qu'ils possèdent une part de la vérité; mais cette part est-elle la plus belle? La solution n'est pas difficile à deviner. Ou les trois maîtres que j'ai choisis, et qui sont les plus illustres dans le domaine du paysage, ont abusé leurs contemporains et la postérité, ou l'imitation n'est que la moitié de l'art. Ceux qui excellent dans l'imitation disposent d'un moyen sans doute très puissant, mais ils se méprennent sur l'emploi de ce moyen. Doués d'un regard pénétrant, au lieu de chercher le but vers lequel ils doivent marcher, ils comptent les cailloux et les brins d'herbe du chemin. A l'heure où nous parlons, ils peuvent railler nos théories tout à leur aise : ils ont pour eux le succès, et l'engouement des amateurs leur donne beau jeu contre nous; mais nous avons pour nous les œuvres consacrées depuis longtemps par une légitime admiration, et nous ne craignons pas les railleries. Dans le domaine du paysage comme dans le domaine de la peinture historique ou religieuse, la renommée ne s'attache qu'à l'expression de la pensée. Un regard attentif, une main habile ne donnent que des succès de courte durée. Ruysdaël, le Lorrain, Nicolas Poussin se proposaient un but moins facile à toucher que l'imitation littérale, et leur gloire n'est pas entamée.

Toute œuvre qui n'a pas un caractère personnel est condamnée à périr, c'est-à-dire à tomber dans l'oubli. Or, quoique tous les hommes voués à la pratique de la peinture n'envisagent pas la réalité vivante ou inanimée sous le même aspect, il est pourtant hors de doute qu'ils ne sauraient apporter une grande variété dans la représentation de ce qu'ils voient. Tant qu'ils demeurent sur le terrain de l'imitation, quelle que soit la diversité de leurs facultés, l'inégalité de leurs forces, la comparaison ne s'établit qu'entre la copie et le modèle. Quel que soit le degré d'habileté, c'est toujours une œuvre impersonnelle. Dès que la pensée, dès que l'émotion n'in-

terviennent pas, l'histoire n'a pas à s'occuper de pareilles tentatives. Les contemporains peuvent applaudir, la postérité n'en sait rien, n'en veut rien savoir.

Ceux qui cherchent dans le paysage le portrait d'un coin de bois, d'un pré, d'une rivière ou d'une colline, croient volontiers qu'il est impossible de concilier l'imitation et l'expression. Ils s'imaginent que voir et penser sont deux actes contradictoires; ils oublient que l'impression produite en nous par les choses est d'autant plus vive, d'autant plus profonde, que nos facultés morales appartiennent à un ordre plus élevé. Eh bien! pourquoi ceux qui sentent vivement, ceux qui comprennent mieux et plus vite que la foule ne traduiraient-ils pas sur la toile ce qu'ils ont vu aussi fidèlement que les hommes doués de facultés vulgaires? C'est une erreur accréditée, je le sais bien, mais dont le crédit ne m'inspire aucun respect. Ceux qui vivent sans penser ne copient pas mieux que ceux qui pensent après avoir vu, mais ils copient autrement, je le reconnais volontiers. Ils tâchent de reproduire tout ce que leurs yeux ont aperçu, tandis que les peintres habitués à contempler tour à tour ce qui est devant eux et ce qui est en eux choisissent dans la nature les parties qui intéressent et négligent les parties sans importance. Est-ce donc là un signe d'infériorité? On ne s'étonnera pas que j'en doute. Les Hollandais, qui ont excellé dans la représentation des plantes et des animaux, ne se classent pas en raison de leur exactitude, mais en raison de l'intérêt qu'ils ont su mettre dans leurs ouvrages. S'il en était autrement, la photographie dominerait tous les maîtres, et tout espoir de lutter avec elle serait insensé.

Si la photographie domine tous les maîtres, si les peintres sont d'autant plus habiles qu'ils se rapprochent davantage de cette représentation impersonnelle de la nature, l'éducation des paysagistes ne doit plus avoir qu'un seul but : augmenter la puissance du regard. Quant à la docilité de la main, c'est quelque chose sans doute; la longueur des phalanges, la délicatesse du toucher, ne sont pas sans importance, mais ne peuvent se comparer à la puissance du regard. Est-ce là que veulent en venir les partisans exclusifs de l'imitation? Le paysage ne doit-il plus compter parmi les arts libéraux, c'est-à-dire parmi ceux qui relèvent de la pensée? J'aime à croire que les admirateurs les plus ardens de la réalité littérale reculeraient devant cette conséquence : ils ne consentiraient pas à ranger la peinture de paysage parmi les métiers. Cependant, à voir le train que suivent les choses, on pourrait craindre que l'intelligence ne fût bientôt considérée comme superflue pour l'exercice de cette profession. Ceux qui manient le pinceau, comme ceux qui mettent leur orgueil à posséder une galerie, ne semblent pas faire grand cas de la

composition. Inventer leur paraît une chose secondaire; les toiles qui nous viennent des Alpes ou des Pyrénées s'adressent aux yeux, et ceux qui les signent ne songent guère à susciter en nous des pensées nouvelles.

Ce qui se passe ne m'étonne pas. Je crois que la peinture de paysage est engagée dans une route qui ne mène ni à la vérité ni à la renommée; mais il n'était pas difficile de prévoir ce qui arrive. Pendant que Louis David demandait aux statues antiques la régénération de la peinture historique, le paysage, dont il n'avait aucun souci, tâchait d'atteindre à la noblesse en négligeant l'imitation de la nature. Les œuvres qui prétendaient au grand style, et qu'on admirait sur parole, n'obtiennent aujourd'hui que notre indifférence, quand elles n'excitent pas notre hilarité. Les peintres de nos jours qui s'occupent de paysage ont voulu réagir contre le faux goût de l'époque impériale. L'intention était excellente; mais en cherchant le style naïf, ils ont trouvé le style prosaïque. Sans doute ils sont plus près de la vérité que leurs devanciers immédiats; ils se trompent pourtant s'ils croient conquérir une place glorieuse en s'arrêtant au point où ils sont parvenus. Le paysage de l'époque présente, quoique très supérieur au paysage de l'époque impériale, ne mérite pas encore d'être comparé aux plus belles œuvres du genre. Tant qu'il ne consentira pas à devenir poétique, ou, pour parler plus exactement, tant qu'il n'essaiera pas de le devenir, il ne sera pour les esprits élevés qu'un art secondaire. Il sera rangé parmi les passe-temps agréables, et ne sera vraiment rien de plus. Il a de plus hautes prétentions, et la faveur dont il jouit est pour lui sans doute un argument victorieux; toutefois, s'il veut prendre dans l'histoire de la peinture un rang aussi élevé que les œuvres de Ruysdaël et de Nicolas Poussin, il faut absolument qu'il renonce à ses habitudes, à ses prédilections.

D'ailleurs la question qui s'agite aujourd'hui à propos du paysage n'est pas nouvelle. Pour peu que nous consultions l'histoire des formes diverses de l'imagination, nous retrouvons la même question à propos de la sculpture, de la poésie. Dans le passé comme dans le présent, nous voyons l'imitation et l'idéal se disputer le domaine de l'art. J'ai dit ce que je pense de l'imitation dans la sculpture, et pour donner à mon avis une autorité que personne ne pût contester, j'ai résumé en quelques pages l'histoire de l'art grec. Je n'ai pas à revenir sur ce point. Dans la poésie, l'imitation et l'idéal ont eu le même sort que dans la sculpture. Si j'avais à présenter des argumens à l'appui de cette affirmation, je n'aurais vraiment que l'embarras du choix. Je trouve chez une nation voisine une démonstration sans réplique. L'imitation et l'idéal sont représentés en An-

gleterre par deux hommes qui ont eu chacun leur part de popularité, mais dont la valeur est fort inégale : j'ai nommé Byron et Crabbe. Ceux qui tiennent pour l'imitation mettent Crabbe bien au-dessus de Byron, et le client qu'ils ont pris sous leur protection possède assez de talent pour justifier leur sympathie. Cependant, malgré tout le mérite qui recommande les œuvres de Crabbe, le nom de Byron est demeuré plus grand que celui du poète qu'on a voulu lui donner pour rival. Pourquoi? C'est que Byron ne se contentait pas de raconter ce qu'il avait vu, mais s'efforçait constamment de l'agrandir, de le transformer, et, dans le domaine poétique, l'autorité de l'Angleterre ne vaut pas moins que l'autorité de la Grèce dans le domaine de la sculpture. Une nation qui peut mettre dans la balance Shakspeare, Milton et Byron n'est pas à dédaigner. Les plus sceptiques auraient mauvaise grâce à récuser son autorité. Les œuvres de Crabbe sont l'image de la réalité fidèlement, littéralement transcrite, et cette image n'a pas gardé la popularité qu'elle avait acquise. Les œuvres de Byron s'élèvent au-dessus de la réalité, et gardent encore aujourd'hui l'importance qu'elles avaient, il y a trente-trois ans, quand Byron mourut en défendant l'indépendance de la Grèce.

Mais il ne faut pas insister trop longtemps sur l'histoire de la poésie à propos de l'histoire du paysage, car les partisans de l'imitation ne manqueraient pas de répudier cette comparaison comme inopportune. La seule manière de traiter la question qui nous occupe maintenant, c'est d'établir nettement la nature des arts du dessin. J'ai parlé de la photographie et des dangers qu'elle présente. Ces dangers sont connus depuis longtemps de tous ceux qui aiment la peinture, et je dois ajouter qu'ils étaient prévus dès le premier jour. Cependant il ne faut pas s'abuser sur la valeur de la photographie envisagée comme moyen d'imitation. L'œuvre du soleil, admirée comme un prodige de fidélité et qui reproduit en effet les détails que le regard humain n'atteindra jamais, que le pinceau ne saurait copier, l'œuvre du soleil est parfois infidèle. Quand la photographie s'adresse aux monumens, elle fait ce que le pinceau ne pourrait pas faire; dès qu'elle s'adresse à la vie, elle est obligée de confesser son impuissance. Elle transcrit la forme de la pierre, elle est inhabile à transcrire les animaux et les plantes, car la vie, c'est le mouvement, et le mouvement se dérobe à la photographie. Eh bien! ce qui échappe au soleil échapperait au pinceau, si le pinceau voulait reproduire la réalité tout entière; mais le peintre, forcé de s'avouer vaincu tant qu'il demeure sur le terrain de l'imitation littérale, domine la photographie dès qu'il ajoute la pensée au témoignage des yeux. Il choisit parmi les mouvemens des plantes et des

animaux ceux qu'il peut rendre, et néglige sans regret ceux qui défient l'imitation. La puissance du pinceau n'est pas illimitée; les arts du dessin ne sont pas destinés à reproduire ce que nous voyons, mais à faire un choix parmi les objets qui s'offrent à notre vue, et quand ils ont choisi, leur tâche n'est pas achevée. Quand ils n'ont rien à exprimer, ils n'exercent aucune action sur les esprits élevés.

Dans un paysage comme dans un tableau d'histoire, c'est la réalité qui saisit la foule, je ne veux pas le contester. On croit fermer la bouche aux défenseurs de l'idéal en produisant cet argument; on oublie que le sentiment de la beauté, qui sommeille chez le plus grand nombre, a besoin pour s'éveiller d'études nombreuses, d'études assidues. L'utile est compris de tous, le vrai n'arrive pas à toutes les intelligences. Le sentiment du beau se développe dans des conditions encore plus rares que le sentiment du vrai. Les partisans de l'imitation littérale sont donc mal venus à citer le témoignage de la foule comme excellent, comme décisif : ce qui plaît aux esprits délicats n'est pas à la portée de la foule. Pourquoi s'en étonner? La foule a d'autres soucis que l'étude de la beauté. Le temps lui manque pour entreprendre l'éducation de toutes les facultés qu'elle possède. Si le temps ne lui manquait pas, elle arriverait à comprendre dans une certaine mesure les questions les plus délicates de la science et de l'art; je dis dans une certaine mesure, parce que tous les hommes ne sont pas doués de facultés égales. Dans le mouvement de la vie moderne, il est facile de comprendre que les conditions de la beauté sont ignorées du plus grand nombre. Il n'est donc pas surprenant que sur mille spectateurs il s'en trouve dix tout au plus qui ne considèrent pas l'imitation comme le but suprême des arts du dessin. C'est le contraire qui devrait nous frapper de stupeur. Une branche d'arbre, une grappe de raisin habilement copiées s'adressent à toutes les intelligences. Une pensée qui prend pour interprète l'aspect d'une vallée ou d'une montagne ne s'adresse qu'aux intelligenes préparées par l'étude à la perception de la beauté.

Je ne me suis jamais incliné devant le succès. Aussi la popularité qui s'attache maintenant au paysage d'imitation ne change pas les notions que j'ai puisées dans l'histoire de la peinture. Ce qui était vrai pour moi quand dominait la tradition mal comprise du haut style reste vrai même aujourd'hui, en présence de l'imitation qui prévaut, et comme je n'ai pas encore réussi à propager ma pensée en demeurant sur le terrain de la théorie pure, comme en parlant des artistes vivans, j'ai rencontré une vive résistance, j'ai recours maintenant à l'autorité de l'histoire. Les vérités théoriques exigent trop d'attention pour être saisies la première fois qu'elles s'offrent

aux lecteurs, et quand on parle des artistes vivans, on s'expose trop souvent au reproche d'injustice. On a beau s'exprimer avec une bonne foi parfaite, ne rien dire en-deçà, ne rien dire au-delà de sa pensée : quand on ne ratifie pas les éloges prodigués au portrait d'une *villa* ou d'une prairie, on passe facilement pour un homme sans goût ou sans bienveillance. Sur le terrain de l'histoire, on se meut plus librement.

Personne, je l'espère, ne m'accusera de vouloir dénigrer Ruysdaël. Si je ne le place pas sur la même ligne que Nicolas Poussin, on pourra dire tout au plus que je ne m'y connais pas, ce qui ne sera pas pour moi un sujet de chagrin; on ne dira pas qu'en parlant du maître hollandais, je sers des rancunes qui n'osent s'avouer. Pourvu qu'on ne mette pas en doute ma sincérité, je fais bon marché des reproches les plus vifs. J'ai trop douté avant d'affirmer pour m'étonner que ma pensée ne soit pas acceptée sans résistance. Les objections ne m'effraient pas. Je fais de mon mieux pour les réfuter, quand elles me semblent mal fondées. Quand elles me paraissent légitimes, je me rends à l'évidence. La discussion n'est pour moi qu'une forme nouvelle donnée à l'étude. Je crois que Jacques Ruysdaël n'a pas la même valeur que Claude Lorrain, que Nicolas Poussin. Avant d'arriver à cette conclusion, je n'ai rien négligé pour m'éclairer. Ai-je tort de penser ainsi? ai-je tort de placer l'idéal au-dessus de l'imitation? Si la comparaison du présent et du passé venait me démontrer que je me suis trompé, je n'hésiterais pas à le reconnaître, car, dans les questions de goût comme dans les questions scientifiques, les faits, en se multipliant, peuvent modifier une pensée qui d'abord semblait vraie. Toutefois j'ai lieu de croire que Ruysdaël, Claude Lorrain et Nicolas Poussin représentent le développement du paysage. Les œuvres des peintres vivans se rattachent pour la plupart au maître hollandais. Ce que je dirai de lui ne pourra donc manquer de les atteindre. Quant aux deux maîtres français, leurs disciples sont aujourd'hui peu nombreux.

On peut demander pourquoi Claude Lorrain et Nicolas Poussin, au lieu de chercher en France le cadre ou le sujet de leurs compositions, ont préféré le paysage d'Italie. Ce n'est pas chez eux pur caprice : ils avaient trop de gravité dans le caractère pour se décider légèrement. Quel était donc le motif de leur préférence? Il n'est pas douteux pour ceux qui ont quitté leur clocher qu'on ne trouve dans notre pays d'admirables points de vue. Les montagnes du Dauphiné, les montagnes de l'Auvergne, offrent sans contredit des sujets d'étude dignes du pinceau le plus habile. Cependant, quand on a vu la campagne romaine, on est forcé de reconnaître que l'Italie présente, sinon plus de grandeur, au moins plus de simplicité. Or, dès

qu'il s'agit d'encadrer l'expression d'une pensée dans un paysage, la simplicité acquiert une immense importance. Est-ce la campagne romaine qui a déterminé le caractère habituel des compositions signées de ces deux noms illustres? Est-ce au contraire la nature même de leur génie qui a porté ces deux hommes si richement doués à préférer l'Italie à la France? Je croirais volontiers que chacune de ces deux solutions renferme une part de vérité. Nous avons des montagnes et des vallées qu'on ne peut contempler sans ravissement; mais trop souvent les détails sont tellement nombreux et tellement variés, qu'ils suffisent pour occuper l'attention. Il n'est pas défendu d'en supprimer une partie, mais comme ils intéressent par leur aspect original, le peintre se laisse aller au plaisir de les conserver. Il ne sent pas le besoin d'animer ce qu'il voit en cherchant dans la nature l'expression d'une pensée purement humaine. La simplicité de la campagne romaine invite à la méditation. Les ruines des aqueducs, les montagnes qui se découpent à l'horizon et qui paraissent voisines, quoique placées souvent à dix lieues de distance, les plantes sauvages qui envahissent la plaine, tout oblige l'homme à se replier sur lui-même. S'il tient le crayon ou le pinceau, il sent le besoin d'encadrer dans ce paysage solennel quelque scène empruntée au passé, ou bien, si l'histoire ne lui est pas familière, il s'abandonne à sa rêverie, et veut associer à l'expression de ses souvenirs personnels la forme des ruines, la ligne des montagnes et la plaine qui ne connaît plus le soc de la charrue.

Je ne m'étonne donc pas que Nicolas Poussin et Claude Lorrain aient préféré le paysage romain au paysage de leur pays. Cependant, tout en m'expliquant cette préférence, je ne voudrais pas conseiller aux peintres français de traiter des sujets du même ordre en les plaçant dans le même cadre. Ce qui me semblerait expédient pour donner au paysage de notre temps l'élévation, la grandeur et la simplicité qui lui manquent, ce serait d'étudier l'Italie avant d'imiter ce que nous avons sous les yeux. Cet avis pourra sembler singulier à plus d'un lecteur. Toutefois je crois qu'il n'étonnera pas ceux qui ont l'habitude de réfléchir. Quel devrait être en effet le fruit naturel de cette étude préliminaire? Le peintre qui tenterait l'imitation de l'Auvergne ou du Dauphiné, après avoir visité l'Italie, serait amené à son insu à simplifier ce qu'il aurait devant lui. Avec le secours de ses souvenirs, il agrandirait le modèle qu'il aurait choisi, au lieu de le copier. Et qu'on ne vienne pas dire que l'application d'une telle méthode s'opposerait au développement des génies originaux : autant vaudrait affirmer que la lecture des poètes de l'antiquité empêche l'expression d'une pensée nouvelle. Le spectacle de la nature italienne rend au paysagiste le même service que

la connaissance des œuvres lyriques ou tragiques des siècles d'Auguste ou de Périclès à ceux qui veulent écrire des odes ou des drames. L'étude n'étouffe pas l'originalité. Il serait imprudent sans doute de conseiller aux paysagistes français une soumission absolue envers leurs plus illustres devanciers, mais il n'est pas inopportun de leur recommander comme excellente la source où ils ont puisé. Que nos contemporains apprennent à parler la langue de Poussin et du Lorrain, et le pinceau traduira sans effort leurs sentimens et leurs pensées. Or, pour connaître la langue de ces deux maîtres, il ne suffit pas de contempler leurs œuvres; il faut encore voir ce qu'ils ont vu, c'est-à-dire savoir comment leur style s'est formé. Par l'étude simultanée de ce qu'ils ont créé et des élémens dont ils disposaient, on n'arrive pas à surprendre le secret de leur génie : il y a toujours dans ces natures privilégiées quelque chose qui échappe à nos investigations; on arrive du moins à comprendre la nécessité de ne pas s'en tenir à l'imitation littérale, et c'est déjà un grand pas de fait. Puisqu'en face d'une nature grande, simple, sévère, ils ont senti le besoin de ne pas transcrire ce qu'ils avaient devant les yeux, à plus forte raison doit-on suivre leur méthode en face d'une nature moins simple, moins sévère et moins grande. La théorie se trouve ainsi confirmée par l'expérience, et le doute n'est plus permis. On sait pourquoi ils ont ajouté leur pensée au témoignage de leurs yeux, et l'on ne veut plus réduire le rôle du pinceau à la copie servile de la nature. Les œuvres de ces deux maîtres que nous possédons au Louvre enseignent cette vérité aux esprits clairvoyans. La vue de l'Italie, comparée à la vue de leurs œuvres, dessille les yeux mêmes qui n'ont pas une grande puissance, et je ne suis pas seul de mon avis, car les plus habiles ont suivi la route que j'indique.

Ce n'est pas sans raison qu'en parlant de l'Italie, j'ai insisté sur le caractère de la campagne romaine sans nommer les autres parties de ce beau pays. Il existe en effet une différence profonde entre le paysage romain et le paysage napolitain par exemple. Le voyageur qui n'est pas habitué à se rendre compte des impressions qu'il reçoit peut d'abord préférer le paysage napolitain au paysage romain : il se laisse éblouir par la splendeur de la lumière. S'il est habitué à réfléchir sur ce qu'il voit et s'il connaît Rome, il ne tarde pas à comprendre que pour le peintre la pureté des contours vaut mieux que la lumière la plus splendide. Quelques instans avant le coucher du soleil, quand on regarde du haut du Pausilippe Ischia et Capri, dont la couleur change de minute en minute et passe du rose tendre au bleu, puis au gris, on est saisi d'admiration. Ischia et Capri sont à vingt-cinq milles, et la lumière, en les inondant, les rapproche de

l'œil, on croit qu'on va les toucher; mais on n'aperçoit jamais la forme de ces deux îles comme celle des montagnes qui se découpent à l'horizon de la campagne romaine. C'est pourquoi Claude Lorrain et Nicolas Poussin ont été bien avisés en choisissant pour cadre de leurs compositions les bords du Tibre, Albano, L'Ariccia. Salvator Rosa, dont les gens du monde ont singulièrement exagéré le mérite, se plaisait à reproduire le paysage napolitain, et, quoiqu'il ait souvent fait preuve de talent, il n'a jamais rien produit qui fût empreint d'une vraie grandeur. La nature de ses facultés, son éducation ne sont pas les seules causes auxquelles nous devions attribuer le caractère de ses compositions : le choix du cadre est d'une immense importance. Or, dans le paysage napolitain, les lignes harmonieuses ne se présentent pas fréquemment; ce qui s'offre à nos yeux est plutôt bizarre que beau. Cette singularité de lignes se retrouve dans les ouvrages de Salvator Rosa. Sans parler de l'exécution, qui laisse beaucoup à désirer, et qui étonne plus souvent qu'elle ne charme, nous sommes obligé de reconnaître qu'il satisfait bien rarement aux conditions de l'harmonie linéaire. Pour les partisans de l'imitation pure, c'est une chose toute simple, et qui ne soulève aucune objection. Salvator a copié ce qu'il voyait habituellement, et l'on est mal venu à blâmer la fidélité de son pinceau; mais Salvator, qui ne compte pourtant pas parmi les peintres de premier ordre, ne faisait pas fi de l'idéal : il s'efforçait à sa manière d'agrandir ce qu'il voyait. S'il n'a pas mieux réussi, ce n'est pas faute de bon vouloir.

Les environs de Florence et la Toscane tout entière, sans offrir la même grandeur que la campagne romaine, présentent pourtant à la peinture plus de ressources que le royaume de Naples. Parmi les diverses parties de l'Italie, c'est la seule qui se rapproche du paysage romain par l'harmonie linéaire. Quand on a gravi la pente qui mène à Fiesole, on aperçoit des motifs nombreux, simples, variés, qui sollicitent le pinceau. A Pise, le peintre se trouve encore plus heureusement placé. Je ne parle pas des palais qui charment le regard par leur élégance plus encore que par leur richesse, je parle des montagnes dont le bleu sombre se détache sur l'azur du ciel. C'est un spectacle qui ravit les plus indifférens et ne s'oublie jamais. Ce n'est pas aussi beau que les environs de Rome ou de Subiaco, mais c'est un cadre excellent pour celui qui sait manier le pinceau de façon à révéler sa pensée en prenant pour interprète la nature qu'il a devant lui.

Les plaines opulentes de la Lombardie, très dignes d'étude pour l'agronome, n'offrent pas au peintre un bien vif intérêt. Quant à Venise, c'est un spectacle dont le type ne se retrouve nulle part, qu'on se rappelle avec bonheur; mais ce n'est pas en se promenant

sur le Grand-Canal qu'on peut concevoir l'idée d'un beau paysage. Le Lido se prête à la rêverie, et ne serait pour la peinture qu'un thème indigent.

Il faut donc préférer pour l'étude, pour l'imitation, pour le développement de la pensée, les plaines et les montagnes que Poussin et Claude Lorrain ont préférées. C'est le parti le plus sage, et, quoi que puissent dire les partisans de l'originalité absolue, la vue du Campo-Vaccino et du Colisée, du lac de Nemi et de la tour crénelée d'Ostie est sans danger pour ceux mêmes qui se proposent de représenter la Bretagne et la Normandie. Ce qu'il y a de salutaire pour l'esprit dans le séjour de Rome, dans l'exploration des environs, ce n'est pas seulement ce qu'on voit : les souvenirs qui s'éveillent à chaque pas donnent le goût de la méditation, et la méditation mène à l'amour des grandes choses. Quand on a vécu parmi les ruines pendant quelques mois, on traite avec dédain, c'est-à-dire avec justice, tout ce qui est mesquin. Est-ce donc là vraiment un danger dont il faille s'alarmer? Les peintres doivent-ils éviter Rome, s'ils veulent garder une physionomie individuelle? Ceux qui le croient tombent dans une étrange méprise, et se font de l'originalité une singulière image. S'ils prenaient la peine d'analyser ce qu'ils affirment, ils sentiraient qu'ils confondent deux choses fort diverses, — l'impersonnalité, qui se réfugie dans l'imitation, et l'originalité vraie, qui se compose de mémoire et de volonté.

Le peintre qui, en maniant le pinceau, consulte sa mémoire, ou qui, se défiant de sa mémoire, veut voir à chaque instant ce qu'il a résolu de copier et se dispense d'intervenir dans son œuvre par sa volonté, peut-il se vanter de posséder une physionomie individuelle? Pour le croire de bonne foi, il faudrait commencer par changer la valeur des mots. Qu'il trouve, à force de patience, un procédé particulier pour imiter l'écorce du hêtre ou du bouleau, et qu'il baptise son procédé du nom d'originalité, je ne m'en plaindrai pas; s'il ne vise pas plus haut, s'il se contente à si bon marché, je lui pardonnerai son innocent orgueil, mais il ne sera jamais pour moi qu'un habile ouvrier. Pour atteindre à l'originalité, d'autres facultés sont requises, des facultés d'un ordre plus élevé. Tout homme qui ne met pas dans son œuvre l'empreinte de sa volonté doit renoncer à cette prétention. La patience seule est de la volonté, lorsqu'elle s'applique au travail; mais dans le domaine esthétique toute volonté qui n'est pas la forme active d'une pensée ne mérite aucune attention, et tant qu'on n'aura pas trouvé l'expression d'une pensée dans l'écorce du hêtre ou du bouleau, il faudra se résigner à ne pas compter ceux qui l'imitent fidèlement parmi les peintres originaux. La méprise que je relève s'explique aisément par de récentes mésaventures. Il

est arrivé à plus d'un de ne pas mesurer ses forces et de se croire appelé à de hautes destinées. Un paysagiste à peine parvenu à la virilité fait le voyage d'Italie après avoir copié heureusement des pâturages de Normandie. Plein de confiance, enhardi par les succès de sa jeunesse, il traite au retour des sujets qui ne sont pas à sa portée. Il échoue, il s'étonne, il s'afflige; ses amis partagent son étonnement et son chagrin. L'échec n'est pas douteux. Est-ce le peintre qui a tort? Non vraiment. Le public se trompe-t-il en déclarant l'œuvre nouvelle moins digne d'attention que ses sœurs aînées? Non, le public a raison. Le seul tort de l'auteur, c'est d'avoir visité l'Italie, d'avoir troublé par un voyage imprudent la sérénité de son intelligence. Avant cette folle équipée, il avait le regard pénétrant, la main sûre. Il faisait tout ce qu'il voulait, et n'échouait jamais dans l'accomplissement de son dessein. Depuis qu'il a franchi les Alpes, tout est changé; son regard est moins pénétrant, sa main hésite. On dirait qu'il aperçoit la nature à travers un voile, et que son pinceau refuse de lui obéir. Qu'il eût agi plus sagement en copiant toute sa vie les pâturages de Normandie!

Ai-je besoin d'écrire la péroraison de cette belle harangue? — Il faut se défier de l'Italie. — On n'oublie qu'une chose, c'est que les plus grands spectacles ne suscitent pas de grandes pensées dans toutes les intelligences. Les mésaventures que je rappelle ne prouvent rien, sinon qu'au-delà comme en-deçà des Alpes on garde ses facultés primitives. Cette conclusion ne vaut pas un blasphème. Ne profite pas qui veut des lectures les plus instructives; est-ce une raison pour maudire les livres, qui demeurent inutiles pour les intelligences vulgaires? Pourquoi les Italiens, en face d'une nature qui se prête si admirablement à la peinture du paysage, n'ont-ils jamais engagé une lutte sérieuse avec la Hollande et la France dans cette partie de l'art? C'est une question qui se présente naturellement, et qui n'est pas sans intérêt. Il semble en effet qu'ils étaient mieux placés que personne pour tenter l'imitation de la nature inanimée ou de la nature muette. Et cependant l'Italie ne compte pas un paysagiste éminent! L'imagination ne lui manque pas, Dieu merci! L'Italie tient le premier rang dans la peinture historique; elle réunit au plus haut point toutes les facultés nécessaires pour réussir dans toutes les parties de l'art. Est-ce dédain de sa part? Aurait-elle pris pour vraie la parole de Michel-Ange? Je répugne à le penser. Je crois plutôt que les Italiens, habitués à contempler les merveilles de leur climat, sont arrivés à leur insu à une sorte de satiété, et ne sentent pas le besoin d'imiter ce qu'ils ont devant les yeux depuis leurs premières années. Pour tenter la peinture de paysage, il ne faut pas seulement aimer ce qu'on voit, il faut encore le regarder avec cu-

riosité. Or les Italiens sont depuis longtemps blasés sur les beautés de leur pays : ils aiment ce qu'ils ont devant les yeux, ils ne songent pas à le regarder.

Cette explication de leur infériorité dans le paysage ne serait pourtant pas sans réplique. Je ne parle pas des argumens tirés de l'histoire même de la peinture : les paysages de Dominiquin qui se voient à la villa Aldobrandini prouvent que les Italiens ne sont pas inhabiles dans ce genre; mais pour que l'explication proposée fût vraiment satisfaisante, et fermât la bouche aux plus sceptiques, il faudrait supprimer l'exemple de la Hollande, qui compte un grand paysagiste, une foule de paysagistes habiles, et qui cependant n'a cherché qu'en elle-même des sujets d'imitation. L'absence de curiosité ne suffit donc pas pour se rendre compte de l'infériorité de l'Italie dans le domaine du paysage. Il faut chercher ailleurs la cause du fait qui nous occupe. La satiété n'est pas à négliger; mais on pourrait à bon droit demander pourquoi l'Italie serait demeurée indifférente au spectacle de la nature, tandis que la Hollande s'en préoccupait. Je crois que l'histoire particulière de l'Italie répond à toutes les objections. Le gouvernement pontifical devait naturellement encourager la peinture religieuse, et les trésors dont il disposait, trésors renouvelés par la piété des fidèles, avaient une destination marquée d'avance, la décoration des églises. Les plus grands génies de la peinture représentaient sur les murailles du Vatican, de la chapelle Sixtine, les scènes de l'Ancien Testament ou de l'Évangile. Quand on récapitule tout ce qu'il y a de talent dépensé dans les églises de Rome, on s'explique aisément que le temps ait manqué à l'Italie pour s'occuper du paysage. Toutes ses pensées, tous ses efforts dans le domaine de la peinture se portaient vers les sujets religieux. Devons-nous le regretter? Jamais la Genèse, l'Exode, l'Évangile, n'ont été interprétés plus habilement que par les maîtres italiens. Et quand ces génies privilégiés abandonnaient l'Écriture sainte pour aborder la légende, ils n'étaient pas moins heureux. Les paysages de Dominiquin, justement admirés, ne tiennent qu'une très petite place dans la vie de l'auteur. La Tribune de Saint-André-della-Valle, la chapelle de Saint-Basile à Grotta-Ferrata, suffiraient à sa gloire. C'est là qu'il a mis le sceau de son génie. Quand il quittait la figure humaine pour la nature muette, ce n'était pas chez lui un libre choix : il acceptait une commande qu'il ne pouvait refuser.

Je ne m'étonne donc pas que l'Italie ne compte pas un paysagiste du même ordre que Claude Lorrain et Poussin; elle a dépensé tout son génie dans les sujets bibliques. Ceux qui auraient tenté de représenter la nature inanimée se seraient trouvés aux prises avec la plus dure condition : ils n'auraient pu compter que sur les encouragemens des particuliers; mais à Rome, comme ailleurs, l'exemple des

grands est suivi par tous ceux qui approchent des grands. Un coin de l'Italie copié par un pinceau habile n'aurait attiré que les regards de quelques voyageurs opulens, et ce n'était pas assez pour décider le génie national à se frayer une route nouvelle. Or la Hollande et la France étaient placées dans d'autres conditions. Pour elles, la peinture religieuse n'était pas le seul moyen de s'illustrer et d'ajouter à la célébrité une vie douce et facile : elles ont traité les sujets bibliques avec moins d'habileté, mais presque aussi souvent que la patrie de Michel-Ange et de Raphaël, car les traditions chrétiennes sont une mine féconde dont les peuples de l'Europe se partagent les filons sans les épuiser. Seulement le génie français, le génie hollandais, pouvaient tenter l'imitation de la nature muette sans redouter l'indifférence ou le dédain. Comme le gouvernement n'était pas confondu avec la religion, ils n'étaient pas obligés d'interroger à toute heure le Pentateuque et l'Évangile, sous peine de voir leurs œuvres méconnues ou délaissées. Pour un Hollandais enrichi par le commerce, un paysage pris dans une terre qu'il possède a tout l'intérêt d'un portrait de famille. Bien des Français nés dans la richesse sont hollandais sur ce point. Il était donc naturel que l'imagination et le talent des peintres se tournassent de ce côté. Il est vrai que la représentation d'une maison de campagne soumise au contrôle du propriétaire n'est pas précisément un paysage dans le sens le plus élevé du mot; mais c'est le point de départ, comme la copie d'une figure. Comme le peintre ne peut exprimer sa pensée qu'en se servant de l'imitation ainsi que l'orateur de la parole, la représentation fidèle d'un champ, d'une prairie, d'un moulin ou d'un ruisseau n'est pas à dédaigner. C'est la formation d'une langue. Celui qui la parle correctement est en mesure de nous intéresser, pourvu qu'il ait quelque chose à nous dire. S'il n'a pas le goût de la réflexion, s'il n'est pas doué d'une imagination active, il nous laisse indifférens, comme les écrivains qui savent assembler les mots dans un ordre merveilleux, mais qui ne savent ni éclairer l'intelligence ni émouvoir le cœur.

Les conditions du paysage telles que les ont comprises Claude Lorrain et Nicolas Poussin sont d'une nature tellement élevée, qu'elles réduisent à leur juste valeur les paroles attribuées à Michel-Ange. Sans doute les compositions où la figure est le sujet principal tiennent le premier rang dans la peinture, mais cela n'est vrai que d'une manière générale, et quand il s'agit d'œuvres signées de ces noms, il faut que la règle fléchisse. Pourquoi en effet la figure tient-elle le premier rang dans la peinture? Ce n'est pas seulement parce qu'elle offre au pinceau un plus grand nombre de difficultés qu'un arbre ou une montagne; c'est aussi et surtout parce qu'en raison même de sa nature, elle est soumise à des expressions diverses. Or

Claude Lorrain et Nicolas Poussin, en faisant du paysage l'interprète de leur pensée au lieu de dépenser toute leur habileté dans l'imitation des plantes et des terrains, l'ont placé au même rang que la peinture de figure. Si le grand Florentin avait pu contempler des œuvres conçues dans de telles conditions, il n'aurait pas traité le paysage avec tant de dédain; il aurait reconnu dans ces œuvres l'application de sa méthode. Qu'on ne se méprenne pas pourtant : il y aurait quelque chose de puéril à vouloir établir une parenté entre les procédés du Florentin et les procédés des deux peintres français. La méthode dont je parle ici est purement intellectuelle. Michel-Ange n'aimait pas l'imitation : s'il savait copier, il ne copiait pas; il ne prenait le pinceau que pour exprimer une pensée. La forme et le mouvement lui obéissaient; il ne les dénaturait pas, il les assouplissait. Ce n'est pas dans son habileté seule qu'il faut chercher le principe de son excellence, mais dans l'énergie de sa volonté. Claude Lorrain et Poussin, qui savaient imiter la nature muette aussi habilement que Michel-Ange la figure, voulaient, comme lui, mettre le sceau de leur pensée dans chacune de leurs œuvres. J'ai donc raison de dire qu'ils suivaient sa méthode. Quant à leurs procédés, ils n'ont rien à démêler avec la question qui nous occupe.

Dans les arts du dessin, comme dans la musique, comme dans la poésie, la valeur des œuvres se mesure d'après la part faite à l'intelligence. Il paraît qu'à l'époque de la renaissance comme aujourd'hui, la plupart des peintres qui se proposaient l'imitation de la nature muette ne faisaient pas à l'intelligence une part très opulente. Le dédain de l'auteur du *Jugement dernier* pour les praticiens étrangers à toute réflexion ne doit donc pas nous étonner. Tous les esprits élevés, à quelque partie de l'invention qu'ils aient voué leurs facultés, trouveraient autour d'eux des praticiens qui mettent le métier au-dessus de l'art, ou qui plutôt confondent l'un avec l'autre, et n'ont jamais entrevu l'importance et le rôle de la pensée. Le sentiment de leur supériorité, lors même qu'ils n'excelleraient pas dans tous les détails matériels de leur profession, leur permet de railler ceux qui se prennent pour des maîtres et n'ont jamais rien inventé. Les deux paysagistes français qui représentent avec Ruysdaël l'interprétation de la nature muette sous sa forme la plus parfaite défient le dédain des peintres de figures. Le problème qu'ils se proposaient n'est pas moins difficile à résoudre que celui de la peinture historique. En groupant des personnages, on veut exprimer des passions : c'est là sans doute une tâche laborieuse, mais on a devant les yeux ou dans ses souvenirs ce qu'on essaie de traduire. Quand il s'agit de rendre l'impression qu'on a reçue à l'aspect d'une forêt, d'associer le spectateur à sa rêverie, c'est une rude besogne. C'est pour avoir posé ce problème dans toute sa franchise, c'est pour l'a-

voir résolu que Claude Lorrain et Poussin ont pris rang à côté des peintres d'histoire. Depuis qu'ils ont écrit leur pensée, il n'est plus permis de traiter le paysage comme un genre secondaire. Si les conditions qu'ils avaient acceptées, qui expliquent l'élévation de leurs ouvrages, n'étaient pas aujourd'hui méconnues ou négligées par ceux qui croient avoir agrandi leur domaine, les peintres d'histoire ne parleraient pas si légèrement de la nature inanimée. D'ailleurs l'oubli ou l'ignorance de ces conditions se rattache à une question plus générale, à l'éducation des artistes. Comment l'idéal tiendrait-il la place qui lui appartient dans le paysage, quand il joue dans l'enseignement un rôle si modeste? Les concours institués pour l'encouragement du paysage historique prouvent assez clairement qu'à l'école de Paris, la pratique matérielle du métier a plus d'importance que la pensée. Les figures indiquées par le programme, et qui doivent servir à la représentation d'une scène mythologique, sont traitées de manière à ne pas trop occuper l'attention. On dirait que les élèves sont invités à ne pas détourner les regards du spectateur de la forme et de la couleur des plantes et des montagnes : s'ils reçoivent un tel conseil, ils n'en tiennent que trop de compte; mais le paysage proprement dit manque de vie. Quelques masses traditionnelles, d'une couleur quelquefois heureuse, forment tout l'intérêt de la composition. Les exceptions qu'on pourrait citer ne démentiraient pas la justice de nos plaintes. Tant qu'on n'aura pas changé l'éducation générale des artistes, il ne faut pas espérer qu'ils comprennent de bonne heure l'importance de la pensée.

Ruysdaël était d'un caractère mélancolique, et son caractère se retrouve dans ses ouvrages. A voir le soin religieux avec lequel il a rendu tous les détails que lui offrait la nature hollandaise, on serait tenté de croire qu'il n'a rien cherché au-delà de l'imitation, et cependant, quand on étudie l'ensemble de ses œuvres, il demeure évident qu'il a visé plus haut. De tous les paysagistes de son pays, c'est à coup sûr celui qui accordait le plus d'importance à la pensée. Choisissait-il autour de lui les sites qui répondaient à l'état de son âme, et se dispensait-il presque toujours d'abord de la composition dans le sens le plus libre du mot? Cette conjecture ne blesse en rien la raison. Ruysdaël, qui avait abandonné la profession de médecin pour se livrer tout entier à la peinture, était porté, par sa nature et par sa première éducation, vers les idées les plus élevées; mais, sans se livrer à de grands efforts d'invention, il pouvait rendre ce qu'il sentait. Il ne copiait pas ce qu'il voyait pour le seul plaisir de le copier, mais il imitait ce qu'il avait devant les yeux pour traduire l'impression qu'il avait reçue, et à mesure qu'il avançait dans son œuvre, il corrigeait dans son modèle ce qui ne s'accordait pas avec son dessein; il supprimait ce qui lui semblait inutile, agrandissait ce qui lui paraissait

mesquin; il exagérait ce qui n'était qu'indiqué. Doué d'un discernement très fin, il crayonnait dans ses promenades les coins de plaine ou de forêt qui disaient, dans une langue sans paroles, ce qu'il voulait dire avec le pinceau. Rentré dans son atelier, il apercevait dans son croquis des lacunes qui d'abord ne l'avaient pas frappé. Alors, sans essayer de composer un paysage de toutes pièces, il transcrivait sur la toile ce qu'il avait crayonné, n'allant pas au-delà d'un simple trait. Affermi dans sa première pensée, éclairé de plus en plus sur ce qui manquait à la réalité, il attendait pour peindre que la méditation eût achevé l'ébauche qu'il avait rencontrée dans ses promenades. L'heure venue de se mettre à l'œuvre, il consultait ses souvenirs, mais sans se croire obligé de les suivre. Cette manière de procéder n'est pas timidité, mais prudence. Ruysdaël ne sentait pas en lui-même une imagination assez puissante pour marcher sans autre guide que sa volonté; mais en même temps qu'il se défiait de ses forces, il comprenait la nécessité de ne pas s'en tenir à l'imitation : aussi dans ses toiles, qui sont toujours vivantes, nous admirons tout à la fois la précision de la forme et la simplicité de l'ordonnance.

Les deux mérites que je relève dans Ruysdaël sont les mérites d'un observateur attentif et d'un homme habitué à la réflexion. Personne aujourd'hui ne possède une habileté supérieure dans le maniement du pinceau, et l'on voudrait pourtant réduire la peinture à ce qui n'était pour Ruysdaël que la moitié de sa tâche! Le premier paysagiste de la Hollande, celui qui représente l'imitation de la nature de la manière la plus excellente, avait plus de clairvoyance et de modestie; il avait beau reproduire avec une incomparable finesse les détails qu'il avait aperçus : il ne s'abusait pas sur l'insuffisance de l'imitation, il comprenait qu'il avait autre chose à faire pour que son œuvre fût vraiment sienne. Il voulait que le spectateur sentît, en regardant sa toile, ce que l'auteur avait senti lui-même. La nature lui parlait une langue mystérieuse qui ne s'adresse qu'aux âmes d'élite. Cette langue qu'il avait entendue, dont il avait pénétré le sens, il s'efforçait de la rendre intelligible à tous. Il n'allait pas aux champs, il ne s'enfonçait pas dans l'ombre des forêts pour chercher l'expression d'une idée préconçue; il rapportait dans son atelier les sentimens qu'avait suscités en lui le spectacle des rochers ou le bruit des flots, et s'appliquait à les traduire. La simplicité de Ruysdaël s'élève rarement jusqu'à la grandeur. Cependant la contemplation de ses œuvres laisse dans l'âme un souvenir fortifiant. La mélancolie qu'elles respirent n'a rien qui pousse au découragement : elles réveillent le souvenir de nos douleurs; mais il y a tant de sève et tant de force dans les branches dont l'ombre se projette sur le terrain, que nous sentons le besoin de vivre à notre tour d'une vie énergique. La

tristesse, au lieu de nous affaiblir, nous relève. L'étude de Ruysdaël est doublement salutaire : elle donne au goût plus de délicatesse, à la pensée plus de vigueur. On apprend de lui à trier les détails, à ne pas leur attribuer une importance égale et constante. Son regard ne négligeait rien, son pinceau ne transcrivait pas tout ce que son œil avait aperçu. Il comprend la vie des plantes et la rend avec une évidence, une splendeur qui n'ont jamais été surpassées. Or le spectacle de la vie ainsi révélée suscite en nous le désir de voir, le besoin d'agir. Les œuvres de ce maître, qui a mis l'empreinte de son âme dans les compositions mêmes que les ignorans prennent pour impersonnelles, nous émeuvent comme la nature, tant il y a de vérité, de fraîcheur, de jeunesse, dans les branches que le vent soulève, ou que viennent éclairer les derniers rayons du soleil. Pour produire en nous une émotion si profonde, un regard pénétrant, une mémoire fidèle, une main docile ne suffiront jamais.

Claude Lorrain comprenait autrement que Ruysdaël l'interprétation de la nature. Il ne se contentait pas de corriger ce qui lui semblait mesquin, d'effacer ce qui lui paraissait inutile : son génie, plus hardi que celui du peintre hollandais, agissait avec une liberté qui s'appellerait présomption, si la postérité ne lui avait donné raison. Ce qu'il voyait n'était pas pour lui un sujet d'imitation, mais un sujet de composition. Le crépuscule du matin, le crépuscule du soir, la splendeur de midi, l'heure solennelle qui précède le coucher du soleil, ont trouvé dans son pinceau un interprète éloquent et fidèle; mais ce qui caractérise sa manière, ce qui lui assigne parmi les paysagistes une place à part, c'est la puissance souveraine avec laquelle il disposait de tout ce qu'il avait vu. Les forêts et les montagnes ne lui suffisaient pas, les derniers rayons du soleil réfléchis dans les flots ne contentaient pas son imagination. Avant de se mettre à l'œuvre, il avait une pensée préconçue, et pour la rendre il associait les ruines de l'art humain à l'éternelle beauté, à la sérénité permanente de l'art divin. Les colonnes mutilées d'un temple magnifique à côté d'une forêt que chaque printemps rajeunit occupent le premier plan; à l'horizon, des montagnes lointaines, dont les lignes pures et harmonieuses reposent le regard et portent dans l'âme du spectateur une émotion religieuse et profonde. Si jamais l'insuffisance de l'imitation fut reconnue franchement, c'est à coup sûr par Claude Lorrain. Il n'essayait pas de copier ce qu'il voyait, mais de traduire l'impression qu'il avait reçue. Quant aux personnages qu'il plaçait dans ses compositions, il ne leur attribuait pas une grande importance : tantôt il s'en servait pour donner la mesure des ruines qui occupaient le premier plan, tantôt pour expliquer la pensée qu'il avait voulu rendre. Deux figures dans une barque voguant doucement et protégées contre l'ardeur du jour par les arbres de la rive

offraient l'image du bonheur. Le procédé de Claude Lorrain est un procédé tout personnel. L'auteur immortel des admirables paysages qui nous éblouissent par leur splendeur n'a jamais tenté de lutter avec la nature. Il savait trop bien qu'il serait vaincu s'il engageait un pareil combat. Il voyait dans la lumière, dans la forme des plantes et des montagnes, dans l'aspect des ruines, un moyen de rendre ce qu'il sentait, et, au lieu de transcrire ses souvenirs, il les consultait comme un vocabulaire. Ce qu'il peignait était en lui avant d'être sur la toile. Sa main n'obéissait pas à sa mémoire, mais à sa volonté. Il sacrifiait sans regret tout ce qui ne devait pas servir à l'expression de sa pensée.

Le peintre hollandais rapportait dans son atelier le thème de la composition qu'il allait ébaucher, et sa volonté n'intervenait qu'après sa mémoire. Claude Lorrain écoutait plus souvent et plus librement son imagination. Avec ses souvenirs, avec ses rêveries, il formait un type de bonheur ou de tristesse, et quand il voulait rendre visible à tous ce qu'il avait aperçu au dedans de lui-même, il se tournait vers la nature pour donner plus de précision à sa pensée. Le témoignage de ses yeux n'était pour lui qu'un auxiliaire, jamais un guide impérieux. C'est à l'emploi de ce procédé que nous devons l'unité merveilleuse de toutes ses œuvres. Il savait d'avance ce qu'il allait faire. Il ne commençait pas par copier pour effacer, pour supprimer, pour ajouter; le modèle était en lui. Ce qu'il demandait à la nature, c'étaient les traits dont il devait se servir pour en dessiner les contours, les couleurs qu'il avait choisies, mais qu'elle possédait. Un tel procédé, je le reconnais volontiers, n'est pas à la portée de toutes les intelligences. Pour agir ainsi, il faut une puissance qui n'est pas commune. Cependant les peintres qui se livrent à la pratique du paysage et que la gloire de Claude Lorrain pourrait tenter doivent en prendre leur parti. Il n'y a pas moyen de faire ce qu'il a fait, ou quelque chose d'équivalent, sans passer par la route qu'il a suivie. Ils ne trouveront pas dans la réalité ce qu'ils trouvent dans ses œuvres. Les scènes les plus grandes, les sites les plus majestueux, laissent apercevoir des détails que le goût condamne, et dont le pinceau ne doit tenir aucun compte. Pour tout dire en un mot, la nature offre à l'art des thèmes nombreux, d'une infinie variété : elle ne lui offre pas de modèles. Voilà ce que Ruysdaël entrevoyait, ce que Claude Lorrain voyait clairement. Intervention permanente de la pensée dans l'expression de la forme, l'imitation envisagée comme moyen, jamais comme but, c'est à ces termes précis qu'il faut réduire le procédé de ce maître illustre. Il connaissait tous les aspects de la nature, et savait les reproduire comme s'il n'eût pas eu en tête un projet plus élevé; mais cette notion et cette faculté n'étaient pour lui que des instrumens. Ses souvenirs, il les transfor-

mait quand l'heure était venue d'exprimer sa volonté. Il disposait si librement de tout ce qu'il avait vu que la nature semblait lui obéir. Il creusait les vallées, il abaissait les montagnes, il attachait au tronc des arbres des branches d'une souplesse inconnue, d'une merveilleuse élégance, et tout cela si simplement que jamais chez lui l'invention ne semble bizarre. Il est trop savant pour étonner; quand il crée, on dirait qu'il se souvient : génie excellent qui a voulu dans la mesure de sa puissance, qui a réalisé tout ce qu'il avait conçu.

Le procédé de Nicolas Poussin, plus savant encore que celui de Claude Lorrain, n'est pas facile à définir. Poussin ne conçoit pas le paysage sans figures : il n'étudie pas la nature, comme le peintre hollandais, pour la corriger, pour l'agrandir en la transcrivant, et j'espère que le mot corriger ne sera pas pris pour une impiété. Il ne se préoccupe pas, comme Claude Lorrain, de la distribution de la lumière. Ce qui domine tous ses paysages, ce qui les explique, ce qui en démontre le mérite infini, c'est l'accord établi entre la nature muette et les personnages. Qu'il s'adresse aux traditions païennes ou aux traditions chrétiennes, il comprend toujours de la même façon, il pratique toujours avec le même respect la loi que je viens d'énoncer. Chez lui, le paysage sans les figures serait vide, les figures sans le paysage présenteraient un caractère incomplet. Qu'on prenne le *Polyphème,* le *Diogène,* et l'on pourra facilement vérifier ce que j'avance. Dans chacune de ces trois compositions, la nature muette et les personnages sont unis par un lien tellement indissoluble, qu'il serait impossible de les séparer. Les paysages de Nicolas Poussin n'ont pas autant de réalité que ceux de Ruysdaël, autant de splendeur que ceux de Claude Lorrain. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il n'ait pas obtenu la même popularité que ces deux maîtres, car il s'adresse, par la nature même de ses conceptions, à des esprits plus délicats. Il n'a pas pour lui le charme de la couleur. Au premier aspect, ses paysages déroutent par leur austérité les spectateurs frivoles; mais si l'on prend la peine de les étudier, la surprise fait bientôt place à l'enchantement. Toutes les parties de chacun de ces poèmes, car le *Diogène,* le *Polyphème,* sont de vrais poèmes, sont tellement conçues, tellement ordonnées, qu'elles n'ont pas de valeur absolue. Jamais la théorie du sacrifice n'a été plus franchement acceptée, plus franchement pratiquée. Ruysdaël supprime ce qui lui paraît inutile : c'est un premier pas vers la vérité. Claude Lorrain interroge sa mémoire au lieu de s'en tenir au témoignage immédiat de ses yeux, et compose avant de se mettre à l'œuvre : c'est un second pas plus hardi que le premier. Nicolas Poussin est allé plus loin que Ruysdaël et Claude Lorrain. Il ne s'est pas contenté de supprimer ce qui lui semblait inutile, il ne s'est pas borné à composer

avant de se mettre à l'œuvre, en prenant pour but suprême et définitif un effet de lumière : il a voulu produire, et il produit constamment une impression morale. Et comment arrive-t-il à réaliser ce prodige? En sacrifiant résolûment, dans les souvenirs dont il dispose, tout ce qui pourrait affaiblir l'expression de sa pensée.

Le *Buisson,* l'*Entrée d'une forêt,* la *Cascade,* prouvent que Ruysdaël n'ignorait pas la théorie du sacrifice. *Le Port de Messine,* la *Danse au bord de l'eau,* le *Troupeau à l'abreuvoir,* démontrent surabondamment que Claude Gellée savait effacer ce qui lui semblait superflu; mais toutes ces compositions, consacrées depuis longtemps par une admiration légitime, n'ont pas dans l'ordre intellectuel la même valeur que le *Diogène* et le *Polyphême.* Poussin, qui ne fait pas un chêne avec autant de précision que Ruysdaël, qui ne sait pas, comme Claude Lorrain, inonder de lumière la mer, le ciel, les forêts et les montagnes, occupe pourtant un rang plus élevé que ces deux maîtres, parce que la pensée rayonne dans toutes ses œuvres. Aujourd'hui que l'imitation domine dans notre école de paysage, le rêveur des Andelys est assez mal mené. La mode est de parler de lui très légèrement. Railler ce qu'il a fait passe pour un trait de bon goût. Réfuter une telle méprise serait mal employer son temps; le plus sage est de sourire. Ceux qui se moquent de Nicolas Poussin se calomnient à leur insu. Ils avouent sans le savoir que leur intelligence ne conçoit rien au-delà du témoignage des yeux. C'est à coup sûr une condition assez peu digne d'envie, et pourtant ils s'obstinent à n'en pas vouloir d'autre. A quoi bon troubler leur joie? Ils proclament leur infirmité, et s'enorgueillissent de l'avoir proclamée. S'ils pouvaient deviner jusqu'où va leur modestie, ils seraient bien étonnés; mais l'heure de la clairvoyance n'a pas encore sonné pour eux, et tous nos avertissemens seraient perdus. Nos paroles s'adressent à ceux qui veulent s'éclairer, et la moquerie ne révèle pas le désir de s'instruire. Aimer Poussin, reconnaître et admirer tout ce qu'il y a d'élevé dans ses compositions, c'est à mes yeux la preuve d'un goût pur et délicat; médire de lui est un aveu involontaire d'infériorité. Ruysdaël, qui excelle dans l'imitation de la nature, qui étonne le regard par la précision des détails, réveille en nous des souvenirs; Claude Lorrain, moins près de la réalité que Ruysdaël, introduit notre intelligence dans une région supérieure; Nicolas Poussin, moins habile dans le sens matériel, occupe dans l'histoire une place plus considérable, parce que la valeur des œuvres humaines se mesure à l'intervention de la pensée. Si l'exactitude de l'imitation devait assigner les rangs, Ruysdaël dominerait Claude Lorrain, Claude Lorrain dominerait Poussin. La raison prescrit une hiérarchie toute différente : c'est le développement de la

pensée qui assigne les rangs, et Nicolas Poussin se trouve naturellement le premier.

Or, si les idées que j'ai développées et que j'ai tâché de rendre claires ont été bien saisies par le lecteur, il ne doit rester aucun doute dans son esprit sur la nature des conclusions auxquelles je veux arriver. Le paysage, comme la peinture d'histoire, comme la peinture religieuse, comme la sculpture, est obligé de recourir à l'idéal. Dans ce domaine, qui semble se dérober à l'intervention de la pensée, comme dans les autres domaines, où le rôle de l'imagination paraît plus important, l'imitation la plus parfaite ne saurait produire une œuvre d'art. Ce que j'ai dit des marbres grecs comparés aux statues modernes, je dois le dire des toiles de Ruysdaël, de Claude Gellée, de Nicolas Poussin, comparées aux toiles que les amateurs se disputent sous nos yeux. Tant que le paysage n'abandonnera pas la voie où il s'est engagé, tant que l'idéal n'aura pas repris l'importance qui lui appartient, l'expression de la nature muette sera toujours à l'état rudimentaire. Ce que Phidias, Polyclète et Praxitèle démontrent pour la figure humaine taillée dans le paros, Ruysdaël, Claude Lorrain et Nicolas Poussin le démontrent pour les plantes et les roches imitées à l'aide du pinceau. Personne n'a jamais imité la nature plus habilement que Ruysdaël, et pourtant Ruysdaël n'émeut pas le spectateur aussi puissamment que Claude Lorrain. Pourquoi, si ce n'est parce que Claude Lorrain accorde à l'idéal plus d'importance que le peintre hollandais? Pourquoi Claude Lorrain, malgré la splendeur de ses œuvres, demeure-t-il au-dessous de Nicolas Poussin, si ce n'est parce qu'il n'attribue pas à la pensée un rôle aussi élevé que le rêveur des Andelys? Ou l'histoire ne signifie rien, ou elle doit nous éclairer sur le sens du présent. Les trois plus grands paysagistes du monde, qui vivaient au XVIIe siècle, sont des argumens que personne n'a le droit de récuser. Les hommes qui pratiquent aujourd'hui l'art qu'ils ont pratiqué n'oseraient pas se vanter de posséder des facultés supérieures; mais ils se méprennent sur le but du paysage, comme les sculpteurs se méprennent sur le but de la sculpture, et quand ils ont copié un tronc d'arbre sans omettre une rugosité, sans oublier un lichen, ils s'applaudissent et se glorifient. Ils ne disent pas : Nous valons mieux que Ruysdaël, Claude Lorrain et Nicolas Poussin; mais ils disent : Ils se trompaient, et nous savons le chemin qui mène à la vérité. — Eh bien! la clairvoyance n'est pas de leur côté.

Les trois grands paysagistes du XVIIe siècle, doués de facultés inégales, avaient aperçu le but suprême de l'art qu'ils pratiquaient. Le maître hollandais ne l'a pas touché, et cependant ses œuvres excitent encore aujourd'hui une légitime admiration. Claude Gellée,

plus hardi que le maître hollandais, occupe à bon droit un rang plus élevé. Nicolas Poussin, venu plus tôt que les deux autres, puisqu'il est né dix ans avant Claude Gellée, quarante-six ans avant Ruysdaël, a proclamé dans le paysage la souveraineté de la pensée, et ses œuvres ont démontré que la raison était pour lui. Ses toiles, malgré le mérite qui les recommande, sont aujourd'hui dédaignées par la foule : c'est un malheur sans doute, une méprise dont le goût doit s'affliger; mais le mérite n'a rien à démêler avec la popularité. Que les toiles de Watteau et de Boucher soient couvertes d'or dans les enchères, et que les toiles de Poussin trouvent à grand'peine quelques acheteurs courageux, les conditions de la vérité ne sont pas changées. L'idéal n'a rien perdu de son importance. La mode est aujourd'hui à l'imitation. C'est un mauvais signe pour l'intelligence publique. Ce que nous blâmons ne saurait durer. Le sens moral se relèvera, le sens poétique reprendra dans les arts du dessin une autorité qui n'a jamais été méconnue que par l'ignorance. Quand ce jour sera venu, ceux qui blasphèment aujourd'hui les noms de Claude Gellée, de Nicolas Poussin, rougiront de leurs blasphèmes : ils comprendront qu'ils n'ont jamais entrevu la vérité, et se tairont pour échapper aux railleries.

L'imitation est à l'invention, dans le paysage comme dans la sculpture, ce que le langage est à l'éloquence, et ce n'est pas ici une comparaison capricieuse, mais une comparaison qui repose sur la réalité. Ceux qui savent imiter la nature muette sont pareils à ceux qui connaissent les lois du langage : ils sont prêts à parler, ils disposent de la ligne et de la couleur comme les grammairiens disposent des mots; mais qui pourrait mesurer l'intervalle qui sépare la grammaire de l'éloquence? Qui pourrait dire de combien de pas se compose la route qui mène de l'imitation à l'invention? Ceux qui copient un chêne ou une génisse avec une merveilleuse habileté, qui transcrivent avec une fidélité littérale la mousse et les paquerettes, et qui croient dépasser Ruysdaël et Poussin, ont à mon avis autant de bon sens qu'un maître d'école qui, pour avoir étudié pendant dix ans les formes du langage, se mettrait au-dessus de Pascal et de Bossuet. Ruysdaël, Claude Lorrain, Nicolas Poussin, représentent l'éloquence. Ils savent parler, et ne parlent jamais sans avoir quelque chose à dire. Les habiles, les applaudis de nos jours savent comment il faut parler; mais pour être éloquens, il leur manque une bagatelle, — une pensée à exprimer.

GUSTAVE PLANCHE.

LA PRINCESSE

PROMÉTHÉE

I.

Un soir, entre quatre et cinq heures, dans le coin d'un salon qui eut sa gloire comme Babylone et comme Tyr, et qui a disparu comme ces cités, j'entendis parler de lady Byron. On disait que l'auteur de *Don Juan* s'était donné des torts bien graves envers elle, on la plaignait, on la béatifiait, on offrait comme holocauste à son souvenir la mémoire flagellée et déchirée de son glorieux époux. J'étais à cet âge où les moins bons d'entre nous ne sont pas encore aptes à s'enrôler dans la grande légion des pharisiens, où la passion éternelle de tous les hommes divins nous arrache des élans d'une pitié enthousiaste et profonde. En moi-même, je pris parti pour Byron, et je me dis qu'il se commettait devant moi, à coup sûr, une des iniquités quotidiennes qui sont le fond, l'âme, la vie de ce qu'on nomme la conversation.

Plus tard, bien loin de l'heure et des lieux où mon cœur sentit la rapide étreinte des émotions que je retrouve aujourd'hui, des faits inattendus ont donné raison aux instincts de ma jeunesse. Ces faits, j'essaie maintenant de les recueillir. Puissent-ils avoir pour d'autres l'éloquence qu'ils ont eue pour moi! Ce ne sera pas d'une seule apologie qu'ils se chargeront, car dans ce monde nulle existence n'est isolée, nul homme n'est le représentant de sa seule pensée, nulle victime n'est immolée pour ses seules vertus ou ses seules fautes. — Connaissez-vous le prince Prométhée Polesvoï?

Son nom éveillait en mon esprit, avant l'instant où je fus appelé à le voir, des souvenirs un peu confus, je l'avoue, mais cependant assez vifs. Je savais qu'il existait en Russie un poète moins correct peut-être que Pouchkine, mais d'une veine plus originale et plus hardie, qui n'avait pas craint, dès ses débuts, de monter sur le trépied où l'on est assailli par ce qu'ont de plus puissant et de plus orageux les souffles de l'inspiration. Polesvoï a écrit de grandes compositions théâtrales où, remontant aux sources mêmes de l'art dramatique, il prend pour matière l'histoire de son siècle, et pour personnage suprême sa nation. Son *Incendie de Moscou* faisait répandre, il y a quelques années, à un public russe, les larmes qu'arrachaient jadis aux yeux des Grecs la célèbre tragédie des *Perses*. A ces gigantesques tentatives il a joint maints autres essais. Sa petite pièce, *le Troisième Amour,* dénote une science singulière du cœur féminin en ce temps-ci. Quelle que soit d'ailleurs la manière dont on le juge, ce qui est certain et ce que je veux uniquement établir, c'est qu'il appartient à cette race d'hommes, en même temps aimée et maudite du ciel, que Dieu répand parmi nous, comme les étoiles dans son firmament, pour briller, mais d'une lumière vacillante, disparaissant dans les tempêtes, pâlissant au passage des moindres nuées, et, alors même que tout est paix et douceur autour d'elles, que l'air est pur et transparent, rayonnant d'une lueur inquiète dont on se sent presque aussi attendri que charmé.

Ne cherchez point en Russie des gens de lettres proprement dits. La classe des génies, tantôt bienfaisans, tantôt malfaisans, qui chez nous ont remué tant de choses, n'existe point dans ce pays-là. Il n'est pas permis à une créature terrestre de s'y faire uniquement esprit. Polesvoï a suivi la carrière des armes que lui imposait la condition où il était né. Il s'est montré un brillant soldat, et cela devait être; malgré l'histoire plus ou moins vraie d'Horace et de son bouclier, un grand poète, j'en suis sûr, sera d'ordinaire un vaillant homme; le même élan arrache à la terre, pour la porter au-devant des puissances inconnues, l'âme valeureuse et l'âme inspirée. Maintenant, d'où venait à notre héros ce nom étrange de Prométhée? D'une fantaisie de son père, le prince Démétrius Polesvoï, qui, semblable à presque tous ceux dont sont nées des créatures de génie, fut lui-même un être tout rempli d'une intelligence puissante et singulière. Admirateur passionné des lettres antiques et particulièrement du théâtre grec, le prince Démétrius, malgré la dissertation de *Tristram Shandy,* ne craignit pas d'imposer à son fils le nom plein de mystérieuse grandeur qui rappelle les premières et funestes amours de l'âme humaine et de l'idéal.

Il y avait devant Sébastopol un officier d'artillerie dont une hum-

ble colonne au fond d'un ravin et un petit article du *Courrier Nantais* sont aujourd'hui toute la gloire. Raymond de Caylo, c'est ainsi qu'il s'appelait, tenait à la Russie par une alliance assez proche. Une de ses tantes avait épousé ce prince Démétrius Polesvoï dont j'ai parlé à l'instant. Cela n'empêchait point Raymond d'envoyer consciencieusement le plus d'obus et de boulets possible aux défenseurs du tsar, sans s'inquiéter s'il avait parmi eux quelque cousin. C'était du reste un homme d'un esprit original, élevé et un peu exalté, grand partisan du comte Joseph de Maistre, pensant comme lui sur la guerre, persuadé comme lui que le sang humain n'est jamais répandu inutilement, qu'il efface une faute et fait apparaître une vertu sur tout point de ce monde où il coule. Un soir de ce premier hiver où chaque heure de tant d'existences fut marquée par une souffrance et par une lutte, Raymond était dans sa tente, écoutant d'une oreille distraite le bruit de la toile fouettée par la neige et secouée par le vent, quand un message inattendu le tira brusquement de sa rêverie. Un soldat lui remit un petit mot d'une écriture inconnue, trahissant une main tremblante comme celle d'un malade ou d'un blessé : « Si vous avez envie, disait ce billet, de voir un parent fort mal accommodé, et contraint à faire dans votre armée un séjour involontaire, venez à l'ambulance du quartier-général. Ce parent n'est pas un prisonnier très sûr. La mort et lui se font des signes, et il est capable d'être libre d'une heure à l'autre. Hâtez-vous donc, mon cher cousin. » Au bas de ces lignes, on lisait fort distinctement le nom de Prométhée Polesvoï.

Raymond se mit sur-le-champ en route à travers vent, neige et ténèbres. Il parvint à cette sorte de toiture moitié en toile, moitié en planches, qui produisait un si étrange effet en s'élevant directement du sol. Ce toit couvrait une grande tranchée; cette tranchée était l'ambulance. Raymond parcourut ce long corridor que venait d'encombrer une affaire dont les derniers coups de fusil se faisaient encore entendre. Il aperçut dans un coin de ce sombre gîte, entre une couverture tachée de boue et un drap couvert de sang, une figure qui lui fit dire : « Voilà celui que je cherche. » Polesvoï a un regard dont il est impossible de ne pas s'inquiéter. Ses prunelles fauves, inondées d'une flamme noire, tantôt s'arrêtent sur vous, ardentes et immobiles comme si elles allaient s'élancer hors de leur orbite, tantôt s'agitent à droite et à gauche, possédées du mouvement des bêtes carnassières que l'on enferme dans des cages. Ces singuliers yeux pourtant, malgré leur habituelle sauvagerie, ont parfois une expression pleine de douceur : alors, comme la musique des maîtres allemands, ils portent sur leur fluide rêveur tout un monde de choses passionnées et tristes. La bouche, par instans mo-

queuse, a toujours de la bonne grâce; on sent une porte destinée à des paroles élégantes et fières. Le visage ne cesse jamais d'être pâle; il semble fait de cette chair dont parle la Bible, qui a senti passer le souffle des esprits et qui est restée livide.

Si Raymond comprit qu'il était en présence de Polesvoï, le Russe, de son côté, reconnut sans hésitation son cousin, et d'une voix enjouée, qu'on ne se fût certes pas attendu à entendre dans un pareil lieu, sortant d'une semblable bouche :

— Je vous salue, dit-il, monsieur le vicomte de Caylo, et je vous remercie d'avoir si promptement répondu à mon appel. Je me félicite de n'avoir jamais médit de la guerre; c'est par excellence la mère des aventures, ce qui fait qu'elle nous envoie aussi bien les bonnes que les mauvaises rencontres.

Et comme Raymond lui prenait la main : — Je vous ai reconnu, ajouta-t-il avec un accent qui cette fois avait quelque chose de singulièrement ému, à votre regard et à vos cheveux, qui ont vivement éveillé en moi le souvenir de ma mère.

Puis il continua, en reprenant son premier ton : — J'ai une balle dans la cuisse qui a fort endommagé un de mes os, et un coup de baïonnette dans la poitrine qui est d'une portée très mystérieuse. J'ai voulu en quittant ce monde, mon cher cousin, vous dire en même temps bonjour et adieu, puis aussi vous demander un petit service que voici.

Alors il expliqua en peu de mots à son parent qu'après l'avoir fait prisonnier, on lui avait pris tous les papiers qu'il avait sur lui, dans l'espoir sans doute de trouver quelques documens précieux. Or ce qui était sur sa poitrine, et ce que la baïonnette même avait percé, ne pouvait intéresser en rien les assiégeans de Sébastopol : c'était une lettre en français d'une femme qu'il aimait de toute son âme.

— Votre lettre vous sera rendue, s'écria Caylo, et vous ne mourrez pas, mon cousin, car les gens qui sont aimés ne meurent pas, à ce que l'on assure.

— Je vous ai dit que j'aimais, mais non pas que j'étais aimé, répondit Prométhée avec un sourire dont s'illuminèrent son pâle visage et jusqu'à ce grabat sanglant sur lequel il était étendu. Je ne suis pas sûr, au contraire, que ma mort ne soit pas un soulagement pour celle qui a été la domination capricieuse, changeante et adorée de toute ma vie. Peu importe du reste : nous n'avons le temps, ni vous ni moi, l'un de faire, l'autre de recevoir des aveux. Que je revoie cette écriture, qui a été, je puis le dire même en ces derniers jours, l'unique source de mes émotions; que je ne laisse pas à des étrangers le plaisir profane de commenter ces paroles d'amour, choses vivantes, sublimes, sacrées, pour les cœurs où elles doivent

être enfermées, et vaines apparences, formes ridicules et misérables pour les esprits où les transporte un jeu indiscret des destinées! Enfin que j'aie cette lettre, mon ami, que je l'embrasse encore une fois, que je la brûle, puis que j'aille en rejoindre les cendres! Tel est mon seul désir en ce moment. Partez, et je tâcherai de vivre jusqu'à votre retour.

Raymond s'éloigna, l'esprit préoccupé et le cœur tout rempli d'émotion. Il se sentait avec étonnement une bizarre énergie d'entrailles pour ce parent inattendu. Sans être soi-même la passion, lorsqu'on vit tout à coup près d'elle, on s'aperçoit aussitôt que l'on est transformé. On est renouvelé, rajeuni; on respire à pleins poumons des bouffées d'un air âpre et puissant, semblable à celui qui nous vient des grandes cimes à travers le chemin des montagnes. Le soir même, Raymond obtenait la lettre réclamée et l'autorisation de faire transporter son cousin sous sa tente. Le prisonnier était confié aux soins de son parent jusqu'au moment où il pourrait supporter une traversée.

Malgré leur gravité, les blessures de Polesvoï n'étaient point mortelles. Au bout de quelques jours, il y avait sur le lit dressé auprès du lit de Caylo un malade de la société la plus attachante. Le Russe et le Français s'oubliaient dans des causeries démesurées. Cependant Raymond étant obligé d'aller aux tranchées, son hôte alors restait seul. Pour occuper de longs et tristes loisirs, Prométhée, dont la guérison faisait chaque jour des progrès, avait demandé de quoi écrire. Soulevé sur sa couche, enveloppé dans des couvertures, il consacrait des journées entières à un passe-temps qui lui semblait toutefois bien moins tenir du travail que de la rêverie et du souvenir. Quand on les a vues, ces pages couvertes par une écriture tantôt lente, tantôt hâtive, où l'on surprend chaque élan et chaque défaillance d'une âme tour à tour esclave et maîtresse de sa douleur, quand un funeste événement les a produites au jour, ce n'est ni un roman, ni un drame qu'elles nous ont donné. Raymond avait complété l'histoire qu'on va lire avec des paroles où l'on sentait une double vie, celle du cœur dont elles étaient sorties, celle du cœur qui les avait reçues; mais toute existence va en s'effaçant dans ce monde, même cette existence idéale qui est le dernier refuge de nos espérances; tout se refroidit, même la pensée. Voici ce qui me semblait si vivant, et ce qui peut-être est glacé déjà.

II.

Le prince Polesvoï subissait le charme magnétique dont Paris est doué comme l'Océan. Paris l'avait attiré du fond de la Russie.

C'est là qu'il devait trouver l'apparition si redoutable et si désirée dont un moraliste français a mis l'existence en doute. Dès ses débuts dans la vie parisienne, il rencontra la princesse Anne de Cheffai. On sait que Mme de Cheffai s'appelait Mlle de Béclin, car tout le monde connaît sa mère, la célèbre Isaure, qui a joué un rôle si important dans la vie de notre pauvre Prométhée. M. de Béclin, tout en étant cet héroïque Vendéen dont le nom se mêle aux faits les plus douloureusement glorieux de notre histoire, sacrifia un peu à ce que tant de gens appellent, avec une résignation pleine de douceur, les exigences de la société actuelle. Il épousa sous la restauration la fille d'Odouard le banquier, à la grande joie des journaux libéraux du temps, qui annoncèrent l'alliance du Vendéen et du financier, en disant qu'un heureux mariage réunissait deux familles de partisans. Du reste, Odouard, quoiqu'il eût fait d'excellentes affaires avec la république et avec l'empire, songeait depuis très longtemps au retour possible des fils de saint Louis : il était d'une opposition élégante, faisait des visites à Coppet, citait M. de Chateaubriand. Enfin, pour honorer le moyen âge aux premières heures de sa résurrection, il avait donné à sa fille le nom d'Isaure. Ce fut cette Isaure qui vint, avec quelques millions et sa harpe, habiter l'hôtel de Béclin.

Quoi qu'il en soit, le grand marquis, — car les familiers de M. de Béclin lui donnaient quelquefois cette appellation de M. de Montross, — le grand marquis, dis-je, aurait épousé une descendante des rois de Grenade, que sa fille n'eût pas apporté en naissant une plus profonde et plus complète distinction: on ne peut comparer Anne à personne. C'est une de ces créatures que les romanciers mettent habituellement dans leurs livres en hors-d'œuvre, types charmans que se réserve la pensée même du poète pour sa plus intime, sa plus chère et sa plus complète expression, habitantes d'un monde à part, qui font pâlir toutes les héroïnes près de qui elles sont placées. Vous avez nommé Fenella, Rébecca, Mignon, et vous n'avez encore qu'une idée incomplète d'Anne de Béclin, car son suprême, son divin mérite, c'est d'être elle. Plus d'un peintre a fait son portrait, mais son image n'existe que dans un cœur d'où l'on ne peut point l'arracher. Là elle est tout entière, depuis cette sombre chevelure aux ardens reflets, toute baignée d'électricité amoureuse, jusqu'à ces petits pieds où se mêlent une dignité de patricienne et une grâce de bohême.

M. de Béclin voulut donner pour mari à sa fille le fils d'un de ses compagnons d'armes. Malheureusement le prince de Cheffai, que nos contemporains ont connu, n'avait rien du guerrier illustre qui partagea avec le prince de Talmont l'heureuse fortune de rajeunir la gloire d'un vieux nom par un héroïsme poussé jusqu'au martyre. Le

mari d'Anne était un petit homme maigre et sec, à la tournure et après tout à l'existence d'homme d'affaires. Il avait inventé un nouveau système pour préparer la cochenille. D'une humeur fort acariâtre, il intentait de continuels procès à ses voisins : ce fut son unique manière de guerroyer. Dieu seul sait les secrets des femmes, mais Anne, quand le prince de Cheffai mourut, était en droit de ne pas avoir encore aimé.

Ce fut un soir, je pourrais dire chez qui, mais peu importe, qu'elle rencontra Prométhée. Le Russe était alors au plus vif de ses ovations parisiennes. On avait traduit de lui deux ou trois bluettes d'un tour bizarre et passionné, qui, sans donner une mesure bien exacte de son talent, pouvaient le faire deviner toutefois, et puis qui avaient ce mérite tout puissant de s'adresser particulièrement aux préoccupations éternelles des femmes. Polesvoï, comme on dit dans son pays, fut donc *enguirlandé* à ses premiers pas parmi nous. Il essuyait depuis deux heures toute sorte d'interpellations chargées de coquetterie flagrante et d'intentions secrètes sur ses héroïnes, sur ses héros, sur cet homme qui devait se tuer, sur cette femme qui devait mourir de chagrin, sur cette intrigue si coupable, sur cet amour si malheureux, sur tous les sujets enfin qu'on peut aborder avec un romancier, quand il sentit l'atteinte magnétique d'un regard s'échappant de deux grands yeux noirs placés en face de lui. Au bout d'un instant, il était présenté à celle qui avait dirigé ce trait silencieux, et se trouvait en pleine conversation avec l'auteur de la blessure. Voulez-vous que je vous raconte une toilette? Je prends Dieu à témoin que je le pourrais, tant sa personne tout entière était empreinte ce jour-là du charme qui défie l'oubli. Une guirlande de fleurs de pêcher suivait les contours de sa chevelure, et son épaule pâle, frissonnante, sortait d'une robe nuancée de rose. Debout, appuyée à une cheminée, elle avançait un petit pied qui évidemment commençait une guerre d'avant-garde. Elle voulait lui plaire du reste; depuis, elle le lui a bien des fois avoué dans ces momens où ils se sont rappelé, avec des élans d'une trop rapide tendresse, l'heure marquée par leurs destins à tous deux pour leur rencontre en cette vie. Elle voulait lui plaire, et du premier coup elle eut dépassé son but. Polesvoï s'enivra de cette parole incomparable, fine, subtile et colorée, qui se glisse dans vos pensées, les caresse, s'y joue comme le sylphe dans une chevelure aimée. Évidemment ils parlèrent d'amour. Elle eut de ces sourires resplendissans de promesses et de ces regards voilés de douceur qu'on retrouve dans son âme bien des années après en avoir subi l'attrait et d'ordinaire reconnu le néant. Quant à lui, il eut fort peu de ce qu'on appelle l'esprit. Dans ce salon, près de cette cheminée, il s'était trouvé tout à coup aussi loin

du monde, avec celle qui le captivait, que s'il eût été près d'une fontaine au fond des bois. Cependant il fallut qu'il sortît de cet entretien pour se faire présenter à la marquise de Béclin. Isaure se piquait d'aimer la poésie et d'être bienveillante pour les poètes : elle déploya dans son accueil à Polesvoï les plus étudiées et les plus éprouvées de ses grâces. Elle recevait toutes les semaines; on chantait chez elle. Assurément Prométhée devait aimer la musique, car les vers, les chants, l'harmonie s'épanchent de la même source. Ainsi dit-elle à peu près avec un enthousiasme qui faisait onduler sur sa tête des marabouts ossianiques. Eh bien! je crois qu'en vérité Polesvoï la trouva séduisante; il y avait un reflet de sa fille chez elle. Quelles ruines, quelle masure, quel nid à belettes et à vipères le reflet d'un pareil astre n'aurait-il pas illuminé!

Ce fut à la fin d'une journée d'hiver, dans le coin d'un salon envahi par l'ombre, qu'ils scellèrent d'un baiser aux délices troublées et furtives, mais ardentes et sans bornes, une union de plus parmi ces unions secrètes qui étendent leurs réseaux invisibles à travers les régions mondaines. Pendant six semaines, ils s'étaient rencontrés chaque soir. Les mêmes travers leur avaient arraché le même sourire, les mêmes hontes leur avaient inspiré le même dédain. Les mêmes pensées, les mêmes sons, les avaient remplis du même ennui ou du même plaisir. Ils le croyaient du moins, car ces étranges ressemblances de goût, ces conformités merveilleuses de nature où tous les couples humains s'obstinent à placer l'origine de leurs mobiles sympathies, ne sont qu'illusions destinées à être durement châtiées par ces puissances qu'on oublie toujours d'appeler à la naissance des amours. Ainsi Anne, malgré tout ce qu'il y avait en elle d'élevé, de fier, d'étranger et parfois d'hostile aux vulgarités les plus puissantes, les plus tyranniques, les plus encensées, Anne était la fille d'un monde dont les fleurs les plus brillantes doivent leur naissance à la pluie d'or. Ce n'était pas au temps où il couchait à travers les broussailles de la Vendée qu'André de Béclin l'avait appelée à la vie. Anne était née d'un héros depuis longtemps séparé de la misère, du danger, de la souffrance, de toutes les austères et glorieuses compagnes de sa jeunesse. L'énergique et courte devise du blason paternel, *par le fer,* avait un peu perdu de sa valeur au bas d'armoiries qui auraient pu avoir deux sacs rebondis pour supports. Enfin elle appartenait, en dépit d'elle, à une autre loi qu'à cette loi d'enthousiasme idéal et de dévouement absolu qu'on pourrait appeler l'ancien testament de l'honneur.

Prométhée disait quelquefois en riant qu'il était le houzard de la ballade, l'amoureux trépassé de Lénore. Voué au culte de ce qu'il y a de plus mystérieux en ce monde, de la guerre d'abord, puis de ce

qu'on appelle, suivant les esprits et les temps, l'art, la pensée, l'intelligence, la poésie, il était assurément plus séparé de certains esprits qu'un spectre de n'importe quel vivant. L'Espagnol de La Fontaine qui brûla sa maison pour embrasser sa dame ne lui semblait faire une chose ni grande, ni folle, mais bien toute naturelle. Comprenez-vous maintenant ce que devait déchaîner sur un pareil homme un grand amour né à minuit, auprès d'une cheminée, entre un candélabre et une table chargée d'albums, car c'est bien ainsi qu'est né le maître tout-puissant de ce pauvre homme? Il nous l'apprend lui-même, notre Prométhée, dans une sorte de sonnet moscovite qui repose sur une idée ingénieuse, mais peut-être d'un goût trop profane :

« Pourquoi le dieu qui devait venir changer ma vie et apprendre des choses inconnues à mon âme n'a-t-il pas choisi une étable pour lieu de sa naissance? Hélas! là où pour la première fois je l'ai reconnu et adoré, on respirait non point cet air salutaire qui rend les forces aux malades, mais au contraire cet air malsain, chargé de parfums excitans, où se développent toutes sortes de fièvres qui rongent le cerveau et le cœur. L'innocente brebis ne faisait pas entendre son bêlement, le bœuf utile n'avançait pas sa tête vénérable, l'âne seul dressait ses oreilles, et quel âne encore! A coup sûr, ce n'était pas l'animal bon et candide qui mérita de prendre part à un divin triomphe. »

Aux premiers jours de sa liaison avec la princesse de Cheffai, Polesvoï fut bien loin de trouver un obstacle dans Mme de Béclin. C'était au contraire, de la part d'Isaure, toute sorte d'empressemens et de caresses pour le poète russe. Prométhée comparait assez bizarrement certaines douairières émérites à des pachas un peu blasés qui, pour se distraire du vieux harem, — c'est ainsi qu'il nommait l'agrégation des amis connus et usés, — attirent par tous les moyens possibles quelques objets nouveaux, fleurs éphémères d'un sérail innocent où un cœur sénile cherche et retrouve un peu de jeunesse. Les pachas en question emploient volontiers à la conquête de ces objets ceux-là mêmes qui doivent se prêter avec le plus de chagrin à leurs caprices despotiques. Ainsi ce sont d'habitude les membres de l'ancien harem qui sont condamnés au rôle d'écumeurs pour enrichir le jeune sérail. Un poète, un musicien, un étranger en vogue tombent, en traversant un salon, dans une embuscade de vieux sigisbés qui les transportent de vive force aux pieds de la puissance dont ils sont les ministres. Le lendemain du jour où il avait rencontré Anne, trois hommes que je vais nommer tout à l'heure fondirent sur Polesvoï à l'ambassade de Prusse, en lui déclarant qu'il était impérieusement réclamé par la marquise de Béclin. L'enlève-

ment était facile. Pendant un mois, il n'y eut pas un vendredi d'Isaure où l'on ne rencontrât Prométhée.

Un de ces vendredis, précisément le dernier, a laissé dans l'âme de Polesvoï une impression profonde et singulière. C'était le jour où pour la première fois il venait, disait-il, de toucher à sa part de bonheur terrestre. Depuis plusieurs heures, il attendait avec une anxiété voluptueuse, que quelques personnes comprendront peut-être en se rappelant certains souvenirs, l'instant où il allait revoir, au milieu de tous, comme une étrangère, celle qui faisait plus partie de sa vie, qui était plus à lui à coup sûr que l'enveloppe même de son âme. Cet instant arriva, et jamais, on peut le dire, Anne n'avait été aussi belle. Les plus indifférens remarquaient en elle le mystérieux éclat que répand cette parure invisible qui, à toutes les fiançailles du cœur, est le présent divin de l'amour. On faisait le vendredi soir de la musique chez Mme de Béclin. Un ténor de qualité imita de son mieux les héros de la Scala. Un artiste sérieux tira de la basse toutes les ressources de la mélodie humaine. Enfin Isaure fit apporter une grande machine qui fut reconnue pour la harpe des anciens temps, et, penchée sur cet instrument vénérable, contemporain de ses succès, témoin antique de sa gloire, elle se livra pendant près d'une heure à d'harmonieux épanchemens. Tels étaient le recueillement amoureux de Prométhée, la force toute-puissante de sa vie intime, qu'il supporta sans l'ombre d'une souffrance cette dernière épreuve musicale, qui clouait autour de lui sur tous les visages le sourire douloureux du martyre. Anne, quand il partit, sembla lui donner la poignée de main banale que tant d'hommes avaient reçue d'elle; mais Dieu seul sait les ardens secrets qu'échangèrent en ce moment leurs doigts. Polesvoï avait sur ses traits toute la joie qu'un visage peut exprimer, quand il rencontra sur son passage, devant une colonne, près d'une porte aux draperies relevées, un groupe qui lui rappela tout à coup les trois sorcières de Macbeth. Les trois hommes dont j'ai promis de dire les noms, les trois desservans du culte d'Isaure, — lord Oswald Folbrook, le baron Amable de Clémencin, le comte Tancrède de Plangenest, — serrés les uns contre les autres et comme enlacés, attachaient sur lui des regards étranges. Ces trois têtes parfaitement rasées, entourées de cols empesés d'où elles s'élançaient comme des monstres de leurs conques, surmontées enfin d'une végétation fantastique par des perruques aux anneaux multiples, ces trois têtes avaient tout le sinistre de choses grotesques. Tout en souriant, Prométhée fut saisi d'une frayeur secrète. — Voilà une mauvaise apparition! dit-il. Un sot et vilain enfer se déchaînera contre mon bonheur.

III.

Lord Folbrook portait une perruque toute semblable à celle qui distingue le portrait de Talma dans le rôle de Hamlet au foyer du Théâtre-Français. La mélancolie scandinave qui régnait dans sa coiffure rappelait le tour sérieux que, dans sa jeunesse, Oswald s'était toujours efforcé de donner à ses amours. L'Anglais avait été le plus grave, le plus décent, le plus austère des hommes à bonnes fortunes. Dans la succession de menuets auxquels ses aventures galantes peuvent si justement se comparer, c'était toujours avec la même solennité qu'il avait emmené et ramené sa danseuse. Ce mérite, du reste, avait suffi pour lui conquérir dans la société française une situation fort considérable. Lord Folbrook appartenait à cette troupe d'hommes privilégiés, lévites des cultes reconnus, orgueil et espoir des salons, qui, au lieu du trouble et de la crainte, font régner la sécurité et l'ordre là où leurs passions s'établissent. Ces sages Werthers obtiennent des Charlottes tout ce qu'ils peuvent désirer sans se brouiller avec les Alberts, qui, au contraire, s'attachent à leurs pas et font retentir des *hosannah* derrière leur marche triomphante.

A d'autres titres, le baron Amable de Clémencin avait place dans cette armée. Ce n'était pas le menuet toutefois, c'était plutôt la gavotte que le baron Amable avait dansée dans le royaume des amours. Préfet pendant quelques mois, M. de Clémencin avait dédié au comte de Fontanes un volume de poésies fugitives « où l'on sentait, disait-il, que la muse des Parny et des Dorat s'était attendrie aux récits d'*Atala* et de *René*. » Par un caprice de raison et d'équité, le ministre de ce poète administrateur le rendit un jour tout entier aux lettres. Dès lors Clémencin s'empara du rôle pris sous la restauration par l'auteur du *Génie du Christianisme*. « Ils ont peur de l'intelligence, s'écriait-il, malheur à eux ! Je leur serai fidèle cependant. » Et c'est ainsi qu'il vécut jusqu'en 1830, où, abandonnant tout à coup son modèle, il prit place un beau jour parmi les pairs du nouveau gouvernement. « Je ne dois plus rien, disait-il avec la sombre expression d'un preux vaincu qui aurait brisé son épée en frappant les ennemis de son roi, je ne dois plus rien à des gens qui ont quitté le sol français. »

Voilà qui nous amène naturellement à celui qu'on nommait le chevaleresque Tancrède de Plangenest. C'est le privilége de quelques hommes de notre époque de s'être déclarés et fait déclarer chevaleresques sans qu'il soit possible de comprendre pourquoi. Le remplaçant de Plangenest, un honnête métayer appelé Serge Gaulien,

avait été tué à Trocadero : voilà l'unique rapport que le preux Tancrède avait eu jamais avec la carrière des armes. Il est un fait cependant que je ne dois pas passer sous silence : quand Mme la duchesse de Berri vint voir s'il y avait encore en France des bras au service de sa cause, le comte de Plangenest écrivit à un ami une lettre dont il autorisait la publication. Pendant quelques jours, il y eut à Paris un certain nombre de maisons où l'on se dit le soir : « Avez-vous lu la belle lettre de Tancrède? C'est ferme, c'est digne, c'est honnête. En vérité Tancrède a pris une noble attitude; puissent ses sages conseils être écoutés! » Tancrède faillit avoir à défendre devant la police correctionnelle sa courageuse manifestation; mais la lutte judiciaire elle-même lui fut épargnée, et sa fameuse épître resta le monument unique de ses combats pour la légitimité.

Folbrook et Plangenest, voilà les deux hommes qui avaient exercé sur Mme de Béclin les plus sérieuses et les plus durables dominations. Entre leurs deux règnes s'était glissée la souveraineté éphémère de Clémencin, comme une chansonnette entre deux romances. Toutefois aucune inimitié réelle n'avait séparé et surtout ne séparait plus ces trois possesseurs différens d'un même royaume. Loin de là, rapprochés en même temps par la bonne et la mauvaise fortune, ils avaient fini par former une sorte de triumvirat destiné à exercer d'une manière permanente une haute direction sur le cœur d'Isaure. Ce conseil des trois s'attribuait la surveillance et au besoin la répression sévère de toutes les fantaisies, de tous les entraînemens dont une âme féminine n'est jamais exempte, surtout à Paris, où il n'est point de femme qui ne s'obstine jusqu'à ses derniers jours à vouloir rester colombier pour toute la bande des caprices, des illusions et des amours. Il faudrait ne rien savoir des choses de la vie, ne rien comprendre aux instincts qui diviseront éternellement les hommes, pour ne pas se rendre compte de la profonde malveillance dont les triumvirs devaient être animés contre Polesvoï. Il fut décidé que Mme de Béclin renoncerait au plus tôt à son faible pour ce dangereux étranger, qui, si l'on n'y prenait garde, apporterait dans sa maison le plus redoutable de tous les fléaux.

Vous le connaissez, ce mal : Anne en était atteinte déjà quand s'éveillèrent les soupçons de ses amis et les inquiétudes de sa mère. Prométhée, dès les débuts de sa passion, servit puissamment ceux qui l'attaquaient; ses allures firent plus que toutes les remontrances du triumvirat pour changer en hostilités contre lui la vive, mais frêle bienveillance dont l'avait gratifié Isaure. Imaginez-vous qu'il eut la folie de vouloir vivre entièrement pour son amour. Habitué, avec cette superbe des poètes, à reléguer dans le néant tout ce qui était obstacle au développement de sa pensée, aux expansions de

son cœur, il méconnaissait, il outrageait, il ne comptait pour rien les personnes et les choses les plus sacrées. Il avait proposé sérieusement à celle qu'il aimait de manquer pour la troisième fois aux samedis de la duchesse d'Estornaux, de si vénérables samedis! Il l'avait empêchée d'assister aux adieux faits au public de l'Opéra par la plus célèbre cantatrice de l'époque. Il s'était livré à des railleries usées et de mauvais goût sur l'ennui de rendre et de recevoir des visites. Enfin c'était un système tout entier d'isolement qu'il n'avait pas craint de conseiller à la princesse de Cheffai, et cela pourquoi? Pour l'obséder sans merci ni trève de son éternelle passion, comme s'il n'y avait pas temps pour tout. Ce dernier argument était le coup formidable, la botte irrésistible de ses adversaires. Le crime le plus irrémissible qu'il y ait dans le monde, c'est d'y intervertir l'ordre assigné à tous les actes de la vie par des lois dont nul ne doit s'affranchir. — Ceux qui ont fait ces lois ont été si indulgens et si sages! vous disent les gens experts avec des sourires de matrones. Attendez: dans ce grand ballet où vous avez votre personnage à remplir, toutes les figures ont leur tour. Pour Dieu! ne les brouillez pas. — C'est ce que ne veut point comprendre l'incorrigible engeance dont faisait partie Prométhée.

Mais que disait-elle? car je m'aperçois que l'on doit à peine connaître son caractère. On ne parle jamais avec mesure des êtres qui vous remplissent : ce sont à leur sujet tantôt des paroles sans fin, et tantôt des silences absolus, comme si chacun devait goûter les épanchemens ou deviner les réticences de votre cœur. Eh bien! Anne était en proie à de rudes et fréquens combats. Son amour pour Polesvoï la dominait, sans toutefois détruire en elle des habitudes nées de son éducation et de sa nature. Cet amour au vol démesuré, aux ailes d'une puissance inconnue, l'avait traitée comme Lucifer, en un jour d'étrange désir, traita le Dieu dont il était jaloux : il l'avait emmenée sur la plus haute et la plus solitaire des cimes pour lui montrer de là toutes les pompes de ce monde. Seulement, ce qu'il lui avait proposé, c'était de s'éloigner de ces splendeurs pour toujours, et non point d'en faire son cortége. Cette proposition, il faut l'avouer, lui avait plu médiocrement. Anne était de ces femmes qui renouvellent sans cesse à l'endroit de la passion la fable du *Bûcheron et la Mort.* — Viens, disent-elles, je t'attends, je suis prête; ton poignard pour me délivrer de cette vie, ou bien tes coursiers ardens pour me réunir, loin de tous et de tout, à ce qui m'aime! — La passion arrive, et on lui demande une épingle pour rattacher un nœud de ruban. Si au moins on la remerciait poliment, et en lui promettant de ne plus l'appeler, quand on a obtenu d'elle ce petit service! C'est qu'il n'en est point ainsi, loin de là. Comme on la

trouve pleine de charme et de grâce, quand elle veut bien se contenir un peu; comme elle a des regards que l'on se rappelle pour éprouver de douces chaleurs, et des mots que l'on se répète pour sentir de tendres frissons; comme elle est la vraie source de toutes les émotions exquises; comme la Malibran, après tout, n'aurait jamais chanté sans elle cette *romance du Saule,* qui aujourd'hui vous tire encore vos meilleures larmes; comme elle est enfin l'ennemie la plus acharnée et la plus intelligente de l'ennui, on supplie la passion de rester, on la garde, sans songer à la captivité où on la retient, ni aux tortures qu'on lui impose.

Mme de Cheffai ne pouvait point se passer de Polesvoï, qui de son côté ne comprenait rien aux heures sur lesquelles ne rayonnait pas le regard adoré de sa maîtresse. Quand, après des luttes incroyables, des travaux gigantesques, pour prévenir telle visite, abréger telle autre, arracher enfin aux indiscrets, aux importuns, aux ennuyeux, les précieux lambeaux de leur vie, ils se trouvaient seuls, c'était une première explosion de bonheur dont il semblait que leurs cœurs allaient éclater. Par malheur, le moment arrivait bien vite où le grain, ce terrible grain qui est toujours dans le ciel des amoureux, se faisait nuage, puis tempête. Alors, pauvres oiseaux effarouchés, les joyeux élans, les douces saillies, s'enfuyaient loin d'eux à tire-d'aile, les tendres pensées s'arrêtaient tremblantes sur leurs lèvres; tout se taisait pour laisser passer l'ouragan dans ces régions tout à l'heure si vivantes, et maintenant si désolées. C'était de la même manière que s'élevaient d'habitude ces tourmentes : — Pourquoi êtes-vous si peu à moi? disait Polesvoï. — Ma mère, répondait-elle, trouve déjà que je suis trop à vous. — Ah! s'écriait le poète, votre mère vous a élevée dans sa détestable religion : vous avez son amour et son respect pour le monde.

Attaquée avec cette franchise, Anne se défendait alors avec une suprême énergie. — Dans votre affection égoïste, disait-elle, vous voudriez m'enlever à tout ce qui m'entoure, même à ces amis que...

Là s'élevaient les interruptions de Prométhée. Ces insupportables surveillans qui, sous le nom d'amis, s'installent auprès des femmes, faisant une guerre sans merci à tout ce qui menace leur domination soporifique, lui causaient d'indicibles irritations. La discussion prenait bientôt ses allures les plus violentes; on y jetait ces brandons qui dans le foyer des colères répandent les plus vives clartés, c'est-à-dire les noms propres. Prométhée accusait de ses maux les Clémencin, les Plangenest, les Folbrook. Anne prenait alors intrépidement la défense des trois vieillards. Quelquefois elle en venait à dire : — Ils représentent un dévouement dont vous n'avez pas même l'intelligence. — A ce mot répondait ce cri : — Comment avez-vous

pu m'aimer? — Enfin on descendait de cercle en cercle jusqu'aux profondeurs les plus désolées de l'enfer des amans. Arrivés là, on remontait quelquefois d'un coup d'aile aux espaces les plus lumineux des régions heureuses. Ces brusques transitions sont le privilége des jeunes amours. Les vieilles attaches ne permettent plus cette rapidité de mouvemens. Quand on est réduit à les subir, on ne tombe plus de l'empyrée qu'à la façon de Vulcain, en se cassant une jambe, et l'on n'y remonte que lentement, pour y être à jamais écloppé.

Anne et Prométhée s'aimaient donc malgré ces querelles fréquentes. D'ailleurs ils avaient des heures, même des journées entières, de ce bonheur sans bornes, inouï, qui donne aux amans de vrais vertiges, et leur fait adresser au destin toute sorte de provocations insensées. Quelquefois inclinée sur son cœur, la bouche appuyée à son oreille, elle lui disait de ces mots que les êtres humains peut-être n'ont pas le droit d'échanger entre eux. Tel fut enfin l'empire de la passion sur cette femme, destinée pourtant à commettre de si cruelles offenses envers l'amour, qu'elle conçut le plus étrange projet. Voici en quelle occasion. Pendant que Polesvoï s'isolait dans son affection, les grands événemens de la vie publique dont se ressentent toutes les existences privées s'accomplissaient autour de lui; sa nation marchait vers une lutte inévitable avec la France. Un grand nombre de Russes avaient déjà quitté Paris. Prométhée servait dans un régiment de grenadiers. D'un jour à l'autre, il allait être forcé à son tour de quitter la France, et de reléguer les joies de son cœur au-delà des chances d'une longue guerre.

Un jour où elle avait pris héroïquement le parti de faire défendre sa porte, la princesse de Cheffai s'empara des deux mains de Polesvoï, assis auprès d'elle sur un petit canapé tout rempli de tendres souvenirs, et lui tint à peu près ce langage :

— Mon ami, je veux devenir votre femme. Notre amour est menacé de la plus cruelle des séparations. Dans un temps qui s'avance avec une rapidité effrayante, il y aura entre nous toute sorte de choses désolantes, la distance, le péril, que sais-je? la mort peut-être, mon Dieu!

A ce mot, lâchant brusquement les mains de Polesvoï, elle poussa un cri, fit de ses doigts délicats un voile attendrissant pour son visage, et se mit à sangloter avec un mouvement d'épaules charmant.

— Oui, la mort!... reprit-elle ensuite en arrachant ses traits à leur gracieux rideau et en laissant voir ces belles larmes, joyaux divins de quelques douleurs privilégiées qui ornent les yeux où elles apparaissent, au lieu de les gâter. Eh bien! je ne veux pas des humiliations, je ne veux pas des amertumes d'un chagrin que je serais

obligée de cacher. N'importe ce que fasse de vous l'absence, quand je ne vous verrai plus, je veux vous pleurer, et j'entends que personne n'insulte à ma tristesse; je tiens à ce qu'on la respecte au contraire, comme ma compagne loin de mon bonheur, comme ma gardienne loin de mon appui. M'approuves-tu, mon bien-aimé?

Autrefois Polesvoï, quand il était d'humeur joyeuse, si on lui parlait de mariage, déclamait volontiers la tirade de Bénédict dans *Beaucoup de bruit pour rien :* « Si jamais je soumets ma tête au joug,... qu'on barbouille mon portrait pour en faire une enseigne, et qu'on écrive au-dessous : Ici l'on voit Bénédict, l'homme marié! » Était-il d'une humeur sérieuse, lorsqu'on traitait avec lui le même sujet, il disait sur les motifs qui l'attachaient au célibat maintes choses énergiques et sensées. Il est certain que sa nature ne le destinait pas à être un desservant de l'hyménée. Rien de plus opposé à cet esprit toujours amoureux de l'imprévu, à ce cœur sans cesse offensé par la réalité. Toutes les fois cependant qu'elle ne le froissait point dans son amour, Anne exerçait sur lui un empire sans bornes. Il ne songea pas un seul instant à repousser ce qui du reste était propre à lui inspirer une vénération singulière, le caprice d'une ardente passion. — Vous savez combien je vous appartiens, lui dit-il; si un lien auquel je n'avais jamais pensé, tant je regarde comme puissant, comme indestructible celui qui existe entre nous, peut vous apporter le moindre bonheur, vous ôter la moindre amertume, ne tardons pas un moment à le former. — Puis il eut un mouvement dont Anne fut touchée, et qui mit sur son visage une expression inconnue à sa maîtresse, car c'était l'introduction dans cet amour de tout un ordre nouveau d'émotions, c'était, derrière les régions divinement fantasques de la passion, l'apparition de ce que j'appellerai les lieux communs sacrés de la vie. Il tira de son doigt un anneau d'argent assez curieusement travaillé, et le remit à la princesse de Cheffai en s'agenouillant devant elle. — Voici, fit-il, qui me vient de ma mère; mon cher amour, vous êtes une de ces femmes dans lesquelles se résume ici-bas la vie de chacun de nous.

Telles furent leurs fiançailles. Ce premier acte du mariage leur avait paru divin à tous deux, parce qu'il s'était passé uniquement entre eux, comme les actes habituels de leur tendresse. Seulement la voie où ils s'étaient engagés ne peut être suivie dans le mystère : c'est pour cela qu'elle effarouche tant de cœurs. Anne fut forcée de mettre son dessein au grand jour, et tout d'abord de le révéler à sa mère. Ce fut la plus terrible de ses épreuves. Dans les vagues inquiétudes, dans les secrètes défiances que lui avait fait concevoir l'attachement de sa fille pour Polesvoï, Isaure n'avait jamais songé à l'événement qu'on lui fit entrevoir tout à coup. —

Comment! la princesse de Cheffai, veuve, c'est-à-dire dans les plus heureuses conditions possibles pour jouir d'une grande fortune et d'un beau nom, allait s'enchaîner à un poète barbare (c'est ainsi que dans ses colères pindariques Clémencin appelait Prométhée), — à un homme sans bisaïeul (c'était une expression empruntée au courroux aristocratique de Plangenest), — à un Tartare endetté (c'était le mot par lequel s'exhalait l'indignation positive de Folbrook). Il y eut entre Mme de Béclin et sa fille un de ces entretiens appartenant aux sanglantes comédies qui se jouent hors du théâtre. Anne voulut clore par un argument irrésistible l'orageuse discussion où son bonheur était le jouet de milles passions déchaînées. Elle pensa que sa mère, esclave des habitudes sociales de son époque, n'oserait jamais appeler à son secours, même dans une situation désespérée, l'audacieuse immoralité du dernier siècle, et, forte de cette pensée, elle s'écria tout à coup, avec l'accent héroïque d'une femme déchirant sa pudeur, comme Caton déchira ses entrailles : — On ne peut me blâmer pourtant de prendre pour époux celui dont je suis déjà la femme.

— Quelle est cette folie? repartit intrépidement Isaure. Je connais trop les principes que vous avez reçus de moi pour croire chez vous à un entraînement coupable.

Et à toutes les affirmations d'Anne Mme de Béclin opposait une violence croissante de négations. Il fallut cependant que cette lutte eût un terme. Dans toute l'ardeur alors d'une affection qui fut à coup sûr, sinon la plus constante, du moins la plus vive de sa vie, Mme de Cheffai montra une opiniâtreté de résolution fort rare chez toutes les femmes et particulièrement chez elle. Son amour cette fois remporta une victoire, victoire funeste comme toutes celles qui se remportent dans les régions du cœur, où le sentiment triomphant paie presque toujours son succès par des blessures mortelles.

Malgré l'avis de Clémencin, Polesvoï n'était pas un poète plus barbare que Goethe ou lord Byron; malgré l'assertion de Plangenest, il possédait un bisaïeul qui avait été même un homme fort vaillant; enfin, malgré le mot de Folbrook, s'il tenait de don Juan, ce n'était point par les créanciers. Assurément toutefois on n'aurait pu, en langage vulgaire, appeler Prométhée un bon parti pour la princesse de Cheffai. En lui donnant son nom moscovite, il lui faisait perdre cette fleur toute particulière d'élégance qui n'appartiendra jamais qu'à la noblesse française, et la fille d'Isaure aimait à respirer cette fleur-là; puis, en devenant princesse russe, Anne s'exposait à être réclamée un jour par sa nouvelle patrie. Or lisez *les Mille et Une Nuits,* vous y verrez que *les femmes marines*, quand elles se marient aux habitans de la terre, restent sous le charme des flots; un

beau jour, en se promenant aux bords des mers, elles se penchent sur l'onde, et les voilà qui disparaissent : c'est ainsi que sont les Parisiennes quand on veut les arracher à Paris. Polesvoï fit toutes ces réflexions sans revenir sur son consentement aux projets de celle qu'il adorait. Il se jeta dans le mariage avec cette mélancolique intrépidité qu'il mettait à se jeter dans toutes les aventures où ses destinées l'appelaient.

Ce fut deux jours après avoir pris solennellement et définitivement Anne pour femme que Prométhée quitta Paris. La cérémonie même de ses noces avait eu le plus triste caractère. Point de mère désolée dont les larmes n'eussent été cent fois préférables à l'expression de maussaderie implacable dont s'était armée Isaure pour conduire sa fille à l'autel. Cependant, lorsqu'au sortir de l'église les deux époux s'enfermèrent seuls dans la vaste maison qu'habitait Anne au fond du faubourg Saint-Germain, un bonheur d'une espèce inconnue s'abattit sur eux. Pour la première fois, ils allaient posséder toute une série d'heures que nul ne songerait à leur disputer. Avec cette sublime imprévoyance des grandes passions, ils contemplaient sans épouvante la terrible séparation qui était au bout de leur joie. Il n'y a que les journées de bataille qui rappellent un peu ces immenses journées des amours heureuses, si rapides et si remplies, qui s'évanouissent comme des minutes pour vous apparaître ensuite semblables à des siècles, tant elles reviennent chargées de souvenirs et projetant une ombre gigantesque sur toute votre vie! Rien ne troubla les parfaites délices de ces momens. Il n'y eut pas entre eux, même à l'état latent, une irritation, une amertume, un malentendu. Dans ce sépulcre où les avaient ensevelis la solitude et l'amour, c'était la vie qu'ils avaient trouvée, la vie dans toute sa plénitude; ils n'avaient plus à réprimer la morsure d'un seul de ces soucis blessans, d'une seule de ces souffrances mesquines, véritables vers engourdis par la corruption humaine pour détruire sur la terre toute félicité que Dieu y laisse tomber. Quand arriva enfin un terrible instant, ils eurent la consolation qu'au lieu d'être chassés de leur paradis, comme tant d'époux, par les dards de mille petits ennuis, ils furent frappés par le glaive d'une grande douleur.

La nuit était déjà tombée depuis une heure quand il lui dit adieu. Elle était au coin de la cheminée, dans une chambre à laquelle il ne veut plus penser. Il s'arracha tout à coup de ses bras, sortit brusquement, puis, s'arrêtant au seuil même de la pièce qu'il venait de quitter, il l'entendit qui pleurait dans l'ombre. Une porte seule était entre lui et celle dont il s'éloignait pour un temps incertain et inconnu. Il pouvait la revoir encore, tout de suite, par un mouvement aussi rapide que son désir, ou peut-être ne plus la revoir que dans

des années, changée d'âme, changée de visage, peut-être ne plus la revoir jamais. A cette pensée qui lui étreignit le cœur, il ne put se refuser la joie navrante d'évoquer pour une dernière fois cette apparition adorée. Il rentra dans ces lieux pleins de leur amour; elle poussa un cri; il l'enleva de terre, et la pressa sur son cœur à demi morte; puis il partit enfin d'un pas rapide, sans regarder derrière lui, décidé à repousser de toute son énergie la cruelle fantaisie d'un nouveau retour. Dans la voiture qui l'emportait, il songeait en pleurant à cette chambre remplie de ténèbres, de tendresse et de sanglots où étaient restés sa femme et son bonheur : la femme évanouie, le bonheur mort.

IV.

Comme une voix qui change tout à coup, qui devient plus intime, plus pénétrante, plus profonde en arrivant au point délicat et sacré d'une confidence, ici le ton de notre histoire se transforme, le récit prend une forme directe. Au lieu de parler de lui comme d'un étranger, Polesvoï dit *je* et *moi*. Les pages où il s'est exprimé ainsi ne sont pas nombreuses; je les soupçonne d'avoir été écrites en un seul jour, et ce jour, je crois même le connaître : si je ne me trompe, c'était un dimanche. Caylo était à la tranchée. Il y avait dans l'air cette tristesse sans limites, cet ennui poignant, cette mélancolie désespérée dont les heures dominicales ont seules le secret, et qu'elles secouent de leurs ailes, même au fond des déserts. Je sais des voyageurs qui, brouillés avec toute notion du temps, se sont écriés soudain en traversant des steppes sous l'action subite d'un *spleen* sans cause : « Ce doit être dimanche aujourd'hui. »

Du reste, le dimanche dont je veux parler se manifestait autrement sur le plateau de la Chersonèse que par cette révélation magnétique. Par momens, à travers le bruit du canon, un son de cloches arrivait de Sébastopol. A coup sûr, les cloches de René n'ont jamais porté à travers les bois plus de rêveries que n'en jetaient à travers notre éternel champ de bataille ces notes plaintives, appel lointain de ceux qui priaient à ceux qui mouraient. Le ciel qui enveloppait le camp, et que l'on voyait, entre les tentes, s'unir dans de mornes horizons à une terre dépouillée, était d'un gris uniforme et implacable. Le seul point où l'on y sentît la vie était une tache blafarde indiquant la présence occulte d'un soleil malveillant, résolu à ne pas se montrer. Prométhée eut une sorte d'abattement suprême. Ses blessures lui faisaient éprouver un malaise en harmonie avec les souffrances de cette lugubre journée. Ce n'était point la douleur aiguë de la chair déchirée, du sang violemment enlevé aux

veines, c'étaient cette ingrate défaillance, ce lourd affaissement qui répondent, dans l'état corporel, à ce qu'on appelle, dans l'état mystique, l'absence de toute consolation et de toute grâce. Suivant son habitude, il s'était arrangé sur son lit pour écrire, puis la plume s'était échappée de sa main. Pressant entre ses lèvres le bout d'un cigare éteint, il semblait avoir laissé son esprit tomber dans l'océan des rêves sans couleur et sans forme, quand il fit brusquement sur lui-même un effort victorieux; ses yeux, devenus un moment immobiles, reprirent leur mouvement étrange. Sa plume, morte et gisante, se retrouva, par une résurrection soudaine, debout et active. Il écrivit jusqu'au soir, en proie à une de ces fièvres si puissantes qu'elles usent une chose immortelle, c'est-à-dire l'âme où des souffles inconnus les allument et les éteignent. Le soir venu, voici ce qu'il avait écrit :

« Ce que j'éprouvai en la quittant, ce fut une douleur qui me semblait au-dessus des forces humaines, mais qui me paraît une sorte de joie aujourd'hui, quand je la compare à ce que j'ai senti depuis. En effet, si c'était dans toute ma partie mortelle, dans toute la région terrestre de ma vie une obscurité, une désolation aussi profonde que le deuil dont se couvrit la nature le jour où un hôte divin nous abandonna, c'était dans mon être idéal au contraire une lumière nouvelle, comme une volupté semblable à celle des martyrs. Rivé, à travers le temps, à travers l'espace, à une âme dont il me semblait entendre les frémissemens lointains répondre aux moindres frémissemens de la mienne, jamais je n'avais compris comme alors la puissance des choses invisibles. La pensée que cette chaîne mystérieuse, qui devait, d'un bout du monde à l'autre, unir son existence à la mienne, pût être brisée un jour, ne s'offrait même point à mon esprit. Je vécus pendant des mois entiers dans cette illusion, d'où naquit ce que j'appellerai l'âge héroïque de mes amours.

« Si quelque chose pouvait me maintenir sous ce charme, conserver et multiplier autour de moi les horizons du jardin magique, c'était assurément les lettres que je recevais d'elle. A présent encore, je n'ai pas de paroles pour exprimer ce que me fait toujours éprouver son écriture. Derrière ces mots, dont chacun alors rayonnait d'une pensée d'amour, je voyais son regard doux comme le matin et plein de mystère comme la nuit, je retrouvais son sourire salué par toutes les voix de mon cœur; enfin je sentais par instans ses lèvres répandant en moi tout à coup la mort passagère du baiser. Il n'était point de soins ingénieux qu'elle n'employât pour me faire parvenir le plus promptement et le plus régulièrement possible ces chères lettres. Elle avait mis, je crois, dans ses intérêts toutes les diplomaties européennes. Malgré l'immense variété des

obstacles que la guerre créait à la correspondance d'une Française et d'un Russe, ses messages me suivaient partout. Ce perpétuel commerce avec un être adoré avait produit en moi le plus étrange phénomène de double vie. J'étais en Crimée au débarquement des Français; là, malgré les émotions de la grande lutte où je me trouvais engagé, je pourrais bien jurer que sa pensée ne se retira pas de moi un seul instant. Tout en sentant pour la guerre l'invincible tendresse que m'inspire jusque dans ses rigueurs cette mère des seules vertus dont je n'aie pas encore reconnu le néant, je ne me suis jamais séparé de ma passion pour ma femme, pour ma maîtresse absente, même sous le feu, les pieds dans le sang et la tête dans la fumée.

« Ainsi le plus vif souvenir assurément que m'ait laissé la journée d'Alma, c'est une souffrance qui me vint d'elle, la première de toutes celles dont devait se composer mon supplice. Le soir arrivait, la bataille était perdue pour nous, notre armée opérait sa retraite sous le feu de l'artillerie française, et toutefois, je l'avouerai, il y avait comme une sorte de jouissance dans les sentimens qui alors remplissaient mon cœur. J'avais la conscience d'avoir fait de mon mieux pendant tout le temps du combat; prêt à paraître devant Dieu depuis six heures, je me sentais l'âme agrandie, pacifiée, dégagée des amertumes mesquines dont naissent les seules tristesses que je redoute. Ma douleur, que ne corrompait rien de bas, rien de vulgaire, rien d'égoïste, me semblait une de ces douleurs d'élection que l'on reçoit comme de terribles, mais précieux présens du ciel. Puis il y avait une majesté émouvante dans les spectacles qui m'étaient offerts. Le soleil d'automne, qui se couchait dans une mer lumineuse, me parlait, dans un magnifique langage, du monde éternel pour lequel tant d'âmes vaillantes venaient de partir. Les hommes qui m'entouraient avaient cette expression de morne intrépidité, de dévouement silencieux, que j'aime, car elle me console de toutes les grimaces qui d'ordinaire altèrent la physionomie humaine. Le bruit de quelques boulets qui de temps en temps trouaient nos rangs, de quelques fusées qui, décrivant une courbe enflammée, venaient éclater au-dessus de nos têtes, me causaient, — pourquoi n'en conviendrais-je pas? je ne suis pas le premier qui ait senti de cette manière, — me causaient, dis-je, cette impression des nobles choses, des rares et poétiques beautés qui, suivant Montaigne, font frissonner « l'enfant bien nourri. » Enfin, j'en demande pardon aux dieux de la patrie, non, je n'étais point malheureux.

« Eh bien! ce fut en ce moment que je reçus une lettre qui chassa de ma pensée cette sérénité dont j'étais fier, ce calme que je savourais, et changea pour moi l'aspect de tout ce qui m'environnait. Un

courrier de Simphéropol avait apporté au général des dépêches si urgentes, qu'on était venu les lui remettre sur le champ de bataille. Parmi ces dépêches était un de ces billets si attendus, si désirés, qu'Anne trouvait toujours un moyen sûr et nouveau de me faire parvenir. Je déchirai avec précipitation une frêle enveloppe que je vis, avec un chagrin superstitieux, le vent prendre et emporter du côté de la mer, car j'aimais à ne rien perdre de ce qui venait d'elle, et je lus sa lettre sans tirer comme d'habitude une impression distincte de ma première lecture. Les mots tracés par sa main me causaient, au premier abord, une sorte d'éblouissement qui m'empêchait d'en saisir le sens. Je m'aperçus bien pourtant que j'éprouvais une émotion d'un ordre insolite, tenant de l'irritation et du malaise. Anne s'était laissée conduire par sa mère chez la duchesse de Plangenest, la belle-sœur de Tancrède. « Il y avait là, me disait-elle, fort peu de monde, on y chassait à courre cependant, et je crois que l'on y jouait un peu la comédie. » Quand elle ne m'aurait point dit de quel lieu venait sa lettre, j'aurais pu le deviner sans peine. Ce n'étaient point seulement quelques détails mondains apparaissant pour la première fois dans notre correspondance qui m'apprenaient sous quelle influence celle que j'aimais était placée : non, le coup funeste porté loin de moi à mes amours m'était révélé d'une manière plus intime et plus certaine. Anne, qui depuis mon départ s'était montrée la compagne héroïque de ma vie, qui était entrée, avec cette divine intelligence de la femme, dans tous les secrets de mon âme, semblait tout à coup étrangère et presque hostile à certaines parties de ma nature. Ces émotions sacrées du devoir et du péril qui étaient si loin de me séparer d'elle, auxquelles au contraire j'associais toujours sa pensée, excitaient, au lieu de sa sympathie ordinaire, des reproches, des plaintes, comme de l'ironie. Elle s'était, disait-elle, unie à un guerrier d'Ossian qui l'oubliait pour la sanglante déesse des batailles. Elle m'aurait voulu dans l'esprit un tour plus conforme à l'allure ordinaire des tendresses humaines. En me répétant tout bas chacune de ses paroles, je sentais peu à peu un trouble effrayant s'élever des profondeurs de mon âme, qui se remplissait d'agitations et de ténèbres. Avec ce merveilleux instinct des êtres destinés aux grandes souffrances, j'embrassai dans toute leur étendue, je sentis dans toute leur énergie les chagrins que me gardait l'avenir. En un mot, j'eus la vision de ma douleur.

« Ainsi la fin de cette journée s'écoula pour moi loin du sol que je foulais, loin des gens qui m'entouraient. Je me rappelle à peine ma rentrée nocturne parmi une population consternée. Les gens qui passaient devant mon cheval me semblaient des fantômes, les réalités de ma vie étaient à des distances énormes de mon corps. Dès

que je fus seul en mon logis, je me mis à lui écrire. Je l'avouerai, ma lettre était violente. Pour la première fois, je me livrais loin d'elle à une amertume qu'un regard, une parole, un sourire ne pouvait plus m'enlever. Quand cette lettre fut partie, j'éprouvai un vrai remords. Les querelles à distance m'ont toujours paru quelque chose d'odieux et d'insensé; mais je me dis avec une douloureuse consolation que je n'avais pas ouvert la voie où désormais marcherait fatalement notre amour. Avec cette cruelle faculté de l'esprit qui, dans les souffrances morales, rend certains hommes semblables au médecin atteint d'un mal dont il connaît toutes les péripéties, je m'expliquai ce qui se passait dans la plus chère partie de moi-même, dans l'être où je vivais et où j'allais mourir.

« Anne m'échappait. Les gens et les choses auxquels je l'avais arrachée me la reprenaient. Comment avais-je pu espérer un instant que mon souvenir aurait le pouvoir de défendre ce que je défendais moi-même avec tant de peine, quand toute attaque me trouvait présent? Ce lien auquel j'avais consenti malgré ma répugnance secrète, bien loin de m'être favorable, était peut-être ce qu'il y avait de plus redoutable pour moi. En devenant ma femme, c'était un sacrifice qu'elle avait accompli. Sa mère le lui répétait chaque jour, et Anne était de ces natures que les sacrifices ne rivent pas, mais enlèvent au contraire à ceux pour qui on les fait. Elle avait dépensé, dans un acte qui lui avait paru sublime, les plus vives forces de son amour. A présent qu'elle aurait eu réellement besoin, pour m'envoyer sa vie à travers l'espace, de ce souffle tout puissant, de cette inspiration soutenue du cœur qu'on appelle l'esprit romanesque, elle avait repris sa manière habituelle de sentir, elle écoutait avec une approbation secrète la voix qui lui disait : Assez d'exaltation, assez d'enthousiasme! Il est temps de renoncer aux routes excentriques où vous avez failli vous égarer... De là sa rentrée, aux applaudissemens universels, sur le vieux théâtre des Oswald, des Tancrède et des Isaure, dans le rôle d'une femme sensée supportant avec une tristesse discrète l'absence de son mari. Elle ne voulut pas cependant accepter à mes yeux un tel personnage avec trop de facilité. Après la lettre dont je fus blessé à l'Alma, la lettre qu'elle m'écrivit contenait ces litanies, répétées tant de fois, sur les souffrances que l'on contient dans le monde au risque de faire éclater son cœur. Je me rappelai qu'en un temps bien loin de nous, je lui avais dit un soir avec un sourire : « Ma chère enfant, ne me racontez jamais pareilles choses; presque toutes les femmes, si on les croyait, seraient dans le monde comme ce jeune Spartiate au repas public, elles sentiraient sous leurs robes des morsures dont leur visage ne dirait rien. Je n'ajoute point foi à ces morsures-là. »

« Je ne veux pas calomnier pourtant celle à qui j'ai dû, après tout, des jouissances exquises, et dont il me semble aujourd'hui encore que je ne puis pas être à jamais séparé. Les souffles glacés qui faisaient rage contre son amour ne l'éteignirent pas tout à coup; par instant la précieuse flamme jetait de nouveau d'adorables lueurs. Avec la divine crédulité des grandes passions, je me reprenais alors à rêver de bonheur sans trouble et de tendresse sans fin. J'avais reçu, à de courts intervalles, deux lettres où je croyais avoir retrouvé tout entière la souveraine des seules heures vivantes de mon passé. Aussi, soumettant comme d'habitude à la pensée qui me dominait ce que pouvaient avoir de plus émouvant, de plus sérieux, de plus formidable, les choses dont j'étais environné, j'avais recouvré une sorte de bien-être intime à travers les préoccupations de chaque jour. Rien ne saurait mieux le prouver que l'état de mon esprit à l'instant où je reçus le second coup dont je ne devais pas me relever cette fois. Par une singulière fatalité, c'était le soir d'Inkerman. Mon régiment avait fait contre les assiégeans cette grande sortie destinée à seconder l'escalade du plateau. Encore une fois la victoire s'était déclarée contre nous, et j'avais vu mes meilleurs soldats tomber sur cette terre aride, couverte de pierres et de boulets, qui séparait nos travaux du camp ennemi. L'action avait cessé depuis longtemps, il était tard, le jour commençait à tomber; mais comme on craignait de l'assaillant quelque coup d'emportement et d'audace, toutes nos troupes étaient restées sous les armes. Pour moi, je bivouaquais dans un petit cimetière situé à l'extrémité de la ville. Ce lieu, forcément mélancolique d'ordinaire, ne présentait certes pas alors un aspect qui pût disposer à la gaieté. Par momens, quelques bouffées d'un vent humide s'échappant d'un ciel pluvieux inclinaient sur les tombes des branches dépouillées de feuilles. Çà et là des hommes étaient couchés, dont la capote entr'ouverte laissait voir une poitrine déchirée, ou dont la tête pâle, se détachant sur une flaque de sang, semblait entourée d'une sorte d'auréole rouge, car les projectiles arrivaient dans ce champ de repos, transformé en théâtre de guerre; souvent une pierre tumulaire brisée en éclats devenait un engin aussi dangereux que les boulets et les obus. La mort active, la mort militante, le cavalier de l'Apocalypse venait réveiller, dans cet endroit désolé, la mort qui s'étend sur le sépulcre après avoir fini son œuvre. Eh bien! j'assistais sans horreur à ce genre de spectacle qu'un secret instinct nous fait souhaiter quand Dieu ne nous l'a pas envoyé encore. Assis sur un tertre funèbre, je me disais, avec un sentiment de gratitude pour mes destinées, que je voyais de mes yeux, que je touchais ce qui a préoccupé tant d'éminens esprits, et ce qu'ils n'ont pu reproduire qu'en le créant

par des efforts surhumains : « O peuple de mon âme, s'écrie quelque part un poète slave, qui a fait suivant moi des élégies d'une singulière beauté; spectres de mon esprit, lutins de mon cœur, gnomes bizarres sortis des profondeurs de ma pensée, quand vous formez ces danses qui me font oublier les heures, c'est toujours à la lueur du même astre, sous les rayons de mon amour! » Le poète slave a parlé pour moi. C'était à la clarté de ma passion que se jouaient mes rêveries du cimetière.

« Mais voici qu'un soldat arrive et me remet une lettre d'elle. Un obus éclate auprès de cet homme et de moi, l'obus nous couvre tous les deux de terre. Qu'importe? je défierais quoi que ce soit de m'arracher à ce que j'éprouve. Il y a encore assez de jour au ciel pour que je puisse lire. Ah! la terrible lettre!... Voici une nouvelle blessure, et plus profonde encore que ma blessure de l'Alma. Ces querelles à travers l'espace, ces querelles prévues, redoutées, que je devais éviter à tout prix, s'élevaient ardentes et implacables. Elle répondait à ce que je lui avais écrit il y avait six semaines, à ce qu'avaient suivi depuis les paroles les plus tendres, avec une colère qui me navrait, et qui, je le sentais, détruisait désormais entre nous toute possibilité d'harmonie. Je pus reconnaître, par les cruels épanchemens de son courroux, quels progrès avait faits en elle ce qui pouvait le plus m'affliger... Il y avait certains passages qui me faisaient entendre Mme de Béclin résumant les délibérations de ses amis. On m'accusait de ne rien comprendre aux tendresses délicates et dévouées, d'être une de ces natures orgueilleuses, rongées par un égoïsme chagrin et bizarre, qui ne cherchent dans l'amour qu'un moyen d'exercer de capricieuses dominations. J'étais à travers le monde réel un échappé de mauvais roman. Il fallait me reléguer dans ces régions chimériques d'où je n'aurais jamais dû sortir. A quoi bon me répéter tous ces reproches? La violence même des paroles affaiblit rapidement mon courroux, qui se noya bientôt dans une immense tristesse. Je répondis en disant dans quels lieux ces reproches cruels m'étaient parvenus. Quoiqu'on m'accusât de ne pas appartenir à ce monde, je pensais, en regardant la pluie de fer tombée à mes pieds, toucher un peu plus, par les nobles côtés du moins, aux réalités de cette vie que certaines gens dont je reconnaissais l'influence sur ce que j'aimais. Du reste, puisque je n'étais bon qu'à reléguer dans le pays des rêves, la mort se chargerait, je l'espérais, de faire de moi quelque chose de semblable à un rêve, c'est-à-dire un souvenir. Pût ce souvenir n'être pas un remords pour celle qui n'avait pas craint un jour de faire traverser à sa colère des espaces que l'amour seul aurait dû avoir la force de franchir!

« Rien de triste et de stérile comme la lutte contre les lois impla-

cables qui amènent les révolutions de nos cœurs. Ni la résignation, ni la résistance, ni l'énergie, ni la faiblesse ne pouvaient empêcher mon empire de s'écrouler dans la seule région où j'aie jamais désiré la toute-puissance. Quelques paroles m'arrivèrent encore, toutes pleines des parfums du passé : je les accueillais toujours avec joie, mais avec une joie mélancolique. Elles avaient pour moi le charme douloureux de ces caresses sans vie que gardent longtemps parfois, après la mort de l'amour, les lèvres et le regard de ceux qui ont aimé. Une rencontre passagère avait seule existé entre moi et celle à qui j'avais cru m'unir par une étreinte immortelle. Des destinées opposées nous réclamaient tous deux avec une égale violence. Plus le danger, la méditation, la rêverie et tout un enchaînement étrange de grands faits m'emportaient dans les océans sans limites, plus elle était attachée aux rivages où je l'avais laissée, par la distraction, par les vains bruits et par toute la série vulgaire des petits événemens de l'existence. Voilà ce que je sentais avec désespoir; puis je sentais aussi, avec une colère impuissante, la conspiration, en permanence autour d'elle, de toutes les banalités, de toutes les hypocrisies. Un incident, à coup sûr bien imprévu, me montra l'activité et le succès de ce complot contre mon bonheur.

« J'ai connu à Venise, il y a près de dix ans, la signora Claudia Salenti. Cette célèbre cantatrice était, non pas alors dans tout l'éclat de son talent ni de sa renommée, mais, ce qui valait peut-être mieux, dans tout l'attrait de sa jeunesse. Grande, svelte, un peu maigre, elle avait une chevelure épaisse et tordue de ce blond sombre qui a des reflets de bronze florentin. Son visage, d'une teinte vigoureuse, mais où il n'y avait de carmin que sur ses lèvres, s'accordait merveilleusement avec ses cheveux. Ses grands yeux, d'un noir infernal, semblaient renfermer la mort pour ceux-ci, la ruine pour ceux-là, et la damnation pour tous. Cependant la Salenti était au demeurant une excellente fille, menant à bien les affections de toute nature qui souriaient à ses heureux débuts. Un hasard me rapprocha d'elle, et un autre hasard voulut que je n'en devinsse pas amoureux. Je venais de faire quelques folies. Fut-ce une déesse logée dans mon cœur ou le diable établi dans ma bourse qui m'empêcha de songer à ses faveurs, je n'en sais trop rien aujourd'hui. Du reste, les seules femmes qui me fassent comprendre les affections platoniques sont les femmes galantes avec leurs allures semblables aux nôtres, et ce qui est certain, c'est que je devins tout simplement l'ami de la Salenti. Pendant quelques mois, je la vis souvent; puis je fus entièrement séparé d'elle, et je puis dire que son souvenir m'avait rarement visité depuis dix ans. Seulement cet hôte fugitif de ma pensée était toujours le bienvenu, car avec la signora Salenti je

revoyais Venise, mes jeunes années, et tout un coin de cette vie où j'ai dormi, sous des arbres qui ne fleuriront plus pour moi, d'un sommeil plein de songes charmans et légers.

« Tout récemment la Salenti s'est imaginé de venir à Paris, où elle a trouvé, dit-on, cet enthousiasme qui est assurément la plus précieuse de toutes les monnaies françaises. Il paraît que son talent et sa beauté ont pris un développement merveilleux. Sa vie est une série de triomphes. Le bonheur dispose à la sensibilité, quelquefois même à un peu de mélancolie. Tout à coup une nuit, à la fin d'un souper qui avait suivi une de ses ovations les plus éclatantes, l'excellente fille se mit à songer à ses amis absens. Elle avait justement pour convives quelques-uns de mes compagnons de plaisir. Mon nom, quand il sortit de sa bouche, éveilla une vive et bruyante sympathie. — J'ai envie de lui écrire, dit Claudia, que nous avons bu à sa santé. — On accueillit cette pensée avec l'ardeur qu'éveille en pareille occasion toute idée imprévue, et l'on m'adressa séance tenante une lettre qui sentait les rapides tendresses du vin, mais qui cependant m'inspira une sorte de reconnaissance. Cette missive me parvint un soir où j'étais à table avec quelques officiers; seulement notre repas avait lieu dans un bastion, et un obus venait d'endommager un peu la toiture de notre réduit. Je lus tout haut la lettre de la Salenti. De toutes parts on me cria de lui répondre. J'avais été au feu toute la journée, et comme cela m'arrivait souvent, après ces longues heures de combat, je me sentais au cœur un soulagement passager. On m'apporta une mauvaise plume et une feuille d'un grossier papier dont la moitié venait d'être remplie par les adieux d'un blessé à sa mère. J'allumai un cigare, et sur le coin même de la table, j'écrivis à la Salenti quelques vers que, Dieu merci, j'ai à peu près oubliés. Je sais seulement que je terminais en lui disant : « Nous vivons sur cette terre dans des pays bien différens, ma bonne Claudia, toi sous une pluie de fleurs, moi sous une pluie de fer; mais il est une région idéale où nous nous retrouvons à certaines heures, nous y arrivons tous deux portés sur ces doux et pâles rayons du passé que l'on appelle les souvenirs. Là les joies et les tristesses de nos jeunes années forment autour de nous un chœur harmonieux, car le temps a donné un sourire à nos tristesses et des larmes à nos joies. »

« Je ne songeais plus guère ni à ces vers, ni à la Salenti, quand je reçus de Paris une lettre foudroyante. Ma réponse à Claudia n'avait pas joui de l'obscurité qu'elle méritait : cette poésie criméenne avait semblé piquante, et un journal s'était empressé de l'imprimer. Voilà ce qu'Anne m'apprenait avec des amertumes et des colères qui vraiment m'étaient inconnues. Ce n'était plus à un Slave

qu'elle avait eu le malheur de s'unir, c'était à un bohémien. Paris tout entier la plaignait, sa mère se voilait la face, et ses amis ne parlaient plus de moi qu'à voix basse. Ils comprenaient maintenant ces défiances instinctives que je leur avais tout de suite inspirées. On voyait enfin à quelle race funeste j'appartenais; ma nature reparaissait comme celle d'un Huron dont on aurait essayé de faire un galant homme. « Je n'espère même pas, m'écrivait Anne, vous faire comprendre jusqu'à quel point vous m'avez blessée. Ainsi l'âme de la signora Salenti était la sœur de l'âme que j'ai prise un instant pour la moitié de la mienne! Pourrai-je vous pardonner jamais? Je ne le crois pas. Ces malheureux vers resteront éternellement dans ma mémoire. La forme idéale que vous donnez à votre tendresse pour une femme méprisable était ce qui pouvait le plus m'offenser. Vous avez détruit notre passé, vous m'avez atteinte et frappée jusque dans mes rêveries les plus chères, en conviant une courtisane à venir errer avec vous dans le pays des souvenirs. »

« Je répondis à Anne : « Que vos amis, pour parler votre langage, médisent de la poésie comme de la guerre, je le comprends; qu'ils me croient d'une race funeste, j'en suis fier; mais que vous partagiez leurs pensées, que vous répétiez leurs propos, c'est là ce qui me donne un découragement suprême, chasuble de damné dont je n'espère plus m'affranchir. Voilà plusieurs fois que vous m'écrivez de terribles choses, sans songer qu'à cette distance où vous êtes d'un lieu où les morts commencent à devenir plus nombreux que les vivans, vous courez grand risque de maltraiter un cadavre! »

« Ma lettre ne finissait pas là, mais telles furent les seules lignes que je conservai. Je me sentais écrasé par ces luttes où je perdais ce sang d'immortel qui fait les vertus de notre âme, ma foi dans l'amour, ma tendresse pour la poésie, et jusqu'à mon culte pour la guerre. C'est ce dernier sentiment toutefois auquel je m'attachai avec le plus d'énergie. Si le danger ne m'apparaissait plus gai, radieux, paré d'un prestige printanier comme l'espérance, il s'offrait encore à moi avec les charmes austères de la consolation. Un jour, en le cherchant peut-être avec un redoublement d'ardeur, je reçus une blessure qui me fit tomber entre les mains des Français. La mort s'est écartée de moi, comme elle s'écarte toujours de tous les suppliciés du destin. Dans l'oisiveté et dans la solitude du prisonnier, ne sachant qui appeler à mon aide contre l'inexorable ennui des heures présentes, c'est à ma douleur même que je me suis adressé. J'ai évoqué l'une après l'autre toutes les souffrances ensevelies au fond de mon âme : elles ont répondu à mon appel, maintenant elles sont à mon chevet. J'écoute leurs accens, et je crois presque par instant qu'elles me charment comme ces filles mystérieuses de l'Océan

charmaient l'être misérable et divin dont mon père m'a donné le nom. »

V.

Un boulet emporta Raymond de Caylo, et fit passer dans de nouvelles mains les feuilles qu'on vient de lire. Prométhée lui avait laissé ces confidences avec l'indifférence de quelques poètes pour ce qu'ils ont écrit dans l'unique intention de se soulager. Envoyé d'abord à Constantinople comme prisonnier, puis rendu à l'armée russe par un échange, le prince Polesvoï est retourné en France après la prise de Sébastopol. Il avait prévenu sa femme de son retour. Il trouva déserte la maison où il comptait la revoir. On lui remit un mot dans lequel Anne lui annonçait qu'elle avait été obligée d'accompagner sa mère en Italie. La marquise de Béclin avait éprouvé le besoin de visiter Florence au moment où son gendre la menaçait de son arrivée. Prométhée se fit ouvrir la chambre où il avait quitté avec tant d'angoisses celle dont il croyait que la mort seule aurait pu le séparer. Il s'assit dans le fauteuil où il s'était mis à genoux devant elle pour lui dire adieu, et les deux mains sur ses yeux, d'où coulaient silencieusement des larmes, il se sentit descendre jusque dans les profondeurs les plus secrètes de la tristesse humaine.

La princesse Prométhée est complétement passée aujourd'hui à l'état de lady Byron. Elle a pour partisans déclarés tous les adversaires sans merci des puissances inquiètes dont elle a débarrassé son existence, c'est-à-dire de la passion et du génie. Et comme depuis quelque temps elle semble supporter avec une sérénité parfaite le veuvage précoce qu'elle s'est imposé, on s'est même mis à la plaindre, car le monde a pour les tristesses qui se réfugient dans son sein des compassions merveilleuses. Les victimes qui se promènent dans ses fêtes, qu'il est sûr de rencontrer à leur poste, aux avant-scènes des théâtres fréquentés, sur les divans des salons en vogue, lui inspirent toute sorte d'attendrissemens respectueux. Anne est-elle dédommagée, par les triomphes glacés auxquels la voici vouée désormais, des joies brûlantes qu'elle a perdues? C'est vraiment ce que je ne puis croire. Je suis persuadé qu'elle ressemble à cette race d'artistes sans foi qui tout à coup sacrifient leur talent aux petits intérêts de cette vie. Le Dieu qu'ils ont immolé s'agite longtemps au fond de leur cœur. Ils le sentent tressaillir par momens sous le poids écrasant des vanités qu'ils ont amoncelées pour l'ensevelir; mais un jour ces sourdes révoltes s'apaisent. Le *Titan*, pour parler le langage de Jean-Paul, ne laisse aucun ves-

tige de son passage dans l'âme où il a régné. Les pygmées ont pris définitivement sa place. J'ai toujours trouvé un sens profond dans les peintures consacrées par le siècle dernier aux dessus de portes. Tous ces Cupidons sans ailes, parés d'attributs différens, représentent la vie réduite aux proportions que l'esprit mondain lui donne. Celui-ci porte un casque et une épée, cet autre un bonnet carré et une robe, il y en a même un qui a un capuchon d'ermite. Puisse le maître de saint Augustin, l'époux de sainte Thérèse, l'hôte mystérieux des Thébaïdes, épargner à Prométhée le chagrin de voir le petit drôle régner à son heure sur la princesse Polesvoï!

Ai-je besoin de dire qu'on juge notre Slave avec plus de sévérité que jamais? Il faut, répète-t-on, qu'il ait bien mal agi vis-à-vis de sa femme pour qu'elle se soit ainsi séparée de lui. Maintenant que son bonheur est détruit, ces propos ne l'inquiètent guère. Il subit dans l'isolement cette loi incessante de la création que le ciel fait peser sur les poètes. Récemment il a écrit sur le Prométhée antique la meilleure, suivant moi, de toutes ses odes. On y trouve ce passage qui peint d'une manière complète la situation actuelle de son esprit :

« Dans la solitude où je souffre comme toi, héros moderne des anciens jours, tes consolateurs, ou, pour mieux dire, tes tentateurs, sont venus me trouver. J'ai reconnu Io, Mercure et le vieil Océan. Io est toujours cette femme sensible qui prétend guérir l'un après l'autre les cœurs malades avec l'élixir inépuisable de son amour. Mercure est toujours ce faquin cynique pour qui tout trouble intérieur naît d'un seul principe qu'il s'agit d'étouffer sans retard, — de la conscience. Enfin le vieil Océan est aujourd'hui, comme au temps même de la fable, ce personnage sensé qui vous conseille de ne pas engendrer la mélancolie, en évitant les nobles pensées, ces mères désolées des grandes souffrances, pour vous attacher aux pensées banales, ces mères joyeuses des petits bonheurs. Eh bien! j'ai dit au vieil Océan : « Je garderai les compagnes farouches de mon âme, car je poursuis d'une haine implacable les vulgarités de la vie. » J'ai dit à Mercure : « Emporte tes poisons contre la conscience, car j'ai voué une tendresse reconnaissante à cette austère gardienne de nos cœurs. » Et d'une voix moins sévère j'ai ajouté : « Io, va porter à d'autres ton amour passager qui fait les heureux, car les destins m'ont consacré à l'amour immortel qui fait les martyrs. »

PAUL DE MOLÈNES.

MILTON

SON GÉNIE ET SES ŒUVRES

Aux confins de la renaissance effrénée qui finit et de la poésie régulière qui commence, entre les *concetti* monotones de Cowley et les galanteries correctes de Waller, paraît un esprit puissant et superbe, préparé pour la révolution par la logique et l'enthousiasme, préparé par la révolution pour l'épopée et l'éloquence; libéral, protestant, moraliste et poète; qui célèbre la cause d'Algernon Sidney et de Locke avec l'inspiration de Spenser et de Shakspeare; héritier d'un âge poétique, précurseur d'un âge austère; debout entre le siècle du rêve désintéressé et le siècle de l'action pratique, pareil à son Adam, qui, entrant sur la terre hostile, écoute derrière lui, dans l'Éden fermé, les concerts expirans du ciel.

John Milton n'est point une de ces âmes fiévreuses, impuissantes contre elles-mêmes, que la verve saisit par secousses, que la sensibilité maladive précipite incessamment au fond de la douleur ou de la joie, et que leur tumulte condamne à peindre le délire et les contrariétés des passions. La science immense et la logique grandiose, voilà son fond. L'antiquité sacrée et profane, les langues, l'histoire et les littératures modernes, les sciences nouvelles, l'horrible fardeau de la législation et de la théologie, il a tout porté sans fléchir. Sous ce poids, il s'est trouvé plus fort. Les faits accumulés par l'érudition étaient groupés en lui par la logique. Raisonneur infatigable, il a construit des édifices de démonstrations dont les rudes assises et les solides attaches témoignent d'une énergie qui n'est plus. Sur cette base s'éleva sa poésie. Apercevant des choses mieux ordonnées

et plus nombreuses que les autres hommes, il apercevait des choses plus grandes. Tant d'idées et d'images régulièrement disposées formaient un horizon immense qu'il embrassait d'un coup d'œil. Cette vue magnifique l'exaltait; il éprouvait la sensation du sublime: son âme débordait, et l'ample fleuve de la poésie lyrique coulait hors de lui, impétueux, uni, splendide comme une nappe d'or.

I. — L'HOMME.

Cette disposition dominante fit son caractère. Fondé sur la logique et sur la science, Milton eut la force, car l'homme qui se nourrit incessamment de démonstrations solides est capable de croire, de vouloir et de persévérer dans sa croyance et dans sa volonté; il ne tourne pas à tout événement et à toute passion, comme cet être changeant et maniable qu'on appelle un poète : il demeure assis dans des principes fixes, il est capable d'embrasser une cause et d'y rester attaché, quoi qu'il arrive, jusqu'au bout. Nulle séduction, nulle émotion, nul accident, nul changement n'altère la stabilité de sa conviction ou la lucidité de sa connaissance. Au premier jour, au dernier jour, dans tout l'intervalle, il garde intact le système entier de ses idées claires, et la vigueur logique de son cerveau fait la vigueur virile de son cœur. Lorsque chez lui le raisonnement serré engendre la sensation du sublime, chez lui la grandeur s'ajoute à la force. Il aime ses opinions non-seulement avec constance, mais avec enthousiasme. Il les juge non-seulement vraies, mais sacrées. Il combat pour elles non-seulement en soldat, mais en prêtre. Il est passionné, dévoué, religieux, héroïque. On a vu rarement un tel mélange; on l'a vu pleinement dans Milton.

Il eut la fermeté, la rudesse, la fierté et la sérénité de la force. Il alla en Italie avant la guerre civile, et, par gravité et convenance, il évitait les disputes de religion; mais si l'on attaquait sa propre croyance, il la défendait ardemment, jusque dans Rome, à deux pas de l'inquisition et du Vatican. Quand la révolution éclata, il revint en grande hâte, par vertu, et pour chercher le péril, comme un soldat qui, au bruit des armes, court à son poste. Il s'attaqua d'abord aux plus grands et railla avec hauteur et mépris l'épiscopat et ses défenseurs. Réfuté et attaqué, il redoubla d'amertume, et brisa ceux qu'il avait renversés. Il foula toujours ses adversaires, dédaigneusement et durement, à titre d'ignorans et d'esprits infirmes. Il sentit partout le pouvoir de sa science et de sa logique, et partout le fit sentir. « Les rois, dit-il au commencement de *l'Iconoclaste,* quoique forts en légions, sont faibles en argumens, étant accoutumés dès le berceau à se servir de leur volonté comme de leur main droite, et de leur rai-

son comme de leur main gauche. Quand, par un accident inattendu, ils sont réduits à ce genre de combat, ils n'offrent qu'un débile et petit adversaire. » Néanmoins, pour l'amour de ceux qui se laissent accabler par ce nom éblouissant de majesté, il consentit « à ramasser le gant du roi Charles, » et l'en souffleta de manière à faire repentir les imprudens qui l'avaient lancé. Bien loin de fléchir sous l'accusation de meurtre, il la releva et s'en para. Il étala le régicide, l'établit sur un char de triomphe, et le fit jouir de toute la lumière du ciel. Il raconta avec un ton de juge « comment ce roi persécuteur de la religion, oppresseur des lois, après une longue tyrannie, avait été vaincu les armes à la main par son peuple, mené en prison: puis, comme il n'offrait, ni par ses actions, ni par ses paroles, aucune raison pour faire mieux espérer de sa conduite, condamné par le souverain conseil du royaume à la peine capitale; enfin frappé de la hache devant les portes mêmes de son palais... Jamais monarque assis sur le plus haut trône fit-il briller une majesté plus grande que celle dont éclata le peuple anglais, lorsque, secouant la superstition antique, il prit ce roi ou plutôt cet ennemi, qui seul de tous les mortels revendiquait pour lui le droit divin, l'impunité, l'enlaça dans ses propres lois, l'accabla d'un jugement, et, le trouvant coupable, ne craignit point de le livrer au supplice auquel il eût livré les autres? » Après avoir justifié l'exécution, Milton la sanctifia: il la consacra par les décrets du ciel après l'avoir autorisée par les lois de la terre. De l'abri du droit, il la porta sous l'abri de Dieu. C'est ce Dieu qui abat « les rois effrénés et superbes, et qui les déracine avec toute leur race. » — « Relevés tout d'un coup par sa main visible vers le salut et la liberté presque perdus, guidés par lui, vénérateurs de ses divins vestiges imprimés partout devant nos yeux, nous sommes entrés dans une voie non obscure, mais illustre, ouverte et manifestée par ses auspices. » Ainsi établi dans une conviction raisonnée, il resta inébranlable aux chances. Il supporta tout, et ne se repentit de rien. Il vit sa république détruite, ses amis proscrits, sa vie menacée, ses doctrines maudites, le dégoût de la liberté, l'enthousiasme de la servitude, un peuple entier précipité aux genoux d'un jeune libertin incapable et traître. Au lieu de renier ce qu'il avait fait, il s'en glorifia; au lieu de s'abattre, il se rasséréna; au lieu de faiblir, il se fortifia. « Cyriac, disait-il (1), voilà trois ans aujourd'hui que ces yeux, quoique purs au dehors de toute tache et de toute souillure, privés de leur lumière, ont cessé de voir. Soleil, lune, étoile, l'homme, la femme, durant toute l'année, rien n'apparaît plus à leurs globes inutiles. Pourtant je ne murmure point

(1) XXIIe sonnet, 1554.

contre la main ou la volonté du ciel, ni je ne rabats rien de mon courage ou de mon espérance. Debout et ferme, je vogue droit en avant. Qui me soutient, demandes-tu? La conscience, ami, de les avoir perdus, épuisés pour la défense de la liberté, ma noble tâche, dont l'Europe parle d'un bord à l'autre. Cette seule pensée me conduirait à travers la vaine mascarade du monde, content, quoique aveugle, quand je n'aurais pas de meilleur guide. » Ses biographes témoignent qu'il répéta jusqu'au bout ces fortes paroles. Il « s'armait de lui-même (1), » et « la cuirasse de diamant » qui avait défendu l'homme fait contre les blessures de la bataille défendait le vieillard contre les doutes, les découragemens et les tentations de la défaite et de l'adversité.

La force de conviction qui soutient l'homme contre les séductions honteuses l'aveugle contre les faits palpables, et dans un héros on trouve souvent un théoricien. Milton n'est pas un homme d'état, raisonneur prudent, les yeux appliqués sur les événemens, mesurant le possible, usant de la logique pour la pratique. Il est spéculatif et chimérique. Enfermé dans ses idées, il ne voit qu'elles et s'éprend d'elles. Quand il plaide contre les évêques, il veut qu'on les extirpe à l'instant, sans précaution, sans ménagemens, sans réserve; il exige qu'on établisse le culte presbytérien à l'instant, sans précaution, sans ménagemens, sans réserve. C'est le commandement de Dieu, c'est le devoir de tout fidèle. Prenez garde de badiner avec Dieu ou de temporiser avec la foi. Concorde, douceur, liberté, piété, il voit sortir du culte nouveau tout un essaim de vertus. Que le roi ne craigne rien : son pouvoir en sera plus ferme. Vingt mille assemblées démocratiques prendront garde d'attenter contre son droit (2). Ces idées font sourire. On reconnaît l'homme de parti qui, sur l'extrême penchant de la restauration, quand « toute la multitude était folle du désir d'avoir un roi, » publiait « le moyen aisé et tout prêt d'établir une libre république, » et en décrivait le plan tout au long. On reconnaît le théoricien qui, pour faire instituer le divorce, n'avait recours qu'à l'Écriture, et prétendait changer la constitution civile d'un peuple en changeant le sens accepté d'un verset. Les yeux fermés, le texte sacré dans la main, Milton marche de conséquence en conséquence, foulant les préjugés, les inclinations, les habitudes, les besoins des hommes, comme si le raisonnement ou l'esprit religieux était tout l'homme, comme si l'évidence produisait toujours la croyance, comme si la croyance aboutissait toujours à la pratique, comme si, dans le combat des doctrines, la sainteté ou la vérité donnait aux doctrines la victoire et la royauté.

(1) Sonnets italiens, VI, 4.
(2) *Of Reformation*, 277.

Pour comble, il esquissa un traité de l'éducation où il proposa d'enseigner à tous les élèves toutes les sciences, tous les arts, et, qui plus est, toutes les vertus. « Le maître qui aura le talent et l'éloquence convenables pourra, en un court espace, les gagner à un courage et à une diligence incroyables, versant dans leurs jeunes poitrines une si libérale et si noble ardeur, que beaucoup d'entre eux ne pourront manquer d'être des hommes renommés et sans égaux. » Milton avait enseigné pendant plusieurs années et à plusieurs reprises. Pour garder de pareilles illusions après de pareilles expériences, il fallait être insensible à l'expérience et prédestiné aux illusions.

C'est pourquoi il fut généreux. Ce qui détruit le dévouement, c'est l'expérience, car l'expérience analyse la vertu, et la vertu analysée ne subsiste guère. Le doute vient, la réflexion naît; on sourit de son enthousiasme, on voit qu'il a eu pour source la chaleur du sang, la fièvre de la logique ou les images de la poésie; on se tient tranquille, et l'on regarde le monde aller, ou, si l'on agit, on perce ses propres motifs, et l'on cesse de se trouver sublime. Milton eut la chaleur du sang comme un soldat qui combat, la fièvre de la logique comme un théoricien qui prouve, les images de la poésie comme un lyrique qui s'emporte; il y avait chez lui tous les ressorts de la vertu, et l'analyse ne vint casser chez lui aucun de ces beaux ressorts. Il s'exposa le premier contre tous les partis vainqueurs, contre les royalistes dans son *Traité de la Réforme,* contre les presbytériens dans son *Traité sur la Censure,* contre tout le monde dans son *Traité du Divorce.* Il perdit la vue volontairement, en écrivant, quoique malade, pour le peuple anglais contre Saumaise. Il vécut en homme austère, dans le travail et dans l'étude, à l'abri des debauches et des plaisirs du temps, n'ayant d'autre divertissement que la conversation des savans et des politiques, les accords de son orgue et la lecture des plus nobles poètes. Il dévoua sa poésie à l'éloge des grands sentimens et des actions sublimes. « Je me confirmai moi-même, dit-il (1), dans l'opinion que celui qui veut bien écrire sur des choses louables, doit, pour ne pas être frustré de son espérance, être lui-même un vrai poème, c'est-à-dire un ensemble et un modèle des choses les plus honorables et les meilleures, n'ayant pas la présomption de chanter les hautes louanges des hommes héroïques ou des cités fameuses sans avoir en lui-même l'expérience et la pratique de tout ce qui est digne de louange. » Entre tous, il aima Pétrarque et Dante à cause de leur pureté. « Je me dis à moi-même que si l'impudicité dans la femme, que saint Paul appelle la gloire de l'homme, est un si grand scandale et un si grand déshonneur,

(1) *Apology for Smectymnus.*

certainement dans l'homme, qui est à la fois l'image et la gloire de Dieu, elle doit être, quoique communément on ne pense pas ainsi, un vice bien plus déshonorant et bien plus infâme. » Il pensa « que toute âme noble et libre doit être de naissance et sans serment un chevalier » pour la pratique et la défense de la chasteté, et il porta sa virginité dans le mariage (1). Aux endroits les plus forts de ses traités les plus libres, il loua la vertu en homme qui l'exerce; il fut partout moraliste en même temps que révolutionnaire, et ne réclama l'indépendance qu'au nom du devoir et du droit. Lorsqu'il justifia le meurtre de Charles Ier, il consacra la hache et regarda l'échafaud comme un autel; il fit de cette exécution le commencement d'une ère sainte, et appela ses concitoyens à la pratique de toute perfection : « Les deux plus grandes pestes de la vie humaine et les plus hostiles à la vertu, la tyrannie et la superstition, Dieu vous en a affranchis les premiers des hommes; il vous a inspiré assez de grandeur d'âme pour juger d'un jugement illustre votre roi prisonnier vaincu par vos armes, pour le condamner et le punir, les premiers des mortels. Après une action si glorieuse, vous ne devez penser ni faire rien de bas ni de petit, rien qui ne soit grand et élevé. Pour atteindre cette gloire, la seule voie est de montrer que, comme vous avez vaincu vos ennemis par la guerre, de même vous pouvez dans la paix, plus courageusement que tous les autres hommes, abattre l'ambition, l'avarice, le luxe, tous les vices qui corrompent la fortune prospère et tiennent subjugués le reste des mortels, — et que vous avez pour conserver la liberté autant de modération, de tempérance et de justice que vous avez eu de valeur pour repousser la servitude. » On voit que chez lui la religion apparaît toujours en même temps que la vertu : elle la couronne parce qu'elle l'engendre. Elle le consola et l'occupa jusqu'au bout par la pensée de Dieu, du salut et de l'éternité. Toute poétique et protestante, elle le promena dans le ciel sublime, parmi les visions de saint Jean et les dogmes calvinistes de la damnation, du péché et de la grâce. Après lui avoir inspiré des in-folios de dialectique enthousiaste, elle lui inspira des épopées d'exaltation raisonneuse, et manifesta son caractère et son génie en offrant une matière à sa logique, à sa force, à son imagination et à sa grandeur.

II. — LE PROSATEUR.

J'ai sous les yeux le redoutable volume où, quelque temps après la mort de Milton, on a rassemblé sa prose (2). Quel livre! Les

(1) Voir *passim* son *Traité du Divorce,* qui est transparent.

(2) Voici les titres des principaux écrits en prose de Milton : *History of Reformation, — the Reason of Church government urged against prelacy, — Animadversions upon the*

chaises craquent quand on le pose, et celui qui l'a manié une heure en a moins mal à la tête qu'aux bras. Encore faut-il songer que l'auteur fut singulièrement lettré, élégant, voyageur, philosophe, homme du monde pour son temps. Je pense involontairement aux portraits des théologiens du siècle, âpres figures enfoncées dans l'acier par le dur burin des maîtres, dont le front géométrique et les yeux fixes se détachent avec un relief violent hors d'un panneau de chêne noir. Je les compare aux visages modernes, où les lignes fines et complexes semblent frissonner sous le contact changeant de sensations ébauchées et d'idées innombrables. J'essaie de me figurer la lourde éducation latine, les exercices physiques, les rudes traitemens, les idées rares, les dogmes imposés, qui occupaient, opprimaient, fortifiaient, endurcissaient autrefois la jeunesse, et je crois voir un ossuaire de mégathériums et de mastodontes reconstruits par Cuvier.

La race des vivans a changé. Notre esprit fléchit aujourd'hui sous l'idée de cette grandeur, de cette barbarie, et nous découvrons que la barbarie fut alors la cause de la grandeur. Comme autrefois, dans la vase primitive et sous le dôme des fougères colossales, on vit les monstres pesans tordre péniblement leurs croupes écailleuses et de leurs crocs informes s'arracher des pans de chair, nous apercevons aujourd'hui à distance, du haut de la civilisation sereine, les batailles des théologiens qui, cuirassés de syllogismes, hérissés de textes, se couvraient d'ordures et travaillaient à se dévorer.

Au premier rang combattit Milton, prédestiné à la barbarie et à la grandeur par sa nature personnelle et par les mœurs environnantes, capable de manifester en haut relief la logique, le style et l'esprit du siècle. C'est la vie des salons qui a dégrossi les hommes : il a fallu la société des dames, le manque d'intérêts sérieux, l'oisiveté, la vanité, la sécurité, pour mettre en honneur l'élégance, l'urbanité, la plaisanterie fine et légère, pour enseigner le désir de plaire, la crainte d'ennuyer, la parfaite clarté, la correction achevée, l'art des transitions insensibles et des ménagemens délicats, le goût des images convenables, de l'aisance continue et de la diversité choisie. Ne cherchez dans Milton rien de pareil. La scolastique n'est pas loin; elle pèse encore sur ceux qui la détruisent. Sous cette armure séculaire, la discussion marche pédantesquement, à pas comptés. On commence par poser sa thèse, et Milton écrit en grosses lettres, en tête de son *Traité du Divorce*, la proposition qu'il va démontrer : « Qu'une mauvaise disposition, incapacité ou contrariété d'esprit, provenant d'une cause non variable en nature, empêchant et devant probablement empêcher toujours les bienfaits principaux de la so-

remonstrant, — Doctrine and discipline of Divorce, — Tetrachordon, — Tractate of Education, — Areopagitica, — Tenure of Kings and Magistrates, — Iconoclastes, — History of Britain, — Thesaurus linguæ latinæ, — History of Moscovy, — De Logicâ Arte, etc.

ciété conjugale, lesquels sont la consolation et la paix, est une plus grande raison de divorce que la frigidité naturelle, spécialement s'il n'y a point d'enfans et s'il y a consentement mutuel. » Là-dessus arrive, légion par légion, l'armée disciplinée des argumens. Bataillons par bataillons, ils passent numérotés avec des étiquettes visibles. Il y en a une douzaine à la file, chacun avec son titre en caractères tranchés et la petite brigade de subdivisions qu'il commande. Les textes sacrés y tiennent la grande place. On les discute mot à mot, le substantif après l'adjectif, le verbe après le substantif, la préposition après le verbe; on cite des interprétations, des autorités, des exemples, qu'on range entre des palissades de divisions nouvelles. Et cependant l'ordre manque, la question n'est point ramenée à une idée unique; on ne voit point sa route; les preuves se succèdent sans se suivre; on est plutôt fatigué que convaincu. On reconnaît que l'auteur parle à des gens d'Oxford, laïques ou prêtres, élevés dans les disputes d'apparat, capables d'attention obstinée, habitués à digérer les livres indigestes. Ils se trouvent bien dans ce fourré épineux de broussailles scolastiques; ils s'y fraient leur route, un peu à l'aveugle, endurcis contre les meurtrissures qui nous rebutent et n'ayant point l'idée du jour que nous demandons partout.

Chez de si massifs raisonneurs, on ne cherchera point l'esprit. L'esprit est l'agilité de la raison victorieuse; ici, parce que tout est puissant, tout est lourd. Quand Milton veut plaisanter, il a l'air d'un piquier de Cromwell qui, entrant dans un salon pour danser, tomberait sur son nez de tout son poids et de tout le poids de son armure. Il y a peu de choses aussi stupides que ses *Remarques sur un Contradicteur*. Au bout d'une réfutation, son adversaire concluait par ce trait d'esprit théologique : « Voyez, mon frère, vous avez pêché toute la nuit avec Simon sans rien prendre. » Et Milton réplique glorieusement : « Si, en pêchant avec Simon l'apôtre, nous ne pouvons rien prendre, regardez ce que vous prenez, vous, avec Simon le magicien, car il vous a légué tous ses hameçons et tous ses instrumens de pêche. » Un gros rire sauvage éclatait. Les assistans apercevaient de la grâce dans cette façon d'insinuer que l'adversaire était simoniaque. Un peu plus haut, celui-ci posait ce dilemme : « Dites-moi, cette liturgie est-elle bonne ou mauvaise? — Elle est mauvaise. Réparez la corne de votre dilemme achéloien, comme vous pourrez, pour la première charge. » Les savans s'émerveillaient de la belle comparaison mythologique, et l'on se réjouissait de voir l'adversaire finement comparé à un bœuf, à un bœuf vaincu, à un bœuf païen. A la page suivante, l'adversaire disait, en façon de reproche spirituel et railleur : « Vraiment, mes frères, vous n'avez pas bien pris la hauteur du pôle. — Rien d'étonnant, répond Milton, il y en a beaucoup d'autres qui ne prennent pas bien la hau-

teur de votre pôle, mais qui prendront mieux le déclin de votre élévation. » Il y a de suite trois calembours du même goût; cela paraissait gai. Ailleurs, Saumaise criant que le soleil n'avait jamais vu de crime comparable au meurtre du roi, Milton lui conseillait ingénieusement de s'adresser encore au soleil, non pour éclairer les forfaits de l'Angleterre, mais pour réchauffer la froideur de son style. La lourdeur extraordinaire de ces gentillesses annonce des esprits encore empêtrés dans l'érudition naissante. La réforme est le commencement de la libre pensée, mais elle n'en est que le commencement. La critique n'est point née; l'autorité pèse encore par toute la moitié de son poids sur les esprits les mieux affranchis et le plus téméraires. Milton, pour prouver qu'on peut faire mourir un roi, cite Oreste, les lois de Publicola et la mort de Néron. Son histoire d'Angleterre est l'amas de toutes les traditions et de toutes les fables. En toute circonstance, il offre pour preuve un texte de l'Écriture; son audace est de se montrer grammairien hardi, commentateur héroïque. Il est aveuglément protestant, comme d'autres sont aveuglément catholique. Il laisse à la chaîne la haute raison, mère des principes; il n'a délivré que la raison subordonnée, interprète des textes. Pareil aux créatures énormes demi-formées, enfans des premiers âges, il est encore à moitié homme et à moitié limon.

Est-ce ici que nous rencontrerons la politesse? C'est la dignité élégante qui répond à l'injure par l'ironie calme, et respecte l'homme en transperçant la doctrine. Milton assomme grossièrement son adversaire. Un pédant hérissé, né de l'accouplement d'un lexique grec et d'une grammaire syriaque, Saumaise avait dégorgé contre le peuple anglais un vocabulaire d'injures et un in-folio de citations. Milton lui répondit du même style : il l'appela « histrion, charlatan, professeur d'un sou (1), cuistre payé, homme de rien, coquin, être sans cœur, scélérat, imbécile, sacrilége, esclave digne des verges et de la fourche. » Le dictionnaire des gros mots latins y passa. « Toi qui sais tant de langues, qui parcours tant de volumes, qui en écris tant, tu n'es pourtant qu'un âne. » Trouvant l'épithète jolie, il la répéta et la sanctifia : « O le plus bavard des ânes, tu arrives monté par une femme, assiégé par les têtes guéries des évêques que tu avais blessés, petite image de la grande bête de l'Apocalypse! » Il finit par l'appeler bête féroce, apostat et diable : « Ne doute pas que tu ne sois réservé à la même fin que Judas, et que, poussé par le désespoir plutôt que par le repentir, dégoûté de toi-même, tu ne doives un jour te pendre, et, comme ton émule, crever par le milieu du ventre. » On croit entendre les mugissemens de deux taureaux.

Ils en avaient la férocité. Milton haïssait à plein cœur: il combattit

(1) « Professor triobolaris. »

de la plume, comme les *côtes-de-fer* de l'épée, pied à pied, avec une rancune concentrée et une obstination farouche. Les évêques et le roi payaient alors onze années de despotisme. Chacun se rappelait les bannissemens, les confiscations, les supplices, la loi violée systématiquement et sans relâche, la liberté du sujet assiégée par un complot soutenu, l'idolâtrie épiscopale imposée aux consciences chrétiennes, les prédicateurs fidèles chassés dans les déserts de l'Amérique ou livrés au bourreau et au pilori (1). De tels souvenirs, tombant sur des âmes puissantes, imprimèrent en elles des haines inexpiables, et les écrits de Milton témoignent d'un acharnement que nous ne connaissons plus. L'impression que laisse son *Iconoclaste* (2) est accablante. Phrase par phrase, durement, amèrement, le roi est réfuté et accusé jusqu'au bout, sans que l'accusation fléchisse une seule minute, sans qu'on accorde à l'accusé la moindre bonne intention, la moindre excuse, la moindre apparence de justice, sans que l'accusateur s'écarte et se repose un instant dans des idées générales. C'est un combat corps à corps, où tout mot porte coup, prolongé, obstiné, sans élan, sans faiblesse, d'une inimitié âpre et fixe, où l'on ne songe qu'à blesser fort et à tuer sûrement. Contre les évêques, qui étaient vivans et puissans, sa haine s'épancha

(1) Je transcris un de ces griefs et une de ces plaintes (*). Le lecteur jugera par la grandeur des outrages de la grandeur des ressentimens :

« L'humble pétition du docteur Alexandre Leighton, prisonnier dans la Flotte.

« Il remontre humblement :

« Que le 17 février 1630 il fut appréhendé, revenant du sermon, par un mandat de la haute commission, et traîné le long des rues avec des haches et des bâtons jusqu'à la prison de Londres. — Que le geôlier de Newgate, étant appelé, lui mit les fers et l'emmena de haute force dans un trou à chien, infect et tombant en ruines, plein de rats et de souris, n'ayant de jour que par un petit grillage, le toit étant effrondré, de sorte que la pluie et la neige battaient sur lui, n'ayant point de lit, ni de place pour faire du feu, hormis les ruines d'une vieille cheminée qui fumait : dans ce lamentable endroit, il fut enfermé environ quinze semaines, personne n'ayant permission de venir le voir, jusqu'à ce qu'enfin sa femme seule fut admise. — Que le quatrième jour après son emprisonnement, le poursuivant, avec une grande multitude, vint dans sa maison pour chercher des livres de jésuites, et traita sa femme d'une façon si barbare et si inhumaine qu'il a honte de la raconter, qu'ils dépouillèrent toutes les chambres et toutes les personnes, portant un pistolet sur la poitrine d'un enfant de cinq ans et le menaçant de le tuer s'il ne découvrait les livres... — Que pour lui il fut malade, et, dans l'opinion de quatre médecins, empoisonné, parce que tous ses cheveux et sa peau tombèrent. — Qu'au plus fort de cette maladie la cruelle sentence fut prononcée contre lui et exécutée le 26 novembre, où il reçut sur son dos nu trente-six coups d'une corde à trois brins, ses mains étant liées à un poteau. — Qu'il fut debout près de deux heures au pilori par le froid et par la neige, puis marqué d'un fer rouge au visage, le nez fendu et les oreilles coupées. Qu'après cela il fut emmené par eau à la Flotte et enfermé dans une chambre telle qu'il y fut toujours malade, et au bout de huit ans jeté dans la prison commune. » Il avait soixante-douze ans.

(2) Réponse au *Portrait royal,* ouvrage attribué au roi, en faveur du roi.

(*) Neal, *History of the Puritans,* II, 19.

plus violemment encore, et l'âcreté des métaphores venimeuses suffit à peine à l'exprimer. Milton les montra « étalés et se chauffant au soleil de la richesse et de l'avancement » comme une couvée de reptiles impurs. « La lie empoisonnée de leur hypocrisie, mêlée en une masse pourrie avec le levain aigri des traditions humaines, est l'œuf de serpent d'où éclora quelque part un antechrist aussi difforme que la tumeur qui le nourrit. »

Tant de grossièretés et de balourdises étaient comme une cuirasse extérieure, indice et défense de la force et de la vie surabondantes qui remplissaient ces membres et ces poitrines de lutteurs. Aujourd'hui l'esprit, plus délié, est devenu plus débile; les convictions, moins raides, sont devenues moins fortes. L'attention, délivrée de la scolastique pesante et de la Bible tyrannique, s'est trouvée plus molle. Les croyances et les volontés, dissoutes par la tolérance universelle et par les mille chocs contraires des idées multipliées, ont engendré le style exact et fin, instrument de conversation et de plaisir, et chassé le style poétique et rude, arme de guerre et d'enthousiasme. Si nous avons effacé chez nous la férocité et la sottise, nous avons diminué chez nous la force et la grandeur.

La force et la grandeur éclatent chez Milton, étalées dans ses opinions et dans son style, sources de sa croyance et de son talent.

Cette superbe raison aspirait à se déployer sans entraves; elle demanda que la raison pût se déployer sans entraves. Elle réclama pour l'humanité ce qu'elle souhaitait pour elle-même, et revendiqua dans tous ses écrits toutes les libertés. Dès l'abord il attaqua les prélats ventrus (1), « parvenus scolastiques, » persécuteurs de la discussion libre, tyrans gagés des consciences chrétiennes. Par-dessus la clameur de la révolution protestante, on entendit sa voix qui tonnait contre la tradition et l'obéissance. Il railla durement les théologiens pédans, adorateurs dévots des vieux textes, qui prennent un martyrologe moisi pour un argument solide et répondent à une démonstration par une citation. Il déclara que la plupart des pères furent des intrigans turbulens et bavards, qu'assemblés, ils ne valaient pas mieux qu'isolés, que leurs conciles sont des amas de menées sourdes et de disputes vaines; il répudia leur autorité et leur exemple, et pour seule interprète de l'Écriture institua la logique. Puritain contre les évêques, indépendant contre les presbytériens, il fut toujours le maître de sa pensée et l'inventeur de sa croyance. Nul n'a plus aimé, pratiqué et loué l'usage libre, entier et hardi de la raison. Il l'exerça jusqu'à la témérité et jusqu'au scandale. Il se révolta contre la coutume (2), reine illégitime de la croyance hu-

(1) *Of Reformation in England.*
(2) *The Doctrine and Discipline of Divorce.*

maine, ennemie née et acharnée de la vérité, porta la main sur le mariage, et demanda le divorce en cas de contrariété d'humeurs. Il déclara « que l'Erreur soutient la Coutume, que la Coutume accrédite l'Erreur, que les deux réunies, soutenues par le vulgaire et nombreux cortége de leurs sectateurs, accablent de leurs cris et de leur envie, sous le nom de fantaisie et d'innovation, les découvertes du raisonnement libre. » Il montra que « lorsqu'une vérité arrive au monde, c'est toujours à titre de bâtarde, à la honte de celui qui l'engendre, jusqu'à ce que le Temps, qui n'est point le père, mais l'accoucheur de la Connaissance, déclare l'enfant légitime et verse sur sa tête le sel et l'eau. » Il tint ferme par trois ou quatre écrits contre le débordement des injures et des anathèmes, et au même moment osa plus encore. Il attaqua devant le parlement la censure, œuvre du parlement (1); il parla en homme qu'on blesse et qu'on opprime, pour qui l'interdiction publique est un outrage personnel, qu'on enchaîne en enchaînant la nation. Il ne veut point que la plume d'un censeur gagé insulte de son approbation la première page de son livre. Il hait cette main ignorante et commandante, et réclame la liberté d'écrire au même titre que la liberté de penser. « Quel avantage un homme a-t-il sur un enfant à l'école, si nous n'avons échappé à la férule que pour tomber sous la baguette d'un *imprimatur*, si des écrits sérieux et élaborés, pareils au thème d'un petit garçon de grammaire sous son pédagogue, ne peuvent être articulés sans l'autorisation tardive et improvisée d'un censeur distrait? Quand un homme écrit pour le public, il appelle à son aide toute sa raison et toute sa réflexion; il cherche, il médite, il s'enquiert, ordinairement il consulte et confère avec les plus judicieux de ses amis. Tout cela achevé, il a soin de s'instruire dans son sujet aussi pleinement qu'aucun de ceux qui ont écrit avant lui. Si dans cet acte, le plus consommé de son zèle et de sa maturité, nul âge, nulle diligence, nulle preuve antérieure de capacité ne peut l'exempter de soupçon et de défiance, à moins qu'il ne porte toutes ses recherches méditées, toutes ses veilles prolongées, toute sa dépense d'huile et de labeur sous la vue hâtive d'un censeur sans loisir, peut-être de beaucoup plus jeune que lui, peut-être de beaucoup son inférieur en jugement, peut-être n'ayant jamais connu la peine d'écrire un livre, — en sorte que, s'il n'est pas repoussé ou négligé, il doive paraître à l'impression, comme un novice sous son précepteur, avec la main de son censeur sur le dos de son titre, comme preuve et caution qu'il n'est pas un idiot ou un corrupteur, — ce ne peut être qu'un déshonneur et une dégradation pour l'auteur, pour le livre, pour les priviléges et la dignité de la science. »

(1) Dans son *Areopagitica*.

Ouvrez donc toutes les portes; que le jour se fasse, que chacun pense et jette sa pensée à la lumière! Ne vous effrayez pas des divergences, réjouissez-vous de ce grand labeur; pourquoi insulter les travailleurs du nom de schismatiques et de sectaires? « Quand on bâtissait le temple du Seigneur, et que les uns fendaient les cèdres, les autres coupaient et équarrissaient le marbre, y avait-il des hommes assez déraisonnables pour oublier que les pierres et les poutres devaient subir mille séparations et divisions avant que la maison de Dieu fût bâtie? Et quand les pierres sont industrieusement assemblées, elles ne peuvent être continues, mais seulement contiguës, du moins en ce monde. Bien plus, la perfection consiste en ce que de ces mille diversités limitées, de ces mille différences fraternelles sans disproportion notable, naisse l'heureuse et gracieuse symétrie qui embellit tout l'ensemble et tout l'édifice. » Milton triomphe ici par sympathie; il éclate en images magnifiques, il déploie dans son style la force qu'il aperçoit autour de lui et en lui-même. Il loue la révolution, et sa louange semble un chant de trompette sorti d'une poitrine d'airain. « Regardez maintenant cette vaste cité, une cité de refuge, la maison patrimoniale de la liberté, ceinte et entourée par la protection de Dieu. Les arsenaux de la guerre n'y ont point plus d'enclumes et de marteaux travaillant à fabriquer la cuirasse et l'épée de la justice qui s'arme pour la défense de la vérité assiégée, qu'il n'y a de plumes et de têtes veillant auprès de leurs lampes studieuses, méditant, cherchant, roulant de nouvelles inventions et de nouvelles idées, pour les présenter en tribut d'hommage et de foi à la réforme qui approche. Que peut-on demander de plus à une nation si maniable et si ardente à chercher la connaissance? Que manque-t-il à un sol si plantureux et engrossé de telles semences, sinon de sages et fidèles laboureurs pour faire un peuple éclairé, une nation de sages, de prophètes et de grands hommes?... Il me semble voir une noble et puissante nation se levant comme un homme fort après le sommeil et secouant les boucles de sa chevelure invincible. Il me semble la voir comme un aigle qui revêt son héroïque jeunesse, qui allume ses yeux inéblouis dans le plein rayon du soleil, qui arrache les écailles de ses paupières, qui baigne sa vue longtemps abusée à la source même de la splendeur céleste, pendant que tout le ramas des oiseaux craintifs et criards, et aussi ceux qui aiment le crépuscule, voltigent à l'entour, étonnés de ce qu'il veut faire, et dans leurs croassemens envieux tâchent de prédire une année de sectes et de schismes. » C'est Milton qui parle, et, sans le savoir, c'est Milton qu'il décrit.

Chez un écrivain sincère, les doctrines prédisent le style. Les sentimens et les besoins qui forment et règlent ses croyances construisent et colorent ses phrases. Le même génie laisse deux fois la

même empreinte,—dans la pensée, puis dans la forme. La puissance de logique et d'enthousiasme qui explique les opinions de Milton explique son génie. Le sectaire et l'écrivain sont un seul homme, et on va retrouver les facultés du sectaire dans le talent de l'écrivain.

Quand une idée s'enfonce dans un esprit logicien, elle y végète et fructifie par une multitude d'idées accessoires et explicatives qui l'entourent, s'attachent entre elles, et forment comme un fourré et une forêt. Les phrases de Milton sont immenses : il lui faut des périodes d'une page pour enfermer le cortége de tant de raisons enchaînées et de métaphores accumulées autour de la pensée commandante. Dans ce grand enfantement, le cœur et l'imagination s'ébranlent : en raisonnant, Milton s'exalte, et la phrase part comme une catapulte, doublant la force de son élan par l'énormité de son poids. Je n'oserais traduire devant un lecteur moderne les gigantesques périodes qui ouvrent le *Traité de la Réforme*. Nous n'avons plus ce souffle; nous n'entendons que de petites phrases courtes; nous ne savons pas maintenir notre attention sur un même point pendant toute une page. Nous voulons des idées maniables; nous avons quitté la grande épée à deux mains de nos pères, et nous ne portons plus qu'un léger fleuret. Je doute pourtant que la perçante phrase de Voltaire soit plus mortelle que le tranchant de cette masse de fer. « Si dans des arts moins nobles et presque mécaniques celui-là n'est pas estimé digne du nom d'architecte accompli ou d'excellent peintre qui ne porte point une âme généreuse au-dessus du souci servile (1) des gages et du salaire, à bien plus forte raison devons-nous traiter d'imparfait et indigne prêtre celui qui est si loin d'être un contempteur du lucre ignoble, que toute sa théologie est façonnée et nourrie par l'espérance mendiante et bestiale d'un évêché ou d'une prébende grasse. » Si les prophètes de Michel-Ange parlaient, ce serait de ce style, et vingt fois en lisant l'écrivain on aperçoit le sculpteur.

La puissante logique qui étend les périodes soutient les images. Que Shakspeare et les poètes nerveux rassemblent un tableau dans le raccourci d'une expression fuyante, brisent leurs métaphores par de nouvelles métaphores, et fassent apparaître coup sur coup dans la même phrase la même idée sous cinq ou six vêtemens, la brusque allure de leur imagination incertaine autorise ou explique ces couleurs changeantes et ces entrecroisemens d'éclairs. Plus conséquent et plus maître de lui-même, Milton développe jusqu'au bout les fils qu'ils rompent. Chacune de ses images s'étale en un petit poème, sorte d'allégorie solide, dont toutes les parties attachées concentrent toutes leurs lumières sur l'idée unique qu'elles doivent embellir ou

(1) Le mot anglais est plus vrai et plus frappant : *peasantly regard*.

éclairer. « Les prélats, dit-il, sortis d'une vie basse et plébéienne, devenant tout d'un coup seigneurs de palais somptueux, d'ameublemens splendides, de tables délicieuses, de cortéges princiers, ont jugé la simple et grossière vérité de l'Évangile indigne d'être plus longtemps dans la compagnie de leurs seigneuries, à moins que la pauvre et indigente matrone ne fût mise en de meilleurs habits : ils chargèrent de tresses indécentes son chaste et modeste voile qu'entouraient les rayons célestes, et, dans un attirail éblouissant, la parèrent de toutes les fastueuses séductions d'une prostituée (1). » Les métaphores ainsi soutenues prennent une ampleur, une pompe et une majesté singulières. Elles se déploient sans se froisser, comme les larges plis d'un manteau d'écarlate baigné de lumière et frangé d'or.

Ne prenez point ces métaphores pour un accident. Milton les prodigue, comme un pontife qui dans son culte étale les magnificences, et gagne les yeux pour gagner les cœurs. Il a été nourri dans la lecture de Spenser, de Drayton, de Shakspeare, de Beaumont, de tous les plus éclatans poètes, et le flot d'or de l'âge précédent, quoique apauvri tout à l'entour et ralenti en lui-même, s'est élargi comme un lac en s'arrêtant dans son cœur. Comme Shakspeare, il imagine à tout propos, hors de propos même, et scandalise les classiques et les Français. « Les corrupteurs de la foi, dit-il, ne pouvant se rendre eux-mêmes célestes et spirituels, ont rendu Dieu terrestre et charnel; ils ont changé son essence sacrée et divine en une forme extérieure et corporelle; ils l'ont consacrée, encensée, aspergée; ils l'ont revêtue non des robes de la pure innocence, mais de surplis et d'autres habillemens déformés et fantastiques, de palliums, de mitres, d'or, de clinquant, ramassés dans la vieille garde-robe d'Aaron ou dans le vestiaire des flamines. Alors le prêtre fut obligé d'étudier ses gestes, ses postures, ses liturgies, ses simagrées, jusqu'à ce que l'âme, s'ensevelissant ainsi dans le corps et se livrant aux délices sensuelles, eût bientôt abaissé son aile vers la terre. Là, voyant les commodités qu'elle recevait du corps, son visible et sensuel collègue, et trouvant ses ailes brisées et pendantes, elle s'affranchit de la peine de monter dorénavant au haut de l'air, oublia son vol céleste, et laissa l'inerte et languissante carcasse se traîner sur la vieille route dans le rebutant métier d'une mécanique conformité. » Si l'on ne découvrait pas ici des traces de brutalité théologique, on croirait lire un imitateur du *Phèdre*, et sous la colère fanatique on reconnaît les images de Platon. Il y a telle phrase qui, par la beauté virile et l'enthousiasme, rappelle le ton de la

(1) C'est au commencement de la guerre civile que Milton écrivait ceci : il n'était pas encore républicain.

République. « Je ne puis louer, dit-il, une vertu fugitive et cloîtrée, inexercée et inanimée, qui, ne sortant jamais de sa retraite, jette les yeux sur son adversaire, puis s'esquive de la carrière où, dans la chaleur et la poussière, les coureurs se disputent la guirlande immortelle. » Mais il n'est platonicien que par la richesse et l'exaltation. Pour le reste, il est homme de la renaissance, pédant et âpre, outrageant le pape, qui, après la donation de Pépin le Bref, « ne cessa de mordre et d'ensanglanter les successeurs de son cher seigneur Constantin par ses malédictions et ses excommunications aboyantes; » il est mythologue dans la défense de la presse, montrant que jadis « nulle Junon envieuse ne s'asseyait les jambes croisées à l'accouchement d'une intelligence. » Peu importe : ces images savantes, familières, grandioses, quelles qu'elles soient, sont puissantes et naturelles. La surabondance comme la rudesse ne fait que manifester ici la vigueur et l'élan lyrique que le caractère de Milton avait prédits.

D'elle-même la passion suit; l'exaltation l'apporte avec les images. Les audacieuses expressions, les excès de style, font entendre la voix vibrante de l'homme qui souffre, qui s'indigne et qui veut. « Les livres, dit-il dans son *Aréopagitique*, ne sont pas absolument des choses mortes; ils contiennent en eux une puissance de vie pour être aussi actifs que l'âme dont ils sont les enfans. Bien plus, ils conservent comme dans une fiole l'efficacité et l'essence la plus pure de cette vivante intelligence qui les a engendrés. Je sais qu'ils sont aussi animés et aussi vigoureusement productifs que les dents de ce dragon fabuleux, et qu'étant semés ici ou là, ils peuvent faire pousser des hommes armés. Et cependant, d'autre part, il vaut presque autant tuer un homme qu'un bon livre. Celui qui tue un homme tue une créature raisonnable, image de Dieu; mais celui qui détruit un bon livre tue la raison elle-même, tue l'image de Dieu dans l'œil où elle habite. Beaucoup d'hommes vivent, fardeaux inutiles de la terre; mais un bon livre est le précieux sang vital d'un esprit supérieur, embaumé et conservé religieusement comme un trésor pour une vie au-delà de sa vie... Prenons donc garde à la persécution que nous élevons contre les vivans travaux des hommes publics, ne répandons pas cette vie incorruptible, gardée et amassée dans les livres, puisque nous voyons que cette destruction peut être une sorte d'homicide, quelquefois un martyre, et, si elle s'étend à toute la presse, une espèce de massacre dont les ravages ne s'arrêtent pas au meurtre d'une simple vie, mais frappent la quintessence éthérée qui est le souffle de la raison même, en sorte que ce n'est point une vie qu'ils égorgent, mais une immortalité. »

Cette énergie est sublime; l'homme vaut la cause, et jamais une

plus haute éloquence n'égala une plus haute vérité. Des expressions terribles viennent accabler les oppresseurs des livres, les profanateurs de la pensée, les assassins de la liberté, « le concile de Trente et l'inquisition, dont l'accouplement a engendré ou parfait ces catalogues et ces index expurgatoires, qui fouillent à travers les entrailles de tant de vieux et bons auteurs par une violation pire que tous les attentats contre leurs tombes. » Des expressions égales flagellent les esprits charnels qui croient sans penser et font de leur servilité leur religion. Il y a tel passage qui, par sa familiarité amère, rappelle Swift, et le dépasse de toute la hauteur de l'imagination et du génie; mais c'est à peine s'il daigne railler un instant. L'ironie, si poignante qu'elle soit, lui semble faible. Écoutez-le, quand il revient à lui-même, quand il rentre dans l'invective ouverte et sérieuse, quand après le fidèle charnel il accable le prélat charnel. « La table de la commmunion, changée en une table de séparation, est debout comme une plate-forme, exhaussée sur le front du chœur, fortifiée d'un boulevard et d'une palissade pour écarter l'attouchement profane des laïques, pendant que le prêtre obscène et repu n'a pas scrupule de tortiller et de mâcher le pain sacramentel aussi familièrement qu'un biscuit de sa taverne. » Il triomphe en songeant que toutes ces profanations seront payées. L'atroce doctrine de Calvin a fixé de nouveau les yeux des hommes sur le dogme de la malédiction et de la damnation éternelle. L'enfer à la main, Milton menace; il s'enivre de justice et de vengeance parmi les abîmes qu'il ouvre et les flammes qu'il brandit. « Ils seront jetés éternellement dans le plus noir et le plus profond gouffre de l'enfer, sous le règne outrageux, sous les pieds, sous les dédains de tous les autres damnés, qui, dans l'angoisse de leurs tortures, n'auront pas d'autre plaisir que d'exercer une frénétique et bestiale tyrannie sur eux, leurs serfs et leurs nègres, et ils resteront dans cette condition pour toujours, les plus vils, les plus profondément abîmés, les plus dégradés, les plus foulés et les plus écrasés de tous les esclaves de la perdition. » La fureur ici monte au sublime, et le Christ de Michel-Ange n'est pas plus inexorable et plus vengeur.

Comblons la mesure; joignons, comme il le fait, les perspectives du ciel aux visions des ténèbres : le pamphlet devient un hymne. « Quand je rappelle à mon esprit, dit-il, comment enfin, après tant de siècles pendant lesquels le large et sombre cortége de l'Erreur avait presque balayé toutes les étoiles hors du firmament de l'église, la brillante et bienheureuse Réforme lança son rayon à travers la noire nuit épaissie de l'ignorance et de la tyrannie anti-chrétienne, il me semble qu'une joie souveraine et vivifiante doit entrer à flots dans la poitrine de celui qui lit ou qui écoute, et que la suave

odeur de l'Évangile ramené baigne son âme de tous les parfums du ciel. » Surchargées d'ornemens, prolongées à l'infini, ces périodes sont des chœurs triomphans d'*alleluias* angéliques chantés par des voix profondes au son de dix mille harpes d'or. Au milieu de ses syllogismes, Milton prie, soutenu par l'accent des prophètes, entouré par les souvenirs de la Bible, ravi des splendeurs de l'Apocalypse, mais retenu à la porte de l'hallucination par la science et la logique, au plus haut de l'air serein et sublime, sans monter dans la région brûlante où l'extase fond la raison, avec une majesté d'éloquence et une grandeur solennelle que rien ne surpasse, dont la perfection prouve qu'il est entré dans son domaine, et au-delà du prosateur promet le poète : « Toi qui siéges dans une gloire et dans une lumière inaccessibles, père des anges et des hommes! et toi aussi, roi tout-puissant, rédempteur de ce reste perdu dont tu as pris la nature, ineffable et immortel amour! toi enfin, troisième substance de la divine infinitude, esprit illuminateur, la joie et la consolation de toute chose créée! regarde cette pauvre église épuisée et presque expirante! Oh! ne leur laisse pas achever leurs pernicieux desseins. Ne permets pas qu'ils nous enveloppent encore une fois dans ce nuage obscur de ténèbres infernales où nous n'apercevrons plus le soleil de ta vérité, où jamais nous n'espérerons l'aurore consolatrice, où jamais nous n'entendrons plus chanter l'oiseau de ton matin!... Qui ne t'aperçoit aujourd'hui dans ta marche éclatante, au milieu de ton sanctuaire, entre ces candélabres d'or longtemps obscurcis chez nous par la violence de ceux qui les avaient saisis, attirés plutôt par le désir de leur or que par l'amour de leur rayonnante clarté? Viens donc, ô toi qui as les sept étoiles dans ta main droite; établis tes prêtres choisis, selon leur ordre et leurs rites antiques, pour accomplir devant tes yeux leur office et verser religieusement l'huile consacrée dans les lampes saintes toujours brûlantes. Tu as envoyé pour cette œuvre, par toute la contrée, un esprit de prière sur tes serviteurs, et tu as éveillé leurs vœux, comme le bruit d'une multitude d'eaux autour de ton trône. Oh! achève, et accomplis tes glorieux actes. Sors de tes chambres royales, ô prince de tous les rois de la terre; revêts les robes visibles de ta majesté impériale, prends en main le sceptre universel que ton père t'a transmis, car maintenant la voix de ta fiancée t'appelle, et toutes les créatures soupirent pour être renouvelées. » Ce cantique de supplications et d'allégresse est une effusion de magnificences, et, en sondant toutes les littératures, vous ne rencontrerez guère de poètes égaux à ce prosateur.

Est-ce un prosateur? La dialectique empêtrée, l'esprit pesant et maladroit, la rusticité fanatique et féroce, la grandeur épique des images soutenues et surabondantes, le souffle et les témérités de la

passion implacable et toute-puissante, la sublimité de l'exaltation religieuse et lyrique, on ne reconnaît point à ces traits un homme né pour expliquer, persuader et prouver. La scolastique et la grossièreté du temps ont émoussé ou rouillé sa logique. L'imagination et l'enthousiasme l'ont emporté et enchaîné dans les métaphores. Ainsi égaré ou gâté, il n'a pas pu produire d'œuvre parfaite; il n'a écrit que des pamphlets utiles, commandés par l'intérêt pratique et la haine présente, et de beaux morceaux isolés, inspirés par la rencontre d'une grande idée et par l'essor momentané du génie. Pourtant, dans ces débris abandonnés, l'homme apparaît tout entier. L'esprit systématique et lyrique se peint dans le pamphlet comme dans le poème; la faculté d'embrasser des ensembles et d'en être ébranlé reste égale en Milton dans ses deux carrières, et vous allez voir dans *le Paradis* et dans le *Comus* ce que vous avez prévu dans le *Traité de la Réforme* et dans les *Remarques sur l'Opposant*.

III. — LE POÈTE.

« Celui, dit Milton, qui connaît la vraie nature de la poésie découvre bientôt quelles méprisables créatures sont les rimeurs vulgaires, et quel religieux, quel glorieux, quel magnifique usage on peut faire de la poésie dans les choses divines et humaines... » — « Elle est un don inspiré de Dieu, rarement accordé, et cependant accordé à quelques-uns dans chaque nation, pouvoir placé à côté de la chaire pour planter et nourrir en un grand peuple les semences de la vertu et de l'honnêteté publique, pour apaiser les troubles de l'âme et remettre l'équilibre dans les émotions, pour célébrer en hautes et glorieuses hymnes le trône et le cortége de la toute-puissance de Dieu, pour chanter les victorieuses agonies des martyrs et des saints, les actions et les triomphes des justes et pieuses natures qui combattent vaillamment par la foi contre les ennemis du Christ. »

Milton a fait comme il promettait. Les poèmes profanes qu'il fit avant les guerres civiles sont l'éloge de la vertu; les poèmes sacrés qu'il fit après les guerres civiles sont l'éloge de la religion. Sa première œuvre est une ode sur la naissance du Christ. Son poème de l'*Allegro* ne célèbre que les joies poétiques de l'âme. Il a partout loué la piété, l'amour chaste, la générosité, la force héroïque. Ce ne fut point par scrupule, mais par nature; le sublime était son domaine. Son besoin et sa faculté dominante furent d'apercevoir la grandeur; il se donna la joie d'admirer, comme Shakspeare se donna la joie de créer, comme Swift se donna la joie de détruire, comme Spenser se donna la joie de rêver.

Comment admirer? Il faut sortir de ce bas monde, car ce qui est réel est petit, et ce qui est familier paraît plat. Reculons les person-

nages jusqu'à l'extrémité de l'antiquité sacrée ou fabuleuse. La distance ajoutera à leur taille, et l'habitude, cessant de les mesurer, cessera de les avilir. Le fils de Circé, Comus, couronné de lierre, dieu des bois retentissans et de l'orgie tumultueuse; Samson, le contempteur des géans, l'élu du Dieu fort, l'exterminateur des idolâtres, passeront devant les yeux comme des statues surhumaines, et l'éloignement, frustrant nos mains curieuses, préservera notre admiration et leur majesté. Montons plus loin et plus haut, à l'origine des choses, parmi les êtres éternels, jusqu'aux commencemens de la pensée et de la vie, jusqu'aux combats de Dieu, dans le monde inconnu où les sentimens et les êtres, élevés au-dessus de la portée de l'homme, échappent à son jugement et à sa critique pour commander sa vénération et sa terreur. Que le chant soutenu des vers solennels déploie les actions de ces vagues figures; nous éprouverons la même émotion que dans une cathédrale, quand l'orgue prolonge ses roulemens sous les arches, et qu'à travers l'illumination des cierges, les nuages d'encens brouillent les formes colossales des piliers.

Mais dans les sujets divins les images sont humaines. Un poète a beau inventer, c'est de sa terre qu'il tire les matériaux de son ciel. Il n'a que des objets vulgaires pour composer des objets sublimes, et le grandiose de l'ensemble ne se rencontre point dans les détails. Comment faire pour l'y mettre? Si les choses réelles nous laissent froids, c'est que la beauté y est rare. Accumulons-y la beauté; d'elle-même l'indifférence se change en admiration. Voici, dans *Lycidas*, une vallée fleurie et reposée. La description la transfigure, et notre émotion multipliée égale la profusion de ses splendeurs.

« Vous, creuses vallées, où de doux chuchotemens habitent — dans les ombrages, dans les vents folâtres, dans les sources jaillissantes, — dont Sirius brûlant épargne le frais giron, — jetez ici tous les émaux de vos yeux rayonnans, — qui sur le gazon vert boivent les rosées parfumées, — et empourprez tout le sol de fleurs printanières! — Apportez la primevère hâtive qui meurt vierge, — l'astragale touffue et le pâle jasmin, — l'œillet blanc, la pensée bigarrée de jais, — l'ardente violette, la rose musquée, le chèvrefeuille paré, — avec le coucou allangui qui penche sa tête pensive, — et toutes les fleurs qui portent une broderie mélancolique. — Dites à l'amarante d'ouvrir toute sa beauté, — aux narcisses de remplir leurs coupes de pleurs. »

Vous ne voyez ici que de l'abondance. Ailleurs l'abondance s'enfle jusqu'au débordement. Il se fait dans cet esprit comme une végétation de fleurs orientales dont l'entassement et l'énormité écrasent tout le luxe de nos parterres européens.

« Pourquoi la nature a-t-elle épanché ses largesses — d'une main si pleine

et jamais retirée, — couvrant la terre de parfums, de fruits, de troupeaux, — comblant les mers de frais innombrables, — et mis à l'œuvre des millions de vers industrieux — qui, dans leurs vertes prisons, tissent la fine chevelure de la soie? — Pourquoi dans ses propres reins a-t-elle entassé l'or adoré du monde, — sinon pour plaire et rassasier le goût multiplié? — Si nous vivions d'abstinence, comme ses bâtards, non comme ses fils, — toute surchargée de son propre poids, — elle étoufferait suffoquée de sa fertilité perdue; — la mer regorgeante s'enflerait, et les diamans abandonnés — viendraient flamboyer sur le front de l'abîme, — et le fleuronner de tant d'étoiles, que les êtres d'en bas — s'accoutumeraient à la lumière, et monteraient enfin — pour fixer sur le soleil leurs yeux inéblouis. »

Des épithètes immenses, à la façon d'Eschyle, marchent comme un cortége royal devant l'idée qu'elles agrandissent et qu'elles annoncent. « Les belles nymphes, roses vivantes des bois, aux brodequins d'argent, aux jupes de fleurs, » — « les brûlans séraphins aux éblouissantes rangées, » — « les angéliques trompettes tonnantes dressées vers le ciel : » il n'y a point dans le *Prométhée* ni dans *les Sept Chefs* de mots plus audacieux ni plus amples. Les vastes spectacles de la campagne se concentrent en personnages allégoriques et vivans, subitement et naturellement créés, comme dans l'élan des religions primitives. D'un coup d'œil, Milton embrasse « les îles ceintes par la mer, qui, comme de riches diamans variés, incrustent la poitrine nue de l'abîme, » — « le soir encapuchonné de gris qui, semblable à un triste pèlerin sous sa robe monastique, se lève derrière les roues fuyantes du soleil. » L'être ainsi formé prête au paysage son unité, et ce paysage lui prête son étendue. La nature ainsi transformée n'offre plus que des grandeurs et n'excite plus que des admirations.

L'admiration est un sentiment calme, car les objets qui nous émeuvent nous communiquent quelque chose de leur nature, et devant les choses grandes nous nous sentons grands. L'enthousiasme de Milton n'a rien d'excessif et de maladif comme celui de Shakspeare. Il est serein, parce qu'il s'appuie sur la raison et sur la force. Il s'étale en longues phrases où l'idée, amplement développée, ne retranche rien à son cortége et ne presse aucun de ses pas. Il harangue et il explique; ses plus hautes hymnes ont la lenteur d'une mélopée et la gravité d'une déclamation. Son style ressemble à la musique d'un orgue, et il semble qu'un de ces personnages en donne l'idée par ces vers :

« Dans la profondeur des nuits, quand l'assoupissement — a enchaîné les sens des mortels, j'écoute — l'harmonie de la sirène céleste, — qui, assise sur les neuf sphères enroulées, — chante pour celles qui tiennent les ciseaux de la vie — et font tourner les fuseaux de diamant — où s'enroule la destinée des dieux et des hommes. — Telle est la douce contrainte de l'harmonie sacrée — pour charmer les filles de la Nécessité, — pour main-

tenir la Nature chancelante dans sa loi, — et pour conduire la danse mesurée de ce bas monde — aux accens célestes que nul ne peut entendre, — nul formé de terre humaine, tant que son oreille grossière n'est point purifiée. »

Ce style serein, ce talent d'agrandir, ce besoin du sublime, se sont d'abord exercés sur des sujets païens. Ils convenaient au poète. Jeune encore, éloigné des affaires, mal saisi par l'âpre puritanisme, imbu de la Grèce sa mère et de ses frères les riches poètes de la renaissance, tout charmé par l'élévation de Platon et par la beauté des dieux antiques, il s'attarda parmi les vers latins et italiens; il écrivit une noble élégie, *Lycidas,* deux petits poèmes achevés, l'*Allegro* et le *Penseroso,* et rencontra enfin sa plus belle œuvre, le *Comus.*

Ici, du premier élan, nous sommes dans les cieux. Un esprit descendu au milieu des bois sauvages prononce cette ode :

« Devant le seuil étoilé du palais de Jupiter — est ma demeure, parmi ces formes immortelles, — esprits éthérés, qui vivent lumineux — dans des sphères sereines d'air paisible et pur, — au-dessus de la fumée et du tumulte de ce coin obscur — que les hommes appellent la terre, étable vile — où, confinés et empestés par leurs basses pensées, — ils luttent pour conserver une frêle et fiévreuse vie, — oubliant la couronne que la vertu donne, — après ces vicissitudes mortelles, à ses vrais serviteurs, — au milieu des dieux trônant sur leurs siéges sacrés. »

De tels personnages ne peuvent point parler; ils chantent. Le drame qu'ils prononcent est un opéra antique composé, comme le *Prométhée,* d'hymnes solennels. Le spectateur est transporté hors du monde réel. Ce ne sont point des hommes qu'il écoute, mais des sentimens. Il assiste à un concert comme dans Shakspeare. Le *Comus* continue *le Songe d'une Nuit d'été,* comme un chœur viril de voix profondes continue la symphonie ardente et douloureuse des instrumens.

« Dans les sentiers embrouillés de cette forêt sourcilleuse, où l'ombre frissonnante menace les pas du voyageur perdu, » erre une noble dame, séparée de ses deux frères, troublée par les cris sauvages et par la turbulente joie qu'elle entend dans le lointain. C'est le fils de Circé l'enchanteresse, le sensuel Comus, qui danse et secoue des torches parmi les clameurs des hommes changés en brutes; c'est l'heure « où les lacs et les mers, avec leurs troupeaux écailleux, mènent autour de la lune leurs rondes ondoyantes, pendant que sur les sables et les pentes brunies sautillent les prestes fées et les nains pétulans. » Elle s'effraie, elle s'agenouille, et « dans les noirs nuages qui tournent leur bordure d'argent sur la nuit, » elle aperçoit l'Espérance aux blanches mains, la Foi aux regards purs, et la

Charité, formes mystérieuses et célestes qui veillent sur sa vie et sur son honneur.

Elle appelle ses frères; « le doux et solennel accent de sa voix vibrante s'élève comme une vapeur de riches parfums distillés, et glisse sur l'air, dans la nuit, » au-dessus des vallées « brodées de violettes » jusqu'au dieu débauché qu'elle transporte d'amour. Il accourt déguisé en pâtre :

« Se peut-il qu'un mélange mortel d'argile terrestre — exhale l'enchantement divin de pareils accens? — Sûrement quelque chose de divin habite dans cette poitrine. — Comme ils flottaient doucement sous les ailes — du silence, à travers la voûte vide de la nuit! — Souvent j'ai entendu ma mère Circé avec les trois sirènes — au milieu des naïades aux robes de fleurs, — cueillant leurs herbes puissantes et leurs poisons mortels, — emporter par leurs chants l'âme captive — dans le bienheureux élysée; Scylla pleurait, — les vagues aboyantes se taisaient attentives, — et la cruelle Charybde murmurait un doux applaudissement... — Mais un ravissement si sacré et si profond, — une telle volupté de bonheur sans ivresse, je ne l'ai jamais ressentie. »

Ce sont déjà les chants célestes. Nul n'a aussi bien rendu l'effet de la musique sainte. Milton fait comprendre ce mot de Platon, son maître, que les airs vertueux enseignent la vertu.

Le fils de Circé a emmené la noble dame trompée, et l'assied immobile dans un palais somptueux, devant une table exquise. Captive et tentée, elle l'accuse, elle résiste, elle l'insulte, et le style prend un accent d'indignation héroïque pour flétrir l'offre du tentateur.

« ..... Quand la débauche, — par des regards impurs, des gestes immodestes et un langage souillé, — mais surtout par l'acte ignoble et prodigué du péché, — laisse entrer l'infamie au plus profond de l'homme, — l'âme cadavéreuse s'infecte par contagion, — ensevelie dans la chair et abrutie, jusqu'à ce qu'elle perde entièrement — le divin caractère de son premier être. — Telles sont les lourdes et humides ombres funèbres — que l'on voit souvent sous les voûtes des charniers et dans les sépulcres, — attardées et assises auprès d'une tombe nouvelle, — comme par regret de quitter le corps qu'elles aimaient. »

Confondu, il s'arrête, et au même instant les frères, conduits par l'Esprit protecteur, se jettent sur lui l'épée nue. Il fuit, emportant sa baguette magique. Pour délivrer la dame enchantée, on appelle Sabrina, la naïade bienfaisante, qui, « assise sous la froide vague cristalline, noue avec des tresses de lis les boucles de sa chevelure d'ambre. » Elle s'élève légèrement de son lit de corail, et son char de turquoise et d'émeraude « la pose sur les joncs de la rive, entre les osiers humides et les roseaux. » Touchée par cette main froide et chaste, la dame sort du siége maudit qui la tenait enchaînée; les frères avec la sœur règnent paisiblement dans le palais de leur père,

et l'Esprit qui a tout conduit prononce cette ode où la poésie conduit à la philosophie, où la voluptueuse lumière d'une légende orientale baigne l'élysée des sages, où toutes les magnificences de la nature s'assemblent pour ajouter une séduction à la vertu.

« Je revole maintenant vers l'Océan — et les climats heureux qui s'étendent — là où le jour ne ferme jamais les yeux, — là-haut, dans les larges champs du ciel. — Là je respire l'air limpide — au milieu des riches jardins — d'Hespérus et de ses trois filles, — qui chantent autour de l'arbre d'or. — Parmi les ombrages frissonnans et les bois, — folâtre le printemps joyeux et paré; — les Grâces et les Heures au sein rose — apportent ici toutes leurs largesses. — L'été immortel y habite, — et les vents d'ouest, de leur aile parfumée, — jettent le long des allées de cèdres — la senteur odorante du nard et de la myrrhe. — Là Iris de son arc humide — arrose les rives embaumées où germent — des fleurs de teintes plus mêlées — que n'en peut montrer son écharpe brodée, — et humecte d'une rosée élyséenne — les lits d'hyacinthes et de roses — où souvent repose le jeune Adonis, — guéri de sa profonde blessure, — dans un doux sommeil, pendant qu'à terre — reste assise et triste la reine assyrienne. — Bien au-dessus d'eux, dans une lumière rayonnante, — le divin Amour, son glorieux fils, s'élève, — tenant sa chère Psyché ravie en une douce extase. — Mortels qui voulez me suivre, — aimez la vertu, elle seule est libre, — elle seule peut vous apprendre à monter — plus haut que l'harmonie des sphères. — Ou, si la vertu était faible, — le ciel lui-même s'inclinerait pour l'aider. »

Devais-je marquer des maladresses, des bizarreries, des expressions chargées, héritage de la renaissance, une dispute philosophique, œuvre du raisonneur disciple de Platon? Je n'ai point senti ces fautes; tout s'effaçait devant le spectacle de la renaissance riante, transformée et conservée par la philosophie austère, et du sublime adoré sur un autel de fleurs.

L'âge est venu. Vingt années de combats et de malheurs ont enfoncé cette âme dans les idées religieuses. La mythologie a fait place à la théologie, l'habitude de la dissertation a fini par abaisser l'essor lyrique, l'érudition accrue a fini par surcharger le génie original. Le poète ne chante plus en vers sublimes, il raconte ou harangue en vers graves. Il n'invente plus un genre personnel, il imite la tragédie ou l'épopée antique. Il rencontre dans *Samson* une tragédie froide et haute, dans *le Paradis regagné* une épopée froide et noble, et compose un poème imparfait et sublime, *le Paradis perdu*.

Plût à Dieu qu'il eût pu l'écrire, comme il l'essaya, en façon de drame, ou mieux, comme le *Prométhée* d'Eschyle, en forme d'opéra lyrique! Il y a tel sujet qui commande tel style : si vous résistez, vous détruisez votre œuvre, trop heureux quand, dans l'ensemble déformé, le hasard produit et conserve de beaux morceaux. Pour mettre en scène le surnaturel, il ne faut point rester dans son as-

siette ordinaire: vous avez l'air de ne point croire, si vous y restez. C'est la vision qui le révèle, et c'est le style de la vision qui doit l'exprimer. Quand Spenser écrit, il rêve. J'écoute les concerts bienheureux de sa musique aérienne, et le cortége changeant de ses apparitions fantastiques se déroule comme une vapeur devant mes yeux complaisans et éblouis. Quand Dante écrit, il est halluciné, et ses cris d'angoisse, ses ravissemens, l'incohérente succession de ses fantômes infernaux ou mystiques, me transportent avec lui dans le monde invisible qu'il décrit. L'extase seule rend visibles et croyables les objets de l'extase. Si vous me racontez les exploits de Dieu comme ceux de Cromwell, d'un ton soutenu et grave, je n'aperçois point Dieu, et comme il fait toute votre œuvre, je n'aperçois rien du tout. Je juge que vous avez accepté une tradition, que vous l'ornez de fictions réfléchies, que vous êtes un prédicateur, non un prophète, un décorateur, non un poète. Je découvre que vous chantez Dieu comme le vulgaire le prie, suivant une formule apprise, non par un tressaillement spontané. Changez de style, ou plutôt changez d'émotion. Reproduisez en vous-même l'antique exaltation des psalmistes et des apôtres, recréez la divine légende, ressentez l'ébranlement sublime par lequel l'esprit inspiré et désorganisé produit Dieu. Au même instant, le grand vers lyrique roulera chargé de magnificences. Ainsi troublés, nous n'examinerons point si c'est Adam ou le Messie qui parle, nous n'exigerons point qu'ils soient réels et construits par une main de psychologue, nous ne nous soucierons point de leurs actions puériles ou étranges. Nous serons jetés hors de nous-mêmes, nous participerons à votre déraison créatrice, nous serons entraînés par le flot des images téméraires ou soulevés par l'entassement des métaphores gigantesques; nous serons troublés comme Eschyle, lorsque son Prométhée foudroyé entend l'universel concert des fleuves, des mers, des forêts et des créatures qui le pleurent, — comme David devant Jéhovah, « qui emporte mille ans ainsi qu'un torrent d'eau, pour qui les âges sont une herbe fleurie le matin et séchée le soir. »

Mais le siècle de l'inspiration métaphysique, écoulé depuis longtemps, n'avait point reparu encore. Bien loin dans le passé disparaissait Dante, bien loin dans l'avenir s'enfonçait Goethe. On n'apercevait point encore le Faust panthéiste et la vague nature qui engloutit les êtres changeans dans son sein profond; on n'apercevait plus le paradis mystique et l'immortel amour dont la lumière idéale baigne les âmes rachetées. Le protestantisme n'avait ni altéré ni renouvelé la nature divine; conservateur du symbole accepté et de l'ancienne légende, il n'avait transformé que la discipline ecclésiastique et le dogme de la grâce. Il n'avait appelé le chrétien qu'au salut personnel et à la liberté laïque. Il n'avait que refondu l'homme,

il n'avait point recréé Dieu. Ce n'était point une épopée divine qu'il pouvait produire, mais une épopée humaine. Ce n'était point les combats et les œuvres du Seigneur qu'il pouvait chanter, mais les tentations et le salut de l'âme. Au temps du Christ jaillissaient les poèmes cosmogoniques, au temps de Milton jaillissaient les confessions psychologiques. Au temps du Christ, chaque imagination produisait une hiérarchie d'êtres surnaturels et une histoire du monde; au temps de Milton, chaque cœur racontait la suite de ses tressaillemens et l'histoire de la grâce. L'érudition et la réflexion jetèrent Milton dans un poème métaphysique qui n'était point de son siècle, pendant que l'inspiration et l'ignorance révélaient à Bunyan le récit psychologique qui convenait à son siècle, et le génie du grand homme se trouva plus faible que la naïveté du chaudronnier.

C'est que son poème, ayant supprimé l'illusion lyrique, laisse entrer l'examen critique. Libres d'enthousiasme, nous jugeons ses personnages; nous exigeons qu'ils soient vivans, réels, complets, d'accord avec eux-mêmes, comme ceux d'un roman ou d'un drame. N'écoutant plus des odes, nous voulons voir des objets et des âmes : nous demandons qu'Ève et Adam agissent et sentent conformément à leur nature primitive, que Dieu, Satan et le Messie agissent et sentent conformément à leur nature surhumaine. A cette tâche, Shakspeare suffirait à peine; Milton, logicien et raisonneur, y succombe. Il fait des discours corrects, solennels, et ne fait rien de plus; ses personnages sont des harangues, et dans leurs sentimens on ne trouve que des monceaux de puérilités et de contradictions.

Ève et Adam, le premier couple! J'approche, et je crois trouver l'Ève et l'Adam de Raphaël, imités, disent les biographes, par Milton, superbes enfans, vigoureux et voluptueux, nus sous la lumière, immobiles et occupés devant les grands paysages, l'œil luisant et vague, sans plus de pensée que le taureau ou la cavale couchés sur l'herbe auprès d'eux. J'écoute, et j'entends un ménage anglais, deux raisonneurs du temps, le colonel Hutchinson et sa femme. Bon Dieu! habillez-les bien vite. Des gens si cultivés auraient inventé avant toute chose les culottes et la pudeur. Quels dialogues! Des dissertations achevées par des gracieusetés, des sermons réciproques terminés par des révérences. Quelles révérences! Des complimens philosophiques et des sourires moraux. « Je cédai, dit Ève, et depuis ce temps je sens combien la beauté est surpassée par la grâce virile et par la sagesse, qui seule est véritablement belle! » Cher et savant poète, vous eussiez été satisfait si quelqu'une de vos trois femmes, bonne écolière, vous eût débité en manière de conclusion cette solide maxime théorique. Elles vous l'ont débitée; tenez, voici une scène de votre ménage : « Ainsi dit la mère du genre humain, et avec des regards pleins d'un charme conjugal non repoussé dans

un doux abandon, elle s'appuie, embrassant à demi notre premier père; lui, ravi de sa beauté et de ses charmes soumis, sourit avec un amour digne, et presse sa lèvre matronale d'un pur baiser. » Cet Adam a passé par l'Angleterre avant d'entrer dans le paradis terrestre. Il y a étudié la *respectability*, il y a étudié la tirade morale. Écoutez cet homme qui n'a pas encore goûté à l'arbre de la science. Un bachelier dans son discours de réception ne prononcerait pas mieux et plus noblement un plus grand nombre de sentences vides. « Ma belle compagne, l'heure de la nuit et toutes les créatures retirées à présent dans le sommeil nous avertissent d'aller prendre un repos pareil, puisque Dieu a établi pour les hommes le retour alternatif du repos et du travail, comme de la nuit et du jour, et que la rosée opportune du sommeil, par sa douce et assoupissante pesanteur, abaisse maintenant nos paupières. Les autres créatures, tout le long du jour, vivent oisives, inoccupées, et ont moins besoin de repos. L'homme a son travail journalier de corps et de pensée, institué d'en haut, qui déclare sa dignité et le souci du ciel sur toutes ses voies, pendant que les autres êtres vaguent sans emploi, et que Dieu ne demande aucun compte de leurs actions. » Très utile et très excellente exhortation puritaine! Voilà de la vertu et de la morale anglaises, et chaque famille le soir pourra la lire en guise de Bible à ses enfans. Adam est le vrai chef de famille, électeur, député à la chambre des communes, ancien élève d'Oxford, consulté au besoin par sa femme, et lui versant d'une main prudente les solutions scientifiques dont elle a besoin. Cette nuit, par exemple, sa compagne a fait un mauvais rêve, et Adam, en bonnet carré, lui administre cette docte potion psychologique : « Sache que dans l'âme il y a beaucoup de facultés inférieures qui servent la Raison comme leur souveraine. Parmi celles-ci, l'Imagination tient le principal office; avec toutes les choses extérieures que les sens représentent, elle crée des formes aériennes que la Raison assemble ou sépare, et dont elle compose tout ce que nous affirmons ou nions. Souvent en son absence l'Imagination, qui tâche de la contrefaire, veille pour l'imiter; mais, assemblant mal ces formes, elle ne produit souvent qu'une œuvre incohérente, principalement en songe, par un mélange bizarre de paroles et d'actions présentes ou passées. » — Il y a de quoi rendormir la pauvre Ève. Son mari, voyant cet effet, ajoute en casuiste accrédité : « Ne sois pas triste; le mal peut entrer et passer dans l'esprit de Dieu et de l'homme sans leur aveu, et sans laisser aucune tache ou faute derrière lui. » Vous reconnaissez l'époux protestant confesseur de sa femme.

Le lendemain arrive un ange en visite. Adam dit à Ève d'aller à la provision : elle discute un instant le menu en bonne ménagère, un peu fière de son potager. « Il confessera que sur la terre Dieu a

répandu ses largesses autant que dans le ciel. » Voyez ce joli zèle d'une lady hospitalière. « Elle part avec des regards empressés, en toute hâte. Comment faire le choix le plus délicat? Avec quel ordre industrieux, pour éviter la confusion des goûts, pour ne pas les mal assortir, pour qu'une saveur suive une saveur relevée par le plus heureux contraste? » Elle fabrique du vin doux, du poiré, des crèmes, répand des fleurs et des feuilles sous la table. La bonne ménagère, comme elle gagnera des voix parmi les écuyers de campagne, quand Adam se présentera pour le parlement! Adam est de l'opposition, whig, puritain. « Il va au-devant de l'ange sans autre cortége que ses propres perfections, portant en lui-même toute sa cour, plus solennelle que l'ennuyeuse pompe des princes, avec la longue file de leurs chevaux superbes et de leurs valets chamarrés d'or. » Le poème épique se trouve changé en un poème politique, et nous venons d'écouter une épigramme contre le pouvoir. Les salutations sont un peu longues; heureusement, les mets étant crus, « il n'y a point de danger que le dîner refroidisse. » L'ange, quoique éthéré, mange comme un fermier du Lincolnshire, « non pas en apparence, ni en fumée, selon la vulgaire glose des théologiens, mais avec la vive hâte d'une faim réelle et une chaleur concoctive pour assimiler la nourriture, le surplus transpirant aisément avec sa substance spirituelle. » A table, Ève écoute les histoires de l'ange, puis discrètement elle s'en va au dessert, quand on va parler politique. Les dames anglaises apprendront par son exemple à reconnaître sur le visage de leur mari « quand il va aborder d'abstruses pensées studieuses. » Leur sexe ne monte pas si haut. Une femme sage, aux explications d'un étranger, « préfère les explications de son mari. » Cependant Adam écoute un petit cours d'astronomie : il finit par conclure, en Anglais pratique, « que la première sagesse est de connaître les objets qui nous environnent dans la vie journalière, que le reste est fumée vide, pure extravagance, et nous rend, dans les choses qui nous importent le plus, inexpérimentés, inhabiles et toujours incertains. »

L'ange parti, Ève, mécontente de son jardin, veut y faire des réformes, et propose à son mari d'y travailler, elle d'un côté, lui d'un autre. « Ève, dit-il avec un sourire d'approbation, rien ne pare mieux une femme que de songer aux biens de la maison, et de pousser son mari à un bon travail. » Mais il craint pour elle, et voudrait la garder à son côté. Elle se mutine avec une petite pique de vanité fière, comme une jeune miss qu'on ne voudrait pas laisser sortir seule. Elle l'emporte, part et mange la pomme. C'est à ce moment que les discours interminables fondent sur le lecteur, aussi nombreux et aussi froids que des douches de pluie en hiver. J'aimerais presque autant me trouver dans une arène de théologie, livré

aux bêtes. Le serpent séduit Ève par une collection d'enthymèmes dignes du scrupuleux Chillingworth, et là-dessus la fumée syllogistique monte dans cette pauvre tête. « La défense de Dieu, se dit-elle, recommande encore ce fruit, puisqu'elle infère le bien qu'il communique et notre besoin, car un bien inconnu certes n'est pas possédé, ou s'il est possédé et encore inconnu, c'est comme s'il n'était point possédé du tout. *De telles prohibitions ne lient point.* » Ève, vous sortez d'Oxford, vous avez appris la loi dans les auberges du Temple, vous avez jeté votre bonnet de docteur par-dessus les moulins, et vous courez les champs avec votre mari en robe, poursuivis tous deux par le dictionnaire amplificatif.

Contre l'envahissement des dissertations, sauvons-nous dans le ciel. Les dissertations nous y suivent : ni le ciel, ni la terre, ni l'enfer lui-même ne suffiront à les réprimer.

De tous les personnages que l'homme puisse mettre en scène, Dieu est le plus beau. Les cosmogonies des peuples sont de sublimes poèmes, et le génie des artistes n'atteint sa limite que lorsqu'il est soutenu par ces conceptions. Les poèmes sacrés des Hindous, les prophéties de la Bible, l'Edda, l'Olympe d'Hésiode et d'Homère, les visions de Dante sont des fleurs rayonnantes où brille concentrée une civilisation entière, et toute émotion disparaît devant la sensation foudroyante par laquelle elles jaillissent du plus profond de notre cœur. Aussi rien de plus triste que la dégradation de ces nobles idées, tombées dans la régularité des formules et sous la discipline du culte populaire. Rien de plus petit qu'un Dieu rabaissé jusqu'à n'être qu'un roi et qu'un homme; rien de plus laid que le Jéhovah hébraïque, défini par la pédanterie théologique, réglé dans ses actions d'après le dernier manuel du dogme, pétrifié par l'interprétation littérale, étiqueté comme une pièce vénérable dans un musée d'antiquités.

Le Jéhovah de Milton est un roi grave qui représente convenablement, à peu près comme Charles Ier. La première fois qu'on le rencontre, au troisième livre, il est au conseil, et expose une affaire. Au style, on aperçoit sa belle robe fourrée, sa barbe en pointe par Van-Dyck, son fauteuil de velours et son dais doré. Il s'agit d'une loi qui a de mauvais effets, et sur laquelle il veut justifier son gouvernement. Adam va manger la pomme; pourquoi avoir exposé Adam à la tentation? Le royal orateur disserte et démontre. « Adam est capable de se soutenir, quoique libre de tomber. Tels j'ai créé tous les pouvoirs éthéréens, tous les esprits, ceux qui se sont soutenus et ceux qui sont tombés. Librement les uns se sont soutenus, librement les autres sont tombés. Sans cette liberté, quelle preuve sincère eussent-ils pu donner de leur vraie obéissance, de leur constante foi, de leur amour, si l'on n'avait vu d'eux que des actions

forcées et point d'actions voulues? Quel éloge auraient-ils pu recevoir? Quel plaisir aurais-je retiré d'une obéissance ainsi payée, si la volonté et la raison (la raison aussi est choix), inutiles et vaines, toutes deux dépouillées de liberté, toutes deux rendues passives, eussent servi la nécessité et non pas moi? Ils ont donc été créés dans l'état que demandait l'équité, et ne peuvent justement accuser leur créateur, ni leur nature, ni leur destinée, comme si la prédestination maîtrisait leur volonté fixée par un décret absolu ou par une prescience supérieure; ils ont eux-mêmes décrété leur propre révolte; je n'y ai point part. Si je l'ai prévue, la prescience n'a point d'influence sur leur faute, qui, non prévue, n'eût pas été moins certaine... Ainsi, sans la moindre impulsion, sans la moindre apparence de fatalité, sans qu'il y ait rien de prévu par moi immuablement, ils pèchent, auteurs en toutes choses, soit qu'ils jugent, soit qu'ils choisissent.» Le lecteur moderne n'est pas si patient que les Trônes, les Séraphins et les Dominations; c'est pourquoi j'arrête à moitié la harangue royale. On voit que le Jéhovah de Milton est fils du théologien Jacques Ier, très versé dans les disputes des arminiens et des gomaristes, très habile sur le *distinguo*, et par-dessus tout incomparablement ennuyeux. Pour faire écouter de telles tirades, il doit payer cher ses conseillers d'état. Son fils, le prince de Galles, lui répond respectueusement du même style. Combien le Dieu de Goethe, demi-abstraction, demi-légende, source d'oracles sereins, vision entrevue sur une pyramide de strophes extatiques (1), rabaisse ce Dieu homme d'affaires, homme d'école et homme d'apparat! Je lui fais trop d'honneur en lui accordant ces titres. Il en mérite un autre quand il envoie Raphaël avertir Adam que Satan lui veut du mal. «Qu'il sache cela, dit-il, de peur que, transgressant volontairement, il ne prenne pour prétexte la surprise, n'ayant été ni éclairé, ni prévenu! » Ce Dieu n'est qu'un maître d'école qui, prévoyant le solécisme de son élève, lui rappelle d'avance la règle de la grammaire, pour avoir le plaisir de le gronder sans discussion. Du reste, en bon politique, il avait un second motif, le même que pour ses anges : c'était « par pompe, à titre de roi suprême, pour accompagner ses hauts décrets et façonner notre prompte obéissance. » Le mot est lâché. Vous voyez ce qu'est le ciel de Milton : un Whitehall de valets brodés. Les anges sont des musiciens de chapelle, ayant pour métier de chanter des cantates sur le roi devant le roi, « gardant leur place tant que dure leur obéissance, » se relayant pour faire de la musique toute la nuit autour de son lit! Quelle vie pour ce pauvre roi! et quelle cruelle condition que de subir pendant toute l'éternité ses propres louanges! Pour se distraire, le Dieu de Milton s'amuse

(1) Fin du deuxième Faust. — Prologue dans le ciel.

à couronner roi, *king-partner*, si l'on veut, son fils. Relisez le passage, et dites s'il ne s'agit pas d'une cérémonie du temps. Toutes les troupes sont sous les armes, chacun à son rang, « portant blasonnés sur leurs étendards des actes de zèle et de fidélité, » sans doute la prise d'un vaisseau hollandais, la défaite des Espagnols aux Dunes. Le roi présente son fils, « l'oint, » le déclare « son vice-gérant. » « Que tous les genoux plient devant lui; quiconque lui désobéit me désobéit, » et ce jour-là même est chassé du palais. — « Tout le monde parut satisfait, mais tout le monde ne l'était pas. » Néanmoins « ils passèrent le jour en chants, en danses, puis de la danse passèrent à un doux repas. » Milton décrit les tables, les mets, le vin, les coupes. C'est une fête populaire; je regrette de n'y point trouver les feux de joie, les cloches qui sonnent comme à Londres, et j'imagine qu'on y but à la santé du nouveau roi. Là-dessus Satan fait défection; il emmène ses troupes à l'autre bout du pays, comme Lambert ou Monk, « dans les quartiers du nord, » probablement en Écosse, traversant des régions bien administrées, « des empires avec leurs shérifs et leurs lords lieutenans. » Le ciel est divisé comme une bonne carte de géographie. Satan disserte devant ses officiers contre la royauté, lutte dans un tournoi de harangues contre Abdiel, bon royaliste qui réfute « ses argumens blasphématoires, » et s'en va rejoindre son prince à Oxford. Bien armé, il se met en marche avec ses piquiers et ses artilleurs pour attaquer la place forte de Dieu. Les deux partis se taillent à coups d'épée, se jettent par terre à coups de canon, s'assomment de raisonnemens politiques. Ces tristes anges ont l'esprit aussi discipliné que les membres; ils ont passé leur jeunesse à l'école du syllogisme et à l'école de peloton. Satan a des paroles de prédicant : «Dieu a failli, dit-il; donc, quoique nous l'ayons jusqu'ici jugé omniscient, il n'est pas infaillible dans la connaissance de l'avenir. » Il a des paroles de caporal instructeur : « Avant-garde, ouvrez votre front à droite et à gauche! » Il fait des calembours aussi lourds que ceux d'un Harrison, ancien boucher devenu officier. Quel ciel! Il y a de quoi dégoûter du paradis; autant vaudrait entrer dans le corps des laquais de Charles Ier ou dans le corps des cuirassiers de Cromwell. On y trouve des ordres du jour, une hiérarchie, une soumission exacte, des corvées (1), des disputes, des cérémonies réglées, des prosternemens, une étiquette, des armes fourbies, des arsenaux, des dépôts de chariots et de munitions. Était-ce la peine de quitter la terre pour retrouver là-haut la charronnerie, la maçonnerie, l'artillerie, le manuel administratif, l'art de saluer, et l'almanach royal? Sont-ce là « les choses

(1) Par exemple celle de Raphaël aux portes de l'enfer. Il s'ennuya fort, et fut « très joyeux » de revenir au ciel.

que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que le cœur n'a point rêvées? » Qu'il y a loin de cette friperie monarchique aux apparitions de Dante, aux âmes qui flottent parmi des chants comme des étoiles, aux lueurs qui se confondent, aux roses mystiques qui rayonnent et disparaissent dans l'azur, au monde impalpable où toutes les lois de la vie terrestre s'anéantissent, insondable abîme traversé de visions fugitives, pareilles aux abeilles dorées qui glissent dans la gerbe du profond soleil! N'est-ce pas un signe de l'imagination éteinte, de la prose commencée, du génie pratique qui naît et remplace la métaphysique par la morale? Quelle chute! Pour la mesurer, relisez un vrai poème chrétien, l'Apocalypse. J'en copie dix lignes; jugez de ce qu'il est devenu dans l'imitateur :

« Alors je me tournai pour voir d'où venait la voix qui me parlait, et m'étant tourné, je vis sept chandeliers d'or,

« Et au milieu des sept chandeliers quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme, vêtu d'une longue robe et ceint sur la poitrine d'une ceinture d'or.

« Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche et comme la neige, et ses yeux étaient comme une flamme de feu.

« Ses pieds étaient semblables à l'airain le plus fin, qui serait dans une fournaise ardente, et sa voix était comme le bruit des grosses eaux.

« Il avait dans sa main droite sept étoiles; une épée aiguë à deux tranchans sortait de sa bouche, et son visage resplendissait comme le soleil quand il luit dans sa force.

« Dès que je l'eus vu, je tombai à ses pieds comme mort. »

N'ayez point crainte. En composant sa caserne céleste, Milton n'est pas tombé mort.

Mais si les habitudes invétérées et innées d'argumentation logique, jointes à la théologie littérale du temps, l'ont empêché d'atteindre à l'illusion lyrique ou de créer des âmes vivantes, la magnificence de son imagination grandiose, jointe aux passions puritaines, lui a fourni un personnage héroïque, plusieurs hymnes sublimes, et des paysages que personne n'a surpassés. Ce qu'il y a de plus beau dans ce paradis, c'est l'enfer, et dans cette histoire de Dieu le premier rôle est au diable. Le diable ridicule du moyen âge, enchanteur cornu, sale farceur, singe trivial et méchant, chef d'orchestre dans un sabbat de vieilles femmes, est devenu un géant et un héros. Comme un Cromwell vaincu et banni, il reste admiré et obéi par ceux qu'il a précipités dans l'abîme; s'il demeure maître, c'est qu'il en est digne. Plus ferme, plus entreprenant, plus politique que les autres, c'est toujours de lui que partent les conseils profonds, les ressources inattendues, les actions courageuses. C'est lui qui dans le ciel a inventé les armes foudroyantes et gagné la victoire du second jour; c'est lui qui dans l'enfer a relevé ses troupes prosternées

et conçu la perdition de l'homme; c'est lui qui, franchissant les portes gardées et le chaos infini parmi tant de dangers et par toutes les ruses, a révolté l'homme contre Dieu et gagné à l'enfer le peuple entier des nouveaux vivans. Quoique défait, il l'emporte, puisqu'il a ravi au monarque d'en haut le tiers de ses anges et presque tous les fils de son Adam. Quoique blessé, il triomphe, puisque le tonnerre, qui a brisé sa tête, a laissé son cœur invincible. Quoique plus faible en force, il reste supérieur en vertu, puisqu'il préfère l'indépendance souffrante à la servilité heureuse, et qu'il embrasse sa défaite et ses tortures comme une gloire, comme une liberté et comme un bonheur. Ce sont là les fières et sombres passions politiques des puritains constans et abattus; Milton les avait ressenties dans les vicissitudes de la guerre, et les exilés réfugiés parmi les panthères et les sauvages de l'Amérique les trouvaient vivantes et dressées au plus profond de leur cœur.

« Est-ce là la région, le sol, le climat — que nous devons échanger contre le ciel? Cette obscurité morne — contre cette splendeur céleste? Soit fait! puisque celui — qui maintenant est souverain peut faire et ordonner à son gré — ce qui sera juste. Le plus loin de lui est le mieux — pour ceux que la raison a faits ses égaux, pour ses égaux que la force — a faits ses vaincus. Adieu, champs heureux, — où la joie pour toujours habite! Salut, horreurs! salut, — monde infernal! Et toi, profond enfer, — reçois ton nouveau possesseur! une âme — qui ne sera changée ni par le lieu, ni par le temps! — L'âme est à elle-même sa propre demeure, et peut faire — en soi du ciel un enfer et de l'enfer un ciel. — Qu'importe où je suis, si je suis toujours le même, — et ce que je dois être, tout, hors l'égal de celui — que le tonnerre a fait plus grand? Ici du moins — nous serons libres; le maître absolu n'a pas bâti ceci — pour nous l'envier, ne nous chassera pas d'ici. — Ici nous pouvons régner tranquilles, et à mon choix, — régner est digne d'ambition, fût-ce dans l'enfer. — Mieux vaut régner dans l'enfer que servir dans le ciel. »

Cet héroïsme sombre, cette dure obstination, cette poignante ironie, ces bras orgueilleux et raidis qui serrent la douleur comme une maîtresse, cette concentration du courage invaincu qui, replié en lui-même, trouve tout en lui-même, cette puissance de passion et cet empire sur la passion seront des traits du caractère anglais, de la littérature anglaise, et vous les retrouverez plus tard dans le Lara et dans le Conrad de lord Byron.

Autour de lui comme en lui, tout est grand. L'enfer de Dante n'est qu'un atelier de tortures, où les chambres superposées descendent par étages réguliers jusqu'au dernier puits. L'enfer de Milton est immense et vague, « donjon horrible, flamboyant comme une grande fournaise; point de lumière dans ces flammes, mais plutôt des ténèbres visibles qui découvraient des aspects de désolation,

régions de deuil, ombres lugubres, » mers de feu, « continens glacés, qui s'allongent noirs et sauvages, battus de tourbillons éternels de grêle âpre, qui ne fond jamais, et dont les monceaux semblent les ruines d'un ancien édifice. » Les anges s'assemblent, légions innombrables, pareils à « des forêts de pins sur les montagnes, la tête excoriée par la foudre, qui, imposans, quoique dépouillés, restent debout sur la lande brûlée. » Milton a besoin du grandiose et de l'infini: il le prodigue. Ses yeux ne sont à l'aise que dans l'espace sans limite, et il n'enfante que des colosses pour le peupler. Tel est Satan vautré sur la houle de la mer livide.

« Aussi grand que cette créature de l'Océan, — Léviathan, que Dieu entre toutes ses œuvres — créa la plus énorme parmi tout ce qui nage dans les courans de la mer... — Parfois, lorsqu'il sommeille sur l'écume de Norvége, — le pilote de quelque petit esquif perdu dans la nuit, — le prenant pour une île, au récit des matelots, — enfonce l'ancre dans son écorce écailleuse, — et s'amarre à son côté sous le vent, pendant que la nuit — assiége la mer et retarde le matin désiré. »

Spenser a trouvé des figures aussi grandes, mais il n'a pas le sérieux tragique qu'imprime dans un protestant l'idée de l'enfer. Nulle création poétique n'égale pour l'horreur et le grandiose le spectacle que rencontre Satan au sortir de son cachot.

« Enfin apparaissent — les bornes de l'enfer, hautes murailles qui montent jusqu'à l'horrible toit, — et les portes trois fois triples, palissadées de feu circulaire, — et pourtant non consumées. Devant les portes était assise — de chaque côté une formidable figure. — L'une semblait une femme jusqu'à la ceinture et belle, — mais finissait ignoblement en replis écailleux, — volumineux et vastes, serpent armé — d'un mortel aiguillon. A sa ceinture, — une meute de chiens d'enfer éternellement aboyaient — de leurs larges gueules cerbéréennes béantes, et sonnaient — une hideuse volée, et cependant, quand ils voulaient, ils rentraient rampans, — si quelque chose troublait leur bruit, dans son ventre, — leur chenil, et de là encore aboyaient et hurlaient, — au dedans, invisibles.

« L'autre forme, — si l'on peut appeler forme ce qui n'avait point de forme, — distincte dans les membres, dans les articulations, dans la stature, — ou substance, ce qui paraissait une ombre...

« Elle était debout, noire comme la nuit, — farouche comme dix furies, terrible comme l'enfer, — et secouait un dard formidable. Ce qui semblait sa tête — portait l'apparence d'une couronne royale. — Satan approchait maintenant, et de son siége, — le monstre, avançant sur lui, vint aussi vite — avec d'horribles enjambées. L'enfer trembla comme il marchait. — L'ennemi, intrépide, admira ce que ceci pouvait être, — admira, ne craignit pas. »

Le souffle héroïque du vieux combattant des guerres civiles anime la bataille infernale, et si l'on demandait pourquoi Milton crée de

plus grandes choses que les autres, je répondrais que c'est parce qu'il a un plus grand cœur.

De là le sublime de ses paysages. Si l'on ne craignait le paradoxe, on dirait qu'ils sont une école de vertu. Spenser est une glace unie qui nous remplit d'images calmes. Shakspeare est un miroir brûlant qui nous blesse coup sur coup de visions multipliées et aveuglantes. L'un nous distrait, l'autre nous trouble. Milton nous élève. La force des objets qu'il décrit passe en nous; nous devenons grands par sympathie pour leur grandeur. Tel est l'effet de sa création du monde. Le commandement efficace et serein du Messie laisse sa trace dans le cœur qui l'écoute, et l'on se sent plus de vigueur et plus de santé morale à l'aspect de cette grande œuvre de la sagesse et de la volonté.

« Ils étaient debout, sur le sol céleste, et du rivage — ils contemplèrent le vaste incommensurable abîme, — tumultueux comme la mer, noir, dévasté, sauvage, — du haut jusqu'au fond retourné par des vents furieux — et par des vagues soulevées comme des montagnes, pour assaillir — la hauteur du ciel, et avec le centre confondre les pôles. — « Silence, vous, vagues troublées, et toi, abîme, paix! — dit la parole créatrice; votre discorde finit. »

« — Que la lumière soit! dit Dieu, et soudain la lumière — éthérée, première des choses, quintessence pure, — s'élança de l'abîme, et de son orient natal — commença à voyager à travers l'obscurité aérienne, — enfermée dans un nuage rayonnant.

« — La terre était formée, mais dans les entrailles des eaux — encore enclose, embryon inachevé, — elle n'apparaissait pas. Sur toutes les faces de la terre, — le large Océan coulait, non oisif, mais d'une chaude — humeur fécondante, il adoucissait tout son globe, — et la grande mer fermentait pour concevoir, — rassasiée d'une moiteur vivifiante, quand Dieu dit : — « Rassemblez-vous maintenant, eaux qui êtes sous le ciel, — en une seule place, et que la terre sèche apparaisse! » — Au même moment, les montagnes énormes apparaissent — surgissantes, et soulèvent leurs larges dos nus — jusqu'aux nuages; leurs cimes montent dans le ciel. — Aussi haut que se levaient les collines gonflées, aussi bas — s'enfonce un fond creux, large et profond, — ample lit des eaux. Elles y roulent — avec une précipitation joyeuse, hâtives — comme des gouttes qui courent, s'agglomérant sur la poussière. »

Ce sont là les paysages primitifs, mers et montagnes immenses et nues, comme Raphaël en trace dans le fond de ses tableaux bibliques. Milton embrasse les ensembles et manie les masses aussi aisément que son Jéhovah.

Quittez ces spectacles surhumains ou fantastiques. Un simple coucher de soleil les égale. Milton le peuple d'allégories solennelles et de figures royales, et le sublime naît du poète comme tout à l'heure il naissait du sujet.

« Le soleil tombait, vêtissant d'or et de pourpre reflétés — les nuages qui entouraient le cortége de son trône occidental. — Alors se leva le soir tranquille, et le crépuscule gris — habilla toutes les choses de sa grave livrée. — Le silence le suivit, car oiseaux et bêtes, — les uns sur leurs lits de gazon, les autres dans leurs nids, — s'étaient retirés, tous, excepté le rossignol qui veille. — Tout le long de la nuit, il chanta sa mélodie amoureuse. — Le silence était charmé. Bientôt le firmament brilla — de vivans saphirs. Hespérus, qui conduisait — l'armée étoilée, s'avançait le plus éclatant, jusqu'à ce que la lune — se leva dans sa majesté entre les nuages, puis enfin, — reine visible, dévoila sa clarté sans rivale, — et sur l'obscurité jeta son manteau d'argent. »

Les changemens de la lumière sont devenus ici une procession religieuse d'êtres vagues qui remplissent l'âme de vénération. Ainsi sanctifié, le poète prie. Debout auprès du berceau nuptial d'Ève et d'Adam, il salue « l'amour conjugal, loi mystérieuse, vraie source de la race humaine, par qui la débauche adultère fut chassée loin des hommes pour s'abattre sur les troupeaux des brutes, qui fonde en raison loyale, juste et pure, les chères parentés et toutes les tendresses du père, du fils, du frère. » Il le justifie par l'exemple des saints et des patriarches. Il immole devant lui l'amour acheté et la galanterie folâtre, les femmes déshonorées et les filles de cour. Nous sommes à mille lieues de Shakspeare, et dans cette louange protestante de la famille, de l'amour légal, « des douceurs domestiques, » de la piété réglée et du *home,* nous apercevons une nouvelle littérature et un autre temps.

Étrange grand homme et spectacle étrange! Fondé sur deux facultés contraires, le raisonnement solide et l'imagination enthousiaste, il dérive l'une de l'autre, et monte par la logique à l'exaltation. Très fier, très rude, très ferme, il est chimérique, passionné, généreux, et serein comme tout raisonneur retiré en lui-même, comme tout enthousiaste insensible à l'expérience et épris du beau. Jeté par le hasard d'une révolution dans la politique et dans la théologie, il réclame pour les autres la liberté dont a besoin la raison puissante, et heurte les entraves publiques qui enchaînent son élan personnel. Par sa force d'intelligence, il est plus capable que personne d'entasser la science; par sa force d'enthousiasme, il est plus capable que personne de sentir la haine. Ainsi armé, il se lance dans la controverse avec toute la lourdeur et toute la barbarie du temps; mais cette superbe logique étale son raisonnement avec une ampleur merveilleuse, et soutient ses images avec une majesté inouie. Cette imagination exaltée, après avoir versé sur sa prose un flot de figures magnifiques, l'emporte dans un torrent de passion jusqu'à l'ode furieuse ou sublime, sorte de chant d'archange adora-

teur ou vengeur. Le hasard d'un trône conservé, puis rétabli, le porte avant la révolution dans la poésie païenne et morale, après la révolution dans la poésie chrétienne et morale. Dans l'une et dans l'autre, il cherche le sublime et inspire l'admiration, parce que le sublime est l'œuvre de la raison enthousiaste, et que l'admiration est l'enthousiasme de la raison. Dans l'une et dans l'autre, il y atteint par l'entassement des magnificences, par l'ampleur soutenue du chant poétique, par la grandeur des allégories, par la hauteur des sentimens, par la peinture des objets infinis et des émotions héroïques. Dans la première, lyrique et philosophe, possesseur d'une liberté poétique plus large et créateur d'une illusion poétique plus forte, il produit des odes et des chœurs presque parfaits. Dans la seconde, épique et protestant, enchaîné par une théologie stricte, privé du style qui rend le surnaturel visible, dépourvu de la sensibilité dramatique qui crée des âmes variées et vivantes, il accumule des dissertations froides, change l'homme et Dieu en machines orthodoxes et vulgaires, et ne retrouve son génie qu'en prêtant à Satan son âme républicaine, en multipliant les paysages grandioses et les apparitions colossales, en consacrant la poésie à la louange de la religion et du devoir.

Placé par le hasard entre deux âges, il participe à leurs deux natures, comme un fleuve qui, coulant entre deux terres différentes, se teint de leurs deux couleurs. Poète et protestant, il reçut de l'âge qui finissait le libre souffle poétique, et de l'âge qui commençait la sévère religion politique. Il employa l'un au service de l'autre, et déploya l'inspiration ancienne en des sujets nouveaux. Dans son œuvre, on reconnaît deux Angleterres : l'une passionnée pour le beau, livrée aux émotions de la sensibilité effrénée et aux fantasmagories de l'imagination pure, sans autre règle que les sentimens naturels, sans autre religion que les croyances naturelles, volontiers païenne, souvent immorale, telle que la montrent Sidney, Shakspeare, Spenser, et toute la superbe moisson de poètes qui couvrit le sol pendant cinquante ans; l'autre munie d'une religion pratique, dépourvue d'invention métaphysique, toute politique, ayant le culte de la règle, attachée aux opinions mesurées, sensées, utiles, étroites, louant les vertus de famille, armée et raidie par une moralité rigide, précipitée dans la prose, élevée jusqu'au plus haut degré de puissance, de richesse et de liberté. A ce titre, ce style et ces idées sont des monumens d'histoire. Ils concentrent, rappellent ou devancent le passé et l'avenir; dans l'œuvre d'un grand homme, on découvre les événemens et les sentimens de plusieurs siècles et d'une nation.

H. Taine.

PRISE DE NARAH

SOUVENIRS D'UNE EXPÉDITION

DANS LE DJEBEL-AURÈS

Au moment où l'attention publique est ramenée vers l'Algérie par l'intérêt des nouvelles opérations militaires qui viennent de s'y accomplir, peut-être trouvera-t-on quelque à-propos dans le récit d'un épisode déjà ancien et peu connu, mais qui mérite une place dans l'histoire des innombrables faits d'armes de notre conquête africaine. On pourra ainsi mieux comprendre ce genre de luttes qu'un siége récent et à jamais mémorable ne doit pas faire oublier, car c'est de là, c'est de cette rude école que sont partis nos soldats, éprouvés et aguerris, pour vaincre sur un plus grand théâtre; c'est là qu'ils sont revenus pour continuer, dans de plus obscurs combats, de servir le pays et d'illustrer son drapeau.

Vers la fin de l'année 1849, tout le sud de la province de Constantine était en pleine insurrection. Le sac de Zaatcha avait bien avancé nos affaires dans le désert (1), mais il ne terminait pas la guerre dans la région montagneuse qui comprend : à l'est le pâté des Aurès, véritable Kabylie; à l'ouest le Hodna, le pays des Ouled-Sultan, des Ouled-Ali-ben-Sabour et des Ouled-Sellem. Cette partie occidentale, moins difficile à faire rentrer dans l'ordre, fut d'abord parcourue

(1) Voyez *le Siége de Zaatcha* dans la *Revue* du 1er avril 1851.

par la colonne expéditionnaire du siége de Zaatcha, sous le commandement du colonel Canrobert. Un mois d'efforts et de fatigues suffit pour y assurer le succès complet de nos armes.

Cependant les plus fâcheuses nouvelles arrivaient du côté de l'est : la guerre sainte s'y allumait sous l'inspiration de chefs fanatiques, la ville de Narah en était le foyer. Les Ziban, à peine soumis et encore frémissans, suspendaient le paiement des contributions que la victoire leur avait imposées. Pour arrêter les progrès de l'incendie, il fallait l'étouffer au plus vite en s'engageant dans l'Aurès. Cette tâche revenait à une partie des troupes qui, depuis cinq mois, n'avaient cessé de combattre. Après un seul jour de repos à Batna, elles se remirent en marche.

Le pays où on allait opérer, situé au sud-est de la province de Constantine, vers la frontière de Tunis, contraste singulièrement, par sa nature et par son aspect, avec le désert, auquel il confine. Il comprend deux longues vallées étroites qu'entourent de hautes montagnes : ce sont les vallées de l'Oued-Abdi et de l'Oued-Abiad (1), dont les eaux, prenant leur source aux mêmes lieux, coulent du nord au sud presque parallèlement, et vont se perdre ensemble dans le Sahara. Cette contrée fertile et pittoresque est occupée par de grandes tribus kabyles qui habitent de gros villages entourés de jardins où se cultivent tous les produits des pays méridionaux. Ces tribus font aussi le commerce de *haïks* et de riches tapis qui se fabriquent dans leurs villes, et Narah, que nous devions attaquer, était le représentant de cette richesse agricole et industrielle, en même temps que le centre de la résistance qui s'organisait contre nous.

Rien n'est plus favorable à la guerre défensive que le terrain découpé, accidenté, qui s'étend dans ce long espace formé par les deux vallées. L'ennemi, hors de la portée de nos armes, y prépare secrètement et sûrement ses moyens d'action. Attaché au sol généreux qui lui donne en abondance tous les fruits dont il a besoin, sans communication avec le dehors, ne nous voyant que de loin et jugeant mal nos forces, doublement protégé par la distance et par des murailles infranchissables, il s'y croit à l'abri et compte sur l'impunité.

Cette situation des habitans de l'Aurès, comme de toutes les populations des montagnes de l'Algérie, leur a presque constamment assuré une sorte d'indépendance, aussi bien sous la conquête romaine que sous la domination turque. Les Romains n'avaient fait que les cerner dans une ceinture de postes fortifiés dont on retrouve

(1) *Oued,* rivière, cours d'eau.

encore la place marquée par des ruines, et le grand établissement de la troisième légion Auguste à Lambessa, au pied des pentes nord de l'Aurès, était admirablement situé pour contenir ces populations barbares. De Lambessa, en deux marches, on atteignait la tête des vallées de l'Oued-Abiad et de l'Oued-Abdi.

Les Romains s'étaient avancés aussi dans l'intérieur. Où n'avaient-ils pas pénétré? En 1850, une colonne française, sous les ordres du général Saint-Arnaud, descendait, à travers mille difficultés, le lit de l'Oued-Abiad. Elle venait de franchir les affreuses gorges de Tiranimin, et chacun pensait avec orgueil que c'était la première fois qu'une expédition régulière traversait ce pays inconnu, lorsqu'on se trouva devant une inscription latine gravée dans le roc. Elle apprenait à nos soldats qu'ils avaient été devancés par une nombreuse armée romaine qui, du temps des Antonins, avait franchi cet impraticable passage, grâce aux travaux des cohortes auxiliaires.

Plus tard, on retrouve encore dans l'histoire de l'Afrique la trace des incursions et des luttes dont l'Aurès a été le théâtre ou le point de départ. Lors du bouleversement produit par la conquête vandale, les populations des montagnes s'affranchirent complètement et se répandirent dans les plaines de la Numidie. A la restauration byzantine, Salomon, le plus habile lieutenant de Bélisaire, fit deux expéditions dans le nord de l'Aurès, en 535 et 539. Il y battit le fameux chef Jauda. D'après l'historien Procope, l'Aurès pouvait mettre en campagne 2,000 cavaliers et 30,000 fantassins. Procope comprenait, il est vrai, sous le nom d'Aurès, non-seulement le groupe central, auquel le nom est resté, mais encore toutes les branches qui s'en détachent, la chaîne des Ouled-Sultan, du Metléli et du Djebel-Amar à l'occident, le Djebel-Chechar, le Djebel-Zarif à l'orient.

Le voyageur arabe Benlakahl, dans le xe siècle, donne à l'Aurès une longueur de 12 journées. — Ses habitans sont méchans, dit-il, et oppriment les Berbères du voisinage. Marmol enfin ne les traite pas mieux : « Les habitans sont des sauvages dont toute la félicité consiste à voler sur les chemins et à tuer les passans. »

De cette race cruelle et guerrière, nos prédécesseurs en Afrique, les Turcs, ne vinrent jamais entièrement à bout. Ils n'exerçaient sur elle qu'une domination précaire. La contribution qu'ils en tiraient était un simple signe de vassalité. La riche vallée de l'Abdi payait seulement 1,100 *baceta,* c'est-à-dire 2,750 francs, encore pas en argent; elle s'acquittait en fournissant des mulets. Lors du recouvrement de l'impôt, la colonne turque, composée de 125 fantassins et du *goum* des Ouled-Saïd et des Ouled-Fahdel, conduits par le chef de la famille des Ouled-Kassem, la seule famille noble de cette région,

longeait les pentes nord de l'Aurès et allait s'installer à Krenchla, d'où elle réglait ses affaires.

Il fallut bien du temps à la conquête française pour en venir là et reprendre dans ces contrées lointaines le rôle, même incomplet, l'autorité, si souvent méconnue, de la domination turque. Après la prise de Constantine en 1836, le bey Ahmet y trouva un refuge, et de là il ne cessa de nous susciter les plus dangereux ennemis. Il y resta en sûreté, mais sans repos, jusqu'au moment (1848) où il fut pris, avec sa petite armée et sa *smala*, par le colonel Canrobert dans la vallée de l'Oued-Abiad.

Ce n'est qu'à partir de 1843 que les rapports des Français avec les populations de l'Aurès avaient pris un caractère suivi et officiel. Au commencement de cette année, le gouverneur de Constantine, le général Baraguey d'Hilliers, donna pour la première fois l'investiture au scheik El-Arbi-ben-Boudiaf, ainsi qu'à quatre autres chefs des Ouled-Abiad. En recevant le burnous, ils s'engageaient à nous fournir des troupes au besoin. Ben-Boudiaf mettait 300 cavaliers à notre disposition, et s'obligeait à recouvrer pour 30,000 francs de contributions.

Lorsqu'en 1844 la prise de Biskara par M. le duc d'Aumale nous eut assuré la possession de tout le désert de la province de Constantine, le dernier kalifat d'Abd-el-Kader dans les Ziban, Mahomed-Seghrir, chercha aussi un asile dans les gorges de l'Aurès. Avec des forces déjà réduites par la désertion, mais pourtant encore nombreuses, il était venu y prêcher la guerre sainte après avoir prudemment caché une partie de ses richesses à Mechounèche, au débouché de la vallée de l'Oued-Abiad, dans le Sahara. C'est là qu'eut lieu une des affaires de guerre les plus glorieuses de notre armée d'Afrique, dans laquelle le capitaine Espinasse, atteint de quatre coups de feu, fut sauvé par M. le duc d'Aumale, qui vint bravement à son secours avec son frère, M. le duc de Montpensier, blessé à ses côtés. Après l'affaire de Mechounèche, deux des principales tribus de l'Aurès renoncèrent à la lutte, mais leur exemple ne fut pas suivi : le reste du pays s'agita bientôt, soulevé par les nouvelles intrigues d'Ahmet, l'ex-bey de Constantine, et du kalifat Mahomed-Seghrir, battus et jamais découragés. Ils vinrent tous deux, au commencement de mai, attaquer le camp français, pendant que M. le duc d'Aumale était occupé chez les Ouled-Sultan. Le jeune prince était sur ses gardes, il réunit tout de suite sa cavalerie, la porta en avant par un mouvement rapide, et, la faisant suivre de son infanterie, arriva sur l'ennemi sans lui laisser le temps de se reconnaître, et l'obligea de nouveau à se soumettre. Toutefois, en recevant les gages d'obéissance forcée des montagnards de l'Aurès, le prince écrivait à la date

du 2 juin 1844 : « Les Djebel-Aurès ne sauraient être considérés comme soumis; la résistance y est seulement décomposée et non détruite. »

Le jeune commandant de la province de Constantine ne se trompait pas dans ses prévisions. Il fallut, peu de temps après, revenir encore en armes dans l'Aurès. C'est le général Bedeau qui y ramena nos troupes (1845). La résistance alors fut peu énergique. Après l'avoir vaincue, on organisa le pays en deux commandemens. La partie orientale reçut pour chef Arbi-Boudiaf, de la famille des Ouled-Kassem; la partie occidentale, Bel-Abbès, fils d'un marabout de Menah, qui avait joui d'un grand renom de sainteté. Le jeune Bel-Abbès n'hérita ni des vertus ni de l'influence de son père; il se laissait trop entraîner au courant des mœurs faciles qui règnent dans ces contrées. C'est à Menah, sorte de Capoue du pays kabyle, que se pratique le divorce à la *guerba*. Quand une femme ne veut plus de son mari, elle va à la fontaine, rendez-vous de toutes les intrigues amoureuses, avec sa peau de bouc, sa *guerba*. Au lieu de la remplir d'eau, elle la gonfle de vent, puis elle revient, accompagnée de l'amant dont elle a fait choix, vers le maître qu'elle est résolue à quitter, jette contre le mur l'outre vide, et prononce la malédiction : *Imäl-Bouik!* « que Dieu maudisse ton père! » C'est une formule de congé définitif. Le mari ne peut pas en appeler, et il n'a rien à réclamer de celle qui l'abandonne que la dot qu'il a payée, c'est-à-dire quelques *baceta*, que fixe souvent la *djemma*, l'assemblée des notables. Une dot ne s'élève guère à plus de 25 ou 30 *baceta* (la *baceta* est de 2 fr. 50 cent.). C'est pour accroître leur population que les Ouled-Abdi facilitent le plus possible le mariage en se donnant entre eux leurs filles au plus bas prix. Les conditions pour un étranger sont bien moins favorables que pour un homme de la tribu. Dans un pays où les mariages sont si faciles, où le divorce s'accomplit avec des formes si expéditives, l'adultère n'a point d'excuse ni de pardon; le mari a le droit de tuer quiconque dans sa maison outrage son honneur. Une aventure de ce genre, suivie du meurtre d'un parent de Bel-Abbès, caïd de Menah, fut une des causes de la première révolte de Narah. Ce soulèvement, précurseur de celui des Ziban, éclata au printemps de 1849.

Le colonel Carbuccia, de si regrettable mémoire, commandait alors la subdivision de Batna. Voulant étouffer le feu avant qu'il éclatât, il partit brusquement à quatre heures du soir par Ksour et la vallée de Bouzina. Le lendemain, à la chute du jour, il était au pied de Narah, ayant franchi en vingt-quatre heures, avec de l'infanterie, un espace de près de vingt lieues, à travers un pays hérissé d'obstacles. C'est une des courses les plus rapides et les plus hardies

qui aient été accomplies en Afrique par nos fantassins, ces marcheurs incomparables. Enlevant sa petite troupe après ne lui avoir donné qu'un moment de repos, le colonel Carbuccia escaladait la terrasse, presque à pic, qui sépare Narah de Menah, arrivait devant les murs de la ville insurgée, y lançait quelques obus, et revenait avant la nuit camper dans la vallée. Le lendemain, il la remontait et rentrait à Batna après avoir montré ses baïonnettes à toutes les tribus de l'Abdi, surprises de cette brusque apparition. Narah, il est vrai, ne s'était pas soumise : en nous retirant aussi promptement, nous laissions les choses à peu près dans le même état; mais le mouvement insurrectionnel ne se propagea point. Il fallut la grande révolte qui s'alluma dans le sud de la province de Constantine pour tout incendier.

Nulle part plus qu'à Narah la cause du marabout Bou-Zian, le héros de la défense de Zaatcha, n'excita d'ardentes sympathies. Les habitans des oasis des Ziban et ceux des monts Aurès ont la même origine berbère; d'autres liens les unissent aussi. Les Ouled-Sada, nom des gens de Narah, avaient autrefois envoyé une petite colonie à Zaatcha, dont la *zaouia* (1), qui a joué un si grand rôle dans le siége, s'appelait Sidi-Sada. Il y avait entre les deux villes une sorte de parenté. Dans différentes affaires où les habitans de Zaatcha se trouvèrent engagés contre nous, ceux de Narah figurent comme auxiliaires et se font bravement tuer dans leurs rangs. Nous ne connaissons pas exactement leur participation aux luttes sanglantes du siége de Zaatcha, mais nous savons qu'ils y avaient envoyé avec leurs combattans des convois de munitions et de vivres. Les Ouled-Sada de la montagne se croyaient solidaires des Ouled-Sada de la plaine. La gloire de Zaatcha était la leur, et ils se battirent avec désespoir. Après et malgré la destruction de la ville, les meneurs de la révolte disaient qu'en annonçant la mort de Bou-Zian et de Sidi-Moussa, on s'était trompé deux fois, et qu'on avait exposé comme têtes de ces glorieux chefs celles de combattans vulgaires. Bou-Zian, croyait-on, allait reparaître et relever le drapeau de la guerre sainte abattu dans le sang des martyrs de Zaatcha. Le crédule fanatisme des Kabyles était enflammé par ces récits mensongers. Il était évident que la poudre allait parler de nouveau.

Le colonel Canrobert, chef de la subdivision, conduisant lui-même la colonne expéditionnaire, se mit en marche le 25 décembre 1849. Nos troupes ne pouvaient pas avoir un meilleur guide que le jeune colonel des zouaves, illustré par ses récens succès militaires, déjà connu des Arabes par l'autorité qu'il avait exercée à une autre

(1) A la fois couvent et collége, habité par des religieux guerriers et savans.

époque dans ce même commandement de Batna, et qui l'y avait rendu à ce point populaire, que les Aurésiens, dans leurs transactions, pour marquer une date, disaient souvent : *am Kamroubert* (c'était l'année de Canrobert). Sa petite armée comprenait les 5e et 8e bataillons de chasseurs à pied, deux bataillons de zouaves, deux bataillons du 8e de ligne, un bataillon de la légion étrangère, un escadron de chasseurs d'Afrique, un de spahis, et quatre pièces de montagne. Les bataillons, fort réduits par les combats et les fatigues, présentaient à peine un effectif de 4,000 hommes; mais les troupes dont ils se composaient étaient singulièrement aguerries, le souvenir de ce qu'ils avaient fait à Zaatcha les remplissait d'ardeur : chef et soldats, s'inspirant une mutuelle confiance, étaient prêts à tout oser.

C'est le cas de dire en passant combien les nécessités des armées actuelles nuisent à la facilité et à la promptitude des opérations en Algérie, surtout quand on aborde les pays de montagnes. Les hommes sont habitués à une nourriture fortifiante, les armes dont ils se servent exigent de grands approvisionnemens, les comptabilités des compagnies sont tenues à jour comme en garnison, la paie se fait avec de l'argent transporté à dos de mulets; enfin le service des ambulances doit être assuré avec tous les soins que réclame l'humanité, et que la science moderne n'a pas simplifiés. De là l'obligation pour un chef de colonne de traîner avec lui un immense convoi et de porter son attention sur mille détails dont les hommes du métier comprennent seuls l'importance.

Le colonel Canrobert, dont la sollicitude pour le soldat en campagne est une des qualités militaires les mieux reconnues, était alors parfaitement secondé par un jeune chef d'état-major, le capitaine Besson. Le plan du commandant était de prendre la vallée de l'Abdi à sa naissance et de la descendre vers Narah, après avoir forcé successivement à l'obéissance tous les villages de la vallée supérieure.

Le jour de son départ, la colonne expéditionnaire alla camper à Neze-Dira, au pied de bois magnifiques: elle avait longé en passant les ruines de Lambessa, connues alors seulement par les fouilles et les rapports de Carbuccia.

Le 26 décembre, de grand matin, on se mit en mouvement pour gravir le défilé du Plomb (*Tenüt-Ressas*), qui conduit de la plaine dans l'Abdi. Là nous attendaient nos premières épreuves; nous étions déjà à une assez grande hauteur : à mesure que nous montions, le froid le plus vif se faisait sentir; les difficultés du chemin forçaient à chaque instant la colonne à s'arrêter. On profitait de ces temps de halte pour aplanir la route et réchauffer les hommes, dont les membres commençaient à s'engourdir, à de grands feux allumés

avec les arbres d'une forêt qui se trouvait fort à propos sur notre passage. A peine cependant avait-on atteint le sommet du défilé, que d'épais tourbillons de neige, comme il en tombe pendant l'hiver sur les plus hautes montagnes, vinrent obscurcir l'air au point de rendre la marche impossible. Il fallut s'arrêter dans ce site sauvage, au milieu de rochers arides, et y faire reposer le soldat. Le colonel Canrobert partagea ensuite sa colonne en plusieurs fractions; il donna des guides à chacune d'elles, et s'engagea lui-même à la tête de son avant-garde pour sonder le chemin, flanqué de précipices affreux que la neige dérobait aux regards. On mit près de sept heures à défiler à travers ces obstacles, et nous étions tous exténués de fatigue quand on atteignit Bahli, le premier village de la vallée sur la rive gauche de l'Abdi, où, adossé à la crête des rochers et perché comme un nid de vautours, se dressait au-dessus de nos têtes le *bordj* des Ouled-Azouz.

L'ordre de marche suivi par le colonel Canrobert était parfaitement approprié au terrain. Celui de la journée du 26 décembre donnera un aperçu de ses dispositions tactiques. Il était ainsi réglé : une compagnie d'élite du 1er bataillon du 8e de ligne, précédée des guides de la colonne, suivie de la section du génie pour aplanir la route en cas de besoin, et d'une demi-section de chasseurs à pied du 5e se servant d'armes à longue portée, 1er et 2e bataillons du 8e de ligne, l'artillerie, 2e bataillon de zouaves, l'ambulance, la cavalerie, 1er bataillon de zouaves, le train, demi-bataillon de la légion étrangère, les bagages des corps, demi-bataillon de la légion, la moitié du convoi arabe, demi-bataillon du 5e chasseurs à pied, seconde moitié du convoi arabe, demi-bataillon du 5e chasseurs, le troupeau, 8e bataillon de chasseurs. L'on voit tout de suite les avantages de cet habile fractionnement pour l'attaque comme pour la défense. L'artillerie, l'ambulance, le convoi, les bagages, le troupeau, sont encadrés et surveillés. Le chef de la colonne, ayant l'ennemi en tête, a sous la main une réunion de troupes toujours prête à enlever une position sans être gênée par aucun embarras, et partout où les Kabyles pourront se présenter, en face, sur nos flancs ou sur nos derrières, ils trouveront une résistance également solide et protectrice de notre marche.

Le 27, on gagna El-Haoua, en se prolongeant sous les villages de Bougrara, Haïdoussa, Tenüt-el-Abid (le défilé des Nègres), Fedjel-Cadhi, tous situés sur des penchans abrupts ou sur des rocs à pic, dans le pays le plus sauvage, le plus pittoresque, qui d'ailleurs, pour beaucoup d'entre nous, n'était pas une nouvelle connaissance. Ceux de nos camarades qui avaient fait la campagne de 1845 nous montraient sur les crêtes de gauche la trace de leur premier passage, les

ruines des maisons de Haïdoussa, qu'ils avaient incendiées après un assez vif combat. Cette journée du 27 décembre, dans laquelle on fit à peine quelques lieues, doit compter parmi les plus pénibles que nous ayons eu à supporter. L'avant-garde s'était mise en mouvement à onze heures et demie, ce fut seulement à huit heures du soir que l'arrière-garde arriva au campement. Pendant tout ce temps-là, on avait marché lentement, en silence, par une saison rigoureuse, sans route tracée, suivant avec peine quelques sentiers escarpés, s'attendant toujours à la rencontre d'un ennemi embusqué qu'on ne peut ni prévenir ni éviter, s'offrant individuellement à ses coups sur un terrain qui ne permet à la troupe ni de se déployer ni de se concentrer, et exposé à tous les dangers qu'offre, au milieu de tels obstacles, l'allongement d'une colonne de quatre mille soldats et de cinq cents chevaux ou mulets, sans compter le troupeau, qui chemine homme par homme, bête par bête, et pas à pas.

Les villages que nous dépassons le lendemain, Tiskifin, Okrib, Rbieh, etc., protestent de leur obéissance. Continuant de descendre, nous apprenons que le gros bourg de Chir se dispose à résister.

Chir, situé sur la rive droite de l'Abdi et appuyé à la montagne, coupait notre route. Il fallait l'enlever de vive force ou le tourner par la hauteur, en défilant par un chemin en corniche sous le feu continu des maisons. Au moment de l'atteindre, le colonel Canrobert se porta en tête de ses troupes pour leur faire prendre position, lorsqu'on vit tout à coup les habitans en masse sortir sans armes, en nous saluant du cri bien connu de *semi, semi* (amis, amis).

Afin de régler les affaires des villages que nous laissions derrière nous, on séjourna le 29 et le 30 à Chir. Le commandant aurait pu en châtier les habitans pour l'air de résistance qu'ils s'étaient donné, et que notre attitude décidée avait seule déconcerté; mais il préféra se montrer bon et généreux, se contentant d'exiger de la paille et du grain pour les besoins de sa colonne. Il savait que la partie virile de chaque village s'échappait à notre approche pour grossir le centre de résistance qui se préparait à Narah, et il espérait bien avoir là l'occasion de faire un exemple salutaire et suffisant.

Toutes les nouvelles, à mesure que nous avancions, s'accordaient à présenter Narah comme résolue à braver nos menaces et à se porter aux dernières extrémités. Les contingens de l'Oued-Abiad étaient accourus se renfermer dans ses murs; les armes et les munitions ne manquaient pas plus que les combattans. Une position jugée inexpugnable par ceux qui l'occupaient ajoutait à l'ardeur de la défense. Du côté de l'attaque, il est vrai, l'ardeur n'était pas moins vive. Depuis notre entrée dans les Aurès, on n'avait pas tiré un coup de fusil; il n'y avait eu que des fatigues et des souffrances. On ac-

cueillait donc avec joie l'espoir d'une lutte prochaine. Il faut souvent à l'armée la distraction de la poudre pour ranimer et relever le soldat, dont le courage se détend assez vite après de longues marches sans rencontres.

Le 30, on fit une reconnaissance dans la direction de la ville. L'ennemi ne bougeait pas, il nous attendait sur son terrain. Le lendemain, toute la colonne se mit en mouvement et vint camper sur l'Oued-Abdi, un peu au-dessus du débouché du ravin de Narah, à un endroit appelé Chelma, non loin de Menah. Là on attendit en vain les soumissions. Chaque jour, les Arabes venaient tirer sur nos avant-postes et sur les troupes envoyées en reconnaissance. D'abord ils ne nous faisaient pas grand mal, et nous ne leur répondions que faiblement, afin de ménager les munitions; mais comme ils devenaient plus entreprenans et plus dangereux, il fallut riposter, et bientôt on obligea ces nuées d'oiseaux de proie à s'envoler dans leurs montagnes.

Avant de porter le coup décisif, le chef de l'expédition voulut essayer, comme à Zaatcha, d'amener l'ennemi à composition en le frappant dans ses intérêts les plus précieux, en dévastant au lieu de tuer. Il envoya du camp des corvées armées pour détruire les magnifiques jardins fruitiers que cultivaient les gens de Narah, et qui s'étendent en gradins artistement disposés sur les pentes, jusqu'au lit de la rivière. Une pareille destruction, qui ruinait en quelques heures le fruit de longues années de travail, la principale richesse du pays, aurait dû faire fléchir les plus opiniâtres : elle ne servit qu'à irriter, qu'à fortifier en eux l'esprit de résistance.

Dès le 3 janvier 1850, on se prépara à l'attaque de vive force. Il n'y avait plus à perdre un jour. Le temps était devenu tout à coup rigoureux, ainsi qu'il arrive dans ces contrées élevées, où la température passe souvent par les plus brusques variations. La pluie et le froid assiégeaient déjà notre petit camp, où les vivres n'abondaient pas. Le soldat, depuis quelque temps, était réduit à la ration de biscuit, qu'il faisait cuire avec la viande des maigres bœufs de notre troupeau. Le peu de vin qu'on avait apporté si difficilement à dos de mulets devait être réservé pour les malades, et l'eau de l'Oued-Abdi était presque glacée. Pour des troupes qui avaient accompli cinq mois de campagne sans relâche, ces premières atteintes de l'hiver devenaient fort pénibles. L'absence de toutes nouvelles ajoutait à la souffrance des privations une certaine tristesse, et chacun attendait avec impatience le moment de l'action, comme prélude de celui du retour.

L'avant-veille du jour qui avait été fixé pour l'attaque, des chefs ennemis étant venus dans notre camp en parlementaires, le colonel Canrobert, après les avoir engagés à se soumettre, essaya de leur

inspirer une confiance trompeuse. « Je sais mieux que personne, leur dit-il, que je ne puis vous attaquer dans votre position de Narah, attendu que je n'ai ni assez de monde, ni assez de canons; mais je détruirai vos jardins, et dans trois mois, quand vos arbres seront couverts de fruits et vos champs de récoltes, je reviendrai avec des forces plus considérables, et je ruinerai tout. » Puis, leur montrant une baïonnette-sabre de nos chasseurs à pied : « Comment croyez-vous pouvoir jamais résister à des armes pareilles, maniées en nombre suffisant par ceux qui les portent? » Ces paroles, loin de convaincre des chefs fanatiques, leur donnèrent, comme on le voulait, l'idée de notre impuissance momentanée dans l'offensive, et ils sortirent de notre camp avec ces airs de dédain superbe particuliers à un ennemi qui se croit invincible. Le 4 au matin, toutes les dispositions étaient prises pour la journée du lendemain, qui devait être décisive.

Trois villages situés dans une gorge profonde, dont les eaux descendent à la rive gauche de l'Oued-Abdi, forment la ville de Narah (ville de feu). Les deux moins importans, ceux des Ouled-Sidi-Abdallah et des Dar-ben-Labareth, s'allongent à droite et à gauche sur les flancs de la montagne. Au milieu, sur un rocher qui surgit du fond du ravin, comme une sorte d'île, à près de 200 pieds au-dessus du thalweg, se groupent serrées les cent maisons du village principal, Tenüt-el-D'jemma. C'est la situation isolée et inaccessible de cette espèce de citadelle, qu'ils croyaient inexpugnable, qui avait donné aux gens de cette petite république une confiance bien chèrement expiée.

Avant d'arriver aux villages supérieurs, à une élévation de plus de 500 mètres au-dessus de l'Oued-Abdi en partant du bas de la vallée, il faut gravir des pentes en gradins, dont les dernières sont de véritables escaliers étroits et tortueux taillés dans le roc. Des tours en pierres, solidement construites et disposées avec une certaine habileté, couvrent et commandent tous les abords du ravin, dans le lit duquel s'étagent avec un art remarquable de verts et riches jardins. Parvenu au haut de ces positions culminantes, dont le sommet est le mont Tanout, qui surplombe la ville, on voit celle-ci dans le fond d'une sorte d'entonnoir, et c'est sous le feu des habitans qu'il faut descendre presqu'à pic et à découvert.

Trois chemins conduisent à Narah de la vallée de l'Oued-Abdi. L'un, sur la rive droite, escalade des mamelons escarpés et rocailleux, où le fantassin marche péniblement en s'aidant de ses mains, où le cavalier traîne son cheval derrière lui. Les deux autres, qui ne sont guère plus praticables, suivent les contreforts de la rive gauche et aboutissent aux maisons des Ouled-Sidi-Abdallah.

L'Oued-Narah a sa source dans un col qui mène, à travers le Djebel-Lazerek, dans le bassin de l'Oued-Abiad. Derrière ce col, nommé Tauzougart (le col des jujubiers sauvages), se trouvaient de nombreux villages, Tazemelt, Aïn-Roumia, Iguelfen, Taughanimt, situés sur le versant sud du Djebel-Lazerek. Les gens de Narah y avaient fait passer leurs familles, leurs troupeaux, et y avaient caché leurs biens les plus précieux, les croyant à l'abri de toute atteinte. Eux-mêmes, aidés des nombreux contingens de l'Oued-Abiad, venus à leur secours, occupaient fortement leur ville.

Ces renseignemens fournis par les espions de M. Seroka, chargé des affaires arabes de la colonne, déterminèrent le plan d'attaque. Trois colonnes sans bagages et pourvues de deux journées de vivres devaient surprendre et enlever les positions de Narah à la pointe du jour, en attaquant par trois côtés différens. Si elles ne réussissaient pas à emporter le village principal par un coup de vigueur, elles remonteraient le ravin, se réuniraient vers le col pour le franchir à tire-d'aile et tomber à l'improviste sur Taughanimt et Iguelfen, où l'on ferait une razzia de toutes les richesses appartenant à l'ennemi. Cette opération en dehors des prévisions de la défense devait produire un effet certain. Outre qu'on atteignait Narah dans ses biens, par l'enlèvement des familles on pouvait l'amener à la soumission. Toutefois le plan n'eut pas besoin d'être exécuté comme il avait été conçu; la vaillance de nos soldats l'abrégea singulièrement.

Le 4 au soir, le colonel Canrobert réunit auprès de sa tente les chefs de corps pour leur expliquer ses projets et les détails d'exécution qu'il leur confiait; puis, se rendant avec eux sur un mamelon de la rive droite de l'Abdi, il leur montra le faîte d'une maison se détachant des ombres de la montagne, qui indiquait seule la vraie position de Narah. Dès le matin, nos soldats avaient construit des retranchemens en pierres sèches pour mettre à l'abri de toute atteinte sérieuse nos bagages et nos approvisionnemens, qu'on devait laisser à la garde des hommes les moins valides, formant un effectif de 800 hommes et appuyés par un obusier de montagne.

Ce fut une grande joie dans le camp, lorsque l'on y connut les ordres de combat pour le lendemain. Les soldats sont comme les enfans, tout changement leur plaît; d'ailleurs ils voyaient dans ce dernier effort qu'ils allaient tenter la fin assurée d'une existence nomade de cinq mois pleine d'épreuves et de souffrances. Chaque homme avait reçu le soir, comme gratification, une ration extraordinaire de sucre et de café. La difficulté, dans ces gorges sans routes, de faire arriver du vin, dont le soldat est toujours très friand en campagne, n'avait pas permis d'autre distribution. Le soldat le sa-

vait : aussi il se contenta de ce qu'on voulait bien lui donner. Toute la première partie de la nuit se passa à faire bouillir le café auprès de grands feux de bivouac; c'était sa distraction, c'était son seul plaisir, car, dans son insouciance, et avec la légèreté d'esprit qui lui est propre, il se préoccupe bien peu de la mort qui l'attend dans quelques heures. L'officier seul, plus sérieux et plus pénétré de l'importance de ses devoirs, se livre au repos pour ménager ses forces, qui lui sont bien plus nécessaires qu'à ceux qui obéissent.

Trois colonnes, avons-nous dit, devaient attaquer Narah à la pointe du jour par trois côtés différens. La première, sous les ordres du colonel Carbuccia (1), composée du 5e bataillon de chasseurs, du 3e bataillon de la légion étrangère et d'une compagnie de zouaves, se réunissait, le 5 janvier 1850, vers trois heures du matin. Les hommes étaient sans sac; ils emportaient seulement des cartouches et des vivres roulés dans une demi-couverture de campement. On avait calculé qu'il fallait à la première colonne plus de quatre longues heures de marche pour prendre la ville à revers avant le jour. Cette troupe remonta d'abord sur un espace de près d'une lieue le cours de l'Abdi, puis se jeta tout à coup à droite dans les montagnes; elle était précédée de guides arabes, que l'appât du gain rend capables de tout braver, et qui, marchant en avant, exposés aux premiers coups, s'acquittent hardiment de leur dangereux métier. Pendant cette lente ascension, qu'éclaira heureusement la clarté de la lune, il fallut vaincre à chaque pas de nouvelles difficultés; on était forcé de descendre et de remonter successivement des précipices affreux, qui devenaient, à mesure qu'on avançait, plus impraticables. Plusieurs fois on crut qu'il faudrait y renoncer; mais le coup d'œil sûr et la prompte intelligence du chef d'état-major Besson (2), rectifiant au besoin, sur un terrain qu'il devinait plutôt qu'il ne le connaissait, les mouvemens incertains de l'avant-garde, surmontèrent tous les obstacles. L'ennemi, il est vrai, supprima celui qui était le plus à craindre, — sa propre défense; ne croyant pas qu'une marche en colonne fût possible à travers des rochers où il fallait se servir presque constamment des mains pour avancer, il nous laissa tourner tranquillement toutes ses positions. Nous arrivâmes ainsi, avant le lever du soleil, sur la hauteur qui contourne et domine Narah, attendant que les deux autres corps fussent engagés sérieusement avec les assiégés pour forcer l'une des entrées de la ville, et restant en même temps à portée du

(1) Devenu général, il fut une des premières victimes de la guerre d'Orient.

(2) Lieutenant-colonel, major de tranchée devant Sébastopol, atteint de deux coups de feu à l'assaut de Malakof.

col que l'on devait franchir, si nous ne réussissions pas d'un seul coup de main.

Vers cinq heures, la deuxième colonne, sous les ordres du commandant Bras-de-Fer, formée du 8e bataillon de chasseurs à pied, du 1er bataillon de zouaves, de trente sapeurs du génie, d'une section d'artillerie de montagne, d'un détachement de chasseurs à cheval et de spahis, se mettait en mouvement vers le sentier qui gravit les pentes de la rive droite du ravin. L'ambulance et quelques mulets haut le pied venaient à la suite. Il y avait à franchir de ce côté l'arête flanquée par les blockhaus en pierre, puis à escalader le rocher du Tanout. L'ordre était donné de filer sans s'arrêter et sans s'occuper des défenses; l'arrière-garde devait faire main-basse sur les hommes qui s'y trouveraient. C'était une scène saisissante que cette marche dans l'ombre, à travers un pareil pays, à pareille heure. Le temps était froid, mais sec; la plupart des hommes toussaient, les armes cliquetaient. On se demandait, non sans anxiété, comment avec un pareil bruit on parviendrait à tromper l'attention vigilante de l'ennemi; mais en se portant à deux cents pas sur notre flanc, l'on n'entendait plus qu'un bruit sourd, vague, que les vedettes kabyles pouvaient prendre pour le murmure de l'Abdi.

Bientôt on arrive au pied du mamelon où était le premier poste; on monte en silence, à pas de loup : rien ne bouge. On rase le deuxième, le troisième blockhaus : rien... Tout est désert. L'ennemi a jugé l'attaque trop difficile par le Tanout, et a cru que nous ne pouvions la tenter que par la route de Menah à Narah. Il s'est d'ailleurs souvenu que les troupes de Carbuccia avaient suivi cette route quelques mois auparavant, et, persuadé que nous ferons de même cette fois, ou plutôt que, suivant la parole du colonel Canrobert, nous reviendrons à l'époque de la moisson, il a dégarni ses embuscades. Nos soldats atteignent donc sans temps d'arrêt la base du rocher. La voie est si étroite, si rapide, que le cavalier est obligé de mettre pied à terre et de tenir son cheval par la bride : c'est un véritable escalier dont les degrés sont taillés dans la montagne.

Dans le même temps, la troisième colonne, qui obéit au chef de bataillon de Lavarande (1), ayant auprès de lui son adjudant-major Troyon (2), chemine sur les escarpemens de la rive gauche, de manière à prêter le secours de ses feux à celle qui s'élève sur la droite. Elle comprend le 2e bataillon de zouaves, le 1er bataillon du 8e de ligne, renforcés de la compagnie de grenadiers du 2e bataillon, d'une pièce de montagne, et de cinquante chasseurs d'Afrique.

(1) Depuis général, tué devant Sébastopol.
(2) Depuis chef de bataillon, tué à la bataille de l'Alma.

L'exécution de ce mouvement concentrique était complète au commencement du jour. A l'heure marquée, presqu'au même moment, les trois têtes de colonnes débouchaient en vue de Narah. Le chef de l'expédition avait marché au centre avec les troupes du commandant Bras-de-Fer; il se tenait derrière le premier peloton qui servait d'éclaireur, se trouvant ainsi plus à même de diriger toutes ses forces. L'aube commençait à blanchir, et sur le fond du ciel plus clair, le Tanout dessinait sa crête nue. On vit alors assez distinctement au-dessus de nos têtes des ombres se lever, se baisser... C'étaient les vedettes ennemies, qui, entendant bruire à leurs pieds, cherchaient à sonder l'obscurité de la vallée et prêtaient l'oreille. Enfin un cri terrible d'alarme s'élève dans l'espace, la mousqueterie s'allume dans l'ombre. L'avant-garde, qui montait avec le colonel Canrobert, se découvre; les cris : A la baïonnette! retentissent; les clairons sonnent, les tambours battent la charge, les hommes s'élancent. A peine cependant les musiques de la deuxième colonne ont-elles entonné l'air enivrant de l'attaque, que celles de la première, qu'a dirigée Carbuccia, leur répondent derrière l'ennemi. Le sommet du Tanout, abordé résolûment, est franchi; nos soldats se précipitent vers Narah, ils roulent comme des avalanches : leur élan est irrésistible. Les Kabyles qui occupaient les abords du village, surpris, entraînés, tourbillonnent et s'enfuient, les uns en remontant le ravin, les autres en regagnant la ville. Le 8e bataillon de chasseurs à pied, le 1er de zouaves, les sapeurs du génie de la colonne du centre, se jettent à la poursuite de ces derniers, et malgré le feu à bout portant qui part des murailles crénelées, ils couronnent vaillamment le rocher et les terrasses. Au même instant, des compagnies du 5e bataillon de chasseurs, du 8e de ligne et de la légion étrangère, qui formaient la tête de la première colonne, que j'avais l'honneur de commander, pénètrent par la porte opposée. Le commandant de Lavarande, avec le 2e bataillon de zouaves, se jette, de son côté, dans le village des Ouled-Sidi-Abdallah, qui forme la partie est de Narah, pendant qu'une partie du même bataillon, avec quatre compagnies du 8e de ligne, après avoir emporté le village des Dar-ben-Labareth, sur la gauche, achève l'investissement de la place en coupant la route à l'ennemi. Celui-ci essaie de remonter à travers les jardins; mais le commandant Levassor Sorval, secondé par deux officiers d'une rare valeur, les capitaines de Cargouët et Alpy (1), avec le 5e bataillon de chas-

(1) Depuis chefs de bataillon l'un et l'autre et tués devant Sébastopol. Le brave de Cargouët, la veille de sa mort, avait par son testament laissé une partie de sa fortune « à partager entre ceux de ses soldats qui seraient blessés dans l'affaire où il allait probablement succomber lui-même. »

seurs et trois compagnies de la légion étrangère, longe les hauteurs de la rive droite du ravin, et cerne aussi les fuyards, qu'un peloton de cavalerie sabrait sur la rive gauche. Rien de plus étrange ni de plus émouvant que le spectacle qui se déroulait alors sous nos yeux, et dont ne perdront jamais le souvenir ceux qui en ont été les témoins. Sur le fond verdoyant de la montagne se dessinaient les dolmans bleus de nos chasseurs d'Afrique, les vêtemens rouges des femmes, les burnous blancs des Arabes, tous confondus dans un pêle-mêle affreux; les cris des soldats, les gémissemens des victimes, dominés par le bruit de la fusillade, se répétaient en échos prolongés jusqu'au fond de la vallée, et le soleil levant éclairait de ses pâles rayons cette scène confuse et sanglante.

Vers les neuf heures du matin, nous étions maîtres de Narah. Le feu fut aussitôt mis aux maisons. En un clin d'œil, une ceinture de flammes environna la ville, et en empêchant nos troupes d'y rester, sauva beaucoup de gens qui avaient cherché un refuge dans la mosquée. Cependant il ne se fit qu'un trop grand massacre des habitans. Une fois le soldat animé par le sang, rien ne l'arrête; la vengeance trouve alors son excuse. Quelques-uns, moins inhumains, ramenaient vers ceux de leurs camarades qui n'avaient pu prendre part au pillage des femmes et des enfans, mais en petit nombre, car il en était resté fort peu au milieu des assiégés. Une jeune fille, entre autres, avait été enlevée par des zouaves; elle était entièrement nue, soit qu'elle eût été dépouillée de ses vêtemens, soit que le temps lui eût manqué pour s'en couvrir : les zouaves l'enveloppèrent du caban d'ordonnance, lui firent une place à leurs feux de bivouac, et respectèrent sa faiblesse. On remarqua aussi une autre jeune fille bien digne de pitié; elle était d'une beauté singulière, et le fin tissu de sa robe blanche dénotait une naissance élevée. Une balle l'avait frappée en pleine poitrine, et elle s'était traînée sur la plate-forme d'un rocher isolé pour éviter l'incendie qui dévorait sa maison. Il fut impossible de la secourir : on l'aperçut de loin se débattant dans les angoisses de la mort et tombant après d'affreuses souffrances, sans avoir proféré un seul cri. Un pauvre Kabyle, plus heureux, échappa miraculeusement à une mort presque certaine. Il avait été fait prisonnier, et se trouvait gardé à vue au milieu d'une compagnie de soldats. Observant ce qui se passait près de lui, il profite d'un moment favorable et se sauve à toutes jambes, mais non sans essuyer le feu de plus de trente hommes qui tirent sur lui presque à bout portant sans pouvoir l'atteindre. D'autres durent leur salut à l'humanité des chefs, entre autres le *taleb* (1) de Menah, qui s'était

(1) Espèce d'instituteur communal.

glissé dans les rochers à la suite de nos soldats pour être témoin du combat, et qui, pris pour un ennemi, faillit, malgré ses innocentes lunettes de maître d'école, périr victime de sa curiosité.

Jusqu'à trois heures du soir, on occupa une partie des troupes à la destruction des villages et des fertiles jardins qui avaient été la richesse des Kabyles de Narah. La prise de la ville fut annoncée par vingt et un coups de canon qu'on dirigea contre les maisons pour en activer l'incendie. Cette décharge retentissant dans ces hautes montagnes, portée au loin par leurs bruyans échos, annonçait à tout le pays notre victoire, qui fut saluée par les acclamations de notre petite armée.

Quand tout fut fini, les trois colonnes redescendirent ensemble les pentes qui conduisaient au camp par le chemin direct de Menah, emmenant avec elles un convoi de nos morts et de nos blessés. Ces soldats qui avaient passé une partie de la nuit à marcher, la matinée à combattre et à vaincre, la journée à tuer, incendier et dévaster, rentraient silencieux, comme si la fatigue de cette longue marche et le souvenir des cruelles émotions d'une pareille lutte eussent comprimé dans leurs cœurs ces explosions de joie qui suivent ordinairement le succès, et qui rendent les troupes si bruyantes et si gaies. En arrivant au camp, à la nuit, chacun pensait à prendre un repos bien nécessaire; mais le temps et les ressources ne permettaient point ces repas dont le soldat goûte si bien en de pareils momens l'influence réparatrice, heureux encore si son tour de service ne l'oblige pas à veiller aux avant-postes et aux grand'gardes pour ceux qui dorment dans le camp après une journée d'épreuves et de combats!

Le lendemain, on enterra les morts, parmi lesquels se trouvaient deux officiers, tués des premiers à l'assaut de Narah. On acheva de détruire les plantations, peut-être aurait-on mieux fait de les confisquer au profit de nos alliés de Menah, et on fit sauter les block-haus, dernières traces matérielles de la défense. Vers quatre heures du soir, la neige commença à tomber abondamment, et couvrit toutes les terres. Un peu plus tôt, nous étions prisonniers dans ces montatagnes infranchissables, et la saison rendait impossible ce coup de main, si glorieux pour nous, si nécessaire pour la paix. Nous avions eu l'heureuse chance de profiter du dernier beau jour. C'est ainsi que la Providence joue constamment le grand rôle dans les vicissitudes de la guerre; ce n'est pas sans raison qu'en invoquant sa toute-puissance, on l'appelle le *Dieu des armées*.

Nous fûmes retenus par le mauvais temps jusqu'au 10 janvier. Le colonel Canrobert en profita pour régler les affaires de Menah et du pays vaincu. Depuis notre succès, tous les principaux chefs étaient à

ses pieds. Il n'en abusa pas pour leur imposer de dures conditions (1). Ceux-ci le remercièrent : « Tu es fort, lui disaient-ils, tu es généreux, sois béni! » Dans l'intention de les tenter, le colonel leur dit : « Mais si je me trouvais seul avec un faible bataillon, séparé de mon armée, que me feriez-vous? » Tous se turent. Un seul, plus hardi et plus franc, se jeta à ses pieds et lui dit : « Seigneur, pardonne ma franchise, mais nous ne pourrions alors surmonter notre instinct, et nous t'égorgerions! » En faut-il plus pour faire comprendre et excuser les cruelles représailles auxquelles nous étions si souvent entraînés?

Le 9, on voulut reconnaître la route directe qui ramène à Batna par Tagourt, en franchissant les versans des montagnes occidentales de l'Oued-Abdi, et qui avait été suivie par le colonel Carbuccia à sa dernière expédition; mais la route avait disparu sous la neige. Nous étions forcés de redescendre la vallée jusque dans le Sahara.

Le 10 janvier au soir, nous campions à Tiloukache, après avoir traversé le matin la jolie ville de Menah, dont les habitans, depuis longtemps en rivalité avec les gens de Narah, s'étaient montrés favorables à nos armes. La population féminine, si remarquable là par sa beauté et curieuse comme partout, se montrait aux fenêtres, aux balcons, pour nous voir passer. Le *taleb,* qui avait failli payer bien cher la curiosité de voir comment les Français s'y prenaient pour enlever une position comme Narah, était à son école, où il se contentait d'apprendre à lire aux enfans. Un *taleb,* selon les Arabes, n'est pas un homme; qu'a-t-il à se mêler aux guerriers? Une mère disait un jour à son mari : « Notre fille veut à toute force goûter du mariage; c'est une rage, une frénésie, mais comment faire? (Les guerriers, les jeunes gens de la tribu étaient en *razzia,* en guerre.) — Comment faire? dit le père. Donnons-la au *taleb* en attendant que nous puissions la donner à un homme. »

Il n'y a pas de position plus pittoresque que celle de Menah, s'élevant au-dessus de l'Abdi avec sa ceinture de vergers plantés et étagés comme des escaliers. La principale mosquée de la ville est une ancienne église chrétienne. Il y a encore des inscriptions sur les piliers qui soutiennent la toiture de l'édifice. Il s'y trouve aussi de nombreuses traces de constructions romaines, dont les lettres que nous parvenions à déchiffrer nous montraient qu'une pensée, comme un reflet de l'immortalité, avait survécu à la ruine même d'un empire.

(1) Il a été défendu aux gens de Narah de reconstruire leur ville détruite; ils ne peuvent bâtir qu'au pied des montagnes, sur l'Abdi même.

Le 11, nous allions camper à Gueddila, riante oasis située au-dessus de celle de Djemora, qui compte près de cent mille palmiers. En atteignant le lendemain l'oasis des Beni-Souck, un spectacle aussi charmant qu'inattendu s'offrit à nos regards : nous nous trouvions tout à coup au milieu de la plus riche végétation, au sortir des affreux rochers à travers lesquels nous n'avions cessé de cheminer depuis notre départ. Dans cette oasis, que baigne l'Abdi, les habitans font couler l'eau d'un côté de la rivière à l'autre au moyen de troncs de dattiers creusés et soutenus par des poteaux. Des vignes et d'autres plantes s'enlacent à ces aqueducs aériens et jettent entre les arbres des deux rives une arcade de verdure, de fruits et de fleurs. Le torrent au milieu duquel la colonne se frayait un passage formait çà et là de larges miroirs qui répétaient à nos pieds cette magnifique décoration. A Narah, nous laissions l'hiver; nous trouvâmes l'été à Gueddila, et surtout à Branis, où nous bivouaquâmes le 12.

C'est au mois de mai que le voyageur, allant prendre l'Abdi à sa source et le descendant jusqu'à l'endroit où il se perd dans les sables, près de Biskara, serait témoin de merveilleux contrastes. Au pied du Tenüt-Ressas, la neige couvre encore les champs; dans les jardins de Bahli, plus de neige, mais le sol est sans végétation; à Menah, la terre prend déjà cette teinte verte du blé qui commence à pousser; à Djemora, les tiges sont élevées, les épis se forment; à Branis, ils commencent à jaunir; à Biskara, on moissonne. Ainsi, dans l'espace de deux journées de cheval, on verrait, comme dans un diorama, se succéder toutes les saisons.

Le 13, la colonne quitta la vallée de l'Abdi, en laissant Biskara sur notre gauche, pour gagner El-Outaïa, un des premiers postes que l'on rencontre à l'entrée du désert. El-Outaïa a été privé, par les malheurs de la guerre, de son antique forêt de palmiers, et n'offre plus qu'un triste et misérable aspect. Nous y apprîmes du vieux Dheïna, un de nos plus fidèles serviteurs dans ces lointains parages, que dans la nuit du 5 au 6 il avait observé dans l'Aurès une grande teinte rouge de sang. Déjà l'on faisait courir des bruits fâcheux sur l'expédition. Dheïna fit éveiller tout son monde et leur dit : « Regardez; voici Narah qui brûle! Allons dormir tranquilles sous nos tentes, la paix est rétablie dans le pays. »

D'El-Outaïa, nous repassâmes par El-Kantara. Longtemps avant d'atteindre ce défilé, une des portes du désert, nous aperçûmes les montagnes du Tell, que couronnaient de gros nuages amoncelés sur leurs hautes cimes, lorsqu'un ciel d'une pureté éclatante éclairait de ses feux les autres points de l'horizon. Les chefs arabes qui nous accompagnaient nous rappelèrent à ce sujet une de leurs lé-

gendes. Le Tell ayant un jour voulu épouser la plaine du Sahara, celle-ci le repoussa en disant : — Comment? moi qui suis une jeune fille toujours souriante, aux yeux bleus et pleins de rayons, j'irais épouser un homme sombre, maussade comme toi, dont le front est toujours chargé de nuages! Une pareille union ne pourra jamais me convenir.

Nous retrouvâmes à Ksour la neige et l'hiver. Enfin le 16 janvier 1850 nous étions de retour au chef-lieu de la subdivision, où nous retrouvions le repos, qui nous était bien nécessaire, mais sans les charmes et les distractions des autres villes de l'Algérie.

A Batna, qui a pris depuis une certaine importance par le voisinage de Lambessa, devenu un lieu de déportation, mais qui n'offrait alors qu'un assemblage de baraques et de tentes, un beau lion apprivoisé se promenait dans les rues; les soldats du camp aimaient à jouer avec lui et à le caresser. Il se tenait ordinairement dans le voisinage de la demeure du commandant supérieur, où on lui portait régulièrement à manger. Ce lion captif et soumis, heureux de vivre au milieu de nous, était l'image assez fidèle du triomphe de la civilisation française sur la barbarie des Arabes. Dès cette époque en effet, après la prise et la destruction de Zaatcha et de Narah, la France était maîtresse de tout le pays qui s'étend du littoral de la mer à l'intérieur du désert, entre les deux états de Tunis et du Maroc, à l'exception de la Kabylie proprement dite. Cette partie de l'Algérie, réservée pour de derniers coups, comme la plus difficile à soumettre, a été depuis, presque chaque année, le théâtre de nouveaux exploits pour notre armée d'Afrique. La guerre d'Orient avait seule reculé la fin de cette lutte, que le maréchal Randon aura l'honneur de terminer, car, à en juger par les dernières opérations, dont l'épisode que nous venons de raconter aura du moins pu servir à donner une idée, la Kabylie subit à son tour l'ascendant de notre force et se soumet à notre influence, après avoir offert une victoire de plus aux frères d'armes qui nous ont remplacés sur cette terre d'Afrique, où ne cessent de les suivre nos souvenirs et nos vœux!

CHARLES BOCHER.

LES SEIGNEURS

D'AKSAKOVA

CHRONIQUE D'UNE FAMILLE RUSSE SOUS CATHERINE II.

Semêinaïa Khronika i Vospominania (*Chronique et Souvenirs*), par M. Aksakof, Moscou 1856.

On peut distinguer deux périodes dans le laborieux travail qu'accomplit depuis deux siècles sur elle-même la société russe, pour concilier son antique génie avec les exigences de la civilisation moderne. Durant la première période, qui s'étend de Pierre le Grand à Catherine II, le mouvement réformateur garde un caractère purement gouvernemental en quelque sorte; il se concentre dans ce qu'on pourrait appeler la Russie officielle, et c'est l'influence occidentale qu'on s'applique presque exclusivement à faire triompher. Avec notre siècle commence la seconde période, qui se continue encore : les Russes portent alors leur attention, non plus seulement sur l'Europe, mais sur eux-mêmes, sur les ressources ou sur les obstacles qu'oppose l'esprit national à tous ceux qui veulent sincèrement le progrès moral et intellectuel de la Russie. Cette fois le gouvernement n'est plus seul préoccupé de l'œuvre réformatrice, il est secondé par la société tout entière. Qu'est-ce donc, se demande-t-on, que cette vieille Russie, à laquelle Pierre et Catherine voulaient substituer brusquement une Russie nouvelle? N'y aurait-il point là des forces morales, des traditions puissantes qu'on a trop dédaignées? Il n'est certes pas sans intérêt de le savoir. Si l'on ne trouve dans la vieille Russie que barbarie et ignorance, ceux qui voulaient rompre complétement avec

elle avaient raison; si au contraire quelques influences bienfaisantes, quelques instincts de progrès moral pouvaient en être dégagés, à quoi bon se priver du concours de ces élémens précieux, et ne pas donner au mouvement réformateur en Russie cette base solide du caractère national, sans laquelle les plus utiles tentatives de ce genre échouent tôt ou tard?

La question se pose nettement, on le voit; mais avant de chercher à la résoudre à l'aide d'un livre accueilli récemment avec un intérêt particulier par le public russe, et qui nous transporte sous le règne de Catherine II, dans cette Russie du passé si imparfaitement connue encore, rappelons un moment, pour apprécier plus équitablement les grandes mesures administratives de la célèbre tsarine, quelle en était la vraie portée, quel en était le principal but. Exciter l'attention de l'Europe, telle était la préoccupation dominante de Catherine. Pour arriver à ses fins, elle employa deux moyens, les conquêtes et les réformes. On sait quels succès obtinrent les armées russes sous le règne de cette souveraine. La Russie doit à Catherine II une partie de son vaste territoire. Après avoir réuni à l'empire la Crimée, les plaines du Kouban, les plus fertiles provinces de la Pologne, Catherine II assurait encore à la Russie, peu de jours avant sa mort, la possession de la Courlande. Comme réformatrice, Catherine n'est pas moins célèbre que comme conquérante, et tout le monde connaît son programme. C'est des écrits des philosophes français que Catherine s'était inspirée; elle effrayait même par la hardiesse de ses vues les hommes qui étaient alors en France au timon des affaires (1). Bien mieux, elle avait annoncé le désir de transporter dans son empire le foyer même des principes qui menaçaient d'embraser la France. Elle avait proposé à D'Alembert de continuer dans ses états la publication de l'*Encyclopédie*. « La lumière nous vient du Nord, » se disaient avec enthousiasme les écrivains qui combattaient alors en France les abus du despotisme. L'édifice dont Pierre le Grand avait tracé le plan gigantesque, et auquel ses successeurs avaient à peine su ajouter quelques assises, Catherine se croyait appelée à le terminer. La tâche était immense, mais rien ne pouvait l'effrayer. « Dans l'étendue de la Russie, écrivait-elle à l'un de ses spirituels correspondans, un an n'est qu'un jour. » Aussi pressait-elle de tout son pouvoir la réalisation des réformes qu'elle voulait introduire dans l'administration du pays. Quel pouvait en être le résultat? C'est ce qu'il reste à examiner.

L'état de la Russie pendant que Catherine poursuivait l'exécution

(1) La déclaration de principes que Catherine II publia en 1768 sous le titre d'*Instruction pour le code* fut défendue en France par la censure.

de ses plans audacieux est resté presque inconnu aux voyageurs qui visitèrent alors cet empire. Ce qu'ils purent observer à leur aise, ce qu'ils se complurent à décrire, c'est la cour de l'Ermitage, avec ses splendeurs et ses intrigues. A l'avénement de Paul Ier seulement, on entrevit quelque chose de la vérité; on remarqua entre les plans si pompeusement proclamés et l'état réel du pays un contraste affligeant. Pouvait-on s'en étonner? Ne savait-on pas que l'instigatrice de ces changemens était la même souveraine qui créait des villes d'un trait de plume (1)? Catherine avait réussi à éblouir l'Europe, à flatter ce goût d'ostentation qui caractérise les classes supérieures en Russie, et c'est tout ce qu'elle se proposait. « L'impératrice Catherine II, a dit Nicolas Gogol dans ses *Lettres à mes amis,* a eu surtout en vue d'*exposer* la Russie aux regards de l'Europe. » Cette remarque de Gogol est juste : au fond, Catherine ne pratiquait guère les maximes dont elle se faisait l'apôtre exaltée, et celle qui invitait les savans de l'Europe à lui adresser des projets sur l'émancipation des paysans soumettait sans scrupule au servage toute la population d'une des plus vastes provinces de l'empire. En ne contestant pas ce qui se mêlait souvent de sincère et de généreux à ses intentions, on est forcé de reconnaître que le principe exclusif de ses réformes devait les faire échouer. Il y avait incompatibilité entre l'état moral des populations russes et l'œuvre entreprise. Il y avait d'autre part utilité peut-être à ne pas négliger absolument les ressources qu'offraient les vieilles coutumes et les qualités distinctives de la société qu'on cherchait à transformer. Les écrivains russes du dernier siècle n'osèrent malheureusement émettre contre les réformes de Catherine que des objections assez superficielles. Les révélations de détail ne manquèrent pas sans doute chez quelques-uns de ces écrivains, chez Von Visin notamment; ce qui manqua, ce furent les vues générales, ce fut la notion de l'ensemble. Était-ce assez que de constater l'insuffisance de certaines réformes administratives? Non sans doute. C'est par l'état moral où Catherine laissa la société russe que cette souveraine doit être jugée. De toutes les classes de cette société, prenons celle qui subit le plus directement son influence. La noblesse ne fut-elle pas sous son règne partagée pour ainsi dire en deux groupes distincts, l'un pénétré d'un matérialisme d'origine trop visiblement étrangère, l'autre inaccessible à l'esprit de réforme et gardant au fond des provinces une sorte d'indépendance sauvage? Pour exercer une action utilement réformatrice, il eût fallu se placer entre les témérités philosophiques et la timidité routinière. Catherine ne

(1) C'est ainsi que la tsarine couvrit la Sibérie de villes imaginaires, qu'un oukase de 1797 dut replacer au rang de villages.

sut pas prendre cette attitude; elle se soucia peu d'introduire en Russie des réformes praticables, elle ménagea même l'inertie du vieux génie russe (1), à la condition que les idées et les mœurs de la cour de Louis XV auraient accès à l'Ermitage. Aussi, en dehors des conquêtes et du prestige des armes, n'a-t-elle légué à son empire que des créations éphémères à côté de mœurs profondément altérées. « Si Catherine avait encore vécu âge d'homme, disait le prince Chterbatof, elle aurait conduit la Russie au tombeau. » C'est là un jugement bien sévère, mais qui ne saurait étonner depuis qu'un curieux document, interrogé avec un empressement significatif par le public russe, est venu jeter la plus triste lumière sur le désaccord que nous signalons entre les plans de Catherine et les vrais besoins du pays.

L'auteur de ce livre, M. Aksakof, avait commencé par publier quelques esquisses où l'influence des littératures étrangères et d'un goût trop prononcé pour le genre descriptif avait laissé de nombreuses traces. Plus récemment, on avait vu M. Aksakof suivre une voie meilleure et donner, sous la forme de récits de chasse et de pêche, des tableaux empreints d'un vif sentiment des beautés sauvages de la nature russe sur les confins de l'Asie. Il était évident que cet écrivain mûrissait son talent par des études patientes. L'ouvrage nouveau dont nous voudrions parler montre en lui, non plus seulement un simple interprète des scènes de la nature, mais un peintre habile du cœur humain. Quoique disciple de Gogol, dont il était l'ami, l'auteur n'a rien de l'humeur satirique de son maître, et c'est avec une sérénité parfaite qu'il envisage son sujet sous les faces les les plus diverses. Les fragmens dont est composé le volume de M. Aksakof sont classés dans deux divisions : la première porte le nom de *Chronique*, la seconde celui de *Souvenirs*, et l'auteur nous déclare qu'aucun lien n'existe entre les deux parties de son livre. Ce n'est là, disons-le tout de suite, qu'un moyen de dérouter le lecteur. M. Aksakof a puisé tous ces renseignemens dans l'histoire de sa famille, et comme nous n'avons point les mêmes ménagemens à garder, nous replacerons tous les personnages de ce tableau dans le cadre qui leur convient; nous nous attacherons surtout à faire ressortir les traits qui caractérisent le mieux leur état moral,

(1) Pour flatter le vieux parti russe, Catherine alla jusqu'à lancer dans ses écrits quelques traits satiriques contre les modes françaises et les vices de son époque. Au fond, ces démonstrations n'avaient rien de sérieux, venant d'une souveraine qui, dès l'âge de treize ans, faisait de Bayle sa lecture favorite. Il en était de ces concessions faites par Catherine à l'esprit national comme du costume russe de fantaisie qu'elle portait à certaines époques solennelles. Le vieux parti russe savait à quoi s'en tenir sur cette tactique, et il ne cessa jamais de protester en secret contre les influences étrangères qui dominaient à la cour.

tout en cherchant à conserver le tour simple et expressif qui distingue la plume du conteur russe. M. Aksakof, qu'on ne l'oublie point, n'a pas écrit un roman : ce qu'il nous donne, c'est une *chronique*, la *chronique* d'une famille russe sous Catherine II, et à l'histoire de cette famille, qui est la sienne, l'auteur ajoute quelques détails sur son éducation et sa jeunesse. Plaçons-nous maintenant au milieu des personnages dont il trace le portrait. Ce qu'ils nous apprendront sur eux-mêmes nous éclairera peut-être sur l'avenir du mouvement de réforme commencé avec notre siècle, mouvement qui tire sa principale force d'un sentiment plus vrai, d'une connaissance plus complète des traditions et des coutumes de l'ancienne société russe. A défaut de l'intérêt d'une action suivie, les récits de M. Aksakof ont celui de tableaux fidèles, et des faits caractéristiques servent en quelque sorte de commentaire à chacun des portraits réunis dans son livre.

I.

La *Chronique*, qui forme la première partie de l'ouvrage de M. Aksakof, se divise elle-même en plusieurs fragmens, dont le premier nous met en présence du grand-père de l'auteur. L'aïeul de M. Aksakof est le type parfait de l'ancien propriétaire russe, vivant au milieu de ses paysans, fier de son antique origine et nourrissant un secret dédain pour la nouvelle race d'hommes qui s'élève autour de lui. Après avoir servi quelque temps dans l'armée, Stépane Mikhaïlovitch s'est retiré au fond du gouvernement de Simbirsk, dans un domaine peuplé de cent quatre-vingts paysans et donné à ses ancêtres par les tsars. On l'y trouve établi au commencement du règne de l'impératrice Catherine, avec sa famille, composée de sa femme, Anna Vassilievna, et de quatre enfans, dont un fils. L'administration de cette propriété est sa principale occupation, et Stépane Mikhaïlovitch a toutes les qualités physiques et morales que réclame une pareille tâche.

« Stépane Mikhaïlovitch était d'une taille au-dessous de la moyenne; mais sa poitrine saillante, ses épaules d'une largeur peu commune, ses mains aux veines gonflées et son corps musculeux lui donnaient une apparence athlétique. Lorsque dans sa jeunesse il se livrait, avec ses camarades du régiment, à des exercices d'adresse, ceux-ci le saisissaient souvent tous à la fois et se cramponnaient après lui; mais il les jetait bas en un tour de main, et ils tombaient autour de lui comme tombent, au premier souffle, les gouttes de pluie qui chargent les feuilles d'un chêne. Une figure régulière, de grands yeux d'un bleu foncé, qui s'enflammaient au moindre mouvement de colère, mais dont l'expression était pleine de douceur lorsque le calme succédait à la pas-

sion, des sourcils épais et une bouche aux contours gracieux, une épaisse chevelure blonde, tout cela donnait à ses traits une séduisante expression de franchise et d'honnêteté. Personne ne doutait de sa parole; elle était plus sûre que tous les engagemens religieux ou civils. Comme tous les propriétaires de cette époque, il n'avait aucune instruction et ne connaissait même que très imparfaitement les règles de la grammaire, mais il avait un esprit sain et lucide. Après avoir servi quelques années dans l'armée, il en était sorti avec le grade de quartier-maître. A cette époque, les nobles restaient longtemps soldats ou sous-officiers, lorsqu'ils n'étaient pas inscrits au service dès le berceau, et dans ce cas ils étaient promus dans la ligne avec le grade de capitaine dès qu'ils avaient obtenu le grade de sergent dans la garde. Les états de service de Stépane Mikhaïlovitch me sont inconnus: tout ce que j'en ai appris, c'est qu'il avait été souvent envoyé à la poursuite des brigands qui infestaient les bords du Volga, et que dans toutes ces expéditions il avait fait preuve de courage et de sagacité. Les brigands, qui avaient appris à le connaître à leurs dépens, le craignaient comme le feu. Lorsqu'il avait pris la direction de ses biens, il avait montré beaucoup de sagesse dans l'accomplissement de ses nouveaux devoirs. Au bout de quelques mois, il avait conquis l'estime et l'affection de tous les propriétaires voisins par les nobles qualités de son caractère. Personne ne s'adressait à lui vainement; ses *ambars* (1) étaient ouverts à tout le monde. « Prends ce que tu veux, disait-il, tu me le rendras à la première bonne récolte, et si cela te gêne, nous n'en reparlerons plus. » Il n'obligeait pas d'ailleurs indistinctement tous ceux qui s'adressaient à lui; comme il avait horreur du mensonge, les hommes qui essayaient de le tromper étaient indignement chassés de sa maison. La règle de conduite qu'il s'était imposée à l'égard des paysans qu'il prenait en défaut était conforme aux idées de l'époque. « Les propriétaires qui infligent à leurs paysans des corvées supplémentaires, disait-il, font un mauvais calcul, car ils appauvrissent leurs serfs et se font tort à eux-mêmes. Les amendes ou l'exil ne valent pas mieux. » Quant à livrer un paysan à la police, il n'y fallait pas songer. Une pareille punition eût paru inouie à cette époque, tout le village serait accouru pour accompagner le malheureux coupable, comme s'il s'était agi de le porter en terre, et celui-ci n'eût point manqué de se croire déshonoré pour le reste de ses jours (2). C'est pourquoi Stépane Mikhaïlovitch faisait administrer des châtimens corporels à ses paysans dans son domaine; mais il était rarement obligé d'en venir à cette extrémité, la plupart de ses paysans ne lui donnant aucun sujet de plainte. »

Cet homme d'un caractère ferme et droit, ce maître juste et compatissant, toujours prêt à donner un conseil ou à rendre service

(1) Granges ou hangars.

(2) Encore aujourd'hui la police inspire aux paysans russes un sentiment de répulsion générale. Il y a peu d'années, un fabricant étranger de Moscou voulut lui livrer un de ses ouvriers. Celui-ci se réfugia immédiatement chez son seigneur, qui habitait Moscou. Il reconnaissait la faute dont il s'était rendu coupable et ne refusait point d'en subir les conséquences, mais il demandait à être battu dans la cour de son maître par les paysans de la commune à laquelle il appartenait.

à ses voisins, qu'était-il dans son intérieur et comment se comportait-il envers les siens? Le seigneur d'Aksakova était, il faut le reconnaître, un véritable despote dans sa maison; seulement personne n'y trouvait à redire. Les mœurs de l'époque autorisaient Stépane Mikhaïlovitch à exiger de tous les membres de sa famille une soumission absolue; la moindre opposition de leur part réveillait chez lui une colère sauvage, qui étouffait à l'instant même tous les nobles instincts de son cœur, toutes les rares qualités de son esprit. Ce n'étaient là sans doute que des crises passagères après lesquelles Stépane Mikhaïlovitch reprenait bien vite le ton franc et enjoué qui lui était habituel. Notons pourtant ces contrastes. Dans une pareille enquête sur la vieille Russie, aucun trait du caractère national ne doit être omis. L'horreur du mensonge, la fidélité à sa parole, la bienveillance et la générosité patriarcales, voilà les qualités qu'on rencontrait, sous le règne de Catherine, en dehors de la région officielle, où se limitait l'action du gouvernement. La brutalité, la violence, un sensualisme sauvage, la tendance à ériger l'autorité paternelle en despotisme, tels étaient les vices qu'il importait de combattre. C'est par le développement de certaines qualités du caractère russe qu'un réformateur intelligent eût pu en atténuer les défauts. Au lieu de s'appuyer sur cette base naturelle, Catherine agissait au nom des doctrines matérialistes de l'*Encyclopédie*. On ne s'étonnera pas si ses efforts restaient stériles, et si la vie des populations de l'intérieur continuait à offrir, à côté de tableaux d'une poésie toute primitive, les plus honteux et les plus affligeans spectacles.

Pendant bien des années, aucun événement important ne vint troubler l'existence retirée du seigneur d'Aksakova. Il vivait dans la tranquillité la plus profonde, surveillant les travaux de ses paysans, et entouré de sa famille qui s'était augmentée de sa nièce, Prascovia Ivanovna. Cette jeune personne, ayant perdu ses parens, se trouvait à la tête d'une fortune considérable, et Stépane Mikhaïlovitch avait été nommé son tuteur. Comme elle était d'un caractère doux et soumis, celui-ci la prit bientôt en affection. L'auteur nous fait une attrayante peinture de cette existence patriarcale dans un chapitre auquel il a donné pour titre : *Un des jours heureux de Stépane Mikhaïlovitch*. On remarquera cependant encore ici, au milieu même des heures les plus douces de la vie de famille, une sorte de contrainte et de torpeur morale qui caractérise l'époque et le pays.

« On était à la fin de juin, il faisait une chaleur accablante. Le jour commençait à poindre; une brise légère, qui tombe ordinairement dans ces contrées à mesure que le soleil s'élève à l'horizon, rafraîchissait un peu cette atmosphère tropicale, dont les ombres de la nuit n'avaient point adouci l'ar-

deur. A peine la brise avait-elle commencé à se faire sentir, que mon grand-père se réveilla... L'air frais du matin lui causa une agréable impression, et, contre son ordinaire, il tira lui-même d'un cabinet voisin une pièce de feutre qu'il posa, en guise de siége, sur la première marche de l'escalier. Cela fait, il s'assit pour saluer, suivant son usage, le lever du soleil. Ce spectacle fait naître des idées riantes même chez ceux qui n'y sont nullement disposés. Mon grand-père avait en ce moment un autre motif de contentement : il pouvait promener ses regards sur les nombreuses dépendances qui entouraient sa maison. La cour n'était point encore entourée, il est vrai, d'une enceinte de planches; il en résultait que les bestiaux du village, que l'on formait en troupeau pour les conduire aux champs, s'y répandaient en passant chaque matin, et le soir lorsqu'ils regagnaient leurs étables. Cette fois plusieurs cochons couverts de boue se frottaient contre l'escalier même de la maison, et y cherchaient en grognant des débris d'écrevisses et autres restes des repas de la veille que l'on avait jetés en ce lieu comme d'ordinaire. Les vaches et les moutons venaient aussi dans la cour, y laissant çà et là des traces évidentes de leur passage. Mon grand-père n'y trouvait point à redire : il aimait à voir ces bestiaux, car leur air de santé prouvait que la prospérité et le bonheur régnaient dans ses domaines; mais les claquemens répétés du long fouet que portent les bergers se firent entendre, et les visiteurs à quatre pattes disparurent. Les habitans de la cour commencèrent bientôt à se montrer. Un gros palefrenier, auquel on donna jusqu'à ses vieux jours le nom de *Spirka* (1), amena l'un après l'autre trois étalons; il les attacha à un pieu pour les panser, et les promena ensuite au bout d'une longe, pendant que mon grand-père s'extasiait sur leurs belles formes, et parlait avec orgueil des produits qu'ils lui donnaient. La vieille sommelière parut à son tour; elle sortit de la cave qui lui servait de gîte, alla se laver dans la rivière voisine, revint en poussant des soupirs et des exclamations étouffées, suivant son habitude, et se tourna vers le soleil levant pour dire sa prière. Des hirondelles gazouillaient gaiement dans les airs en y décrivant de longs circuits; les cailles jetaient leur cri retentissant dans les blés; le chant rauque des geais se faisait entendre au milieu des buissons; les bécassines, blotties dans les marais voisins, leur répondaient, et les rouges-gorges semblaient défier les rossignols. Le disque radieux du soleil venait de se montrer au-dessus des montagnes; les longues colonnes de fumée qui couronnaient les *isbas* du village étaient inclinées par le vent : on eût dit une flottille qui déployait ses voiles. Les paysans se dirigeaient vers les champs. Mon grand-père appela enfin ses serviteurs, qui dormaient toujours, étendus tout de leur long. En un instant, ceux-ci accoururent, presque fous d'épouvante; mais cet effroi se dissipa bientôt, car mon grand-père leur cria gaiement : « Allons, Mazane, donne-moi à me laver, et toi, Tanaïtchenko, va réveiller la maîtresse. Et puis le thé! » A peine avait-il parlé, qu'il était obéi. Le lourd Mazane saisissait une bassine de cuivre et courait à toutes jambes vers la source; Tanaïtchenko, qui était très leste de sa nature, réveillait la disgracieuse Aksioutka, et celle-ci, redressant à la hâte son mouchoir de tête,

(1) Diminutif de Spiridone.

invitait sa bonne maîtresse, Anna Vassilievna, à se lever au plus vite. Toute la maison fut sur pied en un clin d'œil, car chacun savait que le maître s'était réveillé de bonne humeur.

« Un quart d'heure après, une table couverte d'une nappe fabriquée à la maison était dressée près de l'escalier; au milieu de la table bouillait, sous la surveillance d'Aksioutka, le *samovar* en forme de théière. La vieille maîtresse Anna Vassilievna vint saluer son mari sans gémir comme d'habitude (1), et souvent avec raison; elle l'aborda au contraire d'un air radieux et lui demanda d'une voix assurée comment il avait passé la nuit et ce qu'il avait vu en songe. Mon grand-père l'accueillit avec bonté... Anna Vassilievna s'épanouit et parut rajeunie : ce n'était plus la lourde personne de la veille. Elle prit un tabouret et s'assit à côté de mon grand-père, ce qu'elle ne se permettait point ordinairement. — « Comment as-tu passé la nuit? » lui demanda Stépane Mikhaïlovitch. — Cette question était une des plus aimables qu'il lui adressât jamais, et elle s'empressa de répondre que lorsqu'il reposait bien, elle passait toujours une bonne nuit, mais que Taniouchа n'avait pas bien dormi. Taniouchа était la plus jeune des filles de Stépane Mikhaïlovitch, et comme cela est fréquent chez les vieillards, il la préférait aux autres. Aussi recommanda-t-il expressément qu'on la laissât s'éveiller d'elle-même.....

« Lorsque mon grand-père avait pris le thé tout en causant de choses et d'autres, il se disposait à aller visiter ses champs. Il avait déjà crié à Mazane : « Le cheval! » et un vieux coursier attelé à un long *droguï* de paysan l'attendait au bas de l'escalier; c'était un équipage fort commode dont le fond était formé par une sorte de filet de cordes aux mailles serrées et au milieu duquel se trouvait une bande d'écorce de tilleul recouverte par un morceau de feutre. Le palefrenier Spiridone tenait lieu de cocher, mais son costume était assez négligé : il était en chemise, nu-pieds, et portait pendus à sa ceinture de laine rouge une clé et un peigne de cuivre. Quelques jours auparavant, il s'était présenté sans chapeau; mon grand-père l'avait réprimandé, et cette fois il s'était affublé, en guise de chapeau, d'une coiffure en écorce de tilleul. Cette innovation fit rire mon grand-père. Stépane Mikhaïlovitch endossa un *kaftan* de toile écrue qui était destiné aux excursions de ce genre, mit une casquette et s'assit sur le *droguï* après y avoir étendu un kaftan de drap en cas de pluie. Spiridone avait eu la même précaution; mais ce kaftan de réserve était de toile rouge, teinte à la maison avec de la garance que l'on recueillait en quantité dans les champs voisins. Les gens de mon grand-père faisaient un si grand usage de cette teinture, qu'on leur avait donné dans le pays le surnom de *garanciers*.

« Stépane Mikhaïlovitch parcourut ses domaines en tous sens avec le plus grand soin. Il visita avec la même attention les champs de ses paysans, afin de pouvoir se rendre un compte exact des résultats de la récolte. En passant près d'une haie, il cueillit des fraises avec l'aide de Mazane, et, choisissant les plus belles, il en forma un bouquet qu'il destinait à son Anna. Quoique la journée fût très chaude, il ne reprit le chemin de la maison que vers midi.

(1) Cette habitude est encore très générale en Russie parmi le peuple; les personnes âgées, surtout les femmes, poussent fréquemment des gémissemens étouffés, et paraissent toujours sous le coup de quelque grand malheur.

A peine eut-on aperçu l'équipage de mon grand-père descendant la côte, que le dîner fut servi, et tous les membres de la famille coururent sur l'escalier. « Anna, cria-t-il gaiement, quels beaux blés Dieu nous donne cette année-ci! Tiens, voilà des fraises. » Ma grand'-mère s'avança; elle était ivre de joie. « Elles sont presque mûres, ajouta Stépane Mikhaïlovitch; il faut que l'on commence à en cueillir dès demain. » Tout en parlant ainsi, il entrait dans 'antichambre parfumée par l'odeur du *chtchi* (soupe aux choux aigres) qui l'attendait dans la salle à manger. « Ah! le dîner est prêt! s'écria mon grand-père d'un air de satisfaction encore plus prononcé, c'est bien! » Et, au lieu d'entrer dans sa chambre, il alla se mettre à table. Lorsque par malheur le dîner n'était pas prêt au moment de son arrivée, les choses se passaient autrement; mais ce jour-là tout allait à souhait. Un gros garçon nommé Nikolka Rouzane se plaça derrière mon grand-père; il était armé d'une énorme branche de bouleau avec laquelle il chassait les mouches. En sa qualité de bon Russe, Stépane Mikhaïlovitch ne pouvait se passer de *chtchi*, même dans les plus fortes chaleurs, et il mangeait le *chtchi* avec une cuiller de bois, parce qu'une cuiller d'argent lui brûlait les lèvres. Après le *chtchi* vinrent plusieurs autres plats. Les boissons se composaient de *braga* et de *kvas* rafraîchis par des morceaux de glace. Le repas fut très gai, tous les convives causaient à haute voix, riaient et plaisantaient; mais il arrivait souvent que le dîner se passait dans un morne silence : c'est lorsqu'on s'attendait à quelque explosion de colère. Tous les enfans des *dvorovi* (serfs employés comme domestiques) savaient que le maître était de bonne humeur, et la salle en fut bientôt remplie; ils venaient dans l'espoir de prendre part au repas, et comme les plats étaient fort copieux, mon grand-père les régala généreusement.

« Aussitôt qu'il eut fini de dîner, il alla se coucher. On avait eu soin de chasser les mouches de la chambre, et les rideaux furent tirés avec le plus grand soin. Bientôt après des ronflemens sonores annoncèrent que le maître dormait d'un profond sommeil, et chacun se retira pour se livrer également au repos...

« La journée était avancée; il était déjà cinq heures. Stépane Mikhaïlovitch, après avoir pris le thé dans la cour, se rendit avec toute sa famille, rangée sur deux lignes, à un moulin des environs. La fraîcheur du soir commençait à se faire sentir un long nuage de fumée s'élevait sur la route et se rapprochait du village; il en sortait des bêlemens et des mugissemens plaintifs; le soleil disparaissait lentement derrière une colline. La surface de l'eau était aussi immobile qu'un miroir, et Stépane Mikhaïlovitch, qui s'était arrêté sur la digue, admirait ce spectacle en silence. Parfois quelques poissons qui se poursuivaient sautaient hors de l'eau et en agitaient la surface; mais mon grand-père n'était point pêcheur. — Allons, Anna, cria-t-il à sa femme, il est temps de rentrer; le *starosta* doit m'attendre. — A ces mots, ses filles, le voyant toujours de bonne humeur, lui demandèrent la permission de continuer à pêcher encore une demi-heure. Il y consentit, et retourna à la maison en *droguï* avec sa femme et son fils. Il ne se trompait pas : le *starosta* l'attendait au pied de l'escalier, et il n'était pas seul; plusieurs paysans et paysannes l'accompagnaient. Comme il avait déjà vu son maître dans la journée, il le savait de bonne humeur et n'avait point manqué de le dire dans le vil-

lage; les hommes et les femmes qui l'avaient suivi étaient des solliciteurs qui venaient demander au maître des faveurs particulières. Ces demandes furent bien accueillies : mon grand-père consentit à fournir de la farine à un paysan, qui n'avait point rendu celle qu'on lui avait déjà donnée, quoiqu'il fût parfaitement à même de faire cette restitution; il promit à un autre de marier son fils avant l'hiver à une fille que la famille de ce dernier avait choisie. Enfin une femme de soldat, à laquelle il avait ordonné, pour cause d'inconduite, de quitter la maison de son père, fut autorisée à y demeurer. Bien mieux, il fit offrir à chacun des assistans un énorme gobelet d'eau-de-vie préparée à la maison et de premier choix. Cela fait, il donna en peu de mots, mais d'une manière claire et précise, ses ordres pour le lendemain, et se hâta d'aller souper. Tout était prêt depuis longtemps. Le repas du soir se composait à peu près des mêmes plats que celui du matin, et on y mangea d'aussi bon appétit, peut-être même un peu plus, car il faisait moins chaud. Le souper terminé, Stépane Mikhaïlovitch avait l'habitude de rester encore une demi-heure assis en chemise sur l'escalier pour se rafraîchir après avoir pris congé de toute la famille. Cette fois il y demeura un peu plus, plaisantant et riant avec les domestiques; il enjoignit à Mazane et à Tanaïtchenko de lutter ensemble et de se battre à coups de poings. Ceux-ci obéirent, mais il les anima tellement l'un contre l'autre, qu'ils se prirent par les cheveux. Mon grand-père, étant suffisamment égayé de ce spectacle, calma leur ardeur d'un ton d'autorité, et ils se séparèrent.

« La nuit, une belle nuit d'été, enveloppa bientôt pour quelques heures toute la nature. Les lueurs mourantes du crépuscule n'étaient pas entièrement éteintes, et dans ces contrées elles durent jusqu'à l'aurore. La voûte du ciel devenait plus sombre d'heure en heure, et faisait ressortir la clarté des étoiles. Le cri des oiseaux de nuit était de plus en plus distinct; ils semblaient se rapprocher. Le bruit des moulins augmentait d'un instant à l'autre au milieu du brouillard humide qui s'élevait sur la rivière... Mon grand-père se leva, se signa à deux reprises, rentra dans sa chambre étouffante, s'y étendit sur de moelleux coussins et fit baisser le rideau qui entourait son lit. »

Il est superflu d'insister ici sur la signification des détails groupés par l'écrivain russe. A tous les momens de cette *journée heureuse* du seigneur d'Aksakova, on retrouve les mêmes contrastes, la sauvagerie s'alliant à la sérénité patriarcale, le gouvernement absolu du père de famille tempéré par la douceur familière de celui qui l'exerce, quelquefois aussi compromis par les écarts de son tempérament fougueux. Ici néanmoins la violence des instincts primitifs a pour contre-poids des qualités incontestables. Les fragmens consacrés au caractère de Stépane Mikhaïlovitch et à sa vie intérieure, tout en constatant l'état inculte d'une portion de la société russe sous Catherine, mettent en relief les mérites naturels qui corrigent quelque peu cette barbarie morale. Un autre chapitre nous montre ce que deviennent les instincts violens de la race quand il leur manque ce précieux contre-poids, et on comprend mieux ainsi quelle de-

vait être l'impuissance des réformateurs qui prétendaient s'en passer.

Le digne Stépane Mikhaïlovitch continue donc à se partager entre l'administration de son bien et de joyeux loisirs, lorsqu'un concours de circonstances tout à fait imprévues vient le tirer de son repos. A quelque distance de ses terres se trouvaient les propriétés d'un jeune noble, Mikhaïl Maksimovitch Kourolessof, major dans un régiment de dragons. Ce nouveau personnage, qui va jouer un rôle important dans la *Chronique*, se présente d'abord sous un jour assez favorable.

« C'était un jeune homme de vingt-huit ans et d'un extérieur agréable. Bien des gens le trouvaient même fort beau garçon et faisaient de lui un grand éloge; mais d'autres trouvaient que, malgré tous ces agrémens personnels, il ne plaisait point, et je me souviens que ma grand'mère et mes tantes se disputaient souvent à ce sujet entre elles. Il venait rarement dans le pays; il n'y possédait en tout que cent cinquante paysans. Quoique le major n'eût reçu aucune instruction, il parlait et écrivait avec facilité. J'ai eu entre mes mains un assez grand nombre de lettres trouvées dans ses papiers; elles prouvent que c'était un homme adroit, ferme et d'un esprit pratique. Il était parent éloigné de notre immortel Souvorof, ainsi que l'attestent plusieurs lettres de celui-ci. Il n'était pas connu dans le gouvernement de Simbirsk; mais tout se sait en ce monde, et d'ailleurs, lorsqu'il venait en congé, il amenait avec lui son *dénechtchik* (brosseur), qui, malgré toute la sévérité de son maître, en parlait sans doute confidentiellement aux autres domestiques. L'opinion qu'on s'était formée de lui à la longue est très clairement exprimée par les aphorismes suivans : « Le major n'aime pas à plaisanter, il faut marcher dans le droit chemin lorsqu'on a affaire à lui; il n'est pas homme à dénoncer le soldat et cache même ses fautes au besoin, mais lorsqu'il se fait prendre, il ne l'épargne pas. » On lui appliquait aussi un dicton fort expressif : « Le diable n'est pas son cousin, disait-on, quand il se mêle à quelques disputes. » Enfin il passait pour un homme très entreprenant auprès des femmes et un buveur intrépide; mais on glissait légèrement sur ces défauts, et tout le monde s'accordait à le considérer comme un propriétaire fort entendu. Ainsi la réputation du major n'était pas trop mauvaise; d'ailleurs il était insinuant, rempli de prévenances et de respect pour les personnes âgées, et on l'accueillit partout avec plaisir. »

Tel est l'homme qui va apporter le trouble dans tout le district. Comme sa fortune était médiocre, Mikhaïl Maksimovitch avait pour principe de rechercher les bonnes grâces des gens riches, et s'était lié avec tous les grands propriétaires du pays. Parmi eux se trouvaient les Bakhteïef, qui étaient alliés à la famille du seigneur d'Aksakova; Mme Bakhteïef et surtout sa fille le trouvèrent à leur gré et finirent même par en raffoler. Il vit chez elles la jeune Prascovia Ivanovna, la pupille de Stépane Mikhaïlovitch, et conçut le projet d'en faire sa femme. Les prévenances dont il comblait la jeune et jolie

héritière ne tardèrent pas à produire leur effet: elle s'éprit du jeune officier de dragons, et lorsqu'il déclara ses intentions à Mme Bakhteïef, celle-ci se montra fort disposée à les seconder. Toutefois, pour contracter cette union, il fallait le consentement du seigneur d'Aksakova, tuteur de la jeune Prascovia. L'entreprenant major résolut de se présenter à lui et de s'insinuer dans ses bonnes grâces.

« Il s'introduisit auprès de Stépane Mikhaïlovitch sous différens prétextes avec force lettres de recommandation. L'impression qu'il fit sur Stépane Mikaïlovitch ne lui fut point favorable, et pourtant il avait certains mérites qui auraient dû lui plaire; mais Stépane Mikhaïlovitch n'avait point seulement l'esprit sain et clairvoyant : il possédait en outre, comme toutes les natures droites et honnêtes, un instinct moral qui fait découvrir au premier abord, et sous les apparences les plus contraires, le défaut de droiture et de franchise avec toutes les conséquences qui peuvent en résulter. Les propos aimables et le ton respectueux du jeune officier ne le trompèrent point, et il comprit tout de suite que ces formes séduisantes cachaient une basse intrigue. Mon grand-père ne se laissa point influencer par la sagesse apparente du major, qui s'empressa de lui débiter force maximes très sensées sur l'agronomie et l'administration des biens; il lui fit un accueil sec et froid. Le major s'étant mis à causer familièrement et à faire l'aimable avec Prascovia Ivanovna, qui paraissait l'écouter avec plaisir, mon grand-père inclina la tête de côté suivant son habitude; ses sourcils se froncèrent, et il jeta sur le jeune soupirant un regard qui n'était pas des plus gracieux. Quant à Anna Vassilievna et à ses filles, elles avaient été entièrement captivées par les prévenances dont le major les avait comblées, et se disposaient à y répondre; mais lorsqu'elles eurent remarqué sur la physionomie de Stépane Mikhaïlovitch l'expression caractéristique que je viens de décrire, elles jugèrent à propos de rester froides et silencieuses. L'aimable visiteur essaya vainement de faire reprendre à la conversation le ton agréable et enjoué qu'il lui avait donné dans les premiers momens de son arrivée : on ne lui fit plus que des réponses très laconiques. Il se décida à repartir, quoique la soirée fût avancée, et que, suivant les règles ordinaires de l'hospitalité, il eût pu espérer qu'on lui donnerait asile pour la nuit. — Cet homme est un drôle et un vaurien, dit Stépane Mikhaïlovitch lorsqu'il fut parti, et j'espère qu'il ne remettra plus les pieds ici. — Personne n'osa, bien entendu, le contredire; mais on parla longtemps en secret de l'élégant major, et la jeune héritière surtout fit un grand éloge de son amabilité. »

Le major rejoignit son régiment, non sans s'être assuré que les Bakhteïef, bien disposés pour lui, le tiendraient au courant de toutes les circonstances qui pourraient faciliter le dénoûment de cette intrigue matrimoniale. Une de ces circonstances ne tarda pas à se présenter. Une affaire d'intérêt obligea Stépane Mikhaïlovitch à entreprendre un voyage qui devait durer plusieurs mois. Le major en fut prévenu, et la femme de Stépane Mikhaïlovitch permit à Prascovia de se rendre chez les Bakhteïef, quoique son mari lui

eût expressément recommandé en partant de ne l'y autoriser sous aucun prétexte. Le jeune major plaisait beaucoup à Anna Vassilievna ainsi qu'à ses filles, et elle ne voyait point d'un mauvais œil son union avec la jeune pupille de Stépane Mikhaïlovitch. Les cadeaux que le jeune major lui envoya achevèrent de la séduire; il fut convenu que, pour mettre toute responsabilité à couvert, Mme Bakhteïef lui écrirait une lettre dans laquelle elle se dirait en danger de mort. Comment résister aux dernières volontés d'une mourante? La jeune Prascovia partit pour rendre visite à la prétendue malade, et quelques jours après elle fut mariée avec Mikhaïl Maksimovitch, qui s'était empressé d'accourir. Sur ces entrefaites, Anna Vassilievna reçut une réponse de son mari, qui lui ordonnait de ramener immédiatement sa pupille. La pauvre femme se repentit amèrement d'avoir cédé aux instances des Bakhteïef; mais le mal était irréparable : il ne lui restait plus qu'à attendre avec résignation le châtiment que son mari lui infligerait à son retour, et elle se prépara à l'affronter courageusement. Lorsque Stépane Mikhaïlovitch revint et lui demanda pourquoi il ne voyait point sa pupille, Anna Vassilievna et ses filles se jetèrent à ses pieds et lui annoncèrent le mariage; mais elles affirmèrent que les Bakhteïef l'avaient conclu sans leur consentement. Le seigneur d'Aksakova se rendit immédiatement chez les Bakhteïef et les accabla d'injures. La vieille Mme Bakhteïef n'en fut nullement intimidée, elle essaya même de lui imposer silence en lui rappelant qu'elle était d'aussi ancienne lignée que lui et qu'il n'avait point le droit de la traiter ainsi. Enfin elle eut l'imprudence d'ajouter, dans la chaleur de la discussion, qu'Anna Vassilievna et ses filles s'étaient entendues avec elle pour hâter cette union. Le seigneur d'Aksakova ne lui en demanda pas davantage; il rentra chez lui, écumant de rage, arracha à sa femme et à ses filles l'aveu de leur complicité, leur ordonna de renvoyer immédiatement les cadeaux du major, et les maltraita à tel point que ses filles aînées en gardèrent le lit pendant plusieurs semaines, et qu'Anna Vassilievna avait encore, un an après, la tête couverte de bandages. Pendant longtemps, Stépane Mikhaïlovitch ne voulut point entendre parler d'un rapprochement avec les jeunes mariés, il avait même défendu qu'on prononçât leur nom en sa présence. Cependant, lorsqu'il apprit qu'ils faisaient bon ménage, il se montra disposé à leur accorder son pardon, et témoigna même le désir de voir Prascovia Ivanovna; elle s'empressa de venir se jeter à ses pieds, et Stépane Mikhaïlovitch, touché de ses larmes, l'autorisa à lui amener son mari dans un an, si elle continuait à être heureuse avec lui. Ce terme écoulé, Prascovia vint en effet avec le major à Aksakova, et Stépane Mikhaïlovitch parut très satisfait du changement qui s'était opéré chez Mikhaïl

Maksimovitch; c'était maintenant un homme posé, raisonnant bien agriculture, exclusivement préoccupé des améliorations qui pouvaient être introduites dans la direction des biens considérables que sa femme lui avait apportés en dot, et pour l'administration desquels elle lui avait donné pleins pouvoirs.

Plusieurs années s'écoulent, de nouveaux propriétaires viennent se fixer dans le pays, et ce voisinage incommode Stépane Mikhaïlovitch. Il se décide donc à transporter une partie de ses paysans sur les bords du Bougourouslane, dans le district d'Oufimsk. C'est encore un trait propre à la Russie que ces actes despotiques des seigneurs qui entraînent quelquefois le déplacement d'une population nombreuse. Cette émigration donne beaucoup de souci à Stépane Mikhaïlovitch, mais il surmonte tous les obstacles, et réussit à fonder un nouveau village qui ne tarde pas à prospérer. La préoccupation que lui a causée cette difficile tentative a eu cependant pour triste conséquence de lui faire perdre un peu de vue Prascovia et son mari. D'assez graves changemens se remarquent bientôt dans la vie du jeune couple. Le major déploie un certain luxe : il a acheté des terres, fondé trois villages, donné à l'un le nom de Kourolessof, à un autre celui de Parachino, et au troisième celui d'Ivanovna. Ces trois noms réunis forment le nom patronymique de sa femme. Il réside habituellement avec elle dans un autre village nommé Tchourasovo et situé à cent verstes des groupes d'habitations qu'il a formés sur ses terres; il s'y est bâti une demeure luxueuse. Les jeunes époux y reçoivent nombreuse et bruyante société; Mikhaïl Maksimovitch comble sa femme de prévenances et se plaît à l'habiller comme une poupée; il ne la quitte que pour aller inspecter ses nouveaux villages. L'un de ceux-ci, Parachino, est peu éloigné de la résidence de Stépane Mikhaïlovitch; mais comme le seigneur d'Aksakova n'aime point les voyages, les deux voisins se visitent rarement. Au bout de quatre ans de mariage, la femme du major lui donne un fils et une fille, qui ne vivent pas. La pauvre mère les pleure longtemps, et la nombreuse société qui se réunissait à Tchourasovo finit par en oublier le chemin. A partir de ce moment, Mikhaïl Maksimovitch, qui redoute la solitude, commence à s'absenter fréquemment de la maison. En même temps le bruit se répand qu'il devient de plus en plus intraitable. On ajoute qu'il se livre à des excès de toute sorte dans ses terres du district d'Oufimsk, et que les fonctionnaires préposés à la police du pays le laissent faire, les uns parce qu'ils prennent part eux-mêmes à ses désordres, les autres parce qu'ils le craignent. Ce que l'on raconte de lui est malheureusement trop vrai. Un changement inexplicable s'est opéré chez Mikhaïl Maksimovitch; les penchans vicieux auxquels il avait renoncé depuis son mariage se sont rani-

nés, et il s'y abandonne avec une énergie sauvage; il semble avoir mis toute son intelligence au service des instincts féroces d'un tigre.

Le seigneur Stépane Mikhaïlovitch, malgré ses défauts trop visibles, nous a montré le propriétaire de campagne dans la Russie du XVIIIe siècle sous son aspect le plus sympathique et le plus débonnaire. Dans le major, nous avons le type opposé, le seigneur cruel et débauché; nous avons les instincts pervers et vicieux affranchis de l'ascendant salutaire des vieilles mœurs et des vertus primitives. Pendant longtemps, Prascovia, la femme du major, ignore les désordres de son mari, qui ne sont déjà plus un mystère pour sa famille. Ces désordres sont cependant inouis. Entouré d'une quinzaine d'hommes qu'il a choisis parmi ses domestiques et ses paysans, Mikhaïl ne se borne pas à se livrer avec eux à la plus honteuse débauche, il attente audacieusement à la liberté de tous ceux qui ne se prêtent point à ses caprices. Arrive-t-il qu'un de ses voisins lui refuse une chose quelconque qu'il trouve de son goût, Mikhaïl Maksimovitch pénètre dans sa maison de vive force avec les scélérats qu'il s'est adjoints, roue de coups le malheureux propriétaire, et emporte l'objet ou le meuble précieux dont celui-ci n'a point voulu se dessaisir. Comme il croit n'avoir rien à redouter de la police, il expose ces dépouilles dans sa maison, et raconte volontiers comment il se les est acquises. Les victimes de ses actes audacieux sont obligées d'y applaudir. Lorsqu'un de ses compagnons de débauche lui résiste, il l'enferme dans une cave au pain et à l'eau pour plusieurs jours. Quant à ses domestiques, il les fait fustiger sous le moindre prétexte avec un fouet à lanières qu'il appelle *le chat*. Il aime surtout à parcourir les routes du voisinage en *télega*, suivi de ses acolytes avinés. On s'arrête de temps à autre devant un passant, et le maître lui intime l'ordre de boire un énorme bocal d'eau-de-vie qu'il lui fait offrir; s'il hésite à l'avaler, on le lie à un arbre et on l'abreuve de force en le frappant sans pitié. C'est avec une froide ironie que le major adresse la parole à ses victimes : « Allons, mon cher, disait-il, il n'y a rien à faire; il faut que nous réglions notre compte. » Puis, se tournant vers un de ses cochers chargé des exécutions : « Prends *le chat*, chatouille un peu le dos de ce gaillard-là. » Le supplice commence, et Mikhaïl Maksimovitch y assiste la pipe à la bouche, interpellant de temps à autre d'un air goguenard le malheureux patient, tant que celui-ci peut l'entendre. Lorsqu'il donne au cocher l'ordre de s'arrêter, on emporte la victime et on l'enveloppe, pour guérir ses plaies, dans une peau de mouton encore saignante; mais ce remède ne réussit pas toujours. Il faut d'ailleurs compléter le tableau par un dernier trait de caractère : tout en se comportant ainsi, Mikhaïl Maksimovitch a entrepris la

construction d'une église magnifique, et en surveille l'exécution avec beaucoup de zèle.

La femme de Mikhaïl Maksimovitch, ignorant l'affreuse conduite du major, vit paisiblement dans sa maison de Tchourasovo, quand un jour elle reçoit d'une de ses parentes, femme âgée qu'elle respecte beaucoup, une lettre dans laquelle le genre de vie que mène Mikhaïl Maksimovitch et les cruautés qu'il exerce sont décrits sans la moindre retenue. En finissant, sa vieille parente ajoute que le major est à Parachino, et vient de faire battre un de ses laquais, Ivane Anoufrief, au point que celui-ci est en danger de mort. A cette nouvelle, Prascovia Ivanovna devient presque folle; mais elle se remet bientôt et part immédiatement pour Parachino avec son domestique et une femme de chambre. L'idée de prendre quelques précautions pour elle-même ne lui vient point à l'esprit; elle s'est dit que de tels renseignemens sont exagérés. Du reste, comme son mari n'a pas cessé de la traiter avec beaucoup d'égards, elle pense que sa présence seule suffira pour le rappeler à de meilleurs sentimens, et qu'il n'hésitera pas à monter en voiture pour revenir avec elle à Tchourasovo. Un terrible mécompte l'attend.

« Lorsqu'elle arriva à Parachino, il était déjà nuit. Elle laissa sa calèche à l'entrée du village, et s'avança, suivie de sa femme de chambre et d'un laquais, sans être reconnue (on ne la connaissait presque point), jusqu'à la cour de la maison seigneuriale. Elle y entra par la porte de derrière, s'approcha d'un corps de bâtiment d'où s'élevaient des cris accompagnés de chants et de rires, et en ouvrit la porte d'une main assurée... Son mari buvait en nombreuse compagnie, et se trouvait dans un état d'ivresse beaucoup plus marqué que de coutume. La chemise de soie rouge qu'il portait était entr'ouverte, il était assis, tenant un verre de punch d'une main, et défiait de l'autre une jeune femme qui était assise sur ses genoux. Autour de lui, des laquais à moitié ivres, des femmes de chambre et des paysannes dansaient en chantant. A peine Prascovia Ivanovna eut-elle entrevu cette scène révoltante, qu'elle faillit tomber sans connaissance. Elle comprit toute l'étendue de son malheur, referma la porte sans avoir trahi sa présence, car la chambre était pleine de fumée, et se retira dans la cour. Un domestique de Mikhaïl Maksimovitch, homme d'un âge mûr, et qui, fort heureusement pour elle, n'était point ivre, montait l'escalier. Il reconnut sa maîtresse et s'écria : — N'est-ce point vous, notre mère, Prascovia Ivanovna? — Mais elle lui posa la main sur la bouche, et, l'ayant entraîné au milieu de la cour, elle lui dit d'un ton sévère : — Voilà donc comment vous vous conduisez loin de moi! Mais cette vie-là aura une fin. — Le domestique se jeta à ses pieds et lui dit en pleurant : — Croyez-vous donc que nous en soyons contens? Nous sommes forcés d'obéir. C'est Dieu qui vous envoie. — Prascovia Ivanovna lui ordonna de se taire et lui demanda des nouvelles d'Ivane Anoufrief (le domestique en danger de mort). Il était encore vivant, et elle se fit conduire vers lui. Il était couché dans une *isba* située au fond de la basse-cour. C'est à peine s'il

pouvait parler, et elle ne put rien apprendre de lui; mais son jeune frère Alexis, qui avait été battu la veille, descendit péniblement du banc où il était couché, et lui raconta tout au long les supplices que Mikhaïl Maksimovitch avait fait subir à son malheureux frère, à lui et à beaucoup d'autres. Ces détails révoltans firent frémir Prascovia Ivanovna; elle se reprocha amèrement de n'avoir point mis un terme depuis longtemps à ces violences, et comme elle croyait qu'il lui serait facile de ramener son mari dans la bonne voie, elle résolut de le faire sans perdre de temps.

« Ayant défendu au jeune domestique de parler de son arrivée, elle se dirigea vers une nouvelle maison que son mari avait fait bâtir depuis quelques années non loin de là, et dont la construction avait été suspendue on ne savait pourquoi. Le domestique lui dit qu'elle y trouverait une chambre à moitié terminée, et que son mari avait transformée en bureau. C'est dans cette pièce qu'elle résolut de passer le reste de la nuit, car elle ne voulait point avoir d'explication avec son mari dans l'état où il se trouvait. Malheureusement son arrivée ne fut point tenue secrète. Un des hommes qui prenaient part avec le plus d'ardeur aux débauches de Mikhaïl Maksimovitch en fut instruit, et glissa la nouvelle à l'oreille de son maître par dévouement pour lui, ou peut-être parce qu'il craignait que celui-ci ne le punît d'avoir gardé le secret. Cette nouvelle frappa à un tel point Mikhaïl Maksimovitch, que les fumées de l'ivresse dans laquelle il était plongé se dissipèrent immédiatement. Quoiqu'il ne connût pas du tout le caractère ferme et résolu de sa femme, celle-ci n'ayant point eu occasion jusqu'alors de mettre ces qualités en évidence, il s'en doutait, et pressentit l'orage qui le menaçait. Il congédia la bande joyeuse qui l'entourait, et se fit verser sur la tête deux énormes baquets d'eau froide. Cette ablution le rafraîchit un peu de corps et d'esprit, il reprit son costume ordinaire, et alla voir où Prascovia Ivanovna dormait. Il avait réfléchi à sa position, et s'était déjà tracé un plan de conduite. Il devina que sa femme avait dû être instruite par quelqu'un de son genre de vie, et que, n'ayant point voulu ajouter foi à cette dénonciation, elle était venue pour savoir ce qu'elle devait en penser. Il se croyait sûr de son fait; il comptait avouer humblement à sa femme ses habitudes de débauche, la désarmer par un simulacre de repentir, l'attendrir par ses caresses, et l'entraîner au plus vite hors du village.

« Le jour commençait à poindre lorsqu'il s'approcha sans bruit de la chambre où se trouvait Prascovia Ivanovna. Il entr'ouvrit la porte avec précaution : le lit qu'on y avait disposé à la hâte sur un coffre n'était point défait, personne ne s'y était couché. Il parcourut la chambre des yeux et aperçut sa femme agenouillée et pleurant, les regards fixés sur la nouvelle église située en face de sa fenêtre, et dont la croix était illuminée par les rayons du soleil levant. Il n'y avait point d'image dans la chambre. Il resta immobile pendant quelques instans, puis il lui dit d'un ton enjoué : « Cesse donc tes prières, ma bonne Paracha. Qu'est-ce qui me vaut cette agréable visite? » Aucune émotion ne se manifesta sur les traits de Prascovia Ivanovna; elle se releva, repoussa son mari, qui voulait l'embrasser, et, le cœur plein d'une légitime indignation, elle lui déclara d'un ton calme et sévère qu'elle avait vu Anoufrief et connaissait toute sa conduite. Cette déclaration faite, elle exprima au monstre, sans le moindre ménagement, l'horreur qu'il lui

inspirait, lui redemanda la procuration qui lui donnait le droit de gérer ses biens, lui ordonna de quitter Parachino à l'instant même et de ne plus se représenter à ses yeux. En terminant, elle lui déclara que, s'il ne se soumettait pas à ces conditions, elle le dénoncerait au gouverneur, et qu'il serait envoyé aux travaux forcés en Sibérie. Mikhaïl Maksimovitch ne s'attendait pas à une pareille réception, et il écumait de rage : « Ah! c'est ainsi que tu l'entends, mon petit cygne! lui dit-il. Puisqu'il en est de la sorte, ajouta le monstre en mugissant, je vais le prendre aussi sur un autre ton. Tu ne sortiras pas de Parachino avant de m'avoir signé un acte de vente de toutes tes propriétés : si tu t'y refuses, je te ferai mourir de faim dans une cave. » Cela dit, il prit un bâton qui se trouvait dans un des coins de la chambre et se mit à en frapper sa chère Parachenka; elle tomba, mais il continua à la frapper jusqu'à ce qu'elle eût perdu connaissance. Il appela ensuite plusieurs domestiques qui lui étaient dévoués, leur donna ordre de porter leur maîtresse dans la cave; il en ferma la porte avec un énorme cadenas, dont il mit la clé dans sa poche, puis il fit rassembler tous ses domestiques et les aborda d'un air sombre et terrible. Il les avait convoqués afin de rechercher le coupable, celui d'entre eux qui avait conduit la maîtresse dans l'*isba* de la basse-cour; mais, prévoyant le sort qui l'attendait, cet homme avait pris la fuite avec le cocher et le laquais qui avaient accompagné Prascovia Ivanovna. On envoya quelques personnes à leur poursuite. La femme de chambre seule n'avait pu se résoudre à laisser sa maîtresse. Mikhaïl Maksimovitch ne la maltraita point, mais il l'enferma avec celle-ci après lui avoir donné des instructions; il lui recommanda, entre autres choses, d'engager sa maîtresse à la soumission. Que fit ensuite Mikhaïl Maksimovitch? Il se mit à boire plus que jamais; mais, hélas! c'est en vain qu'il buvait de l'eau-de-vie comme de l'eau, c'est en vain qu'une bande d'hommes et de femmes avinés recommencèrent à danser et à chanter devant lui : Mikhaïl Maksimovitch restait triste et préoccupé. Cependant il ne renonça point à ses prétentions; il fit dresser dans la ville du district, et au nom d'un de ses compagnons de débauche, un acte par lequel Prascovia Ivanovna déclarait vendre Parachino et Kourolessof (il daignait lui laisser Tchourasovo), et chaque jour il descendait deux fois dans la cave pour engager sa femme à signer cette pièce. Afin de l'y décider, il implorait son pardon et mettait les coups qu'il lui avait donnés sur le compte de sa vivacité; il lui promettait de ne plus se représenter à ses yeux, si elle souscrivait à sa demande, et jurait que, dans son testament, il lui restituerait tous les biens dont il voulait maintenant la dépouiller. Prascovia Ivanovna resta inflexible, et pourtant elle souffrait beaucoup des blessures qu'il lui avait faites; elle était épuisée par la faim, et une fièvre ardente la consumait. »

La Providence ne permit point à ce misérable d'arriver à ses fins. Trois domestiques de Mikhaïl Maksimovitch, on le sait, avaient pris la fuite; ils se présentent inopinément devant le seigneur d'Aksakova, et lui apprennent le traitement que subit leur maîtresse. Transporté de fureur, Stépane Mikhaïlovitch s'élance dans la cour et appelle à grands cris ses domestiques et ses paysans. Une foule

attentive se presse bientôt autour de lui, et lorsqu'on connaît le motif de cette convocation, chacun veut courir à la délivrance de Prascovia Ivanovna.

« Quelques instans après, trois *rospouskis* étaient attelés chacun de trois chevaux vigoureux pris dans les écuries du seigneur et montés par douze hommes armés, choisis parmi les plus robustes et les plus résolus des domestiques et des paysans, sous la conduite de Stépane Mikhaïlovitch. Ces hommes avaient pour armes des fusils, des sabres, des fourches, des épieux et des fourches en fer; les trois fuyards se joignirent à eux, lancèrent leurs chevaux et partirent pour Parachino. Dans la soirée, deux autres *rospouskis*, attelés des meilleurs chevaux du village, s'élancèrent dans la même direction; ils étaient montés par une dizaine d'hommes qui voulaient assister leur maître. Le lendemain au soir, les premiers se trouvaient déjà à sept verstes de Parachino; ils s'arrêtèrent pour faire manger leurs chevaux et se remirent en route. A peine les premières lueurs du jour commençaient-elles à poindre, qu'ils entrèrent à toute bride dans la cour qui précédait la maison du seigneur de Parachino, et s'arrêtèrent à la porte de la cave, située dans l'aile que celui-ci occupait. Stépane Mikhaïlovitch courut à la porte de la cave et se mit à y frapper à grands coups de poings. — Qui est-là? demanda une femme dont la voix se faisait à peine entendre. Mon grand-père reconnut la voix de Prascovia Ivanovna : elle était encore en vie. Stépane Mikhaïlovitch se signa en pleurant de joie. — Dieu soit loué! c'est moi, ton cousin Stépane Mikhaïlovitch; tranquillise-toi. — Puis il donna ordre au cocher, au laquais et au vieux domestique de Prascovia Ivanovna d'aller atteler la calèche qui l'avait amenée. Lorsqu'ils furent partis, il plaça six hommes armés à l'entrée de l'escalier qui conduisait à la cave, et se mit lui-même avec le reste de sa troupe à ébranler la porte à coups de haches et de pioches. Quelques instans après, la porte céda; Stépane Mikhaïlovitch emporta dans ses bras Prascovia Ivanovna, il la déposa sur un des *rospouskis* avec sa fidèle femme de chambre, s'assit à leurs côtés, et sortit lentement de la cour avec tous ses gens. Le soleil venait de se lever, et lorsqu'ils passèrent devant l'église, il éclairait la croix devant laquelle Prascovia Ivanovna s'était agenouillée trois jours auparavant... Elle la salua de nouveau pour remercier le ciel de sa délivrance. La calèche les rejoignit à peu de distance du village; Stépane Mikhaïlovitch y déposa Prascovia Ivanovna et la ramena chez lui. »

Lorsque les habitans du village et les domestiques eurent appris cet enlèvement, ils crurent que leurs maux allaient avoir une fin. On s'attendait à voir entrer à tout moment dans le village le *stanovoï* suivi du tribunal criminel; mais il n'en fut rien : Mikhaïl Maksimovitch put continuer sa vie de désordres. Il redoubla même ses excès et recommença à torturer tous ses domestiques avec plus de fureur que jamais, y compris le fidèle laquais qui l'avait instruit de l'arrivée et du départ de sa femme : pour s'excuser, il disait qu'on l'avait trahi.

Comment finit cette tragédie domestique? Mikhaïl Maksimovitch

meurt d'un *coup de sang* (1), et, chose étrange, il est pleuré par sa femme. Prascovia ne peut pas oublier qu'elle l'a aimé pendant quatorze ans. Ce qui l'afflige surtout, c'est que son mari soit mort sans avoir eu le temps de se repentir. Elle voudrait disposer, en faveur du fils de Stépane Mikhaïlovitch, son tuteur, de tous les biens qui lui restent; mais le seigneur d'Aksakova refuse ce don. Tel est le caractère de la femme russe, mélange singulier de dévoûment et de fierté, d'indépendance et de soumission. Un autre trait à noter dans le dénoûment de l'histoire du major, c'est qu'il en est de Mikhaïl Maksimovitch comme de certains empereurs romains qui avaient effrayé le monde de leurs excès, et dont la mémoire pourtant restait populaire. M. Aksakof lui-même a visité, bien des années après la mort de Mikhaïl Maksimovitch, le village théâtre de ses débauches, et le nom de cet homme, qu'il croyait voué à la haine publique, n'était prononcé qu'avec respect par les vieillards. On s'accordait à reconnaître que le major avait un odieux caractère, mais on ajoutait qu'il ne punissait jamais injustement les serfs, et qu'il veillait toujours à leur bien-être.

M. Aksakof ne raconte que dans une autre partie de son livre la mort de Prascovia; il a suivi l'ordre chronologique. Pour nous, préoccupé principalement de l'unité de ce caractère, en regard de la courte lutte de Prascovia contre l'indomptable Mikhaïl, nous placerons le récit de sa mort, survenue en 1806.

« Le sang-froid et l'énergie dont elle avait fait preuve dans sa jeunesse ne l'abandonnèrent point sur son lit de mort. Pour donner plus de valeur à ses dernières dispositions, elle avait réuni toutes les autorités du district. Lorsqu'on leur eut donné lecture de son testament, elle fit servir du champagne, et en but elle-même un verre à la santé du nouveau propriétaire. Celui-ci lui ayant dit qu'il avait trouvé sur la liste de ses débiteurs les noms de plusieurs propriétaires pauvres, la malade lui répondit qu'elle le savait fort bien. — Mais, ajouta-t-elle, l'argent que je leur ai prêté est mon avoir légitime; je ne l'ai point acquis par fraude, et ne prétends point leur en faire don.

« Peu de jours avant sa mort, le médecin juif qui la soignait lui dit après l'avoir examinée : — C'est bien, très bien. — La mourante l'entendit : — Tais-toi, juif, lui répondit-elle, je sens que cela va finir; mais je ne crains pas la mort, j'y suis préparée depuis longtemps. Allons, dis-moi franchement combien de temps il me reste à vivre. — Le docteur, qui était habitué à ce ton et ne s'en formalisait nullement, lui répondit : — Trois ou quatre jours. — Bien, reprit la malade, je te remercie de m'avoir dit la vérité. Maintenant, adieu, tu peux te dispenser de revenir. Je vais donner ordre de te payer ton compte. — Lorsque le médecin fut sorti, elle fit appeler toutes les personnes

(1) Au dire de l'auteur, qui a cru devoir cacher le véritable dénoûment de cette triste existence, pour ne pas éveiller les susceptibilités de la censure. En réalité, Mikhaïl Maksimovith fut assassiné par ses domestiques.

de la maison. Elle leur déclara que, se sentant près de mourir, elle ne voulait plus être tourmentée, et qu'elle désirait rester seule avec celui qui se chargerait de lui lire l'Évangile. — Ai-je bien pris toutes les dispositions nécessaires? ajouta-t-elle en se tournant vers un des assistans. Ne faut-il point encore quelque chose? — Non, lui répondit celui-ci, tout est en ordre. — Allons, c'est bien, lui répondit la mourante. Je vous prie de ne plus vous occuper de moi. Faites-moi le plaisir de vous retirer.

« Pendant les cinq jours qu'elle vécut encore, elle ne cessa de réciter des prières, d'écouter la lecture de l'Évangile ou de chanter des psaumes. Cependant, avant de rendre le dernier soupir, elle voulut prendre congé de sa famille et de tous ses domestiques; mais elle leur recommanda de passer devant son lit sans ouvrir la bouche, et elle leur répéta à tous, même à son cocher, les paroles suivantes : « Pardonne-moi, pauvre pécheresse que je suis! » Quelques instans après, elle expira. »

II.

Le livre de M. Aksakof embrasse l'histoire de trois générations. Après nous être arrêté avec lui devant la vénérable figure de Stépane Mikhaïlovitch, après avoir observé la triste et bizarre physionomie du major, nous rencontrons dans cette histoire de famille d'abord le père de M. Aksakof, puis l'auteur lui-même. Avec ces personnages, nous entrons dans une époque nouvelle. La vie du père de M. Aksakof nous montre les idées occidentales agissant avec plus de succès en Russie depuis qu'elles ont cessé d'être une sorte d'auxiliaire de la politique impériale. Les influences qui émanent de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, sont favorisées alors par les tendances mêmes des classes supérieures de la société. M. Aksakof enfin, l'auteur du livre, personnifie une dernière période du mouvement réformateur. On retourne à la vieille Russie, on cherche à mettre d'accord le passé et le présent, les mœurs des ancêtres et les aspirations des enfans. Nous pouvons donc, grâce à cette chronique, mettre en regard de l'époque dominée par Catherine celle qui l'a suivie et celle même où nous sommes.

La destinée du père de M. Aksakof a été assez agitée à son début. Alexis, le fils unique de Stépane Mikhaïlovitch, a commencé par servir en qualité de sous-officier noble dans un régiment de dragons fixé à Oufa, ville de district située à vingt-neuf verstes d'Aksakova. Une circonstance bien caractéristique le décide à quitter le service militaire. Un jour de fête, par ordre du général, Allemand d'origine, un office divin est célébré dans la chapelle du régiment. On est au cœur de l'été, et les fenêtres sont ouvertes. Tout à coup le gai refrain d'une chanson populaire retentit dans la rue. Le général veut connaître les perturbateurs : il s'approche d'une fenêtre, et re-

connaît le jeune Alexis avec deux autres de ses camarades. Arrêtés immédiatement, les trois promeneurs sont condamnés à recevoir chacun trois cents coups de baguette; mais osera-t-on frapper Alexis, le fils de Stépane Mikhaïlovitch, un officier noble? En vain le jeune homme rappelle qu'aucun châtiment corporel ne peut lui être infligé: on le couche par terre, on le frappe de verges en lui défendant de crier afin de ne point troubler le service divin. L'exécution terminée, le pauvre jeune homme est porté à l'hôpital à demi mort; mais aussitôt guéri, il donne sa démission et entre dans les bureaux du gouvernement, où il trouve un régime mieux approprié à son caractère, doux et modeste comme celui d'une jeune fille.

D'autres épreuves cependant attendent encore Alexis. A peine entré dans les bureaux, le timide et rustique jeune homme voit partout les mœurs nationales battues en brèche par l'influence des mœurs étrangères. Il subit l'ascendant d'une civilisation supérieure personnifiée dans la gracieuse fille d'un personnage important de la ville, Sofia Nikolaïevna. Spirituelle, instruite, d'une beauté remarquable, Sofia donne le ton à la haute société d'Oufa. Elle inspire en même temps l'intérêt par son caractère énergique et noble. Quoique bien jeune, Sofia a déjà traversé bien des heures douloureuses. Son père s'étant remarié, elle a été en butte à la jalousie, aux mauvais traitemens de sa seconde femme, et une piété ardente l'a seule défendue contre un désespoir qui la poussait au suicide. Quand la mort de la marâtre a ouvert une nouvelle existence à la pauvre jeune fille, une maladie cruelle est venue frapper son père. C'est elle qui, à la place du vieillard, atteint de paralysie, doit diriger la maison et imposer sa volonté aux mêmes valets qui la méprisaient jadis. C'est de la noble et fière Sofia qu'Alexis tombe amoureux. Sofia accueille d'abord ses hommages avec une sorte de pitié; puis, voyant l'état de son père s'aggraver de jour en jour, comprenant la nécessité de se prémunir contre un isolement terrible, Sofia se laisse attendrir. Elle impose son choix à son père malade, et le jeune employé est autorisé par elle à solliciter l'approbation de Stépane Mikhaïlovitch. Le premier mouvement du vieillard est de repousser une pareille demande. La famille du seigneur d'Aksakova intercède alors pour le jeune Alexis, et après une soirée tristement silencieuse, après une nuit passée en profondes méditations, Stépane, qui n'a pas pris la plume depuis dix ans, se décide dès le lendemain matin à écrire ces quelques lignes en réponse à son fils : « Nous et ta mère, Anna Vassilievna, nous te permettons d'épouser Sofia Nikolaïevna, si telle est ta volonté, et nous t'envoyons notre bénédiction paternelle. » On devine que cette lettre laconique comble de joie le jeune amoureux. Peu de jours après, le mariage est célébré à Oufa, puis les

jeunes mariés viennent faire un court séjour à Aksakova. Nous n'insisterons pas sur les cérémonies du mariage, minutieusement décrites par M. Aksakof. Ce qu'il importe de remarquer, c'est la lutte sourde qui s'engage entre la famille du seigneur d'Aksakova et la femme d'Alexis, c'est-à-dire entre la vieille Russie et la nouvelle, entre l'élégante éducation de la ville et les rustiques coutumes de la campagne. Ce petit tableau forme sans contredit la partie la plus intéressante du fragment consacré par M. Aksakof à son père :

« La nouvelle de la prochaine arrivée des jeunes mariés causa une grande rumeur dans la paisible habitation de nos campagnards. Il y régnait une simplicité poussée même un peu trop loin. On s'empressa de changer de vêtemens et de donner à toute la maison un air de fête. La mariée était une citadine aux manières élégantes, et, quoique sans fortune, habituée à vivre en grande dame : les jeunes membres de la famille devaient craindre qu'elle ne les tournât en ridicule. Il n'y avait point de chambre vacante dans la maison, et Taniouchа fut obligée de quitter la sienne, qui donnait sur le jardin. On découvrait de ses fenêtres les eaux limpides du Bougourouslane, dont les rives bordées de buissons étaient animées par le chant mélodieux des rossignols. Taniouchа alla s'établir d'assez mauvaise grâce dans la petite salle qui précédait le bain. C'était le seul endroit qui restât libre; les deux sœurs mariées de Taniouchа occupèrent chacune une chambre dans la maison, et leurs maris logèrent dans un hangar destiné au foin. La veille du jour qui avait été fixé pour l'arrivée des époux, on apporta dans la maison le lit et les épais rideaux qui leur étaient destinés; cet envoi était accompagné d'un homme chargé de tout disposer. La chambre de Taniouchа fut complétement métamorphosée en quelques heures. Stépane Mikhaïlovitch vint l'examiner et en fut très satisfait; les femmes au contraire se mordaient les lèvres de dépit. Sur ces entrefaites arriva un courrier; il annonça que les jeunes mariés allaient arriver dans quelques heures; ils s'étaient arrêtés pour changer de costume dans le village de Noïkino, situé à huit verstes d'Aksakova et peuplé de Mordvins. Cette nouvelle mit toute la maison en mouvement. Le vieillard avait envoyé dès le matin prévenir le prêtre; mais il ne s'était pas encore rendu à l'appel, et on expédia un homme à cheval. Le village de Noïkino présentait un spectacle non moins animé. Comme les mariés suivaient un chemin de traverse, ils s'étaient fait précéder d'un courrier chargé de leur commander des chevaux dans les villages. Les habitans de Noïkino avaient connu Alexis Stépanovitch encore enfant, et professaient pour son vieux père un véritable culte. Lorsque le jeune couple entra dans l'*isba* que l'on avait préparée à cet effet, toute la population du village, qui comptait six cents habitans, y était réunie. Jamais Sofia Nikolaïevna n'avait visité cette contrée, et elle fut émerveillée des costumes que portaient les robustes filles dont elle était entourée. Les paroles simples et rudes qui s'élevaient de tous côtés dans la foule lorsqu'on l'aperçut touchèrent profondément son mari. C'étaient des louanges et des souhaits de prospérité qu'on lui adressait ainsi dans un mauvais russe : « Aï! aï! disait l'une, quelle femme Dieu t'a donnée! — Aï! aï! elle est belle, ajoutait une autre, et notre père

Stépane Mikhaïlovitch sera joliment heureux! » En entendant ces exclamations naïves, la jeune femme riait et pleurait à la fois. Lorsqu'elle reparut dans un élégant costume de ville pour monter en voiture, le concert de louanges qui s'éleva dans la foule était si bruyant, que les chevaux en furent effrayés. Les jeunes mariés donnèrent dix roubles à la commune et se mirent en route.

A peine leur équipage parut-il sur la côte, derrière l'aire seigneuriale, que les cris : *Ils arrivent!* retentirent dans la maison. Tous les domestiques et bientôt après tous les paysans du village se réunirent dans la cour; les jeunes gens et les enfans coururent au-devant des mariés. Stépane Mikhaïlovitch parut avec sa femme au sommet de l'escalier; toute la famille se rangea autour de lui. Anna Vassilievna avait une jupe de soie, et elle était coiffée d'un mouchoir de la même étoffe bordé d'or; elle portait un pain et une salière d'argent; son mari, qui se tenait à ses côtés avec une image de la Vierge, avait une redingote à l'ancienne mode; il était en cravate et rasé. L'équipage s'arrêta au bas de l'escalier; les mariés en descendirent, tombèrent aux genoux de leurs parens, et reçurent leur bénédiction avec les embrassemens de tous les autres membres de la famille. La jeune femme se tourna ensuite de nouveau vers son beau-père; elle pleurait. Le vieillard lui prit la main, et, l'ayant regardée fixément, ses yeux se remplirent de larmes; puis il la serra fortement dans ses bras, lui donna un baiser et s'écria : « Dieu soit loué! Allons lui offrir nos actions de grâces. » Il se dirigea aussitôt, à travers la foule des assistans qui se pressaient sur son passage, vers la grande salle de la maison, en tenant toujours sa bru par la main. Arrivé dans ce lieu, il s'y arrêta avec elle devant le prêtre, qui les attendait revêtu de ses plus beaux habits pontificaux, et le service commença. »

Le moment est critique pour Sofia Nikolaïevna; elle entre dans une nouvelle famille, et tout va dépendre de l'accueil que lui fera son beau-père. Le vieillard est séduit dès la première entrevue par les grâces et l'esprit naturel de cette jeune femme, qui contraste de toute manière avec son entourage habituel. Les filles de Stépane Mikhaïlovitch comprennent qu'elles ont trouvé une rivale qui ne tardera point à les supplanter tout à fait dans la maison; elles prennent Sofia en haine. La présence de Stépane Mikhaïlovitch contient seule ce sentiment, qui est sur le point d'éclater à tout instant. Aksinia Stépanovna est la seule qui se range du côté de sa belle-sœur. Élisabeta Stépanovna au contraire, femme du général Erlichkine, curieux type de Russe ivrogne et sujet au *zapoï* (1), Elisabeta lui est hostile, ainsi qu'Alexandra, autre fille de Stépane Mikhaïlovitch, qui trouve moyen de manifester son mauvais vouloir de la plus étrange manière. Sofia et son mari, pendant leur séjour

(1) L'ivrognerie chez certains Russes est une sorte d'affection intermittente. Plusieurs fois par an ils se sentent pris d'un irrésistible besoin de boissons alcooliques. Lorsqu'on refuse de leur en donner, ils entrent le plus souvent dans des accès de rage, appelés *zapoï*, qui les privent de raison, et cherchent à s'ôter la vie.

chez Stépane Mikhaïlovitch, rendent visite à ses filles : ils sont très bien reçus par Aksinia au village de Nagatkino. De là ils vont chez Élisabeta, dans sa terre de Karatiguino, puis chez Alexandra, qui réside à Karataïevo, où ils trouvent un accueil bien différent.

« C'est à la tombée du jour qu'ils arrivèrent à Karataïevo. La demeure seigneuriale avait une assez pauvre apparence; les fenêtres en étaient basses et étroites, le plancher tellement sale, qu'on avait eu beaucoup de peine à le rendre présentable, et les trous dont il était rempli indiquaient que la maison était infestée de rats. Sofia Nikolaïevna entra dans ce lieu avec une sorte d'effroi. L'aspect qu'il présentait n'étonnera point nos lecteurs lorsque nous leur aurons fait connaître les habitudes du seigneur de Karataïevo. C'était une sorte de sauvage; il était *Kirguis* dans l'âme, et employait une bonne partie de l'été à visiter les camps de ces nomades, avec lesquels il s'enivrait de *koumis*. Il parlait leur langue très couramment, et passait comme eux des journées à cheval. L'exercice de l'arc lui était si familier, qu'il atteignait un cerf à une très grande distance. Il se tenait le reste de l'année dans un petit cabinet qui donnait sur la cour, et restait des journées entières devant une fenêtre ouverte, même en hiver par les plus grands froids, couvert d'un manteau kirguis, en sifflant des airs kirguis et en buvant de temps en temps de l'eau-de-vie infusée d'herbes odoriférantes, ou quelque autre boisson de ce genre. Que regardait-il ainsi? Il avait sous les yeux une partie de la cour ordinairement déserte. A quoi pouvait-il penser? Aucun psychologue ne saurait le dire. Arrivait-il qu'une robuste paysanne traversât la cour, Karataïef lui faisait un signe de tête, auquel celle-ci répondait d'un air familier. La maîtresse de la maison, Alexandra Stépanovna, qui avait fait un accueil assez froid à Sofia Nikolaïevna, ne manqua pas de glisser à mots couverts dans la conversation des allusions blessantes auxquelles Sofia Nikolaïevna répondit avec la présence d'esprit qui la distinguait. Après le souper, on conduisit le jeune couple dans une pièce qui portait le nom de salon; elle avait été transformée en chambre à coucher pour la circonstance. A peine Alexis Stépanovitch eut-il éteint les lumières, qu'un bruit de trot et des cris aigus se firent entendre de tous côtés; la chambre était littéralement envahie par les rats, qui commencèrent bientôt à assiéger le lit des jeunes époux. La pauvre Sofia Nikolaïevna tremblait de peur : son mari saisit un bâton qui se trouvait sur la fenêtre, et se mit en devoir de repousser l'ennemi; mais il avait fort à faire, les rats s'élançaient à tout instant sur le lit, et cette lutte animée ne finit qu'avec le jour. La nouvelle mariée n'avait point fermé l'œil de la nuit; elle était pâle et défaite lorsqu'elle reparut devant ses hôtes. On aurait pu lui épargner le supplice qu'elle venait d'endurer en entourant le lit d'un rideau fixé au matelas, et jamais Alexandra Stépanovna n'oubliait de recommander cette précaution aux personnes qui passaient la nuit chez elle; mais elle se serait reproché d'en prévenir Sofia Nikolaïevna, et se mit à rire lorsque celle-ci lui eut fait part de la terreur qu'elle avait éprouvée.

« Les deux époux quittèrent leurs hôtes au plus vite avec Aksinia Stépanovna, qui était du voyage. La jeune femme d'Alexis Stépanovitch était encore sous le coup de l'accueil qu'on venait de lui faire, lorsqu'Aksinia Stépanovna lui dit imprudemment que sa sœur avait eu probablement l'intention

de lui procurer la triste nuit qu'elle venait de passer. Il n'en fallut pas davantage pour exciter l'indignation de Sofia Nikolaïevna, et, oubliant qu'elle parlait au frère et à la sœur d'Alexandra Stépanovna, elle accabla celle-ci d'épithètes tellement blessantes, que le pacifique Alexis Stépanovitch lui-même en fut courroucé. Au moment où la voiture s'arrêtait devant le péristyle de la maison de Stépane Mikhaïlovitch, cette petite brouille durait encore. On était arrivé pour le dîner, et tout en se mettant à table, Stépane Mikhaïlovitch s'aperçut bientôt qu'il s'était passé quelque scène désagréable entre les deux époux. Il interrogea sa bru, et celle-ci lui conta l'aventure des rats. Le vieillard en parut surpris; il y avait bien des années qu'il n'avait été à Karateïevo, et il ignorait que la maison fût dans cet état. — C'est la vérité, lui répondit Anna Vassilievna sans remarquer le signe que lui faisait sa fille; il y a une telle quantité de rats dans la maison, qu'il est impossible d'y coucher sans avoir des rideaux bien assujettis. — Et on ne vous en a point fourni? demanda le vieillard à Sofia Nikolaïevna d'un ton de mauvais augure. — Elle lui répondit que non. — C'est bien, reprit le vieillard en lançant sur sa femme et sa fille un regard qui leur donna le frisson. — Le dîner fini, il alla se coucher comme d'ordinaire; mais aussitôt qu'il ouvrit les yeux, il appela Mazane. Celui-ci ronflait, le nez contre une des fentes de la porte; il y attendait le réveil du maître par ordre d'Anna Vassilievna, qui était assise tremblante dans le salon avec ses quatre filles, car Alexandra Stépanovna venait d'arriver. Le fidèle serviteur cria d'une voix de stentor : — Me voilà, — et se précipita dans la chambre. — Alexandra Stépanovna est-elle arrivée? lui demanda-t-il. — Oui, lui répondit Mazane avec un calme respectueux. — Qu'elle vienne me trouver. — Et Alexandra Stépanovna parut presque au même instant devant son père, car en pareille circonstance tout retard augmentait encore le danger. Nous ne décrirons pas la scène qui suivit; c'est en vain qu'Anna Vassilievna se jeta aux pieds du vieillard en le suppliant d'épargner la coupable. Il donna un libre cours à sa fureur, puis, repoussant du pied Alexandra Stépanovna, il lui cria : — Dehors! et n'ose plus te présenter devant moi avant que je te le permette! — Le mouvement de colère auquel il venait de se livrer était tel qu'il en était encore accablé le lendemain matin. »

C'est à Oufa, dans la ville où réside le père de Sofia Nikolaïevna, que les nouveaux mariés iront se fixer. Avant leur départ, tous les membres de la famille et quelques propriétaires notables des environs sont invités à un dîner d'adieu. M. Aksakof trouve ici l'occasion de tracer quelques portraits, parmi lesquels celui du conseiller de cour Ivane Nikolaïevitch Kalpinski mérite surtout de fixer l'attention. Le conseiller de cour représente en effet avec une curieuse fidélité cette regrettable influence morale de Catherine que le livre de M. Aksakof est particulièrement destiné à constater. Homme d'esprit et libre penseur, M. Kalpinski s'est formé à Saint-Pétersbourg, et les principes de vie facile qu'il y a puisés, il vient les appliquer dans ses domaines, où il mène une conduite assez légère. Ceux de

ses voisins qui ont entendu parler de Voltaire l'accusent d'être voltairien. M. Kalpinski est tout simplement un homme de plaisir ou plutôt de goûts cyniques, entièrement dépaysé au milieu de ces vieilles familles russes, sur lesquelles les idées de Catherine n'ont guère eu de prise. On voit clairement, par l'exemple du conseiller de cour *voltairien*, combien le génie de Catherine comprenait peu la société russe. Le hardi causeur croit de bon goût d'affecter une superbe insouciance pour les relations de famille; mais c'est en vain qu'il expose sa philosophie du ton le plus dégagé et qu'il prodigue ses plus aimables saillies : il n'arrive à provoquer chez la jeune épouse d'Alexis Aksakof que l'étonnement, et presque le dégoût.

Les nouveaux mariés partent enfin pour Oufa; mais le livre de M. Aksakof ne nous donne que peu de détails sur l'existence nouvelle qui commence pour eux. On y voit clairement toutefois que, dans le gouvernement d'Orenbourg, à l'époque où nous place ce récit, la population d'origine asiatique ne se subordonnait pas volontiers à l'influence de la société européenne. A l'âge où Sofia Nikolaïevna put diriger elle-même la maison de son père, son autorité dut s'exercer sur un Kalmouk, homme de confiance, qui, pour plaire à la seconde femme de son maître, avait trouvé tout simple de tyranniser la jeune fille. Le Kalmouk, ancien soldat de Pougatchef, rejeta tous les torts sur son ancienne maîtresse, et, le père de Sofia étant tombé malade, il réussit à gagner la confiance du vieillard. Il abusa même des priviléges de sa position pour commettre de petits larcins que Sofia crut devoir lui pardonner. Pendant l'absence de Sofia, qui suivit son mariage avec Alexis, le Kalmouk, qui tenait à gouverner seul, n'épargna rien pour arriver à son but; il alla même jusqu'à parler de Sofia avec une liberté qui décida la jeune femme à réclamer contre le Kalmouk l'intervention de son vieux père. Celui-ci, pendant que le serviteur incriminé se justifiait, s'évanouit, et les soins que le Kalmouk lui donna durant la crise ne firent que fortifier l'autorité insolite contre laquelle Sofia s'était proposé de réagir. A partir de ce moment, le Kalmouk eut le bon esprit de ne pas trop s'enorgueillir de son triomphe; il sut vivre en bon accord avec la femme d'Alexis Stépanovitch, qui, devant le lit même où son père venait d'expirer, tendit généreusement la main à un serviteur dont l'âme indépendante savait allier dans un mélange bizarre l'indocilité et le dévouement.

A la *Chronique* succèdent maintenant les *Souvenirs*. C'est par quelques pages d'autobiographie que se termine le livre de M. Aksakof. Le petit-fils de Stépane Mikhaïlovitch, le fils d'Alexis et de Sofia nous raconte avec une sensibilité pénétrante les premières années de son enfance. Son grand-père est mort; M. Aksakof vit dans

le domaine de sa famille avec ses parens et une de ses tantes qui ne s'est point mariée. Le temps a amené bien du changement dans la manière de voir des seigneurs russes; Alexis Stépanovitch, qui a quitté le service bientôt après son mariage, surveille, il est vrai, avec soin l'administration de ses biens; il est resté fidèle, à cet égard, à l'exemple du seigneur d'Aksakova. Nous assistons à un grand nombre de scènes rustiques, dont les moindres détails sont restés gravés dans la mémoire de l'auteur. Alexis Stépanovitch se montre plein de sollicitude pour le sort de ses paysans, et ceux-ci lui portent autant de respect et d'attachement qu'à leur ancien seigneur. Cependant Sofia Nikolaïevna, qui a dû quitter Oufa pour Aksakova, regrette vivement le séjour de la ville : elle ne peut se faire au calme de cette vie retirée; elle y apporte des sentimens et des habitudes qui auraient paru bien étranges à la vieille Anna Vassilievna, la mère de son mari. L'auteur ne nous dit point, il est vrai, qu'elle se repente d'avoir uni son sort à celui d'Alexis Stépanovitch; mais les accès de tristesse auxquels elle est souvent en proie l'indiquent suffisamment. Au lieu de veiller aux soins du ménage, elle fait de la lecture sa principale occupation, et elle ne quitte ses livres que pour se consacrer à l'instruction de son fils, qui n'a d'autre maître qu'elle pendant sa première enfance. Lorsqu'il est en âge d'acquérir des connaissances plus étendues, elle consent à se séparer de lui malgré toute l'affection qu'elle lui porte. Les moyens d'éducation ne manquent plus, comme autrefois, dans cette partie reculée de la Russie, et Sofia Nikolaïevna conduit son fils au gymnase de Kazan. Puis, à peine les portes de cet établissement se sont-elles refermées sur lui, que la pauvre mère se reproche de l'avoir abandonné à des soins étrangers; elle veut le presser une dernière fois dans ses bras, et reprend seule le chemin de Kazan pendant un hiver rigoureux. L'enfant n'est pas moins désespéré que sa mère; le régime presque militaire de la maison lui inspire une sorte de terreur. Au reste, il n'est point le seul à qui cette discipline paraisse insupportable; la plupart de ses jeunes camarades s'y soumettent avec non moins de peine que lui. Toutefois cet esprit d'indépendance ne nuit point aux études; il règne même parmi ces jeunes esprits une ardeur studieuse qui rachète, et au-delà, leur penchant à la révolte. Une circonstance imprévue ne tarde pas à mettre ce zèle dans tout son jour. Le gouvernement décide qu'une université sera érigée à Kazan, et chacun aussitôt veut se rendre digne d'être admis dans le nouvel établissement. L'auteur y est reçu d'emblée, et il continue à nous décrire avec beaucoup de piquant et d'entrain les souvenirs que cette période de son existence a laissés dans son esprit. La principale distraction des élèves de l'université

de Kazan consiste en représentations scéniques où plusieurs d'entre eux figurent aux applaudissemens de leurs camarades.

Tout en poursuivant ses études à Kazan, l'auteur de la *Chronique* n'oublie point Aksakova; il y revient chaque année. C'est avec un indicible bonheur qu'il abandonne de temps à autre les bancs de l'université pour reprendre la route qui conduit à Aksakova. Rien de plus touchant que la joie naïve avec laquelle il revoit le toit de la maison paternelle et les fidèles serviteurs qui courent à sa rencontre. Cette existence heureuse s'arrête à l'année 1806, époque de la mort de Prascovia, la veuve de Mikhaïl Maksimovitch, qui laisse à sa famille un riche héritage. Le moment est venu alors pour l'auteur de se choisir une carrière. Il part pour Saint-Pétersbourg, et le récit des adieux qu'il fait à ses camarades termine la seconde partie de ces mémoires.

Les derniers chapitres du livre ne nous offrent que les portraits de quelques-uns des personnages remarquables avec lesquels M. Aksakof est entré en relations à Saint-Pétersbourg. C'est en quelque sorte un supplément au récit de la première moitié de sa vie, et on y rencontre des détails qui jettent un nouveau jour sur l'histoire de la littérature russe. Nous assistons aux débuts d'un mouvement intellectuel dont les conséquences commencent à peine à se dérouler, et qui ramène la Russie à l'étude de ses origines, au culte de son antique génie. Quelques vues sur l'état présent de la société russe suffiront maintenant à compléter le tableau qu'a tracé M. Aksakof.

La transformation que les mœurs ont subie depuis quelques années dans l'intérieur de la Russie, sans être aussi profonde qu'au sein des capitales, n'en est pas moins très marquée; les mœurs se sont adoucies. On n'y rencontre plus, même dans les provinces les plus reculées, des monstres comme Mikhaïl Maksimovitch; cette classe d'hommes indomptables a disparu ainsi que les buffles et les chevaux sauvages qui peuplaient jadis les forêts séculaires du pays. Quoique le titre de chef de famille y soit généralement plus respecté que dans les villes, il ne donne point à celui qui le porte, comme au temps où vivait Stépane Mikhaïlovitch, un pouvoir à peu près illimité. L'instruction est encore peu répandue parmi les propriétaires campagnards, mais leurs rapports avec l'autorité ont singulièrement changé. A la fin du siècle dernier, les propriétaires russes qui habitaient leurs terres y vivaient, on vient de le voir, dans une complète indépendance, et les serfs n'avaient point de recours contre l'oppression. Maintenant aucun d'entre les seigneurs russes n'oserait braver ouvertement le contrôle des agens du gouvernement, et si ceux-ci ne savent point mériter leur respect, ils commencent du moins à se faire craindre; le régime de l'arbitraire touche à sa fin. En résumé,

les conditions extérieures de l'état social se sont considérablement améliorées en Russie dans toutes les parties de l'empire depuis la fin du siècle dernier. A côté des progrès accomplis, il y a bien aussi cependant plus d'un abus nouveau à signaler. Aux monstrueux désordres de l'ancien temps ont succédé les vices odieux et les ridicules que Gogol nous a dépeints avec tant de verve, et, il est triste de le dire, la loyauté des propriétaires du siècle dernier a fait place à une souplesse parfois excessive. Le goût des plaisirs, pénétrant parmi les nouveaux propriétaires avec les lumières, a augmenté leurs besoins. Ils pressurent d'autant mieux leurs paysans, que les biens dont ils disposent, mal administrés, sont d'un moindre rapport. L'éloignement que les seigneurs russes éprouvaient jadis pour tout service public s'étant évanoui, et les communications étant devenues plus faciles, ils ne résident point habituellement dans leurs terres, et la plupart d'entre eux ont perdu le goût de l'agriculture et l'esprit pratique qui distinguaient leurs ancêtres. Si les hideux désordres et les abus de pouvoir que l'auteur de la *Chronique* a retracés sont maintenant impossibles en Russie, les passions qui les engendraient ne sont point éteintes pour cela; si elles ont perdu de leur effronterie, elles sont devenues plus basses. Qu'en est-il résulté? C'est que les relations qui rapprochaient autrefois les grands propriétaires des paysans ont fait place à une sorte d'inimitié sourde, d'autant plus dangereuse que ceux-ci semblent beaucoup moins disposés à porter aveuglément, comme ils le faisaient alors, le fardeau du servage.

Le jour où Pierre Ier imposa violemment au peuple russe un système d'administration et des usages tout à fait étrangers à son caractère et à ses traditions, il était facile de prévoir qu'une transformation aussi subite profiterait médiocrement à l'état moral des classes supérieures. L'empereur Nicolas l'avait compris à la fin de son règne; mais, en cherchant à régénérer la Russie par des mesures non moins oppressives que celles de Pierre Ier, il avait encore aggravé le mal. C'est surtout à ces mesures qu'il faut attribuer l'immoralité des fonctionnaires et l'affaissement que l'on remarquait, il y a peu d'années, en Russie, dans les classes lettrées. La sévérité en matière de gouvernement, lorsqu'elle s'applique à des hommes sans principes ou endurcis dans le vice, ajoute encore à leur corruption. Ce n'est point par des moyens violens que l'on parvient à raffermir un édifice qui chancelle : on l'étaie avec prudence pour en consolider les fondemens.

Une nouvelle ère semble heureusement commencer pour la Russie. La guerre qui vient de finir a mis à découvert sa déplorable condition. Le gouvernement et tous les hommes éclairés songent à y apporter un remède efficace. Une foule de projets, inspirés par un sen-

timent de patriotisme éclairé, circulent dans le pays. Les questions que l'on agite sont très variées; mais il en est deux surtout qui dominent toutes les autres : l'affranchissement des serfs et la réforme de l'administration.

L'émancipation des serfs est généralement considérée comme une chose urgente; toutes les améliorations qui sont à l'ordre du jour s'y rattachent indirectement. Comment songer à développer l'agriculture, l'industrie, le commerce, tant que le fond sur lequel reposent toutes ces branches de l'activité nationale ne sera point modifié? Comment aussi opérer les réformes militaires dont se préoccupe le gouvernement impérial, tant que l'armée russe sera recrutée parmi les serfs? Les projets d'émancipation abondent, il s'agit de choisir. Le gouvernement ne saurait hésiter plus longtemps; toutes les demi-mesures qu'il a prises depuis le commencement du siècle n'ont abouti qu'à répandre parmi les serfs une irritation dont les propriétaires finiraient par être victimes (1).

Parmi les conséquences que doit entraîner l'affranchissement des serfs russes, il en est une surtout qu'il importe de signaler dans l'intérêt même de la politique des tsars. En présence des classes de cette société sur lesquelles les idées mal comprises du XVIIIe siècle n'ont eu que trop d'empire, les nouveaux émancipés ne pourraient-ils donc contrebalancer, par leur initiative morale, des influences étrangères en définitive à la Russie? C'est la partie la plus saine de la société russe qui reprendrait ainsi une part légitime d'autorité, et qui ferait servir la réforme des esprits à une véritable transformation sociale.

Quant aux moyens les plus sûrs de porter un prompt remède aux désordres de l'administration, ils sont faciles à indiquer. Avant tout, il serait urgent d'autoriser la libre discussion de tous ses actes; le gouvernement pourrait puiser dans ce débat des renseignemens utiles, et les employés s'observeraient mieux, si leur conduite était rigoureusement surveillée par le public, observateur vigilant et incorruptible en Russie comme partout ailleurs. Toutefois cette innovation serait encore loin de suffire; il en est une autre que l'on recommande encore plus particulièrement au gouvernement russe : c'est l'abolition du *tchine* (2), institution qui le met souvent dans la nécessité de con-

(1) La population agricole accepte maintenant en Russie, avec une crédulité qui dénote des dispositions assez inquiétantes, tous les bruits qui se rapportent à son prochain affranchissement. Ainsi au moment de la signature de la paix, les paysans prétendaient que le cinquième point, tenu secret dans les protocoles, concernait l'obligation de les libérer. Telle était la ferme conviction des paysans, qui avaient commencé à émigrer alors de l'Ukraine, avec femmes et enfans, vers le midi de l'empire.

(2) Cette institution, qui remonte au règne de Pierre Ier, assimile l'administration à

fier les postes les plus élevés de l'administration à des fonctionnaires dont le seul mérite est d'avoir parcouru tous les échelons administratifs. Dégagé de cette obligation, le gouvernement pourrait appeler à lui des hommes qui se tiennent éloignés du service public, ou y végètent dans des postes obscurs. Leur nombre est encore, cela est vrai, peu considérable, mais il augmente chaque jour, et l'avenir de la Russie est entre leurs mains; ils forment sans contredit l'élite de la société russe. Le gouvernement trouverait dans leurs rangs des employés intègres, d'une capacité reconnue, et, ce qui lui serait encore plus utile, des conseillers sincères. Le respect que lui inspire la mémoire de Pierre le Grand ne devrait point l'arrêter. Si ce souverain a créé le *tchine*, il a su aussi s'en affranchir : ce n'est point au milieu d'une troupe de courtisans insatiables d'honneurs qu'il choisit les hommes qui illustrèrent son règne. D'ailleurs l'institution du *tchine* a fait son temps; elle était destinée à remplacer les distinctions honorifiques de la cour des tsars, à donner aux Russes le goût du service civil, et surtout à répandre dans l'administration l'esprit de discipline qui manquait à l'ancien régime. Ces divers résultats nous semblent pleinement acquis, personne en Russie ne songe sérieusement à y réclamer les priviléges des anciens boyards; l'état n'y manque point d'employés, et s'il est un reproche à faire aux nobles russes, ce n'est point assurément d'être frondeurs et insubordonnés.

Les réformes que nous venons d'indiquer intéressent bien autrement le repos de l'Europe occidentale que les fortifications de Cronstadt ou de Sébastopol. Les goûts belliqueux que l'on a reprochés au gouvernement des tsars ne sont réellement populaires que dans les classes supérieures de la société russe. De tous les Slaves, le paysan moscovite est celui dont le sang est resté le plus pur, et le Slave est essentiellement pacifique. L'intérêt général demanderait donc que le gouvernement russe levât au plus vite les entraves que la constitution du pays oppose à la création d'une classe moyenne, car cette mesure assurerait bientôt en Russie le triomphe définitif du mouvement commercial et des arts sur les velléités guerrières. Après l'ère de réformes chimériques où nous place la *Chronique* des seigneurs d'Aksakova, ce serait l'ère des réformes sérieuses qui commencerait.

H. Delaveau.

l'armée; elle y établit une hiérarchie de grades qu'il est nécessaire de parcourir pour arriver à un grade supérieur. Toute fonction civile doit être remplie par un employé d'un grade déterminé : c'est une condition indispensable.

DES

VARIATIONS DU BEAU

..... Eh! mon frère,
Comme te voilà fait! Je t'ai vu si joli!...
. . . . . .
Comme me voilà fait! Comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
(La Fontaine, *les Compagnons d'Ulysse.*)

L'auteur des réflexions qu'on va lire avait osé dire dans un petit essai, oublié sans doute des lecteurs de la ***Revue*** (1), que le beau n'est point circonscrit dans une école, dans une contrée, dans une époque, qu'on ne le trouve pas exclusivement dans l'antique, comme quelques-uns le prétendent, ni exclusivement dans Raphaël ou les peintres qui se rapprochent de sa manière, suivant d'autres. Longtemps avant que les Grecs eussent produit leurs chefs-d'œuvre, ou que le génie de la renaissance, génie à moitié païen, eût inspiré le peintre d'Urbin, d'autres hommes, d'autres civilisations avaient réalisé le beau et l'avaient offert à l'admiration.

Les monumens de l'antique Égypte ont précédé de plusieurs siècles tout ce qui nous reste des Grecs, et ont survécu en grande partie à des ouvrages d'une civilisation plus récente. On peut se figurer, à l'aspect de ces ruines imposantes, le tribut d'admiration que les Grecs eux-mêmes leur ont payé, quand on se rend compte de tous les emprunts qu'ils ont faits à ces types consacrés, si majestueux par leur masse et si fins, si précis dans leurs détails.

Nous avons vu récemment apparaître un art tout nouveau avec les précieux débris qui nous ont été apportés de Babylone et de Ninive, et dont nous n'avions aucune idée. Je ne sais s'ils sont plus

(1) Voyez la livraison du 15 juillet 1854.

anciens que les monumens de l'Égypte : c'est aux antiquaires ou à l'histoire d'en décider; mais il semble qu'on y voie déjà palpiter la vie et une intention de mouvement ignorée ou peut-être proscrite dans les ouvrages des Pharaons. On est frappé surtout de la perfection avec laquelle les figures d'animaux y sont rendues : cette exacte représentation, qu'on rencontre partout, indique des penchans particuliers chez ces races, et introduit sous le rapport de l'art une variété précieuse.

Qui peut dire ce qu'a été l'art de ces antiques Éthiopiens et de ces peuples dont le nom même a péri, qui ont précédé les Égyptiens et qui leur ont légué des arts dont la perfection n'a peut-être pas été égalée? On sait que dans les édifices égyptiens il faut distinguer plusieurs époques. La plus ancienne est de beaucoup la plus estimée, et c'est celle qui dérive de ces peuples initiateurs dont nous parlons. Je tiens d'un témoin très véridique, qui a passé beaucoup de temps dans les ruines de Thèbes, que la plupart des matériaux qu'on y a employés avaient servi antérieurement à d'autres constructions : on retrouve à chaque pas, sur des fragmens de pierre que le hasard fait retourner, des traces de sculpture bien supérieures à celles qui ont été imprimées, depuis et sur la face opposée, par des artistes d'une époque plus récente et d'un sentiment bien moins élevé.

Il ne nous reste rien de l'architecture ni des autres arts des Hébreux, mais on ne peut supposer que leurs travaux aient été inférieurs à ceux de ces nations voisines, avec lesquelles ils ont eu des rapports continuels. Les livres saints parlent en termes magnifiques du temple de Jérusalem. Il y aurait plus que de l'irrévérence à se figurer que le Dieu vivant eût consenti à se voir encensé dans des monumens d'un plus mince mérite que ceux de tant de peuples ennemis de son peuple et voués au culte des faux dieux.

Le génie humain est inépuisable : si nous arrivons à des époques plus récentes, à l'architecture arabe, dont les origines ont été peu étudiées, nous découvrons de nouvelles sources d'intérêt dans un art qui a dû pourtant s'interdire la représentation de la figure de l'homme et de celle des animaux. L'horreur des images a conduit les architectes musulmans à la plus riche combinaison des ornemens géométriques, d'où est sorti un système tout entier, d'une extrême élégance.

Ce n'est point par un caprice du goût que nous voyons se produire des styles si divers. Un voyageur français, M. Texier, qui a étudié avec le plus grand soin ces origines orientales, a tracé une espèce de carte de la Grèce et de l'Asie, dans laquelle il place les grandes masses de calcaire, de gypse, d'argile, dont se sont servis les peuples de ces contrées. Il démontre comment les Grecs, riches

en marbres, ont donné à leurs constructions quelque chose de plus libre, comment la Phrygie a eu ses sculptures dans le roc, la Cappadoce ses grottes, comment l'Égypte a imité de même, avec ses grès et ses granits, les excavations naturelles qui se produisent dans les rochers qui forment sa limite sur le désert de Lybie. Dans la Mésopotamie et les pays arrosés par l'Euphrate, les gypses dominant, le plâtre revêt un bâtiment léger et se couvre de sculptures nombreuses. Les Africains se servent de la brique et même du bois de dattier, malgré sa mauvaise nature et en l'absence d'un bois plus dur. N'est-il pas évident que ces nécessités si diverses ont entraîné la diversité des caractères dans les ouvrages des habitans de ces contrées? L'aspect de l'homme lui-même y change suivant le climat; celui des animaux ne paraît pas moins varié ni moins étrange.

Le chameau, qui semble grotesque à un habitant de Paris, est à sa place dans le désert : il est l'hôte de ces lieux singuliers, tellement qu'il dépérit si on le transporte ailleurs; il s'y associe par sa forme, par sa couleur, par son allure. Les Orientaux l'appellent le vaisseau du désert. Lancé à travers des océans de sable, il les traverse de sa marche régulière et silencieuse, comme le vaisseau fend les flots de la mer. Que diraient nos femmes aimables de ces poésies orientales dans lesquelles on compare les mouvemens harmonieux d'une fiancée à la marche cadencée d'une chamelle? La girafe, qui n'a pas obtenu beaucoup de faveur à Paris et qui a paru un animal manqué, produit un effet tout différent quand on la rencontre dans son cadre naturel, c'est-à-dire au milieu des forêts dont elle broute les hautes branches et dans ces plaines immenses qu'elle parcourt avec une rapidité proportionnée à la longueur de ses jambes. Je lis dans le journal d'un Anglais voyageur en Afrique : « Les girafes semblent admirablement destinées à orner les belles forêts qui couvrent les immenses plaines de l'intérieur. Quelques écrivains ont découvert chez ces animaux de la laideur et une certaine gaucherie : pour moi, je les regarde comme les plus beaux de la création. Rien n'égale la grâce et la dignité de leurs mouvemens, lorsqu'éparpillées çà et là, elles broutent les bourgeons les plus élevés et dominent de leurs têtes le dôme des acacias de leurs plaines natives. On ne peut connaître et apprécier les avantages ou le degré de beauté des animaux qu'aux lieux où la nature elle-même les a placés. »

« Les miracles, dit Montaigne, sont selon l'ignorance où nous sommes de la nature, non selon l'être de la nature. L'assuéfaction endort la vue de notre jugement. Les barbares ne nous sont de rien plus merveilleux que nous sommes à eux, ni avec plus d'occasions, comme chacun avouerait, si chacun savait, après s'être promené dans ces lointains exemples, se coucher sur les propres et les conférer sainement. »

Nous jugeons de tout le reste du monde d'après ce qui compose notre étroit horizon; nous ne sortons pas de nos petites habitudes, et nos admirations sont souvent aussi folles que nos dédains. Nous jugeons avec une égale présomption des ouvrages de l'art et de ceux de la nature. L'homme de Londres et de Paris est peut-être plus éloigné d'avoir un sentiment juste de la beauté que l'homme inculte qui habite des contrées où l'on ne connaît rien aux recherches de la civilisation. Nous ne voyons le beau qu'à travers l'imagination des poètes ou des peintres; le sauvage le rencontre à chaque pas dans sa vie errante. Certes j'accorderai sans peine qu'un tel homme ait peu de momens à donner aux impressions poétiques, quand on sait que sa plus constante occupation consiste à s'empêcher de mourir de faim. Il lutte sans cesse contre une nature irritée, à laquelle il dispute sa chétive existence. Cependant le sentiment de l'admiration peut naître dans des cœurs touchés parfois devant d'imposans spectacles ou entraînés par une sorte de poésie à leur portée. Le Sibérien ressemble en ceci au Grec et au Berbère. « J'ai vu, dit un certain major Denham, un cercle d'Arabes, l'œil fixe et l'oreille attentive, changer simultanément de contenance et éclater de rire, puis, un moment après, fondre en larmes et joindre les mains avec une expression de douleur ou de pitié, tandis que l'un d'eux racontait une de ces interminables histoires ou légendes nationales qui les tiennent comme enchantés. »

La poésie naît d'elle-même dans les contrées heureuses où les hommes ont peu de besoins, et par conséquent beaucoup de loisirs, surtout lorsque les mœurs, les institutions y favorisent l'essor du beau. Telle a été la Grèce, où, par un accord unique, toutes les conditions semblent s'être rencontrées dans un certain moment pour en développer le sentiment et le culte. Il y avait nécessairement chez les Athéniens beaucoup plus de juges des beaux-arts que dans nos modernes sociétés. A Rome comme à Athènes, le même homme était avocat, guerrier, pontife, édile, inspecteur des jeux publics, sénateur, magistrat. Tout citoyen aspirant à la considération était obligé de se donner l'éducation que comportait chacun de ces états. Il était difficile qu'un tel homme fût un médiocre appréciateur du mérite dans quelque branche que ce fût des connaissances, telles qu'elles étaient alors. Un juge chez nous n'est qu'un juge, et ne connaît que son audience; ne demandez pas à un colonel de cavalerie son opinion sur des tableaux ou des statues; tout au plus se connaîtra-t-il en chevaux, et il regrettera que ceux de Rubens ne ressemblent pas à des chevaux limousins ou anglais, comme il en voit tous les jours dans son régiment ou aux courses.

L'artiste qui travaille pour un public éclairé rougit de descendre à des moyens d'effet désavoués par le goût. Ce goût a péri chez les

anciens, non pas à la manière d'une mode qui change, circonstance qui se produit à chaque instant sous nos yeux et sans cause absolument nécessaire : il a péri avec les institutions, quand il a fallu plaire à des vainqueurs barbares, comme ont été par exemple les Romains par rapport aux Grecs. Il s'est corrompu surtout quand les citoyens ont perdu le ressort qui portait aux grandes actions, quand la vertu publique a disparu, et j'entends par là, non cette vertu des anciennes républiques commune à tous les citoyens et les excitant au bien, mais au moins ce simple respect de la morale qui force le vice à se cacher. Il est difficile de se figurer des Phidias et des Apelles sous le régime des affreux tyrans du Bas-Empire, au milieu de l'avilissement des âmes, quand les arts se font plus volontiers les complaisans de l'infamie. Le règne des délateurs et des scélérats ne saurait être celui du beau, et encore moins celui du vrai. Si ces trésors inestimables peuvent encore se rencontrer quelque part, ce sera dans les vertueuses protestations d'un Tacite ou d'un Sénèque : les grâces légères, les molles peintures auront fait place à l'indignation ou à une résignation stoïque.

L'influence des mœurs est plus efficace que celle du climat. Le ciel de l'Attique est resté le même, et il ne produit pourtant ni des Démosthènes ni des Praxitèles. On parcourrait vainement aujourd'hui la Grèce et ses îles, on n'y trouverait ni un orateur ni un sculpteur.

Ce beau, si difficile à rencontrer, est plus difficile encore à fixer : il subit absolument, comme les habitudes, comme les idées, toute sorte de métamorphoses. Je n'ai pas dit, et personne n'oserait dire qu'il puisse varier dans son essence, car il ne serait plus le beau, il ne serait que le caprice ou la fantaisie; mais son caractère peut changer : telle face du beau qui a séduit une lointaine civilisation ne nous étonne ni ne nous plaît comme celle qui répond à nos sentimens, ou, si l'on veut, à nos préjugés. *Nunquam in eodem statu permanet*, a dit de l'homme l'antique Job. Nous pouvons suivre ces différences successives chez ceux mêmes que nous appelons les anciens.

Certes Tite-Live et Horace ressemblent plus à Montesquieu, à La Fontaine ou à Boileau qu'ils ne ressemblent eux-mêmes à Pindare et à Hérodote. Inspirés par des idées analogues, arrivés dans un de ces momens où la civilisation est à son apogée, on dirait que ces génies sont de la même famille, et qu'ils se donnent la main à travers l'intervalle des siècles et de la barbarie. Il s'est produit un phénomène singulier par suite de cette analogie : c'est que nos classiques sont devenus presque des anciens à leur tour. L'éclat et la nouveauté de la littérature dans ce moment précis où nous vivons, mais surtout les sources différentes où elle a puisé, son caractère, emprunté presque entièrement aux littératures du Nord, ont fait reculer dans un lointain vénérable les grandes images de ces hommes qui ont illustré

le siècle de Louis XIV; mais, de ce que ces beaux génies ont imité l'antiquité, il serait injuste de conclure qu'ils n'ont fait que la continuer. Dans la tragédie particulièrement, dans la comédie, quelle différence de but et de moyens! Et en pouvait-il être autrement, à ne considérer même que la représentation matérielle de ces ouvrages et les théâtres sur lesquels ils avaient à se produire?

Il fallait, chez les anciens, à des spectateurs assemblés quelquefois au nombre de vingt mille, dans des monumens ouverts au vent, au soleil et à la pluie, avec des décorations élémentaires et faisant partie du monument lui-même, il leur fallait, dis-je, des pièces à grands traits, où les passions fussent indiquées par des actions frappantes, sans grande complication, dans une intrigue destinée à être saisie des spectateurs, placés à deux ou trois portées de trait de l'acteur. Ces acteurs tout d'une pièce parlaient dans des espèces d'entonnoirs pour être entendus de loin. Les inflexions de voix eussent été peu appréciées, aussi bien que les mouvemens délicats de la passion. Il fallait être compris du spectateur déguenillé assis sur son degré de pierre et mangeant de l'ail pendant la pièce, comme du patricien arrivé en litière et mollement établi sur les coussins apportés par ses esclaves. On se tromperait beaucoup si l'on imaginait que ces hommes, pour tout cela, fussent plus étrangers que nous aux jouissances d'une vie élégante : nous savons bien jusqu'où ils ont poussé le raffinement du luxe et des plaisirs, y compris ceux de l'esprit; mais la société comme nous l'entendons n'aurait pas eu de signification chez eux. Les femmes ne se mêlaient que de la maison, et ne paraissaient pas dans les assemblées ni au théâtre; à plus forte raison ne montaient-elles pas sur la scène. Qu'on se figure donc les plaintes d'Iphigénie ou d'Antigone débitées par une espèce de mannequin mouvant, monté sur des échasses cachées par une jupe, et la tête encapuchonnée dans un masque dont l'expression était toujours la même; Hécube avec les sourcils en l'air, la bouche ouverte aux angles pour exprimer invariablement la douleur; le Dave, le comique, avec ce rire éternel qui accompagnait ce plaisant de naissance pendant toute la durée de la pièce, même quand il recevait des coups de bâton.

Il est certaines pentes sur lesquelles il n'est pas facile de s'arrêter. Les Romains avaient reçu des Grecs ces spectacles, grossiers dans quelques-unes de leurs parties, mais s'adressant encore à l'imagination; ils les trouvèrent fades quand leurs mœurs devinrent atroces : il fallut, pour les réveiller, de véritables combats, des épées, du sang, des lions et des éléphans s'entre-dévorant sous leurs yeux, et traînant dans la poussière des hommes égorgés.

Les Grecs d'Homère n'avaient pas inventé des passe-temps beau-

coup plus recherchés. Il ne paraît pas qu'ils se fussent encore avisés de composer et de représenter des pièces de théâtre. Leurs jeux publics consistaient dans des imitations de combats qui dégénéraient ordinairement en luttes sérieuses et toujours sanglantes. Chez de tels hommes, les coups de poing étaient plus estimés que les traits d'esprit : la simplicité des mœurs voulait des récréations simples comme elles.

C'est cette simplicité plus féroce que naïve qui grandit à distance les arts de ces époques antiques, et qui a fait penser que cette simplicité était à elle seule une beauté. Écoutons ce que dit à ce sujet un spirituel critique dans une étude des plus intéressantes sur les anciens et sur Virgile en particulier (1) : « C'est un grand point de venir le premier. On prend le meilleur, même sans choisir; on peut être simple, même sans savoir le prix de la simplicité... Je crains qu'on ne prenne souvent l'absence de l'art pour le comble de l'art même. Si l'art, dans la suite de son développement et de ses efforts, n'aboutit qu'à produire des artistes toujours moindres, on me pardonnera d'avoir une profonde compassion pour des époques qui ne peuvent se passer du labeur compliqué de l'art. Je demande qu'on ne soit pas trop dupe d'un grand mot, la simplicité, et qu'on veuille bien ne pas faire de la simplicité la règle des temps où elle n'est plus possible. »

Cette simplicité dont on parle ici est peut-être plus apparente que réelle; il y a souvent beaucoup d'emphase et d'images ampoulées dans les ouvrages de ces époques lointaines. Des hommes vivant près de la nature ont dû employer dans leurs arts des moyens moins recherchés, et les expressions dont ils se servent ont quelque chose de la rudesse de leur civilisation ébauchée; mais on se trompe en cherchant à leur faire un mérite de cette rudesse même : leur prétendue simplicité est dans l'habit qu'ils donnent à la pensée plus que dans la pensée elle-même. Cet art merveilleux qui cache l'art chez les modernes, celui d'être clair et en même temps pathétique, ne se rencontre guère dans les ouvrages primitifs. Les images gigantesques s'y mêlent trop souvent à un sens obscur. La Bible, toute respectable qu'elle est, offre d'étranges licences, et je ne parle ici que de la partie qui a rapport à l'art.

Il ne manque pas de gens qui préfèrent Homère à tout et qui le justifient sur tout, quoiqu'ils ne le connaissent que pour l'avoir lu dans de plates traductions. Ils ne laissent pas de s'extasier sur cette belle langue grecque, et surtout sur son harmonie inimitable, qu'ils ne peuvent apprécier, comme nous tous, que pour l'avoir entendu prononcer à la française par des professeurs de sixième.

(1) M. Éd. Thierry, *Moniteur* du 17 mars 1857.

De combien s'en est-il fallu que l'Europe ne se figurât un matin que l'antiquité allait être égalée dans les poèmes d'un nouvel Homère, récemment sorti tout armé des bruyères et des rochers de la Calédonie? L'apparition des prétendues poésies d'Ossian fut un des grands événemens de la fin de l'autre siècle. Cet Ossian arrivait justement à une époque de scepticisme, avec ses dieux, ses guerriers, ses héroïnes touchantes, enfin avec un merveilleux complet. L'enthousiasme fut presque général, et l'on peut avouer qu'il y avait dans ces poèmes de quoi justifier une certaine admiration. Napoléon lui-même, aussi bon juge qu'un autre, ne leur refusa pas son estime, et les prit pour bons, sans s'inquiéter de leur ancienneté dans le monde; mais quand on vint à s'apercevoir que le fils de Fingal n'était que le fils de l'Écossais Macpherson, comme c'était à titre de primitif qu'il avait fait son chemin, il se vit renié et presque bafoué : il lui fallut rentrer dans ses nuages et dans l'obscurité dont on l'avait tiré indiscrètement. Il eut le sort de ces valets de comédie qui ont usurpé les bonnes grâces d'une héritière sous l'habit à paillettes de leur maître, et qu'on fait disparaître à la fin de la pièce, quand la fraude se découvre.

Cette tentative elle-même était toute moderne. Par une réaction naturelle, on se réfugiait dans cette fantasmagorie de mélancolie et de brouillards en sortant d'une époque d'afféterie. Cet Ossian nuageux a marqué son passage dans la littérature de notre temps. Cette impulsion s'est communiquée de même aux autres arts, et notamment à la peinture, qui suit avec plus de facilité les variations de la fantaisie, et plus légitimement que sa sœur la sculpture. La peinture dispose de tous les prestiges de la couleur et de ceux de la perspective, ignorée des anciens; elle réunit la précision et le vague, tout ce qui charme et tout ce qui frappe. On peut dire de la peinture comme de la musique qu'elle est essentiellement un art moderne. Toutes ces ressources que nous venons d'indiquer lui permettent de s'adresser aux sentimens les plus divers. Quant à la musique, il paraît surabondant d'indiquer combien c'est un art nouveau, et combien les anciens ont été loin de se douter de ses ressources. Dans la sculpture au contraire, il semble que les anciens ont fait tout ce qu'on peut faire : ils ont produit des ouvrages parfaits, et ces ouvrages sont des modèles dont il est bien difficile de s'écarter à cause de la rigueur des lois qui fixent les limites de l'art.

Le paganisme donnait au sculpteur une ample carrière : le culte de la forme humaine s'y confondait avec celui de tous les dieux. Tout devenait matière à l'étude chez des peuples où l'on trouvait le nu à chaque pas, dans les rues, au gymnase, dans les bains publics. C'est ainsi que les anciens sculpteurs se familiarisaient avec les plus beaux types, et prenaient sur le fait ces attitudes simples et natu-

relles qu'on cherche en vain dans l'atelier et en présence du modèle. La vie extérieure était divinisée sous la forme de ces Vénus, de ces Apollon, de ces Hercule. Le christianisme au contraire appelle la vie au dedans. Les aspirations de l'âme, le renoncement des sens, sont difficiles à exprimer par le marbre et la pierre, tandis que c'est le rôle de la peinture de donner presque tout à l'expression.

Il faut aux Vierges de Raphaël cet œil pudique et voilé, cette rougeur chaste que la sculpture ne peut rendre; nous désirons dans cette *Pietà* de Michel-Ange le regard désespéré de la mère, cette pâleur de la mort dans le corps de son divin fils, et aussi le précieux sang de ses blessures; nous cherchons même autour de lui cette croix, ce sombre Golgotha, ce tombeau entr'ouvert, ces disciples fidèles. Toutes les fois que la sculpture a essayé de présenter avec un certain mouvement ces images, interdites à cause de leur expression trop véhémente, elle a produit des ouvrages monstrueux, plus voisins du ridicule que du sublime. On peut voir un exemple signalé de ce ridicule et de cette impuissance dans le célèbre bas-relief d'*Alexandre et Diogène,* par Puget, qu'on a vu orner si longtemps le vestibule de Versailles. L'artiste a voulu peindre (le mot m'échappe), peindre avec son marbre et son ciseau les drapeaux agités, le ciel, les nuages, tout autour de ses personnages, lesquels sont groupés comme dans un tableau, et avec les attitudes les plus diverses. Il semble qu'il eût voulu faire entendre, si l'art pouvait aller jusque-là, les cris de la foule et le bruit des trompettes; mais ce que son art ne lui permet pas davantage, c'est d'arriver à faire comprendre son sujet, dont l'intérêt réside uniquement dans le mot insolent adressé au conquérant par l'enfant de Sinope. Si le grand Puget eût eu autant d'esprit que de verve et de science, qualités dont son ouvrage est rempli, il se fût aperçu, avant de prendre l'ébauchoir, que son sujet était le plus étrange que la sculpture pût choisir; dans cet entassement d'hommes, d'armes, de chevaux, et même d'édifices, il a oublié qu'il ne pouvait introduire l'acteur le plus essentiel, ce rayon de soleil intercepté par Alexandre, et sans lequel la composition n'a pas de sens.

Cette méprise n'a pas lieu d'étonner plus que celles que nous remarquons dans des peintres de nos jours, qui ont cherché à rivaliser avec la sculpture, en abjurant les moyens qui sont au nombre des parties vitales de leur art. Animée par un louable motif, celui de rendre à la peinture une grandeur et une simplicité dont les peintres du dernier siècle s'étaient écartés de plus en plus, une école tout entière s'est éprise de la statuaire antique, non pas de son esprit, mais de sa forme même, qu'elle a fait littéralement passer dans les tableaux. Cette violence faite à la tradition, et j'oserais dire au bon sens, ne s'est pas manifestée sans des protestations d'une cer-

taine énergie dans le sein même de cette école, par une sorte de révolte du sens moderne, contre cette prétendue nouveauté, qui réalisait la singulière anomalie d'un retour à ce qu'il y avait de plus ancien. Nous trouvons un exemple de ce contraste dans deux tableaux fameux de l'époque dont nous parlons, le *Bélisaire* de David et celui de Gérard.

Dans le premier de ces ouvrages, conçu comme un bas-relief, il y a peu de chose pour l'émotion qu'on est en droit de se promettre d'un pareil sujet. L'exécution, très achevée dans le sens académique, manque de prestige et de charme. Le Bélisaire est un vieillard vulgaire; l'enfant a la grâce de son âge, mais ne dit rien à l'esprit : rien, même dans l'étonnement de ce soldat qui contemple son général réduit à cet état d'abaissement, ne touche en faveur d'une si grande infortune. Ni le fond, ni les accessoires, ni le casque tendu à l'obole, ne peuvent distraire de l'insipidité qui résulte de tant de sécheresse.

Gérard au contraire cherche, pour animer son sujet, une route tout opposée. A l'aridité de la composition, à cette absence d'intérêt, résultant en grande partie, chez David, de l'inutilité des accessoires, c'est dans un accessoire principalement qu'il semble résumer toute la pensée de son tableau : je veux parler de ce serpent entortillé à la jambe du jeune guide, lequel, endormi ou expirant de fatigue, repose dans les bras de l'illustre aveugle. Tout dans sa composition présente l'idée de l'abandon et de la solitude : le héros côtoie un précipice, et l'on ne découvre dans le ciel que les teintes sinistres du couchant.

Une telle peinture remplirait probablement toutes les conditions pour émouvoir, si l'idée évidente de la recherche ne s'y faisait par trop sentir. Le sort d'un illustre guerrier réduit à la condition de mendiant, privé de ses yeux par le tyran auquel il a prodigué ses services et forcé de s'appuyer sur un faible enfant, présente une image suffisamment poétique et intéressante. Elle ne pouvait que perdre par une circonstance aussi mesquine que celle de ce serpent. Je critique de même ce guide défaillant porté par celui qu'il est censé devoir conduire : l'intérêt ne sait plus où se prendre.

C'est un peu le défaut du génie moderne de s'attarder dans des détails oiseux et de raffiner sur tout, même dans des sujets terribles. Notre grand Poussin, le peintre philosophe par excellence (et on ne l'a peut-être appelé ainsi que parce qu'il donnait à l'idée un peu plus que ne demande la peinture), est fréquemment tombé à cet égard dans l'affectation. Son fameux *Déluge*, tant admiré des gens de lettres, en est une preuve. Cette dernière famille du genre humain restée toute seule sur l'immense solitude des eaux et luttant dans un frêle esquif contre la destruction, le serpent (encore un serpent), auteur des

maux de toute notre race, qui se dresse sur ce dernier promontoire, tout cela ne donne, en vérité, l'idée du déluge universel qu'à celui qu'une explication préalable aurait mis dans la confidence du peintre. Il est des sujets, et avant tous les autres ceux qui sont tirés de l'Ancien-Testament ou de l'Évangile, qu'il ne faut ni abréger, ni amplifier, ni dénaturer. Il faut avouer que ce qui nous reste des ouvrages des anciens ne présente jamais cette recherche étrangère à l'art. On peut courir après les idées ingénieuses à l'aide des mots; mais dans les arts muets comme la peinture ou la sculpture, c'est une dépense en pure perte si on se la permet en vue du beau, et elle prouve plutôt l'impuissance du sculpteur ou du peintre à émouvoir par les moyens qui sont de son domaine. Il faut rendre aussi cette justice aux Flamands, aux Espagnols, aux Italiens, qu'ils n'ont point affecté ce travers dans leur peinture, et l'on doit en savoir gré surtout à ces derniers, chez lesquels la littérature a étrangement abusé de l'esprit. C'est une manie toute française, qui tient sans doute à notre penchant pour tout ce qui relève de la parole. Le peintre chez nous veut plaire à l'écrivain; l'homme qui tient le pinceau est tributaire de celui qui tient la plume, il veut se faire comprendre du penseur et du philosophe. Comment lui en vouloir? Il rend hommage, en dépit qu'il en ait, à ceux qui sont ou qui se sont faits ses juges. Sa déférence pour le public ne vient qu'après.

Ce que l'on demandera toujours à toutes les écoles et à travers toutes les différences de physionomie, ce sera de toucher l'âme et les sens, d'élever l'intelligence et de l'éclairer.

Il y a sans doute des époques favorables où tout semble s'offrir à la fois, où l'intelligence des juges vient au-devant des tentatives des artistes : heureuses époques, plus heureux artistes de venir à propos et de ne rencontrer que des esprits pour les comprendre et des sourires pour les encourager!

Il est d'autres périodes pendant lesquelles les hommes, émus d'autres passions, demandent des distractions moins élevées, ne trouvent même de plaisirs que dans des occupations arides pour l'esprit, fécondes seulement en résultats matériels; mais enfin les artistes, les poètes peuvent encore s'y montrer de temps en temps. Ils charment un peu plus tôt ou un peu plus tard ce nombre étendu ou restreint des hommes qui ont besoin de vivre par l'esprit. Bien qu'il faille traverser des temps de stérilité, on ne voit jamais tarir entièrement la source de l'inspiration. Titien survit à Raphaël, qu'il a vu naître; le règne des grands Vénitiens succède à celui des grands Florentins. Un demi-siècle plus tard, le prodigieux Rubens paraît comme un phare qui va éclairer de nombreuses et brillantes écoles, fidèles à la tradition et pourtant pleines de nouveauté. Les Espa-

gnols, les Hollandais nous consolent du sommeil de l'Italie, cette mère si féconde il y a trois siècles, trop stérile, hélas! de nos jours, et qui fait bien attendre son réveil.

Tel est le tableau des vicissitudes du beau. Où se lève ce vent qui transporte du nord au midi, de l'orient à l'occident, le sceptre de l'invention, le don de plaire et d'enseigner? Quel est ce caprice qui fait apparaître un Dante, un Shakspeare, celui-ci chez des Anglo-Saxons encore barbares, pareil à une source jaillissante au milieu d'un désert, celui-là dans la mercantile Florence, deux cents ans avant cette élite de beaux esprits dont il sera le flambeau?

Chacun de ces hommes se montre tout à coup et ne doit rien à ce qui l'a précédé ni à ce qui l'entoure; il est semblable à ce dieu de l'Inde qui s'est engendré lui-même, qui est à la fois son aïeul et son arrière-rejeton. Dante et Shakspeare sont deux Homères arrivés avec tout un monde qui est le leur, dans lequel ils se meuvent librement et sans précédens.

Qui peut regretter qu'au lieu d'imiter ils aient inventé, qu'ils aient été eux-mêmes au lieu de recommencer Homère et Eschyle? Si l'on peut reprendre quelque chose dans Virgile, c'est que par respect pour une époque savante où l'on avait le culte presque exclusif de tout ce qui venait de la Grèce, il ait cherché en trop d'endroits les formes de l'Iliade. Nous n'aimons ni le courageux Gyas, ni le courageux Cloanthe, ni les héros dont la chute ébranle le ciel et les montagnes, ni tous les lieux communs épiques, qui heureusement ne nous ont privés ni de Didon, ni des *Géorgiques*, ni des *Églogues*, ces inspirations charmantes et mélancoliques qui ne sont empruntées ni à Théocrite ni à aucun des Grecs.

Les vrais primitifs, ce sont les talens originaux : ce La Fontaine, qui ne semble qu'imitation, et qui ne procède pourtant que de son propre génie. Qui a produit l'originalité d'un Montaigne bourré de latin et connaissant tout ce que les anciens ont écrit, d'un Racine qui suit Euripide pas à pas, à ce qu'on dit, et peut-être à ce qu'il croit lui-même?

On dit d'un homme pour le louer qu'il est un homme unique : ne peut-on, sans paradoxe, affirmer que c'est cette singularité, cette personnalité qui nous enchante chez un grand poète et chez un grand artiste, que cette face nouvelle des choses révélées par lui nous étonne autant qu'elle nous charme, qu'elle produit dans notre âme la sensation du beau, indépendamment des autres révélations du beau qui sont devenues le patrimoine des esprits de tous les temps, et qui sont consacrées par une plus longue admiration?

EUGÈNE DELACROIX.

REVUE MUSICALE

BEETHOVEN, SES CRITIQUES ET SES GLOSSATEURS. [1]
— LA MUSIQUE INSTRUMENTALE EN FRANCE.

Il en sera bientôt de l'œuvre de Beethoven comme des poèmes d'Homère, de Dante ou de Shakspeare : elle aura suscité toute une littérature de gnoses, de commentaires, de biographies et d'explications critiques. C'est la marche inévitable de l'esprit humain. Après l'âge héroïque, qui, dans les arts, est l'âge des grandes créations, vient la période historique, où l'on raconte les faits accomplis. L'imagination produit d'abord ses miracles, puis la raison s'éveille, s'efforce de marcher sur les traces de sa divine messagère, pour en comprendre les secrets et les transmettre aux générations futures. C'est ainsi que se forment les écoles et les traditions.

Il existe un grand nombre de biographies de Beethoven plus ou moins intéressantes. Parmi celles qui méritent d'être mentionnées, nous citerons d'abord la notice publiée à Coblentz en 1838 par deux amis du grand symphoniste, le docteur Wegeler et Ferdinand Ries, pianiste et compositeur distingué. Les deux amis se sont proposé d'écrire moins une histoire de la vie entière de Beethoven qu'un recueil de pieux souvenirs concernant l'enfance et les œuvres principales de l'auteur de la *Symphonie héroïque*. M. Antoine Schindler, un élève et l'ami dévoué du grand musicien, auprès duquel il a passé plusieurs années, et qu'il a vu mourir dans ses bras, a publié à Münster en 1845 une vie de son maître, qui en est à la seconde édition, et qui reste la meilleure source de renseignemens certains que l'on puisse consulter. Je ne parle ni des nombreux articles que les journaux et les recueils périodiques de l'Allemagne ont consacrés au génie de Beethoven, ni des indiscrétions des touristes anglais qui ont assailli la vieillesse de cet homme extraordinaire.

(1) Leipzig, Brockhaus.

M. de Lenz, un de ces bons et naïfs Allemands qu'on rencontre dans chaque coin de l'Europe, parlant et écrivant dans toutes les langues dont ils confondent les propriétés, a mis plusieurs années de sa vie à étudier et à classer l'œuvre immense de Beethoven, et il a consigné ses observations dans un livre curieux, publié à Saint-Pétersbourg en 1852 sous ce titre, *Beethoven et ses trois styles*. Nous en avons parlé ici même (1), quelque temps après la publication. Le livre de M. de Lenz a eu un certain succès et a été traduit depuis en un français un peu meilleur que celui dans lequel il fut écrit d'abord. M. de Lenz habite Saint-Pétersbourg, où il remplit des fonctions qui tiennent à la magistrature. Dans son ouvrage confus et plein d'enthousiasme pour le compositeur sublime dont il admire jusqu'aux fautes d'orthographe, M. de Lenz n'a point épargné les épigrammes à M. Alexandre Oulibichef, un Russe fort distingué, un grand amateur de musique, connu par une biographie et une étude de Mozart qui renferme d'excellentes parties. C'est pour répondre aux insinuations de M. de Lenz que M. Oulibichef a rompu le silence qu'il gardait depuis dix ans, dit-il dans une courte introduction dont nous extrayons les lignes suivantes : « Dix ans s'étaient écoulés depuis la publication de ma *Biographie de Mozart*. L'accueil généralement favorable que l'on avait fait à cet ouvrage semblait dès-lors lui assurer la prescription. J'avais, depuis dix ans, quitté la plume du critique musical pour me livrer à des travaux littéraires d'un autre genre. J'aimais toujours la musique, mais je ne m'en occupais plus que comme exécutant et comme amphitryon obligé des virtuoses que leur bonne ou leur mauvaise étoile conduisait à Nijni, mon séjour habituel. » Il ajoute : « Quelque charme que l'on trouve à la vie de campagne pendant l'été et quelque aguerri que l'on soit au séjour d'une ville de province pendant l'hiver, l'on éprouve toujours de temps à autre le besoin de respirer le grand air de la civilisation. » Ramené à Saint-Pétersbourg à la fin de l'année 1851 par le besoin de respirer un air plus vivifiant que celui de sa province et par la facilité que lui offrait le chemin de fer qui venait de s'ouvrir entre Moscou et la capitale de l'empire, M. Oulibichef entend parler de tous côtés de l'ouvrage de M. de Lenz, qui était encore sous presse. Après avoir lu, après avoir répondu aux principales objections de M. de Lenz par un article inséré dans un journal russe, *l'Abeille du Nord*, M. Oulibichef se vit obligé de donner à sa réponse de plus grandes proportions. Telle est l'origine du nouvel ouvrage de M. Oulibichef (2), qui forme un volume assez compacte, et qui est écrit dans la même langue que sa *Biographie de Mozart*, c'est-à-dire dans un français un peu composite, mais facile et infiniment plus correct que celui de M. de Lenz.

M. Oulibichef est un grand admirateur de Mozart. Il considère l'auteur de *Don Juan* et de *la Flûte enchantée* comme le musicien universel qui a réuni et fondu dans son œuvre divine les propriétés des différentes écoles antérieures à son avénement. A partir de la mort de Mozart, qui ferme le XVIIIe siècle, commence une ère nouvelle, celle de la musique moderne, dont Beethoven est l'expression la plus étonnante. Pour M. de Lenz au contraire, qui ne s'occupe guère que de la musique instrumentale, Beethoven est pres-

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1852.
(2) 1 vol. petit in-quarto.

que le seul compositeur dont il admette l'existence. Si l'ingénieux critique ne conteste pas tout ce que l'art doit au génie d'Haydn et à celui de Mozart, c'est sur Beethoven cependant qu'il concentre toutes ses adorations et qu'il épuise son enthousiasme. L'abbé Carpani, dans les lettres charmantes où il nous raconte si bien la vie calme d'Haydn et apprécie avec tant de goût et de vivacité l'œuvre de ce grand musicien, a bien de la peine aussi à franchir le seuil de l'ère nouvelle qui se prépare. Il semble souscrire à ce jugement porté par l'auteur vénérable de *la Création* sur le génie naissant qui a produit *Fidelio* et la symphonie en *ut majeur :* « Un jour, dit Carpani, un de mes amis demandait à Haydn ce qu'il pensait de ce jeune compositeur. Avec une entière sincérité, le vieillard répondit : « J'étais fort content de ses premiers ouvrages; mais quant aux derniers, j'avoue que je ne les comprends pas. Il me semble toujours *qu'il écrit des fantaisies* (1). »

Le jugement d'Haydn sur Beethoven est à peu près celui que portent tous les hommes de génie sur leurs successeurs immédiats. C'est le jugement de la génération qui a épuisé la sève de vitalité dont elle était pourvue, et qui ne voit dans celle qui lui succède qu'une postérité sans discipline, parce qu'elle s'écarte de la route tracée. On pourrait appliquer à la mort le mot de Voltaire sur Dieu : « Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer, » ne fût-ce que pour interrompre la domination de certaines idées qui ne peuvent disparaître qu'avec les hommes qui les avaient affirmées. Quoi qu'il arrive, le fils pense toujours un peu autrement que son père, et le disciple est forcé par la nature des choses de modifier d'une manière ou d'une autre l'enseignement qu'il a reçu du maître. Les premières œuvres de Beethoven, ses trios pour piano, violon et violoncelle, les sonates, le *septuor*, et jusqu'à la symphonie en *ut majeur*, qui est de l'année 1801, et qui fut dédiée à ce même docteur van Swieten, l'ami d'Haydn et l'auteur des paroles de *la Création* et des *Saisons,* — ces premières compositions du grand symphoniste révèlent une imitation directe du style d'Haydn et de Mozart, dont il était le successeur. Aussi Beethoven n'aimait-il pas qu'on lui parlât de ses premières productions et surtout du *septuor*. Il répondait brusquement au visiteur imprudent qui avait la maladresse de louer cet admirable morceau : *Le septuor n'est pas de moi, il est de Mozart*, et il tournait le dos à la personne qui avait cru lui adresser un compliment. Eh bien! ce sont précisément ces premières compositions de Beethoven qui ont eu l'approbation d'Haydn, parce qu'il y voyait les traces de sa propre influence, et qu'il se sentait vivre dans l'œuvre naissante de son glorieux successeur. Aussi Carpani, en historien fidèle du père de la symphonie, parle-t-il des premières compositions de Beethoven dans les termes suivans : « Que deviendra l'art, et particulièrement la musique instrumentale, maintenant que Haydn n'écrit plus, et qu'ainsi se trouve fermée cette mine si féconde de trésors? Ce qu'il deviendra? Eh! ne le voyez-vous pas déjà en partie? Attendez un peu, et vous le verrez encore davantage. Il n'y a *qu'un homme* qui pourrait encore le soutenir, et en effet que ne serait-on pas en droit d'attendre de lui après son beau *septuor*, après ses premiers *concertos* pour le piano, ses premières symphonies, toutes œuvres vraiment remarquables, dans lesquelles il a heureu-

(1) Lettre xve.

sement fondu le style de Haydn avec celui de Mozart! Mais voudra-t-il mettre un frein à son imagination? voudra-t-il l'astreindre à un ordre, la renfermer dans une juste mesure? voudra-t-il préférer le beau au bizarre? »

Aucun homme de génie n'a eu autant que Beethoven la volonté bien délibérée du rôle qu'il se proposait de jouer dans l'art, aucun révélateur de formes nouvelles ne s'est fait une conscience plus nette du but qu'il s'était promis d'atteindre. Excepté Gluck peut-être, qui dès son entrée dans la carrière de compositeur dramatique s'est trouvé en contact avec l'orgueil des virtuoses et toutes les invraisemblances de l'opéra italien auxquels il n'a pas daigné se soumettre, Beethoven est certainement l'artiste de génie qui a eu le plus d'empire sur l'acte mystérieux de sa propre inspiration. Après avoir subi, comme tous les hommes supérieurs, l'influence du milieu où il s'est produit, Beethoven s'est dégagé violemment de la tradition qui l'avait nourri. L'auteur de la *Symphonie avec chœurs* et des cinq derniers quatuors a bien voulu ce qu'il a accompli, et si cette exubérance de la volonté dans un art d'imagination et de sentiment fait la grandeur de Beethoven et le rattache étroitement au siècle où il a vécu, elle est aussi la source de ses infirmités.

Le livre de M. Oulibichef est divisé en trois parties, qui pourraient être mieux circonscrites dans leur objet et saisir plus vivement l'esprit du lecteur. On s'aperçoit tout d'abord que M. Oulibichef n'a pas une idée bien nette du but qu'il veut atteindre. Les faits particuliers débordent le cadre où il a voulu les renfermer, et obscurcissent la notion générale, qui manque de relief dans la pensée de l'auteur. Après quelques pages d'introduction, où M. Oulibichef raconte les circonstances qui l'ont amené à écrire un ouvrage sur Beethoven, vient un long chapitre consacré aux progrès qu'a faits l'art musical depuis la mort de Mozart et pendant les vingt-cinq premières années de notre siècle. Rappelant l'idée qui sert de conclusion à la vie de Mozart, M. Oulibichef ajoute : « Or ce caractère d'universalité que Mozart imprime à quelques-uns de ses plus grands chefs-d'œuvre m'avait paru le progrès immense que la musique attendait pour se constituer définitivement, — pour se constituer, avais-je dit, et non pour ne plus avancer (1). » Ainsi donc M. Oulibichef n'arrête pas son admiration à l'avénement de Mozart, il croit encore à des progrès possibles après l'auteur de *Don Juan;* mais il ne définit d'une manière satisfaisante ni le caractère des innovations qui peuvent s'accomplir sans altérer l'essence de l'art, ni la limite qui sépare l'œuvre de Beethoven de celle de ses deux illustres prédécesseurs, Haydn et Mozart. En général, il y a dans tout ce premier chapitre beaucoup de mélange, des rapprochemens qui étonnent par leur étrangeté, et au fond plus de lieux communs que d'aperçus nouveaux. Dans le second chapitre, M. Oulibichef raconte brièvement la vie de Beethoven, en s'appuyant sur la biographie de M. Schindler et sur quelques renseignemens donnés par Seyfried dans les *Études de composition de Beethoven.* Il divise la courte existence de ce grand musicicien en trois périodes, auxquelles il rattache successivement les différentes compositions qui forment l'ensemble de l'œuvre de ce profond génie. Cette division de l'existence matérielle de Beethoven, servant de base à la classification de l'œuvre de l'artiste, nous semble être le procédé le plus

(1) Page 5.

simple qu'on doive employer pour saisir le vrai caractère des évolutions du génie. Comme le dit très bien M. Oulibichef au début de ce second chapitre, « *les ouvriers de la pensée* (1), savans, écrivains ou artistes, obéissent toujours, en produisant, à une double loi : à leur nature individuelle d'abord, et à l'esprit du temps qui entraîne tout le monde, à commencer par ceux-là mêmes qui voudraient lui résister. » Or aucun artiste n'a été plus de son temps que Beethoven, aucun génie n'a subi autant que le sien l'influence d'une organisation maladive et des circonstances domestiques au milieu desquelles il a dû passer sa vie. Après avoir raconté les principaux événemens de l'humble existence du pauvre et grand génie dont il blâme les tendances généreuses vers un idéal de liberté que la révolution française avait suscité chez les plus grands esprits de l'Allemagne, M. Oulibichef passe à l'analyse de son œuvre, qui forme le troisième chapitre.

Le premier écrivain qui, à notre connaissance, ait essayé de classer les productions de Beethoven en trois différentes périodes, en assignant à chacune d'elles un caractère esthétique parfaitement reconnaissable, c'est M. Fétis dans sa *Biographie universelle des musiciens*. Selon M. Fétis, Beethoven continue avec plus ou moins d'indépendance la manière de ses prédécesseurs Haydn et Mozart jusqu'à la *Symphonie héroïque* (la troisième), qui est de 1804. A partir de ce chef-d'œuvre, le génie de Bethoven éclate dans toute sa magnificence et avec les propriétés de sa seconde manière, qui se prolonge pendant dix ans, c'est-à-dire jusqu'en 1814. C'est pendant cette période féconde que Beethoven produit la symphonie en *si bémol*, celle en *ut mineur*, la *Pastorale*. Voici en quels termes M. Fétis caractérise les productions qui appartiennent à la troisième période de la vie de Beethoven, comprenant la symphonie en *fa* (la huitième), celle avec chœurs, et les cinq derniers quatuors pour instrumens à cordes : « Insensiblement et sans qu'il s'en aperçût, ses études philosophiques donnèrent à ses idées une légère teinte de mysticisme qui se répandit sur tous ses ouvrages, comme on peut le voir dans ses derniers quatuors; sans qu'il y prît garde aussi, son originalité perdit quelque chose de sa spontanéité en devenant systématique. Les redites des mêmes pensées furent poussées jusqu'à l'excès, le développement du sujet alla jusqu'à la divagation, la pensée mélodique devint moins nette, l'harmonie fut empreinte de plus de dureté. Enfin Beethoven affecta de trouver des formes nouvelles, *moins par l'effet d'une soudaine inspiration que pour satisfaire aux conditions d'un plan médité* (2). » Pris dans sa généralité et sans vouloir en appliquer les conséquences à aucune œuvre particulière, ce jugement de M. Fétis nous paraît irréfutable. Comme le dit très bien le savant critique, les dernières compositions de Beethoven se font remarquer par le développement excessif des épisodes, par la dureté de l'harmonie, par la fréquence et l'étrangeté des modulations, enfin par cette prédominance de la volonté systématique du penseur et du philosophe sur la spontanéité de l'artiste et du musicien.

Il serait assez difficile de préciser quels sont les principes qui ont guidé M. de Lenz dans la classification des œuvres de Beethoven. Ce qui ressort de plus clair

(1) On s'aperçoit que la révolution de 1848 a porté ses fruits, même en Russie.

(2) Voyez la *Biographie universelle des musiciens*, article Beethoven.

de l'ouvrage confus, *Beethoven et ses trois styles,* où il a entassé les effluves de son enthousiasme pour le grand musicien, c'est que M. de Lenz préfère les dernières compositions de Beethoven à toutes celles qui forment le partage de la première et de la seconde manière. Ce n'est pas que M. de Lenz ne reconnaisse lui-même que dans les dernières productions de l'auteur de la *Symphonie avec chœurs* (la neuvième), « on trouve souvent des choses bizarres et choquantes » pour l'oreille des simples amateurs de bonne musique; « mais, ajoute-t-il, s'arrêter à ces étrangetés serait se montrer indigne de savourer les beautés ineffables qu'on rencontre encore plus souvent dans les œuvres dernières de ce sublime génie, » dont la troisième manière « est un jugement porté sur le *cosmos* humain, et non plus une participation à ses impressions (1). » Jamais M. Listz ne s'est mieux exprimé.

Pour M. Oulibichef, qui ne vise pas si haut que M. de Lenz, son contradicteur, il divise la vie et l'œuvre de Beethoven en trois périodes : les années comprises entre 1793 et 1804, où Beethoven est visiblement sous l'influence d'Haydn et de Mozart, et dont la *Symphonie héroïque,* qui marque l'émancipation de son propre génie, est l'œuvre capitale, — la deuxième période, renfermée entre 1804 et 1814, et qui donne naissance aux plus magnifiques productions, telles que la symphonie en *ut mineur,* la *Pastorale*, celle en *la*, y compris la huitième symphonie en *fa*. — La troisième période s'écoule de 1814 à 1827, elle se distingue par la *Symphonie avec chœurs* et les cinq derniers quatuors. On voit que la classification de M. Oulibichef est à peu près celle de M. Fétis, dont le nouveau biographe accepte assez volontiers les jugemens. M. Oulibichef analyse successivement les productions de Beethoven qui appartiennent à chacune des trois périodes, dont il s'efforce de caractériser le style par des observations judicieuses, puisées dans les lois essentielles de l'art. Nous ne suivrons pas M. Oulibichef dans les menus détails de son analyse de l'œuvre du grand maître; quelques observations suffiront pour donner une idée de l'esprit qui dirige sa critique.

M. Oulibichef commence l'analyse des compositions de Beethoven qu'il range dans la seconde période de sa carrière féconde par les réflexions suivantes : « Les circonstances biographiques qui dominent la seconde période de la vie de Beethoven se réduisent à une surdité croissante, aux progrès d'un amour malheureux, et au pouvoir funeste que son frère Charles acquit sur le moral et les déterminations du grand artiste. De ces trois causes de perturbation, l'une pouvait stimuler le génie de Beethoven; les deux autres étaient évidemment de nature à réagir sur lui d'une manière défavorable. Le caractère du grand artiste s'altéra; il perdait de plus en plus le sentiment de certains effets harmoniques et acoustiques... Peu à peu le caprice et la mauvaise humeur troublèrent les inspirations de Beethoven; des règles importantes furent mises en oubli; l'originalité véritable et difficile, qui consiste à trouver l'*inconnu dans le beau,* toucha par accès ou par boutades à la bizarrerie et à la déplaisance qui constituent l'*originalité facile*, *à la portée de tout le monde.* Il arriva aussi au grand artiste de se complaire dans ses idées, de s'oublier dans leur développement jusqu'à perdre de vue le point essentiel en toutes choses, je veux dire le trop et le trop peu, ce re-

(1) Voyez les *analyses des sonates de piano,* p. 2.

doutable écueil de l'effet et du succès, qui ne s'obtiennent qu'autant qu'on a su éviter l'un et l'autre. » M. Oulibichef ajoute : « Certains critiques, égarés par leur enthousiasme, ont prétendu, pour justifier Beethoven, que l'idée de longueur en musique est purement relative, que tout dépend de l'abondance ou de la disette des matériaux qu'on met en œuvre, que d'ailleurs ce qui semble trop long à l'un peut sembler trop court à l'autre, etc. C'est là une opinion radicalement fausse. Si elle était vraie, il n'y aurait plus rien de vrai ou de faux pour la critique, tout serait relatif, les beautés comme les imperfections (1). » Ce sont là de bonnes et excellentes paroles. M. Oulibichef y soulève la grande question de la certitude dans l'appréciation du beau, qui est une des faces de la certitude dans la connaissance. Il n'est pas possible de méconnaître la vérité des principes sur lesquels s'appuie la critique de M. Oulibichef; on peut douter toutefois que ces principes soient justement applicables à la partie de l'œuvre de Beethoven qu'examine le biographe. M. Oulibichef ne nous semble pas suffisamment pénétré de cette vérité, puisée non pas dans les lois abstraites de la pensée, mais dans la nature vivante des choses et des hommes, — que certains défauts sont l'accompagnement nécessaire des plus admirables créations du génie. Donnez à des hommes comme Dante, Shakspeare, Corneille ou Beethoven cette mesure, cette pondération délicate de l'esprit et de la sensibilité qui se nomme le goût, et vous leur enlèveriez peut-être quelque chose de la force qui leur a été nécessaire pour accomplir l'œuvre que nous admirons. Tout ce que dit M. Oulibichef sur certaines aberrations harmoniques qu'on rencontre dans les œuvres de Beethoven, les passages qu'il cite, et qui avaient déjà été relevés soit par M. Fétis, soit par d'autres bons esprits de l'Allemagne, tels que l'auteur *bien connu* (*wohlbekannten*) des charmantes lettres sur la musique que nous avons appréciées ici depuis longtemps (2), sont incontestablement des erreurs ou des caprices de génie que rien ne justifie; mais M. Oulibichef ne va-t-il pas trop loin, et son excellent esprit ne se laisse-t-il pas égarer par des subtilités indignes d'un appréciateur des belles choses, quand il méconnaît le prix de l'admirable morceau, l'*andante scherzando*, de la symphonie en *fa ?* Ici nous sommes entièrement de l'avis de M. Berlioz, qui a dit de ce morceau : « Cela tombe du ciel tout entier dans la pensée de l'artiste. »

M. Oulibichef est bien plus dans la vérité large du sens commun lorsqu'il réfute les sophismes de M. de Lenz et autres illuminés qui proclament que les symphonies de Beethoven « sont des événemens de l'histoire universelle plutôt que des productions musicales de plus ou de moins de mérite. » « Dans tout ce fatras de l'illuminisme musical, dit M. Oulibichef, je n'ai trouvé qu'une chose qui ressemble de loin à un argument, et qui peut-être vaut la peine qu'on y réponde. Les adeptes en appellent à l'*avenir* pour l'intelligence des œuvres de Beethoven aujourd'hui incomprises, se fondant sur ce que d'autres grands inventeurs ont été raillés de leur vivant au sujet des plus sublimes découvertes. Dans les sciences, oui; en littérature, fort rarement; *en musique, jamais.* Tous les grands compositeurs, depuis Josquin, Orlando di Lasso et Palestrina jusqu'à Monteverde et Meyerbeer, ont été

(1) Page 157.
(2) *Musikalische Briefe, Wahrheit über Tonkunst und Tonkünstler.*

appréciés à leur juste valeur et quelquefois surtaxés par les contemporains (1). »

Trois hommes, aussi différens par le génie que par le caractère, ont créé la musique instrumentale et ce magnifique poème qu'on nomme la symphonie : ce sont Haydn, Mozart et Beethoven. Du grand atelier de formes et de combinaisons harmoniques de toute nature qui constitue l'œuvre colossale de Sébastien Bach, et particulièrement des sonates pour clavecin de son fils Emmanuel, qui déjà avait mis dans son style quelque chose de cet agrément et de cette légèreté qui devaient prévaloir dans la musique moderne, Joseph Haydn tire une partie des élémens dont il compose successivement son œuvre admirable. Il entremêle ces emprunts faits à l'art un peu sévère de son pays de l'étude des maîtres italiens, surtout d'un nommé Sammartini, homme de génie, dont l'œuvre prématurée, comme celle de notre Gossec, est restée inconnue, et paraît avoir beaucoup servi à l'éducation du père de la symphonie. Haydn est un musicien de premier ordre qui, par l'abondance des idées mélodiques, par la clarté du plan et la pureté constante du style, n'a pas été dépassé. Il reste le maître par excellence qu'il faudra toujours étudier et dont l'influence est salutaire sur la postérité qui se nourrit de sa parole. Mozart, enfant divin dont le berceau est déjà rempli de miracles, apprend tout, ose tout, et embrasse toutes les formes. Il mêle les ressouvenirs de l'école italienne, dont il fut aussi un disciple respectueux, aux emprunts qu'il fait aux maîtres de son pays, Emmanuel Bach, Glück et Haydn, et il enfante une œuvre unique, où le charme, la tendresse et la profondeur du sentiment s'unissent à l'élégance des formes, à la pureté d'une harmonie constamment hardie, qui devance les temps. Selon l'heureuse expression de M. Oulibichef, Mozart trouve *l'inconnu dans le beau*. Ses plus grandes témérités de langage sont des intuitions de la nature des choses que l'avenir s'empressera de consacrer. Mozart occupe dans l'histoire de l'art cette place unique qui appartient à la grâce suprême qui s'insinue et domine sans efforts : il est le bien-aimé de la sainte triade qui unit le père au fils, le passé à l'avenir. Son œuvre, plus étendue et plus variée que celle d'Haydn, embrasse tous les genres, et dans tous l'artiste incomparable atteint la perfection. Venu après ces deux grands hommes, Beethoven, qui est bien un enfant du XIXe siècle, en révèle aussitôt le caractère maladif et dominateur. Indocile dès les premiers bégaiemens de sa muse, il apprend mal la langue des maîtres consacrée par les chefs-d'œuvre de ses devanciers, et il se hâte de rompre tout commerce avec la tradition des écoles d'Italie, dont il repousse et dédaigne la bénigne influence. Beethoven est le premier grand compositeur de son pays qui ne franchira pas les monts, et qui, ainsi que Weber et Schubert, n'ira pas s'inspirer au beau pays *où fleurissent les orangers*. Préoccupé d'idées grandioses qui dépassent peut-être le monde purement musical, poète et philosophe, s'abreuvant constamment aux sources troublées des utopies divines, et la tête toujours remplie des rêves immortels de la révolution française, l'auteur de la *Symphonie héroïque*, de celle en *ut mineur*, de la symphonie en *la*, de la *Pastorale* et de la *Symphonie avec chœurs*, crée une œuvre grandiose, où l'infini des horizons, la magnificence et la nouveauté

(1) Voyez p. 308.

des effets se manifestent au milieu des plus éblouissantes splendeurs de la poésie lyrique, et se mêlent avec le sanglot de la passion au souffle panthéiste qu'exhale la nature, dont il évoque les voix mystérieuses. Comme Goethe dans son *Faust*, comme Byron dans *Manfred* et Chateaubriand dans *René*, Beethoven est l'écho de son temps; il en a le trouble et la grandeur, il en possède l'énergie et les infirmités. L'effort est partout sensible dans son œuvre, bien moins complexe que celle de Mozart, puisque Beethoven n'a complétement réussi ni dans le genre dramatique, ni dans l'oratorio et la musique religieuse. Il violente la langue pour lui faire dire ce qu'il veut, et ne s'inquiète ni des lois essentielles de l'harmonie, ni de la proportion des parties qui doivent concourir à l'effet de l'ensemble; mais il atteint le but, et, comme un titan révolté, il escalade son idéal en entassant Ossa sur Pélion. C'est par là que Beethoven mérite le pardon de ses fautes, et qu'on oublie les moyens qui l'ont conduit au trône solitaire où il domine en *poeta sovrano*. Les sonates, les concertos, les trios pour piano, violon et violoncelle, les quatuors pour instrumens à cordes, les ouvertures et les neuf symphonies, qui forment la partie originale de l'œuvre de Beethoven, renferment des beautés, contiennent des effets, et ouvrent à l'art musical des perspectives que les génies de Haydn et de Mozart n'ont point connues. Moins universel et moins exquis que Mozart, qui est la perfection même et qui parle tout naturellement la langue révélée des anges, — moins naïf, moins correct et moins créateur, dans le vrai sens du mot, que le père de la symphonie, qui à soixante-neuf ans écrivait encore un chef-d'œuvre plein de jeunesse que nous avons entendu récemment au Conservatoire, *les Saisons*, où tous les compositeurs modernes ont puisé depuis cinquante ans, — Beethoven dépasse ses deux immortels prédécesseurs par la sublimité de l'inspiration lyrique, par le pittoresque de l'instrumentation, par le charme irrésistible d'une fantaisie puissante dont les mirages s'entremêlent au pathétique de la passion. C'est ce caractère dramatique qu'on trouve dans les compositions instrumentales de Beethoven, qui le distingue d'Haydn et de Mozart, et qui rattache ce merveilleux génie au XIXe siècle.

Dans un passage des *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand, parlant de Napoléon et de l'influence qu'a eue son génie sur le caractère de la nation française, a dit en propres termes : « Sa fortune inouie a laissé à l'outrecuidance de chaque ambition l'espoir d'arriver où il n'était point parvenu. » Ce n'est point forcer l'analogie des choses que d'appliquer le sens de ces paroles aux prétendus successeurs de Beethoven, à cette tourbe de détestables musiciens qui a envahi l'Allemagne, et qui a pris à tâche d'exagérer les défauts de l'auteur immortel de la *neuvième Symphonie* et des *six* derniers quatuors. Hâtons-nous cependant de conclure avec le grand écrivain que nous avons cité : « tel est l'embarras que cause à l'écrivain impartial une éclatante renommée, il l'écarte autant qu'il peut, afin de mettre le vrai à nu; *mais la gloire revient comme une vapeur radieuse et couvre à l'instant le tableau.* »

Le livre de M. Oulibichef sera lu avec intérêt. Il renferme d'excellentes observations qui, sans être bien nouvelles, ont le mérite de ramener les esprits à des vérités éternelles que le plus beau génie du monde ne peut transgresser impunément. Beethoven est grand malgré ses fautes et malgré la

horde de musiciens barbares qui s'autorisent de ses erreurs pour enfanter des œuvres monstrueuses qu'on destine à l'avenir, parce qu'heureusement nous ne sommes pas dignes de les comprendre.

C'est au génie de Beethoven, dont nous venons de caractériser l'œuvre grandiose et pathétique, que la France doit, sans contredit, de comprendre mieux chaque jour la poésie intime de la musique instrumentale. Il fallait le peintre dramatique de la *Symphonie héroïque*, de celle en *ut mineur* et de la symphonie en *la* pour initier l'élite de la société française aux beautés d'un art mystérieux, qui semble se refuser, comme la lumière, à toute analyse immédiate, et n'avoir d'autres lois que le caprice des sens. Sans doute on exécutait à Paris, vingt-cinq ans avant la révolution, les chefs-d'œuvre d'Haydn et de Mozart; mais ce n'est que depuis la création de la Société des Concerts que le goût de la musique instrumentale s'est répandu dans une classe, de plus en plus nombreuse, de vrais amateurs. Aussi les concerts, les soirées, les matinées, les séances publiques ou intimes plus ou moins musicales, se multiplient chaque année d'une manière effrayante. Hier encore nous étions assourdis par deux émissaires de M. Listz, qui nous faisaient entendre dans les salons de la maison Érard un de ces morceaux de musique, un concerto pour deux pianos, que le célèbre virtuose écrit pour les générations de l'avenir. Que les idées et les accords de MM. Listz, Wagner et compagnie leur soient légers! Quel chaos! quels non-sens! Ah! M. Brendel, l'historiographe de la nouvelle école, a bien raison de dire que « c'est là de la musique purement spirituelle (*rein geistige Musik*) et non plus de la musique qui puisse se manifester en entier dans le *domaine des sons* (1). » Revenons, revenons à la musique du passé, à la musique *monumentale*, comme dirait M. Richard Wagner, et à la Société des Concerts du Conservatoire, qui en est l'interprète le plus digne.

Ils ont inauguré la trentième année de leur existence le 11 février 1857 par la symphonie en *ut* de Mozart, à laquelle ont succédé les chœurs d'*Une Nuit de Sabbat,* de Mendelssohn, œuvre étrange, pleine de vigueur, mais non pas de lumière. Un solo de flûte, exécuté par M. Dorus sur une cantilène de sa composition, est venu faire diversion aux sombres accords d'*Une Nuit de Sabbat*. Il serait grandement à désirer que les virtuoses qui se produisent dans les concerts du Conservatoire voulussent bien choisir de meilleure musique pour servir de prétexte à leur bravoure. M. Alard, qui est un aussi bon musicien que M. Dorus, se contente bien d'exécuter les sonates de Beethoven, de Mozart, d'Haydn, et il n'en est pas moins applaudi pour cela. La séance s'est terminée par la symphonie en *la,* dont le public a redemandé l'*andante*. Le soir de ce même jour, nous entendions au Théâtre-Italien *il Trovatore* de M. Verdi avec Mlle Grisi, c'est-à-dire un mélodrame de Pixérécourt après un chant d'Homère.

Le second concert a commencé par une ouverture de *Ruy-Blas*, de Mendelssohn. Mendelssohn ne brille pas décidément par l'abondance des idées, et cette ouverture de *Ruy-Blas*, remarquable par la facture et le talent qu'elle révèle, en est une nouvelle preuve. Quelle différence avec la symphonie en *si*

(1) J'emprunte cette singulière citation au livre de M. Oulibichef sur Beethoven, p. 327.

bémol d'Haydn, qu'on a exécutée après, et dont le public enchanté a fait recommencer le menuet! Quelle clarté, quel charme, quelle bonhomie divine et quel art sans efforts! Ah! messieurs les faiseurs de symphonies et d'ouvertures romantiques, vous n'avez pas détrôné le patriarche de la musique instrumentale. Après la symphonie d'Haydn, on a exécuté un chef-d'œuvre qui procède de la même famille de grands musiciens, je veux dire le finale du troisième acte de *Moïse*. Quoique les *soli* fussent chantés par des virtuoses de la force de Mlles Rey, Lhéritier, etc., ce finale colossal a rempli la salle d'une sonorité qu'on pourrait dire *lumineuse*.

Le troisième concert a été particulièrement remarquable par la *neuvième* symphonie de Beethoven, qui remplissait le premier numéro du programme, et dont l'exécution a duré *une heure et un quart!* Cette composition colossale, que M. de Lenz a qualifiée « le dernier mot du style symphonique, » est une pierre de discorde jetée aux critiques de tous les pays. En Allemagne, on n'est pas moins partagé que nous ne le sommes en France, non pas sur la valeur absolue d'une conception aussi étonnante, mais sur l'effet de l'ensemble et sur la possibilité de goûter sans fatigue une œuvre dont les proportions dépassent les forces de l'attention ordinaire des hommes. Pour nous, qui ne craignons jamais de dire notre façon de penser sur une conception du génie, quelque grand qu'il soit, nous avouerons aujourd'hui, comme nous l'avons fait autrefois, que le premier morceau de la *Symphonie avec chœurs* nous paraît toujours un peu obscur et d'un développement pénible. On a beau faire la part de la profondeur de l'idée et de la sombre accumulation des effets de l'harmonie, le morceau est laborieux et ne se conçoit pas sans fatigue, défaut énorme dans tous les arts, mais surtout en musique. Le *scherzo-vivace* au contraire, qui en est le second épisode, est une merveille de grâce, de flexibilité, de rhythmes et de variété. Ce morceau est surpassé par l'*andante* qui vient après, c'est-à-dire par une de ces inspirations qui ouvrent à l'imagination des horizons entrevus dans des rêves enchantés, et qui élèvent Beethoven au-dessus de tous les musiciens qui l'ont précédé. La quatrième partie de la symphonie, jusqu'au moment où les chœurs s'adjoignent aux instrumens, renferme encore des détails pleins de vigueur, entre autres le récitatif des contrebasses, dont on a tant abusé depuis; mais l'ensemble est infiniment trop long, et mal écrit pour les voix, qui ne peuvent jamais arriver à une exécution supportable. Après l'audition d'une composition de cette étendue, on est brisé, et on ne demande plus qu'à aller respirer le grand air.

Au quatrième concert, qui s'est donné le 22 février, la société a fait entendre une nouvelle symphonie de M. Reber, qui a été accueillie avec faveur. M. Reber est un musicien distingué, plein de goût et de mesure, qui ne s'aventure jamais trop loin de ses forces, et qui produit des œuvres qui recommandent son nom à tous les vrais connaisseurs. Sa nouvelle symphonie renferme des détails charmans, d'une instrumentation claire et pourtant colorée. Le *menuet* a été surtout fort remarqué par le public. La séance s'est terminée par l'introduction de l'oratorio de *Samson*, de Haendel, dont Mlle Ribault, de l'Opéra, a chanté le solo de soprano. Voilà un style grandiose et vraiment biblique! C'est simple, large et pourtant ému. Quels effets ob-

tient Haendel avec une instrumentation qui se compose du quatuor, de contrebasses, de quelques trompettes et d'un hautbois qui donnent à la mélopée un caractère héroïque! Le public a chaudement applaudi cette belle page de musique sacrée, qui, pour être dramatique et remplie d'accords de *septième sur la dominante*, n'en est pas moins religieuse pour cela.

Le cinquième concert n'a eu de remarquable que l'exécution parfaite de la *Symphonie Pastorale,* un chœur d'*Eurianthe* de Weber, et la symphonie en *sol* de Haydn, qui a clos la séance; mais l'événement musical de l'année a été l'exécution des *Saisons*, de Haydn, au sixième concert, qui a eu lieu le 22 mars. C'est la première fois qu'on entendait à Paris cette œuvre d'un musicien admirable, qui, comme le Dieu de la Genèse, a tiré le monde musical presque du néant. C'est en 1801 que le maître a composé cette belle idylle, dont les paroles sont du docteur van Swieten, l'auteur du poème de *la Création.* Haydn avait alors *soixante-neuf ans*, étant né le 31 mars 1732. « J'assistais à la première exécution de cet oratorio chez le prince de Schwarzenberg, dit Carpani. Il fut vivement et généralement applaudi. Moi-même, émerveillé de voir sortir de la même tête deux productions si différentes, si riches et si parfaites, je courus, dès que le concert fut fini, vers Haydn, pour lui en faire mon compliment. A peine avais-je ouvert la bouche, que Haydn m'arrêta en disant ces mémorables paroles : — Je suis bien aise que ma musique soit agréable au public; mais pour cette composition, je ne veux pas recevoir de complimens de vous. Je suis bien sûr que vous comprenez vous-même qu'elle est loin de valoir *la Création;* je le sens, et vous devez le sentir aussi. En voici la raison : dans *la Création*, les personnages étaient des anges; dans *les Quatre saisons*, ce sont des paysans (1). » Il y a d'autres raisons encore que celle indiquée par Haydn qui rendent la pastorale des *Saisons* inférieure au poème de *la Creation :* c'est la prolongation indéfinie du style descriptif, où le docteur van Swieten avait engagé le compositeur, sans s'inquiéter si l'art musical comporte, comme la poésie, une trop grande exactitude dans la peinture des phénomènes extérieurs de la nature. Le docteur avait un si grand amour pour le style descriptif, qu'il voulait absolument qu'Haydn fît entendre dans *les Saisons* le *chant des grenouilles;* « mais, dit Carpani, Haydn tint bon et refusa, à l'imitation d'Homère, de s'embourber dans le marais. »

Après une courte introduction symphonique qui a pour objet de peindre la transition de l'hiver au printemps, ce moment indécis où la froidure de la saison qui s'en va se mêle aux chaudes bouffées de la nature renaissante, vient un chœur à quatre parties d'une harmonie suave et du plus charmant effet, qui a été bien souvent imité depuis. L'air de basse, que chante aussitôt le laboureur Simon :

> Le laboureur s'empresse,
> Il mène aux champs ses bœufs...

est d'un accent plein de bonhomie agreste. Le motif de cet air est resté dans

(1) Douzième lettre.

la mémoire prodigieuse de Rossini, qui en a tiré les premières mesures de l'*allegro* du trio final du *Barbier de Séville :*

Zitti, zitti,
Piano, piano.

La première partie des *Saisons,* pleine de fraîcheur et d'entrain, se termine par un chœur fugué, en l'honneur de la Providence, vigoureusement écrit. L'été commence par un air de basse que chante Simon, auquel s'enchaîne un chœur non moins vigoureux que celui qui termine le printemps. On y célèbre les bienfaits du dieu de la nature, le soleil; mais les deux morceaux les plus saillans de la seconde partie, c'est d'abord l'air pour voix de ténor que chante Lucas, pour exprimer l'accablement du pauvre travailleur :

Soleil, ton poids est trop lourd.

Ce morceau renferme à un très haut degré le genre de mérite qu'on recherche dans la musique pittoresque, de peindre à l'oreille le phénomène physique de la lassitude. Le chœur de l'orage avec les différens épisodes qui le préparent et le suivent n'est pas moins remarquable.

Le chœur de la chasse, qui fait partie de *l'Automne*, est un chef-d'œuvre connu et admiré depuis un demi-siècle. On n'a rien écrit de mieux dans ce genre, pas même l'ouverture du *Jeune Henri*, de Méhul, qui en est une imitation évidente. Ce chant admirable, où tous les incidens de la chasse sont reproduits avec une fidélité poétique qui n'a pas été égalée, a produit sur le public du Conservatoire un effet puissant. On n'a pas moins applaudi le chœur des vendangeurs, ainsi que la chanson du *rouet,* qui marque le retour de l'hiver. Cette grande composition d'un vieillard de *soixante-neuf ans* respire d'un bout à l'autre cet amour naïf et profond de la nature, partage d'une âme chrétienne pour qui la succession des phénomènes du monde matériel est la révélation d'une providence divine. Les idées sont aussi claires, aussi sereines, aussi touchantes, pourrait-on dire, que la forme qui les exprime est limpide, simple et d'une admirable économie d'effets? Haydn ne se paie pas de mots; il parle toujours pour dire quelque chose et ne s'aventure guère au-delà des limites de son génie, celui d'un maître qui a tiré la musique instrumentale du chaos. Il est le père éternel de la musique moderne; il a engendré Mozart, lequel a engendré Beethoven et la race des titans. La postérité a ratifié le jugement que Haydn a porté lui-même sur *les Saisons;* cela ne vaut pas *la Création.* N'oublions pas que, cinq ans après la première exécution des *Saisons* chez le prince de Schwarzenberg, on écrivait dans la même ville de Vienne, en 1806, et sur la même donnée, la *Symphonie Pastorale,* le plus magnifique poème que la nature ait inspiré. Les paroles des *Saisons* ont été traduites en français par M. Roger, de l'Opéra, qui a chanté avec un bon sentiment la partie de Lucas, surtout le bel air de l'été : *Soleil, ton poids est trop lourd!* — M. Bonnehée a chanté aussi avec grand uccès la partie de Simon. Les chœurs et l'orchestre ont été dignes de l'œuvre de Haydn, que le public parisien entendait pour la première fois.

Au septième concert, qui s'est donné le 5 avril, on a exécuté la symphonie

en *fa* de Beethoven, la huitième, dont le public a voulu réentendre l'*andante scherzando* qui en forme la seconde partie, et dont le dernier biographe de Beethoven, M. Oulibichef, a le malheur de ne point apprécier l'ineffable élégance. Après ce chef-d'œuvre est venu un air d'un opéra de Haendel, *Aétius*, qui a été chanté dans la perfection par M. Stockhausen, de l'Opéra-Comique. Ne cessons pas de dire avec Beethoven parlant de Haendel, dont il admirait le génie biblique : Quel grand style que celui de l'auteur des *Macchabées*, de *Samson*, de *la Fête d'Alexandre*, du *Messie* et de vingt chefs-d'œuvre semblables! Quelle instrumentation pittoresque avec si peu d'élémens, des instrumens à cordes soutenus d'un hautbois et de quelques trompettes! Cet air d'*Aétius*, avec des vocalises obligées, qui font partie intégrante de la mélodie et qui embrassent une étendue presque de deux octaves, M. Stockhausen l'a chanté comme aucun virtuose connu ne pourrait le faire. Hâtons-nous de dire que M. Stockhausen n'est point un élève du Conservatoire, que dirige M. Auber. — Un fragment d'un quatuor d'Haydn, celui en *fa dièze mineur*, exécuté par tous les instrumens à cordes, autre chef-d'œuvre d'un maître qu'on ne peut pas oublier, et puis *le Songe d'une Nuit d'Été*, de Mendelssohn, ont rempli le reste de la séance. Dans cette composition délicieuse de Mendelssohn, qui rappelle si fortement l'imagination de Weber, surtout la couleur d'*Oberon*, on remarque toujours l'*allegro appassionato*, les couplets avec accompagnement du chœur, le *scherzo* et la *marche*, qui a un si grand caractère.

Le huitième concert n'a pas été moins intéressant que le septième. La symphonie en *ut* de Mozart, dont l'*andante* et l'*allegro* sont les parties saillantes, l'introduction de l'oratorio de *Samson* de Haendel, la symphonie en *ré* de Beethoven en ont fait les frais. En général, la Société des Concerts a fait cette année des efforts pour enrichir son programme de quelques vénérables nouveautés. Qu'elle persévère dans cette voie, et qu'elle n'oublie pas surtout qu'il y a l'œuvre d'un homme puissant, Sébastien Bach, qui sort des catacombes, et dont elle doit au public la vulgarisation!

La trente-deuxième demi-brigade, commandée par l'intrépide M. Pasdeloup, qui s'est fait connaître sous le nom de *Société des jeunes Artistes*, marche, de bien loin sans doute, sur les traces de la Société des Concerts. Si son intelligence égalait sa vaillance, ce serait le phénix de nos bois. M. Pasdeloup s'abuse peut-être un peu sur la portée légitime de son ambition, et parfois il ferait bien de modérer son zèle. Quoi qu'il en soit, ses intentions sont bonnes, et son activité bruyante mérite d'être encouragée, puisqu'elle concourt à la propagation de la bonne nouvelle. Audacieuse comme elle est, la *Société des jeunes Artistes* est montée la première sur la brèche, et dès le 7 décembre 1856 elle faisait entendre dans la salle Herz la symphonie en *la majeur* de Mendelssohn, qui n'est pas une merveille. Le premier morceau est confus, comme toujours, et la pensée du maître ne se dégage que péniblement à travers une instrumentation trop chargée de petits effets de sonorité. L'*andante*, qui se compose d'une phrase de plain-chant, au-dessous de laquelle les basses dessinent un *ricamo* piquant, est plus saillant que le premier morceau; il vaut mieux aussi que l'*allegretto* qui forme le troisième épisode de cette œuvre distinguée, dont le finale se fait remar-

quable par un riche travail des violons. De nombreux fragmens d'un chef-d'œuvre de Mozart, *l'Enlèvement au sérail*, ont rempli le reste du programme. M. Bataille a chanté d'une manière remarquable l'air bouffe d'Osmin, dont les paroles ont été très-bien appropriées à la musique du maître par un jeune compositeur distingué, M. P. Pascal, qui se cache sous le pseudonyme de Hirt. Ces fragmens d'un opéra de Mozart peu connu du public français ont produit le meilleur effet. Au second concert, nous avons particulièrement remarqué un quintette pour flûte et instrumens à corde, de Mozart, et l'introduction de *Moïse*, de Rossini. La quatrième séance avait attiré un grand nombre d'artistes curieux d'entendre la symphonie en *mi-bémol* de Robert Schumann, dont les compositions sont peu connues à Paris, et nous devons dire que l'essai n'a pas été très heureux pour ce rival de Mendelssohn, qui jouit en Allemagne d'une réputation considérable. L'instrumentation de M. R. M. Schumann, touffue comme celle de Mendelssohn, se rapproche par les défauts des mauvaises tendances de la troisième manière de Beethoven. On voit que M. Schumann se donne une peine incroyable pour paraître profond et original. Après beaucoup d'efforts, il n'arrive qu'à la confusion et à la bizarrerie. Quelle différence, bon Dieu! de cette œuvre pénible de M. Schumann avec l'*andante* et le *finale* d'une symphonie d'Haydn qu'on a exécutés immédiatement après! Au sixième et dernier concert, qui a eu lieu le 15 février, la *Société des jeunes Artistes* a exécuté la seconde symphonie de M. Camille Saint-Saens, jeune compositeur français, élève de M. Malden, qui donne les plus grandes espérances. Cette composition, remarquable surtout comme facture, a produit le plus grand effet. Le finale, qui en est la partie la plus saillante, est une œuvre de maître qui rappelle beaucoup la manière de Mendelssohn par la richesse des développemens et la fermeté du style. Il serait digne de la Société des Concerts de placer sur l'un de ses programmes le finale de la seconde symphonie de M. Saint-Saens, qui, à notre avis, est le meilleur morceau de musique symphonique qui ait été écrit par un Français, sans aucune exception.

A côté de la Société des Concerts et de celle des Jeunes-Artistes, qui exécutent les grandes compositions de la musique instrumentale, se sont groupées un grand nombre de sociétés qui se consacrent à la vulgarisation de la musique dite de *chambre*. La première de toutes ces réunions d'artistes éminens est celle de MM. Alard et Franchomme, qui tient ses séances dans la salle de M. Pleyel. Fondée depuis une dizaine d'années, cette société d'élite attire à ses matinées tout ce que Paris compte d'amateurs délicats. A la cinquième séance, qui a eu lieu le 27 mars, nous avons entendu le troisième quatuor en *mi bémol* pour piano, violon, alto et basse, de Mozart, dont l'*andante* est quelque chose de vraiment exquis, — le deuxième quatuor en *sol* de Beethoven, la sonate en *fa* (opéra 17e), pour piano et violoncelle, de Beethoven, qui a été exécutée avec un fini admirable par MM. Francis Planté pour la partie de piano et René Franchomme, fils de l'éminent professeur du Conservatoire, enfin le quintette en *ré* de Mozart, c'est-à-dire une merveille de sentiment et d'inspiration divine.

La société fondée par MM. Maurin et Chevillard pour l'exécution des derniers quatuors de Beethoven continue également d'attirer à ses séances un grand nombre de fidèles. Ces artistes, aussi courageux qu'intelligens,

ont enfin résolu le problème légué à la postérité par le génie de Beethoven. Grâce à MM. Maurin et Chevillard, ses derniers quatuors sont compris maintenant. On peut discuter en connaissance de cause le mérite de ces œuvres, qui sont de vrais *monstres* dans le sens antique de ce mot, c'est-à-dire des merveilles de beautés et d'étranges erreurs. — Une autre société non moins intéressante est celle fondée, il y a deux ans, par MM. Armingaud et Léon Jacquard pour l'exécution des œuvres de Mendelssohn, sans exclusion des autres grands maîtres de l'Allemagne. Elle a donné cette année, dans les salons de la maison Érard, six séances qui ont été suivies par une portion choisie du public parisien. A la première séance, qui s'est donnée le 28 janvier, on a exécuté le quatuor en *ré* de Mendelssohn, dont le *menuetto* nous a paru la partie saillante; la sonate pour piano (opéra 57e) de Beethoven, dont le finale, d'une si grande beauté et d'une difficulté prodigieuse, a été rendu avec énergie par M. Lubeck, talent un peu fruste, mais incontestable. On a terminé par l'*ottetto* de Mendelssohn, morceau distingué, surtout le *scherzo,* qui relève bien un peu du style de Beethoven. A la seconde soirée, nous avons entendu le deuxième trio en *sol majeur,* pour piano, violon et violoncelle, de Mozart. Mme Massart a rendu avec goût et délicatesse la partie de piano de ce délicieux chef-d'œuvre. Puis est venu le onzième quatuor de Beethoven, dont le premier morceau a un caractère étrange, brusque et pathétique comme toute la composition. M. Léon Jacquard et Mme Massart ont exécuté ensuite la sonate en *si bémol,* pour piano et violoncelle, de Mendelssohn. M. Jacquard est un artiste de talent : il a du sentiment, une bonne qualité de son et une grande justesse, qualité précieuse sur le violoncelle. A la troisième séance, on a exécuté admirablement le quatuor en *fa* de Mozart, celui en *mi majeur* de Mendelssohn, qui est un chef-d'œuvre dans le genre compliqué et très concerté de la troisième manière de Beethoven. On a terminé par un autre quatuor du même auteur, celui en *mi mineur* (opéra 44e), dont le *scherzo* et l'*andante* sont les parties vives et remarquables. La quatrième séance a été particulièrement intéressante par l'exécution du soixante-quinzième quatuor de Haydn, dont l'*adagio* est aussi beau que les plus belles inspirations de Beethoven. A la cinquième séance, le public a vivement applaudi le deuxième quatuor en *la* de Mendelssohn, dont le fragment, intitulé *Intermezzo,* est l'une des plus heureuses inspirations de ce compositeur éminent. Certes MM. Armingaud et Léon Jacquard méritent qu'on les encourage dans la mission qu'ils se sont donnée de répandre les œuvres du plus jeune des grands compositeurs qu'a produits la terre classique de la musique instrumentale.

M. Charles Lebouc, violoncelliste agréable, a continué aussi cette année les séances de musique classique qu'il a instituées depuis trois ans, et qui sont suivies par un public zélé. N'oublions pas de mentionner encore les matinées de M. Félicien David, où il a fait entendre plusieurs de ses jolies compositions vocales et instrumentales.

Un homme de goût, un amateur distingué, qui lui-même cultive la musique avec succès, M. le comte de Stainlein, a eu l'heureuse pensée de donner dans les salons de M. Pleyel quatre séances de musique de chambre, dont les profits ont été consacrés à des œuvres de bienfaisance. Secondé par

des artistes de mérite, parmi lesquels était Sivori, qui vaut à lui seul tout un orchestre, M. de Stainlein a fait entendre, le 20 février, un quatuor pour instrumens à cordes, de sa composition, qui montre une assez grande habileté dans l'art d'écrire. A ce quatuor a succédé le trio en *ré*, pour piano, violon et violoncelle, de Mendelssohn, où Sivori a été admirable et a excité l'enthousiasme d'un public d'élite, qui ne s'était jamais trouvé à pareille fête. La séance s'est terminée par un *andante* d'un quatuor posthume de Schubert qui a été l'enchantement de la soirée. Je préfère cet *andante*, plein de sentiment et de charme, à bien des œuvres de Mendelssohn, dont le savoir ne tient pas lieu des idées qui lui manquent souvent. Schubert est un enchanteur de la famille des Weber, des Chopin et des Bellini. Le public a voulu réentendre ce morceau exquis, que Sivori a rendu avec la sensibilité de génie qui caractérise ce grand virtuose. La seconde séance a commencé par un trio, pour piano, violon et violoncelle, de M. de Stainlein, qui est bien supérieur au quatuor dont nous avons parlé. MM. Sivori et Lubeck ont exécuté ensuite la grande sonate, pour piano et violon, de Beethoven, dédiée à Kreutzer, dont le monde musical connaît la beauté. Les deux virtuoses ont été à la hauteur de la composition étonnante qu'ils interprétaient. M. Lubeck est un pianiste formidable par la vigueur, la netteté et la précision de son jeu. A la troisième séance, Sivori a été merveilleux dans le huitième quatuor de Beethoven, dont il a dirigé l'exécution comme s'il eût été l'auteur du chef-d'œuvre. La quatrième et dernière séance, qui a eu lieu le 3 avril, a commencé par une sonate, pour piano et violoncelle, de M. de Stainlein; puis on a entendu le quatuor en *mi mineur* de Mendelssohn, composition vigoureuse où Sivori a été étonnant. Sivori est le violoniste le plus remarquable qu'il y ait actuellement en Europe : il réunit à l'inspiration du génie italien la fermeté d'un virtuose du Nord. Quand les Italiens s'en mêlent, ils jouent du violon comme Paganini ou Sivori, de la contrebasse comme M. Bottesini; ils jouent enfin la tragédie comme Mme Ristori, c'est-à-dire qu'ils sont les premiers artistes du monde.

A côté des sociétés constituées pour l'exécution de la musique de chambre, qui toutes sont fréquentées par un public choisi et très empressé, de nombreux concerts isolés ont été donnés cette année comme les années précédentes. Nous citerons entre autres le concert de M. Henri Herz, le plus jeune des virtuoses phénomènes qui se sont épanouis du temps immémorial de la restauration. M. Herz ne vieillit pas, et laisse passer le temps sans y prendre garde. La soirée musicale donnée par Mlle Darjou, agréable personne dont le jeu froid et correct est bien un produit de l'école française, mérite d'être mentionnée, ainsi que le concert donné par M. George Pfeiffer, jeune homme intrépide qui joue du piano comme un maître, et qui n'a que les défauts de son âge, trop de verve, surtout quand il exécute la musique délicate de Chopin, qui ne veut pas être ainsi *strapassée*, et qui ne comporte pas une trop grande précision de rhythme. Puisque le nom de Chopin se présente sous notre plume, pourquoi ne dirions-nous pas que le concerto en *mi mineur* de sa composition, que nous avons entendu à la soirée de M. Pfeiffer, nous a paru vieilli et fléchissant sous le poids des années écoulées? Ce délicieux musicien, que la riche imagination de Mme Sand n'a pas craint d'égaler à Beethoven, sur-

vivra-t-il à la génération maladive dont il a chanté les rêves incompris? Quand la tradition de cette musique de sylphes, de ce gazouillement d'oiseau, dont on ne peut saisir nettement ni le rhythme ni la tonalité, sera perdue, qui donc en conservera l'essence, et quel poète virtuose en pourra évoquer les ombres fugitives? MM. Krüger, pianiste bien connu, Alfred Mutel, Kletzer, violoncelliste hongrois; Braga, violoncelliste italien; Théodore Ritter, pianiste au jeu fruste; Norblin, violoncelliste de mérite; Hammer, Cimino, chanteur qui doit aux bons conseils de M. Panofka ses meilleurs succès; Hassenhut, beaucoup d'autres encore, ont également fait appel à leur clientèle, qui ne leur a pas fait défaut. A la matinée donnée par M. Hassenhut le 7 avril, dans les salons de la maison Pleyel, nous avons entendu une jolie et charmante personne, Mlle Aurélie Mareschal, qui a chanté avec goût une romance inconnue de Mozart et l'air des *Nozze di Figaro : Non so più, cosa son, cosa faccio.* — N'oublions ni le concert donné par M. Cuvillon, professeur distingué, ni celui de M. A. Bessems, où nous avons remarqué une sonate, pour piano et violon, de M. de Vaucorbeil, esprit cultivé, musicien nourri de bons exemples, dont le début tardif mérite d'être encouragé. Le *larghetto* et le *menuetto* de sa sonate, qui rappelle heureusement la manière de Mozart, en sont les parties saillantes : elle a été fort bien exécutée par Mlle Bleymann, une de ces femmes modestes qui répandent dans le monde le goût de la bonne et grande musique, dont elle possède, aussi bien que M. Bessems, la tradition. Enfin M. Rosenhain, compositeur et pianiste du plus grand mérite, qu'on entend trop rarement en public, a dirigé le concert donné au bénéfice d'une société de bienfaisance pour les pauvres allemands. Il a exécuté lui-même un trio, pour piano, violon et violoncelle, de sa composition, qui renferme de bonnes parties. Puis est venu M. Delsarte, qui a fait entendre tout récemment dans la salle de M. Herz différens morceaux de musique ancienne qui font partie des *Archives du Chant*, publication intéressante dont M. Delsarte a conçu l'idée, et qui offre un répertoire des meilleurs fragmens de l'école française.

En dehors des sociétés musicales régulièrement instituées, en dehors des nombreux concerts publics dont nous venons de parler, il existe encore à Paris quantité de maisons et de réunions privées où la musique, et particulièrement la musique instrumentale, est cultivée avec un goût persévérant et passionné. Introduit cet hiver dans l'un de ces sanctuaires de bonne compagnie où l'art et la science sont dignement représentés, nous avons eu l'occasion d'entendre plusieurs compositions d'un jeune musicien, M. A. Blanc, qui ont produit sur nous la plus vive et la plus agréable impression. M. Blanc fait partie de la société des quatuors de MM. Alard et Franchomme, où il joue le second violon; il s'est familiarisé sans doute avec les chefs-d'œuvre de Haydn, de Mozart, de Beethoven et même de Boccherini, ce Cimarosa de la musique instrumentale, dont M. Blanc reproduit parfois la grâce mélodique. Un quintette pour instrumens à cordes, un trio pour violon, alto et violoncelle, un autre trio pour piano, violon et violoncelle, de la composition de M. Blanc, nous ont paru des œuvres d'un mérite incontestable, qui rappellent la manière des grands maîtres, sans imitation servile. Beaucoup de naturel, des idées nettes et charmantes, de la grâce,

de la franchise dans le style et une clarté parfaite dans le plan, telles sont les différentes qualités que nous avons remarquées dans les compositions de M. Blanc, que nous croyons destiné à un bel avenir.

Nous avons gardé pour la fin de cette longue chronique un artiste hors ligne, un de ces virtuoses conquérans qui nous arrivent de temps en temps du septentrion pour réveiller en nos esprits blasés le goût de l'admiration : nous voulons parler du pianiste Rubinstein. On ne joue vraiment du piano qu'en Allemagne, comme on ne joue naturellement du violon qu'en Italie. Les Corelli, les Tartini, les Pugnani, les Viotti et les Paganini, c'est-à-dire les plus grands violonistes du monde, sont tous Italiens, comme les Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Mendelssohn, Hummel, Chopin, MM. Listz, Thalberg, les créateurs de la musique de piano, ainsi que les artistes éminens qui ont le mieux possédé le mécanisme de cet instrument difficile, sont nés de l'autre côté du Rhin. Sans doute on cultive le piano avec succès en France, on y possède peut-être la meilleure école de violon qui existe et les orchestres les plus parfaits de l'Europe. Ce ne sont là pourtant que les résultats d'une volonté tenace où manque la spontanéité de la nature, sans laquelle rien de grand n'est possible dans les arts. Au bout de quelques années, la sève de l'inspiration est tarie; on ne sait plus à quelle médiocrité habile se vouer, on désespère de soi, on s'ennuie d'entendre tant de pauvres diables broyer des sons sans idées. Heureusement il survient tout à coup un véritable artiste, comme Chopin, Listz, Thalberg, ou M. Rubinstein, qui relève le goût public et lui ouvre de nouveaux horizons. M. Rubinstein est Russe, assure-t-on, et habite Saint-Pétersbourg; mais son éducation musicale est aussi allemande que sa physionomie, qui rappelle fortement celle de Beethoven. Voilà une ressemblance de bon augure, qui impose à M. Rubinstein une terrible responsabilité. M. Rubinstein, qui a tout au plus trente ans, est déjà venu à Paris. De vieux amateurs se rappellent l'avoir entendu tout enfant et avoir conçu des espérances sur l'avenir de son talent précoce. Ce talent, qui est aujourd'hui dans sa maturité, s'est produit avec un succès immense dans un concert qu'il a donné à la salle de M. Herz le 23 avril 1857. Son exécution prodigieuse réunit la force et l'impétuosité qu'on admirait dans le talent de M. Listz à la grâce et à la délicatesse de touche qui caractérisaient le jeu de Chopin. Aucune difficulté de mécanisme n'arrête M. Rubinstein. Il domine son instrument comme un Cosaque du Don domine son cheval à tous crins, dont il réfrène à volonté l'ardeur sauvage. Il est calme, sérieux sans afféterie, *senza smorfie*, comme disent les Italiens, et ne se donne pas les poses ridicules d'un héros de roman, comme le faisait M. Listz dans le temps fabuleux des *Lettres d'un Voyageur*. Dans la *Marche des Ruines d'Athènes*, arrangée pour le piano, il semblait que sous les doigts de M. Rubinstein on entendît distinctement les sonorités multiples et étranges de l'orchestre de Beethoven. Le virtuose n'a pas été moins admirable dans l'exécution d'une gigue de Mozart qu'il a rendue avec ce mélange de force et de grâce aisée qui sont les deux qualités saillantes de son admirable talent.

M. Rubinstein ne se contente pas d'être un virtuose de premier ordre : il vise aussi à la réputation de compositeur, et son ambition serait de la plus haute lignée. Un concerto pour piano et accompagnement d'orchestre, qu'il a

fait entendre à cette même soirée, renferme quelques bonnes parties. L'introduction, un peu vague, n'offre rien de remarquable, tandis que l'*andante* qui suit est d'un meilleur style et révèle des idées mélodiques qui n'abondent pas toujours dans les compositions du jeune *maestro*. Une polonaise, sorte de fantaisie pour le piano, que M. Rubinstein a exécutée avec une rare perfection, nous a paru un morceau mieux inspiré que le précédent : certaines oppositions de rhythmes surtout ont mis en relief la bravoure du virtuose. Enfin M. Rubinstein a fait entendre aussi une symphonie de sa composition qui laisse beaucoup à désirer, et pour le plan, la nature des idées, peu saillantes, et pour l'instrumentation, qui manque de sonorité et de coloris. En général M. Rubinstein, dont on ne peut contester l'habileté dans l'art d'écrire, nous semble procéder trop visiblement de certains défauts de Beethoven et viser au style dramatique, qui, dans la musique purement instrumentale, ne doit être qu'un accessoire. Que le brillant virtuose y prenne garde, et que la musique de M. Listz lui soit un enseignement salutaire!

Que conclure de cette foule de sociétés qui se sont organisées à Paris pour l'exécution de la musique instrumentale, de ce nombre considérable de concerts et d'artistes plus ou moins dignes de cette qualification, qui tous les ans s'imposent à l'attention publique? Il faut en conclure que le goût de la musique pure, de celle qui vit de sa propre vie et sans le secours de la parole, se propage et devient un besoin d'une fraction de la société française. Qu'on ne s'y trompe pas, la Société des Concerts a porté ses fruits. En divulguant, depuis trente ans, les chefs-d'œuvre de la musique instrumentale, en habituant le public à suivre d'une oreille enchantée les symphonies de Beethoven, de Mozart, de Haydn, les inspirations de Weber et de Mendelssohn, elle a élevé son intelligence, et l'a rendu plus exigeant pour les faiseurs de fantaisie et les improvisateurs de *cabalette*. Oui, les fantaisistes de toute nature sont aujourd'hui complétement abandonnés. Qu'ils écrivent, qu'ils peignent ou qu'ils chantent, la génération qui s'avance ne fait plus attention à eux : on veut être instruit de ce qu'on ignore, on veut être charmé par des virtuoses comme M. Sivori ou M. Rubinstein, et l'on préfère l'*Oberon* de Weber au Théâtre-Lyrique au *Trovatore* de M. Verdi sur la scène de l'Opéra. Grand signe de progrès!

P. Scudo.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1857.

Nous vivons dans un temps où les problèmes se pressent, où toutes les idées, tous les systèmes sont livrés à une expérience permanente qui a l'Europe pour témoin et pour juge. Ces problèmes, qui selon leur nature s'agitent dans les conseils ou sur les champs de bataille, dans les polémiques, dans les parlemens, quelquefois dans la rue, et toujours dans les esprits, embrassent tout ensemble les intérêts extérieurs et la vie intérieure des peuples. De ces deux sources découlent aussi toutes nos affaires. Les grandes luttes diplomatiques ne sont point finies, il s'en faut; elles se laissent voir suffisamment à travers ce rideau que la paix a laissé retomber sur les malaises et les antagonismes de l'Europe. En même temps, chaque jour amène quelque incident qui vient mettre à nu le travail intérieur de tous les pays occupés depuis soixante ans à batailler avec eux-mêmes pour arriver à s'assurer des garanties aussi difficiles à conserver qu'à conquérir. Ainsi, aujourd'hui encore, l'exécution du traité de Paris vient de provoquer à Constantinople une mêlée d'influences qui ressemble un peu à un combat d'avant-garde, en attendant les discussions inévitables sur les principautés. La Belgique n'est point sortie d'une crise qui s'est brusquement ouverte sous ses pas, qui est loin d'être sans danger pour les institutions parlementaires. En France, pour la première fois depuis le rétablissement de l'empire, des élections générales vont avoir lieu. Ces trois questions résument la situation actuelle dans ce qu'elle a de plus grave et de plus délicat.

Le corps législatif, qui existait il y a quelques jours encore, vient en effet de terminer sa carrière. La dernière session était la fin d'une législature inaugurée il y a cinq années, au lendemain des événemens de 1851. D'ici à peu de jours, le scrutin va s'ouvrir sur toute la surface du pays, et de nouveaux députés vont être élus. C'est là le fait principal et dominant en France aujourd'hui. Or dans quelles conditions vont se faire ces élections? sous

quel aspect se présentent-elles? Et d'abord y a-t-il ce qu'on pourrait appeler, ce qu'on appelait autrefois une agitation électorale? Cette agitation, si elle existe, est de la nature la plus modeste, il en faut convenir. Dans la masse du pays, c'est à peine si le vote du 21 juin paraît éveiller quelque préoccupation. Dans les classes plus particulièrement politiques, on pourrait distinguer plutôt un certain sentiment de circonspection et de réserve, comme si elles se trouvaient en présence de l'inconnu ou d'un résultat trop aisément prévu. Le gouvernement lui-même semble craindre moins un entraînement trop vif que trop de désintéressement de la part des populations, qui seraient portees à s'abstenir pour cause de confiance absolue dans le régime actuel. La peur de l'anarchie, comme le remarque M. le ministre de l'intérieur, ne fut point étrangère aux élections de 1852. Si le pays redoute moins l'anarchie aujourd'hui, on ne peut pas dire qu'il n'ait peur de rien : accoutumé à être ballotté entre les extrêmes, il a toujours peur de quelque chose; mais comme il a quelque peine à formuler ce qu'il éprouve, il ne s'émeut pas, il ne se jette pas avec emportement sur ce scrutin qu'on lui ouvre, et d'où sont sorties tour à tour des tempêtes et des acclamations enthousiastes. L'agitation, à vrai dire, ne dépasse pas certaines sphères, où se sont élevées des questions assez singulières et fort peu concluantes sur le degré de participation au vote ou sur l'abstention. Ceux qui ont élevé ces questions et qui rédigent des circulaires, ou épuisent leur génie de combinaison à composer des listes, semblent ne point apercevoir que tout est changé autour d'eux, qu'il peut y avoir une notable disproportion entre ce qu'ils veulent et ce qu'ils peuvent, entre leurs propres impressions et une certaine impression universelle. Pourquoi le pays, sans méconnaître l'importance du vote qui lui est demandé, s'émeut-il moins que ceux qui se croient en devoir de le pousser au scrutin? Parce qu'il sent bien, en définitive, que les conditions ne sont plus les mêmes, et que, par suite des déplacemens de pouvoir qui ont eu lieu, tout consiste dans un résultat dont personne ne doute. Il ne faut point s'y méprendre : la vie politique n'est plus aussi active qu'elle l'a été; elle n'a pas la puissance de propagation qu'elle a eue en d'autres temps, elle n'a ni les mêmes alimens, ni les mêmes ressources d'organisation libre. Que reste-t-il donc? Il reste d'un côté un pouvoir puissamment concentré, présentant, appuyant ses candidats, et de l'autre une masse de neuf millions d'électeurs disséminés et sans lien. Certes le gouvernement laisse à qui veut se présenter la liberté de s'adresser aux électeurs, de même qu'il laisse aux électeurs la liberté de leurs suffrages. Toutes les candidatures sont possibles; les candidats n'ont qu'à déposer une circulaire et un bulletin signés de leur nom pour pouvoir les distribuer. Il reste à savoir si ces candidatures, en dehors de certaines localités exceptionnelles, sont dans des conditions bien favorables et bien enviables. Elles ont à soutenir une lutte d'autant plus inégale, que l'organisation du suffrage, on ne l'ignore pas, a été considérablement modifiée, ainsi que le prouve le décret qui fixe les ciconscriptions électorales.

C'est ici surtout qu'on peut voir combien tout est changé. L'organisation actuelle ne peut ressembler ni à celle de la république ni à celle de la monarchie constitutionnelle. — Autrefois un collége, un arrondissement était,

pour ainsi dire, un être moral ayant une opinion, des intérêts collectifs, et se faisant représenter par le député qu'il jugeait le plus propre à défendre cette opinion et ces intérêts. Le corps électoral n'était ni assez nombreux, ni assez disséminé pour qu'une action commune devînt impossible. — Il n'en est plus tout à fait de même aujourd'hui, si nous ne nous trompons. L'être moral disparaît, une circonscription électorale est, qu'on nous passe le terme, un collége anonyme, un mode tout abstrait de répartition dont l'unique raison d'être est de grouper les suffrages, indépendamment de toute affinité locale ou même administrative. Il y a des circonscriptions qui comprennent des localités appartenant à des arrondissemens différens, quelquefois des villes rivales. Les uns diront que c'est une nécessité pour organiser le suffrage universel proportionnellement au nombre actuel des députés; les autres diront que c'est un bienfait d'avoir brisé les agrégations anciennes pour aller droit à la masse du pays à travers des démarcations plus fictives que réelles. Ce sera ce qu'on voudra, comme aussi on ne méconnaîtra pas sans doute que ce ne soit une cause de faiblesse pour les candidatures individuelles et une force pour le gouvernement, qui est seul en mesure de se trouver présent sur tous les points à la fois, de se constituer le médiateur naturel entre ces volontés, ces intérêts et ces suffrages dispersés. Que voulons-nous dire simplement? C'est que tout se combine pour que ce vote, acte toujours sérieux d'ailleurs pour un pays à qui on demande d'élire ses représentans, apparaisse aujourd'hui débarrassé de ces perspectives de lutte qui pourraient l'animer, de ces chances, de ces péripéties, qui pourraient le rendre incertain. Nous constatons des faits, rien de plus. Il est évident, ce nous semble, que si toutes les opinions sont rigoureusement libres, le gouvernement seul a cette prépondérance qui s'attache à la force de sa situation, aux moyens dont il dispose, à l'organisation même du suffrage. De là les traits principaux des élections actuelles : tranquillité presque indifférente du pays, hésitations confuses des candidatures dissidentes ou indépendantes, certitude à peu près générale jusqu'ici d'un résultat favorable aux candidatures officielles.

Maintenant trouve-t-on que le gouvernement n'ait pas assez d'avantages par sa situation, par l'influence administrative qu'il exerce, par l'organisation du suffrage universel, et qu'il soit nécessaire de lui venir en aide en ajoutant une signification particulière à une victoire vraisemblablement assez facile? On peut seconder le gouvernement de bien des manières, sans le vouloir et sans le savoir; on le peut notamment en faisant beaucoup de bruit pour un médiocre résultat, en dressant des plans de campagne dont on soupçonne bien un peu la faiblesse, en élevant des drapeaux qui par malheur n'ont pas conduit la France à la victoire, ni même à la prospérité, et encore moins à la liberté. Nous ne faisons point un reproche aux opinions sincères de ne point abdiquer : elles sont dans leur droit, et elles en usent comme elles l'entendent. Seulement est-il bien habile de se donner l'air de marcher à une grande bataille en convoquant la bourgeoisie et le peuple, de paraître voler au secours des principes de 1789, qui seraient menacés sans doute par d'autres que le gouvernement, de réchauffer de son mieux les plus vieilles polémiques, de battre la campagne contre des partis qui nour-

rissent évidemment la pensée de rétablir au premier jour les institutions féodales? Car enfin la masse des esprits qui sont vraiment libéraux en même temps que conservateurs, et qui n'appartiennent nullement aux opinions démocratiques, telles au moins qu'on les représente, cette masse est encore assez nombreuse et assez imposante en France. Ceux qui font ces belles expéditions démocratiques, qui appellent à leur secours tous les vieux souvenirs, toutes les vieilles déclamations, ceux-là n'ont pas fait certainement une réflexion qui peut venir aux intelligences simples, et qui n'est nullement propre à desservir le gouvernement dans les élections. Quand ils voient reparaître certains noms, certains hommes qui n'ont pas laissé les traces les plus triomphantes, les esprits simples sont portés à faire un raisonnement spécieux; ils peuvent se dire : « Quoi donc! ne sont-ce pas ces hommes qui nous ont conduits là où nous sommes? Est-ce la peine de les relever de leur défaite et de leur fournir l'occasion de recommencer ce qu'ils ont si bien fait une fois? » Et c'est ainsi que le gouvernement au fond peut vraiment n'avoir pas à se plaindre de cette nouvelle campagne démocratique. Il pourrait désirer être servi autrement; en réalité, il ne le serait pas peut-être d'une façon plus efficace. On peut, ce nous semble, aller au même but d'une autre manière, par des amalgames qui n'offriraient au pays aucun symbole clair et précis, et qui ne seraient qu'une énigme de plus. — Mais alors, dira-t-on, que reste-t-il à faire? — Nous ne nions pas assurément que le rôle des hommes sensés et véritablement libéraux ne soit difficile. Ils peuvent dans tous les cas rester fidèles à eux-mêmes, accepter les devoirs publics quand ils se présentent sans les rechercher puérilement, travailler à réveiller dans le pays ce sentiment viril qui relève la vie politique, et tenir toujours leur esprit et leur cœur à la hauteur de leurs espérances, au-dessus des fluctuations passagères des événemens. C'est là peut-être un rôle modeste quant aux résultats actuels, et efficace pour l'avenir, qu'il réserve et qu'il sauvegarde.

Les élections françaises ont cela de particulier, qu'elles sont aujourd'hui l'épisode le plus saillant de la vie intérieure telle qu'elle apparaît dans notre pays, de même que toutes les questions diplomatiques montrent la politique européenne dans ce qu'elle a de plus compliqué, de plus délicat et de plus difficile à saisir. Pour le moment, après toutes les difficultés qui ont été la suite de la dernière paix signée à Paris, la seule question qui reste est celle des principautés; mais c'est la plus grave, c'est celle qui se débat encore en Orient, sur le Danube et à Constantinople. C'est véritablement une étrange affaire, qui est loin d'être arrivée à son terme, bien qu'elle vienne de passer par une des phases les plus critiques, et où l'on retrouve à chaque pas le double caractère d'une lutte de toutes les opinions dans la Moldo-Valachie et d'une lutte de toutes les influences diplomatiques à Constantinople. Quelque jour peut-être nous pourrons peindre au naturel les personnages qui ont un rôle dans cet épisode singulier de notre temps, et montrer quels moyens ont été mis en usage pour suspendre l'effet des résolutions de l'Europe. Une heureuse fortune nous fait arriver du fond des principautés assez de documens curieux, bizarres, et pourtant certains, qui nous laissent voir clair dans cette confusion, où plus d'une politique est tombée en défaut en

se dévoilant sans y songer. Au fond, quelle est cette situation? Les autorités moldaves travaillent hardiment à une falsification préméditée de l'opinion du pays. La Turquie a publié des firmans pour garantir la liberté des élections dans les provinces danubiennes, et elle applaudit en secret à tout ce qui se fait en Moldavie. L'Autriche patrone, et ne s'en cache pas, le prince Vogoridès. Lord Stratford de Redcliffe assure à Constantinople qu'il ne sait rien, ce qui s'explique peut-être par ses mésintelligences avec le commissaire britannique dans les principautés, M. Bulwer. Les représentans de la France, de la Russie, de la Prusse et de la Sardaigne luttent pour la vérité et la sincérité des élections, systématiquement altérées par le caïmacan moldave. Le prince Vogoridès du reste, il faut le dire, va droit à son but : il a reçu la mission de combattre la réunion des principautés, et il ne recule devant aucune extrémité. Comme si ce n'était pas assez de tous les abus de pouvoir qu'il a commis jusqu'ici, il est allé plus loin récemment : il ne s'est pas contenté de jeter dans les fonctions publiques tous les hommes décriés qui lui ont offert leurs services; il a voulu opposer manifestation à manifestation, et il a fait sommer les prévôts des corporations d'avoir à signer une pétition contre la réunion des deux provinces. Ceux-ci ont résisté à cette injonction, qui blessait leurs idées, et alors ils ont été pris un matin par des gendarmes; ils ont été conduits à la municipalité, et ils ont été obligés de signer non-seulement pour eux-mêmes, mais pour des membres des corporations qui étaient absens. Ce n'est là au surplus qu'un des actes des autorités moldaves. Or, en présence de cette série d'excès, une question s'élève naturellement : comment le prince Vogoridès a-t-il été conduit à assumer la responsabilité de tels procédés? C'est qu'évidemment il se sent appuyé. Ne représentant pas la pensée du pays, il représente une autre politique, dont il s'est fait le docile instrument. S'il lui est venu des scrupules d'ailleurs, on n'a pas eu de peine à les lever. Les conseils et les encouragemens lui sont venus de tous les points de l'horizon, bien entendu de tous ceux où il y avait des intérêts opposés à la fusion des deux provinces. On lui a laissé comprendre que la Turquie, par sa position vis-à-vis de l'Europe, était obligée à certains ménagemens, et que c'était à son zèle, à sa perspicacité, de suppléer aux ordres que le cabinet du sultan ne pouvait lui donner d'une façon ostensible. On lui a dit tout naturellement qu'il n'avait point à se préoccuper de la moralité de ses agens, pourvu qu'ils fussent décidés à travailler contre l'union. Et de fait le prince Vogoridès a marché hardiment. Il faut dire que récemment il a reçu en récompense une décoration de l'Autriche.

Il y a ici une autre question : comment ce système de violences s'exerce-t-il particulièrement dans une seule des deux provinces, dans la Moldavie? Cela s'explique aisément. Ce n'est pas que, même dans la Valachie, il n'y ait eu bien des excès; seulement ces excès ont un autre caractère et se sont produits surtout dans l'intérêt personnel du prince Ghika, caïmacan actuel. Quant à l'opinion elle-même, elle est si universellement prononcée en faveur de l'union, qu'on a renoncé à la dominer par la violence. D'ailleurs, la Valachie étant la plus grande et la plus importante des deux provinces, il était difficile de chercher à éveiller ses susceptibilités en la menaçant d'être absorbée. Ces susceptibilités, au contraire, pouvaient, à la rigueur, être exci-

tées dans la province voisine, qui est la plus petite, qui, à ce titre, avait à craindre de tomber dans une situation subordonnée, et c'est ce qui fait que la Moldavie a été choisie comme le théâtre d'un suprême effort. On ne doutait pas que l'opinion qui serait émise par la Valachie ne fût favorable à l'union; mais on pensait que, s'il était possible d'arracher un vœu contraire à la Moldavie, il n'y aurait par le fait ni vainqueurs ni vaincus, et la situation des deux provinces resterait ce qu'elle est aujourd'hui. De là la politique étrangement violente du prince Vogoridès, qui n'a eu d'autre pensée que d'abattre toutes les résistances, et qui a continué son œuvre, même sous les yeux des commissaires européens durant leur séjour récent à Jassy. Seulement le prince Vogoridès est allé trop loin; il a voulu aller ouvertement jusqu'au bout, et c'est alors que la question s'est aggravée, pour devenir bientôt le principe d'une crise assez sérieuse à Constantinople même. Les élections, comme on sait, doivent se faire dans les deux provinces en vertu d'un firman publié par la Porte. Quelques difficultés s'étaient élevées dans l'interprétation du firman au point de vue de son application en Valachie. Les commissaires européens dans les principautés en avaient référé à Constantinople, et les représentans des grandes puissances auprès du sultan, dans la sage pensée d'atténuer les complications en les éloignant, avaient reconnu d'un commun accord la compétence de la commission réunie à Bucharest. Or pendant ce temps qu'arrivait-il? Le prince Vogoridès élevait la prétention de passer outre et de procéder aux élections en Moldavie, en se fondant sur ce que pour lui il n'avait aucun doute au sujet du firman dont l'exécution lui était confiée. Il était appuyé par le commissaire ottoman Saffet-Effendi, qui jusque-là était resté à Jassy, affectant de ne pas aller rejoindre ses collègues à Bucharest. Cette prétention du caïmacan moldave, ajoutée à ses précédens excès de pouvoir, n'était pas de nature à diminuer les griefs des grandes puissances, et aussitôt le représentant de la France, M. Thouvenel, appuyé par les ministres de Russie, de Prusse et de Sardaigne, s'adressait au grand-vizir lui-même, à Rechid-Pacha, pour lui demander de prescrire au commissaire ottoman de se rendre à Bucharest et de donner l'ordre au prince Vogoridès de suspendre immédiatement les élections dans la Moldavie. Ici la question devenait évidemment plus grave et prenait les proportions d'un sérieux différend diplomatique. Le représentant de la France soutenait avec autant d'habileté que de vigueur que le firman, étant le même pour la Moldavie et la Valachie, devait recevoir une application identique dans les deux provinces, et que les élections ne pouvaient avoir lieu en Moldavie tant que la commission de Bucharest n'aurait pas résolu les difficultés qui avaient surgi. L'internonce d'Autriche, M. de Prokesch, soutenait au contraire que c'était là soumettre indirectement la Moldavie à la Valachie, et il voyait dans ce fait comme un essai partiel en faveur de l'union. Lord Stratford de Redcliffe se rangeait du côté de M. de Prokesch. Qui fut embarrassé en tout ceci? Ce fut à coup sûr Rechid-Pacha, recevant tour à tour ces communications diverses. Pliant sous le poids de la situation difficile qu'il s'est faite, il flottait entre ces influences opposées, ne pouvant se résoudre à se mettre en contradiction avec l'internonce autrichien et lord Stratford, dont il subissait l'appui en le craignant, n'osant d'un autre côté résister en face

aux réclamations de la France, et ne pouvant surtout nier l'accablante gravité des actes administratifs du prince Vogoridès. La question devenait pressante. Laisser les élections suivre leur cours en Moldavie, c'était livrer l'exécution du traité de Paris au caprice des interprétations les plus arbitraires et les plus violentes, c'était de plus faire plier l'opinion de la majorité des puissances représentées à Constantinople devant l'avis de la minorité, et blesser peut-être la France aussi bien que les autres états qui réclamaient avec elle. De là naissait la pensée d'une conférence qui s'est réunie en effet le dernier jour de mai sur la convocation de Rechid-Pacha, et non sans avoir eu à vaincre les répugnances visibles de M. de Prokesch, qui croyait tout simple de ne point tenir compte des réclamations de quatre puissances signataires du traité de Paris. Comment s'est terminée cette réunion? Ainsi qu'il arrive presque toujours heureusement, elle a eu pour résultat une transaction. Il a été établi, à ce qu'il paraît, que la Porte rappellerait les caïmacans des deux provinces danubiennes à l'exécution loyale du firman d'élection. En outre, si aucune résolution catégorique n'a été prise au sujet de l'application identique du firman dans la Moldavie et la Valachie, il a été convenu néanmoins que les décisions de la commission européenne réunie à Bucharest sur les difficultés qui ont surgi seraient communiquées confidentiellement par le commissaire ottoman au prince Vogoridès, pour que celui-ci eût à s'y conformer. Le ministre de France, M. Thouvenel, de l'avis de tous les hommes qui savent les choses à Constantinople, a conduit cette affaire d'une main aussi ferme que prudente et habile. S'il n'a réussi à faire admettre qu'une partie des réclamations qu'il soutenait au nom des quatre puissances, il est arrivé au moins à faire consacrer en principe la légitimité des griefs dont il s'armait, et à faire reconnaître au sein de la conférence la nécessité de rappeler les caïmacans à l'exécution loyale des traités, ce qui suppose évidemment que jusqu'ici la loyauté n'avait pas présidé à tous leurs actes. Cela suffit pour le moment.

Cette petite crise, qui a pendant quelques jours agité le divan à Constantinople, a eu le singulier caractère de mettre une fois de plus en relief les divergences provoquées par cette question des principautés et les politiques qui sont en jeu. D'où est venue principalement la gravité de ces incidens? Elle est venue surtout de l'étrange faiblesse de Rechid-Pacha, qui, en subissant une tutelle onéreuse et en se laissant entraîner dans une voie où l'Autriche, après tout, est plus intéressée que la Turquie, semble abdiquer toute indépendance aux yeux des Turcs eux-mêmes. Au fond, quelle est la vraie, l'unique question? Il s'agit simplement, qu'on ne l'oublie pas, de l'exécution loyale du traité de Paris, et d'une des conditions essentielles de ce traité, qui est la manifestation libre, sincère, de l'opinion des populations dans les principautés. La France, dont on accuse quelquefois la politique, ne s'est point proposé une autre règle. Comme nous le disions récemment, elle ne s'est faite la promotrice d'aucune idée, d'aucun système sur le Danube; elle n'a patroné aucun parti et ne s'est laissé compromettre dans aucune alliance exclusive. Cela est si vrai, que, d'après un témoignage des plus curieux qui nous est transmis, la France aurait décliné, il y a quelque temps, les propositions les plus singulières. L'un des instrumens les plus actifs de la politique

actuelle dans la Moldavie, — pourquoi ne pas le nommer? — le caïmacan lui-même, le prince Vogoridès, aurait offert à la France de travailler à l'union des principautés, si on voulait lui assurer l'hospodarat. La France aurait répondu, toujours d'après les mêmes versions, qu'elle n'avait pas à décider seule, et en ce moment, de telles questions, que chacun devait rester dans son rôle, elle en surveillant la stricte exécution du traité de Paris, les autorités moldaves en présidant loyalement à la manifestation des vœux du pays. C'est cette conduite parfaitement nette qui a rallié sans nul doute à la France les cabinets de Saint-Pétersbourg, de Berlin et de Turin. Qu'ont fait de leur côté les adversaires de l'union? Ils n'ont eu qu'une pensée, violente, intense, celle d'empêcher à tout prix l'émission d'un vœu qui leur fût contraire. La Turquie a eu une politique ostensible d'impartialité et une politique secrète d'encouragement à tous les excès. L'Autriche, par ses agens, par son influence, a secondé ce système d'altération de l'opinion dans les principautés. Elle a pris sous sa protection tous les hommes les plus déconsidérés; elle a ouvertement affiché la prétention de faire reculer l'idée de la réunion, quand même cette idée arriverait à se formuler légalement. Qui sait même si, pour remonter les courages, on n'a point dit que l'Autriche au besoin ferait la guerre pour empêcher la fusion des deux principautés? Nous ne méconnaissons pas les intérêts graves qui sont en jeu pour l'Autriche et le droit qu'elle a de professer une politique; mais ceux qui parlent ainsi en son nom sont assurément des amis dangereux, connaissant peu le caractère de cette puissance, qui s'est montrée trop prudente dans la dernière guerre pour tenter légèrement les aventures.

Il résulte évidemment de tout ceci que, dans la politique respectivement suivie par les diverses puissances, c'est la France qui a été et qui est encore fidèle à l'esprit du traité de Paris; ce sont d'autres cabinets qui tiennent peu de compte de ce traité en prêtant leur appui à tout ce qui peut dénaturer l'expression vraie de l'opinion des populations. Maintenant quel sera l'effet du dernier acte de la conférence de Constantinople? Ce serait sans doute montrer une extrême confiance que de croire absolument à son efficacité. La France aurait pu aller plus loin peut-être et demander la révocation du caïmacan de Moldavie : elle n'aurait pas vraisemblablement remporté une grande victoire, parce que le successeur de M. Vogoridès n'eût pas suivi, selon toute apparence, une politique différente, tout comme M. Vogoridès, en arrivant au pouvoir, n'a fait que continuer les traditions de son prédécesseur, M. Baltche; mais en présence du traité de Paris et de la résolution récente de la conférence de Constantinople, la France a désormais à demander compte de ce qui surviendra, moins au prince Vogoridès, agent provisoire et toujours révocable, qu'à Rechid-Pacha lui-même, sur qui doit peser la plus sérieuse responsabilité. Nous ne savons ce que l'Angleterre pense au fond de ces événemens, qui n'apparaissent aux yeux de l'Europe que sous un aspect assez confus. Après tout, lorsque le congrès s'ouvrira à Paris pour trancher ces questions, il est difficile d'admettre que le gouvernement d'un peuple libre puisse sanctionner des actes comme ceux qui se sont accomplis en Moldavie, et dont les cabinets pourront sans doute produire des témoignages aussi faciles à trouver et aussi malheureusement indubitables qu'ils peuvent paraître étranges.

Il y a, nous le disions, pour les hommes modérés dans les affaires de notre temps un rôle qui devient singulièrement difficile. Ce parti, plus nombreux qu'on ne croit, des esprits sensés et modérés est essentiellement conservateur; il aime l'ordre dans les sociétés, dans la politique, et on ne peut dire malheureusement que son instinct conservateur ne soit soumis parfois à de rudes épreuves par les gouvernemens eux-mêmes. Il est libéral par ses goûts et par ses convictions, il croit ardemment à l'efficacité des institutions libres, et il est exposé à voir ces institutions subir des atteintes qui ne laissent point d'être graves, même en étant passagères. C'est ce qui arrive en Belgique, où vient d'éclater une crise constitutionnelle au milieu d'une explosion des passions publiques. Ces événemens peuvent être résumés en quelques mots. Le parlement discutait, comme on sait, la loi sur les établissemens de bienfaisance, cette loi devenue un véritable champ de bataille où s'est engagée la lutte la plus acharnée entre les partis. Par malheur, la passion qui a rempli cette lutte n'est point restée enfermée dans l'enceinte parlementaire. D'abord quelques manifestations populaires ont eu lieu autour du palais de la chambre contre la majorité, qui paraissait décidée à voter la loi, et en faveur des représentans qui la combattaient. Bientôt l'émotion a grandi et a dégénéré en scènes violentes de désordre. De Bruxelles, l'agitation s'est étendue et a gagné les principales villes de la Belgique. Partout ce sont à peu près les mêmes faits, les membres de la majorité de la chambre insultés, des vitres brisées, des couvens assaillis, quelques pauvres religieux meurtris. En présence de ces scènes d'agitation, qui ne faisaient que se multiplier et s'aggraver, le gouvernement, dans l'intérêt de la paix publique, s'est hâté d'enlever tout prétexte aux passions populaires en interrompant la discussion de la loi sur la bienfaisance et en suspendant la session des chambres. Depuis ce jour, l'agitation s'est calmée, et un autre mouvement a commencé, un mouvement de pétitions, signées, par la plupart des conseils communaux, contre la loi de la charité. C'est là ce qu'on peut appeler la suite des événemens jusqu'à l'heure actuelle. Il y a certainement un fait grave dont il n'est donné à personne de dissimuler le caractère périlleux : c'est cette lutte entre le pouvoir législatif et les passions extérieures, lutte étrange et inégale, où ce n'est pas le pouvoir législatif qui a le dessus jusqu'ici. Qu'on remarque bien en effet que la suspension des chambres est une trève qui peut laisser aux passions le temps de se calmer, mais qui ne résout rien.

Revenir sur cette discussion, qui a placé la Belgique dans une situation si grave, ce serait assez inutile aujourd'hui sans doute. On peut aisément faire de la loi sur la bienfaisance l'unique coupable, rejeter sur elle toute la responsabilité des événemens. Si c'était un moyen de sortir d'embarras, l'expédient serait facile. Il est cependant un certain ensemble de circonstances qu'on ne doit pas oublier pour apprécier ce qu'il y a de caractéristique dans la crise que traverse la Belgique. En réalité, la loi sur la bienfaisance n'était ni une surprise, ni un coup de parti audacieux, ni une tentative dirigée contre la constitution. Elle avait été présentée il y a plus d'un an; le pays la connaissait lors des dernières élections. En outre, tout le monde admettait la nécessité d'une législation nouvelle en présence d'interprétations contradictoires de la législation ancienne. Cela est si vrai, qu'un récent arrêté de

la cour de cassation de Bruxelles détruit complétement le système d'interprétation adopté par un cabinet libéral en 1847, système d'où est née justement l'obscurité en cette matière. Il n'y avait donc ni surprise, ni prétention inattendue et violente; il y avait simplement une loi qui pouvait être discutée, corrigée et amendée, mais qui ne devait offrir aucun prétexte à l'émeute. Et c'est ce qui explique comment la question n'est plus aujourd'hui dans la loi elle-même : la vraie et sérieuse question est dans cette irruption de la force et d'une émotion irrégulière au sein des institutions. Le gouvernement a fait acte de résolution et de prudence en coupant court à cette effervescence par un ajournement d'abord momentané des chambres. Il ne reste pas moins ce fait singulier d'une majorité législative légalement et librement élue, obligée de s'arrêter devant des manifestations de la rue. C'est là un malheur pour la Belgique, et la meilleure preuve que là est la question comme là est le danger, c'est que ces tristes événemens sont devenus aussitôt un facile argument pour tous ceux qui cherchent sans cesse à surprendre les défaillances des institutions parlementaires. Non sans doute, la constitution n'est pas suspendue, et les mœurs libérales sont trop enracinées en Belgique pour recevoir d'un incident passager une atteinte profonde. Il y a du reste ceci à remarquer, que les manifestations violentes, en se dirigeant contre une mesure spéciale, n'ont pas cessé d'être respectueuses pour le roi dont la sagesse a fait traverser à la Belgique des épreuves qui n'étaient pas moins périlleuses; mais enfin le meilleur moyen de montrer ce qu'il y a d'outré et de ridicule en certains pronostics presque funèbres, c'est de rentrer le plus promptement possible dans la pratique vraie et sérieuse des institutions libres. Malheureusement l'embarras est de trouver une issue. Si le gouvernement retire définitivement la loi de la bienfaisance et dissout les chambres, n'est-ce pas sanctionner en quelque sorte le triomphe d'une manifestation factieuse sur les délibérations régulières de la majorité parlementaire? Si le parlement reprend ses travaux, et si la discussion de la loi est conduite jusqu'au bout, l'émotion publique ne renaîtra-t-elle pas? On le voit, il y a des dangers de tous les côtés : dangers pour la paix matérielle, dangers pour la dignité et l'intégrité des institutions. Il y a eu depuis quelques jours diverses réunions de représentans à Bruxelles, et dans ces réunions, à ce qu'il paraît, c'est à qui déclinera la responsabilité des événemens aussi bien que l'initiative d'une résolution. Qu'on l'observe bien, le parti libéral n'est nullement intéressé à prendre le pouvoir aujourd'hui. Ramené aux affaires dans de telles conditions, obligé de dissoudre le parlement dans des circonstances semblables, il se ressentirait inévitablement de toutes ces irrégularités violentes qui auraient présidé à son retour. Le parti catholique, de son côté, n'est point assurément intéressé à chercher une satisfaction au prix de la paix publique. C'est au cabinet sans doute plus qu'à tout autre de prendre l'initiative d'une sorte de médiation entre les opinions, qui ont toutes aujourd'hui un même intérêt, celui de montrer que les institutions libres sont au-dessus des crises passagères de la vie publique. Pour le moment, la clôture des chambres vient d'être prononcée pour cette session. Ce n'est là, il nous semble, qu'une prolongation de cette trêve dont nous parlions, et qui, sans être une solution définitive, a du moins

l'avantage d'ajourner d'irritans débats, en laissant aux passions un peu plus de temps pour se calmer.

De toutes les époques de l'histoire, il n'en est peut-être pas qui ait avec notre temps plus d'analogies de tout genre que le XVIe siècle, avec ses agitations, ses ardeurs puissantes et ses conflits. S'agit-il de ce travail profond des sociétés remuées par l'esprit d'innovation, le XVIe siècle a la renaissance, la réforme, les guerres de religion, tous ces événemens à travers lesquels on voit surgir un monde qui n'est plus déjà le monde d'autrefois. S'agit-il de ces problèmes d'organisation européenne qui mettent aux prises les forces et les intérêts nationaux, qui touchent à ce qu'on appellerait maintenant l'équilibre des influences : le XVIe siècle est rempli de l'éclat de ces luttes qui vont aboutir en France à la politique du roi de Navarre, devenu Henri IV, et à la politique du cardinal de Richelieu. Ici la scène change d'aspect, le chaos commence à s'éclaircir, et le XVIIe siècle s'ouvre. Moment de transition unique et curieux entre deux époques! M. Michelet, dans des livres qui se sont succédé depuis quelques années, a parcouru toute cette route du XVIe siècle en s'enivrant de l'air du temps, en prenant trop souvent des chimères pour des réalités. Aujourd'hui, dans un volume nouveau qu'il ajoute à son *Histoire de France*, il s'attache à ces deux noms, *Henri IV et Richelieu*, qui dominent le livre et lui donnent son titre. Henri IV en possession définitive de la royauté, pacifiant la France, méditant la réorganisation de l'Europe, vaguement menacé à travers tout et disparaissant subitement sous le poignard d'un fanatique obscur au milieu des plus grands projets; Richelieu commençant à se révéler dans les conseils de la régente Marie de Médicis et se faisant hardiment sa place à côté de Bérulle pour reprendre bientôt, en la modifiant, la politique du Béarnais, — c'est là le tableau que trace M. Michelet. C'est dans ces limites, entre ces deux dates, 1598 et 1626, qu'il se renferme.

Ces noms de Henri IV et de Richelieu reviennent bien souvent dans les plus récens travaux d'histoire. Celui du Béarnais grandit; Richelieu, sans être rabaissé, est peut-être moins admiré. A quoi cela tient-il? C'est que si ces deux hommes ont travaillé à la même œuvre, qui est l'unité nationale, l'un apparaît trop comme un niveleur inflexible qui a préparé le despotisme royal en croyant n'abattre que les hautes têtes féodales, tandis que l'autre agissait en conciliateur, voulant ranimer et rallier toutes les forces de la France. C'est ainsi que ce roi gascon, devenu peut-être populaire d'abord par ses défauts, conserve une popularité qu'il méritait par ses vues politiques autant que par ses qualités humaines et bienfaisantes. L'auteur de *Henri IV et Richelieu* ne méconnaît pas ces différences. Son mérite, dans ce livre comme dans tous ceux qui l'ont précédé, est de donner une vive impression du temps. M. Michelet ne raconte pas les événemens; il décrit, il peint d'un trait fantasque et brisé, ne négligeant aucun détail. Comme il a fouillé les plus petits secrets de l'histoire, il n'ignore pas, soyez-en sûr, à quel moment fut conçu le dauphin qui sera Louis XIII. Il a compté chaque pli de la figure du Béarnais, et de même il peint Marie de Médicis, Gabrielle, la maîtresse de Henri IV, le jésuite Cotton, Richelieu, Bérulle, le capucin Travail et les sorciers : peintures très vivantes, très capricieuses et souvent puériles quand

elles ne sont pas bizarrement injustes. Chose curieuse! voici un homme plein de savoir et d'imagination, qui a passé sa vie à étudier l'histoire, et, dans un moment d'humeur légère, il lui échappera de dire que de toute l'ancienne monarchie il reste à la France un nom, Henri IV, plus deux chansons, celle de *Gabrielle*, doux rayon de paix après la ligue, et celle de *Marlborough*, vengeance innocente du pauvre peuple de Louis XIV contre ses revers. Ce qui reste de l'ancienne monarchie, c'est ce qui vit encore, c'est la France elle-même, façonnée par Henri IV et par Richelieu, par tous ceux qui ont étendu et fixé ses frontières. Arrivé à cette heure du commencement du XVIIe siècle, M. Michelet voit partout autour de lui la stérilité. La fécondité s'arrête, les caractères se rapetissent; la grisaille envahit tout, l'art se décolore et se perd dans les pastorales de d'Urfé. Le tabac vient à son tour, le tabac, cette chose anti-sociale qui alourdit l'esprit, qui « supprime le baiser, » et qui développe les maladies, « surtout celle de cracher partout et toujours. » M. Michelet a mille traits ingénieux et piquans pour décrire au lendemain des grandes luttes cet état intermédiaire qu'il est bien dur pourtant de flétrir du nom de stérilité, lorsque de ce repos momentané de la nature vont sortir Condé, Turenne, Corneille, Molière, Pascal, les solitaires de Port-Royal, Colbert et le XVIIe siècle tout entier. C'est moins une période de stérilité absolue qu'une halte pendant laquelle la nature semble se recueillir pour se préparer à un effort nouveau et plus éclatant. Et nous, qui par tant de points ressemblons à ce XVIe siècle finissant, nous qui avons aussi nos heures d'affaissement moral et intellectuel, verrons-nous s'ouvrir de tels horizons? Aurons-nous notre XVIIe siècle, comme notre aîné eut le sien? Le chapitre de M. Michelet sur la stérilité en 1610 inspire du moins cette pensée, qu'une lassitude momentanée n'est point la décadence, et qu'il n'est point de maladie irrémédiable pour une nation si prompte à se retrouver elle-même, à reprendre confiance en son génie et en ses destinées.

Quel serait le meilleur moyen d'aggraver ce mal de l'esprit, dont souffrent certaines sociétés, et qui risquerait à la longue de dégénérer réellement en stérilité? Ce serait de propager les idées fausses et de surexciter les sentimens malsains, d'accoutumer le goût public à cette atmosphère énervante au sein de laquelle on le fait vivre trop souvent, d'arriver, par la plus singulière des méprises, à confondre l'art vrai et les œuvres maladives ou violentes. Le goût public peut être malade, il peut s'égarer; parfois aussi il a comme des retours subits et inattendus quand on lui montre quelque invention juste et heureuse dans la poésie, dans le roman, comme au théâtre. Lorsque cet esprit charmant et si regrettable, Alfred de Musset, écrivait autrefois ses ingénieux et poétiques proverbes, que disait-on? On assurait que toute cette grâce s'évanouirait à la scène, on n'était pas loin peut-être de mettre au-dessus de ce dialogue étincelant le vaudeville le plus obscur, et cependant, lorsque les comédies d'Alfred de Musset ont passé du livre sur le théâtre, le goût public s'est senti naturellement entraîné par ces œuvres où la fantaisie s'allie à l'observation. Il en a été de même des proverbes de M. Octave Feuillet, qui n'étaient point destinés au théâtre, et qui, transportés sur la scène, ont réussi sans effort par cet unique attrait de la distinction et de la grâce. M. Feuillet faisait une tentative plus sérieuse peut-être, il y a quelques jours, en livrant à la représentation publique, sur un théâtre

accoutumé à une littérature douteuse, une de ses comédies les mieux inspirées, *Dalila*. Chose humiliante pour tous les vaudevilles et les mélodrames, l'œuvre de M. Feuillet a réussi comme si elle n'était pas le fruit du goût littéraire le plus fin. Elle a montré une fois de plus ce que peuvent sur des spectateurs rassemblés l'élévation de la pensée, la délicatesse de l'observation, la poésie du langage. *Dalila* est certainement une des conceptions les plus heureuses et les plus fortes de M. Feuillet. On ne l'a pas oublié, c'est l'artiste dans sa nature ardente et vaine, aspirant au luxe, à toutes les joies des sens, à la vie mondaine, à l'amour des grandes dames, et finissant par voir son génie s'épuiser, s'éteindre dans cette atmosphère enflammée et énervante où il est allé se plonger avec une sorte de curiosité fiévreuse. Tous les personnages qui vivent dans le livre, c'est-à-dire qui vivent d'une certaine existence idéale et séduisante, ont, s'il se peut, encore plus de relief à la scène. Ils apparaissent avec leurs traits distincts à l'horizon de ce ciel de Naples. On a retrouvé tous ces héros de la fantaisie, Roswein, l'artiste ébloui, enivré et épuisé, la princesse Falconieri, cette femme si merveilleusement faite pour briser en passant une existence, et ce fou Carnioli; on a retrouvé aussi le vieux Sertorius, type de l'artiste simple, aimant son art pour lui-même, et aimant encore plus sa fille. L'intérêt s'est attaché surtout à cette dernière scène, où le vieux musicien emporte sa fille morte en Allemagne, tandis que l'autre, Roswein, est à la poursuite d'une image ironique qui fuit. C'est par tous ces traits fins, poétiques, émouvans, que l'œuvre de M. Feuillet a réussi, laissant dans tous les esprits comme le parfum d'une pensée honnête et généreuse.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LA TRAGÉDIE ITALIENNE A PARIS.

La tragédie italienne vient d'achever à Paris sa troisième campagne au milieu des applaudissemens. C'est là sans doute un phénomène curieux, car on ne peut l'expliquer ni par le goût du public pour ce genre de spectacle, ni par son désir d'entendre parler une langue qu'il ne comprend guère, ni par l'ensemble et l'habileté de la compagnie dramatique qui s'est chargée de représenter l'art italien parmi nous. Ce qui en réalité attirait la foule à la salle Ventadour, c'est l'exhibition d'un de ces talens de premier ordre qui paraissent avoir seuls aujourd'hui le secret d'animer la tragédie. Pour applaudir Mme Ristori, nous écoutons Alfieri, Silvio Pellico, même M. Marenco fils; nous acceptons sans murmurer des comédiens que partout ailleurs on ne supporterait pas. Rien de plus naturel, si l'on se reporte surtout à la première année où la tragédie italienne se produisit, sous les auspices de Mme Ristori, devant le public parisien : Paris alors ne revenait pas de sa surprise d'avoir rencontré une grande actrice dont il n'avait jamais ouï parler. Cependant, à part quelques excursions, bien vite abandonnées, dans le domaine de la comédie, Mme Ristori ne se montra d'abord que dans quatre tragédies : *Françoise de Rimini, Myrrha, Marie Stuart, Pia des Tolomei*. Elle aurait pu n'en jouer qu'une, et la plus faible de toutes, le succès n'eût pas été moins

éclatant. L'année suivante, le même répertoire suffit à son triomphe. Une seule création s'y ajouta, et Mme Ristori, devenue directrice de la troupe, joua la *Médée* de M. Legouvé.

Il devenait urgent, dans le cours de la troisième campagne, de répondre à l'empressement persistant de la foule par quelques tentatives nouvelles. Chercher dans le vaste théâtre d'Alfieri un ouvrage qui renouvelât, s'il était possible, la veine épuisée de *Myrrha,* demander au théâtre moderne, aux inspirations des poètes contemporains quelque drame original ou nouveau, dans le genre de Shakspeare ou de Schiller, telle était la marche que l'intérêt, sinon de sa renommée, au moins de son entreprise, commandait à Mme Ristori. Malheureusement le poète piémontais ne lui a fourni qu'*Octavie.* Ce n'est pas qu'on ne pût trouver dans *Saül,* dans *Don Garcia,* dans *la Conjuration des Pazzi* des œuvres bien supérieures; mais il fallait que le principal rôle fût pour l'actrice de qui dépendait uniquement le succès. Faute de péripéties émouvantes qui prêtassent à une pantomime expressive, *Octavie* n'a pu se soutenir à la scène. Après la tragédie restait le drame. N'en trouvant aucun à son gré parmi les chefs-d'œuvre connus, Mme Ristori eut recours au talent et à l'amitié de M. Montanelli. Usant de la liberté qui lui avait été laissée, le poète italien, au lieu d'un drame moderne, a écrit en quelques mois une tragédie antique, qui n'était pas précisément ce qu'il fallait, mais qui a fait oublier par le charme du style et par quelques situations émouvantes ce qu'on aurait désiré de plus.

Si les malheurs politiques de l'Italie ne nous avaient habitués à toutes les surprises, ce ne serait pas un médiocre sujet d'étonnement que de voir une tragédie italienne composée et représentée à Paris, devant un auditoire qui y prend à peu près le même plaisir qu'à la pantomime d'un ballet; mais l'exil a peuplé d'Italiens les capitales de l'Europe, et chacun de ces bannis dirait volontiers avec Sertorius :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

En attendant que le jour soit venu de faire une *histoire de la littérature italienne à l'étranger,* c'est à Londres que M. Rufini publie ses intéressans *Mémoires d'un Conspirateur,* M. Rossetti ses curieuses *Études sur Dante,* M. Gallenga son *Histoire du Piémont;* c'est à Bruxelles que les poésies lyriques et dramatiques de M. Dall'Ongaro voient le jour; c'est à Paris qu'ont été composés l'*Histoire des Musulmans de Sicile,* de M. Amari, les *Mémoires* de M. Montanelli, les divers ouvrages de M. Ricciardi. On ne peut se dissimuler toutefois que donner à Paris une œuvre essentiellement italienne, écrite dans cette langue synthétique et difficile des vers, si différente de la prose, destinée enfin à être écoutée plutôt qu'à être lue, semblait une entreprise hardie, presque téméraire. Serait-il possible à l'auteur de ne pas se souvenir que le succès dépendait, à la représentation, du talent mal secondé d'une actrice, et n'y avait-il pas lieu de craindre qu'en lui sacrifiant les autres rôles, il ne fît un *libretto* au lieu d'une tragédie? L'écueil était inévitable, et M. Montanelli se trouvait en présence de difficultés d'autant plus graves, que la pièce qu'il s'agissait d'écrire était son coup d'essai au théâtre. Je ne veux en effet compter ni *la Tentation,* poème lyrique, quoi qu'en dise le titre, ni un travail auquel on est tenté de regretter qu'un poète original ait

consacré ses veilles, la traduction de *Médée*. Ainsi voilà un homme parvenu à l'âge mûr de la vie, un écrivain éprouvé par les luttes politiques qui l'ont un moment introduit dans les conseils du gouvernement de son pays, le voilà débutant à la scène sans se faire illusion sur les dangers d'un de ces échecs dont la jeunesse seule se relève : c'est là un acte de courage qui aurait en tout cas commandé la sympathie.

Le sujet de *Camma* est emprunté, on le sait, à Plutarque, et je n'ai point à citer ici la naïve et charmante page d'Amyot que M. Montanelli a mise en tête de sa tragédie; je ne dirai rien non plus de la *Camma* dont Thomas Corneille a enrichi notre théâtre. N'imitant guère que les défauts des grands écrivains qui l'entourent, Thomas Corneille peint Brutus galant et Caton dameret; il fait de la prêtresse gauloise une reine de Galatie, ou plutôt une reine française; il l'entoure de deux amans, dont l'un veut toujours tuer, et l'autre toujours mourir; il multiplie les personnages parasites, les combinaisons invraisemblables, les coups de théâtre ridicules. C'est pour n'avoir pas suivi ce triste exemple, c'est pour s'être transporté dans l'antiquité et y avoir vécu quelques mois par la pensée que M. Montanelli a mérité de réussir. On doit lui savoir gré de n'avoir rien cherché au-delà des élémens qui suffisaient à la muse antique pour émouvoir le spectateur. Il s'est pénétré des mœurs et des idées gauloises, il a su les faire revivre dans sa tragédie avec une rare fidélité. Camma et les autres personnages ne sont ni Grecs, ni Romains, ni même Français; Gaulois amollis par le climat de l'Asie, ils conservent encore au cœur des forêts de la Galatie les superstitions ou les croyances de leurs ancêtres, déjà battues en brèche par la théologie envahissante des Romains. Cette foi à la survivance réelle des morts dans d'autres étoiles, ce pieux désir de les rejoindre, ce détachement des choses de la terre qui en est la conséquence, voilà bien les signes caractéristiques du vieux dogme des druides, qu'historiens et poètes s'étudient à remettre sous nos yeux.

En s'inspirant ainsi des croyances gauloises pour le fond et de l'antiquité classique pour la forme, M. Montanelli cependant ne s'est pas flatté, j'imagine, de faire une œuvre vivante. Si les passions de l'homme sont éternellement les mêmes, elles prennent, suivant les siècles, des allures trop diverses pour qu'on puisse, sans une grande force d'abstraction, vivre au milieu d'elles et ne pas se sentir dépaysé. La jouissance qu'un tel commerce nous cause est donc purement intellectuelle, et les œuvres de l'esprit où l'on évoque l'antiquité ne s'adressent qu'au petit nombre des hommes éclairés pour qui le passé a tout ensemble le charme d'un souvenir et l'intérêt sévère d'un enseignement. Dignes d'estime et quelquefois d'admiration, les poètes qui s'inspirent du génie antique non pour peindre la vie moderne, mais pour reproduire l'image des temps écoulés, ne nous touchent guère et obtiennent difficilement la popularité.

Ces réserves faites sur la nature et la portée du succès auquel *Camma* pouvait prétendre, il y a quelques objections à présenter aussi contre la forme poétique adoptée par l'auteur. Tout le monde a remarqué ce tour obstinément lyrique, cette profusion d'images trop souvent empruntées à la nature physique. Ce serait rendre un mauvais service à M. Montanelli que de dresser une statistique exacte des tempêtes, des éclairs, des nuages, des fleurs, des roses, qui figurent dans sa tragédie. Je sais que ce système n'est pas sans

exemple, et qu'on pourrait mettre en avant Eschyle, Shakspeare, les Espagnols; mais le génie dramatique de la France et de l'Italie ne comporte pas au même degré cette exubérance. Je sais encore que la scène se passe en Asie, et que les personnages sont des druides, des prêtresses, des bardes; mais alors pourquoi Sinorix, le criminel, le personnage prosaïque par excellence, dont l'amour même ne peut qu'être brutal et terre-à-terre, parle-t-il, lui aussi, cette langue pittoresque qui n'a de prix à nos yeux que parce qu'on y veut voir l'expression naturelle de la pensée qui s'élève? Même en Asie d'ailleurs, c'est l'imagination qui parle par figures : quand elle fait place à quelque forte passion, le langage de l'Orient et celui de l'Occident se rapprochent et tendent à se confondre. L'auteur de *Camma* n'a point méconnu cette vérité; je lui reproche seulement de ne s'en être souvenu que dans un trop petit nombre de scènes, et d'avoir préféré trop souvent le langage fleuri de l'imagination aux simples accens de la passion.

J'entends dire qu'il y a là une question de doctrine, et que M. Montanelli se rattache volontairement par le style à l'école de Niccolini. On sait qu'Alfieri, voulant que le vers fût simple et nu, comme il convient pour le drame, le fit aride et sec, comme il le trouvait dans son génie. Plus tard, par une juste réaction contre cet excès, qui n'était lui-même qu'une réaction, Niccolini a ramené la couleur au théâtre, tandis que Géricault, triomphant de David, lui rendait dans les arts du dessin son importance méconnue. Encore aujourd'hui l'école d'Alfieri est florissante, elle se compose principalement des poètes sans imagination; les autres, mieux doués et plus rares, suivent les traces de Niccolini. M. Montanelli est de ce nombre, sa filiation est évidente. Malheureusement, comme tout disciple, il enchérit sur le maître : il fait de la poésie une immense métaphore, et telle est même son aisance à manier cette langue orientale, qu'on a peine à croire à un effort de sa part.

Le premier acte de *Camma* est une exposition généralement satisfaisante. Il faut que nous connaissions la prêtresse inspirée pour être touchés de son désespoir quand elle apprendra la mort de Sinatus, et pour nous intéresser à ses projets de vengeance, quand ses amis l'auront décidée à vivre afin de châtier le meurtrier. J'applaudirais également sans réserve lorsque Sinorix triomphant vient offrir à Camma d'hypocrites et odieuses consolations, si la fin de cette scène ne soulevait une grave objection, malgré l'effet qu'elle produit au théâtre. Les paroles du nouveau tétrarque sont en apparence celles d'un honnête homme et d'un ami : comment donc Camma peut-elle deviner que le coupable est près d'elle?

La mia vittima è qui, la sento!

Comment devine-t-elle qu'il n'est autre que Sinorix lui-même, *è desso?* Apparemment l'auteur a voulu qu'il n'y eût rien de logique ni même d'explicable dans cette intuition. S'il est vrai, comme on l'assure, qu'il y veuille voir un phénomène magnétique, ce phénomène atteindrait à un degré extraordinaire de précision et d'évidence, puisque Camma est inspirée. C'est à dessein que M. Montanelli évite de mettre dans la bouche de Sinorix toute parole qui soit un indice révélateur pour de simples mortels; peut-être n'a-t-il pas assez pris garde aux conséquences. Si la certitude de Camma n'est pas puisée aux sources communes, les preuves de l'ordre naturel ne sau-

raient l'accroître, et l'on ne comprend plus dès-lors la nécessité, ni même l'opportunité de la grande scène du second acte, où la prêtresse cherche à arracher à Sinorix un aveu positif, à moins qu'on n'admette avec le poète qu'il ne s'agit point d'une vengeance ordinaire, mais d'un châtiment solennel.

Camma épousera-t-elle Sinorix, ou ne l'épousera-t-elle pas? Telle est la question qui domine ce second acte, un peu lent malgré les beaux vers qu'il contient. De longues discussions sur la convenance de ce mariage ne sauraient plaire qu'à la lecture. M. Montanelli eût sagement fait d'abréger, au risque d'écourter le légitime développement de sa pensée. Il était assez riche en vers harmonieux pour faire sans trop de regrets un pareil sacrifice. Il n'y eût rien perdu comme poète, et comme auteur dramatique il y eût assurément gagné. On peut effacer bien des lignes quand on a écrit ce passage du monologue de Camma : « O Sinato! tu gémis; je t'entends; c'est en vain que le dieu qui guide les âmes t'ouvrit les derniers cercles de l'éternelle joie. Je te vois aux bords de mon étoile errer mélancolique et seul, fixant tes regards sur les flots resplendissans de l'immense éther répandu entre nous. A chaque nacelle qui amène d'heureux habitans, tu nourris l'espérance que Camma vient enfin te rejoindre. La nacelle aborde; l'un après l'autre les hôtes nouveaux descendent en chantant un *hosanna* à Corivena; en vain tu me cherches parmi eux, et tu te reprends à pleurer. »

Je me reprocherais toutefois de louer exclusivement le talent poétique de M. Montanelli, car il y a dans *Camma*, même au point de vue de l'action, des scènes parfaitement réussies et d'un grand effet. Je n'en veux pour preuve que celle où la druidesse, feignant d'aimer le meurtrier inconnu de Sinatus, arrache à Sinorix son secret. Cette situation était nouvelle et risquée. Camma arrive au vrai par des moyens peu avouables, et l'auteur l'a si bien compris, que, dès le premier acte, il prévient habilement les objections à cet égard : Camma y prie Koridwen, la Diane gauloise, de sanctifier les voies tortueuses de la trahison :

Tu santifica contro il traditore
Le tenebrose vie del tradimento.

Plus loin, elle exprime la douleur qu'elle éprouve de recourir à la feinte. Prévenu ou non prévenu, le public accepte cette scène difficile, et je crois qu'une fois sur le terrain de convention où l'auteur s'est placé, il n'a pas tort de le suivre. Ceux-là seuls qui veulent rester dans l'ordre naturel et dans le domaine de la vraisemblance pourraient s'étonner que Sinorix soit assez crédule pour ajouter foi à un amour si extraordinaire de la part d'une femme qui aimait son mari, et que, sur une confession si peu attendue, il oublie les lois de la plus vulgaire prudence et se livre aussitôt. M. Montanelli pense sans doute, avec le poète, que la divinité aveugle ceux qu'elle veut perdre. Il y aurait lieu encore de demander pourquoi Camma n'accepte pas comme une preuve suffisante du meurtre la blessure dont le bras de Sinorix porte la marque, tandis qu'elle se laisse convaincre, quand ce dernier lui affirme, sans preuves, qu'il a arraché le cœur à sa victime et qu'il le conserve chez lui. Ce sont là néanmoins des détails de peu d'importance; ils n'empêchent pas l'action d'être fort bien conduite, et le dialogue de paraître infiniment plus dramatique que dans les autres parties de l'ouvrage.

Je ne blâmerai point M. Montanelli d'avoir concentré tout l'intérêt du troisième acte dans deux situations principales : la force et la diversité des sentimens qui y sont en jeu permettent facilement d'oublier tout le reste. Camma inspire la compassion lorsqu'au moment de châtier le coupable, elle subit, pleine d'angoisses, les amers reproches du barde ami de Sinatus : d'un mot elle pourrait le réduire au silence, reconquérir son admiration et son estime, qui pour elle a tant de prix; mais ce mot, elle ne le dira point, car il pourrait compromettre sa vengeance. C'est ainsi humiliée, mais inébranlable dans sa volonté, qu'elle s'avance pour la cérémonie nuptiale, au milieu des signes non équivoques de la stupeur et de la réprobation de tous ceux qui l'entourent. La sombre et inexplicable satisfaction qui éclate malgré elle sur son visage augmente leur douleur et fait contraste avec la joie amoureuse de Sinorix. Une fois la coupe vidée, tous les rôles changent : la fureur contenue de la prêtresse éclate, ainsi que l'indignation de l'assistance, et le tétrarque reste couvert de confusion, frappé de terreur, jusqu'au moment où, les tortures physiques d'une mort hideuse l'entraînant hors de la scène, la triomphante agonie de Camma occupe seule le spectateur. La tâche de la druidesse est accomplie : n'ayant plus rien à faire en ce monde, elle s'envole au séjour des étoiles, où l'attend Sinatus.

Mme Ristori a largement contribué au succès de *Camma* par l'incontestable talent qu'elle déploie dans le principal rôle. Elle y a mis toute son âme, tout son dévouement. Elle a su trouver des effets nouveaux et dramatiques sans cesser d'être naturelle et vraie : si parfois elle s'est trompée, on n'a pu s'en prendre qu'à son excessif désir de bien faire, de se surpasser même, et à la spontanéité de ses inspirations. Grâce à un rôle habilement tracé, Mme Ristori a donc pu achever sa troisième campagne à Paris sans trop s'apercevoir qu'il n'y a point ici un public assuré pour les apparitions périodiques de la tragédie italienne; elle a pu même recommencer avec quelques chances de succès ses fructueuses tournées à travers l'Europe. Puisque j'ai touché ce point, je dirai ma pensée tout entière. Il y a deux ans, lorsque Mme Ristori nous est pour la première fois venue d'Italie, nous avons applaudi à cette apparition inattendue qui nous montrait dans une artiste admirablement douée les qualités que nous regrettions de ne pas trouver chez Mlle Rachel. Nous espérions que l'art dramatique, en Italie comme en France, profiterait de ce succès. Nous comptions sans cette fièvre des applaudissemens faciles qui, Mme Ristori nous l'a prouvé une fois de plus, n'épargne pas toujours les natures les mieux douées. C'est sous cette influence maligne que Mme Ristori, plus remarquable dans la comédie que dans la tragédie, a renoncé à un genre qui n'attire pas les étrangers (1). C'est pour mieux garantir son succès qu'elle s'est entourée d'artistes vulgaires, dont l'insuffisance rebute les spectateurs et décourage les auteurs. Elle a fait plus : elle a exagéré les effets de sa pantomime, — la seule partie de son talent que nous puissions admi-

(1) A la veille de quitter Paris, Mme Ristori a eu cependant la singulière idée de jouer deux fois *les Fausses Confidences*, traduites en italien, au lieu de nous donner quelques-uns des meilleurs ouvrages de son répertoire national. C'est une fantaisie qui ne tire pas à conséquence, et dont la critique n'a pas à s'occuper. Marivaux sans le marivaudage — on devine ce que cela peut être.

rer en connaissance de cause, — au point de nous rappeler quelquefois non plus Mlle Rachel, mais telle ou telle actrice en faveur au boulevard. Certaine enfin que le rhythme mélodieux de la poésie italienne échappe à son nouvel auditoire, elle s'est livrée à toute l'impétuosité de sa nature et ne s'est plus astreinte à réciter les vers tels qu'ils étaient écrits. Elle a fait un singulier abus de la synonymie; elle a retranché ou ajouté des mots, au risque de débiter des vers faux. Je pourrais multiplier les exemples et demander à tout homme de bonne foi s'il est permis, sans nuire à la mesure, d'ajouter *io* ou de le retrancher, de transporter le pronom *me* d'un vers à l'autre, de dire *scendono* quand le poète a écrit *scendon,* etc.; mais je veux me borner à deux vers, où les étranges licences de Mme Ristori ont dénaturé jusqu'à la pensée. A la seconde représentation de *Camma*, en prononçant ce vers :

Pur d'inusata
Mestizia sento violenza al core,

« pourtant une tristesse étrange s'empare malgré moi de mon cœur, » Mme Ristori a remplacé *violenza* par *dolcezza*, ce qui ôte tout sens à la phrase. Plus loin, dans ce vers :

Contro l'infinger suo finor fu vana
Possanza d'arti mie,

« jusqu'à présent toute la puissance de mes artifices n'a pu vaincre sa dissimulation, » *fu* est devenu *fia,* ce qui fait émettre à Camma le vœu singulier que la puissance de ses artifices ne réussisse pas à vaincre la dissimulation de Sinorix!

Il est, je pense, inutile d'insister. Que de pareilles bévues aient passé inaperçues sur la scène du Théâtre-Italien, n'est-ce pas la meilleure preuve du danger qu'il y a pour Mme Ristori à courir les routes, au lieu de rester dans la voie sérieuse où nous avions été les premiers à l'applaudir? Quand Mlle Rachel a commis la même faute, nous n'hésitions pas à blâmer ces excursions, d'où elle nous est revenue amoindrie. Nous ne saurions avoir deux poids et deux mesures. En renonçant à ses auditeurs naturels, en se séparant des acteurs d'élite si nombreux au-delà des Alpes, Mme Ristori ne peut espérer de se soutenir à la hauteur où elle nous est apparue il y a deux ans. Si admirablement doué que soit un artiste, il ne saurait impunément se placer dans des conditions anormales, et préférer des éloges frivoles aux conseils des vrais amis de son talent. F.-T. PERRENS.

— Il a paru résulter, pour quelques-uns de nos lecteurs, de la note publiée dans la *Revue des Deux Mondes* (livraison du 15 mai dernier) sur l'*Histoire de Madame de Maintenon*, que M. le duc de Noailles et M. Th. Lavallée auraient eu réciproquement le droit de se plaindre l'un de l'autre. Nous devons protester nous-mêmes contre cette interprétation. Les deux historiens de Mme de Maintenon, unis par le même sentiment envers cette femme illustre, ont pu se rencontrer dans le choix et dans la reproduction des mêmes documens : ils n'ont jamais eu à se reprocher aucun procédé personnel, et les emprunts dont nous avons entendu parler sont de ceux qu'autorise pleinement le droit de l'histoire.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

NEUVIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIIe ANNÉE.

MAI — JUIN 1857.

Livraison du 1er Mai.

LE SCANDINAVISME ET LE DANEMARK DANS LA CRISE ACTUELLE, par M. A. GEFFROY. 5

DU TRADITIONALISME. — I. — M. DE BONALD ET SES NOUVEAUX ADVERSAIRES DANS LE CLERGE, par M. CHARLES DE RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 43

LES VACANCES DE CAMILLE, SCÈNES DE LA VIE REELLE, seconde partie, par M. HENRY MURGER..... 67

SIMPLES APERÇUS SUR LE GENIE ET LE CARACTÈRE FRANÇAIS, par M. ÉMILE MONTÉGUT..... 107

LA JEUNESSE DE GOETHE. — WETZLAR ET FRANCFORT, par M. HENRY BLAZE... 142

LA RUSSIE ET SES CHEMINS DE FER, par M. E. BARRAULT..... 176

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTERAIRE..... 211

REVUE MUSICALE. — *François Villon*, reprise de *Joconde*, par M. P. SCUDO.... 223

ESSAIS ET NOTICES. — MATTHESON ET SON TEMPS..... 227

Livraison du 15 Mai.

DU TRADITIONALISME. — II. — LE COMTE DE MAISTRE, par M. CHARLES DE RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 241

LA PRESSE EN AMÉRIQUE DEPUIS L'INDÉPENDANCE JUSQU'A NOS JOURS, par M. C. CLARIGNY..... 271

DE LA MORALITÉ DE L'HISTOIRE ET DU RÈGNE DE HENRI IV, A PROPOS DU LIVRE DE M. POIRSON, par M. GUSTAVE PLANCHE..... 321

GEORGE SAND, SES MÉMOIRES ET SON THEATRE, par M. CHARLES DE MAZADE.... 351

LES ÉLECTIONS DE 1857 EN ANGLETERRE, par M. ANTONIN LEFÈVRE-PONTALIS. 378

LES VACANCES DE CAMILLE, SCÈNES DE LA VIE RÉELLE, troisième partie, par M. HENRY MURGER..... 403

Les Côtes de l'Amérique centrale et la Société hispano-américaine, souvenirs d'une campagne dans l'Océan-Pacifique, par M. Édouard VANÉCHOUT 444

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire 466

Livraison du 1er Juin.

La Question Chinoise, par M. V. de MARS 481

Études sur l'Inde ancienne et moderne. — V. — Les Héros Pieux. — Les Pandavas, dernière partie, par M. Théodore PAVIE 535

L'Histoire Romaine a Rome. — VIII. — Commencement de la Décadence. — De Commode a Alexandre Sévère, par M. J.-J. AMPÈRE, de l'Académie Française 563

Une Mission médicale a l'Armée d'Orient. — III. — Les Hôpitaux, les Épidémies et le Typhus de Crimée, dernière partie, par M. L. BAUDENS 590

La Littérature historique et la Question d'Orient, par M. Saint-René TAILLANDIER 636

Les Vacances de Camille, scènes de la Vie réelle, dernière partie, par M. Henry MURGER 662

Poésie américaine. — Une Légende des Prairies, de Henry Wadsworth Longfellow, par M. Émile MONTÉGUT 689

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire 706

Livraison du 15 Juin.

Derniers Temps de l'Empire d'Occident. — I. — Sidoine Apollinaire a Rome. — Un Préfet du prétoire des Gaules, par M. Amédée THIERRY, de l'Institut. 721

Le Paysage et les Paysagistes. — Ruysdael, Claude Lorrain, Nicolas Poussin, par M. Gustave PLANCHE 756

La Princesse Prométhée, par M. Paul de MOLÈNES 788

Milton, son Génie et ses Œuvres, par M. H. TAINE 818

Prise de Narah, souvenirs d'une expédition dans le Djebel-Aurès, par M. C. BOCHER 855

Les Seigneurs d'Aksakova, chronique d'une famille russe sous Catherine II, par M. H. Delaveau 875

Des Variations du Beau, par M. Eugène DELACROIX 908

Revue Musicale. — Beethoven et ses Critiques. — La Musique instrumentale en France, par M. P. SCUDO 920

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire 940

La Tragédie italienne a Paris, par M. F.-T. PERRENS 952

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 515 675